Le processus d'héroïsation de Francisco Morazán et ses usages politiques en Amérique Centrale (1842-1942)

Catherine Lacaze

▶ **To cite this version:**

Catherine Lacaze. Le processus d'héroïsation de Francisco Morazán et ses usages politiques en Amérique Centrale (1842-1942). Histoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2016. Français. NNT : 2016TOU20007 . tel-01843213

HAL Id: tel-01843213

https://theses.hal.science/tel-01843213

Submitted on 18 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université de Toulouse 2- Jean Jaurès

Présentée par **Catherine LACAZE**

Soutenue le 18 janvier 2016

LE PROCESSUS D'HÉROÏSATION DE FRANCISCO MORAZÁN ET SES USAGES POLITIQUES EN AMÉRIQUE CENTRALE (1842-1942)

École doctorale : Temps, Espaces, Sociétés, Cultures (TESC), ED 327

Discipline : Histoire

Unité de recherche : France Méridionale et Espagne (Framespa), UMR 5136

Directeur de thèse : **M. BERTRAND Michel**, Professeur, Université de Toulouse 2- Jean Jaurès et membre de l'Institut Universitaire de France

Jury :

M. DÍAZ ARIAS David, Professeur, Directeur du *Posgrado* Centraméricain d'Histoire de l'Université du Costa Rica (UCR)

Mme LANGUE Frédérique, Directrice de recherche CNRS, Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP)

M. TARACENA ARRIOLA Arturo, Chercheur du Centre Péninsulaire en Sciences humaines et sociales (CEPHCIS) de l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM)

Mme SANCHEZ Evelyne, Chargée de recherche, Framespa, Université de Toulouse 2- Jean Jaurès

Mes sincères remerciements à :

Michel Bertrand, pour sa confiance et ses commentaires rigoureux ;

David Dìaz Arias, pour son aide et son accueil au sein de l'Université du Costa Rica ;

Víctor Hugo Acuña Ortega, pour son soutien et ses conseils ;

Au personnel des divers établissements centraméricains (Centres d'Histoire, Bibliothèques, Hémérothèques et Archives Nationales…) que nous avons parcourus lors de notre travail de terrain, pour leur concours.

Aux institutions qui ont rendu possible cette recherche sur le plan matériel : l'Université de Toulouse 2- Jean Jaurès, l'Université du Costa Rica (UCR), l'Institut des Amériques (IdA) et le Centre d'Études pour le Mexique et l'Amérique Centrale (CEMCA). Notre travail a pris place dans un programme Ecos-Sud n° C11H01 « Invention des héros : des nations à la recherche d'elles-mêmes (1808-1910) ».

Aux amitiés d'un côté et de l'autre de l'océan, pour la richesse des échanges, et spécialement à Louise T., encore et toujours ;

À toute ma famille, en particulier à mes parents, à mes sœurs, à Marcelle et à Claire, pour leurs encouragements et leur coopération tout au long de ces quatre années.

Résumé

Cette thèse porte sur la figure de Francisco Morazán, caudillo libéral d'origine hondurienne et président pendant dix ans de la République Fédérale d'Amérique Centrale fondée en 1824, quelques années après l'indépendance de la région face à la couronne espagnole. Le processus d'héroïsation et ses usages sont étudiés principalement à travers des ouvrages historiques, des articles de presse, des discours politiques et diverses « marques territoriales ». Une perspective comparative est développée entre les cinq États qui ont composé la Fédération : le Guatemala, le Salvador, le Honduras, le Nicaragua et le Costa Rica. Cette recherche propose une Histoire de la mémoire inscrite dans le courant de l'Histoire culturelle du politique : il ne s'agit pas de redonner une dimension « objective » à la figure de Morazán mais de dégager les aspects symboliques et mythiques qui ont reconstruit son image. L'analyse vise à comprendre en quel sens la fabrique du héros centraméricain a permis de soutenir la légitimité au pouvoir de différents gouvernements. Ce sont les liens entre la mémoire héroïque et l'invention de la nation qui sont ici interrogés en considérant que l'échelle régionale est restée un cadre de référence identitaire tout au long de la période d'étude, malgré l'échec des différentes tentatives unionistes.

Ce travail commence avec la mort de Morazán en 1842, épisode clé pour son héroïsation, et se termine avec le centenaire de sa mort. Trois contextes commémoratifs ont été définis autour desquels la réflexion a été organisée. La première partie (1829-1858) aborde la période de vie du caudillo et son exécution pour mettre en évidence le passage du personnage historique au héros. Les premiers pas de son héroïsation officielle ont lieu durant une époque qualifiée de conservatrice avec le rapatriement de ses restes du Costa Rica au Salvador et l'inhumation officielle de son corps dans la capitale salvadorienne. La deuxième partie (1880-1892) s'intéresse à l'officialisation et l'institutionnalisation du culte héroïque durant la première étape de l'époque dite libérale, avec l'inauguration des premières statues en son honneur à San Salvador et Tegucigalpa, la création du parc « Morazán » dans la capitale costaricienne et la célébration du centenaire de sa naissance, qui a un impact déterminant au Guatemala. Dans la troisième et dernière partie (1921-1942), qui se déroule pendant la seconde phase de la période libérale, l'organisation de deux centenaires est examinée : celui de l'indépendance de l'Amérique Centrale et celui de la mort de Morazán qui donnent lieu à une multiplication des usages politiques de sa figure.

Mots clés : Amérique Centrale – Francisco Morazán – Héros – Mémoire – Nation.

Resumen

La presente tesis trata de la figura de Francisco Morazán, caudillo liberal de origen hondureño y presidente durante diez años de la República Federal de Centro América, fundada en 1824, algunos años después de la independencia de la región ante la corona española. El proceso de heroización y sus usos son estudiados principalmente a través de obras históricas, artículos de prensa, discursos polìticos y diversas ―marcas territoriales". Se desarrolla una perspectiva comparativa entre los cinco Estados que conformaron la Federación: Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua y Costa Rica. Esta investigación propone una Historia de la memoria inscrita en la corriente de la Historia cultural de lo polìtico: no se trata de volver a dar una dimensiñn ―objetiva" a Morazán sino de extraer los aspectos simbólicos y míticos que reconstruyeron su imagen. El análisis pretende entender en qué sentido la fabricación del héroe centroamericano permitió sostener la legitimidad en poder de diferentes gobiernos. Los lazos entre la memoria heroica y la invención de la nación están aquí interrogados tomando en cuenta que la escala regional siguió siendo un marco de referencia identitario a lo largo del periodo de estudio, a pesar del fracaso de los diferentes intentos unionistas.

Este trabajo empieza con la muerte de Morazán en 1842, episodio clave para su heroización, y se termina con el centenario de ésta. La reflexión se organiza a través de tres contextos conmemorativos definidos para éste propósito. La primera parte (1829-1858) se refiere al periodo de vida del caudillo y a su fusilamiento, con el objetivo de evidenciar la transformación del personaje histórico en héroe. Los primeros pasos de su heroización oficial tienen lugar en una época calificada de conservadora, con la repatriación de sus restos desde Costa Rica hasta El Salvador y la inhumación oficial de su cuerpo en la capital salvadoreña. La segunda parte (1880-1892) abarca la oficialización e institucionalización del culto heroico, durante la primera etapa de la época llamada liberal, con la inauguración de las primeras estatuas en su honor en San Salvador y Tegucigalpa, la creación del parque ―Morazán" en la capital costarricense y la celebración del centenario de su nacimiento, el cual tiene un impacto determinante en Guatemala. En la tercera y última parte (1921-1942), que ocurre durante la segunda fase del periodo liberal, examinamos la organización de dos centenarios: el de la independencia de América Central y el de la muerte de Morazán, eventos que dan lugar a una multiplicación de los usos políticos de su figura.

Palabras claves : América Central – Francisco Morazán – Héroe – Memoria – Nación.

Abstract

This dissertation focuses on the figure of Francisco Morazán, liberal caudillo of Honduran origin and president for ten years of the Federal Republic of Central America founded in 1824, few years after the independence of the region from the Spanish crown. The process of heroization and its uses are studied mainly through historical books, newspaper articles, political speeches and various "territorial marks". A comparative perspective is developed between the five states that made up the Federation: Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua and Costa Rica. This investigation offers a History of memory recorded in the current of the cultural History of politics: it is not intended to give an "objective" dimension to the figure of Morazán but to identify the symbolic and mythical aspects used to rebuild his image. The analysis aims at understanding in what way the fabric of this Central American hero has supported the legitimacy in power of various governments. The links between the heroic memory and the invention of the nation are here questioned considering that regional identity has remained a frame of reference throughout the study period despite the failure of the various unionist attempts.

This work begins with the death of Morazán in 1842, a key episode for his heroization, and ends with the centenary of his death. Three commemorative contexts were defined around which the dissertation has been organized. The first part (1829-1858) tackles the lifetime of the caudillo and his execution to highlight the passage from the historic person to the hero. The first steps of his official heroization occurred at a time qualified as conservative with the repatriation of his remains from Costa Rica to El Salvador and the official burial of his body in the Salvadoran capital. The second part (1880-1892) focuses on the formalization and institutionalization of the heroic cult during the first stage of the so-called liberal era, with the inauguration of the first statues in his honor at San Salvador and Tegucigalpa, the creation of the park "Morazán" in the Costa Rican capital and the celebration of the centenary of his birth that has a major impact in Guatemala. In the third and last part (1921-1942), which takes place during the second phase of the liberal period, the organization of two centenaries is examined: that of the independence of Central America and that of the death of Morazán that results in a multiplication of political uses of his figure.

Keywords: Central America – Francisco Morazán – Hero – Memory – Nation.

Table des matières

INTRODUCTION…….p. 11

PREMIÈRE PARTIE. FRANCISCO MORAZÁN : DU PERSONNAGE HISTORIQUE À LA FIGURE HÉROÏQUE (1829-1858)……p. 41

Chapitre 1. Morazán vivant : du caudillo à l'anti-héros (1829-1840)…..p. 43

I. 1. a. Lutte de pouvoir entre deux caudillos centraméricains ……p. 43

I. 1. b. Chute de Morazán et diabolisation de sa figure…….p. 51

I. 1. c. Rafael Carrera, « caudillo adoré des peuples »……..…p. 56

I. 1. d. Historiographie centraméricaine à l'encontre de Morazán……p. 62

Chapitre 2. Impact de la mort de Morazán en Amérique Centrale (1842)……..p. 69

I. 2. a. Retour de « l'ennemi commun » en Amérique Centrale……p. 69

I. 2. b. Mise en scène de l'exécution de Morazán…….p. 76

I. 2. c. Célébration de la mort du « tyran »……p. 81

I. 2. d. *Coquimbos :* les partisans de Morazán après sa mort ……...p. 88

Chapitre 3. Premiers pas de l'héroïsation officielle de Morazán : exhumation, rapatriement et inhumation de son corps (1848-1858)……p. 94

I.3. A. Élaboration d'une « contre-mémoire » autour de Morazán face à l'influence de Carrera en Amérique Centrale (1848-1849)…….p. 95

I. 3. A. a. Entre l'État et la Nation : quelle(s) identité(s) ?……p. 95

I. 3. A. b. Morazán, héros fédérateur centraméricain……..p. 100

I. 3. A. c. Identification de la figure de Morazán à l'État du Salvador……...p. 104

I. 3. A. d. Définition et circulation des modèles héroïques…….p. 109

I. 3 B. Consolidation officielle de la mémoire héroïque de Morazán au Salvador : incarnation de l'unionisme centraméricain (1858)……p. 116

I. 3. B. a. Morazán, un héros de dimension centraméricaine……..p. 116

I. 3. B. b. Vers une institutionnalisation du culte de Morazán au Salvador…….p. 122

I. 3. B. c. Transfert de sacralité : G. Barrios, l'héritier de Morazán……p. 128

DEUXIÈME PARTIE. OFFICIALISATION ET INSTITUTIONNALISATION DE LA FIGURE HÉROÏQUE DE MORAZÁN EN AMÉRIQUE CENTRALE (1880-1892)……p. 137

Chapitre 1. Inauguration des premières statues en l'honneur de Morazán (1880-1883)……...p. 139

II. 1. A. Le Salvador : centre du projet unioniste……...p. 140

II. 1. A. a. Les Révolutions libérales et l'invention de la nation…….p. 140

II. 1. A. b. Le Salvador, pionnier en Amérique Centrale…….p. 145

II. 1. A. c. Un panthéon héroïque salvadorien…….p. 149

II. 1. A. d. Une fête centraméricaine……...p. 154

II. 1. B. Revendication hondurienne de la figure de Morazán……..p. 160

II. 1. B. a. Le Honduras, « berceau du héros »…….p. 160

II. 1. B. b. Un panthéon hondurien unioniste ?.....p. 164

II. 1. B. c. Le culte héroïque et la légitimation du pouvoir…….p. 168

II. 1. B. d. Consolidation des traditions inventées……...p. 174

Chapitre 2. Le héros entre rhétorique et action politique……...p. 179

II. 2. A. Construction du récit héroïque……..…p. 179

II. 2. A. a. Le héros au cœur des *Historias Patrias*…….p. 180

II. 2. A. b. Historiographies salvadorienne et hondurienne…….p. 185

II. 2. A. c. Historiographies guatémaltèque et nicaraguayenne……...p. 190

II. 2. A. d. Insertion de Morazán dans un panthéon universel…….p. 195

II. 2. B. Dimensions mobilisatrices du héros centraméricain……...p. 202

II. 2. B. a. Régimes libéraux et unionisme……..p. 202

II. 2. B. b. Le projet unioniste de J.-R. Barrios : héritage de Morazán ?.....p. 207

II. 2. B. c. Une revendication guatémaltèque du héros……...p. 212

Chapitre 3. Morazán, un anti-héros ? (1887-1892)……..p. 218

II. 3. A. Un parc « Morazán » au Costa Rica (1887-1888)…….p. 219

II. 3. A. a. Une revendication costaricienne de Morazán ?.....p. 219

II. 3. B. b. Quelle union pour le Costa Rica ?.....p. 224

II. 3. B. c. Une identité costaricienne pérennisée…….p. 230

II. 3. B. Le centenaire de la naissance de Morazán au Guatemala (1892)……...…p. 233

II. 3. B. a. Une célébration officielle du héros……p. 234
II. 3. B. b. Un débat démocratique……..p. 241
II. 3. B. c. L. Montúfar, porte-parole de l'héroïsation officielle de Morazán…….p. 247
II. 3. B. d. Agustín Mencos Franco: Morazán, un héros partisan……p. 249
II. 3. C. Les commémorations de l'année 1892 dans le reste de l'Amérique Centrale……..p. 254
II. 3. C. a. Le centenaire de la naissance de Morazán…….p. 255
II. 3. C. b. Le recueil morazanique de E. Martìnez Lñpez……..p. 264
II. 3. C. c. Le quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique et l'héroïsation de Christophe Colomb……p. 267

TROISIÈME PARTIE. MULTIPLICATION DES USAGES POLITIQUES DE LA FIGURE DE MORAZÁN (1921-1942)…….p. 279
Chapitre 1. Morazán, un héros pour le centenaire de l'indépendance de l'Amérique Centrale (1921) ?.....p. 281
III. 1. A. Vers une massification du culte héroïque……p. 282
III. 1. A. a. Unionisme, démocratie et anti-impérialisme……p. 282
III. 1. A. b. Usages de la figure de Morazán dans les efforts de reconstruction de l'union centraméricaine……...p. 288
III. 1. A. c. La célébration du centenaire de l'indépendance : quelle place pour Morazán ?.....p. 293
III. 1. A. d. Revendication nicaraguayenne du héros……..p. 301
III. 1. B. Renouvellement historiographique et pédagogique autour de Morazán.…p. 306
III. 1. B. a. Des textes scolaires pour une narration héroïque centraméricaine ?....p. 307
III. 1. B. b. Réorganisation des panthéons……...p. 316
III. 1. B. c. Militarisation de la mémoire héroïque……..p. 326
Chapitre 2. Le centenaire de la mort de Morazán (1942)……p. 337
III. 2. A. La célébration du héros national au Honduras……..p. 337
III. 2. A. a. Un culte étendu à l'échelle de l'État……p. 338
III. 2. A. b. Un culte partagé par l'ensemble de la population……p. 346
III. 2. A. c. Le « morazanisme » : une doctrine hondurienne……..p. 354
III. 2. A. d. Diffusion du héros national hondurien en Amérique Centrale…….p. 362
III. 2. B. La célébration du héros centraméricain au Salvador……p. 367

III. 2. B. a. San Salvador, une capitale « morazanique »……p. 367
III. 2. B. b. Un État-nation « morazanique »……...p. 373
III. 2. B. c. Des traditions « morazaniques »……...p. 381
III. 2. C. La célébration du symbole unioniste dans le reste de l'Amérique Centrale……..p. 399
III. 2. C. a. Polémiques guatémaltèques autour de Morazán……...p. 390
III. 2. C. b. Polémiques costariciennes autour de Morazán……p. 399
III. 2. C. c. Différents usages du symbole unioniste au Nicaragua……p. 410
III. 2. C. d. Une célébration continentale……p. 417

CONCLUSION……p. 427
Morazán, représentant centraméricain d'un panthéon universel……p. 429
Morazán, un héros pour des communautés d'appartenance……p. 432
Morazán, un demi-dieu patriote……..p. 435
Perspectives……p. 439

SOURCES PRIMAIRES……p. 445

BIBLIOGRAPHIE……..p. 475

ANNEXES……p. 505
Chronologie de la vie de Morazán……p. 507

INDEX ONOMASTIQUE……..p. 535

Liste des cartes

Carte de l'Amérique Centrale…….p. 511
Itinéraire du transfert des restes de Morazán en territoire salvadorien jusqu'à son inhumation officielle (1849-1858)…….p. 513
Carte du Salvador……....p. 514
Carte du Costa Rica…….p. 514
Carte du Guatemala…….p. 515
Localisation du Parc Morazán, de la place San Francisco et de la place de La Merced, Tegucigalpa.....p. 518
Localisation du parc Morazán à San José, Costa Rica…….p. 519
Localisation du parc Morazán à Jocotenango, municipalité indigène annexée à la capitale du Guatemala……...p. 519
Division administrative du Salvador……...p. 531
Localisation du Port « Morazán », Nicaragua…….p. 532
Localisation de la statue de Morazán à Monterrey, Mexique…….p. 532
Division administrative du Honduras…….p. 533

Liste des illustrations

Portrait de Morazán peint en 1838 par le hollandais Frederich Van Dolvetz et offert comme un hommage des États du Salvador, de Los Altos et du Guatemala…….p. 512
Tableau de Morazán à cheval intitulé « Recuerdo de 1840 » peint par Cisneros, 1851….p. 512
Mausolée où sont gardés les restes de Morazán dans le cimetière général de San Salvador (monument reconstruit en 1882)…….p. 513
Statue de Morazán à San Salvador et localisation……..p. 516
Statue de Morazán à Tegucigalpa, représentation de la bataille de La Trinidad sur le piédestal et photographie de la place dans les années 1890……...p. 517
Statue de Morazán à Amapala (Honduras) et localisation……..…p. 518
Annonces publicitaires pour les cigares « Morazán »…….p. 521
Hommage aux « trois champions des Démocraties des Amériques, Libérateurs » (Washington, Morazán et Bolivar) de la Confiserie El Sol……...p. 521
Portrait à l'huile du Général Morazán Portrait de profil de Morazán…….p. 521
Portraits de Morazán et de son épouse María Josefa de Lastiri……..p. 522
Tableaux du peintre espagnol A. C. Ferrant : « Combat de la ferme de la Maradiaga en 1827 »,

« Capture du Général Morazán à Ojojona » et « Enterrement des restes du Général Morazán, à San Salvador »……...pp. 522-523
Tableau de Teresa Fortín : « Détention du Général Francisco Morazán dans la maison de Pedro de Mayorga, Cartago, Costa Rica »……..…p. 523
Mural de Morazán du peintre mexicain Fernando Leal, 1931……p. 523
Buste de Morazán réalisé par Roberto J. Aitken exposé dans le bâtiment de l'Union Pan-Américaine de Washington…….p. 524
Buste en argile de Morazán réalisé par le salvadorien José Dolores Castillo…….p. 524
Statue de Morazán à San Pedro Sula (Honduras), 1922…….p. 524
Obélisque de La Trinidad (Honduras), 1927……...p. 525
Obélisque de San Francisco Morazán (El Salvador), 1942…….p. 525
Monument à Morazán, Las Vueltas de Ocote (Honduras), 1942……p. 525
Photographies du parc Morazán de Tegucigalpa, 1901 et 1936……..p. 526
« Parc Morazán dans lequel se détache la statue du héros et qui a été complètement transformé », San Salvador, 1942……...p. 526
Endroit où a été fusillé Morazán dans le parc central à San José, Costa Rica……p. 527
Monument à Morazán à Monterrey, Mexique, 1942-1944……pp. 527-528
« La reproduction de ces monnaies salvadoriennes est une preuve graphique et palpable qu'au Salvador, le culte du Héros a été et est constant. Les gouvernants n'ont pas fait autre chose que de seconder les sentiments du peuple »…….p. 528
Première page du numéro du 15 septembre 1942 de *El Gran Diario*, San Salvador, illustrée avec une photographie de la statue de Morazán de San Salvador……...p. 528
Célébration du centenaire de la mort de Morazán, San Salvador, 1942…….p. 529
Célébration du 15 septembre 1942 à San Miguel (Salvador)…….p. 530
Timbres-poste salvadoriens de 1906 (statue de Morazán de San Salvador) et 1921 (portrait de Morazán de profil)……..p. 531
Timbres-poste honduriens de 1919 et 1942 représentant la statue équestre de Morazán de Tegucigalpa…….p. 531

Liste des tableaux

Tableau des principaux auteurs d'ouvrages historiques portant sur Morazán en Amérique Centrale de 1880 à 1892……..p. 520

Introduction

Ah, tras que por eso me dijeron que cuando volviera a nacer, lo haría en colectivo.[1]

Durant ces dernières années, les mouvements sociaux comme le printemps arabe, les « indignés » ou encore la protestation contre la corruption des dirigeants au Guatemala en ce moment même, mettent en cause la nécessité d'un leader charismatique pour mener une lutte politique. L'organisation collective fonctionne via les réseaux sociaux et les actions tendent à sortir du cadre national pour s'inscrire dans des échelles à la fois locale et internationale. Toutefois, à partir du moment où les mouvements s'insèrent dans le système des partis politiques tel qu'il marche aujourd'hui, et d'autant plus s'ils exercent le pouvoir, apparaissent alors des personnalités qui prétendent incarner les aspirations populaires. En ce sens, les réflexions développées par les zapatistes, qui ne cherchent pas à conquérir le pouvoir de l'État-nation mexicain, sont particulièrement intéressantes. En mai 2014, en réaction à l'assassinat d'un zapatiste du nom de Galeano, un discours est prononcé dans lequel il est ouvertement expliqué que le sous-commandant Marcos est un personnage créé pour établir un dialogue avec les autres et que de ce fait, il « avait un jour les yeux bleus, un autre les yeux verts, ou cafés, ou miel, ou noir, tout dépendait de qui faisait l'entretien et prenait la photo ». La destruction du personnage est alors annoncée pour mieux affirmer la dimension collective du mouvement : « C'est notre conviction et notre pratique que pour se rebeller et lutter, ni les leaders, ni les caudillos, ni les messies, ni des sauveurs ne sont nécessaires. Pour lutter, il faut seulement un peu d'amour-propre, encore plus de dignité et beaucoup d'organisation ».[2]

Les héros nationaux traditionnels continuent toutefois de représenter des luttes politiques avec une charge émotionnelle qui est ravivée. Le 28 juin 2009, un coup d'État au Honduras renverse le gouvernement de Manuel Zelaya en réaction au rapprochement effectué avec les pays latino-américains prônant un « socialisme du XXI^{ème} siècle ». Spontanément, un mouvement social s'organise pour dénoncer les autorités illégitimes qui bénéficient du soutien de l'armée, de l'Église et des États-Unis. Le nom de Morazán apparaît dans la plupart des slogans et c'est le visage de cette figure qui est choisi comme emblème de la principale force d'opposition, le Front National de Résistance Populaire (FNRP). Comment un personnage historique peut-il incarner des espoirs au présent plus de 150 ans après sa mort ? José Francisco Morazán Quezada est né en 1792 à Tegucigalpa, aujourd'hui capitale du Honduras. Il a dirigé politiquement et militairement le courant libéral en faveur d'une fédération face aux

[1] Discours zapatiste intitulé « Entre la lumière et l'ombre », mai 2014, La Realidad, Mexique : http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2014/05/25/entre-la-luz-y-la-sombra/

[2] *Idem :* "Es nuestra convicción y nuestra práctica que para rebelarse y luchar no son necesarios ni líderes ni caudillos ni mesías ni salvadores. Para luchar sólo se necesitan un poco de vergüenza, un tanto de dignidad y mucha organizaciñn".

partisans d'un modèle centralisé autour du Guatemala, comme cela avait été le cas durant la période coloniale. De 1829 à 1839, il occupe le poste de président de la République Fédérale d'Amérique Centrale et meurt fusillé au Costa Rica en 1842 suite à une rébellion dont le caractère populaire est sujet à discussion. Depuis son exécution et la désagrégation de la République Fédérale, la figure de Morazán a fait l'objet d'un processus d'héroïsation commencé par les élites centraméricaines préoccupées par l'invention de la nation. C'est la fabrique du héros et ses usages politiques en Amérique Centrale jusqu'au centenaire de sa mort en 1942 que nous proposons de retracer ici en commençant par expliquer la perspective adoptée.

Depuis les années 1980, le débat historiographique international est tourné vers les questions de mémoire et d'identité nationale. Les réflexions développées ont remis en cause la vision romantique de la nation comme une entité pré-politique pour l'envisager en tant que construction idéologique inscrite dans un processus historique. La recherche américaniste a adopté cette conception notamment avec les travaux de F.-X. Guerra, qui mêlent histoire sociale, politique et culturelle. Selon cet auteur, la « modernité » s'accompagne de l'invention de l'individu et du peuple souverain même si l'ensemble de la population conserve des représentations et des pratiques traditionnelles.[3] Si en Europe la question se pose de façonner un État-nation à partir d'identités diverses, le problème est inversé dans l'Amérique hispanique : on cherche à élaborer plusieurs États à partir d'une nationalité commune étant donné que l'ensemble de la monarchie était relativement homogène sur le plan culturel, politique et religieux. Cependant, des sentiments d'appartenance à des communautés locales avaient été développés durant l'époque coloniale et le système fédéral a été envisagé dans plusieurs régions du sous-continent.

En Amérique Centrale, cette perspective « moderniste » est appliquée à la discipline historique dès les années 1990 entre autres avec les travaux de S. Palmer.[4] En 1995 est publié le premier ouvrage collectif compilé par A. Taracena et J. Piel qui revendiquent ouvertement une rupture avec la vision téléologique traditionnelle.[5] Depuis, les analyses des inventions

[3] GUERRA, François-Xavier, *Modernidad e Independencias, ensayos sobre las revoluciones hispánicas*, Madrid, MAPFRE, 1992, p. 327.
[4] PALMER, Steven, *A Liberal Discipline : Inventing nations in Guatemala and Costa Rica, 1870-1900*, thèse de doctorat, Columbia University, 1990.
[5] TARACENA ARRIOLA, Arturo, et PIEL Jean (comp.), *Identidades nacionales y Estado moderno en*

nationales se sont multipliées mais la plupart ne s'intéressent qu'à un pays en particulier même si quelques compilations ont contribué à envisager la dimension régionale et que certains ouvrages ont développé des comparaisons.[6] Au Costa Rica, c'est surtout la dimension historique de la prétendue différence de cet État par rapport au reste de l'Amérique Centrale qui a été étudiée.[7] La construction de la nation nicaraguayenne a aussi fait l'objet de recherches sur la longue durée, bien que l'attention soit essentiellement portée sur le mouvement sandiniste au XX^{ème} siècle.[8] Le Honduras compte sur des ouvrages analysant la formation de l'État-nation depuis l'indépendance en lien avec l'idéal unioniste centraméricain.[9] Au Salvador, ce sont les années 1930 qui focalisent l'intérêt des chercheurs à cause de la violence de la répression des mouvements sociaux.[10] Une étude minutieuse de l'imaginaire national salvadorien depuis l'époque libérale a toutefois été réalisée par C.-G. López.[11] Enfin, l'invention de la communauté nationale au Guatemala a été examinée en particulier autour de la question de l'ethnicité.[12]

La nation étant à l'origine un projet élaboré par les élites, ce sont surtout ces sphères qui sont étudiées mais V.-H. Acuña est un des premiers à avoir démontré l'importance du rôle joué par d'autres milieux sociaux dans cette construction dès la fin du XIX^{ème} siècle.[13]

Centroamérica, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1995, p. 5.

[6] Voir notamment le numéro 45 de la *Revista de Historia* de l'Université du Costa Rica, San José (2002) ; les numéros 15 (2005) et 46 (2010) de la revue électronique AFEHC; GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Poder político, interés bananero e identidad nacional en Centroamérica, un estudio comparativo: Costa Rica (1884-1938) y Honduras (1902-1958)*, Tegucigalpa, Ed. Universitaria, 1997; et ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, *Memorias comparadas: las versiones de la guerra contra los filibusteros en Nicaragua, Costa Rica y Estados Unidos (siglos XIX-XXI),* Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2009.

[7] FUMERO, Patricia, *El Monumento Nacional, fiesta y develización, setiembre de 1895*, Alajuela, Museo histórico cultural Juan Santamaría, 1998; et DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria, identidad nacional y poder: la fiesta de la independencia en Costa Rica 1821-1921*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 2008.

[8] KINLOCH TIJERINO, Frances, *Nicaragua. Identidad y cultura política*, Managua, Banco Central de Nicaragua, 1999; GOULD, Jeffrey, *El mito de la Nicaragua mestiza y la Resistencia indígena, 1880-1980*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1997; et BARACCO, Luciano, *The imagining of a nation, from nineteeth-century liberals to twentieth-century Sandinistas*, New York, Algora Publishing, 2005.

[9] BARAHONA, Marvin, *Evolución histórica de la identidad nacional*, Tegucigalpa, Ed. Guaymuras, 1991; EURAQUE, Darío, *Estado, poder, nacionalidad y raza en la historia de Honduras*, Tegucigalpa, Ediciones Subirana, 1996; et GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Política y Estado en la sociedad hondureña del siglo XIX (1838-1872)*, Tegucigalpa, Instituto Hondureño de Antropología e Historia, 2009. Pour une approche plus littéraire : RANDAZZO, Francesca, *Honduras, la patria de la espera, ensayos sobre nación y poesía*, Tegucigalpa, Litografía López, 2006.

[10] ALVARENGA, Patricia, *Cultura y ética de la violencia. El Salvador 1880-1932*, San Salvador, CONCULTURA, 2006 (2e ed.); CHING, Erik, LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio et TILLEY, Virginia, *Las masas, la matanza y el martinato en El Salvador*. *Ensayos sobre 1932*, San Salvador, Ed. UCA, 2007.

[11] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas y discursos nacionalistas: el imaginario nacional de la época liberal en El Salvador, 1876-1932*, San Salvador, Ed. Universitaria, 2007.

[12] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena y PELAEZ ALMENGOR, Oscar (comp.), *Historia intelectual de Guatemala*, Guatemala, CEUR.UAM, 2001; et TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, estado y nación en Guatemala, 1808-1944*, Guatemala, Nawal Wuj, 2002, 2 tomes.

[13] Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales en Centroamérica (1870-1930) » in *Historia General de Centroamérica*, Madrid, Siruela, 1993, t. IV, chap. 4; et ACUÑA ORTEGA,

Certains se sont rapprochés de ces problématiques en s'intéressant à la diffusion du sentiment d'appartenance nationale à travers le système éducatif.[14] Les périodes d'étude se concentrent généralement sur l'époque « libérale » entre 1870 et 1930 étant donné l'identification qui a perduré entre Réforme Libérale et invention de la nation. La remise en question de cette assimilation va de pair avec la relativisation de l'opposition entre libéraux et conservateurs soulevée par S. Alda : les deux partis ont voulu créer une nation sur le modèle occidental basé sur une homogénéité culturelle mais parce que les conservateurs prônaient des réformes lentes et progressives, les libéraux les ont accusés d'être réticents au changement.[15] Ce n'est que récemment qu'une attention est prêtée à l'époque « conservatrice » (1840-1870) et au contexte prérévolutionnaire (1930-1950). D'autres historiens ont aussi mis en relief l'exagération de l'anticléricalisme des libéraux de la fin du XIX^{ème} siècle étant donné les liens tissés entre le civisme et la religion.[16] Nous considérons ainsi que la perspective régionale, les interactions entre les différents groupes de la société, la révision de la périodisation et l'interférence entre les champs politique et religieux sont des aspects qui méritent d'être développés dans ce domaine de l'histoire centraméricaniste.

De plus, si les monuments et les fêtes commémoratives ont été des entrées privilégiées pour interroger les imaginaires nationaux centraméricains, seuls quelques articles sont consacrés aux processus d'héroïsation. Pourtant, les héros accompagnent la fabrique des États-nations dès leur apparition. Ils sont des éléments clés de l'*Historia Patria*, courant historiographique né au début du XIX^{ème} siècle en Amérique Latine dans un besoin éprouvé par les élites locales de légitimer leur indépendance vis-à-vis de l'Espagne et de démontrer leur spécificité face aux voisins. Les historiens se font « éducateurs de la nation » et se servent des héros pour définir la nouvelle communauté d'appartenance. Les travaux pionniers de G. Carrera Damas ont montré comment le culte officiel de Simon Bolivar au Venezuela a été instauré selon une « opération idéologique crue » sans relation avec le personnage

---

Víctor Hugo, « Nación y clase obrera en Centroamérica en la época liberal (1870-1930) », in MOLINA, Iván, et PALMER Steven (ed.), *El paso de la cometa: estado, política social y culturas populares en Costa Rica (1800-1950)*, San José, Ed. Porvenir, 1994.

[14] MOLINA JIMÉNEZ, Iván et PALMER, Steven, *Educando a Costa Rica. Alfabetización popular, formación docente y género (1880-1950*), San José, Ed. Porvenir, 2000 ; et MENDONÇA, Émilie, *Construction du système éducatif et émergence de l'identité nationale au Guatemala, 1875-1928*, thèse de l'Université François-Rabelais, 2011.

[15] ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores en Centroamérica: distintos medios para un objetivo común, la construcción de una república de ciudadanos (1821-1900) », *Espacio, tiempo y forma*, série V, num. 279-280, 2000, pp. 273-274.

[16] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces. Fiestas cívico-religiosas en El Salvador, siglos XIX y XX*, San Salvador, Ed. Universidad Don Bosco, 2011, p. 3. Voir aussi : HERRERA MENA, Sajid, « Una religiosidad cuestionada: los liberales frente a la Iglesia salvadoreña (1880-1885) » in MOALLIC, Benjamin (coord.), *Las figuras del enemigo, alteridad y conflictos en Centroamérica,* San Salvador, Secretaría de Cultura/UEES, 2012, p. 88.

historique.[17] Les recherches menées sur le Mexique par M. Bertrand notamment ont expliqué que la création d'un panthéon soutient l'affirmation de la continuité de la nation. Les gouvernants et les héros constituent une suite chronologique depuis les premiers mouvements indépendantistes : on considère que Lázaro Cárdenas a repris le combat de Zapata qui lui-même a suivi l'exemple de Hidalgo.[18] Les héros locaux sont aussi utilisés pour faciliter l'identification de l'ensemble des citoyens à l'identité nationale. De manière générale, les régions participent à l'édification d'une patrie commune en mettant en relief des figures liées à leur territoire qui sont ensuite nationalisées en éliminant les particularismes régionaux.[19]

À l'échelle de l'Amérique hispanique, les héros nationaux sont surtout des militaires ayant combattu pour obtenir l'indépendance. L'Amérique Centrale est un cas particulier parce qu'elle devient indépendante sans être confrontée militairement à la couronne espagnole : elle la proclame en 1821 à la suite du Mexique et, comme souhaité notamment par les guatémaltèques, la région est annexée à l'empire de Agustìn de Iturbide. V.-H. Acuña souligne que les élites centraméricaines ont privilégié un « changement sans rupture », craignant une mobilisation populaire incontrôlable et doutant de la viabilité politique et économique de la région.[20] Toutes les municipalités centraméricaines, unités à la base du système administratif, n'avaient pourtant pas l'intention d'être rattachées au Mexique, ce qui a généré la création de factions et provoqué des conflits politiques et militaires autant entre provinces qu'au sein d'elles-mêmes.[21] Les élites salvadoriennes en particulier se sont prononcées contre l'annexion et ont voulu faire de leur territoire un bastion républicain. Ainsi, bien que l'organisation administrative de l'isthme ait reposé sur l'hégémonie de la ville de Guatemala depuis l'époque coloniale, ce n'est pas un mais plusieurs peuples qui ont manifesté leur volonté durant le processus indépendantiste.[22]

---

[17] CARRERA DAMAS, Germán, *El culto a Bolívar, esbozo para un estudio de la Historia de las ideas en Venezuela,* Caracas, Ed. de la biblioteca de la Universidad Central de Venezuela, 1973 (2e ed.).

[18] BERTRAND, Michel, « Écrire l'histoire, fonder la nation : héros et conscience nationale dans le Mexique du XIXe siècle » in DULUCQ, Sophie, et ZYTNICKI, Colette (dir.), *Décoloniser l'Histoire? De « l'histoire coloniale » aux histoires nationales en Amérique Latine et en Afrique : XIXe et XXe siècles*, Saint-Denis, Société française d'histoire d'outre-mer, 2003, p. 135. Voir aussi : RUEDA SMITHERS, Salvador, « Emiliano Zapata, entre la historia y el mito » in NAVARRETE, Federico, et OLIVIER, Guilhem (coord.), *El Héroe entre el mito y la historia,* México D.F., UNAM, 2000, pp. 251-264.

[19] *Idem*, p. 136. Voir aussi : HARWICH, Nikita, « Le discours historiographique au Venezuela au XIXe siècle », in *Mémoires en devenir, Amérique Latine, XVIe-XXe siècle*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1994, p. 204 ; et TARACENA ARRIOLA, Arturo, « De héroes y olvidos. Las figuras de Justo Sierra O'Reilly y Santiago Imán en las historiografías yucateca y mexicana », in TARACENA ARRIOLA, Arturo (ed.), *Miradas regionales, las regiones y la idea de nación en América Latina, siglos XIX y XX,* Mérida, UNAM, 2013, p. 215.

[20] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Las concepciones de la comunidad política en Centroamérica en tiempos de la Independencia (1820-1823) » in *Trace*, México, num. 37, 2000, pp. 28-38.

[21] WOODWARD, Ralph Lee, « Cambios en el estado guatemalteco en el siglo XIX », in TARACENA ARRIOLA, Arturo et PIEL, Jean, *Identidades nacionales…*, *op. cit.,* pp. 118-121.

[22] DYM, Jornada, « Actas de independencia : de la Capitanía General de Guatemala a la República Federal de

Le rattachement de l'Amérique Centrale était envisagé par le Mexique comme une opportunité géostratégique mais cet État n'a pas réussi à remplacer la couronne espagnole en tant que facteur d'union et d'autorité dans la région.[23] Face à l'effondrement de l'empire mexicain et à l'établissement d'un gouvernement républicain, une assemblée constituante sous la présidence du curé libéral salvadorien José Matías Delgado convoque les provinces centraméricaines. Seul le Chiapas décide de ne pas y assister et de continuer à faire partie de l'État mexicain. La constitution politique promulguée en 1824 donne naissance à la République Fédérale d'Amérique Centrale constituée du Costa Rica, du Nicaragua, du Honduras, du Salvador et du Guatemala, en prenant notamment pour modèle le système politique étasunien.[24] Dans l'acte d'indépendance de 1821, l'intention de se séparer de l'Espagne est clairement exprimée mais non la volonté de fonder une nation. Même si c'est à cette époque que le terme d'Amérique Centrale apparaît, la multiplication des noms donnés à la nouvelle République (Provinces Unies d'Amérique Centrale, États fédérés du Centre de l'Amérique, République Représentative Fédérale…) illustre l'indécision concernant le projet politique à mettre en place.[25]

Le moment fondateur de la nation en Amérique Centrale n'a donc pas été aussi évident que pour le reste des États hispano-américains, et le choix des héros à exalter a été une question particulièrement délicate à résoudre. Plusieurs travaux ont démontré que les imaginaires nationaux du Costa Rica et du Nicaragua ont été forgés principalement autour de la guerre contre les flibustiers menés par William Walker dans les années 1850. Ce conflit a été interprété comme une véritable guerre d'indépendance et les soldats qui s'y sont illustrés ont été héroïsés, en particulier le costaricien Juan Santamaría et le nicaraguayen José Dolores Estrada.[26] Au Nicaragua, la révolution de 1979 a ensuite consacré le guérillero Augusto

---

Centroamérica » in DÍAZ ARIAS, David et VIALES HURTADO, Ronny (ed.), *Independencias, Estados y política(s) en la Centroamérica del siglo XIX, Las huellas históricas del Bicentenario*, San José, CIHAC, 2012.

[23] Voir : TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Historia política de Centroamérica (1821-1930) » in VANNINI, Margarita (ed.) *Encuentros con la historia*, Managua, UCA, 1995, p. 147; et VÁZQUEZ OLIVERA, Mario, *La República Federal de Centro América: territorio, nación y diplomacia, 1823-1838*, San Salvador-México, CICH-UJMD, El Salvador - CIALC-UNAM, México, 2012, p. 25.

[24] AVENDAÑO ROJAS, Xiomara, *Centroamérica entre lo antiguo y lo moderno, institucionalidad, ciudadanía y representación política, 1810-1838*, Castelló de la Plana, Publicacions de la Universitat Jaume I, 2009, p. 208.

[25] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales centroamericanas: un siglo de imaginarios nacionales (1820-1920)*, Guatemala, F & G Editores, 2005, p. 17.

[26] Pour le Costa Rica, voir notamment : PALMER, Steven, « Sociedad Anónima, Cultura Oficial: Inventando la Nación en Costa Rica, 1848-1900 », in MOLINA, Iván, et PALMER, Steven (ed.), *Héroes al Gusto y Libros de Moda. Sociedad y cambio cultural en Costa Rica (1750-1900)*, San José, Ed. Porvenir, Plumsock Mesoamerican Studies, 1992, pp. 169-205; et DÍAZ ARIAS, David, « Héroes, dioses y credos: el centenario del héroe costarricense Juan Santamaría (1931) », *AFEHC*, num. 46, 2010. Pour le Nicaragua : FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual a la Cultura oficial: el caso del General José Dolores Estrada, Nicaragua, década de 1870 »; et MOLINA JIMÉNEZ, Iván, « ¬Marte en un Bochinche" Guerra, Modernismo y Naciñn en la Nicaragua de 1896 » in KINLOCH TIJERINO, Frances (comp.), *Nicaragua en busca de su identida*d, Managua, IHNCA-

« César » Sandino comme héros national et plusieurs ouvrages s'intéressent à cette figure.[27] Au Guatemala, le caudillo R. Carrera qui gouverne l'État durant l'ensemble de la période conservatrice a fait l'objet d'une adulation de son vivant comme l'explique R.-L. Woodward.[28] La révolution libérale de 1871 est ensuite considérée comme un moment fondateur et le caudillo Justo Rufino Barrios est alors placé à la tête du panthéon national.[29] La période fédérale a surtout été un mythe d'origine au Salvador et au Honduras, entretenant une ambigüité identitaire liée à l'échelle de référence, même si les élites salvadoriennes, avec la participation des ouvriers et artisans urbains du début du XX^{ème} siècle, ont érigé le libéral Gerardo Barrios en héros national.[30] Morazán, né à Tegucigalpa, est encore de nos jours considéré comme l'incarnation de l'État-nation hondurien.

Si Morazán a fait l'objet de nombreux écrits, la plupart des auteurs se prononcent pour ou contre son héroïsation en s'inscrivant dans une dimension partisane de manière plus ou moins explicite. Pour les honduriens comme R. Leiva Vivas, il s'agit de défendre l'orgueil national tout en prétendant établir « la vérité historique ».[31] C'est également la perspective assumée par H. Umaña qui étudie la figure héroïque dans la littérature hondurienne sur la longue durée.[32] La célébration du bicentenaire de la naissance de Morazán en 1992 a donné lieu à de nombreuses publications soutenant son héroïsation, même parmi ceux qui en font un emblème de la lutte anti-impérialiste.[33] Des auteurs étrangers à l'Amérique Centrale ont aussi publié des ouvrages en l'honneur du symbole unioniste à cette occasion.[34] D'autres historiens s'attachent à compiler des documents historiques autour du héros, comme le fait M. Cálix Suazo dans l'objectif de réhabiliter son image au Costa Rica.[35] Quelques costariciens ont

---

UCA, 1995, pp. 307-349 et pp. 351-380.

[27] VAYSSIÈRE, Pierre, *Augusto César Sandino ou l'envers d'un mythe*, Toulouse, Ed. du CNRS, 1988; CAMACHO NAVARRO, Enrique, *Los usos de Sandino*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1991; WÜNDERICH, Volker, *Sandino, una biografía política*, Managua, IHNCA-UCA, 2010 (2ème ed.); LACAZE, Catherine, *Construction d'un héros nicaraguayen: Augusto "César" Sandino*, mémoire de master, Université de Toulouse, IPEALT, 2011.

[28] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera y la creación de la República de Guatemala 1821-1871*, Antigua Guatemala, CIRMA, 2002.

[29] POLANCO, Perla, « El « señor presidente » : el fracaso en la sucesión del heroísmo liberal », communication donnée au Colloque International *La Fabrique des Héros en Amérique Latine*, *XIX-XX^{ème} siècles*, Université du Costa Rica, août 2014.

[30] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.* Voir aussi du même auteur : « Inventando tradiciones y héroes nacionales: El Salvador (1858-1930) », in *AFEHC*, num. 19, 2006.

[31] LEIVA VIVAS, Rafael, *Francisco Morazán y sus relaciones con Francia*, Editorial universitaria, Tegucigalpa, 1988. Voir aussi : OQUELI, Ramón, *La Fama de un héroe*, Tegucigalpa, Ed. Universitaria, 1984.

[32] UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán en la literatura hondureña*, San Pedro Sula, s.n., 1995.

[33] BECERRA, Longino, *Morazán revolucionario: el liberalismo como negación del iluminismo*, Tegucigalpa, Ed. Baktun, 1992. Du même auteur : *Ideas pedagógicas de Francisco Morazán: Vigencia de la educación popular*, Tegucigalpa, Ed. Baktun, 1993.

[34] SANTANA, Adalberto, *El pensamiento de Francisco Morazán*, México, UNAM, 1992.

[35] CÁLIX SUAZO, Miguel, *La posteridad nos hará justicia*, San José, Jiménez & Tanzi, 1990-1996, 6 vol. Du

d'ailleurs participé à cet effort de revalorisation à travers la reproduction d'archives.[36] L'historienne costaricienne C. Obregón Quesada pour sa part reprend les arguments dénigrant la figure pour expliquer la rébellion du peuple costaricien et justifier l'exécution.[37] L'écriture de l'histoire continue ainsi d'être motivée par des sentiments patriotiques et très peu d'auteurs ont tenté d'établir un dialogue entre les analyses conflictuelles.[38]

Plus récemment, des recherches menées dans le cadre du musée *Casa Morazán* de Tegucigalpa ont porté sur la place accordée au héros dans la construction de la nation hondurienne depuis le XIX^{ème} siècle.[39] J. Amaya en 2011 et E. García en 2012 ont chacun mené une réflexion sur l'héroïsation de Morazán durant la période libérale au Honduras.[40] Ces travaux sont ainsi à mettre en perspective avec celui de C.-G. López qui a consacré une sous-partie de son ouvrage sur l'invention de la nation salvadorienne à l'étude du culte du héros et celui de D. Díaz qui a abordé la question du parc portant le nom de Morazán à San José dans son livre sur la célébration de la fête de l'indépendance au Costa Rica.[41] Les travaux de X. Cuenin insistent sur l'importance de l'idéal unioniste dans les imaginaires nationaux et c'est dans cette optique qu'il a écrit un article sur la commémoration du centenaire de la naissance de Morazán au Guatemala en 1892.[42] Face à cet état de la question, l'intérêt principal de la recherche que nous proposons est d'envisager le processus d'héroïsation sur la longue durée et à l'échelle de l'Amérique Centrale.

---

même auteur : « Morazán reconstructor del Estado de Costa Rica », *Diálogos,* Université du Costa Rica, 2008, pp. 3915-3932. Voir aussi : ORTEGA, Miguel, *Morazán, laurel sin ocaso*, Tegucigalpa, Lithopress, 1988-1992, 3 vol.

[36] CORDERO CROCERI, José R., *La leyenda negra de Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Ed. morazanistas, 1993; et MELÉNDEZ CHAVERRI, Carlos, *Escritos del general Morazán*, Tegucigalpa, Banco Central de Honduras, 1996.

[37] OBREGÓN QUESADA, Clotilde María, « General de la confederación », *La Nación, suplemento*, San José, 8 novembre 1992.

[38] P. Konrad tente de concilier l'interprétation de l'étasunien W. Griffith avec celle du hondurien F. Díaz Chavez à propos de l'implication du réseau économique de Morazán dans la domination britannique de la région : KONRAD, Pat, « Las concesiones de la caoba y la red política de Morazán. 1835-1840 », *III Congreso Centroamericano de Historia,* San José, 1996, pp. 1-17.

[39] EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, Tegucigalpa, INAH, octobre 2008. Voir aussi : CANIZALES, Rolando y PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo para la museografía del museo de Morazán », *Diálogos,* Université du Costa Rica, 2008.

[40] AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal y la construcción de la figura de Francisco Morazán como imaginario de la nación », conférence donnée durant la *Semaine Morazanique du musée Casa Morazán*, Tegucigalpa, 2011; et GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales centroamericanos sobre Francisco Morazán y el imaginario nacional hondureño (1870-1892) », *Cuadernos intercambio*, Université du Costa Rica, année 9, num. 10, 2012, pp. 101-123.

[41] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.*, pp. 96-103 : « La nostalgia unionista y el culto a Francisco Morazán (1858-1882) » ; et DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria,…, op. cit.,* pp. 103-108 : « Un parque « San » Francisco Morazán ».

[42] CUENIN, Xavier, « La conmemoración del centenario del nacimiento de Morazán y las ambigüedades de la construcción nacional en Guatemala », in *Diálogos*, Université du Costa Rica, 2008, pp. 2180-2194. Voir aussi : CUENIN, Xavier, « Representar e imaginar Centroamérica en el siglo XIX », in *AFEHC,* num. 46, 2010.

Les intellectuels du XIX^{ème} siècle, tels que T. Carlyle, ont considéré les héros comme des grands hommes qui se mettent à la tête d'une société pour lui donner une impulsion vers un idéal en résumant à eux seuls « les grands mouvements de l'Histoire ».[43] Même si cette vision romantique est désormais remise en cause, les fondements des dimensions symboliques et mythiques qui façonnent le héros semblent bien être posés par le personnage historique lui-même. Les anthropologues le définissent comme une figure d'une grande énergie incarnant des principes considérés comme absolus et dont la volonté est mise à l'épreuve, le poussant à assumer la certitude de sa propre mort. Le héros s'inscrit dans un « champ de la grandeur » qu'il met en scène et en acceptant le risque selon une logique sacrificielle, il légitime par là-même les valeurs qu'il prône.[44] La mort comme possibilité, voire comme nécessité, n'a pas de connotation morbide, au contraire, elle est partie intégrante d'un projet politique, l'aboutissement logique d'une prise de position et de son action correspondante. Nous considérons qu'étudier la fabrique d'un héros implique de prendre en compte la notion de virilité car c'est non seulement une vertu individuelle supposée mais aussi un élément clé de la morale occidentale autour des principes de supériorité, d'honneur, de force, de maîtrise de soi et de sacrifice.[45] Si l'idéal viril est lié au champ militaire durant le XIX^{ème} siècle, des événements d'envergure internationale, notamment les guerres mondiales et l'avancée du féminisme, remettent peu à peu en question ce système de représentations.[46]

Une figure n'est héroïque que si ses actions et principes sont capables d'incarner des idéaux, un « patrimoine idéologique » selon l'expression de C. Voisenat, consolidant les liens qui unissent les membres d'une communauté. Un héros ne le devient vraiment et ne le reste que par le regard des autres qui transforme son image selon divers intérêts. C'est une figure centrale de l'imaginaire qui tend à abolir la frontière entre réalité et fiction et qui fait le lien entre l'individuel et le collectif.[47] Pour qu'il y ait identification entre un groupe et son chef même après la mort de ce dernier, il faut que convergent un « parcours biographique », une « structure narrative » et un « faisceau de valeurs ». Un héros est le produit d'une correspondance entre un homme et une époque, et il entretient un rapport paradoxal avec

[43] CARLYLE, Thomas, *De los héroes, el culto de los héroes y lo heroico de la historia*, México D.F., Cumbre, 1977, (1^{e} ed.: 1841).
[44] Voir : ALBERT, Jean-Pierre, « De martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux » ; et FABRE, Daniel, « L'atelier des héros » in CENTLIVRES, Pierre; FABRE, Daniel; et ZONABEND, Françoise (dir.), *La Fabrique des héros,* Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1999, pp. 11-29 et pp. 233-309.
[45] Voir l'introduction de A. Corbin de : CORBIN, Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO, Georges (dir.), *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, 2011, t. 2, p. 7.
[46] *Idem,* pp. 10-11. Voir également la conclusion de ce tome intitulée « La Grande Guerre et l'histoire de la virilité », par Stéphane Audoin-Rouzeau, p. 410.
[47] UNFRIED, Berthold, « Montée et déclin des héros » in *La Fabrique des héros, op. cit*., pp. 189-201.

l'espace et le temps : il est à la fois enraciné selon ces deux facteurs tout en ayant la capacité d'en dépasser les limites.[48] Il est ainsi en même temps un modèle à suivre et un idéal à perpétuer.

Parce qu'il s'inscrit dans une dimension mythique, le héros a deux fonctions essentielles selon R. Girardet : explicative et mobilisatrice.[49] La première a pour objectif de participer à la composition d'une identité et la deuxième d'engager la mise en place d'un nouvel ordre social, d'où l'importance des « mécanismes de l'enthousiasme » qui créent du consensus et érigent le héros en modèle de perfectionnement social.[50] À l'échelle de la nation, la figure choisie doit être capable de représenter la communauté comme une unité harmonieuse en étant modelée et enseignée comme « l'archétype du citoyen ».[51] Cette élaboration est complétée par un processus de répulsion face à un ennemi commun (anti-héros) de façon manichéenne, dans le but de renforcer la cohésion sociale autour du gouvernement en place.[52] Si la figure meurt tragiquement comme c'est le cas de Morazán qui a été fusillé, c'est non seulement un héros mais aussi un martyr qui est fabriqué, ce qui consolide d'autant plus une dimension transcendante. En effet, « la nation n'existe jamais aussi concrètement qu'à travers ceux qui, en mourant pour elle, apportent la preuve de son existence ».[53]

La nation n'existe pas en elle-même : il s'agit d'une abstraction certes réelle mais construite historiquement. Selon la définition proposée par B. Anderson, aujourd'hui classique, elle est « une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine ».[54] Les individus constituant la nation ne se connaissent pas et ne se rencontreront jamais tous, ce qui demande de l'imagination pour se représenter comme participant à un tout. Alors que l'État désigne l'appareil institutionnel, la nation est envisagée comme une communauté pour souligner le sentiment de « camaraderie profonde, horizontale » qui unit ses membres. M. Ozouf soutient qu'envisager ses concitoyens comme des frères, conception qui se développe avec la révolution française, s'inscrit dans une

[48] FABRE, Daniel, « L'atelier des héros », *op. cit.*
[49] GIRARDET, Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 13.
[50] RODRÍGUEZ, Rosaura, *La Conquête de l'identité (Le Nicaragua à travers sa littérature)*, Paris, Ed. Indigo, 1997, p. 120.
[51] JELIN, Elizabeth, et LORENZ, Federico Guillermo (comps.), *Educación y memoria. La escuela elabora el pasado*, Madrid, Siglo XXI, 2004, pp. 2-3.
[52] DE ROUX, Rodolfo, « La insolente longevidad del héroe patrio », *Héros et nation en Amérique Latine*, dossier de *Caravelle,* Université de Toulouse, num. 72, 1999, pp. 31-43.
[53] VAN YPERSELE, Laurence (dir.), *Questions d'histoire contemporaine: conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, p. 158 et p. 165.
[54] ANDERSON, Benedict*, L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, Ed. La Découverte, 1996 (1ère ed. 1983), pp.18-19.

dimension chrétienne où la marque divine est présente en chaque individu. Elle insiste sur la violence qui sous-tend le principe de fraternité, en établissant une division entre les frères et ceux qui ne le sont pas. Ainsi, de l'idéal de l'unité, le pas est vite franchi à « l'obsession de la réduction au même ».[55] Cette représentation permettrait d'assurer le besoin ressenti par les individus d'une certaine continuité, la nation étant perçue comme ayant des racines historiques anciennes et un avenir illimité, lui conférant ainsi un caractère sacré.

Les constructeurs de la nation s'appuient sur des « traditions inventées », notion créée par E. Hobsbawm pour désigner « un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé. »[56] Cette invention génère, entre autres, la légitimité du pouvoir qui la développe ainsi que l'hégémonie de l'idéologie qu'il représente. L'écriture du passé est un outil privilégié des gouvernements qui l'utilisent pour justifier l'ordre social établi, et le « discours d'ordre » entre dans l'espace du quotidien avec d'autant plus d'autorité que ceux qui le prononcent ont des dons d'orateur.[57] Il est donc nécessaire de distinguer l'histoire officielle de l'histoire nationale, ainsi que le fait F. Langue.[58] Le nationalisme se transmet au moyen d'une pédagogie civique pour pénétrer dans l'imaginaire collectif, en créant de nouveaux repères spatio-temporels ; c'est ce que R. de Roux nomme la « mythologie programmée ».[59] Étant donné la faible couverture du système éducatif et la fragilité des institutions en Amérique Centrale jusque tard dans le XX^{ème} siècle, l'analphabétisme a été un phénomène de grande ampleur et la presse n'a été qu'un outil de diffusion restreint.[60] Les cultes héroïques ont donc été des mécanismes privilégiés puisque les seuls potentiellement efficaces pour diffuser le sentiment d'appartenance. Dans ce cas, la nation serait alors surtout définie comme « l'espace de reconnaissance » et « le lieu d'application de l'activité du héros ».[61] C'est pourquoi nous devons être particulièrement

[55] OZOUF, Mona, *L'homme régénéré, essais sur la révolution française*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 165-173.
[56] HOBSBAWM, Éric, et RANGER, Terence (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Ed. Amsterdam, 2006 (1ère ed. 1983), pp. 12-20. Voir aussi : HOBSBAWM, Éric, *Nations and nationalism since 1780, programme, myth and reality,* Cambridge, University Press, 1990.
[57] HARWICH, Nikita, « Le discours historiographique au Venezuela… », *op. cit.,* pp. 193-206.
[58] LANGUE, Frédérique, « La Independencia de Venezuela, una historia mitificada y un paradigma heroico », in *Anuario de Estudios Americanos*, Séville, num. 66, 2, juillet-décembre 2009, p. 257.
[59] ROUX LOPEZ, Rodolfo, « La insolente longevidad del héroe patrio », *op. cit.,* pp. 31-43.
[60] K. Walter estime que ce n'est que dans les années 1950 que sont mises en place de manière générale des mesures permettant une réelle massification de l'éducation. Malgré ces efforts, l'efficacité du système éducatif à grande échelle n'est observée qu'au Costa Rica : WALTER, Knut, « La educación en Centroamérica: Reflexiones en torno a sus problemas y su Potencial », Hamburg, Institut für Iberoamerika, Kunde, 2000.
[61] ALBERT, Jean-Pierre, « De martyr à la star… », *op. cit.*

attentive au rôle joué par les variations d'échelles dans l'héroïsation de Morazán, en particulier entre les dimensions étatique et régionale.

Nous adhérons à la proposition de F. Martìnez d'élargir la définition de la nation en y incluant d'autres communautés plus immatérielles comme la république des lettres, la civilisation, l'internationale républicaine et l'internationale catholique. Les sentiments d'appartenance ne sont pas exclusifs et l'historien doit prendre en considération l'interférence des échelles identitaires ainsi que le caractère mouvant de l'identité nationale, autant tournée vers l'intérieur des frontières que vers l'extérieur. F. Martìnez souligne l'évolution du concept en Amérique Latine qui est d'abord articulé autour du discours de la supériorité républicaine puis revisité selon une perspective plus culturelle et moins civique dès la fin du XIX^{ème} siècle.[62] En Amérique Centrale, la nation commence à être structurée sur des bases politiques sans considérations ethniques et ce n'est qu'au début du siècle suivant que s'effectue une redéfinition plus intégratrice de la nation avec la circulation de nouvelles idéologies populaires.[63]

Si le héros peut être placé au cœur de l'identité nationale malgré le temps qui passe, c'est à travers la mémoire collective que l'on peut envisager comme un cadre. C'est ce que propose P. Nora quand il établit le concept de « lieux de mémoire » qui « ne sont pas ce dont on se souvient, mais là où la mémoire travaille ».[64] La mémoire n'est pas tournée seulement vers le passé : sa composition répond à des intérêts du présent, lesquels envisagent la dimension future. Les facteurs de « faiblesse » de l'identité (son rapport difficile au temps, autrui considéré comme une menace, et la violence comme fondement) sont l'occasion de manipulations idéologiques de la mémoire à travers le caractère sélectif du récit.[65] Il s'agit d'une interaction entre la prétention de légitimité d'un pouvoir et la croyance en cette autorité par le peuple, et qui trouve sa force dans la dimension symbolique. Il est alors possible de parler d'une mémoire imposée, reposant sur une histoire officielle qui est érigée en jugement définitif. V-H. Acuña insiste sur le caractère conflictuel de toute mémoire, particulièrement la

[62] MARTÍNEZ, Frédéric, « L'Amérique, l'Europe, la nation. Les apports de François-Xavier Guerra à l'étude du nationalisme en Amérique Latine » in LEMPÉRIÈRE, Annick, *Penser l'Histoire de l'Amérique Latine, hommage à François-Xavier Guerra*, Paris, publications de la Sorbonne, 2012, pp. 283-287.
[63] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.,* p. 203.
[64] NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire,* Paris, Gallimard, 1984, p. VIII et p. 579.
[65] RICOEUR, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli,* Paris, Seuil, 2000, p. 579 et pp. 103-104 : « L'idéologisation de la mémoire est rendue possible par les ressources de variation qu'offre le travail de configuration narrative. (…) c'est au niveau où l'idéologie opère comme discours justificatif du pouvoir, de la domination, que se trouvent mobilisées les ressources de manipulation qu'offre le récit ».

nationale, et distingue les « mémoires dominantes » des « contre-mémoires de résistance ».[66] Une même figure héroïque peut donner lieu à des usages politiques différents voire opposés en étant sortie de son contexte historique et il nous faut donc considérer que celle de Morazán a pu être utilisée pour articuler différentes mémoires y compris durant une même période.

En tant que métaphores, H. Rousso reprend des termes psychanalytiques pour distinguer des phases historiques dans la mémoire collective : le deuil inachevé avec un souvenir-écran à travers lequel les représentations prennent le dessus sur les faits (l'importance accordée aux événements est liée à leur caractère positif ou négatif) ; le refoulement quand on établit un mythe dominant avec lequel l'emportent la nostalgie et les fantasmes qui sont exprimés par toutes sortes de célébrations ; le retour du refoulé quand le miroir se brise et que le mythe est détruit, il y a alors un rude affrontement entre diverses mémoires ; et enfin l'obsession qui rend aveugle à toute autre sorte de question.[67] Si la mémoire est un cadre utilisé socialement, son contenu consiste en des représentations, lesquelles, à l'inverse de la conceptualisation, appréhendent un objet de manière pratique et imagée.[68] Les représentations sociales s'inscrivent dans le temps et dans l'espace mais tendent à prendre un caractère général et intemporel. Elles ont pour fonction de favoriser la communication en établissant des codes communs permettant à l'individu de se réapproprier le réel afin de se situer dans son environnement et conditionnant de manière plus ou moins forte les comportements.[69] Une attention particulière est accordée aux représentations des dimensions temporelles et leurs conséquences sur la vie sociale, « régimes d'historicité » selon F. Hartog.[70]

La notion de représentation, plus que celle de mentalité, permet de faire le lien avec les actions individuelles et collectives. Cette perspective nous a amenée à nous intéresser au concept de culture politique, défini par S. Berstein comme « l'ensemble des représentations, porteuses de normes et de valeurs, qui constituent l'identité des grandes familles politiques, bien au-delà de la notion réductrice de parti ou de force politique, chargée de dire le dogme et de veiller à sa pureté. »[71] Au sein de toute nation coexistent plusieurs cultures politiques, même si l'une d'entre elles peut dominer les autres à un moment donné. Leur force est de diffuser un contenu politique par des voies autres que celles du politique de manière à être

[66] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, conférence donnée aux Archives Nationales de la République Dominicaine en août 2010.
[67] ROUSSO, Henry et CONAN, Éric, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 22-32.
[68] BONARDI, C., et ROUSSIAU, N., *Les représentations sociales, état des lieux et perspectives*, Sprimont, Belgique, Mardaga, 2001.
[69] JODELET, Denise, *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 53.
[70] HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 28.
[71] BERSTEIN, Serge (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999, pp. 9-10.

accessible au plus grand nombre.[72] Ce concept est particulièrement utile dans un contexte où les deux camps qui s'affrontent, libéraux et conservateurs, partagent une même vision de l'ordre social à instaurer. Le héros est alors à replacer dans les différents systèmes de représentations en Amérique Centrale au-delà de ses usages partisans.

Le rapport entre mémoire et histoire est intime et ambigu, la première étant la matrice de la seconde. Si la « visée de fidélité de la mémoire » peut être distinguée de la « visée de vérité de l'histoire », la confrontation entre les deux semble parfois inévitable.[73] Ce qui est propre à l'histoire de la mémoire, c'est l'étude de ses modes de transmission, et ce qui est propre à l'histoire en général c'est sa méthodologie. L'histoire élabore des « architectures de sens » qui dépassent toute mémoire possible, elle est donc plus vaste et structurée de manière différente. L'historien organise les faits selon des durées multiples qu'il construit lui-même suivant la nature de l'événement considéré et l'échelle envisagée : il n'a donc pas pour objectif de restituer le vécu des individus. Comme l'exprime J.-P. Rioux :

> *L'histoire est une pensée du passé et non une remémoration. Elle a forgé ses propres armes et codifié ses lois. L'historien n'est donc pas un mémorialiste, car il construit et donne à lire le récit -oui, le récit : redécouverte récente, capitale et durable- d'une représentation du passé. Il laïcise et met en prose le temps mémoriel des héros éponymes et des mythes fondateurs, des sagas interminables et des épisodes constitutifs.*[74]

L'Histoire de la mémoire ici proposée est inscrite dans le courant que J.-F. Sirinelli a qualifié d'« histoire culturelle du politique ». L'étude d'un processus d'héroïsation suppose en effet une analyse des activités politiques en rapport avec les mécanismes de transmission des valeurs. C'est « l'homme agissant et pensant » qui est considéré.[75] Étudier la fabrique d'un héros implique de déterminer en quoi celui-ci représente une certaine lecture du passé et une certaine projection dans le futur, autrement dit une vision du monde partagée qui pousse les acteurs individuels et collectifs à agir. L'histoire culturelle est nécessairement sociale puisqu'elle cherche à déterminer la culture d'un groupe par rapport aux autres.[76] L'intention

[72] *Idem*, p. 24. Voir aussi : BERSTEIN, Serge, « La culture politique », in SIRINELLI, Jean-François, et RIOUX, Jean-Pierre (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, pp. 371-386.
[73] Voir : RICOEUR, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, op. cit.*, p. 106, p. 387 et p. 458.
[74] RIOUX, Jean-Pierre, « La mémoire collective », in SIRINELLI, Jean-François, et RIOUX, Jean-Pierre (dir.), *Pour une histoire culturelle*, *op. cit*., p. 326.
[75] SIRINELLI, Jean-François, « L'Histoire politique et culturelle », *Sciences Humaines*, hors série num. 18, sept-oct 1997, pp. 36-39. Voir aussi du même auteur : « Éloge de la complexité », in SIRINELLI, Jean-François, et RIOUX, Jean-Pierre (dir.), *Pour une histoire culturelle*, *op. cit*., p. 440.
[76] PROST, Antoine, « Sociale et culturelle indissociablement » in SIRINELLI, Jean-François, et RIOUX, Jean-Pierre (dir.), *Pour une histoire culturelle*, *op. cit*, p. 139.

de cette recherche n'est donc pas de redonner une dimension « objective » à Morazán, mais de déterminer les dimensions symboliques et mythiques qui ont reconstruit l'image du personnage historique à des fins politiques.

Nous cherchons ainsi à comprendre la relation développée entre le héros et la nation en Amérique Centrale, en prenant en compte l'incertitude qui a prédominé au cours de la période étudiée quant à la viabilité politique et économique des États séparés, maintenant en vigueur le cadre de référence fédéral. Bien que l'historiographie libérale ait soutenu que les conservateurs étaient depuis le début opposés à une union centraméricaine, ces derniers ont d'abord défendu un système centralisé.[77] La vision de la nation de Morazán a elle-même évolué : du fédéralisme défendu par les libéraux, il en serait venu à se rapprocher du centralisme, comme seule possibilité de réussite du projet unioniste. Après sa mort et la dissolution de la République Fédérale, de nombreuses tentatives unionistes, militaires ou pacifiques, ont vu le jour. Chaque fois que les États ont vu leur souveraineté menacée, la réunification de l'Amérique Centrale est apparue comme une nécessité historique.[78] D'ailleurs, les Républiques ont tardé à déclarer leur indépendance vis-à-vis de la Fédération : le Guatemala la proclame en 1847 suivi du Costa Rica l'année suivante à travers des décrets présidentiels, le Nicaragua en 1854 dans la Constitution, le Salvador en 1859 avec un décret du Sénat, et enfin le Honduras en 1865 dans la Constitution. Comme l'exprime A. Taracena : « avec l'inauguration du cycle des républiques, il n'a pas été mis fin au dilemme de la nationalité centraméricaine, mais seulement à l'Amérique Centrale unitaire. »[79] L'échec du dernier projet d'union politique dans les années 1920 semble marquer le passage de l'idéal au plan de la nostalgie.

Face à cette ambigüité identitaire, D. Díaz considère que la persistance de l'idéal unioniste a entravé la consolidation des identités nationales.[80] Il est révélateur que les éléments fondamentaux mis en avant pour souder la communauté régionale ont été petit à petit appropriés par deux États : la paix pour le Costa Rica et le canal transocéanique pour le Nicaragua. Les symboles de la Fédération ont aussi été utilisés par les différents États en

[77] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Nación y república en Centroamérica (1821-1865) », in TARACENA ARRIOLA, Arturo et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales…*, *op. cit.,* p. 49.
[78] SILVA HERNÁNDEZ, Ana Margarita, « El nombre de Centroamérica y la invención de la identidad regional » in CHIARAMONTE, José Carlos, MARICHAL, Carlos, et GRANADOS, Aimer (comp.), *Crear la nación. Los nombres de los países de América latina*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2008, pp. 239-256.
[79] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Nación y república… *», op. cit.,* p. 55.
[80] DÍAZ ARIAS, David, « La Invención de las naciones en Centroamérica, 1821-1950 », *Boletín AFEHC*, num. 15, 2005, pp. 5-6.

particulier au Salvador.[81] X. Cuenin fait ainsi référence à un processus de nationalisation de la rhétorique unioniste.[82] C'est justement ce que nous nous proposons d'analyser plus en profondeur en passant par le héros. Plus que d'envisager une opposition entre les différents cadres de référence, nous laissons la porte ouverte à une complémentarité en distinguant la communauté idéalisée (la nation telle qu'elle devrait être) du projet politique mis en place (la nation telle qu'elle est). Si la nation centraméricaine n'a jamais réellement existé, est-il possible de parler d'un imaginaire régional ? Un panthéon centraméricain a-t-il été créé ? Et si oui, quelle a été la place accordée à la figure de Morazán ?

Le jeu d'échelles est ainsi un aspect essentiel de notre recherche. En même temps, il en est l'une des principales difficultés. La caractérisation de la région comme une unité d'analyse pertinente soulève des questions : si nous partageons avec C. Granados l'importance à accorder à la dimension géostratégique de l'isthme, nous n'incluons pas dans notre objet d'étude ni le Belize ni le Panama étant donné que ces deux pays n'ont pas fait partie de la République Fédérale et que les problématiques historiques y ont été sensiblement différentes.[83] Notons que les frontières territoriales des États n'ont été fixées de manière définitive qu'au milieu du XX^{ème} siècle (elles sont encore de nos jours contestées surtout entre le Nicaragua et le Costa Rica). De plus, l'Amérique Centrale est composée de régions ethniquement et culturellement différentes ; il y a notamment une division à la fois géographique, sociale et historique, entre la Côte Pacifique et la Côte Atlantique. Ce qui nous amène à indiquer qu'il faut tenir compte de l'intervention de la Grande-Bretagne puis des États-Unis dans la formation des États-nation centraméricains.

Deux aspects de la figure héroïque sont abordés. D'une part, c'est l'héroïsation qui est étudiée, c'est-à-dire la transformation du personnage historique en héros. Il s'agit d'identifier les éléments clés de sa vie et de sa mort qui ont été mis en relief ou laissés de côté dans l'écriture du passé dans le but de glorifier son image ou au contraire de la dénigrer. De manière générale, il est possible de distinguer une historiographie en faveur de l'héroïsation de Morazán, de tendance libérale, et une qui s'y oppose, de tendance conservatrice. Cependant, les divisions au sein des partis, les mythes identitaires locaux et l'apparition de nouvelles idéologies ont complexifié les positions affirmées à l'heure d'écrire l'histoire. D'autre part, nous analysons les usages politiques de sa figure, autrement dit son instrumentalisation en examinant l'organisation du culte héroïque, afin de souligner les

[81] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Las concepciones de la comunidad polìtica… », *op. cit*., p. 39.
[82] CUENIN, Xavier, « La conmemoración del centenario… », *op. cit*, pp. 2191-2192.
[83] GRANADOS CHAVERRI, Carlos, « Hacia una definición de Centro América, el peso de los factores geopolíticos », *Anuario de Estudios Centroamericanos,* Université du Costa Rica, vol. 11, num. 1, 1985, p. 67.

objectifs implicites et explicites des acteurs. Si ce sont les sphères du pouvoir qui en ont été les promotrices, d'autres milieux sociaux y prennent part au cours du temps. Ainsi, notre thèse tourne autour de cette problématique générale : dans quelle mesure la figure de Morazán a-t-elle été héroïsée malgré l'échec de son projet politique et des divisions partisanes représentées ? Jusqu'à quel point cette construction a-t-elle fait partie d'un projet de nation de la part des élites centraméricaines ? Nous cherchons à comprendre en quel sens la fabrique du héros centraméricain a permis de soutenir la légitimité au pouvoir de différents gouvernements.

L'hypothèse principale de notre recherche est que, malgré l'échec politique de l'union centraméricaine, la fabrique de Morazán comme symbole de l'idéal unioniste a réussi à s'inscrire et à se consolider dans les représentations sociales en dépassant la dimension partisane. Le héros a été identifié à des valeurs considérées comme universelles que les élites de manière générale ont voulu identifier à la nation en construction, et dont les significations ont pu être actualisées selon les contextes historiques. Sa figure aurait ainsi été inscrite dans une culture politique largement partagée étant donné la création d'oligarchies nationales au-delà des conflits entre partis avec un degré de cohésion toutefois différent selon les États. La mise en relation du héros avec un ensemble de mythes d'origine judéo-chrétienne aurait facilité son appropriation de la part de l'ensemble de la population. Nous faisons référence à « l'âge d'or » (la Grande Patrie), la « conspiration » (les séparatistes), « l'union » (la nation centraméricaine) et le « sauveur » (Morazán comme exemple à suivre).[84]

Le fait que Morazán ait échoué dans son propre projet unioniste aurait favorisé son processus d'héroïsation. Le caudillo s'est imposé sur la scène centraméricaine comme un leader politique et militaire défendant une union fédérale selon les intérêts des anciennes provinces face à l'hégémonie guatémaltèque. Les conflits internes étaient tels que la Fédération n'a duré qu'une dizaine d'années. Toutefois, étant donné la particularité du processus indépendantiste en Amérique Centrale (l'absence de combats militaires et l'annexion au Mexique), la période fédérale a pu être considérée comme l'origine de la patrie, et Morazán a joué le rôle du *prócer* de l'indépendance placé à la tête du panthéon. Ce qu'il symbolisait restait encore à bâtir et son culte incitait donc à agir dans un sens établi par les gouvernements postérieurs. La distinction sciemment opérée entre le personnage historique et le héros aurait alors donné la possibilité d'entretenir une dimension mobilisatrice, les acteurs du culte bénéficiant d'une marge de manœuvre idéologique pour promouvoir un modèle de

[84] Pour une étude de ces mythes en Europe, voir : GIRARDET, Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, *op. cit.*, p. 13

nation qui a évolué au cours de la période étudiée.

Le personnage historique aurait lui-même mis en scène ses actions et ses idées, préparant ainsi son héroïsation. Dès son vivant, Morazán a été adulé ou exécré et les passions politiques sont justifiées dans des ouvrages au caractère historique, générant ainsi une « mémoire immédiate ». L'orchestration de son exécution le 15 septembre 1842, jour anniversaire de l'indépendance de l'Amérique Centrale, a favorisé son exaltation comme le Père de la Patrie. En faisant de sa mort un sacrifice pour le bien commun, Morazán a légitimé les valeurs auxquelles il s'était identifié et a permis une comparaison avec le Christ fondant l'immortalité de sa mémoire. L'organisation d'une religion civique autour du héros-martyr aurait ainsi facilité un transfert de sacralité sur les gouvernements qui l'ont mise en œuvre.

Nous avons réalisé des travaux de terrain dans les Archives, Bibliothèques et Hémérothèques nationales des cinq États centraméricains, de même que dans les Universités et certaines Académies de Géographie et d'Histoire. Les centres d'Histoire des Universités du Costa Rica (Centre de Recherche Historique d'Amérique Centrale, CIHAC) et du Nicaragua (Institut d'Histoire du Nicaragua et d'Amérique Centrale, IHNCA) ont été des lieux de travail particulièrement riches. Notons qu'il est d'autant plus difficile de systématiser les informations que l'on remonte dans le temps à cause des conditions de conservation et d'accès aux documents qui dépendent beaucoup des ressources des institutions. La désorganisation et le manque de moyens caractérisent surtout les établissements publics (les universités jésuites notamment disposent d'un budget plus conséquent), et nous regrettons de n'avoir pas pu dépouiller méthodiquement le matériel des Archives Nationales du Honduras car les documents sont entassés dans des cartons sans aucune classification autre que l'année. Face à cette situation, celui ou celle qui veut faire de l'histoire en Amérique Centrale dépend en grande partie de la bonne volonté du personnel, et nous voulons ici remercier de l'aide qui nous a été apportée dans les différentes institutions.

Mieux vaut également résider sur place, comme c'était notre cas pendant trois ans,[85]

[85] Nous avons bénéficié d'un contrat doctoral « fléché » de l'Institut des Amériques (IdA) de 2011 à 2014. Dans ce cadre, nous avions aussi le statut de coordinatrice du pôle Amérique Centrale de l'IdA créé à l'Université du Costa Rica (UCR). Nous tenons à adresser nos remerciements au doyen de la faculté de sciences sociales de la UCR, Francisco Enríquez Solano ; aux deux directeurs de l'Institut Français pour l'Amérique Centrale (IFAC), Daniel Lefort et Jean-Claude Reith ; et à la directrice du Centre d'Études pour le Mexique et l'Amérique Centrale (CEMCA), Delphine Mercier, avec qui nous avons travaillé. Un colloque international intitulé *La Fabrique des Héros en Amérique Latine (XIX^{ème}-XXI^{ème} siècles),* a notamment été organisé à la UCR les 25, 26 et 27 août 2014, en lien avec le programme ECOS-Sud n° C11H01 dont nous avons fait partie : « Invention des héros : des nations en recherche d'elles-mêmes (1800-1910) » (programme bilatéral entre l'Université de Toulouse et la Pontificia Universidad Católica de Santiago du Chili coordonné par Michel Bertrand et Lucrecia Enríquez Agrazar).

car la digitalisation des archives n'en est qu'à ses débuts même si quelques plateformes numériques ont été créées comme le portail des bibliothèques SINABI où l'on trouve la plupart des journaux du Costa Rica pour les XIX^{ème} et XX^{ème} siècles et qui comporte un moteur de recherche avec mots-clés, et *Memoria centroamericana*, projet mené par l'IHNCA, où sont accessibles divers types de sources pour l'ensemble de la région. En 2013 a aussi été mise en ligne la base de données des Archives Générales d'Amérique Centrale (AGCA), et quelques ouvrages historiques ou journaux comme le *Diario oficial* du Salvador sont intégralement consultables sur internet. Les ressources digitalisées de la Bibliothèque Nationale d'Espagne nous ont également été utiles. Nous nous sommes rendue aux Archives du ministère des affaires extérieures d'Espagne mais nous avons rapidement pris conscience que le dépouillement des documents ayant trait à notre sujet d'étude demanderait un long travail qu'il n'était pas pertinent de fournir dans le cadre de cette thèse. Des sources ont néanmoins été collectées qui laissent deviner un œil extérieur sur le culte de Morazán.[86]

Parce c'est un processus que nous étudions, la longue durée a été privilégiée mais il a vite été évident que la période définie depuis la mort de Morazán jusqu'au centenaire de celle-ci était trop vaste pour cette recherche. C'est pourquoi nous avons délimité trois périodes historiques autour desquelles la réflexion a été organisée. Il s'agit principalement de contextes commémoratifs qui ont favorisé la production de discours et de pratiques autour de la figure de Morazán. L'analyse des commémorations facilite la mise en relief des continuités et des ruptures dans la constitution des mythes identitaires et dans leur appropriation par divers groupes de la société. Comme le souligne E. Jelin :

> *Il s'agit de dates où le passé se fait présent dans des rituels publics, où des sentiments sont activés et des sens interrogés, où se construisent et se reconstruisent les mémoires du passé. Ce sont des moments que différents acteurs de chaque pays choisissent pour exprimer et confronter, sur la scène nationale, les sens qu'ils attribuent aux faillites institutionnelles que certains ont favorisées et d'autres ont subies.*[87]

Le corpus a donc été constitué en nous focalisant sur les contextes historiques définis. Pour la première partie (1829-1858), nous nous sommes appuyée essentiellement sur des manifestes, lettres, circulaires et décrets recueillis dans les Archives Nationales du Costa Rica (en particulier le fond du congrès), les Archives Générales de la Nation du Salvador (surtout

[86] Nous avons obtenu une bourse scientifique d'un mois à la Casa de Velázquez à Madrid au début de l'année 2015 qui nous a surtout permis d'enrichir notre bibliographie.

[87] JELIN, Elizabeth (comp), *Las conmemoraciones: las disputas en las fechas « in-felices »,* Madrid, Siglo XXI, 2002, p. 1 (~~–~~Se trata de fechas en que el pasado se hace presente en rituales públicos, en que se activan sentimientos y se interrogan sentidos, en que se construyen y reconstruyen las memorias del pasado. Son momentos en que diferentes actores de cada país eligen para expresar y confrontar, en el escenario nacional, los sentidos que otorgan a los quiebres institucionales que unos impulsaron y otro/as sufrieron.").

le fond de gouvernement) et à l'AGCA qui se trouve à Ciudad de Guatemala (principalement le fond B des Archives coloniales qui correspond à la période entre l'indépendance et la proclamation de souveraineté des Républiques centraméricaines). Les journaux officiels du Guatemala (*Gaceta oficial*), du Salvador (*Gaceta del Salvador*) et du Costa Rica (*El Costarricense*) ont été des sources précieuses car c'est essentiellement dans ces trois pays que le caudillo a alors provoqué le plus de polémiques. Quelques dirigeants politiques et militaires comme le salvadorien Manuel José Arce et le guatémaltèque Manuel Montúfar y Coronado ont écrit leurs mémoires autobiographiques en exil pour expliquer leur opposition au président de la Fédération.[88] Le principal ouvrage historique de cette période est celui de Alejandro Marure, libéral qui a ensuite participé au gouvernement de R. Carrera au Guatemala.[89] Cette historiographie participe avant tout au dénigrement de l'image de Morazán, qui a lui-même laissé des écrits pour justifier ses actions face à la postérité comme le *Manifeste de David* et ses *Mémoires* rédigées en exil, ainsi que son testament.[90] Certains diplomates étrangers, notamment étasuniens, ont aussi publié des ouvrages racontant leur expérience en Amérique Centrale qui montrent l'importance du regard extérieur dans la composition de la mémoire héroïque.[91]

Pour la seconde partie (1880-1892), nous avons compté sur les journaux officiels du Salvador (*Diario Oficial*), du Honduras *(La Gaceta*) et du Guatemala (*El Guatemalteco*). Le journal *La República* du Costa Rica a été minutieusement dépouillé étant donné que des articles critiquant la décision gouvernementale d'inaugurer un parc « Morazán » à San José y sont publiés. L'implication des travailleurs urbains dans le culte héroïque a pu être abordée notamment avec la revue de l'école des arts et métiers de Quetzaltenango, deuxième plus grande ville du Guatemala. Les articles de presse écrits par Lorenzo Montúfar pour défendre la célébration guatémaltèque du héros dans le cadre du centenaire de sa naissance face à Agustìn Mencos Franco ont été compilés sous forme d'ouvrages.[92] L'œuvre historique de L.

---

[88] ARCE, Manuel José, *Memorias de las conductas pública y administrativa del general Manuel José Arce durante el periodo de su presidencia escrito en defensa de las calumnias que contra su persona han vertido los mismos que se rebelaron contra el gobierno y la nación de Centroamérica*, San Salvador, Ministerio de Cultura, 1959 (1ère ed.: Imp. Galvan, Universidad de Columbia, 1830); et MONTÚFAR y CORONADO, Manuel, *Memorias para la historia de la revolución de Centro América*, Guatemala, Tipografía Sánchez & Deguise, 1934 (1ère ed.: 1832).

[89] MARURE, Alejandro, *Bosquejo histórico de las revoluciones de Centroamérica desde 1811 hasta 1834*, Guatemala, Ministerio de educación pública, 1960, 2 t. (1ère ed.: Guatemala, Academia de Estudios, 1837-39).

[90] MORAZÁN, Francisco, *Memorias, Manifiesto de David, Testamento,* Guatemala, Secretaria de Cultura, 1992.

[91] Voir notamment : SQUIER, Ephraim, *Apuntamientos sobre Centroamérica. Honduras y El Salvador*, Managua, fundación VIDA, 2004; et WELLS, William W, *Exploraciones y aventuras en Honduras*, Tegucigalpa, Banco Central de Honduras, 1960.

[92] MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos de Francisco Morazán. Apuntes para la historia de Centroamérica*, Ed. José de Pineda Ibarra-Ministerio de Educación, Guatemala, 1893; et MONTÚFAR, Lorenzo,

Montúfar intitulée *La Reseña* a été étudiée de près car c'est non seulement la référence principale de l'historiographie libérale mais aussi un des premiers textes à établir une argumentation en faveur de l'héroïsation de Morazán.[93] Nous avons dépouillé la plupart des ouvrages historiques de cette période étant donné que le caudillo y occupe une place importante. Les principaux historiens officiels comme Rafael Reyes au Salvador et Ramón Rosa au Honduras ont aussi écrit sa biographie.[94] Nous nous sommes également focalisée sur la biographie de Morazán rédigée par le hondurien Eduardo Martìnez Lñpez parce qu'elle devient rapidement un classique des partisans du héros et que l'édition de 1899 compile des textes de différents auteurs centraméricains.[95] Notons que cette historiographie a aussi une portée didactique puisque les ouvrages sont généralement commandés par les gouvernements pour être utilisés dans les établissements scolaires même si l'éducation publique est encore réservée aux élites. Ces sources révèlent les liens tissés entre débat historique et débat politique. Soulignons également la profusion des poèmes en l'honneur de Morazán qui sont des moyens de diffusion particulièrement importants.

C'est surtout dans la troisième partie (1921-1942) que les textes scolaires sont inclus dans notre corpus car non seulement ils se multiplient avec la mise en place d'outils d'éducation de masse, mais aussi parce que certains sont entièrement dédiés à sa figure en tant que symbole unioniste ou héros national hondurien.[96] Les unionistes de différentes nationalités ont écrit plusieurs ouvrages donnant à voir leur image de Morazán, notamment le costaricien Vicente Sáenz.[97] Le nicaraguayen Salvador Mendieta, fondateur du Parti Unioniste d'Amérique Centrale (PUCA), a également beaucoup publié sur le héros en particulier dans le journal qu'il a dirigé à Managua, *La Noticia*. Le fond d'archives consacré à cette figure à l'IHNCA a été minutieusement dépouillé. Divers groupes de la société comme les militaires, les ouvriers, les maîtres d'école et les universitaires ont alors leurs propres périodiques et la figure de Morazán y apparaît régulièrement à l'occasion des commémorations. Les revues des

---

Morazán, San José, EDUCA, 1979.

[93] MONTÚFAR, Lorenzo, *Reseña histórica*, t. V, 1878-1887. Cet ouvrage est composé de sept tomes, dont les cinq premiers ont été publiés avec l'imprimerie *El Progreso*, et les deux derniers avec celle de *La Unión*.

[94] REYES, Rafael, « Vida de Morazán » in CARÍAS REYES, Marcos et MURILLO, Celio (comp.), *Álbum morazánico*, Tegucigalpa, Tipografía nacional, 1942; et RAMÓN, Rosa, *Morazán. Historia del Benemérito*, Litografía López, Tegucigalpa, Secretaría de Cultura y las Artes, 1996.

[95] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía del General don Francisco Morazán », in CARIAS REYES, Marcos et MURILLO, Celio (comp.), *Álbum morazánico*, Tegucigalpa, Tipografía nacional, 1942.

[96] RODAS, Joaquín, *Morazánida: La epopeya, la tragedia, la apoteosis,* Quetzaltenango, 1920; MORAZÁN, Miguel, *Cartilla Morazánica, biografía y epopeya del general Francisco Morazán, homenaje en el primer centenario de su muerte fusilado en Costa Rica el 15 de septiembre de 1842*, Tegucigalpa, Tipografia Ariston, 1942; et PERAZA, José Antonio, *Morazán hombre, héroe y símbolo, explicado de los niños de Honduras (contribución al centenario de su Gloriosa Muerte*), San Pedro Sula, 1942.

[97] SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán. Documentos relativos a Francisco Morazán y un estudio de ellos,* Comayagüela, Imprenta el Sol, 1922.

Archives et Bibliothèques Nationales ou des Académies d'Histoire et de Géographie des divers pays nous ont été particulièrement utiles car elles expriment la voix d'un milieu qui prétend être autonome du pouvoir. L'historien costaricien Ricardo Fernández Guardia est l'un de ceux qui a le plus développé une perspective « scientifique » pour aborder la figure de Morazán.[98] En 1942, face aux journaux des partis des dictateurs comme *El Cronista* au Honduras ou *El Liberal progresista* au Guatemala, quelques quotidiens ont été diffusés malgré la censure, notamment le *Diario de Hoy* au Salvador. Des opposants politiques comme le libéral hondurien Angel Zuñiga Huete ont publié des ouvrages sur le héros depuis le Mexique.[99] C'est aussi à cette période que nous avons pu collecter des sources produites dans des villes autres que les capitales, telles que le *Diario de Occidente* publié à Santa Ana au Salvador et le *Diario Comercial* à San Pedro Sula au Honduras. Ces divers documents nous donnent ainsi la possibilité d'analyser la multiplication des usages du héros.

Le corpus établi peut être divisé en deux rubriques selon la finalité du document et l'utilisation qui en a été faite : d'une part la production d'un discours, principalement officiel jusqu'au début du XX^{ème} siècle, et d'autre part la propagande qui met en relief les usages politiques du héros. La majorité des sources sont des textes écrits car l'iconographie ne se développe qu'à la fin de notre période d'étude, en même temps que la photographie dans la presse. De manière générale, la méthodologie à appliquer est proche de la linguistique : il s'agit d'une analyse sémantique qualitative bien que la dimension quantitative soit aussi considérée. Concernant la presse, nous l'avons employée comme source documentaire et comme moyen privilégié d'étudier les représentations. J-F. Soulet souligne trois phases de l'analyse : celle du milieu journalistique, celle de l'espace occupé dans le journal par le sujet d'étude et enfin celle du discours journalistique sur le thème en question.[100] La plupart des sources mentionnées, mais aussi les discours politiques, la toponymie, les monuments et autres « marques territoriales » sont produites dans le cadre de commémorations, principalement le 15 septembre (date anniversaire de l'indépendance de l'Amérique Centrale et de la mort de Morazán) et le 3 octobre (date anniversaire de la naissance de Morazán). L'organisation des rituels civiques est aussi à étudier en elle-même selon une perspective proche de l'anthropologie, la difficulté étant de ne pas perdre de vue la spécificité de la discipline historique qui s'attache à retracer des évolutions dans le temps.[101]

[98] FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Morazán en Costa Rica*, San José, ed. Lehmann, 1943.
[99] ZUÑIGA HUETE, Angel, *Morazán representante de la democracia americana*, Mexique, Ed. Botas, 1947.
[100] SOULET, Jean-François, *L'Histoire immédiate, historiographie, sources et méthodes*, Paris, Armand Colin, 2009, pp. 113-115.
[101] PROST, Antoine, « Sociale et culturelle indissociablement », *op. cit.*, pp. 142-146.

Les commémorations participent à l'édification du calendrier national et le caractère festif donne une dimension chaleureuse à la communauté, d'où la préoccupation du pouvoir pour la mise en scène de l'ordre social qui doit apparaître comme harmonieux et équilibré. La fête est organisée pour être un lieu « où se nouent le désir et le savoir, où l'éducation des masses se plie à la jouissance, marie la politique et la psychologie, l'esthétique à la morale, la propagande à la religion. »[102] Les rituels civiques sont d'autant plus importants en Amérique Centrale qu'ils sont pour une grande part des substituts d'éducation et le sens à donner aux symboles est expliqué dans les discours ou les poèmes prononcés à ces occasions. Les monuments inaugurés ont une portée à la fois pédagogique et civique en concrétisant les traditions inventées et en aménageant l'espace, principalement urbain. Au XIX^{ème} siècle, la sculpture reproduit surtout des sujets précis et évidents, même si les allégories sont aussi utilisées, et c'est au début du siècle suivant que des formes plus abstraites comme les obélisques sont généralisées en Amérique Centrale. Dans tous les cas toutefois, le sens et l'importance qui leur sont attribués évolue selon les acteurs et le contexte historique. E. Jelin explique :

> *Même quand les promoteurs et entrepreneurs tentent par tous les moyens de les imposer, les sens ne sont jamais cristallisés ou inscrits sur la pierre du monument ou sur le texte gravé sur la plaque. En tant que « véhicules de mémoires », la marque territoriale n'est pas plus qu'un support, plein d'ambigüités, pour le travail subjectif et pour l'action collective, politique et symbolique, d'acteurs spécifiques sur des scènes et dans des conjonctures données.*[103]

En matérialisant l'imaginaire, le discours prend un caractère « objectif » mais le monument étant appelé à perdurer, sa signification se transforme nécessairement. De plus, si l'image est plus facile à utiliser qu'un texte pour diffuser une idée, la place laissée à l'interprétation est beaucoup plus grande. Ainsi, même si l'institutionnalisation du culte héroïque répond dans le court terme à la légitimation d'un pouvoir, elle permet de fait que la signification de la figure échappe à l'intentionnalité de ses promoteurs.

La question de la réception des discours est particulièrement délicate à résoudre surtout pour le XIX^{ème} siècle faute de sources adéquates. Y compris les manuels scolaires sont des documents généralement élaborés par les élites, et si de possibles implications peuvent

---

[102] OZOUF, Mona, *La fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976, p. 21.

[103] JELIN, Elizabeth, et LANGLAND, Victoria (comp.), *Monumentos, memoriales y marcas territoriales,* Madrid, Siglo XXI, 2003, p. 4 : ―Aún cuando los promotores y emprendedores traten por todos sus medios de imponerlos, los sentidos nunca están cristalizados o inscritos en la piedra del monumento o en el texto grabado en la placa. Como ―vehículo de memoria" la marca territorial no es más que un soporte, lleno de ambigüedades, para el trabajo subjetivo y para la acción colectiva, política y simbólica, de actores específicos en escenarios y coyunturas dadas".

être dégagées à travers leur analyse, l'historien peut difficilement en conclure comment les écoliers se sont appropriés les contenus des enseignements. D. Marchilacy souligne que la réception peut être abordée par la presse sans pour autant qu'il soit possible d'en tirer des généralités. Les chiffres donnés concernant l'audience sont d'ailleurs difficiles à vérifier. Il considère toutefois que la question mérite d'être posée surtout quand il s'agit d'étudier une fête « nationale » et trouve ainsi des moyens d'émettre des hypothèses concernant la participation populaire, spontanée ou imposée (comme celle des écoliers ou les militaires), active ou passive (simple assistance). Déclarer la fête jour férié indique la volonté des promoteurs de faciliter l'implication du peuple, mais de manière générale au XIX^{ème} siècle ce ne sont que les fonctionnaires qui prennent effectivement un jour de congé. Les horaires des activités à vocation populaire, notamment religieux, sont aussi à examiner : si c'est après la journée de travail, c'est pour faciliter l'assistance du plus grand nombre. Quand des articles de presse mettent violemment en cause la sincérité des autorités dans l'organisation de la fête, et que les critiques fusent de manière ouverte, l'appropriation du symbole patriotique de la part de la population peut être mise en doute, de même que l'expérience de la nation à travers le rituel.[104]

Au-delà des archives historiques disponibles, étudier l'invention de la nation au XIX^{ème} siècle revient d'abord à analyser la pensée et les pratiques politiques des élites car ce sont elles qui se sont les premières intéressées à en établir les paramètres pour prendre part à la « modernité ». A. Taracena souligne que « Toute nation commence son processus de construction avec les concepts, les images, les discours élaborés par ses élites politiques et culturelles, lesquelles font en sorte que les masses les assimilent –pas toujours avec beaucoup de succès-, pour de cette manière pouvoir rétro-alimenter le projet depuis la base. »[105] Ce n'est qu'une fois un certain consensus obtenu au sein des sphères du pouvoir que des mécanismes de diffusion de l'identité nationale sont mis en place de manière à impliquer d'autres couches sociales dans le projet politique, en premier lieu les travailleurs urbains du fait de leur accès à la culture écrite, à la fin du XIX^{ème} siècle. L'historien doit prendre en compte que la pensée nationaliste n'est pas celle de l'ensemble des individus constituant la nation, d'autant plus qu'une bonne partie d'entre eux peut être exclue de sa définition pour des raisons ethniques, religieuses, culturelles ou politiques.

Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, le peuple est avant tout un outil rhétorique employé

[104] MARCILHACY, David, *Raza hispana, hispanoamericanismo e imaginario nacional en la España de la Restauración*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2010, pp. 544-548.
[105] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Nación y república… », *op. cit.,* p. 55.

pour justifier les positions politiques dans les débats développés au sein des élites. Comme l'explique F.-X. Guerra, les notions « d'hommes de bien » ou de « citoyens honnêtes » sont utilisées autant par les libéraux que par les conservateurs parce qu'elles permettent de résoudre temporairement la contradiction entre la souveraineté du peuple et son imaginaire traditionnel.[106] Les élites modernes ont alors fabriqué des « fictions démocratiques » en redéfinissant le peuple, en limitant le suffrage, en conférant à un seul homme la souveraineté populaire ou en alternant à la tête des États des partis ne représentant que les intérêts des sphères du pouvoir. Ainsi, ce qui nous intéresse pour une bonne partie de notre recherche est de voir dans quelle mesure le héros légitime la fiction démocratique. Ce n'est qu'à la fin de notre période d'étude que l'entrée en scène de nouveaux acteurs politiques peut avoir une incidence sur le processus d'héroïsation de Morazán.

De plus, la pertinence d'envisager les « masses populaires » comme une entité homogène est interrogée car il s'agit avant tout de déterminer les interactions entre les différents milieux de la société. Parmi les divers groupes, celui des élites culturelles est particulièrement délicat à définir, la notoriété n'est qu'un critère parmi d'autres. Elles sont à la fois des créateurs et des médiateurs et leur identité passe justement par les liens, notamment politiques, tissés avec les autres sphères de la société. J.-F. Sirinelli insiste malgré tout sur le principe d'antériorité, considérant que le statut de ces élites leur donne un « pouvoir de résonance et d'amplification » qui leur permet de s'autoproclamer.[107] Le degré d'autonomie de ce groupe est sujet à réflexion et c'est en ce sens que Gramsci distingue les intellectuels « organiques » des « traditionnels ». Les premiers s'identifient à une classe émergente, d'abord bourgeoise puis prolétaire, et s'érigent en organisateurs du nouvel ordre social tout en voulant être « l'autocritique de la classe dominante ». Les seconds sont ceux qui se perçoivent comme indépendants du cours de l'histoire et qui s'imaginent être eux-mêmes l'État quand ils occupent des fonctions politiques ou administratives.[108] Gramsci veut attribuer aux intellectuels un rôle d'avant-garde dans les luttes politiques et c'est une perspective qui est à aborder de manière critique dans cette recherche.

Pour éviter de tomber dans une pensée dichotomique opposant de façon trop radicale élites et peuple, nous privilégions les catégories de circulation, appropriation et négociation élaborées par P. Ricœur.[109] Selon A. Prost, tout produit culturel s'inscrit dans un registre

[106] GUERRA, François-Xavier, *Modernidad e Independencias*…, *op. cit.,* p. 375.
[107] SIRINELLI, Jean-François, « Les élites culturelles », *op.cit.,* pp. 275-296.
[108] HOARE, George et SPERBER, Nathan, *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, Ed. La Découverte, 2013, pp. 25-32.
[109] RICOEUR, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, op. cit.*, pp. 279-281. Il s'agit de faire vaciller les systèmes

partagé entre le locuteur et le récepteur auquel il s'adresse, ce pourquoi les phénomènes de production et de réception d'un discours sont intimement liés.[110] Même si la plupart des sources sont produites par les élites politiques et culturelles, il nous serait alors possible d'envisager les éléments clés de représentations sociales partagées. C'est l'intentionnalité des auteurs qui est avant tout abordée, de même que l'intertextualité et la répercussion des textes. Il y a plusieurs niveaux dans l'analyse de l'intertextualité : les sources que l'auteur du texte mobilise, celles que les lecteurs peuvent y déceler et celles que l'historien reconstitue *a posteriori*. Nous prétendons ainsi déterminer la circulation des références, explicites et implicites, pour mettre en relief l'appropriation des éléments clés de la mémoire héroïque de Morazán et les éventuelles négociations autour de ses usages politiques sur un siècle et à l'échelle de l'Amérique Centrale.[111]

Les célébrations civiques que nous avons choisi d'étudier en détail nous permettent de dégager des étapes dans l'invention du héros et dans ses usages politiques. Le plan est donc à la fois chronologique et thématique. Les chapitres sont divisés selon les pays et, quand cela est possible, des comparaisons sont réalisées en leur sein pour mieux déterminer l'écho des événements selon une perspective régionale.

La première partie se focalise sur le rapatriement ou transfert des restes de Morazán depuis le Costa Rica vers le Salvador décrété en 1848 et réalisé en 1849 suivi, dix années plus tard, de l'inhumation officielle de son corps dans la capitale salvadorienne. Nous avons décidé de prendre en compte l'épisode de la mort de Morazán étant donné son importance dans l'élaboration de la mémoire héroïque et son impact immédiat à l'échelle de l'Amérique Centrale. Sa période de vie est aussi abordée car l'opposition entre les deux caudillos d'envergure centraméricaine représentant deux projets de nation différents est rapidement inscrite dans une bataille de mémoires. La victoire militaire et politique de Rafael Carrera et son ascension au pouvoir au Guatemala inaugure la période « conservatrice » dans la région, caractérisée par le poids de l'Église dans la société et la centralisation des États-nations. C'est face à cette hégémonie que sont réalisés les premiers pas de l'héroïsation officielle de Morazán après son exécution.

La deuxième partie est consacrée à la période d'institutionnalisation du culte héroïque en Amérique Centrale avec les premières statues érigées en l'honneur de Morazán à San

---

binaires opposant la culture savante à la culture populaire, la force à la faiblesse, l'autorité à la résistance.

[110] PROST, Antoine, « Sociale et culturelle indissociablement », *op. cit.,* pp. 138-139.

[111] Nous remercions Felipe Gracia pour les réflexions partagées sur la question de la réception et de l'intertextualité.

Salvador en 1882 et à Tegucigalpa en 1883, la création du parc portant son nom à San José en 1887-1888 et la célébration du centenaire de sa naissance en 1892 particulièrement importante au Guatemala. L'officialisation de la mémoire héroïque a lieu durant la première étape de l'époque dite libérale qui est marquée par le développement des institutions de l'État, la sécularisation de la société, la consolidation des imaginaires nationaux en même temps que par une réactivation de l'idéal unioniste. La célébration du héros est inscrite dans l'idéologie du progrès et soutenue par une historiographie abondante mais elle provoque des débats passionnés qui expriment des divisions quant au projet de nation à développer.

La multiplication des usages politiques du héros est étudiée dans la troisième partie qui comprend l'analyse de la commémoration de deux centenaires : celui de l'indépendance centraméricaine en 1921 et celui de la mort de Morazán en 1942. Des transformations importantes dans le culte ont lieu durant cette seconde phase de l'époque libérale avec l'entrée en scène de nouveaux acteurs politiques qui remet en question le modèle de nation jusqu'alors développé. L'unionisme pacifique est ravivé mais il est en concurrence avec la doctrine du panaméricanisme étant donné le renforcement de l'intervention des États-Unis en Amérique Centrale. Les identités nationales sont pourtant consolidées avec l'instauration de dictatures militaires qui profitent du contexte de seconde guerre mondiale pour arranger leur apparence démocratique. C'est dans ce cadre que le héros national hondurien est consacré.

Première partie.
Francisco Morazán : du personnage historique à la figure héroïque (1829-1858)

Il ne s‘agit pas ici de retracer la biographie de Morazán dont les étapes clés sont indiquées dans la chronologie placée en Annexe, mais d‘analyser les prédispositions du personnage historique à l‘héroïsation, autrement dit les dimensions symboliques et mythiques élaborées autour de la figure de son vivant. L‘opposition de Morazán à l‘autre caudillo d‘envergure centraméricaine, le guatémaltèque R. Carrera, nous intéresse particulièrement car c‘est dans le cadre de cette lutte de pouvoir que l‘image de l‘anti-héros est construite. L‘épisode de la mort de Morazán est déterminant pour son accès à l‘héroïsation d‘autant plus qu‘il a un impact immédiat à l‘échelle de l‘isthme. La mémoire héroïque est officiellement revendiquée pour la première fois avec l‘exhumation du corps de Morazán en 1848, son rapatriement l‘année suivante du Costa Rica au Salvador, et enfin son inhumation dans la capitale salvadorienne dix années plus tard. Dans quelle mesure Morazán a-t-il lui-même mis en scène ses actions et son projet politique dans le but de les justifier face à l‘Histoire, facilitant ainsi son processus d‘héroïsation ?

Chapitre 1. Morazán vivant : du caudillo à l’anti-héros (1829-1840)

De son vivant, Morazán a généré des passions, en étant adulé ou exécré. Son charisme l‘a converti, pour ses partisans, en l‘unique caudillo capable de consolider l‘union et la paix en Amérique Centrale. Alors qu‘il occupe le poste de Président de la République Fédérale, une lutte de pouvoir l‘oppose au guatémaltèque R. Carrera. La défaite militaire du premier est accompagnée d‘une propagande de diabolisation de sa figure, conduisant à célébrer le second comme le « caudillo adoré des peuples ». Cette perspective est consolidée avec l‘écriture d‘une Histoire de l‘Amérique Centrale par des acteurs qui ont été opposés politiquement et militairement à Morazán. Jusqu‘à quel point le conflit politique opposant les deux caudillos est-il immédiatement inscrit dans une bataille de mémoires ?

I. 1. a. Lutte de pouvoir entre deux caudillos centraméricains

Dans le cadre de la lutte d‘hégémonie entre les élites centraméricaines générée suite à l‘Indépendance, le débat tourne autour du type de régime à adopter, même si désormais ces élites sont toutes d‘accord sur le principe d‘une République à l‘échelle de l‘Amérique Centrale. D‘un côté, un projet centralisé est défendu, perspective attribuée au parti conservateur, essentiellement par les guatémaltèques qui veulent conserver leur prépondérance héritée du régime colonial ; de l‘autre côté, un projet fédéraliste est soutenu,

revendication identifiée avec le parti libéral, principalement par les salvadoriens appuyés par les autres États, dans l'objectif de consolider leur pouvoir.[112] Plus qu'une véritable opposition politique entre libéraux et conservateurs, partis alors en construction, on assiste à des conflits au caractère personnel inscrits dans une lutte d'hégémonie entre l'ancienne capitale et les provinces, et y compris au sein de ces dernières.[113] Les réseaux familiaux s'étendent dans tous les champs du pouvoir (politique, économique et ecclésiastique), et ils s'affrontent sous couvert de motifs idéologiques afin de fonder une légitimité politique exclusive. Les élites centraméricaines ont donc été avant tout préoccupées par leurs intérêts localisés.

Les libéraux et les conservateurs ne sont pas des groupes homogènes, les alliances politiques sont extrêmement complexes et les fidélités changent selon les circonstances. De nombreuses personnalités sont ainsi passées d'un bord à l'autre, à commencer par le salvadorien Manuel José Arce, qui avait participé au processus indépendantiste, et qui fut désigné premier président de la République Fédérale. De tendance libérale, M.-J. Arce a été converti au parti conservateur par la majorité du parlement pour défendre un projet centralisé.[114] Les guerres fédérales de 1826 à 1829 ont provoqué la désillusion de certains vis-à-vis des idées libérales, remettant en cause leur efficacité pour accéder au « bonheur » en Amérique Centrale.[115] Malgré une vision bipolarisée du champ politique, S. Alda soutient que les deux partis ont alors le même objectif de construire une république selon le modèle occidental, et qu'ils se sont opposés principalement sur la forme et les moyens à utiliser.[116] Des divergences sont malgré tout bien réelles, par exemple concernant la hiérarchie sociale et la participation de nouveaux acteurs politiques.[117] A. Taracena explique toutefois que malgré l'intention affichée du parti libéral d'élargir la citoyenneté, c'est l'intégration au marché mondial qui est avant tout recherchée.[118] Les élites centraméricaines ont ainsi partagé une même culture politique et un même projet économique, divergeant principalement sur la

[112] Voir : TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Historia polìtica de Centroamérica… », *op. cit.,* p. 155 et CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit*., p. 58.
[113] FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia y la República Federal (1821-1842) », CECC, *Historia del istmo centroamericano*, Xochimilco, Editorial Offset, 2002, t. 2, chap. 10, p. 280.
[114] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Naciñn y república… » *op. cit*. p. 49.
[115] Le discours indépendantiste a présenté le bonheur comme l'objectif à atteindre avec la mise en place d'un nouvel ordre social qui devait abolir les différences notamment ethniques établies durant la colonie: DÍAZ ARIAS, David, et VIALES HURTADO, Ronny, « La felicidad prometida y sus límites. Desarrollo institucional, inclusión/exclusión social y el legado colonial en Centroamérica, 1770-1870 », in DÍAZ ARIAS, David et VIALES HURTADO, Ronny (ed.), *Independencias, Estados y polìtica(s)…, op. cit.*, pp. 60-62.
[116] ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores… », *op. cit.*, p. 304.
[117] Avec l'instauration de la République Fédérale, les élites locales parviennent à obtenir des charges publiques, remettant en cause les privilèges des élites d'origine coloniale en particulier de la ville de Guatemala : FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia… », *op. cit*, pp. 284-85.
[118] Le projet libéral a fini par produire des citoyennetés différenciées, réduisant l'universalité du suffrage aux seuls propriétaires et à ceux qui savaient lire (TARACENA ARRIOLA, Arturo: « El predominio conservador… », *op. cit.,* p. 297).

relation que devait entretenir l'Église avec l'État et plus généralement sur le poids de la religion dans la société.[119]

Chaque parti a prétendu représenter la volonté populaire et les valeurs républicaines de manière exclusive en accusant les adversaires de constituer une « faction » source de division et entravant la consolidation du bien commun. Cette recherche de l'unanimité a poussé chacun des partis à utiliser des termes péjoratifs pour se référer à l'autre, opposant ainsi les *fiebres* aux *serviles.*[120] Cette perspective est consolidée par la présence de leaderships forts, chaque camp étant incarné par des personnalités particulières. Y compris au sein du parti libéral, différentes tendances ont été identifiées. Elles furent représentées par deux « Sages » durant le processus indépendantiste : José Cecilio del Valle d'une part, et Pedro Molina d'autre part. Le premier incarne un courant modéré alors que le second représente un libéralisme « exalté ».[121] Cependant, tous deux s'opposent à l'évêque Ramñn Casaús, en revendiquant une citoyenneté inclusive contre la ségrégation.

La distinction entre les deux tendances libérales est pour le moins relative, elle n'est pertinente que dans le but de mettre en évidence les tensions qui ont existé y compris au sein des partis durant la période post-indépendantiste. Mariano Gálvez, chef d'État du Guatemala et représentant de la branche modérée des libéraux, bien qu'en conflit avec Morazán en tant que président de la Fédération, a par exemple établi un gouvernement considéré comme un des plus radicaux.[122] M. Gálvez avait pourtant permis aux exilés conservateurs de 1829 de revenir au Guatemala et de prendre des postes à responsabilité comme ce fut le cas de Juan

[119] C'est durant la période de la Fédération que les libéraux ont revendiqué l'anticléricalisme comme un élément définissant leur parti. Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El liberalismo en tiempos de la independencia (1810-1850) », in FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier (ed.), *La aurora de la libertad. Primeros liberalismos en el mundo iberoamericano*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2012, pp. 117-145. La question religieuse a été le principal élément d'opposition entre les deux partis à l'échelle de l'Amérique Latine bien que la religion ait été une composante essentielle des identités nationales : GUERRA, François-Xavier, *Modernidad e Independencias*…, *op. cit.,* p. 376.

[120] ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores… », *op. cit.,* p. 276. Voir aussi : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Las concepciones de la comunidad polìtica… », *op. cit.,* pp. 36-37. À l'échelle de l'Amérique Latine, F.-X. Guerra considère que l'imaginaire organique du corps politique a fait perdurer l'idéal unanimiste (GUERRA, François-Xavier, *Modernidad e Independencias…, op. cit.,* p. 361).

[121] Valle provient dune famille de propriétaires honduriens, et était l'oncle de Dionisio de Herrera (lui-même parent de Morazán). Il s'est rendu à la capitale guatémaltèque pour étudier, et devint un des principaux avocats de la colonie, très respecté par l'élite créole. Il fonde le journal *El Amigo de la Patria* en 1820 en insistant sur la mission éducative des intellectuels. Molina était médecin ayant des liens proches avec les familles de l'élite centraméricaine. Député de l'Assemblée Nationale Constituante, il a participé à la commission qui a élaboré le projet de Constitution Fédérale. Il a fondé le journal *El Editor Constitucional* en 1820 et a été président du Guatemala en août 1829. Molina prônait l'établissement d'un nouvel ordre social grâce à l'instruction et aux politiques radicales menées depuis l'État en accord avec les valeurs humanistes. Voir : WOODWARD, Ralph Lee, « Cambios en el estado guatemalteco… », *op. cit*., p. 121; et CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op.cit*, pp. 17-22, p. 44 et p. 65.

[122] FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia… », *op. cit*, p. 284.

José Aycinena, donnant ainsi lieu à des alliances entre des élites membres des deux partis.[123] En ce sens, ce sont les intérêts locaux qui ont prédominé sur la construction d'un projet politique à l'échelle de l'Amérique Centrale.

Le phénomène du caudillisme fait son apparition en Amérique Centrale dans le cadre des guerres fédérales. Selon A. Taracena, il consiste en des « groupes de personnes armées, dirigées par un chef et unies par des liens personnels de domination et de soumission (parenté, clientélisme et esclavage) qui cherchaient à se protéger dans un environnement violent, de même qu'à s'enrichir et à acquérir du pouvoir par la force des armes. »[124] Les caudillos se sont affirmés en satisfaisant les intérêts des populations locales qui les soutenaient et sont devenus de nouveaux acteurs à la fois militaires, politiques et économiques, qui ont su s'allier aux élites traditionnelles.[125] E. García considère que ce phénomène a renforcé « la tendance à la ruralisation de la politique » et a mis en relief la figure du militaire converti en politique dans le processus de légitimation du pouvoir.[126] Cette violence entretenue et focalisée autour de leaders particuliers a entravé l'institutionnalisation des systèmes politiques : le caudillo impose sa volonté à titre personnel et non comme fonctionnaire de l'État.

Le caudillo est avant tout une figure militaire qui assure des fonctions politiques grâce au soutien populaire dont il jouit. Il s'attache donc à justifier ses actions en identifiant sa personne avec des principes absolus. Les élites centraméricaines ont puisé leurs références idéologiques dans la pensée de l'Illustration venue d'Europe notamment autour du concept de « civilisation ». Selon A. Taracena, cette notion était avant tout comprise dans le champ économique en tant que promesse de prospérité matérielle et était inscrite dans une vision manichéenne de la société.[127] Même si l'œuvre de l'argentin Sarmiento n'a été publiée qu'en

[123] WOODWARD, Ralph Lee, « Cambios en el estado guatemalteco… », *op. cit*., p. 124. C'est par un décret du 26 juillet 1837 que M. Gálvez autorise les exilés à revenir au Guatemala.

[124] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., p. 293. Le caudillisme est né dans un contexte d'insécurité généralisée, les gouvernements n'ayant pas les moyens de garantir les vies et biens des personnes. D'autres auteurs considèrent que ce phénomène prend ses racines dans les traditions indigènes du cacique. Voir notamment : LYNCH, John, *Caudillos en Hispanoamérica 1800-1850*, Madrid, Editorial Mapfre, 1995, p. 117 et p. 225.

[125] Les caudillos sont devenus des propriétaires terriens et des fonctionnaires de l'État, ce qui les a rapproché des élites d'origine coloniale défendant des intérêts locaux (TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., p. 294).

[126] GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Polìtica y Estado…, op. cit.,* p. 304; et GARCÍA, Ethel, « El camino hacia la centralización del poder en Honduras: una relectura del periodo conservador (1838-1872) », in DÍAZ ARIAS, David et VIALES HURTADO, Ronny (ed.), *Independencias, Estados y polìtica(s)…, op. cit.,* p. 105 et pp. 113-114. Cette hypothèse n'est peut-être pas valable dans le cas du Costa Rica, pour lequel V.-H. Acuña souligne que le champ du politique était confiné dans les villes principales du centre du pays, ce qui expliquerait en partie pourquoi le phénomène du caudillisme y aurait été moins généralisé : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Las concepciones de la comunidad polìtica… », *op. cit,* pp. 27-40.

[127] TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, Estado y naciñn…, op.cit.,* p. 239. L'État était envisagé comme l'acteur principal du processus de civilisation. En accord avec la pensée « éclairée » de l'époque, les populations indigènes sont considérées comme un obstacle à ce processus : ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre

1845, son succès dans toute l'Amérique Latine montre que cette vision du monde était déjà partagée par la majorité des élites, s'inscrivant dans une culture politique amplement diffusée.[128]

Si la plupart des caudillos incarnent une échelle locale, certains cependant arrivent à s'élever au niveau de l'État, mais rares sont ceux comme Morazán et Carrera qui ont pu étendre leur sphère d'influence à l'échelle centraméricaine. Le statut de caudillo de ces personnages historiques nous intéresse particulièrement car il donne lieu à des cultes de la personnalité et à une rivalité pour incarner le projet de nation à construire. Le 20 avril 1829, suite à la prise de la capitale guatémaltèque, l'assemblée législative de cet État, bientôt suivie par le président du congrès fédéral, décide de décorer Morazán d'une médaille d'or et déclare que son nom doit être précédé de celui de *Benemérito*. Morazán décline la proposition, sans doute dans le but de démontrer le caractère désintéressé de ses actions. En 1834, c'est au tour de l'assemblée du Salvador de le déclarer Général en chef de l'armée salvadorienne et *Benemérito* de la patrie. De son vivant, Morazán est ainsi célébré pour ses victoires militaires et pour son rôle en tant que Président de la République, comme le fait le congrès fédéral installé à San Salvador en 1835 :

> *Pénétré de gratitude pour les services remarquables que le Général Francisco Morazán a rendu à la nation en défense de la liberté et de l'ordre, désirant en même temps donner un témoignage de l'estime avec laquelle il a vu sa fermeté et son engagement pour soutenir la loi fondamentale en diverses occasions dans lesquelles celle-ci a été menacée.*[129]

Morazán a été considéré comme le seul caudillo capable de construire un projet de dimension centraméricaine selon les principes libéraux, ses victoires militaires lui ayant

---

liberales y conservadores…», *op. cit.*, p. 304. X. Avendaño considère d'ailleurs que les conflits générés suite à l'indépendance sont à inscrire dans une lutte de pouvoir entre créoles et indigènes au niveau local, d'autant plus que les municipalités ont gardé le contrôle du système électoral (AVENDAÑO ROJAS, Xiomara, *Centroamérica entre lo antiguo y lo moderno…, op. cit.,* p. 208).

[128] L'ouvrage est intitulé *Facundo. Civilización y barbarie en las pampas argentinas* ou *Civilización y barbarie. Vida de Juan Facundo Quiroga y aspecto físico, costumbres y hábitos de la República Argentina*, selon les éditions.

[129] Archivo nacional de Costa Rica (San José), Fondo Federal, 001032 [congreso, 001906, n°19], Decreto declarando a Francisco Morazán Benemérito de la Patria", San Salvador, 24 janvier 1835, Congreso federal a Costa Rica, 1835-03-07 et 1835-09-19: "El congreso federal de la República de Centro-América penetrado de gratitud por los relevantes servicios que el General Francisco Morazán ha prestado a la nación en defensa de la libertad y el orden: deseando al mismo tiempo dar un testimonio del aprecio con que ha visto su firmeza y decisión por sostener la ley fundamental en las diversas ocasiones que esta ha sido amenazada, ha venido en declarar : ES BENEMÉRITO DE LA PATRIA EL C. FRANCISCO MORAZÁN." Son ascension au poste de Président de la Fédération est également célébrée à travers des poèmes, en particulier au Guatemala et au Honduras. Voir : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía del general Francisco Morazán » in CARÍAS REYES; Marcos, *Album Morazánico*, Tegucigalpa, Talleres Tipográficos Nacionales, 1942, pp. 85-86. En 1836, Juan Galindo a aussi proposé de créer un District portant le nom de Morazán sur la zone frontalière de la côte atlantique costaricienne dans le but de prévenir une invasion de colons du Belize, initiative envisagée comme une usurpation de la part du gouvernement colombien (VÁZQUEZ OLIVERA, Mario, *La República Federal…, op. cit.,* p. 93).

conféré un charisme certain. Le 6 mars 1829 a lieu la bataille de San Miguelito, non loin de la ville de Antigua Guatemala. Pour commémorer la victoire, le village a pris le nom de San Miguel Morazán. Des poèmes ont aussi été écrits au Salvador pour célébrer ses faits d'armes.[130] Une certaine sacralisation de Morazán peut être observée dans les poèmes du hondurien José Trinidad Reyes qui proclame l'immortalité de sa mémoire.[131] Cette poésie est un outil de communication politique, et il est intéressant de remarquer que l'exaltation de Morazán est généralement implicite de manière à mettre en valeur le patriotisme de l'ensemble des soldats, comme c'est le cas dans l'hymne écrit en l'honneur des vainqueurs de la bataille de Gualcho.[132] C.-G. López souligne que ce sont les célébrations collectives qui sont officiellement privilégiées durant la période de la Fédération, l'individualisation du panthéon ne se développant que quelques années plus tard.[133] Sans doute cette perspective est-elle assumée pour relativiser le pouvoir du caudillo en rappelant que celui-ci ne tient qu'au soutien populaire. Morazán a d'ailleurs su négocier avec des milieux conservateurs comme la paysannerie hondurienne.[134] Alors qu'une entente a d'abord été envisagée avec l'élite conservatrice guatémaltèque, il a finalement choisi de démanteler le réseau adversaire avec l'expulsion de l'archevêque Ramón Casaús et des prêtres dominicains et franciscains, ainsi que d'autres opposants politiques.[135]

Ce sont les mesures anticléricales du gouvernement de Morazán qui ont déclenché une rébellion populaire dans la région orientale du Guatemala menée par R. Carrera en 1837.[136]

---

[130] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía… », *op. cit*., p. 27, p. 40 et p 172.

[131] RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.*, p. 42.

[132] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía… », *op. cit*. (―Alos vencedores de Gualcho. Himno. Coro: Columna gloriosa,/ Legión de honor/ la patria hoy respira/ Por vuestro valor// de males sin cuento/ la habéis libertado/ habiendo triunfado/ de servil poder./ Desde este momento/ de inmortal memoria/ Y, su esplendor, su gloria,/ verá renacer.// Que tiemble el tirano/ godo detestable/ que la paz amable/ turbó en San Miguel/ que tiemble el que vino/ y erguido creyera/ que siempre le diera/ la suerte un laurel.// No es vez primera/ que a serviles crueles/ humillan aquellos/ de Marte en la lid;/ no es de hoy que los viera/ el sol combatiendo/ bizarro vencido/ a Ibero Adalid. // ¡Cual huye el infame!/ ¡Cual huye el malvado!/ de oprobio colmado/ de terrible estupor!// Cual por donde quiera / tan despavoridos/ los restos vencidos/ del vil opresor."). Notons les références à l'Espagne dans cet hymne, moyen d'expression qui révèle peut-être une voix populaire.

[133] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces…, op. cit.*, pp. 13-14. Il fait référence à un décret des années 1830 célébrant les « citoyens » en tant qu'incarnation du peuple souverain luttant pour la liberté. Il mentionne également un décret de 1839 rendant hommage au « général et l'armée victorieuse des actions de Las Lomas et Espíritu Santo » sans que le nom de Morazán ne soit mis en relief.

[134] FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia… », *op. cit.*, p. 284.

[135] Morazán a été accueilli en 1829 par l'archevêque et ils ont semblé vouloir coopérer dans le but de rétablir la paix et l'ordre au Guatemala. Le conflit a été déclaré quand des conspirations au sein du clergé contre le gouvernement de Morazán auraient été décelées. Les opposants sont exilés à La Havane, Cuba, sur décision de l'Assemblée du Guatemala au mois de juillet de la même année, et leurs biens expropriés au profit de la Fédération (WILHELMINE WILLIAMS, Mary, « La política eclesiástica de Francisco Morazán y los demás liberales centroamericanos » in *Lecturas de Historia de Centroamérica*, BCIE-EDUCA, 1989, pp. 392-393).

[136] Carrera est né en 1814 dans la ville de Guatemala, de parents pauvres, et s'est marié à la fille d'un propriétaire terrien de Mataquescuintla. Il entre dans l'armée centraméricaine et monte rapidement en grade durant la guerre civile, se formant alors à la pensée conservatrice. Voir la biographie de Carrera de la Fondation

Les élites guatémaltèques ont d'abord pris peur de cet « indien des montagnes » qui exprimait le refus de la paysannerie de changer son mode de vie traditionnel et ses coutumes rurales liées à la religion.[137] Elles demandent alors à Morazán de les aider à anéantir le « soulèvement des masses ». En 1838, un manifeste signé par « les patriotes du Guatemala » (parmi lesquels Pedro Molina et Francisco Xavier Valenzuela) fait appel au pacificateur : « vous qui avez rétabli autrefois les institutions, accourrez maintenant pour sauver le peuple de l'anarchie. »[138] Un portrait du caudillo peint par le hollandais Frederich Van Dolvetz lui est offert comme un hommage des États du Salvador, de Los Altos et du Guatemala.[139] Morazán, représentant de la « Civilisation » selon le modèle occidental, est alors radicalement opposé à Carrera, incarnant la « Barbarie » indigène. Cette même année, le gouvernement guatémaltèque dirigé par Gálvez a d'ailleurs chargé Alejandro Marure d'écrire un texte historique pour comparer la Révolution de la Vendée avec le soulèvement dirigé par Carrera.[140] A. Taracena estime que ce discours s'appuyait sur la peur d'une guerre des castes, les élites sentant leurs intérêts de classe menacés par la participation de groupes indigènes aux conflits politiques.[141]

Morazán, désigné comme « le sauveur de la patrie » face aux « masses barbares », est même invité à diriger un gouvernement dictatorial pour rétablir la paix au Guatemala, les élites assurant leur confiance envers les capacités du caudillo.[142] Son refus et son intervention tardive (au mois de février 1838) sont vivement critiqués au Guatemala comme une preuve de son désintérêt envers la situation du pays.[143] J.-F. Barrundia, pourtant représentant du courant

---

Enrique Bolaños, http://guerranacional.enriquebolanos.org/personajes_biografias_pdf/Biograf%C3%ADa%20de%20Carrera%20Turcios,%20Rafael.pdf

[137] Voir : WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.,* p. 106; et SANTANA, Adalberto, *El pensamiento de Francisco Morazán, op. cit,* pp. 36-37.

[138] Archivo nacional de Costa Rica (San José), Fondo Federal, 000461, "Manifestaciñn de gratitud de los patriotas guatemaltecos a Francisco Morazán", 1er janvier 1838. Les signataires adressent à Morazán leur reconnaissance de la part « de tant d'hommes libres qui vous contemplent à la tête de notre civilisation et indépendance. »

[139] ORTEGA, Miguel, *El Eco del silencio, refutación a los dicterios vertidos contra Morazán*, Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 2005. Voir le portrait en Annexe (p. 512).

[140] Archivo General de Centro América, AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B95.1 exp. 84635 leg. 3618, "El gobierno comisiona a don Alejandro Marure para que escribiera una Memoria por la cual haga una comparación de la Revoluciñn de la Vendée con la acaudillada por Rafael Carrera en Guatemala", 2 novembre 1838. Cette perspective révèle à quel point les événements ayant lieu dans la France révolutionnaire ont un impact en Amérique Centrale.

[141] TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, Estado y naciñn…, op. cit.,* p. 238.

[142] Lettre signée le 12 avril 1838 par Francisco Valenzuela, Pedro Molina, Mariano Rivera, entre autres. Notons que ce dernier sera chef de l'État du Guatemala en relation étroite avec Carrera quelques années plus tard. Ce document est reproduit dans: *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 20, 12 octobre 1843, pp. 152-153.

[143] CUMPLIDO, Ignacio, « Morazán en Guatemala », in *Revista de los Archivos Nacionales,* San José, num. 1 et 2, janvier-février 1948 (cet ouvrage est publié au Mexique en 1840) : « Le Général Morazán qui était appelé par tous les partis dans lesquels était subdivisé le groupe civilisé pour le défendre contre les masses qui s'était soulevées dans les montagnes avec des prétextes religieux, et contre une tyrannie exercée au nom des principes libéraux qui étaient démentis, n'a pas su profiter d'une conjoncture aussi heureuse pour établir un ordre social,

radical des libéraux, a tenté, contre l'avis de M. Gálvez, de signer un accord avec Carrera mais ce dernier n'a accepté aucun compromis sur conseil des prêtres qui l'entouraient.[144] Le succès de Carrera est confirmé par la difficulté de Morazán à le soumettre et les élites guatémaltèques ont finalement choisi de se ranger du côté du premier dans l'espoir de pouvoir le contrôler tout en défendant leurs intérêts politiques. De cette manière : « pour les conservateurs au gouvernement à partir de 1839, l'ascension *ladina* produite par les libéraux n'a engendré que chaos social, politique et économique, à cause de l'échec des gouvernements de Francisco Morazán et de Mariano Gálvez. »[145] R.-L. Woodward souligne que même si Carrera a défendu les intérêts des indigènes, c'est surtout l'élite conservatrice de la ville de Guatemala qui a bénéficié de sa rébellion.[146]

Suite à la fin du mandat de Morazán à la tête de la Fédération, l'Assemblée Fédérale décide lors de la dernière réunion du pouvoir législatif de laisser les États s'auto-administrer et ne convoque pas de nouvelles élections pour la présidence de la République Fédérale qui, de fait, disparaît. Les États sont déclarés libres de choisir le système de gouvernement qui leur convient le mieux tant qu'ils sont républicains, représentatifs et populaires, et qu'ils respectent le principe de division des pouvoirs. Ainsi, selon J.-A. Fernández : « la moribonde Fédération a signé son propre certificat de décès. »[147] Le Nicaragua, le Costa Rica et le Honduras se séparent cette même année de la République Fédérale. Les raisons de cet échec sont nombreuses et complexes. R.-L. Woodward considère que la structure constitutionnelle des États et de la Fédération n'a pas permis de contenir les rivalités personnelles qui s'exprimaient par la voie des armes.[148] Les élites n'ont pas su résoudre le double défi de dépasser le séparatisme provincial et de convaincre les puissances étrangères de la viabilité de l'État fédéral. L'intérêt géostratégique de la région s'est trouvé être un facteur de fragilité et ni le Mexique, ni la Colombie ni la Grande-Bretagne n'ont reconnu la Fédération étant donné les prétentions territoriales de chacun.[149]

Les difficultés économiques ont aussi empêché les libéraux de mettre en place la nation

---

un système sûr, et vaincre avec tant de ressources rassemblées, les masses qui semblaient alors être en rébellion contre tout ce qui existait de civilisation. »

[144] WOODWARD, Ralph Lee, *Central America...., op. cit.,* p. 106.

[145] TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, Estado y naciñn…, op. cit.,* p. 405.

[146] WOODWARD, Ralph Lee, « Cambios en el estado guatemalteco… », *op. cit*., p. 124.

[147] FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia… », *op. cit.*, pp. 285-286.

[148] WOODWARD, Ralph Lee, « Cambios en el estado guatemalteco… », *op. cit.*, p. 12. La Constitution fédérale n'établissait qu'une seule chambre législative avec des branches exécutives et judiciaires faibles.

[149] VÁZQUEZ OLIVERA, Mario, *La República Federal…, op. cit.,* p. 16. La désintégration d'autres structures supranationales en Amérique Latine comme la Grande Colombie et la Confédération Péruvienne-Bolivienne met en avant l'intention de créer des unités territoriales de loin supérieures à la capacité d'homogénéité des classes dirigeantes.

promise. Selon P. Konrad, le réseau de Morazán fondé autour du commerce d'acajou entre l'élite de Tegucigalpa et les anglais a été, de fait, nuisible à l'union centraméricaine, en excluant ses adversaires des bénéfices et en scellant la division de l'élite.[150] Y compris l'élite salvadorienne qui avait soutenu Morazán a fini par préférer consolider ses intérêts locaux face à un projet de dimension centraméricaine.[151] Les États, même gouvernés par des libéraux, ont mis des limites aux prétentions du Président de la Fédération qui a dû résoudre des problèmes internes au lieu de consolider un projet de nation centraméricaine.

I. 1. b. Chute de Morazán et diabolisation de sa figure

Dès 1837, avec le début de la révolte dirigée par Carrera, une légende noire commence à circuler autour de Morazán, niant l'identification de sa figure avec la « civilisation ». Pour la majorité de la population, notamment au Guatemala, il semblerait que ce concept ait été étroitement lié à la foi catholique, laquelle était amplement partagée. Ainsi, l'argument principal à l'encontre de Morazán a été son non-respect des valeurs religieuses du peuple. Ses adversaires l'accusent de corruption et d'immoralité considérant qu'il a « profané l'école du Christ et tué des indigènes travailleurs ».[152] Carrera joue alors le rôle du messie qui met en garde le peuple contre le pouvoir diabolique de Morazán, capable de contrôler la situation sans en avoir l'air, pour faire le mal.[153] Les poèmes, moyen à travers lequel Morazán a d'abord été célébré, ont aussi été utilisés pour diffuser une image négative de tyran et d'assassin. De plus, la presse guatémaltèque a mené une forte propagande en attribuant toute sorte d'atrocités à Morazán. Il est par exemple tenu pour responsable d'une épidémie de choléra, les prêtres ayant fait croire à la population que le gouvernement voulait empoisonner la population.[154] Le président de la Fédération est ainsi érigé en ennemi du Guatemala autant du fait de ses fonctions politiques que de ses actions militaires.

---

[150] KONRAD, Pat, « Las concesiones de la caoba y la red polìtica de Morazán…. », *op. cit*.

[151] Selon A. Taracena, dès 1830 « aucun groupe économique dominant ne s'identifiait plus de manière efficace avec l'objectif fédéral ni avec la nécessité d'un effort guerrier pour l'imposer. » L'élite salvadorienne était alors avant tout intéressée par l'articulation de l'économie de l'indigo au marché mondial : TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Naciñn y república… » *op. cit.*, p. 51.

[152] —Expedición de Morazán a la capital de Guatemala y su derrota por el General Carrera en los días 18 y 19 de marzo de 1840", 27 mai 1840, in *Derrota del Gral. Morazán en Guatemala*, compilation de documents réalisées par l'Académie de Géographie et d'Histoire du Guatemala. Voir aussi : *El Tiempo*, Guatemala, num. 35, 27 septembre 1839.

[153] —Colecciñn de algunos de los interesantes documentos que se encontraron en los equipajes tomados en la acciñn de los dìas 18 y 19 de marzo de 1840" in *Derrota del Gral. Morazán en Guatemala*, *op. cit*. Ce document est publié sur ordre du gouvernement guatémaltèque.

[154] Voir par exemple : *El Tiempo*, Guatemala, num. 35, 27 septembre 1839 et WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.*, pp. 166-211. Dans cet ouvrage est aussi reproduite une chanson écrite par les artisans du Guatemala en hommage à Carrera.

Ce discours s'étend à l'Amérique Centrale et même parmi les salvadoriens, peuple considéré comme le soutien le plus fidèle de Morazán, des groupes ont fini par remettre en doute sa légitimité comme chef d'État. En 1834, il avait transféré la capitale fédérale de la ville de Guatemala à San Salvador autant pour réduire le pouvoir du Guatemala que pour mieux contrôler le Salvador au sein duquel des soulèvements contre son gouvernement s'étaient développés. Ce transfert n'aurait été apprécié ni par les guatémaltèques qui dénoncent une opposition à leur État ni par les salvadoriens qui considèrent que cela perturbe l'organisation interne de l'État, la capitale devant être déplacée pour faire de San Salvador le district fédéral.[155] Une feuille volante qui circule en 1838 explique pourquoi les signataires, « véritables patriotes », n'ont pas voté pour lui. Selon une pensée dichotomique, ce pamphlet fait appel aux « bons salvadoriens » pour se rebeller face aux prétentions de Morazán dont le projet est défini comme machiavélique.[156] L'argument principal est la crainte de la dictature. Il est intéressant de noter que le caudillo est ici identifié à un projet politique centralisé autour de sa personne et que c'est au nom du fédéralisme que ces salvadoriens réagissent. Les auteurs s'attachent à détruire son prestige en utilisant un ton satyrique contre la « fausse idole de la nationalité » ; Morazán étant décrit comme un chef militaire tyrannique, corrompu et uniquement préoccupé par ses ambitions personnelles.[157] Eux-mêmes avouent avoir d'abord été séduits par sa personnalité, mais expliquent que la désillusion les a finalement gagnés, la situation ne s'étant pas améliorée. Son non-respect de la religion est aussi mentionné et envisagé comme une attaque aux droits de l'homme et du citoyen.

L'indifférence de Morazán aux revendications populaires est relevée pour ainsi expliquer « l'anarchie », terme se référant à l'état de guerre permanent en Amérique Centrale à cette époque.[158] Le paradoxe de son projet politique est mis en évidence : alors qu'il est apparu sur la scène centraméricaine pour défendre les États face au gouvernement fédéral, une fois à la

[155] FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia… », *op. cit*, p. 284. Une rumeur a aussi couru selon laquelle Morazán aurait lui-même provoqué une révolte au Salvador de façon à être rappelé à son poste de Président de la Fédération. Voir la lettre du 9 mars 1934 signée par Charles G. DeWitt, diplomatique étasunien dans : *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, avril 1943, p. 12. L'auteur assure que Morazán était également impopulaire au Honduras à cause des contributions forcées mises en place.

[156] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Federal, 000614, 1839-01-15, « Hoja volante contra Francisco Morazán » signée le 12 décembre 1838 depuis la ville de San Francisco, et publiée à San José par l'imprimerie du gouvernement costaricien le 15 janvier 1839. Un élément important est ici souligné : le fait que le caudillo paraisse s'effacer du devant de la scène quand les critiques se généralisent pour revenir en force dès que les circonstances le permettent.

[157] *Idem*. Une autre critique qui est faite à Morazán est de n'avoir pas su négocier l'ouverture du Canal interocéanique au Nicaragua.

[158] VARGAS, Hugo, « La formación del Estado en Nicaragua: entre el sufragio y la violencia (1821-1854) » in DÍAZ ARIAS, David et VIALES HURTADO, Ronny (ed.), *Independencias, Estados y polìtica(s)…, op. cit.,* p. 166. Le thème des contributions forcées demandées par Morazán est récurrent quand il s'agit de critiquer son gouvernement : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 2, 4 mars 1841.

tête de la Fédération, il fait la guerre aux États.[159] Il est difficile de déterminer quel était le projet de nation réellement revendiqué par Morazán. Même parmi ses adversaires, les critiques divergent : alors que certains lui reprochent de vouloir établir un gouvernement centralisé, d'autres, notamment au Guatemala, le dénoncent pour incarner un système fédéral.[160] Malgré les différentes interprétations, il semble que le refus supposé de Morazán d'effectuer les réformes à la Constitution, revendiquées par divers milieux de la population centraméricaine, ait été un élément rassembleur de ses adversaires.[161]

Replié au Salvador avec le statut de chef d'État suite à la désagrégation de la Fédération, Morazán est dans une certaine mesure identifié à ce peuple. Dans le journal salvadorien *La Miscelánea,* on informe d'une agression guatémaltèque au marché de Esquipulas le 14 janvier 1840. Plusieurs témoignages sont reproduits selon lesquels des salvadoriens furent arrêtés, d'autres battus, pour le seul motif de leur nationalité, de peur qu'ils ne militent aux côtés de Morazán.[162] On affirme avoir vu des indigènes en train de pourchasser les salvadoriens, ce qui consolide par ailleurs la représentation de Carrera comme caudillo indigène. La participation des autorités salvadoriennes à cette agression est cependant mise en cause et il est indiqué que personne n'a osé se plaindre.

Les relations entre le Salvador et le Guatemala se durcissent à la fin de l'année 1839 : les gouvernements s'accusent mutuellement de chercher à envahir le territoire de l'autre. La presse guatémaltèque suit de près la situation au Salvador et diffuse largement les proclamations de Carrera, sur ordre du gouvernement.[163] Le Guatemala revendique la destitution de Morazán de son poste de chef d'État salvadorien au nom de la paix en Amérique Centrale en assurant que les peuples n'ont plus confiance en lui.[164] Sa disparition de la scène politique est exprimée comme une aspiration populaire, son pouvoir tyrannique

[159] CUMPLIDO, Ignacio, « Morazán en Guatemala », *op. cit*.
[160] *El Tiempo*, Guatemala, num. 40, 12 juin 1839. On considère que le système fédéral est responsable de la division entre les peuples des États.
[161] Le 18 janvier 1839 le Honduras, le Nicaragua et le Costa Rica signent le Traité de Comayagua pour faire la guerre au gouvernement fédéral dans le but de défendre la souveraineté des États, effectuer des réformes à la Constitution fédérale et destituer Morazán de son poste de Président. Voir : CHAMORRO ZAMORA, María Ester, *Re-examinando la unidad centroamericana: los debates en los periódicos salvadoreños en la década de 1840*, mémoire de master en philosophie ibéroaméricaine, Université José Simeón Cañas, San Salvador, 2006.
[162] *Idem*, pp. 47-48. L'auteure se réfère à *La Miscelánea*, num. 11, 4 avril 1840.
[163] *El Tiempo*, Guatemala, num. 33, 21 septembre 1839. Le terme de « ganzuista » est également utilisé pour se référer à Morazán, qui pourrait provenir de « ganzúa », le passe-partout utilisé par les voleurs : *El Tiempo*, Guatemala, num. 32, 18 septembre 1839.
[164] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32979 leg. 1411 fol. 25, 23 août 1839: "El gobierno de Guatemala informa a su comisionado en El Salvador que la elección de Morazán como jefe de Estado de este país es vista por el pueblo y gobierno guatemaltecos con muchas (sic) desconfianza y que esa elección ponía en peligro la paz en Centro América".

étant considéré comme la cause des conflits.[165] Le combat est envisagé comme étant strictement limité à Morazán et non tourné contre le Salvador afin de rassembler le maximum d'opposants sous l'influence de Carrera.[166]

L'identification de Morazán au peuple salvadorien est renforcée par l'affirmation que le chef de l'État ne se séparerait de son poste de manière légale qu'à partir du moment où le Salvador serait libre de toute attaque de ses « ennemis » et qu'il promettait de ne plus intervenir dans le champ politique si cet État cessait d'être menacé.[167] Dans un premier temps, le conseil représentatif du Salvador refuse la démission de Morazán car cela aurait supposé d'accepter l'intervention du gouvernement guatémaltèque dans les affaires internes de l'État.[168] En 1839, l'assemblée législative du Salvador décrète d'ailleurs des remerciements officiels envers Morazán pour son patriotisme et ses « efforts héroïques » sur le champ de bataille.[169] L'espoir de Carrera reprend quand on annonce le soulèvement des peuples honduriens et salvadoriens. Morazán est ainsi érigé en bouc émissaire qui doit être éliminé pour le bien et l'union de l'Amérique Centrale, et un appel à un soulèvement général est lancé, considérant que son parti, n'étant identifié à aucun idéal, est appelé à disparaître :

> *Les hommes, quand ils ne représentent aucune idée ou système, ne sont rien pour les nations. Le Général Morazán dans un autre temps fut l'agent puissant par lequel ce qui s'appelait le parti libéral a triomphé : celui-ci en dix ans a épuisé ses efforts et a produit les maux qui sont patents dans toute l'Amérique Centrale et maintenant ce caudillo, qui ne représentait pas plus que ses intérêts particuliers et ceux de quelques hommes détestés par le peuple, se proclame défenseur de la loi, après l'avoir violée mille fois, et réclame l'ordre qui selon lui est la soumission générale.*[170]

---

[165] *El Tiempo*, Guatemala, num. 38, 9 octobre 1839.

[166] Voir : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32981 leg. 1411 fol. 36 vuelto, 10 septembre 1839, ―Deja constancia el Ministro General del Gobierno de Guatemala, existir en el ánimo del Gobierno, el deseo de paz con el Salvador y que el Gral. Carrera es enemigo del Gral. Morazán, no del Gobierno del Salvador: los pueblos todos del Estado se hallan animados del mismo espíritu, por eso es que este Gobierno (el de Guatemala) que desea la paz ardientemente, ha pedido al mismo Gral. Morazán, en nombre de la humanidad, que se separe del Gobierno del Salvador."

[167] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B118.24 exp. 51842 leg. 2437 fol. 10 et B99.2 exp. 32981 leg. 1411 fol. 52, 10 septembre 1839, ―El Ministro General del Gobierno de El Salvador, responde a la nota del 25 de agosto, dirigida por el Secretario de Gobernación del de Guatemala, que el General Morazán protestaba que se separaría legalmente del mando, al momento en que el Estado de El Salvador, estuviera libre de los ataques de sus enemigos y prometía no volver a intervenir en asuntos de la cosa pública sino es cuando nuevos ataques le obliguen a concurrir a su defensa". Voir aussi : *El Tiempo*, Guatemala, num. 69, 18 janvier 1840.

[168] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B. 99.2 exp. 32981 leg. 1411 fol. 45, 10 septembre 1839, ―El Consejo representativo del Estado de El Salvador, aprueba una moción, en el sentido de que no debería aceptarse la petición de Guatemala para que el General Morazán se separe del mando, ya que eso sería aceptar la intervenciñn de un Estado en los asuntos de otro".

[169] Décret du 29 mai 1839 reproduit dans : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografia… », *op. cit*, pp. 172-173.

[170] *El Tiempo*, Guatemala, num. 36, 1 octobre 1839 : ―Los hombres cuando no representan alguna idea o sistema son nada para las naciones. El General Morazán allá en otro tiempo fue el agente poderoso por cuyo medio triunfó lo que se llamaba el partido liberal: este en diez años ha agotado sus esfuerzos y producido los males que son patentes a todo Centro América y ahora aquel caudillo que no representa mas que sus intereses particulares y los de unos pocos hombres odiados del pueblo se proclama defensor de la ley, después de haberla violado mil veces y reclama el orden que a su modo es la sumisión general." Il y aurait d'ailleurs eu une session secrète des

Ses adversaires, souhaitant démontrer que leur opposition au caudillo n'est pas motivée par des sentiments séparatistes, convoquent une convention nationale. Celle-ci n'aurait pas pu avoir lieu à cause des hostilités déclenchées par Morazán, empêchant les représentants du Honduras, du Nicaragua et du Costa Rica d'être présents à la réunion. Une circulaire envoyée à ces États depuis la ville de Santa Rosa et signée par Alejandro Marure le premier janvier 1840 fait état de la guerre.[171] C'est au nom du respect de la souveraineté du peuple que la disparition de Morazán est revendiquée, certains considérant déjà sa mort comme une nécessité.[172] Suite à la défaite de ses troupes menées par T. Cabañas au Honduras, Morazán quitte ses fonctions de chef d'État du Salvador et part pour le Guatemala dans le but de vaincre Carrera. Sa défaite le 19 mars de cette même année marque la fin de son influence dans la région car elle est perçue comme une preuve de son infériorité face à ce dernier. Le Salvador est alors érigé en peuple victime des prétentions de Morazán.[173] Le dénigrement du caudillo s'accompagne désormais d'une remise en question de ses capacités en tant que chef militaire.[174]

Le gouvernement guatémaltèque décide de publier les documents trouvés dans les affaires de l'armée de Morazán et de Cabaðas en déroute pour « que les peuples de la République connaissent mieux le mensonge et les vues perverses de ceux qui prétendent dominer le pays et continuer à en avoir l'usufruit ».[175] Ces publications sont mises à la vente afin que toute l'Amérique Centrale prenne conscience du caractère trompeur de Morazán. Avec ironie, Carrera y souligne combien il est révélateur que dans une lettre du 8 mars, alors que son adversaire était déjà en marche vers le Guatemala, il n'en ait pas oublié son commerce de bois des côtes honduriennes. Morazán est ainsi considéré comme le responsable de l'état de guerre et de l'échec de l'union centraméricaine, du fait de ses ambitions personnelles et de son indifférence face à la volonté populaire, ce qui fait de lui un tyran à combattre.

---

autorités guatémaltèques pour servir d'intermédiaire entre les rebelles (*El Tiempo*, Guatemala, num. 42, 24 octobre 1839).

[171] "Circular a los gobiernos de Honduras, Nicaragua y Costarrica" depuis la ville de Santa Rosa, le 1 janvier 1840, in "Derrota del Gral Morazán en Guatemala", *op. cit*. A. Marure avait été nommé délégué de l'État guatémaltèque pour la réunion unioniste.

[172] *El Tiempo*, Guatemala, num. 70, 22 janvier 1840.

[173] Document du 27 mars 1840 in "Expediciñn de Morazán a la capital de Guatemala y su derrota por el General Carrera en los dìas 18 y 19 de marzo de 1840", *op. cit*.

[174] Dans son rapport au gouvernement en tant que général en chef de l'armée guatémaltèque, Carrera dénigre son adversaire pour sa « perfidie » car « les soldats ont connu le sort de la guerre que leur avait préparé traîtreusement leur général adoré. » Voir : "Parte circunstanciado de la acción de los 18 y 19 de marzo que ha dirijido al gobierno por el general en jefe del ejercito del estado", signé par R. Carrera le 23 mars 1840 et publié par l'imprimerie du gouvernement guatémaltèque, in *Derrota del Gral Morazán en Guatemala*, *op. cit.*

[175] "Colección de algunos de los interesantes documentos que se encontraron en los equipajes tomados en la acciñn de los dìas 18 y 19 de marzo de 1840", *op. cit*.

I. 1. c. Rafael Carrera, « caudillo adoré des peuples »

Le dénigrement de Morazán permet, par opposition, d'élever Carrera au statut de nouveau caudillo centraméricain. Ce processus s'inscrit dans un renversement de la personnification de la lutte transcendante entre « Civilisation » et « Barbarie ». Les deux caudillos sont catégoriquement opposés, bien que les éléments clés de la légitimation du pouvoir de Carrera soient les mêmes que ceux qui avaient servi pour Morazán : le bien, la justice, la volonté populaire.[176] La principale divergence réside dans l'utilisation de la foi religieuse faite par Carrera, en opposition explicite à Morazán qui est considéré comme « l'ennemi de la Religion ».[177] Carrera est en effet soutenu par le clergé et on déclare qu'une feuille volante trouvée dans une église guatémaltèque a été envoyée par la Vierge Marie, pour annoncer à la population que le caudillo avait été choisi pour combattre Morazán.[178] On estime ainsi que c'est grâce à la divine providence que Carrera a pu triompher de « l'ennemi de l'Amérique Centrale ».[179] La magnanimité du vainqueur étant perçue comme une preuve de supériorité, Carrera diffuse une circulaire demandant aux municipalités d'aider les blessés invalides de l'État du Salvador.[180] Il soigne son image même envers ses ennemis afin de consolider son charisme et cherche notamment à détruire l'identification entre son adversaire et l'État du Salvador pour s'affirmer lui-même comme le caudillo de toute l'Amérique Centrale.

Le fait de défendre la foi catholique érige Carrera en représentant des valeurs populaires : il est le « caudillo adoré des peuples dont le sang versé le 8 août à Atescatempa a été recueilli par les peuples qui jurent en criant de le venger ».[181] On insiste ainsi sur

---

[176] *El Tiempo*, Guatemala, num. 40, 12 juin 1839.

[177] "Expediciñn de Morazán a la capital de Guatemala y su derrota por el General Carrera en los días 18 y 19 de marzo de 1840", *op. cit*.

[178] WOODWARD, Ralph Lee, *Central America*…, *op. cit.*, p. 104. Le cri de guerre de Carrera était d'ailleurs : « Vive la religion ! ».

[179] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Gobierno, 25716, "Manifiesto Rafael Carrera a sus compatriotas sobre retirada de Morazán", 19 mars 1840.

[180] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B86.5 exp. 83575 leg. 3605, 3 juin 1840, « Circular. Prisioneros de guerra. A las municipalidades de la ruta Guatemala-El Salvador, se les ordena proporcionen toda clase de auxilios a los prisioneros inválidos del Estado de El Salvador, habidos durante la recién pasada guerra ». Voir aussi : B118.4 exp. 52085 leg. 2438, 22 mars 1840, « Se dan instrucciones al corregidor del departamento de Guatemala para que prevenga a la municipalidad de la capital, proporcione mejor atención a los heridos habidos durante las acciones del 18 y 19 ». Les exactions contre la population sont toutefois récurrentes des deux côtés comme l'illustre l'exemple d'un paysan qui, violenté par l'armée de Gálvez, s'est enrôlé dans celle de Carrera où il n'a pas été mieux traité. Il assure alors que si Morazán triomphe, il lui prêtera allégeance si on lui rend ce qu'on lui a enlevé et que les responsables sont punis. Voir l'édition de Arturo Taracena de l'œuvre publiée sous le pseudonyme de Joseph Sue : *Henri El canciller,* Mérida, UNAM, 2012, p. 123.

[181] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 31981 leg. 1411 fol. 40-41 vuelto, 17 septembre 1839: "El gobierno de Guatemala no acepta los cargos hechos por el de El Salvador acerca de que Rafael Carrera quería

l'enthousiasme populaire pour le triomphe de Carrera.[182] Ce dernier assure de sa préoccupation pour la vie et les biens des populations, niant l'humanité de Morazán en le comparant à une bête, de manière à mieux s'élever soi-même.[183] S. Alda souligne que le parti conservateur qui prend alors le pouvoir a cherché à être identifié à la liberté et à la démocratie.[184] Carrera veut en effet être célébré comme le « sauveur de l'État et de la République » et s'érige en personnalité incontournable de la vie politique et militaire.[185] Il est promu au grade de général de brigade mais refuse le salaire qu'on voulait lui verser à ce titre, souhaitant ainsi démontrer qu'il n'est pas motivé par des ambitions personnelles.[186] Sa participation au rétablissement de l'ordre dans la région de Los Altos a aussi grandement participé à la confirmation de son pouvoir au Guatemala. Morazán avait soutenu l'indépendance de cette région qui a effectivement été constituée comme le sixième État de la Fédération de 1838 à 1840.[187]

C'est à partir de sa victoire sur Morazán le 19 mars 1840 que Carrera consolide son statut de caudillo centraméricain. Il en prend conscience et s'applique à faire un compte-rendu détaillé de sa victoire.[188] Il s'adresse à ses soldats en véritable caudillo en reconnaissant que « autant de gloire se doit à votre courage et discipline. Je vous félicite et vous recommande à la gratitude de la patrie ! »[189] Carrera prend soin de revaloriser le rôle de la population en

---

invadir el territorio salvadoreño; que por lo contrario, tropas salvadoreñas incursionaron sobre Guatemala, habiéndose derramado la primera sangre y ella señalará eternamente a los autores de la guerra". Une note concernant « la grave blessure du général Carrera » (qui se révélera n'être pas si grave que cela quelques jours après) est publiée afin de souligner l'importance de ce caudillo dans le combat ; *El Tiempo*, Guatemala, num. 36, 1 octobre 1839. On insiste sur la grandeur de Morazán et son pouvoir maléfique pour mieux mettre en valeur le courage et la gloire de Carrera qui s'y oppose.

[182] —Expedición de Morazán a la capital de Guatemala y su derrota por el General Carrera en los días 18 y 19 de marzo de 1840", *op. cit.*

[183] —Parte circunstanciado de la acción de los 18 y 19 de marzo que ha dirijido al gobierno por el general en jefe del ejercito del estado", *op. cit*.

[184] ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores… », *op. cit.*, p. 277.

[185] *El Tiempo*, Guatemala, num. 44, 14 juin 1839.

[186] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B12.7 exp. 4941 leg. 214 fol. 247, 15 juillet 1839: —Nota del general Rafael Carrera dirigida al secretario General del gobierno del Estado de Guatemala acusando el recibo del decreto de fecha 13, relativo a su ascenso al grado de general de brigada, rechazando el sueldo que se le ofrecía".

[187] L'État était composé des départements de Totonicapán, Suchitepéquez-Sololá et Quetzaltenango où était située la capitale. Voir la carte du Guatemala en Annexe (p. 515). Le terme « faction morazaniste » est utilisé en référence aux émigrés de Los Altos qui soutiennent Morazán. Voir les numéros des 27 (num. 72) et 31 janvier (num. 73), et 16 février (num. 77) 1840 de *El Tiempo*, Guatemala. Voir aussi : B118. 24 exp. 51938 leg. 2437, 5 février 1840, —El Ministerio General del Gobierno informa al General en jefe del ejército del Estado, no tenerse nuevas noticias relativas a movimientos de tropas salvadoreñas, suponiéndose que dichas tropas suspendieron cualquier actividad, en vista del triunfo alcanzado sobre el Estado de los Altos" ; et B118.24 exp. 52001 leg. 2437, 6 mars 1840 : —El jefe politico y militar de Jutiapa informa al ministro general del gobierno del Estado, tener datos que mas o menos 51 emigrados de Los Altos estaban al servicio del Gral Francisco Morazán en San Salvador".

[188] —Parte rendido por el general Rafael Carrera de la acciñn que libró para recuperar la plaza de la ciudad de Guatemala ocupada por el general Morazan quien salio derrotado a las 5 de la maðana", *op. cit*.

[189] Archivo colonial (San José), Fond Gouvernement, g. 25716, 19 mars 1840 : —Manifiesto de Rafael Carrera a sus compatriotas sobre retirada de Morazán".

général dans cette victoire ; une collecte parmi les habitants de la capitale guatémaltèque avait en effet été effectuée pour aider l'armée à défendre la ville. Il demande aussi à ses troupes de poursuivre les vaincus jusqu'au Salvador pour que Morazán « disparaisse de la scène politique d'Amérique Centrale » et ainsi obtenir la paix dans la région. En « sauvant » le Guatemala, il estime que tous les États sont dorénavant libres.[190] On voit donc les différentes échelles identitaires auxquelles il veut être identifié : ses soldats auxquels il s'adresse, le peuple guatémaltèque en général dont il a défendu la capitale, et enfin les peuples centraméricains qui lui doivent reconnaissance pour avoir vaincu le « tyran ».

Pour gratifier l'armée triomphante, une contribution volontaire est demandée non seulement aux habitants de la capitale du Guatemala mais aussi des autres départements de l'État.[191] Au mois d'août, un décret de l'assemblée constituante ordonne la célébration des 18 et 19 mars considérant « qu'il faut perpétuer la mémoire des événements glorieux qui ont libéré cette capitale et tout l'État de l'invasion des ennemis de l'ordre contribuant à la liberté des autres États qui se trouvaient menacés par les mêmes ennemis. »[192] Le 19 mars est alors institué comme un jour de fête civique auquel participent activement les autorités civiles, militaires et religieuses. La victoire est célébrée notamment avec des Te Deum et des messes d'action de grâce dans les églises principales de tous les chefs-lieux du Guatemala.[193] L'organisation de cérémonies religieuses renforce ainsi l'identification de Carrera avec la foi catholique. D. Díaz explique que la tradition étant incarnée par le clergé, l'Église offre une source possible de légitimation aux commémorations permettant « un transfert de la sacralité

[190] –Manifiesto Rafael Carrera a sus compatriotas sobre retirada de Morazán", *op. cit*.

[191] Voir : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B112.2 exp. 48661 leg. 2366, mars 1840 : –Contribución voluntaria reunida entre los vecinos de la capital para gratificar al ejercito que rechazo el ataque del general Morazán"; et B. 118.4 exp. 5206 leg. 2438, 22 mars 1840, –Borrador de la circular dirigida a los corregidores, para que soliciten del vecindario, un donativo para premiar a los elementos de la tropa que triunfó sobre el ejército salvadoreño, el día 19". Le gouverneur de Chimaltenango confirme l'organisation d'une collecte volontaire par l'intermédiaire des municipalités et des curés des paroisses : B119.1 exp. 55783 leg. 2504, 26 mars 1840, –El corregidor de Chimaltenango, indica al Ministro de Hacienda, que daría cumplimiento a lo dispuesto en nota de fecha 22, sobre solicitar del vecindario por medio de las Municipalidades y curas parrocos, un donativo voluntario, para gratificar al Ejército, que durante las jornadas del 18 y 19, recuperó la ciudad de Guatemala, que estaba en poder del Gral. Francisco Morazán".

[192] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B12.7 exp. 4860 leg. 213, décret numéro 91, 17 août 1840. Les municipalités doivent prendre en charge les démonstrations d'allégresse mais le gouvernement se réserve le droit de transférer cette festivité dans le cas où le jour désigné ne serait pas un jour ouvrable.

[193] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B80.1 exp. 22552 leg. 552 1073 fol. 1, 24 mars 1840, –Es invitado el claustro de la universidad, para que el día 26 asista a la Catedral te deum y misa de acción de gracias por la protección que la Divina Providencia dispensó a la ciudad de Guatemala y demás pueblos del estado, en los días 18 y 19, en que repelido el ataque de las tropas del Gral. Francisco Morazán". Quand la nouvelle de la victoire arrive un mois plus tard à Zacapa, le curé de la ville prend lui-même l'initiative de sonner les cloches et de donner une messe d'action de grâce. La municipalité a envoyé des félicitations à Carrera, le « sauveur de la patrie » et a célébré l'événement avec un feu d'artifice. Voir : *Henri El canciller, op. cit.,* p. 115.

de l'ancien régime au nouveau. »[194] Les prêtres ayant joué un rôle actif aux côtés de Carrera, cette association entre les autorités civiles et ecclésiastiques n'en légitimait que mieux le pouvoir du caudillo aux yeux de la population.

Ce sont avant tout les peuples de la République que l'on exalte de manière collective pour les « sacrifices aussi héroïques » réalisés pendant deux ans afin d'obtenir la paix. Les officiers sont aussi décorés pour leur action dans la défense de la capitale et ceux qui ont combattu dans cette bataille ont droit à une remise de peine.[195] Si Carrera n'est pas cité dans ce décret destiné à perdurer, le présent est aussi envisagé : des remerciements lui sont officiellement exprimés et il est promu au grade de lieutenant général.[196] On ordonne également la création de médailles en argent destinées aux autorités locales avec le blason de l'État gravé sur l'envers et l'inscription : « Rafael Carrera, lieutenant général aux gouverneurs pour vos services » sur le revers, avec une représentation du caudillo montant à cheval.[197] C'est une sorte de culte de la personnalité qui est en train de s'installer, même si cela est nié. C'est par devoir de justice que la presse fait les éloges de Carrera pour les services rendus à l'État tout en affirmant que « l'adulation est une basse passion ».[198] Carrera est ainsi érigé en caudillo indiscutable, peut-être à contrecœur pour certains, parce qu'il est le seul qui ait su s'opposer à Morazán.

---

[194] DÍAZ ARIAS, David « Invenciñn de una tradiciñn… », *op. cit*., p. 117. En participant à l'organisation des commémorations civiques, l'Église tente aussi de perpétuer son pouvoir politique.

[195] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B12.18 exp. 5083 leg. 225 fol. 7, 12 septembre 1840, —La secretaría general del gobierno del Estado de Guatemala, pasa a la Asamblea constituyente la exposición del General en jefe del ejército, contraida a que se conceda indulto a los soldados que pelearon en los días 18 y 19 de marzo último, en defensa de la ciudad de Guatemala del ataque del Gral. Francisco Morazán".

[196] Voir : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B12.7 exp. 4862 leg. 213, décret numéro 93, 18 août 1840: —Rafica la asamblea constituyente el decreto del ejecutivo de fecha 22 de marzo por el cual mando premiar al general Rafael Carrera por la defensa de la plaza de Guatemala el 19 de marzo ante el ataque de las tropas del Gral. Francisco Morazán"; et B12.18 exp. 5082 leg. 225 fol. 3, 3 août 1840, —Informa la secretarìa general del gobierno del Estado de Guatemala a la Asamblea constituyente que por los importantes servicios prestados por el general Rafael Carrera durante la acción habida el 18 y 19 de marzo último, se acordó con fecha 22 del mismo mes, otorgar al citado General el grado de Teniente General y condecorar a los Jefes y Oficiales que en aquellas fechas defendieron la plaza de Guatemala, del ataque dirigido por el General Francisco Morazán." L'anniversaire de Carerra est par ailleurs célébré comme une fête civique : *El Tiempo*, Guatemala, num. 143, 12 novembre 1840. Il en va de même les années suivantes : *El Tiempo*, Guatemala, num. 30, 29 octobre 1841; et *El Tiempo*, Guatemala, num. 127, 27 octobre 1843.

[197] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B94.1 exp. 84548m leg. 3617, 26 juillet 1841, —El superintendente de la Casa de la Moneda transcribe al Ministro General del Gobierno la nota del Fiel, indicando que la Comandancia General de las Armas, solicitó la hechura de varias medallas de plata, destinadas a los gobernadores de los pueblos, llevando en el anverso el escudo del Estado y en el reverso la figura del General Rafael Carrera montado a caballo con la inscripción siguiente Rafael Carrera teniente general a los gobernadores por vuestros servicios".

[198] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 23, 10 octobre 1841.

Le 19 mars est effectivement célébré les années suivantes. En 1841, une grande commémoration est organisée dans la capitale du Guatemala.[199] M. Rivera, en tant que chef de l'État, participe à la célébration avec un discours dans lequel il célèbre Carrera et fait lui aussi référence à la « divine providence ».[200] La poésie est également utilisée pour soutenir la célébration du caudillo selon une perspective religieuse.[201] La *Gaceta Oficial* rend compte des détails de la commémoration en y consacrant une annexe, incluant notamment un message de l'archevêque, de même que la proclamation de Carrera s'adressant à ses officiers et se référant au bonheur des peuples. La presse met en avant la solennité, l'ordre et la décence de la commémoration du « grand combat qui a donné la paix au Guatemala et terminé la guerre dans les autres États ».[202] Il semble en effet que la presse officielle accorde alors moins d'importance à la célébration de l'indépendance qu'à celle de la victoire sur Morazán.[203]

Morazán décide de s'exiler début avril 1840 suite au soulèvement à San Salvador contre son gouvernement.[204] Dans un message adressé à un comité de notables de la capitale salvadorienne, il explique qu'il a pris cette décision en faveur de l'union centraméricaine, laissant la place à ses adversaires pour démontrer leurs capacités.[205] Son départ est cependant

---

[199] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.25 exp. 16965 leg. 727, 13 avril 1841, "Aprueba la municipalidad de la capital la cuenta de lo invertido en conmemorar el aniversario del 19 de marzo de 1840 fecha de la derrota del general Morazán quien habìa ocupado la plaza de Guatemala". Voir aussi : B83.2 exp. 25219 leg. 1114, 16 avril 1842, "La secretarìa del gobierno recomienda al provisor, que ordene repique general el día 17, en que sería conmemorado el aniversario del 18 y 19 de marzo de 1840, en que quedó derrotado el Gral. Morazán"; et B 86.5 exp. 83626 leg. 3605, 1843, "Circular citando empleados y funcionarios públicos, dìa 19 de marzo asistan a los actos conmemorativos de la derrota del general Morazán". En accord avec le gouvernement, il est ordonné de sonner les cloches dans toutes les églises de la capitale : B83.3 exp. 82412 leg. 3591, 16 janvier 1843, "Indica el provisor del arzobispado al secretario del despacho de gobernación que celebraría el aniversario de la derrota del Gral Francisco Morazán anda mandando repicar en todos los templos de la capital". Voir aussi les numéros des 10 (num. 89) et 24 mars (num. 91) 1843 de *Gaceta Oficial*, Guatemala. La célébration du 19 mars en 1844 est transférée à une date postérieure à la semaine sainte, soulignant ainsi le poids de la religion dans les commémorations. Voir les numéros des 18 mars (num. 151) et 4 mai (num. 156) 1844 de *Gaceta Oficial*, Guatemala.

[200] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 3, 20 mars 1841. À titre de comparaison de l'organisation des commémorations, M. Rivera participe aussi avec un discours à la célébration de l'indépendance, de même que l'archevêque. Voir : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 24, 20 septembre 1841; et *Gaceta Oficial,* Guatemala, num. 29, 30 septembre 1841.

[201] "A 19 de marzo de 1840", poème signé le 19 mars 1841, depuis la ville de Guatemala, reproduit dans : *Gaceta Oficial*, Guatemala, 22 mars 1841.

[202] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 3, 20 mars 1841.

[203] Bien que le congrès fédéral avait tenté d'institutionnaliser cette date pour célébrer l'indépendance en Amérique Centrale, la fête ne fait l'objet d'une extension sociale qu'à partir de la fin du XIX^{ème} siècle. Voir : DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos…, op. cit.*, p. xxxiv; et DÍAZ ARIAS, David, « Invención de una tradiciñn… », *op. cit*., p. 113.

[204] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B118.4 exp. 52134 leg. 2438 fol. 1 vuelto, 9 avril 1840, "El comandante de la división de vanguardia del ejército de Guatemala, que ocupaba Santa Ana, comunica al gobierno, tener informes que durante la noche del día 4, se amotinaron los barrios de la ciudad de San Salvador, contra el Gral. Francisco Morazán, quien en la madrugada del día 5, salió rumbo al puerto de La Libertad, donde se embarcó con parte de sus parciales".

[205] "Me alejo, pues, no por cobardía, sino por el mismo sagrado deber con que el destino tiene atado el hilo de mi existencia al porvenir de Centro América. Allá en mi destierro voluntario, sabré esperar el tiempo necesario, para

considéré comme le résultat de la victoire militaire de Carrera.[206] Ce dernier veut ériger le peuple guatémaltèque et à travers lui sa propre personne en sauveur du destin de la région et ainsi justifier son statut de nouvel arbitre centraméricain.[207] Il est alors mandaté par le gouvernement guatémaltèque pour une réunion à San Salvador avec les délégués des autres États dans le but d'arriver à un accord pour « consolider la paix en Amérique Centrale et poser les bases pour réorganiser la République. »[208] Un travail de propagande dénigrant la figure de Morazán et célébrant celle de Carrera est mené par la presse guatémaltèque pour convaincre l'opinion publique à l'échelle de l'isthme de se rallier à la cause du Guatemala.[209]

L'exil de Morazán est ainsi perçu comme un soulagement pour l'Amérique Centrale, permettant le retour de la tranquillité en son sein. On cherche alors à pacifier les relations entre les gouvernements du Guatemala et du Salvador, le premier réaffirmant qu'il ne combattait que l'administration de Morazán et non pas l'État voisin.[210] Le gouvernement hondurien lui aussi considère qu'il n'y a désormais plus de motifs de faire la guerre au Salvador « puisque les personnes qui s'opposaient à la réforme constitutionnelle et à la souveraineté et l'indépendance des États ont disparu. »[211] Un accord est alors signé entre les gouvernements salvadorien et guatémaltèque interdisant aux fonctionnaires et militaires ayant coopéré avec Morazán d'occuper des fonctions publiques.[212] Le danger n'est donc pas

---

que los enemigos demuestren con los hechos la sinceridad de sus propósitos de reconstruir, bajo mejores bases, la Unión de Centro América. Yo, mientras tanto, sobre otras playas y bajo otro cielo, velaré por el destino de esta patria que llevo dentro de mi corazón, como algo que le es inseparable y que no puede finar sino con la muerte. Si mi destierro la pudiera engrandecer tal como la he soñado en mis delirios, queden, en buena hora, los que me persiguen, al frente de sus destinos, mientras mis mortales restos descansen en extranjeras playas." Cité dans : *Cultura, Órgano del Instituto Normal Central de Varones*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942.

[206] Rapport intitulé "Viva la patria", signé dans la ville de San Salvador le 5 avril 1840 et publié par le gouvernement guatémaltèque in *Derrota del Gral Morazán en Guatemala, op. cit*.

[207] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 29, 22 octobre 1841.

[208] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32903 leg. 1407 fol 3, 2 avril 1840, "El ministro general del gobierno del estado de Guatemala comunica a Rafael Carrera haber sido comisionado para que en calidad de comisionado por el gobierno pase a San Salvador a reunirse con los delegados de los otros Estados, a fin de llegar a un arreglo para consolidar la paz en Centroamérica y sentar las bases para reorganizar la República".

[209] *El Tiempo*, Guatemala, num. 142, 5 novembre 1841.

[210] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 22, 1 septembre 1841.

[211] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32903 leg. 1407 fol. 9, 13 avril 1840, "El Ministerio de Relaciones Exteriores de Honduras se dirige al Ministro General de Guatemala dándole cuenta de que se sabía que el Gral. Morazán, en unión de varios de sus parciales, se había embarcado, por lo cual el Estado de Honduras desistìa de hacer la guerra a El Salvador, pues ya habìan desaparecido las "personas que se oponìan a la reforma constitucional y a la soberanìa e independencia de los Estados". Le paradoxe continue d'être souligné : « Tous les États qui composaient la République d'Amérique Centrale se sont prononcés l'année précédente pour réformer la constitution fédérale, seul celui qui en était le président, Morazán, a résisté » : *El Tiempo*, Guatemala, num. 77, 16 février 1840.

[212] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32903 leg. 1407, fol. 16, 13 mai 1840, "Los delegados de Guatemala y El Salvador, al suscribir un convenio de paz en San Salvador -en esta fecha- disponen que el gobierno salvadoreño no debería ocupar en cargos públicos a ninguno de los funcionarios y militares que cooperaron con el general Morazán en la guerra que este hizo a los Estados". Voir aussi : B118.4 exp. 52239 leg. 2438 fol. 47, mai 1840, "Copia de la disposiciñn dictada por el gobierno provisorio del Estado de El Salvador,

totalement éloigné avec sa disparition de la scène centraméricaine : on craint ses partisans. Pour sa part, Morazán embarque vers le Sud, avec ses amis et sa famille. Ils accostent au Costa Rica où certains de ses accompagnateurs sont autorisés à rester.[213] Lui-même préfère continuer jusqu'au Panama, puis au Pérou. Dans ce dernier pays, on lui propose de prendre la tête d'un bataillon dans la guerre contre le Chili, ce qu'il refuse, envisageant sans doute déjà son retour.

Près d'un an après son départ, la presse montre une certaine préoccupation concernant la possibilité de la réapparition de Morazán sur la scène centraméricaine.[214] Cette crainte est fondée sur un document intitulé « le patriotisme à nu » diffusé depuis la ville de San Salvador qui fait référence à des actions menées par ses partisans. La presse guatémaltèque veut rassurer en soutenant que les peuples centraméricains sont satisfaits de la chute de Morazán, accusant les défenseurs de ce dernier de menacer la tranquillité de la région.[215] Carrera, toutefois confiant, renonce temporairement à ses fonctions, ce qui est accepté car on assure qu'il « continuera de rendre des services à la patrie. »[216]

I. 1. d. Historiographie centraméricaine à l'encontre de Morazán

Dès le vivant de Morazán, certains de ses adversaires politiques et militaires ont entrepris l'écriture d'une Histoire dénigrant son image. Malgré la volonté affichée d'exposer « la vérité » historique, ces œuvres sont empreintes de revendications politiques. En 1830, le salvadorien M.-J. Arce a écrit ses Mémoires depuis son exil comme un manifeste pour justifier ses actions en tant que premier Président de la République Fédérale. Cet ouvrage est un pamphlet contre Morazán : Arce emploie un vocabulaire très offensif tout en s'en remettant à l'Histoire comme juge. Il s'agit ainsi à la fois de défendre sa posture politique personnelle et de donner sa vision explicative des conflits qui ont ravagé la région durant la période où il a été un acteur politique de premier plan.[217] Sur un ton à la fois agressif et ironique, Morazán est dépeint comme un tyran impitoyable envers la population, préoccupé

---

removiendo de sus cargos a todas las personas, que directa o indirectamente contribuyeron al sostenimiento del régimen del Gral. Francisco Morazán".

[213] MELÉNDEZ CHAVERRI, Carlos, « El verdadero Morazán », *op. cit*.

[214] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 6, 14 mai 1841.

[215] Voir : *Gaceta oficial*, Guatemala, num. 10, 18 juin 1841; *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 11, 23 juin 1841 et *Gaceta oficial*, numéro extraordinaire, 21 octobre 1841.

[216] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 20, 12 août 1841.

[217] ARCE, Manuel José, *Memorias…, op cit*. Morazán apparaît à partir du dixième chapitre. Arce l'accuse d'avoir mis sa femme en prison alors qu'elle était en mauvais état de santé, montrant ainsi « qu'aucune vertu ne pourra jamais pénétrer en lui ». Le douzième chapitre est consacré à la capitulation du Guatemala, que Morazán a annulée « par l'acte le plus scandaleux de mauvaise foi » quelques jours seulement après l'avoir signée, « se moquant de Dieu et des hommes. » Notons que les références à l'Antiquité romaine sont assez récurrentes dans ce texte.

uniquement par ses propres intérêts, n'ayant pas le « cœur d'un centraméricain ». En vertu du concept de civilisation, Arce généralise l'expérience de Morazán en mettant en relief un sentiment d'infériorité de la région face au reste du monde. Plein d'amertume, Arce se lamente : « Oh peuples de l'Amérique Centrale, vous êtes la farce, vous êtes la raillerie de ceux qui ont l'habileté de vous tromper. »[218]

En 1832, le guatémaltèque Manuel Montúfar y Coronado, ancien libéral devenu idéologue du parti conservateur et résidant alors au Mexique, publie lui aussi ses Mémoires en leur attribuant un caractère historique.[219] Tout en reconnaissant à Morazán des dons naturels, celui-ci est défini comme un opportuniste imbu de pouvoir et responsable de la désagrégation de la Fédération pour incarner la volonté de vengeance des provinces contre la capitale guatémaltèque.[220] Selon l'auteur, ce sont précisément ses dons qu'il n'a pas su contrôler en vue du bien commun qui l'ont empêché d'être « l'homme nécessaire de la République ».[221] Les deux critiques principales face au gouvernement de Morazán sont le recours aux contributions forcées et son opposition à l'Église. Le concept de civilisation est clairement lié à la foi religieuse, tout en considérant que « propager les lumières et développer la colonisation blanche sont les remèdes indiqués pour la guérison radicale de l'Amérique Centrale. »[222] De la même manière que Arce, Montúfar y Coronado adopte un ton fataliste pour déclarer que le terrain centraméricain n'est pas encore capable de donner naissance à des figures héroïques, les qualités de Morazán n'étant valables que dans le champ militaire et non

[218] *Idem*, p. 213. Notons qu'en 1846, le même auteur publie un autre ouvrage intitulé *Breves indicaciones para la reorganización de Centro América* considérant l'union centraméricaine comme une nécessité. Voir : TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Nación y república… », *op. cit*.

[219] MONTÚFAR y CORONADO, Manuel, *Memorias…, op. cit.* Cet ouvrage est aussi appelé « Mémoires de Jalapa », du nom de la ville mexicaine où l'auteur était exilé suite à la victoire de Morazán. Même si Montúfar y Coronado concède qu'il est difficile d'être impartial dans un contexte de guerre civile, il prétend reconstituer les faits avec exactitude et objectivité et s'en remet à la postérité. En accord avec la tendance de son époque, il considère que l'Histoire s'écrit à partir de la biographie des grands hommes. L'auteur s'intéresse à Morazán à partir du troisième chapitre et affirme que dès le début de sa carrière, dans le bureau d'un greffier à Comayagua, il a montré des dispositions peu honorables (p. 128). M. Montúfar y Coronado avait d'abord été rédacteur du journal *El Editor Constitucional*, en lien avec les indépendantistes Pedro Molina, Francisco Barrundia et le chanoine Castilla. Voir : PAYNE, Elizet, « La historia oficial. Orígenes de la historiografía liberal centroamericana (1830-1930) », *Avances de Investigación CIHAC-UCR*, San José, 74, 1994. Montúfar y Coronado a publié un autre ouvrage intitulé *Papeles de Ochocientos* où il remet en cause l'identification de Morazán à la « Civilisation » pour avoir expulsé les élites guatémaltèques et échoué face à Carrera. Voir : TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, Estado y naciñn…, op.cit.,* p. 225.

[220] MONTÚFAR y CORONADO, Manuel, *Memorias…, op. cit.*, p. 164. Montúfar y Coronado dénigre tout particulièrement les guatémaltèques qui ont pris les armes en faveur de Morazán.

[221] *Idem,* p. 163. L'auteur admire la formation autodidacte de Morazán et assure qu'il a « une figure recommandable, bien que non militaire, il réunit le talent et les manières flatteuses, bien que de ses manières se dégagent l'affection ou la sensibilité. » Malgré ces qualités physiques et morales, Morazán est finalement comparé à une bête sauvage.

[222] *Idem,* pp. 247-253.

politique, faisant de lui simplement « le héros du hasard, le fils des circonstances. »[223]

Les ouvrages de l'historien guatémaltèque Alejandro Marure ne sont pas autobiographiques et n'ont pas l'objectif de défendre des actions politiques personnelles mais cet auteur participe malgré tout au dénigrement de l'image de Morazán. Son ouvrage historique principal date de 1839 et, dans la préface, il affirme lui aussi sa volonté d'impartialité.[224] De même que Montúfar y Coronado, Marure estime que Morazán possédait des capacités dont il n'a pas su tirer profit pour le bien de tous mais il ne va pas jusqu'à le définir comme un mauvais homme d'État.[225] Il est ainsi beaucoup plus circonspect que le premier concernant les erreurs de gouvernement attribuées à Morazán. Il refuse d'ailleurs de le qualifier de vengeur sanguinaire, dépassant ainsi l'opposition manichéenne entre le bien et le mal.[226] Les deux auteurs critiquent le caudillo pour sa passion de la gloire militaire mais il est intéressant de noter que son manque de « virilité » fait partie des éléments expliquant la négation du statut de héros, et ce bien que des qualités physiques et morales lui soient concédées.[227] Comme Arce et Montúfar y Coronado, Marure est passé du camp libéral à celui des conservateurs, devenant l'adversaire politique de Morazán. Selon R.-L. Woodward c'est l'année suivant la victoire de Carrera en 1840 que l'auteur s'est rapproché des conservateurs, notamment dans un écrit où il critiquait les intromissions de Morazán dans les affaires politiques du Guatemala.[228]

---

[223] *Idem,* p. 234. À partir du cas de Morazán, l'auteur généralise et tire des conclusions à caractère universel : « l'ambition cupide du conquistador préfère les triomphes destructifs des armes à la gloire sans tâches du conciliateur humaniste et du magistrat réparateur de grandes pertes. » (p. 163).

[224] MARURE, Alejandro, *Bosquejo histñrico…, op. cit.*, pp. 33-36. Marure déclare se référer à des événements qu'il a vécu de près sans y avoir pris part et veut écrire pour la postérité, dans l'objectif d'une « régénération de la nation centraméricaine ». Ainsi, il accuse les prêtres d'avoir provoqué l'insurrection des peuples de la région de Los Altos mais reconnaît que les libéraux radicaux tels que Barrundia se sont mis les masses à dos, favorisant l'ascension au pouvoir de Carrera.

[225] *Idem*, pp. 593-594. Selon Marure, la passion de la gloire militaire aurait empêché Morazán de devenir un génie créateur mais il était respectueux des lois et des règles du commandement politique. L'auteur explique l'attitude de Morazán face au Guatemala par son intention de protéger avant tout le Salvador. Il considère que le fédéralisme défendu par le caudillo était un centralisme déguisé fondé sur son ambition personnelle et son ego démesuré. Voir aussi : MARURE, Alejandro, « Observaciones sobre la intervención que ha tenido el ex-presidente de C.A., general Francisco Morazán, en los negocios políticos de Guatemala durante las convulsiones que ha sufrido este estado, de mediados de 837 a principios de 839 », in *Revista de la Academia de Geografia e Historia de Nicaragua*, année 2, vol. 4, septembre 1938.

[226] *Idem,* p. 593. Il se réfère aux Mémoires de Montúfar y Coronado concernant les fautes que Morazán aurait commises à ses débuts de carrière mais estime qu'il s'agit d'affirmations non prouvées.

[227] *Idem*. Il le décrit de cette façon : « Sa taille, sa physionomie et ses manières annoncent en lui un homme supérieur mais non pas sa voix, dont le métal a un je-ne-sais-quoi d'efféminé et d'affecté. » À la fois calme et intrépide, Morazán est exalté pour s'être formé de manière autodidacte.

[228] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.,* p. 127. Marure avait d'abord participé au gouvernement libéral de M. Gálvez qui l'avait chargé d'écrire un ouvrage historique pour contredire l'interprétation de Montúfar y Coronado. Il affirme d'ailleurs que ses écrits étaient déjà préparés quand le chef d'État lui en fit la commande. Cependant, à mesure qu'il rédigeait son œuvre, et le contexte politique évoluant, Marure a fini par changer de bord et a même rempli des fonctions dans le gouvernement de Carrera.

Ces trois auteurs sont les pionniers de l'historiographie dénigrant la figure de Morazán. De manière générale, ils insistent sur le fait que son caractère militaire a primé sur le civique et sur son incarnation des rancœurs des provinces envers l'ancienne capitale le conduisant à s'opposer au Guatemala. Ses ambitions personnelles l'ayant empêché de représenter les principes républicains dont l'Amérique Centrale avait alors besoin, Morazán apparaît ainsi comme le responsable de l'échec de la Fédération. Cependant, chaque auteur insiste plus ou moins sur certains aspects et adopte un ton plus ou moins agressif selon son expérience personnelle. Cette historiographie est reprise par d'autres auteurs qui prônent l'union centraméricaine et expliquent le succès de Carrera par les erreurs de Morazán.[229] Il n'est pas certain que Carrera ait lui-même formulé le projet d'élaborer une historiographie dénigrant l'image de son adversaire, ni de diffuser les œuvres y participant à l'échelle de l'Amérique Centrale. Cependant, volontairement ou non, ces ouvrages historiques soutiennent de fait sa légitimité au pouvoir. Bien que certains auteurs tels que Arce se soient aussi confrontés à ce caudillo, le fait d'apporter une justification historique à la chute de Morazán renforce l'influence politique et militaire de Carrera en l'érigeant comme le seul caudillo d'envergure centraméricaine.

Profitant de la distance sur les événements conférée par l'éloignement de la scène centraméricaine durant son exil, Morazán entreprend l'écriture de textes justifiant son action face aux critiques de ses adversaires. Il rédige tout d'abord un Manifeste aux centraméricains, connu sous le nom de Manifeste de David, ville du Panama où il était alors de passage, dans lequel son combat est explicitement inscrit dans une logique dichotomique.[230] Son but est de s'approprier la définition de la nation en s'érigeant comme le représentant des principes constitutifs du « vrai patriote centraméricain ». Morazán estime que ses adversaires n'ont pas été dignes de la patrie, ce qui fait d'eux des étrangers, voire des ennemis de l'Amérique Centrale. Il adopte un ton volontairement offensif et interpelle les « hommes qui avez abusé des droits les plus sacrés du peuple pour votre intérêt sordide et mesquin. » Il critique donc

[229] I. Cumplido se lamente que cela fasse « plus d'une année que les États d'Amérique Centrale se gouvernent indépendamment, sans lien de quelconque union fédérative, la nationalité a disparu et Morazán a constamment contrarié la réunion d'une convention nationale qui réorganise la République. Ainsi, il est l'auteur de la désorganisation actuelle : il l'est des maux conséquents de l'isolement dans lequel se gouvernent les cinq États, faibles par eux-mêmes, et des divers systèmes qui ont été adoptés, il l'est de la plus grande importance du général Carrera puisque n'ayant pas pu le vaincre, et en ayant transigé avec lui, il a désarmé le Guatemala et a laissé Carrera armé. Et il sera responsable de toutes les conséquences. » En faisant référence au travail de Marure, I. Cumplido confirme que Carrera incarne désormais les aspirations populaires : CUMPLIDO, Ignacio, « Morazán en Guatemala », *op. cit*.

[230] Les procédés littéraires de parallélisme et de répétition sont particulièrement prisés par Morazán : « Ce n'est pas votre patrie…C'est notre patrie. » Le manifeste commence d'ailleurs avec une citation de Montesquieu : « Quand les traîtres à la patrie exercent les plus hauts postes, le gouvernement est oppresseur. » : MORAZÁN, Francisco, *Memorias…, op. cit.,* p. 73.

ses adversaires pour ne pas avoir respecté le peuple, lequel est érigé en juge et se veut lui-même l'unique dépositaire de la volonté populaire.[231] Morazán cherche ainsi à détruire la diabolisation de son image et à renverser la perspective en dressant une longue liste des faits « barbares » de Carrera, qualifié de sauvage, fanatique et assassin, et entre dans les détails pour faire appel aux émotions.[232]

Morazán établit une continuité entre le groupe qui revendiquait une annexion de l'Amérique Centrale au Mexique et ses adversaires politiques. Ces derniers étant identifiés à l'héritage colonial, ils représentent la force à combattre et sont considérés comme des barbares soutenus par le fanatisme religieux. Morazán définit son combat comme une lutte contre l'aristocratie :

> *Ni l'or du Guayape ni les perles du Golfe de Nicoya n'adorneront à nouveau la couronne du marquis de Aycinena, ni le peuple centraméricain ne verra plus ce signe déshonorant de l'ancien esclavage, mais si ce symbole de l'aristocratie devait à nouveau briller sur son front, ce serait le point de mire des tirs des soldats républicains.*[233]

Morazán prétend ainsi mener une lutte contre l'absolutisme de manière à en faire une « Guerre Juste ». Il fait toutefois référence à la nécessité d'une régénération de la patrie et envisage des réformes à effectuer pour le bien-être des centraméricains.[234] Morazán conclut le manifeste sur un ton prophétique, en annonçant à ses adversaires que la justice qui est de son côté les condamnera à errer comme les fils de Judas. Comme l'indique H. Umaña, « Morazán personnalise et humanise la patrie en la considérant comme un être qui peut être trouvé » et exprime ses passions au moyen d'expressions métaphoriques et hyperboliques, en particulier quand il se réfère à Carrera : « ce monstre aurait dû disparaître avec le choléra morbus

---

[231] *Idem*, p. 74. En écrivant généralement à la première personne du pluriel, Morazán cherche à faire de son programme politique un projet partagé par l'ensemble de la population. Il justifie son exil volontaire comme un sacrifice au nom du bien commun et accuse ses adversaires de conduite injuste, notamment Carrera qui aurait signé un accord avec le gouvernement du Salvador pour expatrier les exilés.

[232] *Idem*, pp. 88-89. Morazán fait la différence entre Carrera et le « vous » auquel il s'adresse, car ses adversaires ne sont pas animalisés comme l'est celui-ci bien qu'ils soient désormais alliés. Il considère que si Carrera est alors à la tête de l'État du Guatemala, c'est parce que ses adversaires « civilisés » (comprendre l'élite guatémaltèque traditionnelle) l'y ont mis. Il accuse Carrera d'avoir empoisonné les fleuves pour répandre une épidémie de choléra, ce dont Morazán est lui-même rendu responsable. Les faits relatés pour justifier la sauvagerie de l'ennemi sont donc semblables des deux côtés. Carrera est aussi accusé d'avoir forcé deux jeunes filles de la famille de Delgado à assister à l'exécution d'un juge. Sur un ton que nous considérons ironique, Morazán fait appel à la « Divine Providence » comme Carrera a coutume de le faire pour expliquer une balle reçue dans la poitrine, comme un « juste châtiment ». Morazán attribue à son tour à Carrera les termes de « perfide » et de « diabolique ».

[233] *Idem*, p. 88: « Ni el oro del Guayape ni las perlas del Golfo de Nicoya volverán a adornar la corona del marqués de Aycinena; ni el pueblo centroamericano verá esta señal oprobiosa de la antigua esclavitud, pero si alguna vez brillase en su frente este símbolo de la aristocracia, será el blanco de los tiros de los soldados republicanos." Le Marquis de Aycinena est accusé d'avoir favorisé la rébellion contre son gouvernement.

[234] *Idem*, p. 81 et pp. 86-87. Morazán réfute l'accusation selon laquelle la Constitution Fédérale est une copie de celle des États-Unis et affirme avoir adapté les modèles étrangers au contexte centraméricain.

asiatique qui l'a produit ».[235]

Si ce Manifeste s'inscrit dans une réaction immédiate aux circonstances qui l'ont poussé à s'exiler, Morazán est aussi attentif à son image en ayant la volonté de légitimer sa figure face à l'Histoire.[236] Il entreprend ainsi l'écriture de ses Mémoires, et commence par une réflexion sur la vérité historique et l'esprit de parti. Si son objectif est bien de se défendre des attaques de l'historiographie dénigrant son image, il promet « de ne pas dépasser les limites de la modération et de la décence ».[237] Il prétend alors écrire un ouvrage au caractère historique, en s'appuyant sur des documents et des témoignages « irréprochables » (en citant ses adversaires par exemple). Pour Morazán, l'origine de la situation conflictuelle dans laquelle l'Amérique Centrale a plongé se trouve dans l'élection de M.-J. Arce à la présidence de la République Fédérale alors que les peuples avaient choisi J.-C. del Valle, et il s'attache à détailler la conduite oppressive du premier.[238]

Il insiste sur l'opposition catégorique entre les deux partis politiques : d'un côté les défenseurs de la Constitution, c'est-à-dire de l'indépendance et de la liberté, de l'autre les partisans d'un système monarchique selon l'héritage colonial.[239] Morazán souligne également la valeur des soldats qui ont combattu sous ses ordres pour défendre leur patrie et leur foyer, contrairement aux « mercenaires » employés par ses adversaires.[240] Il prétend ainsi rendre hommage à la mémoire des patriotes héroïques qui sont tombés pour assurer la victoire de son armée. Il veut aussi relativiser les emprunts forcés qu'il a dû entreprendre pour financer la guerre : seuls les propriétaires qui avaient aidé ses adversaires ont été concernés, assure-t-il. Faute de temps, Morazán n'achève pas ses Mémoires, celles-ci se terminent sur la capitulation du Guatemala en 1829. Notons qu'il semblerait que ce texte n'ait été diffusé pour la première

[235] UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…, op. cit.*, p. 30.
[236] V.-H. Acuña estime d'ailleurs que ce manifeste peut aussi être envisagé comme un regard rétrospectif sur plusieurs décennies de libéralisme en Amérique Centrale. Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El liberalismo en tiempos de la independencia… », *op. cit.,* pp. 117-145.
[237] Morazán fait explicitement référence aux écrits de Montúfar y Coronado et de Arce, les considérant comme des pamphlets contre sa personne. Un peu plus loin, il cite l'ouvrage de Marure en soulignant que cet auteur est aussi devenu un de ses ennemis. Morazán assure qu'il a voulu entreprendre l'écriture de sa vie politique en prenant conscience que les critiques à son encontre se propageaient même parmi ses amis mais qu'il était difficile de rassembler la documentation nécessaire, et que son silence était mal interprété : MORAZÁN, Francisco, *Memorias…, op. cit*, p. 14.
[238] *Idem*, p. 16. Il juge que Arce a trahi sa patrie en ne respectant pas la Constitution et l'accuse d'avoir recherché une gloire guerrière en suivant les pas des conquistadors au lieu de respecter la loi. Notons que le terme « conquistador » est utilisé des deux côtés pour dénigrer l'adversaire et étant donné qu'il fait référence à la colonisation espagnole, il doit avoir une résonnance particulièrement forte dans le contexte postindépendance.
[239] *Idem*. Il se réfère en particulier aux familles Beltranena, Aycinena et Pavón et dénonce les prêtres et l'archevêque. Notons que s'il emploie le terme de « libéral » pour qualifier son propre parti, celui de « conservateur » n'apparaît pas et il utilise des termes péjoratifs pour désigner ses adversaires.
[240] *Idem*, p. 44. Il attribue ainsi ses victoires à l'enthousiasme et la foi en la patrie. Il insiste aussi sur le fait que ses offres de capitulation étaient toujours généreuses mais que ses adversaires ne les acceptaient pas ou bien de les respectaient pas.

fois en Amérique Centrale qu'en 1855 dans le journal *El Rol* de la ville de San Vicente au Salvador.[241] Il n'en reste pas moins que ces écrits de la main du personnage historique ont établi les éléments clés permettant son héroïsation même si, pour l'heure, face à son exil et à la mise en place de gouvernement de tendance conservatrice sous la domination de Carrera, c'est l'historiographie dénigrant sa figure qui est consolidée à l'échelle centraméricaine.

Conclusion du chapitre 1

Le caudillisme est un phénomène historique qui a imprégné la période post-indépendantiste en Amérique Centrale et c'est grâce à ses victoires militaires que Morazán se fait connaître sur la scène centraméricaine en tant que caudillo libéral. Dès son vivant, il est identifié avec l'idéal unioniste fédéral, prôné entre autres par les élites salvadoriennes, face à l'hégémonie guatémaltèque. Sa défaite militaire et politique devant Carrera en 1840 renverse l'idéologie dominante dans la région et le concept de civilisation change de personnification. Les deux caudillos ont ainsi beaucoup en commun : tous deux se sont servi du charisme obtenu sur les champs de bataille pour occuper les plus hautes fonctions de gouvernement. Ils ont été érigés en représentants des deux forces politiques en conflit, chacune revendiquant l'identification exclusive avec la volonté populaire. L'opposition radicale mise en scène entre les deux camps a notamment été développée autour de l'utilisation de la foi religieuse de Carrera et permet de distinguer clairement les différents projets de nations qui sont prônés. La diabolisation de Morazán et l'ascension de Carrera vont de pair, conduisant à l'exil du premier. Dans ce chapitre, nous avons montré que la réflexion à la fois personnelle et politique développée par les acteurs eux-mêmes avec l'écriture d'ouvrages au caractère historique renforce l'inscription de cette lutte dans une dimension transcendante. Morazán lui-même participe à ce débat « historiographique » immédiat, mettant ainsi en place une rhétorique patriotique justifiant ses actions au nom de principes absolus. Sans doute avait-on conscience de vivre une période historique déterminante, celle qui pourrait ensuite être considérée comme le mythe d'origine de la patrie. Les actions politiques devaient alors être justifiées face à la postérité.

[241] *Idem*. Les centraméricains responsables de l'édition de 1870 de ces Mémoires publiées à Paris par l'imprimerie des frères Rouge pensent qu'il aurait continué d'écrire en étant au Pérou, mais que son manuscrit se serait perdu lors de son retour en Amérique Centrale. Ils fondent cette hypothèse sur la promesse de Morazán d'omettre jusqu'à la fin de la guerre les détails qui pourraient ne pas être agréables à certains.

Chapitre 2. Impact de la mort de Morazán en Amérique Centrale (1842)

Suite à la victoire politique et militaire de Carrera, Morazán décide de s'exiler un temps avant de revenir en Amérique Centrale en 1842, pensant que son charisme lui ferait rapidement retrouver ses soutiens. Ses adversaires se chargent alors de réactiver l'image de l'anti-héros en tant qu'« ennemi commun » jusqu'à obtenir son exécution. La mise en scène de la mort de Morazán, le 15 septembre de la même année dans la capitale costaricienne, identifie sa personne avec le projet politique soutenu mais c'est bien la chute du « tyran » qui est alors célébrée à l'échelle de l'isthme. Ses partisans les plus fidèles n'en abandonnent pourtant pas l'idéal unioniste. En quel sens l'impact immédiat de la mort de Morazán consolide-t-il la dimension symbolique octroyée à ses actions de son vivant ?

I. 2. a. Retour de « l'ennemi commun » en Amérique Centrale

Morazán a reçu plusieurs appels qui le décidèrent à revenir de son exil. Il a d'abord été appelé par les libéraux costariciens alors qu'il se trouvait au Panama, le sollicitant pour renverser le gouvernement dictatorial de Braulio Carrillo. Morazán a préféré poursuivre son exil jusqu'au Pérou et c'est dans cet État qu'il reçoit la requête des libéraux nicaraguayens lui demandant de défendre le pays contre la menace d'invasion britannique.[242] Il met alors le cap vers l'Amérique Centrale au début de l'année 1842. Il accoste d'abord au Salvador, où il pense pouvoir facilement trouver des soutiens. Il envoie plusieurs notes au gouvernement salvadorien expliquant son retour en raison du patriotisme dont doivent faire preuve les centraméricains devant la menace de l'indépendance et de l'intégrité de la nation.[243] Il fait également circuler des notes aux gouvernements de l'Amérique Centrale insistant sur la

[242] MELÉNDEZ CHAVERRI, Carlos, « El verdadero Morazán », *op. cit*. Morazán identifié à l'unionisme représentait un espoir pour la souveraineté du Nicaragua car la nation centraméricaine était envisagée par certains comme l'unique moyen de faire face aux prétentions des puissances étrangères. F. Kinloch souligne par ailleurs que la propriété de la route du canal interocéanique a généré des conflits frontaliers entre le Nicaragua et le Costa Rica : KINLOCH TIJERINO, Frances, *Política y cultura en la transición al Estado-nación en Nicaragua, 1838-1858*, mémoire de master d'Histoire, Université du Costa Rica, 1999. Concernant le Costa Rica, le gouvernement de Carrillo avait pourtant contribué à l'amélioration de l'économie du pays, notamment avec la production de café : FERNÁNDEZ, José Antonio, « El proceso de la Independencia… », *op. cit.,* p. 286.

[243] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, 7850, 24 février 1842, "Nota de F. Morazán dirigida al Sr secretario jeneral del general del Estado del Salvador". Morazán affirme avoir décidé de revenir en ayant pris connaissance de la menace d'invasion « d'un peuple barbare », sans doute en référence aux populations miskito alliées de la Grande-Bretagne. Il mentionne une proclamation de l'État du Nicaragua signée le 22 du mois passé qui lui aurait confirmé les rumeurs : Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, num. 006973 bis, folleto 1, "Documentos publicados por Francisco Morazán para explicar su regreso a Centroamérica": "Circular que firma Francisco Morazán para desmentir las culpas que se le asignaron", signée à bord du *Bergantín Cruzador*, baie de La Unión, 15 février 1842.

nécessité de défendre l'honneur national pour obtenir « la respectabilité à l'extérieur », pour assurer la prospérité et la gloire et sortir enfin de « l'horrible anarchie et des désastres. »[244] Il assure de la sincérité de ses offres et n'a aucun doute sur le fait que celles-ci soient acceptées.[245] Sa cause est sacralisée, faisant de la patrie une religion. La volonté de Morazán de reconstruire l'Union est mise en avant dès les premiers moments de son retour et il envisage sa réorganisation pour le « bonheur de l'Amérique Centrale ».

Contrairement à ce qu'espérait Morazán, le gouvernement salvadorien se déclare hostile à son retour, avec beaucoup de délicatesse toutefois. Dans une note qui lui est adressée à bord de son bateau *Bergantín cruzador*, les autorités de l'État lui font savoir que l'on considère que ce sont « des motifs nobles et dignes d'un véritable centraméricain qui l'ont déterminé à revenir dans cet État pour offrir ses services pour l'indépendance et la liberté de la République. »[246] Antonio Cañas, qui signe cette lettre, assure que le gouvernement salvadorien aurait plaisir à accepter l'aide proposée mais souligne que les traités signés avec les autres États centraméricains l'empêchent d'agir seul. Il ajoute que la position politique de Morazán ne concorde pas avec celle des groupes qui revendiquent une réforme de la Constitution. Il décline ainsi aimablement son offre pour ne pas « causer de nouveaux maux au pays » considérant que sa participation mettrait fin aux espoirs de reconstruction de l'union de l'Amérique Centrale alors qu'une convention nationale est prévue dans les jours suivants à Chinandega.[247]

Le retour de Morazán est ainsi vu comme une source possible d'obstacle à l'union malgré la reconnaissance de ses bonnes intentions. Le ton du gouvernement salvadorien se durcit dans la mesure où il menace effectivement la paix du pays. Suite à la nouvelle de son arrivée, une manifestation hostile au gouvernement salvadorien et pro-Morazán a eu lieu dans le département de San Miguel. Face au risque d'une guerre civile, le caudillo est sommé de se retirer immédiatement du port de La Unión « en rendant les hommes », comme si des

[244] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, num 007849, 18 février 1842, "Circular de Francisco Morazán desde San Miguel al gobierno de Nicaragua, Honduras y Guatemala". C'est par sens du sacrifice que Morazán assure être revenu de son exil qu'il « s'était lui-même imposé pour la tranquillité des salvadoriens ». Il a totalement confiance en ses capacités et en son charisme qui le feraient de nouveau accepter comme caudillo par les centraméricains dans leur ensemble.
[245] "Nota de F. Morazán dirigida al Sr secretario jeneral del Estado del Salvador", *op. cit*.
[246] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, num. 007851, 18 février 1842, "Comunicaciñn del gobierno salvadoreðo a Francisco Morazán".
[247] Le pacte de Chinandega a été signé en avril 1842 par les gouvernements du Salvador, du Honduras et du Nicaragua. Au mois d'octobre de cette même année un autre pacte d'union a été signé incluant le Guatemala. Ces traités ont été avant tout des alliances défensives ou offensives contre Morazán. Voir : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 48.

salvadoriens avaient été enlevés.[248] Morazán est pourtant sûr de son succès même après avoir compris que le gouvernement allait envoyer des soldats pour l'empêcher de communiquer avec la terre ferme. Il insiste ainsi sur son objectif de paix assurant qu'il a tout fait pour éviter une confrontation militaire et cherche à effacer son image d'agitateur.[249]

Du fait de la difficulté des communications et du manque d'informations, les centraméricains ont du mal à prendre des décisions concernant le retour de Morazán. L'événement est considéré comme « une affaire extrêmement intéressante et de grande transcendance ». Même si beaucoup d'incertitudes sont exprimées, il ne fait aucun doute que Morazán est revenu avec un plan prémédité :

> *Ceux qui l'ont connu, et les autres aussi, ne pourront pas nier (nous ne le disons pas dans le but d'aduler ou de faire l'éloge de cet homme) qu'il pense avec calme et solidité et qu'il trace des plans avec justesse, qu'il sait unir et combiner pour leur exécution uniforme : lui a lu et il essaiera d'imiter les Généraux les plus célèbres, et même ses plus grands ennemis confessent qu'il possède des talents militaires qu'il a déployés dans des faits ostensibles ici comme ailleurs.*[250]

Son statut de caudillo de dimension centraméricaine et son charisme n'ont donc pas complètement disparu.[251] Les mérites reconnus à Morazán vont de pair avec le dénigrement de Carrera : la presse nicaraguayenne affirme qu'au Guatemala on ne supporte plus la barbarie du tyran. L'exil de Morazán est un élément qui joue en sa faveur car on estime que l'éloignement de la scène centraméricaine lui a permis de réfléchir avec calme à un plan solide pour la réorganisation de la République (peut-être est-ce là un indice concernant la circulation de son Manifeste de David). Ces propos sont soutenus par le fait qu'un grand nombre d'hommes s'est joint à Morazán spontanément. Malgré le charisme qui lui est attribué, le même auteur ne doute pas que son retour va provoquer une crise dans la région et

---

[248] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, num. 007851, "Comunicaciñn del gobierno salvadoreño a Francisco Morazán", note du 23 février 1842. Pour situer les différents lieux mentionnés, voir la carte du Salvador en Annexe (p. 514).

[249] Voir : Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, 7850, num. 9, "Comunicaciñn invasiñn Francisco Morazán": "Nota de F. Morazán dirigida al Sr secretario jeneral del Estado del Salvador", Acajutla, 8 mars 1842 et num. 10 : "Nota de Francisco Morazán Sr comandante de la divisiñn del Estado del El Salvador", Acajutla, 9 mars 1842.

[250] *Mentor Nicaragüense*, Universidad de Granada, 5 mars 1842, num. 19, éditorial ("No podrán negar (no lo decimos con ánimo de adular ni elogiar á tal hombre) que piensa con calma y solidez; y que traza planes con acierto que sabe unir y convinar para su uniforme ejecución: él ha leído y procura imitar a los más celebres Generales; y aun sus mayores enemigos confiesan que posee talentos militares que ha desplegado en hechos ostencibles tanto aqui como en otros. »). Ce journal est dirigé par le conservateur Fruto Chamorro. On ne confirme l'arrivée de Morazán dans le port de La Unión que le 5 mars faute de preuves. Morazán aurait également envoyé une note au gouvernement nicaraguayen que le rédacteur de l'article affirme avoir essayé d'obtenir mais sans succès.

[251] *Idem.* Selon cet article, le prestige de Morazán est dû à sa connaissance des peuples des États, à ses victoires militaires et à ses manières qui lui assurent un fort soutien populaire, notamment au Salvador. Ainsi, on ne doute pas qu'il ait été invité à revenir en Amérique Centrale, y compris par les habitants de Los Altos au Guatemala. Selon R.-L. Woodward les élites de cette région ont en effet continué de soutenir Morazán étant donné leur opposition à la domination de la ville de Guatemala : WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op.cit.,* p. 157.

la perspective d'une guerre est déplorée.

La neutralité du Nicaragua face à ces événements est ainsi revendiquée, considérant que cet État ne peut aider le Salvador en étant lui-même sans protection. On affirme que le traité d'entraide existant entre les deux pays ne peut être appliqué car l'État salvadorien se trouve alors divisé étant donné que des habitants se sont unis à Morazán et que des rumeurs courent sur la disparition du gouvernement. La ville de Granada publie un acte le 3 mars 1842 allant dans ce même sens, sans pour autant appeler au ralliement à Morazán. Il semble que la neutralité revendiquée soit le résultat de l'ignorance dans laquelle se trouve le peuple des projets du caudillo, limitant ainsi la problématique à l'État du Salvador. La raison de son retour étant « si obscure et mystérieuse », la confusion et l'incertitude poussent les nicaraguayens à ne pas vouloir intervenir dans les affaires des autres.[252] La peur d'être frappés par la vengeance de Morazán par la suite, si celui-ci venait à retrouver son pouvoir dans la région, peut aussi avoir joué en faveur de ces appels à la neutralité.

La guerre s'annonçant, Morazán préfère quitter le Salvador avec les troupes réunies dans cet État pour se diriger vers le Costa Rica afin de profiter du mécontentement de la population face au gouvernement de B. Carrillo. Il semble que ce dernier n'ait pas pris la mesure du danger bien que Morazán soit également considéré dans cet État comme « ennemi de la nation centraméricaine ».[253] Carrillo opte d'abord pour la voie diplomatique en échangeant des notes avec Morazán assurant que leur objectif commun est l'établissement d'un « gouvernement de paix et de civilisation » envisageant la réorganisation politique de l'Amérique Centrale.[254] Il envoie ensuite le général Vicente Villaseðor, d'origine salvadorienne, pour combattre Morazán, mais celui-ci décide de signer un pacte du nom de Jocote, destituant le gouvernement de Carrillo, lequel décide alors de s'exiler.[255] Des élections sont ensuite organisées, et Morazán est élu chef d'État du Costa Rica à l'unanimité.[256]

---

[252] *Idem.* On considère ici aussi que son retour met fin à l'espoir de la reconstruction de l'union centraméricaine lors de la réunion de Chinandega.

[253] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Gobierno, 29.808, folleto 15, Nota del Ministro General de Costa Rica, Cartago, 9 avril 1842.

[254] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, 7858, Lettres échangées entre B. Carrillo et F. Morazán, 10 avril et 10 juillet 1842.

[255] C'est le 15 avril que Villaseðor est nommé chef de l'armée costaricienne : MELÉNDEZ CHAVERRI, Carlos, « El verdadero Morazán », *op. cit*.

[256] Morazán aurait interdit à son armée de participer à cette élection. Voir le chapitre 2 de l'ouvrage : PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos históricos: Morazán, Saravia, Pinto », imprenta de Avelino Alsina, 1904, in MOLINA MORENO, Alberto*, Colección de libros escolares, op. cit*. La compilation réalisée par F. Pacheco est également disponible dans une version annotée aux Archives Nationales du Costa Rica (San José): Secretaría de guerra y marina, CR.AN.AH.SGM 010487, 1841-1842, –Copiador de la comunicaciñn sobre el fusilamiento de Francisco Morazán y Vicente Villaseðor".

L‘armée dirigée par Morazán est officiellement appelée « la division libératrice du Costa Rica », les autorités costariciennes considérant qu‘elle offre l‘espoir d‘une régénération politique assurant la paix.[257] On veut ainsi faire perdurer la mémoire de cette victoire et le 12 avril est déclaré jour de fête civique pour commémorer la « Libération » du Costa Rica, qui doit être célébré avec une messe solennelle d‘action de grâce. Quelques jours plus tard, on ajoute à ce décret une disposition concernant les armes de l‘État, sur lesquelles à l‘envers devrait apparaître un arbre de Jocote, figurant le lieu où le pacte avec Morazán a été signé. V. Villaseñor reçoit d‘ailleurs une médaille d‘or par décret de l‘Assemblée constituante car « avec enthousiasme, les véritables costariciens se sont unis aux libérateurs contre les oppresseurs ». On souligne désormais l‘ambition et la perfidie de Carrillo, lequel est désigné comme un tyran et despote.[258]

Morazán est personnellement remercié pour s‘être intéressé au sort du Costa Rica.[259] Si la dimension centraméricaine de son projet est entrevue, il semble que les costariciens soient persuadés qu‘il est intervenu dans cet État avant tout pour des raisons de politique locale. L‘assemblée émet un décret le 15 juillet déclarant Morazán « Libérateur » du pays et ordonne de réaliser son portrait pour le placer dans le salon de l‘Assemblée. Il devait être représenté avec une épée brandie dans la main droite et un laurier et une palme dans la main gauche, symbolisant le triomphe de la liberté et de la paix. Le 1 août, on affirme que ce décret n‘a pas été diffusé du fait de la « délicatesse » de Morazán mais il est demandé à ce qu‘il soit publié et qu‘il circule.[260]

La nouvelle de son retour provoque une grande peur dans les autres États centraméricains, et les appels se multiplient contre « l‘ennemi commun de l‘Amérique Centrale » qui cherche à « promouvoir la dissension et favoriser la discorde ».[261] M. Rivera, chef d‘État du Guatemala,

---

[257] Des reconnaissances sont exprimées officiellement : Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, 006960 bis, ―Proyecto de ley de los diputados contraidos a dar un voto de gratitud a la división de Francisco Morazán en Costa Rica. Aprobado.”, 19 juillet 1842. Il est ainsi établi, bien qu‘il n‘y ait pas eu de faits d‘armes qu‘« aussi noble entreprise est digne de l‘éternelle gratitude des costariciens (…) la mémoire de nos bienfaiteurs ne s‘effacera jamais de ceux qui ont un cœur pour la patrie et leurs noms méritent d‘être gravés en caractères indélébiles pour que la renommée de leur héroïsme se transmette à la postérité. »

[258] *Idem*. Notons que ces appellations de même que les critiques envers son gouvernement sont les mêmes que celles qui seront ensuite dirigées contre Morazán. C‘est ici le discours typique de justification d‘un soulèvement populaire contre un « mauvais gouvernement », avec l‘utilisation du terme « esclavage » qui fait sans doute référence à la situation coloniale.

[259] *Idem.* Il est « la main bienfaitrice qui, ne pouvant pas être indifférente à nos disgrâces et souffrances, a dirigé son regard vers nous et en abandonnant pour un moment la cause de nos frères, a voulu privilégier cette section affligée, en la désignant comme celle qui devait bénéficier de la première place dans la rédemption politique de l‘Amérique Centrale. »

[260] PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit*. De ces décrets, seuls les remerciements officiels ont effectivement été donnés.

[261] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, Sección de hacienda encargado del despacho general, décret num. 38, signé par M. Rivera le 16 mai 1842. Voir aussi : ―Circular del gobierno de Guatemala a los del Salvador,

considère qu'il s'agit d'une invasion et les gouvernements centraméricains décident de rompre les relations avec le Costa Rica pour ne pas altérer l'ordre dans la région. A. Cañas, depuis le Salvador, fait lui aussi appel à la nécessité d'unir les efforts entre les différents gouvernements liés par des traités.[262] On souhaite ainsi isoler le Costa Rica du reste de l'Amérique Centrale tant que Morazán est au pouvoir.

Des réflexions sont aussi menées autour du thème de la nationalité, et les adversaires politiques de Morazán n'interprètent pas tous de la même façon son projet centraméricain. Le fait qu'il ait qualifié son armée de « nationale » prouve pour certains que son objectif est de mettre en place un système centralisé autour de sa propre personne.[263] C'est alors au nom du fédéralisme qu'on exprime une opposition à la politique de Morazán. Cette affirmation est récurrente et va de pair avec la crainte qu'il cherche à réduire l'Amérique Centrale en esclavage.[264] La thématique de la tranquillité et de la paix est omniprésente dans la presse centraméricaine, c'est en s'appuyant sur celle-ci que sont justifiées les postures politiques.[265] On insiste sur le fait que ce soit le Costa Rica qui ait été envahi par Morazán pour souligner l'ignominie de celui-ci, en faisant référence aux mythes identitaires alors naissants d'un « pays pauvre et peu peuplé ».[266]

Ce discours dénigrant Morazán reprend et consolide les représentations de sa figure diffusées pour légitimer la nécessité de son exil notamment autour de l'accusation de n'être motivé que par un désir d'enrichissement personnel.[267] L'hypocrisie de Morazán est aussi démontrée par son attitude envers les anglais : ceux-ci lui réclament des propriétés acquises durant son administration et il aurait affirmé qu'une fois le gouvernement national restauré, il effectuerait les remboursements alors qu'en arrivant au Salvador il disait vouloir protéger la région contre les prétentions de l'Angleterre.[268] Le charisme certain dont jouit encore Morazán fait craindre à ses adversaires un nouveau conflit régional. Le thème de la conspiration est sous-jacent : la presse officielle du Guatemala accuse Agustín Guzmán, leader de la rébellion de la région de Los Altos, d'avoir aidé les partisans de Morazán à

Honduras y Nicaragua", *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 57, 18 août 1842.

[262] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Congreso, num. 7850, "Nota de A. Caðas del 10 de febrero del 1842 dirigida al Sr ministro general del departamento Estado de Nicaragua". Il prévient le gouvernement du Nicaragua que Morazán s'est emparé du port de La Uniñn et que le village de San Alejo s'est rebellé. Les gouvernements des États échangent autant que possible les informations dont ils disposent.

[263] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 45, 17 juin 1842.

[264] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 43, 3 juin 1842.

[265] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 55, 9 août 1842.

[266] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 58, 22 août 1842. Voir aussi : "El interés personal al descubierto", Guatemala, 23 juin 1842, signé par "el pregonero de la verdad", https://archive.org/details/manicontra00unseguat.

[267] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 52, 20 juillet 1842.

[268] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 59, 30 août 1842.

s‘emparer du Costa Rica, comme s‘il existait un réseau à l‘échelle de l‘Amérique Centrale organisé spécifiquement pour « faire le mal ».[269]

De son côté, Carrera, alors général en chef de l‘armée guatémaltèque, participe activement à la propagande contre Morazán. Il diffuse de nombreuses proclamations l‘accusant d‘être un conquérant avide de vengeance et de domination. Il fait appel à la « voix de la patrie » qui demande aux peuples de prendre les armes sous sa direction pour combattre le tyran qui a opprimé le Guatemala.[270] Carrera renoue avec son image de sauveur appelé à apporter la rédemption de la région sous couvert de la Providence.[271] Morazán est de nouveau converti en bouc émissaire qu‘il faut sacrifier pour que la communauté retrouve son équilibre et sa tranquillité, mais cette fois c‘est la mort qui est demandée.[272] Carrera a même adressé une proclamation au peuple costaricien, considérant que le Costa Rica, n‘ayant pas pris part aux guerres fédérales autant que les autres États, ne connaît pas encore la véritable personnalité de Morazán. Il souhaite ainsi donner sa vision de la situation politique de la région et s‘offre lui-même en modèle à suivre.[273] Il inscrit son propre combat dans une lutte transcendante que doivent suivre les costariciens au nom de la souveraineté des peuples. De cette manière, Carrera cherche à affirmer son statut d‘unique caudillo capable de faire face à Morazán.

Le gouvernement du Guatemala joue alors le rôle de leader de l‘opposition et M. Rivera appelle à ce que les États centraméricains prennent des décisions communes.[274] La référence au « glorieux » 19 mars est utilisée pour donner espoir en la victoire sur Morazán afin de retrouver la paix et le bien-être dans la région. Les proclamations de Carrera qui insistent inlassablement sur le combat contre la tyrannie sont systématiquement reproduites dans les journaux guatémaltèques et cette rhétorique est reprise dans la presse

[269] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 40, 17 mai 1842. A. Guzmán est un général d‘origine mexicaine.
[270] ―Manifiesto del Teniente y general en Jefe del Ejército del Estado de Guatemala, Rafael Carrera a los Estados coaligados”, 6 juin 1842, https://archive.org/details/manifdelten00carrguat.
[271] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 53, 28 juillet 1842. Voir aussi : ―El teniente general Rafael Carrera a los Estados aliados y a los pueblos que componen el de Guatemala”, 6 juin 1842, in *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 45, 17 juin 1842.
[272] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 41, 20 mai 1842: « l‘Amérique Centrale sera la tombe de Morazán ».
[273] « Para conocimiento del pueblo se imprime la siguiente proclama de Rafael Carrera teniente general y general en gefe del ejército del Estado de Guatemala a los habitantes del de Costarrica » in *Revista de los Archivos Nacionales*, San José Costa Rica, année XII, num. 9-10, septembre-octobre 1948 : « Nous avons initié la grande entreprise de renverser la tyrannie, en ne comptant sur d‘autre ressource que notre courage résolu à vaincre ou mourir, et, triomphant, nous n‘aspirons pas à nous rendre maîtres du pouvoir mais à former un gouvernement des peuples et pour les peuples. » Même si cette proclamation n‘a été reçue au Costa Rica qu‘après la mort de Morazán, elle est la preuve de la volonté de Carrera de s‘impliquer dans les affaires de cet État. Voir aussi : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 63, 17 septembre 1842.
[274] ―Proclama del presidente de Guatemala a los habitantes del Estado”, *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 41, 20 mai 1842.

salvadorienne.[275] On assiste ainsi à l'homogénéisation du discours autour de son image de tyran et de traître à l'échelle de l'Amérique Centrale. Au Nicaragua également, Morazán est accusé de vouloir attenter à la souveraineté des peuples et les habitants sont appelés à se défendre contre l'oppresseur par la raison ou par la force.[276] Cette critique n'est pas pour autant une défense de Carrillo dont l'ambition est critiquée car il est arrivé au pouvoir en renversant l'administration de Manuel Aguilar.[277] Carrera qualifie lui-même Carrillo d'opposant à la démocratie.[278]

I. 2. b. Mise en scène de l'exécution de Morazán

Rapidement, les décrets et réformes du gouvernement libéral de Morazán provoquent des polémiques au Costa Rica.[279] Le décret proclamant l'intégration de cet État à la République Fédérale d'Amérique Centrale et instaurant le service militaire obligatoire a été parmi les mesures les plus contestées en étant interprété comme une légitimation de l'usage de la force, aucun accord avec les autres gouvernements centraméricains n'étant alors envisageable.[280] La menace d'une guerre et la présence de troupes salvadoriennes en territoire costaricien lui font perdre le soutien populaire. Les costariciens n'ont pas voulu participer à l'effort de guerre (autant sur le plan financier que sur le plan humain), qui aurait commencé par une confrontation armée avec le Nicaragua sous prétexte que celui-ci voulait envahir la région frontalière du Guanacaste. Morazán est donc finalement considéré comme un intrus et son armée comme un envahisseur. Le comportement odieux de ses officiers est aussi mentionné, même si J.-M. Saravia, alors ministre de son gouvernement, fut une personnalité

[275] *Gaceta Oficial,* Guatemala, num. 46, 23 juin 1842. Il est question ici d'un article du *Correo semanario del Salvador* reproduit intégralement. Voir aussi un article du *Boletin oficial del Salvador*, num. 19, reproduit dans : *Gaceta Oficial*, Guatemala, 9 juillet 1842.
[276] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 47, 28 juin 1842.
[277] *Gaceta Oficial,* Guatemala, num. 46, 23 juin 1842. M. Aguilar, résidant alors au Salvador, n'aurait pas exprimé sa position face au retour de Morazán.
[278] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 45, 17 juin 1842.
[279] I. Molina considère que l'administration de Morazán a remis en cause la centralisation de l'État développée sous le gouvernement de Carrillo : MOLINA, Iván, « Poderes y educación en Costa Rica a finales del periodo colonial » in DÍAZ ARIAS, David et VIALES HURTADO, Ronny (ed.), *Independencias, Estados y polìtica(s)…, op. cit.* M. Cálix Suazo veut au contraire démontrer que le Costa Rica doit son régime démocratique à l'administration de Morazán. Voir : CÁLIX SUAZO, Miguel, « Morazán reconstructor del Estado de Costa Rica », *op. cit.,* pp. 3915-3932.
[280] —Decreto unionista de Costa Rica", 20 juillet 1842, in Fondation Enrique Bolaðos: http://sajurin.enriquebolanos.org/vega/docs//1842%20Decreto%20Unionista%20de%20Costa%20Rica.pdf
Pourtant les libéraux centraméricains, y compris au Costa Rica, utilisaient le terme de « nation » pour se référer à l'Amérique Centrale et « État » pour chaque entité politique qui constituait la Fédération. V.-H. Acuña considère ainsi que quand Morazán appelle les costariciens au rétablissement de la nation centraméricaine, il utilise un vocabulaire partagé (ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario polìtico… », *op. cit*., p. 64). C. Obregón affirme que les costariciens, de même que les nicaraguayens, étaient méfiants vis-à-vis d'une fédération conçue selon les intérêts des élites guatémaltèques et salvadoriennes : OBREGÓN QUESADA, Clotilde María, « General de la Confederación », *op. cit.*

admirée.[281] L'exécution du fils du *prócer* Pedro Molina, Manuel Angel, accusé de trahison, et ce malgré les supplications du père, a aussi été un événement essentiel pour le déclenchement de la rébellion.[282]

Ces critiques vont de pair avec une remise en question de la Constitution Fédérale de 1824 : Morazán est accusé de vouloir la rétablir sans réformes alors que l'opinion publique considère que l'expérience a montré qu'elle n'était pas adéquate.[283] La mise en doute des capacités de Morazán en tant que chef d'État reprend ainsi le dessus : il est accusé de ne pas servir les intérêts du peuple mais ses propres ambitions. La dichotomie entre la tyrannie et la civilisation, et leur personnification en Morazán et Carrera respectivement, continue de faire l'objet d'articles dans la presse centraméricaine.[284] Ces critiques sont légitimées en étant inscrites dans des réflexions générales à caractère universel : « Quand les nations ont un enthousiasme pour quelque caudillo, ce n'est pas pour le plaisir de se sacrifier gracieusement au service d'une personne mais parce que sa gloire, ou bien ses intérêts et son bien-être, sont liés à l'existence de celui qui les protège ».[285]

Dès le 17 août 1842, le gouvernement du Salvador envoie une note au Guatemala en l'informant que Morazán veut équiper le Costa Rica de canons mais que les peuples refusent « et qu'ils attendent seulement le mois de novembre pour lui enlever les armes et unir cet État aux autres ».[286] C'est le 11 septembre que commence le soulèvement à Alajuela, qui se propage à San José puis enfin à Cartago, les trois villes les plus importances du Costa Rica qui ne sont pas très éloignées les unes des autres.[287] Cette révolte « populaire » a choisi son chef en la personne du militaire d'origine portugaise Antonio Pinto.[288] Morazán est cantonné

---

[281] "Libro copiador de las comunicaciones del ministro general Saravia", *Revista de los Archivos Nacionales*, San José Costa Rica, num. 1-2, janvier-février 1943. José Miguel González Saravia, d'origine guatémaltèque, avait d'abord été nommé auditeur de guerre de l'armée fédérale de Morazán.

[282] Certains témoins insistent sur cet épisode pour expliquer le soulèvement : "Una carta sobre los últimos momentos del general Morazán, la escribe un testigo presencial del martirio. Costa Rica, Cartago, 4 octubre 1842", lettre reproduite dans la *Gaceta de Guatemala*, ainsi que dans *El redactor oficial de Honduras*, en décembre 1842 (*Anales de los Archivos Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, num 8, año 4, août 1970).

[283] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 48, 3 juillet 1842.

[284] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 54, 3 août 1842.

[285] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 48, 3 juillet 1842.

[286] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32912 leg. 1407 fol. 1 vuelto, 17 août 1842, "Informa el Ministro General de El Salvador al comisionado del de Guatemala tener información de que el general Morazán estaba apertrechado con cañones en Costa Rica pero que las gentes no lo quieren y que solo estaban aguardando el mes de noviembre para quitarle las armas y unir aquel Estado a los demás".

[287] Les actes concernant le soulèvement des trois villes, de même que d'autres documents relatifs à la révolte sont reproduits dans la presse guatémaltèque : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 74, 25 novembre 1842. Pour situer les villes, voir la carte du Costa Rica en Annexe (p. 514).

[288] PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit*., pp. 75-76. A. Pinto accepte de se mettre à la tête des rebelles costariciens dans une proclamation signée le 11 septembre où il appelle à prendre les armes en exaltant l'héroïsme des soldats pour « libérer vos compagnes sensibles dont les larmes ont baigné les maillons de ces chaînes ». Ce document publié dans le *Boletín Nicaragüense* du 5 octobre 1842 est

dans son quartier général mais refuse une capitulation proposée par des membres de l'élite costaricienne qui lui annoncent : « Vous êtes sur un volcan, et ce volcan va exploser. De vous dépend, général Morazán, votre sort et celui de vos compagnons. »[289]

Morazán organise alors une sortie en force de son quartier général et s'enfuit vers la ville de Cartago où il pense trouver refuge auprès de son ami d'origine salvadorienne et commandant de la ville, Pedro de Mayorga. Mais celui-ci le fait prisonnier dans sa maison et envoie une lettre à A. Pinto lui annonçant avoir « accompli sa mission ».[290] Le général Saravia, fait prisonnier avec Morazán, s'est donné la mort quand on allait lui mettre des menottes.[291] Villaseñor, également prisonnier, a aussi tenté de se suicider en se donnant des coups de couteau mais ses compagnons l'en ont empêché. Seul Morazán serait resté impassible, avec une blessure à la tête sans gravité. Les deux prisonniers encore vivants sont alors conduits à San José, et sont condamnés à être fusillés, sans jugement préalable. La décision de l'exécution aurait été prise par le peuple, malgré les appels au calme de A. Pinto. On a laissé trois heures à Morazán pour écrire son testament dans lequel il s'identifie avec l'idéal défendu :

> *JE DÉCLARE : que mon amour pour l'Amérique Centrale meurt avec moi. J'incite la jeunesse, qui est appelée à donner vie à ce pays, que je laisse avec regret se trouver dans l'anarchie, et je désire qu'ils imitent (sic) mon exemple de mourir avec fermeté avant que de ne le laisser abandonné au désordre, dans lequel malheureusement il se trouve aujourd'hui.*[292]

Il affirme ainsi ne pas avoir abandonné son projet politique et ce jusqu'à la fin, assumant sa mort comme un sacrifice en vue du bien commun et octroyant une dimension transcendante à l'idéal unioniste pour lequel il s'était battu.[293] Malgré le fait qu'il dénonce sa mort comme

---

reproduit dans : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José Costa Rica, année VI, num. 9-10, septembre-octobre 1942, p. 485. A. Pinto s'était battu en tant que républicain en 1823 dans la bataille de Ochomogo contre les monarchistes de la ville de Cartago et est lié par sa famille au parti de Carrillo.

[289] *Idem*. C'est Juan Mora Fernández qui s'est ainsi adressé à Morazán. Le prêtre José Antonio Castro faisait également partie de la commission de négociation.

[290] *Idem*. Soulignons cependant que cette « trahison » n'apparaît pas dans le testament de Morazán, où seul le manque de parole du mandataire Spinach est mentionné : MORAZÁN, Francisco, *Memorias…, op. cit.,* p 100.

[291] *Idem* : "Carta de Juan Freses Ñeco al seðor general en jefe de los pueblos unidos", 14 septembre 1842. Saravia se serait donné la mort avec du poison qu'il portait sur lui. Il avait essayé de se suicider une première fois avec un pistolet mais Morazán l'en aurait empêché.

[292] MORAZÁN, Francisco, *Memorias…, op.cit.*, p. 100 : "DECLARO : que mi amor a Centro América muere conmigo. Excito a la juventud, que es la llamada a dar vida a este país, que dejo con sentimiento por quedar anarquizado, y deseo que imiten mi ejemplo de morir con firmeza antes de dejarlo al desorden en que desgraciadamente hoy se encuentra". Morazán déclare avoir tâché de donner un « gouvernement de lois » au Costa Rica, soulignant ainsi son respect de la volonté populaire. Il insiste sur les deux échelles, locale et centraméricaine, de son projet politique. Morazán explique que les soldats qu'il a réunis avaient pour mission de défendre le Guanacaste face aux prétentions du Nicaragua et que seuls ceux qui y étaient disposés auraient été mobilisés pour reconstruire la République « parce que jamais une œuvre semblable n'est réalisée avec des hommes forcés. »

[293] *Idem*, p. 99. Son sacrifice est aussi souligné par le fait qu'il aura dépensé toute sa fortune dans son projet politique, assumant même des dettes. Il réfute ainsi la critique d'enrichissement personnel comme motif d'action.

un assassinat, il pardonne à ses ennemis et leur souhaite même beaucoup de bien, mettant ainsi en relief sa grandeur. Dans le même temps, il reconnaît les erreurs qu'il a commises tout en insistant sur le caractère désintéressé de ses intentions. Comprenant la transcendance que son idéal pouvait obtenir avec son exécution, et préoccupé par son image face à la postérité, Morazán fait de son testament un appel aux générations futures à suivre son exemple. En ce sens, nous envisageons ce texte comme une confirmation de la préoccupation du personnage historique concernant la mémoire de sa figure.[294]

Morazán et Villaseñor sont fusillés ensemble le 15 septembre 1842, jour du 21ème anniversaire de l'indépendance de l'Amérique Centrale.[295] Alors que Villaseñor, blessé, est assis, les yeux bandés et le dos tourné comme un traître, Morazán est debout, les yeux ouverts et dit à son compagnon : « mon cher ami, la postérité nous rendra justice ». Il a lui-même donné l'ordre de tirer, mettant ainsi en scène sa sérénité face à la mort. Après la première décharge, Morazán a encore eu un souffle pour dire « je suis encore vivant… ».[296] L'importance accordée à cet événement est immédiate : quelques jours après son exécution, la fosse a été ouverte, certaines personnes voulant vérifier que c'était bien le cadavre de Morazán dont il s'agissait, comme si la nouvelle avait du mal à être crue.[297]

Dès le lendemain de l'exécution, A. Pinto émet un décret annonçant à ceux qui se sont battu avec Morazán qu'ils sont invités à se rendre pour le respect de leurs vies et propriétés, bien qu'en état d'arrestation jusqu'à la reddition du général Isidoro Saget.[298] Il diffuse un message aux peuples du Costa Rica dans lequel il affirme que la mort de Morazán permet aux habitants de l'État de retrouver leur tranquillité selon les traits identitaires en cours d'élaboration.[299] Les costariciens sont d'ailleurs héroïsés et Morazán diabolisé, selon une

---

Morazán affirme de plus avoir rectifié son projet politique concernant la nation centraméricaine en envisageant des réformes à la constitution fédérale comme les peuples le revendiquaient.

[294] *Idem*. Il voulait d'ailleurs imprimer et diffuser son testament et aurait aussi demandé l'autorisation d'écrire un Manifeste adressé aux peuples centraméricains, ce qui lui a été refusé, révélant sans doute la prise de conscience du danger que la défense écrite des actions de Morazán représentait pour ses adversaires.

[295] *Idem*. Morazán a lui-même souligné la concordance entre les dates dans son testament. Il aurait d'ailleurs dit en entrant dans San José avant d'être exécuté : « Avec quelle solennité on célèbre l'indépendance ! »

[296] Voir l'extrait du témoignage de Carlos Ulloa, reproduit dans : CANIZALES, Rolando, et PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo… », *op. cit.*, p. 1282.

[297] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 73, 13 novembre 1842. Il s'agit d'une lettre signée par Francisco de Paula Gutiérrez également publiée dans le numéro du 30 décembre 1842 de *El Redactor Oficial de Honduras*. L'auteur estime à 5000 le nombre de costariciens armés de fusils et de pierres, dont des femmes, et assure que les officiers, très peu nombreux, n'ont pas été nécessaires à la victoire.

[298] Décret signé par A. Pinto le 16 septembre 1842, in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos históricos… », *op. cit*., chap. 3. I. Saget, général d'origine française, a été un des plus fidèles soutiens de Morazán.

[299] —Degeneral en gefe a los pueblos de Costarrica", message de Antonio Pinto, San José, 16 septembre 1842 in *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, Costa Rica, année XII, num. 9-10, sept-oct 1948. Cette lettre est reproduite dans : *Gaceta Oficial extraordinaria*, Guatemala, numéro 69, 21 octobre 1842 : « Morazán est mort,

perspective manichéenne. Bien que la dimension régionale de l'événement soit aussi mise en avant, c'est l'unité au sein du Costa Rica qui est avant tout soulignée. Un paradoxe peut être relevé : le fait que le Costa Rica ait commencé à créer une identité locale autour du mythe d'un peuple pacifique et que ce soit là une justification de la rébellion armée et de l'exécution de Morazán.[300]

Le 21 septembre, A. Pinto envoie une circulaire aux gouvernements centraméricains pour rendre compte de la situation et expliquer la décision prise d'exécuter le caudillo du fait de son gouvernement tyrannique qui cherchait à reconstruire la République Fédérale sous sa domination.[301] Les autorités costariciennes justifient ainsi la mort de Morazán comme « une triste leçon pour les tyrans, mais salutaire pour les peuples qui ont su faire usage de leurs droits imprescriptibles. »[302] De cette manière, le soulèvement et son dénouement sont légitimés en vertu du droit des peuples à se rebeller contre un gouvernement considéré comme injuste.[303] S. Alda considère que la légitimation d'une révolution au motif de sauver les principes républicains a été récurrente tout au long du XIX^{ème} siècle et que la reconnaissance du droit à l'insurrection est à inscrire dans une conception de pacte de la société.[304] C'est précisément ce qui est reproché à Morazán : ne pas avoir pris en compte les revendications du peuple costaricien dans son projet politique qui était tourné vers l'extérieur dans le but de reconstruire l'union. Il est ainsi accusé de ne pas avoir respecté son engagement de rétablir un gouvernement démocratique au Costa Rica suite à la dictature de Carrillo, ce pourquoi il avait été appelé. C'est donc au nom de la souveraineté populaire bafouée que le peuple affirme avoir pris les armes contre le tyran pour permettre l'organisation de nouvelles élections.

---

le caudillo des esclaves faibles est mort : les habitants de l'Amérique Centrale se dédient à partir d'aujourd'hui à cultiver la terre, en savourant, avec leurs chères familles, le doux nectar de leur tranquillité retrouvée ».

[300] Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Las concepciones de la comunidad política… », *op. cit.,* pp. 27-40. Nous reviendrons sur la polémique concernant les mythes identitaires costariciens dans le chapitre suivant.

[301] —Circular de A. Pinto a los gobiernos centroamericanos dando cuenta de la situaciñn", 21 septembre 1842, in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit.*, chap. 2.

[302] « Nota de José María Alfaro del 30 de setiembre de 1842 », *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, Costa Rica, année XII, num. 9-10, sept-oct 1948. Le 30 septembre, le lendemain de la réception du manifeste de Carrera adressé au peuple costaricien l'appelant à prendre les armes, José Marìa Alfaro rédige une note affirmant que le soulèvement populaire a confirmé les arguments qui y étaient exposés.

[303] Des personnalités politiques comme Manuel Irrungaray écrivent également pour justifier l'exécution de Morazán. Le langage utilisé n'est pas le même suivant que l'écrit soit privé ou public: alors que dans le premier cas, le ton est particulièrement agressif envers le « tyran », dans le second cas, la rhétorique est plus souple de manière à ne pas attirer les foudres de ses partisans sur les costariciens, dont le caractère pacifique est souligné (l'article est signé le 21 novembre 1842). Voir : *Revista de Costa Rica*, San José, 6 (4), avril 1925, pp. 80-89.

[304] ALDA MEJÍAS, Sonia, « Las revoluciones liberales y su legitimidad: la restauración del orden republicano. El caso centroamericano 1870-1876 » in *Revista de Historia*, San José, num. 45, 2002, p. 230. X. Avendaño souligne que ce droit à la résistance correspond à une conception traditionnelle de la société selon laquelle le pouvoir est délégué et peut être destitué s'il ne répond pas au bien commun, révélant que la finalité du système représentatif n'avait pas été totalement assumée. Voir : AVENDAÑO ROJAS, Xiomara, *Centroamérica entre lo antiguo y lo moderno…, op. cit.,* p. 210.

Son exécution est immédiatement considérée comme un événement à justifier face à l'Histoire. Dès 1843, le gouvernement costaricien souhaite publier un ouvrage compilant des documents historiques de façon à légitimer la conduite de cet État face au reste de l'Amérique Centrale, en prouvant que son peuple a agi dans son droit et avec beaucoup de courage.[305] Cet ouvrage a pour objectif de diffuser à l'échelle de la région les preuves justifiant l'exécution de Morazán, sans doute afin d'éviter tout désir de vengeance de la part de ses partisans. Il semble aussi que le gouvernement costaricien envisage le long terme en souhaitant laisser un témoignage à la postérité. Les autorités costariciennes avaient probablement pris conscience de la possibilité pour les admirateurs de Morazán d'élaborer une mémoire héroïque et du danger que cela pouvait représenter pour cet État. Soulignons d'ailleurs que la figure de Morazán n'est pas totalement dénigrée et que son courage est reconnu. Notons également que la chronologie des événements à justifier est bien délimitée et ne concerne que l'histoire locale : de l'arrivée de Morazán en territoire costaricien jusqu'au départ de ses partisans.

I. 2. c. Célébration de la mort du « tyran »

À cause de la difficulté des communications, la nouvelle de la mort de Morazán met du temps pour être diffusée en Amérique Centrale.[306] Peut-être aussi avait-on du mal à croire l'événement, des preuves étaient attendues avec impatience.[307] Selon R.-L. Woodward, c'est le 17 octobre que la capitale du Guatemala apprend la mort de Morazán.[308] Un bulletin nicaraguayen qui rend compte des détails de sa chute et de son exécution est reproduit intégralement dans un numéro extraordinaire de la *Gaceta Oficial* du Guatemala le 21 octobre.[309] Le 11 novembre, ce même journal annonce pouvoir enfin confirmer la nouvelle.[310]

---

[305] *Mentor costarricense*, San José, imprenta del Estado, num. 16, 29 avril 1843: ―Útil recuerdo", pp. 58-59 : « Justice sera faite au gouvernement si on publie l'histoire de sa glorieuse révolution avec tous les documents qui la soutiennent et l'illustrent. » Une des premières mesures prises par le gouvernement costaricien établi suite à la mort de Morazán, avec José María Alfaro Zamora (chef de l'État) et José Marìa Castro Madriz (ministre général), a été d'annoncer la publication du journal *Mentor costarricense* (le premier numéro date du 1er novembre 1842). Le but était de diffuser leur version des événements, du fait de la difficulté des communications entre les États centraméricains.

[306] Le 5 octobre encore, le Guatemala n'avait d'informations que jusqu'au mois d'août concernant les désordres causés par les officiers de Morazán au Costa Rica : *Gaceta oficial* Guatemala, num. 66, 5 octobre 1842.

[307] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B91.1 exp. 31737 leg. 1301, 1842, ―Para que el administrador general de correos gratifique en forma especial al correo que desde San Miguel condujo la correspondencia relativa al fusilamiento en Costa Rica del general Morazán".

[308] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.,* p. 215. Cet auteur fait aussi référence à une proclamation publiée au Guatemala où le nom de Morazán est même apparu à l'envers.

[309] *Boletín Nicaragüense,* num. 12, 28 septembre 1842, in *Gaceta Oficial Extraordinaria*, Guatemala, num. 69, 21 octobre 1842. Le 23 octobre le commandant de Chiquimula informe le secrétariat du gouvernement qu'il a intercepté un bulletin informant de l'exécution de Morazán, de l'empoisonnement de Saravia et de la tentative de suicide de Villaseðor. S'il s'agit bien du même bulletin nicaraguayen, cela prouve que les communications étaient difficiles même au sein des États puisque celui-ci avait déjà été reproduit dans la *Gaceta* deux jours

À mesure que les informations circulent, la presse continue de donner des détails du soulèvement au Costa Rica, dont la dimension régionale ne fait aucun doute : « l'amour pour Morazán doit se mesurer par la joie et l'enthousiasme avec lequel on a célébré sa fin dans tous les États. »[311]

À l'échelle de l'Amérique Centrale, l'exécution de Morazán est considérée comme un soulagement, événement qui met fin à une époque perçue comme anarchique.[312] Le fait qu'il ait été exécuté au Costa Rica en fournit la preuve selon ses adversaires qui considèrent ce peuple comme l'un des plus pacifiques d'Amérique Latine, montrant ainsi le degré d'exaspération.[313] L'identification entre sa figure et son idéal était justement le problème pour ses détracteurs car il « pensait que la nationalité de l'Amérique Centrale et sa propre personne étaient une même chose, de sorte qu'il considérait tout le pays comme un patrimoine féodal qui lui appartenait en pleine propriété. »[314] Une fois la nouvelle confirmée, les gouvernements centraméricains envoient leurs félicitations aux autorités costariciennes. Depuis le Guatemala, le chef de l'État M. Rivera exalte l'héroïsme du peuple costaricien et utilise une rhétorique religieuse pour justifier les événements.[315] La mort de Morazán est envisagée comme un « triomphe favorisé par le ciel ».[316]

C'est aussi l'interprétation de Carrera qui félicite A. Pinto pour sa victoire et célèbre le courage des costariciens.[317] Dans le numéro de la *Gaceta Oficial* du Guatemala du 28 octobre,

---

auparavant : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B119.2 exp. 57855 leg. 2530, 23 octobre 1842, "Informa el comandante de armas de chiquimula a la secretaria general del gobierno del Salvador relativo a los acontecimientos habidos en Costa Rica que determinaron el fusilamiento del general Morazán y la muerte de algunos de sus acompaðantes".

[310] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 72, 11 novembre 1842.

[311] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 73, 13 novembre 1842. Il est précisé que les détails reproduits dans ce numéro proviennent du journal officiel du Belize. Les informations circulent ainsi également du côté atlantique, peut-être à cause de la présence de la Grande Bretagne.

[312] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 70, 28 octobre 1842.

[313] Voir : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 72, 11 novembre 1842; et *Gaceta oficial*, Guatemala, num. 77, 17 décembre 1842. Depuis le Nicaragua, Simón Orosco envoie une lettre au Guatemala publiée dans le numéro 12 du *Boletín nicaragüense* où il souligne le contraste entre les prétentions de Morazán les sentiments pacifiques des costariciens. Voir : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José Costa Rica, année VI, num. 9-10, septembre-octobre 1942, p. 487.

[314] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 72, 11 novembre 1842.

[315] "El presidente del Estado de Guatemala a sus habitantes" in *Gaceta oficial*, Guatemala, num. 70, 28 octobre 1842. J.-J. Aycinena lui aussi envoie plusieurs courriers au Costa Rica pour justifier le soulèvement de cet État. Il utilise également une rhétorique religieuse désignant Morazán comme le « Mal » qui a « reçu le digne châtiment qu'il méritait. » : Lettre de J. J. de Aycinena, secrétaire général du gouvernement guatémaltèque à son homologue costaricien, 4 novembre 1842 : *Mentor costarricense*, San José, num. 1, 31 décembre 1842, p. 1.

[316] "El presidente de Guatemala a los habitantes de Costa Rica. Triunfo favorecido por el cielo. 21 octubre. M. Rivera Paz" in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit*. Le 11 avril est commémoré comme « le jour malheureux où le tyran de l'Amérique Centrale s'est emparé du peuple du Costarrica ».

[317] "Carta de Rafael Carrera al general en jefe del ejercito de Costa Rica", s.f. in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit*. Depuis la ville de Quetzaltenango, il envoie un autre message au Costa Rica pour approuver le soulèvement comme un « droit sacré » face à la tyrannie de Morazán : Lettre de

suite au message du chef de l'État concernant la mort de Morazán, une proclamation de Carrera est reproduite, ce qui démontre sa grande influence. Le gouvernement guatémaltèque invite à célébrer « avec des démonstrations d'allégresse le rétablissement de la paix en Amérique Centrale. » Le 21 octobre, un décret ordonne la tenue d'une messe d'action de grâce dans la capitale et dans tous les chefs-lieux des départements. Carrera informe qu'un carillonnement général des cloches a eu lieu le jour suivant et qu'une messe d'action de grâce a été célébrée ainsi qu'un Te Deum.[318] La nouvelle avait déjà été saluée au Guatemala par des dianes et des salves d'artillerie le 20 octobre à 6h de l'après-midi pour « annoncer au public la confirmation des nouvelles intéressantes de la défaite de la faction de Morazán ».[319] On veut ainsi favoriser la participation de la population à la célébration de l'événement et le gouvernement guatémaltèque ordonne la compilation et publication des documents y ayant trait « pour la connaissance et satisfaction de tous les habitants ».[320]

Le gouvernement salvadorien exalte également l'héroïsme du peuple costaricien qui a donné lieu aux « heureux événements du 15 septembre ».[321] Y compris au Salvador donc, c'est la mort du tyran qui a été célébrée et l'envoi d'une épée en or à A. Pinto est décrété considérant « qu'à la tête de l'armée et des peuples héroïques de l'État du Costa Rica, il a sauvé les autres États de l'union centraméricaine des malheurs d'une guerre civile sanglante dans laquelle le défunt Général Francisco Morazán et ses complices ont essayé de l'enfoncer. »[322] On lui accorde le statut de « caudillo de la victoire » avec le grade de Général de Division de l'armée salvadorienne. La valorisation du rôle de A. Pinto dans la chute de Morazán est un moyen pour les salvadoriens de minimiser celui de Carrera.

Rafael Carrera depuis la ville de Quetzaltenango au ministre général du gouvernement du Costa Rica (Archivo Nacional de Costa Rica, Fond Gouvernement, 27.789, 20 novembre 1842).

[318] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 70, 28 octobre 1842, "El presidente del Estado de Guatemala a sus habitantes" et "Mensaje de Rafael Carrera a sus compatriotas". Le décret du 21 octobre 1842, signé par M. Rivera, y est aussi reproduit. Il est également noté que les compagnons de Morazán tels que Cabañas ont été assurés de leurs vies et que leurs propriétés seraient protégées sur ordre de A. Pinto. Le maire de Amatitlán informe que le dimanche 13 novembre un Te Deum a bien été célébré dans le chef-lieu : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B119.3 exp. 59123 leg. 2545, 19 novembre 1842, "Informa el corregidor de Amatitlán que en cumplimiento del decreto de fecha del 21 del anterior, el domingo 13 se celebró en la cabecera el Te Deum con salvas por las plausibles noticias recibidas de Costa Rica". Notons que les nouvelles sont encore qualifiées de « plausibles » au mois de novembre, mettant en relief la difficulté de croire avec certitude à la mort de Morazán.

[319] *Gaceta Oficial extraordinaria*, Guatemala, num. 69, 21 octobre 1842. On ne nie pas tout honneur à Morazán car il est affirmé qu'il fut fusillé « en commandant lui-même son escorte ». Le message de A. Pinto intitulé "Vive la Patrie!" est reproduit dans ce numéro.

[320] Voir : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José Costa Rica, année VI, num. 9-10, septembre-octobre 1942. C'est l'imprimerie de l'armée qui est chargée de publier la compilation.

[321] "Carta de Tomas Muðoz del Salvador a Antonio Pinto", s.f, in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit.*.

[322] Décret du 12 octobre 1842, San Vicente, El Salvador, in *Mentor Costarricense*, San José, num. 9, 4 mars 1843, p. 35. L'épée garnie d'or devait porter l'inscription « la gratitude du gouvernement, de l'armée et du peuple salvadorien à l'illustre caudillo de l'armée et du peuple costaricien pour le mémorable combat des 12, 13, 14, et 15 septembre 1842. »

Le gouvernement du Honduras envoie lui aussi un message de reconnaissance au Costa Rica et Francisco Alvarado contacte A. Pinto pour rétablir les relations entre les deux pays qui existaient avant « l'invasion » de Morazán. [323] Dans cet État également, on cherche à justifier le soulèvement populaire en affirmant que s'il est vrai que l'assemblée du Costa Rica, présidée par J.-F. Peralta, avait autorisé Morazán à unifier l'Amérique Centrale « qui était l'idéal de ce général », ce n'était pas ce que voulait le peuple costaricien qui refusait de faire la guerre.[324] Les municipalités de Curarén, Reitoca et Yoro ont d'ailleurs célébré la mort de « l'ennemi cruel ».[325] Le Père Trinidad Reyes a aussi donné l'ordre de faire résonner les cloches des églises de l'État en signe d'allégresse.[326] Ce dernier a également écrit un poème offensif pour célébrer la mort de Morazán « l'hérétique ».[327]

Les gouvernements centraméricains renouent les relations diplomatiques avec le Costa Rica après la mort de Morazán, considérant que cet État est « revenu au sein de l'Union ».[328] Le caudillo est accusé de la désintégration de la République pour avoir séparé le Costa Rica du reste de la région, la preuve étant qu'une de ses premières décisions en tant que gouvernant fut d'interdire la sortie de courriers ou de personnes vers les autres États, s'opposant ainsi « au sentiment de tout bon costaricien ».[329] Carrera insiste sur les liens fraternels qui unissent les peuples d'Amérique Centrale et envisage la disparition de l'ennemi commun comme un espoir pour rétablir l'union des États.[330] Il ne s'agit pas donc d'un sentiment séparatiste ouvertement exprimé : l'Amérique Centrale est toujours désignée comme la patrie commune.

---

[323] —S restablecen relaciones entre Honduras y Costa Rica" in *Anales Archivo Nacional de Honduras*, Tegucigalpa, année 1, num. 2, décembre 1967.

[324] Proclamation du 23 septembre signée, entre autres, par José María Castro, Juan de los Santos Madriz, et José Rafael de Gallegos, in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit.*

[325] —Municipalidades de Curarén, Reitoca y Yoro celebran la muerte de Morazan, 1842" in *Anales Archivo Nacional de Honduras*, Tegucigalpa, année 1, num. 2, décembre 1967.

[326] *La Gaceta Oficial*, Guatemala, 28 octobre 1842 et *Anales del Archivo Nacional de Honduras*, Tegucigalpa, année 1, num. 2, décembre 1967. T. Reyes a été partisan de Morazán puis s'est converti en un de ses adversaires suite aux mesures prises par celui-ci contre l'Église.

[327] —Ici gît enseveli/ le pervers Morazán/ qui parmi les fils d'Adam/ s'est distingué comme méchant./ Plus que Cacon il fut voleur/ Plus cruel que Pierre d'Espagne/ Implacable fut sa rage/ Contre notre religion.// Il a exterminé les réguliers/ utilisé leurs capitaux/ fusillé des curés/ détruit des temples et des autels.// Dix années il a donné au Centre/ des leçons d'immoralité/ dans son gouvernement ; et des vauriens/ sur des destins il a mis:// Écarte toi marcheur/ de l'atmosphère infestée/ où repose cette canaille/ dans sa dernière demeure." Voir : RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.,* note 8. Notons que Morazán est comparé aux colons espagnols, procédé que lui-même utilisait pour dénigrer ses adversaires.

[328] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 33000 leg. 1412 fol. 34-35, 18 novembre 1842, —El secretario de relaciones del gobierno de Guatemala informa al encargado de negocios guatemalteco en México que Costa Rica a (sic) vuelto al seno de la unión después de la caída del general Morazán y de su fusilamiento en San José el pasado 15 de sep."

[329] Lettre de J. J. de Aycinena, en tant que secrétaire général du gouvernement guatémaltèque à son homologue costaricien, 4 novembre 1842 : *Mentor costarricense*, San José, num. 1, 31 décembre 1842, p. 1.

[330] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Gobierno, 27.789, 20 novembre 1842, Lettre de Rafael Carrera depuis la ville de Quetzaltenango au ministre général du gouvernement du Costa Rica : « une cause unique sera celle que nous soutiendrons et une seule poitrine sera celle qui sera présentée aux ennemis de l'ordre et de la tranquillité publique ». On voit bien qu'il prétend contrôler la politique dans toute la région.

Après la mort de Morazán, la nécessité de l'union centraméricaine est mise en avant, même au Costa Rica, face à la situation chaotique de la région :

> *Si les États de l'Amérique Centrale étaient unis et qu'il existait entre eux un gouvernement général, il ne serait pas facile d'abuser de sa tolérance et de sa souffrance : ses gouvernements intérieurs ne seraient pas exposés aux vicissitudes ni à l'ambition du premier aventurier qui voudrait les renverser pour les superviser et manier l'État à sa guise.*[331]

Ainsi, le désir d'indépendance des États n'est pas encore une revendication généralisée, et le soulèvement à l'encontre de Morazán est moins justifié par la peur de revenir à l'union que par le mécontentement vis-à-vis des moyens employés.[332] Le Costa Rica refuse que l'on croie que cette rébellion refléterait le sentiment séparatiste du peuple. José Castro Madriz, ministre du gouvernement, fonde en 1842 le journal officiel *Mentor Costarricense* avec une rubrique « nationalité » incluant des commentaires sur la possibilité du renouveau de la Fédération.[333] Les réflexions concernant les formes possibles de gouvernement continuent d'être développées dans la presse centraméricaine notamment autour du thème de l'instruction publique et du débat entre fédéralisme et centralisme.[334] La gestion des finances publiques préoccupe particulièrement les costariciens : le fait qu'elles puissent être utilisées pour préparer la guerre semble être un motif majeur de réprobation.[335]

Une distinction entre tyrans est élaborée à partir des figures de Morazán et de Carrillo qui est toujours exilé et n'est d'ailleurs pas rappelé au Costa Rica.[336] L'image de ce dernier reste en général négative car l'on considère que c'est sa manière de gouverner qui a permis au

---

[331] *Mentor Costarricense*, San José, num. 9, 4 mars 1843, pp. 33-34. "Si los Estados de Centroamérica estuvieran unidos i existiese en ellos un gobierno general, no sería tan fácil abusar de su tolerancia i sufrimiento: sus gobiernos interiores no estarían expuestos a las vicisitudes ni a la ambición del primer aventurero que quisiera derrocarlos para sobreponerles i manejar a su antojo el Estado."

[332] *Idem*. Le caractère militaire de l'unionisme de Morazán est un facteur explicatif de la révolte. On oppose ainsi la volonté des gouvernements à celle des peuples concernant la façon dont on organise le projet politique.

[333] *Mentor Costarricense*, San José, num. 26, 15 juillet 1843. La « nationalité » fait toujours référence à l'Amérique Centrale partout dans la région, même au Guatemala. Voir : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 87, 23 février 1843.

[334] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 78, 24 décembre 1842. Au Salvador, on critique vivement la position généralisée au Guatemala qui affirme que Confédération et gouvernement national sont incompatibles. Cette affirmation est considérée comme un sophisme d'autant plus absurde que ce sont les élites guatémaltèques (les familles Aycinena et Batres sont citées en particulier) qui plaident pour une liberté des États. Voir les numéros des 11 (num. 3) et 25 mai (num. 5), et 12 octobre (num. 20) 1843 de *El Amigo del Pueblo*, San Salvador. Les concepts d'anarchie, d'opinion publique et de civilisation sont également objets de discussion. Voir : *Mentor Costarricense*, San José, num. 40, 16 décembre 1843, ~~¿~~Qué es la civilizaciñn?", p. 126.

[335] Communiqué du 17 janvier 1843 signé par M. Montealegre dans : *Mentor Costarricense*, San José, num. 4, 21 janvier 1843, pp. 17-18. Autant les dépenses effectuées par Carrillo que par Morazán sont ici critiquées. On met ainsi en garde contre « le gaspillage des rentes » qui nuit au « bien de tous les costariciens ».

[336] Carrillo a envoyé des proclamations depuis le Guatemala, où il était exilé, pour justifier sa position et peut-être pour provoquer son rappel, qui n'a pas lieu. Voir les manifestes qu'il adresse au peuple costaricien au mois de décembre 1842 et mars 1843 dans : MOLINA MORENO, Alberto*, Colección de libros escolares*, *op. cit*.

caudillo centraméricain de gagner la confiance des costariciens.[337] Au Guatemala, on estime qu'au moins, sous l'absolutisme de Carrillo, le Costa Rica ne prétendait pas faire du tort aux autres États. Une hiérarchie entre les tyrannies est ainsi établie, suivant la dimension des prétentions du pouvoir.[338] La crainte d'être soumis à la domination de quelques personnes qui profiteraient de l'anarchie étant donné la désunion des États centraméricains est exprimée dans la presse :

> *On a fait le pas imprudent d'appeler à des réformes sans savoir celles qui devaient se faire et le seul fruit qui a été récolté est l'anarchie et les maux qui en sont le résultat, et peut-être que cela finira par un despotisme épouvantable. Le peuple entier de l'Amérique Centrale n'aspire qu'à l'union et à être gouverné par de sages lois, mais les démagogues et les candidats se rejettent mutuellement, et au nom des peuples ils se maudissent et se raillent, et s'efforcent de ne pas donner la paix, l'ordre ni les lois tant qu'ils ne sont même pas assurés de leurs emplois qu'ils envisagent de perpétuer.*[339]

Le rôle des caudillos est ainsi remis en question en ce qu'ils se jouent des besoins des peuples en prétendant servir leurs intérêts, ce qui conduit à leur associer l'image de tyrans. On veut donc mettre en garde les centraméricains en général contre ceux-ci pour que l'expérience de Morazán ne se reproduise plus. Une réflexion est aussi menée sur les conquêtes « qui ressemblent à l'ivresse » car elles finissent par « être une soif inextinguible ».[340]

La menace des anglais en Amérique Centrale est toujours présente et le Mexique aussi est objet de craintes à cause de la dispute avec le Guatemala concernant la région de Soconusco.[341] Un nouveau pacte de confédération centraméricaine est envisagé durant l'année 1843, mais celui-ci échoue sans que le Costa Rica y ait pris part.[342] Ainsi, malgré les appels à l'union, la presse centraméricaine, costaricienne en particulier, ne manifeste pas beaucoup d'espoir envers la rénovation du projet unioniste considérant que les États cherchent avant tout à se détruire les uns les autres. La désillusion envers la reconstruction de la nation vient

---

[337] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Gobierno, g. 29707, 14 novembre 1842, "Comunicaciñn de Guatemala sobre Carrillo y Francisco Morazán al secretario general del gobierno del Estado de Costa Rica", document signé par J.-J. Aycinena.

[338] *Idem*. Le fait que Morazán ait eu comme intention de réunifier l'Amérique Centrale depuis le Costa Rica en fait la figure la plus détestable au Guatemala, non pas pour les souffrances subies par les costariciens, mais bien à cause de l'étendue de son projet politique. Les excès de la Révolution française servent de référence dans le cadre de ces réflexions. Le journal *El Amigo del Pueblo* par exemple exprime son opposition aux opinions de Robespierre et de Marat selon lesquelles il faudrait sacrifier une génération pour la révolution : *El Amigo del Pueblo*, San Salvador, num. 15, 21 août 1843.

[339] *Mentor Costarricense*, San José, num. 26, 15 juillet 1843, article de Joaquin Bernardo Calvo : "El pueblo todo de Centroamérica no aspira mas que a la unión, i a estar gobernado por leyes sabias, pero los demagogos i aspirantes se repelen mutuamente, i a nombre de los pueblos se maldicen i escarnecen i su empeño es no dar paz, orden ni leyes, mientras no esten bien asegurados, de los empleos en que piensan perpetuarse".

[340] *Mentor costarricense*, San José, num. 34, 23 septembre 1843, p. 131. On essaie ainsi de différencier les simples conquérants des héros suivant leur participation ou non au bien-être du peuple.

[341] *El Amigo del Pueblo*, San Salvador, num. 4, 18 mai 1843 et *Gaceta oficial*, Guatemala, 19 septembre 1842.

[342] *Mentor Costarricense*, San José, num. 1, 14 janvier 1843. Certains estiment que les États du Salvador et du Nicaragua sont les seuls à avoir recherché sincèrement la reconstruction de la nationalité : *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 17, 21 septembre 1843.

aussi du fait que l'opinion publique est laissée en dehors des débats. On estime en effet que tant que les gouvernements chercheront à tromper les peuples, l'union centraméricaine ne pourra pas être une réalité.[343] R.-L. Woodward considère d'ailleurs que la tentative de Morazán en 1842 de réunifier l'Amérique Centrale a confirmé le sentiment séparatiste de Carrera et mis à terre tout espoir d'union conservatrice.[344]

La figure de Morazán continue d'incarner un projet politique radicalement opposé à celui représenté par Carrera, et ce autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Amérique Centrale. L'influence des puissances étrangères a en effet son importance à l'heure de légitimer des positions politiques. Carrera demande par exemple des explications au consul de France qui aurait fait l'apologie d'un décret de Morazán.[345] John Lloyd Stephens, représentant des États-Unis dans la région, s'est positionné en faveur de l'union centraméricaine et a défendu Morazán des deux accusations principales dont il est l'objet, à savoir ses réformes anticléricales et les contributions forcées qu'il avait mises en place.[346] Ses propos sont cependant sélectionnés pour soutenir au contraire Carrera.[347] Il en va de même avec Frederick Chatfield, représentant de la Grande-Bretagne, qui a d'abord été en faveur de Morazán puis s'est retourné contre lui, refusant de reconnaître la République Fédérale.[348] Les diplomates étrangers participent ainsi à l'écriture d'une historiographie divisée entre les partisans et les opposants de Morazán selon les postures adoptées par leurs États face à l'union centraméricaine.

Avec la chute de Morazán, les observateurs étrangers comparent son projet politique avec la Terreur, la Révolution française constituant une source de comparaison.[349] Par opposition, la figure de Carrera est revalorisée et érigée en simple paysan qui a lutté héroïquement jusqu'à jouer le rôle du sauveur de la région selon une rhétorique religieuse. Les deux caractéristiques les plus importantes, en plus de ses qualités militaires, sont sa

[343] *Mentor Costarricense*, San José, num. 26, 15 juillet 1843.
[344] WOODWARD, Ralph Lee, « La política centroamericana de un caudillo conservador Rafael Carrera, 1840-1865 » in *Anuario de Estudios Centroamericanos,* vol. 9, 1983, pp 55-68.
[345] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.1 exp. 32873 leg. 1404, 1842, "Borrador de la nota dirigida por el Ministro General del Gobierno de Guatemala al Cónsul General de Francia, protestando por la « apología » que dicho Cónsul hizo del decreto de fecha 30, emitido por el Gral. Francisco Morazán, quien había ocupado violentamente el Estado de Costa Rica".
[346] L'écrit de J.-L. Stephens date des années 1840 et est cité dans: ORTEGA, Miguel *Morazán, laurel sin ocaso*, *op. cit.,* p. 399. Stephens assure que lui-même ne croyait pas à la possibilité de la victoire militaire de Carrera sur les « troupes disciplinées » de Morazán. Voir la lettre qu'il signe le 17 août 1840 dans : *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, avril 1943, p. 27.
[347] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 49, 8 juillet 1842: "Opinión de los periódicos extranjeros sobre la reapariciñn de Morazán en la república y sobre el general Carrera."
[348] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 50, 13 juillet 1842.
[349] *Carrera y Morazán*, Guatemala, imprenta a cargo de F. Tellez, 1846. Il s'agit d'un article du *Correo Belga* des 14 et 16 novembre 1842, publié dans *Colección de noticias de Centroamérica recogidas y publicadas por la compañía Belga de colonización*, Paris, 1844.

capacité à unifier tous les secteurs de la population et son rôle d'intermédiaire entre Dieu et les hommes en tant que défenseur de la religion.[350] Carrera continue de diffuser de nombreuses proclamations dans la région dans le but de détruire l'influence dont jouissait Morazán en utilisant des termes particulièrement offensifs.[351] Il ne revendique pas ouvertement l'étendard du séparatisme : la critique envers Morazán est d'abord personnelle, et dirigée contre son projet politique fédéral considéré comme radical.

À la tête de l'armée guatémaltèque, Carrera est désormais l'homme le plus influent en Amérique Centrale. Selon R.-L. Woodward, le retour de Morazán, son gouvernement au Costa Rica puis son exécution, l'ont incité à s'éloigner des libéraux et à s'impliquer plus directement dans les affaires politiques.[352] Le 11 mai 1844, ses chefs militaires ont dissout l'assemblée et déclaré Carrera *Benemérito caudillo* et général en chef avec le pouvoir suprême. Le conseil constituant obéit et nomme Carrera chef de l'État du Guatemala le 11 décembre, en lien avec la menace d'invasion de M.-J. Arce.[353] Une fois le danger passé, Carrera renonce un temps au commandement de l'État au motif que la paix est restaurée, peut-être dans le but de faire ressentir l'importance de sa présence. Malgré la disparition de Morazán, il veut consolider son statut de caudillo de la paix.[354]

I. 2. d. *Coquimbos :* les partisans de Morazán après sa mort

Coquimbos est l'appellation qui a été donnée aux partisans de Morazán après sa mort, du nom du bateau qui les a conduit depuis le Costa Rica jusqu'au Salvador, où ils sont finalement

[350] *Idem* : « Nous croyons que Carrera était prédestiné à cette grande œuvre de conciliation. Depuis le début, il a compris sa mission malgré son ignorance. »

[351] *Idem*, "Del teniente General Rafael Carrera, general en jefe de las armas de Guatemala a los habitantes del Estado y demás de Centro América", signé le 10 juin 1844. Dans ce manifeste, Carrera souligne l'impossibilité immédiate « d'atteindre le degré de civilisation et d'ordre dont jouissent d'autres grandes nations en Europe ». Il affirme néanmoins que la « révolution populaire qu'il m'a été donné de diriger par la divine providence » met l'Amérique Centrale sur ce chemin. Le conflit entre les deux factions pour s'octroyer une légitimité politique au moyen du concept de civilisation est ici exprimé clairement. Le besoin d'un homme fort pour diriger les luttes politiques n'est pas mis en doute, c'est simplement sa bonne foi et son absence d'ambition personnelle qui doivent être démontrées. Ce manifeste est également reproduit dans : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 164, 20 juin 1844.

[352] WOODWARD, Ralph Lee, « La polìtica centroamericana… », *op. cit.*, p. 57.

[353] Arce a armé et dirigé un groupe de salvadoriens depuis le Guatemala pour se révolter en 1844. Carrera est chargé de les arrêter : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.3 exp. 33028 leg. 1414 fol. 103, document du 2 mai 1844. Arce, bien qu'également ennemi du parti de Morazán, revendique des intérêts locaux du Salvador face aux prétentions guatémaltèques. La même année, les États centraméricains ont signé un traité d'union à cause de l'instabilité politique et économique et de la nécessité de compter sur la reconnaissance des puissances européennes. Le Guatemala s'y est joint car il devait faire face à la prétention du gouvernement mexicain de s'approprier la région de Soconusco.

[354] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B86.2.7 exp. 83338 leg. 3604 fol. 1, 10 février 1844, "Rafael Carrera renuncia a la comandancia general del Estado de Guatemala, toda vez que ya estaba asegurada la paz". Il est célébré comme celui qui a rétabli l'ordre légal depuis 1840 : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 154, 19 avril 1844.

accueillis. Au Guatemala en particulier, considérant qu'ils cherchent à venger l'exécution de leur leader, des politiques sont mises en place pour les isoler autant que possible du pouvoir. Peu de temps après l'arrivée de la nouvelle de la disparition de Morazán au Guatemala, les États centraméricains s'unissent dans un traité confidentiel pour « maintenir la sécurité interne » et poursuivre les *Coquimbos*.[355] Des correspondances entre gouvernements sont échangées pour empêcher la réorganisation de ce réseau et la situation au Costa Rica fait l'objet de comptes-rendus réguliers dans la presse durant les mois qui suivent l'exécution.[356]

Le 5 octobre 1842, le chef de l'État costaricien José Marìa Alfaro y Zamora, publie un premier décret interdisant l'entrée du pays aux partisans de Morazán qui se trouvent en dehors de l'État en vertu des traités signés.[357] Juan Freses Ñeco, chargé de poursuivre les *Coquimbos* au Costa Rica informe que les soldats se rendent peu à peu.[358] Le plus redouté des partisans de Morazán était I. Saget. Il a fallu au gouvernement costaricien multiplier les communications avec ce dernier pour le convaincre de se rendre, ce qui est finalement obtenu grâce à la médiation de T. Cabañas, autre *Coquimbo*, dont sont soulignées « l'honnêteté et la délicatesse ».[359] L'accord signé le 14 octobre stipule que Saget s'engage à rendre les armes et propriétés de Morazán à la veuve de celui-ci et pour sa part le gouvernement laisse partir ses partisans à bord du bateau « Coquimbo » renommé pour l'occasion « La libératrice », en leur assurant même des vivres pour le trajet. La destination n'est pas mentionnée, il est simplement précisé qu'ils peuvent se rendre où bon leur semble : la préoccupation du gouvernement costaricien est avant tout que les *Coquimbos* quittent l'État pour rétablir la paix intérieure.[360] La reddition est solennisée par des salves d'artillerie, des sons de diane, et des carillonnements de cloches car elle est considérée comme la fin de l'état de guerre.[361]

Les *Coquimbos* ont donc embarqué à bord du bateau mis à leur disposition par le gouvernement costaricien et se sont dirigés vers le Salvador. Tomás Muñoz au nom du

---

[355] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.3 exp. 33019 leg. 1413, 19 octobre 1842, "Los comisionados de Guatemala, El Salvador, Honduras y Nicaragua reunidos en Guatemala suscriben un tratado confidencial para mantener la seguridad interna, no permitiendo comunicaciones ni presencia de los integrantes de la facción de Morazán ejecutado en San José de Costa Rica el 15 de setiembre". Voir aussi : Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Gobierno, 31861, 25 novembre 1842, "Comunicaciñn ministro general Costa Rica sobre facciñn Francisco Morazán". Cette lettre est adressée au gouvernement nicaraguayen dans la ville de León.

[356] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 86, 16 février 1843.

[357] PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit.*, chap. 2.

[358] *Idem*. Juan Freses Ñeco était en 1823 un des plus fervents impérialistes luttant pour faire du Costa Rica une province de l'empire mexicain, comme le souhaitait la plupart des élites de la ville de Cartago.

[359] *Correspondencia. Comisión del supremo gobierno provisorio del Estado de Costarrica cerca del señor jeneral de división Isidoro Saget general en jefe de las fuerzas navales i desenlace de las cuestiones a que se refiere*, imprenta del Estado, San José 1842, num. 2 : "Carta dirigida a I. Saget por los comisionados del gobierno de Costa Rica".

[360] *Idem*, document num. 3. T. Cabañas signe le traité aux côtés de José María Castro, entre autres.

[361] Lettre envoyée par Freses Ñeco le 5 novembre 1842 in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos históricos… », *op. cit*., chap. 1.

gouvernement de cet État, même s'il s'était aussi réjoui de la mort de Morazán, avait demandé à ce que les citoyens salvadoriens puissent revenir dans leur pays tout en signalant que les partisans originaires d'autres États pourraient perturber la paix.[362] Malgré cette distinction, l'État accueille finalement tous les *Coquimbos*, salvadoriens ou non. Fin décembre, la *Gaceta Oficial* du Guatemala rapporte la nouvelle du refuge qui leur a été offert, ce qui provoque une réaction de peur.[363] On considère qu'avec cette décision, le Salvador a changé de politique et ne respecte plus les traités signés.[364] Un conflit entre les deux États se dessine alors et la presse salvadorienne est accusée d'avoir monté l'opinion contre le Guatemala.[365]

Les *Coquimbos* eux-mêmes décident de prendre part au débat dans l'objectif d'apaiser les esprits en prenant la défense de l'État salvadorien dans une lettre signée le 26 juillet 1843 :

> *Parce que le gouvernement du Salvador, éloigné de tout esprit de parti, et écoutant seulement la voix de l'humanité, nous a permis de revenir au sein de notre patrie, aujourd'hui on le blâme sévèrement et injustement et on maudit avec la fureur la plus aveugle ceux qui ont succombé au Costa Rica. Le gouvernement, en réincorporant dans l'État le restant des salvadoriens qui ont suivi le Général Morazán, a donné la preuve la plus authentique de ses sentiments philanthropiques, de sa saine politique et démontre de plus que, soutenu comme il l'est par une grande majorité de ce peuple et fort d'elle, il ne craignait que l'influence de quelques hommes à qui la fortune fut adverse et dont la conduite sobre, tranquille et respectueuse des lois, impose le silence à la calomnie, et répond victorieusement aux arguments de la haine.*[366]

Les partisans de Morazán sont ainsi identifiés à l'État du Salvador et sont considérés comme des salvadoriens à part entière, même si certains d'entre eux sont originaires d'autres États, comme le hondurien T. Cabañas, le nicaraguayen M. Jerez ou le français I. Saget. Comme c'était le cas pour Morazán, les *Coquimbos* sont accusés de faire obstacle à la reconstruction

---

[362] "Carta de Tomas Muñoz del Salvador a Antonio Pinto" in PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos histñricos… », *op. cit*.

[363] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 79, 31 décembre 1842, et AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 33000 leg. 1412 fol. 115, 26 mars 1843, "El Ministro de Relaciones de Guatemala hace saber al gobierno de Nicaragua, que veía con temor el hecho de que el gobierno salvadoreño había dado asilo a la facción del Gral. Morazán, la misma que en 1840 hizo la guerra a Guatemala".

[364] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 32959 leg. 1410, 15 avril 1843, "El Gobierno de Guatemala informa al delegado suyo en Costa Rica, que los parciales del Gral. Morazán habían desembarcado en El Salvador y que desde entonces dicho gobierno salvadoreño había cambiado en su política respecto a Guatemala." Voir aussi : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 33000 leg. 1412 fol. 107 vuelto 108, 27 avril 1843, "El gobierno de Guatemala hace saber al de Honduras que desde que el gobierno de El Salvador dio asilo a la Facción del Gral. Morazán (coquimbos), la política de ese país con respecto a Guatemala había cambiado mucho, y que dicho gobierno intercepta la correspondencia."

[365] *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 11, 6 juillet 1843.

[366] *Idem*, lettre du 26 juillet 1843 signée par Trinidad Cabañas, Isidoro Saget, Indalecio Cordero, Maximo Orellana, Domingo Asturias, Joaquin Rivera, Francisco Dias, Miguel Alvarez, et José Antonio Vijil : "Porque el gobierno del Salvador, ajeno a todo espíritu de partido, y escuchando solamente la voz de la humanidad, nos permitió volver en el seno de nuestra patria, hoi se hacen a este gobierno increpaciones injustas, y se persigue con el furor más ciego a los que sucumbimos en Costa Rica. El Gobierno, reincorporando al Estado los restos de los salvadoreños que siguieron al jeneral Morazán, dio la prueba más autentica de sus sentimientos filantrópicos, de su sana política y además hizo ver que apoyado, como lo está, por una gran mayoría de este pueblo y fuerte por ella, nada menos temía, que el influjo de unos pocos hombres a quienes fuera adversa la fortuna y cuya conducta sobria, tranquila y respetuosa a las leyes, impone silencio a la calumnia, y responde victoriosamente a los argumentos del odio".

de l'union centraméricaine.[367] Cabañas est désigné en particulier parce qu'il est considéré comme le successeur du caudillo « qui veut continuer la guerre contre l'Amérique Centrale. »[368] En parallèle au groupe des *Coquimbos*, les rebelles de Los Altos au Guatemala sont également surveillés de près car ils luttent encore pour l'indépendance de leur État. Leur leader, Agustín Guzmán, a lui aussi été considéré comme un héritier de Morazán non seulement pour combattre Carrera mais aussi pour prôner la reconstruction de l'union centraméricaine.[369] Malgré l'idéologie commune, ces rebelles ne sont pas vus comme faisant partie de l'ensemble des *Coquimbos* car leurs revendications étaient avant tout inscrites dans des problématiques internes au Guatemala, et ils ne sont donc pas directement associés à l'État salvadorien.

Même au Salvador, la défense des *Coquimbos* n'est pas une apologie de Morazán. Le journal libéral *El Amigo del Pueblo* qui reproduit la lettre ouverte et approuve la conduite du gouvernement salvadorien en assurant qu'elle sera gravée dans la mémoire des générations futures n'en a pas moins critiqué la conduite de Morazán.[370] Si l'appel qui avait été lancé en 1838 pour lui offrir la dictature, dans lequel il était désigné comme « le sauveur de la patrie » est aussi reproduit, c'est avant tout pour mettre en avant l'inconséquence de l'élite guatémaltèque.[371] Il semble que l'objectif principal du gouvernement salvadorien soit de dénigrer la politique de Carrera. En effet, dans le cadre de la célébration de l'anniversaire de ce dernier le 24 octobre, la presse salvadorienne dénonce la situation « des indigènes malheureux » dont les espoirs ont été trompés, alors que des vivats célèbrent la « fausse idole de l'aristocratie dont il médite la perdition. »[372]

La décision d'accueillir les *Coquimbos* prise par le gouvernement salvadorien répond ainsi à la volonté de cet État de mettre des limites à l'influence guatémaltèque, sans prétendre pour autant héroïser Morazán. En 1843, le chef de l'État salvadorien est F. Malespìn : opposé personnellement à Morazán, il a été vu par la suite comme l'un de ses ennemis les plus acharnés. C'est pourtant lui qui ose s'opposer à la politique de Carrera en s'inscrivant dans la

[367] *Idem*. Dans leur lettre ouverte, les *Coquimbos* regrettent d'être vus comme un obstacle à la réunion centraméricaine et l'accusation d'être en relation avec l'Angleterre est dénoncée comme « un motif désuet ».
[368] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 88, 4 mars 1843.
[369] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.,* p. 309.
[370] *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 11, 6 juillet 1843. Son retour d'exil est décrit comme le moment où « en arrivant sur les plages salvadoriennes, (il) a menacé la tranquillité publique » : *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 13, 20 juillet 1843.
[371] "Documento importante" signé le 12 avril 1838 par Francisco Valenzuela, Pedro Molina, Mariano Rivera, entre autres, in *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 20, 12 octobre 1843.
[372] *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 21, 26 octobre 1843.

lutte d'intérêts entre le Salvador et le Guatemala.[373] La guerre qui s'annonce est expliquée comme le résultat de la volonté du gouvernement guatémaltèque d'interdire au Salvador de vivre en paix. La presse salvadorienne souligne la tranquillité des partisans de Morazán, et estime que leur présence dans cet État est un prétexte utilisé par le Guatemala pour envahir le Salvador et en faire un de ses départements au même titre que la région de Los Altos.[374]

Le général Quijano en visite au Salvador remercie et félicite F. Malespín au nom du gouvernement nicaraguayen pour l'accueil des partisans de Morazán, envisagé comme un acte de patriotisme en vue de l'union des États centraméricains.[375] Le gouvernement salvadorien cherche ainsi à être érigé comme le défenseur de la reconstruction de l'union centraméricaine selon une optique fédérale face à la domination du Guatemala, tout en évitant de revendiquer explicitement la figure de Morazán ; le réseau des *Coquimbos* étant alors le seul capable de soutenir un tel projet politique.[376] Notons que certains *Coquimbos* étaient aussi rapprochés par des liens familiaux : le salvadorien Gerardo Barrios était par exemple parent de l'épouse du hondurien Trinidad Cabañas. Les descendants de Morazán, notamment son fils Francisco, se sont principalement installés au Nicaragua, et c'est sans doute pourquoi on rend compte d'actions politiques des *Coquimbos* aussi dans cet État.[377]

La rhétorique de la paix retrouvée grâce à la mort de Morazán cesse donc bien vite. La presse guatémaltèque considère que l'accueil de ses partisans met en relief l'objectif de réunir les ennemis du Guatemala. Le gouvernement salvadorien est même accusé d'avoir remis à jour des décrets émis par Morazán dans le but de nuire au Guatemala dans le domaine du commerce.[378] On fait alors appel à Carrera, désigné comme « le héros du 19 mars », seul

[373] C'est aussi en 1843 qu'est créé l'évêché du Salvador, revendication de longue date pour s'opposer à la domination politique et religieuse du Guatemala : *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 85, 9 février 1843. Les nouveaux évêchés créés au Salvador puis au Costa Rica en 1850, sont un moyen de légitimer le nouvel ordre social et politique : TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*, p. 297.
[374] *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 8, 15 juin 1843.
[375] *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 21, 26 octobre 1843. Lors de sa réception au Salvador, Quijano prononce un discours honorant le souvenir de l'indépendantiste salvadorien José Matìas Delgado, soulignant ainsi la recherche de figures éminentes autres que Morazán, et fait référence aux thèmes de l'instruction publique et de la civilisation, chers aux libéraux.
[376] Les *Coquimbos* sont persécutés car ils cherchent à créer des alliances avec divers groupes politiques à l'échelle de l'isthme pour réorganiser l'union politique et récupérer leur influence : GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Polìtica y Estado…, op. cit.,* p. 235. H. Vargas insiste sur la continuité de l'état de violence : VARGAS, Hugo, « La formaciñn del Estado en Nicaragua… », *op. cit*., p. 181.
[377] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 81, 13 janvier 1843. M. Cálix Suazo mentionne par ailleurs l'existence d'une fille costaricienne de Morazán, conçue 15 jours avant sa mort, de mère salvadorienne. Elle aurait été baptisée le 15 septembre 1843 en commémoration du jour de la mort de son père : CÁLIX SUAZO, Miguel*, La posteridad nos hará justicia, op. cit.*, vol. 2 : « Morazán y su hija costarricense ».
[378] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 106, 16 juin 1843.

capable de faire face à une telle menace et la perspective de purification envisagée met en relief la dimension religieuse inhérente à la culture politique dominante.[379]

Quelques articles en faveur de Morazán ont été reproduits dans la presse centraméricaine, où il a été célébré pour son patriotisme et son identification avec la liberté.[380] Peu de temps après sa mort, le poète salvadorien Francisco Dias a rédigé une pièce de théâtre rendant hommage au caudillo, intitulée *La tragédie de Morazán* (appelée aussi *Morazánida*). H. Umaña considère qu'à travers cette œuvre « on donne à Morazán l'image de victime, en sacrifice volontairement accepté et dont la mort acquiert ainsi un « caractère prophétique » en tant que promesse de libération future pour la patrie centraméricaine ».[381] L'œuvre a donc un caractère partisan en faveur du projet morazaniste et représente une ébauche d'historiographie construisant la figure du héros-martyr, toutefois diffusée dans un cercle restreint. Le costaricien Joaquin Eufrasio Guzmán, quelques années après la mort de Morazán, en tant que chef d'État du Salvador en visite officielle au Costa Rica, a aussi fait l'éloge du caudillo dans la ville de Cartago.[382] Cependant, il ne s'agit pour l'heure que d'initiatives isolées et personnelles, le gouvernement salvadorien ne menant alors en aucune manière une politique générale pour héroïser officiellement Morazán.

Si le Salvador et le Nicaragua semblent adopter une attitude bienfaisante à l'attention des *Coquimbos*, le gouvernement de F. Ferrera au Honduras s'allie à Carrera dans la perspective d'une « régénération » de la région.[383] Une campagne centraméricaine a ainsi été menée pour détruire toute force politique et militaire se déclarant fidèle à la politique de Morazán. C'est une représentation négative de son image qui prédomine alors à l'échelle de la région. Dès le mois de décembre 1842, M. Montúfar y Coronado qui occupe le poste de chargé du commerce du Guatemala au Mexique, affirme qu'il souhaite démentir la biographie de

---

[379] *Gaceta Oficial*, Guatemala, num. 81, 13 janvier 1843.

[380] Selon l'historien Bonilla, qui participe alors au gouvernement nicaraguayen, l'annonce de la mort de Morazán a été reçue en Amérique Centrale « avec un cri de douleur ». Il assure que, même au Guatemala, un article intitulé ~~–~~À la mémoire du général Francisco Morazán" a été publié dans le numéro du 9 mars 1843 de *Escritor guatemalteco* (~~–~~Murió Morazán, murió el soldado de la patria, defensor de los derechos del pueblo, el apoyo más firme de las libertades públicas, caudillo de la nación i su primer libertador. (…) murió en el país de la esclavitud victima de la perfidia y la más negra traición."). Voir : *El Costarricense, periódico semanal*, num. 93, 21 février 1873, pp. 373-374.

[381] UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…, op. cit.,* p. xi. Le poète est né en 1812 à San Salvador et a lutté aux côtés de Morazán. La première édition de la Tragédie a été publiée en 1848 et a été représentée à plusieurs reprises dans le pays, dont une fois à Yoro 10 ans après la mort de Morazán. Voir aussi : AZUCENA, Miguel Angel et SALDAÑA, Francisco, « Estudio preliminar, investigación realizada por el taller literario salvadoreño » in *La Universidad, revista de la Universidad de El Salvador*, octobre-décembre 1986.

[382] PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos históricos… », *op. cit.*

[383] Ferrera avait d'abord été partisan de Morazán pour devenir un de ses adversaires les plus acharnés : GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Polìtica y Estado…, op. cit.,* p. 185. Une rébellion morazaniste a malgré tout eu lieu à Texiguat au Honduras en 1844 : CANIZALES, Rolando, et PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo… », *op. cit.*, p. 1283.

Morazán écrite par Mariano Gálvez dans le journal *Siglo XIX*, en s'appuyant sur des documents considérés comme des preuves.[384]

Conclusion du chapitre 2

Le sentiment de peur face au retour de « l'ennemi commun » en Amérique Centrale, entretenu notamment par Carrera depuis le Guatemala, s'étend à l'échelle de l'isthme. Chef de l'État du Costa Rica pendant quelques mois, Morazán comprend que son charisme est épuisé lors d'un soulèvement populaire. Notre analyse a montré qu'il décide alors de mettre en scène son sacrifice en vue du bien commun afin de justifier ses actions face à la postérité. Sa sérénité face à la mort devait permettre de consolider la dimension transcendante du projet de nation et des concepts défendus de son vivant, pour les cristalliser définitivement autour de sa figure. Ses adversaires semblent avoir pris conscience du danger que représenterait pour eux son héroïsation et ils s'attachent à légitimer son exécution au nom du droit à l'insurrection des peuples. Sa mort est pour l'heure célébrée dans tous les États comme la chute du « tyran » et, par opposition, Carrera est érigé en caudillo de la paix. L'image de Morazán comme responsable de l'échec de la Fédération est désormais hégémonique, et sa disparition officiellement considérée comme une nécessité pour la tranquillité, l'ordre et l'union de l'Amérique Centrale. Bien que cet événement soit immédiatement envisagé comme la fin d'une époque « anarchique », ses partisans cherchent à réorganiser leur réseau de pouvoir dans la région depuis le Salvador où ils ont trouvé refuge et où ils sont identifiés avec l'État.

Chapitre 3. Premiers pas de l'héroïsation officielle de Morazán : exhumation, rapatriement et inhumation de son corps (1848-1858)

Le rapatriement du corps de Morazán du Costa Rica au Salvador décrété en 1848 et

[384] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B99.2 exp. 33000 leg. 1412 fol. 44, ~~I~~ndica la secretaria de relaciones de Guatemala el señor Manuel Montúfar y Coronado, agente encargado de negocios en México que procedería a desmentir la biografía escrita en el siglo 19 por el Dr Mariano Gálvez de la vida del general Morazán fusilado en Costa Rica", lettre signée par Juan José Aycinena le 24 décembre 1842 depuis Quetzaltenango. Montúfar y Coronado demande à ce que les meilleures plumes de la capitale reprennent ensuite le travail de démentir la biographie de M. Gálvez publiée le 19 décembre. Il fait référence au journal mexicain *La Hesperia* qui aurait accepté de diffuser l'écrit qu'il se propose de rédiger. Un article de *La Hesperia* (numéro 284) concernant l'exécution de Morazán est en effet reproduit dans : *Gaceta Oficial*, Guatemala, numéro 84, 2 février 1843. Peut-être s'agit-il du travail de Montúfar y Coronado mais l'article n'est pas signé et ne fait pas non plus référence à la biographie écrite par M. Gálvez. Cet article ne s'intéresse qu'aux conditions du retour de Morazán en Amérique Centrale et aux circonstances de sa mort, dans des termes assez neutres, et finit sur un appel à l'union centraméricaine tout en regrettant le sang versé pour un système fédéral jugé trop exagéré.

réalisé l'année suivante, puis l'inhumation organisée à San Salvador en 1858, constituent les premiers pas de son processus d'héroïsation officielle après sa mort. Bien que ces événements soient séparés par une période de dix ans, nous considérons qu'il s'agit d'un même effort de la part des gouvernements libéraux temporairement en place en Amérique Centrale pour élaborer une contre-mémoire s'opposant à l'influence de Carrera depuis le Guatemala. Au Salvador, l'héroïsation de Morazán est consolidée au nom de l'unionisme centraméricain durant cette période qualifiée de conservatrice. Dans quelle mesure la mise en place du culte héroïque est-elle un appel à la reconstruction de l'union politique de l'Amérique Centrale alors que les États de la région ont commencé à se déclarer Républiques indépendantes et souveraines ?

I. 3. A. Élaboration d'une « contre-mémoire » autour de Morazán face à l'influence de Carrera en Amérique Centrale (1848-1849)

Le rapatriement du corps de Morazán est décidé par le gouvernement costaricien à la fin de l'année 1848 et effectué au début de l'année 1849. Il a lieu dans un contexte d'ambiguïté identitaire avec l'amorce des déclarations d'indépendance des États d'Amérique Centrale vis-à-vis de la République Fédérale. Morazán est cependant érigé en héros fédérateur centraméricain notamment par le gouvernement salvadorien qui cherche à l'identifier totalement à l'État. Cette élaboration est à inscrire dans un contexte mondial de définition des modèles héroïques qui circulent notamment entre l'Europe et l'Amérique Latine. Jusqu'à quel point l'héroïsation de Morazán répond-elle à un effort officiel pour construire une mémoire soutenant un projet de nation alternatif à celui alors mis en place sous la domination de Carrera depuis le Guatemala ?

I. 3. A. a. Entre l'État et la Nation : quelle(s) identité(s) ?

Les historiens considèrent traditionnellement que, suite à la dissolution de la République Fédérale à la fin des années 1830, et ce jusque dans les années 1870, l'Amérique Centrale vit une « période conservatrice ». Celle-ci se caractérise par la mise en place de réformes visant à redonner de l'importance à l'héritage colonial, par opposition aux politiques libérales qui avaient été menées précédemment.[385] L'influence de Carrera s'étend à toute la région depuis le Guatemala où il restreint la citoyenneté et rétablit les « Lois des Indes » qui régissaient la séparation des indigènes du reste de la population du temps de la colonie

[385] La politique conservatrice de ces années se manifeste par l'alliance avec l'Église, l'élitisme électoral et administratif, le présidentialisme et le maintien d'un régime spécial pour les indigènes : TARACENA ARRIOLA, Arturo: « El predominio conservador… », *op. cit*., pp. 296-297.

espagnole.[386] Selon S. Alda, cependant, il s'agit désormais de prôner une transformation lente, processus assumé autant par les conservateurs que par les libéraux qui reconnaissent leurs erreurs.[387]

Cette période est également caractérisée par la mise en place de réformes favorisant la centralisation interne des États : le concept de « progrès » est identifié à la modernisation de l'économie et l'apparition de l'État-national.[388] Le Guatemala est le premier État centraméricain à s'ériger en République indépendante et souveraine. Carrera est à l'origine de cette déclaration, qu'il légitime en faisant référence à la rivalité entre cet État et les autres, et c'est A. Marure qui a rédigé le décret et le manifeste le justifiant.[389] Le gouvernement guatémaltèque défend sa décision d'indépendance comme le résultat de la mauvaise volonté manifestée par les autres États pour la reconstruction de l'union politique de l'Amérique Centrale et assure que le Guatemala à lui seul présente les éléments requis pour constituer une nation. Cette proclamation fait de Carrera le fondateur de la nouvelle République, renforçant ainsi son charisme.[390] La liberté et la paix sont les éléments clés de la culture politique de l'époque qui commencent à être associés à la célébration du 15 septembre.[391] Cette fête commence avec une messe d'action de grâce, suivie de salves d'artillerie, mettant en relation les dimensions civique, militaire et religieuse.

---

[386] Carrera non seulement veut s'ériger en pacificateur du Guatemala mais de toute l'Amérique Centrale, considérant que le sort de ce premier État détermine celui des autres. Ses manifestes justifiant son action au nom de la paix et de l'ordre républicain circulent partout dans l'isthme et sont reproduits dans la presse comme au Costa Rica : ―Guatemala: proclama del Presidente de la República a los habitantes de la capital", in *El Costarricense, semanario oficial,* San José, année 2, semestre 2, num. 97, 14 octobre 1848, pp. 537-38.

[387] ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores… », *op. cit.,* p. 283. L'ascension au pouvoir de Carrera remet en cause le discours indépendantiste autour du « bonheur » entendu comme l'inclusion sociale totale : DÍAZ ARIAS, David, et VIALES; Ronny, « La felicidad prometida y sus lìmites… », *op. cit.,* pp. 60-62.

[388] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., p. 296.

[389] *Manifiesto del Exmo. Señor Presidente del Estado de Guatemala en que se exponen los fundamentos del decreto del 21 de marzo erigiendo dicho Estado en República Independiente*, Guatemala, Imprenta de la paz, 1847 : ―En échange des sacrifices coûteux que le Guatemala avait dû faire, et continuait de faire, en récompense des prêts et autres requêtes qu'il s'était vu obligé de faire peser sur ses peuples pour contribuer aux urgences importantes et pressantes des Pouvoirs généraux de la Nation, sa première Assemblée Constituante n'a reçu, (…) que dépréciation, haine, et méfiance des autres États, sans compter la séparation, à laquelle elle n'a jamais consenti, de l'une de ses parties les plus intéressantes de son territoire. (…) dans cette situation, l'État présente toutes les garanties qui peuvent être requises pour l'élever au rang qui lui correspond parmi les peuples libres." Voir aussi : *Anales de la sociedad de Geografía e historia de Guatemala,* mars 1937*,* année XIII, t. XIII, num 3.

[390] Notons que la victoire militaire du 19 mars 1840 est encore célébrée en 1847 : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.25 exp. 16984 leg. 728, 11 mars 1847, ―Presupuesto aprobado por la municipalidad de la capital, de los gastos que ocasionaría la conmemoración del aniversario del 19 mars de 1840, derrota del Gral. Francisco Morazán; et 1848: AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B86.5 exp. 83661 leg. 3605, 1848, ―Quedan citados los funcionarios y empleados públicos a los actos conmemorativos a la derrota de las tropas del Gral Morazán". En 1851 également: AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B118.5 exp. 52554 leg. 2439, Fiestas cívicas, Aniversario derrota de Morazán, 7 avril 1851, ―El Ministro de la Guerra comunica al general en jefe del ejército de la República, haber transferido para el 23 y 24, las festividades conmemorando la derrota del Gral. Francisco Morazán, hecho que tuvo lugar el 18 y 19 de 1840."

[391] *Gaceta de Guatemala*, t. 1, alcance al num. 24, 16 septembre 1848, ―Himno a la Libertad", p. 1.

L‘année suivante, en 1848, c‘est au tour du Costa Rica de se déclarer République indépendante et souveraine. La presse officielle du Honduras prône encore l‘union centraméricaine comme la nationalité et dénigre les décrets d‘indépendance « des petites républiques » du Guatemala et du Costa Rica comme participant à la fragmentation de la région en favorisant la rivalité entre les États.[392] De nombreuses tentatives unionistes ont en effet eu lieu depuis la mort de Morazán.[393] Au début de l‘année 1848 précisément, un nouveau projet d‘union centraméricaine est en cours d‘élaboration avec le Pacte de Nacaomé, générant une polémique dans la presse : certains étant ouvertement contre, d‘autres préférant adopter un ton ironique affirmant que « le cri de la réorganisation de la République d‘Amérique Centrale résonne de temps en temps dans nos oreilles ».[394] Le passé unioniste est ainsi soumis à une critique historique récurrente : on attribue l‘échec de l‘union au choix d‘un système fédéral.[395] Nombre de conflits d‘intérêts sont à l‘œuvre, et le gouvernement salvadorien lui-même décide finalement de ne pas ratifier le pacte.[396]

L‘influence des puissances étrangères dans la fragmentation de l‘Amérique Centrale est soulignée par A. Taracena : elle est due à ce que les États souhaitaient obtenir une reconnaissance diplomatique et l‘intégration au marché mondial. La Grande-Bretagne envisage ainsi de signer des traités économiques avec le Guatemala et le Costa Rica, poussant ces deux États à ne pas ratifier le Pacte de Nacaomé.[397] Ces accords commerciaux signés séparément ont participé à la consolidation d‘une identité à l‘échelle des États indépendants.

---

[392] *Gaceta Oficial del Gobierno de Honduras*, Comayagua, t. 1, num. 22, 30 novembre 1850, pp. 89-90, “La Nacionalidad”.

[393] Entre 1839 et 1853 cinq projets unionistes ont échoué. Les diètes de Sonsonate (Salvador) et de Nacaomé (Honduras) ont été signées en 1846 et 1848 pour défendre l‘Amérique Centrale de l‘influence de la Grande-Bretagne. C‘est à cette occasion que s‘est présentée pour la première fois la possibilité de compter sur le soutien des États-Unis (TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., pp. 302-303). Voir : “Proyecto de representación nacional en Centro América para la Unión centroamericana (1849)” in *Revista de los archivos nacionales de Costa Rica,* année VIII, num. 11-12, 1944.

[394] Voir les numéros des 15 (année 2, semestre 1, num. 61) et 22 janvier (année 2, semestre 1, num. 62), 26 février (année 2, semestre 1, num 67) et 18 novembre (année 2, semestre 2, num. 102) 1848 de *El Costarricense, semanario oficial*, San José.

[395] *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 1, num. 74, 29 avril 1848, pp. 357-59. Il s‘agit d‘un article tiré de *La Gaceta de Guatemala*.

[396] *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 1, num. 76, 20 mai 1848, pp. 371-72, “Estados de Centroamérica.”

[397] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., pp. 302-303. Les déclarations d‘indépendance n‘ont pu être proclamées qu‘une fois les économies locales consolidées, et la Grande-Bretagne a joué un rôle d‘importance dans ce processus car elle contrôlait le commerce du café, de la cochenille et de l‘indigo dans la région. En 1850 les États-Unis et la Grande-Bretagne signent le traité Clayton-Bulwer délimitant leurs prétentions impérialistes selon la Doctrine Monroe. Si la dimension économique est essentielle dans la formation des États-nations, A. Taracena met aussi en relief un début d‘historiographie locale dans le cas du *Bosquejo de la República de Costa Rica* (1851) de Felipe Molina Bedoya, d‘origine guatémaltèque et alors ministre des relations extérieures du Costa Rica. Soulignons qu‘en 1849, le diplomatique britannique Chatfield promet également au Honduras de signer un accord économique semblable si le gouvernement choisit de renoncer au pacte fédéral, ce qui est refusé par le chef de cet État, Juan Lindo (TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Naciñn y república… », *op. cit*., p. 61).

De plus, la Grande-Bretagne a reconnu et soutenu le gouvernement de Carrera, désormais représentant des forces anti-fédéralistes, et sans la participation du Guatemala, toute tentative de reconstruction de l'union centraméricaine était inenvisageable.

Suite à l'échec du pacte de Nacaomé, et dans l'objectif de justifier les premières déclarations d'indépendance, la presse costaricienne exprime la perte d'espoir concernant la réorganisation de la République d'Amérique Centrale.[398] Si l'union politique de la région semble ne plus être considérée comme un projet à concrétiser, les liens qui unissent les États centraméricains sont malgré tout soulignés, en particulier les bonnes relations diplomatiques entretenues entre le Costa Rica et le Salvador.[399] Cette perspective peut être comprise comme la tension entre « l'espace d'expérience » et « l'horizon d'attente » : les tentatives du passé ont mené à l'échec de la politique unioniste, mais l'union reste inscrite dans une dimension future idéale et ne fait donc pas l'objet d'un rejet total.[400]

La redéfinition du concept de « nationalité » ne serait donc pas encore effective, y compris au Costa Rica, même si la déclaration d'indépendance de la République est exprimée comme une nécessité pour éviter toute ingérence dans la politique intérieure de l'État.[401] Malgré les inquiétudes, il est affirmé haut et fort que les États de l'ancienne Fédération bénéficient désormais de leur pleine souveraineté.[402] La célébration du 15 septembre prend d'ailleurs d'autant plus d'importance en raison de cette décision.[403] La déclaration d'indépendance est commémorée l'année suivante, et José Marìa Castro obtient le titre de *Benemérito* et de « Fondateur de la République », de même que Carrera au Guatemala.[404] Pour le gouvernement costaricien il n'y a donc pas de contradiction entre les échelles identitaires, mais plutôt une continuité : il ne s'agit pas de nier le passé unioniste ni les liens

---

[398] *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 3, semestre 1, num. 23, 5 mai 1849, pp. 174-75, « S.E. el Benemérito General Presidente de la República abrió el 1º de mayo las sesiones del Escelentisimo Congreso con el discurso siguiente".

[399] *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 1, num. 88, 4 mars 1848, pp. 231-32, « Centro-América."

[400] Ces termes ont été définis par Reinhart Koselleck et ont été repris notamment par P. Ricœur qui souligne le caractère moral attribué par les citoyens au passé selon un rapport de dette qui, plus qu'un fardeau, met en relation les dimensions passées et futures : RICOEUR, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli…, op. cit.,* p. 497.

[401] *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 1, num. 29, 11 mars 1848, pp. 239-40, « Nacionalidad." Cet État décrète alors un nouvel écusson, une nouvelle monnaie, etc… Voir : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 2, num. 96, 7 octobre 1848.

[402] C'est pourquoi il est également considéré nécessaire de respecter la décision du Guatemala de s'ériger en République indépendante : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 2, num. 78, 3 juin 1848, pp. 385-86, « Cuatro periodos de nuestra historia." Des chansons patriotiques sont publiées dans la presse : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 1, num. 75, 13 mai 1848, pp. 360-61.

[403] Le 15 septembre est institué jour férié : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 2, num. 94, 23 septembre 1848, pp. 511-512.

[404] Voir : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 4, semestre 1, num. 54, 8 décembre 1849; et *Gaceta de Guatemala*, t. 4, num. 79, 29 décembre 1849.

qui unissent encore les différents gouvernements centraméricains, mais d'affirmer l'identité locale alors en construction étant donné l'échec politique du projet régional.

L'élaboration et la diffusion des mythes identitaires costariciens est un sujet polémique encore de nos jours. Il existe un débat historiographique qui oppose ceux qui identifient l'invention de la nation avec les gouvernements libéraux de la fin du XIX^{ème} siècle[405] et ceux comme V.-H. Acuña qui considèrent que les attributs de la communauté politique costaricienne apparaissent dès l'époque de l'indépendance, se fortifient dans les années 1830 et sont donc déjà présents au moment de la déclaration d'indépendance de l'État.[406] Les éléments clés de l'identité costaricienne mis en relief sont l'homogénéité et l'harmonie de la population, son caractère pacifique et travailleur.[407] V.-H. Acuña souligne que ces mythes ont été élaborés par opposition au reste de l'Amérique Centrale. Bien que le Costa Rica ait fait appel à la Grande-Bretagne pour se protéger face aux États-Unis et au Nicaragua, presque en même temps que le gouvernement déclarait l'indépendance de la République, la confiance en la viabilité de la communauté politique est consolidée, ce qui suppose de laisser de côté l'espoir de reconstruire l'Amérique Centrale, du mois à court terme.[408] Selon D. Díaz, il s'agit ainsi d'un processus de « particularisation du Costa Rica face à l'isthme » qui est toutefois ambigu.[409]

Il est important de noter l'incertitude qui préside alors quant au projet de nation à soutenir, y compris parmi les élites costariciennes. Selon C. Pérez, même certains groupes qualifiés de conservateurs ont pratiqué un « unionisme informel » en développant un réseau à

[405] MOLINA JIMÉNEZ, Iván, « Acuña Ortega, Víctor Hugo: Comunidad política e identidad política en Costa Rica en el siglo XIX », *Biblio 3W, Revista Bibliográfica de Geografía y Ciencias Sociales*, Universidad de Barcelona, vol. VII, num. 367, 19 avril 2002.

[406] V.-H. Acuña considère qu'à partir de la décennie de 1850 il a existé au Costa Rica une ébauche de nationalisme gouvernemental qui peut être observée avec la sécularisation des fêtes civiques dans lesquelles une plus grande importance a été octroyée aux cérémonies militaires. La fonction de ce nationalisme officiel est de diffuser la nouvelle image de la nation parmi les classes subalternes : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario polìtico… », *op. cit.,* p. 74. Certains, comme S. Palmer, préfèrent parler de « proto-nationalisme » : PALMER, Steven, « Sociedad Anñnima, Cultura Oficial… », *op. cit.,* pp. 169-205.

[407] La population du Costa Rica est considérée comme blanche et parlant espagnol, facilitant l'accès de ce pays à la « civilisation » et au « progrès », notamment grâce à l'éducation : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 2, num. 95, 30 septembre 1848, pp. 521-22. V.-H. Acuña fait référence à un article du *Mentor Costarricense* du mois de février 1843 utilisant déjà des éléments clés de l'identité locale : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Comunidad polìtica e identidad polìtica… », *op. cit.*

[408] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario polìtico… », *op. cit*., p. 67. Les classes dirigeantes costariciennes étaient conscientes des fragilités de l'État indépendant, notamment la faible taille du territoire et de la population, faisant peser la menace d'une agression étrangère. L'union centraméricaine était ainsi envisagée comme une nécessité sur le long terme.

[409] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria,…, op. cit.,* p. 248. L'idéal unioniste est récurrent dans les discours prononcés à l'occasion de la fête de l'indépendance. Le fait de créer une identité costaricienne en opposition au reste de l'Amérique Centrale, paradoxalement, maintient les liens de cet État avec les autres.

l'échelle de l'Amérique Centrale pour des raisons économiques.[410] Nous considérons que c'est cette ambiguïté autour du cadre de référence identitaire qui a offert la possibilité d'héroïser Morazán. La revendication de sa figure comme un symbole fédérateur permet de ne pas écarter l'idéal unioniste tout en réactualisant la signification du projet du personnage historique.

I. 3. A. b. Morazán, héros fédérateur centraméricain

Les *Coquimbos*, depuis leur accueil au Salvador peu de temps après la mort de Morazán, cherchent à reconstruire leur réseau de pouvoir en Amérique Centrale. Certains libéraux mènent ouvertement une campagne contre le gouvernement de Carrera : au mois de mars 1848, Molina et Barrundia ont publié un « recueil républicain » qui leur a valu d'être emprisonnés.[411] Les critiques à l'encontre du caudillo se font pourtant de plus en plus fortes : on lui reproche son échec dans la résolution des conflits internes à l'État guatémaltèque, principalement face à la rébellion de la région de Los Altos qui continue de revendiquer son indépendance.[412] C'est ainsi que ses opposants arrivent à obtenir son exil au mois d'août 1848, et sont même surpris de la facilité avec laquelle celui-ci accepte de partir.[413] Comprenant que l'opinion publique lui est alors défavorable, Carrera préfère accepter les critiques et quitter le pays tout en prenant soin de justifier ses actions au nom de la religion.[414] En se faisant instrument de la volonté de Dieu, il veut légitimer son rôle de caudillo aux yeux de la population comme il le faisait du vivant de Morazán.

En obtenant la démission de Carrera et de son gouvernement, les libéraux ont cru inaugurer une nouvelle ère politique.[415] La presse centraméricaine suit de très près ces événements, montrant ainsi qu'ils étaient considérés comme décisifs pour le sort de la

[410] PÉREZ FABREGAT, Clara, « El unionismo en Centroamérica: política y guerra en la década de 1840 », communication donnée lors du *XII Congrès Centraméricain d'Histoire*, San Salvador, juillet 2014.
[411] RAPALO CASTELLANOS, Renan, *Influencia de la Ilustración en la Independencia centroamericana*, thèse en philosophie, Université Nationale Autonome du Honduras, Tegucigalpa, 1993.
[412] La rébellion, pourtant de caractère libéral, se poursuit même après le départ de Carrera car les libéraux de la capitale guatémaltèque ne sont pas prêts à accorder l'indépendance de l'État de Los Altos. Pour plus de détails sur ce mouvement, voir : TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Génesis del movimiento separatista en Los Altos de Guatemala, 1806-1829 », in *Revista de Historia*, San José, num. 29, 1994, pp. 7-60; et SARAZÚA PÉREZ, Juan Carlos, *Recolectar, administrar y defender: la construcción del Estado y las resistencias regionales en Guatemala, 1800-1871*, Thèse de doctorat de la Universitat Pompeu Fabra, Barcelone, 2013.
[413] La presse guatémaltèque exprime un soulagement vis-à-vis du départ de Carrera sans conflits. C'est le 15 août que Carrera présente sa démission et le 16 que Juan Antonio Martínez est nommé président provisoire. Deux jours après, Carrera sort du pays en direction du Mexique. Sa démission est déjà annoncée le 10: *Gaceta de Guatemala*, t. 4, num. 20, 10 août 1848, "El presidente de la República a los habitantes de la capital".
[414] *Informe que dirigió el presidente de la República de Guatemala al cuerpo representativo en su instalación*, Guatemala, Imprenta de la paz, 15 août 1848.
[415] Le départ de Carrera a été suivi de celui des fonctionnaires qui travaillaient avec lui. Voir les numéros des 17 (t. 4, num. 33) et 28 novembre (t. 4, num. 34) 1848 de *Gaceta de Guatemala*.

région.[416] Un gouvernement de tendance libérale est alors établi au Guatemala, allant de pair avec des changements opérés dans le reste de l'Amérique Centrale.[417] Le Costa Rica est gouverné par José María Castro qui avait été auditeur de guerre sous le gouvernement de Morazán de 1842. Au Salvador, le *Coquimbo* Doroteo Vasconcelos vient de prendre ses fonctions de chef d'État. La situation politique à l'échelle de l'isthme semble propice à l'instauration d'une hégémonie libérale.

C'est dans ce contexte que le gouvernement costaricien prend la décision de rapatrier le corps de Morazán au Salvador par un décret du 6 novembre 1848.[418] L'exhumation est prévue pour le 27 novembre, et le gouvernement demande aux personnes ayant été témoins de l'enterrement d'être présentes afin de confirmer l'identité du corps.[419] J.-M. Castro en personne a assisté à l'exhumation, de même que les personnalités politiques et religieuses de l'État. Le décret insiste sur la nécessité d'exhumer les restes « avec le plus grand respect », et prévoit de les placer dans une urne préparée pour recevoir le « dépôt si sacré ». La référence à Morazán comme *Benemérito General*, titre qui lui avait été conféré de son vivant, est une preuve supplémentaire de la volonté du gouvernement costaricien de rendre hommage à sa mémoire. S'il est possible de considérer que le terme « sacré » employé pour désigner les restes de Morazán n'est pas une sacralisation de sa figure mais simplement un respect religieux envers le corps d'un défunt, nous estimons qu'il s'agit du moins d'une revalorisation de l'image du caudillo. Dans le cas du Costa Rica, la volonté d'héroïsation du personnage historique peut être mise en doute, mais les actions menées par le gouvernement en laissent toutefois la possibilité et le permettent de fait.

La célébration officielle de Morazán n'a en effet pas dû être du goût de tous dans cet État car le décret insiste sur le fait que l'urne funéraire doit être gardée en sécurité « sans permettre en aucun cas qu'on manque aux égards qui lui sont dus. » De plus, Joaquín Bernardo Calvo, ministre des relations extérieures qui signe le décret, demande à ce que tout soit consigné avec diligence : le gouvernement souhaite ainsi s'assurer du respect des

---

[416] Le 18 mars, la presse costaricienne a affirmé que Carrera était prêt à quitter sa charge mais qu'un décret l'a rappelé. Le même jour on annonce la prise de fonctions de D. Vasconcelos au Salvador : *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 1, num. 70, 18 mars 1848 : "Noticias de los Estados."

[417] M. Gálvez, qui avait été chef de l'État du Guatemala quand Morazán était président de la Fédération, est alors nommé chargé de commerce au Mexique par décret gouvernemental : *La Gaceta del gobierno de Nicaragua*, León, num. 24, 11 novembre 1848. Au Nicaragua, le *Coquimbo* Máximo Jerez est nommé commandant principal de la ville de Granada : *La Gaceta del gobierno de Nicaragua*, León, num. 27, 2 décembre 1848, p. 19.

[418] Archivo Nacional de Costa Rica (San José), CR-AN-AH-MG-GOBER 013236, "Decreto emitido por el presidente José María Castro, ordenando la exhumación de restos de Francisco Morazán para remitirlos al Salvador", décret gouvernemental numéro 16 publié le 14 novembre 1848.

[419] *Idem*. La disposition est prise sans doute afin de ne pas confondre le corps de Morazán avec celui de Villaseñor, les deux étant enterrés dans la même fosse. Le rapport du 27 novembre 1848 indique en effet qu'en ouvrant la tombe, deux squelettes ont été découverts.

dispositions officielles. L'urne est transportée à l'église principale, et les obsèques du corps sont effectuées le 4 décembre en présence des autorités de l'État. C'est le curé de l'église, José Marìa Equivel, qui est chargé de la garde des restes jusqu'à son transfert à San Salvador où ils seront « opportunément remis avec solennité ».[420] Notons que le Costa Rica avait prévu de transférer le corps jusqu'à la capitale salvadorienne.

Pour sa part, le gouvernement salvadorien remercie le Costa Rica pour cet « envoi spontané et généreux » tout en soulignant que, de son côté, il avait donné des preuves de son désir de conserver les cendres de Morazán dans son territoire.[421] Une pétition avait en effet été présentée au Congrès du Salvador, signée par trois de ses membres, le 3 mars 1848, demandant sur un ton virulent à ce que les démarches soient réalisées pour effectuer le rapatriement du corps.[422] La décision du gouvernement costaricien n'est donc pas en réalité spontanée, et répond à une demande exprimée depuis le Salvador. Ces faits sont relativisés pour mettre en avant la générosité du Costa Rica. Les autorités salvadoriennes assurent d'ailleurs qu'elles rembourseront les frais de transport du corps au gouvernement costaricien.[423]

L'attitude du gouvernement salvadorien n'est toutefois pas univoque : même s'il rend grâce, il accuse également, bien que de façon indirecte, en érigeant Morazán comme « la

[420] *Idem*. Une lettre du 27 novembre 1848 signée par le gouverneur du département confirme avoir transmis l'urne au curé José Marìa Esquivel.

[421] Décret du 29 janvier 1849, San Salvador, reproduit dans : JEREZ ALVARADO, Rafael, *Monumentos y elogios al General Morazán*, Tegucigalpa, Instituto Morazánico, 1986, pp. 32-33. Déjà en 1847, suite à une nouvelle tentative de reconstruction de l'union centraméricaine, le journal officiel du Salvador publie un article dans lequel Morazán est défini comme le seul génie qui a pu réunir l'ancienne patrie : GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana, op. cit.,* chap. XXX.

[422] Les membres du congrès ayant signé cette pétition sont Zelaya, Milla et Pino. Ils se réfèrent à Morazán comme « le martyr illustre de la liberté salvadorienne », et demandent à extraire son corps du sol où il a été exécuté : *El Costarricense, periódico semanal*, num. 93, 21 février 1873, pp. 373-374. Ce document n'a pas été mis en valeur par la suite, et a même été oublié, sûrement à cause de l'agressivité exprimée envers le Costa Rica. Il ne figure pas dans la liste des documents liés au rapatriement du Fond de Gouvernement (1839-1919) des Archives Générales de la Nation du Salvador.

[423] *Gaceta del Salvador,* t. 1, num. 97, 2 février 1849, pp. 386-387, "Cenizas del jeneral Morazán". Les décrets concernant le rapatriement y sont reproduits. Le gouvernement salvadorien demande à ce que les frais de transport lui soient communiqués pour effectuer le remboursement et précise que si les membres du gouvernement costaricien doivent passer par la capitale du Salvador, ce sera l'occasion de leur offrir un témoignage de reconnaissance (note du 30 janvier 1849 signée par Juan José Bonilla et adressée à José Maria Caðas). Il n'est pas certain cependant que le Salvador ait effectivement remboursé ces frais au Costa Rica. Notons que dans les archives costariciennes, peu de documents se réfèrent au rapatriement. Voir : Archivo Nacional de Costa Rica (San José), Fondo Gobierno, g. 026699, 15 novembre 1848, "Exhumaciñn de los restos de Francisco Morazán" et CR-AN-AH-MG-GOBER 008825, 12 janvier 1849, "Expediente que contiene los detalles de los gastos hechos con motivo de los funerales de Francisco Morazán". Le budget attribué pour l'exhumation du corps est de treize *pesos* et 6 *reales*.

victime immolée sur l'autel de la patrie ».[424] Officiellement, il est considéré que le Costa Rica veut expier sa culpabilité dans la mort du caudillo. D. Vasconcelos s'exprime ainsi :

> *Un tumulte enragé et assassin a immolé, dans sa fureur, la vie précieuse de l'ami chéri des salvadoriens. Mais un gouvernement philanthropique, en répondant aux désirs de ces peuples, nous envoie généreusement ses chères cendres, qu'il leur a léguées comme un souvenir de son amour, au moment même où il était conduit au sacrifice.*[425]

De cette manière, le gouvernement salvadorien reconnaît cet événement comme une preuve d'amitié avec le Costa Rica malgré la séparation de cet État de l'union centraméricaine.[426]

Du côté costaricien, le rapatriement du corps de Morazán est justifié d'une part pour respecter la volonté du personnage historique et d'autre part pour mettre en relief le degré de « civilisation » du gouvernement. Le décret est en effet pris en considérant qu'honorer la mémoire des hommes célèbres est un devoir, que Morazán a demandé à ce que son corps soit transféré au Salvador, et que cet État est un allié du Costa Rica à qui l'on souhaite témoigner de l'estime.[427] Ce qui a été oublié par la suite, c'est que le gouvernement costaricien émet le même jour un autre décret demandant au Salvador de rapatrier les corps de Braulio Carrillo et de Manuel Aguilar, tous deux morts et enterrés dans cet État.[428] Le décret mentionnant Carrillo est d'ailleurs le premier à avoir été émis (numéro CLII), vient ensuite Aguilar (numéro CLIII) et enfin Morazán (numéro CLIV), mettant ainsi en relief une certaine hiérarchie dans l'importance accordée aux figures.

Le gouvernement costaricien semble de cette manière proposer un échange pour que chaque État puisse développer un sentiment d'appartenance nationale selon sa convenance. Sans doute l'objectif était-il de créer un consensus politique autour de valeurs communes entre les gouvernements libéraux et au sein de chaque État, et ce malgré les conflits politiques qui avaient opposé les personnages historiques entre eux. En effet, non seulement Morazán était devenu chef de l'État costaricien en chassant Carrillo mais ce dernier avait lui-même pris le pouvoir en renversant le gouvernement de Aguilar. Peut-être s'agissait-il là d'une tentative

---

[424] *Gaceta del Salvador,* San Salvador, t. 1, num. 88, 1 décembre 1848, pp. 350-351, ~~–~~Cenizas del jeneral Morazán."

[425] *Gaceta del Salvador,* San Salvador, 9 février 1849, t. 1, num. 98, pp. 391-392, ~~–~~Mensaje que el Sr. Presidente del Estado Doroteo Vasconcelos, dirijió al cuerpo legislativo al abrir sus sesiones el día 5 de este mes" : ~~–~~Un tumulto rabioso y asesino inmoló en su furor, la vida preciosa del amigo querido de los salvadoreños. Pero un gobernante filantrópico, obsequiando los deseos de estos pueblos, nos manda jeneroso sus caras cenizas, que legó a ellos como un recuerdo de su amor, en los momentos mismos en que era conducido al sacrificio."

[426] *Idem.* Dans ce message, le chef de l'État salvadorien fait aussi référence aux bonnes relations diplomatiques entretenues avec le Honduras et le Nicaragua sans toutefois mentionner le Guatemala.

[427] Selon Cruz Lozano, Morazán a exprimé oralement la volonté que son corps soit enterré au Salvador comme une clause de son testament, devant son fils Francisco chargé de la rédaction : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía... », *op. cit,* p. 229. C'est pourquoi nous utilisons le terme de « rapatriement ».

[428] Les trois décrets sont émis le 6 novembre 1848 : *Colección de Leyes, decretos y órdenes expedidos por los supremos poderes legislativo y ejecutivo de Costa Rica en los años 1847 y 1848*, Imprenta de la Paz, San José, 1863, t. X.

pour élaborer un panthéon héroïque à l'échelle centraméricaine, mais celle-ci tourne court. Le Salvador n'accepte le compromis que le 1 février 1849, une fois les restes de Morazán arrivés en territoire salvadorien. Un décret est alors émis déclarant la volonté du gouvernement salvadorien d'exhumer avec solennité et de rapatrier les restes de Carrillo et de Aguilar, mais il n'est pas appliqué.[429] Le non respect de ce décret ne semble pas avoir généré de polémiques au Costa Rica, révélant probablement un manque d'intérêt de la part de la population, même si la presse affirme que ces décrets ont satisfait l'opinion publique.[430]

Le rapatriement du corps de Morazán au Salvador peut ainsi être compris comme une tentative d'unir les gouvernements libéraux alors en place en Amérique Centrale dans un moment où l'influence conservatrice semble pouvoir être renversée. *A posteriori*, cette période est d'ailleurs considérée comme un antécédent de la révolution libérale des années 1870.[431] Bien que ce moment ait été finalement bref, il met en relief les débats alors développés autour des projets de nation. En revendiquant une mémoire positive de Morazán, et en permettant son héroïsation, il s'agit d'élaborer officiellement une contre-mémoire capable de se confronter au discours conservateur hégémonique à l'échelle de la région. Cependant, si Morazán est célébré comme un héros fédérateur centraméricain, sa figure est identifiée en particulier à l'État du Salvador.

I. 3. A. c. Identification de la figure de Morazán à l'État du Salvador

Le 8 janvier 1849, un décret du gouvernement costaricien stipule que le colonel José María Cañas, *Coquimbo* salvadorien résidant au Costa Rica, et le curé Ramón María González sont chargés d'accompagner les restes de Morazán à bord du bateau « El Chambón », depuis Puntarenas jusqu'à Acajutla. Le 27 janvier, J.-M. Cañas envoie une note au ministère des relations extérieures du Salvador pour l'informer de son arrivée au port. Il est dans l'attente d'ordres de la part de ce gouvernement pour remettre le corps. Le gouverneur du département de Sonsonate, Rafael Padilla Durán, étant alors en déplacement à Santa Ana, le gouvernement salvadorien charge la municipalité du chef-lieu de Sonsonate de la réception des restes en

[429] *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 2, 9 mars 1849. Le décret est reproduit le 21 avril dans *El Costarricense, semanario oficial*.
[430] *El Costarricense, semanario oficial*, année 2, semestre 2, num. 101, 11 novembre 1848. J.-M. Castro avait lui-même été ennemi politique de Carrillo et avait contribué à prolonger son exil, ce qui explique sans doute pourquoi il n'a pas insisté sur ce point. Toutefois, en 1845, la mémoire de Carrillo avait été célébrée dans des poèmes. Voir : MOLINA MORENO, Alberto*, Colección de libros escolares*, *op. cit*.
[431] R.-L. Woodward parle de la « révolution de 1848 » et souligne qu'il y a eu des révoltes libérales dans les régions guatémaltèques de Los Altos, La Montaña et Verapaz : WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.,* p. 315. D'autres auteurs soulignent également l'impression éphémère d'un resurgissement du libéralisme morazanique. Voir : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 71.

écartant de fait la possibilité de les transporter immédiatement à San Salvador.[432] Cependant, cette disposition a pris du temps avant d'être reçue par les autorités locales et R. Padilla, en apprenant la nouvelle de l'arrivée du corps, décide, sans en avoir reçu l'ordre, de revenir dans le département de Sonsonate et de le recevoir de manière officielle avec la plus grande solennité possible.[433] Le 29 janvier, soit deux jours après l'arrivée des représentants costariciens, les restes sont officiellement remis dans le port de Acajutla et son transfert à la capitale est remis à plus tard.[434]

Si le rapatriement du corps de Morazán a été effectué dans une telle situation d'incertitude et de désorganisation, il ne semble pas que ce soit par manque d'intérêt de D. Vasconcelos mais bien du fait de la nouveauté de l'événement.[435] D'ailleurs, le gouvernement salvadorien ordonne à la trésorerie de couvrir les frais engagés par le département de Sonsonate pour la réception des cendres.[436] Le manque de préparatifs liés au rapatriement semble donc être dû au fait que les salvadoriens ne s'attendaient pas à ce que le Costa Rica accepte de l'effectuer aussi rapidement. De plus, les difficultés de communication autant entre États qu'au sein de ceux-ci ont ralenti les prises de décision. Le rapport du gouverneur de Sonsonate, par exemple, est signé le 31 janvier et n'est reproduit dans la *Gaceta* que le 9 février.[437]

---

[432] *Gaceta del Salvador*, t. 1, num. 97, 2 février 1849, note du 17 janvier 1849 signée par le Général José María Cañas et adressée au ministre des relations extérieures du Salvador. Il attend de savoir si le corps doit être remis à bord ou à terre, ou bien à la capitale salvadorienne. Voir aussi la note du 30 janvier 1849 signée par Juan José Bonilla reproduite dans ce même numéro.

[433] GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana*, *op. cit.,* chap. 3, pp. 17-22. H. Lindo souligne le manque de moyens mis en place pour centraliser les décisions politiques à cette époque, conférant de fait beaucoup de pouvoir aux municipalités et aux gouverneurs des départements qui pouvaient passer outre les directives du gouvernement central : LINDO FUENTES, Hector, « Los límites del poder en la era de Barrios » in TARACENA ARRIOLA, Arturo et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales…, op. cit.,* pp. 90-91. Un exemple de cet affrontement entre l'État et les autorités locales est l'invitation de G. Barrios, alors gouverneur de San Miguel, adressée à L. Montúfar pour résider dans ce département plutôt qu'à la capitale où il était en conflit avec Vasconcelos. Cette proposition illustre de plus les tensions au sein du parti libéral, y compris parmi les *Coquimbos,* remettant en question l'homogénéité de ce groupe. Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El Salvador y Costa Rica en la historiografía de Lorenzo Montúfar: construcción del estado e invención de la nación », in *Memoria. Primer Encuentro de Historia de El Salvador, 22-25 julio, 2003*, San Salvador: Licenciatura en Historia, Universidad de El Salvador- CONCULTURA, 2005, p. 116.

[434] Note du 29 janvier 1849, "Entrega oficial en el puerto de Acajutla para trasladarlos a la iglesia de Sonsonate antes de ir a la capital": *Gaceta del Salvador,* t. 1, num. 97, 2 février 1849.

[435] Note du 30 janvier 1849 signée par Juan José Bonilla publiée dans *La Gaceta del Salvador,* t. 1, num. 97, 2 février 1849, p. 386: « Pour ne pas y avoir de précédent d'un tel cas, rien n'a été préparé pour la réception de ces chères cendres et pour le transport à la capitale avec tout le faste et la solennité dus. »

[436] Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo Gobernantes (1839-1919), num. 27, 22 février 1849, "El gobierno manda a la tesorerìa cubrir el gasto de 97 pesos para la recepciñn de las cenizas". 21 coups de canon ont été tirés dans le cadre de la réception officielle dans le port de Acajutla : *Gaceta del Salvador,* t. 1, num. 97, 2 février 1849, pp. 386-387.

[437] "Informe sobre las exequias realizadas en Sonsonate de los restos de Morazán, camino a San Salvador" signé par le gouverneur politique de Sonsonate, Rafael Padilla Durán, le 31 janvier 1849. Reproduit dans : *La Gaceta del Salvador,* t. 1, num. 98, 9 février 1849.

Les restes de Morazán sont ensuite gardés dans l'église principale de Sonsonate en attendant les ordres du gouvernement concernant leur transfert à la capitale. Le 2 février, la *Gaceta* annonce la construction d'un mausolée afin de les accueillir dans le panthéon de San Salvador créé pour l'occasion. Le gouvernement envisage donc l'organisation d'une grande célébration officielle autour de la figure de Morazán pour répondre aux aspirations de la population autant que pour accomplir la volonté du caudillo.[438] Une bénédiction solennelle du cimetière de la capitale est organisée le 26 août lors de son inauguration. Selon le rapport officiel, « malgré la pluie, l'assistance était assez nombreuse et la célébration se fit avec toute la majesté et le faste requis. » Le tombeau qui devait accueillir le corps de Morazán a droit aux superlatifs : on relève le bon goût de la construction et la place privilégiée qui lui a été accordée dans le cimetière.[439] Notons que l'organisation de cette célébration met de fait en relation les champs politique et religieux.

L'identification entre la figure héroïque et le peuple salvadorien, déjà à l'œuvre du vivant de Morazán, est ainsi consolidée. L'enthousiasme de la population de cet État semble effectivement être général. La municipalité de Suchitoto par exemple envoie une note « patriotique » rendant compte de l'allégresse à l'annonce de l'arrivée des cendres.[440] Une certaine appropriation locale du héros peut aussi être observée, notamment à Santa Ana où les citoyens, réunis en comités, ont demandé à ce que le corps passe par cette ville avant d'être amené à la capitale, ce qui supposait un détour important dans le trajet.[441] La municipalité de Santa Ana, relayant les aspirations populaires, organise une session en février 1849 produisant un acte soutenant que :

> *Aussi illustre Général étant mort pour la patrie pour le soutien de l'ordre et de la liberté centraméricaine le 15 septembre 1842, jour glorieux de notre indépendance, il s'est montré digne des hommages du peuple salvadorien qui le bénira et l'exaltera parce qu'il aime le courage, l'héroïsme et l'inestimable liberté, et désirant donner un témoignage que Santa Ana sait vénérer comme le méritent les reliques des apôtres de cette même liberté, il est accordé : le gouvernement est prié de faire passer le transfert des restes de Morazán jusqu'à la capitale par cette ville pour offrir des obsèques au corps.*[442]

[438] Le journal officiel annonce qu'il rendra compte de l'avancement de la construction du mausolée. On ne doute pas qu'il sera rapide du fait de l'efficacité et du patriotisme des personnes chargées de sa réalisation : *Gaceta del Salvador,* t. 1, num. 97, 2 février 1849, pp. 386-387.
[439] *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 26, 31 août 1849.
[440] Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo Gobernantes (1839-1919), num. 29.
[441] GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana*, *op. cit*, chap. 3. Pour retracer l'itinéraire du transfert des restes de Morazán en territoire salvadorien, voir la carte en Annexe (p. 513).
[442] *Idem* : "Que habiendo espirado en aras de la Patria tan esclarecido Jeneral, por el sostén del orden y de la libertad centroamericana el 15 de setiembre de 1842, día glorioso de nuestra independencia, se hizo acreedor a los homenajes del pueblo salvadoreño que lo bendecirá y ensalzará porque ama el valor, el heroísmo y la inestimable libertad y deseando dar un testimonio de que Santa Ana sabe venerar, cual lo merecen, las reliquias de los apóstoles de la misma libertad, acuerda: se suplica al gobierno que el traslado de los restos de Morazán hasta la capital pasen por esta ciudad para hacer las exequias al cuerpo." La note de la ville de Santa Ana est

Observons tout d'abord que la sacralisation de la représentation de Morazán est déjà effective : ses restes sont comparés aux « reliques des apôtres », liant étroitement la politique à la religion. Le zèle patriotique des prêtres de la ville est d'ailleurs mis en avant en soulignant leur participation aux hommages. Cet acte met aussi en relief les trois échelles identitaires auxquelles l'image de Morazán est liée : locale, car c'est une ville en particulier qui souhaite lui rendre hommage et montrer ainsi son degré de « civilisation » ; étatique, car il est bien précisé que le héros est célébré par le peuple salvadorien dans son ensemble ; et régionale, car sa figure représente un projet politique centraméricain. Ces trois dimensions ne sont pas contradictoires mais complémentaires et hiérarchisées : la ville de Santa Ana demande simplement à rendre un hommage au corps quand celui-ci prendra le chemin de la capitale ; c'est donc à l'État avant tout que Morazán est lié parce que le Salvador est considéré comme le centre de l'idéal unioniste.

Revendiquant sa mort comme un sacrifice, Morazán a légitimé l'idéal unioniste qu'il a défendu mais a lui-même choisi un État pour sa sépulture, autre que le Honduras où il était né, ce qui souligne sa dimension centraméricaine en même temps que cela favorise une lutte locale pour l'appropriation de sa figure. Le rapatriement du corps de Morazán a permis au gouvernement du Salvador de revendiquer le héros en consolidant son identification à l'État : « Sa vie formera une seule et même histoire avec celle du Salvador. Uni à ce peuple à et sa liberté dans une décision constante, sa mémoire aussi sera inséparable de celui-ci. (…) Le nom de MORAZÁN appartient à l'Histoire, ses restes bien-aimés au peuple salvadorien. »[443] Si l'envergure centraméricaine de l'identité en construction est envisagée, il s'agit néanmoins d'élaborer des traditions à l'échelle de l'État du Salvador autour de la lutte pour des principes républicains et libéraux en opposition à l'hégémonie guatémaltèque.

Le gouvernement accède à la demande de la municipalité de Santa Ana et lui accorde un budget pour l'organisation de la célébration.[444] Il en profite pour décréter que les restes de Morazán seront gardés dans cette ville en attendant que le mausolée de la capitale soit

émise le 9 février, soit peu de temps après l'arrivée du corps de Morazán en territoire salvadorien. Elle est reproduite le 23 février dans la *Gaceta*. Il est précisé que le gouverneur du département étant absent, la demande est directement adressée au ministère.

[443] *Gaceta del Salvador*, t. 1, num. 98, 9 février 1849, pp. 391-392, « Mensaje que el Sr. presidente del estado Doroteo Vasconcelos dirijió al cuerpo legislativo al abrir sus sesiones el día 5 de este mes" : « La historia de su vida formará una sola con la del Salvador. Unido á este pueblo y á su libertad, con una decisión constante, su memoria será también inseparable de éste. (…) El nombre de MORAZÁN pertenece á la historia; sus restos queridos al pueblo salvadoreño".

[444] Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo Gobernantes, num. 28, 23 février 1849.

terminé.[445] L'enthousiasme de la population de Santa Ana aurait été considérable : J. Galdames assure que l'assistance à la messe et aux obsèques du corps a été nombreuse et que tous les habitants étaient dans les rues pour voir passer le cortège.[446] Les champs politique, militaire et religieux sont intimement liés : les curés ont participé au défilé, les cloches sonnent, la foule lance des vivats, on entend des salves d'artillerie et des décharges de fusils, dans un spectacle sans précédent dans cette ville. Les restes de Morazán sont alors placés dans un catafalque construit grâce à une souscription populaire, mettant ainsi en relief la participation de la population à l'hommage rendu. Sans doute le caractère religieux conféré à la célébration a-t-il facilité l'implication du peuple dans l'organisation du culte héroïque étant donné qu'il est un acteur traditionnel des cérémonies catholiques.

L'année suivante, en 1850, la ville de Santa Ana qui conserve encore les restes de Morazán en a profité pour associer le héros à la célébration de l'indépendance, du fait de la concordance entre les dates, bien que de manière ambiguë car chaque événement historique commémoré a une signification propre ; l'un exprime la joie, l'autre la douleur, et ne sont donc pas totalement identifiés.[447] La complémentarité entre les trois échelles identitaires liées au héros est reprise dans le discours commémoratif prononcé par T. Moreno qui insiste sur le devoir des nations de célébrer ses grands hommes. Morazán représente ainsi l'intégrité, l'honneur et l'union de la nation, ce qui est résumé dans l'emploi du terme « patriotisme ».[448]

La sacralisation de la figure héroïque est consolidée en faisant référence à sa mort comme un sacrifice et à son testament comme un texte sacré. Même si la culpabilité du peuple costaricien est soulignée, on s'en remet avant tout à la volonté de Dieu. La rhétorique religieuse employée fait de Morazán une « victime innocente sacrifiée par la barbarie et par la plus noire perfidie ».[449] Son identification avec le concept de civilisation reprend ainsi l'importance qu'elle avait de son vivant. Les aspects civique, militaire et religieux qui fondent l'héroïsation de Morazán sont résumés dans les formules qui sont alors généralement utilisées

[445] GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana*, *op. cit.*, chap. 3.
[446] *Idem*. Le déplacement solennel des restes jusqu'à la paroisse de Santa Ana a eu lieu le 6.
[447] Plus exactement, la journée du 15 septembre est réservée à la célébration de l'indépendance et l'hommage au héros reprend le 16 en présence des autorités et des notables de la ville. Toutefois, à 7h du soir le 15 septembre les obsèques devant être célébrées le lendemain à 9h du matin sont annoncées : *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 82, 27 septembre 1850, article signé par P. Bernal.
[448] Selon V.-H. Acuða, le patriotisme équivalait au civisme et à l'engagement pour l'intérêt public mais pouvait aussi désigner un sentiment d'appartenance à une ville, à un État ou à l'Amérique Centrale : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario político… », *op. cit.,* pp. 239-240.
[449] On mentionne à la fois la Providence et la « perfidie de quatre fils dénaturalisés » : *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 82, 27 septembre 1850, p. 2 (discours de Teodoro Moreno). Après la cérémonie funèbre et les honneurs de rigueur du 16 septembre, l'assistance s'est dirigée vers la salle municipale où le juge de première instance, Manuel Gómez, a prononcé un discours, suivi de T. Moreno, secrétaire de la municipalité de Santa Ana. Il est d'ailleurs demandé à « l'Être suprême (…) le repos éternel de son âme impérissable. »

pour se référer à sa figure, tels que « courageux général » ou « martyr de la liberté centraméricaine ». C'est son caractère militaire qui fait de lui un personnage d'exception, mais son sacrifice au nom du patriotisme justifie la dimension transcendante accordée au combat à mener.

Si l'envergure centraméricaine de la figure de Morazán ne fait pas de doute pour les salvadoriens, en revanche il semble que la nouvelle du rapatriement de son corps n'ait pas provoqué de réactions particulières, bien qu'elle ait été diffusée dans la région. Pour sa part, le gouvernement du Honduras confirme la réception de 9 exemplaires du décret du gouvernement salvadorien concernant le transfert du corps, sans plus de commentaires.[450] Cet État est alors gouverné par Juan Lindo, de tendance conservatrice, bien que certains historiens refusent d'en faire un anti-morazaniste.[451] Dans tous les cas, il semble qu'il n'y ait eu aucune volonté de la part du gouvernement hondurien de revendiquer l'image de Morazán dans ce contexte. M. Barahona affirme en effet que les élites de cet État manquaient alors « de la volonté et de l'intérêt nécessaires pour créer une communauté nationale articulée par des processus civiques participatifs, selon les idéaux de républicanisme démocratique. »[452]

I. 3. A. d. Définition et circulation des modèles héroïques

Le rapatriement du corps de Morazán est la première célébration effectuée par des gouvernements centraméricains permettant son héroïsation officielle après sa mort. Il nous faut ici considérer le contexte international car deux autres rapatriements fameux ont eu lieu quelques années auparavant : celui de Napoléon Bonaparte en 1840[453] et celui de Simon

[450] Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo Gobernantes (1839-1919), num. 26, 19 février 1849.
[451] Juan Lindo s'est allié à T. Cabaðas contre Carrera en 1847 : CANIZALES, Rolando, et PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo… », *op. cit.,* p. 1283.
[452] BARAHONA, Marvin, « Honduras: el estado fragmentado (1839-1876) » in TARACENA ARRIOLA, Arturo et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales…, op. cit.*, p. 97. Il soutient que la persécution des morazanistes était toujours bien réelle et souligne l'importance des localismes : à la fin de l'époque fédérale, Tegucigalpa se déclare indépendante vis-à-vis du gouvernement central installé à Comayagua tant que l'indépendance de l'État ne serait pas déclarée.
[453] Napoléon naît en 1769 et meurt en 1821, à 52 ans. Son corps est rapatrié depuis l'île de Sainte Hélène, où il avait été gardé prisonnier, jusqu'à Paris. Plusieurs demandes avaient déjà été formulées mais sans succès. Il a fallu attendre 19 ans après sa mort pour que l'initiative de Adolphe Thiers et de Louis-Philippe I^{er} soit exécutée. Napoléon avait lui-même exprimé dans son testament le souhait d'être enterré aux bords de la Seine, parmi le peuple français. Le « retour des cendres » avait pour but de soutenir la légitimité du gouvernement en place. L'opinion publique était déjà gagnée par le mythe napoléonien mais cet objectif n'a pas été atteint du fait de nombreuses critiques parmi les élites françaises, soulignant l'écart entre celles-ci et le peuple. Le gouvernement français, prenant peur des débordements publics qui auraient pu être occasionnés, a organisé le rapatriement de façon à empêcher le peuple de participer pleinement à la célébration. Le tombeau aux Invalides où est finalement gardé le corps de Napoléon n'est terminé qu'en 1861, soit 21 ans après le rapatriement, mettant ainsi en relief les polémiques générées par l'événement. Alors que Victor Hugo fait l'apologie de Napoléon, Lamartine, tout en affirmant être admirateur du héros, se prononce contre le retour des cendres en raison du mythe du guerrier. Voir : TULARD, Jean, « Le retour des cendres » in NORA, Pierre (comp.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2, t. 3, pp.

Bolivar en 1842.[454] Notons que dans les trois cas le transfert du corps a eu lieu plusieurs années après la mort du personnage historique, bien que pour Morazán ce ne soit que 6 ans après, soit moitié moins que pour les deux autres.[455] Ce laps de temps semble nécessaire à la conversion d'une figure historique en héros : il correspond vraisemblablement à la durée considérée comme indispensable pour que les passions politiques soient apaisées.

Les rapatriements des corps de Napoléon et de Bolivar ont chacun fait l'objet de plusieurs articles dans la presse centraméricaine : ces événements ont bien eu un écho dans la région.[456] Ces deux figures étaient non seulement connues mais aussi admirées en Amérique Centrale. Observons que Morazán lui-même, dans ses Mémoires, fait référence à Napoléon dont la vie était alors entre les mains des anglais.[457] Plusieurs officiers français vétérans de l'armée napoléonienne ont d'ailleurs combattu à ses côtés. Morazán appréciait particulièrement Nicolas Raoul, sur lequel il fait reposer ses victoires militaires.[458] Ce dernier a d'ailleurs écrit un texte apologétique peu de temps après la mort de Morazán, depuis Paris où il était revenu. Il y développait une comparaison entre le caudillo centraméricain et Napoléon en faveur du premier.[459] En ce qui concerne Bolivar, Morazán devait sûrement être

---

81-110 ; et HAZAREESINGH, Sudhir, *La légende de Napoléon*, Paris, Ed. Tallandier, 2005.

[454] Bolivar est né en 1783 et mort en 1830, à l'âge de 47 ans. Son corps est transféré 12 ans après sa mort depuis Santa Marta en Colombie jusqu'à Caracas, capitale du Venezuela, son pays d'origine, ce qu'il avait lui aussi demandé dans son testament. Contrairement aux deux autres cas, la figure de Bolivar avait déjà été célébrée : son corps avait été inhumé avec solennité dans la cathédrale de Santa Marta. En 1847, son nom est également donné à une place de Bogota, capitale de la Colombie. Son rapatriement poursuivait également le but de soutenir la légitimité au pouvoir de José Antonio Páez au Venezuela, malgré les conflits qui avaient opposés les deux personnages historiques. Ce dernier voulait même changer le nom de la ville de Caracas pour celui de « Ciudad Bolívar », mais cette proposition ne fut pas acceptée. Le rapatriement fut toutefois l'occasion d'organiser une grande commémoration du héros. De même que dans les deux autres cas, il faut attendre plusieurs décennies pour que son corps repose dans un tombeau approprié. C'est en 1876 (soit 34 ans après le rapatriement) que Adolfo Guzmán Blanco ordonne son transfert au panthéon national. Voir : CARRERA DAMAS, Germán, *El culto a Bolìvar…, op. cit.* ; HARWICH, Nikita, « Le discours historiographique… », *op. cit.,* 1994, pp. 193-206 ; et LANGUE, Frédérique, « La Independencia de Venezuela… », pp. 245-276.

[455] Tous trois meurent également vers l'âge de 50 ans, bien que dans des circonstances différentes : Morazán est le seul à avoir été exécuté, les deux autres étant morts de maladie mais à l'écart de la scène publique.

[456] Concernant Napoléon, voir les numéros des 20 septembre (num. 134) et 12 octobre (num. 137) 1840 de *El Tiempo*, Guatemala. Pour Bolivar, voir les numéros des 13 août 1842 (num. 56) et 2 février 1843 (num. 84) de *Gaceta Oficial*, Guatemala. Les rapatriements des corps de Napoléon et de Bolivar sont mis en étroite relation, d'autant plus que la même calèche a servi pour les deux cérémonies : *El Amigo del pueblo*, San Salvador, num. 2, 4 mai 1843, pp. 7-8. L'article est tiré du *Courrier français du Mexique* du 11 février. Une « coïncidence historique » existant entre les deux héros est ainsi mise en relief : *El Amigo del Pueblo*, San Salvador, num. 7, 8 juin 1843, pp. 48-49 (article pris du *Courrier des États-Unis*). Notons que cette notion de coïncidence sert pour certains l'héroïsation dans le sens où elle fait appel non pas au hasard, mais à des puissances supérieures qui détermineraient l'Histoire. D'autres figures héroïques sont aussi utilisées pour développer des comparaisons, notamment Washington : *La Gaceta del gobierno de Nicaragua*, Managua, t. 1, num. 35, 24 mars 1849, p. 140. L'article intitulé « caractères politiques » provient d'une revue d'Édimbourg. Soulignons la circulation d'articles provenant de la presse occidentale en Amérique Centrale.

[457] MORAZÁN, Francisco, *Memorias…*, *op. cit.,* p. 13.

[458] *Idem*, p. 57.

[459] N. Raoul considère que Morazán représentait la démocratie « pure » face à l'autocratie de Napoléon. De plus : « Morazán a plus de mérite car il n'a pas eu accès aux ressources culturelles, politiques, militaires dont

au fait des détails de son projet politique, même si celui-ci était plutôt de tendance centralisée. En effet, en 1826, Bolivar convoque un congrès au Panama pour y présenter son idée d'une Grande Patrie, et Morazán en tant que représentant de l'État du Honduras y envoie des délégués.[460]

Bolivar et Napoléon constituaient les références clés de tout discours héroïque en Amérique Centrale. Le premier est célébré comme le « Libérateur » et père de l'indépendance de l'Amérique.[461] Le second est défini comme « le personnage le plus extraordinaire des temps modernes et en aucun cas on ne peut lui trouver d'égal dans les annales du genre humain ».[462] Il est clairement exprimé que c'est son talent militaire qui lui donne ce statut primordial, car il a su vaincre des civilisations de grandeur égale. De manière générale, ces figures font des apparitions récurrentes dans la presse centraméricaine, car ce sont les deux modèles héroïques reconnus à l'échelle mondiale en tant que représentants de la « civilisation », concept lié aux notions de liberté et d'indépendance.[463] Elles sont généralement citées dans le cadre de la commémoration du 15 septembre à une époque où le panthéon héroïque centraméricain n'est pas encore défini.[464] Si l'injustice du régime colonial est dénoncée, il ne s'agit en aucun cas de prôner une rupture totale avec le monde occidental puisque les références à la Grèce, la Rome ou l'Égypte ancienne sont récurrentes.[465]

Nous considérons ainsi que les rapatriements de Napoléon et de Bolivar ont servi d'exemple à celui de Morazán. Le transfert des cendres du premier est d'ailleurs utilisé comme une justification de la demande effectuée le 3 mars 1848 devant le congrès du Salvador : « La France nous a déjà tracé le chemin que nous devons suivre. Les os de l'illustre

---

disposait Napoléon. » Ce texte intitulé "Paralelo entre el General Morazán y el General Bonaparte" est reproduit intégralement dans : ALVARADO, Enrique Nestor, *Morazán político y maestro*, Tegucigalpa, UNAH, 1969, pp. 158-59. Il semble cependant que ce texte n'ait été diffusé en Amérique Centrale que bien des années plus tard, dans un écrit de Antonio Grimaldi. Raoul était rentré en France en 1833, profitant d'un contexte favorable aux bonapartistes, Morazán étant alors au pouvoir en Amérique Centrale. Voir : LEIVA VIVAS, Rafael, *Francisco Morazán y sus relaciones con Francia*, Editorial Universitaria, UNAH, Tegucigalpa, 1988, chap. 2.

[460] Ce congrès est un échec ; Bolivar met en place la dictature en 1828 et meurt deux années plus tard. Pour plus de détails concernant le lien entre le projet politique de Bolivar et celui des élites centraméricaines, notamment J.-C. del Valle, voir : CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.,* p. 57 et p. 152.

[461] *La Gaceta de Guatemala*, num. 64, 26 septembre 1842, p. 271.

[462] *La Gaceta del gobierno de Nicaragua*, Managua, t. 1, num. 35, 24 mars 1849, p. 140. Y compris Alexandre, Jules César ou Annibal ne sont considérés que comme des « conquistadors ».

[463] On fait alors référence à une citation attribuée à Napoléon : « Les indigènes sont des enfants qui ne grandissent jamais. » : *El Costarricense, semanario oficial*, année 3, num. 27, semestre 1, 2 juin 1849, éditorial, p. 205. L'idée de « civilisation » fait ainsi l'objet de réflexion dans une série d'articles écrits par Fray Gerundio : *El Costarricense, semanario oficial*, année 3, num. 23, semestre 1, 5 mai 1849.

[464] Christophe Colomb, autre référence héroïque mondiale, est célébré lors de la commémoration de l'indépendance comme la figure à qui l'on doit les « brillantes découvertes » : *La Gaceta del gobierno de Nicaragua*, León, num. 17, 23 septembre 1848, p. 67.

[465] Voir par exemple : *El Costarricense, semanario oficial*, année 2, semestre 2, num. 87, 5 août 1842.

prisonnier de Sainte Hélène reposent déjà aux Invalides. »[466] Notons également que cette même année, le vénézuélien Juan José Flores qui a été président de l'Équateur a séjourné au Costa Rica. Il a été honoré avec un bal public et est célébré comme l'héritier de « l'immortel Bolivar ».[467] Peut-être les discussions tenues entre J.-J. Flores et J.-M. Castro ont-elles convaincu le chef d'État costaricien de l'utilité politique des cultes héroïques. Le séjour du vénézuélien a au moins dû faciliter la circulation des informations en Amérique Centrale concernant le culte rendu à Bolivar dans son pays d'origine.

Les gouvernements de la fin des années 1840 sont donc les premiers à s'intéresser et à mettre en place des mécanismes d'invention de l'identité nationale. On assiste à la recherche de héros incarnant des valeurs attribuées à la nation en construction, la presse permettant de diffuser les propositions.[468] De manière générale, le culte héroïque commence à peine à prendre de l'importance et le Salvador semble être un des derniers pays de la région à s'intéresser à ce processus.[469] En effet, dans cet État non seulement c'est la première fois que Morazán est célébré après sa mort, mais c'est aussi le premier grand homme à être salué comme un héros. Héroïser Morazán, et comparer son image aux modèles héroïques à l'échelle mondiale, est un moyen d'obtenir la reconnaissance internationale de l'Amérique Centrale et de faire entrer les États centraméricains dans le concert des nations « civilisées ».[470] Il s'agit donc d'une élaboration dont l'objectif politique est à la fois dirigé vers l'intérieur des frontières comme vers l'extérieur.

Soulignons que la presse centraméricaine, depuis quelques années déjà, développe une réflexion sur la définition du héros, notamment concernant son lien avec la religion chrétienne, en établissant des comparaisons avec les références de l'Antiquité gréco-romaine.[471] Les héros sont en effet généralement considérés comme les « fils de Dieu ».[472] Dans son discours commémoratif prononcé en 1850 à Santa Ana, T. Moreno veut placer

---

[466] *El Costarricense, periódico semanal*, num. 93, 21 février 1873, pp. 373-374. Le tombeau de Napoléon n'a pas encore été construit, mais ses restes sont en effet déjà gardés aux Invalides.
[467] *El Costarricense, semanario oficial*, année 2, semestre 2, num. 87, 5 août 1848.
[468] Voir par exemple : *La Gaceta del gobierno de Nicaragua*, León, num. 23, 2 novembre 1848, p. 92, "Rafaela Herrera".
[469] En 1843, la question était posée de savoir quand serait construit un panthéon, soulignant que le Salvador était alors le seul État en Amérique Centrale à ne pas avoir « un lieu sûr pour les cendres de ses ancêtres » : *El Amigo del Pueblo*, San Salvador, num. 15, 31 août 1843, p. 113. Le transfert du corps de Morazán aurait donc été saisi comme l'occasion pour le gouvernement salvadorien de commencer à établir officiellement des traits identitaires.
[470] La comparaison de Morazán avec Napoléon et Washington en particulier avait déjà été élaborée de son vivant, notamment dans le poème célébrant son ascension au poste de Président de la Fédération distribué en feuilles volantes à Tegucigalpa. Voir : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía... », *op. cit.*, p. 86.
[471] Une série d'articles intitulée "Héroes y semi-dioses" est publiée dans *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, num. 95 semestre 2, 30 septembre 1848.
[472] *El Costarricense, semanario oficial*, San José, année 2, semestre 2, num. 98, 21 octobre 1848, pp. 549-550.

l'héroïsation de Morazán sous le signe de la modernité et éviter un retour archaïque à une célébration d'hommes divinisés :

> *Nous n'élèverons pas de statues impérissables, nous ne placerons pas notre héros dans la catégorie des demi-dieux comme le faisait nos ancêtres : la poésie, la musique, la sculpture, ne contribueront peut-être pas comme il faudrait à éterniser la mémoire de notre illustre victime parce que sans doute nos efforts ne peuvent pas y prétendre, mais nos cœurs et ceux de nos fils seront le sanctuaire où vivra gravée en caractères indélébiles la très heureuse mémoire de celui qui fut toujours le fléau de nos oppresseurs.*[473]

Ces réflexions sont à inscrire dans une échelle mondiale car c'est à cette époque que l'historien écossais Thomas Carlyle donne ses conférences sur les catégories héroïques et que Jules Michelet publie ses ouvrages historiques utilisant de nouveaux processus d'héroïsation.[474] De manière générale, la France révolutionnaire a remis au goût du jour le héros guerrier aux références antiques, tout en mettant en avant l'aspect civique qu'il devait incarner : l'objectif est d'élaborer un modèle du soldat-citoyen prêt à sacrifier sa vie pour la patrie.[475] Cependant, célébrer le héros a un coût et les ressources économiques de l'Amérique Centrale ne sont pas comparables à celles employées pour effectuer le rapatriement des corps de Napoléon ou de Bolivar. Le gouvernement salvadorien est d'ailleurs conscient de ses limites financières : c'est « avec le faste qui nous sera possible » que le transfert du corps de Morazán est organisé.[476] C'est ce qui explique aussi pourquoi on affirme que la mémoire du héros se perpétue avant tout dans le cœur des « vrais patriotes », et qu'il n'est pas besoin d'ériger des monuments commémoratifs.

Dans le cas de l'Amérique Centrale, le phénomène du caudillisme a redonné une place

---

[473] *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 82, 27 septembre 1850, p. 2 : "No levantaremos estatuas imperecederas, no colocaremos a nuestro héroe en la categoría de los semi-dioses como lo hacían nuestros mayores: la poesía, la música y la escultura, tal vez no contribuirán como corresponde a eternizar la memoria de nuestra ilustre víctima porque acaso nuestros esfuerzos no pueden llegar a tanto pero nuestros pechos y los de nuestros hijos serán el santuario en donde vivirá esculpida en caracteres indelebles la mui grata memoria de aquel que siempre fuera el azote de nuestros opresores."

[474] CARLYLE, Thomas, *Los héroes…, op. cit.,* (1ère ed.: 1841). Il distingue plusieurs catégories de héros : la divinité (Odin), le prophète (Mahomet), le poète (Shakespeare), le prêtre (Luther), le littéraire (Rousseau), et enfin le roi (Cromwell). Napoléon, qu'il dénigre pourtant, représente pour lui le héros révolutionnaire moderne. Comme le souligne Raúl Cardiel Reyes dans son étude préliminaire, Carlyle envisage l'Histoire comme le résultat de l'action d'hommes exceptionnels inscrite dans une force universelle identifiée avec Dieu. De son côté, Michelet revalorise la figure de Jeanne d'Arc comme incarnation de l'identité française, dans son Histoire de France publiée en 1841. Voir : FALIV, Odile, et TOURRET, Marc (dir.), *Héros, D'Achille à Zidane*, ed. BNF, Paris, 2008.

[475] Les préoccupations générées dans le cadre de la Révolution française concernant la mise en place de mécanismes permettant l'élaboration d'un sentiment national républicain semblent avoir eu des répercutions jusqu'en Amérique Centrale. M. Ozouf souligne que les références à l'Antiquité largement utilisées sont moins une tradition qu'une source d'inspiration : les hommes de l'Antiquité sont des modèles de grandeur, notamment à travers l'œuvre de Plutarque : OZOUF, Mona, *La fête révolutionnaire…, op. cit.,* p. 458.

[476] *Gaceta del Salvador,* San Salvador, t. 1, num. 98, 9 février 1849, pp. 391-392: "Mensaje que el Sr. Presidente del Estado Doroteo Vasconcelos, dirijiñ al cuerpo legislativo al abrir sus sesiones el dìa 5 de este mes."

importante au caractère militaire des figures héroïques.[477] E. Garcìa estime que l'homme d'armes ayant été un acteur fondamental du processus post-indépendantiste, le modèle du soldat-citoyen et la mémoire du héros sont perçues comme étant la seule histoire à commémorer.[478] Morazán est bien héroïsé avant tout pour son aspect militaire et il est souvent désigné comme « l'illustre Général ». Le titre *Benemérito* célèbre la valeur guerrière du héros soutenant un projet politique. Une des raisons, ou conditions, nécessaires pour l'héroïsation de Morazán est de voir en la Fédération l'origine même de la patrie, en amoindrissant donc la signification de la proclamation de l'indépendance. Pourtant, d'autres grands hommes ont été mis en avant pour leur participation au processus indépendantiste, comme M.-J. Arce ou P. Molina.[479] L'atout de la figure de Morazán est d'avoir été identifiée durant son vivant, autant par ses partisans que par ses détracteurs, avec le projet fédéral.

Établir la Fédération comme l'origine de la patrie pour héroïser Morazán était essentiel mais pas suffisant étant donné que cette période était alors perçue comme anarchique, et c'est pourquoi on l'associe également à l'indépendance. Selon D. Díaz, cette association a été spontanément élaborée par la population sans que les gouvernements l'aient d'abord recherchée. Il fait référence à une inscription sur un mur de la capitale du Costa Rica établissant la relation entre les deux événements, même si ce fut dans l'objectif de dénigrer l'image du caudillo : « le 15 septembre de l'année 42, Morazán a rendu compte à Dieu pour que le monde se souvienne ! ».[480] Comme nous l'avons vu, la célébration de l'indépendance en 1850 à Santa Ana a été associée à l'exaltation du héros du fait de la présence de son corps dans cette ville, mais les deux commémorations n'ont pas été totalement identifiées, compte tenu de la contradiction entre les sentiments liés à chacune d'entre elles.

---

[477] Les guerres fédérales ont marqué une rupture avec le schéma des grands hommes défini par José Cecilio del Valle en 1820 qui plaçait le Sage en haut de l'échelle, au plus proche de Dieu. Voir : MOLINA JIMÉNEZ, Iván, *La estela de la pluma…, op. cit.*, p. 347.

[478] GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Polìtica y Estado…*, *op. cit.,* p. 233. Cette auteure souligne que dans les années 1840 des figures politiques entrent dans le panthéon national, y compris durant l'exercice de la présidence des personnages héroïsés : c'est le cas de Francisco Ferrera déclaré *Benemérito* de la Patrie dans le cadre du soulèvement des peuples de Tegucigalpa au mois de janvier 1844 et du Général Santos Guardiola qui obtient ce statut au moment de prendre le poste de Président du Honduras en février 1856. Il existe un autre titre de reconnaissance, celui de « soldat illustre de la patrie », qui est conféré à T. Cabañas par un décret du 21 mai 1851.

[479] Un article en mémoire de Pedro Molina est publié dans : *La Gaceta del Salvador*, t. 1, num. 76, 8 septembre 1848, p. 305. La mort de M.-J. Arce fait l'objet d'un article élogieux dans *La Gaceta del Gobierno Supremo del Salvador*, t. 1, num. 38, 17 septembre 1847, p. 152. A. Taracena affirme que les historiens guatémaltèques (autant Marure que Montúfar y Coronado), ont d'abord mis l'accent sur la période postérieure à l'indépendance considérée comme « nationale », mais que l'héritage espagnol est ensuite remis au goût du jour. Milla, qui est passé du camp conservateur au libéral, est un de ceux qui remettent en question le bilan de la République Fédérale dans un discours du 15 septembre en 1846. Voir : TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, Estado y naciñn…*, *op. cit*., t. 1, p. 95.

[480] DÍAZ ARIAS, David, « Invenciñn de una tradiciñn… », *op. cit.,* p. 125.

Le processus d'héroïsation de Morazán doit s'accompagner d'une écriture de l'Histoire afin de soutenir le sentiment d'appartenance nationale recherché par les gouvernements. Aucun ouvrage historique n'est pourtant envisagé pour légitimer le discours officiel bien que le gouvernement salvadorien semble prendre conscience de la nécessité de l'usage politique du passé.[481] La préoccupation de la postérité de l'image de Morazán est bien présente : c'est son caractère immortel qui est établi car il est nécessaire à son héroïsation. Une perspective manichéenne à l'échelle de l'Amérique Centrale est consolidée pour soutenir le processus : ce sont les « bons » centraméricains qui font perdurer la mémoire de Morazán.[482] La définition de ce groupe se veut assez floue pour pouvoir englober la majorité des opposants à Carrera. La figure de Morazán n'est alors pas explicitement identifiée à un parti politique mais la dimension partisane devait être évidente sans avoir besoin d'insister sur ce point. Étant donné que chaque parti prétendait incarner la volonté populaire, les composantes de l'identité nationale en cours d'élaboration présentaient un fort caractère politique.

L'objectif du rapatriement du corps de Morazán est de fortifier les liens entre les gouvernements libéraux même si le Costa Rica, à la suite du Guatemala, vient de se déclarer République indépendante. Nous considérons que c'est l'ambiguïté même autour du cadre de référence identitaire qui a rendu possible l'héroïsation de Morazán. Le projet politique du personnage historique ayant échoué, l'exaltation du héros fédérateur a laissé une marge de manœuvre aux acteurs du culte concernant le sens à lui attribuer. Dans cette tentative, les célébrations de Bolivar et de Napoléon servent de modèles héroïques, de manière à placer l'Amérique Centrale parmi les nations « civilisées ». L'exaltation de Morazán a pour but de promouvoir l'union centraméricaine face à l'hégémonie conservatrice du Guatemala, en particulier dans l'État du Salvador, où sa figure a officiellement été identifiée à l'histoire du pays avec la participation des autorités locales et de la population de Sonsonate et de Santa Ana. Dès le début, la sacralisation du héros-martyr tend à faire du patriotisme une religion. Toutefois, malgré l'annonce de l'inhumation officielle de son corps à San Salvador, la grande

[481] Il est par exemple expliqué pourquoi le gouvernement du Salvador s'est montré hostile au retour de Morazán en Amérique Centrale en 1842. Des extraits des communications échangées entre les gouvernements guatémaltèque et salvadorien en 1842 et 1843 sont reproduits : *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 20, 13 juillet 1849. Dans une des lettres, le gouvernement salvadorien explique que s'il n'a pas ratifié le traité du 7 octobre 1842, c'était sous la menace d'une prochaine invasion de Morazán.

[482] *Gaceta del Salvador*, San Salvador, t. 1, num. 88, 1 décembre 1848, « El Benemérito Jeneral Morazán tiene un sepulcro vivo en todos los pechos de los buenos centroamericanos: el vivirá en nuestra memoria y la fama perpetuará su nombre de jeneraciñn en jeneraciñn".

fête civique que le gouvernement salvadorien avait prévu d'organiser n'a pas pu être réalisée à cause du retour de Carrera au Guatemala.

I. 3. B. Consolidation officielle de la mémoire héroïque de Morazán au Salvador : incarnation de l'unionisme centraméricain (1858)

Si le rapatriement du corps de Morazán peut être interprété comme une tentative d'opposition à l'hégémonie conservatrice en Amérique Centrale, celle-ci tourne court avec le retour de Carrera à la tête de l'État guatémaltèque en 1849 et la chute des gouvernements de tendance libérale à l'origine de cette initiative. Dix ans plus tard, le *Coquimbo* Gerardo Barrios prend le pouvoir au Salvador et se charge de renouer avec l'héroïsation officielle de Morazán en organisant l'inhumation de son corps dans le cimetière général de la capitale. Il s'agit d'une part de consolider la portée centraméricaine du héros et d'autre part d'institutionnaliser son culte dans l'État salvadorien. Cette célébration a pour but de soutenir le projet unioniste de Barrios, grâce à un transfert de sacralité entre la figure héroïsée et l'acteur de ce culte. Jusqu'à quel point l'exaltation du héros centraméricain permet-elle d'élaborer des traditions particulières au Salvador ?

I. 3. B. a. Morazán : un héros de dimension centraméricaine

Carrera est appelé à revenir au Guatemala par un décret du congrès signé au mois de juin 1849 par Mariano Paredes et Francisco Cascara, qui le chargent de la pacification du pays.[483] Selon R.-L. Woodward, les libéraux, autant à l'échelle de l'Amérique Centrale qu'à l'intérieur de l'État du Guatemala, n'ont pas su s'organiser pour éviter son retour.[484] Carrera revient quelques temps après la publication du décret en prenant soin de diffuser un manifeste adressé aux peuples guatémaltèques pour expliquer sa réapparition.[485] La presse centraméricaine reproduit les principaux documents concernant cet événement, confirmant ainsi son importance pour toute la région.[486] Son retour est fêté en grande pompe et un banquet est prévu à la capitale le jour suivant son arrivée. Tout le gouvernement guatémaltèque est invité de même que les habitants qui « méritent la considération de la

[483] *Gaceta oficial*, Guatemala, 8 juin 1849, décret numéro 35.
[484] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…*, *op. cit.,* p. 309.
[485] "Proclama de Carrera a los pueblos fronterizos con Salvador", in *Gaceta de Guatemala*, t. 4, num. 67, 4 octobre 1849. La décision est prise « jusqu'à la restauration complète de la paix. »
[486] *El Costarricense, semanario oficial,* année 3, num. 39, semestre 2, 25 août 1849, "Guatemala"*;* et *El Costarricense, semanario oficial*, année 3, num. 43, semestre 2, 22 septembre 1849, "Guatemala".

municipalité » et un comité de quatre personnes est formé pour l'accueillir aux portes de la ville.[487]

Carrera est ainsi célébré comme le sauveur de la République et retrouve son prestige de caudillo de la paix en étant identifié aux guatémaltèques patriotes.[488] Son exil temporaire semble bien répondre à une stratégie politique : en attendant que son retour soit sollicité, Carrera a consolidé son identification avec le peuple guatémaltèque.[489] Son statut de défenseur de la religion catholique reprend de l'importance en tant qu'élément clé de son soutien populaire, ce qui a été renforcé par sa correspondance avec le Pape qui a été reproduite dans la presse.[490] De nouveau au pouvoir, Carrera tente de mettre fin à la vague des gouvernements libéraux en Amérique Centrale, en particulier celui de D. Vasconcelos parce qu'il prône ouvertement une politique unioniste.[491] Il défait militairement les États centraux unis en un « pacte de représentation nationale » en 1851 pour le renverser.[492] Un décret gouvernemental nomme alors Carrera capitaine général de l'armée de la République en reconnaissance du triomphe obtenu à La Arada sur l'armée alliée.[493]

Le *Coquimbo* T. Cabañas, chef d'État du Honduras de 1852 à 1855, essaie lui aussi de réorganiser l'union politique de la région par la force, sans plus de succès face aux victoires de Carrera. En 1851, il organise avec Saget une invasion du Guatemala et en 1854, il envoie des troupes au Nicaragua pour soutenir les libéraux, avec à leur tête de José Antonio Ruiz Morazán, fils aîné de Morazán, soulignant ainsi les relations étroites entre les *Coquimbos* et

---

[487] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.35 exp. 17755 leg. 753 fol. 2, 17 juillet 1849, "El Regidor Antonio Andreu, propone a la Municipalidad de la capital, que estando próximo el retorno del Gral Rafael Carrera, después de un año de haber permanecido « desterrado », se proceda a organizar « el recibimiento digno » que merecia, dando a la publicidad una proclama cuyo texto adjuntaba".

[488] Les « bons guatémaltèques » associent l'image de Carrera au sort de la République. Une commission spéciale a été chargée par la municipalité d'élaborer un programme pour la réception de Carrera. Il est demandé à ce que les maisons et leurs devantures soient lavées et décorées : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.35 exp. 17755 leg. 753 fol. 3, 18 juillet 1849, "La comisiñn especial, designada por la municipalidad de la capital, presenta el proyecto de programa para el recibimiento del Gral. Rafael Carrera, a su ingreso con procedencia de Chiapas, donde había permanecido desterrado. Los actos a tributar, ademas salir en cuerpo la Municipalidad a recibirlo en las goteral de la ciudad, se le ofrecía un banquete". Voir aussi : *Gaceta de Guatema*, t. 4, num. 61, 23 août 1849, p. 1. Un sonnet de José Victor Autos Zavala chante la gloire de Carrera à l'occasion de la célébration de son anniversaire : "Desearte una dicha completa y duradera, mayor aún que para mì quisiera. Y esta expresiñn yo puedo asegurarte, del corazón y no del labio parte: es la expresión de una amistad sincera, cual corresponde a un pecho varonil, que con gusto el peligro arrastrará por ti, no una sino veces mil, y su sangre por ti derramará. Persuádete, Rafael, en Guatemala mucho te quieren, el que más. Zavala." (AGCA (Guatemala), Archivo colonial, AI.1 exp. 54.702 leg. 6071).

[489] WOODWARD, Ralph Lee, *Central America…, op. cit.*, p. 112. Woodward affirme que Carrera possédait un ego énorme qui grandissait d'ailleurs au cours du temps ; il demandait une stricte obéissance et l'adulation de tous. Face à un portrait de Napoléon, Carrera se serait exclamé : « un autre moi ! ».

[490] *Gaceta de Guatemala*, t. 4, num. 6, 21 août 1849. Cette lettre a aussi été reproduite dans *El Costarricense, semanario oficial*, année 3, semestre 2, num. 46, 13 octobre 1849.

[491] *Gaceta de Guatemala*, t. 4, num. 65, 21 septembre 1849.

[492] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., p. 304.

[493] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B118.5 exp. 52478 leg. 2439, décret du gouvernement numéro 52, 8 février 1851. On lui offre également une médaille en or ainsi que des terres en cadeaux.

les descendants du caudillo.[494] Notons que les plus fidèles partisans de Morazán s'engagent très jeunes dans son armée : G. Barrios à 15 ans et T. Cabañas à 22, ce qui a probablement renforcé l'image du chef comme un père. Nous pouvons considérer qu'après la mort du caudillo, les liens entre les *Coquimbos* et ses descendants participent à la consolidation d'une relation de type familial au héros. Pour son effort unioniste, Cabañas est célébré par ses partisans comme l'héritier héroïque de « l'immortel patriote Francisco Morazán ».[495] Le gouvernement salvadorien l'avait d'ailleurs nommé inspecteur des milices de l'État et commandant général du département de Sonsonate où étaient alors gardés les restes de Morazán.[496] L'identification du projet unioniste avec la figure héroïque est ainsi consolidée, et c'est sans doute ce que voulait détruire Carrera. Les adversaires de Cabaðas l'accusent d'avoir fait la guerre au Nicaragua pour soumettre l'Amérique Centrale à sa propre volonté en reprenant l'idéal de Morazán.[497] Une propagande est alors développée pour diaboliser les *Coquimbos* selon une perspective religieuse, de la même manière que cela avait été établi contre Morazán de son vivant.[498]

Les échecs des tentatives unionistes ont consolidé le pouvoir de Carrera et justifié les ingérences du gouvernement guatémaltèque dans les affaires des autres États centraméricains.[499] Les gouvernements libéraux qui avaient été mis en place sont petit à petit remplacés par d'autres plus conservateurs. J.-M. Castro renonce à sa charge de président du Costa Rica en 1849 et le gouvernement de D. Vasconcelos au Salvador prend fin en 1851. Malgré son opposition aux morazanistes en Amérique Centrale, Carrera offre des postes dans le gouvernement du Guatemala à des libéraux, ce qui lui permet de renforcer son influence en profitant des conflits entre partis politiques, mais aussi d'élaborer une certaine représentation

[494] Les adversaires des *Coquimbos* appellent ironiquement J.-A. Ruiz « l'héritier de la couronne fédérale ». Cabañas est accusé de mener des actions de « banditisme » au Honduras et les militaires Santos Guardiola et Juan López qui sont chargés de le soumettre, avec le soutien du Guatemala, sont héroïsés (*El Defensor del orden,* Granada, num. 40, 13 décembre 1854). Cabaðas n'a pas pu finir son mandat à cause de la pression des militaires. Voir : CANIZALES, Rolando, et PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo... », *op. cit.,* pp. 1283-87; et GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Polìtica y Estado…, op. cit.,* p. 192. La rébellion de la région de los Altos est suivie de près dans la presse centraméricaine car elle représente un espoir d'opposition pour les libéraux face à Carrera : *El Centinela de la patria*, San Salvador, mois 2, num. 20, 19 septembre 1853.

[495] Manifeste distribué en feuilles volantes, signé par « quelques centraméricains » en 1852 : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 58. Ce document a pour but de justifier l'action de Cabaðas en faveur d'une nouvelle Convention nationale. Il est adressé en particulier aux honduriens mais aussi aux habitants de la région de Los Altos au Guatemala. Notons que d'après nos sources, il ne semble pas que Cabañas en tant que chef de l'État hondurien ait développé un culte officiel autour de Morazán.

[496] *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 37, 16 novembre 1849.

[497] *El Defensor del orden*, Granada, num. 52, 17 mai 1855. Y compris les adversaires de Cabañas qualifient Morazán de « héros des *Coquimbos* ».

[498] *El Defensor del orden*, Granada, num. 52, 17 mai 1855.

[499] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., p. 304.

unifiée de l'État.[500] Il a confiance en son pouvoir personnel qui est d'ailleurs renforcé en 1854 : par un acte rédigé suite à une session ouverte, la municipalité de la capitale sollicite de la chambre des représentants une réforme de la constitution pour qu'il soit nommé président de la République à vie.[501] Cette demande « populaire » est acceptée et Carrera conservera en effet ce pouvoir jusqu'à sa mort.

Suite au rapatriement du corps de Morazán, la représentation héroïque est principalement concentrée dans la ville de Santa Ana, dépositaire de l'urne funéraire. Soulignons aussi qu'en 1850 le hameau de « San Francisco » au Salvador a obtenu le titre de village avec le nom de « San Francisco Morazán ».[502] Cette appellation révèle probablement la religiosité populaire développée autour du héros, favorisée par la coïncidence entre le nom du caudillo et celui du saint. C'est avec l'arrivée du *Coquimbo* Gerardo Barrios à la tête du gouvernement de l'État du Salvador en 1858 que l'héroïsation officielle de Morazán prend à nouveau de l'importance.[503] Dès son arrivée au pouvoir, G. Barrios affirme sa volonté de renouer avec la politique de D. Vasconcelos et organise rapidement l'inhumation officielle du corps de Morazán à San Salvador qui était envisagée depuis déjà une dizaine d'année.

Barrios prend le pouvoir dans un contexte de guerre contre les flibustiers dirigés par William Walker. Comme une alliance entre les différents gouvernements centraméricains avait été organisée pour faire face aux envahisseurs, et qu'elle avait été victorieuse, les libéraux ont jugé le moment opportun pour réanimer l'idéal unioniste.[504] Il s'agissait ainsi de créer un nouveau contexte « d'espoir libéral » dans une période encore dominée par Carrera depuis le Guatemala. Ce dernier avait d'ailleurs personnellement dirigé l'alliance contre les

[500] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit*., p. 140. Selon cet auteur, bien qu'aucune réforme libérale n'ait été mise en place sous le régime de Carrera, les libéraux ont pu empêcher la domination de l'élite ecclésiastique en participant à son gouvernement.

[501] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.35 exp. 17788 leg. 753 fol. 7, document du 23 mai 1854. La décision prise est même l'objet d'une célébration l'année suivante, c'est la municipalité de la capitale qui en a établi le programme : B78.25 exp. 17016 leg. 729, document du 12 octobre 1855. Voir aussi : WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…*, *op. cit*., p. 465.

[502] *Diario Oficial*, San Salvador, t. 91, num. 194, 27 août 1921. Voir également : GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana*, *op. cit.*, chap. 3. Le village a fait partie du département de Cuscatlán puis de celui de Chalatenango à partir de 1855.

[503] G. Barrios serait allé en Europe en 1847-49 pour se préparer à être président du Salvador. Voir la biographie de Barrios de la Fondation Enrique Bolaños : http://guerranacional.enriquebolanos.org/personajes_biografias_pdf/Biograf%C3%ADa%20de%20Barrios,%20Jos%C3%A9%20Gerardo.pdf

[504] En 1858 les États centraméricains ont gagné une première victoire sur les flibustiers mais ils craignent le retour de Walker. Celui-ci tente en effet plusieurs fois d'envahir à nouveau la région, intéressé par l'Amérique Centrale pour soutenir les États du sud des États-Unis en prévision d'une guerre contre ceux du nord. Il y parvient en 1860 mais est fait prisonnier grâce à l'intervention de la Grande-Bretagne qui remet Walker aux mains du gouvernement hondurien. Il est fusillé le 12 septembre à Trujillo, au Honduras. Pour plus de détails sur les différentes perceptions de ce conflit : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, *Memorias comparadas…, op. cit.;* et ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo (ed.), *Filibusterismo y destino manifiesto en las Américas*, Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2010.

flibustiers, confirmant sa popularité à l'échelle de la région.[505] Nous pouvons considérer que la célébration de Morazán avait un objectif politique explicite pour Barrios : celui de légitimer son projet unioniste face à la domination du Guatemala. Selon R.-L. Woodward, l'inhumation des restes de Morazán est clairement un geste de défi de Barrios envers Carrera, alors que ce dernier, en juillet 1858, lui avait envoyé une Croix d'Honneur pour les services rendus au Nicaragua contre les flibustiers.[506]

Barrios voulait donc faire de Morazán un symbole unioniste capable de fédérer les différents groupes d'abord au Salvador, mais aussi en Amérique Centrale, en faveur de la reconstruction de l'union politique. Selon C.-G. López, cette cérémonie commémorative identifie le culte rendu à Morazán à la nostalgie unioniste. Il souligne cependant que les « appels à l'union doivent être traités avec prudence. Pour les leaders salvadoriens, tout projet unioniste aurait toujours comme précondition de ne pas être soumis à la domination du Guatemala. C'est à croire que les guatémaltèques ont adopté une posture semblable ; de là les difficultés qui ont inévitablement surgi quand ce thème était traité. »[507] Autrement dit, et dans la continuité du discours politique déjà utilisé par Vasconcelos, il s'agit de faire du Salvador le centre de l'idéal unioniste libéral en tant qu'« État de prédilection de Morazán ». On ne doute pas que cette « distinction honorifique » causera un jour la jalousie des autres États centraméricains.[508]

L'identification de Morazán à l'État du Salvador semble être acceptée à l'échelle de l'Amérique Centrale. La presse costaricienne met en avant le sentiment unioniste des salvadoriens pour vénérer un grand homme né au Honduras.[509] La mémoire héroïque de Morazán développée au Salvador grâce au soutien du gouvernement de J.-M. Castro au Costa Rica en décrétant le rapatriement, semble ainsi être acceptée à nouveau sous le gouvernement de Juan Rafael Mora Porras.[510] L'inhumation officielle des restes de Morazán, soigneusement

[505] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B118.20 exp. 55454 leg. 2499, note du 22 janvier 1857, –El presidente de El Salvador indica al ministro de Relaciones de Guatemala, existir la opinión unánime, de que el General Rafael Carrera se haga cargo de la Jefatura de los ejércitos aliados que operaban en Nicaragua contra los filibusteros."

[506] WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…*, *op. cit.*, p. 443. Barrios avait été nommé chef des forces salvadoriennes contre Walker en 1856 mais le flibustier avait déjà capitulé quand il arrive au Nicaragua.

[507] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.,* p. 103.

[508] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858. La victoire militaire gagnée par Morazán à Gualcho, qui avait déterminé le sort de la capitale salvadorienne en 1828, est ici mise en relief. Morazán est aussi appelé le « Génie de la Nation » en profitant de l'ambiguïté de la définition de ce terme : *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 2-3, –Crñnica local".

[509] *Crónica de Costa Rica*, San José, année 2, num. 145, 15 septembre 1858. L'article fait aussi référence à Saget, Raoul et Cabaðas, comme figures associées à celle de Morazán. Il est souligné qu'on n'avait pas vu d'aussi importants hommages depuis le temps de Morazán : *Crónica de Costa Rica,* San José, année 2, num. 143, 8 septembre 1858.

[510] J.-R. Mora a joué un rôle important dans la victoire sur les flibustiers. Il a été plusieurs fois président du Costa

organisée par le gouvernement salvadorien, a réellement eu un écho dans la région et la presse hondurienne reproduit intégralement le programme commémoratif.[511] Nous pouvons observer une revalorisation de sa figure jusque-là officiellement dénigrée au Honduras, malgré le fait que le gouvernement de José Santos Guardiola soit de tendance conservatrice. Notons d'ailleurs que ce dernier a été un adversaire politique et militaire de Cabaðas, ce qui révèlerait qu'une certaine distinction a été opérée entre les *Coquimbos* et leur caudillo défunt.

Au Salvador, c'est la dette du peuple centraméricain envers le héros qui est mise en relief. Sans nommer le Costa Rica directement, on s'adresse au « peuple qui a versé son sang, pleurez sa disparition, car sa présence aurait évité que le tien coule à torrent comme il a été versé. Nous vous pardonnons parce que dans un acte primaire, personne ne peut répondre de ses actions, nous vous demandons seulement du repentir. »[512] C'est l'absence du personnage historique qui est regrettée. Toutefois, le lien établi en 1849 entre le sacrifice de Morazán et son accès à l'immortalité est ici consolidé. Le héros est dans une certaine mesure victimisé, mais son statut de martyr lui confère une sacralité en permettant d'inscrire son action dans une dimension transcendante. Cette élaboration est consolidée par l'interprétation du rapatriement du corps de Morazán comme la volonté du Costa Rica de « laver la souillure ».[513]

Le fait que des étrangers aient écrit des ouvrages reprenant cette perspective a fournit une légitimation supplémentaire. En 1858, le chargé d'affaires étasunien W. Wells publie un ouvrage dans lequel Morazán est qualifié de « Washington d'Amérique Centrale ». L'auteur affirme entendre des éloges du caudillo de manière récurrente et estime qu'avec la mort de celui-ci, « l'Amérique Centrale est en train de décliner graduellement jusqu'à se convertir dans un futur proche en un héritage pour les étrangers ». W. Wells est un des seuls à mentionner des attitudes offensantes autour du cadavre du caudillo peu après avoir été fusillé et souligne la peur du Costa Rica d'être victime de la vengeance des descendants de Morazán alors que cet État a retrouvé sa « tranquillité ». Il affirme que Cabañas a fait la promesse solennelle de ne pas se couper la barbe après la mort de son chef, symbolisant ainsi sa fidélité

Rica et est fusillé le 30 septembre 1860 à Puntarenas, suite à un conflit l'opposant au gouvernement de Jose Marìa Montealegre. Il est d'ailleurs le beau-frère de J.-M. Cañas, qui avait été chargé du rapatriement du corps de Morazán. Voir la biographie de J.-R. Mora de la Fondation Enrique Bolaños : http://guerranacional.enriquebolanos.org/personajes_biografias_pdf/Biograf%C3%ADa%20de%20Mora,%20Juan%20Rafael.pdf

[511] *Anales Archivo Nacional Honduras*, Tegucigalpa, num. 2, année 1, décembre 1971. Le programme est tiré de la *Gaceta Oficial del Gobierno de Honduras*, Comayagua, en 1858.

[512] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 38, 15 septembre 1858, "El 15 de setiembre": "Pueblo que vertisteis su sangre, llorad su falta, pues su presencia hubiera evitado que la tuya corriera a torrentes como se ha vertido. Nosotros os perdonamos porque en un acto primo ninguno puede responder de sus acciones, solo os pedimos arrepentimiento."

[513] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858.

aux idéaux morazaniques.[514] En 1854, le diplomate étasunien E.-G. Squier, avait déjà publié une œuvre à New York où il expliquait la rébellion costaricienne contre le gouvernement de Morazán en vertu du caractère pacifique attribué à la communauté mais aussi à cause des prétentions du Guatemala et de la Grande-Bretagne.[515] Les traits identitaires costariciens sont ainsi reconnus par les étrangers, qui n'en revalorisent pas moins la figure de Morazán en la comparant aux héros d'envergure internationale. En 1861, le diplomate français Alfred de Valois publie un roman à Paris à partir de son expérience au Guatemala de 1848 à 1850. Il y décrit Morazán comme le Bolivar centraméricain tout en reconnaissant les mérites militaires de Carrera.[516]

I. 3. B. b. Vers une institutionnalisation du culte de Morazán au Salvador

La commémoration du héros est réalisée en grande pompe du 14 au 17 septembre 1858 et culmine avec l'inhumation officielle de ses restes dans le cimetière général de la capitale. La première partie a lieu le 14 septembre : son corps est amené depuis la ville de Cojutepeque jusqu'à la capitale, escorté par un bataillon.[517] Il est accueilli au lieu dit La Garita de San Sebastián par une salve d'artillerie et un cortège militaire est formé le long de la rue menant à l'église de Conception, où l'attendent le chef de l'État et les autorités civiles. L'arrivée du corps dans cette église est saluée avec 21 coups de canon et l'urne funéraire y est déposée. Les restes de la veuve de Morazán, María Josefa Lastiri, sont également exhumés de l'église du Calvaire, pour être transférés à celle de Conception, et déposés dans la même chapelle que ceux du Général.[518]

Le quartier du Calvaire était particulièrement fidèle au morazanisme : quelques années

[514] WELLS, William, *Exploraciones y aventuras en Honduras*, *op. cit.*
[515] SQUIER, Ephraim, *Apuntamientos sobre Centroamérica…, op. cit.*, p. 40
[516] *Henri El canciller, op. cit.* pp. 107-108.
[517] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858, "Programa de la función fúnebre que se hará en el recibo, exequias e inhumación de los restos mortales del general don Francisco Morazán". Il est difficile de retracer le trajet de l'urne funéraire une fois dans le territoire salvadorien étant donné que les archives indiquent seulement que les restes de Morazán étaient encore à Santa Ana en 1850. Par la suite, l'urne aurait été amenée à Mejicanos en 1851 par peur d'une invasion de Carrera, puis à Cojutepeque après le tremblement de terre de 1854, et ce jusqu'en 1858. Voir : GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana*, *op. cit.*, chap. 3; *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 août 1942, "Rectificando errores histñricos nacionales", article de R. González Sol; et LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.*, pp. 97-98. Cet auteur s'appuie notamment sur l'ouvrage de Miguel Angel García: *Diccionario histórico enciclopédico de la República de El Salvador*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1954, t. 3, dans lequel sont reproduits plusieurs numéros de la *Gaceta del Salvador*. Pour retracer l'itinéraire du transfert des restes de Morazán en territoire salvadorien, voir la carte en Annexe (p. 513).
[518] *Idem*. La veuve de Morazán résidait au Salvador dans une situation économique précaire : à court de revenus, elle fait des démarches en 1846 pour réclamer la valeur de certaines armes et possessions de son époux défunt déposées dans la ville de San Salvador. Voir : Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo Gobernantes, numéro 13, 19 août 1846.

auparavant, ses habitants avaient construit une réplique du bateau « Coquimbo » pour célébrer la décision du gouvernement de F. Malespìn d'accueillir les partisans de Morazán, interprétée comme un geste de réconciliation. Les chroniques insistent sur l'assistance de tous les habitants du quartier à cette célébration, de même qu'à d'autres fêtes religieuses où le bateau a fait partie du cortège jusqu'à l'église. Les revendications politiques de tendance libérale sont ainsi mélangées à la religion et les coups de canon tirés à cette occasion célèbrent autant le saint patron de l'État que Morazán, identifiant la religiosité populaire au civisme.[519]

Le fait de réunir les deux corps dans l'église de Conception jusqu'au 16 septembre a sans doute comme objectif de faire le lien entre les différents quartiers de la capitale et d'inciter l'ensemble de la population à participer à la commémoration. L'association de l'image de l'épouse de Morazán au rituel est intéressante : nous pouvons l'interpréter comme une volonté de la part du gouvernement de renforcer l'identification du héros à l'État du Salvador puisque sa veuve y a trouvé refuge et qu'elle y est morte. Il s'agit aussi d'accentuer le côté humain de la figure héroïque : mettre en avant sa vie privée, c'est donner la possibilité à ceux qui ne l'ont pas connu de s'identifier à son sort, voire d'attribuer un caractère romantique à la célébration en réunissant dans la mort le couple séparé par la vie tourmentée du héros. Il n'est pas non plus anodin que ce soit Cruz Ulloa qui ait été choisi pour prononcer un discours lors de l'inhumation : marié à la fille de Morazán, il prétend ainsi parler au nom des descendants du caudillo.[520]

La seconde partie de la commémoration dédiée à Morazán a lieu le 16 septembre, journée pendant laquelle le drapeau national est en berne. Son corps et celui de son épouse sont transportés jusqu'à la cathédrale et déposés dans un même tombeau. La fonction religieuse est réalisée avec solennité et les urnes y restent toute la journée. La participation des habitants est sollicitée : jusqu'à minuit, ils doivent prier en alternance pour le repos éternel des deux âmes sous la surveillance de gardes.[521] Notons que le rôle attribué au peuple dans le rituel est avant tout lié à la religion. Alors que Barrios est en conflit avec l'Église, la dimension religieuse accordée à la célébration du héros permet un transfert de légitimité des autorités ecclésiastiques vers le gouvernement libéral concernant le projet de nation à construire.[522] Si l'on considère que les urnes ont été déplacées d'une église à l'autre jusqu'à la

[519] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces…, op. cit.,* pp. 49-59.
[520] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 4-5. Cruz Ulloa est aussi Magistrat de la Cour Suprême de Justice. Son discours est également reproduit dans : *Crónica de Costa Rica*, num. 152, 9 octobre 1858, p. 4.
[521] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858, "Programa de la función fúnebre que se hará en el recibo, exequias e inhumación de los restos mortales del general don Francisco Morazán".
[522] H. Lindo souligne que l'organisation de l'Église catholique était alors plus efficace que celle du

cathédrale, l'itinéraire semble mettre en scène non seulement le lien social mais aussi sa hiérarchie. Cette décision permet également de faire durer la commémoration et de lui conférer plus d'ampleur.

Ce n'est que le troisième jour des célébrations, à savoir le 17 septembre, que les corps sont transportés depuis la cathédrale jusqu'au cimetière général, les deux lieux n'étant pas très éloignés. Un cortège est organisé avec le chef de l'État suivi d'un bataillon accompagné de salves d'artillerie. Trois décharges et 21 coups de canon sont tirés au moment de déposer les restes dans le mausolée. Toutes les sphères du pouvoir de l'État du Salvador sont conviées à la célébration : le ministère envoie une invitation à la Cour Suprême de justice, à l'évêque, aux employés civils et militaires, de même qu'aux habitants de la capitale et en dehors.[523] Si ces décisions sont prises par le gouvernement, il semble en effet que la population ait accueilli avec enthousiasme l'organisation de la commémoration en accord avec une représentation héroïque de Morazán.[524]

Le gouvernement salvadorien cherche à mettre en scène le sentiment de deuil associé à la célébration du héros : c'est bien sa mort qui est commémorée. Dans le programme des festivités, les officiers doivent y assister avec un ruban noir sur le bras droit, et il est précisé que la musique militaire funèbre doit participer à renforcer ce sentiment.[525] La calèche transportant le corps de Morazán est noire elle aussi, et tirée par deux chevaux blancs harnachés de noir, sur disposition du gouvernement.[526] Elle est conduite par le colonel Chica, et escortée par quatre chefs militaires qui avaient servi sous les ordres du caudillo. Il est également demandé à ce que les rues où doit passer la calèche soient parfaitement nettoyées et les édifices décorés « de manière à ce que de toute part on observe une véritable et générale démonstration de deuil. »[527] Dans la cathédrale, l'urne est entourée de trophées militaires, y

---

gouvernement : LINDO FUENTES, Héctor, « Los límites del poder en la era de Barrios », *op. cit.,* p. 92.

[523] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858, "Programa de la funciñn fúnebre que se hará en el recibo, exequias e inhumación de los restos mortales del general don Francisco Morazán".

[524] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 2-3, "Crñnica local". Le rédacteur du compte-rendu a ainsi exprimé son admiration : « Je ne sais pas de quelle expression je pourrais user pour décrire le silence, la consternation et tout ce qui paraissait animer cette cérémonie lugubre, dernier témoignage d'un peuple enthousiaste en symbiose avec les restes de son caudillo préféré. »

[525] P. Fumero souligne que la musique militaire permet d'ouvrir des espaces auparavant réservés à l'Église de manière à encourager l'enthousiasme populaire. Elle considère que la participation de militaires aux rituels civiques répond à la volonté des gouvernements de séparer les sphères d'influence civile et ecclésiastique : FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual… », *op. cit.*, pp. 307-349.

[526] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 2-3, "Crñnica local". Le rédacteur parle d'un spectacle « sublime et douloureux ».

[527] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858.

compris l'épée et le bâton d'autorité suprême de Morazán, ainsi que du drapeau national avec le nœud de deuil conforme au règlement.[528]

L'insistance sur la perte du personnage historique et la valorisation effectuée autour de la participation des soldats de l'armée de Morazán confèrent un caractère émotionnel au culte de manière à favoriser l'enthousiasme populaire. En renforçant le sentiment de dette du peuple envers le héros, il s'agit de préparer les salvadoriens au sacrifice de leur vie pour la patrie.[529] Barrios a volontairement mis en avant l'aspect guerrier, d'une part pour consolider l'héroïsation de Morazán et, d'autre part, pour soutenir son projet de reconstruction de l'union par la force. Barrios faisant partie de ce cercle de vétérans est ainsi mis lui-même en relation directe avec le héros.

En s'appuyant sur le réseau des *Coquimbos,* dont la majorité sont des soldats, ainsi que sur la descendance de Morazán, Barrios cherche à diffuser la mémoire héroïque au Salvador de même que dans le reste de l'Amérique Centrale. Il s'agit de faire le lien entre différentes mémoires personnelles et de les articuler à l'échelle centraméricaine de manière à légitimer le discours officiel en faisant appel aux sentiments et aux expériences vécues. L'objectif est d'assurer la construction d'une mémoire historique autour de Morazán même après la disparition des personnes l'ayant connu et aimé.[530] Nous considérons ainsi que le gouvernement a la volonté de transférer la mémoire du héros du cercle personnel au cercle public, du vécu à la représentation collective du passé.[531] En lien avec la théorie de H. Rousso, il s'agirait d'une première phase du processus d'héroïsation de Morazán durant laquelle les acteurs des événements commémorés sont encore en vie et regrettent l'absence physique du héros.[532]

Comme le programme des festivités ne contient pas la journée du 15 septembre, il semble que celle-ci ait été réservée pour la commémoration de l'indépendance de l'Amérique

[528] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 2-3, ―Crñnica local". Il est précisé que l'autel sur lequel l'urne a été déposée est l'œuvre d'un artiste guatémaltèque du nom de Mariano Guzmán. Cette construction est comparée à un « foyer de lumière ».

[529] *Idem.* Le rédacteur de la chronique souligne que les nombreux toasts prononcés en hommage à Morazán, et notamment celui du chef de l'État, avaient un « style émouvant et sentimental » dont l'objectif était non seulement de « se souvenir des gloires de l'illustre caudillo » mais aussi « d'inciter l'assistance à suivre son glorieux exemple de mourir pour la patrie et les institutions libérales. Et pour la gloire qui nous revient de posséder pour toujours ses précieux restes. »

[530] Le discours de Cruz Ulloa exprime d'ailleurs assez clairement cette idée : ―Si el recuerdo de la muerte del general Morazán llena hasta hora de tristeza a sus amigos, consuélense al pensar que murió luchando por plantear en el país ideas rectificadas por la esperiencia: murió por el porvenir de la patria a la cual sacrificó cuanto el hombre puede sacrificar: juventud, reposo, felicidad y vida." (*Gaceta del Salvador*, San Salvador, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 4-5).

[531] La mémoire historique consiste en une « acculturation à l'extériorité », autrement dit en une appropriation par un individu d'éléments historiques qui ne lui sont pas familiers. Voir : RICOEUR, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, op. cit.,* p. 513.

[532] ROUSSO, Henry et CONAN, Éric, *Vichy…, op. cit.,* pp. 22-32.

Centrale. Cependant, la figure de Morazán est directement mise en relation avec cette date anniversaire car il est considéré comme « le héros le plus grandiose que la nation ait eu, le plus vaillant soutien de l'indépendance ».[533] La *Gaceta* de cette journée fait appel à l'idéal unioniste, aussi considéré comme la « grande idée de l'immortel Bolivar », dans le but de construire une nation riche et prospère. L'espoir de reconstruction de l'union est ainsi envisagé. La concordance entre les deux commémorations est facilitée non seulement par la coïncidence des dates mais aussi par la dimension centraméricaine des événements. La dualité de la signification des célébrations est relevée : « le 15 septembre, on devrait rire d'un œil et pleurer de l'autre. Pleurer ta disparition, génie des libres ! »[534]

La célébration de Morazán va donc de pair avec celle de l'indépendance, même s'il ne s'agit pas d'une identification totale, consolidant ainsi l'association élaborée à partir du rapatriement de ses restes. En 1855 déjà, un poème en l'honneur du héros avait été prononcé dans le cadre de la commémoration du 15 septembre.[535] La célébration de l'indépendance prend d'ailleurs de plus en plus d'importance, et celle de 1858 semble avoir été préparée avec beaucoup de faste. Après avoir assisté à une messe, l'assistance est sortie de la Cathédrale pour accompagner le texte d'indépendance transporté dans une calèche jusqu'à la place d'armes où une garde d'officiers l'attendait.[536] L'inauguration du mausolée dans lequel allait être conservé le corps de Morazán est d'ailleurs envisagée comme une participation à la commémoration de l'indépendance.[537]

Cette fête civique qui donne suite au rapatriement du corps de Morazán réalisé en 1849 peut donc être comprise comme la confirmation du premier pas fait officiellement en vue de son héroïsation. Il s'agit alors de consolider une contre-mémoire face aux représentations dénigrantes dont le héros a été l'objet. Ainsi, cette célébration n'est pas considérée comme une apogée mais bien comme le commencement d'un culte envisagé comme un devoir de la nation. L'intérêt de l'écriture de l'Histoire est en effet relevé : « Quand un Plutarque de ce continent écrira les vies de ces hommes illustres, qui ont donné de l'éclat dans leurs parties respectives, Morazán occupera une place aux côtés de Washington, Bolivar et Sucre. »[538] La comparaison du caudillo centraméricain avec des grands hommes

[533] *Gaceta del Salvador*, San Salvador, t. 7, num. 38, 15 septembre 1858.
[534] *Idem*, poème de Elodoro Castrillo « Al Benemérito Francisco Morazán ».
[535] Le poème de Juan Cañas est adressé au « héros digne d'éternelle mémoire » et a été prononcé lors de la célébration de l'indépendance de 1855 dans la ville de San Miguel, au Salvador (MONTES, Arturo Humberto, *Morazán…, op. cit.,* p. 339).
[536] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 1-2.
[537] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858, "Programa de la función fúnebre que se hará en el recibo, exequias e inhumación de los restos mortales del general don Francisco Morazán".
[538] *Idem*.

d'importance continentale, sinon mondiale, est considérée comme un élément clé participant à son héroïsation. Bolivar est particulièrement mis en avant depuis le rapatriement de son corps car c'est une référence majeure qui représente, en plus de la lutte pour l'indépendance, un idéal unioniste identifié à celui de Morazán.[539] Georges Washington, premier président des États-Unis, est aussi un modèle héroïque incarnant le concept d'indépendance.[540] Il en va de même avec les figures de Napoléon I et III, ce qui souligne l'importance accordée aux héros militaires dans la construction de la nation.[541]

L'Histoire, comprise essentiellement comme la rédaction de la biographie des grands hommes, prend une importance toute particulière car il s'agit de construire une nation centraméricaine inscrite dans la « modernité » du monde occidental. Des articles sur des personnalités ou sur des valeurs considérées comme universelles, venus d'Europe ou des États-Unis, sont reproduits dans la presse centraméricaine.[542] La notion d'honneur est ainsi particulièrement mise en relief car elle est comprise comme « l'obligation la plus sacrée de l'homme. »[543] On peut observer à quel point les acteurs du culte héroïque sont conscients de l'importance de l'usage politique du passé dans la construction de la nation, réflexion qui circule toujours à l'échelle mondiale.

On assiste ainsi à l'institutionnalisation de la mémoire héroïque de Morazán au Salvador car elle est appelée à perdurer malgré les changements de gouvernements. Un culte étatique particulièrement soigné est rendu au héros en reprenant des éléments élaborés lors des célébrations officielles antérieures. Les poèmes qui rendent hommage à sa mémoire se multiplient d'ailleurs dans le cadre de cette commémoration. La poésie est un instrument particulièrement efficace à l'heure d'exalter le patriotisme car elle fait appel aux sentiments et recourt à des métaphores qui facilitent la diffusion d'une mémoire héroïque.[544] Sa puissance évocatrice permet des comparaisons qui seraient autrement impossibles. Le poème de Juan Cañas dédié à Morazán en 1855 est l'un des premiers à comparer ouvertement sa figure à

[539] Aux mois de mars et d'avril, la *Gaceta del Salvador* reproduit par épisodes un essai intitulé "Historia contemporánea: anécdotas de la vida de Bolívar".
[540] En 1858, la *Gaceta del Salvador* lui consacre une série d'articles dans la section variété aux mois d'avril et de mai. L'anniversaire de Washington est même célébré au Nicaragua, information qui a été rapportée dans la presse salvadorienne : *Gaceta del Salvador*, t. 6, num. 99, 10 avril 1858.
[541] Au mois de mai, la *Gaceta del Salvador* reproduit par extraits un essai intitulé "El emperador Napoleñn 3 y la Inglaterra." Garibaldi est également un héros donné en exemple, du fait de son action pour l'union d'un peuple. Ses Mémoires publiées par Alexandre Dumas et diffusées dans *El Noticiero de Nueva York*, sont reproduites dans: *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 46, 13 octobre 1858.
[542] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 17, 12 juin 1858.
[543] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 46, 13 octobre 1858, "El honor".
[544] Plusieurs de ces poèmes sont reproduits dans : *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 38, 15 septembre 1858. Des poèmes datés du 17 septembre à San Salvador sont même distribués sur des feuilles volantes, appelant les patriotes à se recueillir sur le mausolée de Morazán et de son épouse : *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 46, 22 septembre 1858.

celle du Christ.[545] Chanter le héros permet d'entretenir un sentiment d'enthousiasme parmi la population dans un contexte de guerre contre les flibustiers, mais surtout face aux prétentions du Guatemala. En effet, le poète rend gloire à Morazán parce que grâce à lui « le tyran tremblait ». Il ne fait pas grand doute que le tyran dont il s'agit soit Carrera. Ce dernier est érigé au statut de anti-héros car il est le même ennemi d'hier et d'aujourd'hui : autant Morazán que Barrios ont cherché à s'opposer à son pouvoir.

I. 3. B. c. Transfert de sacralité : G. Barrios, l'héritier de Morazán

L'organisation de l'inhumation officielle des restes de Morazán cherche avant tout à identifier l'État salvadorien à la figure héroïque. Les dimensions civique, militaire et religieuse ont été mises en étroite relation, si bien que le héros devient l'incarnation d'un idéal sacré pour lequel les citoyens devaient être prêts à se sacrifier. De cette manière, Barrios voulait légitimer son propre projet de reconstruction de l'union centraméricaine. Le transfert de sacralité opéré entre Morazán et les acteurs du culte est clairement exprimé ; ce sont des « intermédiaires nécessaires » car ils rendent justice au héros et sont donc eux-mêmes redevables d'une dette de la part de la population: « Ceux qui aujourd'hui lui rendent les honneurs qu'ils peuvent, seront mentionnés avec distinction et leurs noms seront dignes de souvenir. »[546]

Pour dépasser le caractère partisan de cette célébration, la figure de Morazán a été consolidée comme l'incarnation de la « Civilisation », face à la « Barbarie » représentée par Carrera. Ce processus n'est pas nouveau, car comme nous l'avons vu il s'agit d'un moyen de légitimation utilisé par les partis politiques dès le vivant des caudillos. Cependant, il est intéressant de constater que ce n'est pas Walker qui est érigé en anti-héros à cette occasion ; ce dernier est même parfois considéré comme une figure illustre.[547] Selon F. Kinloch les mythes tissés autour des concepts de civilisation et de progrès expliquent la relative facilité avec laquelle Walker a pu envahir la région.[548] Cette remarque prend d'autant plus d'importance si l'on considère que dans d'autres pays centraméricains, le combat contre les

[545] MONTES, Arturo Humberto, *Morazán…, op. cit.,* p. 339.
[546] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858.
[547] Un article de la *Crónica de Nueva York* intitulé "Walker convertido al catolicismo" datant de 1855 a été reproduit en 1859 par la *Gaceta del Salvador* ainsi que par la *Gaceta Oficial de Honduras* (Comayagua). Dans cet article, Walker est désigné comme le « héros de tant de batailles, homme d'état et législateur ». Voir : *Anales del Archivo Nacional de Honduras,* Tegucigalpa, num. 2, année 1, décembre 1967.
[548] Walker était en effet appelé « le prédestiné aux yeux gris » qui devait sauver l'Amérique Centrale de la « malédiction d'une race métisse » : KINLOCH TIJERINO, Frances, « Civilización y Barbarie: mitos y símbolos en la formación de la idea nacional », en (ed.), *Nicaragua en busca de su identida*d, Managua, IHNCA-UCA, 1995, pp. 257-275.

flibustiers prend le caractère d'une véritable guerre d'indépendance. Les soldats qui s'y sont distingués ne sont érigés en véritables héros nationaux qu'à partir de la fin du XIX^{ème} siècle mais V.-H. Acuða montre comment le costaricien Juan Rafael Mora s'est lui-même mis en scène comme personnage éminent et a établi les fondements du récit des événements à perpétuer.[549] F. Kinloch met en avant le paradoxe selon lequel les États-Unis sont à la fois l'ennemi à combattre et le modèle à imiter.[550] Ajoutons que si Walker n'est pas érigé en anti-héros face à Morazán à cette occasion, c'est peut-être aussi pour éviter toute polémique concernant le rôle des *Coquimbos* dans leur appel aux flibustiers.[551]

L'organisation de la célébration du héros avait pour objectif de renforcer la légitimité au pouvoir de Barrios, qui pouvait alors faire appel à son rôle dans la guerre contre les flibustiers mais aussi et surtout contre la domination guatémaltèque en tant qu'officier de l'armée de Morazán. Il est ainsi lui-même célébré dans les discours prononcés dans le cadre de la commémoration, notamment par Cruz Ulloa qui le remercie pour l'organisation de cette cérémonie.[552] Bien que le mausolée ait été commandé sous le gouvernement de Vasconcelos, la gloire de son inauguration revient à l'administration de Barrios qui bénéficie de la « gratitude publique ».[553] En 1849, l'assemblée du Salvador avait aussi demandé à réaliser un portrait de Morazán pour le placer dans le salon des sessions mais l'ordre n'avait pas abouti et la disposition est à nouveau prise en 1857.[554] Notons qu'un tableau représentant le caudillo à

[549] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Costa Rica: la fabricación de Juan Rafael Mora (siglos XIX-XXI) », in *Caravelle*, Toulouse, num. 104, 2015, pp. 32-33.

[550] KINLOCH TIJERINO, Frances, « Identidad nacional e intervención extranjera, Nicaragua, 1840-1930 » in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 45, janvier-juin 2002, 163-190. En 1858, Managua est déclarée capitale du Nicaragua pour mettre fin aux conflits entre les élites de Granada et celles de León. F. Kinloch constate que, malgré cette décision et la victoire sur les flibustiers, le sentiment d'une identité à l'échelle du Nicaragua était encore très faible : KINLOCH TIJERINO, Frances, « Fiestas Patrias… », *op. cit.,* pp. 83-92.

[551] M. Jerez est impliqué dans l'appel adressé à Walker dans le cadre de la lutte de pouvoir entre libéraux et conservateurs au Nicaragua. Il occupe d'ailleurs le poste de ministre des relations extérieures du gouvernement provisoire de Patricio Rivas en lien avec les flibustiers. Cabañas, déchu de son pouvoir en 1855, demande lui aussi l'aide de Walker mais face à son refus, les *Coquimbos* finissent par chercher des soutiens pour chasser les envahisseurs. Paradoxalement, c'est à Carrera que l'on demande de l'aide. Cabañas est alors réfugié au Salvador où il devient gouverneur du département de San Miguel puis ministre du gouvernement de G. Barrios. Notons que les liens entretenus entre les *Coquimbos* par-delà les nationalités de chacun a renforcé la dimension centraméricaine de leur réseau. Voir les biographies de Cabañas et de Jerez de la Fondation Enrique Bolaños : http://guerranacional.enriquebolanos.org/personajes_biografias_pdf/Biograf%C3%ADa%20de%20Caba%C3%B1as,%20Jos%C3%A9%20Trinidad.pdf
http://guerranacional.enriquebolanos.org/personajes_biografias_pdf/Biograf%C3%ADa%20de%20Jerez%20Teller%C3%ADa,%20M%C3%A1ximo.pdf

[552] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 39, 18 septembre 1858, pp. 4-5.

[553] *Gaceta del Salvador*, t. 7, num. 37, 11 septembre 1858. Il est indiqué que le mausolée a été terminé en 1850 mais que jusque-là les restes de Morazán n'ont pas pu y être déposés. Notons que postérieurement, on affirme que le monument n'était pas tout à fait terminé quand il a été détruit par le tremblement de terre de 1854, ce qui supposerait que les gouvernements successifs aient tenté de poursuivre l'œuvre de Vasconcelos et que celui où ont été déposés les restes de Morazán en 1858 ait été reconstruit par Barrios. Voir : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 août 1942, ―Rectificando errores histñricos nacionales", article de R. González Sol.

[554] Voir : *Gaceta del Salvador*, t. 2, num. 1, 2 mars 1849; et LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones*

cheval mais en habits civils a été peint par Cisneros en 1851.[555] Par transfert, la célébration de Morazán devient celle de Barrios car il est celui qui rend enfin justice en concrétisant le culte héroïque. Pour avoir minutieusement organisé la commémoration officielle du héros, Barrios reçoit la reconnaissance de la population.[556]

Son projet unioniste connaît cependant des critiques, notamment au Nicaragua où certains refusent l'identification de ce caudillo avec la « cause sacrée » du fait de l'emploi des armes, et ridiculisent la figure de Barrios.[557] Y compris au Salvador, les critiques envers son gouvernement commencent à circuler au nom du « Dieu des nations », exprimant le caractère religieux du patriotisme.[558] T. Moreno, ami de Barrios et nommé gouverneur de Santa Ana en 1861, a d'ailleurs mis en garde le chef de l'État contre son intention de rester président à vie pour aller à l'encontre de la volonté du peuple. Malgré ces divergences au sein du parti libéral salvadorien, la célébration de l'indépendance en 1861 et 1862 a été l'occasion de rendre hommage à Barrios en plaçant son portrait sur un autel avec la Constitution à ses côtés dans plusieurs municipalités, recevant les honneurs des autorités militaires et civiques.[559]

Le retour de Walker en Amérique Centrale et son exécution ordonnée par le gouvernement du Honduras en 1860 est un événement suivi de près dans toute la région.[560] A. Taracena considère que la victoire des États centraméricains sur les flibustiers leur a permis d'assurer leur reconnaissance dans le concert des nations. Bien que la possibilité de reconstruire l'union centraméricaine ait été entrevue à cette occasion, ce sont les discours nationalistes officiels qui ont pris le dessus, d'autant plus étant donné la prédominance

---

inventadas…, op. cit., p. 97.

[555] CÁCERES LARA, Víctor, OQUELÍ, Ramón et al., *Francisco Morazán, Obras. La organización del Estado de Honduras*, Tegucigalpa, Litografía López, Secretaría de Cultura, 1992, vol. 1. Voir la peinture intitulée « Recuerdos de 1840 » en Annexe (p. 512).

[556] Pour son anniversaire, un poème signé par J. J. C. est distribué sur des feuilles volantes et reproduit dans : *Gaceta del Salvador*, t. 9, num. 20, 10 octobre 1860. Le poète déclare : « Seule ta main énergique écarte les épines du chemin du bien, tu l'orientes sans que rien ne puisse te résister. »

[557] *Barrios y la nacionalidad de Centro-América*, León, Imprenta de la fraternidad, 12 septembre 1862 : Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo supremo gobierno, impreso, sección República, Hemeroteca, pasquines, caja 1, exp. 3. L'article signé par « les véritables nationalistes » se moque : « Nouvel Ulysse, il vient avec le cheval de la bataille aux portes du pacifique Nicaragua, chargé de projets ambitieux qu'il prétend déguiser avec des manifestations de désintérêt et de patriotisme. »

[558] *La Predicción*, León, Imprenta de la fraternidad, 20 mars 1862 : Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo supremo gobierno, impreso, sección República, Hemeroteca, pasquines, caja 1, exp. 2. Il s'agit d'un article signé par « quelques centraméricains » reproduisant un écrit signé à San Salvador le 5 mars qui circule « furtivement ». Barrios y est comparé au « génie du mal », hypocrite, sacrilège, tyran. On considère que, déguisé en protecteur, Barrios sème la discorde en Amérique Centrale pour imposer sa volonté absolue. Il est érigé en « ennemi commun » qui menace la nationalité, reproduisant ainsi le discours qui avait été élaboré contre Morazán de son vivant.

[559] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces…, op. cit.,* p. 20. L'usage récurrent de la propagande pour exalter le chef d'État montre que le soutien populaire n'était pas assuré et qu'il fallait persuader le peuple de l'importance de la lutte menée. Voir : LINDO FUENTES, Hector, « Los límites del poder en la era de Barrios… », *op. cit.,* p. 89.

[560] *Gaceta del Salvador*, t. 9, num. 20, 10 octobre 1860, "Fusilaciñn indudable de Walker".

politique des conservateurs.[561] Ainsi, quand Barrios a voulu mettre en place une nouvelle convention unioniste en 1862, Carrera a saisi le prétexte pour envahir le Salvador.[562] Ce dernier souhaitait mener une politique à l'échelle de l'Amérique Centrale tout en favorisant la construction des États-nations séparément. Sa perspective anti-fédérale étant désormais ouvertement affirmée, les conflits entre gouvernement ont repris de plus belle.

Le transfert de sacralité de la figure héroïque de Morazán à celle du président salvadorien Barrios est consolidé avec l'invasion du Salvador par l'armée guatémaltèque en 1863. Au mois d'août, un journal salvadorien est publié spécialement pour encourager le patriotisme dans le cadre de la résistance.[563] Cette publication s'attache à dénigrer l'image de Carrera comme « l'exacte personnification de la sauvagerie » de manière à conférer une dimension transcendante à la lutte.[564] L'imprimerie de l'État salvadorien reproduit aussi un poème guatémaltèque intitulé ironiquement « Le héros du Guatemala ».[565] Il s'agit ainsi de dénoncer un bouc émissaire en inversant le discours soutenu par l'historiographie de tendance conservatrice contre la figure de Morazán. Cette même année, la presse fait appel aux événements de 1838 dans le but de démontrer la barbarie de Carrera car celui-ci faisait déjà à l'époque « la guerre à la civilisation ».[566] Soulignons que cette perspective met en relief la recherche d'une continuité dans les traditions inventées : Barrios a hérité de Morazán le devoir de défendre le Salvador contre les agressions du gouvernement guatémaltèque.[567]

---

[561] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « El predominio conservador… », *op. cit*., pp. 304-305.

[562] Notons que c'est en janvier 1859 qu'un décret législatif érige le Salvador en République indépendante et souveraine, remettant en question la foi en la reconstruction de l'union politique centraméricaine. L'ambiguïté identitaire est également visible au Honduras, où le gouvernement de Victoriano Castellanos veut revaloriser les *Coquimbos* en décrétant l'émission d'une nouvelle monnaie appelée « Coquimba » en 1862 : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.*, p. 64.

[563] *El Centinela de la patria*, San Salvador, mois 1, num. 1, 15 août 1863, "Al ejercito y al pueblo".

[564] *El Centinela de la patria*, San Salvador, mois 1, num. 7, 23 août 1863. Carrera est animalisé et désigné comme le « monstre à l'origine des maux » : *El Centinela de la patria*, San Salvador, mois 3, num. 25, 5 octobre 1863, "La mano de Dios."

[565] Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo supremo gobierno, impreso, sección República, Hemeroteca, pasquines, caja 1, exp. 2, "El Héroe de Guatemala". Le poème est signé par « el Peregrino » le 12 mars 1863 au Guatemala. Carrera est critiqué pour être un faux héros car il n'a pas versé son sang dans le combat contre Walker. Il est aussi fait référence explicite à Morazán.

[566] *El Observador*, San Salvador, Imprenta del gobierno, 6 février 1863, "Recuerdos" : Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo supremo gobierno, impreso, sección República, Hemeroteca, pasquines, caja 1, exp. 4. Le but de cet article est de renverser la perspective guatémaltèque en démontrant que c'est bien Carrera qui sème la discorde en Amérique Centrale, et non Barrios. H. Lindo souligne que la lutte contre le caudillo guatémaltèque qualifié d'indien est envisagée en des termes racistes : LINDO FUENTES, Héctor, « Los límites del poder en la era de Barrios… », *op. cit,* p. 92.

[567] Il est d'ailleurs explicitement célébré comme l'héritier de Morazán : *El Centinela de la patria*, San Salvador, mois 1, num. 7, 23 août 1863. On se réfère « à l'auguste ombre de Morazán qui se lève enorgueillie (et) qui conduit à la Victoire et à la Renommée ». L'article est signé par J. M. A. à San Salvador, le 20 août.

L'identification entre le président et le peuple qu'il représente est volontairement mise en avant.[568] Par un autre transfert, ce sont tous les salvadoriens qui sont exaltés pour constituer un peuple héroïque. Les « véritables » salvadoriens doivent pouvoir s'élever au dessus du commun des mortels car ils sont un peuple qui a soutenu un héros qui a su sacrifier sa vie pour des principes considérés comme absolus. Ils sont donc eux-mêmes des modèles du soldat-citoyen qui sait mourir pour défendre la patrie.[569] Il est ainsi offert à chacun d'entre eux la possibilité de devenir un héros.[570] Un poème, d'ailleurs signée par une femme, appelle les salvadoriens à prendre les armes pour devenir de dignes fils de Morazán.[571] De manière générale, c'est une culture héroïque qui est développée pour favoriser l'enthousiasme patriotique parmi la population dans un contexte de guerre. Ainsi, le président Barrios est lui-même célébré car il a su rendre justice au héros, et le transfert de sacralité est généralisé aux citoyens qui sont prêts à prendre exemple sur ces figures pour défendre le Salvador contre « l'ennemi » guatémaltèque. Autrement dit : identifier Morazán au Salvador d'une part, et Morazán à Barrios d'autre part, revient à consolider la relation entre le Salvador et son président grâce au culte rendu au héros.

La victoire militaire de ce conflit revient à Carrera, qui met à la tête de l'État du Salvador un gouvernement conservateur dirigé par Francisco Dueñas. De retour au Guatemala, Carrera est accueilli comme un héros.[572] Le nouveau gouvernement salvadorien lui rend hommage en lui offrant une épée en or pour les services rendus au pays en aidant à

---

[568] *Idem :* « gloire au peuple libre du Salvador ; applaudissements et lauriers pour son illustre caudillo. »
[569] *El Centinela de la patria,* mois 3, num. 23, 1 octobre 1863.
[570] Dans un poème adressé aux soldats, il est soutenu que : « la tombe est la mort des hommes, la tombe est la gloire des héros ». Voir : ARAGÓN, Antonino, *A los salvadoreños y militares*, San Salvador, imprenta del gobierno, 6 juin 1863: Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo supremo gobierno, impreso, sección República, Hemeroteca, pasquines, caja 1, exp. 5.
[571] Il s'agit d'un poème signé par Carmen Dìaz publié sous le titre ~~p~~erle historique" dans *La Tribuna*, Managua, 14 septembre 1921 : ~~S~~eparatistas escuchad: valientes/ Los hijos del ilustre Morazán/ Por doquiera que alcemos nuestra frente/ Coronados de gloria brillarán.// No importa que en su rabia los tiranos/ Nos calumnien con pérfido rencor/ El mundo los conoce, americanos,/ I hará justicia a nuestro noble ardor.// El son de guerra y tambores baten, /A las armas amigos a triunfar!/ Traidores son los que la unión combaten,/ I nuestras fuerzas nunca enfrenaran.// Unión, unión, nuestra bandera sea: solo una voz ~~l~~a patria, la naciñn!"/ Que esta querida tierra al fin nos vea/ Triunfar o sucumbir mas con honor!// Queremos patria o sucumbir luchando/ Asistir de la patria al funeral/ O con ella levantarnos proclamando/ Un solo nombre: América Central.// Oís el rumor de inmensa gritería?/ Es de mil bravos el furor, temblad!/ Sino queréis fatal carnicería/ Seamos amigos: pronto unión jurad.// Trazada esta nuestra gloriosa Era/ De Coatepeque en la sangrienta lid/ Del rudo embate del feroz Carrera,/ Triunfante Barrios la firmó feliz.// El son de guerra, los tambores baten: /A las armas, amigos, a triunfar!/ Los pechos nobles de entusiasmo laten!/ A Nicaragua por la unión marchad!// Adelante, adelante, en la una mano/ Señal de paz, fraternidad y unión/ Y un corazón todo el americano son solo un pensamiento la Naciñn.// En la diestra, rebeldes, una espada! /Retrñgrados, infames, elegid…!/ Es la hora ya fatal, desesperada:/ Un abrazo de hermanos a la lid.// queremos patria o sucumbir luchando/ Asistir de la Patria al funeral/ O con ella elevarnos proclamando/ Un solo nombre: América Central".
[572] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.25 exp. 17041 leg. 729, ~~L~~a municipalidad aprueba el programa de los actos a ser celebrados en homenaje del General Rafael Carrera y del ejército a su regreso de la campaña militar contra El Salvador", 6 novembre 1863.

chasser Barrios.[573] Ce dernier est alors exilé et, depuis le Panama, il mène une campagne contre Carrera dans le journal *La Estrella de Panamá*.[574] Le 18 janvier 1864, une lettre à l'éditeur signée par un « guatémaltèque » et intitulée « la civilisation attaquée dans son dernier recoin par la sauvagerie » informe de la profanation de la tombe de Morazán à San Salvador.[575] Cet événement est utilisé pour illustrer le combat transcendant contre la Barbarie que prétend mener Barrios. La *Gaceta de Guatemala* a pourtant rejeté toute responsabilité de Carrera dans ces faits qui sont d'ailleurs relativisés. Ce dernier n'aurait pas approuvé l'acte et aurait même ordonné de punir les responsables.[576] Dans tous les cas, il semble que les restes aient alors été gardés par un héritier du héros.[577]

Carrera meurt le 14 avril 1865 et Barrios, avec le soutien de Cabañas, organise une rébellion pour envahir le Salvador mais son bateau échoue sur les plages nicaraguayennes : il est capturé par T. Martínez et remis au Salvador où il est exécuté le 29 août de la même année. Dès l'année suivante pourtant, sa mort est célébrée et le caudillo est élevé à la catégorie de héros-martyr comme Morazán.[578] Pour l'heure, l'idéal unioniste a légitimé la continuité de l'état de violence et une nouvelle étape de l'Histoire de l'Amérique Centrale se dessine avec la mort de Carrera bien que dans un premier temps sa figure semble accéder à l'héroïsation.[579]

---

[573] AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B118.6 exp. 53347 leg. 2443, "La secretarìa de Relaciones Exteriores de El Salvador informa al gobierno de Guatemala que la Asamblea por decreto de fecha 17 mes anterior, mandó obsequiar una espada de oro al residente de Guatemala General Rafael Carrera, en reconocimiento a los servicios que prestñ en 1863 al derrocar la admnistraciñn del General Gerardo Barrios", 15 avril 1864. Cependant, l'épée arrive au Guatemala après la mort de Carrera.

[574] En 1863, Barrios donne des hommes et des armes à M. Jerez pour renverser le conservateur T. Martínez au Nicaragua mais ils sont défaits. Voir la biographie de Barrios de la Fondation Enrique Bolaños : http://guerranacional.enriquebolanos.org/personajes_biografias_pdf/Biograf%C3%ADa%20de%20Barrios,%20Jos%C3%A9%20Gerardo.pdf

[575] Voir : WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…*, *op. cit.*, pp. 459-463; et LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.,* pp. 100-101. Comme d'autres auteurs l'ont souligné, cet événement révèle la dimension symbolique et mythique octroyée à la représentation de Morazán y compris parmi ses opposants. Voir : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 82.

[576] Selon ce journal, un soldat guatémaltèque avait seulement enlevé les lettres d'or qui ornaient la tombe de Morazán sans profaner les restes, acte menacé de peine capitale par Carrera. Voir: WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…*, *op. cit*, pp. 459-463.

[577] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 août 1942, "Rectificando errores histñricos nacionales", article de R. González Sol.

[578] *Aniversario fúnebre del Gral. Barrios a su muy distinguida señora Silvia,* Liberia, 29 février 1866 : Archivo General de la Nación del Salvador (San Salvador), Fondo Supremo gobierno, impresos, Otros impresos, homenajes, Caja 1, exp. 3.

[579] *La Semana*, Guatemala, 30 avril et 7 mai 1865, "La muerte del general Rafael Carrera". La municipalité de la capitale ordonne de placer un buste en son honneur dans tous les hôtels de ville. Elle décrète également la création d'une allée en sa mémoire. On demande aussi à ce qu'un portrait de Carrera taille réelle soit réalisé pour être placé dans le salon des sessions. Voir : AGCA (Guatemala), Archivo colonial, B78.25 exp. 17048 leg. 729, "Aprueba municipalidad de la capital la mociñn de los consejales Juan Castillo y Andrés Andreu sobre mandar colocar un busto del General Rafael Carrera en el centro del patio principal de las casas consistoriales" et "Municipalidad de la capital acuerda la formaciñn de una alameda desde el estanque del Calvario hasta la

C‘est la dimension centraméricaine liée à la représentation de Morazán qui a permis d‘institutionnaliser son culte au Salvador : la lutte de pouvoir entre cet État et le Guatemala a donné lieu à l‘élaboration de traditions salvadoriennes autour de l‘idéal unioniste. De cette façon, même si les acteurs du culte recherchent un objectif politique sur le court terme, ils participent de fait à la mise en place d‘une identité à l‘échelle de l‘État-nation appelée à perdurer. Le caractère religieux donné au rituel civique non seulement sacralise la cause défendue mais facilite aussi la participation de la population qui est traditionnellement un acteur des cérémonies religieuses. Nous considérons que cette élaboration, même si elle tend à transférer la légitimité du pouvoir des sphères ecclésiastiques vers les autorités civiles, permet également de mettre en relation la religiosité populaire et le civisme. On assiste alors à l‘instauration d‘un culte héroïque répondant à un nationalisme officiel qui tend à assurer sa circulation au sein de la population. C‘est en effet la mémoire d‘un groupe politique et militaire en particulier qui est officialisée et les *Coquimbos* semblent bénéficier d‘un certain charisme auprès de l‘opinion publique tant au sein du Salvador qu‘à l‘échelle de l‘Amérique Centrale.

Conclusion du chapitre 3

La conception d‘un combat transcendant mené entre « Civilisation » et « Barbarie », principes incarnés par Morazán ou Carrera selon les revendications politiques, se consolide après la mort du premier. Sa figure devient un symbole de lutte face à l‘hégémonie conservatrice du Guatemala et sert à justifier les actions des opposants, principalement des *Coquimbos*. Une « contre-mémoire » est ainsi élaborée autour du héros fédérateur dans le but d‘unir les gouvernements libéraux au nom de l‘idéal unioniste, et ce malgré les ambiguïtés identitaires. L‘identification de Morazán au Salvador fait de cet État le centre du projet de reconstruction de l‘union de l‘Amérique Centrale, participant à la légitimation de la campagne unioniste de G. Barrios en particulier. Le fait que l‘ennemi à combattre, Carrera, soit le même que celui auquel s‘était opposé le héros facilite le transfert de sacralité sur les organisateurs du culte en établissant une continuité historique. Le sentiment de dette envers Morazán, consolidé par le caractère émotionnel attribué à la célébration, permet de renforcer la détermination patriotique des salvadoriens en les préparant au sacrifice de leur vie pour la patrie. Notre avons mis en relief la distinction effectuée par les acteurs eux-mêmes entre la

Guarda Vieja un memoria del ex presidente Rafael Carrera recientemente fallido”. Ces deux documents datent du 5 mai 1865.

communauté idéale (la nation à l'échelle de l'Amérique Centrale) et les projets politiques à mettre en place concrètement (les États-nation séparément). L'unionisme fait référence à la fois au mythe d'origine et à une dimension future de plus en plus lointaine. La mort de Carrera en 1865 annonce une nouvelle étape dans le processus d'héroïsation de Morazán.

Conclusion de la première partie

Morazán de son vivant a généré des passions qui l'ont érigé en caudillo centraméricain incarnant les principes républicains et l'idéal unioniste fédéral revendiqué principalement par les élites libérales du Salvador face à la domination du Guatemala. Nous avons ainsi cherché à démontrer la création d'une « mémoire immédiate ». La victoire militaire et politique de son principal adversaire, le guatémaltèque R. Carrera, renverse la situation au point d'ériger Morazán en « ennemi commun » de l'Amérique Centrale en faisant prévaloir une autre conception de la « civilisation » considérée comme plus populaire parce qu'attachée à la religion catholique. La mort de Morazán est alors célébrée comme la chute du tyran et est envisagée comme la fin de la période « d'anarchie » de la région. La mise en scène de son exécution comme un sacrifice au nom du bien commun, et de manière générale la préoccupation du personnage historique lui-même vis-à-vis de la postérité de son image, facilite son accès à l'héroïsation. Ses partisans élaborent une mémoire héroïque en reprenant les valeurs cristallisées autour de sa figure pour s'opposer à l'influence conservatrice de Carrera qui s'étend désormais à travers l'isthme. Les *Coquimbos* entreprennent la mise en place d'un culte de leur caudillo défunt de manière à légitimer leur projet politique et ainsi récupérer leur pouvoir. L'exhumation du corps de Morazán décidée par le gouvernement costaricien, son rapatriement effectué vers le Salvador et l'inhumation officielle réalisée en grande pompe dans la capitale salvadorienne, constituent les premiers pas de son héroïsation officielle. En célébrant le symbole fédérateur, on voulait fortifier les liens entre les gouvernements libéraux temporairement en place malgré l'échec des nouvelles tentatives d'union politique de l'Amérique Centrale. Bien que les États aient commencé à se déclarer Républiques indépendantes, le cadre de référence centraméricain et l'idéal unioniste ont gardé une grande force politique. La première phase du processus d'héroïsation de Morazán est marquée par le deuil de la présence physique du caudillo. L'analyse que nous avons développée dans cette première partie a mis en relief le rôle des *Coquimbos* qui occupent des fonctions gouvernementales dans l'articulation des mémoires personnelles à l'échelle de la région de manière à assurer la transmission de son image héroïque aux générations futures. Ainsi, même si l'historiographie dominante concernant la période fédérale participe alors au

dénigrement de la figure de Morazán, ses partisans ont cherché à la détruire en mettant en place un culte héroïque exaltant la nation centraméricaine dont l'État salvadorien serait le bastion.

Deuxième partie.
Officialisation et institutionnalisation de la figure héroïque de Morazán en Amérique Centrale (1880-1892)

Avec la « Révolution » de 1871 au Guatemala, s‘ouvre en Amérique Centrale une période dite libérale. Les nouveaux gouvernements mettent en place de manière plus systématique que leurs prédécesseurs des mécanismes permettant la consolidation d‘un sentiment d‘appartenance nationale mais renouvellent aussi l‘ambiguïté liée au cadre de référence identitaire. Au début des années 1880, le gouvernement salvadorien suivi du hondurien inaugurent les premières statues en l‘honneur de Morazán qui est placé à la tête du panthéon centraméricain. De manière officielle, le héros est revendiqué comme un symbole unificateur à l‘échelle de la région et une historiographie soutenant la mémoire héroïque est créée. Sa figure est utilisée dans le cadre de campagnes unionistes mais leurs échecs remettent en cause la dimension mobilisatrice du culte. Au Costa Rica et au Guatemala en particulier, la décision gouvernementale de célébrer le héros génère de vives polémiques au sein de l‘opinion publique. À l‘occasion du centenaire de la naissance de Morazán en 1892, les obstacles entravant la transformation du caudillo libéral en héros national sont mis en relief. Jusqu‘à quel point les problématiques liées à l‘institutionnalisation du culte héroïque traduisent-elles la difficulté pour les élites au pouvoir en Amérique Centrale d‘élaborer un projet de nation consensuel ?

Chapitre 1. Inauguration des premières statues en l’honneur de Morazán (1880-1883)

En 1880, le président salvadorien R. Zaldìvar est le premier à décréter l‘inauguration d‘une statue de Morazán à San Salvador. Le gouvernement libéral cherche à renouer avec les traditions inventées dans les années 1850 lors du rapatriement du corps du héros et de l‘inhumation officielle de ses restes. En célébrant le symbole centraméricain, il s‘agit de replacer le Salvador au cœur du projet unioniste. Toutefois, cet État n‘est plus le seul à revendiquer Morazán et le gouvernement hondurien de M.-A. Soto prend également la décision en 1882 d‘ériger une statue en son honneur à Tegucigalpa. C‘est la première fois qu‘un hommage officiel est rendu au héros au Honduras mais la mise en place du culte y est facilitée car c‘est là où il est né. Même si c‘est au nom de l‘unionisme que Morazán est exalté, ce sont deux mémoires héroïques distinctes qui sont développées. Dans quelle mesure la célébration de l‘emblème unificateur au Salvador et au Honduras révèle-t-elle la complémentarité recherchée entre le cadre de référence centraméricain et la construction des États-nations séparés ?

II. 1. A. Le Salvador : centre du projet unioniste

Les gouvernements mis en place dans les années 1870 en Amérique Centrale cherchent à construire la nation selon l'idéologie du progrès. L'unionisme est remis au goût du jour et le culte de Morazán prend une grande importance au Salvador où le président R. Zaldìvar veut réaffirmer le leadership de cet État à l'échelle de l'isthme. L'inauguration d'une statue du héros en 1882 est l'occasion, d'une part, de consolider la place tutélaire de Morazán dans le panthéon salvadorien et, d'autre part, d'organiser une fête de dimension centraméricaine. Jusqu'à quel point l'institutionnalisation du culte héroïque correspond-elle au sentiment unioniste des acteurs de la construction de l'État-nation du Salvador ?

II. 1. A. a. Les Révolutions libérales et l'invention de la nation

De manière générale, les historiens considèrent que l'époque appelée conservatrice se termine avec la Révolution Libérale de 1871 au Guatemala. Tous les États en Amérique Centrale sont alors déclarés indépendants et souverains, et les gouvernements cherchent dorénavant à représenter non plus « les peuples » mais la communauté des citoyens.[580] De nombreux mécanismes sont mis en place pour construire les États-nations, tels que les recensements de la population.[581] Les hymnes nationaux sont également réélaborés pour remplacer ceux créés durant la période antérieure.[582] Si les libéraux qui prennent le pouvoir ne sont pas les premiers à s'intéresser à l'invention de la nation et en particulier au culte héroïque, ce sont eux qui lui donnent un caractère institutionnel.[583] Les éléments clés des identités, notamment au Costa Rica et au Salvador, avaient déjà été élaborés, et les élites se

[580] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Naciñn y clase… », *op. cit*., p. 3. Malgré tout, le peuple est encore un terme utilisé pour se référer aux habitants de l'État, et des articles de presse lui sont destinés pour « l'instruire ». Voir par exemple : *El Industrial*, San Salvador, 25 juin 1882, "Lecciones al pueblo".

[581] Leur réalisation est considérée comme nécessaire car il s'agit de résoudre « des questions de civilisation ». Des recensements avaient déjà été effectués du temps de la Fédération mais sans beaucoup de succès (*Diario Oficial*, San Salvador, 28 juillet 1882). Au Honduras, on les justifie à partir de propos tenus par José Cecilio del Valle : « les sciences des faits doivent précéder toute théorie politique » (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 14 février 1883, "Informe de las estadìsticas del censo realizado en 1881", article de Francisco Cruz). Les recensements, en plus de permettre le contrôle des habitants, donnent de la matière à la nation. Voir : ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national…, op. cit.*, pp. 177-178.

[582] Au Salvador, Tomás Muñoz avait composé un hymne national en 1866 dédié au président conservateur Francisco Dueðas. En 1879, R. Zaldìvar a chargé le général Juan José Caðas et Juan Aberle (d'origine italienne) d'en élaborer un nouveau qui fut rapidement enseigné aux écoliers de la capitale et joué pour la première fois le 15 septembre 1879 accompagné de l'orchestre militaire. Voir : LARDÉ y LARÍN, Jorge, *Himnología nacional de El Salvador*, San Salvador, Ministerio del Interior, 1954.

[583] Avant même l'arrivée au pouvoir de R. Zaldìvar au Salvador, la presse souligne l'importance du culte héroïque dans l'exaltation de la religion patriotique et du devoir citoyen : *Diario Oficial*, San Salvador, 14 septembre 1875.

chargent alors avant tout de les diffuser au sein de la population.[584]

Jusqu'à la fin du XIX[ème] siècle, les discours commémoratifs avaient tendance à célébrer les grands hommes de la patrie de manière collective.[585] Il s'agit désormais de créer un consensus autour de figures héroïques individualisées qui avaient été mises en relief auparavant de manière plus ou moins ponctuelle. Une attention particulière est accordée à l'organisation des rituels civiques, les gouvernements ayant l'intention de les utiliser pour rassembler les citoyens autour du projet libéral de nation. Les héros, parce qu'ils incarnent des valeurs considérées comme communes et qu'ils font référence à un passé glorieux, sont envisagés comme des outils particulièrement efficaces en ce sens :

> *Quelles que soient les différences qui séparent les citoyens, il existe toujours des souvenirs si grands, si généralement appréciés, qu'ils ont la propriété de fusionner en un seul sentiment tous les cœurs, en une seule idée tous les esprits. Tels sont les souvenirs des gloires nationales, de ces gloires dans lesquelles nous voyons tous quelque chose qui nous appartient, qui nous concerne ; quelque chose qui, en exaltant la généralité, nous exalte nous-mêmes.*[586]

Les gouvernements cherchent à utiliser les célébrations civiques pour mettre en scène l'harmonie de la communauté et l'organisation du pouvoir civil.[587] À l'heure de la sécularisation des États, l'influence de l'Église est néanmoins toujours visible. Le 15 septembre 1871 est par exemple célébré avec un discours « politico-religieux » dans la cathédrale de la ville de Guatemala.[588] Quelques années plus tard, certains regrettent l'annulation de la cérémonie religieuse de la célébration de l'indépendance tout en se félicitant de l'enthousiasme et de la solennité des festivités.[589] D. Díaz estime que les gouvernements libéraux octroient une continuité et une étendue sociale au 15 septembre, seul rituel laïque légitimé, parce qu'ils veulent affirmer leur pouvoir face à l'influence de la sphère ecclésiastique.[590]

Afin de rendre populaires ces fêtes civiques, des divertissements sont organisés et la figure féminine est employée pour attirer le public.[591] L'organisation de tels rassemblements

---

[584] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « La invención de la diferencia costarricense… », *op. cit.,* p. 218.
[585] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.,* pp. 97-98.
[586] Éditorial du *Diario Oficial* du Salvador du 15 septembre 1888 : "Cualesquiera que sean las diferencias que separen a los ciudadanos, siempre existen recuerdos tan grandes, tan generalmente queridos, que tienen la propiedad de confundir en un solo sentimiento todos los corazones, en una sola idea todos los espíritus. Tales son los recuerdos de las glorias nacionales, de esas glorias en las cuales todo vemos algo que nos pertenece, que nos atañe; algo que enalteciendo a la generalidad, nos enaltece a nosotros mismos".
[587] Les fanfares militaires notamment participent à la mise en scène de l'ordre et de la discipline. Voir : FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual… », *op. cit.*, pp. 329-330.
[588] Il est prononcé par un prêtre et publié sur ordre du gouvernement qui considère que le « sentiment général des guatémaltèques » est religieux : *Boletín Oficial*, Guatemala, 15 septembre 1871.
[589] *El Católico*, San Salvador, 17 septembre 1882, "El 15 de setiembre". Le poids de la religion dans cette commémoration est ainsi sujet à discussion. Voir par exemple : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 6 octobre 1881.
[590] DÍAZ ARIAS, David, « Invenciñn de una tradiciñn… », *op. cit.*, pp. 105-162.
[591] Voir notamment : FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual… », *op. cit.* D. Díaz souligne que la

dans l'espace public supposait, entre autres, de repenser l'architecture des capitales. La construction de monuments autour desquels se dérouleraient les festivités devient une priorité pour les élites au pouvoir. À l'image de ce qui se faisait dans le monde occidental, la statuaire civique a surtout été utilisée pour représenter la « mémoire archétype des héros nationaux ».[592] En plus d'embellir et d'aménager les villes, les libéraux de la fin du XIX^{ème} siècle ont utilisé les monuments pour diffuser la mémoire officielle au sein de la population et tenter de la perpétuer. Les citoyens côtoyant l'histoire monumentale au quotidien devaient ainsi pouvoir se l'approprier. Cet effort de modernisation des capitales répond au processus de centralisation de l'État.[593]

Le Guatemala et le Costa Rica ont été les premiers à établir un gouvernement libéral, suivis du Salvador et du Honduras sous la tutelle du dictateur guatémaltèque Justo Rufino Barrios. Le Nicaragua est le dernier État centraméricain à entrer dans cette ère bien que les administrations conservatrices y aient appliqué des réformes de type libéral.[594] La consolidation des États en Amérique Centrale a été réalisée sous couvert de l'idéologie du progrès selon le modèle occidental de développement, en le restreignant toutefois au domaine économique, reléguant les réformes politiques au second plan. Comme l'explique A. Taracena, l'adoption de cette idéologie par les élites centraméricaines avait pour objectif d'obtenir la reconnaissance internationale de leurs nations.[595] Les groupes conservateurs ne sont pas exclus du système agro-exportateur développé, ce qui donne lieu à des alliances politiques et économiques entre élites, notamment au Guatemala, au Salvador et au Costa Rica. Au Honduras et au Nicaragua, les institutions étatiques ont été soumises aux autorités locales et à l'influence croissante des États-Unis.[596]

« présence obsessive de la femme », notamment dans les allégories, a été une caractéristique de la statuaire du XIX^{ème} pour répondre aux attentes de la population masculine (DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria*…, *op. cit.,* pp. 123-124).

[592] AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal… », *op. cit.,* p. 10. P. Fumero souligne que le romantisme, théorie esthétique dans laquelle l'art est au service de la moralité, est le courant qui a alors prédominé dans la rénovation urbaine (FUMERO VARGAS, Patricia, *El monumento nacional…, op. cit.*, p. 18).

[593] En plus du conflit qui opposait le pouvoir civil à l'Église, les gouvernements devaient imposer leur autorité aux communautés indigènes, aux municipalités, aux caudillos et aux élites régionales : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Los cambios polìticos y sociales… », *op. cit.,* pp. 312-315.

[594] Tomás Guardia dirige le Costa Rica de 1870 à 1882 et au Guatemala, Miguel García Granados suivi de J.-R. Barrios gouvernent de 1871 à 1885. Le libéral José Santos Zelaya n'arrive à la tête du Nicaragua qu'en 1893 et c'est l'année suivante que la côte atlantique est réintégrée dans l'État (*Diario de Nicaragua*, Managua, 8 décembre 1894, ―La Mosquitia nicaragüense"). La volonté de dresser la liste des éléments caractéristiques des États peut être observée y compris au Nicaragua : *Diario de Nicaragua*, Managua, 13 novembre 1895, ―Rasgos descriptivos de la República de Nicaragua."

[595] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Naciñn y república… », *op. cit.,* p. 48.

[596] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Los cambios polìticos y sociales… », *op. cit.*, p. 315. S. Alda va jusqu'à affirmer l'échec du projet d'État-nation des élites hondurienne et nicaraguayenne (ALDA MEJÍAS, Sonia, « Las Revoluciones liberales… », *op. cit.,* pp. 229-263).

Malgré la revendication des valeurs républicaines, les libéraux ont établi des gouvernements autoritaires qui se sont appuyés sur des oligarchies nationales pour défendre des privilèges de classe, au-delà de l'opposition entre partis politiques. L'idéologie positiviste a été partagée par une large culture politique qui a mis en étroite relation l'idée de progrès avec celle de civilisation, excluant de fait les populations indigènes du projet national pour être considérées comme un obstacle au développement.[597] Si les conservateurs avaient permis aux communautés de conserver un statut particulier dans la République, les libéraux ont voulu détruire leur identité collective au moyen de l'éducation.[598] D. Díaz considère qu'au Nicaragua et au Honduras c'est le métissage comme idéologie officielle qui a été développé alors qu'au Costa Rica c'est le discours du « blanchiment de la race » qui a prédominé pour rendre invisibles les populations indigènes et afro-descendantes. Enfin, au Guatemala et au Salvador, ce sont des politiques d'acculturation des communautés qui ont d'abord été menées pour ensuite les exclure totalement de la définition de la nation.[599] A. Lauria veut revaloriser l'action des populations indigènes et paysannes dans la construction des États en insistant sur leur lutte contre l'agro-exportation et la privatisation des terres communales pour garder le contrôle des ressources.[600]

Dans le but de construire une base sociale forte, les gouvernements libéraux ont autorisé et encadré la création d'associations et de sociétés mutualistes dans les capitales. V.-H. Acuña a démontré que les ouvriers et artisans urbains ont été les premières classes populaires à être impliquées dans le projet libéral de nation, notamment parce qu'ils étaient parmi les plus alphabétisés.[601] De nombreuses associations ont été créées dans différentes villes pour servir de lieu de rencontre entre différentes couches sociales, proches ou non du pouvoir.[602] Elles ont été en relation étroite avec la presse pour faire émerger une opinion

[597] *Idem*, p. 323. Le racisme des élites était aussi tourné contre les classes populaires du monde rural, en particulier les populations noires venues des Caraïbes pour travailler dans les enclaves bananières.
[598] ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores… », *op. cit*., p. 301.
[599] DÍAZ ARIAS, David, « La Invención de las naciones en Centroamérica… », *op. cit.,* p. 22.
[600] LAURIA SANTIAGO, Aldo, « Los indígenas de Cojutepeque, la política faccional y el Estado Nacional en El Salvador, 1830-1890 », in TARACENA ARRIOLA, Arturo et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales…, op. cit.,* p. 248.
[601] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Los cambios polìticos y sociales… », *op. cit.*, p. 318 et p. 370. Les associations mutualistes regroupaient ouvriers et patrons pour protéger leurs intérêts, promouvoir l'épargne et favoriser l'éducation.
[602] À l'échelle de l'Amérique Latine, l'essor de la vie associative serait à mettre en relation avec le développement de la franc-maçonnerie. Voir : SOLAR GUAJARDO, Felipe Santiago, « Secreto y sociedades secretas en la crisis del Antiguo Régimen. Reflexiones para una historia conectada con el mundo hispánico », in *REHMLAC*, vol. 3, num. 2, décembre 2011-avril 2012, p. 134. En Amérique Centrale, et au Costa Rica en particulier, les loges maçonniques ont été des espaces de sociabilité qui ont facilité les échanges entre des individus de diverses nationalités, formations, religions et ethnies. Voir : VALDÉS VALLE, Roberto Armando, « Elementos para la discusión sobre masonería, política y secularización en la Centroamérica del siglo XIX », in *REHMLAC*, vol. 2, num. 2, décembre 2010-avril 2011.

publique et des formes modernes de sociabilité.[603] Si le taux d'analphabétisme en Amérique Centrale restait encore très élevé à la fin du XIX^{ème} siècle (autour de 90%), la pratique de la lecture collective des journaux a participé au processus de modernisation.[604] On attribue ainsi à la presse une « mission civilisatrice » et son rôle est pris très au sérieux. De cette manière, divers milieux de la société centraméricaine ont considéré l'éducation et le travail comme des outils privilégiés du progrès.[605] La professionnalisation de l'armée a aussi permis une ascension sociale, les sphères du pouvoir voulant faire du champ militaire le garant de l'ordre des États.[606]

Des journaux catholiques font leur apparition dans les années 1880 pour défendre l'influence morale et politique de l'Église face aux réformes libérales ainsi qu'à l'essor de la franc-maçonnerie.[607] L'opposition entre catholiques et libéraux est généralement présentée comme irréconciliable.[608] Toutefois, certains s'approprient des valeurs de l'idéologie positiviste pour défendre la religion comme un élément clé de la modernisation sur le plan individuel et collectif.[609] Ils souhaitent participer à l'élaboration de la religion patriotique que le pouvoir civil prétend forger seul en s'octroyant la légitimité de choisir les grands hommes à célébrer.[610] Bien que ce débat ait pris une grande ampleur, la foi chrétienne a été un élément partagé par l'ensemble de la population quelle que soit l'ethnie ou la classe sociale des individus, et ce malgré les phénomènes de syncrétisme religieux.[611]

---

[603] HERRERA MENA, Sajid, « Una religiosidad cuestionada… », *op. cit.,* p. 86. Le club libéral nationaliste salvadorien, par exemple, invite pour son inauguration le journal *La sombra de Morazán* publié dans la ville de Chalchuapa par Castro Madrid. Voir : *La Unión*, San Salvador, 17 décembre 1889.

[604] Dès 1869, J.-M. Medina a signé un décret favorisant la lecture collective de la partie officielle de *La Gaceta* : *Anales del Archivo Nacional de Honduras*, Tegucigalpa, année 2, num. 4, octobre 1968, "Acuerdo que previene la lectura de la parte oficial de la Gaceta en junta de vecinos".

[605] Des écoles nocturnes pour les artisans ont été créées. Voir par exemple : *Diario Oficial*, San Salvador, 8 juillet 1882, article signé par Rafael Reyes.

[606] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Historia polìtica de Centroamérica… », *op. cit.,* p. 167.

[607] SÁNCHEZ SOLANO, Estéban, « La identificación del desarticulador del mundo católico: el liberalismo, la masonería, y el protestantismo en la prensa católica en Costa Rica (1880-1890) » in *REHMLAC*, vol. 2, num. 2, décembre 2010-avril 2011, p. 37. Au Salvador il y a notamment une polémique entre le journal semi-officiel *La República* et *El Católico* concernant le rôle des francs-maçons dans la construction de l'État. Voir : VALDÉS VALLE, Roberto Armando, *Masones, liberales y ultramontanos salvadoreños: debate político y constitucional en algunas publicaciones impresas, durante la etapa final del proceso de secularización del estado salvadoreño (1885-1886*), thèse de philosophie ibéroaméricaine, Université Centraméricaine José Simeón Cañas, San Salvador, mai 2010.

[608] Une série d'articles intitulée « le libéralisme est un péché » est publiée dans : *El sentimiento católico*, León, 12 novembre 1892. La doctrine libérale est dénoncée pour être par essence despotique : *La Unión Católica*, San José, 19 août 1893, "Qué es el liberalismo?".

[609] *El Católico*, San Salvador, 3 septembre 1882. Les racines religieuses de la notion de sacrifice placée au cœur du patriotisme sont mises en avant. Voir : *El Católico*, San Salvador, 15 octobre 1882 et *El Sentimiento católico*, León, 20 novembre 1892, "El liberalismo es pecado".

[610] Voir les numéros des 19 mars et 1 octobre 1882 de *El Católico*, San Salvador.

[611] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Los cambios polìticos y sociales… », *op. cit.,* p. 368.

II. 1. A. b. Le Salvador, pionnier en Amérique Centrale

En 1880, le président libéral Rafael Zaldìvar, médecin de formation, décide d'ériger une statue en l'honneur de Morazán dans la capitale salvadorienne.[612] Cette année-là, la célébration du 15 septembre devait être aussi celle de l'idéal unioniste incarné par le héros. Les principes d'indépendance et d'unité de la nation sont identifiés à Morazán et rassemblés sous le drapeau du libéralisme. La reconstruction de l'union centraméricaine est ainsi envisagée comme un héritage du héros que le gouvernement souhaite récupérer au nom du patriotisme pour accomplir « les desseins de la providence ».[613]

L'inauguration de la statue est initialement prévue le 15 septembre 1881 et la société *La Juventud* prévoit une veillée littéraire à San Salvador en liant étroitement la célébration du héros et celle de l'indépendance tout en lui conférant une étendue centraméricaine.[614] Le théâtre national, prêté pour l'occasion, a été décoré en mettant en relief le portrait de Morazán, et le public a rempli la salle.[615] On accorde ainsi une importance particulière à l'iconographie dans le culte héroïque et la société décide de publier une œuvre dont la page de garde, illustrée par l'artiste Anzola, représenterait « la Déesse de la Liberté couronnant le buste de Morazán en même temps qu'un ange descend lui offrir la palme du martyre. »[616] La sacralisation du héros avait déjà été recherchée lors des célébrations précédentes, mais plus que le deuil, c'est l'idée de mobilisation qui est désormais mise en avant. Une métaphore de la semence fertile est élaborée autour du sacrifice de Morazán, établissant sa mort comme une nécessité pour que l'union puisse être concrétisée par les nouvelles générations.[617]

La société *La Juventud* a compté sur la participation d'intellectuels renommés tels que le salvadorien Rafael Reyes et le nicaraguayen Rubén Darío, encore adolescent, qui publient dans une revue du même nom dans laquelle les héros unionistes sont célébrés, en premier lieu Morazán mais aussi Máximo Jerez. Ce *Coquimbo* nicaraguayen meurt en 1881 alors qu'il représentait le Nicaragua aux États-Unis. Sa mort est déplorée au Salvador car il est considéré

---

[612] *La Discusión*, San Salvador, 26 novembre 1880.
[613] *La Discusión*, San Salvador, 15 septembre 1880, –El 15 de setiembre de 1821".
[614] Les intellectuels centraméricains sont appelés à participer à un concours en envoyant des textes ou des vers sur le thème « L'Indépendance et/ou Francisco Morazán ». Le jury est composé de Carlos Bonilla, Antonio Guevara Valdés et Juan José Bernal (*La Discusión*, San Salvador, 26 juillet 1881). Soulignons que le nom de la société révèle le mythe de la jeunesse comme facteur de « progrès ».
[615] Voir : RODAS Joaquín, *Morazánida, La epopeya, La tragedia, el apoteosis*, Quetzaltenango, Talleres CDS, 1920, p. 341.
[616] *La Discusión*, San Salvador, 6 septembre 1881.
[617] *La Discusión*, San Salvador, 26 juillet 1881. Les divers poèmes dédiés à Morazán à cette occasion ont été particulièrement importants en ce sens, comme celui de Delgado : « Ta gloire est pure parce que tu as toujours été / un modèle de patriotisme dévoué (…).// Tu as été un ancien champion surélevé/ avec les vertus de l'époque présente (…).// Et si l'histoire justicière admire / le guerrier immortel/ c'est parce qu'en lui il voit / l'idéal d'un peuple » (RODAS Joaquín, *Morazánida…, op. cit*., pp. 334-335).

comme une « gloire centraméricaine ».[618] La disparition des derniers compagnons d'armes de Morazán annonce une nouvelle phase du processus d'héroïsation : les élites politiques et culturelles se chargent d'assurer la transformation des mémoires personnelles en mémoire historique.[619]

Doutant que la statue de Morazán soit terminée à temps, des vœux sont prononcés dans la presse pour que les travaux avancent au plus vite afin de respecter les délais.[620] La date d'inauguration est en effet repoussée et ce n'est qu'à la mi-janvier 1882 qu'est annoncée l'arrivée en territoire salvadorien du monument, construit en Europe.[621] La veillée organisée par la société *La Juventud* pour le 15 septembre 1881 en l'honneur du héros a lieu malgré tout et les figures littéraires du Salvador y participent : R. Reyes, Juan Cañas et Francisco Castañeda, entre autres.[622] H. Umaða souligne que tous ces intellectuels s'inscrivent dans la mouvance romantique autour des thématiques du patriotisme, du sacrifice et de l'héroïsme.[623] Malgré le report de la commémoration, la célébration du héros centraméricain a dépassé les frontières du Salvador : une commission est créée au Honduras pour sélectionner les discours qui seraient publiés dans les meilleurs journaux littéraires du pays.[624]

L'inauguration de la statue de Morazán a finalement lieu le 15 mars 1882, date anniversaire de la victoire de la bataille de Las Charcas qui avait ouvert les portes de la capitale guatémaltèque au caudillo. Le choix d'une date différente du 15 septembre servait sans doute l'objectif de créer une commémoration nationale distincte de celle qui, historiquement, marque la proclamation d'indépendance de la part du Guatemala et non de l'ensemble de la région. Le 15 mars est d'ailleurs décrété fête civique nationale étant donné

---

[618] Voir l'hymne à Jerez récité par R. Darìo durant la veillée funèbre donnée par le parti libéral de León au Nicaragua, le 18 novembre 1881 : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882. Voir aussi les numéros des 26 juillet et 6 septembre 1881 de *La Discusión*, San Salvador et *La Paz*, Tegucigalpa, 15 octobre 1881, "General Jerez", article signé par Enrique Guzmán depuis la ville de Granada au Nicaragua. La célébration de sa figure continue les années suivantes (*La República*, San Salvador, 21 décembre 1882).

[619] À sa mort en 1883, Doroteo Vasconcelos est également inscrit dans la lignée des héros unionistes, même si sa participation au rapatriement du corps de Morazán n'a pas été mise en relief à cette occasion. Voir : *La Discusión*, San Salvador, 20 mars 1883, éditorial ; et *La Discusión*, San Salvador, 18 avril 1883, "Discurso leído en San Vicente por el doctor Manuel Rafael Reyes en el acto de inhumarse los restos de Doroteo Vasconcelos el 9 de marzo prñximo pasado".

[620] En vue du 15 septembre, la capitale avait été décorée, notamment le palais du gouvernement, le théâtre national et la place où devait être inaugurée la statue déjà appelée parc Morazán et une fanfare y avait été prévue (*La Discusión*, San Salvador, 6 septembre 1881).

[621] *El Pueblo*, San Salvador, 12 janvier 1882, "Los trabajos del parque Morazán." C'est l'architecte d'origine italienne F. Durini qui est chargé de la réalisation du monument et c'est le professeur Nelli, de Rome, qui a moulé le piédestal (*El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882).

[622] *La Discusión*, San Salvador, 20 septembre 1881. D'autres poètes comme Ramón Mayorga Rivas et Manuel Barriere ont participé. La société *La Juventud* a aussi contribué à la décoration du parc Morazán.

[623] UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.*, p. LXII.

[624] *El Orden*, Tegucigalpa, 7 septembre 1881.

l'importance accordée à l'événement.[625] En considérant que toutes les nations ont le devoir de rendre un culte à ses grands hommes pour les donner en exemple aux citoyens, on veut montrer le « degré de civilisation » atteint par le Salvador pour le placer au même niveau que les autres États à l'échelle internationale.[626] R. Zaldívar souligne cependant que la solennité donnée à la célébration a été limitée par les ressources disponibles, la situation financière du Salvador ne permettant pas d'organiser des rituels de la même ampleur que ceux réalisés dans le monde occidental.[627] Afin de mettre en scène la modernisation de l'État, le lieu devait être choisi avec soin et on avait demandé à ce que la statue de Morazán soit placée au cœur de la capitale, révélant ainsi le statut privilégié accordé à sa figure dans le panthéon.[628]

La nouveauté de l'événement est mise en relief dans la presse salvadorienne car il s'agit de la première mise en scène architecturale autour d'un héros permettant l'organisation de rituels « modernes » en Amérique Centrale.[629] Le gouvernement de R. Zaldívar se flatte ainsi d'être un pionnier car il est le premier à ériger une statue civique centraméricaine.[630] Les traditions inventées dans le cadre du rapatriement et de l'inhumation des restes de Morazán faisant du Salvador un bastion libéral et unioniste grâce à l'identification de la figure à cet État sont alors renforcées.[631] Le président, ayant interprété les sentiments patriotiques du « peuple de prédilection du héros », est lui-même célébré.[632] La religion civique élaborée autour de Morazán étant envisagée comme une aspiration populaire, le transfert de sacralité sur R. Zaldívar est légitimé.[633] Le pouvoir législatif transmet d'ailleurs à l'exécutif des

[625] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882. Les employés du journal officiel ne travaillent pas durant ce jour férié (*Diario Oficial*, San Salvador, 14 mars 1882). Nombre d'auteurs postérieurs affirment d'ailleurs que cette inauguration a eu lieu le 15 septembre.
[626] *Diario Oficial*, San Salvador, 14 mars 1882.
[627] *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882, "Homenaje a la memoria de los grandes hombres".
[628] *Diario Oficial*, San Salvador, 2 septembre 1880. La place Morazán est située aux côtés du Théâtre national et de la cathédrale. Voir le plan de San Salvador placé en Annexe (p. 516).
[629] L'importance de cette statue à l'échelle centraméricaine est soulignée dans plusieurs journaux de la capitale. Voir par exemple : *La Discusión*, San Salvador, 25 mars 1881; et *La Palabra*, San Salvador, 15 mars 1882. Le mausolée de Morazán inauguré par G. Barrios ne remplissait pas toutes les fonctions qui auraient pu être utilisées dans un culte héroïque. C.-G. López ajoute que jusque dans les années 1870, l'enthousiasme populaire était attaché aux cérémonies religieuses plus qu'aux festivités civiques. Voir : LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « Identidad nacional… », *op. cit.,* pp. 35-71.
[630] *El Pueblo*, San Salvador, 17 mai 1882. La métaphore de la lumière est filée, le monument étant un « phare qui illumine le chemin de la confraternité centraméricaine ».
[631] *La Palabra*, San Salvador, 1 avril 1882, "El monumento del general Morazán". Ce journal a créé une section poétique pour l'occasion et y reproduit quelques-unes des paroles prononcées par les invités en l'honneur du héros.
[632] *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882, "Homenaje a la memoria de los grandes hombres". On rend hommage au héros et à l'administration « progressiste » qui l'exalte (*Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882, article signé par Fernando Cruz).
[633] *El Pueblo*, San Salvador, 24 mars 1882. Morazán est le « Jésus Christ de la nouvelle foi qui palpite dans le cœur de nos peuples ».

remerciements au nom de la nation pour l'organisation de la célébration.[634]

Le culte héroïque justifie l'identification effectuée entre libéralisme et patriotisme.[635] La dualité des échelles de référence est clairement exprimée : Morazán représente l'État du Salvador car il a lutté pour une cause sacralisée, celle du « progrès et de l'union nationale ».[636] Cette conception de la nationalité est répétée à maintes reprises, soulignant la volonté officielle de la diffuser auprès du plus grand nombre. Le discours prononcé par M. Barriere martèle ainsi :

> *Salvadoriens, souvenez-vous que Le Salvador et Morazán se sont toujours identifiés en un seul amour, une seule idée : UNION ET LIBERTÉ ! Conservez éternellement ce souvenir et alimentez cet amour ; c'est ainsi et avec nos glorieuses traditions, que vous pourrez confirmer sincèrement et avec orgueil que le Salvador est le peuple du progrès, le peuple de la liberté de l'Amérique Centrale ; et vous verrez ainsi s'élever le piédestal de cet autre monument, plus grand encore et plus glorieux, qui doit être consacré à Morazán, ce monument sera : l'union de l'Amérique Centrale.*[637]

La mémoire officielle circule autant par les discours politiques que par les articles de presse de différents journaux de la capitale. Tous les moyens sont mis en place pour faire de la figure héroïque le pivot de la construction de la nation. Profitant de l'enthousiasme généré par la célébration, le gouvernement salvadorien a aussi officialisé la marche militaire composée par le colonel Juan Aberle en l'honneur de Morazán, renforçant ainsi l'institutionnalisation du culte.[638]

La composition même du monument inauguré révèle la hiérarchie attribuée à chaque État dans le processus de reconstruction de l'union centraméricaine. La figure de Morazán domine les allégories de tous les pays : le Salvador et le Guatemala sont mis en évidence sur le devant (malgré la lutte d'hégémonie traditionnelle les opposant, ce sont les deux États considérés comme les plus importants à l'échelle de la région), le Honduras et le Nicaragua sur les côtés, et le Costa Rica derrière. Il ne s'agit pas d'exclure ce dernier État du projet unioniste, mais de montrer son « semblant de douleur pour la mort du héros. » Dans le discours officiel prononcé par A. Contreras, hondurien résidant alors au Salvador, l'orateur

---

[634] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882.
[635] *El Pueblo*, San Salvador, 4 mars 1882, "Doctor Zaldìvar".
[636] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882. Le héros centraméricain est mentionné dans les communications entre gouvernements. Voir le message de Salvador Gallegos, Ministre des Relations Extérieures, à Ramón Rosa, son homologue hondurien reproduit dans : JEREZ ALVARADO, Rafael, *Monumentos y elogios al General Morazán…, op. cit.*, p. 70.
[637] *Diario Oficial*, San Salvador, 22 et 23 mars 1882 : "Salvadoreños: recordad que el Salvador y Morazán se identificaron siempre en un solo amor, en una misma idea UNIÓN Y LIBERTAD! Conservad eternamente ese recuerdo y alimentad ese amor, que así y con nuestras gloriosas tradiciones podréis confirmar sinceramente y con orgullo, que El Salvador es el pueblo del progreso, el pueblo de la Libertad de Centro América; que así veréis levantar el pedestal de ese otro monumento más grande todavía y más glorioso que debe consagrarse a Morazán; ese monumento será: la Unión de Centro América". Ce discours est également reproduit dans : *La Palabra*, San Salvador, 1 avril 1882.
[638] *Diario Oficial*, San Salvador, 21 mars 1882.

qualifie l'exécution de Morazán de crime mais affirme ne vouloir en aucun cas maudire le peuple costaricien.[639] Son discours est vivement applaudi parce qu'il rend compte avec force de l'importance du héros dans l'Histoire patriotique, ce qui est condensé en une phrase : « Supprimez le génie de Morazán et vous aurez anéanti l'âme de l'Amérique Centrale. Sans l'action du héros, le drame dans notre vie nationale disparaît. »[640] La dimension future est également envisagée et A. Contreras appelle la jeunesse qui « symbolise l'avancement de la civilisation » à reprendre le drapeau unioniste.

L'impact de cette pièce oratoire révèle l'importance de la rhétorique dans le culte héroïque, le discours ayant été construit de manière à favoriser sa mémorisation et sa diffusion. Les hyperboles employées avec maîtrise par A. Contreras ont permis de placer Morazán à l'avant-garde des républicains d'Amérique Latine.[641] L'orateur a pris soin d'exalter les talents militaires du héros tout en lui mettant en relief l'aspect religieux pour sacraliser l'idéal incarné. Morazán représente à la fois l'époque de la Fédération considérée comme l'origine de la nation centraméricaine et sa reconstruction à venir à la manière d'une prophétie.[642] Ce discours est reproduit dans de nombreux journaux centraméricains, y compris au Panama où A. Contreras est lui-même célébré car « dans le pouvoir de sa parole, il donne lumière et vie à la froide et dure image du demi-dieu d'une nation. »[643] La participation d'intellectuels dont la renommée traverse les frontières renforce ainsi la grandeur du culte héroïque.[644] Notons que A. Contreras ne fait pas partie de l'élite de Tegucigalpa, il est né à Cedros, dans une famille modeste, ce qui peut montrer que les dons oratoires sont alors un moyen d'ascension sociale.

II. 1. A. c. Un panthéon héroïque salvadorien

[639] *Diario Oficial*, San Salvador, 23 mars 1882, discours prononcé lors de l'inhumation des restes de Morazán. Il souligne que les États centraméricains ont célébré la mort de Morazán et prône ainsi le silence sur ce point pour que l'espoir unioniste puisse revivre.
[640] *Idem*. Le discours de A. Contreras est rapidement devenu une référence majeure de l'exaltation de Morazán, devenant à son tour un symbole unioniste : GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit.*, p. 117).
[641] H. Umaña souligne en ce sens l'utilisation de phrases courtes presque axiomatiques : UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…, op. cit.,* pp. 242-244.
[642] *Diario Oficial*, San Salvador, 23 mars 1882 : « l'épée du prédestiné est comme l'emblème d'une nouvelle foi. Il est le premier saint de notre calendrier national ».
[643] *El Pueblo*, San Salvador, 17 mai 1882. L'article signé par « un centraméricain » dans le journal *La Estrella de Panamá* fait également l'éloge de R. Zaldìvar pour avoir mis fin à une période de silence et d'oubli autour du héros, mettant ainsi en relief la rupture recherchée avec l'époque conservatrice.
[644] *El Pueblo*, San Salvador, 24 mars 1882. Les différents séjours effectués par A. Contreras en Amérique Centrale font l'objet d'articles dans la presse. Le culte du héros développé par le gouvernement est l'occasion pour les poètes de montrer leurs talents. Un article indique ainsi que Juan José Cañas « a dit quelques strophes dignes de sa renommée » (*Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882).

La veille de l'inauguration de la statue, le 14 mars 1882, a lieu le transfert des restes de Morazán dans un mausolée reconstruit suite à sa destruction par les troupes de Carrera en 1863 selon certains.[645] Le corps du *Coquimbo* Gerardo Barrios est également transféré depuis l'église du Calvaire, dans « le quartier de prédilection de ces héros », jusqu'à la cathédrale puis au Panthéon où les urnes sont placées l'une à côté de l'autre.[646] L'association de Barrios et de Morazán a pour objectif d'élaborer un panthéon héroïque de l'union centraméricaine où l'État du Salvador prend une place prédominante. Les deux figures sont célébrées ensemble pour représenter un « même drapeau ».[647] Cette commémoration est mise en relation avec le rapatriement du corps de Morazán et l'inhumation officielle réalisée en 1858 pour faire de Zaldìvar l'héritier de Barrios, lui-même érigé en continuateur de l'œuvre du héros tutélaire.[648] La continuité historique recherchée tend à favoriser le transfert de sacralité sur le pouvoir en place.

Si les deux figures sont érigées en « martyrs de la liberté », le statut primordial accordé à Morazán dans le panthéon est consolidé.[649] Les premiers pas de son héroïsation officielle avaient déjà été faits et sans doute le souvenir de l'exécution de Barrios au Salvador devait encore être trop récent pour prétendre alors le transformer en symbole consensuel. De plus, le fait que Morazán soit né au Honduras renforçait la dimension centraméricaine de l'identité et ses exploits militaires avaient pris un caractère légendaire.[650] Célébrer un héros guerrier justifiait l'emploi des armes en faveur de l'union. L'allégorie du Salvador représentée

[645] *Diario Oficial*, San Salvador, 14 mars 1882. Cruz Ulloa, qui a participé à la célébration de 1858, déclare également que R. Zaldívar a dû reconstruire le mausolée détruit lors de l'invasion du Salvador par les troupes guatémaltèques (*Diario Oficial*, San Salvador, 10 avril 1882). Cette affirmation renforce l'interprétation de la commémoration comme un « acte de dédommagement et de justice mérité ». Cependant, d'autres auteurs, tout en mentionnant la profanation du mausolée par les soldats de Carrera, affirment que le monument a été détruit en 1873 lors d'un tremblement de terre : REYES, Rafael, A*puntamientos estadísticos sobre la República de El Salvador, trabajo destinado a dar una idea del país en la exposición universal de París en 1889,* San Salvador, Imprenta Nacional, 1888. Voir également : JEREZ ALVARADO, Rafael, *Monumentos y elogios…, op. cit.,* –Monumento en el Cementerio de San Salvador".

[646] *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882, –Homenaje a la memoria de los grandes hombres." C'est Manuel Herrera qui prononce le discours devant la tombe de Barrios et il rappelle l'exécution du héros en 1865 par les conservateurs alors au pouvoir au Salvador (*Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882).

[647] *Diario Oficial*, San Salvador, 14 mars 1882, –La fiesta de Morazán."

[648] La figure de Barrios a été exaltée pour incarner l'idéal unioniste et libéral mais jusqu'au début du XX^{ème} siècle, son culte n'est pas véritablement institutionnalisé : LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.*, p. 119.

[649] *La Palabra*, San Salvador, 15 mars 1882.

[650] Les libéraux ne pouvaient pas utiliser Arce pour être passé du côté conservateur, ni Delgado, qui avait été un acteur clé de l'indépendance, à cause de son statut d'homme du clergé. Voir : LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.*, p. 131. Soulignons toutefois que la comparaison entre les figures de Arce et de Morazán avait donné lieu à des interrogations. En janvier 1875, le salvadorien Victoriano Rodriguez avait écrit un article depuis la ville de San Vicente où il considérait que le patriotisme ne devait pas être défendu par les armes mais par la conviction, remettant ainsi en cause le caractère militaire des héros choisis. Voir : *La Discusión*, San Salvador, 25 janvier et 24 février 1883, –Paralelo entre los generales don Manuel José Arce y don Francisco Morazán, y entre Don Francisco Barrundia y don Antonio Cañas." Cet écrit est également reproduit dans : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882.

sur le piédestal du monument de Morazán est d'ailleurs la seule qui soit revêtue d'un habit militaire. Dans un article de presse, R. Reyes explique le sens que le gouvernement veut attribuer à cette représentation visuelle :

> *(L'allégorie du Salvador) est à l'honneur, satisfaite de consacrer un souvenir du héros, fière si l'on veut d'avoir mérité de Morazán lui-même l'honneur de conserver ses restes et, en interprétant la dernière pensée de ce grand homme, elle signale au visiteur avec beaucoup de grâce l'épée cassée du général et le drapeau fédéral, comme pour l'inviter à empoigner l'épée et lever le drapeau pour réaliser l'union centraméricaine désirée, sainte cause pour laquelle le général a sacrifié sa vie.*[651]

L'équilibre entre les aspects guerrier et civique est clairement exprimé par la représentation du héros qui a une main sur l'épée et l'autre sur la constitution fédérale. Le piédestal rend également compte de l'équilibre recherché : des batailles gagnées par Morazán sont représentées, aux côtés d'extraits de son testament, notamment concernant sa volonté d'être enterré auprès au peuple salvadorien.[652] Ce sont les soldats de l'armée de Morazán qui sont illustrés sur ces scènes, et si l'on prend en compte que les noms des *Coquimbos* sont aussi inscrits sur le piédestal, c'est une certaine idée collective qui est préservée dans le culte. Ainsi, R. Zaldívar souhaite faire de cette commémoration un appel au sacrifice pour la reconstruction de la nation centraméricaine en même temps qu'il commande une œuvre sur la vie du héros entre 1827 et 1842 en tant que « monument moral pour graver son souvenir en transmettant des enseignements à la postérité. »[653] Morazán est exalté comme le modèle du soldat-citoyen pour la génération présente et celles à venir, l'effort historiographique confortant la volonté d'institutionnaliser son culte au Salvador. Cette élaboration est également développée dans les poèmes récités à cette occasion, multipliant ainsi les moyens de diffusion.[654]

Luciano Hernández insiste également sur le sacrifice du héros et fait appel à la

---

[651] *La Palabra*, San Salvador, 1 avril 1882, "El monumento del general Morazán" : "Está de gala, satisfecha al consagrar un recuerdo del héroe, orgullosa, si se quiere, por haber merecido del mismo Morazán el honor de conservar sus restos, é interpretando el último pensamiento de aquel gran hombre, señala con mucha gracia al visitante la espada rota del general y el pabellón federal, como invitándole para que empuñe la espada, levante el pabellón y realice la deseada unión centro-americana por cuya santa causa hizo el General el sacrificio de su vida".

[652] *Idem*. Il s'agit des victoires militaires ayant eu lieu sur le sol salvadorien : Gualcho, El Espíritu Santo et San Pedro Perulapán. La bataille de Las Charcas est également représentée car elle a ouvert les portes de la capitale guatémaltèque.

[653] *La Paz*, Tegucigalpa, 11 février 1882, "Mensaje del seðor presidente del Salvador". Le gouvernement salvadorien charge A. Contreras pour son talent littéraire de rédiger l'Histoire de la Fédération centraméricaine à travers la biographie de Morazán (*El Pueblo*, San Salvador, 4 mars 1882). Ce choix renforçait la dimension centraméricaine de l'entreprise historiographique mais l'auteur est mort peu de temps après, sans écrire cette œuvre.

[654] Il s'agit des poètes salvadoriens Miguel Plácido Peða, Joaquìn Aragñn, Carlos Bonilla et Calixto Velado. Voir : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882.

métaphore de la semence féconde : l'échec de Morazán dans son entreprise unioniste doit pousser les nouvelles générations à reprendre la lutte en vue d'une rédemption. Cette rhétorique fait du héros un prophète « inspiré et en avance sur son époque » non seulement par son martyre mais aussi par sa vie, notamment pour avoir refusé l'offre de la dictature proposée par les élites guatémaltèques qui sont comparées à Satan.[655] L'orateur explique l'échec du héros par le décalage entre la nouveauté de ses idées et la pensée traditionnaliste du peuple, l'ignorance des masses étant un argument pour expliquer le soutien populaire des conservateurs, ce qui permet d'insister sur la tâche éducative que s'est assignée le gouvernement libéral. La sacralisation de l'idéal unioniste est développée au moyen d'une comparaison explicite entre Morazán et le Christ : c'est une religion laïque qui est élaborée en identifiant la nécessité historique à la volonté de « l'Être suprême » qui peut être le Dieu chrétien ou toute autre force supérieure selon les croyances de chacun.

Le héros centraméricain est exalté parce qu'il incarne la promesse d'une nation riche et respectée internationalement. La plupart des historiens considère que l'ambiguïté liée au cadre de référence a entravé la consolidation d'une identité nationale salvadorienne.[656] Cette confusion n'en était pourtant pas une pour les élites de cette époque qui s'appropriaient les références centraméricaines dont elles avaient besoin pour renforcer de fait une identité à l'échelle de l'État.[657] Morazán étant le représentant des valeurs de progrès et de civilisation, le Salvador est envisagé comme une nation « moderne ». L'inauguration de la statue est organisée pour mettre en scène l'intégration de l'État : un enfant a offert un bouquet des drapeaux des départements de la République au président qui était accompagné de représentants des autorités locales.[658] La presse affirme aussi vouloir reproduire tous les discours et poèmes qui ont été prononcés pour qu'ils soient connus dans les autres départements salvadoriens. Si la commémoration a été réalisée dans la capitale comme centre du pouvoir, la diffusion des traditions inventées à travers tout le pays est recherchée.

---

[655] *La República*, Tegucigalpa, 4 juin 1887, discours de L. Hernández prononcé le 15 mars 1882 à San Salvador.

[656] Selon C.-G. López, la nostalgie unioniste était incompatible avec un sentiment authentiquement nationaliste qui devrait être excluant de toute autre forme d'identité. Il considère que le cas du Salvador illustre la théorie de Gellner et Hobsbawm dans le sens où l'État précède la nation : LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.*, p. 102. Voir aussi : DÍAZ ARIAS, David, « La Invenciñn de las naciones… », *op. cit.*, p. 18.

[657] Les symboles nationaux inventés à la fin du XIX^{ème} s. ont repris les éléments identitaires de la Fédération, notamment les volcans et la référence à la centralité géographique, ce qui est d'autant plus surprenant dans le cas du Salvador qui garde le sceau avec les deux mers alors que cet État ne dispose pas d'une ouverture sur l'Atlantique. X. Cuenin en conclut que face à la difficulté de trouver d'autres éléments d'identification, les élites locales ont choisi de s'approprier la condition isthmique comme destinée géographique : CUENIN, Xavier, « Representar e imaginar Centroamérica… », *op. cit.*

[658] Voir : *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882, "Homenaje a la memoria de los grandes hombres"; et *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882.

Le rituel illustre l'ordre social recherché : les dimensions militaire et civique sont mises en étroite relation, l'Église n'est pas un acteur de premier plan contrairement aux sphères intellectuelles et éducatives, et les classes populaires sont même représentées avec un orateur parlant au nom de la corporation des artisans.[659] L'hymne national du Salvador a été chanté par des élèves et l'implication des écoles dans le culte héroïque permet entre autres d'élargir les groupes impliqués dans l'invention de la nation.[660] À la fin de la session officielle, un espace est laissé à ceux qui voudraient prendre la parole, ce que font entre autres Miguel P. Peña et Francisco Arriola au nom de la société étudiante *La Democracia*, récemment créée. Cette association aurait été opposée au gouvernement mais le champ libre laissé à des acteurs non prévus par les autorités lui a donné l'occasion de participer au culte du héros de manière autonome.[661] Le défilé organisé depuis la maison présidentielle jusqu'au parc Morazán se veut le reflet de la hiérarchie sociale, et même si des représentants étrangers en font partie, ce sont les pouvoirs exécutifs, judiciaires et législatif du Salvador qui ferment la marche.[662] C'est bien la cohésion de la communauté salvadorienne qui est orchestrée, autant sur le plan géographique que social. Une touche « moderniste » est par ailleurs ajoutée avec l'illumination de la ville et du parc Morazán. Des feux d'artifices sont aussi organisés sur la place d'armes pour inciter la population à prendre part au rituel. Toutefois, d'autres activités sont réservées à l'élite, comme le banquet prévu pour 300 couverts, ce qui renforce la distinction de classes.[663]

Au-delà du caractère officiel de la célébration, la presse cherche à faire du culte héroïque un rassemblement populaire en soulignant l'enthousiasme du public.[664] La mise en

---

[659] *Idem.* Le programme des festivités est signé le 9 mars. C'est le président lui-même qui soulève le voile en déclarant officiellement le monument inauguré, au son des salves d'artillerie et des dianes militaires. C'est alors au tour des orateurs officiels de prononcer des discours, suivis des représentants des gouvernements invités. Après un banquet, une parade militaire est organisée sur la place d'armes pour rendre hommage au drapeau fédéral, et l'amener jusqu'au parc Morazán pour y déposer des couronnes. Une seconde session de discours a alors lieu selon un ordre prédéterminé représentant la municipalité (S. Gallegos et L. Hernández), le conseil de l'instruction publique (R. Reyes), la société littéraire *La Juventud* (Juan J. Cañas et M. Barriere), et la corporation des artisans.

[660] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882.

[661] *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 octobre 1942, "La estatua de Morazán es de Morazán", article signé A.G.L.

[662] *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882. L'ordre établi est celui-ci : les militaires, les élèves de collège, les autorités municipales, les juges de paix, les universitaires, les fonctionnaires du Ministère des finances, le corps consulaire, les membres du congrès, le tribunal suprême de justice, le chef exécutif, celui du congrès et du pouvoir judiciaire.

[663] Il y aurait eu environ 1000 personnes présentes à l'inauguration : RODAS Joaquín, *Morazánida…, op. cit.,* p. 347. Notons que c'est dans les années 1880 que la pyrotechnie est utilisée pour célébrer la fête nationale du 14 juillet en France.

[664] *La Palabra*, San Salvador, 1 avril 1882, "El monumento del general Morazán". Il est toutefois regretté que l'hymne à Morazán écrit par M. Peña avec la musique de R. Olmedo n'ait pas été chanté par des écoliers comme prévu. Étant donné la nouveauté de la participation de la communauté éducative, peut-être son annulation est-elle due à un manque de préparation.

scène du culte favorise les démonstrations patriotiques de l'assistance, notamment à l'écoute de l'hymne national.[665] La municipalité a d'ailleurs invité les habitants de la capitale à participer, les 14 et 15 mars, en décorant la devanture de leurs maisons avec des banderoles et des tentures, en les illuminant durant les deux nuits et en nettoyant la partie de rue qui leur correspond.[666] Les citoyens sont ainsi impliqués dans la représentation de la modernisation de l'État du Salvador. Alors que la population était auparavant avant tout un acteur des festivités religieuses, c'est son civisme que l'on veut désormais mettre en relief.

Notons qu'une garde d'honneur est formée par les vétérans de l'armée de Morazán, et leur participation est parfois soulignée comme dans le discours de M. Barriere. Un article écrit par un de ses anciens soldats est aussi reproduit dans la presse, dans lequel il est affirmé que le caudillo était proche du peuple, en particulier des salvadoriens.[667] Cependant, leur présence n'a pas été aussi déterminante que lors de la célébration de 1858 ; il s'agit désormais d'une mémoire historique plus que personnelle, dont on cherche à démontrer l'appropriation de la part de la population salvadorienne. Les nouveaux acteurs du culte n'ont pas connu personnellement Morazán et l'on passe d'une période de deuil à une effervescence commémorative.[668]

II. 1. A. d. Une fête centraméricaine

Afin de démontrer la volonté unioniste soutenant le culte de Morazán, le gouvernement salvadorien a invité les États centraméricains à être représentés lors de l'inauguration de la statue.[669] Cruz Ulloa est choisi pour représenter le Honduras, désignation justifiée pour ses mérites en tant que citoyen salvadorien et pour son travail à l'assemblée.[670] Il met lui-même en avant son statut de gendre de Morazán mais, contrairement à la célébration de 1858 à laquelle il avait également participé, ce n'est pas un élément qui est ici souligné, ce qui confirme qu'une nouvelle phase du processus d'héroïsation est amorcée. Le discours officiel que prononce Cruz Ulloa identifie le héros à l'État hondurien tout en

[665] *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882, "Homenaje a la memoria de los grandes hombres".
[666] *Diario Oficial*, San Salvador, 9 mars 1882. Cet avis officiel est signé le 8 mars et est répété les jours suivants. Voir aussi : *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882, "No oficial: la fiesta cívica del 14 y 15 de los corrientes."
[667] Voir l'article de Bernardo Rivera intitulé « un souvenir » dans : *El Pueblo*, San Salvador, 5 avril 1882.
[668] Dès l'année suivant l'inauguration du monument à Morazán au Salvador, cependant, on déplore le mauvais état dans lequel il se trouve et ce bien qu'un contrat ait été signé avec le gouvernement pour effectuer les réparations nécessaires (*La Discusión*, San Salvador, 11 janvier 1883). En 1885, un budget a été attribué pour rénover le sol du parc Morazán : REYES, Rafael, *Apuntamientos estadìsticos…, op. cit*.
[669] Les invitations officielles envoyées par le gouvernement salvadorien aux autres États, de même que leurs réponses, sont reproduites dans la presse. Voir par exemple : *Diario Oficial*, San Salvador, 26 février 1882; et *Diario Oficial*, San Salvador, 5 mai 1882.
[670] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882, article signé par Fernando Cruz.

reconnaissant les traditions inventées du Salvador :

> *Le Honduras, qui se flatte d'être le berceau du Général Morazán, contemple enthousiasmé, reconnaissant et orgueilleux le culte rendu au plus illustre de ses fils par la noble et généreuse République du Salvador qui, le front levé, occupe une place aussi distinguée dans la famille centraméricaine.*[671]

Le Salvador est reconnu comme le peuple de prédilection de Morazán pour justifier le fait que la première statue du héros ait été inaugurée dans cet État.[672] Le compte-rendu réalisé par Cruz Ulloa souligne l'enthousiasme observé durant « cette grande fête du patriotisme » et il considère que le peuple salvadorien a soldé sa dette de gratitude envers le héros.[673] La célébration est toutefois envisagée avant tout comme l'occasion de renforcer les liens entre les États centraméricains.

Un article attribué au hondurien Ramón Rosa rend également hommage au gouvernement salvadorien pour l'organisation de cette « fête véritablement centraméricaine » en reprenant la narration héroïque développée dans cet État.[674] En tant que ministre du gouvernement de M.-A. Soto, R. Rosa envoie des remerciements officiels à Zaldívar pour le culte rendu à Morazán et légitime le transfert de sacralité en souhaitant inscrire le nom du président dans l'Histoire.[675] Avant même l'inauguration de la statue, le peuple salvadorien dans son ensemble est reconnu au Honduras comme étant le bastion de la liberté, de l'union et de l'indépendance de l'Amérique Centrale.[676] De manière générale, la presse hondurienne se fait l'écho de la célébration de Morazán au Salvador en insistant sur sa solennité.[677]

Adolfo Zuñiga prend également la plume dans le journal hondurien *La Paz* pour faire l'éloge de la fête en elle-même dont il souligne la nouveauté en Amérique Centrale. Il insiste sur l'association de Barrios et de Morazán au nom de l'idéologie positiviste.[678] Le panthéon

---

[671] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 avril 1882, discours de Cruz Ulloa : ~~H~~Honduras, que lisonjea de ser la cuna del General Morazán, contempla entusiasmada, agradecida y orgullosa el culto rendido al más preclaro de sus hijos por la noble y generosa República del Salvador, que con la frente erguida, ocupa tan distinguido puesto en la familia centroamericana".

[672] L'identification du héros au Salvador est reconnue par d'autres auteurs honduriens qui soulignent malgré tout sa naissance en territoire hondurien. Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 25 février 1882.

[673] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 avril 1882.

[674] Il s'agit d'un article signé L. R., signature non pas utilisée par R. Rosa mais par Antonio Vallejo (*Anales del Archivo Nacional de Honduras*, juillet 1968, num. 3, année 2, ~~Í~~ndice de seudñnimos de escritores hondureños"). Il est tiré du numéro 149 de la *Gaceta* du Honduras et reproduit dans : *Diario Oficial*, San Salvador, 14 mars 1882. Morazán y est identifié à la liberté, au progrès et à l'union nationale, valeurs envisagées comme le « véritable bien » et inscrites autant dans une dimension passée que future en utilisant la métaphore de la semence fertile.

[675] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 février 1882.

[676] *La Paz*, Tegucigalpa, 14 septembre 1881.

[677] La chronique du *Diario Oficial* du Salvador est reproduite intégralement dans : *La Paz,* Tegucigalpa, 15 avril 1882, ~~G~~Gran fiesta patriñtica". Voir aussi : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 avril 1882.

[678] *La Paz*, Tegucigalpa, 15 avril 1882. Le fait que Morazán ait légué ses restes au Salvador est souligné de manière à expliquer l'importance que le culte du héros a prise dans cet État. A. Zuñiga insiste sur la dimension mobilisatrice que doit prendre la commémoration : il faut « jurer par les mânes du Héros de construire la patrie ».

unioniste élaboré au Salvador est ainsi accepté au Honduras, tout en mettant en relief la première place qui revient à Morazán en tant qu'initiateur de la lutte unioniste, suivi par les *Coquimbos*, puis par les gouvernements libéraux et enfin par la jeunesse centraméricaine. L'immortalité de la mémoire du héros est rendue possible par l'admiration qui lui est témoignée. En acceptant les mythes identitaires salvadoriens, le gouvernement hondurien laisse au Salvador le rôle de leader dans le projet de reconstruction de la nation centraméricaine mais veut également affirmer sa propre importance. Les salvadoriens reconnaissent d'ailleurs que le Honduras peut s'enorgueillir à juste titre d'avoir été le berceau du héros.[679] Les éléments sont mis en place pour élaborer une narration héroïque reconnue dans les deux États permettant de renforcer les liens diplomatiques.[680]

Cruz Ulloa est en même temps nommé comme représentant du gouvernement guatémaltèque.[681] La presse de cet État relaie elle-aussi les informations concernant la commémoration en reproduisant par exemple le message de R. Zaldívar du 18 janvier.[682] Un compte-rendu des festivités est également publié, après un délai notable cependant.[683] Le gouvernement libéral de J.-R. Barrios, sans prendre une part active à la célébration, semble toutefois accepter que le Salvador élabore un imaginaire national autour de Morazán.

Pour sa part, le président nicaraguayen Joaquín Zavala a désigné Pablo Buitrago pour le représenter.[684] Dans son discours, celui-ci souligne que la mémoire du héros-martyr est également conservée au Nicaragua au nom de l'unionisme et appelle ainsi officiellement à la reconstruction de la nation centraméricaine.[685] La presse nicaraguayenne informe aussi des détails de la célébration du 15 mars 1882 et insiste sur l'étendue régionale qui lui a été conférée.[686] Le renforcement des liens entre les États par le biais du culte héroïque semble avoir été apprécié au Nicaragua, et cela d'autant plus que la tendance de son gouvernement est conservatrice.[687] La participation du poète nicaraguayen Rubén Darío à la commémoration

---

[679] *Diario Oficial*, San Salvador, 14 mars 1882.
[680] Dès 1871, un texte signé par les « véritables patriotes » est publié à San Salvador rendant grâce au Honduras pour avoir donné naissance au héros dont la dimension partisane était particulièrement soulignée. Voir : *Apuntes para la historia*, San Salvador, Imprenta de Palma, 15 juin 1871 (AGN: Sección República, Fondo Supremo Gobierno, impreso. Subfondo Publicaciones Hemerográficas, otros impresos, manifestaciones, Caja 2, exp. 22).
[681] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882. Cette désignation est expliquée par les mauvaises conditions de communication téléphonique qui ont empêché les deux gouvernements de se mettre d'accord.
[682] *El Guatemalteco*, Guatemala, 4 février 1882, "Mensaje de Rafael Zaldìvar".
[683] *El Guatemalteco*, Guatemala, 17 janvier 1883.
[684] On souligne la pertinence de ce choix : *El Pueblo*, San Salvador, 4 mars 1882. P. Buitrago était le chef de l'État nicaraguayen en 1842 et c'est lui qui avait lancé un appel au patriotisme contre l'invasion de l'Angleterre, rappelant Morazán de son exil. La mort du caudillo avait pourtant été célébrée au Nicaragua comme dans les autres États.
[685] Le discours de P. Buitrago est reproduit dans : *Diario Oficial*, San Salvador, 24 mars 1882.
[686] *Gaceta Oficial*, Managua, 9 mars 1882, éditorial.
[687] *Gaceta Oficial*, Managua, 1 avril 1882. Les gouvernements du Salvador et du Nicaragua ont profité de

en récitant ses vers intitulés « Face à la statue de Morazán » a probablement joué en faveur de ce rapprochement.[688]

La presse costaricienne n'a pas pris part à la diffusion de la célébration au Salvador et il semble que le dictateur T. Guardia n'ait pas envoyé de représentant. Les rares articles publiés au Costa Rica concernant Morazán reprennent les critiques exprimées envers son administration, en particulier pour ce qui est de la gestion des finances publiques, dans le but de justifier son exécution.[689] Toutefois, en 1885, un journal costaricien reproduit le discours officiel que David J. Guzmán a prononcé le 15 septembre devant la statue de Morazán au Salvador. Le monument remplit ainsi sa fonction de lieu indiqué pour professer des vœux en faveur de la consolidation des liens entre États centraméricains.[690] La matérialisation du héros illustre l'immortalité accordée à sa mémoire, la référence à « l'ombre » de Morazán pouvant être entendue autant au sens figuré que littéral.

Le gouvernement salvadorien a ainsi réussi son objectif d'attribuer une importance centraméricaine à la commémoration, et même au-delà puisque des représentants du Chili et de Colombie étaient également présents, ce qui permet d'affirmer que Morazán « n'est pas seulement centraméricain, mais il appartient à tous les pays d'Amérique Latine. »[691] Un article informant du décret d'érection de la statue avait aussi été publié par José Martì dans le numéro du 17 novembre 1881 du journal *La Opinión Nacional* à Caracas dans lequel le culte de Morazán était comparé à celui de Bolivar.[692] De cette manière, l'universalité des valeurs incarnées par le héros était renforcée.

La mort de Antonio Guevara Valdés peu de temps après l'inauguration de la statue, à laquelle il avait participé en prononçant un discours, fait l'objet de quelques articles dans la presse salvadorienne.[693] Au Honduras, on affirme que l'orateur est mort en chantant le héros le jour de son apothéose.[694] P. Buitrago meurt également quelques temps après, ce qui met la

---

l'occasion pour s'échanger des « démonstrations d'amitié ».

[688] Le poème de R. Darìo insiste sur la nécessité d'œuvrer en faveur de l'idéal unioniste pour que la statue du héros ne soit pas qu'un « bronze insensible ». Il est reproduit dans : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882.

[689] *El Ensayo*, San José, 16 mars 1865, num. 46, p. 198, article de M. Montealegre. Des nouvelles des autres États centraméricains étaient pourtant régulièrement données : *La Palanca*, San José, 5 octobre 1883, "Revista de Centroamérica".

[690] *Otro Diario*, San José, 26 novembre 1885, année I, num. 22, p. 3, "Discurso del Sr. Dr. David J. Guzmán". La dimension militaire est mise en avant malgré le recours au mythe pacifique du Costa Rica. Des dessins du parc accompagnés de descriptions de la statue de Morazán sont reproduits dans la presse costaricienne en 1887 : *Costa Rica ilustrada*, San José, 8 décembre 1887, num. 12, "Parque Morazán en San Salvador".

[691] *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1882.

[692] *Revista Morazán en la Historia*, Tegucigalpa, num. 40, septembre 1992.

[693] Voir notamment l'article élogieux de R. Reyes dans : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882.

[694] *La Paz*, Tegucigalpa, 22 avril 1882.

patrie en deuil selon la presse salvadorienne.[695] Peut-être la disparition des orateurs ayant participé à l'inauguration de la statue de Morazán a-t-elle donné encore plus d'importance à l'événement, et facilité l'identification des acteurs au héros. Malgré l'importance du discours de A. Contreras, sa mort au mois d'octobre 1882 est moins mise en avant. L'orateur officiel se serait éloigné du texte écrit pour critiquer l'usage de la force de la part du gouvernement de Zaldívar.[696] Cependant, R. Darío a prononcé une allocution au nom de la société *La Juventud* lors de la veillée funéraire et c'est d'ailleurs à cette occasion qu'il rencontre la fille de A. Contreras avec laquelle il se marie : les liens politiques entre les acteurs du culte de Morazán à l'échelle de l'Amérique Centrale sont ainsi renforcés par des alliances matrimoniales.[697]

Afin de consolider son leadership tout en confirmant son sentiment unioniste, le gouvernement salvadorien profite de la commémoration pour offrir au Honduras une statue en marbre de Morazán en pied qu'on déclare identique à celle inaugurée dans la capitale.[698] Toutefois, le héros y est représenté les bras croisés, sans constitution ni épée bien qu'il porte un uniforme militaire, ce qui n'empêche pas R. Zaldìvar d'insister sur le symbole de fraternité centraméricaine à cette occasion.[699] On prétend mettre en avant le rôle du Salvador et du Honduras dans la reconstruction de la nation centraméricaine, alors que c'est le Guatemala qui est placé aux côtés de l'allégorie salvadorienne soutenant le monument de San Salvador. La hiérarchie établie entre les pays selon leur importance dans le projet unioniste peut ainsi varier selon les besoins.[700] Cruz Ulloa remercie le gouvernement salvadorien au nom des autorités honduriennes en revalorisant le rôle de ce dernier État dans la région :

> *Ton génie, peuple salvadorien, est le génie de la liberté centraméricaine. Si nous écrivons les gloires des libertés en Amérique Centrale, nous écrivons ta propre Histoire. Nous ne t'adulons pas, nous te rendons justice. Les fils du peuple de*

[695] *Diario Oficial*, San Salvador, 25 juillet 1882. Voir également : *El Pueblo*, San Salvador, 26 juillet 1882.
[696] Étant donné que sa résidence en territoire salvadorien avait été acceptée en 1880 à condition qu'il ne fasse pas de politique, A. Contreras aurait alors été emprisonné et condamné à parler sans arrêt durant des jours et des nuits, jusqu'à provoquer sa mort : *Anales del Archivo Nacional de Honduras*, Tegucigalpa, num. 7, année 3, décembre 1969, –Crueldad salvadoreña aniquila y mata al gran tribuno Álvaro Contreras". Trois ans plus tard, Liberato Moncada rend hommage à la gloire littéraire et regrette l'oubli dans lequel sa figure a été plongée. Il critique A. Zuñiga, alors rédacteur du journal *La Paz*, pour ne pas avoir accordé de l'importance à sa mort et considère que Contreras a été abandonné par le gouvernement hondurien. L. Moncada prétend alors inscrire le nom de l'orateur dans la lignée des héros patriotes, d'autant plus qu'il a connu l'exil et a vécu dans plusieurs États centraméricains, étendant ainsi sa renommée. Voir : *La República*, Tegucigalpa, 17 janvier 1885, article signé par L. Moncada depuis Yuscarán.
[697] Le discours de R. Darío est reproduit dans : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882.
[698] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 décembre 1882. Certains avaient d'ailleurs estimé que le décret de la statue salvadorienne aurait dû mentionner « Le Salvador et le Honduras, ces deux peuples » afin de mieux souligner le sentiment unioniste (*La Discusión*, San Salvador, 28 novembre 1880).
[699] Selon Cruz Ulloa, il avait d'abord été envisagé de placer cette statue, également amenée d'Europe, dans un autre lieu de la capitale salvadorienne (*Diario Oficial*, San Salvador, 9 août 1882). Voir la photographie de la statue de Amapala placée en Annexe (p. 518).
[700] D'ailleurs, R. Zaldìvar ne se gêne pas pour conclure devant Cruz Ulloa : « Morazán est le caudillo immortel de l'histoire du Salvador » (*La Paz*, Tegucigalpa, 9 septembre 1882).

Morazán et de Cabaðas ont le tempérament d'une âme de fer : ils rendent justice mais ne se prosternent jamais.[701]

Ainsi, la célébration du héros permet de renforcer les relations diplomatiques entre le Salvador et le Honduras au nom du patriotisme et de l'idéologie du progrès malgré une certaine concurrence. M.-A. Soto avait déjà prévu d'ériger une statue en l'honneur de Morazán à Tegucigalpa, et les honduriens se réjouissent de savoir qu'il y aura donc deux monuments consacrés au héros centraméricain dans leur État.[702] Le président hondurien se réserve ainsi la capitale pour son propre projet de statue.

Dès la fin de l'année 1882, le gouvernement du Honduras décrète que la statue offerte par le Salvador sera placée dans le port de Amapala, dans un parc créé pour l'occasion portant le nom de « San Salvador ». Le choix de cette ville est justifié à cause de la difficulté de transférer le monument jusqu'à la capitale mais aussi parce qu'elle se trouve « au centre de la côte sud de l'Amérique Centrale. »[703] Amapala est par ailleurs le lieu à partir duquel M.-A. Soto a pris le pouvoir en 1876, ce qui est souligné par Cruz Ulloa lui-même.[704] Une inscription sur le piédestal du monument mentionne les deux États : « fraternité et union des deux peuples libres du Salvador et Honduras, 15 septembre 1821 ». Si la date de l'indépendance est indiquée, c'est probablement pour renforcer l'échelle centraméricaine du culte. Il est aussi spécifié que la statue sera placée face à la mer, tournée vers le territoire salvadorien.[705] De cette manière, on veut perpétuer les discours qui font du Honduras le berceau du héros et du Salvador son peuple de prédilection.[706]

L'inauguration de la première statue de Morazán en Amérique Centrale, à San Salvador le 15 mars 1882, marque une nouvelle étape dans son processus d'héroïsation : l'institutionnalisation du culte héroïque est consolidée au Salvador par des acteurs qui n'ont pas personnellement connu le caudillo. Les talents littéraires et les qualités oratoires des

---

[701] *La Paz*, Tegucigalpa, 19 janvier 1883, "Fraternidad y uniñn de los pueblos" : "Tu genio, pueblo salvadoreño, es el genio de la libertad centroamericana. Si escribiéramos las glorias de las libertades en Centroamérica, escribiríamos tu propia Historia. No te adulamos, te hacemos justicia. Los hijos del pueblo de Morazán y de Cabañas tienen el temple de un alma de acero: hacen justicia pero no se prosternan jamás". La mise en relief du *Coquimbo* Cabañas, également né au Honduras, consolide la valorisation de cet État dans le projet unioniste. Pilar Lagos et Cruz Lozano ont aussi prononcé des discours le 15 mars soulignant l'amitié entre les deux gouvernements.

[702] *La Paz*, Tegucigalpa, 15 avril 1882.

[703] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 décembre 1882. Pour localiser Amapala, voir la carte placée en Annexe (p. 518).

[704] *La Paz*, Tegucigalpa, 9 septembre 1882.

[705] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 décembre 1882, "Decreto en que se dispone colocar en el puerto de Amapala la estatua del General Morazán que ha obsequiado a Honduras la república del Salvador".

[706] La relation entre les deux États est définie par Cruz Ulloa comme « une tendresse paternelle des salvadoriens envers la patrie natale de Morazán » : *La Paz*, Tegucigalpa, 19 janvier 1883, "Fraternidad y unión de los pueblos".

intellectuels facilitent la sacralisation de l'idéal unioniste. La communauté éducative est mise à contribution et les citoyens, y compris des classes populaires, sont invités à jouer un rôle défini officiellement de manière à donner à voir le patriotisme de la population et mettre en scène l'ordre social de l'État-nation salvadorien. Si le mythe du « peuple de prédilection de Morazán » est accepté à l'échelle de la région centraméricaine, le gouvernement hondurien cherche également à s'approprier la narration héroïque.

II. 1. B. Revendication hondurienne de la figure de Morazán

Avec l'arrivée de M.-A. Soto au pouvoir au Honduras en 1876, le héros commence à être revendiqué officiellement dans cet État défini comme son « berceau ». L'inauguration d'un monument en l'honneur de Morazán en 1883 à Tegucigalpa est l'occasion de créer un panthéon valorisant le rôle du Honduras en Amérique Centrale. Le culte héroïque est utilisé pour participer à la légitimation du gouvernement en place mais les traditions inventées survivent aux changements d'administrations. Jusqu'à quel point Morazán est-il également célébré comme un symbole unioniste au Honduras alors que la narration héroïque diffère de celle développée au Salvador ?

II. 1. B. a. Le Honduras, « berceau du héros»

Dès les années 1870, nous pouvons observer une recherche de héros au Honduras. Le prêtre José Trinidad Reyes par exemple est exalté en tant que fondateur de l'Université. Un décret législatif ordonne qu'un portrait en pied de lui soit exécuté aux frais du gouvernement pour être placé dans la salle d'études de l'Université.[707] Des dispositions sont prises en même temps pour exécuter celui du conservateur Juan Lindo, célébré parce que c'est sous sa présidence que l'Université nationale a été fondée. J. Lindo ayant également participé à la création de l'Université du Salvador, État dont il a aussi été président, le gouvernement hondurien décrète qu'un autre portrait de lui soit réalisé pour l'offrir à l'État voisin, favorisant de cette manière la circulation des mémoires héroïques. C'est avant tout le civisme de ces figures qui est valorisé, et leur importance centraméricaine ne manque pas d'être soulignée. La célébration des grands hommes de la patrie tend à dépasser les conflits partisans dans le but d'inventer la nation comme une unité harmonieuse. Le président conservateur José María

[707] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 4 juillet 1870.

Medina organise ainsi les honneurs funèbres du *Coquimbo* T. Cabañas à sa mort en 1871.[708] S'il ne s'agit pas pour l'heure de cultes instaurés, ce sont toutefois des honneurs officiels rendus à des personnages historiques pour leur patriotisme.[709]

L'officialisation du culte de Morazán commence véritablement avec le gouvernement de M.-A. Soto, avocat de formation.[710] Le Honduras avait déjà été représenté lors de l'inhumation des restes du caudillo à San Salvador en 1858, mais cela n'avait pas donné lieu à une appropriation locale de son image. Un premiers pas est franchi en 1879 quand l'émission d'une série de timbres poste utilisant le portrait du héros est décrétée. L'objectif annoncé est de perpétuer la mémoire de l'étendard de la nation centraméricaine à laquelle aspire le peuple hondurien.[711] De même qu'au Salvador, Morazán est exalté à la fois en tant que symbole unioniste et comme représentant des sentiments partagés par la communauté des citoyens de l'État. La complémentarité entre les deux échelles de référence identitaire est élaborée en érigeant le Honduras comme le « berceau de Morazán ». Parce que cet État a donné naissance au héros, son rôle dans le projet unioniste est revalorisé.[712] Bien que les deux modèles de nation aient été montrés comme irréconciliables, le héros permettait de faire le lien entre les deux conceptions. Morazán représente alors la possibilité future de construire une nation viable.[713] Un rapprochement peut être effectué avec le « langage du double patriotisme » développé en Catalogne à la fin du XIX^{ème} qui concilie le sentiment d'appartenance provincial et national de façon complémentaire et non exclusive, tel que l'a souligné S. Michonneau.[714]

Un effort pour institutionnaliser la figure héroïque est rapidement réalisé, et elle est régulièrement mentionnée dans les discours prononcés lors du 15 septembre. En 1880, A.

[708] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 25 janvier 1871. Cabañas est alors célébré comme général *Benemérito* et « soldat illustre de la partie », titres qui lui avaient été conférés de son vivant.
[709] La lutte contre les *Coquimbos* au Honduras dure au moins jusqu'en 1863 avec une rébellion menée depuis Olancho contre le pouvoir central (EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.*, pp. 66-69). En mai 1876, un poème signé par « quelques citoyens » comparant J.-M. Medina à Morazán, Cabañas et Barrios a été reproduit sur une feuille volante. Un autre texte signé par « les libéraux de Tegucigalpa » élaborait également un panthéon héroïque avec ces mêmes figures (ANH : legajo I-21, num. 417.f.2.r.).
[710] M.-A. Soto et R. Rosa ont vécu au Guatemala et participé à la révolution libérale de 1871. Ils y ont fondé le journal *El Centroamericano* pour soutenir la candidature de M. García Granados à la présidence. M.-A. Soto a également été ministre des relations extérieures sous le gouvernement de celui-ci puis de J.-R. Barrios. R. Rosa, cousin de M.-A. Soto, est devenu un acteur clé du programme de réformes de son gouvernement et est considéré comme l'un des libéraux positivistes les plus importants de la région. Voir : GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit.*, pp. 101-123.
[711] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 20 novembre 1879. C'est le philatéliste hondurien Jaime Saldívar qui a conçu la série de sept timbres composée avec le visage de Morazán de différentes couleurs selon le montant. En 1889 cette même série a été émise à nouveau avec des couleurs et du papier différents. Voir : UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…, op. cit.*, p. LIII.
[712] Cette expression est utilisée de manière récurrente à partir des années 1880, en prose ou en vers. Voir par exemple le poème de J.-M. Molina Vijil reproduit dans : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 novembre 1880.
[713] GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit.,* pp. 117-119.
[714] MICHONNEAU, Stéphane, « Société et commémoration à Barcelone à la mi-XIXe siècle », *Genèses* 40, sept. 2000, p. 16. Cet historien reprend l'expression de J. M. Fradera.

Zuñiga profite de la célébration de l'indépendance pour faire de Morazán un égal de Bolivar autour des principes de liberté et d'union. L'Assemblée Nationale a d'ailleurs officiellement remercié A. Zuñiga pour ses paroles, mettant ainsi en relief la volonté des sphères du pouvoir de développer ce type de narration héroïque.[715] M.-A. Soto lui-même prononce un discours à cette occasion en insistant sur l'idéal unioniste et sur l'importance de transmettre la mémoire historique au sein des familles, l'étendue sociale du système éducatif n'étant pas encore assurée :

> *Le testament du Général Morazán n'est pratiquement pas connu alors que c'est le texte avec lequel les enfants de l'Amérique Centrale devraient apprendre à lire. Ce document vénérable est la prière au patriotisme que les mères devraient faire réciter à leurs enfants en les endormant dans leurs blancs berceaux pour que tout centraméricain sache dès l'enfance qu'il n'a pas de patrie.*[716]

La revendication officielle du héros au Honduras est accompagnée dès le début d'une sacralisation de l'unionisme établissant l'immortalité de sa mémoire.[717] Si un caractère sacré est donné à Morazán, cette rhétorique exprime avant tout la volonté de pérenniser la narration héroïque. Dans le cas de la révolution française, M. Ozouf considère que l'omniprésence de la rhétorique religieuse montre qu'il ne s'agit pas réellement d'une déification des héros et que les appeler martyrs c'est plaider pour l'humanisation du Christ.[718] En Amérique Centrale, les élites veulent également instaurer un culte laïc inscrit dans l'Histoire mais la foi catholique étant partagée par la majorité de la population, la distinction entre les deux religions peut ne pas avoir été aussi claire. Dans tous les cas, les acteurs de la construction de la nation envisagent les hommages rendus aux grands hommes comme un moyen de placer la nation dans le monde « civilisé ». La presse hondurienne soutient le gouvernement dans cet effort et

---

[715] Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 4 octobre 1880. C'est également à cette occasion que J.-J. Palma déclame un poème renforçant l'identification de Morazán avec le Honduras.

[716] *La Paz*, Tegucigalpa, 25 septembre 1880 : « El testamento del Jeneral Morazán casi no se conoce cuando es la hoja en que debieran aprender a leer los niños de Centroamérica. Este documento venerable es la oración del patriotismo que las madres debieran hacer rezar a sus hijos al domirlos en sus blancas cunas para que todo centroamericano desde la infancia sepa que no tiene patria". Ces paroles sont citées à de nombreuses reprises, notamment dans le discours prononcé par Cruz Ulloa lors de l'inauguration de la statue du héros à San Salvador, favorisant ainsi la circulation de la narration héroïque élaborée au Honduras (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 avril 1882).

[717] *La Gaceta,* Tegucigalpa, 6 octobre 1880, discours de R. Rosa : « Morazán est mort…mais son cri immortel résonne encore dans les cœurs des bons centraméricains ». L'adjectif « immortel » est appliqué soit directement au héros, soit à sa mémoire ou encore à des dates anniversaires qui lui sont liées. Voir par exemple : *La Paz*, Tegucigalpa, 17 décembre 1881. Cet adjectif est également utilisé pour Cabañas, bien que dans une moindre mesure.

[718] OZOUF, Mona, *La fête révolutionnaire…*, *op. cit.,* pp. 447-474. Le doute qu'elle émet sur la possibilité de parler de sacralisation des héros révolutionnaires ne l'empêche pas de mettre en parallèle religion et civisme en considérant qu'il s'agit avant tout d'un « transfert sacral sur les valeurs politiques et sociales » où coexistent un culte de l'humanité et une religion du lien social.

reproduit de nombreux documents historiques ayant trait aux figures héroïsées.[719]

En 1882, une veillée littéraire est également organisée pour le 15 septembre. Plusieurs héros de diverses origines sont mentionnés mais la place tutélaire du panthéon est accordée à Morazán, comme c'est le cas dans le discours de Carlos Alberto Uclés. R. Rosa participe à cette veillée et reçoit une médaille d'honneur de la part de la municipalité de Tegucigalpa en remerciement de ses « pièces littéraires et services à la nation ».[720] Il s'agit d'élaborer une tradition hondurienne de lutte pour la reconstruction de l'union centraméricaine qui aurait débuté avec Morazán. Même si un certain pessimisme romantique peut être observé, l'exaltation du héros doit pousser à l'action.[721] La mise en place du culte héroïque répond à la fois à une préoccupation tournée vers l'intérieur : obtenir un consensus politique autour du projet de société à construire (les figures mentionnées représentent généralement différentes tendances libérales) ; et vers l'extérieur : créer une nation qui soit respectée par les autres mondialement.

Il est certain que l'inauguration de la statue de Morazán à San Salvador a eu un impact déterminant dans son processus d'héroïsation au Honduras. Tout en exaltant le héros unificateur, le gouvernement hondurien prend exemple sur son homologue salvadorien pour inventer des traditions locales. M.-A. Soto décrète ainsi l'érection d'un monument en l'honneur de Morazán considérant que le culte des grands hommes est un devoir de toute nation.[722] C'est d'ailleurs le même architecte d'origine italienne, Francisco Durini, qui est sollicité. La réalisation du monument est confiée à Léopold Morice, désigné comme un fameux sculpteur français, ce pourquoi on assure que le monument sera « imposant et splendide. »[723] Une différence importante peut toutefois être observée : alors que le monument du Salvador représente le héros debout, la constitution d'une main et l'épée de l'autre, au Honduras c'est une statue équestre qui est érigée et Morazán porte l'uniforme de général de division en campagne.[724]

Nous pouvons expliquer cette différence par l'équilibre recherché par chaque gouvernement entre les champs civique et militaire dans l'élaboration des panthéons

[719] *La Paz*, Tegucigalpa, 21 décembre 1881. Dans cet article, c'est Dionisio de Herrera, beau-père de Morazán, et chef de l'État du Honduras aux débuts de la carrière de ce dernier, qui est exalté.
[720] *La Paz*, Tegucigalpa, 20 septembre 1882. Rafael Lñpez signe l'article intitulé "Justice au mérite" concernant la médaille remise à R. Rosa. Voir aussi : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 septembre 1882.
[721] *La Paz*, Tegucigalpa, 16 septembre 1882.
[722] *La Paz*, Tegucigalpa, 9 décembre 1882.
[723] *Idem*. Le journal officiel a d'abord annoncé que le monument serait réalisé en Italie : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882. Par la suite, F. Durini publie des annonces dans la presse pour promouvoir son commerce de statues au Salvador (*La República*, San Salvador, 14 mai 1885) et au Costa Rica (*La Hoja del pueblo*, San José, 4 août 1892).
[724] Voir les photographies des deux monuments en Annexe (pp. 516-517).

nationaux. Au Salvador, Morazán est associé à G. Barrios et tous deux peuvent incarner ces deux dimensions en même temps ; dans le cas du Honduras, c'est essentiellement José Cecilio del Valle, l'homme de lettres, le « sage », qui a été mis en relief aux côtés de Morazán, ce qui explique en partie pourquoi le caractère guerrier du héros y est plus particulièrement souligné.[725] Il est appelé le « héros de La Trinidad », du nom de la victoire militaire obtenue sur le sol hondurien ayant fait connaître le caudillo dans la région. Cette bataille est représentée avec les soldats de son armée aux côtés de l'écusson de la République Fédérale sur le piédestal du monument, avec mention de sa date (le 11 novembre 1827). C'est un moyen d'inciter la population à s'approprier ces références historiques tout en exaltant l'héroïcité du peuple dans son ensemble.[726] Le phénomène du caudillisme connaissant une certaine continuité au Honduras, le modèle du soldat-citoyen prend un sens particulier et caractérise la construction du héros-martyr dans cet État.[727] Toutefois, autant Zaldívar que Soto ne sont pas des militaires, contrairement à la plupart des gouvernants de cette période, et s'ils n'hésitent pas à recourir à la force pour asseoir leur pouvoir, l'équilibre recherché est à inscrire dans un effort d'institutionnalisation de l'armée pour favoriser l'obéissance des soldats au pouvoir de l'État.

II. 1. B. b. Un panthéon hondurien unioniste ?

L'équilibre recherché entre les champs civique et guerrier dans l'élaboration du panthéon hondurien est mis en avant par le choix des figures pour lesquelles le gouvernement décrète l'érection de monuments : en même temps que la statue de Morazán, un buste de T. Cabaðas est pris en charge par le ministère de la guerre, et le ministère de l'instruction publique s'occupe de la statue de José Cecilio del Valle et du buste de José Trinidad Reyes.[728] Le *Coquimbo* Cabañas est célébré parce qu'il a combattu aux côtés de Morazán et qu'il n'a pas renoncé à l'idéal unioniste à la mort du caudillo. Pour sa part, Valle est considéré comme une gloire littéraire et scientifique de l'Amérique Centrale. Quant à J.-T. Reyes, c'est sa participation au développement de l'enseignement au Honduras qui est mise en avant. Ce dernier était un homme du clergé, statut qui est gravé sur le monument, bien qu'il soit indiqué dans la presse que pour cela « il aurait dû appartenir au Moyen-âge. » L'inclusion de cette

[725] *La Gaceta,* Tegucigalpa, 27 août 1882.
[726] *Idem*. Voir la représentation en Annexe (p. 517). La Trinidad ne figure pas parmi les batailles représentées sur le piédestal du monument salvadorien. Dans cet État, Morazán est principalement désigné comme « le héros de Gualcho ». Ainsi, chaque État met en avant les victoires ayant eu lieu sur son sol, de manière à consolider l'appropriation locale de sa figure.
[727] GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit.*, pp. 113-114.
[728] *La Gaceta,* Tegucigalpa, 5 septembre 1880.

figure dans le panthéon héroïque permettait certainement de ne pas créer une rupture entre la population catholique et les libéraux au pouvoir à l'heure des réformes de sécularisation de la société.

Ainsi, une complémentarité entre les héros sélectionnés est recherchée : « le peuple hondurien (…) se dressera et illuminera son esprit avec la pensé du sage Valle et armera son bras avec l'épée de l'immortel Morazán, pour accomplir son destin historique ».[729] R. Rosa, qui occupe à la fois le poste de ministre de l'instruction publique et celui de secrétaire du ministère de la guerre, peut d'autant mieux faire le lien entre les aspects civique et militaire. Afin de concilier sa volonté de faire du Honduras une nation cultivée et d'y développer un culte aux soldats, Rosa explique que les héros incarnent des idées, des principes et des institutions et qu'ils représentent donc la défense de la République.[730] La force armée n'est légitimée que si elle est employée au nom du patriotisme, autrement dit si elle correspond à la volonté gouvernementale.

Morazán est exalté comme le modèle du soldat-citoyen qui se bat pour défendre les valeurs républicaines. Dans le discours que M.-A. Soto prononce devant le congrès en 1883, on peut voir à quel point la célébration du héros sert à mettre en relief l'attachement du gouvernement hondurien aux lois et aux institutions.[731] C'est un moyen de présenter la construction de l'État-nation telle qu'elle est menée comme un projet consensuel et non partisan : Morazán n'est pas le représentant du libéralisme mais de la République. Plus que le gouvernement salvadorien, le hondurien insiste sur l'unité au sein de l'État, et la lutte pour la reconstruction de la nation centraméricaine semble passer au second plan.[732] L'oligarchie nationale a été beaucoup plus consolidée au Salvador qu'au Honduras, ce qui explique sans doute pourquoi M.-A. Soto était avant tout préoccupé par la mise en place d'alliances politiques entre les élites du pays, élément considéré comme essentiel dans le processus de modernisation.[733] Le héros est ainsi l'expression d'un manque dans la société.

Avec cet ensemble de statues, le gouvernement hondurien cherche à créer un panthéon

[729] *Idem*. Les inscriptions et les décorations gravées sur les piédestaux de chacun des monuments renforcent la distinction entre les figures guerrières et civiques. Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882.
[730] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 avril 1883. Il prononce d'ailleurs le vœu que disparaisse un jour le ministère de la guerre.
[731] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 2 mars 1883.
[732] J. Amaya estime d'ailleurs que R. Rosa était convaincu de la viabilité des États-nations séparés mais qu'il envisageait la reconstruction de la Fédération sur la longue durée (AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal… », *op. cit*.).
[733] D. Euraque considère que l'absence d'une oligarchie nationale a été une caractéristique du Honduras par rapport au reste de l'Amérique Centrale. Voir : EURAQUE, Darío, « La reforma liberal en Honduras y la hipótesis de la oligarquía ausente 1870-1930 », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 23, 7-56, 1991.

national dont la hiérarchie est clairement définie. L'ordre entre les héros est établi moins selon la chronologie que par le modèle du citoyen représenté par chaque figure qui sont d'ailleurs toutes nées au Honduras même si elles incarnent également une dimension centraméricaine. De plus, les personnages historiques choisis n'ont pas tous été du même bord politique, mettant ainsi en relief la volonté de la part des autorités de dépasser les divisions partisanes dans le but de créer un consensus autour de l'idéologie du progrès. Si Morazán et Cabañas peuvent effectivement être mis côte à côte dans la lutte pour un projet fédéraliste, Valle incarnait une vision plus ambiguë concernant le mode de gouvernement centraméricain à adopter, et T. Reyes s'est converti en adversaire politique des morazanistes suite aux réformes anticléricales. De cette manière, l'élaboration du panthéon héroïque a l'objectif d'inventer une nation intégratrice.

Morazán est érigé en héros tutélaire du panthéon et on réserve la place principale de la capitale, devant la cathédrale, pour sa statue.[734] On l'oppose de manière dichotomique à la « sauvagerie » de Carrera qui est placé à la tête d'un ensemble de anti-héros, les « séparatistes ».[735] Comme au Salvador, ce dernier incarne aussi la population indigène, considérée comme un obstacle majeur au progrès.[736] De son côté, Rosa tente d'ériger Carrera en symbole de « l'indien civilisé » afin de soutenir les politiques libérales d'acculturation.[737] L'exaltation du cacique Lempira illustre également la volonté des élites d'inventer un passé glorieux tout en considérant la disparition de la civilisation indigène comme une nécessité historique pour la modernisation de la nation.[738]

Le gouvernement hondurien exprime clairement son objectif de faire du monument de Morazán une page d'histoire patriotique offerte aux yeux de tous dans l'espoir d'inciter les citoyens à prendre exemple sur le héros pour défendre la nation.[739] Alors que le système

[734] La « sécurité et solidité » de l'œuvre est soulignée, et une grille est prévue pour décorer et protéger le monument. Afin de mieux le mettre en relief, quatre autres statues sont érigées, représentant les éléments ou les saisons de l'année, aux quatre points de la place. On prévoit de placer la statue de Valle sur la place de San Francisco et les bustes de Cabaðas et de Reyes sur la place de La Merced, devant l'Université (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882). Pour localiser les places, voir le plan de Tegucigalpa placé en Annexe (p. 518).

[735] *La Gaceta,* Tegucigalpa*,* 15 septembre 1882.

[736] Selon A. Contreras : « Au Guatemala il y a Carrera qui résume tous les instincts et propensions de sa race et personnifie la Barbarie » (*Diario Oficial*, San Salvador, 23 mars 1882).

[737] L'image de Carrera n'est pas toujours totalement dénigrée. Il peut simplement être défini comme « le caudillo controversé de la Montagne » (*La Nación*, Tegucigalpa, 2 septembre 1889, article signé par J.-V. Martínez). Il est fait référence à une polémique à ce propos dans les journaux nicaraguayens, salvadoriens et guatémaltèques opposant notamment Enrique Guzmán et Victor Dubarry.

[738] La figure de Lempira apparaît dès le troisième quart du XIX^{ème} siècle, sous le gouvernement de Victoriano Castellanos. Voir : RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.,* pp. 37-38. L'image du cacique est utilisée par exemple pour justifier le renversement du gouvernement de F. Dueñas par J.-M. Medina (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 juillet 1871).

[739] *La Paz*, Tegucigalpa, 9 décembre 1882 : « Francisco Morazán à cheval sur la place principale de cette ville comme dominant et montrant les destins de l'Amérique Centrale, sera le champion éternel de l'idée nationaliste

éducatif commence à peine à être étendu en dehors des classes privilégiées, la statuaire civique remplit une fonction pédagogique en imposant la mémoire officielle dans l'espace public. La représentation visuelle du passé est plus synthétique qu'un texte, ce qui limite son contenu en même temps que cela lui donne de la force en faisant passer un message clair et précis qui peut être approprié facilement. Les monuments transmettent ainsi les éléments clés des représentations sociales à partager au sein de la population que l'on veut impliquer dans le projet national. Toutefois, on prend soin d'expliquer le sens à attribuer aux images et aux symboles dans les discours politiques et dans la presse, ce qui montre l'intention des élites d'établir une interprétation canonique du passé à diffuser parmi les autres couches sociales.

Un article intitulé « La Patrie et ses génies », publié suite à l'émission du décret, considère sur un ton particulièrement condescendant que « la masse stupide » ne sait pas ce que doit la patrie à ses grands hommes. L'auteur s'attache à expliquer l'importance de Morazán dans l'identité nationale :

> *En plus de ses grands travaux administratifs, que la masse ne connaît pas parce qu'elle ignore jusqu'aux éléments de notre histoire, il a été poussé avec hâte, y compris par l'oligarchie guatémaltèque, son ennemie éternelle, pour qu'il se convertisse en dictateur, en maître absolu de l'Amérique Centrale. Mais l'illustre et héroïque Républicain a voulu pour sa patrie un gouvernement de lois, d'institutions, de libertés, il a voulu assurer l'avenir de l'Amérique Centrale, en la sauvant des brutalités de la force.*[740]

Le refus de la dictature de la part de Morazán est un des seuls éléments concrets de sa vie qui soit mentionné car il permet d'illustrer l'identification du héros aux idéaux républicains dont se réclame le gouvernement en place.[741] Patriotisme et civilisation sont identifiés en considérant le libéralisme comme une doctrine universelle qui recherche le bien commun au moyen de l'éducation des masses. Ainsi, Morazán, et le gouvernement de M.-A. Soto par transfert, sont-ils considérés comme les représentants de la « Démocratie », terme qui commence à être utilisé, de manière à justifier la tendance autoritaire du pouvoir.

E. García souligne que cet ensemble de monuments répond également à la décision

---

et le symbole sévère des vertus républicaines. Que la jeunesse hondurienne apprenne de notre héros immortel comment on vit et comment on meurt pour la patrie ! »

[740] Cet article étant signé L. R., sans doute est-ce la plume de A. Vallejo. Il est reproduit dans : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882 et dans *La Paz*, Tegucigalpa, 2 septembre 1882 : «Aparte de sus grandes trabajos administrativos que el vulgo no conoce porque ignora hasta los elementos de nuestra historia, fue excitado con encarecimiento, hasta por la oligarquía guatemalteca, su enemiga eterna, para que se convirtiese en dictador, en amo absoluto de Centro América. Pero el ilustre i heroico República quiso para su patria un gobierno de leyes, de instituciones, de libertades, quiso asegurar el porvenir de Centro América, salvándola de las brutalidades de la fuerza".

[741] Cette interprétation des actions de Morazán est d'ailleurs inscrite sur le piédestal de la statue : « Au Républicain immortalisé par la plus grande des idées : l'union nationale de l'Amérique Centrale. Au héros de La Trinidad, de Gualcho, de las Charcas, de Espíritu Santo et de San Pedro Perulapán, qui a rejeté la dictature pour fonder un gouvernement démocratique » (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882).

d'embellir la nouvelle capitale Tegucigalpa, déplacée depuis Comayagua par un décret du 20 octobre 1880.[742] Comme au Salvador, l'aménagement urbain est considéré comme une nécessité pour la modernisation de l'État en créant des espaces de socialisation où puissent être organisés les rituels civiques destinés à mettre en scène la cohésion de la nation. Au Honduras, il s'agissait aussi de légitimer le transfert de la capitale et le héros est utilisé en ce sens : Morazán est célébré comme « le glorieux fils de Tegucigalpa » et son acte de naissance est publié dans la presse.[743] La tradition inventée faisant de l'État hondurien le berceau du héros est alors utilisée localement : c'est Tegucigalpa qui a donné naissance à Morazán, ce pourquoi la ville doit être exaltée.[744] La capitale doit ainsi représenter la culture du gouvernement et F. Randazzo souligne que M.-A. Soto avait l'objectif d'en faire une « ville lettrée » où seraient concentrées les élites culturelles et politiques du pays, en véritable centre du pouvoir.[745] Le champ militaire n'est pourtant pas absent : la division « Morazán », nommée ainsi par le président, est créée pour être l'armée du département de Tegucigalpa qui « a de nombreuses raisons de se glorifier d'avoir été le berceau d'un homme de la stature de Morazán ».[746]

II. 1. B. c. Le culte héroïque et la légitimation du pouvoir

Le décret d'érection des statues est publié le 27 août 1882, jour anniversaire de l'arrivée au pouvoir de M.-A. Soto.[747] La corrélation entre ces dates est délibérément mise en relief, ce qui montre l'intention du gouvernement hondurien d'être identifié avec les figures héroïques dans le but d'effectuer un transfert de sacralité. Les décrets sont d'ailleurs inscrits sur la face arrière de chaque statue érigée, laissant ainsi une trace de l'administration pour la postérité. À travers le culte héroïque, c'est bien la légitimation du pouvoir qui est recherchée, considérant que « seul le génie peut bien comprendre la gloire ».[748] Devant le congrès, M.-A. Soto insiste sur la création de la statuaire civique comme une des mesures les plus importantes de son projet politique.[749]

---

[742] GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit*., p. 116.
[743] Voir : *La Paz*, Tegucigalpa, 14 décembre 1881 ; et *La Paz*, Tegucigalpa, 22 avril 1882.
[744] *La Paz*, Tegucigalpa, 2 août 1882. L'acte de naissance de Cabaðas, également né à Tegucigalpa, est aussi reproduit.
[745] RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.,* p. 30.
[746] Voir : *La Paz*, Tegucigalpa, 17 septembre 1881 ; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 septembre 1881.
[747] Le contrat avec l'ingénieur est signé le 29 juillet mais il n'est publié dans le journal officiel que le 27 août 1882. Voir : *La República*, Tegucigalpa, 6 décembre 1883.
[748] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 décembre 1883, discours que J. Zelaya prononce lors de l'inauguration de la statue de Morazán.
[749] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 février 1883.

Dès 1876, R. Rosa, alors ministre des Affaires Étrangères, prononce un discours dans lequel il met en relief la date du 27 août.[750] Quelques années plus tard, une célébration civique est instaurée autour du « grand jour de la patrie ».[751] Cette commémoration est mise en place pour souligner la rupture entre l'époque conservatrice identifiée au système colonial et la nouvelle ère libérale représentant la modernité.[752] C'est aussi l'occasion d'insister sur l'enthousiasme patriotique des habitants de la capitale pour montrer le soutien populaire dont prétend bénéficier le gouvernement.[753] La commémoration a également eu lieu dans d'autres villes, notamment sur l'île de Roatán, révélant la préoccupation du pouvoir pour l'intégration de l'État.[754]

La date du 27 août est inscrite dans la continuité du 15 septembre autour du concept de patriotisme, ce qui facilite la relation avec Morazán de même qu'avec les autres héros unionistes.[755] La célébration de l'indépendance est d'ailleurs l'occasion pour M.-A. Soto de proclamer son intention de reconstruire la nation centraméricaine.[756] Son gouvernement veut ainsi renouer avec la génération héroïque de la Fédération considérant que l'idéal s'était éteint à la mort de Morazán, laissant place à une période d'anarchie. Comme les orateurs salvadoriens, Ramón Reyes insiste sur le fait que le héros a appelé la jeunesse à continuer son combat au nom de la civilisation et de la démocratie.[757] On promet un avenir radieux pour le Honduras mais, en insistant sur la dimension future, l'action est reportée à plus tard. En se faisant l'héritier de Morazán, M.-A. Soto prétend justifier sa continuité au pouvoir : il ne veut quitter son poste que quand la nation centraméricaine sera reconstruire, autrement dit pas dans un avenir immédiat.[758]

Dès le début de son mandat, M.-A. Soto est célébré comme celui qui a inauguré une

[750] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 25 octobre 1876.
[751] Voir par exemple : *El Orden*, Tegucigalpa, 1 septembre 1881 ; et *La Paz*, Tegucigalpa, 26 août 1882.
[752] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882, article signé L. R.
[753] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 8 septembre 1882, "El gran dìa de la patria". Comme pour toute célébration civique, la musique militaire est sollicitée, de même que les cloches des églises et le son des canons, et des discours officiels sont prononcés.
[754] Voir : *El Orden*, Tegucigalpa, 11 octobre 1881, article signé par Anastasio Mazier ; et *La Paz*, Tegucigalpa, 21 septembre 1881, article signé par Carlos F. Alvarado.
[755] Voir : *La Gaceta,* Tegucigalpa, 5 septembre 1880 ; et *La Paz*, Tegucigalpa, 9 octobre 1880. Voir également le discours de J. Zelaya dans : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 septembre 1881.
[756] *La Paz*, Tegucigalpa, 23 septembre 1882. R. Rosa a même rédigé un hymne en hommage à cette déclaration.
[757] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 septembre 1882, discours prononcé par R. Reyes le 15 septembre. Le discours est reproduit avec une note soulignant les « applaudissements prolongés et retentissants » pour montrer à quel point ces paroles correspondent au sentiment de la population.
[758] La participation de José Antonio Ruiz Morazán, fils aîné du caudillo, au gouvernement de M.-A. Soto (il est président du tribunal de Guerre) a peut-être facilité ce discours même si cela n'est pas mis en relief. Voir : CANIZALES, Rolando, et PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo… », *op. cit.,* pp. 1283-1287.

nouvelle ère de paix et de progrès.[759] Il obtient le statut « Régénérateur et Pacificateur du Honduras » comme J.-R. Barrios au Guatemala.[760] Au début de l'année 1881, le président est même déclaré *Benemérito de la Patria* par le congrès qui le remercie officiellement pour son action patriotique. Ce décret est émis considérant comme un devoir de la nation de rendre hommage à ses bienfaiteurs, élargissant ainsi le cercle des grands hommes aux politiciens alors au pouvoir.[761] En 1883, M.-A. Soto reçoit également une médaille d'or de la part de la municipalité de Tegucigalpa et la cérémonie est organisée comme une véritable fête civique.[762] À cette occasion, des discours commémorent le 27 août comme la date inaugurant la régénération du pays en mettant sur un pied d'égalité les gouvernants avec les héros. Le rôle de l'orateur officiel est de souligner cet héritage en utilisant des références savantes, notamment à l'antiquité gréco-romaine, pour asseoir son autorité intellectuelle et morale tout en expliquant au peuple le devoir de reconnaissance envers les grands hommes du passé et du présent.[763] Le pluriel utilisé (« la patrie que nous ont légué les Morazán et les Cabañas ») tend à élargir l'héroïsation à l'ensemble du peuple hondurien pour insister sur le caractère populaire des réformes menées.[764] Hector Galinier, militaire d'origine française et général de l'État major, célèbre d'ailleurs le 22 février 1883, jour de la remise de la médaille, en tant que démonstration populaire de gratitude.[765]

De même que dans le cas salvadorien, l'hommage rendu à M.-A. Soto est justifié au nom de la nation. Les membres du congrès expriment leur reconnaissance envers le président comme l'expression d'un sentiment populaire.[766] Toutefois, au-delà du culte de la personnalité, ce sont les mythes identitaires qui sont consolidés selon un processus déjà bien avancé au Salvador. Morazán est non seulement associé au gouvernement alors au pouvoir mais aussi et surtout à l'État hondurien : si des objectifs politiques à court terme sont recherchés, l'identité nationale élaborée est appelée à perdurer. L'institutionnalisation du culte implique que le sens à attribuer au héros peut échapper au contrôle de ses promoteurs et la

[759] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 25 octobre 1876. Les messages présidentiels sont régulièrement publiés dans les divers journaux de la capitale. Voir par exemple : *El Orden*, Tegucigalpa, 15 février 1881, "Mensaje de Marco Aurelio Soto al congreso ordinario de la república".
[760] *La Paz*, Tegucigalpa, 29 octobre 1881.
[761] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 22 février 1881, "Actas del congreso".
[762] *La Paz*, Tegucigalpa, 19 janvier 1883, "Una gran manifestación nacional: medalla de oro de Tegucigalpa a Marco Aurelio Soto."
[763] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 22 mars 1883, "Conclusiñn del discurso de Ramñn Reyes en la entrega de la medalla de honor a Soto". Les intellectuels proches du pouvoir ont aussi pour rôle d'expliquer à la population l'importance des réformes menées : E. Gutiérrez par exemple informe de l'objectif des statistiques (*El Orden*, Tegucigalpa, 3 mars 1881).
[764] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 21 mars 1883. Toutes sortes de héros sont mentionnées, de l'Antiquité aux indépendances américaines en passant par Colomb, participant ainsi au développement d'une culture héroïque.
[765] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 mars 1883.
[766] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 12 mars 1883, "Contestaciñn del congreso de la Naciñn al presidente".

dualité du cadre de référence confère une marge de manœuvre supplémentaire aux acteurs de l'invention de la nation.

Les intellectuels qui ont participé à l'exaltation de Morazán ont été à leur tour considérés comme des héros pour leur participation à l'instauration du culte. La commémoration du 27 août est ainsi l'occasion de réunir les élites culturelles du pays en organisant une veillée littéraire dans laquelle les héros et les hommes de lettres sont tous ensemble célébrés.[767] Les intellectuels, qui avaient souvent aussi une charge administrative, sont des membres essentiels du gouvernement car ce sont eux qui fondent l'invention nationale et légitiment les transferts de sacralité. Beaucoup d'hommes politiques sont aussi poètes, comme José Joaquìn Palma, d'origine cubaine, nommé secrétaire privé de M.-A. Soto.[768] F. Randazzo explique que le statut des intellectuels était comme sacralisé dans une société où les lettres, dans sa conception occidentale, étaient peu développées et elle souligne l'absence de femmes dans ce cercle.[769] En 1882, M.-A. Soto est lui-même nommé membre honoraire de l'Académie Royale Espagnole, et R. Rosa membre correspondant.[770] Ce dernier, idéologue de la nation hondurienne, s'est aussi distingué pour ses talents d'écrivain et d'orateur.[771] L'éducation étant considérée comme le moyen privilégié pour construire un peuple « civilisé », les sphères culturelle et politique ont été étroitement liées.

Des mesures institutionnelles sont prises pour compléter la construction de la nation à travers le culte héroïque. La Constitution promulguée en 1880 a ainsi été élaborée « en tenant compte des sentiments qui dominent chez la grande majorité des compatriotes de Morazán et de Cabañas » qui voient le Honduras comme « une section désagrégée de la République de l'Amérique Centrale. »[772] Les Archives et la Bibliothèque Nationales sont aussi créées par

[767] *La Paz*, Tegucigalpa, 21 octobre 1882. Macario Araujo prononce un discours dans la ville de Santa Rosa dans lequel il identifie le Honduras à la fois à Morazán et à Rosa.

[768] Le prologue de la compilation des poèmes de J.-J. Palma publiée en 1881 est signé par R. Rosa et est reproduit dans la presse salvadorienne, mettant ainsi en relief la circulation des lettres centraméricaines (*Diario Oficial*, San Salvador, 12 mai 1882). On célèbre les dons poétiques de J.-J. Palma jusqu'au Guatemala (*El Oriental*, Guatemala, août 1882, num. 23, p. 7 ; et num. 29, p. 5).

[769] RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.,* pp. 30-33. L'orateur et juriste Adolfo Zuðiga a dirigé le journal semi-officiel *La Paz* et a été président du Conseil. Les journaux publient toutes sortes d'informations concernant ces intellectuels et hommes publics. Voir par exemple : *El Orden*, Tegucigalpa, 17 février 1881 et *La Paz*, Tegucigalpa, 21 octobre 1882. Les jeunes générations comme C.-A. Uclés, R. Reyes, Rómulo E. Durón et Estebán Guardiola ont également été des membres de l'élite à la fois culturelle et politique.

[770] *La Paz*, Tegucigalpa, 23 décembre 1882.

[771] Au Guatemala, Rosa était bachelier en philosophie et, avec Soto, il avait étudié avec les meilleurs professeurs tels que José Milla et l'ancien président colombien, Mariano Ospina. Rosa se trouvait dès sa naissance familiarisé avec les cercles culturel et politique car il était le neveu de J.-T. Reyes. Voir : RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.,* pp. 27-30.

[772] *El Orden*, Tegucigalpa, 17 janvier 1881. La nouvelle constitution remplace celle de 1865 élaborée sous le gouvernement de J.-M. Medina. Elle proclame la liberté de suffrage, le vote direct et obligatoire, et la séparation entre l'Église et l'État.

décret le 5 mars 1880 et sont placées sous la direction de Antonio R. Vallejo.[773] Grâce à ces institutions, les autorités considèrent que « le peuple hondurien se souviendra qu'il est le peuple glorieux des campagnes légendaires de La Trinidad et de Gualcho ».[774] En même temps que donner accès aux archives historiques à la population, il s'agit de consolider le contrôle de l'État sur l'Histoire à écrire et à divulguer. De manière générale, l'imaginaire national développé par M.-A. Soto répond à une volonté de centralisation du pouvoir.[775] E. García soutient que ce gouvernement a apporté une certaine stabilité politique, notamment en cherchant à obtenir l'appui des caudillos antérieurs selon un processus de pacification interne et d'accumulation capitaliste.[776]

Sous l'administration de M.-A. Soto, de nombreux établissements d'enseignement public ont été créés dans plusieurs villes du Honduras.[777] L'Université Nationale et le Collège National ont vu leur importance croître. Les discours prononcés lors de la rentrée des classes de 1882 sont reproduits intégralement dans la presse officielle, notamment ceux de R. Rosa en tant que secrétaire de l'instruction publique, et de A. Zuñiga, nommé par décret Recteur de l'Université.[778] C'est l'occasion de rendre hommage aux grands hommes en lien avec cette institution, en particulier T. Reyes et J. Lindo. Morazán n'est pas mentionné dans ces discours, ce qui montre à quel point l'aspect militaire nécessaire à son héroïsation devait être équilibré par la valorisation des hommes de lettres.[779] La liste des héros change donc suivant le contexte et le public auquel on s'adresse. Le guerrier est exalté avec une statue équestre pour justifier aux yeux de tous le recours à la force armée quand c'est le pouvoir qui en prend la décision, mais l'appel aux armes n'est pas mobilisé dans les discours prononcés face à l'élite culturelle et politique du pays pour ne pas favoriser une effervescence militaire qui

[773] A. Vallejo a d'abord suivi des études pour devenir prêtre, puis s'est dirigé vers la carrière d'avocat. Sa mère était la sœur du conservateur Santos Guardiola, ce qui montre les liens entre les familles de l'élite culturelle, politique et militaire du Honduras. D'ailleurs, Vallejo a servi sous le gouvernement de J.-M. Medina, puis a travaillé avec Soto sans perdre ensuite la confiance de L. Bográn. Il a dû cependant quitter le pays avec l'arrivée au pouvoir de P. Bonilla qu'il avait qualifié d'anarchiste. Voir : SIERRA FONSECA, Rolando, « Antonio R. Vallejo y la historiografía fundante en Honduras » in *La Tribuna*, Tegucigalpa, 30 mars 2014. Ce parcours individuel illustre le rôle des intellectuels dans l'invention de la nation au-delà des changements d'administration. Toutefois, par souci de transparence ou manque de confiance, une commission est créée pour superviser le travail de A. Vallejo (*El Orden*, Tegucigalpa, 8 mars 1881).

[774] *La Gaceta,* Tegucigalpa, 5 septembre 1880, discours de R. Rosa.

[775] AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal… », *op. cit*.

[776] GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit.*, p. 115.

[777] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 20 décembre 1882. Voir aussi : INESTROZA MANZANARES, Jesús Evelio, *La escuela hondureña en el siglo XIX,* Tegucigalpa, Universidad Pedagógica Francisco Morazán, 2003*,* p. 145.

[778] Voir les numéros des 10 février, 6 et 18 mars 1882 de *La Gaceta*, Tegucigalpa.

[779] Dans son discours, R. Rosa établit une liste des intellectuels qui doivent être connus tels que A. Grimaldi, J. Milla et L. Montúfar et dénonce le caudillisme comme le résultat de l'ignorance du peuple (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 12 mars 1882). Ce discours est reproduit dans la presse salvadorienne (voir les numéros du 5 et du 26 juin, ainsi que du 26 juillet 1882 du journal *El Pueblo*, San Salvador). Il en va de même dans le discours prononcé par A. Zuñiga. Voir : *La Paz*, Tegucigalpa, 15 mars 1882.

pourrait se retourner contre le gouvernement en place.

L'influence de R. Rosa est restée importante après la fin de l'administration de M.-A. Soto, ce qui montre le statut privilégié accordé aux intellectuels dans la construction de la nation. En 1893, le président Ponciano Leiva a décrété l'érection d'une statue en l'honneur de R. Rosa, alors qu'il était encore en vie, et ce fut aussi le cas pour León Alvarado, autre intellectuel hondurien. La première est érigée à Tegucigalpa et la deuxième à Comayagua (sur la place principale), marquant ainsi une certaine hiérarchie entre les hommes de lettres, à la manière d'un panthéon héroïque. Ce décret est d'ailleurs justifié par le devoir de la nation de perpétuer la mémoire de ses grands hommes. Ils sont redevables de la gratitude du peuple hondurien parce qu'ils ont rendu des services importants à la patrie, au même titre que les héros guerriers.[780] À sa mort en 1894, R. Rosa reçoit le titre de *Benemérito de la patria* et le Ministre de la guerre déclare un deuil national de trois jours en organisant des funérailles avec les honneurs de général de division, ce qui confère à son image l'aspect militaire qui lui manquait de son vivant.[781]

De même que le gouvernement salvadorien a cherché à diffuser ses traditions inventées en offrant au Honduras un monument de Morazán, les autorités honduriennes font construire une statue de M. Jerez pour en faire cadeau au Nicaragua et ainsi asseoir l'influence de l'État dans la région.[782] Le *Coquimbo* nicaraguayen est régulièrement mentionné dans les discours politiques du Honduras et sa mort en 1881 avait déjà donné lieu à l'élaboration d'un panthéon héroïque intégré par des unionistes de différentes nationalités.[783] La formule qui aurait été créée par M. Jerez « Une seule patrie et un seul gouvernement » est devenue la devise de M.-A. Soto, dans l'espoir de devenir lui-même un caudillo unioniste.[784] En offrant cette statue spécifiquement aux libéraux nicaraguayens, les autorités honduriennes affirment leur position en faveur de la mise en place d'un gouvernement de tendance politique similaire. Cependant, la statue offerte au Nicaragua n'est inaugurée qu'en 1890, le jour de la

[780] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 4 novembre 1893.
[781] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 29 mai 1893.
[782] F. Durini est aussi sollicité pour la réalisation de cette statue. L'accord signé entre l'ingénieur et E. Gutiérrez (secrétaire d'État au ministère des relations extérieures, du développement et de la guerre) est reproduit dans : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 18 septembre 1883. Il est affirmé que la statue sera terminée au plus tard au mois de janvier de l'année suivante.
[783] J. Zelaya notamment place M. Jerez aux côtés des héros centraméricains et des figures d'envergure internationale (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 décembre 1883). Voir aussi : *La Paz*, Tegucigalpa, 3 septembre 1881, article signé par A. Zuñiga.
[784] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 janvier 1883, "Acuerdo en que se encarga la estatua del General Jerez para obsequiarla a los nacionalistas de Nicaragua". C'est un certain Valle qui répond au nom du club libéral de la ville de León.

célébration de l'indépendance, sur la place principale de León.[785] Ce n'est pas la capitale Managua qui est choisie comme emplacement mais le bastion libéral de cet État. Une certaine appropriation de Morazán à l'échelle de la ville peut d'ailleurs être observée.[786] La fête civique organisée est alors accompagnée d'une opposition au gouvernement de Roberto Sacasa, de tendance conservatrice.

II. 1. B. d. Consolidation des traditions inventées

M.-A. Soto avait prévu d'inaugurer les statues entre le 15 et le 31 mars 1883, peut-être pour mettre en place une commémoration civique autre que le 15 septembre comme au Salvador.[787] Au début du mois de mars, le président annonce que les monuments ne pourront pas être inaugurés avant le mois d'avril, à cause du retard dans la construction.[788] Au début du mois de mai, la presse affirme que le moule de la statue de Morazán est terminé et qu'elle doit désormais être coulée pour son transfert au Honduras.[789] Des décrets sont alors émis pour permettre aux ingénieurs étrangers de résider au Honduras en attendant l'arrivée du monument.[790] Cependant, à la fin l'année 1883, M.-A. Soto se voit obligé de présenter une première démission, sous prétexte de maladie, qui est refusée par le congrès.[791] Quelques mois plus tard il démissionne réellement de sa fonction de président.[792] Il est notamment accusé d'avoir voulu profiter de ses richesses en Europe et d'avoir abandonné Comayagua suite au transfert de la capitale à Tegucigalpa.[793] Le 27 novembre, Luis Bográn, libéral de tendance plus conservatrice, est élu président du Honduras.[794]

L'inauguration de la statue de Morazán a finalement lieu le 30 novembre 1883, jour de la prise de fonction de L. Bográn. La statue est placée sur l'ancienne place d'armes en plein

[785] L'information est publiée dans la presse hondurienne : *La República*, Tegucigalpa, 24 mai 1890.
[786] *Diario de la Capital*, Managua, année 1, num. 17, 20 mars 1891. Il est précisé que la ville de León a aidé Morazán dans sa lutte contre les *serviles* et qu'elle a également accueilli les *Coquimbos* en 1844.
[787] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 août 1882.
[788] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 2 mars 1883.
[789] *La Paz*, Tegucigalpa, 5 mai 1883, article tiré du Journal des Arts de Paris.
[790] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 14 août 1883. C'est de Lorenzo Durini dont il s'agit ici, le frère de Francisco.
[791] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 2 avril 1883. Zuñiga et Alvarado, à titres personnels, avaient accepté « pour lui sauver la vie ». Manuel Gamero est alors président du congrès ; L. Bográn et J. Zelaya en sont les secrétaires.
[792] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 7 novembre 1883. Suite à la démission de M.-A. Soto, c'est le conseil des ministres qui est chargé du pouvoir exécutif.
[793] *Anales del Archivo Nacional de Honduras*, Tegucigalpa, année 4, num. 8, août 1970. Voir la biographie de M.-A. Soto écrite par Marco Antonio Rosas.
[794] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 29 novembre 1883. Il est demandé à M. Soto de rendre le salaire que le congrès lui avait versé en tant que président. La plupart des membres du gouvernement démissionnent de leur fonction avec le changement d'administration, notamment R. Rosa qui renonce à son poste de représentant du Honduras auprès des États-Unis et de l'Espagne (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 décembre 1883). R. Rosa part pour le Costa Rica puis au Guatemala et revient au Honduras en 1889 où il fonde le journal *Guacerique*. En 1892 il créé le code de l'instruction publique. Quelques intellectuels conservent leur pouvoir comme R. Reyes qui est nommé sous-secrétaire d'État aux relations extérieures (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 7 janvier 1884).

cœur de Tegucigalpa.[795] Un des moments forts de la commémoration est le discours prononcé par Jerónimo Zelaya qui rend hommage aux deux gouvernements qui ont rendu possible l'événement, recherchant ainsi la continuité dans l'imaginaire national malgré le changement d'administration et les divisions au sein du parti libéral. L'orateur met en avant les deux facettes de Morazán, politique et militaire, selon l'équilibre élaboré antérieurement.[796] La presse fait l'apologie du discours prononcé par J. Zelaya pour ses dons oratoires et ses idées élevées, et affirme qu'il a été très applaudi car il a su interpréter les sentiments populaires.[797]

La mémoire officielle élaborée avec M.-A. Soto est ainsi reprise sous le gouvernement de L. Bográn. Morazán est le héros tutélaire du Honduras car il incarne la « loi du progrès continu qui est l'évangile du siècle et de l'humanité ».[798] C'est l'idéologie positiviste qui est érigée en religion patriotique grâce au culte héroïque. Le caractère religieux de la civilisation revendiquée est mis en avant : l'union, non plus seulement centraméricaine mais mondiale, est considérée comme une nécessité à la fois historique et providentielle. Érigé en nouveau Christ, Morazán est le modèle sur lequel la jeunesse est invitée à s'inspirer pour accomplir le destin de la région. Le terme d'apothéose, de connotation religieuse, est employé pour faire référence à la justice rendue au héros. La dette contractée par le peuple avec le sacrifice de Morazán est enfin soldée, ce pourquoi J. Zelaya déclare que le Honduras est réhabilité en ayant suivi l'exemple du Salvador.[799] Le processus d'héroïsation de Morazán est allé beaucoup plus vite au Honduras qu'au Salvador étant donné que la plupart des éléments clés avaient déjà été élaborés dans l'État voisin. D'ailleurs, ce n'est plus la mort des *Coquimbos* qui est désormais pleurée, mais celle de leurs partisans, comme celle de E. Gutiérrez, qui a participé au gouvernement M.-A. Soto, en 1883. L'inscription de ces derniers dans le panthéon héroïque lors des oraisons funèbres prononcées par des intellectuels proches du pouvoir souligne à la fois la continuité des acteurs du culte de Morazán et la distance

[795] Le lieu est connu comme la « place Morazán » puis comme le « parc central » à partir du milieu du XX^{ème} siècle. Voir : AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal… », *op. cit*.

[796] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 décembre 1883. L'orateur souligne l'importance de la bataille de La Trinidad et insiste sur « l'art de la guerre » du héros (considérant sa magnanimité envers les vaincus notamment) tout en dénonçant l'emploi de la force brute.

[797] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 2 décembre 1883. Après la réunion du congrès, l'assemblée s'est dirigée vers la place et aurait été acclamée par la foule venue assister à l'inauguration de la statue de Morazán.

[798] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 décembre 1883, discours de J. Zelaya. En plus de son refus de la dictature, J. Zelaya mentionne un autre épisode durant lequel Morazán a pris la décision de défendre sa patrie au risque de perdre sa famille, ce qui consolide l'élaboration d'une religion patriotique.

[799] *Idem.* Voir aussi : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 18 septembre 1883. L'idée selon laquelle le Honduras a été réhabilité à la suite du Salvador perdure les années suivantes. En 1887, la presse hondurienne publie les discours qui ont été prononcés le 15 mars 1882 en soulignant que les deux peuples ont rendu justice à la mémoire du héros en lui érigeant des statues : *La República*, Tegucigalpa, 4 juin 1887.

historique avec le héros tutélaire.[800]

La presse informe qu'après l'inauguration de la statue de Morazán, le public s'est déplacé pour assister à celle des autres monuments.[801] Il semble que la cérémonie ait été limitée à la lecture de discours officiels, le changement d'administration expliquant probablement pourquoi le rituel n'a pas été l'occasion de mettre en scène l'ordre social. Toutefois, une importance centraméricaine est donnée à la commémoration et L. Bográn assure lui-même de ses sentiments unionistes.[802] Manuel Gamero, Maximo Araujo et Abelardo Zelaya ont représenté respectivement le Guatemala, le Salvador et le Nicaragua. Le représentant salvadorien, et dans une moindre mesure le guatémaltèque, rendent hommage aux autorités honduriennes pour célébrer Morazán au nom de l'unionisme. Les traditions inventées de cet État commencent ainsi être acceptées par les autres gouvernements, à l'exception du Costa Rica qui n'a pas non plus envoyé de représentant à cette célébration.

Le 30 novembre est célébré l'année suivante à Tegucigalpa à la fois pour l'élection de L. Bográn et pour l'inauguration des quatre statues, avec la participation de la division « Morazán » notamment, mettant ainsi en avant l'aspect militaire du culte.[803] Comme M.-A. Soto avant lui, L. Bográn cherche à se faire reconnaître comme l'héritier des héros. En 1887, suite à sa deuxième élection au pouvoir, il adresse un message aux honduriens dans lequel il sacralise l'idéal unioniste selon la même stratégie que son prédécesseur : justifier la continuité au pouvoir au nom du projet de reconstruction de la nation centraméricaine.[804] L. Bográn reprend les mécanismes de transfert de sacralité mis en place par M.-A. Soto alors même que ce dernier est qualifié de dictateur et qu'il a tenté d'envahir le Honduras plusieurs fois depuis son exil.[805] En 1886, face à une de ces menaces d'invasion, les municipalités apportent leur soutien au gouvernement en comparant M.-A. Soto à W. Walker érigé en anti-héros.[806] La menace grandissant, la presse officielle fait appel au patriotisme des honduriens en faisant

[800] J. Zelaya et Ramón Reyes ont participé à cet hommage (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 12 septembre 1883).
[801] C'est Máximo Galvez qui a prononcé le discours officiel d'inauguration de la statue de Valle, Francisco Planas pour celle de Cabañas, et Pedro Bustillo pour celle de Reyes. Ces discours sont reproduits intégralement dans la presse officielle. Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 décembre 1883 et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 7 janvier 1884.
[802] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 2 décembre 1883.
[803] *La República*, Tegucigalpa, 6 décembre 1884.
[804] *La República*, Tegucigalpa, 3 décembre 1887. Le 30 novembre a été célébré jusqu'en 1888 (*La República*, Tegucigalpa, 1 décembre 1888). L'administration de Bográn est pourtant critiquée dans la région notamment au Nicaragua où son manque de soutien populaire est souligné (*El Centinela*, Managua, 15 mai 1887, "La reelecciñn de Bográn").
[805] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 août 1886. Une commission d'étude des actes de M.-A. Soto concernant la fiscalité a été constituée car on le soupçonne de mauvaise gestion de l'argent public.
[806] *La República*, Tegucigalpa, 3 avril 1886. Le gouvernement avait décrété la République en état de siège (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 18 janvier 1886).

référence à l'héroïsme des grecs et des romains de l'Antiquité.[807] Quelques mois plus tard, le gouvernement hondurien arrive à mettre un terme à ces invasions.[808] L. Bográn veut ainsi être considéré comme l'antithèse de M.-A. Soto en opposant démocratie et dictature tout en reprenant son projet national. Le Honduras est consolidé comme étant le berceau des héros unionistes et le transfert de sacralité profite à la nouvelle administration.[809]

La statue de Morazán permet d'institutionnaliser le culte héroïque au Honduras en configurant un espace public destiné à l'organisation des cérémonies civiques, en particulier la célébration de l'indépendance. En 1885 notamment, c'est le lieu culminant du défilé du 15 septembre parti de la maison présidentielle.[810] Ponciano Leiva, alors secrétaire du ministère de la guerre, souligne l'enthousiasme populaire pour le rituel.[811] L'année suivante, une société scientifique et littéraire du nom de *El Porvenir*, récemment créée, a profité du 15 septembre pour faire parler d'elle dans la presse en déposant une couronne de cyprès aux pieds des quatre monuments.[812] Le caractère national de la célébration du héros est revendiqué, autant sur le plan social que géographique. Alejandro Membreño prononce un discours dans la ville de Cedros à l'occasion de la célébration du 15 septembre 1887 dans lequel il rend hommage à Morazán en tant que « soldat de l'idée ».[813] Des poèmes ont également été écrits à cette occasion pour participer à la diffusion du panthéon héroïque officiel.

Non seulement le monument de Morazán est utilisé comme un lieu de rassemblement mais la mise en scène architecturale renforce la dimension mobilisatrice du culte héroïque :

> *(…) ces monuments qui ont été érigés à la mémoire du héros avec de sages légendes qui ne sont pas autre chose que le souvenir vivant de nos gloires passées, et de nos infortunes, c'est le meilleur temple où chaque centraméricain de cœur en ce jour doit recharger le feu de son patriotisme.*[814]

---

[807] *La República*, Tegucigalpa, 21 août 1886. M.-A Soto est qualifié de « mauvais fils du Honduras » (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 août 1886, éditorial signé L. R.). J. Zelaya a également publié des articles à propos de l'alliance entre M.-A. Soto et le général Emilio Delgado qui circule entre le Salvador et le Nicaragua (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 novembre 1886).

[808] Symboliquement, c'est le 27 août que Soto a lancé sa dernière invasion durant laquelle le général Delgado a été capturé (*La República*, Tegucigalpa, 28 août 1886).

[809] *La República*, Tegucigalpa, 8 janvier 1887.

[810] *La República*, Tegucigalpa, 19 septembre 1885, éditorial signé L. R. C'est la division « Morazán » qui rend les honneurs au drapeau de la République. La recherche d'un consensus national est toujours présente et on condamne « les allusions personnelles insultantes dans les discours pour que ce soit une fête vraiment nationale digne d'être célébrée par tous ». Voir : *La República*, Tegucigalpa, 12 septembre 1885, ~~–~~Programa de las fiestas que tendrán lugar los dìas 14 y 15".

[811] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 janvier 1885. Il s'agit d'un rapport présenté au congrès.

[812] L'objectif affiché de la société est de développer l'instruction publique (*La República*, Tegucigalpa, 25 septembre 1886).

[813] *La República*, Tegucigalpa, 15 octobre 1887.

[814] *La República*, Tegucigalpa, 24 septembre 1887, discours du salvadorien Guillermo Urbina : ~~(~~…) esos monumentos que se han erigido a la memoria del héroe con sabias leyendas que no son otra cosa que el recuerdo vivo de nuestras pasadas glorias y de nuestros infortunios es el mejor templo a donde cada centroamericano de corazón en este día debe retemplar el fuego de su patriotismo".

La dualité de l'action à accomplir au nom du héros reste présente car c'est l'État-nation hondurien que l'on construit sous couvert de l'idéal unioniste. En 1888, le drapeau de la République a été remis devant la statue de Morazán au gouverneur du département, qui lui-même l'a transmis à des représentants de la municipalité mettant ainsi en scène la centralisation du pouvoir au sein de l'État.[815] Comme c'était le cas durant l'époque conservatrice, l'emploi du terme « patriotisme » permet de jouer sur les variations d'échelle concernant le projet de nation à construire même si désormais, la hiérarchisation des différents sentiments d'appartenance est consolidée de fait.

Au Honduras, un ensemble de statues est créé pour exposer la nouvelle mémoire officielle faisant de Morazán le héros tutélaire du panthéon. Les monuments soutiennent la centralisation du pouvoir en légitimant la désignation récente de Tegucigalpa comme capitale et instruisent la population des mythes identitaires qu'elle est invitée à s'approprier. La dimension militaire du soldat de l'idée est mise en relief car il s'agit de renforcer le contrôle de l'État sur la force armée. Nous avons établi que Morazán est exalté non pas tant comme un symbole unioniste que comme un étendard des principes républicains de manière à insister sur la recherche d'un consensus politique national. La participation des sphères culturelles au culte héroïque a favorisé son institutionnalisation car elles bénéficient d'une certaine autonomie par rapport aux gouvernements en place. Le transfert de sacralité ne suffit pas à lui-seul pour légitimer la continuité au pouvoir, d'autant plus que les couches populaires ne sont pas particulièrement impliquées dans le rituel, mais les éléments clés de l'héroïsation de Morazán sont pérennisés car le cadre de référence centraméricain confère de la grandeur à l'identité hondurienne.

Conclusion du chapitre 1

Morazán est officiellement célébré comme la figure tutélaire d'un panthéon dont la dimension centraméricaine est appropriée dans chaque État. Au Salvador, on consolide la tradition inventée établissant que le peuple de prédilection du héros est le centre du projet de reconstruction de la Grande Patrie et au Honduras c'est avant tout l'étendard des valeurs républicaines qui est exalté car on veut combler le manque d'une oligarchie nationale. Alors que les acteurs salvadoriens ont choisi Morazán parce qu'il incarne l'idéal unioniste, les honduriens ont revendiqué le héros pour son origine et l'échelle centraméricaine ne fait que

[815] *La República*, Tegucigalpa, 22 septembre 1888, éditorial signé L.R. Un décret ordonne d'ailleurs la formation d'une collection de portraits de présidents de l'État (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 décembre 1888).

conférer plus de légitimité au culte. Dans les deux cas, la disparition des derniers *Coquimbos* oblige les gouvernements à élaborer une mémoire historique qui puisse être appropriée par les jeunes générations n'ayant pas connu le caudillo. Les statues de Morazán inaugurées ont une fonction pédagogique d'autant plus importante que le système éducatif commence à peine à être étendu, et les intellectuels sont chargés d'expliquer le sens à donner aux symboles dans des discours ou des articles de presse. Notre étude a montré que le culte héroïque illustre l'ordre social recherché (plus que le soutien populaire) en faisant participer, en plus des militaires, les sphères culturelles, la communauté éducative et les couches populaires urbaines, notamment au Salvador, ce qui correspond à la volonté de construire un régime constitutionnel en opposition au phénomène du caudillisme. Le héros guerrier est alors exalté non pas tant pour appeler à prendre les armes que pour renforcer la loyauté des soldats de métier envers l'État. L'accent mis sur le civisme prétend aussi effacer le poids de l'Église dans la société à l'heure des réformes de sécularisation. Une nouvelle phase d'effervescence commémorative est ainsi ouverte dans laquelle les élites veulent transformer la religiosité populaire en enthousiasme patriotique.

Chapitre 2. Le héros entre rhétorique et action politique

À l'échelle de l'Amérique Centrale, Morazán incarne l'idéal unioniste prôné par les gouvernements libéraux des années 1880, lesquels tentent de faire correspondre la narration héroïque au projet politique à concrétiser. Le récit élaboré en fait le modèle du soldat-citoyen prêt à se sacrifier pour la reconstruction de la Grande Patrie, mais une historiographie propre à chaque État est développée et diffusée. De cette manière, la dimension mobilisatrice du culte héroïque se complexifie, notamment à l'heure de prendre position face à une campagne unioniste menée depuis le Guatemala. Dans quelle mesure la différence entre rhétorique et action politique traduit-elle les contradictions entre les acteurs centraméricains autour de l'unionisme ?

II. 2. A. Construction du récit héroïque

Les gouvernements libéraux accordent une grande importance à l'écriture d'ouvrages historiques au caractère patriotique, au cœur desquels sont placés les héros. Morazán est exalté dans la plupart des ouvrages constituant la nouvelle historiographie officielle devant

servir de textes de référence pour l'enseignement public, sauf au Costa Rica. Au Salvador et Honduras, il s'agit de pérenniser les traditions inventées et au Guatemala et Nicaragua c'est une rénovation de la mémoire collective qui est recherchée.[816] Malgré les particularités locales des récits, tous les acteurs du culte inscrivent sa figure dans un panthéon universel, le consacrant comme le représentant centraméricain de principes considérés comme absolus. Jusqu'à quel point le héros peut-il incarner la dualité du cadre de référence identitaire ?

II. 2. A. a. Le héros au cœur des *Historias Patrias*

Les textes destinés à servir de référence à l'éducation publique se multiplient dès les années 1870 car l'école est envisagée comme un outil privilégié pour diffuser l'identité nationale élaborée par les élites auprès du peuple et la presse se fait le relais de cette préoccupation.[817] L'instruction est considérée comme une des tâches premières des gouvernements libéraux qui sont confrontés à un système éducatif quasi inexistant et sous tutelle ecclésiastique.[818] En rendant l'école obligatoire et laïque sur le modèle français, il s'agissait de former les citoyens mais E. Mendonça souligne les difficultés d'application des directives gouvernementales au niveau local, par manque d'enseignants qualifiés notamment.[819] De plus, selon I. Molina, les populations indigènes au Nicaragua comme les artisans et paysans costariciens n'ont pas vu d'un bon œil l'alphabétisation libérale car ils considéraient qu'elle avait pour objectif de transformer leur culture en un sens positiviste.[820] La résistance de ces groupes avait aussi des motifs économiques, les enfants allant à l'école ne pouvant pas participer aux tâches domestiques. Les guerres, les famines, les épidémies et l'éloignement des centres éducatifs ont aussi été des causes de désertion des couches populaires. Ainsi, la création d'un système scolaire structuré et centralisé n'a pas garanti une augmentation rapide de sa couverture.[821]

---

[816] Voir le tableau récapitulatif des auteurs d'ouvrages historiques en Annexe pour faciliter la lecture de ce chapitre (p. 520).

[817] *La Fortuna*, San Salvador, 15 septembre 1883, ―Influencia de la instrucciñn primaria en las costumbres, en la moral pública, en la industria y en el desarrollo general de la prosperidad nacional". Le caractère religieux de l'éducation est parfois revendiqué notamment au Nicaragua : *Expediente de cartas enviadas al Dr. Roberto* Sacasa (IHNCA: RS-Sección 1; 038, 1890).

[818] MENDONÇA, Émilie, « Un desafío liberal: construir una escuela centroamericana », in *Boletín AFEHC,* num. 54, 2012. Des lois avaient été émises durant la période conservatrice pour centraliser l'éducation publique mais l'effort est redoublé avec les gouvernements libéraux qui veulent en contrôler le financement à la place des municipalités. Le système est divisé en enseignement primaire, secondaire et professionnel (écoles élémentaires, supérieures et normales). Voir : INESTROZA MANZANARES, Jesús Evelio, *La escuela hondureña…, op. cit.,* p. 297; et LINDO FUENTES, Héctor, « Las primeras etapas del sistema escolar salvadoreño en el siglo XIX », in *Seminario Política, Cultura y Sociedad en Centroamérica*, Managua, 1997, p. 4.

[819] MENDONÇA, Émilie, *Construction du système éducatif…, op. cit.,* p. 587.

[820] MOLINA JIMÉNEZ, Iván et PALMER, Steven, *Educando a Costa Rica…, op. cit.*, p. 46.

[821] Même lorsque l'État a pris en charge le financement du système scolaire, pas plus de 9% du budget lui a été

Étant donné que la professionnalisation du métier d'historien n'existe pas encore, l'écriture du passé est alors soumise à la vie publique de l'auteur.[822] De cette manière, les débats historiographiques sont clairement inscrits dans les réflexions politiques alors développées. C'est avant tout l'État qui commande les ouvrages historiques et qui prend en charge leur publication, ce qui confirme l'intention des sphères du pouvoir de contrôler l'interprétation du passé à élaborer et à diffuser, complétant ainsi l'effort pédagogique réalisé à travers la statuaire. La plupart de ces œuvres ont en effet l'objectif d'être utilisées comme des textes de références dans les établissements scolaires de différents niveaux, de manière à ce que la mémoire officielle soit appropriée par le plus grand nombre. Il s'agit non seulement de légitimer le pouvoir alors en place, mais aussi de pérenniser les identités nationales. Toutefois, les programmes d'histoire officiels se sont limités à donner des objectifs généraux en définissant une liste de thèmes à aborder, ce qui octroyait de fait une marge de manœuvre importante à l'enseignant.[823] Il est donc d'autant plus difficile de savoir à quel point la fonction didactique des ouvrages historiographiques a réellement été utilisée.

Le récit patriotique libéral a été fondé sur l'opposition radicale entre les deux partis politiques, ce qui a empêché de voir la recherche de cohésion sous-tendant la construction de l'imaginaire national.[824] On observe d'ailleurs une circulation des *Historias Patrias* à l'échelle de l'Amérique Centrale. L'œuvre du guatémaltèque José Milla sert par exemple de référence historiographique au Honduras.[825] Les écoles nicaraguayennes utilisent le livret du citoyen écrit par Francisco E. Galindo pour le Salvador.[826] Ce phénomène tend à créer un récit de dimension centraméricaine et E. Mendonça souligne la résolution officielle d'utiliser le système éducatif pour unifier la région, non tant dans les lois que dans le contenu des manuels scolaires.[827] L'œuvre de A. Marure est d'ailleurs considérée comme un modèle pour les historiens libéraux de la fin du XIX^{ème} siècle, notamment L. Montúfar, alors qu'elle a

attribué, dont la plus grande partie était d'ailleurs destinée à l'éducation supérieure. Voir : LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « El pensamiento de los intelectuales liberales… », *op. cit.,* p. 51.

[822] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « La historiografia liberal… », *op. cit.,* p. 34.

[823] VIJIL GURDIÁN, Josefina, *Les conceptions de l'apprentissage de l'histoire chez les enseignants de l'école primaire au Nicaragua*, Université catholique de Louvain, 1998, p. 207.

[824] GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit*., pp. 112-113.

[825] Le gouvernement hondurien décrète l'achat de plusieurs exemplaires de son œuvre historique récemment publiée au Guatemala (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 27 mai 1880, ~~I~~nstrucciñn Pública: acuerdo por el cual el Gobierno se suscribe en doscientos ejemplares de la Historia de Centroamérica que está publicando en Guatemala el Seðor Don José Milla").

[826] Cette œuvre écrite sous la forme de questions-réponses et prônant l'union centraméricaine est d'abord publiée au Salvador (GALINDO, F., *Cartilla del ciudadano*, s/e, San Salvador, 1874) puis au Nicaragua (GALINDO, Francisco, *Cartilla del ciudadano escrita para las escuelas del Salvador y modificada para las escuelas de Nicaragua,* Managua, tipografia nacional, 1882).

[827] MENDONÇA, Émilie, « Un desafio liberal… », *op. cit.*

participé au dénigrement de l'image de Morazán.[828] Il faut ainsi prendre en compte les éléments de continuité qui ont été établis dans la construction des récits patriotiques au-delà de la nationalité ou affiliation partisane de l'auteur. Si l'écriture de l'Histoire est clairement inscrite dans des débats politiques, nous considérons qu'un véritable effort de compréhension et d'explication de la formation des États-nations est développé.[829]

Selon la philosophie de l'Histoire alors dominante, au caractère moral assumé, le regard porté sur le passé est avant tout un jugement des actions des grands hommes. Les élites centraméricaines s'intéressent particulièrement aux personnages ayant trait à la période fédérale qui est définie comme « l'âge héroïque » étant donné qu'il n'y a pas eu de conflits militaires contre la couronne espagnole durant le processus d'indépendance. Dans cette perspective, l'attention a été naturellement focalisée sur la figure de Morazán. La presse centraméricaine publie de nombreux articles d'opinion autour du personnage de même que des documents historiques le concernant accompagnés de commentaires, ce qui révèle l'importance accordée aux thématiques du passé dans l'opinion publique.[830] La portée des publications sous forme de livres n'en est que plus grande, et elles sont considérées comme des monuments textuels rendant hommage aux héros.[831] Cet effort historiographique s'inscrit dans la détermination des gouvernements de créer une mémoire historique, étant donné que les jeunes générations n'ont pas vécu elles-mêmes l'époque de la Fédération.

Notre étude de l'inauguration des statues de Morazán au Salvador et au Honduras a montré comment la sacralisation de l'idéal unioniste passe par l'exaltation du héros qui atteint

---

[828] Voir le prologue de l'édition de 1878 de *La Reseña* signé au Guatemala le 8 avril. Selon L. Montúfar le premier volume de l'ouvrage de Marure a reçu une grande publicité et l'édition s'est vite épuisée. Par contre le second tome n'aurait été lu que par très peu de personnes et les exemplaires en circulation auraient disparu (et c'est justement dans celui-ci que Morazán apparaît). Cette situation est due selon lui au changement politique opéré en 1839 car les conservateurs qui arrivent au pouvoir y étaient critiqués. L. Montúfar cherche à faire oublier la participation de Marure au gouvernement de Carrera et veut en faire un partisan de Morazán en mettant en relief les qualités concédées. Voir également : TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, estado y naciñn…, op. cit.,* t. 1, p. 94.

[829] Le conservateur Antonio Machado a également écrit une biographie de Marure (*La Nación*, Tegucigalpa, 9 octobre 1889). Quelques années plus tard, le gouvernement libéral du Guatemala charge Gómez Carrillo de compléter l'œuvre de José Milla, A. Marure et L. Montúfar, pour écrire l'Histoire de l'Amérique Centrale jusqu'à l'indépendance (*El Guatemalteco*, Guatemala, 7 septembre 1892, ―Se encarga Gómez Carrillo para hacer la Historia de Centroamérica hasta 1821").

[830] C. Braðas signe un article en exprimant clairement qu'il veut juger les actions de Morazán et de Carrera : *La hora dominical*, Guatemala, 8 octobre 1872, pp. 38-39. On reproduit par exemple une lettre écrite par G. Barrios à San Miguel le 8 juillet 1839 et adressée à A.-J. Cañas dans laquelle il nie avoir violenté les électeurs du département pour qu'ils votent en faveur de Morazán à l'élection présidentielle (*La Discusión*, San Salvador, 5 mars 1883). Des anecdotes sont également diffusées notamment celle qui raconte qu'à son retour d'exil, Morazán a eu une discussion avec le commandant d'un bateau sans lui révéler son identité afin de se faire une idée de l'accueil qui allait lui être réservé. Le commandant ne croit pas au retour de Morazán car il considère que les États sont alors unis entre eux mais lui confirme que son parti est encore fort (*La Paz*, Tegucigalpa, 16 août 1882, ―Misceláneas: un episodio interesante: enero 1842").

[831] *La Unión*, San Salvador, 9 décembre 1889, ―Por la uniñn", p. 1.

le statut de demi-dieu. Les références bibliques peuplent le discours héroïque mais nombre des acteurs du culte étaient francs-maçons ou avaient des affinités avec ce mode de pensée également religieux.[832] La franc-maçonnerie partage en effet une culture mythologique d'origine judéo-chrétienne et, en Amérique Centrale, elle ne se proclame pas athée.[833] La figure du Christ est d'ailleurs considérée comme un modèle par les francs-maçons, notamment L. Montúfar qui l'applique à Morazán. Les métaphores de la lumière et de la semence féconde, paraboles des Évangiles du Nouveau Testament, sont omniprésentes.[834] Le « Dieu des nations » mentionné de manière récurrente peut ainsi être interprété comme un dénominateur commun entre différentes sensibilités religieuses. Comme le soutient S. Herrera, l'instauration d'une religion civique n'est pas à comprendre seulement comme une opposition à l'Église catholique mais traduit la recherche d'une forme de religiosité laïque.[835] Cette culture providentielle ou téléologique est accompagnée d'une profusion de références à l'antiquité gréco-romaine, période considérée comme un commencement absolu faisant figure de rupture en même temps qu'elle permet d'envisager un âge d'or dans le futur.[836]

La narration héroïque concilie les références à l'antiquité notamment pour insister sur l'aspect guerrier et la rhétorique religieuse autour de la notion de sacrifice pour sacraliser le héros.[837] Selon G. Carrera, la hiérarchisation des panthéons héroïques serait ainsi :

> *Le résultat d'une transposition de l'Olympe mythologique, avec une influence non nulle de la religion chrétienne catholique, et sa cour céleste a conduit à une sorte de réductionnisme qui amenait à concentrer la condition héroïque sur « le Héros national », sorte de Zeus ou de demi-dieu en fonction duquel se mesurait l'héroïsme des aspirants.*[838]

---

[832] En 1898 est fondée au Honduras la première loge de la franc-maçonnerie hondurienne baptisée du nom de Morazán avec des acteurs du culte de premier plan tels que E. Martínez López, T. Miralda et J. Zelaya.

[833] Voir : GUZMÁN STEIN, Miguel, « Masonería, Iglesia Católica y Estado: las relaciones entre el Poder Civil y el Poder Eclesiástico, y las formas asociativas en Costa Rica (1865-1875) », *REHMLAC*, vol. 1, num. 1, mai-novembre 2009, p. 110; et VALDÉS VALLE, Roberto Armando, « Elementos para la discusión sobre masonerìa… », *op. cit.*

[834] Dans le cadre de la révolution française, M. Ozouf fait référence aux pratiques franc-maçonnes autour de la symbolique de la lumière et du « temple de la vertu » (OZOUF, Moza, *La fête révolutionnaire…, op. cit.*, p. 465). Ce sont des éléments que nous retrouvons fréquemment dans le cas de l'héroïsation de Morazán. Voir par exemple : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 22 mars 1883, "Conclusiñn del discurso de Ramñn Reyes en la entrega de la medalla de honor a Soto".

[835] HERRERA MENA, Sajid, « Una religiosidad cuestionada… », *op. cit*., p. 88.

[836] Les références à l'Antiquité sont aussi récurrentes parmi les révolutionnaires français : OZOUF, Moza, *La fête révolutionnaire…, op. cit.,* p. 464.

[837] J.-A. Beteta par exemple fait de Morazán l'initiateur de « l'Iliade centraméricaine » en même temps qu'il l'érige en « Dieu sur les autels de la patrie » : BETETA, José A., *Morazán y la Federación,* Guatemala, Imprenta de Silva,, 15 septembre 1887. La Bible et Homère sont deux références régulièrement mobilisées dans le cadre du 15 septembre. Voir par exemple : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 22 septembre 1882.

[838] CARRERA DAMAS, Germán, « Del heroìsmo como posibilidad… », *op. cit.,* pp. 31-48 : "El necesario ordenamiento de los héroes en el culto heroico, resultado de una transposición del Olimpo mitológico, con no poca influencia de la religión cristiana católica, y su corte celestial condujo a una suerte de reduccionismo que llevaba a concentrar la condiciñn heroica en "el Héroe nacional" suerte de Zeus o de semidiñs en funciñn del cual se gradúa el heroìsmo de los aspirantes". Cet auteur, qui étudie l'héroïsation de Bolivar au Venezuela, met

Ces références érudites ne sont pas accessibles à tous mais elles sont malgré tout utilisées par les élites qui y voient des exemples pour leur époque. Les gouvernements libéraux des années 1880 envisagent leur avènement comme des « révolutions » mettant un terme à la période conservatrice, même s'il ne s'agissait pas de faire table rase du passé comme le prétendaient les révolutionnaires français. I. Molina souligne d'ailleurs que le recours au monde gréco-romain en Amérique Centrale met en relief la difficulté d'inventer un passé spécifique, et considère que les allusions à la Bible sont utilisées pour une meilleure circulation des figures héroïques parmi les couches populaires.[839] Ce n'est en effet qu'avec l'effort pédagogique mené à la fin du XIX^{ème} siècle que la comparaison de Morazán avec le Christ est développée. La religion chrétienne fournissant les éléments clés des représentations sociales, on prétendait alors construire un culte véritablement national.

La rhétorique utilisée dans la narration héroïque s'inscrit à cette époque dans le courant du romantisme et l'identification de Morazán avec le Christ correspond à des codes littéraires.[840] Lord Byron et Victor Hugo, représentants de ce mouvement à l'échelle internationale, sont considérés comme des modèles d'exaltation à la fois poétique et patriotique. La référence aux ombres ou aux mânes, et l'emploi de l'expression « sortir de la tombe » par exemple, donnent vie au héros grâce à la grande place faite à l'imagination. De manière générale la poésie joue un rôle fondamental dans l'invention de la nation et en particulier dans la fabrique du héros.[841] La métaphore de la semence féconde notamment facilite un processus d'assimilation d'autres figures au Père fondateur et la rhétorique de l'immortalité, de la rédemption et de la réincarnation, en sortant les héros de leur contexte historique, permet une actualisation du sens de leurs actions.[842] Le langage poétique facilitant les comparaisons audacieuses est aussi utilisé dans les œuvres historiques, ce qui consacre le statut de demi-dieu de Morazán.[843]

---

en relief l'importance dans cette élaboration de la « conscience chrétienne catholique » d'une société peu institutionnalisée.

[839] MOLINA, Iván, « ¬Marte en un Bochinche"… », *op. cit.,* pp. 351-380.

[840] H. Umaña explique que les références à la lumière sont des clichés de la terminologie laudative depuis le néoclassicisme et que l'aspect romantique se trouve dans la manière personnelle d'assumer la relation à Morazán et l'emploi de termes tels que martyr ou demi-dieu. Voir : UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.,* pp. 121-122.

[841] RANDAZZO, Francesca, *Honduras…, op. cit.,* p. 42.

[842] Voir : PAILLER, Claire, *Mitos primordiales y poesía fundadora en América Central*, Ed. du CNRS, Paris, 1989, p. 37 ; et WÜNDERICH, Volker, *Sandino, una biografía política*, *op. cit.,* p. 7. Ces deux auteurs étudient l'héroïsation du guérillero nicaraguayen A.-C. Sandino.

[843] Morazán est exalté même dans des ouvrages historiques qui ne lui sont pas dédiés, ce qui confirme l'importance accordée à ce personnage. C'est le cas par exemple dans l'œuvre intitulée *Souvenirs salvadoriens* de José Antonio Cevallos. Voir : *La Fortuna*, San Salvador, 15 février 1883, ¬patriotismo".

II. 2. A. b. Historiographies salvadorienne et hondurienne

Au Salvador, c'est Rafael Reyes qui a été chargé par le gouvernement d'écrire l'histoire devant être diffusée dans les établissements d'enseignement publics.[844] La vie de Morazán y occupe une place importante et l'auteur identifie le héros à l'État notamment en soulignant la participation de soldats salvadoriens à ses victoires militaires. L'auteur insiste également sur l'accueil accordé aux *Coquimbos* suite à l'exécution du caudillo et sur le transfert des restes de ce dernier.[845] Toutefois, il mentionne le pacte secret signé entre les gouvernements guatémaltèque et salvadorien pour lutter contre Morazán lors de son retour d'exil et fait référence aux honneurs rendus à A. Pinto pour avoir dirigé l'insurrection au Costa Rica. La narration héroïque, simplifiée au maximum dans l'imagerie civique ou dans les discours politiques, est ainsi légèrement complexifiée à l'heure de rédiger des ouvrages entiers consacrés à l'histoire patriotique. L'intérêt historiographique tend à dépasser l'opposition partisane quand il s'agit de comprendre et d'expliquer les conflits du passé.

R. Reyes utilise malgré tout la figure de Morazán pour consolider l'identité locale. Pour l'exposition universelle de Paris en 1889, il rédige un travail destiné à présenter l'État du Salvador dans lequel il met en relief les caractéristiques attribuées à la nation en passant par le héros. Dans la description de la capitale salvadorienne, l'auteur accorde une place importante au parc Morazán où a été érigé le monument en son honneur qu'il qualifie de modeste, sans aucun doute en comparaison avec ceux du monde occidental.[846] L'historiographie élaborée complète ainsi l'effort des gouvernements pour faire reconnaître la nation internationalement en donnant un contenu historique à la religion patriotique. R. Reyes, avec d'autres hommes de lettres, a joué un rôle décisif en signant un manifeste au début des années 1880 dénonçant l'oubli dans lequel le héros avait été plongé et appelant à renouer avec les traditions inventées lors du rapatriement de son corps pour exalter le civisme du peuple salvadorien.[847] Il a aussi écrit une biographie de Morazán dans laquelle le modèle du soldat-citoyen est exalté non

[844] REYES, Rafael, *Nociones de la Historia del Salvador,* San Salvador, Imprenta del doctor Francisco Sagrini, 1885. En 1872, les habitants de la capitale salvadorienne avaient déjà remis à R. Reyes une couronne de lauriers pour le féliciter de son travail : *Corona de laurel al Dr. Reyes, felicitación de unos vecinos de la capital,* San Salvador, Tipografía salvadoreña, 6 novembre 1872 (AGN : Sección República, Fondo Supremo Gobierno, impreso. Subfondo Publicaciones Hemerográficas, otros impresos, manifestaciones, caja 2, exp. 65).

[845] *Idem*, chap. XIII. Une attention particulière est accordée aux batailles ayant eu lieu sur le territoire salvadorien (Gualcho, Mejicanos, Espíritu Santo, San Pedro Perulapán…).

[846] REYES, Rafael, A*puntamientos estadìsticos…, op. cit.* L'auteur détaille par ailleurs le déroulement du transfert du corps de Morazán et souligne l'hommage rendu par la ville de Santa Ana pour montrer l'étendue du culte. Il met en relief les péripéties subies par ses restes notamment à cause des invasions de l'État par Carrera, « ennemi de Morazán ».

[847] Il n'y a pas de date précise pour ce texte, écrit avant l'érection de la statue de Morazán au Salvador, peut-être pour la célébration du 15 septembre 1881. Il est publié dans : *La Juventud, Revista del Salvador*, 5e année, t. 3, 1882.

seulement pour le Salvador mais aussi pour l'ensemble de la région, l'idéal unioniste étant considéré comme un sentiment populaire.[848]

Au Honduras, c'est Antonio Vallejo qui a été chargé de l'écriture de l'Histoire par M.-A. Soto afin de servir comme texte d'étude dans les établissements publics.[849] L'auteur indique que le plan de l'œuvre ayant changé, le texte n'est pas adapté aux écoles primaires comme prévu initialement, mais à l'enseignement secondaire. Vraisemblablement, le gouvernement voulait une narration adaptée au plus grand nombre mais son élaboration étant complexe, le public auquel il est adressé est finalement restreint. A. Vallejo enrichit d'ailleurs son œuvre au cours des années jusqu'en 1892. De même que R. Reyes, l'auteur souligne le caractère guerrier du héros mais il met l'accent sur la victoire de La Trinidad ayant eu lieu en territoire hondurien, la considérant comme le point de départ de sa carrière politique, tel que cela a été gravé sur le monument de Tegucigalpa.[850] Les deux auteurs légitiment le combat armé mené par le héros au nom des valeurs républicaines et affirment que durant son exil, Morazán avait réajusté sa vision politique. La révolte populaire des costariciens est expliquée par le trait identitaire pacifique et l'épisode de la mort du caudillo est raconté comme un véritable sacrifice au nom du bien commun pour justifier le culte du héros-martyr. La sérénité de Morazán est mise en avant car il a marché devant le peloton en disant à Villaseñor « la postérité nous rendra justice ».[851]

La construction des statues de Morazán par les gouvernements salvadorien et hondurien est ainsi considérée comme l'accomplissement de la prophétie.[852] En intégrant les monuments dans le récit historique, c'est aussi la mémoire des administrations à qui on les

[848] *Idem,* pp. 25-27. Dialoguant avec l'historiographie dénigrant l'image de Morazán, R. Reyes justifie les emprunts forcés qu'a dû effectuer le caudillo au nom de sa « croisade libératrice ». Cet ouvrage fait l'objet d'un compte-rendu dans la presse espagnole, ce qui montre sa large diffusion. Voir : *La Ilustración Artística,* Barcelona, 29 juillet 1895.

[849] VALLEJO, Antonio, *Compendio de la Historia social y política de Honduras aumentada con los principales acontecimientos de Centro-América para uso de los colegios de 2e enseñanza de la República de Honduras*, Tegucigalpa, Tipografía nacional, 1882. L'ouvrage est dédié au chef de l'État et le prologue est signé le 27 août 1882, date anniversaire de son arrivée au pouvoir. C'est R. Rosa en tant que ministre de l'instruction publique qui charge A. Vallejo d'écrire l'Histoire officielle notamment parce qu'il a déjà compilé les documents historiques depuis 1821 (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 septembre 1878).

[850] *Idem*, pp. 345-346. Reprenant les qualités octroyées à Morazán y compris dans l'historiographie dénigrant son image, A. Vallejo souligne la formation autodidacte du caudillo et met en relation ses qualités physiques et morales.

[851] *Idem*, pp. 348-349. L'exécution du fils de Molina est envisagée comme l'élément déclencheur et l'épisode de trahison de P. Mayorga est souligné, de même que la tentative de l'épouse de ce dernier pour sauver Morazán. La célébration de la mort du caudillo est mentionnée et ses adversaires sont tous rassemblés sous le nom de « séparatistes ». L'auteur fait d'ailleurs de Morazán un ardent défenseur de l'indépendance en affirmant qu'il a lutté dès 1811 pour cette cause.

[852] *Idem*, pp. 349-350. Vallejo fait référence à d'autres mesures prises par le gouvernement de Soto pour rendre hommage à Morazán, notamment le décret du 30 janvier 1879 stipulant que deux portraits de lui avec ses trophées militaires soient placés l'un dans le salon des sessions de l'assemblée et l'autre dans le palais de l'exécutif.

doit qui est inscrite dans la postérité. L'identification du héros avec le Salvador est acceptée tout en mettant en avant les héros unionistes nés sur le territoire hondurien. Ainsi, le sens donné aux commémorations est pérennisé : le Salvador est le centre du projet unioniste, et le Honduras travaille à ses côtés. Toutefois, la figure du salvadorien Arce valorisée dans l'œuvre de R. Reyes est ici dénigrée et opposée à celle du sage hondurien Valle, révélant les particularités locales de chaque narration héroïque.[853] Une identification entre le libéralisme et l'unionisme en passant par le héros peut être observée mais A. Vallejo souligne qu'il ne cherche pas à faire l'apologie d'un parti politique et que sa mission est impartiale, comparant l'Histoire à un tribunal. L'auteur va plus loin que R. Reyes dans la complexification de son récit en n'hésitant pas à remettre en question la narration que Morazán a faite de ses actions dans ses Mémoires.[854]

R. Rosa a lui-même été chargé d'écrire la biographie de Morazán et de publier les manuscrits qu'il possédait des œuvres de Valle.[855] Il s'agit de donner des exemples de patriotisme à la population et les ouvrages historiques font partie du culte héroïque, ce pourquoi ses auteurs doivent eux-mêmes être célébrés.[856] La biographie de Valle écrite par R. Rosa sert de prologue à la publication des œuvres du « sage » et est reproduite sous forme de feuilleton dans les journaux honduriens *La Paz* en 1882 et *La Gaceta* en 1883. L'auteur regrette la mort de Valle comme une possibilité manquée d'apaiser la région, considérant que Morazán a été sans le vouloir responsable de la désagrégation de la Fédération, reprenant ainsi la narration de l'historiographie dénigrant son image. C'est la radicalité du gouvernement du caudillo qui est mise en cause car il incarne les « intransigeances de la révolution ». Rosa cherche à revaloriser le rôle des élites culturelles dans la construction de la nation afin de se mettre lui-même en valeur.[857] Il insiste sur le fait que le militaire doit être soumis aux lois, ce qui renforce la prétention des sphères proches du pouvoir de mettre fin au phénomène du caudillisme, dénigré comme un héritage indigène.

---

[853] *Idem*, pp. 288-294. Le rôle de Arce en faveur de l'indépendance est souligné mais c'est sa politique en tant que président de la Fédération qui est critiquée, de manière à justifier la lutte menée par Morazán.
[854] *Idem*, pp. 334-336.
[855] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 décembre 1881, ―Acuerdo en que se comisiona al Doctor Don Ramñn Rosa para que escriba la biografía del general Francisco Morazán y para que publique los manuscritos que posee de las obras del sabio Don José Cecilio del Valle." Il est prévu de publier la biographie de Morazán en mille exemplaires (*La Paz*, Tegucigalpa, 7 janvier 1882).
[856] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 20 avril 1883, ―Memorias de las secretarìas en los despachos de gobernaciñn, justicia y fomento presentadas ante el congreso". Il est par ailleurs affirmé que l'ouvrage sur Valle sera publié aux États-Unis, soulignant ainsi l'importance accordée au regard extérieur dans cette entreprise (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 avril 1883). Des articles sont dédiés à cet ouvrage y compris des années plus tard (*La Nación*, Tegucigalpa, 2 septembre 1889).
[857] Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 14 mars 1883 ; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 4 mai 1883. Rosa mentionne également les monuments érigés pour exalter le gouvernement de M.-A. Soto : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 mai 1883.

L'équilibre recherché dans le panthéon hondurien entre l'aspect civique et militaire, tel que nous l'avons dégagé pour les monuments inaugurés, est ici exprimé avec plus de force. La figure de Morazán décrite dans la biographie de Valle se résume à son statut de « soldat de la loi » dont le mérite est d'avoir laissé libres les élections présidentielles, menant à la victoire du « sage ».[858] Rosa affirme rechercher « la vérité historique » au-delà de son engagement partisan. Il s'adresse d'ailleurs directement au guatémaltèque L. Montúfar en lui demandant de poursuivre ses travaux historiques « sans être implacable et sans esprit de parti ». Ainsi, même s'il élabore un panthéon unioniste composé de représentants du libéralisme face à un ensemble de anti-héros conservateurs avec Carrera en tête, il ne dénigre pas totalement ces derniers considérant que les membres des deux partis luttaient honnêtement au nom d'un idéal.[859] De cette manière, il veut dénoncer les intérêts égoïstes qui motivent les conflits du présent. L'intellectuel joue ainsi le rôle du regard critique envers les sphères du pouvoir dont il fait lui-même partie.

Rosa meurt avant d'avoir terminé d'écrire la biographie de Morazán mais laisse une ébauche de la narration héroïque qu'il souhaitait élaborer.[860] Il explique clairement que son but est de faire du héros le modèle du soldat-citoyen « converti par amour de la patrie et du droit en éclair destructeur de la guerre. »[861] Contrairement au régime fédéral prôné par Morazán, Rosa considère que c'est une union centralisée dont a besoin l'Amérique Centrale et en opposition à l'historiographie salvadorienne, il revendique l'influence du Guatemala héritée du système colonial.[862] De manière générale, les libéraux de la fin du XIX^{ème} siècle ont estimé que la Constitution de 1824 n'était pas adaptée au contexte centraméricain, rejoignant sur ce point la position conservatrice de l'époque fédérale. Rosa va plus loin en expliquant le

[858] *La Gaceta*, Tegucigalpa 14 février 1883.
[859] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 8 juin 1883. Les articles de presse insistent sur l'opposition radicale entre les deux partis sans tenir compte du respect manifesté par Rosa envers les adversaires de Morazán (*La Paz*, Tegucigalpa, 7 janvier 1882). D'ailleurs, Rosa a ensuite considéré que son texte avait été critiqué dans des journaux locaux (RAMÓN, Rosa, *Morazán. Historia del Benemérito*, Tegucigalpa, Litografía López, Secretaría de Cultura y las Artes, 1996, pp. 13-14).
[860] Cette biographie est restée inédite et le manuscrit a été gardé par ses descendants. L'œuvre se termine sur le retour de Morazán au Honduras suite à la capitulation du Guatemala en 1829. Elle a été publiée pour la première fois en 1971 avec l'Institut Morazanique de Tegucigalpa.
[861] RAMÓN, Rosa, *Morazán…, op. cit.*, p. 98. La description des traits de caractère et du physique du héros renforce la prétention de dresser un portrait du citoyen idéal car même ses adversaires ont reconnu son charisme. Rosa raconte de manière très précise les batailles menées par Morazán, en comparant les diverses versions et en soulignant les erreurs tactiques commises par le héros, dans le but d'en faire le récit « objectif ». Il adopte ainsi une démarche historienne en comparant les sources et les diverses interprétations pour en proposer une explication personnelle.
[862] *Idem,* p. 34. Si l'auteur critique l'antagonisme « funeste » entre les deux partis, il n'en reste pas moins que le qualificatif de « barbare » est appliqué exclusivement aux conservateurs, notamment Mariano Aycinena méprisé pour son fanatisme religieux et Carrera qualifié de dictateur. Notons que Rosa, franc-maçon, adopte une posture ouvertement anticléricale en soulignant les crimes commis au nom de la religion.

« radicalisme généreux » du caudillo comme un élément libéral propre à cette période.[863] Bien que les discours politiques des libéraux dans les années 1880 revendiquent l'héritage de la Fédération, Rosa veut mettre en relief la rénovation de l'idéologie à partir des leçons de l'Histoire.[864]

La plus grande force de la figure héroïque consiste précisément en l'échec politique du personnage historique, puisque ce qu'il symbolise reste encore à construire :

> *Si les hauts dessins de l'indépendance et de la République avaient été accomplis parmi nous, sans aucun doute les faits et les idées de Francisco Morazán n'auraient pas aujourd'hui l'importance qu'ils ont. Si le sentiment national de l'Amérique Centrale avait été prononcé dans le sens d'assurer l'unité de la patrie et la réalité des libertés individuelles et publiques, si on avait obtenu cette conquête digne de notre siècle, Morazán serait aujourd'hui un personnage historique notable mais il ne serait pas, pour ses faits et pour ses idées, notre inspiration au présent et notre idéal pour l'avenir.*[865]

Une distinction est ainsi opérée entre le personnage historique et le héros : en assumant l'écriture de l'Histoire comme un guide pour le futur, on justifie le fait de sortir le caudillo de son contexte pour actualiser le sens à donner au symbole. C'est la dimension mobilisatrice du culte qui est mise en avant au nom du patriotisme centraméricain et des valeurs républicaines. La narration héroïque soutient la politique libérale de la fin du XIX^{ème} siècle notamment concernant la centralisation du pouvoir. L'institutionnalisation de l'armée est un point sur lequel Rosa insiste et la formation autodidacte de Morazán est relevée comme un trait de génie, ce qui justifie la prise en charge par l'État de l'éducation du peuple. Si la critique du personnage historique est autorisée, le héros-martyr est sacralisé et Rosa se compare d'ailleurs à un peintre réalisant le portrait du Christ en soulignant le respect religieux que Morazán lui transmet.[866] L'auteur recherche l'objectivité en soutenant ses propos avec des sources historiques et en dialoguant avec d'autres historiens mais il veut avant tout « parler à l'imagination du lecteur » grâce à son maniement de la rhétorique.[867]

---

[863] *Idem*, pp. 37-38.
[864] *Idem*, pp. 77-78.
[865] *Idem*, pp. 13-14 : ~~–~~Si el sentimiento nacional de Centro América se hubiese pronunciado en el sentido de asegurar la unidad de la patria y la efectividad de las libertades individuales y públicas; si se hubiese alcanzado esa conquista, digna de nuestro siglo, Morazán sería hoy un notable personaje histórico pero no lo sería, por sus hechos y por sus ideas, nuestra inspiración en lo presente, y nuestro ideal para lo porvenir".
[866] *Idem*, pp. 12-13. La phrase de M.-A. Soto faisant du testament de Morazán un document sacré est aussi citée en ce sens, ce qui consolide le lien entre discours politique et historiographie.
[867] Rosa utilise les écrits des acteurs du culte tels que R. Reyes (même s'il en critique certaines données) et A. Vallejo, mais aussi des adversaires de Morazán, notamment les Mémoires de Arce qu'il qualifie « d'œuvre de la perversion et du dépit », d'ailleurs contredites « avec calme » dans les Mémoires du caudillo. Il indique également que le général Cruz Lozano lui a fourni des documents importants accumulés durant les 8 années qu'il a passées aux côtés de Morazán avant sa mort. Rosa mobilise souvent la métaphore de la lumière et H. Umaña souligne le lien entre libéralisme et romantisme qui amène l'auteur à s'exprimer de façon subjective : UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.*, pp. 245-250.

II. 2. A. c. Historiographies guatémaltèque et nicaraguayenne

Au Guatemala, l'historiographie dénigrant l'image de Morazán est consolidée avec la publication en 1877 des Mémoires de Miguel García Granados, leader de la Révolution libérale.[868] Cet homme politique avait d'abord combattu aux côtés du caudillo, avant de devenir son adversaire et il veut expliquer sa conduite durant la période fédérale en faisant de son ouvrage un « mélange d'événements personnels et historiques » tout en aspirant à l'objectivité. Pour ce faire, il retrace l'ascension de Morazán telle qu'il l'a vécue, en affirmant que le caudillo jouissait au début d'un certain prestige au Guatemala. L'exil forcé de l'élite de la capitale est vivement critiqué, de même que la confiscation de ses biens, expliquant pourquoi il a finalement été haï.[869] M. García reconnaît les prédispositions de l'homme politique et militaire à atteindre un statut héroïque, mais dénonce son attitude une fois arrivé au pouvoir :

> *Je pense que Morazán a eu l'occasion (et il aurait dû en profiter) de jouer un grand rôle dans l'histoire de l'Amérique Centrale et d'acquérir une renommée que peu, ou peut-être aucun, à l'exception de Bolivar, n'ont obtenue dans l'Amérique espagnole. Si, après le triomphe, au lieu de se faire un persécuteur cruel et implacable, il s'était montré magnanime et avait été humain et juste, et avait tâché de concilier le parti vaincu et d'adoucir ses peines, je crois qu'il aurait reçu la bénédiction de la grande majorité du pays et sa conduite aurait été célébrée et admirée dans toute l'Amérique.*[870]

Malgré l'opposition entre les « exaltés » et les « modérés », l'auteur veut faire le lien entre les deux camps et considère avoir été membre du « parti libéral conservateur ». Comme dans l'historiographie écrite du vivant de Morazán, M. García soutient que ce sont les réformes radicales menées par son gouvernement qui ont provoqué la désagrégation de la Fédération en n'étant pas adaptées au contexte de la région, laissant alors la place à une période de « réaction véritablement *servile* et cléricale ».[871] Il affirme même que Morazán a exécuté le beau-père de Carrera devant sa femme et ses enfants et qu'il lui a ensuite coupé la

[868] GARCÍA GRANADOS, Miguel, *Memorias del General Miguel García Granados*, Guatemala, Biblioteca de cultura popular, Ministerio de educación pública, 1952, 4 tomes. Pour l'édition de 1877, c'est l'imprimerie du journal *El Progreso* qui a publié la première partie (t. 1 et 2), et l'imprimerie nationale la seconde (t. 3 et 4).

[869] *Idem*, p. 283. Il souligne que le fait de n'être pas né au Salvador a d'abord favorisé Morazán aux yeux des guatémaltèques. À l'attention des partisans du héros, il explique que si le décret d'expulsion a été pris par le congrès, le caudillo dominait alors la situation, ce pourquoi il en est responsable. L'auteur a lui-même été condamné à l'exil mais, pardonné, il revient au Guatemala.

[870] *Idem*, p. 284 : —Yo pienso que Morazán tuvo ocasión (y debió aprovecharla) de hacer un papel grande en la historia de Centro América y adquirir un renombre que pocos, o tal vez ninguno, con excepción de Bolívar, han alcanzado en la América española. Si después del triunfo, en vez de hacerse un perseguidor cruel e implacable, se hubiese mostrado magnánimo y hubiese sido humano, justo y procurando conciliarse al partido vencido y dulcificar sus penas, creo que habría recibido bendiciones de la gran mayoría del país, y su conducta habría sido celebrada y admirada en toda América".

[871] *Idem*, pp. 286-287. Il considère que la citoyenneté doit être forgée sur une transformation lente de la société grâce à l'éducation et à la pratique des institutions républicaines.

tête, la faisant bouillir dans une marmite d'huile pour la placer sur une pique aux yeux de tous.[872] Cet épisode sert à renforcer l'identification du caudillo avec la Barbarie et, en insistant sur les conflits qui ont opposé les anciennes provinces au Guatemala, M. García explique que c'est par devoir patriote de défendre son État qu'il a combattu Morazán. Le fait qu'un libéral participe à l'historiographie dénigrant le héros embarrasse les acteurs du culte, notamment R. Rosa, qui partage pourtant avec M. García les critiques envers la radicalité du premier libéralisme. Le plus important étant le symbole, Rosa estime que le guatémaltèque n'aurait pas dû écrire ses Mémoires motivées par des raisons personnelles.[873]

Dans le même temps, L. Montúfar a été chargé par le président guatémaltèque J.-R. Barrios de rédiger une œuvre historique sur l'Amérique Centrale. L'historien commence alors l'écriture d'un ouvrage monumental intitulé *Reseña Histórica de Centro América*, dont le premier tome paraît en 1878. L. Montúfar est également un homme politique actif qui a notamment représenté le Guatemala aux États-Unis. Il renonce toutefois à cette fonction au mois de septembre de l'année 1882 suite à un conflit avec J.-R. Barrios autour de la question frontalière avec le Mexique.[874] L. Montúfar continue malgré tout son entreprise et les tomes suivant de *La Reseña* sont publiés au Guatemala jusqu'en 1888, ce qui montre l'importance de l'écriture de l'Histoire au-delà des conflits politiques. Il rédige ainsi le texte qui est rapidement considéré comme la référence majeure de l'historiographie libérale. C'est également un ouvrage déterminant pour les partisans de l'héroïsation de Morazán en Amérique Centrale.[875]

Sa narration repose sur une vision bipolarisée opposant le parti libéral considéré comme une force progressiste au parti conservateur envisagé comme un mouvement rétrograde.[876] La dimension future envisagée dans l'écriture de l'Histoire fait du récit une

[872] R.-L. Woodward considère cet épisode comme un fait avéré même s'il souligne que M. Garcìa s'est trompé sur le nom de famille du beau-père de Carrera : WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera…, op. cit.,* pp. 116-117.
[873] RAMÓN, Rosa, *Morazán…, op. cit.,* pp. 121-122.
[874] L'ouvrage, initialement dédié à J.-R. Barrios, est composé de sept tomes, dont les cinq premiers ont été publiés avec l'imprimerie *El Progreso*, et les deux derniers avec celle de *La Unión*. L'auteur explique qu'alors que lui prônait une intervention des États-Unis pour tenter de sauvegarder la région de Soconusco, J.-R. Barrios souhaitait que le Guatemala règle seul la question et a ainsi signé un accord cédant le territoire au Mexique (voir l'introduction du t. VI). L. Montúfar est alors qualifié de « traître » dans la presse centraméricaine. Voir les numéros des 8 et 19 septembre 1882 de *Diario Oficial*, San Salvador; et *El Guatemalteco*, Guatemala, 25 septembre 1882. L. Montúfar a été obligé de s'exiler à plusieurs reprises, ce qui a renforcé son influence à l'échelle de l'Amérique Centrale. Il a notamment occupé des postes à hautes responsabilités au Costa Rica où il a participé au gouvernement de J.-R. Mora et de T. Guardia. Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El Salvador y Costa Rica… », *op. cit.*, pp. 111-117.
[875] La *Reseña* fait l'objet d'annonces publicitaires dans la presse jusqu'au Honduras. Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 18 février 1880. Il s'agit ici de la vente du second tome.
[876] Voir le prologue du tome VI. Pour autant, L. Montúfar inscrit son œuvre dans la continuité de celle de A. Marure, de tendance conservatrice. Les Mémoires de Morazán sont également une source utilisée, considérant

justification du projet politique que l'auteur veut mettre en place, qualifié de populaire face aux *serviles* désignés comme des « aristocrates ». Toutefois, L. Montúfar reproche au parti libéral un manque d'unité qui a poussé ses membres à se diviser autour de la figure de Morazán.[877] Ce dernier n'est pas non plus exempt de critiques : l'auteur estime qu'en refusant l'offre de dictature, le caudillo a perdu une opportunité d'augmenter encore sa renommée. Il en fait l'argument pour dire que Morazán n'avait pas d'ambition personnelle, alors que la majorité des acteurs du culte, notamment au Honduras, utilisent cet épisode au contraire pour vanter les valeurs républicaines du héros.[878] L. Montúfar assume sa prise de position politique en faveur d'un gouvernement autoritaire « progressiste ». Il exalte d'ailleurs les talents militaires du caudillo, radicalement opposé à Carrera personnifiant la « Barbarie ».[879]

L. Montúfar identifie totalement libéralisme et unionisme en passant par l'image de Morazán. La mort du héros est d'ailleurs expliquée par l'idéal incarné en faisant référence aux mythes identitaires costariciens.[880] L'exécution de Morazán conclut le troisième tome de la *Reseña* sur une métaphore chère aux franc-maçons : « le 15 septembre 1842, anniversaire de notre émancipation, au moment où le soleil plongeait dans le crépuscule a disparu la lumière qui depuis la colline de La Trinidad illuminait les libres. » Cet événement constitue ainsi une coupure chronologique dans le récit de L. Montúfar, confirmant la place privilégiée du héros dans la narration historique.[881] L'auteur s'intéresse également aux premiers hommages rendus à Morazán : le rapatriement de son corps est vu comme le souhait du Costa Rica d'accomplir une des dernières volontés du caudillo et comme la confirmation de son identification au peuple salvadorien. Toute l'entreprise historiographique de L. Montúfar est de sacraliser l'idéal unioniste en faisant de Morazán un symbole poussant à l'action, comme veut le faire

---

« qu'il ne peut y avoir de meilleur historien d'une bataille que le chef victorieux ». Il fait aussi référence aux œuvres de Arce et de Montúfar y Coronado dont il est parent, mais c'est essentiellement pour en faire la critique.

[877] *Idem*, p. 147. L'auteur réitère la critique à propos de l'État de Los Altos estimant que sa création aurait été bénéfique pour l'union centraméricaine en rendant les États un peu plus égaux en proportions.

[878] *Idem*, t. III, p. VI. Une autre erreur politique qu'il attribue à Morazán est de ne pas avoir écouté les suppliques de M. Gálvez pour contrer l'ascension de Carrera au Guatemala. L'auteur fait ainsi l'éloge de la volonté de paix et d'ordre du caudillo mais considère que la voie diplomatique n'était pas appropriée. Un article publié au Salvador fait référence à la version de L. Montúfar concernant cet épisode et souligne que Morazán a bien envoyé quelques militaires, mais sans succès, et valorise l'art de la guerre de Carrera. Voir : *La Fortuna*, San Salvador, 15 novembre 1882, "Episodio histñrico".

[879] *Idem*, p. 324 et p. 355.

[880] *Idem*, p. 638. Il fait référence au comportement odieux des soldats de Morazán envers la population, notamment envers les femmes dont ils auraient admiré « la blancheur et la beauté ». V.-H. Acuña souligne que cette œuvre compile les caractéristiques attribuées au peuple costaricien autour de la paix, du travail et de l'homogénéité de la population. Les valeurs libérales sont toutefois identifiées au Salvador. Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El Salvador y Costa Rica… », *op. cit.*, p. 115.

[881] Morazán est ainsi à la fois un héros historique et littéraire comme le souligne un article signé par « un centraméricain de Londres ». Voir : *El Orden*, Tegucigalpa, 24 octobre 1881. Il est indiqué que la Gazette internationale de Paris a également publié un commentaire de cette œuvre, révélant l'ampleur de la diffusion.

Rosa au Honduras.[882] Cet ouvrage a provoqué des réactions immédiates en Amérique Centrale : Rafael Campo, ancien président du Salvador résidant alors au Nicaragua, publie un article dans lequel il dénonce le caractère partisan de la narration, contraire à l'impartialité recherchée.[883]

Au Nicaragua, c'est José Dolores Estrada, général qui a dirigé la victoire de San Jacinto sur les flibustiers, qui est érigé en héros national à partir des années 1870. Il est célébré comme un « notable fils de Managua » pour en faire un héros véritablement national autour de la nouvelle capitale. Le 15 septembre est mis en relation avec le 14 septembre 1856, date de la bataille de San Jacinto, où s'est illustré J.-D. Estrada, dans une stratégie pour unifier le pays alors divisé par le localisme. Cette association permettait aussi « d'individualiser l'émancipation politique du Nicaragua » par rapport au reste de l'Amérique Centrale.[884]

À une époque où la guerre contre W. Walker est considérée comme un élément clé de l'identité nicaraguayenne, certains auteurs placent malgré tout le personnage de Morazán au cœur de la narration héroïque. C'est le cas notamment dans le texte scolaire publié en 1889 par José Dolores Gámez.[885] Selon la philosophie de l'Histoire partagée par l'ensemble des élites, l'auteur affirme écrire la vie des grands hommes pour les édifier comme des exemples à suivre. Tout en niant inscrire son œuvre dans une dimension partisane, il considère que l'objectivité absolue est impossible, voire même contraire aux propos d'un historien et

[882] Au Costa Rica, il a également fondé, avec ses fils Rafael et Manuel, un journal du nom de *El Semanal josefino*, et y publie de nombreux articles concernant la « nationalité centraméricaine ». Voir par exemple : *El Semanal Josefino*, San José, 17 novembre 1882, année 1, num. 1, ~~O~~piniones centroamericanas acerca de nacionalidad".

[883] Il prend l'exemple de la profanation de la tombe de Morazán par des soldats de l'armée de Carrera en 1863 que L. Montúfar décrit comme un outrage effectué par l'ensemble du parti conservateur : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année XII, num. 3 et 4, mars-avril 1948, ~~B~~reves anotaciones que podrán servir para hacer algunos comentarios sobre la reseña histórica del Dr. Lorenzo Montúfar y algunos de sus artículos reproducidos en El Termñmetro de Rivas", article de R. Campo signé le 12 juillet 1880 à Chinandega. L. Montúfar répond directement à cette critique en affirmant que si son ouvrage est un pamphlet contre les conservateurs, c'est que les actes qu'ils ont commis doivent être dénoncés. Sa réponse est signée au Guatemala le 10 août 1880. Ces articles sont publiés dans le journal *El Centroamericano* de la ville de Granada au Nicaragua.

[884] P. Fumero considère que c'est le poids de la religion sur le débat public qui amène à sacraliser le héros national : FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual… », *op. cit.*, pp. 307-349.

[885] GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de historia patria de la República de Nicaragua para uso de las escuelas primarias de ambos sexos*, Managua, Tipografía nacional, 1889, p. 4. La même année est également publié : GÁMEZ, José Dolores, *Historia de Nicaragua, desde los tiempos prehistóricos hasta 1860, en sus relaciones con España, México y Centroamérica,* Managua, El País, 1889. En 1894, cette œuvre a de nouveau été choisie comme texte de lecture pour les écoles primaires du Nicaragua. L'œuvre est réélaborée en 1900 pour lui attribuer une dimension centraméricaine destinée au même public : GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de Historia de Centroamérica para uso de las escuelas primarias*, Managua, Tipografia Nacional, 1900. À titre de comparaison, la figure de Morazán n'est pas mise en relief dans cette autre œuvre historiographique nicaraguayenne : AYÓN, Tomás, *Historia de Nicaragua, desde los tiempos más remotos hasta el año de 1852*, Granada, Tipografía El centroamericano. Le premier tome est publié en 1882, le deuxième en 1887 et le troisième en 1889.

explique qu'il envisage le passé à partir de l'idéologie libérale.[886] Son discours est teinté d'anticléricalisme et l'auteur affirme que c'est le Père Blanco qui a ouvert la fosse où était enterré Morazán 8 jours après l'exécution.[887] Même si Carrera est identifié au séparatisme et au fanatisme religieux, son rôle dans la lutte contre les flibustiers est revalorisé ; J.-D. Gámez témoigne un certain respect envers l'adversaire de Morazán comme le fait Rosa.[888] L'auteur soutient également que c'est un système centralisé qui aurait dû être adopté, expliquant l'échec de l'administration présidentielle du héros.[889] Il exalte avant tout les talents militaires du caudillo au service de l'idéal unioniste même s'il insiste sur les liens noués avec le peuple salvadorien en particulier.[890]

J.-D. Gámez cherche aussi à revaloriser le rôle du Nicaragua dans le projet centraméricain et met notamment en avant la participation de soldats nicaraguayens à la victoire de la Trinidad.[891] Il fait également référence à l'appel de nicaraguayens lancé à Morazán pour le supplier de revenir de son exil et mentionne le manifeste de P. Buitrago, alors chef de l'État, appelant au patriotisme centraméricain pour s'opposer aux prétentions de l'Angleterre sur la Mosquitia.[892] L'auteur affirme que Morazán avait établi un plan pour construire le canal interocéanique à travers le Nicaragua, et exalte aussi le rôle joué par le *Coquimbo* nicaraguayen M. Jerez dans la région.[893] J.-D. Gámez cherche ainsi à établir les éléments clés d'une revendication nicaraguayenne du héros et comme si le champ historique ne suffisait pas, il a aussi recours à la littérature. Quelques années auparavant, l'historien avait publié un roman intitulé *Amour et constance* dans le journal *El termómetro de Rivas* qu'il dirige entre 1873 et 1878. À travers une histoire d'amour, l'auteur raconte la création de la

[886] *Idem*. C'est le gouvernement nicaraguayen pourtant de tendance conservatrice qui publie 5000 exemplaires de son ouvrage historique. Ces œuvres de synthèse conçues pour l'enseignement primaire sont rédigées dans le style « socratique » sous forme de questions-réponses. Voir : KINLOCH TIJERINO, Frances, « La identidad en la historiografía didáctica nicaragüense », in *Revista de Historia de Nicaragua,* 2007.
[887] GÁMEZ, José Dolores, *Historia moderna de Nicaragua: complemento a mi Historia de Nicaragua,* Fondo de promoción cultural, BANIC-HISPAMER, Managua, 1993. Il se réfère au numéro du 31 octobre 1860 du *Diario Oficial* du Salvador.
[888] GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de historia patria…, op. cit.*, p. 95 et p. 104.
[889] GÁMEZ, José Dolores, *Historia de Nicaragua…, op. cit.*, p. 317. De même que L. Montúfar, il regrette la division du parti libéral qui a participé au fractionnement de l'Amérique Centrale. L'argument selon lequel la situation d'anarchie est aussi due à l'ignorance des masses est utilisé.
[890] *Idem*, pp. 307-322.
[891] GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de historia patria…, op. cit.,* pp. 84-91.
[892] *Idem*, pp. 97-100.
[893] GÁMEZ, José Dolores, *Historia de Nicaragua…op. cit.*, pp. 302-304. J.-D. Gámez estime que ce sont les politiques anticléricales du caudillo qui lui ont fait perdre son soutien populaire dans l'État du Nicaragua. Il souligne également la rivalité locale entre les villes de León et de Granada favorisant le phénomène du caudillisme (GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de historia patria…, op. cit.,* p. 319).

République Fédérale et fait de Morazán un héros romantique.[894]

II. 2. A. d. Insertion de Morazán dans un panthéon universel

Le contexte international des années 1880 fait foisonner la culture héroïque et les acteurs du culte de Morazán en profitent pour inscrire le héros centraméricain dans un panthéon universel. En 1882, la mort de Garibaldi est considérée comme un deuil non seulement pour l'Italie mais pour le monde entier. Le fait que Victor Hugo ait présidé les obsèques est envisagé comme une preuve de plus de la grandeur universelle du héros.[895] Plusieurs journaux centraméricains publient des articles concernant Garibaldi, ce qui révèle la circulation du modèle héroïque.[896] Cette valorisation est soutenue par les propos tenus par des intellectuels étrangers, notamment français, comme Michelet, qui juge que Garibaldi était le seul homme du XIX^{ème} siècle qui méritait le statut de héros. Sa figure est identifiée aux concepts de démocratie et de liberté, et l'idéal incarné est ensuite transposé au contexte centraméricain pour interpeller les acteurs politiques. Une certaine critique du transfert de sacralité recherché par le pouvoir peut ainsi être observée :

> *Que nos hommes publics se détrompent : leur œuvre sera toujours petite et stérile aux yeux de la postérité s'ils ne savent pas commencer par le début, autrement dit par construire une Patrie. Si le marbre et le bronze viennent d'immortaliser Morazán, si l'histoire réserve ses plus belles pages pour Cabaðas, Barrios et Jerez, ce n'est pas parce qu'ils ont donné leur nom à quelques escarmouches ou parce qu'ils ont atteint la prédominance sur quelques-uns de nos territoires malheureux, non, mille fois non, c'est l'idée, et rien de plus que l'idée qui leur a assuré la célébrité et la reconnaissance de leurs concitoyens.*[897]

En 1883, c'est le centenaire de la naissance de Bolivar qui est célébré, et la presse centraméricaine participe activement à cette commémoration en publiant toutes sortes d'articles autour du héros : commentaires de documents historiques, jugements écrits par des

[894] RÍOS QUESADA, Verónica, « De actualizaciones conflictivas y oficializaciones problemáticas. El conflicto contra Walker en la literatura nicaragüense y costarricense (1855-1934) », communication donnée au Congrès de LASA, Washington D.C., 2013. Voir aussi : AYERDIS, Miguel, « Visión histórico-literaria de la Granada decimonónica en Amor y Constancia de José Dolores Gámez », *Revista de historia de Nicaragua*, juillet-décembre 1997.

[895] *Diario Oficial*, San Salvador, 24 juin 1882. L'article est tiré du journal *La Estrella de Panamá*.

[896] *El Globo, periódico Eco de la juventud*, San José, 29 juillet 1882.

[897] *La Paz*, Tegucigalpa, 1 juillet 1882, "Muerte de Garibaldi" : "Que se desengañen nuestros hombres públicos: su obra será siempre pequeña y estéril a los ojos de la posteridad sino saben empezar por el principio, esto es por hacerse una Patria. Si el mármol y el bronce acaban de inmortalizar a Morazán, si la historia reserva sus páginas más bellas para Cabañas, para Barrios y Jerez, no es porque hayan dado su nombre a algunas escaramuzas o porque hayan alcanzado el predominio en algunos de nuestros infelices cacicazgos, no, mil veces no, es la idea, y nada más que la idea lo que les asegura la celebridad y el reconocimiento de sus conciudadanos". Certains articles sacralisent le héros en se référant aux reliques de Garibaldi (*La Paz*, Tegucigalpa, 21 octobre 1882). Les années suivantes, sa figure continue d'être l'objet de célébrations dans la presse (*El Quetzal*, Guatemala, 2 août 1892, "El aniversario de Garibaldi").

hommes de lettres, poèmes, etc.[898] Alors que la figure de Garibaldi a pris de l'importance avec la nouvelle de sa mort, celle de Bolivar était déjà une référence héroïque en Amérique Centrale au moins depuis le rapatriement de son corps en 1842. Son culte avait été poursuivi durant la période conservatrice, ce qui montre qu'il représentait un modèle approprié par toutes les tendances politiques.[899] Le centenaire a d'ailleurs été annoncé deux années auparavant pour solliciter l'organisation de célébrations officielles dignes de la mémoire du « Libérateur ».[900]

Toutes les Républiques sont aussi invitées à participer à la commémoration organisée au Venezuela.[901] La presse centraméricaine rend compte des festivités prévues dans cet État : on annonce l'inauguration de plusieurs statues de Bolivar ainsi que la création d'un panthéon national à Caracas pour garder ses restes. L'identification du héros avec le peuple vénézuélien est acceptée mais on souligne son universalité étant donné qu'il incarne des valeurs considérées comme absolues. À ce titre, il est placé aux côtés de Washington et afin de mettre en relief la relation entre les deux figures, une statue du héros étasunien est inaugurée à Caracas le jour même du centenaire de Bolivar.[902] C'est Antonio Guzmán Blanco qui dirige alors le gouvernement vénézuélien, et il est lui-même désigné comme « l'illustre américain, pacificateur et régénérateur ».[903] Selon G. Carrera, c'est ce président qui a été le premier à s'appuyer sur le « héros national-père de la patrie » de façon à consolider sa légitimité au pouvoir. Il a fait de Bolivar le symbole du libéralisme et même du fédéralisme, alors que

[898] Voir par exemple : *La Paz*, Tegucigalpa, 20 septembre 1882, "Proclamas de Bolìvar"; *El Guatemalteco*, Guatemala, 24 juillet 1883, "El centenario de Bolìvar"; et *El Guatemalteco*, Guatemala, 30 janvier 1883. Même la mort du médecin de Bolivar est annoncée : *El Mensajero*, San José, 4 janvier 1882, "Murió el médico de Bolívar". Cette profusion d'articles autour du héros continue les années suivantes : *La República*, Tegucigalpa, 11 octobre 1884, "El único cargo fundado de los que le han hecho al Libertador Bolìvar"; *La República*, Tegucigalpa, 23 juillet 1887 "La espada de Bolìvar"; *La Nación*, San José, 30 juillet 1888, "A Bolìvar, poema de Amadeo Madriz"; et *La Hoja del pueblo*, San José, 27 août 1892, "A Bolìvar, poema de Abigail Lozano."

[899] En 1867, le gouvernement hondurien de F. Dueñas a par exemple créé un parc portant le nom du héros. À San Salvador, c'est une statue de Bolivar qui a été érigée et une « société bolivarienne » a également été créée. Les intellectuels libéraux tels que R. Reyes ont publié des travaux sur Bolivar en tant que symbole d'union. Voir : LARDÉ Y LARÍN, Jorge, *Bolívar en El Salvador,* San Salvador, Ed. Sociedad Bolivariana de El Salvador, 1972. Bolivar est une référence héroïque mentionnée de manière récurrente dans les discours du 15 septembre. Voir par exemple : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 20 septembre 1871.

[900] *La Paz*, Tegucigalpa, 9 juillet 1881, "Centenario del Libertador."

[901] *La Paz*, Tegucigalpa, 19 octobre 1881, "Decreto del Jeneral Guzmán Blanco, Ilustre Americano, Pacificador, Regenerador y presidente de los Estados Unidos de Venezuela." E. Martínez, intellectuel hondurien, annonce qu'il fera le voyage : *La Paz*, Tegucigalpa, 30 décembre 1882, "Cartas para Honduras". L. Hernández a été envoyé pour représenter le Salvador : *Diario Oficial*, San Salvador, 18 mars 1884.

[902] *Diario oficial*, San Salvador, 26 novembre 1882, "Invitaciñn a la celebraciñn del centenario de Bolìvar en Venezuela". Les comparaisons entre Bolivar et Washington sont récurrentes, et les articles reproduits dans la presse centraméricaine proviennent souvent de journaux étrangers : *La Paz*, Tegucigalpa, 23 mars 1881 (article signé par Wanco depuis Philadelphie). D'autres hommages rendus à Bolivar à l'occasion du centenaire sont annoncés comme la bibliothèque portant son nom créée à Paris par des résidents sud-américains, démontrant l'universalité du modèle héroïque (*Diario Oficial*, San Salvador, 12 octobre 1882).

[903] L'élection de Guzmán Blanco à la présidence du Venezuela avait fait l'objet d'un article dans la presse hondurienne : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 1 mai 1881, "Guzmán Blanco".

c'était un système contre lequel le personnage historique s'était battu sa vie durant.[904]

Comme pour Morazán, on sort Bolivar de son contexte pour en faire un emblème de la politique alors menée même si l'opération est inversée en Amérique Centrale, les élites revendiquant désormais un gouvernement centralisé. Pour masquer ces manipulations idéologiques, Bolivar est avant tout célébré dans la presse centraméricaine comme l'incarnation de l'union dans un sens large et de la « démocratie universelle ».[905] Le statut de demi-dieu qui lui est octroyé donne lieu à une réflexion sur la nature religieuse des héros, certains estimant que les grands hommes remplissent des missions attribuées par Dieu.[906] Les journaux catholiques participent à ce débat dans le but de s'approprier les modèles héroïques.[907] D'autres en revanche en font des représentants de la franc-maçonnerie, reflétant les polémiques qui animent alors l'opinion publique.[908]

Certains auteurs centraméricains insistent sur la comparaison entre Bolivar et Morazán, comme c'est le cas dans le poème que R. Darìo a récité à l'occasion de la veillée littéraire organisée en 1883.[909] Morazán commence ainsi à être qualifié de manière récurrente de « Bolivar centraméricain ».[910] Au Salvador, l'hymne à Morazán composé par Miguel Plácido Peða compare les deux figures autour de l'idéal unioniste, malgré les différences entre les deux projets politiques.[911] La relation établie est consolidée notamment dans les discours commémoratifs du 15 septembre.[912] Comme le souligne X. Cuenin, la période de la Fédération étant considérée comme l'origine de la patrie en Amérique Centrale, Morazán remplace dans le panthéon les héros du processus indépendantiste. Le père de la patrie

[904] CARRERA DAMAS, Germán, « Del heroìsmo como posibilidad… », *op. cit.,* pp. 31-48.
[905] *La Paz*, Tegucigalpa, 13 septembre 1882.
[906] *La Paz*, Tegucigalpa, 14 septembre 1881, poème de Felipe Tejada « Oda a Bolívar ». Voir également le feuilleton intitulé « Le grain d'encens à Bolivar » écrit par Eduardo Calcaño sacralisant le héros : *La República*, Tegucigalpa, 12 avril 1884.
[907] Voir l'article intitulé « La religion et Bolivar » écrit pour l'anniversaire de la bataille de Boyaca dans : *El Católico*, San Salvador, 1 octobre 1882.
[908] M. Cálix soutient également que J.-D. Gámez, en suivant la tradition et sans s'appuyer sur des documents historiques, affirmait que Morazán formait un triangle franc-maçon avec Nicolas Raoul et T. Cabañas. Voir : CÁLIX SUAZO, Miguel, « Realmente fue masón José Francisco Morazán Quesada? », in *REHMLAC*, vol. 2, num. 2, décembre 2010-avril 2011.
[909] DARÍO, Rubén, *Al libertador Bolívar*, San Salvador, Imprenta de la ilustración, 1883.
[910] *La Nación*, Tegucigalpa, 4 octobre 1889, article signé par Rosa et tiré du journal guatémaltèque *Centro América ilustrada*.
[911] *La Palabra*, San Salvador, 15 mars 1882.
[912] Voir par exemple : *La República*, Tegucigalpa, 22 octobre 1887, ―Discurso oficial: don Guadalupe Milla en la ciudad de Santa Bárbara"; et *La República*, Tegucigalpa, 22 septembre 1888, discours de Rafael Alvarado (ministre de l'instruction publique et de la justice). La concordance historique du 15 septembre n'est d'ailleurs pas considérée comme le fruit du hasard, mais de la « logique des synchronismes » qui soutient l'opposition manichéenne entre deux forces : « cette date glorieuse a été associée dans l'histoire à la mort de Morazán pour qu'en même temps que nous bénissons la liberté, nous haïssions dans une haine irréconciliable les idées réactionnaires qui les combattent. » Voir : *La Paz*, Tegucigalpa, 9 octobre 1880, ―15 de septiembre" (article tiré du journal guatémaltèque *La Prensa*).

centraméricaine peut être comparé aux figures d'envergure internationale en liant étroitement les valeurs d'union et d'indépendance.[913] En plaçant Morazán aux côtés de Bolivar, il s'agit d'exalter la grandeur de l'Amérique Centrale. Rosa considère même que le premier incarne mieux la démocratie car il a refusé la dictature que le second a acceptée.[914] De cette manière, on veut non seulement inscrire un représentant centraméricain dans le panthéon universel, mais aussi lui attribuer une des meilleures places dans sa hiérarchisation.

Morazán est ainsi inclus dans une lignée de grands hommes internationaux pour justifier le culte qui lui est rendu en Amérique Centrale.[915] La hiérarchisation est notamment visible dans le cadre du 15 septembre : de manière générale, on mentionne en premier lieu une figure de renommée internationale, Bolivar est la référence la plus récurrente. Viennent ensuite les héros unionistes, notamment Morazán, pour illustrer le patriotisme centraméricain et, en dernier lieu, c'est l'État qui est représenté suivant la nationalité de l'orateur.[916] Cette perspective élaborée dans les discours politiques est renforcée par la toponymie : en 1882 au Salvador, une commission a été créée par la municipalité de la capitale pour choisir des noms à donner aux rues de la ville. Ceux de Bolivar, de Morazán et de Delgado ont été proposés.[917] Les trois échelles de référence identitaire sont ainsi représentées : l'universelle, la centraméricaine et la locale. À mesure que le temps passe et que se consolident les États-nation, les représentants de l'État sont de plus en plus mis en valeur. R. Reyes, pourtant acteur du culte de Morazán, ne mentionne pas son nom dans la liste de héros énumérée lors de son discours du 15 septembre 1886, et fait essentiellement allusion aux grands hommes salvadoriens tels que Delgado et Vasconcelos.[918]

La comparaison entre Morazán et Washington commence également à être développée, par exemple dans le discours de Guillermo Burchard, consul général des États-Unis au Honduras, à l'occasion du quatrième anniversaire de l'arrivée au pouvoir de M.-A. Soto, en 1880. Morazán est alors érigé en « Washington de l'Amérique Centrale » au nom du

[913] CUENIN, Xavier, « La conmemoraciñn del centenario… », *op. cit.,* pp. 2187-2188.
[914] RAMÓN, Rosa, *Morazán…, op. cit.,* p. 98. Rosa exprime clairement que la difficulté d'exalter le patriotisme centraméricain est due à l'absence de combats pour l'indépendance et donc de héros guerrier incarnant cette époque en comparaison avec les autres nations du continent.
[915] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 6 octobre 1880, ―Discurso de Ramñn Rosa por encargo del gobierno en el aniversario de la independencia". Des poèmes en l'honneur de Bolivar écrits par des intellectuels participant à la construction de l'imaginaire hondurien comme J.-J. Palma sont également reproduits.
[916] Voir par exemple le discours de A. Zuñiga reproduit dans : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 4 octobre 1880, et *La Paz*, Tegucigalpa, 25 septembre 1880. Si Bolivar est placé au dessus de Morazán, c'est parce qu'il incarne une dimension plus grande que le territoire associé au héros centraméricain, à savoir l'union continentale.
[917] *La Palabra*, San Salvador, 1 avril 1882.
[918] *El Pabellón salvadoreño*, San Salvador, 25 septembre 1886.

patriotisme.[919] La célébration de l'indépendance des États-Unis le 4 juillet fait d'ailleurs l'objet d'articles dans la presse centraméricaine, consolidant ainsi le modèle héroïque représenté par cet autre Père de la Patrie et révélant l'influence étasunienne dans la région.[920] Le pluriel utilisé (« des Bolivar, des Washington ») soutient la conception d'une « race » d'hommes supérieurs dont fait partie Morazán.[921] Soulignons que les héros mexicains tels que Morelos et Hidalgo, sont également des références récurrentes, probablement en reconnaissance du rôle joué par l'État voisin dans l'indépendance centraméricaine.[922] En 1872, la mort de Benito Juarez avait aussi donné lieu à une valorisation de son image dans la presse centraméricaine.[923] On voit ainsi apparaître des trios héroïques rappelant la trinité catholique, notamment Bolivar, Washington et Morelos, ce qui est sans doute à inscrire dans la revendication d'une identité américaniste.[924]

Le modèle de Napoléon est aussi utilisé pour exalter l'héroïsme de Morazán en comparant les rapatriements de leurs corps comme le fait L. Montúfar.[925] Leur retour respectif d'exil permet également d'effectuer un rapprochement entre les deux héros comme dans l'ouvrage de J.-D. Gámez.[926] L'affirmation selon laquelle le centraméricain provient d'une famille corse consolide le parallèle et permet d'en faire le représentant de la blancheur de la « race ». A. Grimaldi affirme ainsi : « Morazán était blanc et dans son profil semblait se révéler son origine corse, ressemblant un peu au type grec ».[927] Toutefois, si Napoléon est

[919] *La Paz*, Tegucigalpa, 2 octobre 1880, "Discurso de Guillermo Burchard". L'auteur insiste sur la mort tragique de Morazán, confortant la grandeur du héros, ce qui ne fut pas le cas de Washington, mort de maladie. Au Honduras, Cabañas est parfois également célébré comme « le Washington de la République d'Amérique Centrale », ce qui révèle que cette appellation est avant tout un élément de rhétorique servant à exalter l'honneur de la nation (*La Paz*, Tegucigalpa, 2 août 1882). Voir aussi l'article "Patriotisme" signé L. R. dans : *La República*, Tegucigalpa, 26 avril 1884.

[920] *El Pueblo*, San Salvador, 5 juillet 1882. D'autres figures étasuniennes, autant militaires que politiques, sont mentionnées. Voir également : *La Nación*, San José, 4 juillet 1888, "4 de julio, fiesta nacional de los Estados Unidos".

[921] *La Paz*, Tegucigalpa, 9 octobre 1880, "15 de septiembre".

[922] *La Palabra*, San Salvador, 15 septembre 1882, "Discurso pronunciado por Manuel Bertis, regidor honorario de la municipalidad".

[923] On informe des honneurs funèbres qui lui ont été rendus au Mexique. Voir : *Boletín Oficial*, Guatemala, 13 septembre 1872 ; et *Boletín Oficial*, Guatemala, 15 septembre 1872. Une comparaison entre B. Juarez et Morazán est développée dans le discours de Teodoro Moreno du 15 septembre 1882 : *Diario Oficial*, San Salvador, 3 octobre 1882. T. Moreno est l'un des premiers à avoir célébré Morazán au Salvador à Santa Ana en 1849, en mettant déjà en relation le héros et la célébration de l'indépendance. Il est devenu président de l'assemblée du Salvador et sa politique libérale est exaltée, ce qui souligne la continuité des acteurs du culte de Morazán. Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 18 février 1882.

[924] *El Tribuno*, San José, 24 septembre 1882. Si ce n'est pas un trio, c'est un duo, notamment Bolivar et Washington, comme dans le discours de L. Montúfar reproduit dans : *Revista La Enseñanza*, San Salvador, septembre 1884.

[925] MONTÚFAR, Lorenzo, *Reseña histñrica…*, *op. cit*., t. V, 1881, p. 652. L'historien souligne néanmoins qu'il s'agit d'une comparaison entre « petits et grands peuples ».

[926] GÁMEZ, José Dolores, *Historia de Nicaragua…, op. cit.*, p. 325.

[927] GRIMALDI, Antonio, « Morazán » (Quetzaltenango, 1863) in MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografia… », *op. cit*. C'est d'ailleurs par A. Grimaldi que le parallèle entre les deux figures élaboré par N.

toujours une référence utilisée dans l'historiographie libérale, reprenant le discours élaboré lors des premiers pas de l'héroïsation officielle de Morazán, sa représentation est désormais reléguée au second plan dans les articles de presse.[928] Dans une comparaison entre Napoléon et Bolivar, il est expliqué pourquoi la première figure est moins importante que la seconde : l'un représente l'empire et le second l'indépendance et la liberté, principes qui proviennent « de la tête et du cœur ».[929]

La diminution de l'importance de Napoléon comme modèle héroïque dans la presse semble révéler un affaiblissement du mythe guerrier dans l'opinion publique. Ce sont désormais les représentants de la République française qui sont considérés comme des références.[930] La mort de Léon Gambetta par exemple est pleurée comme un deuil de la « démocratie universelle. »[931] Les littéraires font également partie de la liste des héros à commémorer, tels que Lord Byron et Victor Hugo, parce qu'ils ont eux-mêmes participé au développement d'une culture héroïque.[932] Il en va de même avec les philosophes du siècle des Lumières, Rousseau en particulier.[933] Les travailleurs et les scientifiques sont aussi héroïsés, notamment dans un article signé par le cubain José Martí reproduit dans la presse hondurienne.[934] De nouveaux modèles héroïques sont ainsi mis en circulation, révélant la valorisation de groupes de la société autres que les militaires.

À la manière de T. Carlyle, certains intellectuels centraméricains établissent une classification des figures héroïques (prophètes, martyrs, prédicateurs, protecteurs…) de manière à y insérer autant les grands hommes reconnus internationalement que des

---

Raoul est diffusé en Amérique Centrale. Il reproduit cet écrit considérant que s'agissant d'un témoignage d'un étranger, son impartialité ne peut être mise en doute. Rosa affirme également que la famille de Morazán vient de Corse (Morazzani) du côté paternel et que du côté maternel, il s'agit d'une famille distinguée de Tegucigalpa. Il veut ainsi montrer que le héros a hérité des qualités des deux « races » à savoir notamment la diplomatie des italiens et le courage des espagnols (RAMÓN, Rosa, *Morazán…, op. cit.,* p. 98).

[928] Quelques articles lui sont malgré tout consacrés, ainsi que des poèmes, y compris au Costa Rica. Voir : *El Pueblo*, San Salvador, 4 mai 1882 (article sur l'art de la guerre en référence à Napoléon) ; *7 de noviembre,* San José, 12 mars 1889, "Poema en honor a Napoleñn". Napoléon est mis en relation avec le symbole de la révolution française, la marseillaise : *Costa Rica ilustrada*, San José, année 1, num. 4, 1 août 1887.

[929] *Diario Oficial*, San Salvador, 1 février 1882, "Napoleñn y Bolìvar", article de J. Vicente González. Une comparaison entre le rapatriement de chacun des deux corps est effectuée, l'auteur considérant que l'enthousiasme populaire était plus grand lors de celui de Bolivar.

[930] La fête nationale française du 14 juillet fait également l'objet d'articles dans la presse costaricienne notamment, considérant que la France est « la seconde patrie des libres de tous les peuples du monde. » : *Costa Rica ilustrada,* San José, année 1, num. 3, 15 juillet 1887. Voir aussi : *La Nación*, San José, 14 juillet 1888, "14 de julio, fiesta nacional en Francia".

[931] *La Paz*, Tegucigalpa, 19 janvier 1883.

[932] *Diario Oficial*, San Salvador, 16 septembre 1882, "Discurso pronunciado por Manuel Herrera en el palacio nacional en el dìa de la emancipaciñn polìtica de Centroamérica".

[933] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 23 septembre 1884.

[934] *La República*, Tegucigalpa, 17 mai 1884, "Vuelta de los héroes del polo". Le prologue est signé par J. Zelaya.

centraméricains, y compris des hommes politiques contemporains.[935] Au-delà de la légitimation du pouvoir, la culture héroïque développée sert à promouvoir une morale et un ordre social particuliers en faisant du héros le modèle masculin au quotidien. Ceux qui ont repris l'idéal unioniste « semblaient coulés dans un seul moule fabriqué par Morazán ».[936] L'emploi de la métaphore du moule montre à quel point les références héroïques créent un archétype du citoyen à la fois collectif et individuel.[937] Il s'agit de créer une nation homogène où peu de place est laissée à la différence. S'il existe un héroïsme féminin, il soutient la conception de la virilité de l'époque de façon à définir strictement la place et le rôle des femmes dans la société qui est de soutenir dans le domaine privé l'action publique des hommes.[938]

De manière générale, la narration héroïque repose sur le caractère guerrier de Morazán, et son identification à la période fédérale considérée comme l'origine de la patrie en fait l'équivalent des pères fondateurs des nations du continent américain. Sa dimension civique est également mise en relief mais une distinction est faite entre le personnage historique et le symbole à brandir. Nous avons montré que la plupart des auteurs ne cherche pas à reproduire le gouvernement « radical » de Morazán, mais à créer un consensus autour de valeurs considérées comme universelles, notamment la civilisation, le progrès mais aussi la démocratie qui fait son apparition. Si la perspective partisane n'est plus autant mise en avant à mesure que l'idéologie positiviste est partagée par une large culture politique, les variations autour du thème de Morazán se nationalisent. La fonction pédagogique des récits patriotiques est revendiquée malgré la complexité de la narration. Une véritable discussion historiographique est instaurée pour comprendre et expliquer les causes de la dissolution de la Fédération et les raisons de l'enracinement du caudillisme, mais les sphères du pouvoir

[935] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 22 septembre 1882, discours prononcé par R. Reyes le 15 septembre à l'Université Centrale.
[936] GRIMALDI, Antonio, « Morazán », *op. cit.* Cette conception est également utilisée pour d'autres figures, bien que de manière ponctuelle. Voir par exemple le discours prononcé par Joaquin Diaz le 15 septembre en représentation de la municipalité de Yuscarán, qui appelle à « ressusciter Lempira » au nom de la Liberté : *La República*, Tegucigalpa, 27 septembre 1884.
[937] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 23 septembre 1884, "Discurso pronunciado por el Doctor Don Alberto Uclés en nombre de la Corte Suprema de Justicia": Morazán est lui-même « coulé dans le moule de Washington et Hidalgo, San Martìn et O'Higgins ». Grâce aux dons des orateurs, tous les héros sont qualifiés de « nouveaux Christs » : *La República*, Tegucigalpa, 17 septembre 1887, "Discurso de Jerñnimo Zelaya, ministro de relaciones exteriores en el aniversario de la independencia nacional".
[938] Le 15 septembre 1873, le ministre de l'instruction publique du Nicaragua prononce un discours dans lequel l'héroïsme féminin est identifié à l'éducation des enfants en les préparant à devenir des citoyens. Voir : FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual… », *op. cit*. S'il est fait référence à Lucile Desmoulins par exemple, c'est en tant qu'épouse du révolutionnaire français Camille Desmoulins (*La Unión*, San Salvador, 7 décembre 1889, "Las heroínas de la revolución francesa", p. 3).

veulent avant tout utiliser l'écriture du passé pour légitimer leurs projets politiques.

II. 2. B. Dimensions mobilisatrices du héros centraméricain

À partir des années 1880, Morazán est officiellement reconnu comme un symbole unificateur qui s'inscrit dans les efforts effectués par les gouvernements pour reconstruire la nation centraméricaine. La dimension mobilisatrice du héros est recherchée y compris au Guatemala dans le cadre de la campagne unioniste qu'entreprend J.-R. Barrios par la force en 1885. À cette occasion, une revendication guatémaltèque du héros centraméricain est développée, mais l'opposition des autres pays centraméricains révèle des divergences concernant le projet politique à mettre en place. En quel sens les différentes historiographies nationales élaborées justifient-elles des actions politiques opposées ?

II. 2. B. a. Régimes libéraux et unionisme

Avec les Révolutions libérales, l'unionisme reprend de l'ampleur et les journaux officiels des États soutiennent que la fraternité centraméricaine doit être consolidée par l'établissement d'une seule constitution afin d'obtenir « paix, civilisation et progrès ».[939] La reconstruction de l'union politique est perçue comme une nécessité historique, autrement dit comme l'unique chemin menant la région à l'établissement d'une nation riche et prospère.[940] La situation politique héritée de la période conservatrice est vue comme totalement négative pour avoir favorisé le fractionnement de l'Amérique Centrale.[941] Au moment où ils prennent le pouvoir, les libéraux se veulent les restaurateurs de l'ordre remis en cause avec la désagrégation de la Fédération.[942] J. Amaya souligne l'importance du processus d'héroïsation de Morazán dans la continuité historique revendiquée officiellement dans les années 1880.[943] La célébration de l'indépendance et les rituels autour du héros sont des occasions propices pour les autorités d'affirmer leur sentiment unioniste.

Une des premières mesures prises par le gouvernement guatémaltèque issu de la révolution libérale en 1871 est de décréter un nouveau drapeau national, ce qui révèle

[939] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 6 janvier 1871.
[940] Voir : *Diario Oficial*, San Salvador, 23 mars 1882, discours de A. Contreras ; et *La República*, Tegucigalpa, 21 décembre 1882.
[941] *Diario Oficial*, San Salvador, 17 septembre 1875, ―Discurso pronunciado en el salñn del ejecutivo por el seðor licenciado don Fabio Castillo en el LIV aniversario de la independencia de Centroamérica".
[942] DÍAZ ARIAS, David et VIALES HURTADO, Ronny, « La felicidad prometida… », *op. cit.,* pp. 60-62.
[943] AMAYA, Jorge Alberto, « La reforma liberal… », *op. cit.*

l'importance accordée aux emblèmes.[944] Cette même année, le quetzal, l'oiseau symbole de la ville de Quetzaltenango, bastion libéral, est utilisé pour représenter l'indépendance de l'État guatémaltèque.[945] Les idées libérales sont propagées depuis le Guatemala vers le reste de la région grâce à la presse.[946] Même au Salvador, M. García Granados est célébré en tant que « libérateur » et des félicitations au nom du peuple de prédilection de Morazán sont adressées aux guatémaltèques pour avoir abandonné leur sentiment séparatiste.[947] C'est aussi une façon de nier le statut de pionnier du Guatemala en affirmant que le Salvador est déjà sur le chemin de la « civilisation », ce qui est à inscrire dans la lutte d'hégémonie traditionnelle.

De manière générale, la mise en place de gouvernements libéraux dans la région renforce les liens entre les États. Au Honduras, le renversement du conservateur de F. Dueñas en 1871 par J.-M. Medina, pourtant également de tendance conservatrice, est célébré dans les pays voisins comme un espoir pour la reconstruction de l'union.[948] Les messages de soutien des municipalités sont aussi reproduits dans la presse hondurienne, ce qui révèle l'importance du rôle encore joué par les autorités locales.[949] En 1876, l'arrivée au pouvoir du libéral de M.-A. Soto est également soutenue autant par les actes d'adhésion des municipalités du Honduras que par les messages de soutien des autres États centraméricains.[950] La légitimité des gouvernements est ainsi fondée à la fois sur l'échelle locale et régionale.

Plus le pouvoir des libéraux est consolidé et plus l'opposition entre les deux partis politiques est atténuée. On considère que les conservateurs qui prônent la construction de l'union centraméricaine partagent des idées libérales et que de ce fait, ils sont également héritiers de Morazán.[951] C'est la cause revendiquée par le parti adverse qui est dénigrée au nom de la loi du progrès mais non plus ses membres comme s'il s'agissait de les remettre sur le bon chemin selon une perspective évangélique. La célébration du 15 septembre est utilisée pour mettre en scène le consensus des élites autour de l'idéal unioniste, exprimé avec des termes tels que « lumière » ou « éternité ».[952] Au Guatemala, on souligne d'ailleurs qu'il

[944] *Boletín oficial*, Guatemala, 26 août 1871.
[945] Voir : *Boletín oficial*, Guatemala, 12 septembre 1871 et *Boletín oficial*, Guatemala, 28 novembre 1871.
[946] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 septembre 1871. Il s'agit ici d'un message de M. Garcìa Granados adressé au Honduras.
[947] *Boletín Oficial*, Guatemala, 26 septembre 1872, ―Testimonio de simpatìa al gobierno de Miguel Garcìa Granados".
[948] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 juillet 1871. L. Montúfar, en qualité de ministre des relations extérieures du Costa Rica, félicite le nouveau gouvernement au nom de la « fusion républicaine ».
[949] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 20 juillet 1871.
[950] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 novembre 1876. Y compris le gouvernement mexicain envoie des félicitations au nouveau gouvernement : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 octobre 1879, ―Mensaje de Porfirio Dìaz a Marco Aurelio Soto, contestaciñn de él".
[951] *La Unión*, San Salvador, 4 décembre 1889.
[952] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 septembre 1881, ―Discurso del Coronel José Marìa Aguirre para el 15 de

s'agit de la seule fête au caractère véritablement national, les autres ne célébrant que des partis, ce pourquoi elles sont abolies.[953] Au Nicaragua également, les discours commémoratifs utilisent la dichotomie établie entre civilisation et barbarie, tout en revendiquant une morale à la fois religieuse et politique.[954]

La commémoration du 15 septembre est désormais préparée minutieusement car on lui accorde de plus en plus d'importance dans la construction de la nation. Les gouverneurs des départements rédigent des rapports pour rendre compte du déroulement des festivités dans leur province qui sont publiés dans la presse officielle, ce qui confirme l'effort de centralisation et de diffusion des informations au sein des États.[955] Les autorités locales sont soumises aux directives du gouvernement central même si les municipalités des capitales jouent un rôle actif dans l'organisation de la célébration. Les habitants sont également sollicités pour rendre la fête solennelle en illuminant leurs maisons mais cette demande officielle n'est pas toujours exécutée car « les particuliers qui ont à cœur de répondre à l'invitation qui leur est adressée, ne sont pas nombreux soit par négligence, soit par manque de bonne volonté. »[956] Ainsi, malgré l'insistance dans les comptes-rendus sur l'enthousiasme du peuple, la participation de l'ensemble des citoyens au rituel civique s'est développée lentement.[957] La presse a participé à cet effort de valorisation du 15 septembre notamment en reproduisant systématiquement les discours prononcés.

Dès le milieu de la décennie de 1870, la construction de voies ferrées est envisagée en vue de la « modernisation » et de l'intégration de l'Amérique Centrale.[958] E. García souligne le paradoxe qui veut que l'implication des puissances étrangères dans le modèle de développement de la région soutienne le nationalisme officiel, du moins au début, puisque cela répond à l'idéologie positiviste.[959] L'investissement externe est légitimé par le rêve d'un train qui relierait les deux côtes atlantique et pacifique, malgré la contradiction entre les usages étatiques et privés de ce moyen de transport.[960] En 1882, le gouvernement salvadorien a organisé une fête pour l'inauguration de la ligne de chemin de fer entre Sonsonate et

---

septiembre." Auguste Compte, idéologue du positivisme, est d'ailleurs mentionné.
[953] *Boletín Oficial*, Guatemala, 11 août 1871.
[954] Il s'agit d'un discours prononcé par A. Obregón le 15 septembre 1871 au Nicaragua. Le texte est reproduit dans le numéro 45 de la *Revista de Historia* (San José, UCR, 2002), dans la section documentaire.
[955] Voir par exemple : *La Gaceta*, San José, 19 septembre 1882 ; et *La República*, Tegucigalpa, 17 septembre 1888.
[956] *Diario Oficial*, San Salvador, 21 septembre 1875, "Crñnica de las fiestas", pp. 2-3.
[957] Voir par exemple : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 20 octobre 1871, "Fiesta cívica".
[958] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 décembre 1876. Voir aussi : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.*, pp. 77-78.
[959] GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Poder polìtico, interés bananero…, op. cit.,* pp. 200-201.
[960] PAYNE IGLESIAS, Elizeth, « Identidad y nación: el caso de la Costa Norte e islas de la bahía en Honduras, 1876-1930 », en *Mesoamérica*, num. 42, décembre 2001, pp. 87-88.

Acajutla à laquelle sont invités des représentants des autres États. A. Contreras participe à ce « festival du progrès », ce qui montre d'une part le rôle de l'intellectuel qui justifie les décisions politiques au nom de grands principes, et d'autre part révèle les intérêts économiques soutenant l'idéal unioniste.[961] La voie ferrée inaugurée le 15 septembre 1884 au Guatemala illustre également la relation établie entre le développement des moyens de communication et l'union de l'Amérique Centrale. C'est aussi l'occasion de mettre l'accent sur le « degré de civilisation » de l'État.[962]

L'importance géostratégique de l'isthme est mise en avant, les élites centraméricaines étant alors convaincues que la région a la mission d'être le centre des échanges mondiaux.[963] Le canal interocéanique est un sujet récurrent dans la presse centraméricaine même si c'est du Panama dont on parle désormais plus que du Nicaragua.[964] F. Kinloch souligne la contradiction : si c'est le canal qui devait élever l'Amérique Centrale à la hauteur des autres nations « civilisées », il ne pouvait être réalisé sans la participation de ces dernières.[965] L'influence des États-Unis en Amérique Centrale et leur volonté de s'approprier le projet est un thème développé dans les articles de presse.[966] La lutte entre les britanniques et les étasuniens pour l'hégémonie dans la région centraméricaine a fait partie du conflit partisan, les conservateurs étant identifiés aux intérêts des premiers et les libéraux à ceux des seconds. L. Montúfar considère ainsi que le traité Clayton-Bulwer signé en 1850 pour départager le champ d'influence des deux puissances est la réalisation des idées de Morazán.[967] Face à ces prétentions d'ingérence, l'union hispano-américaine, qui met en avant les liens avec l'Espagne, devient un sujet de discussion récurrent.[968]

---

[961] *Diario Oficial*, San Salvador, 19 août 1882. De nombreux articles sont publiés concernant le chemin de fer comme moyen assurant la reconstruction de la Grande Patrie. Voir : *El Industrial*, San Salvador, 1 juin 1882, et *La República*, San Salvador, 21 décembre 1882, "Las vìas de comunicaciñn". Au Nicaragua également, le journal officiel publie des articles à ce propos : *Gaceta Oficial*, Managua, 21 octobre 1882, éditorial.

[962] *La República*, Tegucigalpa, 27 septembre 1884, "El 15 de septiembre en Guatemala". Cette perspective continue les années suivantes. Voir par exemple : *El Guatemalteco*, Guatemala, 20 octobre 1892.

[963] X. Cuenin souligne que la plupart des cartes réalisées au XIX^{ème} siècle avaient pour but de trouver un endroit stratégique pour la construction du canal (CUENIN, Xavier, « Representar e imaginar Centroamérica… », *op. cit.*).

[964] Voir : *El mensajero*, San José, 3 mars 1882 ; *La República*, Tegucigalpa, 27 mars 1886; et *Diario Oficial*, San Salvador, 3 octobre 1892.

[965] KINLOCH TIJERINO, Frances, « Civilizaciñn y Barbarie… », *op. cit.,* p. 267.

[966] *La Paz*, Tegucigalpa, 11 janvier 1882, "Último mensaje del presidente de los estados unidos respecto a América Central".

[967] MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*, San José, EDUCA, 1979, article XIV. Rosa considère également que les États-Unis sont un modèle institutionnel et tient des propos sévères contre le soutien apporté par le parti conservateur à l'influence britannique (RAMÓN, Rosa, *Morazán…, op. cit.,* p. 39). Le non respect du traité Clayton-Bulwer par les États-Unis est commenté dans la presse *: La República*, Tegucigalpa, 29 mars 1884, "los Estados Unidos infringen el tratado de Clayton Bulwer a juicio de Gran Bretaða".

[968] *La República*, Tegucigalpa, 18 octobre 1884, "Unión hispano-americana", éditorial signé L. R. Depuis les années 1870 plusieurs congrès de dimension continentale sont organisés. Voir : *Revista Foro*, Guatemala, 15 juin

F. Gracia insiste sur la participation active des acteurs latino-américains dans l'élaboration du discours de l'hispano-américanisme durant le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, autant pour consolider la cohésion identitaire à l'intérieur des États que pour la soutenir face au regard extérieur.[969] Si les espagnols ont utilisé cette idéologie pour asseoir l'empire spirituel de leur nation, en Amérique Latine elle a servi pour légitimer des projets patriotiques et civilisateurs en lien avec la religion catholique. Il s'agit donc d'un processus rétroactif : les acteurs centraméricains veulent insérer Morazán dans un panthéon universel pour valoriser la place de l'Amérique Centrale dans le monde, et le fait que des hommages rendus au héros soient reproduits dans la presse internationale, notamment espagnole, consolide l'universalité des valeurs incarnées.[970] Morazán est même nommé dans une liste héroïque énumérée lors d'un congrès d'étudiants espagnols à Londres en 1892.[971] La participation de l'écrivaine espagnole Emilia Serrano, baronne de Wilson, à l'exaltation de Morazán alors qu'elle effectuait un séjour en Amérique Centrale a contribué à cette diffusion.[972] D. Marcilhacy insiste sur l'importance des stéréotypes lyriques dans l'invention d'une « race hispano-américaine » et souligne que les références à l'Antiquité et au Nouveau Testament sont récurrentes, ce qui confirme la circulation transatlantique des codes littéraires utilisés pour construire les narrations héroïques.[973]

Les acteurs du culte de Morazán utilisent le héros pour soutenir l'unionisme qui est justifié par des raisons commerciales : l'Amérique Centrale doit peser dans le marché international pour démontrer au monde qu'elle est une nation viable. D. Díaz affirme même que l'identité commune est construite sur des éléments géographiques et économiques plus que culturels ou sociaux.[974] Le projet est légitimé au nom de l'idéologie du progrès et, comme

---

1876, num. 16, "Congreso internacional de los americanistas" ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 12 mai 1888, p. 1.

[969] GRACIA PÉREZ, Felipe, *Hijos de la Madre Patria. El hispanoamericanismo en la construcción de la identidad nacional colombiana durante la Regeneración (1878-1900)*, Zaragoza, Institución Fernando El Católico, 2011, pp. 19-20 et pp. 370-373. Ce discours s'inscrit dans l'invention d'une communauté culturelle transnationale dans laquelle les élites intellectuelles ont joué un rôle clé.

[970] Un concours organisé au Honduras prévoyant de récompenser, entre autres, une composition en vers libres chantant les gloires du héros fait l'objet d'un article dans : *El Correo Militar*, Madrid, 21 décembre 1888, "Certamen hondureño". Toutefois, alors que des étrangers peuvent participer aux autres prix littéraires, seuls les centraméricains sont invités à participer à celui concernant Morazán. Un dessin reproduisant la statue du héros à Tegucigalpa est aussi publié dans un journal barcelonais : *La Ilustración Hispano-americana*, Barcelone, 22 mars 1891.

[971] *El País,* Madrid, 17 octobre 1892, "El Centenario en Londres". Le nom de Morazán est déjà mentionné aux côtés de Bolivar, San Martín et Santander dans : *La Época*, Madrid, 4 juillet 1880.

[972] *La Ilustración Artística*, Barcelone, 21 juin 1897, "El General Francisco Morazán". Elle a écrit cet éloge suite à une discussion avec le fils du caudillo résidant au Nicaragua.

[973] MARCILHACY, David, *Raza hispana…, op. cit.,* p. 475. Le Quichotte de Cervantès fait partie des références héroïques littéraires hispano-américaines. Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 30 octobre 1882, vol. XII, num. 663 ; et *El Quetzal*, Guatemala, 9 septembre 1892.

[974] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.,* p. 251.

nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner, les francs-maçons ont joué un rôle important dans cette élaboration. L. Montúfar notamment, militant unioniste, est également un des fondateurs en 1871 du Suprême Congrès Maçonnique Centraméricain. R. Valle affirme d'ailleurs que l'union maçonnique régionale a été une réalité, contrairement à l'union politique.[975]

II. 2. B. b. Le projet unioniste de J.-R. Barrios : héritage de Morazán ?

Avec son élection à la présidence du Guatemala en 1873 et la mort de M. García Granados en 1878, J.-R. Barrios devient le « caudillo de la révolution de 71 » célébré à l'occasion de diverses festivités en particulier le 30 juin, date anniversaire de la Révolution libérale.[976] Les messages du président guatémaltèque sont reproduits dans la presse centraméricaine favorisant ainsi la circulation des idées dans la région.[977] Au Honduras notamment, on mentionne le statut de *Benemérito* et « régénérateur du Guatemala » accordé à J.-R. Barrios par l'Assemblée Nationale Constituante, ce qui en fait une des personnalités les plus importantes d'Amérique Centrale.[978] En 1880, M.-A. Soto lui attribue même le grade de général de division de l'armée hondurienne.[979] Dès 1881, J.-R. Barrios est également célébré pour son action en faveur de « la réhabilitation des classes populaires », en faisant surtout référence aux artisans.[980] L'influence croissante de Barrios, autant parmi les différentes couches sociales du Guatemala que dans le reste de la région, rend sa figure controversée de son vivant.[981] Bien que le gouvernement libéral recherche avant tout la centralisation du pouvoir, le leader est une personnalité à la fois politique et militaire qui soigne l'image de son soutien populaire, ce qui rappelle le charisme des caudillos.

En même temps que Barrios consolide l'État-nation guatémaltèque, il souhaite s'ériger

---

[975] VALDÉS VALLE, Roberto Armando, « Elementos para la discusiñn sobre masonerìa… », *op. cit*. Voir aussi : GUZMÁN STEIN, Miguel, « Masonerìa, Iglesia Catñlica y Estado… », *op. cit.*, p. 125.

[976] Le 30 juin est d'abord célébré comme le jour de l'arrivée au pouvoir de M. Garcìa (*Boletín Oficial*, Guatemala, 5 juillet 1872), et ensuite appelé « le jour de Monsieur le Président » : *Diario de Centro América*, Guatemala, 27 juin 1884. La mort de M. García donne lieu à une célébration de la figure : y compris la presse hondurienne publie des articles sur les honneurs funèbres qui lui ont été accordés (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 septembre 1878; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 octobre 1878). Sa mort est commémorée les années suivantes et sa figure est placée aux côtés de celle de J.-R. Barrios en tant que « chefs de la révolution » (*La Prensa*, Guatemala, 9 septembre 1880). En 1894, la municipalité de la ville de Guatemala décrète l'inauguration d'un buste en mémoire de M. García : AGCA (Guatemala) : Homenajes, estatuas, monumentos, bustos, B78.35 exp. 17941 leg. 756 fol. 7.

[977] *Diario oficial*, San Salvador, 4 juillet 1882, –Guatemala, El Salvador y Honduras".

[978] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 25 octobre 1876.

[979] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 12 novembre 1880. Voir aussi : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 31 juillet 1880, –Los vínculos entre Honduras y Guatemala", article signé L. R.

[980] *La Paz*, Tegucigalpa, 14 décembre 1881.

[981] *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 septembre 1882, vol. XII, num. 636, –El Sr General Barrios y sus detractores."

en médiateur de l'union et réalise des entretiens séparés avec R. Zaldívar et M.-A. Soto.[982] Au Honduras, on se réjouit de « l'amitié rétablie » entre le Salvador et le Guatemala et la presse salvadorienne considère que les trois États du nord de la région sont ceux qui peuvent apporter la paix en Amérique Centrale.[983] Ce sont des accords bilatéraux qui sont avant tout signés mais l'objectif affiché est d'unifier l'isthme.[984] En 1882, la circulation des imprimés entre les États centraméricains est officiellement favorisée à l'heure où le projet unioniste prend de l'ampleur.[985] Cette année-là, Barrios laisse temporairement le pouvoir à José María Orantes, qui célèbre son courage, peut-être selon la même stratégie politique que Morazán et Carrera en leur temps, qui consiste à s'éclipser un moment pour mieux faire ressentir le besoin de sa présence.[986] Au Honduras également, des documents sont reproduits dans la presse pour exalter le caudillo guatémaltèque.[987] Le manifeste de Barrios déclarant qu'il lutte pour « la prospérité et le progrès (*engrandecimiento*) du Guatemala » circule alors dans la presse hondurienne et la domination de cet État semble être acceptée.[988]

Le journal *El General Barrios* en particulier a pour objectif d'expliquer la campagne centraméricaine élaborée au Guatemala et s'adresse aux libéraux de la région.[989] La presse guatémaltèque officielle explique les différents modes de construction de l'union, contredit les arguments des séparatistes et profite des commémorations, notamment du 15 septembre, pour exalter l'idéal unioniste.[990] Il s'agit de démontrer que la grandeur de l'État guatémaltèque et sa prédominance sur la région n'ont pas diminué depuis l'époque de la colonie.[991] La fin de la dictature de T. Guardia au Costa Rica a permis de renouer les relations diplomatiques avec les autres États centraméricains.[992] Les journaux costariciens s'affrontent alors dans des polémiques pour ou contre le projet de J.-R. Barrios. Le journal *La Palanca* regrette que

[982] *Diario oficial*, San Salvador, 10 juin 1882.
[983] Voir : *La Paz*, Tegucigalpa, 5 juillet 1882, "Entrevista de los seðores presidentes de Guatemala y El Salvador"; *Diario oficial*, San Salvador, 17 juin 1882; et *El Pueblo*, San Salvador, 4 mai 1882.
[984] Voir : *Diario oficial*, San Salvador, 15 septembre 1882 et *El Pueblo*, San Salvador, 4 octobre 1882.
[985] *Diario oficial*, San Salvador, 15 juin 1882.
[986] *La Paz*, Tegucigalpa, 22 juillet 1882.
[987] Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 14 juillet 1882 ; et *La Paz*, Tegucigalpa, 12 juillet 1882.
[988] Ce manifeste adressé aux guatémaltèques est reproduit dans : *La Paz*, Tegucigalpa, 19 juillet 1882.
[989] *El general Barrios*, Guatemala, 3 mars 1883, lettre du Général Barrios adressée à ses « amis du parti libéral des Républiques de l'Amérique Centrale ». Les articles portant sur l'union centraméricaine dans ce journal sont récurrents tout au long de l'année 1883. Voir par exemple : *El general Barrios*, Guatemala, 6 janvier 1883, "La uniñn centroamericana" ; *El general Barrios*, Guatemala, 10 février 1883, "Los adversarios de la uniñn" ; et *El general Barrios*, Guatemala, 10 mars 1883, "Uniñn de Centro América".
[990] Voir : *Diario de las sesiones de la asamblea legislativa de Guatemala*, 12 mars 1883, "Nacionalidad centroamericana" ; *El Guatemalteco*, 15 septembre 1883 ; et *El Guatemalteco*, 19 septembre 1883.
[991] La mort de l'historien José Milla de 1882, par exemple, est pleurée comme un deuil des lettres centraméricaines. Les conservateurs Agustín Mencos Franco et Antonio Machado ont été choisis pour prononcer les oraisons funèbres (*Diario de Centro América*, Guatemala, 2 octobre 1882, vol XII, num. 639).
[992] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 4 octobre 1882, vol. XII, num. 641 ; et *La Gaceta*, San José, 20 septembre 1882, "Secretaría de relaciones exteriores".

l'unioniste (et acteur du culte de Morazán) J.-M. Castro soit ministre des relations extérieures, laissant ainsi croire à la possibilité de reconstruire la Grande Patrie.[993]

L'officialisation du culte de Morazán a lieu dans un contexte d'engouement de l'opinion publique pour l'union.[994] Le président hondurien a d'ailleurs convoqué une réunion des gouvernements d'Amérique Centrale pour discuter de la formation de la nation durant l'année 1882. L'année suivante, une assemblée centraméricaine est organisée mais sans succès à cause du retrait du Costa Rica, le gouvernement de cet État préférant « agir avec calme et maturité. »[995] L'idée de l'union est également liée à celle de la paix au Nicaragua.[996] Face à la détermination de J.-R. Barrios, un attentat est commis contre lui dont il réchappe. Le président guatémaltèque refuse de croire à une opposition de la société et en rejette la responsabilité sur « quelques misérables. »[997]

Au moment où se concrétise le projet centraméricain, nous pouvons dégager dans les discours des dirigeants honduriens une mise en garde contre l'utilisation de la force armée. Le 15 septembre 1882, Rosa publie un article dans le journal officiel du Honduras dans lequel il exalte Morazán et se lamente :

> *Ah ! On ne perçoit plus les pas martiaux du héros de Gualcho et de Las Charchas qui ne marchait pas aux combats comme un conquistador dictatorial mais, soldat de l'idée, il marchait là où l'honneur le réclamait non pas pour établir un pouvoir personnel corrompu, mais pour fonder et affirmer des principes, fonder et affirmer des institutions, pour donner forme à toutes les conséquences grandioses de l'Indépendance nationale au bénéfice de l'Amérique Centrale unie.*[998]

L'imposition de l'union centraméricaine par les armes n'est justifiée que si c'est au nom des principes républicains, ce pourquoi Morazán est célébré. Sans doute est-ce une interrogation concernant J.-R. Barrios : doit-il être considéré comme un conquistador ou comme un soldat de l'idée à l'image du héros ? En faisant appel à l'imaginaire national, Rosa laisse entendre que si le gouvernement hondurien ne se rallie pas à la campagne guatémaltèque, c'est qu'elle ne correspond pas à l'héritage de Morazán et qu'elle n'est donc pas légitime.[999] M.-A. Soto,

---

[993] *La Palanca*, San José, 24 août 1883, éditorial. Voir aussi : *La Palanca*, San José, 7 septembre 1883, "La tinta".

[994] *La Paz*, Tegucigalpa, 2 août 1882. M.-A. Soto déclare qu'il n'y a pas un journal centraméricain qui ne se déclare unioniste, même si certains le sont moins sincèrement que d'autres.

[995] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 avril 1883, "La dieta centroamericana".

[996] *La República*, Tegucigalpa, 16 février 1884. Joaquín Zevala est envoyé comme représentant du gouvernement hondurien au Nicaragua en ce sens.

[997] *La República*, Tegucigalpa, 3 mai 1884.

[998] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 septembre 1882, "La Independencia y la uniñn centroamericana" : "No se perciben ay! las marciales pisadas del Héroe de Gualcho y de las Charcas que no marchaba a los combates a guisa de conquistador dictatorial, sino que, soldado de la idea, marchaba a donde el honor le hacía sus reclamos no para fundar corruptor poder personal sino para fundar y afirmar principios, para fundar y afirmar instituciones, para formar en beneficio de Centroamérica unida, todos los resultados grandiosos de la Independencia nacional".

[999] *Idem.* Une énumération des anti-héros est aussi mentionnée avec Carrera en tête, sans doute pour rappeler le

qui finit par s'opposer clairement à J.-R. Barrios, est obligé de s'exiler au début de l'année suivante. Au Salvador, R. Zaldívar utilise également les mythes identitaires élaborés autour de Morazán pour exprimer son pessimisme concernant la création de la Grande Patrie.[1000]

Les dissensions concernant le mode de fonctionnement d'un gouvernement centraméricain font craindre une fois de plus l'échec de la formation d'une nation isthmique. J.-R. Barrios prônait un système centralisé autour de la capitale guatémaltèque et de sa propre personne, ce qui était justifié par des raisons économiques. Son objectif était de construire le canal interocéanique avant que les États-Unis ne le fassent et pour éviter que le centre d'influence de la région ne se déplace du Guatemala vers le Nicaragua.[1001] Face aux controverses générées par sa campagne dans les autres États, J.-R. Barrios décide d'utiliser la force pour l'imposer. Les gouvernements nicaraguayen et costaricien s'y sont opposés, mais c'est surtout le salvadorien qui élève la voix face à ce qui est considéré comme une tentative d'annexion.[1002] Quand l'invasion du Salvador est décrétée au mois de mars 1885, les héros unionistes sont alors mobilisés dans la presse salvadorienne pour appeler à prendre les armes et défendre la patrie.[1003]

Le gouvernement de L. Bográn installé au Honduras suite au départ de M.-A Soto est un fidèle soutien de la campagne guatémaltèque et de nombreux articles de presse sont publiés pour la défendre.[1004] On accorde des promotions dans l'armée considérant qu'il faut stimuler la carrière militaire et la division « Morazán » prend une importance particulière ; l'exaltation d'un héros guerrier révèle alors toute son utilité.[1005] Lors de la célébration du 15 septembre 1884, Hector Galinier, chef de l'État major hondurien, prononce un discours

---

passé séparatiste des guatémaltèques.

[1000] *La República*, San Salvador, 21 décembre 1882 : « Voilà les antipathies villageoises (*lugareñas*), les rancœurs profondes, les passions opposées qui ont déjà auparavant converti l'union centraméricaine en une vraie utopie, en un rêve irréalisable ; antipathies, rancœurs et passions qui ont détruit l'œuvre de l'éminent Morazán et ont empêché Jerez de réaliser la même grande pensée ».

[1001] Toutes les tentatives unionistes, y compris celle de Barrios, ont développé avant tout les thématiques de relations étrangères : CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.,* p. 63. On considère à cette époque que « le flibustier Walker ne se serait pas aventuré si l'Amérique Centrale avait été unie ». L'unité est donc considérée comme le seul moyen de faire face à des menaces extérieures et la dimension économique est un motif ouvertement évoqué. Voir : *La República*, Tegucigalpa, 25 avril 1885, "Uniñn centroamericana".

[1002] Voir : ACUÑA ORTEGA; Víctor Hugo, « Los cambios sociales… », *op. cit*., p. 314 ; et CUENIN, Xavier, « Representar e imaginar Centroamérica… », *op. cit*.

[1003] Article de Celio Zaldívar reproduit dans : *La Unión de Centro América*, Guatemala, 20 mars 1885.

[1004] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 mars 1884 et *La República*, Tegucigalpa, 6 septembre 1884, "Uniñn centroamericana" (reproduction d'un article du journal guatémaltèque *Diario de Centro América*). On informe que le thème de la fraternité centraméricaine a fait l'objet d'un article dans le journal madrilène *El Eco Nacional*, le regard extérieur légitimant également le projet (*La República*, Tegucigalpa, 11 octobre 1884).

[1005] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 mars 1884. Les promotions sont accordées à plusieurs militaires pour « leur honnêteté et subordination ». Voir aussi : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 18 juillet 1884, "Acuerdo en que se nombra algunos oficiales de la Divisiñn Morazán."

inscrivant la lutte de J.-R. Barrios dans la continuité de l'idéal unioniste de Morazán en tant que « nouveau rédempteur choisi par la providence » de manière à justifier l'adhésion du Honduras au projet guatémaltèque.[1006] H. Galinier a recours à tous les éléments clés de la narration héroïque, en particulier la métaphore la semence féconde et les talents militaires de Morazán puisqu'il s'agit de prendre les armes. Il termine son discours en glorifiant le 30 juin 1871, qu'il inscrit dans la continuité du 15 septembre, tout en exaltant le rôle du gouvernement hondurien qui seconde un tel projet. L. Bográn est d'ailleurs désigné comme le haut protecteur de la société des artisans de Tegucigalpa, en prenant exemple sur J.-R. Barrios, pour affirmer le soutien populaire dont il prétend bénéficier.[1007]

La dimension partisane de la figure héroïque est revendiquée au Honduras pour légitimer la campagne : c'est parce que les idées libérales sont celles du progrès que l'emploi de la force est justifié. La difficulté pour les élites est de convaincre le peuple à prendre les armes en faveur de l'union, et elles s'efforcent de faire de Morazán un symbole populaire en insistant sur sa lutte contre l'aristocratie et la dictature.[1008] Le 15 septembre 1884, lors de la remise du drapeau à la division « Morazán », le ministre de la guerre Rafael Alvarado prononce un discours aux pieds du monument du héros dans lequel il conjugue la date et le lieu pour exalter le devoir patriotique des soldats.[1009] En cette même occasion, dans la ville de Juticalpa, un représentant de la division « Morazán » exhorte les centraméricains à renouer avec le combat du héros.[1010] À l'encontre de l'utilisation faite par M.-A. Soto, les traditions inventées sont alors employées avec insistance pour tenter de convaincre que le projet correspond aux aspirations du peuple hondurien malgré l'acceptation du leadership du Guatemala. Le gouvernement de L. Bográn doit lui-même être célébré pour concrétiser la volonté populaire.[1011]

Au Guatemala, les messages d'adhésion du Honduras sont publiés dans la presse pour insister sur le soutien apporté à J.-R. Barrios.[1012] En véritable caudillo, ce dernier adresse un

[1006] *La República*, Tegucigalpa, 27 septembre 1884. Le discours de H. Galinier prononcé dans le salon du Palais National est également reproduit dans : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 septembre 1884.
[1007] C'est sous le gouvernement de L. Bográn que l'école d'Arts et métiers a été créée. J. Zelaya, homme politique proche du pouvoir, prononce le discours du 15 septembre au nom de la société de secours mutuel des artisans de Tegucigalpa qui a offert une épée honorifique au président (*La República*, Tegucigalpa, 4 octobre 1884).
[1008] *La República*, Tegucigalpa, 20 septembre 1884, discours de Hipólito Moncada prononcé le 15 septembre au nom de la municipalité. Dans l'éditorial signé L. R., Morazán est « le champion de la liberté, la terreur des aristocrates et des despotes, et le père des peuples ».
[1009] *Idem*, discours de R. Alvarado prononcé le 15 septembre.
[1010] *La República*, Tegucigalpa, 22 novembre 1884, discours prononcé par D. B. Tamaya. Ce discours aurait été applaudi bruyamment.
[1011] *La República*, Tegucigalpa, 7 mars 1885, éditorial signé L. R.
[1012] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 8 mars 1885.

manifeste aux peuples de l'Amérique Centrale pour expliquer qu'il agit au nom de la cause unioniste sans que l'ambition de commandement n'ait d'influence sur lui. Il fait également référence aux grands hommes de la région tout en prenant soin de ne pas les nommer, chacun pouvant mettre les noms désirés derrière cette exclamation : « pour la mémoire des pères de l'indépendance, pour les cendres vénérées de nos pères et pour le sort et l'avenir de nos enfants ».[1013] J.-R. Barrios lui-même n'utilise pas la référence à Morazán alors que les usages politiques du héros se complexifient dans le cadre de sa campagne unioniste.[1014]

II. 2. B. c. Une revendication guatémaltèque du héros

Il semble que la ville de Quetzaltenango, bastion libéral et cœur de la région de Los Altos dont Morazán avait soutenu l'indépendance, soit le premier endroit au Guatemala où le héros ait été revendiqué. Déjà avant la Révolution libérale, Antonio Grimaldi, émigré salvadorien, y avait prononcé un discours en 1863 qui est rapidement converti en texte de référence du culte héroïque.[1015] L'orateur assure qu'en raison de ses principes démocratiques, il ne voulait pas élever un homme au-dessus de ses concitoyens mais qu'il ne pouvait pas faire autrement dans le cas de Morazán qu'il ne peut comparer qu'aux héros du monde occidental. A. Grimaldi soutient qu'à l'exception de l'élite guatémaltèque, les adversaires du caudillo témoignent du respect envers Morazán car ils reconnaissent eux-mêmes ses vertus, ce qui lui permet de définir le héros comme « l'expression morale de son époque élevée à son plus haut développement ». L'identification partisane est présente mais les qualités exaltées en font une figure admirée par l'ensemble de la société.[1016]

Il faut attendre les années 1880 pour que ce jugement soit plus largement partagé par l'élite guatémaltèque. L. Montúfar notamment prend la plume sans hésiter à tourner en ridicule la sanctification des adversaires du héros.[1017] La narration héroïque développée dans

[1013] *La República*, Tegucigalpa, 25 avril 1885. Il s'agit du manifeste intitulé « Vive la République de l'Amérique Centrale » signé par Barrios. Un autre article intitulé « manifestation publique de soutien au projet unioniste de Justo Rufino Barrios » est également reproduit.
[1014] A. Grimaldi affirmait d'ailleurs qu'un sculpteur était tombé en disgrâce auprès de Barrios pour lui avoir offert une statue de Morazán : *Revista conservadora*, Managua, juillet 1961, 2 (10), "Diario ìntimo de Enrique Guzmán".
[1015] GRIMALDI, Antonio, « Morazán », *op. cit*.
[1016] A. Grimaldi a été un ennemi personnel de Zaldìvar mais n'avait pas non plus beaucoup d'estime pour J.-R. Barrios. Il aurait également dénigré la figure de Jerez, ce qui révèle les conflits au sein du parti libéral à l'échelle de l'Amérique Centrale : *Revista conservadora*, Managua, juillet 1961, 2 (10), "Diario ìntimo de Enrique Guzmán".
[1017] *La Prensa*, Guatemala, 29 avril 1880. L. Montúfar cherche à détruire l'interprétation établie dans une brochure publiée par José C. López dans laquelle la figure de Cornejo est valorisée face à Morazán. Voir également : *La Prensa*, Guatemala, 3 juin 1880, "Funcionamiento de Centro América".

les autres États commence ainsi à être diffusée au Guatemala.[1018] En 1882, on affirme que la rupture politique instaurée par la Révolution libérale renoue avec le combat de Morazán.[1019] Le symbole unioniste est revendiqué et la presse guatémaltèque reproduit des apologies prononcées par des orateurs centraméricains.[1020]

En 1885, la presse multiplie les articles annonçant la concrétisation de l'idéal sacralisé et la figure héroïque est utilisée pour légitimer la campagne unioniste menée depuis le Guatemala.[1021] La municipalité de Supango exprime son soutien à « l'illustre successeur de l'immortel Morazán » et inscrit le caudillo guatémaltèque dans le panthéon universel au nom de l'idéologie du progrès.[1022] Le fait que le gouvernement de L. Bográn ait été l'un des plus fidèles soutiens de J.-R. Barrios facilite l'identification de sa lutte avec celle de Morazán malgré les différences fondamentales entre les deux conceptions de la nation centraméricaine, l'une étant centralisée, l'autre fédérale.[1023] Des auteurs guatémaltèques comme J.-A. Beteta non seulement publient des articles de presse mais écrivent aussi des ouvrages pour faire de J.-R. Barrios un héritier du héros centraméricain.[1024] Notons toutefois que L. Montúfar ne se prononce pas ouvertement, son conflit politique avec le président l'ayant mené à l'exil.

Morazán, suivi des *Coquimbos* Jerez (nicaraguayen), Cabañas (hondurien) et parfois G. Barrios (salvadorien), accompagnés du guatémaltèque Barrundia constituent la liste de héros régulièrement mentionnée pour insister sur la portée centraméricaine de la campagne. Notons l'absence de représentant du Costa Rica, ce qui révèle la difficulté d'associer cet État à l'idéal unioniste.[1025] L'appropriation guatémaltèque du panthéon centraméricain, de la même manière qu'au Salvador et au Honduras, participe à un transfert de sacralité : étant donné

[1018] Un article publié en 1880 reprend tous les éléments clés, en particulier la métaphore de la semence féconde, la comparaison avec les héros de l'Indépendance à l'échelle du continent, et l'identification entre libéralisme et unionisme. L'auteur insiste sur l'épisode de l'exécution de Morazán en soulignant sa sérénité face à la mort, le transformant en héros-martyr et prophète de la nation. Cet article intitulé « 15 septembre » (signé « G. ») est publié dans : *La Prensa,* Guatemala, 16 septembre 1880 et reproduit dans : *La Paz*, Tegucigalpa, 9 octobre 1880.
[1019] *Diario de Centro América*, Guatemala, 4 octobre 1882.
[1020] Le discours prononcé par L. Hernández à San Salvador le 14 janvier 1883 est reproduit dans : *El General Barrios*, Guatemala, 27 janvier 1883, ―Uniñn de Centro América, la Nacionalidad."
[1021] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 17 mars 1885, ―la voz de la juventud de Centro América". Des poèmes à la gloire de Morazán sont également reproduits, comme celui de Manuel Valle intitulé « L'union centraméricaine » (*La Unión de Centro América*, Guatemala, 24 mars 1885).
[1022] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 19 mars 1885. La municipalité de Mazatenango jure également à J.-R. Barrios de soutenir son combat comparé à celui de Morazán (*La Unión de Centro América*, Guatemala, 17 mars 1885).
[1023] Le décret par lequel Barrios prend le commandement de l'Amérique Centrale est reproduit dans la presse hondurienne : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 3 août 1885. C'est l'occasion de rappeler que la Constitution du Honduras qualifie l'État de « section désagrégée de la République de l'Amérique Centrale ».
[1024] Voir : *La Unión de Centro América*, Guatemala, 16 mars 1885, ―Uniñn y libertad", article de J.-A. Beteta ; et BETETA, José A., *La Unión de Centroamérica*, Guatemala, s.n., 1885.
[1025] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 26 mars 1885, lettre écrite par le maire de Concepción adressée à J.-R. Barrios. Barrundia est le représentant de la branche radicale du libéralisme de la période de la Fédération même si des conflits l'ont opposé à Morazán.

l'échec du projet de Morazán, la gloire de sa concrétisation revient à son héritier J.-R. Barrios qui est autorisé à effectuer les modifications nécessaires.[1026]

La revendication du héros centraméricain au Guatemala est utilisée d'une part au sein de l'État, principalement par les municipalités de la région de Los Altos, pour élaborer une tradition unioniste, et d'autre part envers le reste de la région pour justifier l'emploi de la force. L'identification de Morazán au peuple salvadorien a été mise en relief dans le but d'obtenir l'adhésion de cet État au programme guatémaltèque.[1027] Cette rhétorique est employée de manière récurrente durant le mois de mars alors que l'invasion du Salvador a commencé. Un manifeste signé par des soldats de l'armée guatémaltèque exhorte les salvadoriens à se souvenir que Morazán leur a légué ses cendres pour affirmer qu'ils ont le devoir de participer à la reconstruction de la nation centraméricaine.[1028] Ce discours est soutenu par la prise de position en faveur de la campagne unioniste de la part du salvadorien F. Menéndez, libéral exilé au Guatemala.[1029] Étant donné que les mythes identitaires sont utilisés par Zaldívar pour s'opposer à J.-R. Barrios, il est qualifié de traître dans la presse guatémaltèque.[1030] Profitant de ce contexte mouvementé, F. Menéndez dirige l'opposition au gouvernement du Salvador et devient président de cet État cette même année. P. Alvarenga insiste sur la mobilisation sociale dans le renversement de Zaldívar au nom de la démocratisation de la société ; les indigènes y compris ont participé dans l'espoir, vain, de récupérer la propriété des terres communales.[1031]

L'invasion du Salvador tourne court suite à la mort de J.-R. Barrios durant la bataille de Chalchuapa en avril 1885. Le journaliste nicaraguayen E. Guzmán considère que sa disparition a été un soulagement pour les guatémaltèques et affirme que son enterrement a été réalisé en grande pompe mais sans sentiments.[1032] Peu de temps après, au mois de juillet de la même année, la statue de Morazán offerte par Zalvídar au Honduras en 1882 est inaugurée dans le port de Amapala, en présence de nombreuses autorités et des habitants de la ville. C'est l'occasion de souligner que le monument illustre les cinq États que seul le héros a réussi à organiser en une seule nation. J. Zelaya, qui représente à la fois les gouvernements salvadorien et guatémaltèque, prononce un discours dans lequel il fait appel aux mythes du

[1026] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 31 mars 1885. Ce journal participe activement à la légitimation du projet de Barrios.
[1027] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 13 mars 1885, ―Centroamericanos".
[1028] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 19 mars 1885.
[1029] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 9 mars 1885, article signé par F. Menéndez.
[1030] *La Unión de Centro América*, Guatemala, 21 mars 1885, poème en hommage à J.-R. Barrios.
[1031] ALVARENGA, Patricia, *Cultura y ética de la violencia…, op. cit.,* pp. 48-49.
[1032] *Revista conservadora*, Managua, juillet 1961, 2 (10), ―Diario ìntimo de Enrique Guzmán".

Salvador pour redonner espoir en l'union malgré l'échec de la tentative du Guatemala.[1033] L'année suivante, la ville de Amapala a d'ailleurs été le lieu de réunion des gouvernements centraméricains.[1034] L. Bográn a voulu affirmer son rôle de médiateur entre les États traditionnellement opposés pour ainsi mettre en avant l'importance du Honduras dans la région, bien qu'un certain pessimisme concernant la reconstruction de la nation soit exprimé.[1035] Le rapprochement entre les deux États est consolidé par la formule des « deux Barrios » (le salvadorien Gerardo et le guatémaltèque Justo Rufino) mais le Nicaragua et le Costa Rica rejettent « l'accord tripartite entre le Guatemala, le Honduras et le Salvador ».[1036]

En 1887, un rituel civique est organisé autour de la statue de Amapala, « magnifique et imposante », pour célébrer la victoire de l'État salvadorien sur une rébellion au sein de son territoire. Les autorités honduriennes réaffirment alors l'idéal unioniste :

> *Rien n'a autant attiré l'attention que le serment déclamé par le général Bardales devant le monument, de mourir en luttant pour l'union de l'Amérique Centrale, aspiration suprême de ceux qui conservent encore dans leurs cœurs l'amour pour la patrie de nos aînés. Devant l'appel solennel au patriotisme qui nous a fait taire sur le moment, il semblait que les mânes vénérées de Barrios, Cabañas, Jerez et Barrios nous écoutaient attentives en assistant à cette espèce de pèlerinage sur l'autel de la patrie.*[1037]

La dimension mobilisatrice du héros est ainsi renforcée par sa matérialisation sous forme de monument autour duquel ont lieu des rassemblements patriotiques. Ce n'est pas la statue de Tegucigalpa qui est choisie ici mais celle qui exprime le mieux les liens entre les États centraméricains, notamment le Honduras et le Salvador, même si le caudillo guatémaltèque continue d'être mobilisé comme référence héroïque.

Deux années après la mort de J.-R. Barrios, un débat a animé une réunion des députés du Honduras, non pas autour de son statut de héros, reconnu par la majorité, mais concernant la place à lui attribuer dans le panthéon national. Implicitement, c'est le statut tutélaire de Morazán qui est discuté, de même que le rôle du Guatemala dans l'idéal unioniste. Certains refusent de qualifier le caudillo d'illustre car il a employé la force pour imposer son projet

---

[1033] *La República*, Tegucigalpa, 10 octobre 1885, –Inauguraciñn en el puerto de Amapala de la estatua en mármol del general don Francisco Morazán."

[1034] Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 15 février 1886, –Relaciones exteriores: documentos relativos a las conferencias de Amapala" ; *La República*, Tegucigalpa, 18 septembre 1886, –Saludo a Doctor Don Jacinto Castellanos enviado del Salvador ante Honduras"; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 1 novembre 1886.

[1035] *La República*, Tegucigalpa, 22 mai 1886, article signé L. R.

[1036] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 juin 1886, —La Gaceta oficial de Nicaragua".

[1037] *La República*, Tegucigalpa, 8 octobre 1887 : –Nada llamó tanto la atención como el juramento que en presencia del monumento propuso el general Bardales de morir luchando por la unión de Centroamérica, suprema aspiración de los que aún conservamos en nuestros corazones al amor a la patria de nuestros mayores. Ante el solemne llamamiento al patriotismo que nos hizo callar de momento, parecía que los manes venerandos de Barrios, Cabañas, Jerez y Barrios atentos nos escuchaban presenciando aquella especie de peregrinación al altar de la patria". Le colonel Santos Bardales est commandant de la ville de Amapala.

contre la volonté populaire, considérant que l'appellation « un des champions d'Amérique Centrale » suffit à reconnaître son effort de reconstruction de la Grande Patrie. D'autres en revanche estiment que la mort au combat octroie une grandeur supplémentaire au héros guatémaltèque.[1038] Notons que même les députés qui ne voulaient pas utiliser des superlatifs pour désigner J.-R. Barrios le comparent à Morazán comme le fait Alberto Membreño dans le discours qu'il prononce le 15 septembre 1888 en représentation de la municipalité.[1039] De manière générale, les autorités honduriennes continuent de placer J.-R. Barrios aux côtés de Morazán pour son sacrifice au nom de l'unionisme.[1040]

La mort de Barrios et l'échec de son programme centraméricain ne mettent pas fin à l'héroïsation de Morazán au Guatemala. Le 15 novembre 1887, sous le gouvernement de Manuel Lisandro Barillas, originaire de Quetzaltenango, la ville de Tocoy Tzimá du département de El Progreso prend le nom du héros.[1041] Notons que le mot de langue quiché est remplacé par le représentant de la civilisation occidentale, ce qui révèle la dimension raciale du culte. Cette même année, l'assemblée décrète la construction d'un monument collectif en hommage aux héros de l'union centraméricaine, en particulier Morazán, Barrios, Cabaðas et Jerez. Cette œuvre devait être érigée sur la place d'armes de la capitale, mais le décret n'est pas appliqué sans doute par peur d'une opposition.[1042] Dans la ville de Chimaltenango, la commémoration de la Révolution libérale le 30 juin 1888 s'est déroulée avec la mise en scène de la *Tragédie de Morazán*.[1043] La même année, Juan Bustillo prononce un discours au nom de la société *El Ateneo* à l'occasion du 15 septembre, dans lequel il réunit dans un même ensemble tous les caudillos unionistes, Morazán en tête, suivi des *Coquimbos* et des « deux Barrios ».[1044] Le *Diario de Centro América* publie d'ailleurs les Mémoires de

[1038] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 12 mars 1887, "Acta de sesión: discusión sobre los adjetivos a atribuir a Justo Rufino Barrios". Le député Padilla demande même à ce que l'on reporte le débat étant donné son importance, mais cela lui est refusé. Il est souligné que la plupart des députés alors présents avaient auparavant soutenu le J.-R. Barrios considérant que la fin justifiait les moyens. Sans doute fallait-il justifier l'adhésion du gouvernement hondurien à la campagne militaire, ce qu'avait tenté de faire Ponciano Leiva, général de division temporairement chargé du pouvoir exécutif (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 1 mai 1885).
[1039] *La República*, Tegucigalpa, 22 septembre 1888.
[1040] *La República*, Tegucigalpa, 8 janvier 1887. Voir aussi le rapport que J. Zelaya, ministre des relations extérieures, présente au congrès : *La República*, Tegucigalpa, 29 janvier 1887.
[1041] MORALES URRUTIA, M., *Registro municipalidades por departamentos: división política administrativa de Guatemala*, Iberia, 1961, p. 404. En 1890, c'est le nom de Cabaðas qui est donné à un village dans le département de Zacapa (p. 775).
[1042] RODAS Joaquín, *Morazánida…, op. cit.,* p. 362. Voir aussi : *Revista de Educación*, Guatemala, août-septembre 1939.
[1043] *La Unión liberal*, Guatemala, 15 juillet 1888. Il s'agit sans doute de la pièce de théâtre écrite peu de temps après la mort de Morazán par le salvadorien Francisco Dias. C'est la société « L'Union » qui organise la représentation.
[1044] Ce discours est reproduit dans la presse costaricienne : *Costa Rica ilustrada*, San José, année 2, t. 2, num. 3, 15 septembre 1888, "Discurso pronunciado por el socio Juan Bustillo en el Ateneo de Guatemala".

Morazán, sous forme de feuilleton en bas de la première page du journal.[1045]

Il semble bien qu'on assiste alors à une tentative d'institutionnalisation du culte de Morazán au Guatemala bien qu'avec des précautions. Les hommages rendus au héros de façon ponctuelle mais répétée, et sous divers moyens de diffusion (discours, théâtre, marques territoriales…) sont également soutenus par quelques publications d'ouvrages historiographiques. En 1887, le guatémaltèque J.-A. Beteta publie un essai intitulé *Morazán et la Fédération*, dédié au parti unioniste d'Amérique Centrale.[1046] Alors que J.-A. Beteta avait défendu le projet de J.-R. Barrios, il prône ici le système fédéral incarné par Morazán ; peut-être l'auteur a-t-il revu son opinion concernant le mode de gouvernement à adopter suite à l'échec de la campagne guatémaltèque ou bien cette confusion est-elle entretenue pour exprimer que ce n'est pas le système qui est en cause mais le sentiment séparatiste. D'ailleurs, la perspective manichéenne est utilisée pour élaborer un ensemble de anti-héros à la tête duquel est placé Carrera qui « envoyait exterminer ses frères au nom de la religion ». Si l'auteur érige Morazán en figure tutélaire du panthéon unioniste, J.-R. Barrios est malgré tout placé à ses côtés, dans le but de pérenniser la narration héroïque au Guatemala. Notons que le nicaraguayen J.-D. Gámez compare au contraire J.-R. Barrios à Carrera, tous deux des caudillos guatémaltèques courageux, et s'il fait l'éloge du gouvernant libéral, c'est pour avoir réussi à faire du Guatemala l'État le plus riche et puissant de l'Amérique Centrale et non tant pour sa lutte unioniste.[1047] L'image de J.-R. Barrios est ainsi immédiatement mobilisée dans l'écriture du passé et les auteurs s'interrogent sur la place à lui accorder dans l'histoire centraméricaine.

Les appels à la mobilisation développés par les acteurs du culte ne vont pas tous dans le même sens : notre étude a montré que Morazán est utilisé autant pour soutenir le projet unioniste de J.-R. Barrios mené depuis le Guatemala que pour s'y opposer. Non seulement l'appropriation locale de l'idéal unioniste complexifie les usages politiques du héros mais l'institutionnalisation de son culte au Salvador et au Honduras permet d'employer les traditions inventées de diverses manières selon les prétentions au pouvoir des acteurs politiques. C'est en tout cas à cette occasion que l'image de Morazán est revalorisée dans l'opinion publique du Guatemala pour justifier l'influence de cet État dans la région. Cette

[1045] Voir par exemple les numéros du 1er et du 5 janvier 1888 du *Diario de Centro América*, Guatemala, p. 1, "Memorias del Benemérito General Francisco Morazán".
[1046] BETETA, José A., *Morazán y la Federación, op. cit*. L'auteur dialogue avec les œuvres de M. Garcìa, L. Montúfar, et de R. Rosa, et propose d'expliquer la lenteur avec laquelle le héros a agi au Guatemala par la confiance que celui-ci avait en Barrundia.
[1047] GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de historia patria…, op. cit.*, p. 100.

revendication du héros est reconnue par les partisans centraméricains de J.-R. Barrios qui inscrivent immédiatement le caudillo guatémaltèque dans le panthéon unioniste.

Conclusion du chapitre 2

L'unionisme est inscrit dans l'idéologie du progrès : la nation centraméricaine est considérée comme la seule possibilité de viabilité politique et économique aux yeux du monde. Malgré la continuité revendiquée dans les discours politiques entre les gouvernements libéraux et la période fédérale, l'écriture du passé sous forme d'ouvrages historiques permet aux auteurs de complexifier la narration et l'administration de Morazán est critiquée pour mieux démontrer la rénovation du libéralisme. Nous avons établi que de manière générale, la nouvelle historiographie soutient le système centralisé prôné par les conservateurs au début du XIX^{ème} siècle. Les historiens, qui sont en même temps des politiciens, sortent le personnage historique de son contexte pour actualiser le programme unioniste. Discussion historiographique et débat politique sont mis en relation mais ne se confondent pas. Si l'on accepte en théorie que la domination du Guatemala correspond à l'histoire centraméricaine, la campagne de J.-R. Barrios provoque une vive opposition en particulier parmi les autorités salvadoriennes et honduriennes. La lutte d'hégémonie traditionnelle entre le Salvador et le Guatemala est ravivée, et le nouveau président du Honduras L. Bográn veut jouer le rôle de médiateur. À l'heure où les gouvernements recherchent un soutien populaire pour légitimer leur pouvoir, l'imposition d'un projet politique par la force est difficile à faire accepter à l'ensemble de la population. Si la nation centraméricaine est alors considérée comme un « rêve », nous pouvons y déceler l'influence du romantisme qui accorde une grande importance à l'onirisme et qui éloigne de fait l'union du champ politique pour l'ancrer dans celui de l'imaginaire, même si la frontière entre les deux est volontairement rendue floue, grâce au héros.

Chapitre 3. Morazán, un anti-héros ? (1887-1892)

À mesure que se consolident les gouvernements libéraux, l'héroïsation de Morazán semble être acceptée officiellement à l'échelle de l'Amérique Centrale. Les célébrations du héros « national » génèrent pourtant une opposition virulente notamment au Costa Rica et au Guatemala, reflétant les divisions entre les acteurs politiques quant au projet de nation à mettre en place. La décision gouvernementale de construire un parc « Morazán » à San José

en 1887, et le décret d'érection d'une statue en son honneur dans la capitale guatémaltèque en 1892 provoquent des débats passionnés dans la presse. Dans le reste de l'Amérique Centrale, le centenaire de la naissance du héros est l'occasion de renforcer la diffusion de la narration héroïque. Jusqu'à quel point la difficulté d'institutionnaliser le culte de Morazán dans tous les États centraméricains révèle-t-elle un affaiblissement de l'idéal unioniste ?

II. 3. A. Un parc « Morazán » au Costa Rica (1887-1888)

En prenant la décision de créer un parc portant le nom de Morazán dans la capitale costaricienne en 1887, le gouvernement de B. Soto semble vouloir s'approprier le héros de la même manière que dans les autres États d'Amérique Centrale. La revendication du symbole centraméricain génère une forte polémique dans la presse, et l'opposition au décret s'accompagne d'une discussion autour de l'idéal unioniste. La célébration officielle de Morazán provoque alors la consolidation d'une identité locale autour de la guerre contre les flibustiers. Dans quelle mesure la tentative d'officialiser la mémoire héroïque au Costa Rica traduit-elle la volonté des élites de valoriser le rôle de l'État en Amérique Centrale ?

II. 3. A. a. Une revendication costaricienne de Morazán ?

Le 15 septembre 1887, le président libéral Bernardo Soto avec l'appui de Cleto González Vìquez, secrétaire d'État, décrète la création d'un parc Morazán en plein cœur de la capitale du Costa Rica, sur le lieu appelé « La Laguna ».[1048] Le choix de la date du décret est significatif car il insiste sur la dimension centraméricaine. De même que dans le reste de la région, l'unité politique est inscrite dans l'idéologie du progrès.[1049] Comme dans le cas du rapatriement des restes de Morazán, les autorités costariciennes semblent vouloir dédouaner l'État de la mort du héros en lui rendant hommage. En effet, certains considèrent l'exécution de Morazán comme une erreur de leurs ancêtres qu'ils affirment vouloir réparer. La dette envers le héros est d'autant plus grande que son administration est jugée positive, notamment pour avoir annulé les lois dictatoriales de B. Carrillo. La participation de membres de l'élite costaricienne au gouvernement de Morazán devait apporter une preuve supplémentaire de la

[1048] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.*, p. 103. Pour situer le parc Morazán, voir le plan de San José en Annexe (p. 519).
[1049] *Revista La Enseñanza*, San José, décembre 1887-janvier 1888, "La uniñn ibero-americana". Une « Ode à l'Amérique Centrale » a été écrite par le costaricien Emilio Pachecho, publiée dans le journal guatémaltèque *La Estrella* et reproduite dans : *Costa Rica ilustrada*, San José, 15 avril 1888, année 1, num. 20.

légitimité du culte héroïque.[1050]

J.-B. Calvo, qui avait signé le décret de rapatriement du corps de Morazán en 1848 en tant que ministre des Relations Extérieures, prend alors la plume pour soutenir la décision de B. Soto de donner le nom du caudillo à un parc de San José. L'homme politique se fait historien et écrit une biographie du héros dans laquelle il insiste sur le soutien populaire qui lui avait été accordé à son arrivée au Costa Rica. Il explique sa chute d'une part en faisant appel aux mythes identitaires pacifiques et d'autre part en mettant en relief le rôle joué par le Guatemala dans l'insurrection.[1051] En insistant sur la responsabilité de Carrera dans la mort de Morazán, J.-B. Calvo veut relativiser la culpabilité du peuple costaricien. La divinisation du caudillo semble d'ailleurs s'étendre jusqu'à cet État car le qualificatif de « Saint » est parfois employé pour désigner le héros-martyr.[1052] Cette appellation révèle probablement qu'une certaine religiosité populaire avait été développée autour de sa mémoire y compris au Costa Rica étant donné la mise en scène de son sacrifice. Nous retrouvons du moins l'expression d'un syncrétisme entre piété chrétienne et religion civique qui cherche à assurer un soutien populaire à la décision gouvernementale.[1053]

La décision de B. Soto de rendre hommage à Morazán est envisagée comme une mesure tournée vers l'extérieur de l'État pour s'attirer les bonnes grâces des gouvernements qui ont officialisé le culte héroïque.[1054] La presse centraméricaine, en particulier hondurienne, a suivi de près la création du parc Morazán à San José qui est perçue comme un acte de réparation. On en fait la preuve des sentiments unionistes des costariciens et on attribue l'exécution du caudillo à « quelques *serviles* ».[1055] Les acteurs guatémaltèques du culte héroïque veulent également minimiser la responsabilité du peuple en insistant sur le rôle joué par A. Pinto et sur le contexte politique général qui était alors adverse à Morazán. En exaltant le symbole unioniste, on considère que le Costa Rica s'inscrit dans la politique commune

[1050] *La República*, San José, 13 octobre 1887, année 2, num. 357. L'article ~~J~~ustice à Morazán" de R. Ugalde est reproduit dans la rubrique ~~c~~hamp neutre". Le statut de traître de Villaseðor est aussi refusé.
[1051] *Costa Rica ilustrada*, San José, 1 avril 1888, année 1, num. 19, pp. 290-293. Les extraits de la biographie intitulée *Le général Francisco Morazán* écrite par J.-B. Calvo sont reproduits dans ce journal (voir également les numéros du 15 février et du 15 mars 1888).
[1052] *La República*, San José, 15 septembre 1887, année 2, num. 334, p. 3. L'article intitulé ~~c~~hoses du passé" signé par H. Aguirre raconte l'histoire d'une certaine María Candelaria qui a demandé avant de mourir, par hasard un 15 septembre de l'année 1882, qu'on allume une bougie à Saint Francisco Morazán pour qu'il lui facilite le passage de cette vie à l'autre. H. Aguirre explique qu'elle avait assisté à l'exécution du caudillo et qu'elle le considérait comme un saint pour être mort en martyr. Dévote de Saint François, et bien que pauvre, María Candelaria avait alors acheté une bougie pour rendre sa mort moins douloureuse.
[1053] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.,* pp. 104-105.
[1054] *La República*, San José, 23 novembre 1887, année 2, num. 391, article de J. Volio.
[1055] *La República*, Tegucigalpa, 5 novembre 1887, ~~C~~osta Rica y Morazán". Le décret costaricien est reproduit considérant que « les honduriens liront cet article avec plaisir et gratitude ».

centraméricaine.[1056] La dimension mobilisatrice du culte devait être d'autant plus forte que l'héritage du héros unificateur était revendiqué dans l'État où il avait été exécuté. L'Amérique Centrale dans son ensemble pouvait ainsi être définie comme le territoire où un hommage était rendu à une même figure. Les articles publiés dans les journaux centraméricains célébrant la Grande Patrie ont été reproduits dans la presse costaricienne, participant à une propagande unioniste.[1057] Les apologies du décret de B. Soto écrites en dehors du Costa Rica devaient servir à renforcer « par le haut » sa légitimité.[1058]

L'attitude adoptée par l'ensemble des centraméricains face à la création du parc Morazán provoque pourtant une grande indignation au sein de l'opinion publique costaricienne. L'interprétation selon laquelle l'hommage rendu au Costa Rica est un acte d'expiation est vivement rejetée au sein de cet État et les propos tenus dans la presse régionale sont considérés comme des injures. J. Volio prend ainsi la plume au nom de la dignité nationale et signe une série d'articles dans le journal *La República*.[1059] Cet homme politique revendique la responsabilité des costariciens dans leur ensemble dans la mort de Morazán, considérant que le fait d'attribuer « l'assassinat » à quelques-uns comme le font les centraméricains est contraire au caractère populaire de la révolte.[1060] De la même manière que cela avait été exprimé en 1842, c'est le droit à l'insurrection face à un gouvernement injuste qui est revendiqué.[1061] En démontrant que la rébellion du peuple était légitime, il s'agit d'établir sa non culpabilité et la négation des qualités attribuées à Morazán.[1062]

L'exécution du caudillo est ainsi expliquée comme un événement inévitable étant donné son « mauvais gouvernement » au Costa Rica en insistant sur l'histoire locale.[1063]

[1056] *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 décembre 1887, année VIII, 3e époque, num. 1855, vol. XXXIII.
[1057] *Costa Rica ilustrada*, San José, 27 juillet 1888, année 1, num. 24, article signé R. R. à San Salvador.
[1058] Une feuille volante adressée au peuple costaricien reproduisant un article du journal hondurien *La República* faisant l'éloge du décret a circulé : *La República*, San José, 4 décembre 1887, année 2, num. 401.
[1059] *La República*, San José, 23 novembre 1887, année 2, num. 391, article de J. Volio : « Quelle que soit la patience qu'on ait, on ne peut soutenir avec sang froid ces insultes grossières et garder silence. Pour ma part je confesse que peu de fois, peut-être jamais, je n'ai senti bouillir mon sang avec tant de chaleur qu'aujourd'hui. Mère et patrie occupent la même place et je ne verrai jamais avec indifférence l'insulte faite à l'une ou à l'autre. »
[1060] *La República*, San José, 6 décembre 1887, année 2, num. 402, article de J. Volio.
[1061] *La República*, San José, 11 novembre 1887, année 2, num. 381, ―Morazán", article de J. Volio. L'attitude de J. Volio, malgré sa haute position sociale et sa bonne réputation, est critiquée jusqu'au Guatemala car il émet un jugement extrême en niant toute qualité à Morazán : *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 décembre 1887, année VIII, 3e époque, num. 1855, vol. XXXIII, p. 1, ―Decreto Costa Rica".
[1062] Cette interprétation avait été perpétuée depuis les événements : en 1873 un article avait vivement réagi à un écrit de l'historien nicaraguayen Bonilla publié dans *El semanal nicaragüense* faisant l'éloge de Morazán, considérant que la malédiction divine demandée pour le Costa Rica était motivée par la jalousie envers la situation économique du pays. Voir : *El Costarricense, periódico semanal*, 21 février 1873, num. 93, pp. 373-374.
[1063] *La República*, San José, 30 octobre 1887, article de Francisco Sáenz intitulé ―Discussion palpitante". Le comportement odieux des soldats de Morazán envers la population féminine est aussi mentionné comme un

Certains auteurs reconnaissent que le caudillo avait été appelé mais le critiquent pour ne pas avoir honoré la confiance déposée en lui par le peuple, et dénonçent ainsi un « pacte entre la trahison et l'invasion ».[1064] Morazán est qualifié d'étranger par les costariciens qui estiment que leur État était déjà à cette époque une nation souveraine et indépendante. Dans *La República*, O. Quesada soutient assez paradoxalement que le sentiment unioniste est alors vigoureux, mais qu'au moment des faits c'est l'identité locale qui dominait.[1065] Même parmi les costariciens revendiquant la nation centraméricaine, l'exécution de Morazán est justifiée, considérant que le Costa Rica ne pouvait pas à lui seul reconstruire la Fédération.[1066] D'autres, comme M. Robleto, font appel à « la logique évangélique du pardon miséricordieux » pour tenter de concilier l'exaltation du symbole centraméricain et l'explication de la révolte populaire.[1067]

Afin de mieux dévaloriser l'administration de Morazán, l'image de B. Carrillo est rappelée comme étant celle du fondateur de l'État costaricien.[1068] Plusieurs articles développent une comparaison entre les deux gouvernants qui sont radicalement opposés, l'un représentant le chaos et les « conséquences funestes de la révolution française », et l'autre incarnant l'ordre, la paix et le progrès. Cette perspective est justifiée par les souvenirs qui se sont transmis au sein des familles. Il est important de noter cette transformation de mémoires personnelles en mémoire historique car la majorité de ceux qui prennent la plume n'ont pas été témoins des événements dont il est question. L'effort officiel pour établir une interprétation plus positive de Morazán est ainsi considéré comme une opposition aux représentations du peuple.[1069]

J. Volio surenchérit avec la publication de l'ouvrage *Morazán et la Fédération* de J.-

---

élément déclencheur de la rébellion (*La República*, San José, 5 octobre 1887, année 2, num. 350, "Con ocasiñn del parque Morazán").

[1064] *La República*, San José, 24 novembre 1887, année 2, num. 392. L'article reprend des propos tenus par J. Volio (« le doyen des maîtres parmi nous ») pour consolider ses propos.

[1065] *La República*, San José, 20 octobre 1887, année 2, num. 363, "Parque Morazán", article de O. Quesada.

[1066] Cette perspective est ensuite pérennisée dans les textes scolaires. Voir par exemple : MONTERO BARRANTES, Francisco, *Elementos de Historia de Costa Rica,* San José, tipografía nacional, 1894.

[1067] *La República*, San José, 30 septembre 1887, année 2, num. 346. L'article « parc Morazán » est signé par M. Robleto depuis la ville de Heredia. L'auteur reprend l'argument développé en Amérique Centrale établissant que c'est le décalage entre l'ignorance du peuple et la supériorité de Morazán qui a conduit à l'échec de la Fédération.

[1068] *La Nación*, San José, 28 juillet 1888, année 1, num. 24, "15 de setiembre". M. Robleto qualifie également l'administration de Carrillo de « progressiste » malgré l'usage de la force armée : *La República*, San José, 30 septembre 1887, année 2, num. 346.

[1069] "Unas consideraciones sobre Carrillo que gobernó de 1835-37 y de 1838-42 y Morazán durante 5 meses de este último año", tiré du *Tío Simón* des 12 et 17 novembre et reproduit dans : *Costa Rica y Morazán, recopilación de artículos de prensa: polémica en torno al parque Morazán*, San José, Imprenta de José Canalías, 1887 : « Depuis tout petits, nous avions toujours entendu que la mémoire de Morazán devait être détestée dans notre pays. (…) La gratitude pour Carrillo et la pitié pour Morazán sont ce que nos parents nous ont insufflé pour devenir nos propres convictions. » L'auteur se réfère à l'ouvrage historique de Felipe Molina.

A. Beteta le 15 septembre au Guatemala, considérant qu'il lui est adressé. Il n'hésite désormais plus à reprendre les arguments développés dans l'historiographie dénigrant l'image de Morazán et utilise un ton particulièrement ironique et provocateur. Le costaricien s'attache à contredire un à un tous les éléments clés de la narration héroïque et détruit jusqu'à la valeur militaire du héros, qualité pourtant reconnue par la plupart de ses adversaires jusqu'alors.[1070] Il refuse l'inscription du caudillo dans le panthéon universel en niant toute comparaison possible avec les héros de l'indépendance sud-américaine.[1071] J. Volio estime aussi que la noblesse n'existait pas en Amérique Centrale, ce pourquoi on ne peut pas dire que Morazán l'ait vaincue et considère que la politique ecclésiastique du caudillo n'est pas particulièrement à célébrer, même s'il n'en fait pas un ennemi de la religion.[1072] En référence à la fameuse phrase de A. Contreras (sans le nommer toutefois pour ne pas le mettre en relief), J. Volio affirme qu'on peut supprimer Morazán de l'Histoire de l'Amérique Centrale sans affecter le sens à donner au passé, et cherche ainsi à détruire le pouvoir de la métaphore de la « semence féconde ». Bien qu'il admette que la civilisation était du côté de Morazán et la barbarie de celui de Carrera, cédant sur ce point à ses partisans, il refuse de faire du premier un être exceptionnel. Comme certains l'avaient établi lors de l'ascension au pouvoir de Carrera, J. Volio estime que l'échec militaire et politique de Morazán a démontré son infériorité.[1073]

La sacralisation du héros telle qu'elle est développée dans les autres États centraméricains est tournée en ridicule :

> *Les morazanistes auraient très bien pu continuer de brûler de l'encens pour leur idole en l'élevant jusqu'où ils voulaient sans qu'il nous importe d'avoir un demi-dieu de plus ou de moins sur l'Olympe, du moment qu'ils se seraient abstenus de recourir à l'injure pour le seul plaisir de vilipender un peuple. S'ils croient qu'ils ont besoin pour déifier leur héros d'imprimer sur notre front le stigmate de la malédiction, nous sommes en droit de réduire, selon ce que la vérité permet, les proportions de demi-dieu et de démontrer que le Christ des morazanistes n'est pas le Christ qui a expiré sur le Golgotha, ni le peuple du Costa Rica celui d'Israël qui est depuis dix-neuf*

[1070] Il reprend toutes les victoires attribuées au caudillo sous le nom de « fleuron » pour en donner une version désolante. Adoptant une démarche historienne, J. Volio cite des documents d'archives pour soutenir ses propos et dialogue avec les références historiographiques telles que L. Montúfar. Voir : *La República*, San José, 17 novembre 1887, année 2, num. 386, p. 2, ―Morazán".

[1071] Voir les articles de J. Volio du 29 novembre et du 10 décembre 1887 de *La República,* San José.

[1072] *La República*, San José, 6 décembre 1887, année 2, num. 402, p. 2, ―Morazán", article de J. Volio. En 1868, J. Volio s'était présenté aux élections présidentielles mais le soutien que lui avait apporté J.-M. Castro n'avait pas joué en sa faveur. Il réside alors quelques temps au Guatemala mais il en est chassé lorsque J.-R. Barrios arrive au pouvoir. Notons qu'un coup d'État organisé par des membres de la franc-maçonnerie tel que L. Montúfar, avait renversé le gouvernement de J.-M. Castro, lui-même franc-maçon, alors que l'historien avait été accueilli au Costa Rica par ce dernier. Ces mésaventures politiques montrent que des alliances peuvent être établies entre des acteurs du culte héroïque et d'autres qui s'y opposent. Inversement, deux acteurs du culte peuvent devenir des adversaires, ce qui révèle la complexité des usages politiques du héros. M. Stein souligne que la franc-maçonnerie n'a pas été organisée selon des intérêts partisans. Voir : GUZMÁN STEIN, Miguel, « Masonerìa, Iglesia Catñlica y Estado… », *op. cit.,* p. 112.

[1073] Voir les numéros des 11 novembre et 10 décembre 1887 de *La República*, San José.

siècles l'objet du mépris universel.[1074]

La logique sacrificielle du héros-martyr est ainsi remise en question, et on met l'accent sur les capitulations qui ont été proposées à Morazán : le caudillo aurait pu sortir en vie du territoire costaricien mais il l'a refusé « par vanité et maladresse ».[1075] Des anecdotes peu héroïques sont diffusées comme le désir du caudillo de manger une glace alors que l'insurrection avait éclaté. L'humour et la dérision sont des armes rhétoriques particulièrement prisées, et sans doute d'autant plus efficaces qu'il s'agit de faire face à un héros sacralisé dans le reste de l'Amérique Centrale.[1076] Les adversaires au parc Morazán, en s'opposant à la narration héroïque, cherchent à mieux distinguer leur État du reste de la région.[1077]

II. 3. A. b. Quelle union pour le Costa Rica ?

La création du parc Morazán à San José a donc généré une forte polémique. Chaque camp affirmait détenir la vérité en s'appuyant sur des documents historiques en se référant à l'Histoire comme un Tribunal objectif. Des deux côtés, l'adversaire est accusé de mobiliser des légendes sans fondement.[1078] Il s'agit d'un débat passionné inscrit dans une conception bipolarisée, sans demi-mesure possible.[1079] Des appels au calme sont d'ailleurs publiés dans la presse costaricienne dénonçant le ton virulent employé par certains auteurs.[1080] On veut dépasser le champ politique du débat et étant donné l'importance historique accordée à la discussion, une compilation intitulée *Le Costa Rica et Morazán* est rapidement réalisée avec les articles de presse publiés.[1081] À travers cette controverse, c'est le caractère démocratique

[1074] *La República*, San José, 23 novembre 1887, année 2, num. 391, article de J. Volio : ~~«~~Bien pudieron los morazanistas seguir quemando incienso a su ídolo y elevándolo hasta donde quisieran sin que a nosotros nos importara un semi-dios más o menos en el Olimpo con tal que se hubiesen abstenido de recurrir a la injuria por sólo el placer de vilipendiar a un pueblo. Si creen que necesitan para deificar a su héroe imprimir en nuestra frente el estigma de la maldición estamos en el derecho de reducir cuanto la verdad lo permita, las proporciones del semi-dios y demostrar que el Cristo de los morazanistas no es el Cristo que espiró en el Golgota ni el pueblo de Costa Rica el Israealita que viene desde hace diez y nueve siglos siendo el objeto del desprecio universal".

[1075] *La República*, San José, 24 novembre 1887, année 2, num. 392. Cet argument est repris dans : *La República*, San José, 9 octobre 1887, année 2, num. 354, ~~«~~Parque de Morazán", article de C. Saborío.

[1076] *La República*, San José, 4 décembre 1887, année 2, num. 401.

[1077] *La República*, San José, 12 novembre 1887, année 2, num. 382, ~~«~~Morazán", article signé par ~~«~~un costaricien" : « C'est cet homme que toute l'Amérique Centrale adore comme un demi-dieu ? Le martyr que nous avons assassiné et qui est pleuré dans le marbre au Salvador ? »

[1078] *El Comercio*, San José, 8 octobre 1887. Ce journal est identifié au gouvernement de B. Soto. On reproduit par exemple le décret de remerciements du gouvernement salvadorien à A. Pinto. Voir l'article de F. Sáenz du 30 octobre 1887 de *La República,* San José. Pour sa part, O. Quesada revendique son objectivité pour ne pas avoir personnellement connu l'époque à laquelle on se réfère : *La República*, San José, 20 octobre 1887, année 2, num. 363, ~~«~~Parque Morazán".

[1079] *La República*, San José, 6 décembre 1887, année 2, num. 402, article de J. Volio.

[1080] Autant les partisans du décret que ses opposants prônent une discussion servant l'intérêt général et non les passions politiques. Voir les numéros des 30 septembre, 5 octobre et 4 décembre 1887 de *La República*, San José.

[1081] *Costa Rica y Morazán…, op. cit*.

de l'État qui est en jeu car la célébration de Morazán est comparée aux coutumes des anciens romains qui vénéraient les tyrans qu'ils avaient eux-mêmes exécutés.[1082]

Pourtant, un mois après la publication du décret, certains désespéraient de l'apathie des costariciens concernant cette question ayant trait à l'honneur et au patriotisme. J. Volio est ainsi célébré comme une gloire nationale pour avoir osé critiquer ouvertement la décision gouvernementale, et ce malgré son grand âge.[1083] Il semble que les adversaires aient eu peur de se lancer dans la polémique sans être soutenus publiquement par des personnalités, et le rôle du porte-parole de l'opposition est légitimé par son statut social. On veut faire de cette polémique un exemple de la liberté d'expression développée au Costa Rica bien que celle-ci ne semble pas être tout à fait assurée.[1084] J. Volio prend la plume au nom de la « démocratie » pour exprimer des critiques envers le gouvernement tout en prétendant être un de ses partisans.[1085] Étant donné l'oubli dans lequel la mémoire de Morazán avait été plongée, la décision d'exalter le héros est reçue avec consternation.

Même parmi ceux qui considèrent que l'administration de Morazán au Costa Rica n'a pas été totalement néfaste, on estime que B. Soto ferait un faux pas en célébrant le caudillo car cela reviendrait à condamner la nation pour des événements du passé.[1086] D'autres vont plus loin, tournant en ridicule le gouvernement et l'accusant de ne pas prendre en considération le sentiment national costaricien.[1087] Face au désaccord concernant la légitimité de rendre hommage à Morazán, le droit à l'insurrection pèse comme une menace précisément parce que les pratiques politiques démocratiques sont envisagées comme une caractéristique du Costa Rica. Inversement, le développement de la polémique autour du décret renforce l'argument de la souveraineté du peuple pour expliquer l'exécution du caudillo. L'espoir des adversaires repose sur le congrès car c'est la seule institution qui puisse s'opposer au décret gouvernemental.[1088] Toutefois, les travaux du parc ont commencé sans attendre l'approbation du congrès, remettant ainsi en cause le fonctionnement institutionnel du Costa Rica. De ce fait, certains proposent de créer une commission composée de personnalités reconnues pour

[1082] Voir les articles de J. Volio du 11 novembre et de « un costaricien » du 12 novembre, tirés de *La República* de 1887. Ce journal publie autant des opinions en faveur du parc Morazán qu'à son encontre.
[1083] *La República*, San José, 12 novembre 1887, année 2, num. 382, "Morazán", article signé "un costaricien".
[1084] *La República*, San José, 28 septembre 1887, année 2, num. 344, pp. 2-3, "Parque Morazán".
[1085] Voir les articles de J. Volio du 16 et du 23 novembre 1887 dans *La República* ainsi que « Al Sr Editor de La República, firma un hijo de Costa Rica » du 24 novembre 1887 reproduits dans : *Costa Rica y Morazán…, op. cit.*
[1086] *La República*, San José, 28 septembre 1887, année 2, num. 344, pp. 2-3.
[1087] Voir : *La República*, San José, 8 octobre 1887, année 2, num. 353, p. 3, article de C. Quirós ; et *La República*, San José, 24 novembre 1887, année 2, num. 392.
[1088] "Al pueblo costarricense firmado por unos costarricenses" in *Costa Rica y Morazán… op. cit*. Voir aussi : *La República*, San José, 23 novembre 1887, année 2, num. 391, article de J. Volio : « La loi avant tout, les hommes dessous. Et c'est le peuple qui fait la loi, ce pourquoi est juste ce qu'il veut, et injuste ce qu'il ne veut pas ».

leur honnêteté qui aurait pour objectif de faire entendre l'opinion du peuple.[1089]

La polémique autour du décret est accompagnée d'une critique du caudillisme. J. Volio dénonce la tendance des centraméricains à faire de n'importe quel caudillo un grand homme, méprisant cette constance comme un héritage indigène.[1090] Le fait que le caudillisme n'ait pas été un phénomène étendu au Costa Rica est considéré comme l'explication du développement économique et politique de cet État : les caractéristiques attribuées au peuple costaricien (honnête, travailleur, progressiste et blanc) sont mobilisées pour le distinguer de ses voisins. L'objectif de J. Volio est de démontrer que les costariciens n'ont pas besoin de l'union centraméricaine et il revendique ouvertement son militantisme séparatiste.[1091] Il admet que l'union peut être un grand idéal mais qui ne justifie en aucun cas l'usage de la force, consolidant ainsi le mythe du pacifisme du Costa Rica.[1092] Morazán est alors comparé à J.-R. Barrios pour ses « manières brutales », alors que le souvenir de ce dernier est encore frais.[1093]

La culture héroïque développée dans le reste de l'Amérique Centrale est dénoncée au Costa Rica car elle suppose d'exalter des faits guerriers.[1094] Le panthéon centraméricain est alors utilisé pour en faire un ensemble de anti-héros :

> *D'une certaine manière, l'union de l'Amérique Centrale a creusé le tombeau du général Morazán et le couvercle n'ayant pas été refermé, il a ensuite reçu les restes du général Gerardo Barrios et dernièrement ceux de Rufino sans que personne n'ose s'assurer si ce tombeau s'est déjà refermé ou s'il reste ouvert en réclamant de nouvelles victimes de l'ambition.*[1095]

La continuité établie entre les différents caudillos unionistes est reprise pour les dénigrer tous. On oppose ainsi les traditions liées à l'Amérique Centrale au progrès identifié au Costa Rica. Une comparaison a même été réalisée entre Morazán et Walker en tant que tyran envahisseur, à une époque où la guerre contre les flibustiers devient un élément structurant de l'identité

[1089] *La República*, San José, 9 octobre 1887, année 2, num. 354, "Parque de Morazán", article de C. Saborío.

[1090] *La República,* San José, 11 novembre 1887, année 2, num. 381. J. Volio appelle à suivre l'exemple du peuple étasunien qui admire Washington, ce qui révèle l'appropriation de ce modèle héroïque par une culture politique étendue (*La República*, San José, 6 décembre 1887, année 2, num. 402, p. 2, "Morazán", article de J. Volio).

[1091] *La República*, San José, 10 décembre 1887, année 2, num. 405 : « Fous à lier seraient ceux qui voudraient laisser cette situation de prospérité pour se lancer dans le chemin de l'union avec tous les obstacles. »

[1092] *La República*, San José, 24 novembre 1887, année 2, num. 392.

[1093] *La República*, San José, 23 novembre 1887, année 2, num. 391. L'article rend hommage à Prñspero Fernández pour s'être opposé à J.-R. Barrios dont l'image est dénigrée y compris des années plus tard (*El Padre español*, San José, 25 juillet 1892).

[1094] Cette réflexion est développée depuis plusieurs années déjà. Voir : *La Gaceta*, San José, 15 septembre 1883 : « Il n'y a pas de martyrs de la liberté ni de glorieux actes de sacrifice ni d'héroïsme mais de l'ordre, de la paix, du travail ».

[1095] *La República*, San José, 22 septembre 1887, année 2, num. 339, p. 3, "Parque Morazán", article de F. Sáenz : "La unión de Centroamérica en cierto modo cabó el sepulcro del general Morazán y quedando como levantada la loza recibió después los restos del general don Gerardo Barrios y últimamente los de don Rufino sin que nadie se atreva a asegurar si ese sepulcro se ha cerrado ya o si permanece abierto reclamando todavía nuevas víctimas de la ambiciñn". L'auteur cite un article qu'il avait publié le 3 mai 1885 dans le *Diario de Costa Rica* pour rendre hommage à P. Fernández.

costaricienne.[1096] Un article signé par « un morazaniste » informe des rumeurs courant sur une statue en l'honneur de Walker que voudrait faire construire le gouvernement hondurien ; il s'agit vraisemblablement d'un canular.[1097] De manière paradoxale, le caractère pacifique des costariciens est mobilisé comme une caractéristique de la nation pour justifier la rébellion armée face à une invasion.[1098]

O. Quesada critique le projet du parc car il considère qu'il faudrait mettre en place d'autres mesures plus efficaces si l'objectif est véritablement la reconstruction de la nation centraméricaine. Il veut se faire plus unioniste que les acteurs du culte de Morazán qui agissent avant tout selon des intérêts partisans et en viennent à maudire le peuple costaricien.[1099] Une distinction est élaborée entre l'idéal politique et les intérêts pratiques. Les quelques voix qui osent revendiquer la Grande Patrie par la force sont bien rares.[1100] La conception d'une union pacifique fait partie des mythes identitaires costariciens et des décisions politiques ont été prises en fonction.[1101] Depuis les années 1860, le Costa Rica n'envisage de participer à la construction de la nation centraméricaine que si elle est à la fois pacifique, populaire et fondée sur la raison.[1102]

J. Volio souligne que le décret manque de justifications, preuve selon lui que le gouvernement n'a pas pris en considération les passions que déchaîne encore l'image de Morazán et n'a donc pas envisagé le déclenchement d'une bataille de mémoires.[1103] Plusieurs

---

[1096] *La República*, San José, 12 novembre 1887, année 2, num. 382. Certains partisans du parc Morazán ont tenté de détruire le parallèle au nom de la logique historique : « Comparer Morazán avec Walker est un anachronisme. Walker n'était pas centraméricain, il n'avait rien à faire en Amérique Centrale, il est venu pour nous transformer en États esclavagistes. Morazán nous a voulu une patrie plus étendue. L'Assemblée du Costa Rica l'a déclaré Libérateur au nom du peuple et ce même peuple l'a mené à l'échafaud » (*La República*, San José, 13 octobre 1887, année 2, num. 357).

[1097] *La República*, San José, 28 septembre 1887, année 2, num. 344, pp. 2-3.

[1098] *La República*, San José, 20 octobre 1887, année 2, num. 363, "Parque Morazán", article de O. Quesada. Sur ces traits identitaires, voir notamment : PALMER, Steven, « Sociedad Anñnima… », *op. cit.,* p. 182 ; et DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria,…, op. cit.,* pp. 106-107.

[1099] *Idem* : « Le parti appelé libéral a voulu trouver en Morazán la personnification de ses idées mais il lui manquait quelque chose : condamner le peuple costaricien pour le couronner avec l'auréole du martyre ! Il y a des unionistes de bonne et de mauvaise foi, c'est pour cela que l'union n'est pas finalisée bien qu'elle soit conforme aux principes civilisateurs. Il n'y a pas encore d'intérêts communs et il faudrait se réunir dans un congrès pour les clarifier. Ce n'est pas un décret, un parc ou une statue, mais la gratitude nationale qui inscrit le nom des grands hommes dans la postérité. »

[1100] Voir : *La República*, San José, 24 novembre 1887, année 2, num. 392, pp. 2-3, article signé "Un fils du Costa Rica" ; et *La República*, San José, 13 octobre 1887, article de R. Ugalde. Nous n'avons trouvé qu'un seul article de L. Montúfar participant à cette polémique en exaltant la nation centraméricaine : *Boccacio*, San José, 12 mars 1887.

[1101] En 1882, une réforme militaire avait été mise en place pour réduire les effectifs des soldats en alléguant qu'on ne craignait plus la guerre en Amérique Centrale et qu'il fallait placer l'éducation au premier plan (*La Gaceta*, San José, 8 septembre 1882). Cette conception a également été soutenue dans l'historiographie. Voir par exemple : BATRES, Luis, *La Cuestión de la Unión Centroamericana*, San José, Imprenta Nacional, 1881. L'ouvrage est dédié à Tomás Guardia.

[1102] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario… », *op. cit*., p. 68.

[1103] *La República*, San José, 11 novembre 1887, année 2, num. 381, "Morazán", article de J. Volio.

alternatives sont alors évoquées : l'une serait de changer radicalement l'interprétation en gravant une inscription exaltant l'héroïsme du peuple costaricien qui a renversé le « tyran ». Une autre proposition est de faire appel à des figures du panthéon universel qui font consensus comme Bolivar.[1104] D'autres comme F. Sáenz souhaitent qu'il prenne le nom des costariciens Carrillo ou J.-R. Mora. L'auteur estime que si l'objectif était de susciter la sympathie des gouvernements centraméricains, il suffisait d'ériger une statue en l'honneur de Morazán. Il explique que ce serait tout aussi illicite selon son opinion mais qu'au moins la décision serait rationnelle et éviterait de créer un parc Morazán à côté d'une rue portant le nom de Carrillo et d'un buste représentant P. Fernández inauguré le 10 août 1887.[1105] Les partisans du décret ne manquent pas de souligner que c'est une contradiction que d'accepter une statue mais non un parc.[1106] Cette discussion montre la préoccupation des élites autour de la « modernisation » de la capitale. Sans doute le gouvernement a-t-il volontairement choisi un même lieu pour rassembler au moyen des marques territoriales des personnages qui incarnent des tendances politiques différentes de façon à illustrer le consensus national qui semble alors être remis en cause.[1107]

Malgré la polémique, le parc Morazán est inauguré comme prévu le 15 septembre 1888 et le défilé organisé ce jour-là met en scène l'Amérique Centrale avec un attelage composé de cinq jeunes filles et présidé par une allégorie de la liberté.[1108] Le lieu devait d'ailleurs servir de cadre de référence pour l'assemblée centraméricaine prévue en 1889.[1109] La valorisation officielle de l'image de Morazán est accompagnée de mesures institutionnelles en faveur de l'unification : une réforme de la Constitution étant nécessaire pour que l'État puisse ratifier un pacte d'union, B. Soto fait un premier pas en déclarant que tous les centraméricains ont les mêmes droits politiques que les costariciens de naissance. La presse hondurienne célèbre le patriotisme de cette décision qui redonne espoir en la réorganisation de

[1104] *La República*, San José, 12 novembre 1887, année 2, num. 382, "Morazán", article signé "un costaricien".
[1105] *La República*, San José, 22 septembre 1887, année 2, num. 339, p. 3, "Parque Morazán", article de F. Sáenz. C'est d'ailleurs F. Durini qui a réalisé le buste.
[1106] *La República*, San José, 13 octobre 1887, année 2, num. 357, article "Justice à Morazán" de R. Ugalde.
[1107] Manuel María de Peralta y Alfaro, diplomatique costaricien, souhaite pour sa part pérenniser l'hommage au représentant de la République Fédérale, tout en excluant de suivre son modèle. Son écrit est resté à l'état de brouillon, ce qui révèle la difficulté de concilier les deux interprétations qui se veulent radicalement opposées. Voir : *Dos obras inéditas del Marqués de Peralta*, Instituto del servicio exterior, San José, 2002.
[1108] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria,..., op. cit.,* pp. 107-108. Les articles publiés dans le cadre de la célébration de l'indépendance insistent sur l'union centraméricaine. Voir : *La República*, San José, 18 septembre 1888, année 2, num. 634, pp. 2-3 ; et *La Nación*, San José, 26 juillet 1888. Toutefois, aucune trace de Morazán dans les numéros des 15 et 18 septembre 1888 de *El Comercio*, San José. Face à la polémique, le journal proche du pouvoir semble avoir évité d'insister sur le symbole unioniste.
[1109] Dès 1888, des démarches sont effectuées en vue d'un rapprochement des États centraméricains : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 10 janvier 1888, "Tratado de paz y amistad firmado entre los gobiernos de Centroamérica".

la Grande Patrie par la voie diplomatique.[1110] Paradoxalement, J. Zelaya, représentant hondurien envoyé au Costa Rica pour préparer le congrès régional, prononce un discours le 15 septembre dans lequel il ne fait pas référence à Morazán mais à « l'illustre Carrillo ».[1111] Les mythes identitaires costariciens sont clairement acceptés dans les autres États, notamment en ce qui concerne la paix, le travail et l'ordre, et leur légitimité est consolidée par la participation décisive du Costa Rica dans la guerre contre les flibustiers, l'exception confirmant la règle.[1112]

Le congrès centraméricain a effectivement lieu en 1889 à San Salvador et le président de cet État, F. Menéndez, prononce des vœux en faveur de l'union.[1113] Le Honduras est toujours qualifié de berceau de Morazán mais son nom n'est pas mentionné dans la liste héroïque énumérée dans le discours de Pedro J. Bustillo à l'occasion du 15 septembre.[1114] On insiste surtout sur l'enthousiasme de toutes les classes sociales et sur l'ordre avec lequel la population a été réunie dans le parc central. L. Bográn prône désormais un projet pacifique et populaire.[1115] Il s'agit de trouver un équilibre entre la revendication d'un héros guerrier et la voie diplomatique envisagée pour renouer avec l'idéal incarné.[1116] Cette nouvelle tentative ne fonctionne pas mieux que la force armée et la presse hondurienne critique violemment les séparatistes du Nicaragua, État qualifié de berceau de M. Jerez.[1117] Au Guatemala, le congrès unioniste fait l'objet de quelques articles et un concours pour la création de l'hymne national de l'Amérique Centrale est organisé mais les démarches ne vont pas plus loin.[1118]

Le jour même de l'inauguration du parc Morazán avait également lieu une exposition nationale à l'échelle du Costa Rica, mettant ainsi en scène les deux cadres de référence

---

[1110] *La República*, Tegucigalpa, 28 juillet 1888, "Acerca de Costa Rica". Au Honduras, tout centraméricain vivant dans cet État est considéré comme un hondurien de naissance.

[1111] *La República*, Tegucigalpa, 6 octobre 1888. Le compte-rendu de la célébration publié dans le *Diario de Costa Rica* y est reproduit.

[1112] *La República*, Tegucigalpa, 21 juillet 1888, "Costa Rica, relaciones exteriores". En 1873 déjà, une proclamation signée à Tegucigalpa le 20 janvier par M. Jerez et A. Zúñiga adressée aux gouvernements du Guatemala, du Salvador et du Honduras, désignait le Costa Rica comme « la partie privilégiée de l'Amérique Centrale qui a obtenu progrès et paix, et qui reviendra à l'union quand la République offrira l'ordre et la liberté au lieu de la guerre. » (*El Costarricense, periódico semanal*, 21 février 1873, num. 93, pp. 373-374).

[1113] Voir : *La República*, Tegucigalpa, 10 mars 1888, "Mensaje del presidente de El Salvador General Francisco Menéndez ante la asamblea legislativa"; et *La Nación*, Tegucigalpa, 28 octobre 1889.

[1114] *La Nación*, Tegucigalpa, 18 septembre 1889, "Discurso pronunciado por el señor licenciado Pedro J. Bustillo en conmemoraciñn de la independencia nacional."

[1115] *La Nación*, Tegucigalpa, 6 novembre 1889, "El pacto nacional aprobado por nuestro gobierno".

[1116] *La Nación*, Tegucigalpa, 11 octobre 1889, éditorial. Du moins à l'intérieur de l'État hondurien, ce traité est considéré comme la reconstruction de la patrie des héros (*La Nación*, Tegucigalpa, 30 août 1889, éditorial).

[1117] *La Nación*, Tegucigalpa, 23 décembre 1889, éditorial. Le nicaraguayen R. Darío a pourtant participé à ce congrès en lisant une composition en faveur de l'union centraméricaine définie comme la « volonté de Dieu » (*La Nación*, Tegucigalpa, 13 novembre 1889, "Uniñn centroamericana por Rubén Darìo").

[1118] *Diario de Centro América*, Guatemala, 15 avril 1890, "Concurso para la formación del himno nacional de Centroamérica", p. 1.

identitaire, local et régional.[1119] D'ailleurs, le 15 septembre 1888, le journal officiel exalte ensemble les costariciens Carrillo et J.-R. Mora au nom du droit et de l'ordre.[1120] Depuis quelques années déjà, la célébration de l'indépendance est l'occasion de démontrer la prospérité de l'État et de l'inscrire dans une perspective providentielle.[1121] Le parc devient pourtant le lieu privilégié pour la réalisation d'activités civiques à la disposition de divers groupes de la société, comme la colonie italienne qui s'y réunit le 5 novembre 1888.[1122] Par la suite, presque tous les défilés en commémoration de l'indépendance se terminent à cet endroit et des festivités scolaires y sont organisées.[1123] Il est rapidement qualifié de « beau point de récréation des habitants » montrant ainsi l'efficacité urbanistique du lieu, non seulement pour la mise en scène officielle de l'ordre social, mais aussi comme espace de sociabilisation que la population peut s'approprier au quotidien.[1124] Comme l'exprime D. Dìaz, « le rêve d'une Amérique Centrale unie est resté dans un futur sans date, alors que le Costa Rica se consolidait dans un présent continu. »[1125]

II. 3. A. c. Une identité costaricienne pérennisée

B. Soto avait lui-même cherché à renforcer la complémentarité des deux sentiments d'appartenance : en même temps qu'il créait un parc Morazán, il décrétait l'inauguration d'une statue en hommage à Juan Santamaría à Alajuela, sa ville natale.[1126] Plusieurs poèmes chantent alors le soldat costaricien sacrifié pour mettre le feu à l'auberge où logeaient les flibustiers, conduisant ainsi à la victoire de la bataille de Rivas (ville frontalière en territoire nicaraguayen).[1127] Ce décret n'est pas mis en relief, certainement à cause des proportions que prend la polémique autour de la célébration de Morazán. La légitimité du gouvernement en a d'ailleurs été fortement atteinte et il n'a pas pu concrétiser la statue de Santamaría. À la fin de

[1119] *La República*, San José, 15 septembre 1888, année 3, num. 633, p. 2, "Discurso oficial: Dieta Centroamericana y exposiciñn nacional". Voir aussi : DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.,* pp. 103-104.
[1120] *La Gaceta*, San José, 15 septembre 1888.
[1121] Voir par exemple : *La Gaceta*, San José, 15 septembre 1882.
[1122] *Diario costarricense*, San José, 6 novembre 1888, num. 128, p. 2.
[1123] DÍAZ ARIAS, David, « Pequeños patriotas y ciudadanos, infancia, nación y conmemoración de la Independencia en Centroamérica-1899-1932 », in *Araucaria*, Séville, vol. 13, num. 25, 2011, pp. 86-107.
[1124] *El Porvenir de Centroamérica*, San Salvador, 15 mars 1896, "El parque de Morazán, San José de Costa Rica". Une photographie du parc est aussi reproduite dans : *La Revista Nueva*, San José, septembre 1896, vol. 1, p. 16, "Una vista en el parque de Morazán".
[1125] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.,* p. 251.
[1126] *La República*, Tegucigalpa, 17 septembre 1887.
[1127] *Costa Rica ilustrada*, San José, année 1, num. 2, 2 juillet 1887, poème de Pio Víquez. Un autre article sur Santamaría publié dans ce numéro affirme que le Costa Rica a sorti le héros de l'oubli. Voir aussi les numéros des 15 juillet et 15 septembre de ce même journal. J.-R. Mora fait également l'objet de quelques articles : *Costa Rica ilustrada*, San José, année 1, num. 13, 1 janvier 1888.

son mandat, B. Soto souhaite imposer son propre candidat à la tête du pays, mais sous la pression populaire, c'est finalement José Rodrìguez Zeledñn qui devient président du Costa Rica en 1890.[1128] On pourrait alors considérer que l'insistance avec laquelle les opposants au parc Morazán ont mis en avant la souveraineté du peuple a participé à la formation d'un mouvement social pour obliger le pouvoir à respecter un fonctionnement démocratique.

L'opposition à l'exaltation du symbole unioniste a renforcé la volonté des costariciens de consacrer des emblèmes de l'État-nation. On insiste sur les héros de la campagne contre les flibustiers car ils permettent de valoriser l'importance du Costa Rica dans la région. Ils incarnent en effet les deux échelles de référence : la costaricienne de par leur origine, et la centraméricaine du fait de l'enjeu de la guerre. Certains admirateurs de Morazán en profitent pour souligner le rôle du *Coquimbo* salvadorien J.-M. Caðas dans l'armée costaricienne face à Walker.[1129] Parmi les adversaires, J. Volio notamment juge que seul Santamaría peut être érigé en héros national du Costa Rica.[1130] Au Honduras, la presse effectue un rapprochement entre le costaricien et Morazán et la participation de A. Contreras à la célébration de ces deux héros a probablement favorisé la comparaison.[1131]

Avant sa mort en 1882, A. Contreras avait résidé au Costa Rica où il avait écrit un article intitulé « un héros anonyme » qui est publié dans le journal officiel le 6 mars 1885 alors que l'on appelle les costariciens à prendre les armes pour résister au projet unioniste de J.-R. Barrios. Le 25 avril, un décret donne le nom de Santamaría à un nouveau vapeur de la Marine pour insister sur l'aspect guerrier du héros. S. Palmer considère que cette conjoncture a renforcé les mécanismes participant à la construction d'une identité costaricienne et explique que l'héroïsation officielle de Santamarìa a permis d'inventer un mythe d'origine de la patrie autre que la Fédération. Durant la décennie suivante, cette figure finit par occuper la place tutélaire du panthéon costaricien et la guerre contre les flibustiers est rebaptisée « campagne nationale », limitant le récit des événements au rôle du Costa Rica.[1132] La statue de Santamarìa est finalement inaugurée le 15 septembre 1891. L'origine humble qui lui est

[1128] Cette même année, le journal *7 de noviembre* est créé pour commémorer la date d'insurrection du peuple contre la mainmise de B. Soto sur les élections présidentielles de 1889.
[1129] *Costa Rica ilustrada*, San José, année 2, t. 2, num. 2, 10 septembre 1888, "El general Caðas". J.-M. Cañas avait été chargé par le gouvernement costaricien de rapatrier le corps de Morazán en 1849.
[1130] L'auteur considère que le Costa Rica à lui-seul a chassé les envahisseurs. Voir les numéros des 11 novembre et 10 décembre 1887 de *La República*, San José.
[1131] *La República*, Tegucigalpa, 17 septembre 1887. Le costaricien E. Pacheco a également chanté les louanges à la fois de Santamarìa (il est l'auteur d'un hymne en son honneur) et de Morazán dans un poème dédié à L. Montúfar intitulé « À l'union centraméricaine » : *Costa Rica ilustrada*, San José, num. 14, 15 janvier 1888.
[1132] PALMER, Steven, « Sociedad Anñnima, Cultura Oficial… », *op. cit.*, pp. 182-185. S. Palmer considère d'ailleurs que Contreras de même que d'autres intellectuels « ont gagné leur vie en adoptant le rôle d'idéologues pour l'État et la société oligarchique ».

attribuée a été un élément clé de son héroïsation pour favoriser l'identification des couches populaires à la nation costaricienne au-dessus de tout sentiment unioniste.[1133] Même les cheveux crépus du héros sont interprétés comme un élément caractéristique de la population, représentant ainsi l'homogénéité prétendue de la « race » costaricienne.[1134]

En 1892, le projet d'un « monument national » est mentionné dans le journal costaricien *7 de noviembre* qui veut en faire « une véritable page vivante de l'héroïcité de nos pères ».[1135] L'année suivante, on annonce que l'inauguration du monument est prévue pour le 11 avril, date anniversaire de la mort de Santamaría.[1136] Elle a finalement lieu le 15 septembre 1895, ce qui souligne la prétention de faire de la guerre contre les flibustiers le véritable combat pour l'indépendance.[1137] Le style allégorique choisi pour le monument donne une dimension collective au culte héroïque et peut traduire la volonté officielle de faciliter l'appropriation du sentiment national parmi les différents milieux de la société. Néanmoins, J.-R. Mora, membre de l'élite, est cité fréquemment à cette occasion. Ce dernier est exalté comme un martyr de la liberté y compris par le représentant guatémaltèque invité à la cérémonie qui insiste sur le sentiment « centraméricaniste » des costariciens.[1138] La perspective collective et l'échelle régionale sont aussi mobilisées dans « L'hymne centraméricain aux héros de 56 et 57 » composé par le costaricien Rafael Chaves.[1139]

Peut-être ce monument est-il un appel à la construction d'une union fondée sur la volonté populaire mais dans tous les cas, la portée centraméricaine de la guerre contre Walker

---

[1133] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria…*, *op. cit.,* p. xx. V. Ríos estime pour sa part que son caractère populaire mettait en danger la prétention de contrôle social de la part des élites qui maintenaient une ambiguïté vis-à-vis du caractère héroïque de la figure. C'est ce qui explique selon l'auteure que Santamarìa ait plutôt été passé sous silence dans la littérature, malgré l'inauguration de la statue. Voir : RÍOS QUESADA, Verónica, « De actualizaciones conflictivas… », *op. cit.*

[1134] Son surnom de « hérissé » (*erizo*) est mentionné tout en précisant « non de la race africaine mais semblable à la nôtre » (*La República*, Tegucigalpa, 17 septembre 1887). S. Palmer considère que le métissage est officiellement reconnu et effacé en même temps, au moyen de la subordination de la femme indigène face au conquistador blanc et l'héritage africain est totalement ignoré. Voir : PALMER, Steven, « Hacia la ~~a~~uto-inmigraciñn"… », *op. cit.,* pp. 77-79. D. Díaz explique que les caractéristiques attribuées à la nation costaricienne s'inscrivaient dans des stéréotypes du racisme scientifique qui conduisaient à n'envisager la population que blanche (DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria…, op. cit.,* p. 245).

[1135] *7 de noviembre*, San José, 4 juin 1892. Le monument a été réalisé par le sculpteur français Louis Carrier Belleuse.

[1136] *El anunciador costarricense*, San José, 1 janvier 1893.

[1137] *La Gaceta*, San José, 11 septembre 1895, ~~–~~Comisión permanente de congreso constitucional de la República de Costa Rica, despacho de guerra". Le monument est placé devant la gare, entrée principale de la capitale, non loin du Parc Morazán. Le lieu est alors rebaptisé « parc national ». Pour plus de détails, voir : LEMISTRE, Annie, *Dos bronces conmemorativos y una gesta heroica. La estatua de Juan Santamaría y el Monumento nacional,* Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 1988, p. 131.

[1138] *La Gaceta*, San José, 18 septembre 1895, ~~–~~Discurso pronunciado por el doctor Rafael Spinola, delegado de la república de Guatemala en el acto de la inauguración del monumento nacional, el dia 15 de setiembre de 1895."

[1139] *Diario de Costa Rica*, San José, septembre 1895, ~~–~~Develizaciñn del monumento nacional, programa de actividades del 12 al 15 de setiembre".

confère de la grandeur aux traditions locales. Comme le souligne P. Fumero, la mise en scène architecturale montre la mémoire officielle qui fait du Costa Rica l'exemple à suivre pour les autres États d'Amérique Centrale.[1140] Cette représentation s'adresse autant à la population costaricienne qu'aux gouvernements voisins. D. Dìaz considère qu'en invitant la communauté centraméricaine à participer à l'inauguration, le président R. Iglesias a voulu faire accepter l'imaginaire local pour mieux légitimer son influence.[1141] L'importance accordée à la rénovation urbaine de la capitale s'inscrit dans l'intention d'affirmer le pouvoir économique et politique du Costa Rica dans la région.

Si B. Soto avait l'objectif de faire du parc Morazán un symbole unioniste en suivant l'exemple des autres gouvernements centraméricains, la polémique générée dans la presse montre à quel point les traits identitaires costariciens, forgés en opposition au reste de l'Amérique Centrale, étaient consolidés. Les acteurs politiques qui participent à la discussion autour de cette célébration officielle veulent démontrer le fonctionnement démocratique de l'État en parlant au nom de la « souveraineté populaire ». L'opinion publique est favorable à l'invention de traditions autour de la guerre contre les flibustiers et les autorités s'attachent à faire accepter cet imaginaire aux États voisins. L'exaltation des héros de la guerre contre Walker, en particulier J. Santamaría et J.-R. Mora, permet de rendre particulier le mythe d'origine du Costa Rica tout en revalorisant le rôle de l'État dans la région. Notre étude de la mise en scène architecturale de la capitale a confirmé que face au reste du monde, les costariciens ont malgré tout besoin de faire appel à la scène centraméricaine pour exalter la grandeur de la nation.

II. 3. B. Le centenaire de la naissance de Morazán au Guatemala (1892)

Si une revendication guatémaltèque du héros avait été élaborée pour soutenir la campagne unioniste de J.-R. Barrios, c'est à l'occasion du centenaire de la naissance de

[1140] FUMERO VARGAS, Patricia, *El monumento nacional…*, *op. cit.,* p. 105. P. Fumero souligne que la récupération des héros de la guerre contre les flibustiers a mis du temps avant de s'imposer à cause des conflits qui ont opposé les personnages historiques entre eux, notamment avec l'exécution de J.-M. Mora en 1860. Ce nationalisme officiel est également soutenu par la création des archives nationales en 1881, du musée national en 1887, de la bibliothèque nationale en 1888 et de l'Institut géographique national en 1889.

[1141] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria…*, *op. cit.*, p. 129. Les délégations étrangères qui avaient participé à la victoire sur Walker sont officiellement remerciées (*La Gaceta*, San José, 18 septembre 1895, "Discurso pronunciado por el seðor presidente de la república en el acto de condecorar a los consules extranjeros el dia 14 de setiembre de 1895").

Morazán en 1892 que la figure est pour la première fois officiellement célébrée dans cet État. La polémique générée dans la presse montre la volonté d'instaurer un « débat démocratique » autour de l'image du caudillo. Deux camps s'affrontent alors ouvertement, chacun ayant son porte-parole : d'un côté, L. Montúfar défend l'officialisation du culte héroïque ; de l'autre Agustìn Mencos Franco refuse la nationalisation d'un héros partisan. Jusqu'à quel point la controverse historique autour de Morazán au Guatemala est-elle l'expression d'une opposition entre deux projets de nation ?

II. 3. B. a. Une célébration officielle du héros

Profitant du centenaire de la naissance de Morazán, le 3 octobre 1892, pour exalter l'idéal unioniste, des appels sont lancés dans la presse pour que les gouvernements organisent ensemble la commémoration. Les journaux se veulent le relai de l'opinion publique centraméricaine et sollicitent auprès des autorités de fêter officiellement l'événement avec faste à toutes les échelles : locale, régionale et même internationale.[1142] En parallèle des sphères du pouvoir, des auteurs reprennent ainsi le discours selon lequel la reconstruction de la Grande Patrie est un devoir pour solder la dette envers le héros. Les échanges entre gouvernements en sont toutefois restés à l'envoi de télégrammes formulant des vœux de prospérité et de bien-être du peuple.[1143]

Le gouvernement guatémaltèque est celui qui accorde le plus d'attention à la célébration. Élu au mois de mars 1892, José María Reina Barrios, neveu de J.-R. Barrios et franc-maçon de haut rang, décrète l'organisation de festivités.[1144] C'est la première fois que Morazán est officiellement célébré dans cet État, ce que Ramñn A. Salazar, secrétaire d'État du ministère des relations extérieures, justifie selon le devoir des nations d'honorer ses grands hommes comme ce fut le cas lors des autres commémorations en Amérique Centrale.[1145] Julio Lozano, petit-fils de Morazán, prononce ainsi une allocution en remerciant J.-M. Reina pour l'hommage rendu au symbole unioniste.[1146]

Une commission chargée de la préparation de la commémoration est constituée et le programme officiel des festivités est reproduit dans plusieurs journaux guatémaltèques, bien

[1142] *El Quetzal*, Guatemala, 5 juillet 1892.
[1143] Dans le cas du Honduras, c'est Abelardo Zelaya, président du comité commémoratif, qui signe le message de fraternité avec la devise de la fédération : « Dieu, Union, Liberté ». La réponse est signée par H. Urico : *El Guatemalteco*, Guatemala, 6 octobre 1892.
[1144] *El Guatemalteco*, Guatemala, 28 septembre 1892, ~~D~~ecreto 3 octubre dìa fiesta nacional." Il y avait trois candidats libéraux à cette élection présidentielle (J.-M. Reina Barrios, F. Lainfiesta et L. Montúfar), mettant ainsi en relief les divisions au sein du parti.
[1145] *Idem*, ~~D~~ecreto para la conmemoraciñn del natalicio de Morazán."
[1146] *Las Noticias*, Guatemala, 4 octobre 1892.

que peu de temps avant la date de la célébration.[1147] En plus des salves d'artillerie et du drapeau national hissé sur les établissements publics, des élèves sont appelés à participer sur la place du théâtre par la lecture de poésies et de discours. L'implication de la communauté éducative révèle l'intention de J.-M. Reina d'utiliser la commémoration pour mettre en scène la politique progressiste de son gouvernement.[1148] Des animations publiques sont aussi prévues de manière à favoriser la participation de l'ensemble de la population. Notons qu'il y a une certaine confusion dans les dates car c'est le 4 octobre qui est mentionné ici. Le manque de données historiques facilite assurément la diffusion de légendes.[1149]

J.-M. Reina prévoit également d'inaugurer la première pierre d'un monument à Morazán le 3 octobre 1892. Sans que cela ne soit exprimé, il souhaite concrétiser le décret émis sous le gouvernement précédent tout en le limitant à une seule figure. C'est le sud de la place de Jocotenango, ancienne municipalité indigène annexée à la capitale en 1879, qui est choisi pour l'inauguration.[1150] Ce choix est commenté dans la presse : pour que le lieu soit digne du héros, il faudrait tout d'abord déplacer le lavoir qui s'y trouve afin de mettre en relief le monument selon les règles de l'esthétique.[1151] Ces commentaires sont formulés à l'adresse de la municipalité pour « l'embellissement et la commodité de la capitale » et font écho au plan urbanistique élaboré par les autorités pour contrôler la croissance démographique. L'auteur de l'article conseille d'étendre la population vers le nord plutôt que vers le sud ; cette proposition relayée par la presse montre la volonté de groupes autres que ceux au pouvoir de contribuer à la construction de l'État-nation.

Ce projet de statue s'inscrit dans la décision gouvernementale de reformuler l'histoire officielle du Guatemala en s'appropriant le héros. Une attention particulière est accordée à la diffusion de la mémoire héroïque avec la publication d'un journal consacré à Morazán. Un concours littéraire a aussi été prévu pour octroyer un prix à la meilleure biographie du « premier héros centraméricain » dans le but de le faire connaître à tous les guatémaltèques. C'était une façon de faire participer un plus grand nombre de personnes mais étant donné le peu de temps restant avant la date de la commémoration, ce point du programme n'a pas pu

[1147] *Las Noticias*, Guatemala, 21 septembre 1892, "Centenario de Francisco Morazán".
[1148] Une école publique pour garçons prend également le nom de Morazán. Voir : *Revista de Educación*, Guatemala, août-septembre 1939.
[1149] Une incertitude entoure même l'année de naissance de Morazán. Fabian A. Perez souligne que les écrits de Squier mentionnent 1799, et ceux de David Guzmán 1792, sans qu'aucun des deux n'ait pu trouver des « données certaines ». Voir le prologue de : BETETA, José A., *Morazán y la Federación, op. cit.*
[1150] *El Guatemalteco*, Guatemala, 29 septembre 1892, "Concedese un sitio público para erigir un monumento a la memoria de Morazán." Pour situer la place de Jocotenango, voir le plan de la capitale du Guatemala placé en Annexe (p. 519).
[1151] *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 août 1893, num. 3514, vol LXVI, 1, "Mejoras urbanas".

être réalisé. Le manque de temps et de moyens dont a disposés le gouvernement pour organiser des festivités de grande ampleur devait être compensé par l'enthousiasme de la population.[1152] L'important pour les autorités guatémaltèques était de prendre part au mouvement régional faisant de Morazán le héros tutélaire du panthéon centraméricain en espérant que les citoyens répondraient massivement.[1153]

Le 3 octobre 1892, Timoteo Miralda prononce un discours lors de l'inauguration d'un cycle d'enseignement dans un centre pénitencier. La commémoration du centenaire sert ainsi à mettre en relief l'ordre, la sécurité et le progrès de l'État guatémaltèque en insistant sur la mission éducative du pouvoir et sur l'importance civique du héros identifié à la « sainte démocratie ».[1154] Comme au Honduras, Morazán est défini comme un soldat de l'idée mais son caractère à la fois libéral et unioniste est particulièrement exalté pour justifier son culte au Guatemala. T. Miralda veut élever le libéralisme en doctrine universelle, et la perspective manichéenne est considérée comme une nécessité : la vérité a besoin de l'erreur pour se mettre en valeur. La participation de guatémaltèques tels que Barrundia et Gálvez aux réformes politiques menées par Morazán est relevée, en passant outre les conflits qui ont opposés les personnages historiques entre eux. T. Miralda cherche à expliquer la revendication guatémaltèque du héros en l'érigeant en archétype du citoyen prêt à sacrifier sa vie au nom de la liberté et la comparaison avec le Christ devait faciliter l'acceptation du culte au sein de l'ensemble de la population. La dimension ethnique est aussi présente, Morazán étant le représentant de la « race ».[1155] Bien que ce soit la « régénération » du Guatemala qui soit envisagée, l'envergure centraméricaine de l'entreprise de « civilisation » est soulignée, donnant ainsi de la grandeur à la religion patriotique.

Une propagande est développée dans divers moyens de communication pour une diffusion plus efficace de la mémoire héroïque. Les références savantes à l'Antiquité sont accompagnées de métaphores tirées de la Bible pour sacraliser le héros et élaborer un discours

[1152] *Las Noticias*, Guatemala, 21 septembre 1892, "Centenario de Francisco Morazán".
[1153] Un village portant le nom de Morazán fait parler de lui cette même année. C'est d'abord parce qu'une épidémie de variole s'y est déclarée (*El Guatemalteco*, Guatemala, 20 juillet 1892, "Informe del jefe politico del departamento de Baja Verapaz"; et *La República*, Guatemala, 3 octobre 1893, "Noticias del pueblo Morazán"). Pour des raisons hygiéniques, le gouvernement y introduit ensuite l'eau potable. Peut-être aussi préoccupé par le symbole de civilisation qu'aurait dû être le village portant le nom du héros, il est fait mention d'une école pour filles : *El Guatemalteco*, Guatemala, 9 décembre 1892, "Introducciñn de agua potable en el pueblo de Morazán, edificio para escuela de niñas en este mismo pueblo."
[1154] *Las Noticias*, Guatemala, 4 octobre 1892, "Discurso leìdo por Timoteo Miralda con motivo de la inauguraciñn de la maestranza en la penitenciarìa, el 3 del corriente, centenario de Morazán". T. Miralda est hondurien et franc-maçon.
[1155] *Las Noticias*, Guatemala, 5 octobre 1892, conclusion du discours de T. Miralda.

qui puisse circuler en dehors des sphères de l'élite.[1156] Cette construction de la narration correspond aux éléments clés utilisés dans le reste de l'Amérique Centrale mais un ton particulièrement agressif est employé contre les adversaires du héros, allant jusqu'à les exclure du projet national en tant qu'ennemis. On en vient à revendiquer une union centraméricaine sans le Costa Rica en identifiant séparatisme et conservatisme.[1157] Libéralisme et patriotisme vont de pair et la définition de la nation est clairement exclusive, l'unité du pays n'étant envisagée que sous l'angle de l'idéologie du progrès : « qu'importe s'il y a toujours des personnes qui dénigrent Morazán ; ils sont condamnés à disparaître ».[1158] De cette manière, on fait du caractère partisan du héros la justification principale de son culte au Guatemala. Comme du temps de la Fédération, on nie au camp politique adversaire le droit d'exister, non plus en vertu de la souveraineté populaire mais de la nécessité historique.[1159]

Localement, la commémoration a été activement célébrée à Quetzaltenango où la tradition libérale est entretenue.[1160] Un article écrit depuis le chef-lieu du département avait d'ailleurs demandé aux autorités municipales et au gouvernement guatémaltèque de rendre populaire l'hommage au héros.[1161] Début octobre, un numéro de la revue de l'École d'Arts et métiers, publication adressée à la classe ouvrière, est consacré au centenaire de Morazán dans lequel les éléments clés de la narration héroïque sont diffusés, notamment l'identification du héros avec les principes libéraux.[1162] On veut ainsi développer un sentiment d'appartenance nationale qui puisse dominer la conscience de classe au nom du progrès. La perspective prophétique du culte devait renforcer sa légitimité autant parmi les diverses couches sociales qu'à travers les différentes régions du pays. À Quetzaltenango, des divertissements populaires tels que des feux d'artifice sont prévus mais ce sont les élites culturelles qui sont mises en

---

[1156] *Revista de la Escuela de artes y oficios*, Quetzaltenango, 1 octobre 1892, num. 11, t. I, article de Eugenio Meléndez Quiroz intitulé « Morazán, portrait politique » : « Il semble que Mars ait guidé les pas de l'illustre guerrier en défense de la liberté. (…) Fils bâtards de Caïn, pourquoi avez-vous sacrifié votre frère ? »

[1157] *Idem :* « Il importe peu que vous, séparatistes provinciaux (*lugareño*), ne fassiez pas partie du débat politique centraméricain. Continuez de végéter dans votre coin, en mettant en action votre politique de village ! » Insister sur la responsabilité des costariciens dans la mort de Morazán, c'est aussi dédouaner le peuple guatémaltèque.

[1158] Article intitulé « 3 octobre » publié au Guatemala et reproduit dans : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografia… », *op. cit*.

[1159] V.-H. Acuña souligne que la méfiance des élites libérales envers le peuple se maintient tout au long du XIX^{ème} siècle et que l'égalité face à la loi est contrebalancée par la hiérarchie établie entre les êtres humains au nom de la nature : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El liberalismo en tiempos de la independencia… », *op. cit*.

[1160] Le gouvernement guatémaltèque a donné son accord pour que la municipalité consacre une part de son budget (2500 pesos) au centenaire de Morazán, ce qui montre le contrôle de l'État des dépenses locales (*El Guatemalteco*, Guatemala, 4 novembre 1892). À cette époque, le souvenir de l'État de Los Altos est ravivé avec l'hommage rendu aux restes de Agustìn Guzmán en 1885, et des souscriptions organisées en 1887 et 1892 pour ériger un monument en son honneur. Voir : APARICIO MERIDA, Manuel, *Historia de los Altos a través de las actas del ayuntamiento de Quetzaltenango, desde 1807 a 1931*, Guatemala, FUNDAP, 2010.

[1161] Cet article intitulé "Francisco Morazán" est reproduit dans : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografia… », *op. cit*.

[1162] *Revista de la Escuela de artes y oficios*, Quetzaltenango, 1 octobre 1892, num. 11, t. I, article signé J.E.C.

avant et consolidées comme un groupe clé de la société. La communauté universitaire de la ville participe activement à la commémoration : une veillée lyrique et littéraire est organisée par la Faculté de Droit et de Notariat le 4 octobre, et la faculté de médecine et de pharmacie contribue à l'hommage en déposant une couronne de laurier.[1163] Dans son rapport, Manuel A. López, chef politique du département, peut ainsi affirmer que la célébration s'est déroulée avec enthousiasme et solennité.[1164]

La revendication guatémaltèque de Morazán est soutenue avec l'héroïsation officielle de J.-R. Barrios et c'est également en 1892 qu'a lieu le transfert des restes de ce dernier dans le cimetière général de la capitale.[1165] Dans le discours prononcé devant la tombe de J.-R. Barrios, J.-A. Beteta n'hésite pas à en faire un héritier de Morazán, comme il l'avait établi pour légitimer la campagne de 1885.[1166] L'idéal unioniste est alors nationalisé, de la même manière que cela est développé au Salvador et au Honduras, ce qui renforce la particularisation des traditions. C'est le « degré de civilisation » de l'État guatémaltèque qui est mis en relief et le statut de caudillo centraméricain de J.-R. Barrios est exalté pour défendre le poids du Guatemala dans la région.[1167] Le fait que les *Coquimbos* fassent partie des références héroïques utilisées, alors qu'ils ont lutté contre la domination guatémaltèque, laisse entendre une atténuation de l'importance du débat entre centralisme et fédéralisme. L'union politique se fait autour d'une utopie, celle de la Grande Patrie, sans que sa concrétisation ne soit véritablement envisagée.

La continuité historique affirmée entre J.-R. Barrios et Morazán devait par transfert attribuer un caractère héroïque au gouvernement de J.-M. Reina. Le Guatemala est érigé en bastion libéral et unioniste et si l'on met en avant que la mort de Morazán a auparavant été célébrée comme la disparition de l'ennemi commun, c'est pour mieux montrer le renversement de l'historiographie vis-à-vis de la période conservatrice.[1168] Même si J.-R. Barrios est qualifié par certains « d'excentrique et bizarre », sa figure occupe une des premières places du panthéon guatémaltèque, suivi de Barrundia, Gálvez et García Granados,

[1163] *Idem.* Soulignons que l'acte de baptême de Morazán est reproduit, ce qui met en relief la nature humaine du héros en même temps que son caractère divin avec les citations de son testament.
[1164] *El Guatemalteco*, Guatemala, 26 novembre 1892, "Informe del jefe político de Quetzaltenango".
[1165] *El Guatemalteco*, Guatemala, 8 avril 1892, "Actas de la traslaciñn de los restos del ex presidente Justo Rufino Barrios".
[1166] *El Guatemalteco*, Guatemala, 9 avril 1892. J.-A. Beteta prononce ce discours au nom du pouvoir exécutif le 2 avril 1892. Le fils de L. Montúfar, Rafael, a également participé à cet hommage.
[1167] Voir : *El General Barrios*, Guatemala, 2 avril 1891; et *El Guatemalteco*, Guatemala, 2 avril 1892, "Septimo aniversario de la muerte del reformador".
[1168] *Idem.* Barrios est désigné comme « l'illustre martyr de Chalchuapa » du nom de la bataille en territoire salvadorien où il est mort. Cette appellation est peut-être à inscrire dans la lutte d'hégémonie traditionnelle entre le Guatemala et le Salvador, mais ce n'est pas mis en avant.

face aux anti-héros, en particulier Carrera.[1169] Il s'agit exclusivement de représentants du libéralisme, de manière à renforcer l'opposition radicale au conservatisme et au fanatisme religieux. Cette remarque prend d'autant plus d'importance si l'on rappelle qu'au Honduras des conservateurs catholiques comme T. Reyes sont aussi célébrés. Nous pourrions en conclure que l'oligarchie guatémaltèque étant cimentée, il s'agissait avant tout d'affirmer le libéralisme du gouvernement alors que dans le cas hondurien, l'effacement de la dimension partisane avait pour but de rechercher un consensus entre les élites du pays.

Toutes les tendances du libéralisme sont représentées dans le panthéon officiel et il semble que J.-M. Reina ait souhaité mettre en scène l'unité du parti. Il accorde ainsi à L. Montúfar le statut de *Benemérito* de la Patrie, alors que ce dernier, d'une part, avait été opposé à J.-R. Barrios, l'oncle du président, et que d'autre part, il avait été son adversaire durant la campagne présidentielle cette même année.[1170] Il est d'ailleurs question d'une fusion entre les camps de L. Montúfar et de J.-M. Reina qui ont signé une convention.[1171] La composition et la hiérarchie du panthéon sont soumises à de nombreux commentaires dans la presse. À l'instar de l'équilibre recherché au Honduras entre les champs guerrier et civique, certains veulent faire de M. Garcìa Granados l'idée et de J.-R. Barrios l'action sauf que le premier a également été un acteur militaire.[1172]

Les groupes libéraux les plus radicaux profitent de ce panthéon officiel pour soutenir un discours anticlérical notamment dans le journal *El Quetzal*.[1173] Un appel est ainsi adressé aux « fils de l'Amérique Centrale, adorateurs de la mémoire de Morazán et de Barrios, hommes libres » pour rejeter le catholicisme.[1174] Le Christ, qui est généralement utilisé comme un modèle héroïque autour de la notion de sacrifice, est ici érigé en victime de la « cruauté paternelle ». D'autres reprennent la sacralisation des grands hommes sur un ton provocateur : les conservateurs ont droit au paradis de la religion catholique alors que les

[1169] *Las Noticias*, Guatemala, 2 mai 1892, ~~–~~Reina Barrios".
[1170] *El Guatemalteco*, Guatemala, 30 mars 1892, ~~–~~Sesiñn de la asamblea nacional legislativa." Notons qu'il s'agit d'une initiative menée par le club libéral de la ville de Jalapa : *El Guatemalteco*, Guatemala, 5 avril 1892, ~~–~~Sesión de la asamblea nacional legislativa". L. Montúfar est lui-même identifié aux principes démocratiques (*El Guatemalteco*, Guatemala, 28 mars 1892).
[1171] *Diario Oficial*, San Salvador, 5 mars 1892, ~~–~~Elecciñn José Marìa Reyna Barrios". L. Montúfar est qualifié par certains de « divin naïf » face à J.-M. Reina considéré comme l'homme de la situation (*La Revolución del 71*, Guatemala, 21 janvier 1892). En 1885, L. Montúfar avait déjà tenté de créer un nouveau parti libéral au Guatemala avec des membres de la franc-maçonnerie, dont J.-M. Reina (VALDÉS VALLE, Roberto Armando, « Elementos para la discusiñn sobre masonerìa… », *op. cit.*). Les alliances politiques se font ainsi au gré des circonstances dans le but d'accéder au pouvoir.
[1172] *Las Noticias*, Guatemala, 2 avril 1892, ~~–~~Aniversario de la muerte de Justo Rufino Barrios".
[1173] *El Quetzal*, Guatemala, 14 juillet 1892. Voir aussi : *El Quetzal*, Guatemala, 19 juillet 1892, ~~–~~Justo Rufino Barrios".
[1174] *El Quetzal*, Guatemala, 15 juillet 1892.

libéraux sont promis à l'Histoire.[1175] La critique virulente vis-à-vis de la position de l'Église face au culte héroïque est probablement à interpréter comme une défense de la franc-maçonnerie car un débat anime la presse à ce propos.[1176] En effet, la célébration des grands hommes de la patrie soutient alors les réformes de sécularisation de la société.[1177]

Afin de perpétuer la nouvelle histoire officielle, un recueil commémoratif est publié par l'imprimerie nationale.[1178] On y retrouve tous les éléments clés du récit héroïque tel que se l'est approprié le gouvernement guatémaltèque faisant de Morazán le représentant du libéralisme. La sacralisation du héros va de pair avec l'inscription de l'idéologie du progrès dans une dimension transcendante justifiant le caractère partisan de la définition de la nation.[1179] Le salvadorien Francisco Gavidia prend également la plume pour défendre l'universalité des principes incarnés autant par le héros que par le gouvernement de J.-M. Reina qu'il réunit à travers la célébration de la Révolution libérale de 1871.[1180] Les propos tenus par d'autres acteurs centraméricains sont repris dans la presse guatémaltèque : la circulation de la mémoire héroïque à travers l'Amérique Centrale devait renforcer la perspective d'un futur commun.[1181] On cherche à convaincre les adversaires que ce n'est pas le personnage historique qui est célébré, mais le symbole unioniste. J. Lozano, tout en soulignant ses liens de parenté avec le héros, estime que la célébration de Morazán repose moins sur ses mérites que sur son martyre au nom de la nation centraméricaine et de la

[1175] *La Revolución del 71*, Guatemala, 7 mars 1892, "Actes de la revoluciñn", article signé Juan Pedro. L'auteur considère que si Morazán a dû se mettre debout à l'arrivée de J.-R. Barrios dans le « temple de la gloire », M. Pavón a dû se mettre à genoux devant Carrera placé « à la droite de Dieu le père ».

[1176] *Idem*. On dénonce la répression dont la franc-maçonnerie est la cible alors qu'elle compte sur des personnalités reconnues telles que L. Montúfar. L'Église catholique est accusée d'être à l'origine de cette persécution (*Las Noticias*, Guatemala, 31 octobre 1892, "La masonería"). Certains cherchent à expliquer le fonctionnement de la franc-maçonnerie et soulignent les divisions politiques au sein de l'institution (*La Revolución del 71*, Guatemala, 28 janvier 1892, "La reacciñn sin careta").

[1177] *La Democracia*, Guatemala, 11 juin 1892, "Quienes comenzaron?": « Voyez comme le pouvoir clérical, réduit à l'exercice de sa mission par la réforme mise en œuvre par Morazán, se lève menaçant, terrible, intransigeant, et assoiffé de sang ».

[1178] *El Centenario del Gral. Francisco Morazán*, *Homenaje de respeto que Guatemala dedica a su memoria,* Guatemala, Tipografía Nacional, 1892, 44p. Ce recueil compile des articles de presse écrits par R.-A. Salazar, L. Montúfar, F. Gavidia, F. Castañeda et Ricardo Moreno Batres ; des poèmes de Virgilio J. Valdés, Felix A. Tejada et V.-J. Morales ; et des discours de L. Montúfar et de son fils Manuel. Les auteurs de ces écrits sont surtout des guatémaltèques mais il y a aussi quelques salvadoriens pour soutenir la dimension centraméricaine du symbole.

[1179] *Idem,* discours de L. Montúfar prononcé lors de la pose de la première pierre du monument à Morazán, pp. 37-43.

[1180] *La República*, Guatemala, 27 septembre 1892, "Centenario de Morazán". Il fait d'ailleurs référence à la comparaison élaborée au Costa Rica entre Morazán et Walker en tant qu'étranger et en souligne l'anachronisme. F. Gavidia est un des maîtres du modernisme centraméricain et a accompagné R. Darío à ses débuts littéraires. Toutefois leurs poèmes en l'hommage de Morazán n'introduisent pas de rupture majeure avec la rhétorique romantique (UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.*).

[1181] *La Democracia*, Guatemala, 11 juin 1892, "Quienes comenzaron?" C'est le discours prononcé par A. Contreras le 15 mars 1882 à San Salvador qui est ici mentionné.

démocratie.[1182]

II. 3. B. b. Un débat démocratique

Les divisions au sein de la presse guatémaltèque se font sentir dès la période d'élection présidentielle au début de l'année 1892. Les journaux *La Revolución del 71* et *Las Noticias* font de la propagande en faveur de la candidature de J.-M. Reina.[1183] *El Quetzal* défend également le parti libéral mais adopte une position plus radicale.[1184] De l'autre côté de l'échiquier politique, *La República* est accusé d'être hostile au parti libéral et de ne soutenir J.-M. Reina qu'une fois élu.[1185] Les journaux d'opposition en particulier *El Debate* insistent sur la liberté d'expression et J.-M. Reina est lui-même cité à ce propos.[1186] La profusion de publications périodiques de diverses tendances politiques participe à la création d'un débat ouvert à différents groupes de la société. De cette manière, le rôle d'outil de formation et de diffusion de l'opinion publique attribué à la presse semble particulièrement développé au Guatemala.[1187]

Dans ce cadre, la décision du gouvernement de célébrer le centenaire de Morazán donne lieu à une véritable polémique entre journaux. La presse fidèle au pouvoir publie de nombreux articles pour soutenir la commémoration officielle et la presse d'opposition profite de cette occasion pour critiquer la politique de J.-M. Reina. La célébration du héros est considérée comme une décision ridicule et absurde, mais sans surprise pour les opposants au libéralisme.[1188] La multiplication des fêtes civiques est dénoncée : en faisant de toutes sortes d'événements des célébrations nationales, l'enthousiasme patriotique du peuple serait

[1182] *La República*, Guatemala, 18 octobre 1892, "La verdad en su lugar". L'auteur reconnaît que le personnage historique a pu commettre des erreurs mais assure que « son patriotisme s'est toujours superposé à l'ambition », la preuve étant qu'il a refusé la dictature. Il veut également faire appel aux sentiments et déclare ressentir de la tristesse en voyant l'opposition que déclenche la célébration de Morazán au Guatemala.

[1183] Le manifeste de Reina Barrios proposant sa candidature est publié dans : *La Revolución del 71*, Guatemala, 15 janvier 1892. Ce journal est publié par le club libéral *La Democracia*. Le programme du gouvernement est reproduit dans : *Las Noticias*, Guatemala, 24 mai 1892. Ce journal est publié par les ateliers de l'imprimerie nationale et est administré par Julio César Fortín.

[1184] Le mythe guerrier de Napoléon y est par exemple diffusé : *El Quetzal*, Guatemala, 18 août 1892.

[1185] Voir les articles "Lo que va de ayer a hoy" dans les numéros des 11 et 19 mai 1892 de *La Democracia*, Guatemala. Quant à *El Pueblo,* il aurait critiqué le gouvernement pour incarner un libéralisme radical : *La Revolución del 71*, Guatemala, 11 février 1892, "Así se habla".

[1186] Voir : *El Debate*, Guatemala, 27 mars 1892, "La revoluciñn del 71" ; et *El Debate*, Guatemala, 22 avril 1892, "Viva la libertad". Ce journal critique le soutien du gouvernement à l'influence étasunienne : *El Debate*, Guatemala, 21 mai 1892, "Breves observaciones".

[1187] La presse joue également un rôle pédagogique en publiant des articles concernant l'éducation des enfants : *Diario de Centro América*, Guatemala, 19 juin 1896, "El padre de familia que lo leyere (consejos para el niño)", p. 1 ; et des articles de théorie scientifique : *Diario de Centro América*, Guatemala, 2 janvier 1897, "Sobre el hombre (en lo fisico)", p. 1.

[1188] *El Debate*, Guatemala, 19 octobre 1892, "Morazán".

affaibli.[1189] Un débat est alors amorcé concernant le fonctionnement démocratique de l'État guatémaltèque en comparaison avec le monde occidental. Dans *Las Noticias* on dénonce la perspective adoptée par le *Diario de Centro América* qui refuse la nationalisation du culte :

> *Il dit que dans ces pays, on ne célèbre officiellement que les fêtes nationales et non celles qui appartiennent à des circuits politiques. À cela nous devons répondre que les festivités d'un parti deviennent nationales quand ce parti triomphe et se transforme en gouvernement. C'est ainsi que cela se passe dans toutes les parties du monde.*[1190]

On revendique la dimension partisane du rituel et on déplore le fait que ce journal se soit déclaré contre la décision officielle alors qu'un de ses propriétaires est Lainfiesta, affilié au parti libéral.[1191] Si le *Diario de Centro América* s'oppose à la commémoration, il est pourtant critiqué dans *La República* pour avoir donné raison à un article qui soutenait le culte de Morazán. Les contradictions des positions prises dans les autres journaux sont mises en relief afin de s'approprier la « vérité historique ».[1192] Cela montre également les divergences existant au sein de la presse d'opposition, d'autant plus que des opinions diverses concernant Morazán sont également reproduites dans *La República*.[1193]

Étant donné le dialogue établi entre les journaux, il est demandé à ce que les articles constituant la polémique soient compilés pour faciliter la lecture et l'examen des « preuves » avancées. On voit bien ici que débat politique et discussion historiographique sont mis en relation. La polémique s'inscrit dans une perspective citoyenne car il s'agit de débattre autour d'un personnage dont l'influence sur l'Histoire de l'Amérique Centrale est considérée par tous comme déterminante. Les rédactions des journaux d'opposition *La República* et *Diario de Centro América* insistent toutes deux sur l'utilité civique de la controverse pour justifier la publication des articles, la presse ayant le devoir de participer à la diffusion des informations.[1194] Le journal *La República* décide ainsi de créer une rubrique intitulée

---

[1189] *La República*, Guatemala, 3 octobre 1892, "Francisco Morazán".

[1190] *Las Noticias*, Guatemala, 8 juillet 1892, "Algunos pensamientos más sobre la celebraciñn de fiestas cìvicas" : "Dice que en aquellos países, sólo se celebran oficialmente las fiestas nacionales y no las que pertenecen á circulos políticos. A esto debemos contestar que las festividades de un partido se elevan á nacionales, cuando aquel partido triunfa y se convierte en Gobierno".

[1191] *Revista escuela arte y oficios*, Quetzalenango, 12 octobre 1892, num. 12, t. I, p. 96. Lainfiesta a été un des trois candidats libéraux aux élections présidentielles de 1892. Une polémique a lieu au sein même de la rédaction du *Diario de Centro América* : Demetrio Viana, rédacteur en chef, accuse Lainfiesta de se déclarer propriétaire du journal alors qu'il ne l'est pas. Un jugement au Tribunal est mentionné à ce propos *: Diario de Centro América*, Guatemala, 29 août 1893, num. 3515. Le journal est alors dirigé par José María Alejos et publié par l'imprimerie nationale.

[1192] *La República*, Guatemala, 26 septembre 1892, "Por la patria". Il est fait référence à un article intitulé "La Estatua a Morazán" publié dans *El Quetzal.*

[1193] Ce journal publie essentiellement des articles contre la célébration, mais certains la défendent. Voir par exemple : *La República*, Guatemala, 12 septembre 1892, "Guatemala en el centenario".

[1194] Voir : *La República*, Guatemala, 3 octobre 1892, "Francisco Morazán"; *Diario de Centro América*, Guatemala, 17 novembre 1892, num. 3289, p. 1; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 30 septembre 1892, num. 3252, pp. 1-2, "Revista de la prensa".

« documents pour l'Histoire » : sous couvert d'objectivité, une sélection d'archives est faite de telle sorte que l'image de Morazán soit dénigrée.[1195]

Le discrédit est jeté sur le journal *Las Noticias* qui a publié des articles où étaient glissées des erreurs historiques en affirmant notamment que c'est un membre de la famille Mora qui a fusillé Morazán et que le caudillo a fait partie des auteurs de l'acte d'indépendance.[1196] La deuxième confusion est révélatrice du succès avec lequel le héros a été érigé en Père de la Patrie. R.-A. Salazar par exemple affirme que le peuple a soutenu Morazán parce qu'il avait obligé la noblesse à accepter l'indépendance.[1197] On tourne également en dérision un article publié dans *La República* où l'on affirme que Julio Lozano, parent du caudillo, peut fournir des détails objectifs.[1198] Les partisans de la célébration quant à eux accusent les adversaires de dénigrer la figure héroïque à cause des « fables que leur racontaient leurs grands-mères ».[1199] Chaque camp prétend ainsi détenir la vérité et les propos des adversaires sont dénigrés comme des légendes sans fondement historique.

Les références historiographiques sont également soumises à des analyses et sont comparées entre elles pour relever des divergences : une lettre écrite par P. Molina sert par exemple à pointer des erreurs dans les Mémoires de M. Montúfar y Coronado concernant la capitulation du Guatemala.[1200] La plupart des auteurs utilisent la même bibliographie, composée principalement des œuvres de A. Marure, M.-J. Arce et M. García Granados.[1201] Les Mémoires de ce dernier sont d'ailleurs publiées sous forme de feuilleton dans le journal *Diario de Centro América*.[1202] Cet ouvrage est particulièrement commenté étant donné qu'il est écrit par un leader de la révolution libérale mais qu'il dénigre l'image de Morazán. D'un côté, les partisans de la célébration officielle s'attachent à expliquer pourquoi les Mémoires de M. García Granados ne peuvent pas être considérées comme un témoignage fiable tout en veillant à ne pas critiquer l'ancien chef d'État qui fait partie du panthéon guatémaltèque.[1203]

[1195] Voir par exemple les numéros des 3, 4 et 14 novembre 1892 de *La República*, Guatemala.
[1196] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 septembre 1892, num. 3240 ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 24 septembre 1892, num. 3247, p. 1, "Revista de la Prensa".
[1197] Voir : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía... », *op. cit.*, pp. 466-467.
[1198] *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 octobre 1892, num. 3254, p. 1.
[1199] Voir l'essai de R.-A. Salazar intitulé « Morazán y los localistas guatemaltecos » reproduit dans : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía… »*..., op. cit.*, pp. 466-467.
[1200] *La República*, Guatemala, 27 octobre 1892, "Documentos histñricos".
[1201] Voir par exemple : *Las Noticias*, Guatemala, 26 novembre 1892. Un écrit de A. Marure datant du 5 novembre 1839 est également reproduit dans : *La República*, Guatemala, 1 novembre 1892, "Documentos para la historia".
[1202] Voir par exemple : *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 octobre 1892, num. 3254, p. 1.
[1203] *Las Noticias*, Guatemala, 7 octobre 1892, "Morazán y la ruptura de la capitulaciñn". Il s'agit d'un article de L. Montúfar. Ce dernier a d'ailleurs prononcé un discours en 1878 lors de l'inhumation des restes de M. Garcìa Granados. Voir : MONTÚFAR, Rafael, *Compilación de discursos de Lorenzo Montúfar*, Guatemala, s.n., 1897. J. Lozano affirme également admirer M. García mais considère que ses Mémoires sont partiales et fausses (*La República*, Guatemala, 18 octobre 1892, "La verdad en su lugar").

De l'autre côté, les opposants utilisent cette référence pour souligner ce qu'ils considèrent comme une contradiction au sein du parti libéral.[1204]

La rédaction de *La República*, pour démontrer son impartialité, fait appel à Pedro Molina Flores, petit fils du *prócer,* car il possède des documents inédits. On veut principalement déterminer s'il est vrai que son grand-père a pris part à la rébellion du peuple costaricien contre Morazán.[1205] Le journal publie quelques mois plus tard un article intitulé « Véridique et simple relation de ce qui s'est passé au Costa Rica concernant le général Morazán » signé « un costaricien » (sans doute P. Molina) le 5 novembre 1842 à San José où l'on retrouve les éléments clés de la justification de la chute du caudillo.[1206] Les arguments développés par les opposants au parc Morazán au Costa Rica en 1887-88 sont alors repris par les guatémaltèques qui refusent de célébrer le « tyran ».[1207] Comme cela avait été le cas pour la polémique costaricienne, on veut faire du débat le reflet du fonctionnement démocratique de la société. Le ton virulent employé est critiqué et des appels aux calmes sont lancés dans la presse.[1208] Cette circulation des idées et des pratiques donne une portée centraméricaine à l'opposition au culte de Morazán.

L'ironie qui avait été un outil rhétorique utilisé par les opposants costariciens est à nouveau employée par les guatémaltèques. Les mécanismes de l'invention de l'identité nationale sont dévoilés, considérant que le héros a été exalté par le gouvernement pour rechercher un soutien populaire. On tourne en ridicule la construction du panthéon national faisant de Morazán l'exemple du « citoyen lyrique de la République Universelle ». Le caractère littéraire du héros est mis en relief pour mieux détruire sa véracité.[1209] Les tournures de dérision sont récurrentes car c'est une arme pour faire réagir les lecteurs : « il a saccagé les églises du Guatemala, violé les capitulations, vendu les édifices, il a eu si peur qu'il est parti pour d'autres terres. Qu'on lève une statue avec une légende décrivant cet exploit stupéfiant de l'invaincu Morazán ! »[1210]

[1204] *Diario de Centro América*, Guatemala, 5 novembre 1892, num. 3279, p. 1, "Revista de la prensa".
[1205] *La República*, Guatemala, 3 octobre 1892, "Francisco Morazán".
[1206] *La República*, Guatemala, 3 janvier 1893, "Verìdica y sencilla relaciñn de lo acaecido en Costa Rica respecto al general Morazán". L'auteur met notamment en relief le caractère pacifique des costariciens et le refus de Morazán des capitulations proposées. Le texte se termine sur un appel à la compassion envers les *Coquimbos* qui ont perdu leur chef.
[1207] *La República*, Guatemala, 4 janvier 1893. On revendique la responsabilité du peuple costaricien, toutes classes sociales confondues, dans la mort du caudillo.
[1208] *Diario de Centro América*, Guatemala, 13 septembre 1892, num. 3328, p. 1, "Revista de la Prensa".
[1209] *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 septembre 1892, num. 3240. Les écrits de J.-A. Beteta sont critiqués en ce sens : *El Debate*, Guatemala, 12 avril 1893, "Morazán".
[1210] *El Debate*, Guatemala, 19 octobre 1892, "Morazán". Le qualificatif « invaincu » est nié en mettant en avant sa fuite du Guatemala et sa chute au Costa Rica. La perte des territoires du Chiapas et du Soconusco lui est également attribuée : *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 octobre 1892, num. 3254, p. 1.

Les partisans de la célébration officielle sont accusés de chercher à convertir les citoyens en « morazanophiles » comme s'ils étaient des prédicateurs. Le fait qu'ils soient avant tout poètes et la reconnaissance de leurs dons littéraires explique selon les adversaires leur force de persuasion envers ceux qui n'ont pas de critère établi. La polémique se veut courtoise et respectueuse des acteurs du culte et ce sont les emportements littéraires qui sont signalés car ils mènent à des comparaisons considérées comme absurdes entre Morazán et les héros d'envergure internationale.[1211] D'autres emploient un ton plus agressif et dénoncent une langue de bois et une rhétorique vide de sens notamment lorsqu'il est affirmé que les opposants sont le « coryphée de la barbarie et du retard coloniaux, des personnalités anachroniques et des oiseaux nocturnes, destinés à vivre en dehors du domaine de la lumière. »[1212] On estime que les admirateurs de Morazán ne font que répéter un même discours pour masquer le manque de contenu historique de l'héroïsation, avec comme but principal de défendre une posture politique.

Des arguments sont également avancés pour détruire la narration héroïque. On refuse de qualifier Morazán de génie militaire et ses victoires sont attribuées à ses officiers étrangers.[1213] Plusieurs épisodes de la vie du caudillo illustrent les propos des adversaires, en particulier l'exécution du fils du *prócer* Molina et l'ordre donné de faire frire dans de l'huile la tête du beau-père de Carrera.[1214] Cet « acte barbare » est mentionné à plusieurs reprises pour réfuter l'art de la guerre attribué au héros par ses partisans tels que F. Castañeda.[1215] En reprenant la narration construite par l'historiographie dénigrant l'image de Morazán, ce dernier est identifié à la Barbarie et la figure de Carrera est valorisée pour sa défense du Guatemala. Malgré l'identification du caudillo guatémaltèque à la population indigène, ses qualités de chef militaire sont exaltées.[1216] D'autres refusent de célébrer Carrera et reprochent à Morazán sa négligence vis-à-vis de la situation guatémaltèque.[1217] Ce qui préoccupe les opposants à la célébration du centenaire est avant tout l'histoire locale du Guatemala, comme

[1211] *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 septembre 1892, ―Morazán y el seðor Gavidia", num. 3250, p. 1. Il s'agit d'une critique de l'article de F. Gavidia publié dans *La República*.
[1212] *Diario de Centro América*, Guatemala, 29 septembre 1892, num. 3251, p. 1, ―Revista de la Prensa". Voir aussi : *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 octobre 1892, num. 3254, p. 1.
[1213] *El Debate*, Guatemala, 19 octobre 1892, ―Morazán".
[1214] *El Debate*, Guatemala, 12 avril 1893, ―Morazán".
[1215] *Diario de Centro América*, Guatemala, 22 février 1893, num. 3365, vol LXIII, pp. 1-2. Notons que « don Simón » est parfois désigné comme le père, parfois comme le beau-père de Carrera.
[1216] *El Debate*, Guatemala, 27 mars 1892, ―La revoluciñn del 71" : « Il peut être indien, sauvage, ignorant, tout ce que veulent les *panteristas*, mais ils ne peuvent pas nier, parce que cela s'impose avec la clarté de la lumière, que cet indien, sauvage et ignorant, est malgré tout le plus illustre des guerriers que l'histoire patriote compte dans ses pages. »
[1217] Voir les numéros des 8 et 9 novembre 1892 de *La República*, Guatemala ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 24 novembre 1892, num. 3295, p. 1.

dans le cas des adversaires du parc Morazán à San José.

De manière générale, Morazán est critiqué avant tout pour avoir voulu « déposséder le Guatemala du prestige et de la suprématie qu'il exerçait en Amérique Centrale. »[1218] De la même façon qu'il était qualifié d'étranger au Costa Rica, on utilise le terme « d'intervention » pour définir sa politique envers l'État guatémaltèque.[1219] Morazán est à nouveau accusé d'être le responsable de la désagrégation de l'unité centraméricaine et le débat entre fédéralisme et centralisme est relancé.[1220] Le statut de métropole qui fait référence à l'héritage colonial est revendiqué pour justifier l'influence guatémaltèque dans la région.[1221] Bon nombre d'hommes politiques centraméricains, en particulier honduriens, ont suivi des études au Guatemala depuis l'époque de l'indépendance jusqu'à celle des acteurs, ce qui est utilisé comme une preuve de l'ascendant intellectuel et moral de cet État. Le fait que la Révolution libérale ait été commencée par des guatémaltèques légitime aussi cette prétention. Alors qu'en 1885, le héros a été utilisé pour soutenir une campagne unioniste menée depuis le Guatemala, l'échec du projet a provoqué la réélaboration de l'image de l'anti-héros dans les représentations sociales pour consolider le sentiment d'appartenance local.

Certains opposants s'expriment clairement en faveur d'une nationalité exclusivement guatémaltèque. On considère que le culte du « caudillo de Tegucigalpa » peut être légitime au Honduras mais pas au-delà puisqu'il est considéré comme un héros local et partisan.[1222] L'argument selon lequel la critique est dirigée non pas contre son héroïsation mais contre sa célébration « nationale » est ainsi renforcé : le gouvernement guatémaltèque doit représenter les aspirations de l'ensemble de la population et non les intérêts d'un seul parti.[1223] La polémique générée autour du centenaire est la preuve selon les adversaires du manque de consensus autour de la représentation de Morazán, et elle justifie par elle-même l'annulation des festivités officielles.[1224] La discussion a pris une telle ampleur que deux porte-paroles se sont affirmés pour exprimer les opinions respectives des deux camps.[1225]

[1218] *El Debate*, Guatemala, 19 octobre 1892, ―Morazán".
[1219] *La República*, Guatemala, 29 octobre 1892, ―Documentos para la historia." Voir également : *La República*, Guatemala, 2 novembre 1892, ―Documentos para la historia".
[1220] *La República*, Guatemala, 7 novembre 1892, ―Documentos para la historia".
[1221] *Diario de Centro América*, Guatemala, 3 octobre 1892, num. 3254, p. 1.
[1222] *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 septembre 1892, num. 3250, ―Morazán y el seðor Gavidia".
[1223] *Diario de Centro América*, Guatemala, 24 septembre 1892, num. 3247, p. 1, ―Revista de la Prensa".
[1224] *Diario de Centro América*, Guatemala, 29 septembre 1892, num. 3251, p. 1, ―Revista de la Prensa".
[1225] Au Costa Rica, aucun porte-parole de l'héroïsation officielle de Morazán ne s'était prononcé, ce qui montre d'autant mieux la difficulté à revendiquer le symbole dans cet État. Dans les deux cas, le statut social des auteurs légitime l'opinion exprimée et ceux qui ne sont pas connus mais qui veulent malgré tout participer expliquent que sans avoir l'honneur de faire partie de la polémique, ils écrivent au nom de la vérité historique : *Diario de Centro América*, Guatemala, 8 octobre 1892, num. 3259, p. 1, ―Revista de la prensa".

II. 3. B. c. L. Montúfar, porte-parole de l'héroïsation officielle de Morazán

L. Montúfar, qui avait déjà exalté le héros dans son ouvrage historique *La Reseña*, prend de nouveau la plume pour défendre l'officialisation du culte.[1226] L'historien fait de Morazán un défenseur des intérêts du peuple face à la « grande conspiration *servile* » née de l'alliance de l'aristocratie et du clergé.[1227] L'identification totale et exclusive entre fédéralisme et libéralisme est consolidée mais L. Montúfar dément qu'il s'agisse d'un « caudillo d'une faction politique ».[1228] Il insiste sur les conflits qui ont opposé les élites locales autour du système de gouvernement à adopter mais refuse toutefois l'interprétation selon laquelle le héros incarne les rancœurs des anciennes provinces envers le Guatemala.[1229] La perspective est renversée en affirmant que c'est l'animosité de l'élite guatémaltèque face à l'ascension du caudillo qui a provoqué les conflits armés.[1230] L'outrage de la tombe de Morazán lors de l'invasion des troupes de Carrera au Salvador en 1863 est envisagé comme preuve que la haine envers le héros est fondée sur l'ancienne puissance de cet État. De cette manière, L. Montúfar affirme que « Morazán n'a pas été l'ennemi du Guatemala mais du système séparatiste qui a réduit au néant le grand pouvoir de l'Amérique Centrale. »[1231] Bien que l'historien ait été en conflit avec J.-R. Barrios, il utilise cette figure du panthéon guatémaltèque pour justifier le culte de Morazán en tant que symbole unioniste.[1232]

Morazán est décrit comme un soldat de l'idée, et les dimensions militaire et civique sont étroitement liées pour en faire l'étendard de la démocratie centraméricaine.[1233] L. Montúfar considère la Constitution de 1824 comme inadéquate mais, contrairement au hondurien R. Rosa notamment, il estime que c'est parce qu'elle n'établissait pas réellement un système fédéral et assure que Morazán avait envisagé des réformes pour y remédier.[1234] Il est ainsi un des rares guatémaltèques, y compris parmi les acteurs du culte, à ne pas revendiquer une union centralisée autour du Guatemala. La défense du héros permet à l'historien qui est aussi homme politique de soutenir son propre programme en insistant sur l'importance à

[1226] P. González souligne que les arguments de L. Montúfar pour héroïser Morazán étaient mieux exposés dans *La Reseña* car cet ouvrage était organisé selon une logique chronologique et thématique que l'on ne retrouve pas dans la compilation de ses articles de 1892. Voir : GONZÁLEZ VILLALOBOS, Paulino, « El ―Francisco Morazán" de don Lorenzo Montúfar », in *Estudios Sociales Centroamericanos*, Universidad de Costa Rica, San José, vol. 1, num. 2, pp. 169-173.
[1227] *Las Noticias*, Guatemala, 25 novembre 1892, ―Morazán. Artículo XVI".
[1228] MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*…, *op. cit.*, p. 26.
[1229] Voir : *Las Noticias*, Guatemala, 6 octobre 1892, ―Morazán" ; et *Las Noticias*, Guatemala, 12 novembre 1892, ―Morazán. Artìculo VIII."
[1230] *Las Noticias*, Guatemala, 14 septembre 1892, ―Morazán y la reacciñn".
[1231] MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*…, *op. cit.*, p. 28.
[1232] *Las Noticias*, Guatemala, 12 septembre 1892, ―Morazán y la reacciñn".
[1233] MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*…, *op. cit.*, ―El General Francisco Morazán".
[1234] *Las Noticias*, Guatemala, 9 novembre 1892, ―Morazán. Artìculo VII".

accorder à l'éducation « populaire ».[1235] En faisant de Morazán le promoteur de la liberté de conscience en Amérique Centrale, L. Montúfar justifie sa propre position anticléricale et franc-maçonne.[1236] Le héros devient alors l'incarnation des principes universels défendus par la franc-maçonnerie telle que l'historien la conçoit et les adversaires sont considérés comme un obstacle au progrès.[1237] La question religieuse prend une importance particulière dans la polémique, relançant le débat concernant la sécularisation de la société, et l'opposition entre les gouvernements libéraux et le pouvoir de l'Église est montrée comme irréconciliable.[1238]

Le discours de L. Montúfar repose sur une vision manichéenne de l'Histoire, définie comme une lutte incessante entre une force rétrograde (identifiée avec le parti conservateur) et une progressiste (mise en relation avec le parti libéral). V.-H. Acuña souligne que cette perspective produit une argumentation qui est à la fois historique, juridique et morale.[1239] La plupart des articles de l'historien commencent par une critique des propos de ses adversaires afin de fonder son argumentation sur la réfutation tout en prétendant vouloir principalement présenter des preuves pour que le lecteur puisse lui-même se forger son opinion. L. Montúfar estime qu'aucun des arguments exposés pour dénigrer l'image de Morazán ne sont nouveaux et qu'ils ont déjà tous été contredits.[1240] Il accuse ainsi ses adversaires de ne pas répondre directement à ses questions en détournant le fil de la conversation pour effacer les « crimes » commis en tant que parti.[1241]

Avant même d'avoir terminé d'écrire, L. Montúfar annonce qu'il espère que ses textes seront publiés étant donné leur intérêt historique.[1242] C'est en 1896, que son fils Rafael publie

---

[1235] *Las Noticias*, Guatemala, 22 novembre 1892, ~~"M~~orazán. Artìculo XIII". A. Taracena explique que l'attention accordée à l'instruction des masses était selon L. Montúfar une des différences majeures entre libéraux et conservateurs : TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, Estado y naciñn…, op. cit.,* p. 241.

[1236] MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*…, *op. cit.,* pp. 35-36. En 1884, les statuts de la franc-maçonnerie centraméricaine établissent que sa base est « la liberté civile et de conscience » et ses fins « l'amour de l'humanité, sa perfection morale et son progrès matériel, en combattant le mal, les vices et les imperfections » de façon à créer un « homme nouveau dans une société nouvelle ». Son slogan est : « liberté, égalité, fraternité » (VALDÉS VALLE, Roberto Armando, « Elementos para la discusiñn sobre masonerìa… », *op. cit*.).

[1237] Les réformes ecclésiastiques menées par Morazán justifient selon L. Montúfar l'inscription du héros dans un panthéon universel : *Las Noticias*, Guatemala, 25 novembre 1892, ~~"M~~orazán. Artìculo XVI". Le fait que la haine des conservateurs envers le caudillo ait été renforcée suite à l'expulsion des prêtres en 1829 est un argument utilisé pour consolider cette perspective : *Las Noticias*, Guatemala, 23 novembre 1892, ~~"M~~orazán. Artículo XIV".

[1238] GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit*., p. 106.

[1239] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « La historiografìa liberal centroamericana… », *op. cit.*, p. 40.

[1240] Voir : *Las Noticias*, Guatemala, 6 octobre 1892, ~~"M~~orazán" ; et MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*, *op. cit.*, articles XXXI et XXXII.

[1241] *Las Noticias*, Guatemala, 15 novembre 1892, ~~"M~~orazán. Artículo IX". Les tournures de dérision sont une arme également employée par L. Montúfar : *Las Noticias*, Guatemala, 12 septembre 1892, ~~"M~~orazán y la reacciñn".

[1242] *Las Noticias*, Guatemala, 14 octobre 1892, ~~"M~~orazán". L'historien s'adresse ici au rédacteur du journal J.-J. Palma, également acteur du culte de Morazán. Notons que quelques articles de soutien à L. Montúfar sont publiés dans d'autres journaux. Voir : *La Revolución del 71*, Guatemala, 18 février 1892, ~~"U~~na aclaración que

la compilation de ses articles et en signe le prologue dans lequel il reprend les principaux arguments élaborés par son père faisant de Morazán l'incarnation de la démocratie.[1243] Une historiographie familiale correspondant à un camp politique particulier est ainsi élaborée tout en inscrivant le débat dans une scène centraméricaine. Quelques années plus tard, R. Montúfar prend à nouveau la plume pour défendre les positions de son père. L'article « Le Dr Lorenzo Montúfar et le parti jésuitique » répond à l'attaque du costaricien Iglesias dans son écrit intitulé « La vérité à sa place » dans lequel l'auteur justifiait l'opposition à la célébration de Morazán par des propos que le pape lui-même aurait tenus.[1244]

D'autres compilations d'écrits de L. Montúfar sont publiées par son fils, qui s'attache à faire de l'historien et homme politique un ardent défenseur de la démocratie. Il cite notamment un extrait d'un discours prononcé le 25 décembre 1891, alors que L. Montúfar présentait sa candidature pour la présidence du Guatemala dans lequel la tendance à déifier les hommes au-delà des idées était vivement critiquée et le phénomène du caudillisme combattu au nom des principes républicains.[1245] Cette critique est développée autant par les partisans du culte de Morazán que par ses adversaires, comme c'était le cas au Costa Rica avec J. Volio, mais les premiers l'utilisent pour exalter l'idéal unioniste alors que les seconds en font la justification de la construction des États-nations séparés. Toutefois, en affirmant qu' « il ne suffit pas d'avoir des institutions sages, on doit les faire aimer », L. Montúfar laisse la porte ouverte au culte de la personnalité, le charisme du leader politique étant considéré comme nécessaire.

II. 3. B. d. Agustín Mencos Franco : Morazán, un héros partisan

Le porte-parole de l'opposition à la célébration officielle de Morazán, Agustìn Mencos Franco, ne fait connaître son identité que lors de la publication de la compilation de ses articles, préférant d'abord l'anonymat sous le pseudonyme de « Z. Z. » ou ne signant pas du tout, peut-être par crainte de répression ou bien pour exprimer ses critiques au nom de

---

creemos necesaria".

[1243] MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán…, op. cit*. La première édition est publiée avec l'imprimerie américaine du Guatemala et compile les articles diffusés dans les journaux *Las Noticias* et *La Nueva Era*. L. Montúfar est présenté avec tous ses titres honorifiques en première page, dans l'objectif d'asseoir son autorité en matière d'Histoire (« Benemérito de la patria de las Repúblicas de Guatemala y de El Salvador, abogado de la América Central y del colegio de abogados de Lima, doctor en leyes de la Universidad de Costa Rica, académico correspondiente de la Real Academia española, de la Real Academia de la Historia, y de la Academia de Bellas Artes de Santiago de Chile, académico profesor de la matritense de jurisprudencia y legislación, individuo de la sociedad de Geografía de París »).

[1244] MONTÚFAR, Rafael, *Combrobaciones históricas*, Guatemala, 1 septembre 1899. La relation de Iglesias avec J. Volio est soulignée.

[1245] MONTÚFAR, Rafael, *Compilación de discursos de Lorenzo Montúfar*, Guatemala, s.n., 1897, pp. XI-XIX.

l'opinion publique et non en tant que représentant d'une tendance politique particulière.[1246] A. Mencos cherche à détruire l'héroïsation de Morazán en considérant que celle-ci n'est possible que pour trois raisons : « ignorance historique, passions politiques et esprit de clocher (*localismo*). »[1247] Il critique l'argumentation développée par L. Montúfar, en particulier ses attaques contre l'Église, estimant que là n'est pas le débat.[1248] Conscient d'affronter un des historiens les plus renommés, il a recours au sarcasme : « comment douter de ce que dit l'illustre, l'impartial et érudit Lorenzo Montúfar ? »[1249] A. Mencos met ainsi en scène son courage au nom de la vérité historique et qualifie les partisans de la célébration de « *poétiseurs* de l'Histoire ».[1250] Les deux adversaires s'adressent les mêmes critiques : dévier le sujet de la discussion pour ne pas avoir à répondre aux arguments de l'autre, et faire du débat historique une polémique aux intérêts partisans.

A. Mencos veut faire la différence entre Histoire et Littérature pour expliquer que le héros n'est qu'une légende, et il utilise l'ironie comme une arme.[1251] Il procède avec méthode en distinguant les divers aspects du caudillo (le guerrier, le politique et l'individu) pour démontrer que le Guatemala ne lui doit rien sur aucun plan.[1252] L'auteur insiste sur le non-respect de la capitulation de la capitale guatémaltèque en 1829 pour démontrer la haine de Morazán envers cet État.[1253] La critique ne se veut pas partisane mais patriote et les références savantes au monde antique sont ici utilisées pour détruire le mythe guerrier. Reprenant un argument développé du vivant des caudillos, A. Mencos estime que Morazán est responsable de l'ascension au pouvoir de Carrera et en fait la preuve de son infériorité.[1254] Si A. Mencos peut lui reconnaître une certaine valeur dans le domaine militaire, c'est pour mieux détruire

[1246] L'anonymat de son principal adversaire est utilisé comme un argument par L. Montúfar pour dénigrer ses propos : *Las Noticias*, Guatemala, 24 novembre 1892, ~~–~~Morazán. Artìculo XV".
[1247] MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos de Francisco Morazán. Apuntes para la historia de Centroamérica*, Guatemala, Ed. José de Pineda Ibarra-Ministerio de Educación, 1893, pp. 262-263. Soulignons que c'est le ministère de l'éducation qui publie cet ouvrage, ce qui prouve l'influence des écrits de A. Mencos. L'auteur, avocat de profession, remercie les journaux *Diario de Centro América, La República* et *El Debate* pour avoir publié ses articles qui sont ici ordonnés par thèmes. Le dernier chapitre est intitulé « pièces historiques justificatives ».
[1248] *Diario de Centro América*, Guatemala, 13 décembre 1892, num. 3310, p. 1.
[1249] *El Debate*, Guatemala, 18 novembre 1892, ~~–~~El centenario de Morazán". Voir aussi : *Diario de Centro América*, Guatemala, 13 décembre 1892, num. 3310, p. 1 : « nous le supplions que quand il se souviendra une autre fois de Morazán il nous envoie un petit avis pour descendre sur l'arène ».
[1250] *La República*, Guatemala, 29 septembre 1892, ~~–~~Centenario de Morazán".
[1251] *La República*, Guatemala, 20 octobre 1892, ~~–~~El centenario de Morazán". Il reprend les termes utilisés par ses partisans tels que « premier guerrier de l'Amérique Centrale » pour les tourner en ridicule : *Diario de Centro América*, Guatemala, 23 décembre 1892, num. 3319, pp. 1-2, ~~–~~Morazán guerrero".
[1252] *La República*, Guatemala, 29 septembre 1892, ~~–~~Centenario de Morazán".
[1253] *La República*, Guatemala, 4 octobre 1892, ~~–~~El centenario de Morazán III." Il insiste particulièrement sur ce point. Voir aussi : *Las Noticias*, Guatemala, 19 octobre 1892, ~~–~~Ruptura de la capitulaciñn", p. 2 ; *Diario de Centro América,* 29 octobre 1892, num. 3274, p. 1, ~~–~~Algo más sobre la capitulaciñn de Guatemala" ; et *El Debate*, Guatemala, 19 décembre 1892, ~~–~~Morazán II".
[1254] *La República*, Guatemala, 17 décembre 1892, ~~–~~Morazán polìtico".

ses qualités en tant qu'homme d'État et nie toute préoccupation de Morazán concernant l'éducation du peuple.[1255] Il en fait le prototype du tyran et le compare en ce sens à J.-R. Barrios, rapprochement facilité par les politiques anticléricales menées par les deux figures.[1256] En identifiant les caudillos unionistes à l'anarchie, A. Mencos est un des rares guatémaltèques non seulement à refuser de célébrer J.-R. Barrios mais aussi à revaloriser l'image de Carrera.[1257] Comme L. Montúfar, A. Mencos construit son récit historique de manière à légitimer sa propre position politique qui s'affiche comme étant anti-libérale et en faveur du pouvoir de l'Église.[1258]

L'auteur reprend le panthéon unioniste pour en faire un ensemble de anti-héros et soutient que le combat n'a pas été mené entre unionistes et séparatistes mais entre peuples et tyrans, ce qui justifie la mort de ces derniers.[1259] De même qu'au Costa Rica, l'usage de la force est considéré comme un élément qui dénie le statut de héros car c'est imposer un projet au peuple sans son accord. A. Mencos soutient la beauté de l'idéal unioniste seulement s'il est pacifique et populaire.[1260] L'auteur se réfère à plusieurs reprises aux écrits de J. Volio, qualifié de « notable écrivain libéral », et reprend les mythes identitaires costariciens pour justifier l'exécution de Morazán et détruire l'interprétation sacrificielle : le caudillo n'est pas mort par devoir patriotique mais à cause de son obstination et de son refus des capitulations proposées.[1261]

S'inscrivant dans l'historiographie traditionnelle dénigrant l'image de Morazán, A. Mencos estime que ce dernier est responsable de la désagrégation de l'unité centraméricaine à cause de son hostilité envers le Guatemala.[1262] C'est ce qui explique selon lui que Morazán

---

[1255] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 novembre 1892, num. 3288, p. 1, "Algo más sobre Morazán" ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 décembre 1892, num. 3313, "Morazán guerrero". Il dénonce l'ensemble des « pseudo libéraux » de 1829 pour avoir établi le militarisme en institution et le favoritisme en système héréditaire.

[1256] Voir : *El Debate*, Guatemala, 24 mars 1893, "Morazán IV" ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 novembre 1892, num. 3298.

[1257] *La República*, Guatemala, 29 septembre 1892, "Centenario de Morazán". Voir aussi : *La República*, Guatemala, 15 octobre 1892, "El centenario de Morazán IV".

[1258] A. Mencos adopte une démarche historienne en dialoguant avec les œuvres de M. Garcìa Granados, M.-J. Arce, A. Marure et J.-A. Beteta entre autres.

[1259] *La República*, Guatemala, 5 janvier 1893, "El centenario de Morazán" : « L'union centraméricaine est un masque qui a couvert le visage des criminels qui se sont appelés Morazán, Gerardo et Justo Rufino Barrios. » Les contradictions au sein du panthéon unioniste sont mises en avant car certains centraméricains exaltent Morazán et dénigrent Barrios alors qu'ils avaient le même objectif.

[1260] *La República*, Guatemala, 22 novembre 1892, "El centenario de Morazán VIII". Voir aussi : *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 novembre 1892, num. 3288, p. 1, "Algo más sobre Morazán".

[1261] *La República*, Guatemala, 23 novembre 1892, "El centenario de Morazán VIII".

[1262] *La República*, Guatemala, 6 décembre 1892, "Morazán politico". L'anecdote des horloges que Morazán aurait emmenées avec lui durant le transfert de la capitale fédérale sert de preuve, de même que ce transfert lui-même : *La República*, Guatemala, 1 octobre 1892, "El centenario de Morazán". Les remords exprimés par Morazán dans son testament concernant les maux qu'il a pu apporter à l'Amérique Centrale sont utilisés par

soit avant tout célébré au Salvador et au Honduras.[1263] L'auteur accepte la pertinence des hommages rendus au caudillo dans les pays voisins pour mieux dénoncer la prétention de faire de même dans l'État guatémaltèque car ce serait demander « aux victimes d'applaudir leur bourreau. »[1264] A. Mencos considère que les cultes héroïques sont utiles pour fortifier les positions politiques et éclairer la vérité historique mais soutient que leur caractère national ne peut être imposé quand il n'y a pas de consensus au sein de l'opinion publique. Il mène alors une réflexion sur le fonctionnement démocratique de l'État :

> *Le gouvernement, qui ne représente pas qu'une partie, pour importante qu'elle soit, mais toute la nation, a-t-il donc le droit de célébrer la gloire d'un parti ? N'est-ce pas un défi et une vexation aux opposants ? Peut-on invoquer la conscience nationale quand celle-ci n'est pas formée, ou en grande partie adverse aux objectifs qui prétendent être réalisés en son nom ? Que les partisans du général Morazán et le parti libéral célèbrent le centenaire avec une pompe inusitée, s'ils croient que c'est leur devoir, mais en aucune manière le nom de la nation guatémaltèque ne doit être usurpé là où la nation guatémaltèque ne prend pas part.*[1265]

Morazán est considéré comme un héros partisan et non national, ce pourquoi A. Mencos reproche au gouvernement de J.-M. Reina de créer des divisions au sein du Guatemala. Il exprime clairement la hiérarchie des échelles identitaires en affirmant que le peuple est guatémaltèque avant d'être centraméricain. En ce sens, il propose d'ériger Tecún Umán comme incarnation de la nation ou bien les héros de la guerre contre les flibustiers considérée comme « la véritable guerre nationale », en prenant exemple sur l'imaginaire développé au Costa Rica et au Nicaragua. A. Mencos semble aussi valoriser la population indigène et la communauté religieuse pour mettre en avant les aspirations populaires, en insistant sur la collectivité plus que sur les individus, en décalage avec le positivisme officiel. Afin de ne pas être qualifié de conservateur, A. Mencos souligne les divisions au sein du parti libéral, et assure que les véritables libéraux ne peuvent pas célébrer le caudillo qui représente une tendance radicale.[1266] En s'opposant à la personnification du libéralisme en l'image de

---

l'auteur pour soutenir son propos : *La República*, Guatemala, 17 décembre 1892, ―Morazán politico".

[1263] MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos…, op. cit.*, pp. 263-264. Le Nicaragua est également mentionné comme un État où « une certaine classe sociale » rend un culte à Morazán.

[1264] *La República*, Guatemala, 29 septembre 1892, ―Centenario de Morazán". Le sentiment de devoir envers la figure est inversé : « En refusant Morazán, nous ne faisons rien d'autre que de lui payer une ancienne dette ».

[1265] *Diario de Centro América*, Guatemala, 22 septembre, num. 3245, p. 1 : ―¿Tiene pues el Gobierno, que no representa a una fracción por importante que sea, sino a toda la nación, derecho a celebrar la gloria de un partido? ¿No es un reto y un vejamen a los contrarios? ¿Se puede invocar la conciencia nacional cuando no está formada, o en gran parte es adversa a los propósitos que en su nombre se pretenden realizar? Celebren los partidarios del general Morazán, celebre el partido liberal con inusitada pompa, si así cree de su deber, el centenario, pero en manera alguna se usurpe el nombre de la nación guatemalteca, en lo que la nación guatemalteca no tiene parte".

[1266] MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos…, op. cit.*, p. 262 ; et *La República*, Guatemala, 6 décembre 1892, ―Morazán politico".

Morazán, l'auteur rejoint la critique du caudillisme exprimée par l'ensemble des acteurs politiques de cette époque au nom de la démocratie.[1267]

C'est A. Mencos qui met un point final à la polémique, considérant avoir démontré l'absurdité de rendre un culte à Morazán au Guatemala et estimant que L. Montúfar a déclaré sa défaite.[1268] La compilation de ses articles est publiée dès 1893 et un caractère pédagogique lui est conféré, ce qui confirme la préoccupation historiographique au-delà des enjeux politiques à court terme.[1269] L'opposition à la célébration officielle a bien réussi à s'imposer et le gouvernement a suspendu son projet de statue ; seul le piédestal du monument inauguré le 3 octobre 1892 est resté.[1270] X. Cuenin souligne la difficulté des élites guatémaltèques à élaborer des symboles nationaux consensuels et affirme que l'échec de l'héroïsation officielle de Morazán ne met pas fin au rêve de la Grande Patrie au Guatemala puisque le monument à J.-R. Barrios inauguré en 1897 le représente avec le drapeau de la Fédération.[1271] La nationalisation de l'idéal unioniste est donc toujours en vigueur même si la polémique autour de Morazán a montré que la distinction entre les deux projets de nation a été clarifiée et les positions de chacun revendiquées plus ouvertement. Selon V.-H. Acuða, l'opposition de deux visions de l'histoire centraméricaine montre la confrontation entre un « nationalisme d'unification » et un autre de « sécession ».[1272]

Malgré la nostalgie de la Fédération, c'est l'État-nation qui est concrétisé. Les célébrations des 30 juin et 15 septembre notamment mettent en scène l'intégration du Guatemala sans que l'image de Morazán ne soit mobilisée.[1273] Si la dimension centraméricaine ne disparaît pas, l'État est alors placé au cœur du sentiment d'appartenance à développer. Ce n'est pas la complémentarité mais la hiérarchie entre les deux échelles de référence qui a changé : la plupart des acteurs politiques considère la nation centraméricaine

---

[1267] *La República*, Guatemala, 29 septembre 1892, "Centenario de Morazán".

[1268] *Diario de Centro América*, Guatemala, 6 décembre 1892, num. 3305, p. 2, "Punto final". Il considère que la défense de L. Montúfar fut « assez pauvre et sophistiquée » mais demande à ce que ses articles soient également publiés pour que le lecteur puisse se forger sa propre opinion. Il rend hommage à la ténacité de l'historien considérant qu'il fut le seul à s'exprimer ouvertement en faveur de la célébration officielle, ce qui est une preuve selon lui que la vérité et le patriotisme étaient de son côté. D'autres auteurs ont pourtant participé à la défense de Morazán, tels que F. Castañeda, F. Gavidia et J. Lozano.

[1269] MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos…, op. cit*., p. 25 et p. 262. La rédaction de *La República* célèbre la publication de l'ouvrage pour son apport à l'historiographie : *La República*, Guatemala, 29 septembre 1893. Le journal *El Católico*, en ayant reçu un exemplaire, considère pourtant qu'il reste encore à juger Morazán sous son aspect religieux, malgré toute l'attention portée à ce thème.

[1270] En 1893, il est pourtant indiqué que la statue devait bientôt arriver en territoire guatémaltèque : *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 août 1893, num. 3514, vol. LXVI, 1, "Mejoras urbanas".

[1271] CUENIN, Xavier, « La conmemoraciñn del centenario… », *op. cit.,* pp. 2191-2193. C'est ici encore F. Durini qui a réalisé la statue.

[1272] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « La historiografia liberal centroamericana… », *op. cit*., p. 47.

[1273] Voir : *El Guatemalteco*, Guatemala, 29 juin 1892 ; *El Guatemalteco*, Guatemala, 16 septembre 1892, discours de Manuel Valle ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 14 septembre 1893.

comme l'idéal de progrès à mettre en place dans un futur plus ou moins lointain mais participe avant tout à l'exaltation de l'identité guatémaltèque, que ce soit en s'opposant au symbole unioniste ou en le célébrant, puisqu'il s'agit de mettre en relief l'importance du Guatemala dans la région. La complexité et l'enjeu de cette variation identitaire pousse le gouvernement guatémaltèque à prendre exemple sur le Costa Rica en envisageant en 1896 un monument aux hommes illustres, en espérant ainsi obtenir un consensus à travers la dimension collective.[1274]

La décision de J.-M. Reina d'organiser une célébration officielle de Morazán dans le cadre du centenaire de sa naissance est confrontée à une opposition virulente qui refuse d'ériger en héros national le « caudillo de Tegucigalpa » et représentant de la tendance radicale du libéralisme. Les arguments élaborés au Costa Rica pour s'opposer à la création du parc Morazán quelques années plus tôt sont récupérés, donnant une étendue véritablement centraméricaine à la polémique. À travers ce débat, nous considérons que c'est la hiérarchie entre les échelles identitaires qui est mise en relief : les partisans de Morazán placent le cadre de référence unioniste au premier plan, et les adversaires de son héroïsation défendent d'abord un sentiment d'appartenance guatémaltèque. Si les deux mémoires collectives qui s'affrontent traduisent deux projets de nation différents, tous les acteurs participent de fait à la construction de l'État du Guatemala. Bien que le débat réponde à des objectifs politiques, l'intérêt historiographique est présent et les articles de presse publiés par les deux camps sont compilés sous forme d'ouvrages pour laisser le soin aux générations postérieures de décider si le héros est à placer du côté du mythe ou de l'Histoire.

I. 3. C. Les commémorations de l'année 1892 dans le reste de l'Amérique Centrale

Le centenaire de la naissance de Morazán a également eu un impact dans le reste de l'Amérique Centrale même si les gouvernements n'ont pas préparé minutieusement sa commémoration. Les écrits publiés à cette occasion circulent très largement dans la région, et le recueil élaboré par le hondurien E. Martínez López devient rapidement une référence pour

[1274] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 31 mars 1896, "El monumento a los hombres ilustres", p. 1 et *Diario de Centro América*, Guatemala, 17 septembre 1896, p. 2. D'autres symboles autres que les héros sont développés dans la recherche d'un consensus : en 1896, un concours officiel est organisé pour modifier les paroles de l'hymne national (*Revista El Educacionista*, Guatemala, 1 août 1896, t. III, num. 25, 18). Ce sont les modifications effectuées par J.-J. Palma, également acteur du culte de Morazán, qui sont adoptées : *Diario de Centro América*, Guatemala, 30 octobre 1896, p. 1.

les partisans du héros. 1892 est également l'année de la commémoration du 400ème anniversaire de la « découverte » de l'Amérique qui donne lieu à une héroïsation officielle et consensuelle de Christophe Colomb dans tous les États centraméricains. En quel sens la consolidation des traditions locales favorise-t-elle l'appropriation de la figure de Morazán par des réseaux centraméricains prônant l'union autrement que par la voie institutionnelle ?

II. 3. C. a. Le centenaire de la naissance de Morazán

Le centenaire de la naissance de Morazán a lieu dans un contexte de multiplication des congrès centraméricains et une réunion a été organisée en 1892 afin de rassembler les gouvernements d'Amérique Centrale.[1275] À l'occasion de la réception de Adolfo Zuñiga Huete, représentant hondurien à San Salvador pour la réunion, les liens unissant les États sont mis en avant en faisant références aux héros unionistes.[1276] On mobilise ainsi les mythes identitaires élaborés au Salvador et au Honduras comme un outil diplomatique et les hommes politiques chargés d'œuvrer pour la reconstruction de la Grande Patrie sont également acteurs du culte de Morazán. Le symbole unificateur est utilisé et la presse salvadorienne souligne que le pacte signé s'inscrit dans l'héritage du héros, discours repris dans le cadre du centenaire.[1277]

Le 26 septembre 1892, le gouvernement salvadorien de Carlos Ezeta déclare le 3 octobre jour de fête nationale afin de rendre hommage à Morazán au nom des traditions inventées.[1278] C'est donc très peu de temps avant la date de la commémoration que la décision est prise mais tous les éléments constituant la religion patriotique autour du héros sont diffusés.[1279] On insiste en particulier sur le fait que Morazán « était en avance sur son temps » pour expliquer les haines que sa figure a provoqué en identifiant le libéralisme au progrès. La

[1275] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 1 octobre 1892. Le traité de paix est signé sans le Costa Rica étant donné le « retrait inattendu » du représentant de cet État, José María Castro : *Diario Oficial*, San Salvador, 1 mars 1892, "Dieta centroamericana"). Une réflexion est menée à propos de l'attitude du gouvernement nicaraguayen de R. Sacasa envers l'union centraméricaine : *La Nación*, Tegucigalpa, 13 janvier 1890, éditorial. En 1893, Francisco Morazán fils signe avec d'autres un document destiné à rétablir la paix au Nicaragua en destituant R. Sacasa. Voir : "Acta de la Junta Consultora del Gobierno", fond Roberto Sacasa, 1893, IHNCA: RS-Sección 1; 109.

[1276] *Diario Oficial*, San Salvador, 29 février, 1892, "Relaciones Exteriores". Dans ce cadre, A. Zuñiga est également envoyé au Guatemala mais dans le discours qu'il prononce lors de sa réception officielle, il choisit de mentionner Washington, figure acceptée par tous comme un étendard du républicanisme (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 septembre 1892, "Congreso Centroamericano de la Paz"). A. Zuñiga est aussi accueilli au Nicaragua, où son autorité morale est reconnue (*Diario de la Capital*, Managua, 28 septembre 1892, num. 453, p. 2).

[1277] *Diario oficial*, San Salvador, 24 mai 1892, éditorial. On fait référence à « l'esprit vivifiant de la patrie désirée de Morazán et de Cabañas » dans : *Diario Oficial*, San Salvador, 3 octobre 1892, "Francisco Morazán".

[1278] *Diario Oficial*, San Salvador, 29 septembre 1892.

[1279] *Diario Oficial*, San Salvador, 3 octobre 1892, "Francisco Morazán". L'identification du héros au peuple salvadorien et la rhétorique religieuse sont reprises même si on prétend que son exécution n'a pas été nécessaire à l'immortalité de sa mémoire.

répétition sans grand changement de codes littéraires utilisés depuis une dizaine d'années semble révéler un manque de force politique de la rhétorique qui a du mal à être actualisée.

Aucune modification majeure n'a lieu dans le discours même si l'on insiste sur le caractère populaire de la fête civique, et ce bien qu'elle ne soit pas de grande ampleur. Le gouvernement décide de faire défiler un char arborant le portrait du caudillo au milieu des drapeaux des cinq États de l'Amérique Centrale et de celui de la Fédération, suivi par l'armée. Comme auparavant, les aspects civique et militaire sont mis en relation pour soutenir l'idéal unioniste, mais une représentation en image du héros est valorisée. L'iconographie, peu utilisée jusqu'alors, permet de donner matière au culte héroïque d'autant plus que la mise en scène rappelle le défilé des images des saints lors des cérémonies religieuses. Par ailleurs, ce sont les écoliers qui chantent l'hymne national et l'hymne à Morazán de M. Peña le 3 octobre.[1280] La communauté éducative est mise à l'honneur pour insister sur la « mission civilisatrice » du gouvernement et sur la promesse d'une société démocratique. Ces décisions, de même que les divertissements organisés comme l'illumination de ville, les concerts et les feux d'artifice, sont prises pour populariser le rituel. Le fait qu'il soit encore demandé aux habitants d'illuminer leurs maisons le 15 septembre au nom du patriotisme semble révéler la lenteur du processus d'appropriation du sentiment national par l'ensemble de la population.[1281]

L'imaginaire salvadorien a également été pérennisé par la toponymie : le département de Gotera, mot de langue indigène, créé en 1875, est rebaptisé « Morazán » par un décret du 14 mars 1887, et en 1896 c'est le chef-lieu San Francisco Gotera, qui prend le nom du héros en gardant l'appellation *San*.[1282] La récurrence avec laquelle le terme de « Saint » apparaît dans la toponymie peut en avoir diminué la portée religieuse mais il s'agit néanmoins d'un transfert de sacralité que nous pouvons interpréter comme un indice de la religiosité populaire développée autour de Morazán. D'ailleurs, en 1895, une foire est instaurée dans cette ville tous les 4 ans le 4 octobre, date commémorée comme l'anniversaire de la naissance du

[1280] Voir : "Programa de los festejos públicos con que el gobierno y pueblo salvadoreños conmemorarán el primer centenario del héroe centroamericano, general don Francisco Morazán" reproduit dans : MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía… », *op. cit.* Une veillée littéraire est aussi prévue dans le théâtre national, mettant ainsi en avant l'élite culturelle du pays.

[1281] *Diario Oficial*, San Salvador, 12 septembre 1892.

[1282] LARDÉ y LARÍN, Jorge, *Recopilación de leyes relativas a la historia de los municipios de El Salvador*. San Salvador, Ministerio del Interior, 1950. Un village du nom de « San Gerardo » a aussi été créé en l'honneur de Barrios en 1892 : LARDÉ y LARÍN, Jorge, *Guía histórica de El Salvador*, San Salvador, Ministerio de cultura, 1958. Si l'on prend en compte le département de l'Union créé en 1865 et un autre baptisé Cabaðas 1873, c'est une toponymie unioniste qui a été développée à l'échelle de l'État : LARDÉ y LARÍN, Jorge, *El Salvador, historia de sus pueblos*, San Salvador, Ministerio de cultura, 1957. Il y a également une rue « Morazán » dans la capitale (*El Pensamiento*, San Salvador, novembre 1893). Pour situer le département et son chef-lieu, voir le plan du Salvador placé en Annexe (p. 531).

héros.[1283] Dans tous les cas, le culte est consolidé à travers le pays, et un article écrit depuis la ville de Santa Ana avait lancé des appels pour l'organisation de la commémoration du centenaire au nom de l'unionisme. La nationalisation du héros ne fait pas de doute au Salvador et l'on souligne que des gouvernements de diverses tendances politiques lui ont rendu hommage.[1284] Le journal salvadorien *El Eco Nacional* avait été un des premiers à mobiliser la communauté centraméricaine en 1892 en invitant à élaborer un recueil commémoratif pour prôner la reconstruction de l'union par des « moyens civilisés », c'est-à-dire autrement que par la force.[1285]

En même temps que la nostalgie unioniste est entretenue, l'État-nation est renforcé et les textes scolaires officiels insistent désormais sur l'Histoire du Salvador en reléguant la scène centraméricaine au second plan.[1286] D'ailleurs, le décret faisant du 3 octobre une fête nationale avait donné lieu à une discussion à l'Assemblée mais la session s'était close sur les paroles de Méndez affirmant qu'étant donné la reconnaissance des mérites du héros par l'exécutif, les députés ne pouvaient s'occuper de cette question sans manquer à la loi.[1287] On assiste à ce qui semble être une remise en cause de l'institutionnalisation du culte de Morazán, voire même de son inclusion dans le panthéon salvadorien. Tous les journaux n'ont d'ailleurs pas accordé une importance particulière à la célébration et les discours prononcés à l'occasion du 15 septembre 1892 font référence au progrès en étant plutôt illustrés avec des héros d'envergure internationale.[1288] C'est la pertinence de rendre un culte à un symbole unioniste qui est interrogée alors que c'est la nation salvadorienne que l'on construit. Face à ces doutes, certains demandent à ce que le monument au Père de la Patrie soit déplacé du théâtre national à la place principale de la capitale pour réaffirmer son statut tutélaire. Cette proposition, dont on assure qu'elle bénéficie du soutien de membres de toutes classes sociales confondues, est relayée dans la presse jusqu'au Guatemala, ce qui montre la consolidation d'un réseau morazaniste centraméricain.[1289] Il ne s'agit pourtant pas d'oublier le héros et l'imprimerie

[1283] VIDALES, Roberto, *Índice de la legislación salvadoreña vigente 1821-1991*, San Salvador, 1991.
[1284] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía… », *op. cit.*, pp. 495-497.
[1285] C'est Juan Antonio Solorzano qui signe l'invitation reproduite dans le journal guatémaltèque : *Las Noticias*, Guatemala, 28 juin 1892, "El centenario de Morazán".
[1286] REYES, Rafael, *Lecciones de historia de El Salvador,* s/e, 1892. L'intégration de l'État-nation est aussi consolidée à travers la réalisation d'une carte du Salvador et l'organisation de plusieurs recensements nationaux (*Diario Oficial*, San Salvador, 1 septembre 1892).
[1287] *Diario Oficial*, San Salvador, 6 octobre 1892, "1e, 12e y 13e sesiones extraordinarias de la asamblea nacional".
[1288] *Diario Oficial*, San Salvador, 15 septembre 1892, éditorial. Nous n'avons trouvé aucune référence à Morazán dans ces numéros : *Repertorio Salvadoreño*, San Salvador, août 1892 ; *La Juventud Salvadoreña*, San Salvador, janvier 1892; *La Juventud Salvadoreña*, San Salvador, février 1892.
[1289] *El Quetzal*, Guatemala, 17 août 1892, "El centenario de Morazán", article signé par Renato Murray et tiré du journal salvadorien *El Eco Nacional*.

nationale publie quelques années plus tard le travail historique sur le Salvador écrit par M. Escamilla dans lequel un chapitre est consacré à Morazán selon la narration héroïque traditionnelle.[1290]

En 1893, un congrès pédagogique centraméricain est organisé au Guatemala à l'initiative de l'Académie des professeurs avec le soutien des gouvernements d'Amérique Centrale. Cette réunion traduit la résolution officielle de créer un système éducatif régional comme le souligne E. Mendonça.[1291] La figure de Morazán est utilisée dans ce cadre notamment dans le discours prononcé par R.-A. Salazar, ministre des relations extérieures.[1292] Le journal salvadorien *El Porvenir de Centroamérica* met alors l'accent sur la préoccupation de l'ancien président de la Fédération concernant « la tolérance envers tous les partis politiques et la diffusion du savoir entre les classes sociales ».[1293] Sa valeur guerrière est ce qui en fait un héros mais la « croisade libératrice » est désormais à mener dans le domaine de l'éducation, excluant l'emploi de la force armée au nom de l'unionisme. Le sacrifice entendu comme un devoir citoyen semble être redéfini au profit d'une perspective plus quotidienne du patriotisme dans laquelle tous les groupes de la société pourraient s'y reconnaître, y compris les femmes.[1294] Ce n'est pas ici le héros-martyr qui est célébré, ni le représentant du libéralisme, mais un symbole populaire incarnant le système démocratique recherché et révélant la volonté d'effectuer des transformations dans les relations sociales.

Au Honduras, le 30 novembre 1890 est célébrée la 7e année du « gouvernement de l'ordre » de L. Bográn.[1295] La signature d'un pacte d'amitié entre les États centraméricains cette année-là avait permis de mettre en relief le rôle du Honduras dans la région à travers l'imaginaire construit autour de Morazán.[1296] De même qu'au Salvador, l'idéal unioniste est

---

[1290] ESCAMILLA, M., *Compendio de Historia de Centro América,* San Salvador, Imprenta Nacional, 1895. Cet ouvrage est dédié au vice-président Prudencio Alfaro et fait référence aux monuments érigés en 1882 à Morazán et à G. Barrios.

[1291] MENDONÇA, Émilie, « Un desafio liberal… », *op. cit.* Voir aussi : *Diario de Centro América*, Guatemala, 6 décembre 1893. A. Mencos Franco signe également un article à ce propos (*La República*, Guatemala, 25 octobre 1893).

[1292] *La Juventud Salvadoreña*, San Salvador, 1894.

[1293] *El Porvenir de Centroamérica*, San Salvador, 23 décembre 1895, éditorial. Un portrait de Morazán de profil est reproduit dans : *El Porvenir de Centroamérica*, San Salvador, 15 décembre 1895, "Primer congreso pedagñgico centroamericano".

[1294] *La Nueva Enseñanza*, San Salvador, mai 1896, "Deberes para con la patria", article signé par Alonso Reyes G. La dimension militaire du patriotisme n'est toutefois pas absente et dans ce même numéro est publié un autre article intitulé « Leçons de tactique militaire pour les écoles publiques de la République. »

[1295] *La República*, Tegucigalpa, 30 novembre 1890.

[1296] *La República*, Tegucigalpa, 11 janvier 1890, éditorial. On assure que des « manifestations spontanées d'adhésion » au pacte unioniste ont eu lieu dans différentes municipalités honduriennes. Seuls le Guatemala, le Salvador et le Honduras ont signé le pacte (*La República*, Tegucigalpa, 30 août 1890, éditorial). Notons que ce numéro reproduit des articles concernant les recensements et statistiques officielles, en précisant que beaucoup de personnes sollicitées n'ont pas envoyé leurs données, ce qui révèle la difficulté de mettre en place des mécanismes de centralisation du pouvoir.

exalté en insistant sur le mythe de la jeunesse tout en recherchant la consolidation de l'État-nation.[1297] Malgré cette continuité, il semble que la référence au héros ne soit pas systématique ; il n'est pas cité dans les discours prononcés par A. Uclés et J. Zelaya, pourtant acteurs du culte, le 15 septembre 1890.[1298] Des réparations d'une rue près du parc Morazán sont néanmoins réalisées en prévision de la célébration de l'indépendance, ce qui révèle l'importance de la fonction civique de ce lieu de la capitale.[1299] On peut observer une revalorisation des grands hommes de l'indépendance qui incarnent en même temps une dimension centraméricaine, comme le salvadorien J.-M. Delgado.[1300] Sans doute est-ce dû à la difficulté de faire de la période fédérale le mythe d'origine de la patrie étant donné les divisions partisanes qu'elle rappelle.

En 1891 est créé le Parti Progressiste qui prône un rapprochement des courants libéral et conservateur pour une politique avant tout nationaliste. Le résultat de l'élection présidentielle en faveur du candidat de ce parti, Ponciano Leiva, provoque une rébellion armée. Selon la presse salvadorienne, la victoire sur les rebelles, en ramenant la paix au Honduras, devait renforcer la « fraternité centraméricaine ».[1301] Cette situation continue de faire l'objet de commentaires tout au long de l'année 1892 car P. Leiva est obligé de déplacer temporairement la capitale de Tegucigalpa à Comayagua.[1302] Au Guatemala, la presse se moque de la tendance hondurienne à héroïser ses gouvernants et critique le mécanisme de transfert de sacralité utilisé à outrance.[1303] C'est dans ce contexte mouvementé que le centenaire de Morazán est organisé sans beaucoup de faste. Abelardo Zelaya a présidé le comité chargé de préparer les festivités et le programme semble se réduire à une cérémonie aux pieds de la statue du héros.[1304] R. Rosa a également participé, ce qui souligne la continuité des acteurs du culte et le rôle de l'intellectuel dans l'invention de la nation au-delà des

---

[1297] *La Nación*, Tegucigalpa, 8 janvier 1890, "A la juventud unionista" (article tiré du journal *La Unión* de San Salvador). Un effort de diffusion des données historiques peut être observé dans la presse qui publie par exemple un index des documents existant aux Archives municipales de Tegucigalpa (*La República*, Tegucigalpa, 20 décembre 1890) et un registre des personnalités ayant participé au gouvernement du Honduras, avec le nom de Morazán, en tant que secrétaire général en 1824, figurant en première ligne (*La República*, Tegucigalpa, 23 août 1890).

[1298] *La República*, Tegucigalpa, 20 septembre 1890.

[1299] *La República*, Tegucigalpa, 9 août 1890. Juan J. Mejía, gouverneur politique du département de La Paz, a inscrit le président dans la lignée des héros de l'indépendance dans son discours du 15 septembre : *La República*, Tegucigalpa, 1 novembre 1890.

[1300] *La República*, Tegucigalpa, 13 septembre 1890, éditorial.

[1301] Voir les numéros du 9 juillet et du 8 août 1892 du *Diario oficial*, San Salvador; et *El Partido Liberal*, San José, 1 février 1891, "Revoluciñn de Honduras".

[1302] Voir les numéros du 17 et du 29 août, ainsi que du 23 septembre 1892 du journal *La República*, Guatemala, "Cuestiñn de Honduras".

[1303] *La República*, Guatemala, 21 août 1892, "La cuestiñn de Honduras". Un ton particulièrement ironique est employé : « Morazán obscurci, Cabañas, Dionisio de Herrera, des nullités. Ponciano Leiva était l'Homme ».

[1304] EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán…, op. cit.,* pp. 82-83.

changements d'administration.[1305]

Fin septembre pourtant, la presse hondurienne avait annoncé le centenaire comme un événement important pour la région parce qu'il s'agissait de célébrer un héros admiré par tous (« gouvernements, peuples et individus »).[1306] L'aspect militaire de la figure est alors mis en évidence pour justifier l'emploi de la force armée par le gouvernement contre la rébellion au sein de l'État, alors même que des articles en faveur de la préparation du congrès centraméricain de la paix sont alors diffusés. Cette contradiction traduit la difficulté de célébrer un héros guerrier tout en appelant à la démocratie. Sans doute le peu d'attention accordée au centenaire par le gouvernement hondurien est-il dû non pas tant à un manque d'intérêt qu'à la limitation des ressources étant donné le contexte politique instable. Si le héros peut être un outil utilisé par le pouvoir pour rassembler la population en temps de conflits, il faut malgré tout avoir les moyens de préparer des festivités, ce qui ne semble pas avoir été le cas en 1892 au Honduras.

Les années suivantes, la référence à Morazán est mobilisée, en particulier dans le cadre du 15 septembre, y compris en dehors de la capitale hondurienne dans une tentative d'étendre le culte à l'ensemble de l'État. En 1894, un journal de la ville de La Ceiba lui rend hommage en insistant sur ses talents militaires.[1307] À Tegucigalpa, le parc Morazán est le lieu où culminent les festivités de la célébration de l'indépendance, ce qui confirme l'efficacité de l'aménagement urbain.[1308] Des feux d'artifice et un concert y ont été organisés face à « une assistance innombrable et contente ». Comme au Salvador, le gouvernement tente de populariser le culte héroïque bien que l'implication des couches populaires et de la communauté éducative ne soit pas vraiment effective. Il ne s'agit donc pas d'un abandon du culte héroïque dans la mise en scène de l'État-nation hondurien mais c'est la difficulté d'actualiser sa signification qui est observée.[1309] En 1893, c'est d'ailleurs le nom de J.-C. del Valle qui a été donné à un département du Honduras.

[1305] R. Rosa aurait été un des premiers à avoir appelé à organiser des festivités pour le centenaire au Honduras, suivi de R. Uriarte au Salvador et A. Mencos, pourtant porte-parole de l'opposition à la commémoration guatémaltèque, assure de son respect envers ces personnalités (*Diario de Centro América*, Guatemala, 22 septembre 1892, num. 3245, année XIII, p. 1, "Centenario de Morazán").

[1306] *La República*, Tegucigalpa, 24 septembre 1892, éditorial signé L. R. La métaphore de la lumière et la référence à la Providence sont employées.

[1307] *El Constitucional*, La Ceiba, 25 septembre 1894, éditorial signé L. R. Le compte-rendu des festivités est signé par Francisco Calix, directeur du journal *La Regeneración*.

[1308] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 septembre 1895, éditorial signé L. R.

[1309] En 1897, R.-E. Durón prononce le discours commémoratif du 15 septembre au nom du pouvoir exécutif. Les figures de dimension continentale sont d'abord mentionnées, viennent ensuite les centraméricaines, dont Morazán, et enfin ses héritiers (les *Coquimbos* et J.-R. Barrios) : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 30 septembre 1897, "Discurso de Rómulo E. Durón en nombre del poder ejecutivo en el salñn municipal, 15 de septiembre".

Le gouvernement de José Rodrìguez Zeledñn au Costa Rica n'a accordé aucune attention particulière au centenaire de Morazán.[1310] Dans la presse costaricienne, les hommages rendus dans les autres pays centraméricains sont tournés en ridicule et le projet unioniste est considéré comme un théâtre (*farándula*) qui ne doit pas être pris au sérieux.[1311] Pourtant, dans le travail écrit par F. Montero Barrantes, destiné à faire connaître le Costa Rica dans le cadre de la célébration de la « découverte » de l'Amérique organisée en Espagne, l'auteur exalte la lutte de Morazán en faveur de la construction d'une nation grande et prospère tout en soulignant l'héroïsme du peuple costaricien.[1312] Ce travail a fait l'objet d'un article critique qui reprend les arguments élaborés par les opposants au parc Morazán quelques années plus tôt.[1313] Nous pourrions en conclure qu'au Costa Rica, deux rhétoriques différentes sont élaborées suivant l'objectif du discours : d'une part les articles de presse exprimant les représentations sociales internes traduisent clairement une identité locale opposée aux symboles unionistes ; d'autre part l'historiographie destinée non seulement à la postérité mais aussi au regard extérieur valorise la scène centraméricaine pour conférer de la grandeur à l'État costaricien. Morazán est ainsi adopté comme un représentant de l'Amérique Centrale face au monde.[1314]

Le cadre de référence centraméricain ne disparaît pas au Costa Rica. Durant le mois de septembre 1892, plusieurs articles sont dédiés aux grands hommes de l'époque de l'indépendance, en particulier les libéraux guatémaltèques J.-F. Barrundia et P. Molina, et même le conservateur M. Aycinena.[1315] Des hommages sont également rendus au nicaraguayen R. Darío dont on affirme qu'il est populaire dans toute l'Amérique Latine.[1316] Le poète est célébré comme un représentant de la région dans le champ de la littérature,

---

[1310] On reproduit simplement le télégramme envoyé par Jacobo Estrada au nom de la municipalité de Tegucigalpa adressé aux journaux costariciens pour transmettre une « étreinte fraternelle » dans ce cadre. La note se termine sur la devise de la Fédération : « dieu, union, liberté » (*La República*, San José, 9 octobre 1892, —Comunicado centenario Francisco Morazán").

[1311] *7 de noviembre*, San José, 6 janvier 1892 : « Que nos compatriotes du Guatemala ou du Salvador se creusent la tête à la mauvaise heure lors de concours ou veillées littéraires pour se souvenir de Morazán, pour fêter un 15 septembre ou tout autre anniversaire du même genre, pour notre part, à la bonne heure, nous nous casserons la tête pour d'autres choses plus belles, plus hautes et meilleures. » Voir aussi : *El día*, San José, 26 août 1892, —Polìtica centroamericana".

[1312] MONTERO BARRANTES, F., *Elementos de Historia de Costa Rica*, *op. cit.* Cet ouvrage est réédité en 1896 sous le titre de *Compendio de historia de Costa Rica* (Libería moderna, San José).

[1313] *La Hoja del Pueblo*, San José, 9 août 1892, —Elementos de Historia de Costa Rica por Francisco Monterro Barrantes".

[1314] V.-H. Acuña souligne qu'au Costa Rica, la nécessité historique de l'union centraméricaine est répétée dans les messages présidentiels jusqu'au début du XX^{ème} siècle (ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario… », *op. cit*., p. 68).

[1315] *La Hoja del pueblo*, San José, 6 septembre 1892, —Mes de setiembre".

[1316] *La República*, San José, 25 septembre 1892, —Ruben Darìo". Le poète est alors en voyage en Espagne. De jeunes intellectuels, tels que R. Fernández Guardia, lui rendent hommage : *La Hoja del Pueblo*, San José, 22 octobre 1892.

comme Morazán l'est dans le domaine militaire. La mort de l'unioniste J.-M. Castro en 1892 est d'ailleurs pleurée dans la presse costaricienne comme un « deuil de la nation » même s'il est avant tout exalté comme le fondateur de République, *Benemérito* de la Patrie et gouvernant modèle.[1317] Autant Darío que Castro ont été des acteurs du culte de Morazán, et même si ce n'est pas mis en avant, il semble que malgré la consolidation de l'imaginaire costaricien, on ait besoin de recourir à des figures centraméricaines pour mieux insister sur l'importance de la région à l'échelle mondiale.

En 1896, le costaricien Alejandro H. Alvarado réagit suite à la publication de la compilation des articles de L. Montúfar au Guatemala.[1318] Reprenant les éléments clés de la narration héroïque élaborée dans le reste de l'Amérique Centrale, A. Alvarado fait de Morazán le représentant de la Civilisation face à la Barbarie incarnée par Carrera et revendique le culte des hommes d'action aux côtés des hommes de pensée. L'auteur attribue la responsabilité de la mort du héros aux conservateurs et refuse de qualifier de mouvement populaire l'opposition à son administration au Costa Rica en utilisant autant les mythes identitaires costariciens que l'argument selon lequel Morazán était en avance sur son époque.[1319] Il insiste sur le fait que si le héros n'était pas mort en 1842, l'invasion des flibustiers aurait été plus rapidement combattue. En faisant le lien entre Morazán et la « véritable guerre d'indépendance » du Costa Rica, l'auteur veut justifier le culte héroïque dans cet État et A.-H. Alvarado rend hommage aux promoteurs du parc Morazán à San José qu'il assure être désormais un des lieux les plus emblématiques de la capitale. Ainsi, les polémiques ayant eu lieu dans les autres États centraméricains ont un impact jusqu'au Costa Rica, ce qui confirme la dimension régionale du débat à la fois politique et historiographique.

Au Nicaragua, le journal *Diario de la Capital* rend compte des célébrations organisées en Amérique Centrale pour le centenaire, notamment au Salvador.[1320] Pourtant, un article publié dans ce même journal adopte un ton particulièrement ironique concernant le recueil commémoratif élaboré au Guatemala. L'auteur dénonce l'emploi de codes littéraires vides de sens et insiste sur le fait que les partisans de Morazán sont avant tout des poètes.[1321]

[1317] Voir : *7 de noviembre*, San José, 13 avril 1892 ; et *El anunciador costarricense*, San José, 16 avril 1892, « Entierro de Don José Marìa Castro Madriz ».

[1318] *La Revista Nueva*, San José, novembre 1896, 1 (3), pp. 72-80. Cette revue est fondée par Froylan Turcios. A.-H. Alvarado célèbre la défense écrite par l'historien même s'il critique son manque d'impartialité à cause de l'identification de Morazán au parti libéral.

[1319] *Idem* : « Ce ne fut pas le peuple en masse qui a exécuté Morazán parce que le peuple costaricien en majorité était paysan et vivait dans la tranquillité, l'indifférence et le bonheur et n'a même pas su qui était Morazán. » Il reproduit des extraits du testament de Morazán considérant qu'il s'agit d'un document à diffuser largement, ainsi que le récit d'un témoin de l'exécution démontrant que le héros était catholique.

[1320] *Diario de la capital*, Managua, 1 octobre 1892, année II, num. 456, p. 2, « Noticias del Salvador ».

[1321] *Diario de la capital*, Managua, 20 octobre 1892, num. 471, p. 1, « Negrìas: otro centenario ». Il se moque des

Reprenant la distinction faite en particulier par A. Mencos concernant l'Histoire et le Mythe, le journaliste nicaraguayen veut démontrer qu'il s'agit d'un héros littéraire et non historique. Face aux « divagations imaginatives », il souligne « la stupéfaction des auditeurs, ignorants du monde surnaturel ».[1322] C'est la puissance évocatrice de la poésie qui est mise en cause en tournant en ridicule l'emploi abusif des mêmes métaphores. Derrière cette critique, on peut également voir la difficulté d'appropriation de la part de l'ensemble de la population des références savantes utilisées par les hommes de lettres.

Le gouvernement nicaraguayen de R. Sacasa n'a pas prévu d'organiser des festivités à cette occasion. Il se préoccupe davantage de la célébration du 14 septembre, date anniversaire de la bataille de San Jacinto, pour renforcer l'élaboration de J.-D. Estrada comme héros national.[1323] Les traditions inventées reposant sur la guerre contre les flibustiers et sur la position géostratégique de l'État autour du projet du canal interocéanique, sont alors consolidées.[1324] Cette élaboration est accompagnée de la revendication de figures héroïques étasuniennes. Le centenaire de la naissance de Washington est célébré à la Délégation américaine du Nicaragua et la fête est envisagée comme une démonstration de l'admiration portée par le peuple aux États-Unis.[1325] Une commémoration officielle est même organisée le 4 juillet, fête nationale du voisin du nord.[1326] L'influence étasunienne dans cet État est ainsi inscrite dans les mythes identitaires locaux.

Le Nicaragua ne tourne pourtant pas totalement le dos à l'Amérique Centrale. La mort du costaricien J.-M. Castro est par exemple déplorée, et on rend hommage au républicain

---

auteurs tels que L. Montúfar, son fils Manuel et le poète Valdés parce qu'ils font apparaître l'ombre de Morazán comme s'il s'agissait d'un être vivant. Concernant les vers de Tejada il s'exclame: « voici un passage d'héroïque spiritisme! ». Le journaliste souligne avec ironie que Castañeda s'est émerveillé devant le qualificatif de Quichotte qu'un salvadorien lui avait donné en pleine assemblée.

[1322] *Idem* : « le diapason de la flatterie enregistre tous les tons depuis celui qui compare le caudillo avec les grands capitaines de l'humanité, jusqu'à celui qui le fait apparaître comme une providence. (…) De cette proclamation en vérité, nous n'en avions pas reçu la nouvelle au Nicaragua, mais ce n'est pas improbable que cela ait eu lieu quelque part car c'est ce que dit le poète, personne de vision. »

[1323] *Gaceta Oficial*, Managua, 14 septembre 1892, année XXX, num. 71, p. 2. R. Sacasa en tant que commandant général de l'armée, signe un écrit adressé aux soldats en les exhortant à suivre le modèle des héros de la guerre contre les flibustiers. Les dimensions civiques, militaires et religieuses sont mises en relation en faisant tirer des salves d'artillerie devant la chapelle où reposent les restes de J.-D. Estrada. Un nouveau quartier du côté est de la capitale prend également le nom du héros.

[1324] *Idem*, ―Discurso pronunciado por el seðor ministro de la gobernaciñn justicia, guerra marina policìa y negocios eclesiásticos Dr. Don Escolastico Rizo en el acto de la celebración oficial del LXXI aniversario de la independencia centroamericana", p. 1. L'orateur revendique la dimension mythique et le recours à l'imagination dans la définition de la nation si cela correspond aux aspirations populaires. Voir également : *Diario de la capital*, Managua, 17 septembre 1892, num. 444.

[1325] *Gaceta Oficial*, Managua, 24 février 1892, année XXX, num. 16, p. 4.

[1326] *Gaceta Oficial*, Managua, 6 juillet 1892, année XXX, num. 51, p. 4.

unioniste.[1327] Des documents historiques liés à la période fédérale, même s'ils ne sont pas en faveur de Morazán, sont parfois reproduits dans la presse, indiquant malgré tout l'importance de cette période y compris dans cet État.[1328] En 1894, peu de temps après l'arrivée au pouvoir du libéral José Santos Zelaya, la pièce de théâtre du salvadorien F. Días dédiée au héros est publiée à Managua.[1329] Avec le nouveau gouvernement, le Nicaragua prend temporairement le rôle de leader de la République Majeure de l'Amérique Centrale, sans plus de succès.[1330] Cette campagne unioniste par la force a été menée entre 1895 et 1898 pour lutter contre la construction du canal interocéanique au Panama, État qui devient indépendant de la Colombie en 1903 avec le soutien des États-Unis. Malgré une certaine diffusion de la mémoire héroïque de Morazán jusqu'au Nicaragua, son image ne semble pas avoir été un élément clé du discours unioniste développé à cette occasion étant donné la distance que les autorités nicaraguayennes ont gardée vis-à-vis des polémiques qui ont eu lieu dans les autres États.

II. 3. C. b. Le recueil morazanique de E. Martínez López

Dans le cadre du centenaire de la naissance de Morazán, il y a eu une circulation importante de la narration héroïque en Amérique Centrale. En plus des nombreux exemples dans la presse centraméricaine, le hondurien Eduardo Martínez López, professeur de commerce résidant au Salvador, a compilé des écrits d'auteurs de diverses nationalités et l'ouvrage devient rapidement une référence majeure pour les partisans du héros.[1331] Le 7 août 1892, Ramón Uriarte signe un article depuis San Salvador pour inviter les centraméricains à participer à ce recueil commémoratif. Cette annonce n'étant diffusée que peu de temps avant la date anniversaire, il est expliqué qu'elle vaut comme une invitation individuelle à tous les universitaires, militaires et artisans, en incluant donc des groupes des classes populaires parmi

[1327] *Gaceta oficial*, Managua, 24 février 1892. Il est affirmé que le Nicaragua était la seconde patrie de Castro. Dans ce numéro, l'arrivée au pouvoir de J.-M. Reina au Guatemala est annoncée comme un événement promettant la paix et les bonnes relations entre les États centraméricains. C'est un certain Daniel Morazán qui signe cet article.

[1328] Le décret signé le 9 août 1845 par José León Sandoval, alors directeur de l'État, faisant de tous les *Coquimbos* des hors-la-loi et les chassant du territoire nicaraguayen est reproduit dans : *Diario de la capital*, Managua, année 1, num. 130, 9 août 1891. Soulignons qu'une rue porte le nom du *Coquimbo* M. Jerez dans la ville de León : *Gaceta Oficial*, Managua, 10 février 1892, num. 12, p. 8.

[1329] DIAS, Francisco, *Tragedia de Morazán, obra en verso de los acontecimientos que tuvieron lugar en Costa Rica y dieron fin el 16 de setiembre de 1842*, Managua, s.n., 1894.

[1330] Voir : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.*, p. 77 ; et TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Historia polìtica de Centroamérica… », *op. cit.,* p. 169.

[1331] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía... », *op. cit*. Certains des écrits reproduits ici ont également été compilés dans le recueil commémoratif publié au Guatemala en 1892. En 1920, J. Rodas en reproduit aussi quelques-uns (RODAS Joaquín, *Morazánida…, op. cit.*). L'ouvrage a de nouveau été publié au Honduras en 1931 avec l'imprimerie nationale puis en 1942 dans le recueil morazanique élaboré par le gouvernement de T. Carìas, ce qui montre l'importance qui lui a été accordée.

les acteurs du culte. Elle est notamment reproduite dans le journal guatémaltèque *El Quetzal* et le hondurien *La República*.[1332] Cette même année, la presse salvadorienne annonce que le recueil a été envoyé à l'impression au compte de la nation selon un accord officiel.[1333] Toutefois, E. Martìnez a été poussé à quitter cet État et c'est le gouvernement hondurien qui prend alors en charge la publication en 1899.

La première partie de cet ouvrage est composée de la biographie de Morazán écrite par E. Martínez lui-même en 1890 ; elle consiste en plusieurs livres organisés de manière chronologique, la prise du Guatemala en 1829 constituant une rupture. Un article publié dans *El Heraldo* de San Salvador, et reproduit en introduction, exprimait déjà le souhait que le texte soit publié par le gouvernement pour donner le héros en exemple aux jeunes générations centraméricaines.[1334] E. Martínez s'est basé sur des documents des Archives Fédérales du Salvador qui étaient alors inconnus de la plupart des historiens. Malgré la nouveauté des sources, la commission constituée pour analyser la biographie a considéré que la narration était en accord avec l'historiographie libérale traditionnelle, participant ou non à l'exaltation du héros (les travaux de A. Marure, M. García Granados, L. Montúfar et les Mémoires de Morazán lui-même sont cités), et lui attribue de ce fait une fonction pédagogique. L'ouvrage est d'ailleurs dédié à L. Montúfar, « grand combattant des libertés publiques de l'Amérique Centrale et défenseur infatigable de la mémoire de Morazán ».[1335]

E. Martínez reprend la vision dichotomique identifiant le libéralisme à la civilisation et le conservatisme à la barbarie, incarnée par Carrera qualifié de fanatique religieux. Radical, il considère que l'usage de la force était nécessaire, y compris l'extermination des « masses ignorantes ».[1336] L'auteur, de même que L. Montúfar, rassemble la noblesse et le clergé pour ériger Morazán en sauveur de la liberté des peuples.[1337] Ce discours anticlérical n'empêche pas E. Martínez, lui aussi franc-maçon, de sacraliser le héros autour de la rhétorique de la rédemption et de la providence en utilisant les métaphores de la semence féconde et de la

[1332] Voir : *El Quetzal*, Guatemala, 19 août 1892, "Album de Morazán"; et *La República*, Tegucigalpa, 15 septembre 1892. La date limite pour recevoir les écrits est fixée au 1er octobre et il est prévu de distribuer le recueil dans toute l'Amérique Centrale. Tous les journaux centraméricains sont appelés à participer à la diffusion de cet appel.
[1333] *Repertorio salvadoreño*, San Salvador, juin 1892.
[1334] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía... », *op. cit.*, pp. IV-VII.
[1335] E. Martínez mentionne également la polémique guatémaltèque à l'occasion du centenaire et affirme que lui-même, ainsi que R.-A. Salazar et J.-A. Beteta, ont pris la plume aux côtés de l'historien pour défendre le héros face aux écrits de A. Mencos. Voir aussi : GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales… », *op. cit.*, p. 110.
[1336] MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía... », *op. cit.*, livre II, chap. XXIV.
[1337] *Idem*, livre II, chap. XV. E. Martínez emploie un ton virulent concernant les actions des membres du clergé et tourne en ridicule les supposés miracles réalisés par la sœur de Aycinena avec le soutien de l'archevêque R. Casaús y Torres (chap. XIX).

lumière. Il insiste d'ailleurs particulièrement sur la mise en scène de sa mort.[1338] L'auteur fait de Morazán la manifestation terrestre d'un monde de l'au-delà constitué de principes absolus : il est l'incarnation de « l'esprit pur de la Démocratie ». Les talents guerriers du héros sont aussi exaltés au nom de l'unionisme et une liste de ses faits d'armes est reproduite.[1339] E. Martínez, de même que R. Rosa, défend explicitement un gouvernement centraméricain centralisé et assure que Morazán, durant son exil, avait lui-même changé d'opinion concernant le système politique à établir.

Le quatrième livre du recueil intitulé « Honneurs qui ont été rendus à Morazán après sa mort » est constitué des écrits publiés pour la plupart dans le cadre du centenaire de sa naissance, notamment au Salvador, au Honduras et au Guatemala. De manière générale, c'est le modèle du soldat-citoyen qui est célébré tout en revendiquant la voie pacifique pour reconstruire l'union centraméricaine.[1340] La sacralisation du héros est unanimement établie : que les auteurs insistent ou non sur l'épisode de sa mort, Morazán est désormais exalté comme un demi-dieu.[1341] Cette élaboration repose sur une association récurrente entre références à l'Antiquité et rhétorique religieuse, comme il a été établi dans l'historiographie libérale depuis les années 1880.[1342] Les deux échelles de référence, étatique (hondurienne ou salvadorienne en particulier) et régionale, sont affirmées sans être opposées.[1343] L'originalité de cet ouvrage réside dans la volonté de démontrer qu'il existe un consensus en Amérique Centrale concernant Morazán, y compris en dehors des capitales : en créant une narration héroïque commune au-delà des divergences locales, on veut affirmer le sentiment d'appartenance à une communauté régionale.

Que les auteurs mettent ou non en relief le caractère partisan du héros, la nation centraméricaine est inscrite dans l'idéologie positiviste en vue de l'instauration d'un système

---

[1338] *Idem*, livre III, chap. IX. Selon E. Martìnez, c'est A. Pinto qui a demandé à ce que les prisonniers soient amenés à San José pour y être fusillés. Ils ont fait le voyage en cheval depuis Cartago mais l'entrée dans la capitale s'est faite à pied, sur décision des rebelles, afin de mettre en scène la chute du caudillo.

[1339] *Idem*, livre I, chap. I. Contrairement à L. Montúfar toutefois, l'auteur exalte le refus de la dictature de Morazán. Le retour du héros au Salvador est comparé à celui de Napoléon du fait de l'enthousiasme de la population (livre III, chap. II).

[1340] *Idem*, article intitulé "Francisco Morazán", San Salvador. Morazán est même qualifié de « Napoléon de l'Amérique » dans le poème du hondurien J. Cisneros ("A Morazán en su centenario") écrit depuis la ville de Gracias. Voir aussi l'hymne patriotique créé par le hondurien R.-E. Durñn à l'occasion du centenaire.

[1341] *Idem*. Voir le poème signé N. F. à San Salvador ; celui de Domìnguez "Estrofas en el centenario de Morazán" (Tegucigalpa, 3 octobre 1892) ; le sonnet du guatémaltèque F. A. Tejada ("Francisco Morazán en su centenario" ; et l'essai du guatémaltèque R. Moreno Batres intitulé "Recuerdos al General Morazán en su centenario".

[1342] *Idem*. Voir par exemple le poème du salvadorien A. Espino écrit à Sonsonate et celui du guatémaltèque Virgilio J. Valdés.

[1343] *Idem*, poème intitulé "Al héroe mártir de Centro América, General don Francisco Morazán, en su primer centenario" écrit par Miguel Solìs Martìnez à Tegucigalpa. Le recueil inclut un chant en vers écrit en 1867 au Salvador par un ancien soldat de Morazán du nom de José Antonio Save, dans lequel le caractère populaire du héros est souligné pour le cas du Honduras et surtout du Salvador.

démocratique.[1344] La perspective de la prédestination et l'argument selon lequel Morazán était en avance sur son temps servent à expliquer l'opposition au progrès rencontrée tant à son époque qu'à celle des acteurs de son culte. Une conception manichéenne est généralisée même si rares sont ceux qui, comme le colombien J.-M. Vargas Vila, font du combat de Morazán une « lutte contre l'indien » en érigeant ouvertement Carrera en barbare de par sa « race ».[1345] L'aspect ethnique du culte n'est pas assumé par tous mais l'inscription de Morazán dans un panthéon universel est consolidée pour valoriser le rôle de l'Amérique Centrale auprès des nations « civilisées ». La dimension mondiale, du moins continentale de la figure, est d'autant mieux renforcée que des auteurs en dehors de la région en font le représentant de la « fraternité hispano-américaine ».[1346] L'ouvrage se termine d'ailleurs sur un « chapitre imprévu : Morazán offre son aide au Mexique », alors que ce pays était menacé par une invasion espagnole. José Martí, leader du mouvement indépendantiste cubain, a aussi fait l'éloge du héros lors de ses séjours en Amérique Centrale.[1347] Cuba ne devient indépendante de l'Espagne qu'en 1898 mais les États-Unis offrent déjà leur soutien en raison d'intérêts commerciaux. Les acteurs politiques centraméricains tentent alors de concilier les liens avec la Mère-Patrie et l'allégeance à la nouvelle puissance du nord et différentes conceptions de l'unionisme commencent ainsi à se dessiner.[1348]

II. 3. C. c. Le quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique et l'héroïsation de Christophe Colomb

En 1892, c'est aussi le quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique qui est commémoré le 12 octobre. À l'échelle internationale, c'est la première fois que l'événement

[1344] *Idem.* Voir les articles "3 octobre 1892" (Tegucigalpa), et "Francisco Morazán" (San Salvador).
[1345] *Idem*, article de J.-M. Vargas Vila "Morazán ante la Historia" tiré du journal *El Progreso*, de New York. Si le culte héroïque est généralement justifié comme un devoir de la nation, cet auteur revendique le symbole partisan : « le signe le plus grand de la virilité d'un parti est l'admiration envers ses grands hommes. » Il est également un des rares à cette époque à faire l'apologie de la Constitution de 1824 qu'il qualifie « d'évangile libéral ».
[1346] *Idem*, article de N. Bolet Peraza depuis New York intitulé « El centenario de Morazán ». N. Bolet est un écrivain colombien exilé aux États-Unis, ami de José Martí.
[1347] J. Martí a considéré Morazán comme « un génie puissant, un stratège, un orateur, un véritable homme d'État, peut-être le seul qu'ait produit l'Amérique Centrale » (cité dans : UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.*). Il a aussi écrit des lettres depuis New York pour le journal hondurien *La República* (voir par exemple le numéro du 25 septembre 1886).
[1348] Déjà en octobre 1889, une conférence internationale américaine avait été organisée à Washington (*La Gaceta*, Tegucigalpa, 29 septembre 1892, "Congreso Centroamericano de la Paz"). Après 1892, ce sont à la fois des congrès panaméricains et des réunions centraméricaines qui sont préparés. Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 23 septembre 1895 ; *Diario de Centro América*, Guatemala, 7 septembre 1896 ; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 19 septembre 1896. En 1897, les gouvernements sont réunis au Guatemala pour signer un Traité d'Union centraméricaine envisageant surtout les relations internationales et autant les représentants du panaméricanisme que ceux de l'unionisme centraméricain y ont participé. Voir : CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.,* p. 64.

est célébré et Christophe Colomb exalté.[1349] L'Amérique Centrale y participe activement et le gouvernement salvadorien décrète une fête nationale pour rendre hommage au « génie qui a montré la civilisation ». La polémique est lancée en déclarant que le continent américain devrait porter le nom de Colomb et ce dernier tend à être érigé en Père fondateur selon une vision positive du passé colonial.[1350] C'est l'occasion de revendiquer l'existence d'une « race hispano-américaine » en rendant hommage à l'Espagne désignée comme la Mère-Patrie.[1351] Isabelle de Castille est également admirée et c'est l'une des rares femmes à cette époque à être héroïsée.[1352] Si cette exaltation du féminin peut s'inscrire dans une remise en question de la virilité fondée sur la puissance guerrière, il ne s'agit pas de n'importe quelle femme, c'est une reine : en plus de participer à la valorisation de l'héritage espagnol, la célébration de cette figure correspondrait surtout à la mise en relief du rôle des autorités dans les actions héroïques.

L'importance continentale donnée à la commémoration permet d'affirmer les valeurs qui unissent les pays, au-delà de l'unité centraméricaine.[1353] Le fait que la région participe à un hommage d'une telle ampleur rehausse son rôle sur la scène internationale : l'Amérique Centrale est « la partie privilégiée du continent de Colomb ».[1354] Le gouvernement salvadorien cherche alors à être identifié avec le héros et décide de donner son nom à la monnaie de l'État, en déclarant que San Salvador a été le premier mot en castillan attribué sur le continent.[1355] L'effervescence commémorative est soulignée, et une « note scientifique et littéraire » s'interroge sur « la curieuse propriété du numéro 1892 » avec calculs mathématiques à l'appui.[1356]

La plupart des intellectuels participant à cette commémoration sont aussi des acteurs du culte de Morazán, comme le hondurien E. Martínez López et le salvadorien R. Reyes.[1357] Il

---

[1349] MARCILHACY, David, *Raza hispana…, op. cit.,* p. 332. Les colons espagnols du continent américain ont joué un rôle actif dans le choix de la date.

[1350] *Diario Oficial*, San Salvador, 4 avril 1892, "Fiesta de Colñn". Voir aussi : *Repertorio salvadoreño*, San Salvador, avril 1892, "12 de octubre fiesta nacional".

[1351] *Diario oficial*, San Salvador, 12 octobre 1892, "Descubrimiento de América".

[1352] Voir les poèmes de Francisco A. Gamboa et de Juan Fermín Aycinena dans : *La Juventud Salvadoreña*, San Salvador, octobre 1892.

[1353] *Repertorio salvadoreño*, San Salvador, mai 1892, "La exposiciñn colombia de Chicago" : « la paix, l'amour du travail, l'indépendance, le suffrage universel sont les bases de la grandeur américaine ».

[1354] *Diario Oficial*, San Salvador, 29 février 1892, "Relaciones Exteriores". *La Juventud salvadoreña*, San Salvador, juillet 1892, "La leyenda colombina", article signé par Víctor M. Jerez. Voir également : *Repertorio salvadoreño*, San Salvador, mars 1892, "Los restos de Colñn".

[1355] Ce décret est publié dans : *Diario Oficial*, San Salvador, 5 octobre 1892, "Cristóbal Colón". Le Costa Rica adopte la même mesure quelques années plus tard, en 1896. Le nom de Colomb avait déjà été donné à un village salvadorien en 1886 (LARDÉ y LARÍN, Jorge, *El Salvador, historia de sus pueblo…, op. cit.*).

[1356] *Repertorio salvadoreño*, juillet 1892, "El centenario del descubrimiento de América", article de F. A. Gamboa.

[1357] Voir les numéros des années 1891, 1892 et 1893 de la revue *La Universidad* de San Salvador. J. Cañas, C.

s'agit en effet d'exalter les idéaux de l'idéologie positiviste incarnés par le héros centraméricain, mais alors clairement inscrit dans une dimension universelle. La société *La Juventud* qui avait activement participé à l'héroïsation de Morazán dès 1881 organise une veillée avec l'Académie des Sciences et des Beaux-arts en l'honneur de Colomb.[1358] Le fait que la communauté universitaire prenne l'initiative d'organiser des festivités culturelles à cette occasion révèle le consensus de l'opinion publique autour de ce culte. Colomb est sacralisé en tant que créateur d'un monde nouveau où règnent la science et les institutions républicaines et qui a engendré des héros de la taille de Bolivar et de Washington.[1359] Depuis plusieurs années déjà, le « découvreur du nouveau monde » avait été célébré dans la presse salvadorienne et mentionné dans des discours commémoratifs du 15 septembre de manière à souligner la nature religieuse de la civilisation revendiquée.[1360] Le poème en l'honneur de Colomb écrit par la baronne de Wilson, qui avait aussi fait l'éloge de Morazán, avait été diffusé dans toute l'Amérique Centrale et l'écrivaine espagnole avait elle-même été exaltée.[1361]

Des festivités sont également organisées au Guatemala pour commémorer le 400e anniversaire de la « découverte », notamment par le ministère de l'instruction publique et la municipalité de la capitale.[1362] Plusieurs établissements scolaires y participent et bien que la communauté éducative ait aussi été impliquée dans la célébration de Morazán, il a été beaucoup plus facile de la mettre en valeur dans un rituel civique dont le caractère militaire est effacé.[1363] La colonie italienne décide d'y prendre part en offrant une statue de Colomb. Le 12 octobre, la première pierre du monument est inaugurée sur la place principale de la capitale, face au théâtre national qui est rebaptisé pour l'occasion du nom du héros.[1364] La diversification des moyens de célébration employés (poèmes, discours et marques

---

Velado et R. Uriarte participent également aux deux cultes héroïques.

[1358] *La Juventud salvadoreña*, San Salvador, septembre 1892, "El centenario colombino".

[1359] *La Juventud Salvadoreña*, San Salvador, octobre 1892, "A Cristñbal Colñn", discours de Rubén Ribera.

[1360] Voir par exemple : *Revista La Enseñanza*, San Salvador, octobre 1884. Pour la revendication catholique de Colomb, voir : *La Fortuna*, San Salvador, 15 septembre 1883, "Libertad". Voir également le discours de Manuel Herrera dans : *El Católico*, San Salvador, 24 décembre 1882, "La historia vindicada."

[1361] Voir : *Diario de Centro América,* Guatemala, 12 mai 1882, vol. X, num. 526 ; *La Palabra*, San Salvador, 31 mai 1882 ; *La Palanca*, San José, 12 novembre 1882 ; et *La Palanca*, San José, 19 novembre 1882, "Despedida de la Baronesa de Wilson."

[1362] Le ministère de l'instruction publique a organisé un concours de biographies de Colomb : *Diario de Centro América*, Guatemala, 30 septembre 1892, num. 3252, pp. 1-2, "Revista de la prensa". Le programme des festivités élaboré par la municipalité de la capitale est reproduit quelques jours avant : *La República*, Guatemala, 5 octobre 1892 ; et *El Guatemalteco*, Guatemala, 8 octobre 1892. Il est également diffusé au Salvador : *Repertorio salvadoreño*, San Salvador, juin 1892.

[1363] *La República*, Guatemala, 10 octobre 1892. Une statue de Colomb est également érigée dans l'école « La Esperanza » : *La República*, Guatemala, 27 septembre 1892.

[1364] Voir : *El Guatemalteco*, Guatemala, 10 juin 1892, "decreto num 443" ; et *El Guatemalteco*, Guatemala, 4 octobre 1892.

territoriales) semble révéler la facilité avec laquelle le culte de Colomb est institutionnalisé au Guatemala.[1365] Sa figure est même utilisée pour faire de la publicité à une pâtisserie italienne installée dans la capitale. Pour qu'une entreprise ait considéré que le héros était un moyen d'attirer les clients, c'est qu'il occupait une place privilégiée dans les représentations sociales.[1366] De même qu'au Salvador, on justifie les hommages rendus au nom de la civilisation occidentale.[1367] Le 12 octobre est indifféremment appelé le jour de Colomb ou bien le jour anniversaire de la « découverte », la figure représentant à elle seule l'événement historique.[1368]

L'image de Isabelle la Catholique est également mise en relief, mais elle est placée aux côtés de Bartolomé de las Casas, connu comme le prêtre qui a défendu l'humanité des populations autochtones lors de la colonisation.[1369] C'est l'occasion pour de J.-M. Reina de résoudre le « problème indigène ». On considère en effet que la plus grande majorité de la population du Guatemala n'a pas accès à la civilisation : son instruction étant vue comme une priorité, un concours est organisé pour faire l'état de la question et envisager des solutions.[1370] Un défilé des représentants des différents peuples est aussi organisé à la capitale, ce qui a attiré la « curiosité » des habitants. C'est leur « degré d'arriération » qui est mis en avant, notamment à cause de leur méconnaissance de la langue espagnole et de leur réticence à participer à la commémoration.[1371] Le gouvernement guatémaltèque choisit ainsi de reconnaître l'existence de la diversité ethnique au sein du pays pour mieux justifier le processus d'acculturation recherché à travers l'éducation. La destruction des différences identitaires est envisagée comme une nécessité pour l'intégration de l'État-nation.[1372] L'exaltation de Tecún Umán est à inscrire dans cette conception de l'identité : en valorisant un passé indigène glorieux, on justifie l'avènement de la civilisation occidentale.[1373] D'ailleurs, A. Mencos Franco, porte-parole de l'opposition à la célébration de Morazán,

[1365] Plusieurs poèmes à la gloire de Colomb sont publiés dans la presse. Voir par exemple les numéros des 9 septembre et 12 octobre 1892 de *Las Noticias,* Guatemala.
[1366] *Diario de Centro América*, Guatemala, 8 octobre 1892, num. 3259, p. 1, "Revista de la prensa".
[1367] Voir : *El Guatemalteco*, Guatemala, 10 juin 1892; et *El Guatemalteco*, Guatemala, 4 octobre 1892.
[1368] *El Guatemalteco*, Guatemala, 10 octobre 1892.
[1369] *La República*, Guatemala, 12 octobre 1892. On envisage de construire un monument en son honneur : *El Guatemalteco*, Guatemala, 15 octobre 1892, "Las fiestas del IV aniversario del centenario del descubrimiento de América".
[1370] *El Guatemalteco*, Guatemala, 11 octobre 1892, "Concurso sobre grado de civilizaciñn indios".
[1371] *Diario de Centro América*, Guatemala, 18 octobre 1892, "Decreto civilizaciñn de los indios".
[1372] C'est en assimilant les populations indigènes à la civilisation *ladina* au moyen d'un enseignement spécifique que les élites considèrent que le Guatemala pourra enfin devenir une nation. Voir : MENDONÇA, Émilie, *Construction du système éducatif…, op. cit.,* p. 586.
[1373] *La República*, Guatemala, 14 septembre 1892. Les caciques Lempira et Atlacatl sont aussi mentionnés pour représenter respectivement le Honduras et le Salvador, ce qui peut être vu comme une consolidation des identités locales.

propose d'ériger le cacique en héros national.[1374]

Le *Diario de Centro América*, le même journal qui publie des articles virulents contre le culte de Morazán, considère que le concours organisé à propos de l'instruction des indigènes est « un effort louable » de la part du gouvernement.[1375] Le journal *Las Noticias*, dans lequel écrit L. Montúfar, se réjouit lui-aussi de l'organisation des festivités commémorant le 12 octobre.[1376] L'historien utilise lui-même la référence à Colomb pour illustrer ses propos concernant la liberté de conscience dont il affirme que l'Amérique Centrale la doit à Morazán.[1377] Par ailleurs, d'autres hommes politiques tels que Antonio Batres Jauregui participent à la célébration du colonisateur alors qu'ils ne s'étaient pas manifestés à propos du caudillo.[1378] Tous les journaux guatémaltèques semblent pendre une part active à la commémoration malgré l'incertitude qui avait été exprimée concernant la tenue des festivités du 12 octobre, probablement à cause de la polémique autour de Morazán.[1379]

La représentation de Colomb semble ainsi dépasser les conflits partisans en incarnant une définition de la civilisation acceptée par une large culture politique. Le concours littéraire organisé par *La Democracia* dans le cadre de la commémoration fixe le 15 septembre comme date limite de remise des travaux, mettant ainsi en relation les deux rituels civiques.[1380] Il est précisé que les travaux récompensés seront envoyés à l'exposition universelle de Chicago l'année suivante, ce qui souligne l'importance du regard extérieur dans l'invention de l'identité nationale. Le héros est exalté dans les discours prononcés lors la célébration de l'indépendance de 1892, à laquelle divers groupes de la société ont participé comme les

---

[1374] *La República*, Guatemala, 29 septembre 1892, "Centenario de Morazán."

[1375] *Diario de Centro América*, Guatemala, 15 octobre 1892. On affirme que les festivités du 12 octobre ont été célébrées avec une « pompe inhabituelle ».

[1376] Voir : *Las Noticias*, Guatemala, 13 octobre 1892, "Festejos de ayer. descubrimiento de América" ; et *Las Noticias*, Guatemala, 1 mars 1892, "Centenario de Colñn".

[1377] *Las Noticias*, Guatemala, 18 novembre 1892, "Morazán. Artìculo XI". Pour l'historien, la dimension guerrière de Morazán en fait un plus grand héros que Colomb. Voir le discours de L. Montúfar lors de la pose de la première pierre du monument dans : *El Centenario del Gral. Francisco Morazán*…, *op. cit.*, pp. 37-43.

[1378] A. Batres est un des signataires de la charte du concours de l'hymne au 12 octobre *(El Guatemalteco*, Guatemala, 14 octobre 1892, "Secretarìa de instrucciñn pública"). En 1893, il a également participé au congrès pédagogique centraméricain : *La República*, Guatemala, 10 octobre 1893.

[1379] *La República*, Guatemala, 19 septembre 1892, "Se celebrará o no el centenario de Colñn". Ce journal et le *Diario de Centro América* publient chacun une édition spéciale pour le 12 octobre. Voir aussi : *La Democracia*, Guatemala, 22 juin 1892, "Concurso" ; *El Quetzal*, Guatemala, 23 juillet 1892, "Los presidiarios del descubrimiento" ; et *Revista escuela arte y oficios*, Quetzaltenango, 12 octobre 1892, num. 12, t. I, p. 96, article de Eugenio Meléndez Quiroz.

[1380] *La Democracia*, Guatemala, 11 juin 1892. En plus des travaux littéraires, il est prévu une mention honorifique pour un portrait de Colomb et un diplôme pour une allégorie du héros posant le pied sur le continent américain. L'iconographie, encore peu développée dans le cas de Morazán, est favorisée pour le culte de Colomb. Les bases de ce concours sont reproduites dans le journal officiel du Nicaragua qui en souligne la dimension centraméricaine (*Gaceta Oficial*, Managua, 25 juin 1892, année XXX, num. 47, p. 6). L'annonce est également publiée dans *: Las Noticias*, Guatemala, 7 juin 1892.

commerçants et les écoliers en plus des militaires et des intellectuels.[1381] Des festivités sont également organisées pour le 12 octobre dans plusieurs départements du Guatemala, comme à Quetzaltenango.[1382] Le culte de Colomb semble ainsi être plus efficace pour consolider l'intégration de l'État-nation guatémaltèque que celui de Morazán, autant sur le plan social que géographique. J.-M. Reina avait peut-être l'intention de favoriser un transfert de légitimité réciproque entre les deux célébrations : l'une affirmant le caractère libéral du gouvernement, l'autre revendiquant la nature religieuse de la civilisation. D'une part on justifiait la sécularisation de la société et d'autre part on cherchait à pacifier les relations entre l'Église et l'État.

Le poids de la religion dans les représentations sociales semble être ici exprimé et Colomb est explicitement comparé au Christ de manière récurrente. Pourtant, le projet de canonisation mené en Europe provoque la vive réaction de certains journaux au Guatemala. *Las Noticias* notamment s'y oppose considérant que « ce serait lui enlever son ingéniosité et son courage sublime. » L'héroïsation est donc perçue comme le penchant laïc, séculaire et rationnel de la célébration d'un grand homme : en faire un saint reconnu par l'Église serait faire appel au surnaturel.[1383] Cette conception révèle que certains acteurs politiques, tout en divinisant les héros, que ce soit Morazán ou Colomb, veulent distinguer clairement la religion patriotique de la catholique.[1384] *El Quetzal* pour sa part, qui s'était déjà servi de la polémique autour du héros centraméricain pour exprimer sa position anticléricale, fait de Colomb un symbole de la persécution fanatique de l'Église.[1385] Ainsi, malgré le consensus apparent, plusieurs narrations héroïques peuvent être distinguées, même si tous les groupes de la société semblent pouvoir s'approprier sa figure.

Si un rapprochement est effectué entre Morazán et Colomb dans les comptes-rendus des gouverneurs des départements reproduits dans le journal officiel du Guatemala, cela est dû avant tout à la proximité dans le temps des deux commémorations. On affirme ainsi que les deux festivités ont été célébrées dans un même élan patriotique et avec une solennité

[1381] *Revista de la Escuela de arte y oficios*, Quetzaltenango, 15 septembre 1892, num. 10, "Carto centenario descubrimiento de América." Chaque corporation est représentée par un char allégorique.
[1382] *Las Noticias*, Guatemala, 20 octobre 1892, "Quetzaltenango".
[1383] *Las Noticias*, Guatemala, 6 juillet 1892, "Una ofensa a Colñn". Le projet de canonisation est apparu en France en 1892 dans des cercles intellectuels en marge du catholicisme qui revendiquaient une lecture providentielle de l'Histoire. Depuis, plusieurs tentatives ont été menées mais toutes ont échoué. Voir : FABRE, Daniel, « Christophe Colomb, l'impossible héros », *Terrain*, 30 mars 1998.
[1384] *Las Noticias*, Guatemala, 11 juillet 1892, "Resurrecciñn de Colñn".
[1385] *El Quetzal*, Guatemala, 1 juillet 1892, "Colñn".

semblable.[1386] L'enthousiasme autour du culte de Colomb semble continuer les années suivantes et la statue en son honneur est inaugurée en 1896. La date du 30 juin a été choisie pour mettre en relation la civilisation incarnée par le grand homme et la réforme libérale, J.-M. Reina souhaitant utiliser le consensus à des fins partisanes.[1387]

Les festivités guatémaltèques du 12 octobre donnent lieu à des articles dans la presse du Nicaragua. On souligne la mise en relation avec le 15 septembre et l'identification de Colomb au concept de démocratie.[1388] Certains nicaraguayens considèrent cependant que la fête organisée au Guatemala n'est pas digne d'une nation « civilisée » car l'accent est mis sur les divertissements populaires comme les feux d'artifices et estiment qu'un concours littéraire serait plus approprié.[1389] Il est alors proposé à la presse de jouer un rôle majeur dans la commémoration et tous les journaux centraméricains sont invités à participer pour mettre en avant la grandeur de la région. Le gouvernement nicaraguayen a d'ailleurs choisi de nommer une des figures littéraires les plus renommées d'Amérique Centrale, R. Darío, pour faire partie de la commission représentant l'État à la célébration organisée en Espagne.[1390]

Un décret est émis par le président du Nicaragua R. Sacasa pour déclarer le 12 octobre jour férié.[1391] Lors de la célébration officielle, le colonel F. Carnavalini prononce un discours dans lequel il sacralise son image au risque de s'attirer les foudres des croyants :

> *Ce nom est toute une épopée, un rayon de lumière qui illumine la terre, une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité. Et j'oserais beaucoup plus, messieurs, sans blesser votre susceptibilité religieuse, j'écrirais aux côtés du Martyr de Golgotha le nom de cet être presque surnaturel et je dirais : le Christ et Colomb. Parce que si le Christ a lancé aux quatre vents la semence de la civilisation chrétienne, Colomb l'a fait tomber dans le jardin très fertile de l'Amérique où elle a grandi vigoureuse pour se répandre sur le reste du Globe.*[1392]

[1386] Voir : *El Guatemalteco*, Guatemala, 10 décembre 1892, "Informe del jefe polìtico de Chiquimula" et *El Guatemalteco* Guatemala, 29 novembre 1892, "Informe del jefe polìtico de Totonicapán". Un club politique et social portant le nom de Colomb a d'ailleurs été créé dans la ville de San Cristóbal.

[1387] Voir : *La República*, Guatemala, 7 février 1893, "Monumento a Colñn" ; et "Monumento a Cristñbal Colñn", 1896, CIRMA (GT-CIRMA-FG-128-04). C'est l'artiste espagnol Tomás Mur qui a été chargé de la réalisation de l'œuvre et c'est Manuel Valle qui a prononcé le discours officiel lors de son inauguration (*Diario de Centro América*, Guatemala, 2 juillet 1896). Notons que cette statue initialement placée dans le parc central, est ensuite transférée au parc Morazán dans les années 1940.

[1388] *Diario de la capital*, Managua, 21 septembre 1892, num. 447, p. 2, "Guatemala". Le programme commémoratif guatémaltèque est publié intégralement dans : *Gaceta Oficial,* Managua, 13 août 1892, année XXX, num. 62, p. 5.

[1389] *Gaceta Oficial*, Managua, 25 juin 1892, année XXX, num. 47, p. 5, "Cristñbal Colñn".

[1390] *Gaceta Oficial*, Managua, année XXX, num. 40, 29 juin 1892.

[1391] *Gaceta Oficial*, Managua, 15 octobre 1892, année XXX, num. 80, p. 1, éditorial. On informe que la commémoration a été célébrée avec beaucoup de solennité et de faste dans la capitale, les édifices publics ayant été décorés avec des drapeaux et des tentures. Les réjouissances ont également eu lieu dans d'autres villes importantes du Nicaragua. Le président est remercié pour avoir décrété à cette occasion une large amnistie en faveur des nicaraguayens expatriés (*Gaceta Oficial*, Managua, num. 77, 5 octobre 1892).

[1392] *Gaceta Oficial*, Managua, 17 septembre 1892, "Discurso pronunciado el 12 de octubre de 1892 por el Coronel don Fabio Carnavalini en el acto de la celebración oficial del IV centenario del descubrimiento de America por Cristñbal Colñn" : "Ese nombre es toda una epopeya, un rayo de luz que alumbra la tierra, una

Il est ici clairement exprimé que la comparaison développée entre les héros et le Christ, de même que l'emploi de la métaphore de la semence féconde, est un affront à la religion catholique, ce qui n'empêche pas l'essor de la rhétorique religieuse autour de Colomb dans la presse nicaraguayenne.[1393] C'est que l'Église elle-même, qui a longtemps douté sur ce point, a fini par accepter de prendre part à l'exaltation de sa figure. La presse reproduit une lettre écrite par le pape Léon XIII dans laquelle il ordonne de réaliser une messe d'action de grâce dans le cadre du 12 octobre. Il y est souligné qu'une telle célébration est normalement réservée à ceux qui ont œuvré pour le « salut éternel des âmes », mais que l'institution ne méprise pas les grands hommes de la société civile étant donné que leur gloire est également une trace de la volonté divine.[1394] L'Église préfère participer au culte civique pour ne pas s'opposer à la religiosité populaire, légitimant ainsi la mise en relation des religions patriotique et catholique. Colomb est alors érigé en héros-martyr et le mépris dans lequel il est mort est mis en relief pour mieux insister sur le sentiment de dette à son égard. L'État nicaraguayen est également identifié au héros en soulignant que c'est Colomb qui a donné à ses côtes le nom de « Gracias a Dios ».

Au Honduras, le président P. Leiva ordonne l'érection d'une statue de bronze en hommage à Colomb, malgré le contexte politique mouvementé et le peu de faste donné à la célébration du centenaire de la naissance de Morazán.[1395] Dans cet État, on insiste sur le débarquement du héros près du port de Trujillo, et c'est dans cette ville que le monument est érigé, dans un parc créé pour l'occasion et qui prend également son nom. Trujillo est d'ailleurs le chef-lieu du département « Colomb » créé en 1881.[1396] Le héros était déjà une référence utilisée dans les discours politiques pour personnifier le concept de progrès.[1397] Rosa avait aussi effectué un rapprochement entre les conquistadors et les héros de l'indépendance centraméricaine en tant que bienfaiteurs de l'humanité.[1398] Si cette conception

---

nueva era en la historia de la humanidad. Y me atrevería a mucho mas señores, sin herir vuestra susceptibilidad religiosa, yo escribiría a la par del Mártir del Golgota el nombre de este ser casi sobrenatural y diría Cristo y Colón. Porque si Cristo lanzó a los cuatro vientos la semilla de la civilización cristiana, Colón la hizo caer en el jardín fertilísimo de América donde creció vigorosa para esparcirse sobre el resto del Globo".

[1393] *Diario de la capital*, Managua, 7 octobre 1892, num. 461.

[1394] *Diario de la capital*, Managua, 2 octobre 1892, année II, num. 457, p. 2, ~~C~~arta de la santidad de nuestro seðor Leñn por la divina providencia Papa XIII a los arzobispos y obispos de Espaða, Italia y ambas Américas." La lettre est signée le 16 juin 1892.

[1395] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 avril 1892, ~~D~~ecreto por el cual se manda erigir una estatua a Cristñbal Colñn". L'inauguration est prévue le 12 octobre 1893.

[1396] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 24 décembre 1881. Une statue de Colomb est déjà envisagée en 1883 : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 8 juin 1883, ~~A~~cuerdo en que se manda construir una estatua a Cristñbal Colñn."

[1397] Sa figure est par exemple mise aux côtés de Auguste Comte : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 6 mars et 18 mars 1882. Voir également le discours de D. Gutiérrez prononcé le 15 septembre 1884 en faveur de l'union centraméricaine : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 16 septembre 1884.

[1398] RAMÓN Rosa, *Morazán…, op. cit.*, pp. 59-60.

semble être paradoxale, elle exprime la dualité de l'identité recherchée. Colomb est d'ailleurs parfois mis en relation avec le cacique Lempira pour revendiquer autant l'héritage occidental que la « virginité » du continent américain, les deux représentant les dimensions passées et futures de l'âge d'or.[1399] De cette manière, Morazán a pu être considéré comme l'étendard de « la partie centrale du monde de Colomb ».[1400] L'importance continentale du héros centraméricain en a été consolidée ; il est « un des guerriers les plus remarquables du Nouveau Monde ».[1401]

Contrairement à l'enthousiasme généralisé dans la région, le gouvernement costaricien semble avoir été indifférent à la commémoration : début octobre, un journal se demande si des festivités officielles seront organisées pour l'occasion.[1402] C'est au dernier moment que la décision a été prise de rendre un modeste hommage à Colomb.[1403] Pourtant, le quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique était déjà envisagé dans la presse depuis l'année précédente.[1404] En 1891, Colomb fait d'ailleurs partie de la liste des grands hommes élaborée par le journal *La Unión*, aux côtés de Washington et de Newton.[1405] Dès la fin du mois d'août 1892, les articles rendant hommage à sa figure se multiplient dans divers journaux de San José.[1406] La société d'Arts et métiers de la capitale a participé au culte héroïque et les journaux *El obrero* et *La Hoja del Pueblo* en particulier ont développé une rhétorique religieuse faisant de Colomb un prophète.[1407] L'opinion publique costaricienne semble ainsi favoriser la mise en relation du héros sacralisé avec le concept de progrès car, de même que dans le reste de l'Amérique Centrale, la dimension continentale de la commémoration est soulignée. Nous pouvons ainsi soutenir qu'il a existé un consensus social et politique à l'échelle de l'isthme autour de l'exaltation du « découvreur du Nouveau

[1399] Le poète Joaquín Díaz par exemple célèbre le 15 septembre en mentionnant les deux figures (*La República*, Tegucigalpa, 25 septembre 1886). Lempira est également cité aux côtés de Washington dans le discours du 15 septembre de Miguel A. Urrutia : *La República*, Tegucigalpa, 4 octobre 1884.
[1400] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 23 septembre 1884, "Discurso de Don Hipólito Moncada en nombre de la Municipalidad." Voir aussi le discours de Hector Galinier : *La República*, Tegucigalpa, 27 septembre 1884.
[1401] *La Paz*, Tegucigalpa, 15 avril 1882, discours de A. Zuñiga.
[1402] *La República*, San José, 4 octobre 1892, "Colñn, noticias centroamericanas".
[1403] *La República*, San José, 14 octobre 1892, "12 de octubre".
[1404] *Costa Rica ilustrada*, San José, 2e époque, année 2, num. 3, 1 janvier 1892, "Crñnicas del IX Congreso de Americanistas y de las fiestas del Centenario en la Rabida", article signé le 12 octobre 1891 à Huelva.
[1405] *La Unión*, San José, 13 septembre 1891, "Los grandes hombres".
[1406] Voir : *El Día*, San José, 25 août 1892, "Honores a Colñn", *La Hoja del pueblo*, San José, 24 septembre 1892; et *La República*, San José, 29 septembre 1892, "El centenario de Colñn". Suite à la commémoration, la presse continue de publier des articles à ce propos. Voir : *El anunciador costarricense*, San José, 16 octobre 1892, "Cristbal Colñn" ; et *El anunciador costarricense*, San José, 16 janvier 1893, "Conversando sobre Cristñbal Colñn".
[1407] Voir : *El Obrero*, San José, 27 octobre 1892, "La velada de la sociedad de artes y oficios" ; *La Hoja del pueblo*, San José, 4 octobre 1892 ; et *La Hoja del pueblo*, San José, 11 octobre 1892, "El descubrimiento de América".

Monde ».

En étudiant les festivités organisées pour la commémoration de C. Colomb en 1892, qui a eu lieu quelques jours à peine après celle de Morazán, nous avons montré à quel point l'idéologie positiviste était partagée par une large culture politique en Amérique Centrale. L'identification du colonisateur aux concepts de civilisation et de progrès fait consensus pour être reconnue internationalement. Le caractère religieux généralement conféré à Colomb a favorisé son appropriation de la part de divers groupes de la société et le lien entre les religions patriotique et catholique a été renforcé. De plus, sa célébration est utilisée pour justifier les politiques d'acculturation des populations indigènes alors que Morazán est surtout érigé en représentant de la « race » occidentale. L'aspect militaire du caudillo a entravé sa célébration nationale dans tous les États d'Amérique Centrale à l'heure où on met l'accent sur l'éducation des masses. Y compris au Salvador et au Honduras, les gouvernements n'ont pas profité du centenaire de la naissance de Morazán pour actualiser les discours et les pratiques. En parallèle des sphères du pouvoir, les acteurs du culte tentent alors de construire une narration commune à l'ensemble de la région pour tenter de populariser le symbole de la « Démocratie ».

Conclusion du chapitre 3

À la fin du XIX^{ème} siècle, l'institutionnalisation du culte de Morazán n'est pas acceptée au Costa Rica et au Guatemala où son image de anti-héros est réélaborée. Nous avons aussi dégagé un essouflement du culte au Salvador et au Honduras. Les divisions partisanes incarnées par la figure sont mises en relief pour refuser sa célébration nationale, ce qui révèle des divergences au sein même du parti libéral. Les polémiques générées dans la presse face aux décisions officielles se veulent le reflet de la démocratisation de la société et l'opposition est exprimée au nom de l'opinion publique. La dimension future du héros représentant un ordre idéal vers lequel on veut tendre donne espoir mais dans le même temps fait attendre, ce pourquoi le sentiment local d'appartenance prend le dessus sur l'échelle identitaire centraméricaine. On tente d'utiliser le symbole unificateur comme un outil diplomatique mais la difficulté est de faire du guerrier l'étendard de la démocratie en Amérique Centrale alors que l'unité régionale est de plus en plus envisagée à travers le système éducatif. Malgré quelques efforts pour populariser le héros, les citoyens participent plus volontiers à la célébration de Colomb qui représente un consensus social et politique autour du concept de civilisation, y compris au Nicaragua où les autorités sont restées à l'écart

des polémiques concernant Morazán. Pour autant, les débats, qui sont à la fois historiographiques et politiques, ont une envergure véritablement régionale, ce qui a facilité la constitution d'un réseau morazaniste centraméricain.

Conclusion de la deuxième partie

À partir des années 1880, un panthéon centraméricain est élaboré, dont la composition et la hiérarchie varient selon les pays. Il s'agit d'un processus d'appropriation locale de l'image de Morazán en même temps que la rhétorique unioniste est intégrée à la construction des États-nations, notamment au Salvador défini comme le « peuple de prédilection » du héros, et au Honduras, son « berceau ». En dix années, le culte s'étend sur le plan social et géographique dans ces deux États, mais au Costa Rica et au Guatemala, les tentatives pour officialiser son héroïsation ont généré des controverses qui ont participé à la consolidation des identités locales. Le Nicaragua est l'État qui met le plus de temps à établir un gouvernement ouvertement libéral, et c'est aussi celui qui se maintient le plus éloigné de la polémique. Une différenciation entre le personnage historique et le symbole a été opérée, de la même manière que l'on distingue l'utopie politique des projets à concrétiser au présent. Si les libéraux revendiquent la continuité avec la période fédérale dans les discours politiques, l'historiographie élaborée officiellement complexifie le récit en acceptant les critiques formulées par les conservateurs du début du XIX^{ème} siècle à l'encontre de l'administration de Morazán. En théorie et de manière générale, les acteurs du culte prônent désormais un gouvernement centraméricain centralisé. Pourtant, nous avons montré que les traditions inventées sont mobilisées autant pour soutenir que pour s'opposer à la campagne menée par le guatémaltèque J.-R. Barrios en 1885. Qu'on insiste sur le caractère partisan du héros comme au Guatemala, ou plutôt sur l'étendard des valeurs républicaines comme au Honduras, c'est un consensus au sein des États-nations qui est recherché, selon le degré de cohésion établi entre les élites locales. Suite à l'échec du projet unioniste par les armes, c'est l'éducation qui est envisagée comme un moyen d'unifier la région, et on met l'accent sur le système démocratique recherché en opposition au phénomène du caudillisme. La revendication d'une union pacifique et populaire souligne les limites de la légitimité au pouvoir de gouvernements autoritaires fondés sur la force armée. Si l'idéologie du progrès est partagée par une large culture politique et que la vision univoque de l'intérêt général continue de prévaloir, la restriction de la citoyenneté au nom de la nécessité historique est remise en question. On veut rappeler que le peuple est l'entité souveraine plus qu'une masse barbare à qui l'élite doit

montrer le chemin et l‘opinion publique est utilisée en ce sens par les sphères culturelles qui veulent consolider leur degré d‘autonomie face au pouvoir. Devant cette évolution, la revendication d‘un héros guerrier est particulièrement délicate, d‘autant plus qu‘aucune modification majeure n‘est introduite dans la narration, ce pourquoi on dénonce l‘utilisation de codes littéraires vides de sens. Bien que la mise en scène de l‘ordre social dans le rituel ait inclus les écoliers, les ouvriers et artisans urbains notamment, la recherche d‘un soutien populaire par les gouvernements est bien timide car le culte de Morazán soutient les politiques de sécularisation de la société allant à l‘encontre du sentiment religieux revendiqué par une grande partie de la population. Malgré la difficulté d‘institutionnaliser le culte héroïque à l‘échelle de l‘Amérique Centrale, l‘idéal unioniste est resté en vigueur en étant actualisé alors que l‘influence étasunienne tend à s‘imposer, et ce malgré la revendication d‘une identité hispano-américaine. Il restait à faire de même pour le héros et c‘est en ce sens que se construit un réseau morazaniste régional en parallèle des sphères du pouvoir.

Troisième partie.
Multiplication des usages politiques de la figure de Morazán (1921-1942)

Le changement de siècle ouvre une période historique caractérisée par la consolidation des réformes libérales mises en place à la fin du XIX^{ème} siècle et par la recherche d'une stabilité politique en lien avec l'interventionnisme étasunien. Dans le champ économique également, les gouvernements centraméricains laissent les États-Unis installer des enclaves fruitières sur la côte atlantique selon la doctrine de la « diplomatie du dollar ». En parallèle, les révolutions mexicaine (1910) et russe (1917) influencent un processus de politisation de la société qui fait apparaître de nouveaux acteurs sur la scène centraméricaine. À partir des années 1920, les sphères du pouvoir se mettent en quête d'un soutien véritablement populaire et prennent partiellement en compte les revendications sociales. Les nouveaux courants de pensée circulant en Amérique Centrale provoquent une remise en question du modèle libéral de nation et génèrent des discussions autour des grands hommes à exalter. L'héroïsation de Morazán est alors transformée et des modifications sont effectuées dans l'organisation du culte, notamment dans le cadre de la commémoration du centenaire de l'indépendance en 1921, puis du centenaire de la mort du caudillo en 1942. De quelle manière la multiplication des usages politiques de la figure de Morazán met-elle en évidence la difficulté d'élaborer une identité nationale qui puisse rassembler tous les groupes de la société centraméricaine ?

Chapitre 1. Morazán, un héros pour le centenaire de l'indépendance de l'Amérique Centrale (1921) ?

En 1921, l'Amérique Centrale s'apprête à célébrer le centenaire de son indépendance et des efforts sont engagés pour reconstruire l'union politique. L'influence du Parti Unioniste Centraméricain (PUCA) est déterminante, d'autant plus que ce mouvement compte désormais des adeptes jusqu'au Guatemala, État où une commémoration commune est organisée le 15 septembre. Dans ce contexte d'enthousiasme unioniste, la figure de Morazán est revendiquée mais les nouveaux acteurs politiques remettent en cause les modèles héroïques instaurés. On assiste à une massification du rituel civique soutenue par un renouvellement du récit construisant le héros et de son enseignement au niveau régional. Toutefois, l'échec de la République Fédérale, la radicalisation des mouvements sociaux et le poids des États-Unis dans les affaires internes conduisent dans les années 1930 à l'ascension au pouvoir de l'armée, qui cherche elle aussi à s'approprier l'image de Morazán. Jusqu'à quel point les transformations effectuées dans le culte héroïque traduisent-elles une négociation entre les différents milieux sociaux autour de la définition de la nation ?

III. 1. A. Vers une massification du culte héroïque

Face à l'intervention militaire, politique et économique des États-Unis en Amérique Centrale, plusieurs courants idéologiques sont développés et les débats autour de la reconstruction de la Grande Patrie expriment la diversification de l'unionisme. L'usage de la figure de Morazán s'inscrit dans des conflits politiques d'autant plus complexes qu'ils prennent une forme différente selon les États. Toutefois, à l'échelle de la région, des initiatives « populaires » sont prises pour participer à la commémoration officielle de 1921. Malgré les controverses, la dimension mobilisatrice du culte est utilisée jusqu'au Nicaragua, État resté jusqu'alors en retrait des polémiques autour du héros. Jusqu'à quel point la célébration du centenaire de l'indépendance est-elle l'occasion de donner à voir la massification du culte héroïque ?

III. 1. A. a. Unionisme, démocratie et anti-impérialisme

Dans les années 1920, le PUCA est le parti politique qui prend le plus d'ampleur à travers l'Amérique Centrale. Créé en 1899 sous la direction de l'unioniste nicaraguayen Salvador Mendieta, le mouvement est né à partir de cercles intellectuels souhaitant définir des intérêts communs entre les différents groupes de travailleurs (universitaires, ouvriers, artisans…). À partir de 1910, c'est le hondurien Rafael Díaz Chavez qui dirige le parti qui est rénové et prend racine au Guatemala. Il rassemble en son sein diverses tendances idéologiques : certains membres adhèrent au panaméricanisme défini selon la Doctrine Monroe en acceptant l'intervention des États-Unis, alors que d'autres lient étroitement centraméricanisme et anti-impérialisme pour défendre l'intégrité nationale.[1408] L'apparition de courants spirituels influencés par l'hindouisme et le bouddhisme, notamment la théosophie, favorise la contestation du modèle libéral de nation.[1409] La similitude des situations vécues dans les différents États latino-américains et les exils politiques font naître des discussions à

[1408] A. Batres Jauregui, P. Valladares, A. Membreño et V. Rodríguez Beteta, entre autres, prônent le panaméricanisme (notons que le premier n'est pas un acteur du culte de Morazán alors que les trois autres le sont). Ce courant est soutenu par les journaux guatémaltèques *Diario de Centro América* et *El Imparcial.* D'autres défendent la petite patrie en même temps qu'ils aspirent à une union pan-hispanique (R. Darío, Sandino, F. Turcios, et même les anti-unionistes comme Soto Hall et R. Jiménez). La revue *Ariel* et le journal *El Quetzal ilustrado* leur servent de porte-parole. Viennent ensuite ceux qui considèrent l'union centraméricaine comme une priorité (S. Mendieta, A. Masferrer, J. Rodas, S. Salvatierra, F. Salgado et F. Castañeda). Cette dernière tendance est majoritaire au sein du PUCA et est diffusée par les journaux *El Unionista*, *La Patria*, *Pro-Patria*, et *El Mercurio.* Voir : GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, « La dicotomía imperalismo-antiimperalismo en las redes intelectuales unionistas centroamericanas (1890-1930) » in CASAÚS ARZÚ, Marta Elena (comp.), *El lenguaje de los ismos: algunos conceptos de la modernidad en América Latina*, F&G editores, Guatemala, 2010, pp. 263-265.

[1409] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, p. 75.

l'échelle du continent.[1410] La Révolution mexicaine a aussi transformé « le peuple », jusqu'alors avant tout un outil rhétorique, en arbitre des luttes politiques.[1411] T. García considère que c'est à partir des clubs unionistes que les idéologies socialiste et anarchiste ont été diffusées vers les couches populaires.[1412] Les élites centraméricaines veulent alors prendre les devants et de nouvelles institutions dans le domaine électoral et législatif sont mises en place en faveur des travailleurs.[1413]

Dès 1907, une conférence de la paix avait été organisée sous l'égide des États-Unis avec la participation des États d'Amérique Centrale et du Mexique. L'objectif de la réunion était de réorganiser l'union en promouvant l'éducation populaire et un Bureau International Centraméricain siégeant dans la capitale guatémaltèque avait été créé le 15 septembre de l'année suivante.[1414] Au début du XX^{ème} siècle, les congrès régionaux se multiplient, certains à l'initiative de corporations, principalement les journalistes, les ouvriers et les étudiants.[1415] Cet enthousiasme ravive le symbole unioniste et en 1911, un buste de Morazán est placé dans la galerie des célébrités du Palais du Bureau International des Républiques Américaines à Washington. C'est le gouvernement hondurien qui l'a offert à cette institution étasunienne, ce qui révèle les efforts effectués depuis l'Amérique Centrale pour obtenir une reconnaissance extérieure de l'héroïcité de Morazán.[1416] Un buste le représentant aurait même trôné aux côtés de celui de J.-R. Mora dans le bâtiment de l'ambassade costaricienne aux États-Unis.[1417]

L'intervention étasunienne est particulièrement visible au Nicaragua avec le débarquement des *Marines* en 1912.[1418] Il est intéressant de noter que des nicaraguayens ont

---

[1410] PAKKASVIRTA, Jussi, *¿Un continente? ¿Una nación? Intelectuales latinoamericanos, comunidad política y las revistas culturales en Costa Rica y en el Perú (1919-1930)*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1987, p. 66.

[1411] THIBAUT, Clément, « Les usages de la prosopographie dans le Mexique, de l'Ancien Régime à la Révolution. Une approche critique de la biographie collective », in LEMPÉRIÈRE, Annick, *Penser l'Histoire de l'Amérique Latine…, op. cit.,* p. 204.

[1412] GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, « El concepto de unionismo y los significados compartidos entre los intelectuales centroamericanos, 1880-1930 », in CASAÚS ARZÚ, Marta Elena (comp.), *El lenguaje de los ismos..., op. cit.,* p. 204.

[1413] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Historia polìtica de Centroamérica… », *op. cit.,* pp. 175-176.

[1414] MENDONÇA, Émilie, « Un desafìo liberal… », *op. cit*.

[1415] Voir par exemple : *Vox Populi*, San Salvador, 19 novembre 1911, "Conclusiones del congreso estudiantil reunido en San Salvador"; *Diario de Centro América*, Guatemala, 1 juillet 1911, "Congreso centroamericano de periodistas"; et *Diario de Centro América,* Guatemala, 23 octobre 1911, "Congreso centroamericano de obreros".

[1416] *La República*, Guatemala, 22 janvier 1911, "Galerìa de las celebridades". Voir la photographie du buste en marbre réalisé par Roberto J. Aitken en Annexe (p. 524). Le symbole unioniste est alors célébré dans plusieurs articles au Guatemala. Voir notamment : *La República*, Guatemala, 22 janvier 1911 ; et *Revista de Centroamérica*, Guatemala, avril-mai-juin 1912, "Los representativos de Centro América: Francisco Morazán".

[1417] Voir : "Lo que opinan el profesor L. S. Rowe y otras personas de viso", 1 août 1921 in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán. Documentos relativos a Francisco Morazán y un estudio de ellos,* Comayagüela, Imprenta el Sol, 1922.

[1418] WALTER, Knut, « La problemática del Estado Nacional en Nicaragua », in TARACENA ARRIOLA, Arturo,

joué un rôle de premier plan dans la réactivation de l'unionisme alors que cet État était globalement resté en dehors du mouvement jusqu'à la campagne menée par J.-S. Zelaya pour reconstruire la Grande Patrie par la force à la charnière des deux siècles. Les nicaraguayens fondateurs du PUCA, comme S. Mendieta et S. Salvatierra, ont d'ailleurs soutenu la lutte de Augusto « César » Sandino pour expulser les *Marines* du Nicaragua, même si l'action armée était critiquée. Ce mouvement de libération était intégré par des indigènes, des paysans, des mineurs de la région de Las Segovias et des travailleurs des enclaves de la côte atlantique. Certains membres de l'élite conservatrice se sont également rapprochés de la guérilla, considérant la culture de masse importée des États-Unis comme un danger pour l'ordre patriarcal établi.[1419] D. Díaz attire l'attention sur deux paradoxes : d'une part les États-Unis sont perçus à la fois comme les porteurs de la civilisation et comme une menace à l'identité nationale et d'autre part le discours unioniste est employé tout en utilisant le patriotisme à l'échelle de chaque État pour faire face à l'intervention étrangère.[1420] Le nationalisme est alors défini non plus selon l'idée de progrès mais autour de la défense de la souveraineté territoriale, et l'anti-impérialisme a été un mouvement qui a poussé les classes populaires à s'intéresser au sentiment national.[1421]

Au Guatemala, Manuel Estrada Cabrera est au pouvoir depuis 1898 suite à l'assassinat de J.-M. Reina Barrios. Son gouvernement est marqué par la mise en place de nouveaux rituels civiques pour renforcer l'identité locale.[1422] Toutefois, dans le *Livre bleu* publié en 1915 pour faire la propagande du pays à l'étranger, la figure de Morazán apparaît comme un représentant de l'Amérique Centrale : l'image du héros unificateur est utilisée face au regard extérieur.[1423] M. Estrada se sert des célébrations nationales, y compris la « fête de la race » le 12 octobre, pour légitimer son pouvoir dictatorial en incarnant à lui seul l'unité de la

---

et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales…, op. cit.,* p. 165.

[1419] Voir : KINLOCH TIJERINO, Frances, « Identidad nacional e intervención extranjera, Nicaragua 1840-1930 », *Revista de Historia*, San José, num. 45, janvier-juin 2002, pp. 163-190. Le « général d'hommes libres » s'inspirait à la fois du communisme, de l'anarchisme et de l'indo-hispanisme. S. Salvatierra, franc-maçon, a été envoyé comme médiateur auprès de Sandino pour signer les accords de paix. En 1928, il publie un ouvrage intitulé *Obrerismo y Nacionalidad*.

[1420] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.*, p. 261. Salomón Selva, soutien de Sandino, n'hésite d'ailleurs pas à voyager aux États-Unis et à envoyer des articles concernant l'union centraméricaine depuis Washington (*Revista de Costa Rica*, San José, mars 1921).

[1421] Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.,* p. 299; et LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…*, *op. cit.,* p. 268. Les communistes ont d'ailleurs fini par s'opposer au guérillero sous prétexte que sa lutte était avant tout nationaliste.

[1422] MENDONÇA, Émilie, *Construction du système éducatif…*, *op. cit*., pp. 581-582. M. Estrada a notamment créé la fête de Minerve d'abord comme un culte scolaire puis comme un rituel national. Autant des partisans de l'héroïsation de Morazán (R. Montúfar, J.-A. Beteta) que ses opposants (A. Mencos Franco) y participent.

[1423] *Libro Azul*, Searcy and Pfaff, New Orleans, 1915. Le recueil est écrit en espagnol et en anglais et inclut un portrait de Morazán. Des revues de la capitale rendent d'ailleurs hommage au héros (*Revista 15 de septiembre*, Guatemala, 15 septembre 1900).

nation.[1424] Plusieurs révoltes contre son gouvernement sont réprimées dans le sang avant que les mouvements d'opposition ne s'allient et obtiennent son départ en 1920. Certains historiens considèrent que la chute de la dictature est due à la conjonction des forces unionistes qui ont su dépasser les différences idéologiques et d'autres insistent sur le rôle des organisations ouvrières qui se sont ensuite senties trahies par le PUCA.[1425] Le lien entre l'idéal unioniste et la revendication d'une démocratisation de la société a en tout cas été consolidé.[1426]

V.-H. Acuña estime que les ouvriers se sont approprié l'appellation unioniste avant tout par patriotisme guatémaltèque.[1427] La solidarité de classe s'est développée en complémentarité avec le sentiment national. L'institutionnalisation du mouvement social commencée à partir de la fin du XIX^{ème} siècle est renforcée avec l'essor des sociétés mutuelles et des organisations artisanes et ouvrières entre 1900 et 1930. Des réunions « réellement populaires » ont aussi lieu avec l'organisation de lectures de journaux dans les ateliers, les cercles d'étude, les écoles du soir, et les Universités Populaires, établissements destinés à l'éducation de masse. La chute de la dictature de M. Estrada a ainsi donné confiance en l'impact de l'action politique du « peuple », en particulier des universitaires et des travailleurs.[1428] Carlos Herrera y Luna, homme d'affaires qualifié d'unioniste, devient alors président du Guatemala.

Devant les efforts gouvernementaux pour reconstruire la nation centraméricaine, certains unionistes reconnaissent à contrecœur que le projet est plus facile à mener en passant par les États que par les peuples. C'est une union pacifique qui est revendiquée tout en faisant référence au panthéon centraméricain élaboré au XIX^{ème} siècle, Morazán en tête.[1429] D'autres s'opposent catégoriquement à cette posture institutionnelle en argumentant qu'il ne faut pas

---

[1424] *Diario de Centro América*, Guatemala, 12 octubre 1917, "Fiesta de la raza: homenaje al fundador de la nueva Guatemala". Le 12 octobre est l'occasion de souligner les liens avec « la Mère Patrie » en célébrant la figure de Colomb (*Diario de Centro América*, Guatemala, 12 octobre 1911).

[1425] Voir : CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales..., op. cit.*, p. 124 ; et ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.,* p. 297. Le PUCA s'approprie en effet la victoire : RODAS, Joaquín, *El déspota abominable vencido y derrocado por el partido unionista de la sección de Guatemala,* República de Centro América sección de Honduras, FlorRoja. tipo-litografía nacional, 1920. M. Estrada est d'abord condamné à mort, mais la sentence est finalement annulée et il meurt en prison en 1924.

[1426] MENDONÇA, Émilie, « Un desafio liberal… », *op. cit*.

[1427] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Naciñn y clase obrera… », *op. cit*. Les organisations ouvrières ont été impliquées dans les rituels officiels comme la fête de Minerve. Voir : *Revista el Porvenir de los obreros*, Guatemala, 5 novembre 1911; et les numéros des 23 novembre, 22 décembre 1915 et 8 novembre 1916 de *Diario de Centro América*, Guatemala.

[1428] FUMERO, Patricia, *National identities in Central America in a comparative perspective: the modern public sphere and the celebration of centennial of Central American Independence September 15, 1921*, thèse de doctorat, Université du Kansas, 2005, p. 120.

[1429] *Por el ideal morazánico. Conferencia dictada en los salones de la sociedad la Juventud por el general Portocarrero*, San Pedro Sula, Tipografía de Pérez Estrada, 1921.

attendre que la Grande Patrie soit créée au moyen de conventions et de délégations, ni espérer l'émergence d'un « nouveau Morazán » : c'est un unionisme pratique et non idéaliste qui est prôné.[1430] De manière générale, plus que des caudillos militaires, on recherche une prise de conscience collective de la nécessité de l'union.[1431] La critique du caudillisme s'inscrit dans une remise en question de la politique menée par les libéraux du siècle précédent qui avaient pourtant prétendu instaurer un régime constitutionnel. Il s'agit de changer radicalement les pratiques politiques en accordant de l'importance à l'action de tous les citoyens.[1432] La campagne unioniste des années 1920 bénéficie ainsi d'un certain soutien populaire, notamment au Salvador.[1433]

Le texte de la Constitution fédérale est publié dans le but de le soumettre à l'avis des « centraméricains qui désirent sincèrement la réaliser ».[1434] Au Honduras, la presse affirme que c'est l'ensemble du peuple qui participe à la réunification de l'Amérique Centrale même si les décisions politiques sont prises par les autorités.[1435] Toutes les sessions de l'Assemblée Constituante, sauf une, ont été fermées au public mais des manifestations populaires de soutien ont eu lieu et des débats ont été organisés dans des théâtres et des écoles. Le salvadorien A. Masferrer notamment a pris l'initiative d'organiser des réunions entre professeurs, étudiants et ouvriers.[1436] Afin de contrer le courant séparatiste, le costaricien V. Sáenz, socialiste et anti-impérialiste, a adressé une lettre ouverte aux anciens présidents du Costa Rica les appelant à se positionner, ce qui révèle l'influence accordée aux leaders sur l'action politique malgré le rôle attribué aux initiatives du peuple.[1437] Dans cet État, c'est durant les années 1920, après la chute de la dictature des Tinoco, que le terme de démocratie

---

[1430] *Labor Unionista,* signé ―IR.M", Imprenta el Sol, Comayagüela, 5 août 1921. Cette mouvance est qualifiée de séparatiste par d'autres unionistes : *El Unionista*, Guatemala, 29 octobre 1921, ―El eco de Rafael Carrera", article tiré du journal hondurien *La Prensa* signé ―Pepino Agridulce".

[1431] Voir : *El Excelsior*, Tegucigalpa, 10 octobre 1921, ―Del caudillismo al partido polìtico"; *El Excelsior*, Tegucigalpa, 24 novembre 1921, ―Se confunde el personalismo con el Partido polìtico"; et *La Tribuna*, Managua, 3 décembre 1921, ―El caudillismo en Centro América".

[1432] *La Tribuna*, Managua, 14 octobre 1921, num. 1382, p. 2.

[1433] Le Salvador est le seul État centraméricain où les mouvements ouvriers aient été en lien étroit avec les organisations du monde rural. Les ouvriers costariciens quant à eux adhéraient surtout au nationalisme étatique (LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…*, *op. cit.,* p. 113).

[1434] *Proyecto de unión centroamericana se publica con el objeto de someterlo a la crítica de los centroamericanos que desean sinceramente realizarla, por Alfredo Quiñones, delegado del partido unionista de Guatemala en El Salvador y delegado del club unionista centroamericano de México*, El Salvador, Imprenta Nacional, 1920.

[1435] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 8 octobre 1921.

[1436] Voir : ―Arribo de las delegaciones e inauguraciñn solemne de las conferencias" (6 décembre 1920), et ―El congreso de Costa Rica desecha el pacto" (22 juin 1921), in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…, op. cit.*

[1437] V. Sáenz considère que les réponses montrent que tous sont partisans de l'union, bien que certains comme B. Soto soient en faveur d'un projet pacifique et populaire, et que d'autres comme J. Acosta revendiquent une unité continentale pour créer une « race nouvelle » s'étendant jusqu'aux États-Unis. Voir : SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán*…, *op. cit.*

se généralise, en relation avec l'authenticité du suffrage plus qu'avec l'alternance au pouvoir, jusqu'à être intégré à l'identité locale.[1438]

Les divisions idéologiques au sein du PUCA se sont traduites par des oppositions autour de la figure de Morazán. M. Casaús soutient que S. Mendieta, désirant une société plus démocratique, faisait surtout référence au projet unioniste du « sage » José Cecilio del Valle en évitant d'exalter les figures militaires.[1439] Néanmoins, S. Mendieta a continué de recourir à l'image de Morazán et il est lui-même célébré comme la réincarnation des héros unionistes, en particulier au Nicaragua.[1440] Peut-être le choix de revendiquer Morazán est-il à inscrire dans une acceptation du rôle à jouer par les gouvernements étant donné le degré d'institutionnalisation de son culte. En 1917, la réunion unioniste tenue à Diriamba s'était terminée par une prière de Manuel F. Rodríguez, délégué de Rivas, s'adressant au héros comme à un dieu :

> *Notre père Morazán, qui êtes dans la gloire et qui nous avez enseigné à lutter et à mourir pour une idée, bienheureux Máximo Jerez qui êtes passé par cette vie de misère en rêvant et en aimant, fortifiez nos âmes et donnez vigueur à nos bras pour ne pas fléchir dans l'énorme tâche. Amen.*[1441]

L'unionisme est érigé en doctrine religieuse et c'est au nom de la foi qu'il est demandé d'y adhérer. L'invocation de l'esprit des grands hommes n'est pas seulement un outil rhétorique : elle s'appuie sur les rites des sociétés spiritistes qui pratiquaient la communication avec les âmes.[1442]

À partir des années 1910, plusieurs comités unionistes ont été appelés « Francisco Morazán », mais les associations ouvrières salvadoriennes ont préféré des figures nées sur le sol de cet État comme G. Barrios ou F. Menéndez.[1443] Au Honduras, le nom de Morazán est donné autant à des clubs politiques en vue des élections présidentielles, qu'à des sociétés unionistes, y compris en dehors de la capitale.[1444] Dans cet État, la figure héroïque est utilisée

---

[1438] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario… », *op. cit*., p. 68.

[1439] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, p. 9 et p. 132. Concernant le projet de la « République intellectuelle Centraméricaine » de S. Mendieta, voir aussi : SILVA HERNÁNDEZ, Ana Margarita, « Salvador Mendieta y la unión centroamericana », in http://shial.colmex.mx/docs/Silva.pdf.

[1440] Voir par exemple : *La Tribuna*, Managua, 8 septembre 1921.

[1441] IHNCA : SMC D39G1 2573-06, folleto 48: "Padre nuestro Morazán, que estás en la gloria y nos enseñastes a luchar y a morir por una idea, bienaventurado Máximo Jerez que pasaste por esta vida de miseria soñando y amando, fortaleced nuestras almas y dad vigor a nuestros brazos para no desmayar en la ingente tarea –Amén". Dès 1899, lors de la réunion fondant le PUCA, on s'était adressé au martyr pour lui annoncer que son héritage était repris : *El Excelsior*, Tegucigalpa, 29 septembre 1921.

[1442] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, p. 225.

[1443] *Carta de remitente desconocido a Manuel Salamanca sobre las actividades del Comité Unionista "Francisco Morazán",* Cojutepeque, 19 août 1911 (IHNCA : SMC D39G4 3325). Voir aussi : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.*

[1444] Le Club « Morazán-Cabañas » du département de Choluteca travaille par exemple pour soutenir la candidature de Soriano (*La Nación*, Tegucigalpa, 29 avril 1919). Pour sa part, la société unioniste « Morazán »

à la fois comme symbole centraméricain et comme élément de consolidation des traditions locales, notamment lors du 15 septembre.[1445] En 1913, par exemple, la commémoration est organisée autour de la statue équestre de Morazán à Tegucigalpa avec la participation de la communauté éducative. Toutefois, le journal *El Cronista* affirme que la solennité n'était pas de mise et que le discours de R.-H. Valle a même déplu.[1446] De tels commentaires dans la presse révèlent les clivages politiques autour de la définition de la nation.

III. 1. A. b. Usages politiques de la figure de Morazán dans les efforts de reconstruction de l'union centraméricaine

Profitant du contexte du centenaire de l'indépendance en 1921, les dirigeants centraméricains reprennent les efforts du mouvement unioniste en vue d'unifier politiquement la région. Le fait que certains gouvernements aient choisi de nommer comme représentants pour l'Assemblée Constituante des hommes politiques originaires des États voisins est considéré comme une preuve de la réalité de la citoyenneté centraméricaine. C'est le cas du costaricien V. Sáenz, nommé représentant du Honduras.[1447] Également président du comité fédéral du Costa Rica, V. Sáenz affirme que le nom de Morazán est souvent cité lors des réunions informelles entre les délégués centraméricains.[1448] Il y a en effet parmi ces derniers d'autres admirateurs du héros tels que le hondurien Carlos Alberto Uclés et le costaricien Cleto González Víquez. Le président de l'Assemblée Constituante et ministre des relations extérieures du Costa Rica, Alejandro Alvarado Quirós, se sert lui aussi de la figure héroïque pour soutenir le vote en faveur de l'union.[1449] L'effervescence unioniste semble ainsi être accompagnée d'une réactivation du symbole centraméricain y compris au Costa Rica.

Le congrès unioniste est réuni à San José dès le mois de décembre 1920 dans la

---

de la ville de La Ceiba a créé des outils d'éducation populaire. Voir la lettre adressée au directeur des Annales de la Cour Centraméricaine à San José signée par B. Orellana, secrétaire de la société le 17 mars 1915 à Tegucigalpa : "Cartas de la sociedad unionista Francisco Morazán desde Honduras, Corte de Justicia Centroamericana" (Archivo Nacional de Costa Rica, Fondo Corte de justicia centroamericana, 000208, 12 décembre 1914).

[1445] *El Cronista*, Tegucigalpa, 13 septembre 1913. Voir les articles signés par Pino Suarez H. et Calixto Padilla.

[1446] *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1913. Les écoliers ont chanté l'Hymne du Honduras écrit par A. C. Coello dans le parc « Valle » et les élèves de l'École Normale Féminine ont chanté l'Hymne Centraméricain composé par F. Turcios dans le parc « Morazán ». Suite au défilé civil, les festivités se sont terminées sur des divertissements populaires (feux d'artifice et nuit cinématographique).

[1447] *El Unionista*, Guatemala, 3 septembre 1921, "Figuras del periodismo centroamericano". Au Guatemala, le nicaraguayen S. Mendieta a été nommé député et le hondurien M. Morazán directeur de l'Institut Central de la ville de La Antigua (*Diario del Salvador*, San Salvador, 4 juillet 1921).

[1448] Voir : "Comienza la discusiñn en la tribuna y en los periñdicos" (18 décembre 1920), et "Arribo de las delegaciones e inauguraciñn solemne de las conferencias" (6 décembre 1920), in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…, op. cit.*

[1449] A. Alvarado a publiquement remercié C. González pour avoir créé le parc portant le nom du héros à San José. Voir : *Revista Centroamérica*, Guatemala, avril-septembre 1921.

« Maison Jaune » rebaptisée pour l'occasion Maison de l'Amérique Centrale mais des incidents diplomatiques ont rapidement lieu. Le traité de Bryan-Chamorro est à l'origine des dissensions entre gouvernements, car certains délégués partisans de l'intervention étasunienne ont proposé d'inscrire la doctrine Monroe dans la constitution fédérale, ce à quoi s'est vivement opposé S. Mendieta, entre autres.[1450] Le gouvernement du Salvador en appelle à l'orgueil national « pour ne pas dénaturaliser les idéaux ».[1451] Au Honduras, le journal *El Excelsior* accuse ouvertement les États-Unis d'être impliqués dans les manœuvres séparatistes.[1452] Le Nicaragua exige en effet la liberté de signer des accords économiques comme une condition pour rentrer dans l'union, pour pouvoir négocier directement avec le gouvernement étasunien concernant le canal interocéanique, et ce malgré l'inauguration du celui du Panama en 1914. Plusieurs formules ont été proposées mais toutes ont été refusées par les représentants nicaraguayens qui décident finalement de se retirer de l'Assemblée Constituante en janvier 1921, soit près d'un mois après le début des négociations.[1453] Une « délégation du peuple » avait d'ailleurs été envoyée du Nicaragua pour dénoncer la politique impérialiste des autorités de cet État.[1454] Une polémique est alors générée dans la presse costaricienne : *La Gaceta* s'oppose à des articles publiés dans les journaux dirigés par V. Sáenz, *La Tribuna* et *La Pensa,* pour avoir trop vivement attaqué les délégués nicaraguayens officiels, allant à l'encontre « de l'hospitalité qui doit nous caractériser ».[1455] Malgré les efforts des unionistes, ce départ entraîne le retrait du Costa Rica et c'est une République Tripartite entre le Guatemala, le Salvador et le Honduras qui est finalement signée.[1456] La

[1450] D'autres comme Federico Alvarado F. critiquent l'attitude agressive de S. Mendieta en revendiquant le modèle étasunien tout en refusant d'inscrire la doctrine Monroe dans la Constitution. Voir les numéros des 11 et 13 août 1921 de *El Excelsior*, Guatemala, "Quo vadis, Uniñn?".

[1451] Voir : *Diario Oficial*, San Salvador, 12 janvier 1921 et *Diario del Salvador*, San Salvador, 29 juillet 1921. Au Salvador, l'inauguration de l'Assemblée Constituante a été célébrée avec des salves d'artillerie et en hissant le drapeau fédéral (*Diario del Salvador*, San Salvador, 20 juillet 1921). Ces préoccupations n'ont pas empêché le gouvernement salvadorien de signer un traité économique bilatéral avec les États-Unis dans le même temps (*Diario Oficial*, San Salvador, 18 janvier 1921).

[1452] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 9 novembre 1921, "La consolidaciñn de la República de Centroamérica". Dans un autre numéro, il est pourtant affirmé que le gouvernement étasunien est en faveur de l'union (*El Excelsior*, Tegucigalpa, 23 septembre 1921). Le représentant de l'Espagne au Guatemala confirme le poids des États-Unis dans les discussions entre gouvernements centraméricains (Archives du Ministère des Affaires extérieures d'Espagne, H 1610, Embajadas, Guatemala, correspondencias, 1914-1930, sección política, num. 45, lettre signée par Pedro Quartin).

[1453] *Diario del Salvador,* San Salvador, 23 juillet 1921.

[1454] Voir l'article de S. Salvatierra : « Los delegados del pueblo nicaragüense ante la Constituyente Federal Centroamericana. Informe del secretario de la delegación Gerónimo Ramírez Brown », Managua, 14 août 1921 (*Compilación de documentos sobre unionismo*, Academia de Historia de Guatemala). Le journal *La Tribuna* s'oppose au rejet officiel du pacte unioniste (*La Tribuna*, Managua, 21 septembre 1921).

[1455] Une provocation en duel a même été adressée à V. Sáenz (SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…, op. cit.*).

[1456] 24 délégués notamment salvadoriens et guatémaltèques ont voté en faveur de la fédération, et 10 contre. Parmi les délégués honduriens, le vote n'a pas été consensuel (7 en faveur et 6 contre). Voir : ARROYO CALDERÓN, Patricia, « Liberalismo, catolicismo y romanticismo: la construcción discursiva de la identidad

presse hondurienne entrevoit l'espoir de l'intégration du Costa Rica dans l'union avec les élections de députés prévues en décembre 1921 si le vote est en faveur des deux promoteurs du parc « Morazán » de San José, C. González et de B. Soto.[1457]

Dès le départ l'union est bien fragile, d'autant plus que les particularités étatiques semblent plus fortes que les appartenances à un camp politique.[1458] Au Honduras, les clivages entre libéraux et unionistes sont soulignés mais les deux partis arrivent à s'unir dans le cadre d'élections.[1459] Au Guatemala, le parti démocrate est qualifié de séparatiste pour avoir critiqué la forme fédérale et demandé au gouvernement de ne pas ratifier la convention unioniste.[1460] Au sein même du PUCA, on distingue les « véritables » unionistes, héritiers des idéaux de Morazán, et les « faux », les opportunistes.[1461] *La Patria,* qui diffuse une tendance unioniste catholique, accuse les libéraux d'avoir soutenu la dictature de M. Estrada et refuse d'exalter les emblèmes de ce parti, en particulier J.-R. Barrios et Morazán, qui sont admirés dans *El Unionista,* journal anticlérical et franc-maçon. Les modérés considèrent que le président Carlos Herrera mène une politique radicale et ses partisans affirment représenter la volonté populaire en faveur de l'union centraméricaine contre les libéraux traditionnels.[1462] Il est reproché à certains unionistes de vouloir organiser des commémorations du centenaire en marge du programme officiel, ce qui est considéré comme un « mouvement de désordre ».[1463] Étant donné le manque d'unité au sein du mouvement unioniste guatémaltèque, celui-ci est qualifié de conservateur dans le reste de l'Amérique Centrale.[1464]

Les particularités locales sont d'autant plus marquées qu'il a fallu déterminer un district fédéral et le choix de la capitale de la Fédération fait l'objet de polémiques. Au Salvador, certains proposent la ville de Santa Ana en lien avec la figure de Morazán mais

---

feminina en America Central (1880-1922) » in CASAÚS ARZÚ, Marta Elena (comp.), *El lenguaje de los ismos…, op. cit.,* pp. 140-142.

[1457] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 24 septembre 1921, "El ingreso de Costa Rica a la federaciñn".

[1458] *El Unionista*, Guatemala, 8 octobre 1921, "Los voceros del liberalismo hondureño disienten del liberalismo guatemalteco porque lo consideran una reacciñn del cabrerismo".

[1459] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 24 octobre 1921, "El partido unionista permanece en su puesto".

[1460] Voir : *La Tribuna*, Managua, num. 1379, 9 octobre 1921 ; et *La Patria*, Guatemala, 4 octobre 1921.

[1461] Voir : *Diario de Costa Rica*, San José, 11 octobre 1921, article de Ricardo Chamorro ; et *Diario del Salvador*, San Salvador, 20 décembre 1921, "El llamado partido unionista no existe en Honduras, editorial de *La Información* de San Pedro Sula".

[1462] Voir : *El Unionista*, Guatemala, 6 octobre 1921, "Los obreros quetzaltecos condenan el gran crimen contra Centro América y acusan como separatistas a los liberales de membrillo"; *El Excelsior*, Tegucigalpa, 4 novembre 1921 ; et *La Patria*, Guatemala, 26 novembre 1921, "Lo que son liberales rojos en el poder".

[1463] *El Excelsior*, Guatemala, 5 septembre 1921, "Hechos no vociferaciones". Le programme des festivités officielles est pourtant reproduit dans : *El Unionista*, Guatemala, 1 septembre 1921.

[1464] V. Sáenz, qui est en étroite relation avec le guatémaltèque J.-A. Beteta, souligne la désunion des unionistes dans cet État, autant du fait de la position ambiguë du gouvernement que de l'opinion de certains jeunes littéraires qui ne prônent que l'union intellectuelle (—Con los presidente Obregñn, Herrera, Lñpez Gutiérrez con José Vasconcelos, Félix F. Palavicini, Plutarco Elías Calles, con diplomáticos, estadistas y letrados", 6 octobre 1921 in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…*, *op. cit.*).

d‘autres acceptent l‘idée que Tegucigalpa soit le lieu privilégié de l‘unionisme.[1465] C‘est la capitale hondurienne qui est finalement choisie et, au Guatemala, on affirme que cette décision a été célébrée avec beaucoup d‘enthousiasme au Salvador.[1466] Les mythes identitaires faisant du Honduras le « berceau du héros » semblent ainsi être consolidés à l‘échelle de la région.[1467] V. Sáenz, qui participe au développement d‘un réseau centraméricaniste, identifie lui aussi Morazán au Honduras car il considère que c‘est dans cet État que l‘enthousiasme unioniste est le plus généralisé.[1468] Il veut garder espoir en l‘action unioniste des peuples centraméricains face à l‘inefficacité des gouvernements et utilise en ce sens la métaphore de la semence féconde. Pour sa part, le président salvadorien Jorge Meléndez place Morazán aux côtés de M.-J. Arce et de J.-M. Delgado dans un manifeste adressé aux peuples de l‘Amérique Centrale.[1469] Le « peuple de prédilection de Morazán » tend à se transformer en « peuple du premier cri de l‘indépendance » pour mieux distinguer les traits identitaires salvadoriens des honduriens.

La République Tripartite est vue comme la concrétisation de l‘idéal du héros, tel que c‘est exprimé notamment à l‘occasion de la date anniversaire de la naissance de Morazán.[1470] Malgré l‘actualisation du projet unioniste, c‘est la continuité avec la Fédération créée suite à l‘indépendance qui est mise en avant et les symboles choisis (drapeau et écusson) sont les mêmes que ceux de 1823, comme l‘avait prôné S. Mendieta.[1471] Au Salvador, S.-R. Merlos prend la plume au nom du peuple pour féliciter les autorités en faisant référence au sacrifice des héros centraméricains.[1472] Les figures du panthéon élaboré par les élites libérales du

[1465] Le député José Tomás Calderñn s‘exprime en faveur de Santa Ana. Une section « voix du public » reproduit des opinions similaires, comme celle de R. Meza. Voir les numéros des 20 juillet et 2 septembre 1921 de *Diario del Salvador*, San Salvador.
[1466] *El Excelsior*, Guatemala, 8 septembre 1921.
[1467] *Diario del Salvador*, San Salvador, 22 juillet 1921.
[1468] V. Sáenz a été choisi pour prononcer un discours devant le monument de Morazán à Tegucigalpa adressé aux écoliers au moment de prêter serment au drapeau fédéral (—Con los presidente Obregñn, Herrera, Lñpez Gutiérrez con José Vasconcelos, Félix F. Palavicini, Plutarco Elías Calles, con diplomáticos, estadistas y letrados", 6 octobre 1921 in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán*..., *op. cit.*).
[1469] *Diario Oficial*, San Salvador, 14 septembre 1921, —Mensaje de Jorge Meléndez presidente de El Salvador a sus conciudadanos y los pueblos hermanos de Centroamérica". Ce manifeste est également diffusé au Honduras : *El Excelsior*, Tegucigalpa, 29 septembre 1921. Voir aussi : *Diario Oficial*, San Salvador 5 avril 1921, —Uniñn centroamericana".
[1470] *El Excelsior*, Guatemala, 3 octobre 1921. À cette occasion, le testament de Morazán est publié au Honduras pour qu‘il soit enseigné aux enfants : *El Excelsior*, Tegucigalpa, 5 octobre 1921. Cet article est accompagné du portrait de profil de Morazán et d‘extraits de l‘ouvrage de E. Martìnez se rapportant à l‘épisode de son exécution.
[1471] *El Excelsior*, Guatemala, 31 août 1921. Voir aussi : *Diario del comercio*, San José, 6 septembre 1921 ; et *La Tribuna*, San José, 6 septembre 1921.
[1472] *Revista Orientaciones*, San Salvador, 9 février 1921, —Discurso del señor director de esta revista, Dr. Salvador R. Merlos, en la manifestación popular efectuada la noche del 29 de este mes con motivo de haberse firmado el pacto de uniñn centroamericana". Le gouvernement salvadorien a décrété les 23 et 24 février de chaque année jours fériés en hommage à la signature du pacte unioniste (*Diario Oficial*, San Salvador, 23 février 1921).

XIX^{ème} siècle sont ainsi réappropriées par les unionistes et Morazán semble conserver son statut tutélaire.[1473] La narration héroïque est toujours inscrite dans une perspective dichotomique, les « disciples de Carrera » étant les ennemis à combattre, bien que des termes tels que paix et amour soient employés aux côtés de ceux de lumière et de liberté.[1474] La rhétorique romantique est actualisée selon les nouveaux courants de pensée qui teintent le discours de spiritualité.

Un autre point délicat de la constitution de la République Tripartite a été la formation d'une armée fédérale, ce qui menaçait de détruire les institutions militaires de chaque État à une époque où les soldats constituaient un des groupes émergents de la société les mieux organisés.[1475] On se sert alors de la figure de Morazán pour légitimer la création d'une armée commune :

> *Avec le pouvoir de son exemple de fidélité à la tradition, elle fera ressurgir sur un piédestal inébranlable la Grande Patrie de l'invaincu Général Francisco Morazán qui a subsisté dans le cœur et la pensée de tous ceux qui en Amérique Centrale ont su porter l'uniforme militaire.*[1476]

Y compris au sein du PUCA, certains revendiquent le caractère guerrier du héros de manière à obtenir le soutien des militaires. On appelle ainsi les soldats à être unionistes « par tradition » afin de remplir leur rôle de « sentinelle de l'autonomie nationale et des institutions républicaines ».[1477] À l'initiative du gouvernement guatémaltèque, les armées des trois États de l'union prêtent serment au drapeau fédéral en même temps le 1er octobre 1921.[1478] Au Salvador, cette célébration est également prévue dans les établissements scolaires le 15 février 1922. L'hymne à Morazán fait partie du programme, ce qui confirme l'usage officiel du symbole unificateur dans cet État.[1479]

[1473] Voir : "Informe del delegado del partido unionista desde El Salvador Rosendo Arguello al Dr Salvador Mendieta, Diriamba" et MERLOS, Salvador R., *Hacia la Unión, política centroamericana*, San Salvador, Tipografia la Vanguardia in *Compilación de documentos sobre unionismo*, *op. cit.*

[1474] Voir : « La eterna mentira del separatismo »; « La verdad sobre Nicaragua »; et « El testamento de Morazán » in *Compilación de documentos sobre unionismo, op. cit.* Notons que la date de 1859 est donnée pour le rapatriement des restes de Morazán, ce qui révèle des lacunes dans la diffusion de la narration héroïque à l'échelle centraméricaine.

[1475] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.*

[1476] CALDERÓN, José Tomás, *El ejército federal de la República de Centro América*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1921 : "Con el poder de su ejemplo de fidelidad a la tradición hará resurgir sobre pedestal inconmovible la Gran Patria del invicto General Francisco Morazán que ha subsistido en el corazón y cerebro de todo el que en Centro América ha sabido portar el uniforme militar".

[1477] Voir : "La obra del partido unionista" et "Las ventajas de la uniñn" in *Compilación de documentos sobre unionismo, op. cit.*

[1478] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 5 octobre 1921 ; et *La Patria*, Guatemala, 30 septembre 1921. Voir aussi : FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, p. 238.

[1479] *Diario Oficial*, San Salvador, 27 août 1921, "Copia de la circular dirigida a los seðores presidentes de las juntas departamentales y comisiones escolares de las poblaciones de la República con motivo de la jura de la bandera federal el dìa 15 de febrero del corriente aðo". Ce sont les garçons à partir de 9 ans qui prêtent serment au drapeau fédéral mais les élèves des deux sexes sont invités à chanter l'hymne à Morazán.

III. 1. A. c. La célébration du centenaire de l'indépendance : quelle place pour Morazán ?

La célébration du centenaire de l'indépendance est particulièrement importante au Guatemala étant donné que tous les gouvernements centraméricains ont pris part aux festivités qui s'y déroulent du 10 au 18 septembre.[1480] Les activités réservées aux élites sont clairement distinguées de celles auxquelles l'ensemble de la population est invité à participer. Dans la première catégorie, elles sont principalement organisées dans des bâtiments officiels (notamment dans le palais du centenaire inauguré à cette occasion) et, dans la seconde, ce sont surtout des divertissements en plein air (concerts et feux d'artifice).[1481] Dès la fin du mois de mai, le gouvernement guatémaltèque déclare une semaine fériée mais la plupart des festivités « populaires » ont lieu en fin d'après-midi ou le soir, ce qui laisse penser que la majorité des travailleurs n'ont pas suspendu leurs activités. Les divertissements ouverts à tous se tiennent en général dans le *Campo de la Feria*, comme si le gouvernement avait voulu confiner le peuple dans un endroit particulier de manière à éviter un mélange des classes sociales. Cette hypothèse semble se confirmer quand on regarde les horaires : alors que le concert populaire du 13 septembre commence à 20h, un bal dans le palais du centenaire est prévu à 21h. Les participants ne peuvent pas assister aux deux activités en même temps et le choix, qui n'en est pas un, se fait selon le statut social.[1482] Seul le dernier soir les concerts et feux d'artifice ont lieu dans le parc central, au cœur de la capitale, sans doute pour tenter une mise en scène de l'harmonie de l'ordre social.

Les élites sont aussi invitées à occuper l'espace public mais de manière exclusive : une *garden-party* est par exemple préparée dans le parc de Minerve en l'honneur des délégués centraméricains. Inversement, les classes moyennes peuvent investir des bâtiments comme le théâtre « Variedades » où un spectacle est prévu le 20 septembre. Si une certaine mobilité spatiale est acceptée car contrôlée, la commémoration dans son ensemble tend à être dépolitisée : un des points du programme sur lequel on insiste est le concours hippique

[1480] Une invitation a été envoyée au roi d'Espagne pour assister à la commémoration mais une note confidentielle informe que le gouvernement guatémaltèque préfère que ce soit les délégations résidant déjà au Guatemala qui représentent les États à cause du récent tremblement de terre qui a détruit des bâtiments, limitant les possibilités d'accueil (Archives du Ministère des Affaires extérieures d'Espagne, H 1610, Embajadas, Guatemala, correspondencias, 1914-1930, num. 6, lettre signée le 29 juillet 1921 ; et num. 620, "Copia confidencial. Secretaría de relaciones exteriores, República de Guatemala", 2 juillet 1921).

[1481] *El Guatemalteco*, Guatemala, 30 mai 1921. La colonie chinoise participe au financement des feux d'artifice et P. Fumero signale que c'est la seule minorité à être rendue visible par les autorités du fait de son apport économique au pays : FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, p. 32.

[1482] *El Excelsior*, Guatemala, 25 août 1921, "Programa general de los festejos del centenario de la independencia centroamericana." Le 15 septembre, ces deux activités sont d'ailleurs prévues à la même heure.

organisé le 16 septembre.[1483] Le contenu historique des festivités est effacé et seules les autorités sont invitées à la présentation des portraits des grands hommes de l'indépendance offerts par Rafael Beltranena à la capitale guatémaltèque.[1484]

Divers milieux sociaux ont néanmoins participé à la commémoration officielle : une place non négligeable est accordée aux militaires mais ce sont des ouvriers qui chantent l'hymne à l'Amérique Centrale le 14 septembre à minuit. Le monde rural est aussi représenté avec une exposition centraméricaine d'élevage organisée sur le Champ de Mars.[1485] Toutes les expositions sont aussi des concours afin d'entretenir l'esprit de « dépassement », et la remise des prix est prévue le 25 septembre dans le Palais du centenaire. C'est l'occasion de renforcer l'institutionnalisation des associations populaires ; l'académie de commerce est inaugurée dans le bâtiment de la société de secours mutuel. La singularité du centenaire favorise l'expression des revendications, tous les groupes ayant conscience de vivre un événement historique pouvant être exploité dans le domaine politique et social.[1486] Des comités ouvriers sont constitués pour faire entendre leur voix dans la construction de la nation et ceux qui s'affichent unionistes sont qualifiés de « virils ».[1487] Ce rituel civique illustre donc une démocratisation de la société mais toute relative ; P. Fumero relève le contrôle exercé sur la participation des communautés indigènes et des associations féministes en particulier.[1488]

D'un côté, le gouvernement guatémaltèque profite de la commémoration pour mettre en scène l'intégration de cet État ; le 18 septembre est prévue une visite de la carte en relief du Guatemala avec l'inauguration du buste d'un ingénieur.[1489] D'un autre côté, l'envergure centraméricaine de la célébration est accentuée en particulier avec le trajet aérien qui a amené l'acte de la Constitution Fédérale depuis la capitale salvadorienne jusqu'à la guatémaltèque, unissant ainsi les deux États traditionnellement en lutte d'hégémonie.[1490] Des jeux athlétiques centraméricains ont été organisés, ainsi qu'une exposition des écoles d'Arts et métiers et des

[1483] L'appel à inscription pour les courses de chevaux est diffusé à plusieurs reprises dans la presse salvadorienne. Voir par exemple : *Diario Oficial*, San Salvador, 19 août 1921.
[1484] Le comité commémoratif invite toutefois les descendants des *próceres* à se manifester pour rendre l'Histoire « vivante » (*El Excelsior*, Guatemala, 5 septembre 1921).
[1485] Le 14 septembre un défilé de l'armée et de la police est organisé et le 17 ont lieu des manœuvres militaires, également ouvertes à tous. Voir : *El Excelsior*, Guatemala, 5 septembre 1921.
[1486] FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, pp. 86-87. V. Sáenz est persuadé de vivre un contexte historique où se joue « l'avenir définitif » de la région (SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…, op. cit*.).
[1487] *La Patria*, Guatemala, 11 août 1921. Il existe même un hymne ouvrier unioniste (*Diario de Centro América*, Guatemala, 11 mars 1921).
[1488] FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, pp. 121-122 et pp. 243-244.
[1489] Cette carte en relief avait été inaugurée sous le gouvernement de M. Estrada *(Diario de Centro América*, Guatemala, 27 novembre 1905). La presse informe aussi des activités organisées en dehors de la capitale : *La Patria*, Guatemala, 8 octobre 1921, "Los festivales del centenario en Mazatenango".
[1490] *El Excelsior*, Guatemala, 30 août 1921, "El biplano piloteado por Lamb traerá la constitución de Centroamérica el 15 de setiembre". Le guatémaltèque Rafael Arévalo Martínez a aussi composé un hymne à l'Amérique Centrale : *Diario de Centro América*, Guatemala, 15 septembre 1921.

académies des Beaux-arts, pour souligner le « degré de civilisation » atteint par la société au niveau régional.[1491] Un congrès centraméricain d'étudiants s'est aussi tenu au Guatemala du 6 au 18 septembre et certaines de ses activités ont lieu dans le salon de l'assemblée législative, ce qui lui donne un caractère officiel.[1492] Les francs-maçons ont également profité du centenaire pour préparer une réunion régionale.[1493]

Dans ce contexte, le journal *El Excelsior* relaie une suggestion d'un lecteur proposant de terminer le monument commencé en 1892 en l'honneur du « héros national authentique ».[1494] L'absence de la statue dans le parc « Morazán » est considérée comme un affront pour les libéraux. Ed. Aguirre Velasquez affirme qu'il est nécessaire d'en finir avec la dispute traditionnelle, et « que l'on décide une bonne fois pour toute si l'on érige une statue ou bien si l'on enlève le piédestal, pour savoir où sont les vrais et les faux unionistes. »[1495] Mais la figure de Morazán n'est pas officiellement mise en avant au Guatemala contrairement à celle de J.-M. Reina, qui est précisément le dirigeant qui avait voulu rendre hommage au héros. Une statue équestre de J.-M. Reina est inaugurée en 1921 sur la place qui porte son nom dans la capitale guatémaltèque. La presse indique que ce monument, réalisé par l'architecte Antonio Doninelli en Italie, était terminé depuis plusieurs années, et des rumeurs ont couru affirmant qu'il s'agissait de celui prévu pour Morazán, ce qui révèle une certaine dérision de l'opinion publique envers les manipulations des cultes héroïques de la part des autorités.[1496]

Même si le discours unioniste de J.-M. Reina est mis en avant par certains, on lui rend aussi hommage pour avoir rétabli les relations entre l'Église et l'État. Il est ainsi affirmé que les catholiques « s'en souviennent avec tendresse pour avoir fait cesser l'exil de l'archevêque du Guatemala ».[1497] Le clergé décide d'ailleurs de prendre part aux négociations concernant l'union centraméricaine pour réaffirmer son influence morale et politique dans le projet de

[1491] Les sportifs costariciens n'ont toutefois pas pu participer à ces jeux athlétiques car aucun gouvernement ne leur a offert d'aide financière (*La Prensa*, San José, 25 août 1921).
[1492] *Diario de Centro América*, Guatemala, 21 juin 1921. Le 16 septembre, un bal est donné en l'honneur des délégués étudiants dans le palais du centenaire et le président guatémaltèque a assisté à l'inauguration du congrès *(Diario de Centro América*, Guatemala, 10 septembre 1921). On s'étonne cependant que ni le Salvador ni le Honduras n'aient envoyé de représentants : *La Tribuna*, Managua, 18 septembre 1921.
[1493] *El Excelsior*, Guatemala, 3 septembre 1921.
[1494] *El Excelsior*, Guatemala, 1 septembre 1921, "Sugestiones de nuestros lectores". La biographie du héros écrite par J.-A. Beteta avait à nouveau été publiée dans : *Diario de Centro América*, Guatemala, 5 février 1920.
[1495] *El Excelsior*, Guatemala, 26 septembre 1921, "En el parque Morazán...sin Morazán".
[1496] *Diario de Centro América*, Guatemala, 30 juin 1921. Voir aussi : MUÑOZ PAZ, María del Carmen (coord.), *Carlos Herrera y el centenario de la independencia. Política, economía y sociedad en Guatemala, 1920-1921*, Guatemala, Université San Carlos, 2014.
[1497] Voir : *La Patria*, Guatemala, 21 septembre 1921 ; *Gaceta de la policía*, Guatemala, 15 septembre 1921 ; et *El Unionista*, Guatemala, 20 septembre 1921. Dans la même optique, le prêtre salvadorien J.-M. Delgado est également célébré : *La Patria*, Guatemala, 23 septembre 1921, "El clero y la independencia".

nation à construire.[1498] L'Église est représentée à l'Assemblée constituante de 1921, et la presse salvadorienne signale qu'il s'agit d'une initiative menée par les autorités ecclésiastiques de cet État.[1499] Au Salvador, on insiste en effet sur le lien entre patriotisme et religion catholique.[1500] Des cérémonies religieuses ont aussi été organisées dans le cadre du 15 septembre mais en parallèle du programme officiel guatémaltèque, ce qui montre le soutien populaire dont l'Église bénéficiait.[1501] P. Fumero indique que c'est la première fois depuis la mise en place des gouvernements libéraux au Guatemala que l'on cherche à rétablir sur de nouvelles bases les relations entre les pouvoirs civil et ecclésiastique.[1502]

Au Honduras, la célébration du centenaire est mise en étroite relation avec la figure de Morazán : la presse publie son portrait le 15 septembre et les cérémonies organisées par le gouvernement et les associations civiles se tiennent autour de la statue du héros à Tegucigalpa. Le costaricien Astua Aguilar, représentant de l'Assemblée Constituante, a aussi prononcé un discours à cet endroit.[1503] L'enthousiasme de toutes les classes sociales pour le culte héroïque est souligné : « La rue la plus humble, la maison la plus pauvre, arborait avec fierté les drapeaux de la fédération et sur toutes les poitrines on portait des petits boutons avec la vénérable effigie de Francisco Morazán ».[1504] Nous pouvons en effet observer une intention de populariser le rituel avec l'organisation sur la place de concerts, y compris folkloriques comme celui donné par un ensemble de marimbas. De nouveaux acteurs sont aussi impliqués comme les médecins qui ont défilé, suivis par la fanfare d'infanterie, pour déposer aux pieds de la statue de Morazán la première pierre du pavillon de tuberculose devant être construit à Santa Cruz, qui est bénie par le curé Ernesto Fiallos. Un Te Deum a également été donné, après lequel le président Rafael López Gutiérrez a déposé une couronne de fleurs et hissé le drapeau national. Les écoles sont aussi mises à contribution et ce sont des élèves qui ont chanté l'hymne centraméricain. Cette organisation révèle la volonté officielle de montrer la participation de l'ensemble de la société dans le culte national en diminuant le rôle attribué

[1498] *Discurso pronunciado por el Sr Obispo de Santa Rosa de Copán, Claudio Maria Volio y Jiménez, en la Santa Iglesia Catedral el 21 julio de 1921, Augusta Asamblea Constituyente Centroamericana,* Santa Bárbara, Honduras, Tipografía Católica la Inmaculada, 1921. Voir également : "Circular al clero y fieles de la diócesis de Santa Rosa de Copán" in *Compilación de documentos sobre unionismo, op. cit*.

[1499] *Diario del Salvador*, San Salvador, 25 juillet 1921. Dans le même temps, les loges maçonniques et les temples évangéliques sont déclarés associations de bienfaisance et à ce titre exemptées d'impôts (*Diario Oficial*, San Salvador, 17 septembre 1921).

[1500] Voir les numéros des 22 et 23 juillet, et 12 septembre 1921 de *Diario del Salvador*, San Salvador.

[1501] Voir : *El Excelsior*, Guatemala, 22 août 1921; et *La Patria*, Guatemala, 19 décembre 1921, "Los grandes festivales catñlicos del centenario".

[1502] FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, pp. 122-123.

[1503] *Diario del comercio*, San José, 11 septembre 1921. La célébration du centenaire à Tegucigalpa fait l'objet d'un article dans la presse costaricienne qui souligne l'enthousiasme du peuple : *Diario del comercio*, San José, 18 septembre 1921. Voir les photographies du parc en Annexe (p. 526).

[1504] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 19 septembre 1921, "Imponente celebraciñn del centenario en Tegucigalpa".

aux militaires. Le rapprochement entre les pouvoirs civil et ecclésiastique a certainement favorisé l'implication du peuple, et ce à l'échelle du pays.[1505] Il est d'ailleurs relevé qu'aucun fait sanglant n'a été recensé à l'occasion des festivités pour mettre en avant le civisme des honduriens. R. López Gutiérrez est ainsi célébré pour son respect de « l'idéal de Morazán », y compris dans le journal unioniste nicaraguayen *La Tribuna,* d'autant plus qu'il avait lui-même combattu auprès de J.-R. Barrios.[1506]

Au Salvador, la place où est érigée la statue de Morazán est choisie comme lieu d'arrivée du défilé civil, et elle est décorée de couronnes de fleurs et de guirlandes électriques.[1507] Les organisations ouvrières ont participé au défilé, certaines avec des chars représentant l'union centraméricaine sous forme d'allégories vivantes.[1508] Les professeurs sont aussi rassemblés en association pour participer à la commémoration.[1509] Pour sa part, le conseil universitaire propose un concours photographique des beautés naturelles et sites historiques du Salvador et un autre pour représenter le cacique Atlacatl, désigné comme le « seigneur de Cuscatlán », afin de donner matière à l'identité locale.[1510] Alors même que la célébration du centenaire devait mettre en avant l'enthousiasme unioniste, c'est la construction de l'État-nation qui est soulignée, et les citoyens ont participé à l'embellissement de la capitale en nettoyant, décorant ou réparant les façades de leurs maisons. P. Fumero signale que le centenaire a été l'occasion d'affirmer la capitale salvadorienne comme le centre du pays pour mettre fin à la rivalité politique, culturelle et économique avec la ville de Santa Ana, qui a été entretenue jusqu'au tremblement de terre de 1917.[1511] Si Morazán apparaît dans la série de timbres-poste commémorative décrétée par le gouvernement, ce sont les grands hommes nés en territoire salvadorien qui sont mis en valeur.[1512] Les batailles gagnées par

---

[1505] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 23 septembre 1921, "Las fiestas centenarias en diferentes lugares del país". Les fêtes ont aussi été importantes dans les villes de San Pedro Sula, La Ceiba, Olancho, Copán, Amapala et Ocotepeque. Dans la capitale, les fêtes de San Miguel Arcángel sont célébrées du 28 septembre au 3 octobre en lien avec la célébration de la réception des plis de l'acte d'Indépendance et avec l'anniversaire de la naissance de Morazán.

[1506] *La Tribuna*, Managua, 24 septembre 1921, "El centenario en Honduras".

[1507] La lecture de l'acte d'indépendance a été faite depuis les balcons du palais municipal et des concerts ont également été donnés sur la place. Les établissements publics sont fermés le jour de la commémoration pour permettre aux fonctionnaires d'y participer. Voir les numéros des 6, 12 et 19 septembre 1921 du *Diario del Salvador*, et du 9 septembre 1921 du *Diario Oficial*, San Salvador.

[1508] *Diario del Salvador*, San Salvador, 16 août 1921. À Cojutepeque, les ouvriers ont organisé un bal pour le centenaire.

[1509] *Diario del Salvador*, San Salvador, 26 septembre 1921.

[1510] Voir les numéros des 10 et 30 mai 1921 de *Diario Oficial*, San Salvador.

[1511] FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.,* pp. 182-183. À Santa Ana, on a célébré le centenaire avec une plaque commémorative en l'honneur de Arce à l'endroit où il avait harangué les foules en faveur de l'indépendance (*Diario del Salvador*, San Salvador, 6 septembre 1921).

[1512] En premier lieu vient Francisco Menéndez, qui représente le libéralisme de la fin du XIX^{ème} siècle, puis Arce et Delgado qui incarnent le processus indépendantiste, et enfin Morazán (timbre d'une valeur de 25 centimes). C'est le portrait de profil qui est reproduit et non pas la statue de San Salvador comme cela avait été le cas en

Morazán figurent parmi les dates historiques du Salvador à retenir pour les 100 ans écoulés depuis l'indépendance mais la participation de G. Barrios est relevée.[1513] Il y a également une proposition soutenue par le directeur général de l'Agriculture, de planter des arbres « durables » : il s'agit de recourir à un emblème moins marqué idéologiquement pour représenter la solidité de la nation.[1514]

Un nouvel usage de la figure de Morazán commence à être développé au Salvador : le nom du héros est donné à une entreprise vendant des cigares et des annonces publicitaires sont publiées dans un journal de grande diffusion de la capitale.[1515] La figure de Atlacatl est également utilisée pour une marque de cigarettes, ce qui montre le potentiel commercial attribué aux héros et par conséquent leur importance dans les représentations sociales, du moins parmi les groupes ayant les moyens financiers d'acheter de tels produits.[1516] L'entreprise « Morazán » vend aussi des bouteilles d'eau gazeuse et l'annonce publicitaire avertit les lecteurs que certaines ont un bouchon sur lequel figure le buste du héros.[1517] L'enthousiasme patriotique généré par la célébration du centenaire est ainsi récupéré à des fins commerciales en créant toute une gamme de produits autour de Morazán. Cet usage économique tend à dépolitiser le symbole tout en révélant la vitalité de la mémoire héroïque, et s'inscrit dans un contexte mondial de développement de la société de consommation. C'est aussi à cette époque que l'image de la femme commence à être maniée comme un appât publicitaire dans la presse centraméricaine ; ce sont les intérêts financiers des journaux qui sont ainsi mis en valeur.[1518]

La commémoration du centenaire organisée au Costa Rica diffère de l'intention unioniste manifestée dans le reste de la région car c'est l'occasion de montrer ostensiblement l'unité de l'État-nation en mettant l'accent sur le système éducatif. Une semaine civique est

---

1906. Voir les documents en Annexe (p. 531). Ces timbres sont exclusivement destinés à circuler à l'intérieur du pays et sont marqués de la mention « centenaire » les 14, 15 et 16 septembre. Si Bolivar et San Martín n'apparaissent pas dans cette série, contrairement à Colomb, ils sont toutefois mentionnés dans un article du même numéro : *Diario del Salvador*, San Salvador, 12 septembre 1921.

[1513] *Idem*, article de David J. Guzmán.

[1514] *Diario del Salvador*, San Salvador, 3 septembre 1921, "El árbol del centenario".

[1515] La publicité pour les havanes accompagnée du slogan « fumez toujours les élégants de Morazán » est répétée dans plusieurs numéros en première page. Un autre modèle de cigares, baptisé « Centenaire » est également créé. Selon le paquet, le prix est de 5 ou 10 centimes. Voir les numéros des 20 et 27 septembre, 16 et 22 octobre, et 2 novembre 1921 de *Diario del Salvador*, San Salvador. Voir l'annonce publicitaire en couleur diffusée le 31 décembre en Annexe (p. 521).

[1516] *Diario del Salvador*, San Salvador, 3 décembre 1921. L'entreprise « Atlacatl » produit aussi des chaussettes, des collants, etc. (*Diario del Salvador*, San Salvador, 16 novembre 1921).

[1517] *Diario del Salvador*, San Salvador, 11 octobre 1921. La publicité vante les mérites de cette eau « élaborée par un expert irlandais qui a 25 ans de pratique ». Au Honduras également une annonce publicitaire pour un bazar portant le nom du héros avait été publiée dans la presse quelques années auparavant. Voir notamment les numéros du 13 janvier 1912 et du 15 janvier 1919 de *El Cronista*, Tegucigalpa.

[1518] Voir par exemple : *Diario del Salvador*, San Salvador, 31 décembre 1921.

organisée dans les écoles publiques et la presse de la capitale informe des diverses activités à travers le pays.[1519] Un monument à Juan Mora Fernández, décrit comme le premier président de l'État, est inauguré et un défilé scolaire est prévu pour lui rendre hommage, avec la participation de l'école Juan Rafael Mora pour renforcer le lien entre les deux héros nationaux qui est probablement facilité par la ressemblance entre leurs noms.[1520] L'absence de certains membres du comité commémoratif, par désintérêt ou manque de disponibilité, a empêché la tenue d'une réunion prévue.[1521] Le Costa Rica est alors en conflit armé avec le Panama pour la région du Coto, ce qui ne favorise pas l'implication des autorités dans la planification d'une célébration de grande ampleur.[1522] La prise de possession de ce territoire est ainsi considérée comme l'une des plus belles parties du centenaire. Il avait été envisagé de représenter le Panama aux festivités au Guatemala mais l'invitation a été annulée suite au conflit.

L'insistance sur l'identité locale est accompagnée d'une mise en valeur des héros d'envergure internationale comme Bolivar et Colomb avec l'inauguration de parcs et de bustes en leur honneur à San José. La « fête de la race » est d'ailleurs célébrée dans la plupart des journaux costariciens pour rendre hommage à la Mère Patrie, ce qui montre la vigueur du discours hispano-américaniste.[1523] Le parc « Morazán » de la capitale a toutefois été utilisé comme un lieu de célébration et une structure y a été installée pour rendre grâce à Dieu. De même que dans les autres États centraméricains, l'Église est à nouveau impliquée dans le rituel civique, ce qui ravive son pouvoir.[1524] Le 15 septembre 1921, le *Diario de Costa Rica* publie de courtes biographies des grands hommes de l'Amérique Centrale où apparaît la

[1519] Voir les numéros des 6, 9, 20 et 22 septembre 1921 de *Diario de Costa Rica*, San José ; et *Diario del Comercio*, San José, 4 septembre 1921. Les unionistes costariciens ont simplement préparé un banquet dans l'hôtel Métropole. Voir : *La Prensa*, San José, 17 septembre 1921 ; et *La Tribuna*, San José, 21 septembre 1921.
[1520] J. Mora Fernández a gouverné de 1825 à 1833 durant la Fédération et c'est à son initiative que la capitale a été déplacée de Cartago à San José. Dans le même numéro, le manifeste du comité fédéral du Costa Rica est pourtant reproduit (*Diario del comercio*, San José, 30 septembre 1921). Voir aussi les numéros des 1, 7, 8, 11 et 21 septembre 1921 de *Diario de Costa Rica*, San José. Une photographie de J. Mora est placée à côté de celle du président J. Acosta afin d'effectuer un transfert de sacralité (*Diario del comercio*, San José, 15 septembre 1921).
[1521] *Diario del comercio*, San José, 3 septembre 1921. Le comité organisateur, dont fait partie l'historien R. Fernández Guardia, a obtenu un budget de 25000 *colones*, somme bien inférieure à celle mobilisée au Guatemala (45000) et à laquelle tous les pays centraméricains ont contribué (DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria…, op. cit.,* p. 214). R. Fernández a également été envoyé comme représentant costaricien à la célébration du centenaire au Mexique *(La Tribuna*, San José, 20 août 1921). Dans ce cadre, des centraméricains ont participé à l'hommage rendu par l'Université mexicaine à son recteur, J. Vasconcelos. Voir : *El Excelsior*, Tegucigalpa, 19 octobre 1921, "Ecos de las fiestas centenarias en Mexico".
[1522] *Diario del comercio*, San José, 2 septembre 1921.
[1523] Voir : *Diario del comercio*, San José, 12 octobre 1921; *La Prensa, diario de la vida nacional*, San José, 13 octobre 1921 ; *La Tribuna*, San José, 12 octobre 1921 ; *Diario de Costa Rica*, San José, 14 octobre 1921; et *Repertorio Americano*, San José, octobre 1921.
[1524] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.,* p. 216. En 1914 on affirmait déjà que le parc Morazán était un symbole d'élégance et de culture de la capitale lors des défilés patriotiques (*Pandemonium*, San José, 9 (102), 10 janvier 1914, "Las fiestas cìvicas de la capital", pp. 152-156).

figure de Morazán.[1525] Les centraméricains insistent sur l'admiration de certains membres de l'élite costaricienne envers le héros, notamment l'ancien président C. González Víquez.[1526] Seul le journal *La Tribuna* consacre une édition spéciale pour rendre hommage au « martyr de San José », non pas le 15 septembre mais le 3 octobre. C'est la nécessité d'un étendard pour la nation centraméricaine qui est mise en avant : « Morazán est un symbole, et s'il ne l'était pas, il faudrait le créer à partir de sa brillante existence ».[1527]

Au Costa Rica, la commémoration est clairement vidée de son contenu politique et la presse se préoccupe avant tout du bal et du concours de beauté qui sont envisagés comme un « hommage à la femme costaricienne », correspondant au mythe identitaire d'une race homogène, la beauté étant due à la blancheur de la peau.[1528] Même si la constitution fédérale a été la première loi en Amérique Latine à octroyer le droit de vote aux femmes, les représentations sociales n'ont pas été radicalement transformées.[1529] Alors que des comités féministes ont été créés pour participer à la construction de la nation, de manière générale le rôle attribué aux femmes reste en dehors du champ politique même si certains articles portant sur des thématiques patriotiques sont adressés « aux douces lectrices ».[1530] Cette posture tend à consolider les stéréotypes de genre notamment autour du soin de la toilette. Le journal unioniste *La Tribuna* participe à cette campagne en annonçant : « si vous êtes belles, soyez-le pour le jour du centenaire. Ce jour-là on décidera qui est la plus belle de tout le pays, ne soyez pas en reste de vos amies. »[1531] En parallèle à ce bal destiné aux élites du pays, un autre est organisé pour les ouvriers et les employés de commerce.[1532] Ainsi, si divers milieux de la

[1525] *Diario de Costa Rica*, San José, 15 septembre 1921.
[1526] *Revista Centroamérica*, Guatemala, avril-septembre 1921, ―Patria centroamericana". L'écrit de P. Molina intitulé « Memorias acerca de la revolución de Centroamérica del año 1820 a 1840 » y est aussi publié.
[1527] *La Tribuna*, San José, 2 octobre 1921. Des extraits de son testament sont également reproduits. L'anniversaire de la naissance de Morazán est aussi célébré l'année suivante : *La Tribuna* San José, 3 octobre 1922. Toutefois, ce même journal inclut A. Pinto dans la liste des grands hommes élaborée pour le 15 septembre (*La Tribuna*, San José, 15 septembre 1922).
[1528] Le recueil commémoratif publié par le *Diario de Costa Rica* se résume aux portraits photographiques des « reines du bal ». Même si sa publication a eu du retard, il est affirmé que des exemplaires ont déjà été commandés dans d'autres États centraméricains. Voir les numéros des 4, 18 et 29 septembre, 2 et 6 octobre 1921 du *Diario de Costa Rica*, San José ; *La Prensa*, San José, 2 septembre 1921 ; et *Diario del comercio*, San José, 15 septembre 1921.
[1529] ARROYO CALDERÓN, Patricia, « Liberalismo, catolicismo y romanticismo… », *op. cit.,* pp. 140-142. À titre de comparaison, le droit de vote des femmes est inscrit dans la constitution des États-Unis en 1920. Le *Diario del Salvador*, considérant que cette question mérite une discussion ouverte, publie un article favorable (signé « Olimpia ») et un autre hostile (de P. Valladares qui parle de « pugilat de marché ») : *Diario del Salvador*, San Salvador, 30 août 1921. Voir aussi : *La Tribuna,* San José, 3 septembre 1921.
[1530] *Diario del Salvador*, San Salvador, 12 septembre 1921, article signé ―Darly". Certains identifient la participation politique des femmes à une consolidation de la religiosité du patriotisme (*Diario del Salvador*, San Salvador, 6 septembre 1921).
[1531] *La Tribuna*, San José, 18 août 1921. Une annonce publicitaire affirme que les jeunes filles sont allées au magasin « chic de Paris » pour voir la nouvelle mode européenne.
[1532] *Diario de Costa Rica*, San José, 2 septembre 1921. Le théâtre national a été prêté pour l'occasion (*La*

société participent à la célébration, la hiérarchie sociale et l'ordre patriarcal sont entretenus.

III. 1. A. d. Revendication nicaraguayenne du héros

Au Nicaragua, alors que le centenaire des premiers mouvements en faveur de l'indépendance n'avait pas donné lieu à une commémoration de grande ampleur, c'est le 15 septembre 1921 qu'un monument collectif aux héros d'octobre 1811 est inauguré dans la ville de Granada.[1533] La statue est bénie par l'évêque, ce qui montre le rôle joué par l'Église dans le rituel civique également dans cet État. Le gouvernement nicaraguayen décide de créer une série de timbres-poste commémorative et l'absence de la figure de Morazán montre que son usage politique n'est pas le fait des sphères officielles au Nicaragua.[1534] Les grands hommes centraméricains comme Arce et Valle font partie de la série, de même que le poète nicaraguayen R. Darìo. Le choix d'un homme de lettres est révélateur de la recherche d'un consensus national. Le seul *Coquimbo* représenté est le nicaraguayen M. Jerez dont le culte avait été instauré sous le gouvernement du libéral J.-S. Zelaya. Les héros de la guerre contre les flibustiers sont mis en avant ; toutefois ce n'est pas J.-D. Estrada qui est choisi mais Fernando et Joaquín Chamorro, membres de la famille de tendance conservatrice alors au pouvoir. Les autorités cherchent ainsi à monopoliser la mise en relation de la célébration de l'indépendance et de la guerre contre Walker, pour détruire l'interprétation des anti-impérialistes qui veulent en faire l'expression de la nécessité de combattre l'intervention étasunienne.[1535] La division des élites nicaraguayennes a rendu particulièrement difficile l'élaboration d'un panthéon national, chaque parti ayant ses propres héros en compétition constante.[1536] Toutefois, l'identification partisane n'est pas en contradiction avec le sentiment nationaliste : c'est un discours intermédiaire entre la communauté immédiate et la nation comme l'explique J. Gould.[1537]

Le journal *La Tribuna* déplore que le programme des festivités n'ait pas été respecté et que seuls les concerts aient été accueillis avec enthousiasme dans la capitale. Un article de

---

Prensa, San José, 20 septembre 1921).

[1533] *Diario del Salvador*, San Salvador, 20 septembre 1921.

[1534] Le contrat est signé le 28 février 1921 avec une banque de New York, pour un total de 7000 timbres : *Gaceta Oficial*, Managua, 30 juillet 1921.

[1535] Un communiqué officiel de lecture obligatoire dans tous les établissements de l'armée et les commissariats de police identifie les deux mythes d'origine de la patrie (*La Tribuna*, Managua, 14 septembre 1921).

[1536] KINLOCH TIJERINO, Frances, « Fiestas Patrias… », *op. cit.,* p. 13. Voir aussi : KINLOCH, Frances, « Conflictos limítrofes y discurso nacionalista la frontera Nicaragua-Costa Rica 1824-1858 », in BOVIN, Philippe (coord.), *Las Fronteras del istmo. Fronteras y sociedades entre el sur de México y América central*, CIESAS-CEMCA, México, 1997, pp. 106-107.

[1537] GOULD, Jeffrey, « Nicaragua: la nación indohispana », in TARACENA ARRIOLA, Arturo, et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales…*, *op. cit.,* p. 254.

presse publié au Honduras y est reproduit appelant le Nicaragua et le Costa Rica à intégrer la Fédération pour « accomplir le beau rêve de notre demi-dieu Morazán ».[1538] Ce journal regrette le manque de patriotisme parmi les nicaraguayens et prône en faveur de la « fête de la race » et de la célébration de Colomb pour redonner vie à la civilisation chrétienne. La revendication d'une identité hispano-américaine est sans doute à interpréter comme un moyen d'exprimer une opposition à l'influence étasunienne.[1539] Un appel aux armes de 1863 contre les séparatistes au nom des « fils de l'illustre Morazán » y est d'ailleurs publié.[1540] La narration héroïque traditionnelle autour des métaphores bibliques est reprise par les unionistes nicaraguayens en insistant sur le rôle de S. Mendieta qui amène « la foi et l'espoir fondés sur la raison ».[1541]

Une appropriation locale du héros est développée à laquelle contribue S. Salvatierra en rapportant la tradition orale des habitants de la région de Ocotal selon laquelle Morazán ne serait pas né à Tegucigalpa mais à Morocelí, ville hondurienne proche de la frontière, dans la maison d'une famille originaire du Nicaragua.[1542] Dans le discours qu'il prononce dans le cadre du centenaire, S. Salvatierra s'appuie sur le héros tutélaire du panthéon centraméricain pour soutenir la construction d'une nation indépendante des influences étrangères.[1543] Le 15 septembre 1921, un monument en l'honneur de Morazán est inauguré grâce à une « souscription populaire » dans le parc central de la ville de Matagalpa qui porte déjà son nom.[1544] Au Nicaragua, le culte du héros est ainsi avant tout le fait des groupes unionistes et des élites locales. Depuis le début du XX^{ème} siècle, S. Mendieta a tenté de diffuser le discours unioniste autour de la « régénération du peuple » en écrivant des textes scolaires.[1545] Officiellement, c'est l'histoire patriotique traditionnelle écrite par J.-D. Gámez qui est utilisée

[1538] *La Tribuna*, Managua, 17 septembre 1921.
[1539] *La Tribuna*, Managua, 12 octobre 1921. Notons la persistance de la référence héroïque au Don Quichotte à mettre en relation avec le discours hispano-américaniste : *El Demócrata*, Rivas, 19 octobre 1921, ―Canto a la América Latina. A los heraldos de la unión Latino Americana". V. Sáenz compare aussi Morazán au Quichotte et les séparatistes à Sancho Panza (SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…, op. cit.*).
[1540] *La Tribuna*, Managua, 14 septembre 1921. Il s'agit d'un poème signé par Carmen Dìaz contre l'invasion de R. Carrera et publié sous le titre ―perle historique". Cette auteure a écrit un autre poème rendant hommage à J.-D. Estrada signé le 14 septembre 1886.
[1541] *La Tribuna*, Managua, 4 octobre 1921.
[1542] SALVATIERRA, Sofonías, *Asociación patriótica: Juventud centroamericana unida (acta fundamental, programa de estudios y estatuto orgánico*), Managua, Tipografía del progreso, 1922.
[1543] SALVATIERRA, Sofonías, *Dios Unión Libertad*, Managua, Tipografía progreso, 1921. Il s'agit d'un discours prononcé au Collège Masculin de Managua.
[1544] Voir : *Diario del Salvador*, San Salvador, 22 septembre 1921; et *La Tribuna*, Managua, 20 septembre 1921, ―Quince del corriente inaugurose en el parque central de esta ciudad el monumento al Gral. Morazán conmemorando el centenario de la independencia de Centro América." L'article signé par José A. Machado soutient qu'il y a eu un grand enthousiasme le jour de l'inauguration.
[1545] Voir : MENDIETA, Salvador, *Programa de instrucción cívica primer grado*, juin 1904 (IHNCA : SMC D36G3 0394); et MENDIETA, Salvador, *Tratado de educación cívica Centro-americana, obra de texto para la educación cívica de la juventud centroamericana*, Managua, Tipografía Sofonías Salvatierra, 1916.

dans les écoles nicaraguayennes.[1546] À la fin des années 1920, ce sont des ouvrages privilégiant l'identité locale qui sont diffusés, et certains s'adressent directement aux fils d'ouvriers dans lesquels le patriotisme est étroitement lié au catholicisme. Des détails sont donnés concernant les actions des partisans de Morazán sur le territoire nicaraguayen, notamment parce qu'ils auraient trouvé refuge dans la ville de León.[1547]

Au milieu des années 1930, un inconnu propose de baptiser « Morazán » le port de Nascacolo dans le golfe de Fonseca. Cette initiative est relayée par S. Mendieta qui estime qu'il s'agit d'une « région typiquement centraméricaine » où se manifestent les intérêts unionistes.[1548] Pour soutenir le projet, il insiste sur la participation d'un descendant du héros au gouvernement, Isaac Montealegre, résidant dans le département de Chinandega.[1549] L'idée est finalement reprise par le gouvernement du libéral Juan Bautista Sacasa dans un contexte politique délicat : suite au départ des *Marines* et à l'assassinat de Sandino en 1934, le général A. Somoza, à la tête de la *Guardia Nacional,* veut asseoir son pouvoir. Sans doute Sacasa a-t-il pensé qu'en rendant hommage au héros centraméricain, il pourrait compter sur le soutien des États voisins. La date significative du 3 octobre 1935 est d'ailleurs choisie pour la divulgation du décret officiel.[1550] S. Mendieta échange des télégrammes avec le responsable du port « Morazán », José María Ulloa, qui assure lui aussi que « le nouveau nom montre spirituellement le principe de l'idéal du grand centraméricain ».[1551]

La revue de l'Académie de Géographie et d'Histoire participe également à la revendication nicaraguayenne du héros, notamment en passant par la figure du hondurien Dionisio de Herrera, oncle de Morazán, qui a été chef de l'État du Nicaragua et dont on célèbre la politique « pacificatrice ».[1552] Le *Coquimbo* M. Jerez est aussi invoqué pour

---

[1546] GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de Historia de Centroamérica para uso de las escuelas primarias*, Managua, Tipografía Nacional, 1900. Son œuvre *Reminiscencias históricas de la tierra centroamericana, la Independencia* est également publiée en 1913 à San Salvador. La discussion ayant eu lieu en 1889 entre J.-D. Gámez et E. Guzmán à travers des articles de presse est publiée sous forme de livre : GÁMEZ, José Dolores, *Rafael Carrera y Justo Rufino Barrios ante la historia*, Managua, Tip. Internacional, 1907.

[1547] PEREIRA, Félix, *Cartilla de la historia de Nicaragua para uso de niños hijos obreros,* León, 1928, 2e édition.

[1548] IHNCA : SMC D39G1 2573-04, folleto 52. La dimension géostratégique est soulignée dans l'ébauche du décret du 6 juillet 1935 : "Borrador de acuerdo dando al puerto de Nacascolo el nombre de Morazan, 6 juillet 1935" (IHNCA : SMC D38G2 1737). Pour situer le port Morazán, voir la carte du Nicaragua en Annexe (p. 532).

[1549] Article signé le 21 mai 1935 (IHNCA: SMC D39G1 2681). Les descendants de Morazán entretiennent des contacts personnels avec S. Mendieta. Voir : "Carta de Horacio Morazán al Dr. Salvador Mendieta Cascante sobre asuntos personales, 1935" (IHNCA: SMC D38G3 2041).

[1550] "Circular administrativa no 222, octubre 9 de 1935" (IHNCA: SMC D39G1 2681).

[1551] "Telegrafos nacionales de Nicaragua. Num 2 depositado en Puerto Morazán a las 20pm del 9 de octubre de 1935" (IHNCA : SMC 0084).

[1552] Plusieurs documents historiques concernant la période fédérale sont publiés durant l'année 1936. Voir notamment les numéros des mois de septembre et de décembre de la *Revista de la Academia de Geografia e Historia de Nicaragua,* Managua.

légitimer cette élaboration et la revue tente de participer à l'instauration d'un débat historiographique autour de ces personnages.[1553] Alors qu'au Salvador, on fait appel à G. Barrios pour nationaliser le culte de Morazán, à l'inverse, au Nicaragua au fait appel au symbole unioniste pour donner une dimension centraméricaine au panthéon national. La figure de J.-S. Zelaya fait aussi l'objet d'un culte car elle incarne à la fois un projet régional et l'identité nationale. En 1936, une proposition est soumise au pouvoir législatif pour ériger une statue en son honneur dans la ville de Bluefields sur la côte atlantique pour célébrer la réincorporation de la Mosquitia dans l'État nicaraguayen.[1554]

La célébration de Morazán ne fait pas consensus au sein de l'opinion publique et un article publié dans *La Prensa* développe une argumentation contre le projet de baptême du port en reprenant l'historiographie traditionnelle dénigrant l'image du caudillo en tant que responsable des maux de l'Amérique Centrale et en insistant sur son indifférence face au sort du Nicaragua.[1555] Pour réfuter ce « rosaire d'outrages », S. Mendieta écrit une série d'articles intitulée « Morazán, père de la patrie » en 1934-35 en adoptant un ton ironique sur le modèle des polémiques ayant eu lieu à la fin du XIX^{ème} siècle. En qualifiant le journal *La Prensa* de conservateur et le *Diario Latino* de libéral, il inscrit de fait sa narration dans une vision bipolarisée. S. Mendieta cherche à convaincre les nicaraguayens de la pertinence de rendre un culte à Morazán dans cet État en rappelant l'intérêt qu'il avait eu pour la construction du canal interocéanique, élément clé des mythes identitaires, et son retour d'exil pour défendre l'intégrité territoriale face aux prétentions de l'Angleterre.[1556]

S. Mendieta insiste sur la circulation de la mémoire héroïque à travers l'Amérique Centrale, jusqu'au Panama. Il raconte qu'un jeune homme originaire de David lui a assuré que Morazán est admiré dans cette ville où le caudillo avait résidé un temps durant son exil. Il prétend ainsi que le héros est célébré parmi la population panaméenne suite à l'indépendance

[1553] La complexité des conflits politiques est mise en évidence et il est indiqué que M. Jerez reconnaissait qu'en 1842, c'étaient les conservateurs nicaraguayens qui soutenaient l'union contrairement aux autorités de la ville de León (*Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, année 2, vol 1, septembre 1937). Voir également : *La Nacionalidad*, Managua, 8 juin 1938 –Máximo Jerez". Ce journal est dirigé par S. Mendieta.
[1554] *La Gaceta*, Managua, 16 juin 1936. S. Mendieta critique toutefois vivement la République Majeure de J.-S. Zelaya.
[1555] L'article est signé « E. A. » et S. Mendieta suppose qu'il s'agit de Emilio Alvarez. Voir : IHNCA : SMC D39G1 2573-03 ; SMC D39G1 2573-05 ; SMC D39G1 2573-08 ; SMC D39G1 2674 et SMC D39G1 2769 (01-06).
[1556] *Idem*. Les articles sont publiés dans *La Tribuna* à partir du 26 octobre 1934 jusqu'au 12 janvier 1935 avec l'arrêt de la publication de ce journal et ensuite dans le *Diario Latino*. S. Mendieta concède que la série est longue « et les matières traitées si monothématiques et ma conviction unioniste si uniforme que je crains d'en avoir ennuyé beaucoup, non seulement avec le contenu de chaque article sinon avec le simple titre de Morazán Père de la Patrie ». Morazán aurait négocié avec la Hollande pour la construction du canal, projet qui n'a pas pu se concrétiser à cause de la révolution de 1830 qui a séparé cet État de la Belgique, et de l'intervention de l'Angleterre dans la région de la Mosquitia.

de l'État et face à l'influence étasunienne, de façon à se rapprocher des voisins de l'isthme.[1557] La revendication du symbole unioniste pousse S. Mendieta à critiquer vivement l'exaltation du héros national hondurien :

> *Une République du Honduras qui s'éloigne de l'unionisme et oublie que Morazán n'est pas un grand homme provincial hondurien mais le plus haut sommet du patriotisme centraméricain, le Père de la Patrie, sera un informe fœtus d'une nation avortée, jamais un peuple véritable et encore moins une entité internationale qui ait une quelconque répercussion dans le concert des nations.*[1558]

Bien que le nicaraguayen assume les racines libérales du mouvement unioniste et que son propre père ait soutenu J.-R. Barrios, il s'oppose catégoriquement à l'appropriation locale et partisane du héros. Il dénonce ainsi le libéral hondurien A. Zuñiga Huete qui a quitté le PUCA en 1917 pour se consacrer à la politique de son État.[1559] S. Mendieta affirme que c'est l'esprit de Morazán qui l'a guidé dans ses pérégrinations à travers le monde pour répandre l'idéal unioniste. Il met ainsi en scène ses voyages et ses ouvrages comme des aventures héroïques, poussées par le sens du sacrifice au nom de la grande cause, de manière à s'attribuer le statut d'apôtre de la religion civique centraméricaine. Alors qu'au XIX^{ème} siècle, ceux qui insistaient sur la dimension ethnique du culte invoquaient la « race occidentale », S. Mendieta érige Morazán en prototype du « métis ibéro-américain ». Il veut faire du métissage biologique le fondement de la nationalité centraméricaine ce qui ne l'empêche pas de considérer, comme les libéraux positivistes, que les qualités et les défauts se transmettent par le sang et d'établir une hiérarchie entre les peuples, les afro-descendants étant placés en bas de l'échelle.[1560]

Tout en remettant en cause certains aspects de l'historiographie traditionnelle en insistant sur une perspective psychologique et sociologique, S. Mendieta croit en l'individualité du chef, seul moteur de progrès dans l'Histoire.[1561] Il considère que le héros s'est battu contre les privilèges aristocratiques de façon à en faire un représentant des intérêts

---

[1557] IHNCA : D38G4 2466- 04, folleto 24.

[1558] IHNCA: SMC D39G1 2573-06 : ~~–~~Una República de Honduras que se aparta del unionismo y se olvida que Morazán no es prócer provincial hondureño sino la más alta cima del patriotismo centroamericano, el Padre de la Patria, será informe feto de una abortada nación, jamás pueblo de verdad y menos aún entidad internacional que algo repercute en el concurso de las naciones."

[1559] S. Mendieta s'attaque au gouvernement du libéral V. Mejìa Colindres qui a refusé de publier son livre intitulé *El problema unionista de Centro América y los cinco gobiernos locales*. L'édition a finalement été réalisée à Quetzaltenango avec le soutien de J. Rodas, qualifié de « fidèle soldat de l'unionisme ». Ses ouvrages ont également été publiés en Espagne et ont circulé à travers le continent américain. Une traduction en anglais est aussi envisagée, ce qui montre l'envergure de la diffusion de son travail. Voir : *La Nacionalidad*, Managua, 8 juin 1938 ~~–~~Maximo Jerez"; et CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, p. 135.

[1560] *Idem*. Voir aussi : GOULD, Jeffrey, « Y el buitre respondiñ ~~–~~aquì no hay indios", la cuestión indígena en Nicaragua occidental, 1920-1954 », in *Revista Mesoamérica*, num. 30, décembre 1995, p. 333.

[1561] La nécessité d'un leader est illustrée par la métaphore d'un bateau qui aurait, avec la mort de Morazán, perdu son capitaine, laissant « un peuple inconscient de son grand destin ». Voir : IHNCA : SMC D3G1 2573-01 et IHNCA : D38G4 2466-02 ; et *La Nacionalidad*, Managua, 8 juin 1938.

du peuple, tel que l'avait déjà établi L. Montúfar notamment, référence qui n'est pourtant pas mise en valeur. Même si la conception régénérationniste serait à opposer à la vision providentielle dominante durant le XIX^{ème} siècle, l'auteur annonce une rédemption à venir : « l'âme du père de la patrie s'est levée dans le lointain de l'horizon pour montrer le but qui conduit à la terre promise. »[1562] La thèse de S. Mendieta est que l'Amérique Centrale est tombée malade après l'exécution de Morazán et qu'elle commence alors à renaître « par la vertu d'une énergie rénovatrice transmise par le sang héroïque paternel ». Il veut ainsi donner espoir en la reconstruction de la nation centraméricaine au plus tard pour le centenaire de la mort du héros, ce qui montre que les dates anniversaires liées à Morazán rythment le calendrier unioniste.[1563]

À l'échelle de l'Amérique Centrale, l'organisation de la célébration du centenaire de 1921 est l'occasion de raviver le symbole centraméricain et les autorités se servent de la figure de Morazán pour soutenir la reconstruction de la Grande Patrie. En parallèle, la participation de nouveaux acteurs politiques, principalement les associations ouvrières, unionistes et universitaires, génère une « popularisation » du rituel civique. Nous avons montré que le culte héroïque tend à se massifier d'autant plus que l'unionisme est généralement associé à la démocratie et à l'anti-impérialisme. La lutte contre la domination étrangère facilite la revendication de Morazán au Nicaragua notamment grâce à Salvador Mendieta, leader du PUCA. En s'impliquant dans la construction de la nation, les couches populaires poussent les élites culturelles à réécrire l'Histoire et à réinventer le héros.

III. 1. B. Renouvellement historiographique et pédagogique autour de Morazán

Au début des années 1920, des outils d'éducation de masse sont créés pour faire face à un système scolaire encore peu étendu en Amérique Centrale. Un effort pédagogique officiel est mené qui accompagne le développement de l'histoire monumentale. Les textes scolaires contribuent au renouvellement historiographique qui vise à unifier l'instruction au niveau

[1562] IHNCA: SMC D39G1 2769-06, folleto 53 : "Conclusiñn de estos artìculos ocupándome de la tercera y última parte: la influencia de Morazán en la historia y en el pueblo de Centro-América". Son œuvre majeure, *La enfermedad de Centro-América*, semble positiviste à cause de l'utilisation des figures du médecin et du pédagogue comme outils « civilisateurs ». Voir : CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, pp. 140-141; et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, « El concepto de unionismo… », *op. cit.*

[1563] Il insiste sur le fait que Morazán aurait été fusillé dans n'importe quel État de manière à ne pas identifier les séparatistes et les costariciens (IHNCA : SMC D39G1 2769-05).

régional et la figure de Morazán est utilisée en ce sens. Néanmoins, les réflexions autour des modèles héroïques à exalter provoquent une réorganisation des panthéons. Face à la fragilité de l'union, c'est une « militarisation de la mémoire » qui est développée à partir des années 1930. Dans quelle mesure la participation de nouveaux acteurs sur la scène politique a-t-elle un impact sur la narration héroïque et sur son enseignement ?

III. 1. B. a. Des textes scolaires pour une narration héroïque centraméricaine ?

Au Guatemala, les intellectuels de la « Génération de 1920 », en lien avec le réseau unioniste et théosophique autour du salvadorien A. Masferrer notamment, ont mis en place une campagne d'alphabétisation avec la création de l'Université populaire en 1922. Le taux d'analphabétisme s'élève à près de 90 % en particulier à cause du manque de professeurs, d'écoles et de formation du corps enseignant.[1564] La création des Sociétés de Géographie et d'Histoire des États, de même que les associations scientifiques et littéraires appelées *Ateneos*, participe à une professionnalisation du métier d'historien en autonomie toute relative face au pouvoir.

Des textes scolaires unionistes sont alors rédigés pour renouveler l'écriture de l'Histoire et tenter de populariser son enseignement.[1565] Joaquín Rodas, membre guatémaltèque du PUCA, choisit de publier un ouvrage pédagogique sur Morazán. Tout en reprenant le récit héroïque autour de la « croisade morazanique », il insiste sur l'identification du héros à la démocratie, comprise non seulement comme l'attention à accorder aux intérêts du peuple mais aussi comme une lutte contre l'influence étrangère. Le symbole est actualisé, de même que les ennemis à combattre, la continuité étant établie entre les séparatistes et les impérialistes.[1566] L'affirmation selon laquelle le gouvernement de Morazán était un des premiers à mettre en place un régime démocratique à l'échelle du continent est mise en relief pour revaloriser le rôle de l'Amérique Centrale. Comme L. Montúfar, J. Rodas développe une narration anticléricale et franc-maçonne tout en utilisant la comparaison entre le héros et le Christ. La rhétorique religieuse est reprise avec un nouveau langage spirituel en faisant

[1564] L'Université populaire est fermée en 1932 sous le gouvernement de J. Ubico par peur des rébellions et n'est rouverte qu'avec la révolution de 1944 et l'arrivée au pouvoir de Juan José Arévalo qui aurait été le premier à mettre en place de véritables mesures éducatives de masse. Voir : FUENTES OLIVA, Regina, « 1920, una década de cambios educativos para Guatemala », *Boletín AFEHC*, num. 54, 2012.

[1565] Certains relèvent en effet que les textes scolaires n'ont pas beaucoup changé depuis le XIX^{ème} siècle (*Diario del Salvador*, San Salvador, 16 août 1921).

[1566] RODAS, Joaquín, *Morazánida…, op. cit*. L'ouvrage est organisé autour de trois axes : l'épopée, la tragédie et l'apothéose. L'auteur ne revendique pas une rupture avec l'historiographie traditionnelle : il choisit une épigraphe du salvadorien F. Castañeda et utilise la comparaison avec les héros de l'antiquité gréco-romaine.

référence par exemple au « fluide d'enthousiasme magnétique » de Morazán.

J. Rodas place Morazán à la tête du panthéon unioniste, suivi de J.-R. Barrios, T. Cabañas et M. Jerez selon un ordre correspondant à l'importance accordée à chaque figure dans le projet de reconstruction de l'union plutôt qu'à la chronologie historique. Même si l'auteur identifie le héros au peuple salvadorien, il se proclame contre la figure de M.-J. Arce et celle de G. Barrios n'est pas mentionnée, ce qui révèle l'influence de l'historiographie guatémaltèque traditionnelle. Toutefois, J. Rodas ne prétend pas inscrire son travail dans « les ondes froides de l'Histoire » : il revendique une perspective militante en faveur de l'unionisme et insiste sur l'importance du mythe dans le nationalisme. Il détaille ainsi les hommages rendus au héros en mettant l'accent sur la mobilisation sociale autour du culte.[1567] Il a cependant une haute estime du rôle que doivent jouer les intellectuels en tant que représentants et guides du peuple.[1568] L'auteur n'insiste pas lui-même sur le caractère militaire du héros mais cet aspect apparaît dans les poèmes et autres publications en l'honneur de Morazán qu'il reproduit, en particulier le parallèle avec Napoléon écrit par N. Raoul.

Cet ouvrage a été écrit de retour de la campagne de J. Rodas au Honduras et sa publication a provoqué des polémiques au sein des groupes unionistes, certains estimant qu'il allait à l'encontre de la tolérance politique et du pacifisme qui était prônés. L'objectif pédagogique de ce travail est ainsi vivement critiqué. Le journal salvadorien *Actualidades* par exemple a déconseillé au ministère de l'instruction publique d'utiliser ce texte expliquant que ce n'était plus les soldats qu'il fallait exalter mais les penseurs, les agriculteurs ou encore les artisans.[1569] L'ouvrage de J. Rodas connaît toutefois une grande diffusion en Amérique Centrale, en particulier au Honduras où l'on célèbre le « poème héroïque en prose ».[1570] En 1920, l'imprimerie nationale hondurienne publie un texte scolaire dédié aux unionistes. J. Rodas, qui signe une lettre placée en début de l'ouvrage, souligne qu'étant donné le nombre réduit d'exemplaires, des réunions doivent être organisées pour commenter « notre évangile de propagande » en présence de toutes les couches de la société centraméricaine. La perspective dichotomique héritée du XIX^{ème} siècle qui fait de l'adversaire politique un ennemi

[1567] *Idem,* p. 4. J. Rodas affirme que le peuple salvadorien a rendu hommage à Morazán dès le 15 septembre 1843 et considère qu'au Nicaragua, la mémoire de M. Jerez a été entretenue par certains intellectuels face aux gouvernements conservateurs. L. Montúfar est ici célébré comme un réformateur social pour avoir « réveillé » la jeunesse et des extraits des articles écrits en 1892 sont reproduits.

[1568] *Idem,* p. 342. Il héroïse les poètes et orateurs, notamment A. Contreras, qui ont chanté le héros pour rehausser l'importance de son propre ouvrage. Alors que M.-A. Soto voulait que ce soit le testament du héros qui soit enseigné massivement, désormais c'est un texte d'un acteur du culte qui est placé au premier plan, ce qui montre la nécessité d'actualiser la narration.

[1569] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, pp. 144-176.

[1570] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927.

personnel est dénoncée : on veut utiliser l'écriture du passé pour concrétiser un consensus national. Malgré les tentatives d'actualiser les pratiques politiques, le sacrifice de la vie est ici aussi exalté car « aucune révolution grandiose n'a eu lieu sans un baptême de sang qui la sublime et la transfigure ».[1571]

Le costaricien V. Sáenz publie un ouvrage composé de lettres adressées au héros pour rendre compte des efforts engagés en faveur de la reconstruction de l'union centraméricaine. Il inscrit son discours dans une conception manichéenne non partisane mais morale : c'est « l'Esprit du Mal » qui aurait provoqué la mort de Morazán, lui-même incarnation de « l'Esprit du Bien ». Comme J. Rodas, V. Sáenz reprend de nombreux éléments de la narration héroïque traditionnelle tout en actualisant la signification du symbole en établissant une argumentation contre l'intervention des États-Unis en Amérique Centrale. Dans cette optique, il fait aussi référence à la guerre contre les flibustiers et à la figure de Santamaría.[1572] Bien que Morazán représente avant tout des principes démocratiques, l'ouvrage se termine sur une prière au héros révélant le peu de foi réelle en la capacité d'action du peuple :

> *Seigneur, aidez-nous depuis cette gloire dans laquelle vous vous trouvez, parlez avec les* próceres *et, tous ensembles, adressez-vous aux pilotes de ce pauvre bateau qui coule déjà. Seigneur, avec votre sagesse, avec votre éclat splendide, illuminez la route obscure et ténébreuse des peuples centraméricains. Illuminez aussi la pensée de ses conducteurs, pour que nous cessions de trébucher, pour que nous ne tombions pas définitivement dans le plus insondable des abîmes.*[1573]

V. Sáenz arrive à concilier cette conception spirituelle à son idéologie socialiste et anti-militariste mais se heurte à une contradiction face à la figure de Morazán dont il met en avant l'aspect guerrier tout en adoptant le mythe du pacifisme des costariciens.[1574] Sur le modèle du « soldat de l'idée » instauré notamment par R. Rosa, le recours à la force est légitimé quand il est autorisé par les idéaux et la nécessité de leaders montrant le chemin au peuple n'est pas remise en question.

Quelques années avant le centenaire, le costaricien A. Alvarado Quirós avait déjà publié un travail intitulé *Le Docteur Castro, la Fédération et Morazán*, dans lequel il consolidait les mythes identitaires autour de l'homogénéité de la race, de l'harmonie entre les

---

[1571] CASTILLO, Marciano, *Cartilla de instrucción para los unionistas*, Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 1920. S. Mendieta avait déjà publié ce texte dans un ouvrage de compilation unioniste mais l'édition avait été épuisée.

[1572] Voir : "¿El triunfo de Sancho Panza?", 14 décembre 1920, in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…, op. cit.* L'ouvrage inclut des documents historiques et des articles de presse, la plupart écrits par l'auteur lui-même.

[1573] *Idem :* "Señor ayúdenos Ud. desde esa gloria en que se encuentra, hable con los próceres y todos juntos, dirijan a los pilotos de esta débil nave que ya se hunde. Señor, con su sabiduría, con su destello esplendoroso, ilumine la oscura y tenebrosa ruta de los pueblos centroamericanos. Ilumine también el pensamiento de sus conductores, para que no sigamos tropezando, para que no caigamos definitivamente al más insondable de los abismos."

[1574] *Idem*. V. Sáenz a aussi remercié les autres États centraméricains pour le soutien apporté au Costa Rica dans le conflit l'opposant au Panama et il a été en faveur d'une intervention armée au Guatemala suite au coup d'État.

classes sociales et du pacifisme du peuple. Il considérait néanmoins que l'exécution de Morazán avait été une erreur, et qu'elle avait d'ailleurs été désapprouvée par l'élite costaricienne. A. Alvarado allait même jusqu'à comparer le rapatriement du corps du héros au retour des cendres de Napoléon.[1575] Il semble ainsi que les éléments clés de la narration héroïque du XIX^{ème} siècle soient désormais inscrits dans l'historiographie costaricienne, comme le montrent aussi les écrits de l'unioniste C. González Víquez.[1576] Un journaliste costaricien se plaint d'ailleurs que les centraméricains n'ont aucune peine à leur répéter : « vous êtes séparatistes : les *Ticos* ont fusillé Morazán ».[1577]

Le texte scolaire utilisé dans les écoles costariciennes depuis le début du XX^{ème} siècle est écrit par R. Fernández Guardia. Morazán y est appelé « l'illustre général » et Carrillo y est défini comme un « dictateur omnipotent » même si l'auteur estime que c'est sous son gouvernement que les bases du progrès de l'État ont été posées face à « l'anarchie » qui régnait dans le reste de l'Amérique Centrale. La révolte du peuple costaricien est expliquée par son exaspération face au « despotisme » de Morazán, et la participation des femmes est soulignée pour en exprimer le caractère populaire. R. Fernández insiste toutefois sur l'attitude héroïque du caudillo face à la mort : il semble faire la distinction entre l'héroïcité et le statut de héros qu'il ne lui donne pas. L'auteur cherche avant tout à justifier l'exécution en faisant référence aux mythes identitaires autour de la paix et de l'ordre.[1578] Les écrits de R. Fernández, alors directeur des archives nationales, ont la prétention d'objectivité historique tout en consolidant une lecture patriotique du passé. Si l'auteur refuse de dénigrer le symbole centraméricain, c'est qu'il a pris position en faveur de l'unionisme dans les années 1920 en tant que diplomate costaricien.[1579]

Nous considérons que le temps écoulé depuis les faits historiques, l'enthousiasme unioniste de même que la portée continentale attribuée au héros jusqu'aux États-Unis

[1575] *Athenea*, San José, v. 2 (3), 1 septembre 1918, "El Dr Castro, la Federaciñn y Morazán", essai de Alejandro Alvarado Quirós, pp. 359-362.
[1576] L'essai de C. González Vìquez intitulé *Los orígenes de los costarricenses* est publié dans les numéros de juin, juillet et août 1921 de *Revista de Costa Rica,* San José. D'autres écrits rendant hommage à Morazán sont publiés dans la presse centraméricaine. Voir : *Pandemonium*, San José, 2 (8), 1 mars 1903, pp. 594-597 ; et *Revista de Costa Rica*, San José, 15 septembre 1921.
[1577] *El Pueblo*, La Ceiba, 29 août 1905, "Costa Rica en 1842: Morazán, Saravia y Pinto".
[1578] FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Cartilla histórica de Costa Rica*, San José, librería e imprenta Atenea, 1946, 8^{e} édition, p. 64. Par opposition, R. Fernández ajoute que Villaseñor a été fusillé de dos, « comme un traître ». Quant à R. Carrera, il est qualifié « d'indien ignorant et fanatique, mais militaire intelligent et habile ». La révolution libérale du Guatemala est également incluse dans le texte scolaire et l'auteur fait l'éloge du gouvernement de M. García Granados pour mieux dénigrer celui de J.-R. Barrios qu'il qualifie de despotique, bien qu'il ait mis en place des réformes de sécularisation de la société.
[1579] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 15 octobre 1921. Les unionistes costariciens insistent sur le fait que leur État a toujours été opposé aux projets fondés sur la force armée (*Problemas centroamericanos*, thèse lue par A. Aguilar Machado au collège des avocats de San José, le 18 mars 1921, San José, Trejos Hnos. librería, imprenta y encuardenación).

expliquent l'apaisement des passions autour de Morazán au Costa Rica. Un intérêt est toutefois manifesté à cette époque pour le rapatriement du corps de Braulio Carrillo. Dans les années 1870, le gouvernement costaricien avait pris des mesures pour créer un mausolée destiné à accueillir ses restes, de même que ceux de Juan et José Mora, et de J.-M. Cañas, mais ces décrets étaient restés lettres mortes. Un article regrette l'indifférence générale envers ce sujet patriotique mais prétend pourtant qu'il s'agit d'une aspiration populaire. S'intéresser à cet événement, c'était risquer d'envenimer les relations avec le Salvador, étant donné que la responsabilité du gouvernement de cet État dans la mort de Carrillo est ici revendiquée. Il semble aussi qu'il y ait eu une grande confusion autour de ses restes car certains salvadoriens et costariciens ont cru qu'ils avaient effectivement été transférés.[1580]

Les articles en faveur du rapatriement sont principalement publiés dans la revue *Páginas Ilustradas*, qui reproduit également des photographies du parc « Morazán » de San José, ce qui montre à quel point c'était un lieu clé de l'aménagement urbain de la capitale.[1581] La *Revista de Costa Rica* publie aussi des écrits valorisant la figure de Morazán face à celle de B. Carrillo : on rend grâce à « l'illustre général » pour s'être opposé à l'exécution du costaricien.[1582] Cette revue participe au renouvellement du débat historiographique en publiant des archives remises par C. González concernant un « voyage mystérieux » effectué par Morazán au Costa Rica en 1835, peu de temps avant la « révolution de la Ligue » contre le gouvernement de Carrillo. Le commentaire laisse le doute planer quant à l'implication du caudillo dans la révolte.[1583]

Malgré la volonté officielle d'unifier le système éducatif centraméricain, E. Mendonça doute de la sincérité des gouvernements car elle estime que ce point disparaît des priorités politiques dans les années 1920.[1584] Toutefois, des efforts sont réalisés pour ériger Morazán en symbole consensuel y compris au Guatemala. En 1922, un texte scolaire portant sur les

---

[1580] Voir les numéros de janvier et de février 1904 de *Páginas ilustradas,* San José, articles signés « B. A ».

[1581] Voir les numéros de juin 1904, de mars, d'avril et d'octobre 1906, et d'octobre 1909 de *Páginas Ilustradas*, San José. Voir aussi : *El Telegrafista*, San José, 16 janvier 1910, v. 1(6) p. 14 ; et *Pandemonium*, San José, 25 juin 1914, 9(113), p. 497. D'autres unionistes costariciens vantent également les monuments érigés en l'honneur de Morazán et de Barrios à San Salvador (*Impresiones de El Salvador por Jorge Cardona, delegado del comité de Costa Rica y representante de la Prensa de San Salvador, Diario de Costa Rica y la Prensa de Costa Rica*, San José, imprenta Minerva, 1921).

[1582] Voir les extraits de l'ouvrage de Glasgow Dunlop publiés dans les numéros d'octobre et de novembre 1921 de *Revista de Costa Rica*, San José.

[1583] *Revista de Costa Rica*, San José, 6 (4), pp. 80-89, avril 1925. R. Fernández écrit également un article à ce propos en se fondant sur la tradition orale pour conclure que la venue du président de la Fédération avait un but avant tout commercial. Voir : *Revista de Costa Rica*, San José, 6 (6-7), pp. 124-132, juin-juillet 1925, "El viaje de Morazán a Costa Rica en 1834"; et *Revista de Costa Rica*, San José, juin 1929, 7(2) pp. 30-34, "Documentos relativos a la caìda del gobierno de Morazán, compilados por Fernández Guardia".

[1584] Voir : MENDONÇA, Émilie, « Un desafìo liberal… », *op. cit*., et MENDONÇA, Émilie, *Construction du système éducatif..., op cit.*

hommes célèbres de l'Amérique est publié dans lequel toutes les tendances politiques sont représentées, de même que les différents moments historiques considérés comme fondateurs en Amérique Centrale (l'indépendance, la fédération, la guerre contre les flibustiers et la révolution libérale). Ainsi apparaissent les noms de J.-M. Delgado, J.-F. Barrundia, M. Gálvez, J.-R. Mora, et J.-R. Barrios, entre autres. Le fait que Morazán fasse partie de cette compilation démontre l'acceptation de sa figure comme un représentant de la région centraméricaine à l'échelle continentale. Les termes choisis ne sont pas particulièrement élogieux sauf pour l'épisode de son exécution qui en souligne le caractère héroïque. Ce sont les panaméricanistes A. Batres Jauregui, M. Valle et V. Rodríguez Beteta qui ont été chargés de la rédaction de cet ouvrage en 1911 par le ministère de l'instruction publique et ils mettent l'accent sur la difficulté du choix des biographies à diffuser et du récit didactique à élaborer.[1585] En effet, dans l'ouvrage sur l'Histoire de l'Amérique Centrale écrit par A. Batres Jauregui, la figure de Morazán est vivement critiquée en tant qu'ennemi du Guatemala. À titre personnel, cet auteur préfère consolider l'imaginaire local et inscrit J.-R. Barrios dans la continuité de Carrera.[1586]

Bien que les modèles héroïques à exalter provoquent des discussions, on assiste à une campagne pour diffuser la vie des héros centraméricains à travers des textes scolaires, des ouvrages historiques mais aussi des articles de presse et des présentations académiques comme c'est le cas avec le cycle de « conférences historiques de propagande patriotique » organisé à l'Université Nationale du Salvador en 1920.[1587] L'année suivante, la *Revista de Enseñanza* reproduit un discours prononcé par un directeur d'école le 15 septembre 1910 qui affirmait que les enfants n'aimaient pas les grands hommes parce qu'ils ne les connaissaient pas.[1588] L'ignorance de la mémoire héroïque est considérée comme le résultat de l'inefficacité

[1585] VILLACORTA CALDERÓN, J. A., *Hombres célebres de América, pequeñas biografías escritas para el uso de las escuelas complementarias de la República,* Guatemala, Sánchez y De Guise, 1922. Une erreur historique est reproduite en affirmant que Morazán est né en 1793. Parmi les figures continentales on trouve des héroïsations classiques notamment Bolivar, Washington et Hidalgo, mais les héros indigènes sont également mis en valeur, tels que Cuauhtemotzin, Tecún Umán et Atahualpa.

[1586] BATRES JAUREGUI, Antonio, *América Central ante la Historia,* Guatemala, le premier tome est publié en 1915 et le second en 1920 par l'imprimerie Sánchez y De Guise. Une lettre en faveur de cet ouvrage est écrite par N. Bolet Peraza, pourtant admirateur de Morazán. A. Batres a été un des membres fondateurs de l'Académie Guatémaltèque de la Langue en 1888 puis de la Société de Géographie et d'Histoire du Guatemala en 1923, institutions qui lui rendent hommage à sa mort : *Anales de la sociedad de geografía e historia de Guatemala*, année V, t. V, juin 1929.

[1587] Différentes figures héroïques sont abordées, dont celle du prêtre Isidro Menéndez, qualifié de « morazaniste convaincu » : BARRIOS, Sixto, *quinta conferencia histórica de propaganda patriótica*, San Salvador, Universidad Nacional de El Salvador, Tipografía la unión, 1920. La conférence donnée par Victor Jerez fait l'éloge de Delgado, et celle de Francisco Gutiérrez porte sur Arce où il fait référence à Morazán. Voir aussi : SUAREZ, Belarmino, *Pláticas Populares*, Tipografía La Unión, San Salvador, 1921.

[1588] *Revista de enseñanza*, San Salvador, mars-décembre 1921, ―Deber de glorificar a los prñceres. Fragmento de un discurso pronunciado el 15 de setiembre de 1910 en el salón municipal de la ciudad de Alegría siendo

du système d'éducation élaboré par les gouvernements antérieurs. Au Honduras, les directives officielles de 1910 mettent l'accent sur l'hygiène, le sport et les pratiques liées à l'agriculture pour une éducation destinée « à toutes les classes sociales ».[1589] Le libéral V. Mejía Colindres, alors ministre de l'instruction publique, s'adresse aux enfants en idéalisant le patriotisme dans la bouche d'un paysan qui chante les louanges de la lutte de Morazán pour l'union centraméricaine en faisant référence à son fantôme pour concrétiser l'immortalité de sa mémoire.[1590] La figure héroïque est ainsi utilisée par les autorités et la communauté éducative pour faciliter l'identification des divers milieux de la société au sentiment national.

Au Honduras, l'usage du héros par les libéraux du début du XX^{ème} siècle se distingue de celui réalisé par le Parti National au pouvoir de 1911 à 1919. Ce nouveau parti, de tendance conservatrice, prône un gouvernement d'intégration nationale comme on peut l'observer dans le texte de première lecture officiellement utilisé pour l'instruction primaire. Cet ouvrage écrit par Miguel Morazán est organisé en leçons correspondant aux lettres de l'alphabet. Pour chacune d'entre elles, il choisit un personnage historique, ou autre symbole national, de manière à profiter de l'enseignement de la lecture pour inculquer un sentiment patriotique.[1591] Francisco Morazán apparaît à la lettre F, et il est revendiqué comme un homme d'État ayant lutté pour l'union centraméricaine bien que la patrie à aimer et à défendre soit avant tout le Honduras. L'auteur souligne que le caractère guerrier exalté par la statue de Tegucigalpa n'est pas le motif pour lequel les enfants doivent suivre son exemple, ce qui remet en cause l'équilibre entre les aspects civique et militaire élaboré au XIX^{ème} siècle.[1592] Toutefois, les héros du panthéon hondurien comme Cabañas, Valle et T. Reyes y figurent aux côtés des promoteurs du culte tels que M.-A. Soto, L. Bográn et Manuel Bonilla, un des fondateurs du Parti National. Ces dirigeants sont célébrés au-delà des conflits politiques pour leur participation à l'instauration de services publics notamment dans le domaine de

---

Director de la escuela José Lino Molina".

[1589] *Dirección general de instrucción primaria. Instrucciones para la práctica de los exámenes de las escuelas primarias elementales*, Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 15 août 1910. Le libéral A. Zuñiga Huete est alors secrétaire de direction de l'instruction publique.

[1590] *La dirección general de instrucción primaria a los niños en las fiestas patrias*, Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 15 septembre 1910, p. 17, article signé le 31 août 1910 à Tegucigalpa. Y est publiée une série de pensées de personnalités politiques telles que Romulo E. Durón, recteur de l'université, ou encore Esteban Guardiola et Froylan Turcios, mais aussi de directeurs et directrices d'écoles, toutes visant à exalter le patriotisme unioniste en utilisant parfois la figure de Morazán.

[1591] MORAZÁN, Miguel, *Libro primero de lectura. Enseñanza simultánea de escritura y lectura,* Tegucigalpa, 1949, 13^{e} ed. Chaque chapitre est illustré par un portrait du personnage en question ou une photographie. Il est précisé que la méthode de M. Morazán a déjà été testée avec succès dans plusieurs écoles du pays. Jusqu'alors inspecteur de l'instruction primaire dans les départements de Tegucigalpa et de El Paraìso, il est promu à la direction de cette institution. Voir les numéros des 1 février et 6 mars 1919 de *La Nación*, Tegucigalpa. M. Morazán fait partie du comité de rédaction de ce journal, organe du Parti National.

[1592] *Idem*, pp. 77-78, Lecciñn XLVIII, Francisco F".

l'éducation. Washington est également une figure enseignée, ce qui confirme l'influence étasunienne dans l'invention de la nation. Dans la presse, les traditions inventées sont d'ailleurs utilisées pour faire l'éloge du président Francisco Bertrand et justifier les relations étroites entretenues avec les États-Unis.[1593]

Les membres du parti national, comme ceux du parti libéral, considèrent les maîtres d'école comme les nouveaux soldats appelés à diffuser et défendre la civilisation. M. Morazán a rédigé un hymne en leur honneur, et il insiste sur l'objectif patriotique de l'Histoire et de la Géographie.[1594] Dans cette optique, le ministère de l'instruction publique ordonne aux instituteurs de donner des détails du gouvernement de Morazán et de sa mort, sans que des termes apologétiques ne soient employés. Il est toutefois expressément demandé à ce que les noms de Carrera, Ferrera et Malespín soient mis en relation, de même que ceux de Lindo, Castro et Vasconcelos.[1595] Cette élaboration tend de fait à renforcer une vision bipolarisée de la société. Dans une série d'articles de presse écrite par R.-H. Valle en 1915 et publiée sous le titre de *Recueil d'anecdotes de mon grand-père*, nous trouvons également une vive critique du monument du héros. L'auteur considère en effet que le personnage historique doit être glorifié avant tout pour sa « modestie républicaine ».[1596] R.-H. Valle fait référence à J. Stephens pour affirmer que Morazán n'avait pas l'habitude de se pavaner en uniforme militaire et il cherche à en faire une figure populaire portant des habits simples et montant une mule plutôt qu'un cheval. La multiplication des statues inaugurées est dénoncée, ce qui confirme la remise en question de l'histoire monumentale. Contrairement à M. Morazán toutefois, R.-H. Valle ne veut pas rendre hommage à M.-A. Soto qu'il qualifie de despote, et dénigre également le libéral A. Zuñiga qui cherche avant tout à se distinguer pour son éloquence. Ainsi, malgré la volonté affichée de rechercher un consensus, les divisions partisanes sont exprimées à travers le héros national.[1597]

[1593] Voir : *La Nación*, Tegucigalpa, 13 mai 1919; et *La Nación*, Tegucigalpa, 25 mai 1919, "Conferencia dictada por el Doctor Don Juan Carlos Serrano, 19 de marzo en el teatro Variedades". En 1919, une série de dix timbres-poste représentant la statue de Morazán de Tegucigalpa avait été émise (UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…, op. cit.,* p. LIII). Voir la photographie du timbre en Annexe (p. 531).

[1594] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 28 octobre 1922 ; et *Anales de la sociedad de Geografía e Historia de Guatemala,* année III, t. III, décembre 1926.

[1595] *La enseñanza primaria*, Tegucigalpa, janvier 1914. Cette revue mensuelle est l'organe de la direction générale de l'instruction primaire. Les classes d'Histoire sont données trois fois par semaine. Les leçons à l'air libre et les promenades scolaires sont considérées comme des outils pédagogiques modernes à utiliser pour mettre en relation l'héroïsme et la beauté comme l'exprime Leopoldo Lugones.

[1596] VALLE, Rafael Heliodoro, *Anecdotario de mi abuelo*, Tegucigalpa, Litografía López, 2003, p. 67. Les articles ont été publiés sous le pseudonyme de Luis G. Nuila. Il dédie l'ouvrage à son grand-père et insiste sur ses liens de parenté avec J.-T. Reyes, figure célébrée tout au long de l'œuvre. Les anecdotes concernant les *Coquimbos* mettent en avant leurs manigances politiques pour reconstruire l'union, y compris en négociant avec R. Carrera.

[1597] L'unioniste F. Salgado quant à lui accepte de célébrer M.-A. Soto pour sa participation au culte héroïque :

De manière générale, nous pouvons dégager une certaine démocratisation de l'écriture de l'Histoire et le développement de la dimension collective de l'héroïcité. E. Payne considère que la « version sociale-démocrate » est la seule rupture théorique qui ait eu lieu en Amérique Centrale au début du XX^{ème} siècle pour expliquer le processus historique.[1598] L'abstraction des monuments, envisagée depuis la fin du XIX^{ème} siècle au moyen d'allégories notamment, est alors privilégiée. Un obélisque est inauguré le 15 septembre 1921 à Comayagüela au Honduras pour célébrer les « martyrs de la liberté et de l'union centraméricaine », ce qui permet de contourner les polémiques partisanes, chacun pouvant se référer à la personne de son choix dans cet ensemble commun.[1599] Sans doute cette évolution est-elle à inscrire dans une échelle internationale avec la création de la tombe du soldat inconnu à Paris à la fin de la première guerre mondiale. En 1921, des commémorations ont d'ailleurs été organisées autour de cette tombe et le représentant guatémaltèque y a prononcé un discours faisant du soldat inconnu le « sauveur de la civilisation latine ».[1600]

Même si le mouvement unioniste s'est attaqué aux modèles héroïques élaborés par les gouvernements antérieurs, l'écriture des biographies des grands hommes reste la manière privilégiée d'étudier le passé. L'actualisation du récit historique n'empêche pas une certaine continuité avec la narration libérale du XIX^{ème} siècle.[1601] Les références au travail de L. Montúfar sont récurrentes même si son nom est de moins en moins cité, vraisemblablement pour ne pas insister sur la perspective partisane.[1602] Au Honduras, c'est avant tout le travail de A. Contreras qui est exalté parce que c'est un des premiers honduriens à avoir érigé Morazán en demi-dieu de la patrie.[1603] La circulation de l'Histoire patriotique à travers l'Amérique

---

SALGADO, Félix, *Compendio de Historia de Honduras,* Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 1927.

[1598] PAYNE IGLESIAS, Elizet, « La historia oficial. Orígenes de la historiografía liberal Centroamericana (1832-1960) », *Primer congreso centroamericano de Historia*, Tegucigalpa, 1994.

[1599] Voir : *El Excelsior*, Tegucigalpa, 19 septembre 1921; et *La Patria*, Guatemala 3 novembre 1921.

[1600] Les étudiants centraméricains, quant à eux, ont rendu hommage au « génie latin » face à l'Arc de triomphe où est inscrit le nom de Miranda, héros de l'indépendance vénézuélienne (*La Tribuna*, Managua, 17 septembre 1921). Les 50 ans de la statue de la liberté de New York sont également célébrés (*El liberal progresista*, Guatemala, 28 octobre 1936).

[1601] Voir par exemple : *Diario de Centro América*, Guatemala, 10 janvier 1906, "Libro de apuntaciones de hombres célebres". F. Gavidia autant que A. Batres insistent sur les qualités personnelles des grands hommes afin de les donner en exemple au peuple (*Próceres*, San Salvador, 1921).

[1602] La compilation des articles de 1892 est à nouveau éditée au Salvador : MONTÚFAR, Lorenzo, *El General Francisco Morazán; artículos publicados en 1892 y 1893 con motivo de la conmemoración del primer centenario de aquel héroe*, San Salvador, Tipografía del Diario Latino, 1921. Au Guatemala, État où il est né, L. Montúfar fait l'objet d'une relative héroïsation : son nom a par exemple été donné à une école de la capitale et un monument en son honneur est envisagé. Voir : *El Guatemalteco*, Guatemala, 29 janvier 1921 ; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 4 avril 1924.

[1603] Une société étudiante a par exemple choisi de prendre son nom (*El Cronista*, Tegucigalpa, 3 octobre 1913). En 1926 a été mis en place un « prix Álvaro Contreras » et son œuvre est publiée par le gouvernement pour la distribuer gratuitement aux établissements scolaires du pays (*Anales de los archivos nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, num. 8, année 4, août 1970).

Centrale est manifeste bien que les particularités locales soient désormais ouvertement exposées. Malgré la large diffusion de la mémoire héroïque durant les années 1920, en particulier grâce au réseau unioniste, plusieurs erreurs historiques sont publiées qui révèlent la force des traditions inventées. S. Mendieta par exemple se trompe en affirmant que c'est le Guatemala qui a décrété la réalisation d'une épée en or pour l'offrir à A. Pinto. Des commentaires accompagnant l'écrit de José Marìa Cáceres, salvadorien ayant personnellement connu Morazán, soulignent que la date de naissance mentionnée n'est pas la bonne mais ne relèvent pas l'affirmation selon laquelle son grand-père s'était marié à une salvadorienne.[1604]

III. 1. B. b. Réorganisation des panthéons

Au Salvador, le panthéon national est réorganisé depuis la célébration du centenaire du « premier cri d'indépendance » le 5 novembre 1911 pour lequel le gouvernement a décrété des festivités d'envergure centraméricaine. Aussi bien Alberto Mencos, représentant du Guatemala, que Rómulo E. Durón, représentant du Honduras, ont fait référence à Morazán dans leurs discours : bien que la figure héroïque ne soit liée à l'événement historique que par la rhétorique, elle a l'avantage d'avoir été institutionnalisée comme outil diplomatique.[1605] Cela permet aux délégués de célébrer le rôle du Salvador dans la région en soulignant l'identification de Morazán à ce peuple, tout en mettant l'accent sur la dimension centraméricaine du processus historique. L'appellation « Washington du centre » fait des salvadoriens un « peuple viril » même si on érige le héros en représentant d'un « pur lignage latino-américain », conciliant ainsi le modèle étasunien et le discours hispano-américaniste.

Le gouvernement salvadorien décrète pour l'occasion la rénovation et l'embellissement des jardins de la capitale, y compris la place « Morazán ». Les trottoirs ont été reconstruits et les grilles enlevées de manière à ce que le public puisse y accéder librement et ainsi « populariser » l'espace.[1606] Le parc « Arce » est vu comme minuscule face à la place « Morazán » située devant le théâtre national et que « toute la ville salue quotidiennement ». Ce lieu a continué de jouer un rôle dans l'organisation des rituels civiques, mais c'est dans le parc « Dueñas » qu'a été placé le monument aux *Próceres.* Cette construction est surplombée

[1604] Voir : *Revista militar*, Guatemala, vol. II, 3e époque, num. 7, mai 1925. À l'échelle du continent, il y a même des erreurs concernant la date de la mort de Morazán (on mentionne 1841). Voir l'article tiré du journal *La Prensa* de Buenos Aires reproduit dans : *La Tribuna*, Tegucigalpa, 23 novembre 1927.

[1605] *Centenario de la insurrección 5 de noviembre de 1811,* San Salvador, Tipografía La Unión, 1911. Il s'agit d'une compilation des textes présentés dans la Faculté de Droit de l'Université Nationale du Salvador.

[1606] Voir : *Boletín del Ministerio de Relaciones exteriores*, San Salvador, novembre 1911, "Fiestas conmemorativas del centenario del primer grito de la independencia"; et URRUCIA FLAMENCO, Carlos, *La ciudad de San Salvador*, Imprenta Nacional, San Salvador, 1924.

par un ange portant des couronnes de lauriers, à l'image de celle inaugurée au Mexique pour le centenaire des premiers mouvements indépendantistes en 1910. Les grands hommes de l'indépendance salvadorienne comme J.-M. Delgado, J.-M. Rodríguez et N. Aguilar sont représentés sur le piédestal, conciliant ainsi le collectif et l'individuel. Le fait d'ériger ce monument dans un lieu portant le nom d'un représentant du parti conservateur montre l'intention de dépasser les divisions partisanes. La place rebaptisée depuis « Liberté » est devenue un des lieux privilégiés pour les rassemblements civiques étant donné qu'elle se trouve en plein cœur de la capitale, face à la cathédrale. Notons que dans le cas du Mexique, seul Benito Juárez émergeait de l'ensemble des grands hommes pour effectuer un transfert de sacralité direct sur le dictateur Porfirio Díaz.[1607] L'origine ecclésiastique de la majorité des héros célébrés révèle le poids du catholicisme dans l'imaginaire collectif mexicain et met l'accent sur les liens entre les champs religieux et politique.[1608] C'est aussi le cas pour le Salvador car la plupart des *próceres* sont également des hommes du clergé.

Cette célébration a été l'occasion pour les historiens d'insister sur les mythes identitaires salvadoriens. La *Revista Próceres*, le recueil commémoratif et la production historiographique des années suivantes fondent le canon « libéral-nationaliste » qui met en relation les mouvements de 1811 avec le processus indépendantiste postérieur en actualisant le récit positiviste.[1609] Le travail de R. Reyes a pourtant bénéficié d'une large diffusion et compte trois éditions en 1920, en plus d'une version utilisée dans les écoles.[1610] Malgré l'étroite relation entretenue par *El Ateneo* avec le gouvernement salvadorien, certains de ses membres n'ont pas hésité à reprendre les critiques exprimées par l'unioniste A. Masferrer envers l'histoire officielle écrite par F. Gavidia et David J. Guzmán, entre autres.[1611] *El Ateneo* participe toutefois à la célébration du 5 novembre et organise un concours littéraire pour « exalter le souvenir de tous les *próceres* de cet événement ». Parmi les travaux récompensés, Morazán est souvent mentionné mais il est inscrit dans un ensemble collectif, ce qui affaiblit

[1607] BERTRAND, Michel, « Commémoration et histoire : les célébrations du premier centenaire de l'indépendance à Mexico » in *Caravalle*, Toulouse, num. 94, 2010, pp. 13-31.
[1608] FOULARD, Camille, « Cuando la nación reviste a los héroes católicos de la Independencia. El desarrollo del discurso cívico durante los festejos de 1910 en México », communication donnée au Colloque International *La Fabrique des Héros en Amérique Latine*, *XIX-XX*^{ème} *siècles*, Université du Costa Rica, août 2014.
[1609] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces..., op. cit.,* pp. 108-109.
[1610] REYES, Rafael, *Nociones de Historia de El Salvador*, imprenta Rafael Reyes, San Salvador, 1920, 3e édition. En 1923, une nouvelle édition de sa biographie de Morazán est à nouveau publiée, à l'initiative de Arturo Reyes, fils de l'auteur.
[1611] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces..., op. cit.*, pp. 115-118. C.-G. López souligne qu'une polémique a été générée autour de la date choisie pour célébrer l'indépendance car certains comme Jorge Lardé souhaitent individualiser l'Histoire du Salvador par rapport aux voisins. Notons que les poèmes de F. Gavidia en hommage à Morazán sont pourtant diffusés dans toute la région y compris au Costa Rica. Voir : *Paginas Ilustradas*, San José, v. 8 (271), p.1, février 1911.

son statut tutélaire même s'il conserve officiellement sa place dans le panthéon.[1612] De plus, les salvadoriens cherchent alors à revendiquer la figure de M.-J. Arce, ce qui complexifie la narration héroïque étant donné son opposition à Morazán.[1613]

Cette valorisation du collectif correspond à la reconnaissance de la part du gouvernement du patriotisme des couches populaires.[1614] En 1911, le journal *Vox Populi* publie de nombreux articles en faveur de la reconstruction de l'union centraméricaine, dont certains sont écrits par des ouvriers pour ériger le quotidien en intermédiaire entre le peuple et les élites.[1615] Tout en maniant les références historiographiques traditionnelles, ce journal appelle à la participation des citoyens dans la construction de la nation, face à « l'inactivité » du gouvernement et met l'accent sur le congrès ouvrier centraméricain qui a lieu la même année.[1616] On y retrouve la contradiction entre l'exaltation d'un héros guerrier et la revendication d'une nouvelle tendance pacifique.[1617] Cependant, dans ce même journal, des voix « libertaires » s'élèvent contre l'imposition d'un idéal par la force et contestent vivement le modèle héroïque jusqu'alors prédominant : « Et Morazán un Dieu, oh non, mon esprit jamais ne s'incline devant l'homme qui tue. Pas devant le maître qui grave sa doctrine dans l'âme du disciple à force de coups ».[1618] L'auteur considère qu'il faut diffuser la mémoire de cette figure non pas pour imiter son exemple mais pour la ridiculiser. C'est non seulement le caractère militaire de Morazán qui est dénoncé mais aussi son identification avec un parti politique en particulier. Si des doutes avaient déjà été exprimés concernant la pertinence de rendre culte à un caudillo hondurien, certains n'hésitent désormais plus à le ranger dans la catégorie des anti-héros.

Bien que ce soit toujours l'État qui soit l'organisateur principal des rituels civiques, les

---

[1612] L'appel à participation est signé par le hondurien Salvador Turcios, secrétaire de l'institution : *5 de noviembre*, Imprenta Nacional, San Salvador, 1913. En 1910, M. Alvarado avait publié un ouvrage sur les grands hommes centraméricains dans lequel un chapitre était consacré à Morazán : ALVARADO, Miguel T., *Pro-Patria, pequeñas biografías,* Cojutepeque, El Salvador, Imprenta Centro America, 1910. Une annonce de cet ouvrage avait été publiée dans : *Vox Populi*, San Salvador, 8 février 1912.

[1613] *Revista Próceres*, San Salvador, 1911, essai de Victor Jerez. Voir aussi l'ouvrage du directeur de l'Académie d'Histoire : CASTRO RAMÍREZ, Manuel, *Pro-Patria*, San Salvador, Imprenta Cuscatlania, 1925; et GARCÍA, Miguel Angel, *Diccionario histórico-enciclopédico de la República de El Salvador,* San Salvador, Tipografia la Luz, 1927.

[1614] C'est le cas dans le discours prononcé par le président Araujo devant l'assemblée nationale en 1912. Voir : LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…*, *op. cit.,* p. 108.

[1615] *Vox Populi*, San Salvador, 15 octobre 1911, "La voz de un obrero: a unirnos". Une rubrique intitulée « Pour l'union » est instaurée avec la participation d'unionistes comme S.-R. Merlos : *Vox Populi*, San Salvador, 14 novembre 1911.

[1616] Voir les numéros des 25 mai et 20 août 1912 de *Vox Populi*, San Salvador. De nombreux articles prônent l'éducation populaire comme le meilleur outil unioniste. Voir par exemple : *Vox Populi*, San Salvador, 28 décembre 1911, "Por la uniñn" et "Por la educaciñn popular".

[1617] *Vox Populi*, San Salvador, 26 octobre 1911, "Por la uniñn".

[1618] Voir les numéros du 22 et 29 juin 1912 de *Vox Populi*, San Salvador, article intitulé "El porvenir de Centroamérica".

artisans et ouvriers ont été particulièrement impliqués dans la célébration de G. Barrios comme héros national salvadorien en 1910.[1619] L'historiographie libérale avait déjà commencé à exalter le symbole unioniste et les historiens salvadoriens se sont chargés de populariser sa figure. La difficulté soulevée autour de l'héroïsation de Morazán réside avant tout dans le fait de ne pas être né en territoire salvadorien, contrairement à G. Barrios. Le nouveau culte ne met fin ni au jeu d'échelle identitaire ni à la diffusion du modèle du soldat-citoyen. De fait, les écoliers sont désormais systématiquement associés aux festivités nationales aux côtés des militaires.[1620] Morazán continue néanmoins d'être identifié à cet État et un effort de diffusion de la mémoire héroïque est développé : l'hymne qui avait été rédigé en son honneur au XIX^{ème} siècle circule dans les écoles publiques.[1621] Des revues spécialement destinées aux enseignants fournissent des références bibliographiques parmi lesquelles se trouvent l'œuvre de R. Reyes et la compilation poétique de Alfonso Espino qui met en avant le héros centraméricain.[1622]

Au Guatemala, un coup d'État militaire au mois de décembre 1921 met fin au gouvernement de C. Herrera et le général José María Orellana qui prend alors le pouvoir assure d'abord de ses intentions unionistes. Probablement pour éviter des conflits diplomatiques avec les voisins, le gouvernement militaire n'hésite pas à baptiser une école de la capitale du nom de Morazán en 1923, ce qu'il justifie comme un signe de reconnaissance envers le Honduras où une école a pris le nom de guatémaltèque Pedro Nufio, également déclaré *Benemérito* de l'Instruction Publique hondurienne.[1623] C'est en héros national hondurien que Morazán est officiellement célébré au Guatemala même s'il incarne également les liens culturels entre les États centraméricains. Considérant que la figure est désormais acceptée dans l'opinion publique, un décret est émis par le général Lázaro Chacón en 1927 pour inaugurer lors du 15 septembre de l'année suivante une statue en bronze en son honneur

[1619] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…, op. cit.*, p. 120. C'est à l'initiative d'un artisan qu'une statue équestre de G. Barrios a été inaugurée le 29 août 1910. L'armée revendique également le héros : *Revista Militar*, San Salvador, 1 octobre 1910.

[1620] *Idem*, pp. 136-139. Voir aussi : *Revista Militar*, août-septembre 1911, "Gran parada militar" ; et *Revista Militar*, San Salvador, 5 novembre 1911.

[1621] *Diario del Salvador*, San Salvador, 12 juillet 1921. La description de la statue de Morazán de San Salvador faite par R. Reyes est aussi reproduite dans : *Repertorio del Diario del Salvador*, vol. 17, num. 105, 15 juin 1910 ; et *Ateneo del Salvador*, San Salvador, 1918.

[1622] *Revista de Enseñanza*, San Salvador, janvier-décembre 1920, "Educaciñn cìvica". Les poèmes de A. Espino sont publiés en 1919 par l'imprimerie nationale avec un prologue signé par l'historien officiel, F. Gavidia. Cette compilation rassemble tous les cultes héroïques alors en cours d'élaboration ou de redéfinition en particulier aux ouvriers salvadoriens, aux « héros du 5 novembre », aux caudillos indigènes et à l'Espagne en tant que Mère-Patrie : ESPINO, Alfonso, *Mármoles y bronces*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1919.

[1623] L'importance accordée à la toponymie semble être réelle, car le directeur de l'école « Morazán » avait auparavant exercé ses fonctions dans celles portant le nom de Vasconcelos et de Montúfar : *El Guatemalteco*, Guatemala, 23 février 1923.

dans le parc « Morazán ». M. Estrada avait donné son propre nom à ce parc, ce qui avait été annulé en 1920, sous le gouvernement unioniste de C. Herrera. Aucune référence explicite n'est faite concernant le décret de 1892 pour éviter une reprise de la polémique, et on souligne le rôle joué par le panaméricaniste V. Rodríguez Beteta, représentant de la Société de Géographie et d'Histoire, aux côtés du député libéral Manuel I. Arriola.[1624]

La dimension régionale du discours politique ne disparaît pas et les quotidiens guatémaltèques continuent de publier sporadiquement des articles autour de Morazán.[1625] Ce discours est toutefois subordonné à l'influence étasunienne ; J.-M. Orellana avait participé au gouvernement de M. Estrada, et il ratifia rapidement les engagements signés avec la *United Fruit Compagny*. La célébration officielle du « jour du panaméricanisme », ou « jour des Amériques », est instaurée le 14 avril en 1930. Cette date est choisie car c'est le jour de la création de l'Union des Républiques Américaines suite à la première conférence internationale américaine organisée aux États-Unis en 1890. Nous pouvons considérer que cette fête fait concurrence à la célébration du 12 octobre étendue dans les années 1920, reflétant la lutte d'hégémonie entre l'Espagne et les États-Unis en Amérique Latine.[1626] Le nationalisme officiel permet de mettre l'accent sur la petite patrie et le 30 juin est à nouveau déclaré fête nationale en 1922.[1627] Un débat a aussi lieu sur la pertinence de changer les paroles de l'hymne national. Officiellement, cette rénovation, encouragée par les militaires, est considérée non comme une négation des traditions inventées mais comme une actualisation de leur signification.[1628]

Le rapatriement des restes de M. Gálvez depuis le Mexique organisé en 1925 consolide l'inscription de sa figure dans le panthéon guatémaltèque. C'est V. Rodríguez Beteta qui signe la biographie du héros publiée par la municipalité de la capitale.[1629] Dans ce texte, Gálvez est opposé à Arce et à Morazán et les divisions entre libéraux sont soulignées. Pourtant, dans un autre écrit, V. Rodríguez se sert de la figure de Gálvez pour encenser la

[1624] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927. V. Rodríguez, avocat et diplomate guatémaltèque, a longtemps dirigé le *Diario de Centro América*.
[1625] *Diario de Centro América*, Guatemala, 11 novembre 1929, "—Através de un siglo de cartas de Morazán"; et *Revista de educación*, Guatemala, septembre 1934, année III, num. 2, "—Algunos datos biográficos de Morazán".
[1626] Le discours hispano-américaniste ne disparaît pourtant pas : la célébration du « drapeau de la race » est organisée jusqu'en 1934 (*Prensa Nueva*, Guatemala, 31 juillet 1934).
[1627] *Diario de Centro América*, Guatemala, 4 avril 1922.
[1628] Voir : *El Imparcial*, Guatemala, 17 juillet 1929, "Será revisada la letra del himno nacional. Un homenaje al poeta Palma por el profesor Agustìn Donis"; *Diario de Centro América*, Guatemala, 19 mars 1930, "No hay que cambiar el himno nacional", article de R. Arévalo Martìnez; *El Imparcial*, Guatemala, 11 janvier 1933, "Es modificable el himno nacional?"; *Diario de Centro América*, Guatemala, 14 janvier 1933, "La discusiñn del himno nacional es inoportuna"; et *Revista Militar*, Guatemala, "—Acertadamente se reforma nuestro himno (nacional) patrio", juin et juillet 1934.
[1629] *La glorificación del Dr Mariano Gálvez: repatriación de sus restos, homenaje de la municipalidad de Guatemala*, Guatemala, Sanchez y De Guise, 1925.

« lutte contre les indiens » du caudillo hondurien.[1630] L'image de Morazán change ainsi selon le but de l'auteur et malgré une certaine acceptation du symbole dans l'opinion publique, les ouvrages de l'historiographie traditionnelle opposée à son héroïsation sont à nouveau publiés au Guatemala.[1631] En 1935 a lieu le centenaire de la naissance de J.-R. Barrios et c'est l'occasion pour différentes sphères de la société guatémaltèque de le consacrer comme le héros tutélaire du panthéon national, chacune trouvant une manière de s'approprier la figure en insistant sur son aspect militaire, libéral, unioniste ou populaire selon le cas.[1632] Un consensus national est ainsi établi autour de ce culte héroïque, du moins parmi les groupes liés d'une façon ou d'une autre au gouvernement. Une « tour du réformateur », aussi appelée monument à la révolution libérale, est inaugurée, la forme d'une colonne allégorique étant choisie pour célébrer le moment fondateur du Guatemala.[1633]

Dans un manifeste adressé aux ouvriers centraméricains, il est question de la « patrie de Morazán et de Barrios ».[1634] Ce sont les deux figures envisagées dans une définition de la Grande Patrie intégrant les couches populaires du monde urbain. Le symbole centraméricain est placé aux côtés du héros national guatémaltèque de façon à favoriser la dimension mobilisatrice du culte. Face à ce panthéon avant tout libéral, la figure de Carrera est généralement dénigrée, mais ses « Mémoires » sont toutefois publiées par le gouvernement guatémaltèque en 1921.[1635] Le panthéon unioniste est adopté notamment dans le département de Quetzaltenango où plus de 330 habitants du chef-lieu signent un manifeste au mois d'octobre 1921 pour soutenir la « réalisation du rêve glorieux de Morazán, des Barrios, de

[1630] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927.
[1631] Voir : MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos de Francisco Morazán; apuntes para la historia de Centro-América*, Guatemala, Imprenta La República, 4e édition, 1906; et MONTÚFAR Y CORONADO, Manuel, *Memorias para la historia de la revolución de Centro América,* Guatemala, Tipografía Sánchez y De Guise, 1934.
[1632] Voir : *Revista de la escuela de arte y oficios*, Guatemala, num. 1, 3e époque, 1935 ; *Boletín sanitario de Guatemala*, janvier-juin 1935, année VI, num. 42 ; *Gaceta de los tribunales*, juillet 1935, numéro exceptionnel, —la glorificaciñn de Barrios"; *La Gaceta*, Guatemala, année XV, t. XIII num. 26, juillet 1935, —El partido liberal unificado ante la tumba de Barrios", article de V. Rodríguez ; *Revista Militar*, Guatemala, juin-juillet 1935, vol. XII, 5e époque, num. 6-7, article de Ramón A. Salázar. Des associations ouvrières ont aussi rendu hommage au poète Rafael Landívar : *Anales de la sociedad de geografía e historia de Guatemala,* année 8, num. 3, mars 1932, —Bicentenario del gran poeta guatemalteco Rafael Landívar", article de F. Fernández Hall.
[1633] Les statues équestres de M. García Granados et de J.-R. Barrios avaient aussi été reconstruites après avoir été endommagées par des tremblements de terre : *Revista Centroamérica*, Guatemala, janvier-juin 1919. Voir aussi les numéros du 12 novembre 1913 et du 30 juin 1922 de *Diario de Centro América*, Guatemala.
[1634] *El Excelsior*, Guatemala, 15 septembre 1921, —Al obrerismo centroamericano", manifeste signé par Ed. Aguirre Velásquez.
[1635] Il s'agit d'une compilation de données biographiques sélectionnées par le curé Ignacio Solìs (*La República*, Guatemala, 1 octobre 1906). En 1921, le ministère de l'instruction publique ordonne de rassembler ces informations à la demande de la fille de I. Solis qui en possède la propriété intellectuelle (*El Guatemalteco*, Guatemala, 5 septembre 1921). Une annonce publicitaire de cet ouvrage est diffusée dans : *La Patria*, Guatemala, 27 octobre 1921.

Jerez et de Cabañas ».[1636] Ce sont les traditions locales qui sont renforcées : en 1924 une souscription est organisée pour ériger un monument en l'honneur de Morazán et c'est un buste du héros qui est finalement inauguré en 1928 avec les fonds réunis. La municipalité a aussi acheté plusieurs exemplaires de l'ouvrage *La Morazánida* de J. Rodas, ce qui ne l'empêche pas de participer en même temps à la consolidation de l'imaginaire national en projetant de construire un monument à Tecún Umán et un autre à J.-R. Barrios.[1637]

L'institutionnalisation du culte de Morazán comme héros national hondurien se consolide dès le début du XX^{ème} siècle : en 1905 des mesures sont prises pour rénover le parc portant son nom de manière à ce que la commémoration du 15 septembre puisse se dérouler dans les meilleures conditions possibles.[1638] Si l'État est toujours qualifié de berceau du héros, Tegucigalpa est désignée comme la « ville héroïque par excellence ».[1639] De sorte qu'en 1921, l'identification de Morazán à l'ensemble du peuple hondurien en fait le cœur unioniste de la région.[1640] Des légendes sont diffusées pour démontrer l'appropriation de la mémoire héroïque parmi la population. On raconte par exemple qu'au Costa Rica, un serviteur a caché une boîte d'acajou contenant l'argent de Morazán dans une grotte « pleine de chauves-souris qui s'illumine la nuit de Noël quand sonne le dernier coup de minuit à l'église de Tres Ríos ».[1641] La mise en relation du héros avec une fête catholique a pour but de mettre l'accent sur la religiosité populaire développée autour du héros.

Le panthéon centraméricain qui circule à l'échelle de la région est actualisé. Les héros de la guerre contre les flibustiers sont globalement célébrés dans tous les États, d'autant plus qu'il s'agit d'un ensemble héroïque destiné à mettre en valeur l'effort commun, presque anonyme. Toutefois, le nom du costaricien J.-R. Mora se détache de cet ensemble pour insister sur l'inclusion du Costa Rica dans l'identité régionale.[1642] Le hondurien A.-C. Coello, également acteur du culte de Morazán, rend hommage à J.-R. Mora en tant que symbole anti-

[1636] *La Patria*, Guatemala, 19 octobre 1921. Voir aussi : *El Unionista*, Guatemala, 24 octobre 1921, "El pueblo de Quetzaltenango jamás será traidor al ideal de uniñn centroamericana", et *La Patria*, Guatemala, 20 octobre 1921, "Quetzaltenango y el ideal unionista". Le parti libéral fédéraliste de la ville avait aussi proposé de placer un portrait de Morazán sur la Tour d'Amérique Centrale inaugurée à Sololá, sur les bords du lac Atitlán, en 1916.
[1637] APARICIO MERIDA, M., *Historia de los Altos…, op. cit.*
[1638] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 28 août 1905. De nouveaux bancs sont notamment prévus.
[1639] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 28 septembre 1921. La réception des plis de l'acte d'indépendance est célébrée comme un événement historique, ce qui tend à individualiser le mythe fondateur.
[1640] *El Excelsior*, Tegucigalpa, 12 novembre 1921, "El Centroamericanismo del Estado de Honduras". Il s'agit d'un article tiré du journal guatémaltèque *Diario de Centro América.*
[1641] *Anales de los archivos nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, 2 époque, t. 1, num. 1, août-décembre 1990, article de Leonardo Montalbán intitulé "El tesoro del general Morazán" tiré de la revue *Ariel* de 1925.
[1642] *Diario de Centro América*, Guatemala, 9 juillet 1914. L'hymne aux héros de 1856 écrit par A. C. Coello y est reproduit. S. Mendieta affirme d'ailleurs que J.-R. Mora a été un des costariciens qui ont appelé Morazán à revenir de son exil pour renverser le gouvernement de Carrillo (IHNCA : D38G4 2466-05, folleto 27).

impérialiste notamment dans un manifeste adressé aux ouvriers en 1913.[1643] Il en va de même de la figure de J. Santamaría, bien que dans une moindre mesure.[1644] La mémoire héroïque de J.-R. Barrios est également acceptée en l'inscrivant dans la continuité de Morazán. Y compris au Salvador, l'expression « des Barrios » continue d'être utilisée pour intégrer le caudillo guatémaltèque dans le panthéon unioniste.[1645] L'ouvrage du salvadorien Rafael Meza en faveur de la campagne de 1885 a participé à cette élaboration.[1646] Les grands hommes salvadoriens du processus indépendantiste tels que J.-M. Delgado jouissent également d'une renommée centraméricaine.[1647] La principale polémique autour de ce panthéon tourne autour de la célébration de Arce qui est exalté par les salvadoriens pour valoriser les traditions locales et dénigré par les honduriens qui insistent sur son opposition à Morazán.[1648] Pour le Nicaragua, c'est la figure du *coquimbo* M. Jerez qui est régulièrement mentionnée même si la statue en son honneur offerte par le gouvernement hondurien en 1880 et érigée à León, a été détruite en 1912 par des soldats au son d'une fanfare militaire. Les unionistes nicaraguayens attribuent la responsabilité de cet « acte de barbarie » aux conservateurs et séparatistes.[1649]

Les caudillos indigènes font également partie du panthéon régional quand ils sont cités ensemble à l'occasion du 15 septembre.[1650] Ils servent aussi à incarner chaque État-nation séparément et certains leur accordent même un statut tutélaire, en particulier Tecún Umán au Guatemala. E. Mendonça indique que la récupération d'un passé indigène précolombien dans le récit patriotique a été soutenue par l'Académie de Géographie et d'Histoire créée en 1923

[1643] DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cìvicos, memoria…, op. cit.,* p. 262 et p. 275. Le discours anti-impérialiste développé autour de J.-R. Mora est repris par la société *El Ateneo* du Costa Rica. V.-H. Acuña souligne que l'usage officiel du héros tend à dissocier les flibustiers du gouvernement étasunien (ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Costa Rica: la fabricaciñn de Juan Rafael Mora… », *op. cit.).* Un timbre-poste à l'effigie de J.-R. Mora est d'ailleurs créé pour le centenaire de l'indépendance : *Diario del comercio*, San José, 9 septembre 1921.

[1644] D. Díaz indique que ce n'est qu'à partir de 1915 que le culte héroïque de Santamarìa acquiert une certaine continuité. À l'occasion du centenaire de sa naissance en 1931 à Alajuela, le discours anti-impérialiste associé au héros est inscrit dans une vision plus conservatrice en insistant sur la comparaison avec le processus indépendantiste du début du XIX^{ème} siècle. Voir : DÍAZ ARIAS, David, « Héroes, dioses y credos… », *op. cit.*

[1645] Voir : *Vox Populi*, San Salvador, 31 octobre 1911, "Por la uniñn" et "Sobre las anécdotas históricas del general Justo Rufino Barrios"; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 22 septembre 1920, "Discurso pronunciado por don Coronado García en nombre y representación del poder ejecutivo en el salón del cabildo municipal de esta ciudad, 15 de septiembre de 1920". Suite à l'échec de l'union, le statut de héros accordé à J.-R. Barrios est remis en question dans les livres historiques salvadoriens au nom du pacifisme : GÓMEZ, Feliciano, *Filosofía de la historia*, 1923, ex libris. Le prologue est signé par Alfonso Espino.

[1646] MEZA, Rafael, *Campaña nacional de 1885*, San Salvador, Tipografía La Unión, mars 1911. R. Reyes, qui avait pourtant été opposé au projet de J.-R. Barrios, se dit favorable à cet ouvrage. Plusieurs articles signés par R. Meza prônant l'union centraméricaine contre la Doctrine Monroe sont publiés dans le journal *Vox Populi* de San Salvador, voir par exemple les numéros des 3, 5, 8, 10 et 12 octobre 1911.

[1647] Les dix ans d'existence de la société « José Matías Delgado », une des principales associations ouvrières de Santa Ana, sont célébrés dans : *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 juin 1921. Voir aussi : *Diario del comercio*, San José, 4 octobre 1921.

[1648] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927.

[1649] *Vox Populi*, San Salvador, 6 août 1912.

[1650] Voir par exemple le poème écrit par Carlos Varahona Villaseñor à Liverpool qui célèbre Urraca, Nicarao et Lempira : *Diario del Salvador*, San Salvador, 26 septembre 1921.

et qu'elle a été diffusée dans les manuels scolaires.[1651] Au Salvador également, des intellectuels tels que Lardé exaltent Atlacatl comme un symbole de la défense de l'intégrité territoriale.[1652] Si certains associent les caciques aux héros postérieurs à l'indépendance, une certaine compétition entre les figures peut être observée notamment au Honduras. En 1931, la monnaie du pays prend alors le nom de Lempira.[1653] D'ailleurs, dans l'hymne national hondurien écrit par A.-C. Coello et officialisé en 1915, seule la figure de Lempira est mentionnée, et non celle de Morazán. De manière générale, la revendication des caudillos indigènes s'inscrit dans une redéfinition ethnique de la nation pour mieux populariser l'identité nationale.[1654] D. Euraque précise que le discours autour du métissage en lien avec l'archéologie nord-américaine et la perspective indigéniste mexicaine, a consolidé la « mayanisation » officielle au Honduras à partir des années 1920.[1655]

Le renouvellement du discours patriotique doit sans doute beaucoup à la révolution mexicaine, d'autant plus que des unionistes tels que V. Sáenz ont résidé pendant longtemps dans cet État.[1656] A. Lempérière explique que la Révolution a officialisé un changement de sensibilité historique en mettant l'accent sur le caractère anthropologique de la nation. Elle considère que la nécessité de réviser l'Histoire en s'intéressant aux causes sociologiques ayant permis l'action des grands hommes était ressentie autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du courant positiviste.[1657] La figure de Cuauhtémoc, dernier empereur aztèque, a ainsi été

[1651] MENDONÇA, Émilie, « Un desafio liberal…», *op. cit*. Voir par exemple le discours officiel de A. Batres : *La Patria*, Guatemala, 12 septembre 1921. Ce n'est que dans les années 1960 que Tecún Umán est officiellement érigé en héros national aux côtés de Pedro de Alvarado pour soutenir le discours de la ladinisation (TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, estado y naciñn…, op. cit.*, pp. 69-70).

[1652] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « Identidad nacional, historia e invención de tradiciones en El Salvador en la década de 1920 », in *Revista de Historia*, San José, num. 45, 2002, pp. 35-71. Voir aussi le discours de J.-R. Uriarte prononcé devant la statue de Atlacatl : *Anales de la Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala,* année VIII, t. VIII, juin 1932 ; et URIARTE, Juan Ramón, *Cuzcatlanología*, Imprenta Cuscatlania, San Salvador, 1926.

[1653] S. Turcios notamment écrit un poème en l'honneur de Lempira, dédié à R.-E. Durón : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras,* Tegucigalpa, t. VI, num. 12, mai 1928. Des associations politiques portent son nom, y compris en dehors de la capitale, comme dans le département de Gracias (*El Heraldo*, Tegucigalpa, 5 avril 1902).

[1654] DÍAZ ARIAS, David, « La Invenciñn de las naciones… », *op. cit.,* pp. 19-20. Les mouvements ouvriers et artisans étaient toutefois imprégnés d'un racisme envers les populations indigènes et noires.

[1655] EURAQUE, Darío, « Antropólogos, arqueólogos, imperialismo y la mayanización de Honduras: 1890-1940 », *Revista de Historia*, San José, num. 45, janvier-juin 2002, pp. 73-104. Voir aussi : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 86.

[1656] Il a tissé des liens avec le gouvernement mexicain qu'il décrit « prêt à aider comme un grand frère affectueux et désintéressé » (—Con los presidente Obregñn, Herrera, Lñpez Gutiérrez con José Vasconcelos, Félix F. Palavicini, Plutarco Elìas Calles, con diplomáticos, estadistas y letrados", 6 octobre 1921 in SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán…*, *op. cit.*)

[1657] LEMPÉRIÈRE, Annick, « Los dos centenarios de la independencia mexicana (1910-1921): de la historia patria a la antropología cultural », in *Historia Mexicana*, num. 178, 1995, pp. 317-352. La célébration de 1921 n'a pas pu être minutieusement préparée à cause de l'inexpérience du nouveau gouvernement mais la volonté d'organiser un culte en tout point opposé à celui de 1910 sous le régime de Porfirio Dìaz est mise en relief.

réinventée par les révolutionnaires.[1658] La réorganisation du culte civique est traduite en images par les muralistes mexicains et l'un d'entre eux, Fernando Leal, a réalisé en 1931 un portrait de Morazán en uniforme militaire, prêt à dégainer l'épée, où apparaissent derrière lui des visages aux traits indigènes et métis.[1659] Si ce mural n'est pas mis en avant en Amérique Centrale, c'est probablement parce que l'héroïsation de Morazán a avant tout servi à rappeler les racines occidentales de l'identité.

La réorganisation des panthéons au début du XX^{ème} siècle en Amérique Centrale illustre la volonté des élites d'insister sur les éléments culturels pour faciliter l'appropriation du nationalisme parmi les classes populaires. La diffusion de la culture de masse a eu un impact non négligeable sur les figures admirées par l'ensemble de la population. Les enfants semblent désormais plus facilement s'identifier à des héros fictifs qu'historiques. En 1932, un maître d'école costaricien se lamente ainsi :

> *Aujourd'hui s'il était possible de réaliser une enquête dans les écoles, principalement les élémentaires, on arriverait à une conclusion impressionnante. En demandant à des milliers d'enfants quel est leur héros préféré, ils citeraient probablement et nous parleraient avec plus d'envie du clown Chaplin, du très vulgaire Gibson, du dandy Valentino ou de quelques-unes de ces stars qui ne correspondent en rien au concept de femme distinguée, au lieu d'un Lincoln, un Shakespeare…*[1660]

I. Molina considère que l'alphabétisation au Costa Rica est un processus qui s'est déroulé plus tôt et de manière plus efficace que dans le reste de la région, ce qui explique la rapide expansion de la culture de masse dès le début du XX^{ème} siècle. L'expérience scolaire était toutefois de courte durée pour la plupart des habitants et l'appropriation des valeurs passait avant tout par la famille, la communauté et l'église. Cet historien relève la contradiction du processus de politisation des maîtresses d'école qui étaient en même temps des « agents féminins de la civilisation libérale » aussi viriles que les hommes.[1661]

L'accent mis sur l'aspect culturel et la prédominance des femmes dans le corps enseignant génèrent chez certains une peur de la « dévirilisation », comprise comme une « dégénérescence des énergies mâles ». Cette peur est présente en Europe dès les années 1870 car on considère que c'est un danger pour les nations. La boucherie de la première guerre mondiale remet ensuite en cause le lien entre la virilité et le champ militaire en donnant à voir

---

[1658] PAKKASVIRTA, Jussi, *¿Un continente? ¿Una naciñn? …, op. cit.,* p. 85.
[1659] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VIII, num. 5-6, 1944. Voir la peinture en Annexe p. 523.
[1660] Cité dans : MOLINA JIMÉNEZ, Iván et PALMER, Steven, *Educando a Costa Rica…, op. cit.,* p. 47 (~~H~~Hoy, si fuera posible levantar una encuesta en las escuelas, principalmente en las elementales, se llegaría a una conclusión impresionante. Preguntando a miles de niños cual es su héroe predilecto, citarían probablemente y nos hablarían con más gusto del gracejo Chaplin, del vulgarísimo Gibson, del dandy Valentino o de alguna de esas estrellas que no corresponden al concepto de mujer distinguida, en vez de un Lincoln, un Shakespeare…").
[1661] *Idem*, pp. 93-94 et p. 125.

la vulnérabilité masculine.[1662] Une réflexion à ce propos est développée dans la presse centraméricaine dans un contexte de revendication des droits politiques et sociaux des femmes.[1663] Certains acteurs du culte de Morazán comme F. Turcios, unioniste anti-impérialiste, identifient totalement l'idéal héroïque et l'idéal masculin à promouvoir, celui de l'homme qui n'a peur ni du sang ni de la mort et qui recherche la gloire.[1664] La force physique continue d'être exaltée, même si certains préfèrent célébrer les travailleurs plutôt que les soldats.[1665] Ainsi, bien que le rôle des enseignants dans la société soit valorisé et que les services rendus à la patrie soient envisagés dans une dimension plus quotidienne, le modèle du soldat-citoyen est si ancré dans les représentations sociales qu'il est difficile de construire un archétype civique qui ne soit pas fondé sur l'idéalisation de la puissance masculine.

III. 1. B. c. Militarisation de la mémoire héroïque

Face à la radicalisation des revendications populaires, l'échec de la République Tripartite et l'affaiblissement de l'enthousiasme unioniste lié à la célébration du centenaire de l'indépendance, ce sont les militaires qui prennent finalement en main les affaires politiques des États d'Amérique Centrale. Les mouvements sociaux sont réprimés dans la violence malgré la volonté affichée de poursuivre un processus de démocratisation.[1666] À partir des années 1930, le contexte de crise économique mondiale favorise l'insertion de l'anticommunisme dans les identités nationales.[1667] Ces nationalismes officiels sont accompagnés du renforcement de l'intervention étasunienne dans les affaires internes des États, en particulier au Honduras et au Nicaragua. Des mécanismes de distribution des bénéfices ont été mis en place au Costa Rica mais de manière inégalitaire. Face à la consolidation des États-nations sous le contrôle des États-Unis, l'union centraméricaine perd

[1662] COURTINE, Jean-Jacques, « L'impossible virilité », in *Histoire de la virilité*, *op. cit*., t. 3, p. 9.
[1663] Voir par exemple : *Diario de Centro América*, Guatemala, 18 août 1909, "El hombre ideal"; *Diario de Centro América*, Guatemala, 1 août 1911, "Por qué hay hombres partidarios del feminismo"*, Revista de instrucción pública*, Guatemala, décembre 1913-janvier 1914, "Cñdigo del hombre honrado por Pablo Mantegazza"; et *La Patria*, Guatemala, 22 septembre 1921, "La mujer salvadoreña quiere patria sin dios".
[1664] Voir les numéros de juillet (num. 2) et d'août (num. 6) 1927 de *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa.
[1665] *Diario de Centro América*, Guatemala, 18 mai 1904, "Grandes hombres, grandes trabajadores". S. Mendieta a aussi participé à la mise en place du culte du travail, envisagé comme une « éducation à l'effort » (CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, p. 163). Un recueil des médecins salvadoriens est par exemple publié dans le cadre du centenaire de l'indépendance : *Diario del Salvador*, San Salvador, 19 juillet 1921.
[1666] La radicalisation peut se voir dans l'attention accordée à la conscience de classe plus qu'au sentiment nationaliste par certaines organisations populaires, comme la FRTS fondée en 1924 au Salvador (LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…*, *op. cit.,* p. 117). Voir aussi : FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, p. 237.
[1667] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Naciñn y clase obrera… », *op. cit.*, p. 16.

de son intérêt aux yeux des élites.[1668]

Le cas du général Maximiliano Hernández Martínez au Salvador illustre ce mécanisme : disciple de l'unioniste A. Masferrer, il est arrivé au pouvoir avec un programme populiste, mais décide finalement de faire de la lutte anti-communiste une priorité, se transformant en défenseur du régime oligarchique libéral. Sa politique basée sur la force armée atteint son paroxysme avec le massacre de la population paysanne et indigène de la région orientale salvadorienne en 1932.[1669] La répression du mouvement souligne que la paysannerie était le secteur clé à contrôler étant donné qu'il était à la base de l'économie d'exportation sur laquelle reposait la structure de la société. Le traumatisme provoqué par ces événements a obligé les élites à élaborer un discours de « reconstruction nationale » fondé sur le mythe de « l'indien trompé ». L'éducation de masse et la religiosité populaire sont alors utilisées par les militaires pour contrer l'avancée du communisme et soutenir une homogénéité idéologique.

Au Guatemala, l'armée récupère l'image de Morazán bien qu'un des arguments élaborés dans l'historiographie nationale depuis la fin du XIX^{ème} siècle pour s'opposer à son héroïsation ait été de dévaloriser sa valeur guerrière. Il semble que l'acceptation du représentant centraméricain dans l'opinion publique ait poussé les militaires à s'approprier le héros, d'autant plus que l'idéal unioniste est revendiqué.[1670] Après 1921, la *Revista Militar* publie plusieurs articles concernant les batailles menées par Morazán et les *Coquimbos*. Le fait que Carrera soit également une figure célébrée dans cette revue montre que l'armée voulait vider les figures historiques de tout contenu politique afin de ne mettre en relief que les aspects purement militaires, comme s'il s'agissait d'un champ de la société à part entière et indépendant des autres. Les écrits du XIX^{ème} siècle comparant Morazán à Napoléon sont reproduits et le parallèle est enrichi avec l'attribution d'un signe distinctif vestimentaire pour le centraméricain à l'image du chapeau de l'empereur français.[1671] En même temps que l'on

[1668] TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Liberalismo y poder político en Centroamérica (1870-1929) », in *Historia General de Centroamérica*, *op. cit,* t. IV, chap. 3, pp. 175-176. E. García indique que les plantations bananières étasuniennes ont été directement impliquées dans des conflits frontaliers à la fin des années 1920, favorisant l'accentuation des sentiments nationalistes (GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Poder político, interés bananero…, op. cit.,* p. 204).

[1669] Voir : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.*; et LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…*, *op. cit.,* p. 29 et pp. 270-271. Les dirigeants communistes comme Augusto Farabundo Martí sont fusillés pour leur participation au soulèvement. Notons qu'il semble que les communistes n'aient pas élaboré une mémoire héroïque de Morazán, sans doute à cause du caractère nationaliste de la figure, contraire au principe de révolution internationale.

[1670] *Revista Militar*, Guatemala, t. II, num. 13, 30 septembre 1921, éditorial. Ramñn Aceða, chef de l'État-major, est le directeur de cette revue et P. Zamora, colonel ingénieur, en est le rédacteur.

[1671] *Revista militar*, Guatemala, vol II, 3e époque, num. 1-2, novembre-décembre 1924, ―Recordatorio militar". Seul Saget est critiqué car on considère qu'il n'a pas été fidèle à la mémoire de Morazán, la loyauté étant une des

insiste sur l'habitude de Morazán de porter des vêtements civils, un portrait du héros en uniforme militaire est diffusé pour la première fois en affirmant qu'il s'agit du seul véritable.[1672] En renouvelant l'iconographie, l'institution armée cherche à accaparer le transfert de sacralité. La participation des militaires au culte héroïque soutient l'intention de ce groupe d'être l'acteur de premier plan de la construction de la nation et un « jour du soldat » est instauré le 1er janvier.[1673] Si, en Europe, la création des armées de métier a contribué à creuser un fossé entre les valeurs militaires et civiles, favorisant la dévalorisation du fait guerrier dans la définition de la virilité, la situation est différente en Amérique Centrale étant donné la militarisation de la société.[1674]

Pour légitimer leur politique, les soldats guatémaltèques réécrivent l'histoire patriotique, notamment P. Zamora Castellanos qui publie une série d'articles dans la rubrique de géographie et d'histoire de la *Revista Militar*, également éditée sous forme de compilation pour une « meilleure diffusion parmi le peuple ».[1675] P. Zamora adopte une démarche historienne en dialoguant avec les ouvrages représentant les différents courants de l'historiographie, son but étant de démontrer aux pacifistes que c'est à cause des politiciens que la force armée est employée, et non à cause des militaires.[1676] Il insiste sur la diplomatie de l'armée en faisant l'éloge de Morazán face à la rébellion de Ocote, où les armes n'ont pas été nécessaires à la victoire. Si le symbole unioniste est célébré, le héros est avant tout érigé en génie de la guerre : « de par sa sérénité, il était d'autant plus grand que l'était le danger ou quand les difficultés de la vie militaire tentaient de l'abattre ». P. Zamora place ainsi Morazán

---

principales valeurs exaltées. P. Zamora Castellanos publie un article faisant des pattes de Morazán un autre signe distinctif. L'auteur affirme que Carrera avait pris des mesures pour interdire l'imitation de la barbe de son adversaire, et obliger les officiels à porter la moustache comme lui. Voir : *Revista militar*, Guatemala, vol. III, 3e époque, num. 3, mars 1926, "Las patillas de Morazán".

[1672] *Revista militar*, Guatemala, mai 1925, vol. II, 3e époque, num. 7. Le portrait avait été gardé par l'artiste Tomás A. Orozco depuis plus de quarante ans, acheté lors d'une vente d'antiquités. S'il est considéré comme le seul véritable, c'est parce qu'il est identique à celui qu'une dame âgée avait sauvé de la destruction de l'armée de Carrera et qu'elle avait présenté à J.-M. Reina. Voir la photographie en Annexe (p. 522).

[1673] La nouvelle est relayée par des moyens de communication représentant divers groupes de la société : *Diario de Centro América*, Guatemala, 25 novembre 1929; *Renovación obrera*, Guatemala, 31 décembre 1929; *Revista militar*, Guatemala, juillet 1929. En 1935, le jour du soldat et le 30 juin sont considérés comme les deux fêtes nationales au Guatemala (*Diario de Centro América*, Guatemala, 30 août 1935).

[1674] AUDOIN-ROUZEAU, Stéphace, « Armées et guerres: une brèche au cœur du modèle viril? », in *Histoire de la virilité, op. cit.,* t. 3, p. 202.

[1675] ZAMORA CASTELLANOS, Pedro, *Vida militar de Centroamérica*, Guatemala, le premier tome est publié en 1922 par la maison d'édition El Sol et le second en 1924 par l'imprimerie nationale. P. Zamora y est présenté non pas comme colonel mais comme ingénieur, membre de l'université hispano-américaine de New York et de la société de géographie et d'histoire du Guatemala. L'ouvrage commence par les combats ayant eu lieu lors de la conquête de l'Amérique Centrale mais la majeure partie des chapitres sont dédiés à la période fédérale et à la figure de Morazán en particulier.

[1676] *Idem*. Dans la presse quotidienne, il est aussi affirmé que le militarisme « dans le sens négatif du terme » n'existe pas au Guatemala : *Diario de Centro América*, Guatemala, 16 juin 1921, "No existe el militarismo", article signé "Petronio".

à la tête du panthéon centraméricain qu'il récupère pour mettre en avant le rôle des soldats en tant que garants de l'ordre social et autant Carrera que J.-R. Barrios, ainsi que les salvadoriens Arce et G. Barrios, sont exaltés.[1677]

Au Honduras, le gouvernement de Miguel Paz Barahona du Parti National décide d'organiser une célébration du centenaire de la bataille de La Trinidad le 11 novembre 1927, ravivant le caractère militaire du culte héroïque. Le général Pedro Rivas participe à la célébration officielle par la lecture du chapitre de son œuvre concernant le combat, qui a reçu le prix du concours organisé à cet effet par le ministère de la guerre.[1678] Ce concours, destiné à récompenser « la meilleure version historique de la bataille », est l'occasion de donner matière à l'imaginaire national car « il faut faire étudier minutieusement le territoire du Honduras par une commission spécialisée ».[1679] Alors que deux récompenses étaient prévues, seul le travail de P. Rivas a été présenté : cette absence de participation peut être vue comme une réticence de la part des élites culturelles à collaborer au renouvellement de l'historiographie selon les attentes du pouvoir.[1680] Le travail de P. Rivas porte l'étiquette scientifique car il est membre de la Société de Géographie et d'Histoire qui réunit des acteurs du culte de tendances idéologiques diverses, ce qui laisse croire à une certaine autonomie de l'institution.[1681] Pour mieux diffuser l'archétype du soldat-citoyen, le gouvernement ordonne de créer un modèle de cours portant sur la bataille de La Trinidad pour l'instruction des militaires dans le cadre de la commémoration. Les soldats sont ainsi obligés, non seulement de prêter serment au drapeau, mais aussi de s'approprier le récit patriotique national car c'est à eux qu'est assignée la tâche d'utiliser le rituel comme un outil d'intégration de l'État-nation hondurien.[1682] R. M. Chávez propose d'ailleurs d'instaurer un « jour du soldat » en choisissant

[1677] *Idem*. La rhétorique utilisée est similaire à celle employée par les romantiques du XIX^{ème} siècle et l'exécution de Morazán est considérée comme « une récompense de sa gloire ». Une erreur historique est toutefois reproduite en affirmant que c'est G. Barrios qui a organisé le rapatriement des restes de Morazán depuis le Costa Rica, ce qui confirme l'efficacité du transfert de sacralité effectué.

[1678] *La Tribuna*, Tegucigalpa, 8 novembre 1927. L'essai de P. Rivas consiste en une discussion autour de termes techniques de « l'art de la guerre ».

[1679] Les conditions de participation à ce concours sont publiées dans : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 1, 30 juin 1927.

[1680] Le commentateur s'empresse d'ajouter que son œuvre « n'aurait de toute façon pas été dépassée étant donné son mérite ». C'est l'imprimerie nationale qui prend en charge la publication : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927.

[1681] Le statut de la Société de Géographie et d'Histoire n'a été approuvé officiellement qu'en septembre 1927 et la revue est à nouveau publiée sous sa direction après 18 ans d'arrêt. E. Guardiola préside le comité de direction, E. Martínez López en est le vice-président, F. Salgado le trésorier. A.-C. Coello et S. Turcios en sont également membres. La revue reproduit toutefois tous les documents officiels ayant trait à la commémoration et publie une circulaire demandant aux différents journaux honduriens de composer une édition spéciale pour le centenaire. Un appel est également lancé aux professeurs pour insister sur l'importance de cette bataille dans leur enseignement. Voir : *La Tribuna*, Tegucigalpa, 25 février 1927 ; et *El Demócrata*, Tegucigalpa, 28 octobre 1927.

[1682] *El Demócrata*, Tegucigalpa, 11 novembre 1927. Des hymnes militaires ont aussi résonné le 11 novembre à 5h du matin pour avertir la population que le jour de la commémoration était venu.

une date en lien avec Morazán. Il conseille d'organiser une célébration reposant sur la participation de tous les citoyens de plus de 18 ans et sur les élèves considérés comme « les soldats de demain ».[1683]

Un monument est inauguré sur le lieu même du combat : le fait que la colline La Trinidad soit située à environ 47 km de Tegucigalpa élargit le champ de diffusion de l'histoire officielle tout en permettant à l'élite de la capitale de participer à sa mise en scène.[1684] Le lien est ainsi conservé avec le centre du pouvoir, d'autant plus qu'une annonce répétée à plusieurs reprises informe qu'il est possible de voir une maquette de l'œuvre au Ministère de la Guerre. Des festivités sont aussi prévues sur la place « Morazán » de Tegucigalpa : des couronnes sont déposées aux pieds de la statue, en particulier de la part de l'école portant le nom du héros. La fanfare militaire du pouvoir exécutif est mise à contribution, et il est prévu de hisser le drapeau national sur toutes les places de la République.[1685] Le monument de La Trinidad est envisagé comme un véritable lieu de mémoire : non seulement le culte héroïque est matérialisé comme le permettent les autres statues, mais on fait appel au vécu. On veut rendre l'Histoire vivante en se servant d'autres emblèmes et en mettant l'accent sur la beauté du territoire national : personnifiés, les pins « semblaient déborder d'enthousiasme, ils bougeaient capricieux et remplissaient l'air de rumeurs guerrières de messages qui peut-être nous apportaient des récits véridiques de choses ignorées qui ont eu lieu autrefois dans ces lieux pittoresques ». La figure de Lempira est également utilisée pour faire référence aux cadavres qui ont couvert cet endroit afin de lui donner une charge émotionnelle.[1686]

P. Rivas souhaite montrer ce « lieu saint » aux voyageurs étrangers en indiquant que cela se fait en Europe. Cette perspective révèle non seulement que l'invention de la nation préserve la référence au modèle occidental, mais aussi qu'elle est tournée autant vers l'intérieur de l'État que vers l'extérieur. P. Rivas a construit son récit à partir de la tradition orale qu'il met en scène en présentant au public Pascual Sandres, le vieil homme grâce auquel il a pu reconstituer les détails de la bataille. Les liens renoués entre la mémoire historique et les mémoires personnelles insistent sur le côté sentimental de l'identité nationale. Le rôle de

---

[1683] Il propose également d'interdire toute diversion autre que civique et d'imposer des amendes à ceux qui consommeraient de l'alcool : *El Demócrata*, Tegucigalpa, 28 octobre 1927, article signé à San Pedro Sula.

[1684] La Trinidad se trouve dans le département aujourd'hui appelé Morazán. La durée du voyage est estimée à deux heures et il y aurait eu plus de mille personnes présentes lors de l'inauguration du monument. Depuis, une statue du héros surplombe un ensemble d'arcs croisés, voir les photographies en Annexe (p. 525).

[1685] *El Demócrata*, Tegucigalpa, 1 octobre 1927, ~~"~~Monumento La Trinidad. Se saca a limitaciñn la construcciñn del monumento conmemorativo de la batalla de La Trinidad." Les femmes sont également invitées par les syndicats à participer (accompagnées) aux défilés patriotiques (*La Tribuna*, Tegucigalpa, 9 septembre 1927).

[1686] *El Demócrata*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927. L'article est signé par ~~"~~le puma hondurien" qui souligne que le monument est « élégant et situé dans un lieu magnifique ». Notons que le pin est choisi comme symbole national alors qu'il s'agit d'une espèce importée.

l'historien officiel est de déterminer l'endroit véritable du combat en distinguant la « vraie » de la « fausse » colline de La Trinidad : si la tradition orale est valorisée, elle est placée sous contrôle des « experts » au service du pouvoir.[1687] De plus, c'est la forme d'un obélisque qui est choisie pour le monument : en pérennisant la dimension collective, les élites veulent soutenir la militarisation de la société et la participation d'unionistes comme A.-C. Coello au rituel tend à légitimer cette élaboration. C'est le « héros éponyme » qui est célébré mais tous les soldats de son armée sont glorifiés en constituant un ensemble compact et homogène. Le peuple est ainsi envisagé comme un tout unifié suivant les traces des militaires : si le président M. Paz Barahona est médecin de formation, le général Tiburcio Carías Andino dirige le Parti National et c'est lui qui offre un « thé-champagne » au public lors de l'inauguration.[1688] Une photographie du bas-relief représentant la bataille de La Trinidad sur le monument de Tegucigalpa est publiée dans la presse pour faire accepter les changements effectués dans le culte en les inscrivant dans la continuité des traditions inventées. Si l'importance historique de ce combat est remise en question, c'est le mythe qui est ouvertement revendiqué pour continuer d'affirmer que cette victoire a déterminé l'accès à la gloire et à l'immortalité du héros.[1689]

Les représentants du Salvador, du Guatemala et du Nicaragua participent à la commémoration et ont déposé des couronnes devant l'obélisque.[1690] Cette même année, le ministère d'instruction publique du Guatemala offre au Honduras le portrait du héros, de face et en uniforme militaire, récemment dévoilé.[1691] Si une envergure centraméricaine a été donnée au rituel, c'est avant tout l'identité nationale qui est renforcée. Le discours officiel prononcé par A.-C. Coello fait de Morazán un étendard de concorde et de fraternité entre les

---

[1687] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927. Cette perspective est également visible dans la presse : le souvenir de Morazán « a perduré dans l'esprit de nos grands-pères, il perdure dans le nôtre et il perdurera dans celui de nos descendants » (*El Demócrata*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927).

[1688] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. VI, num. 6, août 1927. Voir aussi : *El Demócrata*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927, article signé par ~~l~~e puma hondurien". Les femmes et les hommes ont été séparés durant le déjeuner, peut-être pour éviter de donner un caractère galant à la commémoration, ou au contraire pour mieux créer une attente autour du bal qui a suivi. Le journaliste insiste en tout cas sur le fait qu'aucun incident n'a été reporté. Notons que la forme du monument fait référence au monde de l'antiquité égyptienne, ce qui met en avant les racines occidentales de l'identité. Sans doute ce choix est-il à mettre en relation avec les obélisques ramenés par Napoléon de sa campagne en Égypte, ce qui consolide le lien entre les deux figures héroïques quoique de façon non explicite. Dans tous les cas, l'obélisque, s'érigeant vers le ciel, insiste sur l'aspect conquérant.

[1689] *La Tribuna*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927, ~~D~~iscurso pronunciado por Don Augusto C. Coello en la inauguraciñn del monumento de La Trinidad". Voir aussi : *El Demócrata*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927.

[1690] *El Demócrata*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927.

[1691] CÁCERES LARA, Víctor, OQUELÍ, Ramón et al., *Francisco Morazán…, op. cit.* M. Morazán, qui fait alors partie du conseil de l'éducation du Guatemala, a peut-être joué un rôle dans cette offre (*La Tribuna,* Tegucigalpa, 6 août 1927).

honduriens, en niant que ce soit « un sentiment local et mesquin », et utilise la comparaison avec Napoléon autour des principes de la Révolution française.[1692] Il semble qu'une négociation entre unionistes et militaires soit ainsi mise en place pour entretenir l'orgueil national : le centenaire permet d'affirmer que « seul le Honduras a continué de rendre un culte fervent et à la fois candide à l'idéal de la grande patrie. »[1693] Dans le journal *La Tribuna,* des critiques sont toutefois exprimées envers le culte officiel qui tend à vider le symbole de sa signification unioniste.[1694] Le sacrifice de la vie en faveur de la Grande Patrie est à nouveau exalté face à la « désintégration des anciennes valeurs du monde » à cause de l'appât du gain. La réflexion autour des « faux héros » ne tourne pas autour du mythe guerrier mais concerne l'échelle identitaire.[1695] *El Demócrata* pour sa part rend hommage aux autorités pour avoir organisé une commémoration permettant de renforcer le patriotisme hondurien.[1696]

Les dissensions partisanes sont mises en exergue dans le cadre de cette célébration et le libéral A. Zuñiga Huete est accusé d'avoir comploté contre le gouvernement. *La Tribuna* et *El Cronista* prennent sa défense au nom des principes républicains face à *El Demócrata* qui l'accuse de tendance dictatoriale. D'abord emprisonné, A. Zuðiga est finalement libéré et exilé au Mexique. Sa participation à la « dictature rouge » de R. López Gutiérrez en 1924 est soulignée par R. Díaz Chavez qui fait allusion à un épisode sanglant ayant eu lieu sur la place « Morazán » à Tegucigalpa alors que les acteurs politiques y étaient assemblés pour attendre le résultat des élections présidentielles qui a été prononcé en faveur du parti libéral. C'est une lutte partisane pour l'appropriation de ce lieu de mémoire qui est développée et une annonce pour le concert de la fanfare officielle qui doit s'y tenir est alors publiée.[1697] Timoteo Miralda écrit plusieurs articles accusant le Parti Libéral de devenir conservateur, pour faire du Parti National alors au pouvoir l'héritier « de ce libéralisme sain et fort pour lequel le général Francisco Morazán a offert sa poitrine héroïque ». Même si les adversaires sont qualifiés de

[1692] Le discours de A.-C. Coello, prononcé au nom du ministère de la guerre et de la marine ainsi que de la Société de Géographie et d'Histoire du Honduras, « a réveillé l'enthousiasme patriotique dans les esprits ». Le parti unioniste est représenté par Eusebio Fiallos et l'institution militaire par Fernando Ferrari. Voir : *El Demócrata*, Tegucigalpa, 12 novembre 1927.
[1693] *La Tribuna*, Tegucigalpa, 2 novembre 1927, "El nacionalismo guatemalteco".
[1694] Voir : *La Tribuna,* Tegucigalpa, 13 août 1927 ; et *La Tribuna*, Tegucigalpa, 3 octobre 1927, "El dìa del héroe". On regrette que l'opinion de M. Soto Hall selon laquelle l'union centraméricaine est un « rêve impossible » semble se généraliser (*La Tribuna*, Tegucigalpa, 23 novembre 1927, article tiré de *La Prensa* de Buenos Aires).
[1695] Voir : *La Tribuna*, Tegucigalpa, 7 octobre 1927, "El ocaso del heroìsmo", article signé par Oscar Rubi; et *La Tribuna*, Tegucigalpa, 26 septembre 1927, "El cuento de hoy: falsos héroes", article de Simón Pérez Pastor. La célébration de l'indépendance est toutefois l'occasion de célébrer le civisme du peuple hondurien : *La Tribuna*, Tegucigalpa, 17 septembre 1927.
[1696] Voir les numéros des 7 octobre, 10 et 11 novembre 1927 de *El Demócrata*, Tegucigalpa.
[1697] Voir notamment les numéros des 13 et 17 octobre 1927 de *La Tribuna*, Tegucigalpa. Voir les numéros du 29 octobre et du 29 novembre 1927 de *El Demócrata*, Tegucigalpa.

dictateurs, T. Miralda fait l'apologie d'un gouvernement autoritaire et célèbre la personnalité du général T. Carías.[1698] Les deux plus grandes forces politiques du Honduras se battent ainsi pour accaparer l'héritage du héros national dans un contexte de guerre civile.

Le Parti National cherche à s'inscrire dans la continuité des premiers promoteurs du culte de Morazán en célébrant M.-A. Soto et R. Rosa et en faisant le lien avec les unionistes tels que J. Rodas.[1699] La date anniversaire de la naissance du héros est l'occasion de diffuser la rénovation de la mémoire officielle en insistant sur la défense de l'intégrité territoriale face aux prétentions étrangères.[1700] Quand le libéral V. Mejía Colindres est élu président du Honduras en 1928, son gouvernement tente de renouer avec l'historiographie du XIX^{ème} siècle tout en actualisant la signification du héros. Les leçons civiques pour les enfants du Honduras publiées par l'imprimerie nationale en 1930 exaltent la capacité « créatrice » de Morazán en faveur d'une « démocratie efficace ».[1701] L'objectif de cet ouvrage est de raviver l'enthousiasme du peuple pour les figures héroïques et l'école est envisagée comme le lieu de combat contre ce « symptôme de décadence morale ». Le 3 octobre est d'ailleurs célébré y compris dans des régions éloignées de la capitale comme en 1930 sur les îles de la Bahía à l'initiative du directeur départemental de l'éducation. Officiellement chargé de diffuser le patriotisme, il organise une excursion à San Pedro Sula avec des maîtres et des élèves et une veillée « tout en espagnol » devant la statue de Morazán a eu lieu avec la participation de représentants de la municipalité, ce qui montre l'implication de la communauté éducative dans le culte malgré la militarisation de la mémoire.[1702]

Les conflits idéologiques entre acteurs du culte entraînent une diversification des usages de la figure, ce qui montre à quel point le symbole a perdu tout contenu historique pour passer du côté du mythe. Toutefois, tous célèbrent Morazán comme le héros tutélaire du panthéon hondurien et le qualificatif d'« éponyme » se généralise.[1703] San Pedro Sula, cœur

---

[1698] *El Demócrata*, Tegucigalpa, 20 septembre 1927. Voir aussi : *El Demócrata*, Tegucigalpa, 20 octobre 1927, "El nacionalismo hondureño y el partido liberal" ; et *El Demócrata*, Tegucigalpa, 13 décembre 1927, "Un bando político que se vuelve conservador".

[1699] Voir les numéros 2 et 6, t. VI, des mois de juillet d'août 1927 de *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa.

[1700] *La Nación*, Tegucigalpa, 4 octobre 1928. La confusion autour de la date de naissance est Morazán est résolue en célébrant les 3 et 4 octobre.

[1701] *Compendio de la caída de Francisco Morazán, el más grande de los centroamericanos, lecciones cívicas para los niños de Honduras* Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 3 octobre 1930. Cet ouvrage est distribué gratuitement aux écoles par le ministère de l'instruction publique. Une tentative de rénovation du libéralisme est opérée avec la création du Parti Libéral du Honduras (PLH) en 1915.

[1702] EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 90. En 1931, des hommages au héros sont rendus dans diverses municipalités honduriennes, comme à Trujillo. Voir : *El Pueblo*, Tegucigalpa, 16 septembre 1931 ; et *El Pueblo*, Tegucigalpa, 5 octobre 1931, "El dìa de Morazán en la República". Un parc portant le nom de M.-A. Soto a aussi été inauguré le 4 octobre devant l'Université.

[1703] Voir par exemple l'article signé par Marcos Carìas Reyes à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du

économique du pays, a participé à la commémoration de la bataille de La Trinidad, confirmant la diffusion de la mémoire héroïque en dehors de la capitale. L'idée de baptiser du nom du héros l'artère principale de la ville est relayée par la presse à l'adresse de la municipalité.[1704] En janvier 1922, un monument en l'honneur de Morazán ressemblant à celui de San Salvador pour insister sur l'aspect civique du culte, avait été inauguré sur ce boulevard.[1705] Une exposition publique du bâton de commandement en marbre et ivoire qui aurait appartenu à Morazán est aussi prévue le 11 novembre.[1706] L'authenticité du bâton est remise en question dans la presse de la capitale : on se demande pourquoi avoir attendu autant de temps avant de l'exhiber, mais il est demandé à ce qu'il soit gardé dans le Musée National s'il s'agit bien d'une « relique historique sacrée ».[1707] Le culte héroïque renforce les liens entre les différentes villes du pays mais nous pouvons dégager une certaine concurrence entre elles pour des raisons à la fois politiques et économiques car le développement des plantations bananières dans le littoral nord a été favorisé contre la perspective élaborée depuis la capitale dès les années 1870 où l'on souhaitait mettre en place d'autres types de production.[1708]

Au Salvador, suite à l'échec de l'union, on cherche officiellement à renforcer la dimension étatique de l'identité en reléguant l'idéal unioniste au second plan.[1709] Le 25 septembre 1939, le dictateur M. Hernández décide de commémorer le centenaire de la bataille de San Pedro Perulapán gagnée par Morazán en territoire salvadorien. Toutefois, la figure héroïque est d'abord pratiquement effacée de la célébration et ce sont des symboles salvadoriens qui sont exaltés : dans la série de timbres-poste créée pour l'occasion, l'image de Morazán n'apparaît pas, le gouvernement préférant représenter le blason du Salvador et le portrait de l'ancien président M.-E. Araujo.[1710] Le gouvernement cherche avant tout à réaffirmer le panthéon constitué depuis la commémoration de 1911 dans lequel les figures de

héros : *El Demócrata*, Tegucigalpa, 3 octobre 1927.

[1704] *El Demócrata*, Tegucigalpa, 13 septembre 1927. Le portrait de Morazán représenté de face et en uniforme militaire y est publié accompagné d'un commentaire unioniste.

[1705] *La Patria*, Guatemala, 11 octobre 1921. Voir les photographies du monument en Annexe (p. 524).

[1706] *La Tribuna*, Tegucigalpa, 10 novembre 1927. Ce bâton était en possession de Román Bográn, fils de l'ancien président L. Bográn.

[1707] *La Tribuna*, Tegucigalpa, 14 novembre 1927.

[1708] EURAQUE, Darío, « La ~~"~~Reforma Liberal" en Honduras… », *op. cit*. Cette situation a généré une division idéologique du mouvement ouvrier hondurien : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.,* p. 300.

[1709] Voir le discours présidentiel de Alfonso Quiñónez Molina de 1923 dans : ANDINO, Manuel, *La obra del gobierno del doctor Quiñonez Molina*, San Salvador, 1927.

[1710] *La República*, San Salvador, 13 septembre 1939. Une série d'articles intitulée « Esquisses biographiques de San Salvador » est publiée dans laquelle le nom de Morazán est cité à plusieurs reprises sans qu'il n'y ait de rubrique spécialement consacrée à sa figure. Voir les numéros du 4, 6, 7, 9, 11 et 12 juillet 1939 de *La República*, San Salvador.

Delgado, Arce, Rodríguez, et les frères Aguilar occupent les premières places.[1711] Les écoliers sont spécialement impliqués dans la célébration : plus de mille d'entre eux doivent se rendre « en pèlerinage » à San Pedro Perulapán, situé à moins de 30 km de la capitale pour rendre hommage à la victoire des « troupes unionistes ».[1712] Désormais consolidé, l'imaginaire salvadorien n'a plus besoin de passer par le héros centraméricain pour être diffusé. C'est le peuple qui est glorifié plus que l'individualité du chef, sans doute pour atténuer le caractère autoritaire du pouvoir.

La municipalité où se déroulent les festivités demande pourtant au gouvernement d'ériger un buste en l'honneur de Morazán, en argumentant que « cette célébration ne correspond pas seulement à cette localité mais à la Nation ».[1713] Face à l'effacement du symbole, les unionistes cherchent à redonner une portée centraméricaine à la commémoration : J. Rodas a envoyé un exemplaire de son ouvrage *La Morazánida* aux autorités locales qui lui ont proposé de participer comme invité d'honneur.[1714] Un compromis entre les différentes lectures du passé est alors élaboré qui conduit à la même perspective que celle adoptée au Honduras pour rendre hommage à l'ensemble de l'armée qui a suivi les ordres du chef : le rôle du peuple dans l'Histoire est accepté mais on réaffirme la nécessité d'une « avant-garde ».[1715] La figure de Morazán est finalement mise en relief lors des festivités : l'hymne en son honneur est chanté par les élèves et une plaque commémorative lui rendant hommage a été inaugurée.[1716] Le culte héroïque est aussi utilisé au Salvador pour mettre en scène la « démocratisation progressive de nos armées », ce qui est légitimé par la participation de l'Église qui a célébré un Te Deum.[1717] Les soldats veulent incarner les intérêts populaires, en particulier du monde rural d'où nombre d'entre eux proviennent. Face à une couverture éducative limitée, c'est l'armée qui a assuré la diffusion du sentiment d'appartenance nationale à l'ensemble de la société. C.-G. López considère que malgré le

[1711] Voir par exemple les numéros du 14 septembre et du 24 octobre 1939 de *La República*, San Salvador. L'insistance sur l'identité nationale n'est pas en contradiction avec la mise en relief de l'influence étasunienne et du discours hispano-américaniste. Voir les numéros des 5 juillet et 11 octobre 1939 de *La República*, San Salvador. G. Barrios continue également d'être célébré à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. Voir les numéros du 20 et du 29 août 1939 de *La República*, San Salvador

[1712] *La República*, San Salvador, 21 septembre 1939. Les pères de famille sont alors organisés en société dont l'objectif est de veiller à l'hygiène, la culture et la morale des enfants : *La República*, San Salvador, 10 juillet 1939. San Pedro Perulapán se trouve dans le département de Cuscatlán, voir la carte en Annexe (p. 531).

[1713] *La República*, San Salvador, 25 juillet 1939. Le maire de la ville préside le comité commémoratif.

[1714] *La República*, San Salvador, 9 août 1939.

[1715] *La República*, San Salvador, 25 septembre 1939. On rend hommage « aux troupes unionistes commandées par le Champion de l'Idéal, le Général Francisco Morazán ».

[1716] *La República*, San Salvador, 26 septembre 1939. Le discours officiel a été prononcé par Francisco Espinosa.

[1717] Les soldats écrivent eux-mêmes des articles faisant l'éloge de Morazán autant que de l'héroïsme du peuple salvadorien. Voir les numéros de janvier-février et de mai-juin 1939, ainsi que de juillet 1940 de *Revista del Círculo Militar*, San Salvador. Un « jour du militaire » est d'ailleurs instauré sans faire référence à la figure de Morazán (*La República*, San Salvador, 17 juillet 1939).

renouvellement de la définition de la nation, les intellectuels impliqués ne sont pas arrivés à mettre en place un nationalisme de masse notamment à cause d'un désaccord entre les organisations artisanes et ouvrières concernant leur participation aux rituels civiques.[1718]

Autant l'enthousiasme unioniste que l'influence étasunienne ont renforcé l'inscription du héros centraméricain dans les représentations sociales y compris au Costa Rica et au Guatemala. Morazán est placé à la tête d'un panthéon qui circule au niveau régional durant les années 1920 pour participer à l'effort d'unification de l'enseignement. Toutefois, sa place tutélaire est remise en cause du fait des divisions partisanes, de l'aspect militaire qu'il incarne et de la valorisation de la dimension collective dans l'Histoire. Les acteurs de son culte insistent alors sur l'étendard de la démocratie qui est finalement approprié par l'institution armée après l'échec de la reconstruction de la Grande Patrie. La « militarisation de la mémoire » que nous avons dégagée est bien visible lors des célébrations des centenaires des victoires de La Trinidad en 1927 au Honduras et de San Pedro Perulapán en 1939 au Salvador. Les soldats participent à la réécriture de l'histoire patriotique pour légitimer leur statut de garant des intérêts du peuple. S'il s'agit d'un processus régional, ce sont désormais les identités locales qui sont privilégiées et l'idéal unioniste est relégué au plan de la nostalgie.

Conclusion du chapitre 1

La participation active de nouveaux groupes de la société dans la construction de la nation engendre une multiplication des usages politiques de la figure de Morazán au début du XX^{ème} siècle. Ce processus est illustré par les conflits entre acteurs du culte opposant au Honduras le parti libéral au parti national, et dans le reste de l'Amérique Centrale les groupes unionistes anti-impérialistes aux gouvernements ralliés à la doctrine panaméricaniste diffusée depuis les États-Unis. Malgré cette bataille de mémoires, tous les partisans de son héroïsation revendiquent le symbole de « démocratie » dans une tentative de populariser le sentiment d'appartenance nationale. Nous avons mis en relief une certaine massification du culte en étudiant les initiatives « populaires » menées dans le cadre des rituels civiques. La réorganisation des célébrations officielles est accompagnée d'une prise en compte du rôle du peuple dans l'Histoire. Sous l'influence des nouvelles idéologies, la narration héroïque est actualisée à l'échelle de la région et un renouvellement des panthéons a lieu qui remet en cause la place tutélaire de Morazán sauf au Honduras où les traditions autour du héros

[1718] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas…*, *op. cit.,* pp. 30-31 et pp. 114-117.

national sont fortifiées. Une tentative pour dissocier le modèle du soldat de celui du citoyen a été développée au profit de la figure de l'éducateur mais l'échec de la reconstruction de l'union, la radicalisation des mouvements sociaux et la consolidation de l'influence étasunienne en Amérique Centrale font place à un nationalisme officiel de type dictatorial. Notre analyse a montré que l'institution armée cherche à s'approprier le héros de manière à légitimer son ascension au pouvoir ; le caractère militaire du culte est alors ravivé pour soutenir l'ordre social établi.

Chapitre 2. Le centenaire de la mort de Morazán (1942)

Le centenaire de la mort de Morazán en 1942 a lieu dans un contexte de renforcement des dictatures militaires, sauf au Costa Rica, qui cherchent à conserver une apparence démocratique. L'organisation de la célébration est minutieusement préparée au Honduras où le gouvernement dictatorial de T. Carías veut légitimer son pouvoir en mettant en scène l'unité de l'État autour du héros national. Une commémoration officielle est également organisée au Salvador par le dictateur M. Hernández qui utilise le héros centraméricain pour raviver les traditions inventées de cet État. Dans le reste de l'Amérique Centrale, le centenaire exacerbe les polémiques entre les groupes unionistes et les autorités ralliées à la doctrine Monroe. La seconde guerre mondiale et la consolidation de l'intervention étasunienne dans la région inscrivent la commémoration dans une dimension continentale, sinon mondiale. Jusqu'à quel point l'identification du héros à la démocratie révèle-t-elle un consensus politique entre les différents acteurs du culte ? Malgré l'affirmation des identités nationales, en quel sens le centenaire est-il l'occasion de montrer l'unité de l'Amérique Centrale ?

III. 2. A. La célébration du héros national au Honduras

Le général Tiburcio Carías Andino, candidat du Parti National, dirige le Honduras comme président constitutionnel depuis 1932, puis sous une forme dictatoriale à partir de 1936. Le centenaire de la mort de Morazán a donc lieu avec un gouvernement autoritaire déjà bien installé qui prépare méticuleusement la consécration du représentant de l'État-nation hondurien. Le culte héroïque est utilisé pour mettre en relation les différentes régions du pays et les divers groupes de la société. La doctrine élaborée autour du demi-dieu national favorise la légitimation du pouvoir autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Honduras. Dans quelle

mesure la célébration de l'étendard des valeurs démocratiques permet-elle un transfert de sacralité sur la figure du dictateur ?

III. 2. A. a. Un culte étendu à l'échelle de l'État

En 1936, T. Carías est déclaré président face au libéral A. Zuñiga Huete et la contestation du résultat est réprimée dans la violence. Le prolongement de son gouvernement provoque un mouvement d'opposition y compris au sein de son parti mais l'appui du président étasunien assure son pouvoir. À partir des années 1930, Franklin Roosevelt prétend transformer la doctrine Monroe en passant de la stratégie du « gros bâton » à celle du « bon voisinage » mais les États-Unis continuent d'exercer une pression politique et économique en Amérique Centrale comme dans le reste du continent.[1719] Un culte de la personnalité est instauré au Honduras dès 1937 et le 15 septembre est l'occasion de célébrer le dictateur autour des valeurs de progrès, de paix et de dignité nationale. La communauté éducative a été impliquée dans la commémoration : les écoliers ont participé avec un défilé, des chants patriotiques, des récitations de poèmes en l'honneur de Morazán et des exercices gymnastiques. Un autel de la patrie composé des divers emblèmes nationaux a aussi été placé à l'entrée de l'Université.[1720] En 1941, l'assemblée demande au nom du peuple hondurien que T. Carías soit déclaré « Bienfaiteur de la Patrie » en reconnaissance de « l'œuvre patriotique et transcendante de reconstruction nationale qui a été réalisée pour exalter le Honduras ».[1721]

Le centenaire de la mort de Morazán est envisagé par T. Carías comme une opportunité pour exposer la prétendue harmonie de l'ordre social établi. Dès le mois de février 1941, un décret instaure une série de timbres-poste commémorative pour les correspondances autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays jusqu'au 15 septembre 1942, le gain de la vente devant servir à couvrir les frais des festivités.[1722] C'est le député José Aguilar Paz, membre de la Société de Géographie et d'Histoire, qui a présenté le projet de commémoration au congrès national en insistant sur la nécessité de faire participer l'ensemble du peuple (« sages et

[1719] Voir : BULMER-THOMAS, Victor, « La crisis de la economía de agroexportación (1930-45) » in *Historia General de Centroamérica, op. cit.* ; et EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 99. Le poids des compagnies fruitières étasuniennes dans l'économie hondurienne est renforcé et la route en construction entre Potrerillos et Tegucigalpa est aussi financée par une banque étasunienne (*Diario Comercial*, San Pedro Sula, 24 septembre 1942).
[1720] Voir les numéros des 4, 14, 16 et 17 septembre 1937 de *La Época*, Tegucigalpa.
[1721] *Boletín del Congreso Nacional Legislativo*, Tegucigalpa, 17 juillet 1941 (décret num. 119).
[1722] La presse costaricienne célèbre la technique utilisée, considérant que cette série aura beaucoup de valeur dans le monde de la philatélie : *Diario de Costa Rica*, San José, 30 septembre 1942. Un timbre représente le héros, un autre la maison où il est né, et un troisième la statue de Tegucigalpa. Voir une reproduction de ce dernier en Annexe (p. 531).

ignorants, riches et pauvres »).[1723] Les « bons honduriens » appelés à forger le « nouveau Honduras » sont invités à s'impliquer dans l'effort patriotique et un deuil national de trois jours (14, 15 et 16 septembre) est décrété, permettant aux travailleurs, du moins aux fonctionnaires, de participer activement au rituel.[1724] Étant donné qu'il s'agit de commémorer la mort du héros, on appelle à un recueillement spirituel ; c'est dans cette optique qu'une minute de silence est imposée dans les écoles.[1725] Une circulaire signée par T. Carías et adressée aux autorités locales ordonne que les manifestations ne soient pas l'expression d'une réjouissance.[1726]

Alors qu'il est répété que le Honduras a été le premier État de la région à envisager la commémoration, de nombreux articles mettent en avant le retard pris par le gouvernement dans l'organisation des festivités par rapport au Salvador.[1727] On décrit le centenaire comme « une apothéose de l'affection, une apothéose de la loyauté, une apothéose du souvenir impérissable » et on regrette le manque de moyens financiers qui empêche de réaliser une célébration à la hauteur de celle organisée en France au retour des cendres de Napoléon. Le programme officiel est vu comme l'expression de la dévotion du peuple envers le héros national et on considère que des cérémonies de grande ampleur doivent être organisées à Tegucigalpa en particulier pour démontrer qu'elle est « le cœur et le cerveau de la République ».[1728] La célébration est l'occasion de mettre en scène la modernisation de l'État en mettant l'accent sur l'aménagement urbain. Le parc « Morazán » est réparé et embelli avec les drapeaux du Honduras et de la Fédération, et cinq lauriers symboliques ont été plantés aux pieds de la statue.[1729]

D'autres infrastructures mettent en scène la grandeur de l'État hondurien : le pont du Guanacaste prend le nom de « Centenaire » et une carte en relief du Honduras est placée dans le parc « Colomb » inauguré le 15 septembre.[1730] Une avenue est aussi baptisée « Centenaire

[1723] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 1, 2, 3, juillet-août-septembre 1942. Une somme de cent mille lempiras est suggérée pour l'organisation de la commémoration, ce que le conseil national accepte en février 1941 tout en se donnant la possibilité d'ajuster le budget à la situation économique du pays. La Société de Géographie et d'Histoire envisage le centenaire dès 1939 : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 94.

[1724] *La Gaceta*, Tegucigalpa, 17 septembre 1942. Le drapeau national doit être mis en berne et les bureaux publics fermés. Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 18 août 1942, ―Notas de la federaciñn de profesionales".

[1725] Voir les numéros des 24 août et 10 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.

[1726] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 juin 1942.

[1727] Les traditions salvadoriennes autour de Morazán sont rappelées pour justifier ce retard. Voir les numéros des 25 mars et 18 juin 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa. Le contexte de seconde guerre mondiale est aussi mentionné pour expliquer le manque d'organisation (*El Cronista*, Tegucigalpa, 25 février 1942).

[1728] Voir les numéros des 7 et 24 août 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.

[1729] Voir : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 5 septembre 1942; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1942.

[1730] *El Cronista*, Tegucigalpa, 3 septembre 1942, article de F. Javier Rodríguez. La figure de Colomb continue d'être exaltée lors de la « fête de la race » (*El Cronista*, Tegucigalpa, 12 octobre 1942).

Morazán », la célébration étant en elle-même considérée comme un événement historique digne d'être perpétué dans les mémoires.[1731] Le temps ayant passé, il est d'autant plus facile de souligner que c'est le culte qui importe plus que le personnage historique. Le transfert de sacralité est ouvertement revendiqué, facilité par la dimension continentale attribuée à la célébration : le nom de T. Carías est donné à un pont inauguré le 15 septembre qui est perçu comme « une accolade géographique entre Morelos et Morazán ».[1732] *El Cronista* insiste sur le fait que T. Carías a interprété fidèlement la signification du centenaire en inaugurant des travaux utiles à la collectivité. Lors de la commémoration, l'arrivée du dictateur a d'ailleurs été saluée par un roulement de tambour.[1733]

Une salle de lecture portant le nom du héros est inaugurée dans la capitale par M. Carías Reyes, secrétaire privé de la présidence, et cette « bibliothèque populaire » est constituée de fonds donnés par lui-même. La préoccupation du gouvernement pour l'instruction des classes populaires peut ainsi être célébrée dans la presse proche du pouvoir.[1734] M. Carías Reyes organise également un concours et le jury, composé de P. Rivas, A. Castro et S. Turcios, a récompensé le travail de Julián López Pineda, représentant du Honduras au Nicaragua.[1735] Des lectures publiques sont aussi organisées, notamment du décret ordonnant que le portrait entier de Morazán, de face et en uniforme militaire, réalisé par l'artiste hondurien Max Euceda, soit placé dans le salon du palais du District Central (créé en 1937, il comprend les villes de Tegucigalpa et de Comayagüela qui partagent alors le titre de capitale). L'iconographie autour de Morazán se multiplie dès le début du XX^{ème} siècle, reflétant la diversification de son image et l'adoption des outils de la culture de masse.[1736] Même si S. Turcios reconnaît que l'on sait peu de choses concernant le visage authentique du héros, il considère que l'uniforme a été rajouté pour « souligner la place qu'il occupe dans l'esprit des peuples ». Cet unioniste anti-impérialiste semble ainsi légitimer la militarisation de la mémoire héroïque.[1737] Les tableaux historiques du peintre espagnol Alberto C. Ferrant,

[1731] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 15 septembre 1942.
[1732] *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 août 1942, F. Javier Rodríguez. La municipalité de la capitale a aussi profité du centenaire pour inaugurer une rue portant le nom de T. Carías (*El Cronista*, Tegucigalpa, 8 septembre 1942).
[1733] *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1942.
[1734] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 juin 1942.
[1735] Voir les numéros du 12 septembre et du 2 octobre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa ; et *Diario Nuevo*, San Salvador, 29 septembre 1942. Environ 60 travaux ont été présentés, et certains auteurs n'étaient pas honduriens (EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 97). Les poèmes de Eliseo Perez Cadalso et de Juan Ramón Ardón ont également été récompensés (*El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942).
[1736] *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 septembre 1942. C'est T. Carìas en personne qui inaugure la peinture dans le palais. Carlos Zuðiga Figueroa a aussi réalisé un tableau à l'huile intitulé « La postérité nous rendra justice » qui est applaudi. Voir les différents portraits de Morazán en Annexe (pp. 521-523).
[1737] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 1, 2, 3, juillet-août-septembre 1942.

résidant au Honduras, sont régulièrement mentionnés parce qu'ils sont considérés comme un apport important au développement du culte.[1738] Notons que le portrait de profil de Morazán qui circule depuis le siècle précédent continue néanmoins d'être diffusé, et cette représentation est en passe de devenir une icône.

Il est aussi regretté que la maison où est né Morazán à Tegucigalpa n'ait pas été conservée par le gouvernement.[1739] La Fédération des municipalités propose alors d'organiser une collecte de fonds pour acheter le bâtiment et y fonder un « musée morazanique ».[1740] Ce projet illustre la prétention d'homogénéiser la signification de la figure en créant un lieu qui fasse autorité sur l'interprétation du passé, sous le contrôle de l'État, et qui rende l'Histoire « vivante ». La radio est un nouveau mode de communication utilisé pour favoriser un rapprochement entre les différents groupes de la société à travers le pays. Le programme *Hora de Honduras*, du secrétariat privé de la présidence, y participe :

> *Durant plusieurs années, les hautes valeurs nationales ont été diffusées, et une édition spéciale sera réalisée pour Morazán pour que, jusque dans les recoins les plus isolés du pays, on l'apprécie et le vénère puisque le livre ne pourra pas arriver dans toutes les mains et encore moins dans les mains de la paysannerie, alors qu'à travers la HRN cette campagne sera plus efficace.*[1741]

La radio est employée comme un moyen de diffusion de la mémoire officielle autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays, et des chaînes étrangères s'associent à l'émission nationale dans le cadre du centenaire.[1742] J. Fidel Durñn a aussi créé une œuvre d'une durée de deux heures intitulée *Les derniers jours de Morazán* destinée à être retransmise à la radio et la rédaction du journal *El Cronista* considère qu'il s'agit d'un des points les plus significatifs de la commémoration.[1743]

La radio, comme le cinéma et le phonographe, est un outil de la culture populaire depuis les années 1920 même si seuls les plus aisés peuvent acheter les appareils. V.-H.

[1738] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, 1942. Il a notamment peint l'exécution du héros et l'inhumation de son corps, voir les tableaux en Annexe (pp. 522-523). S. Turcios rend hommage à A. C. Ferrant qui « ouvre la route de la peinture historique morazanique ».

[1739] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942. La maison a été achetée par un particulier qui l'a détruite pour en construire une nouvelle dans un « style moderne ». Voir : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, 31 octobre 1942.

[1740] *El Cronista*, Tegucigalpa, 25 février 1942.

[1741] *El Cronista*, Tegucigalpa, 7 août 1942 : —Durante varios años se ha divulgado altos valores nacionales y se hará edición especial para Morazán con el objetivo de que hasta los más apartados rincones del país se le aprecie y se le venere ya que el libro no podrá llegar a todas las manos y menos a manos del campesinado pero por medio de la HRN esta campaña será más eficaz".

[1742] Des radios de Londres, de New York et d'Amérique du Sud rendent hommage à Morazán. Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 20 août 1942, —La CBS (Columbia Broadcasting System) dinfudirá programa para Centroamérica"; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 septembre 1942. La *Sterling Poducts International* prévoit un programme de musique classique créole qui est retransmis sur les ondes honduriennes. Il est précisé que c'est la première fois que ce programme est diffusé sur le continent américain (*El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942).

[1743] FIDEL DURÓN, Jorge, *Últimos días de Morazán*, Tegucigalpa, Talleres Tipografía Nacionales, 1952. Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942.

Acuña estime toutefois que cette massification a été accompagnée d'un processus de dépendance culturelle qui a renforcé les divisions de classe et les préjugés ethniques, favorisant une « culture de la violence ».[1744] Quant au théâtre, c'est un divertissement pour tous les milieux sociaux depuis la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, et il continue d'être utilisé pour diffuser la mémoire héroïque dans le cadre du centenaire de l942. La municipalité de Choloma organise par exemple une représentation de la pièce en trois actes intitulée *Les Conspirateurs* écrite par le hondurien Luis Andrés Zuñiga ainsi que de la Tragédie écrite par le salvadorien F. Dias, les deux œuvres portant sur la mort du héros.[1745] Ayant eu connaissance de la réédition de l'œuvre de F. Dias au Salvador, un journaliste avait conseillé au gouvernement hondurien de publier celle de L.-A. Zuñiga pour qu'elle circule autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Cette pièce avait déjà été jouée par plusieurs compagnies et des troupes d'amateurs, obtenant des « succès formidables », et elle avait été choisie pour inaugurer le théâtre national.[1746]

L'importance accordée à la toponymie est consolidée : c'est une façon de rendre hommage aux grands hommes à moindre frais tout en faisant entrer l'histoire officielle dans le champ du quotidien.[1747] Les écoles de la capitale portant le nom des héros du panthéon hondurien (Cabañas, Valle et Reyes) sont placées au premier plan de la commémoration. Ce sont ces élèves qui chantent l'hymne national et l'hymne à l'Amérique Centrale, et une école pour filles est aussi baptisée « Morazán ».[1748] Dans un article intitulé « Les héros oubliés », il est proposé de baptiser des rues de Tegucigalpa qui n'ont pas encore de nom par ceux des compagnons de Morazán les plus remarquables, reprenant la perspective d'une avant-garde éclairée montrant le chemin à suivre pour l'ensemble de la population.[1749] Les écoles honduriennes portant le nom d'acteurs du culte comme A. Contreras sont aussi valorisées.[1750]

[1744] ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Los cambios culturales… », *op. cit.,* pp. 372-374.
[1745] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 8 septembre 1942.
[1746] *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 mars 1942.
[1747] L'école « Morazán » de la capitale est placée au cœur des rituels comme pour le 3 octobre 1938 : *Revista de Educación*, Tegucigalpa, octobre 1938. T. Carìas avait d'ailleurs été nommé directeur de cette école en 1901.
[1748] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 septembre 1942. Un décret est pris en 1942 pour célébrer annuellement la date anniversaire du « sage » Valle, le 22 novembre, notamment dans les établissements scolaires (*Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 6, décembre 1942). Sa figure est régulièrement célébrée dans la presse et sa biographie fait partie du programme officiel d'histoire du quatrième cycle. Des statues ou bustes en son honneur ont été érigés dans la capitale et les chefs-lieux de divers départements, et son nom a été donné à plusieurs écoles (*Revista de Educación*, Tegucigalpa, septembre 1938). L'anniversaire de la mort de Valle fait l'objet d'un article jusque dans la presse salvadorienne (*Diario de Hoy*, San Salvador, 20 novembre 1942).
[1749] *El Cronista*, Tegucigalpa, 1 octobre 1942, "Los héroes olvidados". L'auteur mentionne entre autres T. Cabañas, J.-A. Vijil, Cruz Ulloa, D. Vasconcelos, G. Barrios, J.-F. Barrundia, et V. Villaseñor. Le colonel Urbizo Vega a aussi proposé de baptiser la 3^{e} avenue du Port Cortés du nom du Général Pedro Bermúdez, le péruvien qui avait aidé le héros durant son exil.
[1750] *El Cronista*, Tegucigalpa, 4 septembre 1942.

À San Pedro Sula, ce sont les élèves des établissements « R. Rosa » et « M.-A. Soto » qui ont chanté l'hymne national, ce qui confirme l'inscription de ces deux figures dans l'imaginaire national.[1751] La nomenclature des établissements scolaires publics inclut d'ailleurs des politiciens alors au pouvoir comme M. Carías Reyes.[1752]

Si le nom de Lempira a été donné à des écoles, rares sont ceux comme Coronado Nieto G. qui font explicitement le lien entre cette figure et Morazán, ce qui semble confirmer la difficulté d'associer le héros national à la dimension ethnique de l'identité.[1753] L.-A. Zuñiga a écrit un hymne pour chacune de ces deux figures, ainsi que pour le pin : ce sont trois emblèmes nationaux qui sont glorifiés pour définir la nation sur le plan culturel mais leur mise en relation n'est pas systématique.[1754] Le fait que le représentant du Vatican au Honduras, Federico Lunardi, rende hommage autant à Morazán qu'à Lempira montre que cette perspective correspond à l'intention de populariser le nationalisme. Même si F. Lunardi aurait eu des rapports conflictuels avec T. Carías, ses propos sont largement diffusés et il donne une conférence à l'Université Centrale.[1755] Malgré le doute concernant l'origine ethnique de Lempira, il est érigé en représentant du peuple maya pour renforcer la prétention d'homogénéité raciale derrière le discours officiel du métissage. Plusieurs statues du héros ont été inaugurées durant les années 1940 en créant de toute pièce une iconographie.[1756]

S. Turcios associe la célébration de Morazán à celle du *prócer* F.-A. Márquez, curé hondurien ayant participé au processus indépendantiste, dont il souhaite sortir la figure de l'oubli pour mettre en avant le rôle du Honduras à l'échelle de la région.[1757] La célébration de l'arrivée des plis de l'acte d'indépendance à Tegucigalpa est désormais institutionnalisée pour consolider l'individualisation du Honduras face au reste de l'Amérique Centrale.[1758] On

[1751] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 11 septembre 1942. Voir aussi : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 juillet 1942, ―Cálido homenaje al Doctor Ramñn Rosa", article de Armando Cerrato Valenzuela.
[1752] *El Cronista*, Tegucigalpa, 6 octobre 1942.
[1753] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 1, 2, 3, juillet-août-septembre 1942. Voir également : *El Cronista*, Tegucigalpa, 4 septembre 1942, ―Notas de la federación de profesionales". En 1935 une commémoration du « défenseur de notre autonomie » avait été instaurée le 20 juillet (*Revista de Educación*, Tegucigalpa, 1938, année 2, num. 4). Le 20 juillet 1942, une mise en scène théâtrale est organisée dans un établissement scolaire de Choloma où des écolières représentent les héros indigènes de l'Amérique Centrale : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 27 juillet 1942.
[1754] *Revista de Educación*, Tegucigalpa, année 2, num. 5, 1938.
[1755] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 août 1942, ―Nota de la federaciñn de profesionales". L'écrit de F. Lunardi intitulé « Lempira, le héros de l'épopée du Honduras » est publié sous forme de feuilleton dans ce journal au mois de novembre ainsi que dans : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 6, décembre 1942. Il est également mentionné au Salvador. Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 24 août 1942, ―La consagraciñn de Francisco Morazán", article de José F. Figeac.
[1756] EURAQUE, Darío, « Antropñlogos, arqueñlogos… », *op. cit.*
[1757] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XX, num. 10, avril 1942, ―Urgencias hondureðas: dos centenarios que se aproximan", article signé en septembre 1940.
[1758] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 29 septembre 1942. C'est le conseil du district central qui organise la célébration. La participation de Valle à la rédaction de ce texte est soulignée mais c'est sur la place « Morazán »

n'hésite plus à faire du salvadorien Arce le prototype du despotisme combattu par Morazán car ce n'est plus l'union politique qui est prônée mais simplement des relations diplomatiques entre les États pour faire poids dans la carte du monde.[1759] Certains estiment d'ailleurs qu'on devrait avant tout rendre un culte au drapeau hondurien, en prenant exemple sur les États-Unis, considérant probablement que le héros national choisi entretient malgré tout l'ambiguïté identitaire et les divisions partisanes.[1760] L'efficacité des figures héroïques pour obtenir un consensus national est ainsi interrogée, quoique de manière indirecte, et on veut privilégier des étendards « plus objectifs », dont le contenu historique et politique serait effacé.

Le centenaire est pourtant l'occasion de mettre en scène l'étendue géographique du culte national. La ville de San Pedro Sula y participe activement : une « parade » scolaire est organisée le 15 septembre parce que c'est « l'esprit martial qui rend les défilés aussi attractifs pour le public ». Cette marche des écoliers montre que l'entretien de la force physique est envisagé comme un des devoirs des futurs citoyens. Toutefois, il est souligné que l'allure militaire n'est pas assez visible et il est demandé aux professeurs de donner l'exemple.[1761] La société des maîtres d'écoles est à l'origine du projet de baptiser un axe principal de la ville, la rue du Commerce, du nom de Morazán. Le conseil municipal a approuvé l'initiative et une « activité religieuse, lyrique et littéraire » est prévue pour l'occasion.[1762] Les associations de travailleurs sont aussi impliquées et la société d'experts commerciaux et comptables publics a offert au conseil municipal un écusson centraméricain portant gravée la phrase du héros « Je déclare que mon amour pour l'Amérique Centrale meurt avec moi ».[1763] Le journal *Diario Comercial* publié à San Pedro Sula diffuse régulièrement des détails de la commémoration organisée à Tegucigalpa.[1764] Inversement, les festivités réalisées dans cette ville, comme le revêtement du Boulevard « Morazán », font l'objet de comptes-rendus dans la presse de la capitale.[1765] En faisant prendre conscience que l'hommage est rendu en même temps dans

---

qu'est donné un concert de marimba (*El Cronista*, Tegucigalpa, 26 septembre 1942).

[1759] *Órgano del Instituto Normal Central de Varones, Cultura*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942, "El General Francisco Morazán, Boceto biográfico escrito con motivo del primer centenario de la muerte de aquel preclaro repúblico", article de E. Guardiola.

[1760] *El Cronista*, Tegucigalpa, 13 juin 1942, "Editoriales: el culto a los sìmbolos patrios".

[1761] Voir les numéros des 6 août et 23 septembre 1942 de *Diario Comercial*, San Pedro Sula. Alors que c'est le deuil qui est officiellement commémoré, il est ici demandé que les élèves marchent « avec aisance pour ne pas donner l'impression qu'ils assistent à un enterrement ». Une école a aussi pris le nom de Cabañas (*Diario Comercial*, San Pedro Sula, 15 septembre 1942).

[1762] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 8 septembre 1942. La ville compte déjà un boulevard Morazán qui mène à une statue du héros. Un journal salvadorien rappelle d'ailleurs l'exposition d'un bâton de commandement de Morazán ayant eu lieu dans cette ville en 1927 : *Diario de Hoy*, San Salvador, 17 septembre 1942.

[1763] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 21 août 1942.

[1764] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 2 septembre 1942. Une rubrique intitulée « La capitale au jour le jour » est instaurée.

[1765] *El Cronista*, Tegucigalpa, 18 août 1942.

différents endroits du territoire hondurien, on veut concrétiser la définition de la nation dans les représentations sociales.

Nombre de municipalités à travers le pays ont placé des portraits de Morazán dans les mairies et établissements publics, ou baptisé des rues et des jardins de son nom.[1766] Des villes comme Santa Rosa de Copán sont même qualifiées de « morazanistes ».[1767] Les liens entre les intellectuels de la capitale et des régions sont consolidés : une décoration est par exemple accordée à Manuel M. Calderón, directeur du journal *El Cronista,* par la société des maîtres d'école de la municipalité de Olanchito du département de Yoro.[1768] En réponse aux directives officielles, une association d'instituteurs a aussi été créée à Juticalpa dans le département de Olancho pour mener une « forte et patriotique campagne morazanique ».[1769] C'est à l'initiative de ce comité qu'est érigé un obélisque sur le site de « Las Vueltas de Ocote », situé à presque 200 km de la capitale.[1770] La localité veut mettre en relief son rôle dans la construction de l'État-nation et ce sont des ingénieurs du département qui sont chargés de construire le monument. Si la forme choisie est à l'image du monument inauguré à La Trinidad en 1927, il s'agit désormais de célébrer une victoire diplomatique plus que militaire car à cet endroit Morazán avait convaincu les opposants à son gouvernement de rendre les armes.[1771] L'inscription « vine, vi, venci » compare le héros à César tout en insistant sur le devoir des soldats de défendre la paix et l'union. L'identification de l'armée à la démocratie est légitimée par la bénédiction de l'obélisque donnée par un prêtre lors de l'inauguration officielle et par la célébration du rôle des professeurs dans la société, « ces hommes qui travaillent silencieusement pour le bien de la patrie sur l'autel de l'idéal morazanique ».[1772]

L'obélisque érigé à La Trinidad est alors en ruines, bien que les habitants de la localité organisent chaque année une célébration pour le 11 novembre. Ils souhaitent profiter du centenaire pour faire de ce monument un lieu de mémoire pour le pays, mais aussi au-delà des frontières : « Ce lieu historique est pour ce peuple et les peuples voisins le sanctuaire

[1766] À San Nicolás de Copán, c'est une statue du héros qui est inaugurée et l'artiste Luis David Ardñn a représenté cinq étoiles pour chaque État centraméricain : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 3 septembre 1942. À Santa Cruz Minas, dans le département de Santa Bárbara, c'est une école qui prend le nom du héros à l'initiative d'un habitant d'origine cubaine (*Diario Comercial*, San Pedro Sula, 9 septembre 1942).
[1767] *El Cronista*, Tegucigalpa, 17 avril 1942, article signé par Ernesto Alvarado García. Pour situer les départements et leurs chefs-lieux, voir la carte du Honduras en Annexe (p. 533).
[1768] *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 septembre 1942, "Diplomas para distinguidos Morazanistas", article signé par A. Flores Morales.
[1769] *El Cronista*, Tegucigalpa, 6 mai 1942. La société prend le nom de « Trinidad V. Bonilla ».
[1770] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 22 septembre 1942, "En histórico sitio de Olancho, llamado Vueltas de Ocote, quedñ inaugurado monumento a Francisco Morazán". Voir aussi : *Revista Morazán en la Historia*, Tegucigalpa, num. 41, mai 1993. Aujourd'hui, un buste de Morazán surplombe l'obélisque, voir les photographies du monument en Annexe (p. 525).
[1771] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 octobre 1942.
[1772] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942.

centraméricain où nous devons tous aller, révérencieux, prier dévotement devant la mémoire auguste et vénérée de notre demi-dieu Morazán, symbole continental ».[1773] F. Rivera Zuñiga demande au gouvernement de réparer le monument et de poser une grille pour le protéger de manière à célébrer dignement le « Christ centraméricain ». Étant donné la multiplication des monuments, nous pouvons déceler une certaine compétition quant à leur importance nationale, l'auteur affirmant que l'obélisque est aussi « grandiose et significatif que la monumentale statue équestre du héros ».[1774]

La profusion des hommages rendus à Morazán d'un bout à l'autre du territoire hondurien consolide l'identité nationale face au reste de l'Amérique Centrale, et la presse affirme avec orgueil que l'enthousiasme autour du centenaire a été le plus fort au Honduras.[1775] Tous les messages commémoratifs envoyés par les différents départements sont publiés dans les journaux de la capitale pour démontrer que l'événement a été célébré dans le « pays tout entier sans exception de castes, de rangs ou de crédos religieux ».[1776] Au Salvador également, on considère que l'ensemble du Honduras a rendu hommage à Morazán avec une « admiration qui n'était auparavant témoignée qu'envers les dieux et demi-dieux païens ».[1777] *El Cronista* peut ainsi insister sur la massification du culte et estime que vingt mille personnes étaient présentes lors des moments culminants des festivités.[1778]

III. 2. A. b. Un culte partagé par l'ensemble de la population

Un des points les plus importants du programme commémoratif, « pour son originalité et son symbolisme », a été la course du corps d'artillerie qui a amené une flamme depuis l'obélisque de La Trinidad jusqu'aux pieds de la statue de Morazán à Tegucigalpa pour y allumer un « flambeau sacré ».[1779] Ce trajet met en scène la participation de l'armée dans la construction de l'État-nation et fait le lien entre deux lieux de mémoire créant ainsi un itinéraire national de la religion civique. La célébration de la mort du héros est également mise en relation avec celle de sa naissance : c'est le 15 septembre que le flambeau a été placé aux pieds de la statue, et le 3 octobre que les soldats ont réalisé le marathon apportant le feu.

[1773] *El Cronista*, Tegucigalpa, 28 août 1942, "El Obelisco de la Trinidad está en ruinas actualmente".
[1774] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 5 septembre 1942.
[1775] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 octobre 1942, "El Homenaje a Honduras".
[1776] *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 septembre 1942, "La consagraciñn definitiva de Morazán".
[1777] *Diario Nuevo*, San Salvador, 18 septembre 1942.
[1778] *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1942.
[1779] Voir les numéros des 12 et 16 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa. Tous les habitants de Comayagüela et de Tegucigalpa auraient assisté à l'arrivée des athlètes. Voir aussi : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 96. La presse salvadorienne célèbre cette course et informe que le flambeau sera ensuite gardé dans le Musée National (*Diario Nuevo*, San Salvador, 17 août 1942).

C‘est une façon de donner de la matière à la rhétorique, en particulier aux métaphores de la lumière et de la semence féconde. Le temps et l‘espace du Honduras sont ainsi placés sous le signe de Morazán.

En février 1942, un « jour du soldat hondurien » est décrété le 3 octobre pour renforcer le transfert de sacralité sur l‘institution armée.[1780] Une marche militaire portant le nom de Morazán est aussi composée par une femme et pour le numéro du 14 septembre, le *Diario Comercial* représente le héros entouré de drapeaux honduriens portés par des militaires.[1781] Si la comparaison de Morazán avec Napoléon est refusée par certains, ce n‘est pas à cause du mythe guerrier mais parce qu‘on considère que le centraméricain a « lutté silencieusement pour les principes de la révolution française » et non pour sa grandeur personnelle.[1782] Le caractère militaire du héros est ouvertement revendiqué tout en insistant sur son aspect civique et populaire : les écoliers et les soldats participent ensemble aux activités réalisées le 3 octobre aux pieds de la statue de Tegucigalpa. L‘hymne à Morazán, l‘hymne national et une marche militaire ont été joués sur la place mais un concert folklorique avec des marimbas y a aussi été donné le soir. Le public a également été invité à assister à une partie de baseball dans le stade « Carías Lindo ».[1783]

La place « Morazán » est consacrée comme le lieu permettant de faire le lien entre les différents groupes de la société et les diverses institutions impliquées dans le culte viennent y déposer des couronnes de fleur. Des délégations des écoles ont notamment été constituées à cet effet.[1784] La colonie « arabe » a aussi offert une plaque commémorative et des fleurs pour les statues de Morazán et de J.-C. del Valle. P. Fumero indique que cette minorité constituée en particulier de palestiniens et de syriens est une des rares à être rendues visibles par les autorités du fait de leur poids dans l‘économie du pays.[1785] La place est le lieu d‘arrivée du défilé militaire, et c‘est à cet endroit qu‘on a lu le testament du héros, que M. Carìas Reyes a prononcé le discours officiel et qu‘un « concert funèbre » a été donné.[1786] Dès le mois de septembre 1941, des dispositions officielles avaient été prises pour que des associations soient

[1780] La communauté éducative participe à cette commémoration. L‘Institut Central Masculin a par exemple l‘habitude d‘organiser un défilé culminant aux pieds de la statue de Morazán : *Cultura, Organo del Instituto Central de Varones*, Tegucigalpa, 31 octobre 1947, “Honores a Morazán y al soldado”, article de Jacinto Lozano Zelaya.
[1781] Voir : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 24 septembre 1942, “La marcha General Francisco Morazán de Doña Lupe V. de Hartling”; et *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 septembre 1942. Voir la photographie en Annexe (p. 522).
[1782] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942, article de Rubén Barahona.
[1783] *El Cronista*, Tegucigalpa, 3 octobre 1942, “El 150e aniversario del nacimiento del héroe”.
[1784] *El Cronista*, Tegucigalpa, 13 juin 1942.
[1785] Voir : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 septembre 1942; et FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, p. 32.
[1786] Voir : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 5 septembre 1942; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1942.

créées pour préparer la commémoration mais les comités souhaitant participer ont dû obtenir l'approbation du pouvoir exécutif. Les autorités favorisent l'organisation des corporations pour mettre en scène la participation du peuple tout en contrôlant strictement leur action.[1787]

Les délégations d'organisations internationales élitistes se caractérisant comme apolitiques et au service de la société sont impliquées, comme le Rotary Club qui offre des plaques commémoratives à placer le long de l'avenue « Centenaire » sur lesquelles sont gravées des pensées du héros. Le discours prononcé par C. Izaguirre au nom de cette société est imprimé et distribué gratuitement comme un « acte de divulgation patriotique et de rapprochement entre les peuples, au service de la paix entre les nations ».[1788] Le club des Lions de Tegucigalpa inaugure le 15 septembre une bibliothèque pour la jeunesse portant le nom du héros et organise un concours centraméricain de texte scolaire « morazanique » dans le but de faire connaître la vie de Morazán à l'échelle du continent.[1789] C'est le texte de J. Jiménez Solìs qui est récompensé mais il n'a pas bénéficié d'une grande diffusion au Honduras, sans doute parce que c'est surtout le symbole unioniste qui y est exalté. L'auteur insiste sur le fait qu'il ne cherche pas à construire une nouvelle interprétation mais à écrire la biographie du héros la plus complète possible en s'appuyant sur les travaux précédents, peut-être pour mieux effacer l'alternative que représente sa narration par rapport à la mémoire officielle.[1790]

Les couches populaires prennent aussi part à la commémoration et le fait que ce soit un artisan hondurien qui ait été chargé de la réalisation des plaques commémoratives placées le long de l'avenue « Centenaire » est envisagé comme une reconnaissance de l'importance des travailleurs dans la société.[1791] L'association « Travailleurs morazanistes », qui regroupe plus de 580 ouvriers de Tegucigalpa, a élaboré un programme accepté par le pouvoir exécutif

[1787] Voir : *La Gaceta*, Tegucigalpa, 9 septembre 1941, décret num. 44 ; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 juin 1942.
[1788] *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 septembre 1942. La revue *Rotaria* publie également un numéro commémoratif et organise le 17 septembre un repas pour les lauréats du concours littéraire national et pour ceux du Prix « Morazán ». Voir aussi : IZAGUIRRE, Carlos, *Historia luminosa de Francisco Morazán: guerrero, héroe, apóstol, mártir, símbolo, idea,* Tegucigalpa, Talleres Tipo-litográficos Aristón, 1942, 16p. P. Rivas félicite C. Izaguirre pour son essai qui soutient la mémoire officielle (*El Cronista*, Tegucigalpa, 24 septembre 1942).
[1789] Voir les numéros du 13 août et du 12 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa. Le 5 octobre, le Club des Lions informe que depuis l'inauguration de la bibliothèque, 2980 enfants sont venus avec une moyenne de 186 lecteurs et 210 volumes consultés par jour (EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.*, p. 95). L'institution prévoie également de déposer une couronne de fleurs aux pieds de la statue du héros.
[1790] JIMÉNEZ SOLÍS, Jorge, *Francisco Morazán: su vida y obra,* Managua, Centro de Investigación de la Realidad de América Latina, 1999. Ce texte est publié pour la première fois au Guatemala en 1952 par l'imprimerie nationale. Des informations concernant ce concours ont été publiées dans la presse guatémaltèque. Voir les numéros des 24 août et 5 octobre 1942 de *Nuestro Diario,* Guatemala; et *El Liberal progresista,* Guatemala, 15 août 1942.
[1791] *El Cronista*, Tegucigalpa, 3 septembre 1942. Les plaques créées par Julio Euceda, aux couleurs du Honduras (bleu et blanc), sont célébrées pour leur « solidité et beauté ».

qui prévoit entre autres de remettre une couronne de fleurs aux pieds de la statue du héros.[1792] À l'occasion du 3 octobre, l'association organise une tombola autour d'un bas-relief en argile de Morazán réalisé par Ramón Moncada dont les gains sont ensuite donnés à la Croix-Rouge hondurienne pour « le soulagement de l'enfance prolétaire ». Par l'intermédiaire de la presse, le comité appelle régulièrement les écrivains à diffuser la narration héroïque dans la région et il a aussi remis des prix à Angel R. Fortín, S. Mendieta et E. Alvarado García pour leur « travail morazanique ».[1793] Il est signalé que c'est la première fois que les ouvriers sont à ce point acteurs du culte et c'est un rapprochement avec les élites culturelles qui est recherché.

Les universitaires sont rassemblés en une fédération de sociétés présidée par Esteban Guardiola et inaugurée le 15 septembre sur la place « Morazán » en déposant des fleurs, en observant une minute de silence puis en chantant l'hymne au héros.[1794] Chacune des sociétés fédérées réalise une rubrique pour le numéro commémoratif de la revue *Foro Hondureño*.[1795] L'association organise un concours scientifique et littéraire appelé « Prix Morazán », auquel tous les honduriens sont invités à prendre part même s'ils ne sont pas universitaires afin que ce soit avant tout une entreprise patriotique.[1796] La participation à la session de remise des prix est considérée comme un devoir citoyen : « C'est une manière pratique de construire la patrie. Si vous êtes un bon hondurien, venez y assister. »[1797] Un Institut d'Études Morazaniques est aussi envisagé pour faire perdurer l'hommage au héros en dehors du contexte commémoratif en publiant des ouvrages et en travaillant à l'unification du système éducatif en Amérique Centrale. Une « Croix Francisco Morazán » est aussi prévue pour décorer le 15 septembre de chaque année les meilleurs étudiants de chaque faculté.[1798]

Le comité universitaire insiste sur « l'union spirituelle » des peuples centraméricains et publie dans cette optique un article concernant des formules mathématiques utilisées pour

---

[1792] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942.

[1793] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 octobre 1942, "Nueva nota de los trabajadores morazanistas", article signé par Alejandro Flores Morales, président de l'association. Voir aussi : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* p. 95.

[1794] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 août 1942 ; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 11 septembre 1942, "Notas de federaciñn de profesionales". La fédération des universitaires a d'ailleurs incité la radio nationale HRN à retransmettre les activités organisées (*El Cronista*, Tegucigalpa, 22 août 1942). La presse salvadorienne souligne quant à elle l'ambition centraméricaine de l'association : *Diario Nuevo*, San Salvador, 3 juillet 1942.

[1795] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 juin 1942. Cette revue est la publication de la société des avocats. La plupart des organes de diffusion des corporations ont publié une édition spéciale comme *El economista hondureño* et *La Honduras farmacéutica* (*El Cronista*, Tegucigalpa, 2 octobre 1942).

[1796] *El Cronista*, Tegucigalpa, 7 juillet 1942, "Bases para otorgar el Premio Morazán".

[1797] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 septembre 1942, "Nota de la federaciñn de profesionales". Rafael Callejas, José Reina Valenzuela, Trinidad del Cid et Rafael Jerez Alvarado, entre autres, ont envoyé des travaux à ce concours. Au total, 14 écrits ont été reçus (voir les numéros du 8, 28 et 29 août 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa). On veut pérenniser le prix en l'attribuant le 15 septembre de chaque année.

[1798] *Diario Nuevo*, San Salvador, 17 août 1942. La jeunesse universitaire est célébrée pour la commémoration organisée (*El Cronista*, Tegucigalpa, 5 octobre 1942).

composer les couronnes commémoratives propres à l'Amérique Centrale.[1799] La revendication du symbole unioniste peut être comprise comme une nuance introduite dans la mémoire officielle pour ne pas restreindre l'idéal « morazanique » à l'unité interne du Honduras. Dès le 15 juin, un cycle de conférences est organisé à l'Université Centrale et dans ce cadre, A. Humberto Montes fait du héros un incompris pour soutenir la nécessité d'une éducation populaire.[1800] Lors des réunions organisées par la fédération des universitaires pour déterminer sa participation à la commémoration, les délégués affirment vouloir atténuer le caractère militaire du héros en insistant sur son aspect pédagogique que l'on considère peu étudié jusqu'alors.[1801]

Nous pouvons penser que les universitaires ont tenté de développer une vision critique vis-à-vis du nationalisme officiel. Les médecins n'ont d'ailleurs pas intégré la fédération de sociétés, ce qui confirmerait des tensions d'ordre politique. Ils envisagent pour leur part d'organiser une réunion centraméricaine à San Salvador, « où reposent les cendres de Morazán », dédiée aux gouvernements. Un appel est lancé aux hommes de lettres pour les aider à inclure d'autres pays du continent américain notamment le Panama, ce qui laisse croire que cette proposition s'inscrit dans la logique de la doctrine Monroe.[1802] M. Carías Reyes a assisté aux conférences organisées à l'Université et prononce un discours au nom du gouvernement dans lequel il estime que le centenaire donne lieu à une « idolâtrie du cerveau au Honduras ». Lui-même écrivain, il valorise le rôle des intellectuels dans la société mais montre en même temps l'intention de la dictature de réduire l'autonomie des élites culturelles.[1803] Le discours prononcé par Antonio Bermúdez au nom de la fédération de sociétés a d'ailleurs été particulièrement applaudi dans la presse proche du pouvoir.[1804]

À l'arrivée de T. Carías au pouvoir, le taux d'analphabétisme était d'environ 73 % et certains historiens considèrent qu'il s'est en effet efforcé de recourir à l'éducation de masse

[1799] *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1942.
[1800] *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 septembre 1942. Cette conférence est prononcée le 14 septembre au nom de la société d'avocats et est éditée au Mexique en 1958 : HUMBERTO MONTES, Arturo, *Morazán y la Federación Centroamericana*, México, Ed. Libreo Mex, 1958. R.-H. Valle et L.-A. Zuñiga introduisent cet ouvrage. Si certaines conférences se focalisent sur la figure de Morazán, comme celles données par R. Fortín Magaña et José Antonio Peraza, d'autres traitent de sujets scientifiques non historiques tels que la médecine ou la physique : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 12 septembre 1942.
[1801] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 juin 1942.
[1802] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 7 septembre 1942, "Notas de la federaciñn de profesionales"; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 mai 1942, "Homenaje que los médicos centroamericanos podrìan tributar a Morazán", article écrit par Plutarco E. Castellanos depuis Comayagua.
[1803] *El Cronista*, Tegucigalpa, 21 septembre 1942, "Discurso del Lic. Carías Reyes en la Universidad a nombre del poder ejecutivo el 18 de septiembre en la inauguración del ciclo de conferencias patrocinado por el Alma Mater". La naissance de ce politicien est célébrée par *El Cronista* qui publie son portrait. Les acteurs du culte de Morazán sont ainsi eux-mêmes encensés au nom de l'orgueil national : *El Cronista*, Tegucigalpa, 24 décembre 1942, article signé "Nestor".
[1804] *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 septembre 1942.

comme un outil de cohésion sociale bien que son gouvernement ait reposé sur la force armée.[1805] Le centenaire est l'occasion de multiplier les organisations du corps enseignant sous contrôle du gouvernement, comme l'association appelée « Maître et Patrie » qui a pour objectif de « fortifier le désir d'unité nationale ».[1806] On attire l'attention sur le civisme des instituteurs et on leur rend hommage pour avoir su « maintenir le feu sacré de l'union comme les vestales qui ont gardé le feu des Dieux sur le mont Olympe ».[1807] Les discussions organisées dans les écoles primaires doivent toutefois mettre l'accent sur l'exécution et le testament de Morazán, ce qui confirme que le sacrifice de la vie reste l'élément clé de la narration héroïque.[1808] C'est la première fois qu'une « semaine civique » est instaurée et la plupart des établissements scolaires du pays y participent. On profite de la célébration du « jour des Démocraties » le 10 septembre pour faire le lien avec le héros, et l'hymne portant son nom est chanté à cette occasion.[1809]

D'autres institutions de l'éducation supérieure prennent part à la commémoration : l'école des Beaux-arts a par exemple décoré son édifice avec les drapeaux des pays centraméricains, et une colonne soutenant l'effigie du héros est illuminée pendant trois nuits consécutives.[1810] L'Institut Normal Masculin a joué un rôle actif même si tous les points du programme élaboré par Alejandro Rivera Hernández n'ont pas été acceptés par le conseil de l'établissement réuni le 6 juin, par manque de temps et de moyens financiers.[1811] V. Cáceres, directeur de l'Institut, s'est même opposé à l'idée de créer un prix « Morazán » étant donné l'existence d'un prix « Père Reyes » et considérant que ce genre de concours est contre-productif parmi les étudiants. Il ajoute que si un prix « Morazán » devait être créé, il serait plus pertinent qu'il soit destiné à un établissement de l'armée, révélant une certaine résistance à la militarisation de la mémoire. Chaque groupe de la société tente ainsi de s'approprier une facette du héros. Il est finalement décidé de déposer une couronne de fleurs au nom de

[1805] EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* pp. 90-91. Les auteurs signalent la croissance démographique du pays durant son gouvernement, atteignant près d'un million au début des années 1940. La presse souligne les efforts officiels en faveur de l'alphabétisation du peuple mais estime toutefois qu'ils ne sont pas encore suffisants : *El Cronista*, Tegucigalpa, 5 mars 1942.
[1806] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 21 novembre 1942. Vicente Cáceres en est le trésorier.
[1807] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 10 octobre 1942, "La posteridad ha hecho justicia al héroe", article de Martín Jiménez fils. Voir aussi : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 2 septembre 1942. Le rôle des pères de famille dans la diffusion du sentiment patriotique avait déjà été mis en valeur par exemple dans le poème de Juan Ramon Molina reproduit dans : *Revista de educación*, Tegucigalpa, année 11, num. 5, 1938.
[1808] *El Cronista*, Tegucigalpa, 20 juin 1942, article signé par Filomena Carías G.
[1809] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 9 septembre 1942.
[1810] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 23 septembre 1942.
[1811] *Órgano del Instituto Normal Central de Varones, Cultura*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942. A. Rivera a par exemple proposé d'instaurer une bourse en demandant le soutien du gouvernement pour envoyer les instituteurs se former à l'étranger. L'idée de réaliser un ouvrage commémoratif financé par les membres de l'institution a aussi été soumise.

l'Institut sur la place « Morazán » (A. Rivera est désigné pour prononcer un discours) et d'organiser une réunion patriotique. Des professeurs sont choisis par le gouvernement pour porter les drapeaux des 21 Républiques américaines et celui de la Fédération centraméricaine lors du défilé civil pour insister sur la dimension continentale au culte.[1812] Un numéro commémoratif est aussi publié par le bulletin de l'Institut dans lequel V. Cáceres inscrit Morazán dans un panthéon universel au nom de l'idéologie panaméricaniste. Le héros centraméricain est placé aux côtés de Washington et de Bolivar formant une « trinité spirituelle » autour des valeurs démocratiques et en référence au contexte de seconde guerre mondiale.[1813]

L'Institut Normal Féminin a également organisé un concours pour que les étudiantes participent à l'écriture patriotique du passé.[1814] Le 15 septembre, il est prévu de chanter l'hymne national et de placer un portrait de Morazán dans le salon de l'établissement pour faire entrer le héros dans l'espace du quotidien.[1815] Dans le discours commémoratif prononcé au nom de cette institution, l'avocat F. Leiva identifie la figure aux intérêts du peuple au-delà des conflits politiques pour devenir un symbole de consensus national. Il insiste lui aussi sur le représentant de la démocratie continentale pour légitimer le sacrifice de la vie pour la défense de la patrie.[1816] Ainsi, même si l'accent est mis sur l'éducation des femmes, et que c'est une professeure qui a rédigé l'ouvrage historique utilisé dans les Instituts Normaux Masculin et Féminin, le modèle du citoyen n'est adressé qu'à la population masculine.[1817] Malgré des actions revendiquant le droit de vote pour les femmes durant le gouvernement de T. Carías, celui-ci n'est octroyé qu'en 1955. Un « concours de nourrissons » est d'ailleurs organisé par le district central avec le soutien de l'épouse de T. Carìas : c'est l'instruction des femmes en tant que mères qui est officiellement mise en avant.[1818]

La revue des Archives et de la Bibliothèque Nationale, organe de la Société de Géographie et d'Histoire du Honduras, publie un numéro commémoratif dans lequel

[1812] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 12 septembre 1942. Une représentation théâtrale est aussi donnée par des étudiants de cette institution. Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 5 septembre 1942, article de V. Cáceres.
[1813] *Órgano del Instituto Normal Central de Varones, Cultura*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942. Voir notamment : "La uniñn centroamericana y el General Francisco Morazán, en el primer centenario de su muerte", article de Pedro Guzmán Franco; "Padre de un gran ideal", article de José Marìa V. Silva ; et "En el centenario del héroe", article de Toribio Ponce.
[1814] *El Cronista*, Tegucigalpa, 8 août 1942, "Nota cultural morazánica".
[1815] *El Cronista*, Tegucigalpa, 22 août 1942.
[1816] *El Cronista*, Tegucigalpa, 17 septembre 1942. Contrairement aux directives officielles toutefois, il estime que ce n'est pas un sentiment de tristesse mais de gloire qu'il faut ressentir.
[1817] Voir : CACERES TINOCO, Ela, *Historia de la América Central*, Instituto Normal Central de Varones, Tegucigalpa, 1942.
[1818] Voir les numéros des 5 et 16 septembre 1942 de *Diario Comercial*, San Pedro Sula, "El concurso del niño de pecho".

l'historiographie traditionnelle est utilisée pour raviver l'équilibre élaboré à la fin du XIX^{ème} siècle entre les aspects civique et militaire.[1819] De nouveaux éléments sont toutefois introduits tels que la valorisation de l'image de María Josefa Lastiri de Morazán, « belle femme, talentueuse, héroïque, et dévouée, digne épouse du Grand homme centraméricain ». Cette revendication permet d'inclure les femmes dans la définition de la nation tout en leur refusant la pleine citoyenneté, leur rôle n'étant que de soutenir dans le champ privé l'action publique des hommes. Pour diffuser le sentiment patriotique parmi la population féminine, S. Turcios élabore un panthéon hiérarchisant les épouses des héros comme Petronila Barrios de Cabañas et Anita Arzu de Guardiola. C'est avant tout « l'héroïcité casanière de la classique femme de la Bible » qui est célébrée.[1820] S. Turcios multiplie les écrits sur la descendance de Morazán pour mettre en relief le noyau familial selon une vision religieuse de la société.[1821] E. Alvarado García participe au même effort en publiant un article rendant hommage à la mère de Morazán pour avoir su élever pieusement le héros.

Le fait que la franc-maçonnerie et l'Église cherchent toutes deux à s'approprier la figure héroïque ne semble pas générer de polémiques particulières, l'objectif étant d'obtenir un consensus national autour du culte de Morazán. Une plaque commémorative de marbre blanc est ainsi inaugurée sur la façade du temple franc-maçon de la capitale. Une cérémonie publique est organisée à cette occasion et une délégation est constituée pour apporter une couronne de fleurs aux pieds de la statue du héros. Morazán est alors déclaré « *Benemérito* de la maçonnerie hondurienne » parce qu'il représente les principes démocratiques et parce qu'il a été initié en même temps que Dionisio de Herrera par Miguel Echarri, colombien exilé, tel que l'affirme le décret émis par la Grande Loge du Honduras.[1822] Il est spécifié que tous les membres du Grand Ordre doivent porter une cocarde bleue et blanche sur le revers de leurs vêtements le jour de la commémoration afin de démontrer le patriotisme de la franc-maçonnerie. Si nombre d'acteurs du culte depuis le XIX^{ème} siècle sont francs-maçons, c'est la

[1819] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 1, 2, 3, juillet-août-septembre 1942. C'est S. Turcios qui a pris l'initiative d'impliquer la Société dans l'organisation de la célébration. F. Salgado, A. C. Coello, E. Alvarado Garcia, J. Aguilar Paz, R.-H. Valle sont membres ou associés de cette société. La revue, dirigée par E. Guardiola, circule autant à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Ce numéro fait l'objet d'un compte-rendu dans : *El Cronista*, Tegucigalpa, 9 novembre 1942 ; et *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 23 septembre 1942.

[1820] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 1, 2, 3, juillet-août-septembre 1942. Voir le portrait de María Josefa Lastiri en Annexe (p. 522). Des écrits de femmes participant au culte héroïque sont également publiés dans ce numéro.

[1821] *Idem*. Voir aussi : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VI, num. 9-10, septembre-octobre 1942.

[1822] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 juin 1942. Le décret est émis au mois de mai par Romualdo B. Zepeda, président, et Constantino S. Ramos, secrétaire. Cet hommage fait l'objet d'un article dans la presse du Guatemala où l'on affirme que tous les grands hommes du continent étaient libéraux parce que franc-maçons. Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 24 septembre 1942.

première fois que l'institution est ouvertement impliquée dans le rituel civique, ce qui montre son influence dans la société, d'autant plus que T. Carìas en est membre. Cet hommage est d'ailleurs retransmis dans l'émission de radio du gouvernement « La Voix du Honduras ».[1823]

L'implication du clergé dans le rituel civique est aussi réaffirmée et un Te Deum a été notamment célébré dans la cathédrale.[1824] Une messe en plein air est également donnée à La Trinidad où les boy-scouts organisent une excursion pour y placer une plaque commémorative.[1825] Le fait que le héros J.-T. Reyes ait été un homme d'Église est désormais mis en valeur pour faire le lien entre les pouvoirs civil et ecclésiastique.[1826] Les discours commémoratifs du centenaire sont d'ailleurs l'occasion de revendiquer une identité chrétienne en invoquant le nom de Dieu.[1827] Certains groupes catholiques refusent pourtant de se joindre au culte national comme le journal *La Luz* publié à Santa Bárbara.[1828] Dans cette ville, le curé veut convaincre les croyants de la pertinence de se rallier au consensus national en mentionnant la participation du nonce apostolique F. Lunardi. De manière générale, le patriotisme de l'Église est exalté car l'immortalité de la mémoire du héros-martyr est acceptée. On exhorte ainsi au devoir sacré de sauver la patrie « en tant que catholiques et en tant que honduriens ».[1829]

III. 2. A. c. Le « morazanisme » : une doctrine hondurienne

Dans l'objectif de renouer avec l'historiographie libérale traditionnelle, des démarches sont effectuées dès 1940 pour obtenir la biographie de Morazán écrite par R. Rosa, le manuscrit étant gardé par ses descendants résidant au Guatemala.[1830] Ces derniers n'ont pourtant pas accédé à la demande des autorités, certainement parce que leur souhait de transférer les restes de R. Rosa en territoire guatémaltèque leur avait été refusé par le

[1823] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 9 septembre 1942.
[1824] Voir les numéros des 10 et 16 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.
[1825] *El Cronista*, Tegucigalpa, 24 septembre 1942.
[1826] *El Cronista*, Tegucigalpa, 11 juin 1942, article du prêtre Basilio Gómez.
[1827] Voir par exemple : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 3 octobre 1942, "Discurso pronunciado por el Profesor José V. Vasquez en los actos cívicos con que la escuela mixta Luis Landa, de Tela Nueva, conmemoró el primer centenario de la muerte de Morazán y aniversario de nuestra independencia nacional".
[1828] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 octobre 1942.
[1829] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 25 septembre 1942, "Alocución del señor presbítero Antonio Coll Canyelles en el centenario de la muerte de Morazán".
[1830] *Revista del Archivo y de la Biblioteca Nacionales*, Tegucigalpa, t. XIX, num. 4, octobre 1940. Il s'agit d'une circulaire signée par Gualcerto Cantarero depuis la ville de La Esperanza dans laquelle il estime que le meilleur moyen pour exalter Morazán est de « l'humaniser ». José Aguilar Paz a aussi demandé à ce que les mémoires de J.-A. Vijil, en possession de ses héritiers au Salvador, et les archives de Morazán, aux mains d'une de ses héritières, soient publiés : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 1, 2, 3, juillet-août-septembre 1942.

Honduras en 1904.[1831] M. Carías Reyes, en tant que secrétaire privé de la présidence, choisit alors de publier à nouveau les travaux du hondurien E. Martínez et du salvadorien R. Reyes comme un recueil commémoratif.[1832] Dans l'édition spéciale éditée par le bulletin du district central à la demande de T. Carìas, l'historiographie traditionnelle est mélangée à des ouvrages correspondant à la narration unioniste du début du XX^{ème} siècle ainsi qu'à des écrits plus récemment publiés. En inscrivant la mémoire officielle dans la continuité des traditions inventées et en faisant appel à la portée régionale du culte, il s'agit de légitimer l'actualisation du discours. Notons toutefois l'absence de référence à L. Montúfar, vraisemblablement parce que son récit est trop identifié au parti libéral.[1833] Certains intellectuels proches du pouvoir insistent sur la nécessité de sortir Morazán de toute dimension partisane au nom du consensus national qui doit passer, selon J. López Pineda, par un « gouvernement paternel et fort » fidèle à la religion catholique.[1834] C'est dans cette optique qu'un article de E. Martínez est diffusé dans la presse affirmant qu'« aujourd'hui tous lui rendent hommage sans distinction de couleurs politiques ».[1835]

Un état de la question autour de la figure de Morazán est réalisé par un étudiant de l'Institut Normal Central Masculin pour mettre en avant l'appropriation de la mémoire officielle par « la jeunesse » hondurienne. L'auteur insiste pour sa part sur les travaux de L. Montúfar et assure qu'ils sont encore considérés comme prestigieux. Il accorde toutefois une importance particulière à la biographie écrite par E. Martínez qui est considérée comme « la plus véridique et complète » et valorise également les écrits des unionistes tels que J. Rodas et

[1831] *Anales de los Archivos Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, année 3, num. 6, juillet 1969.
[1832] *Album morazánico, homenaje del gobierno que preside el doctor y general don Tiburcio Carías Andino al general don Francisco Morazán con motivo del primer centenario de su fallecimiento*, Tegucigalpa, Talleres Tipográficos Nacionales, 1942. Celeo Murillo et E. Alvarado Garcìa ont participé à l'élaboration de ce recueil imprimé en mille exemplaires. Des annonces publicitaires sont diffusées dans plusieurs plusieurs numéros de *El Cronista* (voir par exemple celui du 26 février 1942). Le prologue est un texte de Rómulo E. Durón datant de 1899. La mort de cet avocat en 1942 est considérée comme un deuil national et sa participation au développement du culte héroïque est célébrée. Les intellectuels honduriens tels que P. Rivas et E. Alvarado García participent à la veillée funèbre. Voir les numéros des 14 et 15 août 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa; et *Nuestro Diario*, Guatemala, 14 août 1942.
[1833] *Boletín del distrito central de Honduras*, *Edición en homenaje al héroe inmortal de la unión de Centro-América en el primer centenario de su muerte*, Tegucigalpa, 1942. Cette édition compile, entre autres, des extraits des travaux de A. Marure, R. Reyes, A. Contreras, J. Rodas, S. Mendieta, R. Fernández Guardia, J.-A. Peraza, et S. Turcios. L'hymne à Morazán écrit par F. Turcios et la partition de musique de Franco R. Díaz Zelaya sont reproduits en brochure à la fin de l'ouvrage. Des documents historiques sont aussi inclus et l'ouvrage est célébré pour le nombre d'illustrations et de gravures incluses *: Diario Comercial*, San Pedro Sula, 17 octobre 1942.
[1834] *Anales de los archivos nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, août-décembre 1990, 2e époque, t. 1, num. 1, —la independencia de Centroamérica y el general don Francisco Morazán", article de J. Lñpez Pineda tiré de la revue *Foro hondureño* du mois d'octobre 1942. Notons que cet intellectuel s'était d'abord rapproché du Parti communiste fondé au Honduras en 1922 avant de devenir un idéologue de la dictature de T. Carías.
[1835] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942.

V. Sáenz.[1836] Les références, implicites ou explicites, au travail de L. Montúfar sont aussi maniées dans les discours commémoratifs pour insister sur les réformes politiques et sociales de Morazán concernant la liberté de conscience en particulier. C'est le cas de Celeo Murillo qui veut célébrer « l'idéologie révolutionnaire » du héros pour associer l'idée de révolution au gouvernement.[1837] Les écrits des étrangers, en particulier étasuniens comme Stephens, sont également régulièrement mentionnés. En effet, ils sont vus comme des jugements impartiaux des mérites de Morazán.[1838] Malgré le renouvellement de la perspective historique, l'écriture de la vie du héros reste un moyen de défendre un projet politique au présent, ce qui est légitimé par le regard extérieur.

Miguel Morazán publie un « texte scolaire morazanique » le 15 septembre 1941 pour diffuser la religion patriotique au sein des classes populaires urbaines.[1839] L'auteur choisit d'écrire en vers car il considère que c'est le meilleur moyen d'instruire les lecteurs en les divertissant. Le héros est popularisé à la fois en incarnant la démocratie et en représentant l'idéal masculin au quotidien : courageux, généreux, digne, honnête. L'argument de l'ignorance des masses est utilisé, ce qui montre que le rôle d'avant-garde attribué aux intellectuels sous-tend sa conception de l'éducation populaire. S'il reprend des éléments de la narration libérale, le renouvellement du récit est considéré comme une nécessité pour inscrire Morazán dans une dimension internationale. Il se réjouit ainsi :

> *Heureusement, les circonstances dans lesquelles se trouve le monde actualisent ses idées et c'est pour cela que le centenaire de sa mort ne pouvait pas être plus opportun. Nous sommes en train de vivre le sacrifice pour de grands idéaux et on peut ainsi dire que la postérité dans le monde entier est en train de lui rendre justice.*[1840]

En décembre 1941, suite à l'attaque de Pearl Harbor, les États-Unis entrent en guerre, ce qui

---

[1836] *Órgano del Instituto Normal Central de Varones, Cultura*, Tegucigalpa, 15 août 1942, ―Referencias bibliográficas sobre el General Francisco Morazán", article de Roberto B. Gálvez. L'auteur fait référence à la polémique ayant eu lieu au Guatemala en 1892 entre L. Montúfar et A. Mencos Franco, ce qui en révèle l'impact.

[1837] *El Cronista*, Tegucigalpa, 24 septembre 1942. Le discours de A. Contreras est aussi régulièrement cité et il est intégralement reproduit dans : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 septembre 1942.

[1838] *Órgano del Instituto Normal Central de Varones, Cultura*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942, ―Morazán juzgado por un diplomático norteamericano", article de Fernando Blandñn. Voir aussi l'article de M. Carías Reyes dans : *El Cronista*, Tegucigalpa, 1 septembre 1942.

[1839] MORAZÁN, Miguel, *Cartilla Morazánica, biografía y epopeya del general Francisco Morazán, homenaje en el primer centenario de su muerte fusilado en Costa Rica el 15 de septiembre de 1842*, Tegucigalpa, Tipografia Ariston, 1942. Même si l'auteur prétend effacer le caractère guerrier de Morazán, une liste de ses victoires militaires est insérée. M. Morazán est célébré pour ses qualités en tant que pédagogue et rares sont les articles où il est indiqué qu'il est le « digne descendant de ce caudillo ». Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 6 octobre 1942; et *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942, ―Notas bibliográficas".

[1840] *El Cronista*, Tegucigalpa, 26 août 1942, ―El centenario de Francisco Morazán", article de M. Morazán (―Felizmente las circunstancias en que el mundo se encuentra actualizan sus ideas y por eso nunca pudo ser más oportuno el primer centenario de su muerte. Estamos presenciando el sacrificio por los grandes ideales y por tanto puede decirse que la posteridad en todo el mundo le está haciendo cumplida justicia").

change la donne dans le rapport de force. Bien que les tendances autoritaires des dictateurs centraméricains les rapprochent du camp de Hitler et de Mussolini, l'influence étasunienne les a poussé à se déclarer en guerre contre les puissances de l'Axe.[1841] D'ailleurs, la plupart des constitutions centraméricaines garantissent les libertés individuelles, même si elles n'étaient pas appliquées à la lettre.[1842] Ainsi, le fait que le centenaire ait lieu pendant un conflit international permet de consolider la mise en relation du héros avec des valeurs considérées comme universelles et qu'on affirme être alors menacées. Il y a toujours un ennemi à combattre mais ce ne sont plus ni les séparatistes ni les conservateurs centraméricains, pas plus qu'un peuple en particulier, guatémaltèque ou costaricien, mais le « Mal » absolu. Cette conception insiste sur une définition morale de la nation.

Étant donné que l'on célèbre un personnage d'une époque historique désormais lointaine, l'actualisation du sens à donner à ses actions est ouvertement revendiquée. On justifie la reproduction de documents historiques dans la presse parce que « tout ce qui est en relation avec le héros est d'actualité ».[1843] José Antonio Peraza publie lui aussi un texte scolaire en 1942 qui se focalise sur la figure de Morazán pour élaborer « un code de morale patriotique du citoyen hondurien ». La comparaison avec le Christ est employée et les différentes échelles identitaires sont clairement définies : « Comme enfants honduriens vous devez être fiers d'être son compatriote, comme centraméricains, vous devez vous sentir satisfaits d'être son admirateur, et comme habitants de l'Amérique vous devez vénérer son nom comme un symbole ».[1844] J.-A. Peraza soutient la légitimité du pouvoir en prétendant qu'il poursuit la « véritable révolution démocratique en Amérique Centrale ». H. Umaña relève que malgré le caractère didactique revendiqué pour cet ouvrage, la densité d'informations est telle qu'il est difficile d'en faire un outil pédagogique, d'autant plus qu'il n'y a aucune illustration.[1845] Peut-être ce texte est-il avant tout adressé aux élites culturelles pour justifier le soutien apporté à la dictature.

[1841] BULMER-THOMAS, Victor, « La crisis de la economía… », *op. cit*. Face à la circulation de la propagande fasciste, les gouvernements décident d'exproprier les biens des résidents allemands dès 1939 selon diverses modalités : en faveur de l'État (Guatemala), du secteur privé (Costa Rica) ou du gouvernant lui-même (Nicaragua).

[1842] FUMERO, Patricia, *National identities..., op. cit.*, p. 241. Le parti communiste est persécuté dans toute l'Amérique Centrale et malgré des divergences entre les dictateurs (il y a par exemple eu un conflit frontalier entre le Honduras et le Nicaragua), les apparences diplomatiques ont été conservées.

[1843] *El Cronista*, Tegucigalpa, 3 novembre 1942, article tiré du *Diario del Salvador*.

[1844] PERAZA, José Antonio, *Morazán hombre, héroe y símbolo, explicado de los niños de Honduras (contribución al centenario de su Gloriosa Muerte*), San Pedro Sula, Imprenta La Juventud, 1942. La distinction entre les différentes échelles identitaires liées au héros, du local à l'universel se généralise. Voir : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942, "Francisco Morazán por Marcos López Ponce".

[1845] UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.*, p. XXXIV.

Le contexte commémoratif est favorable à la multiplication d'ouvrages d'histoire patriotique et les articles de presse écrits par S. Turcios sont également compilés pour pérenniser l'hommage au « représentant le plus légitime de notre nationalité : le demi-dieu de notre Histoire ».[1846] Le discours hispano-américaniste y est développé autour des figures de Bolivar, de Colomb et du Quichotte face à l'impérialisme étasunien, ce qui montre la volonté de réaffirmer une identité particulière. Cet auteur invente le concept de « morazanologie » dans le but de construire une « véritable citoyenneté ».[1847] L'étude de la vie du héros est ainsi convertie en une véritable discipline mélangeant l'Histoire au Droit et à l'éducation civique, et la dimension étatique de l'identité est ouvertement revendiquée bien que la portée centraméricaine de sa lutte soit soulignée. Tout devient morazanique, y compris les documents historiques reproduits dans la presse hondurienne, pour faire de Morazán un objet d'étude à part entière.[1848] Le concept est exalté dans la presse même si on regrette que le terme soit aussi dur à prononcer.[1849] Les intellectuels sont ainsi célébrés parce qu'ils participent à « l'écriture de l'histoire définitive du Champion » et la fédération des universitaires récompense ceux qui ont publié des travaux historiques dans le cadre du centenaire.[1850] P. Rivas signe même un article faisant de S. Turcios un héros, considérant que l'écriture d'un tel ouvrage est un acte de « sacrifice, de dévouement, de noblesse pour le bien de ses semblables ».[1851]

Dans la conférence donnée par Jesus Aguilar Paz à l'Université Centrale le 18 septembre, le « morazanisme » est érigé en doctrine religieuse.[1852] Le caractère prophétique du culte est entretenu et, si le messie est encore attendu, la faute en revient aux femmes qui n'ont pas donné naissance à un nouvel héros d'épopée.[1853] Des reliques sont recherchées car le programme commémoratif prévoit la création d'une salle morazanique dans le musée

[1846] TURCIOS, Salvador, *Conociendo la historia patria*, Tegucigalpa, ediciones culturales del Diario El Cronista, 1942. L'ouvrage est dédié à Manuel M. Calderñn, directeur de *El Cronista*, qui s'est chargé de la publication. Ce journal publie plusieurs notes concernant l'ouvrage (voir par exemple le numéro du 1 juin 1942). Voir aussi : *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XX, num. 10, avril 1942.

[1847] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942, "La Morazanología" de Salvador Turcios. Il considère qu'au Honduras, la « morazanologie » a commencé avec le gouvernement de M.-A. Soto et tous les acteurs du culte y compris dans le reste de l'Amérique Centrale sont célébrés.

[1848] *El Cronista*, Tegucigalpa, 4 novembre 1942, "Documentos históricos morazánicos".

[1849] *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 septembre 1942, "La Morazanologìa: editorial en estos momentos". Voir aussi les numéros des 7 août et 2 octobre 1942 du même journal. Le portrait de S. Turcios est publié en signe de reconnaissance pour son « travail morazanique » dans le numéro du 20 août.

[1850] S. Turcios, T. Carías, J. Rodas, M. Carías, P. Rivas, L. Chávez Orozco, R.-H. Valle et M. Morazán sont ainsi décorés le 3 octobre. Voir les numéros des 6 août et 30 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.

[1851] *El Cronista*, Tegucigalpa, 28 septembre 1942. P. Rivas souligne que la presse fait les éloges des intellectuels, « satisfaisant l'esprit mais non les nécessités matérielles de l'homme ».

[1852] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 5, novembre 1942.

[1853] *Cultura, Órgano del Instituto Normal Central de Varones*, Tegucigalpa, 13 juillet 1942, article de Martín A. Jiménez.

national pour les exposer.[1854] On fait alors référence à un descendant du héros résidant à Chinandega au Nicaragua, José Montealegre Infante Seydel y Morazán, qui possède une épée et un portrait de profil de Morazán, mais qui affirme que la chemise qu'il portait quand il a été fusillé a été brûlée par des troupes honduriennes en 1896 alors qu'elles étaient venues aider J.-S. Zelaya.[1855] Le descendant confirme également la tradition selon laquelle Morazán s'était confessé avant de mourir, « réconcilié avec l'Église ». Des anecdotes sont aussi diffusées pour affirmer que le héros était catholique. On raconte par exemple qu'après avoir sauvé son épouse et son fils d'un incendie, il se serait agenouillé devant un Christ pour le remercier.[1856]

Le centenaire est l'occasion d'officialiser ce qui semble être l'expression d'un sentiment populaire qui modifie profondément la narration héroïque en faisant de Morazán « un bon chrétien ». Cette élaboration est soutenue autant par des intellectuels tels que S. Turcios et J. Pérez que par des curés comme celui de Santa Bárbara qui insiste sur le repentir du héros.[1857] Le statut de martyr de Morazán est ainsi légitimé et le lien entre les religions catholique et patriotique en est d'autant mieux renforcé. Le testament du héros soutient le rapprochement en étant à la fois qualifié de « confession sacramentelle » et de « Bible que la jeunesse d'aujourd'hui et de demain doit accomplir ».[1858] Nous pouvons effectuer un parallèle avec le mécanisme observé par G. Carrera au Venezuela où le régime dictatorial des années 1940 a instauré le culte de Bolivar comme une deuxième religion pour promouvoir une idéologie anti-communiste. Cet auteur considère que les sphères officielles ont manipulé la religiosité populaire en faisant du héros un demi-dieu pour transformer le culte du peuple en un culte pour le peuple.[1859]

Les autorités comme M. Carías Reyes insistent sur le caractère humain de Morazán

---

[1854] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XIX, num 8, septembre 1941.
[1855] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942. Une note éditoriale souligne qu'il est invraisemblable que ce soient des honduriens qui aient commis un tel acte et conclut sans aucune preuve que ce sont les nicaraguayens qui ont brûlé la relique. L'entretien est signé par Luis Alberto Cabrales et est tiré de la Revue d'Académie de Géographie et d'Histoire du Nicaragua.
[1856] *El Cronista*, Tegucigalpa, 20 août 1942, "Pasajes íntimos de la vida del general Morazán en esta ciudad de Comayagua", article de Fernando P. Cevallos signé à Comayagua.
[1857] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 25 septembre 1942. L'ambiguïté est présente dans les termes employés par Morazán dans son testament : « Au nom de l'Auteur de l'Univers, dans la religion duquel je meurs ». Voir aussi l'article du prêtre Basilio Gómez dans : *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942. J. Pérez fait référence aux Mémoires de J-A. Vijil pour affirmer que Morazán appartenait à l'ordre de San Francisco et qu'il portait une image du sacré cœur de Jésus près de sa poitrine : *Anales Archivos Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, janvier-avril 1991, 2e époque, t. 1, vol, "Era catñlico Morazán ?", article tiré de la revue *Ariel* de 1942. Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 novembre 1942, article de S. Turcios.
[1858] Voir : *Cultura, Órgano del Instituto Normal Central de Varones*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942, "A la juventud de Centroamérica" de C. Rubi de Moncada et "Consecuencias de la perfidia del coronel Justo Milla", de Gonzalos Sequeiros. Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 9 mars 1942, "Morazán, el héroe entre los héroes muriñ consciente de su gloria"; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 5 décembre 1942, "Opinión de Nestor Colindres Zuðiga sobre el centenario de la muerte del general Morazán".
[1859] CARRERA DAMAS, Germán (2003), « Del heroísmo como posibilidad… », *op. cit.,* p. 45.

pour ne pas s'opposer à l'Église car « pécher serait de présenter les individus représentatifs comme des espèces de cariatides, d'idoles immobiles ». Le secrétaire privé de la présidence prône ainsi une désacralisation du héros pour faciliter l'identification des classes populaires en revalorisant des aspects de son intimité autrefois passés sous silence, comme ses relations extraconjugales.[1860] Morazán est ainsi comparé à « Monsieur tout le monde » (*Juan Nadie*) qui a vécu avec un corps bien réel : « qu'il ait été un être supérieur est indéniable, mais jusqu'aux hommes les plus supérieurs vont aux toilettes ». Pour populariser la figure, M. Carías met en avant la vie quotidienne et les sentiments, ce qui amène à réviser le modèle héroïque :

> *Morazán n'est pas le type de héros homérique, téméraire mais implacable, un homme lion, un animal de proie. Il incarne le modèle grec selon le concept philosophique et altruiste. Un héros est l'homme qui, agité par de grandioses conceptions ou des idéaux très élevés, réalise des actions extraordinaires sans sécher dans son cœur les sources de la bonté et de l'amour.*[1861]

Le héros est à l'image du type de gouvernant recherché, paternel et autoritaire, pour renforcer le transfert de sacralité de manière plus subtile. Le contrôle des discours et pratiques des individus y compris dans le domaine privé est ainsi justifié par la préoccupation du « bien-être » du peuple. D'autres auteurs décrivent également Morazán comme un père de famille exemplaire, de manière à forger l'idéal du citoyen y compris dans la vie intime.[1862]

C'est aussi dans cette optique que les travaux portant sur la famille du héros sont multipliés.[1863] Un débat est développé autour de son lieu de naissance, la polémique servant sans doute à entretenir l'intérêt pour la figure. On appelle en effet à mener des recherches à ce propos en considérant que « plus on l'étudie, plus la figure de Morazán est admirée ».[1864] José H. Zuñiga, curé de la ville de Yuscarán, signe un article affirmant que le héros est né à Morocelì, dans le département de El Paraìso, et qu'il a été baptisé à Tegucigalpa parce que c'est là où se trouvait la paroisse.[1865] Il signale avoir recueilli ces informations de descendants

---

[1860] *El Cronista*, Tegucigalpa, 1 septembre 1942, –Morazán hombre", article de M. Carìas. Cet écrit est reproduit dans : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 septembre 1942. M. Carías avait déjà publié un roman en 1931 dans lequel il prônait une démystification du héros (UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit.*, p. 52).

[1861] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942 : –Morazán no es un tipo de héroes homéricos, temerario pero implacable, hombre león, animal de presa. Encarna el modelo del héroe según el concepto filosófico y altruista. Héroe es el hombre que movido por grandiosas concepciones o altísimos ideales, realiza acciones extraordinarias sin secar en su corazón las fuentes de la bondad y del amor". L'article est reproduit dans la presse salvadorienne, toutefois aux côtés d'autres interprétations telles que celle d'une maîtresse d'école exaltant le symbole du patriotisme centraméricain (*Diario de Occidente*, Santa Ana, 16 septembre 1942).

[1862] *El Cronista*, Tegucigalpa, 5 décembre 1942, –Genealogìa del General Morazán por parte materna", article de Miguel Angel Cruz España.

[1863] En plus de S. Turcios, d'autres auteurs tels que Carlos A. Vallecillo ont écrit à propos de la généalogie du héros (*El Cronista*, Tegucigalpa, 28 août 1942).

[1864] *El Cronista*, Tegucigalpa, 3 octobre 1942. Si les chercheurs sont appelés à « dissiper le doute », le lieu de naissance n'est pas considéré comme un élément central de la narration pour relativiser l'importance du débat.

[1865] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 août 1942, –Cuna del general Morazán".

de Morazán, « personnes dont la véracité est indiscutable », et reprend ainsi une tradition orale développée au Nicaragua depuis le début du XX^{ème} siècle. S'il ose exprimer des variantes dans le récit canonique hondurien, c'est pour effectuer une revendication locale de la figure. Cette remise en question est clairement considérée par certains comme une atteinte à la gloire de la capitale et est qualifiée de « pure tradition (qui) ne vaut rien devant la Logique ».[1866] La polémique autour de l'origine de la famille de Morazán est aussi relancée et A. Alonzo, chargé par le conseil du District Central d'établir l'interprétation officielle, confirme que son grand-père paternel venait de Corse.[1867] George Ypsilantis se sert de la linguistique pour démontrer les racines corses du nom de famille du héros en émettant l'hypothèse que le village originaire de sa famille s'appelait « Morazaglia ».[1868] Ces débats montrent l'intention de redonner un caractère personnel à la mémoire historique pour créer des liens émotifs avec le héros.

En 1943, après avoir estimé que la commémoration avait été un succès, le gouvernement émet un décret pour donner le nom de Morazán au département de Tegucigalpa le 15 septembre.[1869] Le transfert de sacralité est d'ailleurs mis en scène : le 15 mars, jour de l'anniversaire du dictateur, une « urne morazanique » est inaugurée, dans laquelle sont placées les publications réalisées dans le cadre du centenaire notamment au Honduras mais également dans d'autres États pour insister sur la dimension continentale du culte. Ces « reliques historiques » sont conservées dans le palais du District Central, avec une monnaie de 8 *reales* datant de 1842, donnée par la société *La Juventud* de San Pedro Sula, une photographie de la statue équestre de Tegucigalpa ainsi que le portrait de T. Carías. Une inscription indique que l'urne est à ouvrir le 15 septembre 2042, soit lors de la célébration du bicentenaire de la mort du héros, pour inscrire le culte dans la longue durée. On veut ainsi lier étroitement la figure du « bienfaiteur et réformateur de la patrie » à la religion patriotique.[1870]

[1866] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942. L'acte de baptême de Morazán est reproduit dans ce numéro.

[1867] *Idem*, "El abuelo paterno de Morazán", article de Agustìn Alonzo. Une note éditoriale précise toutefois que des documents en possession des descendants de Morazán démontreraient que sa famille venait d'Italie. D'autres affirment que sa famille était originaire de la province espagnole d'Aragon, multipliant ainsi les versions.

[1868] L'article de G. Ypsilantis intitulé "MORAZÁN. MORAZAGLIA — MOROSINI — MORAZÁN" est reproduit dans : CABRERA, Miguel et NAVARRO, Julio César, *Bosquejo cronológico de Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Universidad Pedagógica Nacional Francisco Morazán, 2012, pp. 192-193.

[1869] *Decretos del congreso nacional,* Talleres tipográficos nacionales, Tegucigalpa 1943. Le 20 juillet de cette même année, « jour des peuples autochtones », le département de Gracias prend le nom de Lempira.

[1870] *Boletín del Distrito Central Organo del Concejo*, Tegucigalpa, 1943. L'urne en zinc contient le recueil morazanique du gouvernement hondurien, la brochure de la municipalité de San Salvador, un travail de J.-A. Peraza intitulé « Morazán nous croyons en toi » écrit au nom de la franc-maçonnerie, sa conférence intitulée « Morazán, Homme, Héros et Symbole », la radio-dramatisation de J. Fidel Durón, le numéro commémoratif composé par l'Institut Normal Central, le testament de Morazán, la conférence de L. Chávez Orozco « Morazán, héros continental » et le texte scolaire de J. Jiménez Solís.

L'inscription de la vie de Morazán dans une lutte transcendante entre le Bien et le Mal autour des principes démocratiques continue les années suivantes.[1871] L'envergure continentale du culte se consolide également : depuis Buenos Aires, A. Mejía Nieto publie une biographie du héros dans laquelle il rend hommage au symbole d'émancipation sociale.[1872] Le libéral A. Zuñiga Huete, depuis son exil au Mexique, écrit aussi un ouvrage en 1947 dans lequel il affirme, comme M. Carías Reyes, que le héros contemporain a cessé d'être une divinité, tout en célébrant Morazán comme un personnage d'exception. Il le place sur un « piédestal réaliste » : il n'est « ni un saint ni un personnage de légende, ni un surhomme du style de Nietzche » mais le célèbre au nom de la démocratie, ce qui montre à quel point l'actualisation de son image a été appropriée, y compris parmi les opposants à la dictature.[1873]

La fin du gouvernement de T. Carías en 1949, suite au renforcement du mouvement d'opposition, ne met pas un terme à la religion patriotique.[1874] F. Randazzo établit une rupture historique avec la grève de 1954 qui a mobilisé 4000 travailleurs des plantations bananières et paralysé le pays durant 69 jours, marquant le début de l'usage révolutionnaire de Morazán.[1875] Face à l'histoire officielle écrite par des partisans de l'intervention étasunienne, les anti-impérialistes ont cherché à consolider une contre-mémoire. Morazán est notamment célébré dans le *Canto General* de Pablo Neruda, poète chilien communiste, publié en 1950 au Mexique.[1876] Le statut de demi-dieu du héros est repris dans la rhétorique révolutionnaire tout en lui attribuant une signification plus proche du peuple. L'omniprésence de la figure de Morazán dans la littérature au Honduras jusqu'à nos jours est sans doute à interpréter comme le reflet de l'imprégnation du héros dans le « sentiment populaire ».[1877]

III. 2. A. d. Diffusion du héros national hondurien en Amérique Centrale

[1871] PINEDA M., Leónidas, *Ensayo biográfico de Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Tipografia Ariston, 1944.
[1872] MEJÍA NIETO, Arturo, *Morazán, presidente de la desaparecida República Centroamericana*, Buenos Aires, Ed. Nova, 1947. L'auteur, qui avait alors un poste diplomatique en Argentine, considère que c'est Dieu qui a donné à Morazán la qualité de « précurseur des futures idées démocratiques ».
[1873] ZUÑIGA HUETE, Angel, *Morazán representante de la democracia americana*, Mexique, Ed. Botas, 1947.
[1874] Voir par exemple : LEYTON RODRÍGUEZ, Rubén, *Morazán*, Tegucigalpa, Imprenta y encuadernación Bulnes, 1953.
[1875] RANDAZZO, Francesca, *Honduras…op. cit.,* p. 108. En 1944, un poème écrit par le communiste Barrera avait déjà été publié en hommage au héros, échappant à la censure de T. Carías.
[1876] Morazán n'apparaît pas dans le manuscrit, et P. Neruda l'a sûrement rajouté une fois arrivé au Mexique en se rendant compte de l'importance de cette figure. Il aurait d'abord envisagé de célébrer Sandino pour représenter l'Amérique Centrale (EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit*., pp. 122-123).
[1877] Juan Ramón Ardón publie un roman dans les années 1970 où sont mis en scène des habitants de la Mosquitia qui ont l'habitude de donner à leurs enfants des noms de personnages historiques célèbres, en particulier Morazán, révélant l'extension de la mémoire héroïque (UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán…*, *op. cit*., p. 53).

Les représentations diplomatiques des États centraméricains (sauf le Costa Rica), mais aussi du Mexique, participent à la célébration du centenaire au Honduras.[1878] Le gouvernement salvadorien offre une plaque commémorative en bronze placée sur le piédestal de la statue de Morazán à Tegucigalpa. Lors de son inauguration, Arcadio Sandoval, représentant du Salvador au Honduras, prononce un discours dans lequel il insiste sur l'importance de diffuser la mémoire héroïque à l'échelle du continent, et en profite pour exalter l'imaginaire salvadorien autour des principes démocratiques.[1879] À cette occasion, José A. Orantes, sous-secrétaire de l'instruction publique du Salvador, a recours à la religion patriotique pour rappeler la dimension mobilisatrice du culte : « les discours peuvent être des sacrilèges en étant prononcés devant les autels sacrosaints de la patrie et la répétition vide du nom de Morazán peut être un blasphème : plus que des paroles, il faut des actes ».[1880] Il reste flou quant à l'action à mener car l'appropriation locale du héros au Honduras semble poser problème aux salvadoriens. Les travaux de M. Morazán et de J.-A. Peraza sont par exemple célébrés car ils participent à la diffusion du sentiment patriotique parmi les classes populaires, mais l'exaltation de « l'hondurénisme » est regrettée et on prône une recherche « impartiale et objective ».[1881]

Au mois de mars 1942, T. Carías décrète la création de l'Ordre de Morazán pour rendre hommage aux dirigeants de « nations amies » et aux honduriens ou étrangers « qui ont rendu de grands services à la patrie dans le domaine militaire ou civil, des sciences, des lettres et des arts ».[1882] Une hiérarchie établit différentes décorations, la plus haute étant la Grand Croix d'or et d'émail, avec une plaque en argent figurant le portrait du héros et portant l'inscription d'un côté « 1792-1942 » (on insiste donc sur la naissance et non pas sur la mort du héros) et de l'autre une représentation en relief des cinq républiques centraméricaines. Le ruban, bleu et blanc, est aux couleurs de l'ancienne Fédération qui sont aussi celles des

[1878] *El Cronista*, Tegucigalpa, 18 septembre 1942. Le Mexique est représenté par un délégué commercial, Emilio Calderón Puig. Les délégations mexicaine et guatémaltèque organisent des dîners diplomatiques dans leurs établissements. Cuba a également prévu de désigner un représentant (*Diario Comercial*, San Pedro Sula, 24 septembre 1942).

[1879] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 24 septembre 1942, ―Discurso pronunciado por el Dr. Arcadio Sandoval en la desvelización de una placa en honor a Francisco Morazán ofrecida por el gobierno de El Salvador al gobierno de Honduras". La plaque a la forme de l'écusson fédéral et a été réalisée dans les ateliers Tinetti : *Diario de Hoy*, San Salvador, 8 septembre 1942.

[1880] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 5 octobre 1942, ―Discurso pronunciado por el profesor José A. Orantes subsecretario de instrucción pública de El Salvador en momento en que los escolares salvadoreños colocaron una placa de bronce al pie de la estatua del general Morazán como homenaje en el primer centenario de su muerte".

[1881] *Diario Nuevo*, San Salvador, 13 juillet 1942. Les notes bibliographiques sont tirées du journal guatémaltèque *El Imparcial*. Les conditions de participation aux concours organisés au Honduras sont diffusées, même si certains ne sont destinés qu'aux honduriens de naissance.

[1882] *Decreto del congreso nacional*, Tegucigalpa, 1941, décret num. 102. Voir aussi : *Boletìn "Boyacá", Organo del Consulado de Colombia en Tegucigalpa,* Tegucigalpa, juin 1941.

différents États centraméricains. Viennent ensuite la décoration de Grand Officier puis d'Officier. Un conseil de l'Ordre est constitué par les secrétaires d'État et présidé par le gouvernant hondurien qui est automatiquement décoré de la Grand Croix. M. Antonio Batres, représentant du Honduras au Salvador, attribue le grade de Grand Officier à Arturo Ramón Avila, ministre salvadorien des relations extérieures, et celui d'Officier à Joaquin Leiva, sous-secrétaire de ce ministère.[1883] Au Guatemala, le chef de l'État J. Ubico et Carlos Salazar, secrétaire des relations extérieures, reçoivent respectivement la Grand Croix et le grade de Grand Officier.[1884] La Grand Croix a aussi été accordée aux présidents du Panama et de Colombie, et la décoration de Grand Officier aux ministres des relations extérieures du Panama et du Chili.[1885]

On insiste sur le « sentiment unanime de l'Amérique Centrale » autour de la célébration du centenaire pour valoriser le rôle du Honduras dans la région.[1886] Le lien entre les « frères unionistes » est mentionné, et une lettre de J. Rodas remerciant S. Turcios pour l'envoi de son livre est publiée dans *El Cronista*.[1887] La rédaction du journal *Diario Comercial* de San Pedro Sula considère que « morazaniste » équivaut à « unioniste » même si l'union est désormais avant tout envisagée comme un rapprochement culturel et non politique.[1888] Une série d'articles signée par Francisco Dìaz retrace les tentatives de reconstruction de la Grande Patrie pour faire l'apologie du panaméricanisme.[1889] Une brochure au caractère médical publiée en hommage au héros propose même de constituer une unité sanitaire à l'échelle de l'isthme, ce qui confirme la multiplication du sens donné à l'unionisme.[1890]

La participation des intellectuels centraméricains à la commémoration est mise en avant, sauf au Costa Rica « où les petits-enfants de Julián Volio répètent ce qu'a dit le grand-

[1883] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 septembre 1942 ; *Diario Oficial*, San Salvador, 10 décembre 1942; et *La Nación*, San Salvador, 7 octobre 1942.
[1884] *Diario de Centro América*, Guatemala, 5 mai 1942.
[1885] Voir : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 23 septembre 1942; et *La Gaceta*, Tegucigalpa, 19 septembre 1942.
[1886] Voir les numéros des 12 et 15 septembre, et 7 octobre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa. On parle d'un « mouvement morazaniste » centraméricain.
[1887] *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 septembre 1942, "Carta de Joaquín Rodas, autor de Morazánida dirigida a Salvador Turcios para agradecer su obsequio de su libro Conociendo la historia patria". Le rôle de la ville de Quetzaltenango dans le culte du héros est souligné.
[1888] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 5 septembre 1942.
[1889] *El Cronista*, Tegucigalpa, 22 janvier 1942, "Diversas tentativas hechas en favor de la unión de Centroamérica desde la ruptura del pacto de 1824". L'auteur affirme que le Costa Rica a été le premier État à se déclarer indépendant, montrant à quel point il est identifié au sentiment séparatiste.
[1890] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 21 septembre 1942. L'auteur de cette brochure est le docteur Gabriel Aguilar, délégué sanitaire résidant dans la ville de El Progreso. Le langage simple utilisé dans cet écrit est célébré car il est « à la portée de tous ».

père pour justifier l'assassinat de Morazán », isolant ainsi cet État du reste de la région.[1891] Une série d'articles intitulée « les hurlements des hyènes » est publiée dans *El Cronista* pour s'opposer aux arguments avancés par les adversaires de la célébration du centenaire qui sont animalisés. Les écrits du costaricien Guillermo Tristán F. sont particulièrement visés et la comparaison entre Morazán et Walker est dénoncée comme un « attentat à la vérité historique ».[1892] L'entière responsabilité de l'exécution du héros est attribuée à A. Pinto, qualifié de « pirate portugais », pour nier le caractère populaire de la révolte. On s'insurge contre le terme « d'envahisseur » attribué à Morazán et on souligne l'admiration qui aurait été portée au héros par l'ancien président du Costa Rica R. Jiménez Oreamuno, pourtant qualifié de séparatiste. Le travail du costaricien A. Quirós et des articles publiés dans le journal *La Tribuna* de San José sont également cités pour soutenir les propos du journaliste hondurien qui reprend l'affirmation selon laquelle si Morazán n'avait pas été tué en 1842, la guerre contre les flibustiers n'aurait pas été aussi sanglante.[1893] L'auteur regrette également la multiplication des figures héroïsées faisant « qu'aujourd'hui n'importe quel « Napoléon de cuir » compte à son patrimoine un aussi grand nombre d'adjectifs que celui-là même de Sainte-Hélène ».[1894] Il refuse de faire de Morazán un ennemi de la religion mais revendique sa lutte contre « les mauvais serviteurs du Christ » pour détruire les critiques exprimées dans la presse nicaraguayenne envers les réformes anticléricales menées par le caudillo.[1895]

Les arguments des partisans et des opposants à l'héroïsation de Morazán élaborés depuis le XIX^{ème} sont développés et la polémique prend à nouveau une envergure régionale mais on insiste sur le fait que la figure a été actualisée partout sur le continent.[1896] On met en avant l'admiration portée au « représentant des droits de l'homme » à l'échelle de l'Amérique pour mieux dénigrer les commentaires allant à l'encontre de la célébration.[1897] Les articles portant sur l'exil du héros ont ainsi l'objectif de consolider la dimension continentale du héros : Justo Peréz écrit par exemple sur les restes du Maréchal Del Mar, péruvien, que

[1891] *El Cronista*, Tegucigalpa, 24 août 1942.
[1892] Voir les numéros des 24, 26 et 28 octobre 1942 de *El Cronista*, "Los aullidos de las hienas". L'article de Guillermo Tristán F. est publié le 14 septembre dans le journal *La Prensa Libre* de San José.
[1893] *El Cronista*, Tegucigalpa, 27 octobre 1942.
[1894] *El Cronista*, Tegucigalpa, 29 septembre 1942.
[1895] *El Cronista*, Tegucigalpa, 22 septembre 1942. Il rapporte la rumeur selon laquelle Carrera était le fils du Marquis de Aycinena et de l'une de ses esclaves pour inscrire l'opposition à la séparation de l'Église et de l'État dans une lutte du moyen-âge. L'auteur ironise également à propos des « miracles » réalisés par la sœur du Marquis de Aycinena. Voir aussi les numéros des 23 et 25 septembre 1942 du même journal. Pedro de Mayorga est appelé « le Judas de l'Amérique Centrale » pour consolider la sacralisation du héros (voir le numéro du 28 octobre 1942 du même journal).
[1896] *El Cronista*, Tegucigalpa, 7 juillet 1942, "Morazán, figura máxima del Istmo", article de Santos Juarez Fiallos.
[1897] *El Cronista*, Tegucigalpa, 18 juin 1942.

Morazán avait gardés avec lui jusqu'à sa mort.[1898] E. Alvarado Garcìa affirme même qu'un hommage lui est rendu au Pérou.[1899] La distinction entre les différentes échelles identitaires permet de raviver l'appartenance du héros centraméricain au panthéon universel, ce qui est facilité par le contexte de conflit mondialisé : on insiste sur la nécessité d'écouter « la voix des grands hommes à l'heure du danger universel ».[1900] Pour son édition commémorative, la revue illustrée *Ferrovia* choisit de représenter en première page les dirigeants d'Amérique Centrale, des États-Unis et de l'Angleterre, entre autres, entourés d'un « V de la Victoire sur fond de photographies d'actions militaires contre les puissances de l'Axe ».[1901]

La guerre mondiale est un sujet omniprésent dans la presse hondurienne qui fait souvent la une des journaux.[1902] Le conflit est généralement interprété spirituellement pour effacer le contenu politique des valeurs démocratiques associées à Morazán. Le langage spirituel adopté rappelle celui de certains unionistes du début du XX^{ème} siècle (on fait par exemple référence aux « irradiations magnétiques étonnantes » du héros) mais c'est désormais pour légitimer la force armée.[1903] Le fait que le caudillo ait refusé la dictature est relevé au Honduras depuis la fin du siècle précédent mais c'est devenu un argument pour effectuer un rapprochement entre le combat de Morazán et celui des Nations Unies.[1904] Morazán est ouvertement célébré comme un emblème panaméricaniste, tel que le fait Carlos A. Vallecillo.[1905] Si Bolivar et Morazán personnifient encore parfois « l'Amérique indo-hispanique », ces figures héroïques sont surtout liées au modèle représenté par les États-Unis et Roosevelt lui-même incarne la « fraternité internationale ».[1906] Dans le cadre du centenaire, une conférence a d'ailleurs été organisée par l'Institut hondurien de Culture Interaméricaine en présence du vice-consul des États-Unis.[1907] Ce centre, créé en 1939 avec le soutien de l'Ambassade étasunienne, a pour objectif de consolider les relations entre les deux États. Un

[1898] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 juin 1942.
[1899] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942.
[1900] *El Cronista*, Tegucigalpa, 9 octobre 1942, article de José María Albir écrit depuis la ville de San Francisco aux États-Unis.
[1901] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 10 septembre 1942. Des feuilles volantes ont été distribuées pour annoncer cette édition.
[1902] Voir par exemple : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 31 décembre 1942.
[1903] Voir le discours commémoratif prononcé par Alejandro Rivera Hernández au nom de l'Institut Normal Masculin reproduit dans : *Cultura, Órgano del Instituto Normal Central de Varones*, Tegucigalpa, juillet-août-septembre 1942 ; et un article du même auteur dans : *El Cronista*, Tegucigalpa, 3 septembre 1942.
[1904] *El Cronista*, Tegucigalpa, 25 mars 1942.
[1905] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 6, décembre 1942, article tiré du journal *La Época*. Voir également : *Anales de los archivos nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, 2e époque, t. 1, num. 1, août-décembre 1990, article de Carlos Manuel Arita tiré de la revue *Foro hondureño* du mois de juin 1942. Valle est aussi identifié au panaméricanisme *: El Cronista*, Tegucigalpa, 9 avril 1942, conférence de Pedro de Alba retransmise par la radio *National Broadcasting Company*.
[1906] Voir par exemple les numéros des 9 et 10 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.
[1907] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942.

prix a aussi été décerné à la meilleure élève d'anglais de l'académie, ce qui confirme l'usage diplomatique du héros.

Le centenaire de la mort de Morazán est l'occasion de démontrer l'extension du culte héroïque à l'ensemble du Honduras sur le plan géographique, en particulier à San Pedro Sula, deuxième plus grande ville du pays, et sur le plan social avec la participation de diverses associations y compris des classes populaires. L'organisation des festivités est toutefois strictement contrôlée par T. Carías qui veut mettre l'accent sur la communauté éducative pour mieux justifier la militarisation de la société. La dictature cherche aussi à réduire l'autonomie des sphères culturelles en les impliquant dans la popularisation du nationalisme. Ce sont elles qui élaborent le « morazanisme » en doctrine citoyenne en actualisant la religion patriotique élaborée autour du héros. Morazán est consacré comme le demi-dieu de la nation hondurienne, à moitié homme pour que la population puisse s'identifier à sa figure, et à moitié dieu pour que cette sacralité puisse retomber sur le pouvoir qui lui rend hommage. Nous avons établi que le contexte de seconde guerre mondiale et l'idéologie panaméricaniste facilitent l'identification du héros, et par transfert de T. Carías, aux valeurs démocratiques.

III. 2. B. La célébration du héros centraméricain au Salvador

Au Salvador, le centenaire de la mort de Morazán est aussi l'occasion pour le dictateur Maximiliano Hernández Martìnez, au pouvoir depuis 1931, de mettre en scène l'unité sociale et géographique de l'État-nation. Les traditions salvadoriennes sont actualisées et la revendication locale du héros ravivée à différentes échelles : celle de la capitale, du pays et de l'Amérique Centrale. Jusqu'à quel point les acteurs salvadoriens du culte héroïque élaborent-ils une religion « morazanique » semblable à celle développée au Honduras ?

III. 2. B. a. San Salvador, une capitale « morazanique »

À San Salvador, le comité commémoratif constitué au mois de juillet est présidé par le maire et intégré par des intellectuels comme José María Peralta.[1908] Le gouvernement lui attribue une somme de vingt milles *colones* pour préparer les festivités et la Cour des Comptes est chargée de veiller à la gestion financière.[1909] Le comité publie notamment un

[1908] *El Gran Diario*, San Salvador, 7 juillet 1942.
[1909] À la fin du mois d'août, le journal officiel informe toutefois que la somme est encore soumise à discussion. Voir les numéros des 31 juillet, 11 et 28 août 1942 de *Diario oficial*, San Salvador ; *Diario de Hoy*, San

recueil intitulé *Le Salvador monumental* compilant des textes de l'historiographie du XIX[ème] siècle, en particulier de R. Reyes.[1910] Les traditions salvadoriennes sont réaffirmées par la municipalité qui estime que « notre peuple est le plus morazaniste d'Amérique Centrale » en rappelant que cet État est le premier à lui avoir rendu hommage. Le but principal de cet ouvrage est de montrer que la modernisation de la capitale du Salvador s'est faite dans un souci patriotique et que l'urbanisme renvoie au culte de Morazán. La célébration de 1882 est particulièrement mise en avant mais on mentionne également le décret du 14 mars 1848 sollicitant le transfert des restes du héros dont la mémoire avait jusqu'alors été laissée de côté parce qu'il s'agissait de souligner le « geste spontané » du Costa Rica pour renforcer le sentiment unioniste. Désormais, on insiste sur les hommages rendus par des acteurs salvadoriens. Des photographies de pièces de monnaies avec le portrait de Morazán sont publiées comme « une preuve graphique qu'au Salvador le culte au héros a été et est constant. Les gouvernants n'ont pas fait autre chose que de seconder les sentiments du peuple ».[1911] La presse accorde une grande importance à ce recueil « réalisé avec une profonde ferveur morazaniste » et destiné à exalter le civisme des salvadoriens.[1912]

Étant donné le contexte commémoratif, des demandes sont relayées par la presse pour restaurer la place « Morazán » qui « doit briller comme un centre de vénération morazanique dans les meilleures conditions d'ornement et de décence qui soient possibles ».[1913] La place est alors occupée par des stands de vente d'essence qui doivent être déplacés pour respecter les règles de l'esthétique.[1914] Certains expriment leur dégout envers l'état de propreté de la capitale qui « sent l'urine » et regrettent que la statue du héros soit vue comme celle d'« un nain », de sorte que les allégories des cinq Républiques centraméricaines semblent vouloir fuir l'endroit. Il est donc demandé au comité organisateur de nettoyer et d'embellir la statue en priorité.[1915] L'opinion d'un européen résidant au Salvador est reproduite pour soutenir la

---

Salvador, 29 août 1942 ; *Diario Nuevo*, San Salvador, 22 juillet 1942; et *La República*, San Salvador, 22 juillet 1942. Un timbre « morazanique » est envisagé mais on tarde à en décider le motif (*Diario Nuevo*, San Salvador, 13 août 1942).

[1910] *El Salvador monumental. Homenaje de la municipalidad de San Salvador al general Morazán en el primer centenario de su muerte,* San Salvador, 1942. On y trouve aussi l'hymne à Morazán composé par Olmedo (musique) et M.-P. Peña (paroles). Le centenaire de la mort de M.-J. Arce à célébrer en 1947 y est annoncé, et on propose déjà d'ériger un monument en son honneur.

[1911] *Idem*. Voir la photographie en Annexe (p. 528). Les statues de Morazán érigées au Honduras sont aussi incluses dans cet ouvrage.

[1912] *Diario de Hoy*, San Salvador, 7 octobre 1942. Le recueil a été envoyé aux journaux de la capitale pour qu'ils participent à la diffusion de la publication. Voir par exemple : *La República*, San Salvador, 28 septembre 1942.

[1913] *Diario de Hoy*, San Salvador, 9 septembre 1942. Voir aussi les numéros des 21 juillet, 7 et 28 octobre 1942 de *La República*, San Salvador.

[1914] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 9 septembre 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 16 juillet 1942.

[1915] *Diario de Hoy*, San Salvador, 9 avril 1942. À la fin du mois de juillet, on regrette que la municipalité n'ait pas encore mis en place les mesures décrétées à cet effet (*Diario de Hoy*, San Salvador, 21 juillet 1942).

nécessité des réparations : il affirme en effet qu'il ne savait pas qu'il s'agissait de Morazán et qu'on ne comprend pas ce que disent les inscriptions. L'impératif de rénover le monument est accompagné d'une volonté de renouveler le discours en montrant le héros « dans sa valeur authentique et dans sa signification véritable, sans propos de place publique, mais aussi sans cette quantité de louanges sans rime ni raison que personne ne croit ».[1916] Le regard extérieur, qui compte tant dans la construction de l'identité nationale, est ainsi donné comme une raison supplémentaire d'actualiser l'image de Morazán autant sur le plan matériel que littéraire.

La rénovation est d'autant plus nécessaire que cette place est un des lieux principaux des festivités officielles.[1917] En plus du transfert des postes à essence, des arbres qui débordaient sur la rue sont coupés et d'autres sont plantés de manière symétrique donnant « une ombre très agréable ».[1918] Toutefois le projet d'y créer un « parc anglais » est critiqué pour ne pas correspondre à la réalité des tropiques et aux besoins de l'environnement.[1919] D'autres, considérant que l'évolution de l'aménagement urbain de la ville a relégué la place à un second plan, proposent de changer la statue d'endroit pour mieux la mettre en valeur, par exemple à la fin de l'avenue « Espagne » qui pourrait alors prendre le nom du héros.[1920] On souligne en effet que la place était plus monumentale autrefois car les fontaines et la grille ont été enlevées.[1921] Une autre suggestion est de la rebaptiser « Gualcho », du nom de la victoire militaire de Morazán ayant protégé San Salvador des troupes fédérales en 1828, pour mieux insister sur la revendication locale de la figure.[1922] Des demandes sont aussi adressées à la municipalité pour que le parc « Colomb » prenne le nom du héros centraméricain.[1923] Les discussions concernant les marques territoriales de la capitale montrent l'affaiblissement du statut de Morazán dans le panthéon national et la volonté de certains de lui attribuer à nouveau la place tutélaire.

Une polémique est aussi générée dans la presse autour de l'authenticité du monument : R. González Sol notamment affirme qu'il avait été construit à l'origine pour célébrer l'amiral

[1916] *Diario Nuevo*, San Salvador, 24 août 1942.
[1917] Un concert de la fanfare officielle doit notamment y être donné (voir les numéros des 25 mars et 10 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa).
[1918] *Diario Nuevo*, San Salvador, 13 juillet 1942.
[1919] *Diario de Hoy*, San Salvador, 16 mai 1942, article de José Francisco Ulloa.
[1920] *Diario del Salvador*, San Salvador, 1 février 1942.
[1921] *Diario de Hoy*, San Salvador, 23 septembre 1942, "El monumento y plaza Morazán", article de R. González Sol. Voir la photographie du parc en Annexe (p. 526)
[1922] *Diario Nuevo*, San Salvador, 10 septembre 1942.
[1923] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 28 août 1942, "Colñn el genovés y Morazán el centroamericano", article de J. Luis Cea. Une certaine relation est établie entre Morazán et Colomb le 12 octobre. Les caciques indigènes sont également mentionnés à cette occasion et une discussion est développée concernant la pertinence de qualifier l'Espagne de « Mère-Patrie ». Voir notamment : *El Gran Diario*, San Salvador, 6 septembe 1942 ; *Diario de Hoy*, San Salvador, 26 septembre 1942 ; *Diario de Occidente*, Santa Ana, 7 octobre 1942 ; et *La República*, San Salvador, 10 octobre 1942.

Méndez Nuñez par la colonie espagnole résidant au Pérou, ce qui explique selon lui pourquoi il porte l'habit marin. Il est signalé qu'un débat semblable a lieu au Honduras, ce qui permet de classer les auteurs de la remise en question dans la catégorie des « ennemis du héros ».[1924] R. González se défend pourtant d'être opposé à l'héroïsation de Morazán, considérant qu'il s'agit d'un détail insignifiant n'entravant pas le culte. Il reconnaît s'appuyer avant tout sur la tradition orale car rassembler les documents historiques soutenant ses propos demanderait une recherche internationale très coûteuse.[1925] Ses adversaires ne manquent pas de souligner qu'il s'agit d'un « mensonge populaire » mais ils basent eux-mêmes leur affirmation sur « l'opinion publique » qui n'a pas douté de l'authenticité de la statue dans les années 1880. Ils indiquent que c'est R. Reyes qui a choisi le portrait de Morazán devant servir de modèle et que Cruz Ulloa, gendre du héros, a confirmé que le travail était de qualité.[1926]

R. González prétend « discuter les choses du passé sans rancœurs » et veut donner un ton cordial à la polémique. Son objectif principal est d'exposer des problèmes concernant le contrat signé avec Durini, qu'il considère comme malhonnête. Il critique alors le transfert de sacralité opéré sur le gouvernement de Zaldívar en passant par le culte héroïque.[1927] C'est un débat historiographique qui tend ainsi à être développé même si les prises de position politique ressurgissent. C'est d'ailleurs le même journal qui publie les articles des deux camps de la controverse, et un portrait de Morazán est reproduit « pour que le lecteur se fasse une opinion comme juge impartial ».[1928] R. González, qui veut « rectifier des erreurs historiques nationales », s'intéresse également aux péripéties du transfert des restes du caudillo. Il critique aussi l'appellation « Saint Francisco Morazán » donnée au chef-lieu du département portant le nom du héros, considérant que la figure n'a pas été canonisée.[1929] La démarche historienne sert ici à remettre en question la religion patriotique élaborée autour du héros.

Le parcours « morazanique » aménagé dans la capitale salvadorienne entre la statue et

[1924] Voir les numéros des 1 et 6 octobre 1942 du *Diario de Hoy*, San Salvador, "La estatua de Morazán es de Morazán", série d'articles signée « A.G.L. ». Pour le Honduras, la rumeur a couru que le monument avait été trouvé dans un dépôt de sculptures usées à Paris et qu'il représentait le maréchal Ney. Cette rumeur perdure : elle a notamment été reprise par Gabriel García Márquez dans son discours prononcé lors de la remise du prix Nobel de littérature en 1982, et relayée par Eduardo Galeano dans son livre *Les veines ouvertes de l'Amérique Latine* (AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal… », *op. cit)*. Des travaux récents ont démontré l'authenticité de la statue : LEIVA VIVAS, *La Estatua de Morazán*, Tegucigalpa, comisión organizadora del Bicentenario del nacimiento del General Francisco Morazán, 1992; et CÁLIX SUAZO, Miguel, *Autenticidad de la estatua de Morazán en el parque central de Tegucigalpa*, Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 2005.

[1925] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 2 septembre 1942, "La réplica sobre la estatua de Francisco Morazán" ; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 2 octobre 1942, "La polémica sobre la estatua de Morazán".

[1926] *Diario de Hoy*, San Salvador, 17 octobre 1942.

[1927] *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 octobre 1942, "La estatua no representa fielmente a Morazán". Voir aussi : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 août 1942.

[1928] *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 octobre 1942. Voir le portrait en Annexe.

[1929] *Diario de Hoy*, San Salvador, 20 novembre 1942, "El Dr González Sol y Morazán". L'auteur de cet article rapelle que ce nom avait été donné à l'origine en l'honneur de Saint François d'Assise.

le mausolée dans le cimetière général est réaffirmé dans le cadre du centenaire. Les élèves se réunissent par exemple dans le premier lieu pour y écouter l'orateur officiel et se dirigent ensuite vers le second pour y déposer des fleurs.[1930] La tombe de Morazán est consacrée comme un lieu de pèlerinage où défilent les différents acteurs du culte héroïque, notamment honduriens. Marco A. Batres a par exemple offert une couronne au nom de la Fédération des sociétés universitaires du Honduras.[1931] L'Institut Normal Féminin de Tegucigalpa et la franc-maçonnerie hondurienne ont aussi désigné des représentants pour faire de même.[1932] Deux plaques commémoratives sont inaugurées sur le mausolée : l'une au nom du Club des Lions et l'autre pour la colonie de résidents honduriens.[1933] Le Honduras en a envoyé trois autres : une au nom du gouvernement, une pour les étudiants de l'Université et une autre pour l'Institut Hondurien de Culture Interaméricaine.[1934] M.-A. Batres, représentant du gouvernement hondurien au Salvador, a prononcé un discours devant la tombe du héros dans lequel il insiste sur l'actualité de sa figure : « sa lutte pour la démocratie le fait revivre aujourd'hui, comme s'il était un des acteurs principaux du drame universel d'aujourd'hui, comme s'il était aujourd'hui en train de lutter contre les hordes de la barbarie ».[1935] Il semble ainsi que les acteurs honduriens veuillent s'approprier les lieux de mémoire du Salvador même si l'enthousiasme de cet État pour la commémoration est célébré dans la presse du Honduras.[1936]

L'inauguration le 15 septembre du pont « Cuscatlán » est aussi l'occasion de montrer la modernisation de l'État.[1937] Cette construction sur la route panaméricaine est considérée comme l'illustration des liens consolidés non seulement au sein du Salvador mais aussi avec les autres États centraméricains et même à l'échelle du continent comme le proclame M.

[1930] *El Gran Diario*, San Salvador, 9 septembre 1942. Les enfants sont habillés en blanc avec un ruban noir sur la poitrine et doivent marcher « avec un pas lent » pour mettre en scène un sentiment de deuil (*Diario de Hoy*, San Salvador, 12 septembre 1942). Il est aussi prévu de placer une plaque commémorative sur la maison où Morazán a vécu à San Salvador (voir les numéros des 25 mars et 10 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa).

[1931] R. Fortín Magaña a aussi été nommé délégué de la fédération au Salvador et c'est Manuel Zuðiga Idiaquez qui a été choisi pour prononcer un discours au nom de l'institution. En plus de la tombe, le comité universitaire prévoit une couronne de lauriers pour la statue du héros à San Salvador. Voir les numéros des 8 et 10 août 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa ; et *Diario Nuevo*, San Salvador, 7 août 1942.

[1932] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 17 août 1942; et *Diario Nuevo*, San Salvador, 3 juillet 1942. Le décret déclarant Morazán *Benemérito* de la franc-maçonnerie hondurienne est reproduit. Des délégations des écoles honduriennes sont également constituées à cet effet : *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 11 septembre 1942.

[1933] *Diario Nuevo*, San Salvador, 12 septembre 1942.

[1934] *El Gran Diario*, San Salvador, 8 septembre 1942; et *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 5 septembre 1942.

[1935] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942. La figure de Lempira est également mentionnée et l'orateur assure que même si Morazán n'était pas né au Honduras, cet État aurait participé à la commémoration du héros de dimension mondiale. Le capitaine Juan Da Costa a été envoyé aux côtés de M.-A. Batres pour représenter le Honduras, et José María Melara Estrada a aussi prononcé un discours au nom du District Central.

[1936] *Diario Comercial*, San Pedro Sula, 24 septembre 1942. Les représentants honduriens ont également été invités à voir les infrastructures inaugurées par la municipalité de San Salvador.

[1937] Voir les numéros des 6 mai, 5 et 10 juin 1942 de *La República*, San Salvador ; et *Diario Nuevo*, San Salvador, 21 juillet 1942.

Hernández.[1938] C'est à la fois la centralisation du pouvoir autour de la capitale et l'adhésion à la doctrine Monroe qui sont manifestées lors des festivités. La presse précise que c'est à San Salvador que l'éloquence a été la plus grande et reproduit des photographies des festivités. On estime que ce sont des milliers de personnes de toutes les classes sociales qui ont été réunies aux pieds de la statue du héros, et ce sont six drapeaux centraméricains qui ont été hissés, en incluant donc le Panama dans l'idée d'union.[1939] La popularisation du culte est aussi recherchée avec l'organisation d'une veillée morazanique dans le Théâtre National le 15 septembre. Il est prévu d'y jouer l'hymne unioniste composé par Cañizález et que des enfants chantent un *corrido* (ballade populaire) sur le héros.[1940] Nous pouvons dégager une certaine critique envers les acteurs officiels de la célébration même si des raisons personnelles la motivent : J. Antonio Rodezno regrette de n'avoir pas été invité au banquet organisé par le comité commémoratif mais il souhaite un bon appétit aux participants en espérant qu'ils n'aient pas d'indigestion.[1941]

L'usage publicitaire du héros déjà observé dans le cadre du centenaire de 1921 perdure : en 1942, ce sont des « bonbons Morazán » qui sont mis en vente dans les magasins du pays.[1942] L'entreprise portant le nom du héros élabore un recueil zoologique incluant la biographie et le portrait de Morazán qui est offert aux consommateurs qui réunissent 23 images d'animaux distribuées dans les sucreries.[1943] Nous pouvons considérer que le thème des animaux est choisi pour attirer les enfants à qui sont adressés les produits, et que l'aspect patriotique tend à convaincre les parents, d'autant plus que l'entreprise insiste sur l'indentification du héros au « peuple de Cuscatlán ». La confiserie *El Sol* profite du centenaire pour rendre hommage à un Morazán divinisé avec Washington à sa gauche et Bolivar à sa droite, reprenant ainsi le trio héroïque du panaméricanisme.[1944] Si l'usage publicitaire du héros est le fait d'entreprises privées, le gouvernement tente également d'employer la figure dans le domaine économique en décrétant que son portrait apparaisse sur

[1938] Voir les extraits d'articles de différents journaux salvadoriens dans : Archives du Ministère des affaires étrangères d'Espagne, leg. 1564, num. 6, San Salvador, 9 juin 1942, sección asuntos generales. Cette route commence à être construite dans les années 1940 avec le financement des États-Unis, ce qui est un argument soutenant le panaméricanisme (*El Liberal Progresista*, Guatemala, 30 juillet 1942). Voir aussi : BULMER-THOMAS, Victor, « La crisis de la economìa… », *op. cit*.
[1939] *Diario Nuevo*, San Salvador, 16 septembre 1942. Voir les photographies en Annexe (p. 529).
[1940] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 11 septembre 1942.
[1941] *Diario de Hoy*, San salvador, 8 août 1942.
[1942] *Diario de Hoy*, San Salvador, 13 septembre 1942.
[1943] *Diario Oficial*, San Salvador, 21 septembre 1942.
[1944] *Diario de Hoy*, San Salvador, 14 septembre 1942. Les dessins ont pour légende : « Libérateurs. Les trois champions des Démocraties des Amériques ». Voir la photographie en Annexe (p. 521).

les pièces de monnaie d'un et de 25 centimes.[1945] La commercialisation du symbole confirme la vitalité de la mémoire héroïque dont on prétend effacer le caractère politique pour éviter toute récupération subversive.

III. B. b. Un État-nation « morazanique »

Toutes les écoles publiques sont mises à contribution en déposant des fleurs aux pieds de la statue de Morazán. Les couronnes doivent être réalisées dans les familles des élèves pour impliquer un plus grand nombre de personnes dans la commémoration. Le ministère de l'instruction publique a aussi décidé qu'une lampe à huile serait allumée à cet endroit du 1er au 15 septembre. Les écoliers doivent se relayer pour maintenir la lampe allumée et les établissements portant le nom des *próceres* salvadoriens comme J.-M. Delgado et N. Aguilar sont mis en avant.[1946] Cette activité met en scène la métaphore de la lumière et rappelle la course du flambeau organisée au Honduras, bien que dans cet État ce soient les militaires qui aient été impliqués : le gouvernement salvadorien semble particulièrement attentif à la fonction pédagogique du héros. Les professeurs contrôlent le bon fonctionnement de cet hommage et doivent animer des discussions de 20 minutes en insistant sur la nécessité d'unifier l'éducation en Amérique Centrale.[1947]

Le 15 septembre, le nouveau bâtiment du parti au pouvoir Pro-Patrie est baptisé du nom du héros, exprimant ainsi la volonté de récupération politique du culte. Une école du soir pour ouvriers portant le nom de Morazán est également créée.[1948] Le maître d'école étant considéré comme la principale « force civilisatrice », le gouvernement place la communauté éducative au premier plan du rituel pour être identifié aux principes démocratiques.[1949] La municipalité de la capitale insiste sur la nécessité d'utiliser les classes d'instruction civique pour développer un sentiment patriotique centraméricain chez les enfants. Un programme est élaboré en ce sens où l'on invite à expliquer l'union de l'Amérique Centrale, enseigner les traits biographiques de Morazán, faire une synthèse historique de ses actes héroïques, montrer les emblèmes de l'ancienne Fédération, et chanter l'hymne au héros au même titre que le

[1945] *Diario Oficial*, San Salvador, 22 octobre 1942.
[1946] Voir : *La República*, San Salvador, 14 juillet 1942; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 15 juillet 1942, "Homenaje de los escolares cuscatlecos a Morazán".
[1947] *El Gran Diario*, San Salvador, 10 septembre 1942. Une bibliothèque « Morazán » est aussi inaugurée dans une école.
[1948] Voir les numéros des 11 et 14 septembre 1942 de *Diario de Occidente*, Santa Ana ; *Diario Nuevo*, San Salvador, 4 septembre 1942 ; et *La Nación*, San Salvador, 17 septembre 1942.
[1949] Voir : *La República*, San Salvador, 9 janvier 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 5 février 1942.

national.[1950] Une semaine civique « morazanique » est organisée dans tous les établissements scolaires pour diffuser la mémoire officielle à l'ensemble du pays. La citoyenneté est étroitement liée à l'Histoire et à l'urbanisme en insistant sur la place « Morazán » de la capitale comme un lieu de mémoire.[1951] Les étudiants universitaires sont chargés d'animer les discussions dans les écoles primaires en abordant les différentes facettes du héros, de manière à impliquer l'ensemble de la population scolaire et à promouvoir la réciprocité des connaissances.[1952]

Le centenaire est l'occasion de raviver le culte de Morazán car sa mémoire avait été laissée de côté en particulier dans l'enseignement primaire. Le manque de continuité dans l'imaginaire national est relevé : on considère que « Morazán est redevenu un symbole ».[1953] En effet, dans un programme scolaire élaboré en 1940, le héros n'était pas utilisé : le concept de « vérité » devait par exemple être enseigné aux enfants à travers les figures religieuses du Christ, de Bouddha et de Confucius dans le but de promouvoir la méditation, révélant la pensée théosophique du dictateur.[1954] Les professeurs devaient propager le « désir d'imitation des Grands Hommes » sans que des figures historiques ne soient nommées. Dans un texte commentant ce programme, il était toutefois conseillé de recourir aux monuments historiques comme « matériel concret et immédiat » notamment pour les élèves de troisième cycle, en donnant la colline de San Pedro Perulapán en exemple, le centenaire de la victoire militaire ayant été commémoré l'année précédente.[1955] Si Morazán n'était pas non plus mentionné explicitement dans ce document, c'était sans doute pour insister sur la dimension collective de l'Histoire.

L'objectif de la commémoration est de favoriser la circulation de la biographie du héros étant donné qu'elle est désormais inconnue pour beaucoup de salvadoriens.[1956] La presse participe à la réactivation des mythes identitaires mais le ton n'est pas très assuré quand on affirme que c'est peu de temps avant de mourir que Morazán a demandé à ce que

[1950] *Diario de Hoy*, San Salvador, 10 septembre 1942.
[1951] *Diario Nuevo*, San Salvador, 10 septembre 1942. L'Institut National d'Occident, établissement d'enseignement professionnel à Santa Ana, est particulièrement impliqué dans l'organisation de cette semaine civique *(Diario de Occidente*, Santa Ana, 7 septembre 1942).
[1952] *Diario Nuevo*, San Salvador, 26 août 1942.
[1953] Voir : *La República*, San Salvador, 31 août 1942; et *Diario de Occidente*, Santa Ana, 17 septembre 1942.
[1954] *Plan y programas de enseñanza primaria rural de El Salvador a regir desde el año de 1940*, San Salvador, Ministerio de Instrucción Pública, Imprenta Nacional, 1940. Cet ouvrage a été publié en 1500 exemplaires.
[1955] *Sugerencias para el desarrollo de los programas de enseñanza primaria, publicaciones del ministerio de instrucción pública*, 1940, imprenta Ariel, San Salvador.
[1956] *Diario de Hoy*, San Salvador, 29 janvier 1942. Voir aussi l'article de Rogelio Herrera Araujo dans : *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 juillet 1942.

ses restes soient transférés à San Salvador.[1957] Malgré l'effort de diffusion déployé à travers le pays, des erreurs historiques apparaissent dans certains articles : on affirme par exemple que c'est Carrillo qui a ordonné l'exécution de Morazán alors qu'il était président du Costa Rica, ce qui montre l'efficacité avec laquelle les deux figures ont été radicalement opposées.[1958] La presse de la capitale insiste sur l'étendue de la célébration « jusqu'aux coins les plus reculés du pays » et sur le rôle moteur des établissements publics en lien avec le parti au pouvoir.[1959] Toutes les couches sociales sont appelées à s'approprier le récit patriotique et l'imaginaire est essentialisé : l'héritage du héros « circule dans les veines » du peuple salvadorien.[1960]

L'Académie d'Histoire participe à la célébration en organisant un cycle de conférence avec « d'illustres centraméricanistes » tels que R. Fortín Magaña, S.-R. Merlos, V. Severo López, R. Adán Funes et N. Viera Altamirano.[1961] De même qu'au Honduras, ces présentations montrent le besoin de renforcer le contenu historique du patriotisme alors que, officiellement, ce sont les éléments culturels et spirituels caractérisant la nation qui sont favorisés. Peut-être est-ce là un indice de la prétention d'autonomie de certains intellectuels vis-à-vis du pouvoir. D'ailleurs, dans la conférence de Manuel Castro Ramírez, directeur de l'Académie d'Histoire, Morazán est érigé en « prototype du caudillo révolutionnaire ». A. Pérez Menéndez critique pourtant son discours qu'il juge trop prudent car il estime que l'héroïsme doit être synonyme d'audace surtout quand on s'adresse à la jeunesse.[1962]

Le comité des étudiants universitaires organise différents types de concours pour honorer le héros dans le but de faire participer plusieurs milieux de la société.[1963] S'il est indiqué que « l'apport personnel ne doit pas altérer le fond historique » pour le concours artistique, car les œuvres doivent ensuite être utilisées à des fins didactiques, la nécessité de choisir les membres du jury selon leur ouverture d'esprit pour le concours de poésie est soulignée car « l'art n'accepte pas de canons totalitaires », ce qui est peut être interprété

[1957] *El Gran Diario*, San Salvador, 15 septembre 1942. Voir la première page de ce numéro qui reproduit une photographie de la statue de San Salvador en Annexe (p. 528).
[1958] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 4 juillet 1942. L'ironie du sort faisant que le corps de Carrillo se trouve dans le département portant le nom du héros est soulignée.
[1959] *La República*, San Salvador, 26 septembre 1942.
[1960] *Diario de Hoy*, San Salvador, 13 avril 1942, article de R. Herrera Araujo.
[1961] *Diario de Hoy,* San Salvador, 13 juin 1942, "Ciclo de conferencias morazanidas se inaugurará en la Universidad". La conférence donnée par l'unioniste S.-R. Merlos a été ovationnée : *Diario de Hoy*, San Salvador, 17 juillet 1942.
[1962] Voir les numéros des 21 juin et 12 juillet 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador.
[1963] *La República*, San Salvador, 20 juin 1942. Un des prix doit être remis à une courte biographie de 500 mots pour mieux diffuser la vie de Morazán. Les concours pour les élèves de primaire et de secondaire sont ouverts à tous les centraméricains. Voir aussi les numéros des 14 et 22 juillet 1942 de *Diario de Hoy,* San Salvador ; et *La República*, San Salvador, 27 juillet 1942. Ces informations sont reproduites dans la presse hondurienne : *El Cronista*, Tegucigalpa, 18 juin 1942.

comme une manière détournée d'exprimer des critiques envers le régime dictatorial.[1964] Pour sa part, la société *El Ateneo* a invité toutes les organisations culturelles du pays à une réunion le 15 septembre pour créer une association nationale. À la demande du délégué Bonilla, deux minutes de silence ont été respectées à cette occasion en hommage à Morazán et aux héros morts en luttant contre les puissances de l'Axe.[1965] *El Ateneo* participe ainsi à la commémoration du représentant à la fois de « l'âme salvadorienne » et de la « démocratie américaine » sous l'égide des États-Unis.[1966]

Une confédération de sociétés ouvrières a aussi été créée, ce qui est considéré comme un grand pas fait sur « le chemin de la civilisation » des travailleurs salvadoriens.[1967] Durant la cérémonie publique, c'est la marche militaire « Gerardo Barrios » qui est jouée, confirmant l'appropriation de la dimension étatique de l'identité par les ouvriers.[1968] Morazán est parfois qualifié de « plébéien de San Salvador » pour accompagner la revendication locale d'une popularisation de la figure.[1969] De même qu'au Honduras, on insiste sur la descendance du héros pour en consolider une image populaire autour des valeurs familiales chrétiennes.[1970] La figure de María Josefa Lastiri est aussi revalorisée pour faciliter l'identification de la population féminine au culte. Elle est qualifiée de « beauté tourmentée » mais héroïque et exceptionnelle car « elle a encouragé et inspiré tous les pas triomphants du caudillo dans les campagnes de l'isthme. » C'est en tant qu'épouse du génie qu'elle est célébrée, et le rapprochement entre « l'aristocratie de son esprit » et « sa foi inébranlable de révolutionnaire » tend à légitimer la hiérarchisation de l'ordre social établi.[1971] Au Salvador également, c'est le rôle de la femme au foyer qui est exalté même si son éducation est considérée comme une nécessité et que le droit de vote est accordé, avec restrictions, depuis 1939.

La société ouvrière de Santa Ana élabore un programme commémoratif avec un bal de marimbas qui lui confère un caractère folklorique.[1972] Le comité organisateur, présidé par le maire et constitué de représentants de différentes classes sociales de la ville, invite alors les

[1964] *Diario de Hoy*, San Salvador, 17 février 1942, article de Antonio Gamero.
[1965] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 septembre 1942 ; *El Ateneo del Salvador*, San Salvador, octobre 1942 ; et *Diario Nuevo*, San Salvador, 7 septembre 1942.
[1966] *Ateneo del Salvador*, San Salvador, décembre 1942, article du colombien Samuel López Urrego. La comparaison avec Bolivar est utilisée. Voir aussi : *El Ateneo del Salvador*, San Salvador, janvier-avril 1942.
[1967] *Diario de Hoy*, San Salvador, 16 septembre 1942.
[1968] *Diario Nuevo*, San Salvador, 13 septembre 1942.
[1969] *Diario de Hoy*, San Salvador, 15 septembre 1942, "Morazán y Aycinena", article de Ricardo Adán Funes.
[1970] Un entretien d'une petite-fille de Morazán résidant à Chinandega, au Nicaragua, affirmant que le caudillo était catholique est publié dans : *La Nación*, San Salvador, 8 octobre 1942, "La última nieta del Héroe doña Carmita Morazán de Deshón concede una entrevista".
[1971] Voir : *La República*, San Salvador, 1 septembre 1942; et *El Gran Diario*, San Salvador, 17 septembre 1942.
[1972] *Diario de Hoy*, San Salvador, 10 septembre 1942.

intellectuels et les autorités de la capitale à participer pour donner plus de solennité aux festivités.[1973] Le budget attribué par le gouvernement ne suffisant apparemment pas, le comité envisage de vendre des petits drapeaux avec le portrait de Morazán pour financer les activités prévues, ce qui contribue à la commercialisation du symbole.[1974] Il est notamment prévu d'inaugurer une statue du héros, nouvelle qui fait l'objet d'un article dans la presse hondurienne.[1975] Le journal *Diario de Occidente* publié à Santa Ana participe activement à la célébration en diffusant une courte biographie de Morazán pour la faire connaître au plus grand nombre.[1976] Les écoles de la ville sont impliquées, en particulier celles portant le nom de héros centraméricains comme José Cecilio del Valle.[1977] Un concours littéraire est organisé par l'école féminine « Morazán » et les élèves de troisième cycle aident à collecter des fonds. Respectant la parité, trois prix sont accordés à des garçons et trois autres à des filles, qui sont remis lors d'une « veillée morazanique ».[1978] Dans cette institution, la biographie du héros est reproduite par les professeurs pour en offrir un exemplaire à chaque élève de quatrième cycle.[1979] Des conférences sont également données durant le mois de septembre dans l'établissement scolaire « José Mariano Méndez » pour honorer l'étendard de la démocratie.[1980]

En préparant une commémoration de grande ampleur et en plaçant la communauté éducative au premier plan, la municipalité cherche à valoriser l'importance de Santa Ana à l'échelle du pays. Les tableaux du peintre espagnol A. C. Ferrant circulent jusqu'au Salvador et une exposition est organisée dans cette ville pour « encourager l'esprit morazanique » : même si on considère que ces peintures ne valent pas grand-chose comme œuvres d'art, c'est l'intention et l'aspect historique qui comptent.[1981] La municipalité revendique d'ailleurs d'être

---

[1973] Voir les numéros des 25 juillet, 12 et 13 août 1942 de *El Diario de Occidente*, Santa Ana.
[1974] *Diario Nuevo*, San Salvador, 24 août 1942.
[1975] *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 mars 1942.
[1976] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 14 septembre 1942. Il s'agit d'un travail signé par Miguel A. Santanilla en faveur de la reconstruction de la patrie centraméricaine. Ce journal publie un numéro spécial pour le centenaire et accorde un jour de congé à tous ses salariés le jour de la célébration.
[1977] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 11 septembre 1942. Durant la semaine morazanique, chaque jour est sous la responsabilité d'un professeur : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 9 septembre 1942. Le portrait du héros a été exposé aux côtés du drapeau fédéral à l'école Tomás Medina. À Texistepeque, c'est avec une messe en plein air que l'on célèbre le 15 septembre : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 8 septembre 1942. Des poèmes en hommage à Morazán, notamment celui de F. Turcios, sont aussi récités.
[1978] Voir les numéros des 2 et 3 septembre 1942 de *Diario de Occidente*, Santa Ana ; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 7 septembre 1942.
[1979] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 juin 1942. Des réparations de l'établissement sont aussi envisagées.
[1980] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 24 août 1942.
[1981] *Diario de Hoy*, San Salvador, 21 mars 1942, "Los cuadros de Ferrant son cuadros morazánicos", article de R. Herrera Araujo. Voir aussi : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 8 septembre 1942, "Exposiciñn morazánica en esta localidad". Une demande avait été exprimée auprès du ministère de l'instruction publique pour acheter ces tableaux et ainsi contribuer à « l'apothéose » du héros : *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 juin 1942, article signé "P. H." La photographie du tableau intitulé « Assassinat frustré de Morazán à Guapinol » est publiée dans :

le lieu le plus adéquat pour la célébration de la réunion unioniste prévue dans le cadre du centenaire. L'appropriation locale du héros est ravivée et on insiste sur le refuge qu'il avait trouvé à Santa Ana, « cœur du pays qu'il a tant aimé et auquel il a légué ses restes ».[1982] C'est avant tout le symbole unioniste qui est revendiqué et la presse locale rappelle l'implication de la ville dans le PUCA durant les années 1920.[1983] Sans doute pour démontrer que San Salvador est bien le centre du pouvoir de l'État, une délégation d'étudiants de Santa Ana est constituée pour assister à l'hommage rendu à Morazán dans la capitale.[1984]

Le ministère de l'instruction publique décide d'éditer à nouveau la pièce de théâtre de Francisco Dias comme un outil pédagogique.[1985] La *Tragédie de Morazán* est donnée en représentation dans la ville de Ahuachapán et toutes les entrées ayant été vendues, on assure que ce sera « une soirée inoubliable ».[1986] L'association Isidro Menéndez à l'origine de cette initiative est composée d'instituteurs, d'intellectuels et d'ouvriers, resserrant ainsi les liens entre les différents milieux sociaux. Les fonds récoltés sont destinés à acheter 300 portraits du héros pour les offrir aux centres culturels du pays et aux nations étrangères, montrant ainsi l'importance accordée à l'iconographie dans la diffusion de la mémoire officielle autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'État. Le sculpteur salvadorien J.-D. Castillo réalise d'ailleurs un buste en argile en l'honneur du héros dont une photographie est reproduite dans la presse.[1987] Le gouvernement a attribué un budget spécifique à la demande de la mairie de Ahuachapán pour inaugurer un monument de Morazán sur la promenade portant déjà son nom. De son côté, la société ouvrière inaugure une statue représentant le salvadorien F. Menéndez.[1988] Le « jour du maître » a d'ailleurs été mis en place le 22 juin en l'honneur de ce

---

Diario de Hoy, San Salvador, 12 mai 1942.

[1982] Voir les numéros des 23 juillet et 16 octobre 1942 *de Diario de Occidente*, Santa Ana.

[1983] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 9 septembre 1942. Dans cette perspective, le discours prononcé par R. Fortín Magaña en 1920 au nom du comité unioniste de Santa Ana est reproduit dans le numéro du 28 octobre 1942 du même journal. J. Galdames assure que l'unionisme était un sentiment populaire dans cette ville, partagé y compris par les maraîchères : GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana*, *op. cit.,* chap. XXX.

[1984] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 5 septembre 1942.

[1985] *Diario de Hoy*, San Salvador, 28 janvier 1942. L'historien costaricien R. Fernández considère que cette œuvre est mauvaise d'un point de vue littéraire mais de grande valeur comme document historique, l'auteur ayant été témoin de la chute du caudillo au Costa Rica. Voir : « Una tragedia en verso de 1842 » in FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Morazán en Costa Rica*, San José, ed. Lehmann, 1943.

[1986] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 2 septembre 1942; et *Diario de Occidente*, Santa Ana, 30 octobre 1942. Cette pièce de théâtre est aussi jouée dans l'école « José Mariano Méndez » de Santa Ana et la presse locale incite les lecteurs à y assister. Voir les numéros des 10, 22 et 24 octobre 1942 de *Diario de Occidente*, Santa Ana.

[1987] *Diario de Hoy*, San Salvador, 31 octobre 1942. Voir la photographie en Annexe (p. 524).

[1988] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 20 août 1942; *La República*, San Salvador, 24 août 1942; et *Diario Oficial*, San Salvador, 4 septembre 1942. Le programme des festivités de la ville a été approuvé en comité tout début septembre *: La República*, San Salvador, 1 septembre 1942. Les budgets accordés par le gouvernement dépendent de la grandeur des villes : la municipalité de San Miguel se voit octroyer 150.000 *colones*, contre 30 pour celle de San Matías (*Diario Oficial*, San Salvador, 9 septembre 1942).

héros qui est aussi célébré comme l'héritier de Morazán pour avoir participé à la campagne unioniste de 1885.[1989]

À Sonsonate, des citoyens se sont adressés aux autorités de la ville pour que les trois rues principales soient baptisées des noms de Morazán, Arce et Menéndez, confirmant ainsi l'actualisation du panthéon salvadorien.[1990] Les propositions se multiplient pour préparer des cycles de conférences, des expositions, ou inaugurer des bâtiments portant le nom du héros, de sorte que les festivités des localités soient « à la même hauteur que l'hommage à San Salvador », mais le manque de moyens réduit les possibilités réelles.[1991] Le gouvernement intervient parfois directement par exemple en baptisant « Amérique Centrale » l'école masculine de la ville de Santa Rosa de Lima dans le département de La Unión, pour développer la toponymie unioniste à l'échelle de l'État.[1992] On considère d'ailleurs que des commémorations significatives doivent être organisées dans le département « Morazán » pour faire honneur à son nom.[1993] À San Francisco Morazán, un obélisque est inauguré le 15 septembre à l'initiative du gouverneur et avec la contribution financière de toutes les municipalités du département.[1994] José María Peralta a aussi été chargé de configurer un *Recueil Morazán* comprenant une monographie du département.[1995] Le comité organisateur des festivités du chef-lieu a toutefois été dissous et le financement a été remis au maire de la municipalité, ce qui laisse croire à des conflits entre acteurs du culte.[1996]

Une photographie du maire de San Miguel est publiée dans *Diario de Hoy*, en signe de reconnaissance pour l'organisation de festivités, notamment une messe en plein air, un défilé scolaire et des bals. Notons que les étudiants de l'Institut National d'Orient, établissement d'enseignement professionnel à San Miguel, défilent en uniforme militaire, fusil à l'épaule, ce qui révèle la militarisation de l'école.[1997] Cette célébration est considérée comme une bonne

---

[1989] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 15 juillet 1942, "Francisco Menéndez el morazánida"; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 22 juin 1942.
[1990] *Diario de Hoy*, San Salvador, 10 septembre 1942.
[1991] *Diario de Hoy*, San Salvador, 2 septembre 1942. La célébration de l'indépendance est aussi liée à celle du héros dans les grandes villes comme San Vicente, Chalatenango, Apopa et Santa Tecla, et dans d'autres plus petites comme Coatepeque, Nueva Guadalupe et San Isidro. Voir les numéros des 22 et 23 septembre 1942 de *Diario Nuevo*, San Salvador ; *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 septembre 1942 ; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 22 septembre 1942. Pour situer les départements et leurs chefs-lieux, voir la carte du Salvador en Annexe (p. 531).
[1992] *Diario Oficial*, San Salvador, 25 août 1942. Ce décret signé le 19 août insiste sur l'identification du héros à l'idéal unioniste. L'enthousiasme de ce département pour le centenaire est souligné dans la presse de la capitale : *Diario de Hoy*, San Salvador, 18 septembre 1942.
[1993] *Diario de Hoy*, San Salvador, 17 juillet 1942.
[1994] *Diario de Hoy*, San Salvador, 22 octobre 1942. Voir la photographie en Annexe (p. 525). Un « centre social Casino Morazán » existe également dans cette ville (*Diario de Hoy*, San Salvador, 2 novembre 1942).
[1995] *Diario Nuevo*, San Salvador, 8 juillet 1942. On envisage de publier le recueil en 3000 exemplaires.
[1996] *El Gran Diario*, San Salvador, 14 septembre 1942.
[1997] *Diario de Hoy*, San Salvador, 27 août 1942. Voir les photographies des festivités en Annexe (p. 530).

surprise dans la capitale car des rumeurs concernant l'indifférence de cette ville envers le centenaire avaient circulé.[1998] Une avenue « Morazán » est inaugurée, venant s'ajouter à la rue portant déjà le nom du héros, ce qui est perçu comme un inconvénient pour certains qui estiment qu'il aurait mieux fallu réparer la rue ou baptiser une place en érigeant un buste en son honneur. Utilisant la répétition dans la nomenclature, des critiques apparaissent contre la première place accordée à Morazán dans le panthéon au détriment des héros salvadoriens comme F. Menéndez.[1999] Cette remise en question confirme que l'enthousiasme n'est pas généralisé même si les professeurs de San Miguel ont activement participé à la commémoration en organisant des conversations autour du symbole unioniste.[2000]

Tous les quotidiens de la capitale insistent sur le fait que l'ensemble du pays a participé à la commémoration. De nombreuses photographies des festivités organisées dans différentes villes sont publiées pour illustrer la nationalisation du culte.[2001] Les autorités publiques se sont particulièrement impliquées pour contribuer à l'identité nationale tout en consolidant des traditions locales. À la demande du gouverneur du département de Usulután, avec le soutien des municipalités et des habitants, un hommage est prévu dans la ferme de Gualcho. C'est le mythe guerrier qui est ici valorisé même si on insiste sur les idéaux unionistes pacifiques.[2002] Ces deux aspects sont également mis en valeur dans la ville de Chalchuapa dans le département de Santa Ana : une lecture des batailles gagnées par le héros est faite dans l'école « Morazán » et c'est un buste de Bolivar qui y est érigé sur décision du maire.[2003] À San Pedro Perulapán, des visites d'écoliers sont prévues et des travaux sont engagés pour construire un ensemble scolaire portant le nom de la municipalité en l'honneur de la victoire militaire de Morazán. Certains préfèreraient que l'ensemble scolaire soit construit dans la capitale, montrant une certaine concurrence entre les lieux de mémoire, et d'autres considèrent que le bâtiment devrait prendre le nom du héros pour mieux individualiser le culte.[2004] Le parcours « morazanique » constitué à l'échelle de l'État repose avant tout sur les lieux où se sont déroulés des combats. La communauté éducative est alors placée au premier plan pour souligner le caractère civique du culte mais aussi pour montrer

[1998] Voir les numéros des 31 août et 10 septembre 1942 de *El Gran Diario*, San Salvador.
[1999] *La Nación*, San Salvador, 15 septembre 1942.
[2000] *Diario de Hoy*, San Salvador, 18 septembre 1942.
[2001] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 16 septembre 1942; et *El Gran Diario*, San Salvador, 16 septembre 1942.
[2002] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 3 septembre 1942; et *La República*, San Salvador, 4 septembre 1942.
[2003] Voir : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 25 septembre 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 21 octobre 1942. L'hymne à Morazán et celui à J.-M. Delgado ont été chantés et on a baptisé des salles du nom de Morazán, J. Martí et F. Menéndez.
[2004] La fin des travaux est prévue pour le mois de janvier de l'année suivante. Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 21 juillet 1942; et les numéros des 11 septembre et 2 novembre 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador.

que les élèves sont envisagés comme de futurs soldats.

L'armée quant à elle n'hésite pas à publier des articles pour célébrer la victoire militaire de San Pedro Perulapán et soutenir la comparaison de Morazán avec Bolivar pour glorifier le « meneur de peuple » qui est fréquemment appelé « héros de Gualcho ».[2005] La *Revista del Círculo Militar* publie plusieurs articles de V. Severo López et J. Ascensio Menéndez détaillant les combats gagnés par le héros tout en mettant en avant l'idéal unioniste et les principes républicains.[2006] Certains auteurs comme José Figeac veulent ainsi « sortir de l'ombre et de l'oubli » la comparaison entre Morazán et Napoléon élaborée par N. Raoul comme si le mythe guerrier avait encore besoin d'être fortifié.[2007] Dans la conférence donnée par V. Severo Lñpez à l'Université Nationale, le héros centraméricain est même placé au-dessus de Napoléon pour le caractère héroïque de sa mort.[2008] Toutefois, quelques voix osent s'opposer à ce parallèle qui ravive l'aspect militaire, et insistent sur la cause juste et noble pour laquelle a lutté Morazán.[2009] Une certaine résistance à la militarisation de la mémoire est ainsi exprimée.

III. B. c. Des traditions « morazaniques »

Depuis le début du XX^{ème} siècle, le panthéon est officiellement actualisé pour nationaliser l'identité au détriment du sentiment unioniste, mettant fin selon C.-G. López, à l'ambiguïté identitaire développée depuis le siècle précédent.[2010] Le Salvador est désormais consacré comme le berceau de l'indépendance centraméricaine et les *próceres* M.-J. Arce, J.-M. Delgado et N. Aguilar sont régulièrement cités dans les discours politiques, les essais et les articles de presse.[2011] Une relation entre Morazán et les héros du 5 novembre 1811 est toutefois établie : dans l'édition du 14 septembre, le journal semi-officiel *La República* place

[2005] Voir les articles de Gregorio Bustamante Maceo dans les numéros de mai-juin et juillet-août de *Revista del círculo militar*, San Salvador. Voir aussi : *Revista del Círculo militar*, San Salvador, janvier-février 1942, article de J. Solorzano; et *La República*, San Salvador, 26 août 1942.
[2006] Voir les numéros de juillet-août et septembre-octobre 1942 de *Revista del círculo militar*, San Salvador. Voir aussi : *La República*, San Salvador, 24 août 1942.
[2007] *Diario de Hoy*, San Salvador, 8 juillet 1942, "La consagraciñn de Francisco Morazán". La figure de Napoléon est aussi célébrée dans un article de Max Daireaux *(Diario de Hoy*, San Salvador, 19 juillet 1942). Le texte de N. Raoul est également publié dans : *La Nación*, San Salvador, 7 octobre 1942.
[2008] *La República*, San Salvador, 20 août 1942.
[2009] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 9 septembre 1942, "En torno a nuestros héroes", article de Julio C. Vasquez.
[2010] LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, clarines y bronces…*, *op. cit.,* p. 118. Il ajoute que ce type de narration nationaliste n'a été contesté que durant les années 1960-70 par des intellectuels de gauche, mais que l'enthousiasme révolutionnaire une fois passé, il continue d'être enseigné à l'école.
[2011] Voir par exemple : GAVIDIA, Francisco, *Discursos, estudios y conferencias*, San Salvador, Universidad del Salvador,1941 ; les travaux de Francisco Gutiérrez et de Víctor Jérez dans : *Estudios históricos*, San Salvador, Biblioteca Universitaria, 1941 ; et les numéros des 27 février, 3 mars, et 4 novembre 1942 de *La República*, San Salvador.

son portrait aux côtés de celui de J.-M. Delgado.[2012] L'affirmation selon laquelle Morazán est né de mère salvadorienne y est diffusée, ce qui confirme la place accordée aux rumeurs si elles soutiennent l'histoire officielle. Le centenaire de 1942 est ainsi l'occasion de raviver le jeu d'échelles inhérent aux traditions de cet État.

En 1942 est également célébré le bicentenaire de la naissance de Aguilar et son statut d'homme du clergé est mis en avant pour faire le lien entre la religion et le patriotisme.[2013] Cette commémoration facilite le parallèle avec Morazán en le faisant héritier des grands hommes de l'indépendance. On renforce ainsi son inscription dans le panthéon salvadorien mais à une place secondaire selon une hiérarchie qui reprend désormais l'ordre chronologique.[2014] La figure de G. Barrios est aussi utilisée pour soutenir cette construction car il est honoré autant comme symbole de la fraternité centraméricaine que comme dirigeant du Salvador.[2015] D'autres figures salvadoriennes pouvant incarner la dimension régionale sont glorifiées et le nom de D. Vasconcelos a été donné à une école.[2016] L'unioniste salvadorien A. Masferrer fait également l'objet d'un culte, notamment dans la presse ouvrière.[2017] Au Honduras, on préfère qualifier les salvadoriens de « fils de la terre de Atlacatl ».[2018]

Les acteurs du culte de Morazán sont divisés entre les partisans de la glorification de Arce comme Félix Antonio Hernández, et ses opposants tels que José Ortiz Narvaez.[2019] La problématique tourne autour de la constitution du panthéon centraméricain : la plupart des unionistes veulent célébrer ensemble les deux figures et regrettent l'entente impossible entre les deux caudillos.[2020] N. Viera Altamirano critique la vénération de Arce car elle tend à

[2012] *La República*, San Salvador, 14 septembre 1942.
[2013] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 20 juillet 1942; *La República*, San Salvador, 19 août 1942 ; et *La República*, San Salvador, 1 octobre 1942, "El movimiento espiritual del país". Un concours littéraire est organisé pour célébrer le bicentenaire du *prócer* et des commémorations ont aussi eu lieu à Washington (*La República*, San Salvador, 25 février 1942).
[2014] *Diario de Hoy*, San Salvador, 27 juin 1942, "La consagraciñn de Francisco Morazán", article de José Figeac.
[2015] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 29 août 1942, "Significativos actos en honor del morazanida Gral Gerardo Barrios"; *Diario Nuevo*, San Salvador, 3 septembre 1942 ; *El Gran Diario*, San Salvador, 4 septembre 1942, "Con toda solemnidad se celebrñ la conmemoraciñn del General Barrios"; *La República*, San Salvador, 19 décembre 1942.
[2016] *Diario Oficial*, San Salvador, 4 juillet 1942. Même des conservateurs guatémaltèques comme Aycinena sont glorifiés (*La República*, San Salvador, 22 septembre 1942).
[2017] *Ideal Obrero*, San Vicente, 30 septembre 1941, article de Fernando Cañas y Cañas. Voir aussi : *Ideal Obrero*, San Vicente, 28 février 1941.
[2018] Voir les numéros des 25 mars et 10 septembre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.
[2019] Voir les articles de F.-A. Hernández dans les numéros des 8 et 11 septembre 1942 de *Diario Nuevo*, San Salvador; et *La Tribuna*, San José, 15 septembre 1942. Voir l'article de J. Ortiz Narvaez dans : *Diario Nuevo*, San Salvador, 10 septembre 1942, "Una reinterpretaciñn religiosa de los errores de Don Manuel José Arce".
[2020] Voir notamment : FORTÍN MAGAÑA, Romeo, *Morazán, idealista y legislador*, San Salvador, Tall. Gráficos Cisneros, 1942. Cette conférence prononcée à l'Université Nationale au nom du comité universitaire est retransmise par la radio nationale : *Diario Nuevo*, San Salvador, 30 juillet 1942.

diminuer les mérites de Morazán désormais qualifié de « général hondurien ».[2021] D'autres dénoncent surtout le moment choisi pour dénigrer le héros centraméricain, allant à l'encontre de « l'hommage populaire et spontané ». On n'hésite pas non plus à se servir du contexte international pour soutenir les propos : « vouloir aujourd'hui justifier l'exécution de Morazán sans avoir été entendu ou vaincu par jugement, c'est comme approuver les exécutions en masse que la Gestapo Hitlérienne pratique si fréquemment dans les pays occupés ».[2022] La seconde guerre mondiale ravive l'intérêt pour les figures héroïques car elle démontre l'importance de la « méditation » et de la « force de l'esprit ». Ce langage spirituel n'empêche pas de considérer la participation du peuple aux rituels civiques comme une preuve de sa « virilité ».[2023] C'est aussi dans cette optique que l'inscription de Morazán dans le panthéon continental aux côtés de Bolivar est consolidée.[2024]

L'identification du Salvador à l'idéal unioniste est renouvelée et un serment au drapeau fédéral est prêté « au nom du Général Morazán et de tous les martyrs de la sainte cause centraméricaine. »[2025] La figure du président M.-E. Araujo est d'ailleurs célébrée pour avoir restauré cet emblème national, ce qui l'érige en digne héritier de Morazán et le fait que la devise du Salvador soit la même que celle de la Fédération (« Dieu, Union, Liberté ») est signalé.[2026] Le décret officiel ordonnant la constitution d'un comité commémoratif est ainsi pris « en considérant que Morazán est un représentant de la nationalité salvadorienne, un symbole de lutte pour l'unité et la confraternité centraméricaine ».[2027] Officiellement, ce n'est pas de l'union politique de l'isthme dont il est question, mais de liens diplomatiques et culturels entre les États. Des modifications sont ainsi effectuées autour de la signification de l'unionisme même si la perspective de progrès et de paix est toujours d'actualité.[2028] Toutefois les salvadoriens mettent en relief leur « foi en la réalisation prochaine de l'idéal morazanique » et envisagent l'échelle centraméricaine plus fréquemment qu'au Honduras.[2029]

[2021] *Diario de Hoy*, San Salvador, 10 octobre 1942. Cet article est reproduit dans la presse hondurienne : *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 octobre 1942, "La enseðanza unionista en la escuela salvadoreða".
[2022] *Diario de Hoy*, San Salvador, 22 septembre 1942, article de Juan Antonio Rodezno qui s'oppose à un écrit de Roberto Molina y Morales.
[2023] Voir : *La República*, San Salvador, 24 juillet 1942, "Dìas de inquietudes espirituales"; et *La República*, San Salvador, 25 juillet 1942, "El culto a los héroes nacionales".
[2024] Voir : *Ideal Obrero*, San Vicente, 28 février 1942, "Nuestros héroes"; *Diario de Hoy*, San Salvador, 20 mars 1942; et *Diario de Occidente*, Santa Ana, 10 avril 1942; *El Gran Diario*, San Salvador, 10 août 1942.
[2025] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 17 septembre 1942.
[2026] Voir : *Diario Oficial*, San Salvador, 6 janvier 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 15 septembre 1942, "El cambio de la insignia nacional llevado a cabo el 15 de setiembre de 1912", article de José Marìa Peralta. Un buste de Araujo a aussi été inauguré : *Diario de Hoy*, San Salvador, 13 octobre 1942.
[2027] *Diario oficial*, San Salvador, 11 août 1942.
[2028] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 7 septembre 1942, article signé par Ricardo Ragazzone Lara, étudiant de seize ans.
[2029] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942, "Morazán, su apoteosis", article signé par le salvadorien

Morazán reste un emblème dont on veut développer la dimension mobilisatrice : on considère que sa mémoire ne sera effacée qu'une fois l'union centraméricaine reconstruite.[2030]

Le champ économique est aussi utilisé comme un argument en faveur du rapprochement des États centraméricains, en particulier avec l'unification douanière.[2031] Mais c'est surtout l'harmonisation du cursus scolaire en Amérique Centrale qui est envisagée comme « un but morazanique » et des textes écrits par des élèves salvadoriens mettant en avant le symbole unioniste sont publiés dans la presse.[2032] Une convention universitaire centraméricaine est ainsi organisée en l'honneur de Morazán du 12 au 15 septembre à San Salvador.[2033] Il s'agit de rehausser le rôle de l'Université au sein de la société en tant que porteuse de valeurs.[2034] Au Guatemala, les étudiants salvadoriens et honduriens en particulier sont qualifiés de « fervents morazanistes » mais la convention est inscrite dans la perspective des dirigeants notamment du nicaraguayen A. Somoza.[2035] La presse contribue à donner une envergure centraméricaine à la commémoration et l'édition spéciale du 15 septembre élaborée par le *Diario Nuevo* est mise en circulation le même jour dans les autres capitales d'Amérique Centrale.[2036] De la même manière qu'au Honduras, des salvadoriens prennent la plume pour contredire les arguments employés par les opposants à la célébration du héros dans la région, comme José F. Figeac qui signe deux séries d'articles intitulées « On prétend assombrir la personnalité de F. Morazán ? » et « La consécration de Francisco Morazán ».[2037]

Le fait que les étudiants choisis pour former le comité commémoratif dans la faculté

Adolfo E. Moran.

[2030] Voir le poème de Carlos Alberto Quehl —A Morazán ante su tumba", second prix du concours morazanique organisé dans les écoles normales par le ministère de l'instruction publique : *La República*, San Salvador, 21 septembre 1942. Voir aussi : *La República*, San Salvador, 14 septembre 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 octobre 1942.

[2031] *Diario de Hoy*, San Salvador, 18 septembre 1942. Voir aussi le discours prononcé par Francisco Espinosa au nom du comité commémoratif devant le monument du héros : *La República*, San Salvador, 21 septembre 1942.

[2032] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 17 septembre 1942; *La República*, San Salvador, 18 septembre 1942; *El Gran Diario*, San Salvador, 21 septembre 1942, —La escuela y la uniñn centroamericana"; et *La República*, San Salvador, 4 novembre 1942, —Sobre la unificaciñn de estudios en Centro América".

[2033] Voir : *La Nación*, San Salvador, 28 août 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 27 août 1942.

[2034] *Diario de Hoy*, San Salvador, 31 mai 1942. Au mois de juillet, la presse salvadorienne informe que les étudiants honduriens n'ont toujours pas répondu à l'invitation parce qu'ils commencent à peine à s'organiser (*Diario Nuevo*, San Salvador, 3 juillet 1942). La convention universitaire fait pourtant l'objet d'articles dans la presse hondurienne : *El Cronista*, Tegucigalpa, 22 juin 1942.

[2035] Voir : *Nuestro Diario*, Guatemala, 6 juillet 1942, —Llamamiento pro Morazán de los estudiantes universitarios salvadoreðos dado a conocer"; et *Nuestro Diario*, Guatemala, 18 septembre 1942, —El congreso de estudiantes en el Salvador". Il est indiqué comme une curiosité que le second prix d'un concours sur Morazán ait été décerné à un étudiant de l'Institut Catholique d'Orient alors qu'il s'agit d'une « personnalité opposée au crédo catholique ». On informe aussi de la convention universitaire dans : *El Liberal progresista*, Guatemala, 3 juillet 1942, —Convenciñn pro-homenaje a Morazán"; et *Diario de Centro América,* Guatemala, 22 août 1942, —Convenciñn de estudiantes centroamericanos con motivo del centenario de Francisco Morazán".

[2036] *Diario Nuevo*, San Salvador, 12 septembre 1942.

[2037] Les deux séries sont publiées dans le *Diario de Hoy*, San Salvador. Voir par exemple les numéros des 31 juillet, 31 août 1942 et 21 octobre 1942.

de Droit ne militent pas pour l'idéal unioniste est considéré comme une « moquerie sanglante », ce qui révèle les divisions idéologiques entre les acteurs du culte. Certains tentent d'insérer des figures révolutionnaires comme le nicaraguayen A.-C. Sandino pour s'opposer au « séparatisme » de plusieurs professeurs et étudiants. Ce qui semble être une tentative de contre-mémoire est légitimée en identifiant les anti-héros à Hitler et Mussolini. L'article est publié dans le *Diario de Hoy*, journal de grande diffusion qui a été confronté à la censure de M. Hernández, poussant son directeur N. Viera Altamirano à l'exil.[2038] La plupart des articles publiés dans ce journal prônent toutefois une reconstruction de l'union centraméricaine pour des raisons géopolitiques et économiques en incluant le Panama (son slogan est « une seule nation depuis le Suchiate jusqu'au Darien »).[2039] Le numéro commémoratif du *Diario de Hoy* est diffusé dans la région notamment au Guatemala avec le soutien du *Liberal Progresista.* Même si Morazán y est inscrit dans le panthéon de la « salvadorénéité », l'échelle centraméricaine est revendiquée en exaltant les figures de J.-R. Barrios, M. García Granados, J.-R. Mora, G. Barrios, T. Cabañas ou encore M.-A. Soto.[2040]

Les partisans de la politique de « Bon Voisinage » célèbrent l'action de N. Viera et critiquent l'attitude du nicaraguayen S. Mendieta qui veut passer outre les gouvernements pour reconstruire l'union.[2041] Ceux qui défendent le modèle étasunien affirment qu'ils prônent la reconstruction de l'union centraméricaine avec la participation de « ceux du haut et ceux du bas, ceux de droite et ceux de gauche, pour que tous profitent dans son unité d'une démocratie intégrale et d'une libération économique et culturelle réelle ».[2042] Le fait que les États-Unis envisagent l'Amérique Centrale comme une fédération est signalé pour revendiquer un rapprochement diplomatique des pays.[2043] La presse participe à l'exaltation du voisin du nord en passant par l'image de Washington et en glorifiant celle de Roosevelt, figures qui sont utilisées pour diffuser cette idéologie auprès des ouvriers.[2044] Une continuité est établie entre

[2038] *Diario de Hoy*, San Salvador, 16 mai 1942.
[2039] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 11 janvier 1942, article de Alberto Palcos tiré d'un journal de Buenos Aires; *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 mai 1942, article de Pedro de Alba. *Diario de Hoy*, San Salvador, 31 octobre 1942, –Reorganicemos el partido unionista", article de Carlos A. Salazar; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 29 octobre 1942, –La reorganizaciñn del partido unionista centroamericano", article de N. Viera.
[2040] *Diario de Hoy*, San Salvador, 14 septembre 1942. Seuls 1500 exemplaires de ce numéro sont publiés à cause du coût du papier (*Diario de Hoy*, San Salvador, 3 septembre 1942).
[2041] *Diario de Hoy*, San Salvador, 28 septembre 1942, –Unitarios o Federales?", éditorial de Francisco Hernández de Leñn, et –El unionismo como fin, no como medio" tiré du journal guatémaltèque *Nuestro Diario*.
[2042] *Diario de Hoy*, San Salvador, 9 octobre 1942.
[2043] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 12 novembre 1942.
[2044] *Ideal Obrero*, San Vicente, 30 avril 1942, –El panamericanismo y los obreros", article de Santiago Montiano Díaz. Voir aussi : *Diario de Hoy*, San Salvador, 29 janvier 1942; *La República*, San Salvador, 24 février 1942 ; *La República*, San Salvador, 13 juin 1942 ; et *Diario Oficial*, San Salvador, 4 juillet 1942.

les héros du panthéon salvadorien et les opposants au fascisme au nom de la démocratie.[2045]

Les polémiques autour des différentes tendances unionistes sont inscrites dans le conflit international, considérant que « les nazis développent l'idée du pan-hispanisme pour miner le panaméricanisme ».[2046] De la même manière qu'au Honduras, le contexte historique permet d'actualiser la signification de la figure de Morazán tout en lui attribuant une dimension mondiale. L'essai écrit au XIX^{ème} siècle par le colombien J.-M. Vargas Vila plaçant Morazán juste derrière Santander est réutilisé en ce sens.[2047] L'inscription du héros centraméricain dans le panthéon universel est renforcée par la diffusion d'informations concernant le centenaire de la part des diplomates, y compris espagnols.[2048] La chaîne de radio BBC élabore une émission commémorative intitulée *Un drame de la vie de Morazán* avec l'aide de l'ambassadeur du Guatemala à Londres. En signe de reconnaissance, les étudiants salvadoriens préparent un programme portant sur l'Angleterre. Le rôle de la figure comme outil diplomatique en dehors des frontières centraméricaines est ainsi consolidé.[2049]

Au Salvador également, on considère que c'est « le Mal » qui est alors à combattre selon une perspective religieuse.[2050] Un congrès ecclésiastique a d'ailleurs lieu en 1942 à l'occasion duquel on met en avant un unionisme qui envisage l'échelle mondiale.[2051] Dans ce cadre, un monument représentant le Christ est construit sur l'un des principaux axes routiers de la capitale.[2052] Ce congrès est mis en relation avec le centenaire de Morazán car ce sont deux événements qui favorisent la « moralisation du peuple ».[2053] La comparaison du héros avec le Christ autour de la notion de sacrifice est utilisée tout en affirmant que c'est « le privilège de Dieu de montrer le chemin à suivre à ces peuples minuscules ».[2054] L'influence de l'Église catholique est ainsi réaffirmée, ce qui est accepté par le pouvoir civil qui veut exalter

---

[2045] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 19 août 1942; *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 juillet 1942; et *Diario de Occidente*, Santa Ana, 7 octobre 1942.
[2046] *El Gran Diario*, San Salvador, 20 août 1942.
[2047] *Diario de Hoy*, San Salvador, 23 juillet 1942, article de José Figeac. Cet auteur mentionne d'autres latino-américains qui ont fait l'éloge du héros comme l'équatorien Montalvo (*Diario de Hoy*, San Salvador, 15 août 1942).
[2048] Archives du Ministère des Affaires extérieures d'Espagne, leg. 1564, exp. 10, Legación de España, Salvador: despacho num. 66: "Remite reglamento provisional del comité estudiantil universitario durante los festejos morazánicos"; et despacho num. 67: "Remite artìculo sobre el aniversario de Morazán y primer congreso eucarìstico nacional", 11 septembre 1942, secciñn relaciones culturales.
[2049] *El Gran Diario*, San Salvador, 14 septembre 1942, "'Un drama de la vida de Morazán' será radiado desde Londres". La marche militaire « Gerardo Barrios », qui portait originellement le nom de la reine d'Angleterre fait partie du programme (*Diario Nuevo*, San Salvador, 3 juillet 1942).
[2050] Voir les numéros des 7 mars et 31 juin 1942 de *La República*, San Salvador.
[2051] *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 septembre 1942. Une messe pour la paix universelle est également donnée à Santa Ana (*Diario Nuevo*, San Salvador, 22 juillet 1942).
[2052] *Diario de Hoy*, San Salvador, 22 septembre 1942.
[2053] *Diario Nuevo*, San Salvador, 31 août 1942, éditorial de *La República*.
[2054] *Ideal Obrero*, San Vicente, 30 septembre 1942, "Francisco Morazán, sìmbolo de la uniñn centroamericana", article de Santiago Montiano Díaz.

une morale correspondant aux « sentiments populaires ». Des reliques sont également recherchées et le gouvernement salvadorien prévoit de vérifier l'authenticité d'une table ayant servi de bureau au caudillo pour l'exposer dans un musée « morazanique ».[2055]

La religion civique est consolidée ; l'admiration portée au héros est une question de foi : « celui qui touche à Morazán est maudit ».[2056] Dans la ville de Sensuntepeque par exemple, chef-lieu du département « Cabañas », un autel de la Patrie a été mis en place pour le 15 septembre avec le portrait du héros.[2057] Si le culte a pu être ravivé au Salvador grâce aux marques territoriales, on veut insister non pas sur l'apparence mais sur la conviction intime devant pousser chacun à agir pour la grandeur de la patrie :

> *Son immortalité n'est pas dans les marbres ni dans les bronzes ni dans les phrases que suggère sa gloire mais dans la réalité et dans la matérialisation de ses principes pour lesquels il a lutté avec une intensité profonde et est mort avec force de caractère.*[2058]

Chaque citoyen est appelé à devenir soi-même un « bastion morazanique » en faisant preuve de patriotisme.[2059] Au Salvador également, la référence au travail de L. Montúfar n'apparaît que de façon sporadique à cause de son caractère partisan. Toutefois, sans que l'historien ne soit nommé, les éléments clés de sa narration héroïque sont repris en particulier ceux concernant la liberté de conscience établie par Morazán.[2060] Certains acteurs du culte tels que J. Figeac continuent d'ailleurs de diffuser un discours positiviste traditionnel.[2061] De manière générale, il ne s'agit plus de légitimer des politiques de sécularisation, mais au contraire de justifier le poids des différents courants religieux dans l'identité nationale.

L'enthousiasme du peuple pour le culte héroïque est officiellement envisagé comme une preuve de la conscience civique des salvadoriens.[2062] La doctrine citoyenne élaborée autour du héros soutient l'ordre social instauré en effaçant le caractère politique au profit de la spiritualité : l'appel à la méditation est à comprendre comme une mise en garde contre les

---

[2055] Cette information est relayée dans la presse hondurienne : *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 mars 1942.
[2056] *Diario de Hoy*, San Salvador, 1 juillet 1942. Voir aussi : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 décembre 1942, article de Luis Alonso Bendón.
[2057] *La República*, San Salvador, 21 septembre 1942.
[2058] *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 octobre 1942, "Morazán, un leñn humano". Il s'agit du discours que Ricardo A. Funes a prononcé devant la tombe de Morazán au nom du Club des Lions d'Amérique Centrale ("Su inmortalidad no está en los mármoles ni en los bronces ni en las frases que sugiere su gloria sino en la realidad y en la materialización de sus principios por los que luchó con ardimiento profundo y murió con entereza").
[2059] Voir : *Diario de Occidente*, San Salvador, 12 août 1942; et *Diario de Hoy,* San Salvador, 14 avril 1942, article de José Eduardo García.
[2060] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 7 juin 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 18 octobre 1942, "Centroamérica debe a Morazán la libertad de conciencia".
[2061] *Diario de Hoy*, San Salvador, 28 juillet 1942, "La consagraciñn de Francisco Morazán", article de José F. Figeac. Voir aussi l'article de la même série dans : *Diario de Hoy*, San Salvador, 4 juillet 1942.
[2062] Voir : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 10 septembre 1942, article de Arnaldo Barón; et *La República*, San Salvador, 17 septembre 1942. Le manque de conscience des responsabilités civiques à assumer est pourtant mis en relief par certains : *La República*, San Salvador, 19 octobre 1942.

actions allant à l'encontre du pouvoir.[2063] Si Morazán est exalté comme un « guide spirituel », c'est pour légitimer l'attribution de ce statut au dictateur.[2064] Les commandements unionistes et pacifistes élaborés par A. Masferrer sont publiés dans cette optique.[2065] Nous pouvons dégager un transfert de sacralité effectué au nom de la démocratie défendue à l'échelle internationale : le 15 septembre, des vivats ont été lancés à la fois pour Morazán et pour M. Hernández Martínez.[2066] Malgré les accords passés entre le gouvernement et les États-Unis, c'est la recherche d'une âme propre face à l'influence étrangère qui est mise en avant.[2067] Le « jour des Amériques » est bien célébré au Salvador le 14 avril en chantant l'hymne national et en célébrant la figure de Bolivar mais la reproduction d'un article de la poétesse chilienne Gabriela Mistral confirme la volonté de rehausser l'orgueil du « Sud » face au « Nord ».[2068] Il semble ainsi que la dictature accepte une certaine divulgation du discours anti-impérialiste pour tenter de l'inscrire dans le nationalisme officiel et éviter qu'elle ne soutienne une idéologie subversive.

Des tentatives de définition du modèle héroïque sont développées : les deux caractéristiques mises en relief sont leur détachement personnel et l'avance sur leur temps, à inscrire dans une conception téléologique de l'Histoire autant que dans une perspective divine.[2069] Les références théoriques classiques telles que Plutarque, Homère et Carlyle continuent d'être mentionnées mais c'est avant tout la « vitalité » des figures qui est célébrée quelle que soit l'idéologie prônée par le personnage historique : on peut ainsi mettre côte à côte Morazán, San Martín, Lénine et Lincoln.[2070] La figure du Don Quichotte, élément du discours hispano-américaniste depuis la fin du XIX^{ème} siècle, est alors employée comme un exemple du « fou » généreux et noble d'esprit.[2071] Si certains, comme José F. Figeac,

[2063] *La República*, San Salvador, 8 septembre 1942. La municipalité de la capitale insiste sur l'aspect culturel de la célébration : *La República*, San Salvador, 3 septembre 1942.
[2064] *La República*, San Salvador, 27 juin 1942. Le dictateur est aussi placé au premier plan lors du serment prêté au drapeau (voir les numéros des 16 juin et 15 octobre 1942 de *La República*, San Salvador).
[2065] *Diario Nuevo*, San Salvador, 4 septembre 1942. Ce document est envisagé par certains comme le texte sacré de la religion unioniste avec Morazán pour Dieu et les leaders du PUCA comme apôtres.
[2066] *Diario Nuevo*, San Salvador, 26 septembre 1942.
[2067] Voir : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 25 août 1942; *La Nación*, San Salvador, 3 septembre 1942; *Diario de Hoy*, San Salvador, 3 juillet 1942, article du capitaine Luis Lovo Castelar; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 8 octobre 1942, article de Carlos Benjamin Luna. Certains comme José Ingenieros mettent en garde contre le caractère agressif du patriotisme et revendiquent un amour semblable pour toutes les patries : *La República*, San Salvador, 4 juillet 1942.
[2068] Voir : *Diario de Occidente*, Santa Ana, 13 avril 1942 ; et *La República*, San Salvador, 13 avril 1942.
[2069] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 19 mai 1942, "El general Morazán", article de Barredor. Voir aussi l'article de Gustavo Salazar García dans : *La República*, San Salvador, 31 janvier 1942.
[2070] *Diario de Hoy*, San Salvador, 4 septembre 1942, "La pasiñn de A. Masferrer", article de José Francisco Ulloa.
[2071] Des extraits de l'œuvre sont publiés dans la presse et des concours scolaires sont organisés à ce propos. Voir : *El Gran Diario*, San Salvador, 22 juillet 1942; et les numéros des 4 janvier, 6 et 7 septembre 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador.

considèrent que la publication du Quichotte sert l'exaltation du sens du sacrifice en faveur des idéaux comme la justice, d'autres estiment qu'elle est « anti-pédagogique et immorale ».[2072] L'outil rhétorique consistant à faire parler Morazán comme s'il était toujours vivant est parfois utilisé : si on lui demandait ce qu'il avait pensé de l'hommage qu'on lui rendait, il aurait répondu « je me considère comme un saint ».[2073] C'est donner vie au héros pour en faire une figure proche du peuple, mais c'est aussi l'ériger en figure exceptionnelle selon un mécanisme similaire au demi-dieu élaboré au Honduras.

Les marques territoriales liées à Morazán dont dispose le Salvador, en particulier la capitale, sont utilisées pour raviver le culte héroïque dans le cadre du centenaire et ainsi mettre en scène la modernisation de l'État. Les monuments sont considérés comme des outils pédagogiques et la communauté scolaire est placée au premier plan de la commémoration pour en compenser l'aspect guerrier. La religion patriotique est étendue sur le plan social et géographique, en particulier dans la ville de Santa Ana qui veut valoriser son rôle dans la construction de la nation. De même qu'au Honduras, une doctrine citoyenne est élaborée autour de la figure de Morazán mais l'accent est mis sur la dimension centraméricaine malgré la consolidation de l'identité locale. Le mausolée du héros est d'ailleurs érigé à cette occasion comme un lieu de pèlerinage pour l'ensemble de la région. Le contexte de seconde guerre mondiale est également utilisé au Salvador pour légitimer la dictature de M. Hernández au nom de la démocratie et sous couvert de spiritualité, mais notre étude a montré que les critiques exprimées plus ou moins ouvertement envers la mémoire officielle révèlent des divisions idéologiques entre acteurs du culte. En 1944, l'opposition civile et militaire obtient en effet son départ du gouvernement.

III. 2. C. La célébration du symbole unioniste dans le reste de l'Amérique Centrale

Les célébrations officielles de grande ampleur du centenaire de la mort de Morazán n'ont lieu qu'au Honduras et au Salvador. Au Guatemala, le parti libéral progressiste du militaire Jorge Ubico Castañeda au pouvoir depuis 1931 a annulé les festivités prévues, du fait des polémiques autour de la figure même si des groupes unionistes y célèbrent encore le

[2072] *Diario de Hoy*, San Salvador, 9 janvier 1942. Selon la rédaction du journal, la publication de l'œuvre est demandée par les pères de familles et les maîtres d'école : *Diario de Hoy*, San Salvador, 20 janvier 1942.
[2073] *El Gran Diario*, San Salvador, 24 septembre 1942.

héros. Le gouvernement démocratique de Rafael Ángel Calderón Guardia installé en 1940 au Costa Rica ne s'intéresse pas à la commémoration bien qu'un congrès centraméricain soit réuni à San José dans ce cadre. Les différents usages du symbole unioniste sont particulièrement visibles au Nicaragua où il est revendiqué autant par le dictateur Anastasio Somoza García à la tête de cet État depuis 1937, que par l'intellectuel S. Mendieta. La dimension continentale du culte de Morazán est malgré tout consolidée par des hommages rendus dans d'autres États d'Amérique, notamment au Mexique. Jusqu'à quel point le contexte commémoratif favorise-t-il la consécration du héros en tant que représentant de la « démocratie centraméricaine » ?

III. 2. C. a. Polémiques guatémaltèques autour de Morazán

L'appropriation de la figure de Morazán par l'armée guatémaltèque commencée dans les années 1920 perdure durant les décennies suivantes. La *Revista Militar* continue de publier des documents en lien avec le héros, notamment ses Mémoires accompagnées d'une analyse « historique » : la rédaction indique que plusieurs versions de cet écrit ont circulé, celle qui est diffusée ayant été comparée avec l'exemplaire conservé dans les archives nationales.[2074] La *Revista de Educación* publie pour sa part une biographie du « premier génie militaire de l'Amérique Centrale », ce qui laisse croire que la militarisation de la mémoire héroïque est acceptée par divers groupes de la société.[2075] L'opposition entre Morazán et Carrera qui incarne la « Barbarie » en tant que représentant de la population indigène, circule toujours. Afin de consolider l'identification de Morazán au Guatemala, on souligne la participation des libéraux de cet État à son rappel d'exil.[2076] Le décret émis le 16 novembre 1887 décidant de l'érection d'un monument en l'honneur des caudillos unionistes est aussi reproduit.[2077] Certains auteurs tels que H. Carrillo Ramìrez n'hésitent pas à prendre la plume pour exalter le héros et les données biographiques qu'il élabore avec l'Académie de Géographie et d'Histoire

[2074] *Revista Militar*, Guatemala, janvier 1936, "Memorias de Morazán o apuntes por él mismo hasta la toma de la plaza de Guatemala". D'autres documents historiques concernant Morazán y sont publiés : *Revista Militar*, Guatemala, juillet 1936, "Cartas del General Francisco Morazán escritas en el aðo 1838".
[2075] *Revista de educación*, Guatemala, août-septembre 1938, "Biografias sintéticas: algunos hombres ilustres de Centro América". Le testament de Morazán est aussi reproduit dans : *Acción*, Guatemala, 10 septembre 1938.
[2076] *Revista Trópico,* Guatemala*,* num. XVIII, année II, mars 1938. La figure de A. Guzmán, chef de la révolution libérale de la région de Los Altos, est également célébrée. Voir aussi : *Revista Trópico*, Guatemala, septembre 1937, article reproduit dans les numéros des 10 et 11 septembre 1942 de *Nuestro Diario*, Guatemala.
[2077] *Revista de Educación*, Guatemala, août-septembre 1939. Les autres hommages rendus à Morazán au Guatemala sont mentionnés. Une rubrique destinée aux enseignants insiste sur la nécessité de diffuser le sentiment patriotique guatémaltèque.

du Guatemala sont publiées dans plusieurs revues.[2078]

Des appels pour préparer la commémoration du centenaire au Guatemala sont ainsi lancés dès 1941.[2079] Les auteurs guatémaltèques ayant contribué à l'héroïsation de Morazán depuis le siècle précédent sont glorifiés, notamment L. Montúfar et J. Rodas.[2080] Des extraits des publications diffusées dans le cadre de la célébration de 1892 sont reproduits, y compris dans la presse salvadorienne.[2081] Certains acteurs du culte comme M. Morazán font le lien entre le Guatemala, où il a vécu et travaillé pendant plusieurs années et continue d'y séjourner, et le Honduras où il est né et où il réside alors. On peut ainsi affirmer dans la presse hondurienne que « Morazán vit dans le cœur des guatémaltèques, son nom résonne doucement aux oreilles et se répercute sur l'âme ».[2082] Inversement, les journaux guatémaltèques informent des concours organisés à l'échelle de l'Amérique Centrale dans le cadre du centenaire.[2083]

Dans un premier temps, la revendication guatémaltèque de Morazán semble être consolidée, notamment dans le journal *Nuestro Diario* qui publie des articles exaltant la figure du militaire en s'appuyant sur l'historiographie salvadorienne.[2084] Le héros est identifié au libéralisme selon une perspective dichotomique traditionnelle, mais on veut en même temps en faire un représentant des principes démocratiques comme au Honduras et au Salvador.[2085] La comparaison de Morazán et de J.-R. Barrios est alors ravivée et certains accordent la première place du panthéon au premier.[2086] La figure du caudillo guatémaltèque fait l'objet d'une controverse dans la presse à l'échelle de l'Amérique Centrale, même si le ton se veut courtois et non plus passionné comme c'était le cas au XIX^{ème} siècle. Le salvadorien N. Viera Altamirano notamment prône le parallèle entre les deux héros face au nicaraguayen G. Alemán Bolaðos, qualifié de séparatiste. Au nom de la liberté d'opinion, les écrits des deux

[2078] Voir : *Revista de educación,* Guatemala*,* avril-mai 1939, "El General Francisco Morazán"; et *Revista Vértice,* Guatemala, septembre 1939, "Datos biográficos de Morazán".
[2079] *Luz*, Guatemala, 21 septembre 1941, "Morazán: figura colosal en la historia de Centroamérica", article de Julio César Abal G.
[2080] *El Liberal progresista*, Guatemala, 12 juillet 1942, article de José R. Castro. Voir aussi : *Diario Nuevo*, San Salvador, 7 septembre 1942.
[2081] *Diario de Occidente*, Santa Ana, 8 mai 1942. Les écrits du général guatémaltèque P. Zamora Castellanos sont aussi diffusés. Voir les numéros des 30 septembre, 1 et 2 octobre 1942 de *La Nación*, San Salvador.
[2082] *El Cronista*, Tegucigalpa, 8 mai 1942. Il s'agit d'un extrait du journal guatémaltèque *El Liberal Progresista*. Une série d'articles est intitulée "Impresiones del viaje del profesor Morazán". Le poème que M. Morazán a écrit pour célébrer la ville guatémaltèque de La Antigua est reproduit dans : *El Liberal progresist*a, Guatemala, 18 septembre 1942.
[2083] *El Liberal progresista*, Guatemala, 18 juillet 1942.
[2084] *Nuestro Diario,* Guatemala, 4 septembre 1942, "De la vida de Morazán". R. Reyes est cité en particulier.
[2085] *Senderos,* Guatemala, août-septembre 1942, num. 42, vol. IV, II époque, "El culto de los héroes", article de O. Cáceres Lara (directeur de cette revue). Voir aussi : *Revista Senderos*, Guatemala, mars 1942, "El centenario de Morazán", article de R. Garcia Iglesias.
[2086] *El Liberal progresista,* Guatemala, 18 août 1942, "La personalidad de Francisco Morazán".

camps sont reproduits dans le journal salvadorien *Diario de Hoy*.[2087] La série d'articles écrite par N. Viera intitulée « Justo Rufino Barrios y Francisco Morazán » est diffusée au Guatemala dans *El Liberal progresista* et la rédaction affirme que l'auteur est reconnu et apprécié dans cet État.[2088]

Adolfo Pérez Menéndez, salvadorien résidant au Guatemala, prend aussi la plume pour justifier la comparaison et ne veut pas accorder d'importance au fait que l'image de Morazán ait été antipathique à J.-R. Barrios, les deux étant des « vigoureuses individualités ».[2089] L'idéologie de A. Pérez est pour le moins confuse, peut-être pour éviter la censure : il refuse d'inscrire sa narration dans la philosophie de Nietzche qu'il juge totalitaire tout en affirmant admirer Sarmiento, ce pourquoi sa pensée pourrait être considérée comme socialiste… L'auteur veut sans doute se placer du côté de la démocratie du continent américain en opposition aux dictatures fascistes mais le modèle héroïque utilisé doit beaucoup au canon libéral traditionnel. Il considère en effet que « ce n'est pas le peuple qui a fait l'Histoire mais l'homme qui a modelé le peuple ».[2090] A. Pérez critique la glorification des caciques indigènes car elle met en avant les identités des États séparés mais estime que c'est un moindre mal face à la culture de masse qui popularise les héros du cinéma étranger au détriment de ceux de l'Histoire centraméricaine. Il veut mettre fin au « complexe d'infériorité » et insiste sur le travail de diffusion du sentiment patriotique auprès des couches populaires en passant par la figure de Morazán.[2091] La seconde guerre mondiale est envisagée comme l'occasion d'exalter une morale liée à la démocratie et A. Pérez veut lutter en faveur de l'influence spirituelle du Guatemala qualifié de « grande sœur des Républiques de l'Isthme ».[2092]

Considérant que L. Montúfar a été vaincu face à A. Mencos Franco en 1892, il prétend réélaborer la défense du héros en faisant du libéralisme une tendance révolutionnaire.[2093] A.

[2087] Voir les numéros des 24 avril, 17, 18 et 22 juin 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador. José F. Figeac qualifie également J.-R. Barrios de « véritable morazanide » (*Diario de Hoy*, San Salvador, 20 août 1942).
[2088] Voir notamment les numéros des 22 juin, 7, 8 et 9 juillet 1942 de *El Liberal progresista*, Guatemala.
[2089] Voir les numéros des 1, 5, 8 et 10 août 1942 de *El Liberal progresista*, Guatemala. La série d'articles écrite par A. Pérez intitulée "Aquilataciñn de la obra de Justo Rufino Barrios" est aussi reproduite au Salvador. Voir par exemple : *Diario de Hoy*, San Salvador, 21 octobre 1942. L'écrit du salvadorien R. Meza est mentionné pour soutenir ses propos et la figure de F. Menéndez est glorifiée.
[2090] Voir les numéros des 14 et 17 août 1942 de *El Liberal progresista*, Guatemala; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 28 octobre 1942. Contrairement à d'autres auteurs qui cherchent à exalter l'action héroïque de figures féminines, A. Pérez culpabilise la femme dont était amoureux le fils du *prócer* Molina exécuté sur l'ordre de Morazán, élément déclencheur de la chute du caudillo. Voir l'article intitulé "La costarricense Chepita Elizondo, mujeres funestas a Centroamérica" in *Anales de los Archivos Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, num. 8, année 4, août 1970.
[2091] Cet article signé au Guatemala au mois d'octobre est reproduit au Salvador (*Diario de Hoy*, San Salvador, 1 novembre 1942) et au Honduras (*El Cronista*, Tegucigalpa, 8 décembre 1942, "Centroamericanizar a Centroamérica").
[2092] *Diario de Hoy*, San Salvador, 5 juillet 1942.
[2093] Il conteste ainsi certaines affirmations de « l'apôtre du libéralisme ». Voir les numéros des 2, 6 et 8 juin 1942

Pérez est célébré au Salvador pour son militantisme unioniste et ses articles sont largement diffusés dans cet État.[2094] Toutefois, certains salvadoriens critiquent ses écrits notamment parce qu'ils dénigrent la figure de Arce.[2095] A. Guerra Trigueros dénonce aussi la glorification de l'emblème libéral au détriment de l'étendard d'une union centraméricaine populaire et non partisane.[2096] A. Pérez répond à ces critiques en considérant que si A. Guerra n'accepte pas le caractère libéral du héros c'est parce qu'il « est né riche, n'a pas connu le monde de la misère et pour cela ne comprend pas la révolution ».[2097] Ses articles provoquent ainsi une polémique de dimension régionale qui montre autant les divisions idéologiques entre acteurs du culte que la force des traits identitaires locaux.[2098]

Le guatémaltèque Carlos Wyld Ospina soutient qu'il faut commander l'écriture d'une biographie de Morazán pour actualiser le sens à donner au héros étant donné le contexte international. Il établit lui-même une continuité entre les ennemis du passé et du présent (« monarchistes-aristocrates-phalangistes »). Le fait de chercher un étranger pour réaliser cet ouvrage est considéré comme un moyen de garantir le succès éditorial et de conférer une portée mondiale à la figure.[2099] N. Viera et Alberto Quinteros approuvent cette idée en insistant sur le fait qu'il ne s'agit pas d'aduler les références étrangères mais de faire face à l'absence de biographe centraméricain capable d'interpréter avec « exactitude et beauté l'authentique grandeur de Francisco Morazán ».[2100] Certains s'y opposent toutefois, considérant que l'hommage rendu doit avant tout être spontané pour démontrer conviction et enthousiasme.[2101] C'est une discussion autour du mode de célébration des héros qui est ainsi amorcée en réaction au développement de la culture de masse et à la mondialisation du

---

de *Diario de Hoy*, San Salvador. A. Pérez signe une série d'articles intitulée "El Morazán de Agustìn Mencos Franco" pour détruire les arguments du « leader des idéaux traditionnalistes ». Voir les numéros des 30 septembre et 8 octobre 1942 de *El Liberal progresista*, Guatemala.

[2094] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 3 mai 1942, "Francisco Morazán y Justo Rufino Barrios"; *Diario de Hoy*, San Salvador, 4 juin 1942, "Adolfo Pérez Menéndez y su esfuerzo generoso", article de Juan Ruiz Vélis tiré du journal *Diario de Occidente*; et *Diario de Hoy*, San salvador, 9 juin 1942, "Morazán y sus detractores", article de Felipe H. Hueso Cordoba.

[2095] *Diario de Hoy*, San Salvador, 10 octobre 1942, "La figura de Manuel José Arce está por encima de cualquier turbio manoseo", article de Félix Antonio Hernández.

[2096] Voir les numéros des 2 et 12 juin 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador.

[2097] *Diario de Hoy*, San Salvador, 14 juin 1942.

[2098] Les costariciens partisans du héros comme M. Vicenzi, C. González Víquez, A. Alvarado Quirós et V. Sáenz sont aussi cités. Voir notamment l'article de A. Pérez dans : *Diario de Hoy*, San Salvador, 28 mai 1942.

[2099] *El Cronista*, Tegucigalpa, 22 avril 1942. Cette proposition est diffusée dans le journal guatémaltèque *El Liberal Progresista* et le salvadorien *Diario de Hoy*. L'auteur veut prendre exemple sur l'hommage rendu à Santander en Colombie et à B. Juarez au Mexique où un film a été tourné sur la vie du héros. Il considère que tous les moyens sont bons pour exalter la figure de Morazán puisque c'est ainsi « que les idéaux pour lesquels il a combattu entrent en vigueur ».

[2100] *Diario de Hoy*, San Salvador, 7 février 1942. On donne l'exemple du gouvernement vénézuélien qui a chargé Emil Ludwig d'écrire la biographie de Bolivar.

[2101] *Diario de Hoy*, San Salvador, 7 avril 1942.

phénomène.

Au sein du Guatemala, la commémoration du centenaire est spécialement importante à Quetzaltenango, deuxième plus grande ville du pays, en accord avec les traditions locales. La société *El Ateneo Quetzalteco* participe au « travail de divulgation historique et critique » en organisant un cycle de conférences autour de Morazán qui est identifié à la fois au libéralisme, à l'union centraméricaine et à la démocratie tout en étant inscrit dans un panthéon continental.[2102] Les conférences sont retransmises à la radio et la participation à cet hommage d'intellectuels renommés, comme J. Rodas et J. Pérez, est soulignée dans la presse de la capitale.[2103] Toutefois certaines conférences ont dû être annulées et le projet d'édition spéciale a été abandonné.[2104] Ces complications sont à inscrire dans un contexte de persécutions des groupes unionistes par la dictature, J. Ubico craignant probablement que le culte de Morazán soit utilisé pour formuler des critiques envers son pouvoir. À l'échelle de l'Amérique Centrale, le mythe « morazaniste » du département de Quetzaltenango est accepté en particulier au Salvador.[2105] L'ouvrage de J. Rodas est une référence clé de la narration héroïque régionale et l'auteur est célébré comme un saint de l'unionisme.[2106]

Malgré la campagne en faveur du héros, on considère que le centenaire est passé inaperçu au Guatemala à cause du manque de consensus au sein de l'opinion publique. Cette indifférence est vue comme le résultat de l'ignorance de la majorité de la population des thématiques historiques.[2107] Les arguments développés par l'historiographie guatémaltèque dénigrant l'image de Morazán sont employés notamment dans une série d'articles intitulée « De la vie de Morazán » publiée dans *Nuestro Diario* même si son auteur revendique une écriture objective et tente de décrire les qualités et les défauts des deux camps.[2108] David Vela considère également que le meilleur hommage serait d'analyser les documents historiques et les diverses opinions de manière critique mais il suppose qu'il faut encore attendre pour que

[2102] Voir : *Nuestro Diario*, Guatemala, 8 août 1942, article de Ricardo E. Alvarado; et *El Liberal progresista*, Guatemala, 12 août 1942. Le programme est publié au Honduras (*El Cronista*, Tegucigalpa, 21 août 1942) et au Salvador (*Diario de Hoy*, San Salvador, 27 août 1942).
[2103] Voir : *El Liberal progresista,* Guatemala, 24 juillet 1942; *El Liberal progresista,* Guatemala, 15 août 1942; et *Nuestro Diario*, Guatemala, 21 septembre 1942.
[2104] J. Rodas écrit une lettre à S. Turcios à ce propos. Voir : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit.,* pp. 90-91.
[2105] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 août 1942; *Diario de occidente*, Santa Ana, 17 août 1942; et *Diario Nuevo*, San Salvador, 1 septembre 1942.
[2106] *El Ateneo del Salvador*, San Salvador, mars 1942, article de Lisandro Villalobos. Voir aussi la série d'articles intitulée ―los grandes morazanistas guatemaltecos" dans les numéros des 8 et 9 juin, et 10 août 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador. L'essai du guatémaltèque R.-A. Salazar intitulé ―Morazán y los localistas guatemaltecos" écrit au XIX^{ème} siècle est aussi régulièrement mentionné (*Diario de Hoy*, San Salvador, 10 juin 1942).
[2107] *Nuestro Diario*, Guatemala, 2 octobre 1942.
[2108] *Nuestro Diario*, Guatemala, 2 septembre 1942. L'épisode du transfert de l'horloge du Guatemala au Salvador à l'occasion du transfert de la capitale fédérale est interprété comme une preuve de la haine de Morazán envers l'ancienne métropole. Voir aussi les numéros des 5, 7, 8, 9 et 12 septembre 1942 de ce journal.

cela soit possible. Il ajoute que la date choisie pour commémorer le héros n'est pas adéquate étant donné que le 15 septembre ne fait qu'entretenir les divisions.[2109]

La direction du parti libéral progressiste au pouvoir a d'abord envisagé d'organiser une commémoration, nouvelle qui a fait le tour de l'Amérique Centrale.[2110] La décision a été approuvée à l'unanimité à la fin du mois de juin 1942, après un renouvellement des autorités, en insistant sur l'identification de Morazán aux principes libéraux et sur la comparaison avec J.-R. Barrios, et ce malgré la reconnaissance des excès du héros au Guatemala.[2111] Le gouvernement prend finalement la décision à la fin du mois d'août d'annuler la célébration officielle en s'appuyant sur la découverte de documents d'archives.[2112] Faire ce choix seulement deux semaines avant le 15 septembre révèle l'indécision des sphères du pouvoir quant à l'image de Morazán à diffuser. Les preuves historiques alléguées sont reproduites dans la presse : il s'agit avant tout d'un document signé dans la ville de Leñn au Nicaragua le 5 septembre 1838 affirmant que le caudillo a conclu des accords avec l'Angleterre pour reconstruire l'union avec des soldats du Belize. Ces attaques sont niées par les partisans du héros dans le reste de l'Amérique Centrale et l'authenticité du document est contestée.[2113] Certains demandent de transmettre les archives à la société d'Histoire et de Géographie pour qu'elle émette un jugement mais d'autres doutent de l'impartialité de l'institution, estimant qu'elle est constituée de descendants d'adversaires de Morazán.[2114]

La foi unioniste des acteurs du culte héroïque est remise en question sur un ton parfois ironique, en considérant que l'union centraméricaine n'est qu'un recours politique, et l'unification du cursus scolaire est l'aspect régional qui intéresse le plus la presse guatémaltèque.[2115] Le 15 septembre est ainsi officiellement commémoré pour l'indépendance et les messages échangés entre les gouvernements d'Amérique Centrale à cette occasion ne

[2109] *Diario Nuevo*, San Salvador, 31 juillet 1942, article de D. Vela.
[2110] *El Cronista*, Tegucigalpa, 17 juillet 1942, –También Guatemala tendrá su homenaje al General Morazán". Il s'agit d'un article tiré de la presse salvadorienne.
[2111] *Diario Nuevo*, San Salvador, 13 juillet 1942.
[2112] *El Liberal progresista*, Guatemala, 29 août 1942, –Se abstiene de tomar parte en la conmemoraciñn del centenario de la muerte de Morazán". Cette information est encadrée de manière à la mettre en relief. Voir également : *Nuestro Diario*, Guatemala, 29 août 1942.
[2113] Voir les articles de J. Figeac dans les numéros des 22 septembre, 20 octobre et 2 novembre 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador. Il fait référence aux mémoires de J.-A. Vijil pour affirmer que Morazán avant de mourir a insisté sur la question du Belize. L'épisode du retour d'exil du caudillo pour arrêter l'expansion anglaise est aussi utilisé en ce sens. Voir également les articles de Alfredo Trejo Castillo dans les numéros des 17 et 29 septembre, et 6 octobre 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa.
[2114] *Diario Nuevo*, San Salvador, 10 septembre 1942. La Société de Géographie et d'Histoire du Guatemala se contente de publier quelques documents historiques comme le Manifeste de David : *Anales de la sociedad de Geografía e Historia de Guatemala,* 1943-44, t. 19, num. 6, pp. 446-455.
[2115] Voir les numéros des 31 juillet, 22, 23 et 24 septembre 1942 de *Nuestro Diario,* Guatemala ; et *El liberal progresista*, Guatemala, 31 juillet 1942, –El unionismo como bandera de intereses personales".

mentionnent pas la figure de Morazán.[2116] L'unanimité autour de cette célébration est soutenue par *El Liberal Progresista* qui informe de l'inauguration de travaux publics à cette occasion.[2117] Les étudiants et les soldats participent ensemble au rituel et le « jour du maître et du soldat » est d'ailleurs célébré comme une unique commémoration, ce qui illustre la militarisation de l'école développée sous la dictature de J. Ubico.[2118] Une semaine patriotique est aussi organisée à l'École Normale Masculine, mais le cycle de conférences ne porte que sur l'indépendance nationale.[2119] Toutefois, parmi les démonstrations de gymnastique effectuées par des écoliers lors des festivités, une figure porte le nom de Morazán et une autre celui de L. Montúfar.[2120] C'est une façon de faire circuler la mémoire héroïque par des moyens autres que politiques. De plus, la force physique est placée au cœur de l'idéal viril en passant par le sport plutôt que par la guerre. Même si la massification de la pratique du sport remet en question la définition traditionnelle de la virilité, c'est un outil utilisé par les dictatures fascistes également en Europe car le modèle militaire sa cache derrière celui de l'athlète.[2121]

Suite à la décision du gouvernement d'annuler la commémoration, la rédaction de *Nuestro Diario* qui ne se revendique pourtant pas morazaniste affirme « se découvrir devant le souvenir du sacrifié ». Regrettant qu'un juste milieu n'ait pas été trouvé, elle appelle à dépasser les divisions entre admirateurs et détracteurs de Morazán et des arguments des deux camps sont repris pour tenter de dresser un portrait « objectif » du caudillo.[2122] Le journal finit par accepter que la célébration ait été considérée comme « une véritable inconvenance (…) dans le foyer même des enfants dont les pères sont intervenus dans la tragédie ».[2123] La décision gouvernementale est ainsi soutenue par la référence aux mémoires familiales pour exacerber les ressentiments. Cette perspective est utilisée par les partisans du héros qui déplorent que « l'œuvre déprimante » de A. Mencos Franco ait été récupérée à cause des

[2116] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 9 septembre 1942, "Instrucciones sobre la prñxima celebraciñn del 15 de setiembre"; et *Nuestro Diario*, Guatemala, 16 septembre 1942, "Mensajes de los presidentes de Centroamérica en el aniversario de la independencia."
[2117] Voir les numéros des 5 et 8 septembre 1942 de *El Liberal Progresista*, Guatemala. Les infrastructures inaugurées au Guatemala sont mentionnées dans la presse salvadorienne. Voir les numéros des 22 août et 19 septembre 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador; et *El Gran Diario*, San Salvador, 11 septembre 1942.
[2118] Voir : *Revista militar*, Guatemala, septembre-octobre 1942; *Revista El Niño*, Guatemala, juin 1942; et *Diario de Centro América*, Guatemala, 1 juillet 1942.
[2119] *Diario de Centro América*, Guatemala, 2 septembre 1942.
[2120] *El Liberal progresista,* Guatemala*,* 28 août 1942.
[2121] COURTINE, Jean-Jacques, « Virilités sportives », in *Histoire de la virilité, op. cit.,* t. 3, p. 235.
[2122] *Nuestro Diario,* Guatemala, 14 septembre 1942, "En el centenario de la muerte del general Morazán".
[2123] *Nuestro Diario*, Guatemala, 16 octobre 1942. Il est souligné qu'un hommage officiel à Carrera n'est pas non plus envisageable malgré l'influence de ce personnage sur l'histoire du Guatemala : *Nuestro Diario*, Guatemala, 6 juillet 1942.

« haines du grand-père ».[2124] Le revirement d'opinion des autorités influence les auteurs : certains reconnaissent avoir plaidé en faveur de la célébration de Morazán mais affirment avoir changé d'avis en analysant mieux l'impact de sa politique au Guatemala.[2125] Sans doute faut-il voir dans ces rétractions le poids de la censure. Malgré tout, le *Liberal Progresista* publie comme prévu l'édition spéciale élaborée par le journal salvadorien dirigé par N. Viera. Dans son propre numéro, le nom de Morazán apparaît parmi ceux d'autres « fondateurs de l'Amérique Centrale », avec J.-R. Barrios en tête de liste, et c'est l'identité guatémaltèque qui est mise en avant.[2126]

J.-R. Barrios est célébré comme le véritable héros national autant par la communauté éducative que par l'institution armée et la dimension centraméricaine de sa figure lui confère plus de grandeur.[2127] La révolution de 1871 est considérée comme la période fondatrice de la Patrie et l'imaginaire est renouvelé en faisant participer des soldats étasuniens au défilé militaire du 30 juin.[2128] On intègre ainsi l'influence des États-Unis dans l'identité locale et le panthéon guatémaltèque est actualisé dans le contexte de la seconde guerre mondiale. Le « jour du drapeau » est vu comme un hommage de solidarité aux pays en lutte pour la démocratie et la « fête des Amériques » exalte l'idéologie du panaméricanisme en passant par la figure de Bolivar.[2129] Lors d'une réunion du congrès, un député s'était pourtant servi de l'image de Morazán pour soutenir la déclaration de guerre contre les puissances de l'Axe.[2130]

Le quetzal est aussi consolidé comme un symbole national : la monnaie guatémaltèque porte ce nom depuis 1925 et en 1936 un Ordre du Quetzal a été créé (d'ailleurs attribué à B. Mussolini l'année suivante). Il s'agit d'un emblème culturel lié à la Révolution libérale partie de Quetzaltenango, ce qui confirme l'intention de nationaliser la tradition régionale.[2131] Le

[2124] *El Cronista*, Tegucigalpa, 7 août 1942.
[2125] *Nuestro Diario*, Guatemala, 31 août 1942. La prise de position de Morazán en faveur de la création de l'État de Los Altos est notamment dénoncée.
[2126] *El Liberal progresista*, Guatemala, 15 septembre 1942. Des exemplaires de ce numéro sont distribués gratuitement à d'autres journaux centraméricains pour une meilleure diffusion (*El Liberal progresista*, Guatemala, 4 août 1942).
[2127] *Revista de Educación*, Guatemala, mai-juillet 1942, "Monumento a Justo Rufino Barrios"; *Revista militar*, Guatemala, vol. XIX, 5e époque, num. 3-4, mars-avril 1942, "Homenaje al caudillo del 85". Voir aussi les numéros des 31 mars et 6 avril 1942 de *Diario de Centro América*, Guatemala. Les figures de M. Gálvez et de M. Garcìa Granados font également l'objet de quelques articles. Voir : *Revista de Educación*, Guatemala, janvier-avril 1942; et *El liberal Progresista*, Guatemala, 29 juin 1942.
[2128] *Revista militar*, Guatemala, mai-juin 1942. Le 30 juin est célébré dans plusieurs municipalités du pays (*El Liberal Progresista*, Guatemala, 4 juillet 1942).
[2129] Voir les numéros des 11 avril et 22 juin 1942 de *Diario de Centro América*, Guatemala. La fête nationale des États-Unis le 4 juillet est célébrée notamment dans l'école pour filles portant le nom de Washington. Voir les numéros des 3 et 4 juillet 1942 de *El Liberal Progresista*, Guatemala.
[2130] Information relayée dans la presse salvadorienne : *Diario de Hoy*, San Salvador, 16 avril 1942.
[2131] En 1942, des personnalités du Mexique et du Brésil sont décorées par J. Ubico qui est le chef suprême de cet ordre (*Diario de Centro América*, Guatemala, 8 juillet 1942).

culte de la personnalité de J. Ubico est développé en inscrivant sa politique dans la continuité du mythe fondateur car, de même qu'au Salvador, le dictateur prétend incarner des « valeurs spirituelles propres » face à l'influence étrangère, et ce malgré les accords passés avec les États-Unis.[2132] Dans cette optique, la figure de Colomb est toujours célébrée à l'occasion de la « fête de la race ».[2133] Nous pouvons dégager une préoccupation pour diffuser le sentiment catholique et patriotique au sein des populations indigènes avec la publication en 1942 d'un texte civique bilingue espagnol-quiché. Le prêtre qui en est l'auteur exalte la figure de Tecún Umán et veut mettre fin à la réticence des communautés envers le système scolaire étatique dans une perspective de « civilisation ».[2134] J. Ubico a en effet tenté d'obtenir le soutien des élites mayas selon une perspective indigéniste pour éviter la formation d'organisations indépendantes.[2135]

En 1944, face à l'opposition croissante de groupes étudiants, travailleurs et militaires à son gouvernement, J. Ubico est destitué. Le général Ponce est alors placé au pouvoir et il assure de sa foi centraméricaniste.[2136] Le 20 octobre, une révolution met en place un régime de tendance socialiste connu sous le nom des « dix années de printemps » avec Juan José Arévalo et Jacobo Arbenz. A. Taracena estime que le modèle ségrégateur de nation est alors remis en question.[2137] D'autres historiens affirment d'ailleurs que les ouvrages écrits par les honduriens A. Zuñiga et J. Jiménez Solís ont servi d'outils idéologiques pour la révolution guatémaltèque en mettant en avant le caractère populaire de Morazán.[2138] Plusieurs publications de cette période concernent le héros et l'école de la capitale portant son nom a organisé un concours en son hommage.[2139] Toutefois, des membres du gouvernement révolutionnaire comme C. Marroquín Rojas participent au dénigrement de l'image de Morazán.[2140] D'une tendance unioniste différente de celle de S. Mendieta, cet intellectuel et homme politique a été membre de la « Génération de 1920 » et finit par prôner un

[2132] Voir par exemple : *Diario de Centro América*, Guatemala, 14 février 1942; *Nuestro Diario*, Guatemala, 10 novembre 1942; et *El Liberal progresista*, Guatemala, 14 novembre 1942.
[2133] Voir : *Diario de Centro América*, Guatemala, 7 octobre 1942; et les numéros du 12 octobre de *El Liberal Progresista* et de *Nuestro Diario*.
[2134] TELETOR, Celso Narciso, *Cartilla de civismo en lengua quiche y castellano*, Guatemala, Tipografía Nacional, mai 1942. Cet ouvrage est distribué gratuitement pour faciliter sa circulation.
[2135] ADAMS, Richard N., « Etnias y sociedades », in *Historia General de Centroamérica, op. cit.,* t. 5, chap. 3, p. 180.
[2136] *La Nación*, Guatemala, 20 septembre 1944.
[2137] TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, estado y naciñn…, op. cit.*
[2138] Voir : EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit*., p. 122 ; et KONRAD, Edmond, « Francisco Morazán », in http://www.angelfire.com/ca5/mas/mor/mor200.html
[2139] *Revista de educación*, Guatemala, juillet-décembre 1944. Le manifeste de David est publié dans : *Anales de la sociedad de Geografía e Historia de Guatemala*, année XIX, t. XIX, num. 6, décembre 1944; et son testament dans : *Revista del maestro*, Guatemala, septembre 1946. Voir également : *Revista Centroamérica*, Guatemala, juillet-septembre 1954, –Ðatos biográficos de Morazán".
[2140] Voir notamment les numéros des 16 mars 1945 et 2 mai 1947 du journal *La Hora* fondé par C. Marroquín.

nationalisme autant contre l'influence des États-Unis que contre le communisme, allant jusqu'à publier un ouvrage dans lequel il exalte Carrera comme le constructeur du Guatemala.[2141] Les textes fondateurs de l'historiographie traditionnelle sont réédités jusque dans les années 1960, ce qui montre que les polémiques guatémaltèques autour de Morazán ont perduré.[2142]

III. 2. C. b. Polémiques costariciennes autour de Morazán

Une convention centraméricaine a été envisagée en 1942 en profitant de l'exaltation du symbole unificateur et des discussions ont eu lieu pour déterminer le lieu de la réunion. N. Viera a par exemple plaidé pour la ville de San Salvador en invoquant des raisons géographiques et l'identité locale.[2143] La ville de San José est finalement choisie et c'est une conférence des ministres de l'éducation qui est organisée le 12 octobre.[2144] Il s'agit du jour de la « fête de la race » à l'occasion duquel on rend hommage à Colomb même si la Mère-Patrie n'est plus célébrée étant donné les liens de Franco avec le camp fasciste, ce qui est regretté par un diplomate espagnol.[2145] Cette date a malgré tout été préférée au 15 septembre car on veut éviter d'aviver les passions en réunissant les États centraméricains sur le lieu de la mort de Morazán, comme le souhaitait S. Mendieta en particulier.[2146] Le but de la convention est d'unifier l'enseignement à l'échelle de l'Amérique Centrale en incluant également le Panama, ce qui est considéré dans la presse régionale comme une « aspiration populaire profondément ressentie dans tout l'Isthme ».[2147] Le président du Costa Rica, R.-A. Calderón Guardia, inaugure cette réunion en assurant de son soutien et quelques articles sont publiés en faveur

[2141] MARROQUÍN ROJAS, Clemente, *Francisco Morazán y Rafael Carrera,* Guatemala, Ed. José de Pineda Ibarra, 1971. D'autres ouvrages dénigrant l'image de Morazán sont également publiés sous le gouvernement révolutionnaire, comme le texte scolaire de A. Batres Jauregui (BATRES JAUREGUI, Antonio, *La América Central ante la Historia 1821-1921, Memorias de un siglo*, Guatemala, 1949, t. III).
[2142] Voir notamment : GARCÍA GRANADOS, M., *Memorias del General Miguel García Granados,* Guatemala, Biblioteca de cultura popular, Ministerio de Educación Pública, 1952; et MARURE, Alejandro, *Bosquejo histórico de las revoluciones de Centroamérica desde 1811 hasta 1834*, Guatemala, Ministerio de Educación Pública, 1960.
[2143] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 6 juillet 1942; *Diario de Hoy*, San Salvador, 9 octobre 1942; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 21 octobre 1942, "La cuarta convenciñn unionista debe reunirse en San Salvador", article de N. Viera Altamirano.
[2144] *Diario de Costa Rica*, San José, 27 septembre 1942.
[2145] Voir : *La Tribuna*, San José, 11 octobre 1942; et Archives du Ministère des Affaires Extérieures d'Espagne, leg. 1564. exp. 12, Costa Rica, Caja 82/04909.
[2146] *El Liberal progresista*, Guatemala, 11 novembre 1942, "Unionismo fuera de hora".
[2147] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 30 octobre 1942; *Diario de Hoy*, San Salvador, 10 octobre 1942; et *El Gran Diario*, San Salvador, 15 août 1942, "La uniñn centroamericana y la prñxima asamblea de educaciñn en Costa Rica".

du symbole unioniste.[2148]

Le philosophe costaricien Moisés Vicenzi Pacheco envoie un article au journal hondurien *El Cronista* informant que le Bureau International Pédagogique de l'Amérique Centrale devrait être fondé dans le cadre du centenaire dans l'objectif de forger l'union par la culture. L'éducation est envisagée comme le meilleur moyen de resserrer les liens entre les États, notamment par l'échange de professeurs et de maîtres d'école. M. Vicenzi considère qu'il revient à Tegucigalpa d'en accueillir le siège, pour sa position géographique et pour avoir été le lieu de naissance du héros, confortant ainsi la revendication hondurienne. Cet intellectuel fait de Morazán un représentant du modèle du « Surhomme » de Nietzsche qui attribue une nature divine aux figures incarnant le dépassement de soi et la « volonté de puissance ». Cette théorie philosophique prétend donner un sens à l'Histoire autour du mythe de l'éternel retour. Pour le costaricien, il s'agit de profiter de la commémoration pour mener des actions concrètes telles que fonder une université populaire centraméricaine ou encore planter des arbres fruitiers sur le bord des routes.[2149] Ses articles sont aussi publiés dans la presse salvadorienne pour démontrer la portée de l'emblème unioniste.[2150]

Pour sa part, le gouvernement costaricien ne célèbre le 15 septembre que pour manifester la modernisation de l'État-nation en inaugurant une exposition industrielle.[2151] Les principes démocratiques, intégrés à l'identité nationale, sont aussi associés aux dirigeants menant la guerre contre les puissances de l'Axe comme Roosevelt, Churchill et Staline.[2152] Officiellement, aucune position n'est prise face à l'image de Morazán malgré une polémique générée autour du décret de 1887 à l'origine du parc portant son nom à San José.[2153] Les arguments développés par Julián Volio sont à nouveau employés car on considère que personne ne les a réfutés selon les règles de la discipline historique et sans « tropicalismes ». C'est surtout la revue des archives nationales qui mène cette campagne car elle est dirigée par un descendant de cet homme politique, Jorge Volio. Ce dernier, qui a été prêtre et militaire anti-impérialiste, a aussi été un des principaux leaders du parti ouvrier costaricien au début du

[2148] Voir : *Nuestro Diario*, Guatemala, 5 septembre 1942: "Por la unificaciñn práctica de la América Central: el discurso del presidente Calderón Guardia en la conferencia de ministros de educación pública de Centroamérica y Panamá"; et *Diario de Costa Rica*, San José, 12 septembre 1942.
[2149] *El Cronista*, Tegucigalpa, 5 février 1942. Voir aussi : CORRALES ARIAS, Adriano, « Moisés Vicenzi, el pensador olvidado » in http://www.redcultura.com/editorial/2006/08opinion/060302opi.php
[2150] Voir les numéros des 12 avril et 28 juin 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador.
[2151] Voir : *La Tribuna*, San José, 9 septembre 1942; et *Actualidades*, San José, 1 mars 1942.
[2152] *Actualidades*, San José, 28 septembre 1942. Le journal *La Tribuna* propose d'instaurer un « jour de la démocratie costaricienne » le 7 novembre, ce qui provoque des discussions dans la presse. Voir : *La Tribuna*, San José, 10 octobre 1942; et *Diario de Costa Rica*, San José, 6 octobre 1942.
[2153] La figure de C. González, promoteur du parc, est célébrée à l'occasion de l'anniversaire de sa mort dans : *Diario de Costa Rica*, San José, 23 septembre 1942.

XX^{ème} siècle, ce qui confirme que l'opposition à la célébration du héros au Costa Rica s'inscrit dans une défense des intérêts populaires.[2154] La figure de Morazán est pourtant si bien identifiée au parc que le café faisant l'angle porte également son nom.[2155] Le fait qu'il s'agisse d'un commerce montre une certaine acceptation de son image dans l'opinion publique costaricienne même si le contenu politique tend à être amoindri.

Un des points les plus importants de la célébration du héros au Costa Rica est une revue intitulée *Morazánida* dont l'objectif est de « donner à connaître l'Amérique Centrale chez soi ». Nombre des articles publiés traitent d'épisodes mettant en relation le héros et cet État, comme son arrivée en territoire costaricien de retour d'exil.[2156] Il est demandé à la presse centraméricaine d'envoyer des documents et cet appel est reproduit notamment au Honduras et au Salvador.[2157] La majorité des auteurs ne sont pas costariciens et c'est la narration héroïque établie dans le reste de la région depuis le début du XX^{ème} siècle qui est diffusée. La rédaction assure qu'elle ne veut pas provoquer de polémiques concernant la reconstruction de la Grande Patrie mais exalte malgré tout le symbole unioniste. L'accent est mis sur les racines indigènes de l'identité centraméricaine : le directeur de la revue, Augusto Morales y Sánchez, est un architecte mexicain qui a aussi résidé au Honduras où il avait été chargé par T. Carías de construire le parc « La Concordia » en y reproduisant la pyramide maya de Copán.[2158]

Chaque numéro de la revue est consacré à un État en particulier, en commençant par le Guatemala et en terminant par le Costa Rica, sans doute pour indiquer l'ordre d'implication de chaque pays dans l'idéal unioniste. Le premier numéro qualifie l'État guatémaltèque de grande sœur des pays centraméricains à la fois parce que c'est la république « la plus avancée vers le Nord » et parce qu'elle est considérée comme le berceau de la civilisation précolombienne dans la région. L'influence du Guatemala en Amérique Centrale est justifiée pour son libéralisme et pour sa population indigène travailleuse de façon à contrer l'identification de cet État à « l'obscurantisme de Carrera ».[2159] Cette perspective tente de

---

[2154] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année V, num. 3-4, mars-avril 1941. Les articles de J. Volio, célébré comme un « titan de la vie civique costaricienne », sont à nouveau publiés car l'ancienne édition de la compilation est alors difficile à trouver. Voir aussi : ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales… », *op. cit.,* p. 290.

[2155] Une publicité pour ce café est publiée dans : *La Tribuna*, San José, 27 septembre 1942.

[2156] *Revista Morazánida*, San José, année 1, num. 1, avril 1942, "El 8 de abril hace un siglo llegñ a Caldera con su expedición el General Morazán".

[2157] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 16 avril 1942; et *Diario de Occidente*, Santa Ana, 17 avril 1942. On célèbre le rôle de cette revue dans la campagne en faveur de « l'union spirituelle » de la région.

[2158] *Revista Morazánida*, San José, année 1, num. 1, avril 1942. Voir par exemple l'article tiré de *Revista Centroamérica*, Guatemala, 1912.

[2159] *Idem*, "Nuestro saludo a Guatemala". D'autres auteurs notamment salvadoriens associent pourtant le Guatemala à l'aristocratie combattue par Morazán. Voir l'article de Federico Hernández de Leñn, "Morazán, toma de posesiñn de la presidencia de la República".

concilier l'admiration portée au modèle étasunien et la valorisation du caractère ethnique de l'identité centraméricaine. La comparaison entre Morazán et J.-R. Barrios est aussi utilisée pour souligner le sentiment unioniste du peuple guatémaltèque. La ville de Quetzaltenango est particulièrement mise en relief d'une part parce qu'elle est identifiée à la lutte du héros et d'autre part parce qu'elle est qualifiée d'« indienne, pure, par tradition » pour avoir été fondée par les mayas quichés.[2160] Morazán est ici inscrit dans un discours idéalisant le monde rural et indigène en accord avec la mise en avant des éléments culturels de la nation, ce qui est rare.

Cette revue diffuse la remise en question de la méthodologie historique. Un article du salvadorien N. Viera est reproduit dans lequel il soutient que l'interprétation héroïque du passé est la seule véritable non parce qu'elle est scientifique mais parce qu'elle est la plus belle. Il reprend les références classiques comme Carlyle mais veut concilier une conception hiérarchique de la société avec une perspective plus collective :

> *L'héroïcité du grand soldat n'est pas autre chose que la culmination de l'énergie, de la foi, de l'amour de la justice, de l'espoir en ses propres forces qu'avait en soi le peuple centraméricain et qui a pu lui donner des légions de chasseurs et de dragons avec lesquels Morazán savait se défaire des milices coloniales.*[2161]

La posture identitaire et spirituelle de N. Viera tend à revaloriser le rôle du peuple dans l'Histoire en le rendant responsable de l'émergence du héros. C'est en ce sens que Morazán est qualifié de « révolutionnaire » et l'auteur insiste sur le fait qu'il a abandonné le confort du milieu social élevé d'où il provenait pour mener sa lutte. Malgré cette popularisation de la figure, il n'en reste pas moins que Morazán est considéré comme un personnage d'exception et que l'envergure mondiale de son culte en fait le représentant idéal de l'Amérique Centrale.[2162]

Face à cette revendication du mythe, la revue des archives nationales multiplie les articles historiques autour de la période fédérale.[2163] On prétend établir la vérité en publiant autant des écrits des partisans du héros comme M. Vicenzi que ceux de ses opposants comme

---

[2160] *Idem,* article de J.-C. Sologaistoa "Justo Rufino Barrios" tiré du recueil unioniste du club « Francisco Morazán » ; et "Quetzaltenango, la pequeña ciudad ilustre".

[2161] *Idem.* L'article de N. Viera intitulé "En Centro América Morazán es el héroe" est tiré de la revue *Ariel* et est ausi reproduit dans : *Diario de Hoy*, San Salvador, 14 septembre 1942 ("Y la heroicidad del gran soldado no es sino la culminación de la energía, de la fe, del amor a la justicia, de la esperanza en sus propias fuerzas que tenía en sí el pueblo centroamericano y que pudo darle a él las legiones de cazadores y dragones con que Morazán sabía desbaratar las milicias coloniales").

[2162] *Idem :* "El general Morazán y el separatismo en América Central", article de M. Morazán. Du même auteur voir aussi l'article tiré de la revue *Ariel*.

[2163] Les documents compilés par le gouvernement guatémaltèque peu de temps après la mort de Morazán sont reproduits dans : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VI, num. 9-10, septembre-octobre 1942. Voir aussi : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, num. 1-2, janvier-février 1943, "Libro copiador de la comunicaciones del ministro general Saravia". Les années précédentes, la revue avait déjà publié des documents en lien avec Morazán, comme les mémoires de J.-A. Vijil : *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, num. 1-2, novembre-décembre 1936.

R. Jiménez Oreamuno.[2164] La volonté d'analyser les figures selon les règles de la discipline historique aboutit à la publication d'un essai intitulé *Les véritables causes de la chute et de la mort du général don Francisco Morazán* par la Société de Géographie et d'Histoire du Costa Rica. Ce travail a pour objectif de répondre aux « accusations, censures et offenses contre le Costa Rica » proférées dans le cadre du centenaire en justifiant « scientifiquement » l'exécution de Morazán.[2165] La responsabilité du peuple qui a agi « comme juge, accusateur, témoin et exécuteur » y est confortée. Face à cette publication, M. Morazán écrit un article dans lequel il prône l'oubli de l'épisode de l'exécution afin de conserver la dimension mobilisatrice du culte héroïque. Le processus de sélection des éléments du récit est ainsi ouvertement revendiqué.[2166] Au Salvador, certains réagissent même en affirmant que « Morazán pourrait rester en dehors de notre propre admiration et sympathie si cela était nécessaire sur le long chemin de la reconstruction unitaire centraméricaine ».[2167] L'efficacité du symbole unioniste au Costa Rica est ainsi un sujet de discussion dans la presse à l'échelle de l'Amérique Centrale.

L'historien costaricien R. Fernández Guardia s'efforce d'instaurer une méthodologie dans l'écriture du passé malgré le patriotisme de sa narration : il emploie le terme d'invasion pour mentionner l'arrivée au pouvoir de Morazán et rend hommage au soldat R. Barroeta qui s'est opposé au pacte de Jocote.[2168] Les articles qu'il écrit dans le cadre du centenaire, également publiés sous forme de compilation, reprennent la narration développée dans le texte scolaire officiel qu'il a écrit au début du XX^{ème} siècle. D'un côté, il revendique le caractère populaire de la révolte costaricienne et critique le jugement de A. Pinto par l'Assemblée en 1843, considérant qu'il s'agissait non pas de condamner l'exécution de Morazán mais de

[2164] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, num. 3-4, mars-avril 1943, "Semblanza de Julián Volio", article de R. Jiménez; et *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, num. 9-10, septembre-octobre 1943, "Froylán Turcios", article de Moisés Vicenzi. Une série d'articles intitulée ironiquement « Les *ticos* paisibles et don Ricardo Jiménez » est publiée à ce propos dans les numéros des 27 et 30 juin 1942 du *Diario de Hoy*, San Salvador.

[2165] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VI, num. 1-2, janvier-février 1942, "Las verdaderas causas de la caìda y de la muerte del general don Francisco Morazán". L'essai est signé le 6 décembre 1941 par R. Fernández, directeur, et Rubén Yglesias, secrétaire. Il est aussi reproduit au Nicaragua: *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, mars-août 1942.

[2166] *El Cronista*, Tegucigalpa, 2 février 1942, "Los Ticos pretenden justificar el asesinato de Morazán", article de M. Morazán. Il compare Morazán à J.-R. Mora pour insister sur le sentiment unioniste du Costa Rica. Le recueil moranique élaboré par le gouvernement hondurien est aussi envisagé comme une réponse à ces « insultes » (*El Cronista*, Tegucigalpa, 7 août 1942).

[2167] *Diario de Hoy*, San Salvador, 18 mars 1942, article de Raul B. Monterrosa.

[2168] R. Barroeta aurait dit « nous sommes venus ici pour nous battre, pas pour signer un pacte ». Voir notamment les numéros 3-4 (mars-avril) et 7-8 (juillet-août) 1942 de *Revista de los Archivos Nacionales*, San José. R. Fernández a eu plusieurs fonctions diplomatiques et a été déclaré *Benemérito* et « fils de prédilection » du Costa Rica mais a refusé les honneurs (*Diario Nuevo*, San Salvador, 22 juillet 1942).

désigner un responsable en particulier.[2169] De l'autre, R. Fernández reprend la narration héroïque pour décrire l'attitude du caudillo face à la mort en soulignant qu'il a gardé les yeux ouverts et que c'est lui-même qui a donné l'ordre de tirer. Il insiste aussi sur la présence à l'enterrement du caudillo de membres de l'élite costaricienne comme J. Mora Fernández, son frère Joaquin, Rafael García Escalante et Mariano Montealegre Fernández.[2170]

R. Fernández veut faire de son travail un juste milieu entre les apologies et les pamphlets existants et ne prétend pas avoir le dernier mot. Il invite ainsi à enrichir ses recherches tout en avertissant qu'il ne prendra pas en compte « le baratin tropical ». Malgré cette insistance sur la rationalité de son discours, l'auteur considère que le caudillo a été « victime de la fatalité » qu'il définit comme « une force implacable », montrant ainsi sa croyance en une puissance supérieure qui déterminerait l'Histoire.[2171] Il dialogue en particulier avec les ouvrages de L. Montúfar qu'il n'hésite pas à critiquer tout en ne lui manquant pas de respect.[2172] Ce travail est repris par les acteurs du culte de Morazán dans le reste de l'Amérique Centrale qui insistent sur cette phrase coupée à la moitié pour en faire un partisan du héros :

> *Les costariciens ont toujours regretté qu'un homme aussi éminent que le général Francisco Morazán, champion d'un grand idéal, ait trouvé dans notre pays la mort sur l'échafaud, mais nous ne cesserons pas pour autant de protester en toute occasion contre l'accusation qui nous est faite de lui avoir donné la mort par haine de ce même idéal, parce que cette accusation est non seulement injuste, mais aussi totalement contraire à la vérité historique.*[2173]

Son écrit intitulé « Morazán s'est-il confessé avant de mourir ? » circule aussi dans la région, notamment au Honduras, pour soutenir l'affirmation selon laquelle le héros était catholique. R. Fernández considère que si ni la tradition ni les archives ne disent rien à ce propos, c'est qu'il s'est confessé car sinon cela aurait été un « scandale », comme l'a été le suicide de Saravia. Il ajoute que les funérailles solennelles réalisées en 1848 à San José quand on a exhumé son corps n'auraient pas eu lieu si ce n'était pas le cas.[2174] Des articles de R.

[2169] Il affirme également que des conspirations ont été tramées parmi les officiers de Morazán. Voir notamment : ―Don Antonio y la muerte de Morazán", p. 128; ―Morazán y el pueblo josefino" (p. 76) et ―Egobierno de los cinco meses" (p. 30) in FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Morazán en Costa Rica*, *op. cit.*

[2170] *Idem*, ―La tragedia de septiembre" (p.89). Concernant la mort de Saravia, il considère que la version affirmant qu'il s'est empoisonné avec du venin qu'il portait caché dans un anneau autour du cou n'est qu'une « fable romantique » (―El suicidio del general Saravia", p. 97).

[2171] *Idem*. L'auteur relève aussi deux superstitions : l'arrivée de Morazán dans la capitale costaricienne un jour numéro 13 et le symbole de mort présent dans la maison où il pensait trouver refuge.

[2172] *Idem*. Il établit par exemple que si la première proclamation de la rébellion a bien eu lieu à Alajuela, c'est à San José que le premier coup de feu a été tiré (―El pronunciamiento de Alajuela en 1842", p. 81).

[2173] *Idem*, p. 164 (―Siempre hemos lamentado los costarricenses que un hombre tan excelso como el general don Francisco Morazán adalid de un gran ideal encontrará en nuestro país la muerte en el patíbulo, más no por esto dejaremos de protestar en toda ocasión contra el cargo que se nos hace de haberle dado muerte por odio a ese mismo ideal, porque este cargo no sñlo es injusto, sino totalmente contrario a la verdad histñrica.").

[2174] *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942. Cet

Fernández sont même insérés dans l'ouvrage commémoratif publié à San Salvador dans une rubrique intitulée « Morazán et la conscience costaricienne » dans le but d'insister sur le sentiment unioniste de cet État.[2175]

Selon R. Fernández, seuls le costaricien V. Sáenz et le hondurien A. Zuñiga Huete ont réagi ouvertement à son ouvrage, tous deux depuis le Mexique.[2176] Ces derniers nient le caractère populaire attribué à la rébellion qui est considéré comme un argument pour absoudre l'élite de toute responsabilité. L'épisode de la mort du beau-père de Carrera est également un sujet polémique, A. Zuñiga refusant de croire que Morazán ait ordonné de faire frire sa tête pour ensuite l'exposer au bout d'une pique. Il estime que c'est une invention des « conservateurs cléricaux du Guatemala » et en donne pour preuve les divergences entre les versions, d'autres affirmant qu'il s'agit du père de Carrera lui-même. A. Zuñiga dénonce l'emploi des arguments pacifistes pour justifier l'attitude adoptée par le Costa Rica face à l'idéal incarné par Morazán mais il fait la distinction avec le contexte actuel, « ère de démocratie internationale », qui impose la constitution d'une union libre et volontaire. A. Zuðiga s'efforce ainsi de mettre en relief les contradictions de la narration de R. Fernández qui critique le comportement de Morazán tout en exaltant parfois sa figure.[2177]

Le costaricien F.-M. Nuñez participe également à l'analyse de la période « morazanique » dans le cadre du centenaire. Il affirme s'intéresser aux répercussions de la mémoire plus qu'aux événements historiques eux-mêmes et veut adopter une perspective psychologique.[2178] Comme R. Fernández, l'auteur assure de son admiration pour le héros qu'il qualifie de « premier guérillero centraméricain », ne se définit pas comme pas anti-unioniste, mais justifie l'exécution. F.-M. Nuñez souhaite qu'une biographie scientifique du héros soit écrite par un auteur reconnu pour ses qualités d'analyse alors que lui-même emploie un

---

article est aussi reproduit au Nicaragua : *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, avril 1943.

[2175] *El Salvador monumental…, op. cit.* Des extraits des travaux de M. Vicenzi et de R. Jiménez y sont également reproduits. D'autres articles de R. Fernández portant sur Morazán sont publiés dans la presse salvadorienne (voir les numéros des 6 et 8 octobre 1942 de *La República*, San Salvador). Les écrits de A. Avarado Quirós célébrant le symbole unioniste sont aussi diffusés : *Diario de Hoy*, San Salvador, 2 août 1942, article tiré de la revue *Ariel*.

[2176] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année XII, num. 9-10, sept-oct. 1948, "Historiadores o cuentistas?", article de R. Fernández, pp. 514-515. En 1948, la déclaration d'indépendance du Costa Rica face à l'Amérique Centrale est célébrée. R. Facio prononce à cette occasion un discours au nom de l'Académie de Géographie et d'Histoire dans lequel il justifie la rébellion du peuple costaricien plus attentif aux « urgences sociologiques du moment » qu'à une perspective héroïque de l'union.

[2177] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année XII, num. 3 et 4, mars-avril 1948, "Los detractores de Morazán", article de A. Zuðiga. Il précise que le grand-père de R. Fernández, José León Fernández, avait fait partie de l'Assemblée Nationale du Costa Rica avant de prendre part à la rébellion.

[2178] NUÑEZ, Francisco María, *Interpretación histórica del momento morazánico, 1821-1842*, San José, Imprenta española, 1942. Il s'agit d'une conférence lue le 15 septembre au sein de la société d'Histoire et de Géographie du Costa Rica. Elle est également publiée dans : *Diario de Costa Rica*, San José, 13 septembre 1942.

langage spirituel : « Nous avons invoqué les mânes de Morazán elles-mêmes pour qu'elles illuminent notre esprit et guident nos pas. Notre but n'a pas été de diminuer sa gloire. L'excès d'éloge défigure la personnalité et provoque l'effet contraire de ce qui est recherché ».[2179] Il affirme s'être intéressé à Morazán dès les classes d'histoire patriotique à l'école primaire, révélant ainsi la diffusion de la figure y compris au Costa Rica. Un des éléments nouveaux apportés par son travail est la glorification de Ana Cleta Mayorga, qualifiée d'admiratrice du héros.[2180] D'autres auteurs rendent aussi hommage à cette costaricienne et alors que dans le reste de l'Amérique Centrale, c'est le rôle de l'épouse ou de la mère qui est mis en avant, Ana Cleta a agi contre la volonté de son mari car c'est P. Mayora qui a remis Morazán aux mains de ses adversaires. Cette perspective laisse croire à une certaine remise en question de l'ordre patriarcal au Costa Rica même si le droit de vote des femmes n'est octroyé qu'en 1950.[2181]

Les admirateurs de B. Carrillo combattent l'héroïsation de Morazán, en reprenant l'opposition faisant du premier le représentant de l'ordre et du progrès, et du second celui de l'anarchie guerrière. F. Cordero assure qu'après 1842, Carrillo pensait revenir au Costa Rica avec le soutien du peuple, mais que ses adversaires l'en ont empêché pour ne pas avoir à reconnaître l'erreur commise. Cet auteur regrette que le nom du costaricien n'ait été donné qu'à une petite place en face de l'hôpital qui « sert de refuge aux vagabonds et aux mendiants » alors que le parc « Morazán » est parmi les plus beaux jardins publics, ce qu'il explique par la popularité des faits d'armes en comparaison avec les actions patriotiques. R. Fernández revalorise également la figure du « dictateur patriote », en s'appuyant sur les propos tenus par des étrangers ayant visité le pays à son époque, tels que Stephens, considérant qu'ils ont une vision plus impartiale.[2182] Plusieurs articles sont alors publiés pour soutenir la demande de rapatriement des restes de Carrillo dans la revue des archives nationales, ravivant ainsi la polémique lancée au début du XX^{ème} siècle. Pour démontrer

[2179] *Idem*. Il insiste sur le lien entre le caudillo et la ville de Cartago à laquelle Morazán aurait rendu l'image de la Vierge des Anges. L'auteur s'appuie sur des références bibliographiques traditionnelles telles que L. Montúfar ou A. Grimaldi et d'autres plus récentes comme C. González Víquez.

[2180] *Diario de Costa Rica*, San José, 27 septembre 1942, ―Ni Anacleto ni Anacleta sino Ana Cleta", article de F.-M. Nuñez. Du même auteur, voir aussi : *Diario de Costa Rica*, San José, 8 avril 1942, ―Hoy hace cien aõos se separñ del poder el Licenciado Carrillo para organizar el ejército que debìa rechazar al General Morazán". Des messages de félicitations lui sont adressés pour son essai : *Diario de Costa Rica*, San José, 17 septembre 1942, lettre signée par Rubén Amador Ruiz.

[2181] Toutefois, R. Fernández valorise à la fois la figure de Ana Cleta Mayorga et celle de María Josefa Lastiri, son but étant de mettre en relief le sort des épouses des hommes publics : ―Una reclamación de la viuda de Morazán", p. 148 in FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Morazán en Costa Rica*, *op. cit.* Une photographie de la crypte où Ana Cleta aurait caché Morazán est publiée dans : *La Tribuna*, San José, 15 septembre 1942.

[2182] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année V, num. 9-10, 1941. L'article de R. Fernández est tiré du numéro du 7 août 1941 du *Diario de Costa Rica*. Voir aussi : *Diario de Costa Rica*, San José, 3 septembre 1942.

l'objectivité recherchée, la revue publie autant des opinions en faveur qu'à l'encontre de son image.[2183]

La comparaison entre Morazán et Carrillo réalisée par C. González Víquez en 1935 est à nouveau publiée. L'auteur souligne que si les deux figures ont été opposées sur le plan politique, leurs parcours de vie peuvent être comparés : tous deux ont surgi sur le devant de la scène alors qu'ils n'y étaient pas destinés de par leur milieu familial. Le parallèle est en faveur de Morazán qui a été sacrifié au nom d'un idéal et enterré en grande pompe dans une capitale, contrairement à Carrillo, mais le gouvernement du caudillo au Costa Rica est toutefois critiqué de manière à expliquer sa chute. L'auteur veut légitimer la création du parc « Morazán » de San José dont il a été le promoteur en estimant que c'est la mémoire du représentant de l'unionisme qui a perduré dans cet État. Il critique pourtant vivement le gouvernement salvadorien de D. Vasconcelos pour n'avoir pas respecté le décret prévoyant le rapatriement des restes de Carrillo et veut ainsi sortir le « martyr costaricien » de l'oubli.[2184] C. González fait partie des auteurs costariciens cités dans le reste de l'Amérique Centrale pour soutenir la narration héroïque.[2185]

Même parmi les adversaires de la célébration, Morazán est identifié avec l'idéal centraméricain. Il est considéré comme un envahisseur parce qu'on estime que le Costa Rica avait déjà proclamé son indépendance quand il est arrivé. G. Tristán rend hommage à Rafael Barroeta, le seul militaire qui se soit opposé au pacte de Jocote, et profite du 15 septembre pour exalter le devoir patriotique « scellé dans le sang », ce qui nuance l'imaginaire autour du pacifisme du peuple.[2186] Pour sa part, L. Cartín González attribue la responsabilité de l'exécution à A. Pinto et non pas au peuple dans son ensemble. Il se range du côté de ceux qui écrivent avec modération et estime que son travail est d'utilité publique pour exposer « le véritable Morazán en le dépouillant de ses oripeaux voyants avec lesquels on l'a déguisé pour l'imposer à toute l'Amérique Centrale comme un Bouddha de culte obligatoire ». L. Cartín adhère à la thèse de l'inauthenticité de la statue de San Salvador pour mieux dénoncer « la

[2183] Voir les num. 3-4 de mars-avril 1941. num. 5-6 de mai-juin 1941, num. 7-8, juillet-août 1941 et num. 5-6 de mai-juin 1942, "Nuevas indagaciones sobre los restos mortales de Braulio Carrillo" de *Revista de los Archivos Nacionales*, San José. En 1941, l'anniversaire de la naissance de Carrillo est célébré par la municipalité de Oreamuno en inaugurant une plaque commémorative à l'endroit où il est né et en donnant son nom à une avenue.
[2184] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année V, num. 11-12, 1941, "Los restos mortales de Morazán y Carrillo". C. González estime que le gouvernement salvadorien a manqué de tact envers le Costa Rica en proposant de rembourser les frais du transfert alors qu'il s'agissait d'un geste « spontané ». J.-M. Castro est lui aussi critiqué pour avoir proclamé l'indépendance de la République costaricienne « malgré ses protestations unionistes fréquentes et pathétiques ».
[2185] Voir par exemple : *Diario de Hoy*, San Salvador, 2 août 1942.
[2186] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année 6, num. 11-12, 1942, pp. 626-627, "El fusilamiento de Morazán", article de Guillermo Tristán. La rébellion du « peuple viril » est célébrée et la participation des femmes est soulignée. L'auteur annonce le centenaire de l'assassinat de Carrillo à commémorer en 1945.

légende morazanique artificielle » dont il rend responsable L. Montúfar en particulier. Reprenant les arguments développés à la fin du XIX^{ème} siècle, il dénonce la sacralisation de Morazán qui pousse à comparer les costariciens au peuple juif trahissant le Christ, et refuse d'interpréter sa mort comme un sacrifice.[2187]

En réaction aux travaux de ses compatriotes, l'unioniste V. Sáenz refuse d'établir la responsabilité du peuple costaricien dans la mort de Morazán car c'est un héros populaire qu'il veut mettre en avant. Il fait aussi le rapprochement avec l'exécution de J.-R. Mora pour soutenir la revendication locale. V. Sáenz ne dénigre d'ailleurs pas la figure de Carrillo, et affirme que celui-ci a voulu signer un pacte avec Morazán pour réorganiser l'union centraméricaine. Sa narration est surtout tournée contre l'usage panaméricaniste du héros : il fait référence aux « Carreras d'aujourd'hui » et actualise la narration en inscrivant Hitler, Mussolini mais aussi le gouvernement étasunien dans la continuité des adversaires de Morazán qui, lui, est identifié à la démocratie. V. Sáenz accuse ainsi « l'intransigeance des droites (…) pour leur mépris de ceux d'en bas » et insiste sur la foi qu'avait le héros en l'éducation populaire. En érigeant le caudillo en modèle du leader éclairé qui montre le chemin au peuple selon une perspective anti-impérialiste et anti-dictatoriale, V. Sáenz tente d'élaborer une mémoire héroïque alternative face au discours dominant dans la région.[2188]

Plusieurs articles en faveur du héros sont aussi publiés dans le journal *La Tribuna* ainsi que des résumés des œuvres de R. Fernández, de L. Montúfar et de la compilation réalisée en 1842 par F. Pacheco Cooper.[2189] Un des arguments des acteurs du culte au Costa Rica est la participation de Morazán à la création du collège San Luis Gonzaga à Cartago.[2190] L'enthousiasme dans cette ville aurait été tel que, lors d'un bal donné en son honneur, le curé José Francisco Peralta aurait enlevé son froc pour que le caudillo marche dessus. Une photographie de l'endroit où il a été fusillé est reproduite dans ce journal, dans une tentative de créer un lieu de mémoire.[2191] L'apologie n'est toutefois pas catégorique et l'on pose la

[2187] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VI, num. 11-12, novembre-décembre 1942, pp. 605-626, "Verdadero Morazán". L. Cartín fait référence aux arguments employés durant la polémique de 1892 au Guatemala car il considère que c'est à cette occasion que des documents ont été montrés permettant de prouver qu'il s'agissait d'un « héros postiche ».
[2188] SÁENZ, Vicente, *Elogio de Francisco Morazán*, Mexico DF, Grafica panamericana, 1942. Il s'agit d'une conférence lue à l'Université Nationale du Mexique le 8 septembre 1942 et d'un autre travail présenté lors de la réunion du Groupe Amérique le 26 septembre. Certains costariciens prennent la plume pour critiquer la posture de V. Sáenz. Voir : *Diario de Costa Rica*, San José, 25 septembre 1942, article de Armando Rodríguez.
[2189] Voir les numéros des 11, 12 et 13 septembre 1942 de *La Tribuna*, San José. Des éléments historiques encore à déterminer sont signalés, tel que le lieu exact du pacte de Jocote malgré les recherches menées par le professeur Jorge Orozco Casorla (*La Tribuna*, San José, 15 septembre 1942).
[2190] *La Tribuna*, San José, 1 septembre 1942.
[2191] *La Tribuna*, San José, 15 septembre 1942. J.-M. Peralta a participé à l'Assemblée Constituante convoquée par Morazán au Costa Rica. La photographie du lieu de l'exécution de Morazán est aussi publiée au Honduras :

question : « Morazán est-il l'homme extraordinaire que nous avons appris à connaître dans les pages du Docteur Lorenzo Montúfar ? ». Si son statut de caudillo luttant pour un idéal est reconnu, on considère qu'il a commis des erreurs qui l'ont perdu, en particulier pour avoir méconnu les caractéristiques du peuple costaricien.[2192] Ce journal publie même un article célébrant l'arrivée de José María Alfaro à la tête du Costa Rica suite à l'exécution de Morazán, ce qui confirme la force de l'imaginaire local même parmi les unionistes.[2193]

Le journal *Trabajo*, organe du parti communiste, qui se veut également au service de la démocratie, publie des articles en faveur de la célébration de « l'initiateur de la révolution de la petite bourgeoisie centraméricaine ».[2194] La rédaction veut se joindre à l'hommage que « les centraméricains conscients » rendent au héros et insiste sur la portée continentale de son image.[2195] Toutefois, un autre article publié dans ce journal remet en cause la pertinence du culte en considérant que les voies de communication œuvrent davantage pour l'union que l'épée et le sacrifice de Morazán, étant donné la priorité donnée à l'aspect économique.[2196] L'essai de la Société de Géographie et d'Histoire du Costa Rica y est d'ailleurs reproduit et la rédaction conseille aux lecteurs de conserver les numéros en précisant que cette « histoire bien documentée » a été approuvée par divers partis politiques.[2197] Il semble ainsi que les communistes n'aient pas souhaité effectuer une appropriation partisane de Morazán, peut-être pour ne pas attenter à l'identité nationale à une époque où le Costa Rica est le seul État centraméricain à autoriser légalement l'existence de ce parti.

Deux années après le centenaire, un long essai du hondurien Héctor Medina Planas est publié dans la revue des archives nationales dans lequel il prône une recherche scientifique qui rassemblerait une documentation suffisante pour conclure avec objectivité sur le génie militaire de Morazán. Il souhaite créer une « société morazanique » dont l'objectif serait de reconstituer les plans de batailles du caudillo et par ce biais consolider la nationalité centraméricaine. La définition du héros passe par ses qualités militaires comme l'analyse de son adversaire et la rapidité d'adaptation aux circonstances. Activité, énergie et décision sont les trois mots clés. Morazán n'ayant reçu aucune instruction, sa « génialité » provient de son

---

Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras, Tegucigalpa, t. XXI, num 1-2-3, octobre 1942. Voir la reproduction en Annexe (p. 527).

[2192] *La Tribuna*, San José, 15 septembre 1942.

[2193] *La Tribuna*, San José, 26 septembre 1942, ~~H~~Hace hoy un siglo, aclamado por los pueblos, don José María Alfaro ocupó la presidencia de la República".

[2194] *Trabajo*, San José, 5 septembre 1942, ~~M~~Morazán, iniciador de la revolución de la pequeña burguesía centroamericana". L'anniversaire de la révolution russe y est célébré : *Trabajo*, San José, 7 novembre 1942.

[2195] *Trabajo*, San José, 15 septembre 1942. L'hommage rendu par ce journal fait l'objet d'un compte-rendu dans : *Diario de Costa Rica*, San José, 9 octobre 1942.

[2196] *Trabajo*, San José, 13 juin 1942, ~~F~~Frente a la memoria de Morazán", article de A. Ferreto.

[2197] Voir les numéros des 22 et 29 août 1942 de *Trabajo*, San José.

intuition qui lui a accordé une dimension continentale. H. Medina s'appuie sur les travaux des centraméricains comme le hondurien P. Rivas, le salvadorien J. Ascencio Menéndez et le guatémaltèque P. Zamora Castellanos, pour contredire les arguments avancés par les costariciens, notamment J. Volio, qu'il juge déformés par le sentiment patriotique local.[2198] H. Medina participe à la militarisation de la mémoire mais, en plaçant la figure de Morazán au-dessus de celle de Napoléon pour sa sérénité, il veut mettre fin au complexe d'infériorité des centraméricains face aux occidentaux et insiste sur le combat pour la liberté mené par le héros qui est érigé en modèle de l'homme nouveau.[2199] Ce discours est inscrit dans une perspective révolutionnaire qui justifie la lutte armée pour combattre le despotisme. H. Medina a en effet été membre du comité libéral démocrate du Honduras au Mexique, présidé par A. Zuñiga, qui lutte contre la dictature de T. Carías.[2200] Malgré les polémiques, la presse costaricienne laisse ainsi s'exprimer les nouveaux usages du héros. Notons qu'en 1948, une révolution éclate au Costa Rica à la suite de résultats électoraux contestés, mais le changement de gouvernement ne met pas fin aux réformes sociales.[2201] C'est à la suite de cette guerre civile que l'armée est abolie dans cet État, institutionnalisant ainsi le mythe pacifiste.

III. 2. C. c. Différents usages du symbole unioniste au Nicaragua

En 1936, le général A. Somoza organise un coup d'État contre le gouvernement de Sacasa et se fait élire président du Nicaragua l'année suivante, reprenant selon certains « le drapeau libéral que d'autres ont abandonné ».[2202] Dès les années 1930, les États-Unis ont doté le Nicaragua d'institutions étatiques visant à consolider les domaines économique, électoral et militaire, avec le soutien des partis politiques traditionnels.[2203] La politique de « Bon voisinage » est désormais ostensiblement revendiquée et l'École Normale Centrale Masculine prend le nom de Roosevelt.[2204] L'inauguration de cette institution a lieu le 12 octobre 1942 et

[2198] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VIII, num. 5-6, 1944, « Morazán como militar (I)", article de H. Medina Planas. Les arguments de l'historiographie traditionnelle exaltant le guerrier sont réutilisés, en particulier sa magnanimité envers les vaincus et le sentiment patriotique de ses soldats, tous volontaires. Des plans des batailles sont insérés dans ce travail.

[2199] *Revista de los Archivos Nacionales*, San José, année VIII, num. 7-8, 1944, « Morazán como militar (2)", article de H. Medina Planas. Le champ économique de l'union centraméricaine, dans laquelle le Panama est inclus, est aussi souligné.

[2200] Voir la lettre de H. Medina au guatémaltèque Juan José Arévalo signée le 25 octobre 1944 : http://cirma.org.gt/glifos/index.php/ISADG:GT-CIRMA-AH-045-004-001-006-004-014

[2201] ROJAS BOLAÑOS, Manuel, « La Política », in *Historia general de Centroamérica*, *op. cit.,* t. 5, chap. 2.

[2202] *La Razón*, Managua, 21 juin 1936, article signé par María Cristina Zapata.

[2203] WALTER, Knut, « La problemática del Estado Nacional en Nicaragua », *op. cit*., p. 168.

[2204] Voir le discours du ministre de l'instruction publique et de l'éducation physique prononcé lors de l'inauguration : *Guardia Nacional, boletín del ejército de Nicaragua*, Managua, septembre-octobre 1942. Cette publication mensuelle dont A. Somoza est le directeur, est distribuée gratuitement au sein de l'armée. Une avenue de la capitale porte aussi le nom de Roosevelt (*La Noticia*, Managua, 31 janvier 1942).

si c'est le jour de la « fête de la race » qui est choisi c'est pour mieux exprimer que ce n'est plus le discours hispano-américaniste qui prime mais bien le panaméricanisme. Si nous prenons en compte que le décret de construction de cette école a été émis le 15 septembre, nous pouvons considérer que l'incorporation de l'influence étasunienne dans l'identité locale est consolidée au détriment des liens avec la « Mère-Patrie ». On fait référence à « la démocratie de Roosevelt » pour soutenir les critiques adressées aux opposants politiques comme Pedro Joaquín Cuadra Chamorro, qualifié de fasciste et accusé de trahir la patrie.[2205] Au Nicaragua, combattre le fascisme revient à lutter contre le « communisme », bien que la Russie de Staline soit du côté des États-Unis durant la seconde guerre mondiale, ce qui montre la marge idéologique attribuée aux concepts.[2206]

Si la dictature somoziste a consolidé les institutions de l'État avec le soutien des États-Unis, L. Baracco estime que peu d'attention a été accordée à l'imaginaire national.[2207] L'influence étasunienne est aussi visible dans le champ culturel : le baseball est en passe de devenir le sport national et les joueurs sont qualifiés de héros.[2208] De nombreux historiens considèrent ainsi que la nation nicaraguayenne n'a véritablement été inventée qu'avec la révolution sandiniste de 1979, mais cette affirmation est nuancée par d'autres auteurs comme J. Gould car des traits identitaires avaient déjà été élaborés auparavant, ce que nous avons eu l'occasion de corroborer au cours de ce travail.[2209] A. Somoza a avant tout été préoccupé par l'instauration d'un régime populiste en plaçant toutes les institutions sous son contrôle direct. Le dictateur a mis en place un « pacte social » entre les entrepreneurs et les travailleurs urbains et promulgué un code du travail en 1945 pour pouvoir lui-même incarner les intérêts du peuple tout en surveillant les revendications sociales de près.[2210] La presse insiste sur la préoccupation de A. Somoza envers les aspirations populaires et les ouvriers ont par exemple

[2205] *La Verdad*, Managua, 12 juillet 1942. Un message répété plusieurs fois dans ce journal affirme que les « fascistes sont les vampires sociaux qui prétendent continuer vivre du sang du peuple. Les combattre est un devoir de tout homme honnête ». P.-J. Chamorro, de tendance conservatrice, est directeur de *La Prensa* et opposant au régime de A. Somoza. En 1954, il participe à une rébellion et meurt assassiné en 1978.
[2206] J. Martí est une figure célébrée, sa lutte contre la colonie espagnole à Cuba avec le soutien des États-Unis permet sans doute de consolider la perspective selon laquelle ces derniers sont l'étendard de la démocratie universelle : *La Noticia*, Managua, 27 janvier 1942.
[2207] BARACCO, Luciano, *The imagining of a nation..., op. cit.,* p. 28.
[2208] *La Noticia*, Managua, 30 juin 1942.
[2209] GOULD, Jeffrey, « Nicaragua: la nación indohispana », *op. cit.,* pp. 253-254.
[2210] WALTER, Knut, « La problemática del Estado Nacional en Nicaragua », *op. cit.,* p. 168. Cet auteur souligne que le contexte de guerre froide et la propagande anticommuniste ont ensuite poussé A. Somoza à s'allier avec les conservateurs et à abandonner son rapprochement avec les syndicats. Voir aussi : *La Verdad*, Managua, 28 novembre 1943, "Consejo intergremial de obreros celebrado por Somoza".

organisé 5 minutes d'arrêt de travail « en protestation contre la barbarie de Adolf Hitler ».[2211] La perspective dichotomique développée permet d'inscrire le régime nicaraguayen du côté de la démocratie.

Dès la prise du pouvoir de A. Somoza, des efforts ont été réalisés pour accroître le marché régional en investissant par exemple dans la construction d'une voie rapide de Chinandega jusqu'au port « Morazán », qui prend elle aussi le nom du héros lors de son inauguration en 1938. Il s'agit pour la dictature de mettre en scène la promesse d'une prospérité économique alors même que le port « Morazán » ne dépasse pas les 5 pour cent de l'import-export du Nicaragua.[2212] Le héros est ainsi utilisé pour soutenir la politique officielle et la presse nicaraguayenne annonce la conférence centraméricaine des ministres de l'éducation organisée au Costa Rica en 1942 en affirmant qu'elle bénéficie du soutien total du gouvernement.[2213]

L'unionisme officiel s'inscrit dans l'idéologie panaméricaniste comme l'exprime clairement A. Somoza dans le discours qu'il prononce lors du serment au drapeau : « Il représente le Nicaragua comme nation indépendante, séparée de la Confédération Centraméricaine, au sein de laquelle il aspire à revenir, et comme membre de la communauté américaine, dont le destin est toujours dans la Démocratie et la Paix. » Le drapeau est considéré comme le symbole le plus adéquat pour représenter le patriotisme étant donné qu'il s'agit d'un emblème politiquement « neutre ». Ce rituel est organisé le 14 septembre sur la colline de Tiscapa au milieu de la capitale et le V de la Victoire est représenté avec les drapeaux des 21 Républiques du continent, ainsi qu'un bonnet phrygien et un flambeau pour symboliser la liberté. Les écoliers ont défilé au son de la fanfare militaire jusqu'au parc central où un hommage a été rendu aux restes de J.-D. Estrada dans la cathédrale, le héros de la guerre contre les flibustiers étant ainsi récupéré par la dictature. Le nationalisme officiel est accompagné d'un culte de la personnalité : pour le 15 septembre, les élèves des écoles « El Salvador » et « Guatemala » ont mis en scène des exercices physiques de manière à former le

[2211] *La Noticia*, Managua, 11 décembre 1942, "Cinco minutos de paro hoy en las labores obreras de Managua en protesta contra la barbarie de Adolfo Hitler". Les informations concernant le conflit mondial font souvent les premières pages des journaux de la capitale. Voir par exemple : *La Noticia*, Managua, 22 octobre 1942.
[2212] GOULD, Jeffrey, *To lead as equals: rural protest and political consciousness in Chinandega, Nicaragua, 1912-1979*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990, p. 158. L'ironie de la toponymie donne lieu à des informations telles que : « ils se sont plaints du mauvais service entre Morazán et La Unión, bien que les prix des billets et de frets aient été augmentés » (*La Nueva Prensa*, Managua, num. 3199, 30 septembre). A. Somoza, intéressé par le développement des voies de communication, est le principal actionnaire d'une entreprise de ciment fondée en 1941. Voir : BULMER-THOMAS, Victor, « La crisis de la economìa… », *op. cit*.
[2213] Voir les numéros des 23 août et 25 septembre 1942 de *La Verdad*, Managua; et *La Nueva Prensa*, Managua, 25 septembre 1942, "Convenciñn unionista".

mot « Somoza » avec leur corps.[2214] De même qu'au Guatemala, le sport est utilisé comme un moyen d'exalter la force physique tout en prétendant effacer le caractère militaire de l'ordre social établi.

Des textes scolaires portant sur l'Histoire de l'Amérique Centrale sont alors publiés, notamment celui de S. Salvatierra, même si l'auteur a été partisan de Sandino et qu'il idéalise le métissage comme fondement de l'identité hispano-américaine : Morazán y est exalté comme un symbole unioniste et comme étendard de la « civilisation ».[2215] Le caractère religieux de l'identité est soutenu par d'autres textes scolaires en circulation depuis les années 1930.[2216] La seconde guerre mondiale est l'occasion pour l'Église de réaffirmer son influence sur la scène politique en proclamant le sacrifice comme une arme de combat.[2217] A. Somoza était pourtant franc-maçon et un congrès est organisé à Masaya sous sa coupe ; c'est l'occasion de signaler les principes démocratiques de l'institution.[2218] Comme au Honduras, il s'agit de promouvoir une morale qui puisse concilier la religion catholique et les autres tendances spirituelles afin d'effectuer un transfert de sacralité le plus large possible sur le dictateur. Malgré l'exaltation de l'idéal unioniste actualisé, l'historiographie dénigrant la figure de Morazán est aussi diffusée.[2219] Il semble qu'il s'agisse d'un effort pour faire circuler les classiques centraméricains du XIX^{ème} siècle et des commentaires écrits par Rafael Campos, ancien président du Salvador, concernant l'œuvre de L. Montúfar sont aussi publiés.[2220]

A. Somoza charge le Groupe Amérique, association panaméricaniste, d'organiser une commémoration du centenaire de la mort de Morazán. Le décret gouvernemental du 18 juillet reprend les arguments en faveur de la revendication locale du héros, en particulier son action

[2214] *Guardia Nacional, boletín del ejército de Nicaragua*, Managua, septembre-octobre 1942.
[2215] SALVATIERRA, Sofonías, *Compendio de Historia de Centroamérica para los Institutos y las Escuelas Normales*, Managua, 1943. En 1964, cet ouvrage est édité pour la cinquième fois, ce qui démontre sa large circulation. Voir aussi : KINLOCH TIJERINO, Frances, « La identidad en la historiografía didáctica nicaragüense », *Revista de Historia de Nicaragua,* 2007.
[2216] CABRALES, Luis Alberto, *Historia de Nicaragua*, Managua, Tipografía Alemana de Carlos Heuberger, 1935. En 1939, c'est l'édition pour les écoles primaires qui est publiée et en 1951, l'ouvrage est réédité pour la 8^{e} fois.
[2217] *El mensajero corazón de Jesús*, Managua, année XVIII, num. 273, octobre 1942.
[2218] Voir les numéros des 25 et 30 juin 1942 de *La Noticia*, Managua.
[2219] Voir notamment : MARURE, Alejandro, ~~–O~~bservaciones sobre la intervención que ha tenido el ex-presidente de C.A., General Francisco Morazán, en los negocios políticos de Guatemala durante las convulsiones que ha sufrido este Estado, de mediados de 837 a principios de 839", *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, année 2, vol. 4, septembre 1938.
[2220] *Idem* : "~~–B~~reves anotaciones que podrán servir para hacer algunos comentarios sobre la Reseña histñrica de Lorenzo Montúfar y algunos de sus artículos reproducidos en *El Termómetro* de Rivas", article tiré du journal *El Centroamericano*, Granada, les 17 et 24 juillet 1880.

pour la pacification de l'État et sa préoccupation pour la communication interocéanique.[2221] Un buste de Morazán est inauguré dans le parc central de Managua, situé face aux palais national et municipal et à la cathédrale, et il est également prévu de donner son nom au parc, ce qui montre l'intention de lui attribuer une place primordiale dans le panthéon.[2222] La presse rapporte aussi des manifestations plus « populaires » du culte ayant eu lieu quelques années auparavant comme la représentation de la pièce de théâtre *La Tragédie de Morazán* du salvadorien F. Dias lors de la célébration du 15 septembre dans la ville de Niquinohomo. L'acteur jouant le rôle de Morazán avait perdu un œil lors de la dernière scène parce qu'on avait oublié d'enlever la cartouche du pistolet utilisé, mais celui-ci avait affirmé ne rien regretter car c'était en représentant « le plus grand des héros centraméricains ».[2223] On veut ainsi démontrer que l'usage officiel de Morazán correspond aux sentiments du peuple alors que Niquinohomo étant le lieu de naissance de Sandino, nous pourrions plutôt penser qu'il s'agit de deux mémoires opposées.

Une proposition a aussi été formulée par le poète Israel Paniagua pour que la revue *León* publiée à Managua élabore un numéro commémoratif et S. Mendieta est sollicité pour écrire un article.[2224] L'intellectuel unioniste continue de jouer un rôle clé dans le culte de Morazán et essaie un temps de travailler avec la dictature en tant que recteur de l'Université Centrale de Managua.[2225] Il publie lui aussi un éditorial estimant que le conflit international est propice à la reconstruction de la Grande Patrie du fait du rapprochement des gouvernements centraméricains avec les États-Unis considérés comme le bastion de la démocratie mondiale.[2226] L'année du centenaire, toutefois, A. Somoza provoque son départ de l'Université car la dénonciation de S. Mendieta des persécutions des unionistes guatémaltèques par J. Ubico avait envenimé les relations diplomatiques entre les deux États.[2227] S. Mendieta a en effet multiplié les critiques envers les opposants au culte de Morazán au Guatemala. Il réagit par exemple à la publication de l'ouvrage de Daniel Vega et

[2221] Le décret est reproduit dans : *Diario Nuevo*, San Salvador, 27 juillet 1942.
[2222] *Diario Nuevo*, San Salvador, 24 août 1942, article tiré du journal nicaraguayen *La Nueva Prensa*.
[2223] *La Noticia*, Managua, 30 septembre 1942, ―Đ cómo en Niquinohomo le dieron un balazo en un ojo al ―General Morazán" en los cien aðos de la muerte del General Morazán", article de Lisandro Zambrana H. Il s'agit de la Compagnie Sotelo « applaudie où qu'elle aille ».
[2224] *La Hora*, Tegucigalpa, 1959. Il s'agit de reproductions d'articles publiés en mars 1942 dans la *Revista de León,* Managua (IHNCA: SMC D37G1 0711).
[2225] S. Mendieta prononce aussi un discours en l'honneur de A. Somoza lors d'un banquet organisé par les libéraux indépendants reproduit dans le journal *La Noticia* qu'il a fondé (IHNCA: SMC 0507).
[2226] Il s'agit d'un éditorial publié en 1941 dans le journal *La Nacionalidad* (IHNCA : SMC D37G4 1,496). S. Mendieta a d'ailleurs voyagé aux États-Unis : *La Noticia*, Managua, 27 mai 1942.
[2227] CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales…, op. cit.*, pp. 140-141. Le désistement de S. Mendieta fait le tour de l'Amérique Centrale sans que les raisons en soient données. Voir par exemple : *La Tribuna*, San José, 11 septembre 1942; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 6 octobre 1942.

même s'il reconnaît ne pas avoir lui-même d'arguments pour contredire les propos de l'auteur, n'étant pas spécialiste de l'histoire de l'époque fédérale, il demande à ce que soient présentés des arguments historiques « entiers ».[2228] Sans doute a-t-il cherché à relativiser sa propre autorité pour éviter la censure.

Dès le 15 septembre 1941, une campagne centraméricaine a été menée pour diffuser et commenter le testament de Morazán, considéré comme une arme de l'idéal unioniste. Elle est lancée par José Augusto Padilla Vega depuis Tegucigalpa, et relayée par des journaux salvadoriens, guatémaltèques et nicaraguayens, notamment *Novedades* dirigé par Marcelo Jover à Managua.[2229] S. Mendieta fait alors référence à la série d'articles intitulée « Morazán, Père de la Patrie » qu'il avait écrite dans les années 1935-36 à l'occasion du baptême du port du nom du héros, dans laquelle il avait qualifié le document de relique sacrée.[2230] Au Nicaragua, mais aussi au Honduras et au Salvador, nombreux sont ceux qui considèrent S. Mendieta comme « l'apôtre le plus persévérant de l'unionisme ».[2231] L'apologie de cet intellectuel n'est toutefois pas unanime et la polémique tourne autour du rôle à attribuer aux gouvernements dans le projet unioniste. Étant donné l'échec de son alliance avec A. Somoza, S. Mendieta estime que l'union centraméricaine ne peut être reconstruite en passant par les dirigeants des États, alors que d'autres, en particulier au Guatemala, considèrent qu'il faut les impliquer pour éviter « les déroutes de Morazán et de Barrios ».[2232] Certains indiquent d'ailleurs que S. Mendieta a changé d'opinion concernant la politique de J. Ubico, attirant l'attention sur son opportunisme.[2233] Au Costa Rica, y compris les auteurs assurant de leur sentiment unioniste critiquent son attitude et ne lui accordent que d'être un bon conférencier.[2234] On considère en effet que le nicaraguayen croit plus en Morazán qu'en l'Amérique Centrale.

Le mythe unioniste est ouvertement revendiqué dans une perspective militante et non scientifique. Même si les erreurs commises par le personnage historiques sont reconnues,

---

[2228] "Cargos que formula contra Morazán el libro reciente de Daniel Vela sobre José Francisco Barrundia" (IHNCA: SMC, D37G3 1.226A pag. 245).
[2229] Il s'agit d'articles publiés dans le journal *La Nacionalidad* (IHNCA : SMC D37G4 1,496). Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 6 octobre 1942 ; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 6 janvier 1942. Il est également envisagé une diffusion à la radio.
[2230] Voir : IHNCA: SMC D39G1 2573 (01-08); SMC D39G1 2757 (01-03); et SMC D39G2 2909. Ce travail est à nouveau publié dans les années 1940 dans le journal *Novedades* et aussi dans la presse salvadorienne. Voir les numéros des 12 et 13 janvier 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador.
[2231] Voir les numéros des 10 et 26 juin 1942 de *Diario de Hoy*, San Salvador ; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 25 mars 1942.
[2232] Voir : *Nuestro Diario*, Guatemala, 16 septembre 1942, "El unionismo como fin, no como medio"; et *El Liberal Progresista*, Guatemala, 30 juillet 1942, "Algunos rasgos de la figura del Dr Mendieta".
[2233] *Diario Nuevo*, San Salvador, 24 juillet 1942.
[2234] *Diario de Costa Rica*, San José, 6 septembre 1942.

comme sa politique anticléricale envisagée comme une atteinte au sentiment religieux de la population, c'est son identification à l'idéal qui est consolidée :

> *Morazán ne résiste pas à l'analyse mais on doit reconnaître en lui une chose qui restera pour les siècles et les millénaires à venir : son amour pour une cause toujours florissante dans les hautes voix du centraméricain. Les marbres qui fortifient sa figure sont disposés à briser la lame de n'importe quel chercheur d'aujourd'hui, de demain et de toujours.*[2235]

La revue de l'Académie de Géographie et d'Histoire du Nicaragua, dirigée par P.-J. Chamorro, publie pour sa part autant des documents en faveur qu'à l'encontre de la figure héroïque.[2236] Comme au Costa Rica, c'est la volonté scientifique de l'institution qui est mise en avant, en particulier concernant la période de la Fédération. La distance vis-à-vis de ce moment fondateur de la patrie est facilitée étant donné que les mythes identitaires de ces deux États tournent surtout autour de la guerre contre les flibustiers.[2237] La revue met pourtant l'accent sur la descendance de Morazán résidant à Chinandega en reproduisant deux entretiens. D'une part, Carmen Morazán de Deshon, sa petite-fille, signale qu'il existe un tableau à l'huile du caudillo qui « met fin à la légende qu'il n'existe qu'un seul portrait de profil » et, d'autre part, José Montealegre Infante Seydel y Morazán affirme qu'il était catholique et que sa famille ne venait pas de Corse mais d'Italie.[2238] Ces entretiens apportent des modifications notables dans la narration qui correspondent à l'intention d'actualiser le sens à donner au héros à l'échelle de la région, raison pour laquelle les textes ont largement circulé. Il s'agit aussi d'intégrer une tradition orale dans l'écriture du passé qui tend à consolider la revendication locale de la figure ou du moins à valoriser le rôle du Nicaragua dans l'Histoire de l'Amérique Centrale.

C'est d'ailleurs principalement dans le département de Chinandega que des municipalités ont été baptisées « Morazán », dont l'une sous le gouvernement de A. Somoza le 5 novembre 1946.[2239] Des hommages sont aussi rendus au *Coquimbo* nicaraguayen M.

[2235] *Diario de Nicaragua*, Managua, 28 avril 1942 : "Morazán no resiste al análisis pero debe reconocerse en él una cosa que pasará a los siglos y a los milenios: su amor a una causa siempre florecida en las voces de arriba del centroamericano. Además los mármoles que tonifican su figura están dispuestos a quebrar la cuchilla de cualquier investigador de hoy, de maðana y de siempre". Voir aussi : *Diario de Nicaragua*, Managua, 30 avril 1942.

[2236] *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, mars-août 1942. Des documents des archives étasuniennes, sélectionnés par William R. Manning, sont également reproduits : *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, avril 1943.

[2237] Des thèses universitaires sont soutenues sur ces thématiques : CUEVAS ARANGO, Jorge, *Mirada filosófica histórica a Morazán y Carrera*, Colegio Centroamérica, Granada, 1945; et CÓRDOVA RIVAS, Alvaro, *De la unión de Centroamérica*, Colegio Centroamérica, Granada, 1945.

[2238] *Revista de la Academia de Geografía e Historia de Nicaragua*, Managua, mars-août 1942. Les épaulettes portées par Morazán ont d'ailleurs été données à l'Église pour dorer des vases sacrés.

[2239] GUERRERO, Julián, et SORIANO, Lola, *Monografía de Chinandega*, Managua, 1964, p. 91 et p. 197. Les descendants de Morazán résidant dans cette région sont considérés comme des patriarches.

Jerez : à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, des festivités sont organisées dans la ville de Leñn. Toutefois, l'absence de A. Somoza, malade, explique selon la presse le manque d'enthousiasme et laisse croire à un manque de spontanéité dans ce culte.[2240] Au Costa Rica, des critiques sont même exprimées envers la figure de M. Jerez pour avoir lancé l'appel aux flibustiers et le rapprochement est fait avec l'alliance entre A. Somoza et les États-Unis.[2241] La célébration de J.-S. Zelaya organisée par les libéraux nicaraguayens est également dénoncée au Salvador car il est considéré comme un dictateur.[2242] On voit bien la difficulté de trouver des figures nicaraguayennes qui puissent faire consensus autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'État étant donné les conflits idéologiques. Seul Rubén Darìo est célébré dans l'ensemble de la région en tant que figure littéraire et non politique.[2243] Le poète ayant rendu hommage à Morazán, certains en profitent pour faire le rapprochement entre les deux héros.[2244] La priorité pour les partisans de l'union est de rehausser la place du Nicaragua dans l'Histoire centraméricaine et c'est en ce sens qu'on attire l'attention sur le projet de canal interocéanique du caudillo.[2245]

III. 2. C. d. Une célébration continentale

Au Mexique, un comité « Francisco Morazán » est constitué pour participer à la célébration du centenaire par des centraméricains, notamment honduriens, certains résidant dans cet État. Manuel Flores en est le président, R.-H. Valle et N. Viera Altamirano les présidents d'honneur, et des personnalités telles que V. Sáenz, F. Turcios, A. Mejía Nieto, L.-A. Zuñiga et M. Carías Reyes y sont liées.[2246] S. Mendieta veut aussi soutenir leurs actions depuis Managua en assurant être en communication avec toute l'Amérique Centrale.[2247] De

[2240] *Diario Nuevo*, San Salvador, 1 juillet 1942. Le culte de M. Jerez, ravivé sous le gouvernement de J.-B. Sacasa perdure durant la dictature de A. Somoza mais une polémique est générée autour de sa figure à cause de sa participation à l'annexion de Nicoya au Costa Rica en 1858. Voir : KINLOCH TIJERINO, Frances, « Conflictos limìtrofes… », *op. cit.,* pp. 106-107.
[2241] *La Tribuna*, San José, 19 septembre 1942.
[2242] *Diario Nuevo*, San Salvador, 8 juillet 1942.
[2243] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 29 août 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 15 septembre 1942.
[2244] *Diario Nuevo*, San Salvador, 7 septembre 1942, éditorial tiré du journal guatémaltèque *El Liberal Progresista*.
[2245] *Diario de Hoy*, San Salvador, 3 mai 1942.
[2246] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 28 mars 1942; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 mai 1942.
[2247] —Carta del Dr. Salvador Mendieta Cascante, Rector de la Universidad Central de Nicaragua, al Patronato del Monumento de Morazán en Monterrey, México, agradeciéndole el proyecto de construir un monumento del General Francisco Morazán", Managua, 21 novembre 1941 (IHNCA: SMC D37G4 1,486). Il envoie des extraits d'articles publiés dans le journal qu'il dirige *La Nacionalidad,* et participe à la gestion du budget du comité. Voir : —Documentos sueltos: Movimiento de fondos del patronato del Monumento a Morazán, registrados en los Bancos que se citan, hasta el día último de diciembre de 1942" (IHNCA: SMC; 0979) et —Movimientos de dinero del patronato del monumento a Morazán. Sumas de dinero en el banco hasta el último dìa de diciembre de 1942"

manière générale, ces intellectuels et politiciens prônent l'union centraméricaine et quelques-uns sont ouvertement anti-impérialistes mais, étant donné que le comité entretient des liens étroits avec les gouvernements d'Amérique Centrale, le culte instauré par ce groupe contribue à la recherche d'un consensus entre les diverses tendances idéologiques.[2248] Sans doute le réseau d'intellectuels latino-américains constitué dans les années 1920 a-t-il renforcé les liens entre les centraméricains et les mexicains en particulier, mais l'autonomie de ce cercle face au pouvoir semble être amoindrie. D'ailleurs le libéral hondurien A. Zuðiga résidant au Mexique et qui est alors le principal opposant à la dictature de T. Carías, ne prend pas part officiellement aux activités du comité.

Le but de la société « Morazán » est de faire connaître le héros au-delà des frontières de l'Amérique Centrale et elle n'hésite pas à recourir aux outils de la culture de masse comme le cinéma. Un comité est spécialement constitué pour travailler au tournage d'un « film morazanique » avec le soutien d'une entreprise mexicaine en s'inspirant de la pièce de théâtre *Les Conspirateurs* écrite par le hondurien L.-A. Zuñiga. Le siège de ce comité est installé au Honduras et M. Calderón, directeur du journal *El Cronista*, est chargé de la publicité.[2249] Une statue de Morazán est aussi envisagée à Santa Catarina, dans les environs de la ville de Monterrey, avec la participation financière des gouvernements mexicain et hondurien. De plus, on prévoit de construire un monument sur une ancienne chapelle, avec un rez-de-chaussée « aux proportions d'une petite cathédrale », pour créer un musée morazanique aussi appelé panaméricain. Un prospectus diffusé au Mexique justifie ces constructions comme un signe de reconnaissance envers les hommages rendus aux héros mexicains en Amérique Centrale et en particulier au Honduras « où on aime et on admire notre patrie ».[2250] Ce projet, mené avec Manuel de Leñn Arriata, consul hondurien dans l'État mexicain de Nuevo Leñn, en lien avec les autorités locales et le Club des Lions, illustre la tentative de valoriser les éléments latino-américains dans l'identité continentale en passant par un syncrétisme religieux. Le monument est une tour de trois étages dont la façade est décorée avec le portrait du héros, l'écusson centraméricain, un aigle et des gravures de style précolombien. La plaque

(IHNCA: SMC D37G2 0979).

[2248] *El Cronista*, Tegucigalpa, 15 avril 1942, "La sociedad Francisco Morazán y sus miembros honorarios". Des délégations officielles de la société sont désignées dans chaque État et des représentants diplomatiques centraméricains ont été nommés pour assister aux festivités organisées au Mexique : *El Gran Diario*, San Salvador, 30 septembre 1942.

[2249] Voir les numéros des 5, 10 et 31 mars 1942 de *El Cronista*, Tegucigalpa. Une couronne est déposée au nom de la société sur la tombe de Morazán au Salvador.

[2250] Voir : *Diario Nuevo*, San Salvador, 29 juillet 1942; et *La Noticia*, Managua, 27 septembre 1942. Le Mexique investit 10 mille pesos et le Honduras quatre mille dollars. Des particuliers et des institutions culturelles ont aussi contribué financièrement.

commémorative qualifie Morazán de « libérateur, fondateur et martyr de la fédération centraméricaine ». On y dépose aussi une urne avec les restes de Platón Sánchez, militaire mexicain qui avait combattu l'invasion française dans les années 1860.[2251] Étant donné la monumentalité de la construction, les moyens financiers viennent à manquer et la statue n'est inaugurée qu'en 1943, et le monument l'année suivante.[2252]

Depuis 1940, c'est Manuel Avila Camacho qui est à la tête du Mexique, et son gouvernement marque un tournant dans la politique du Parti Révolutionnaire Institutionnel en recherchant un consensus national autour de la politique de « Bon Voisinage » menée depuis les États-Unis. Le Mexique est d'ailleurs un des rares États latino-américains, avec le Brésil, à avoir coopéré militairement contre les dictatures fascistes même si la majorité des gouvernements ont apporté leur collaboration. C'est dans cette optique qu'un « monument de la solidarité continentale » est prévu dans la capitale mexicaine : les figures de Bolivar, Washington, Martí et Hidalgo ont déjà été sélectionnées pour y figurer, et un comité spécial est constitué pour prôner l'inclusion de Morazán.[2253] La presse du Mexique participe à la diffusion des hommages rendus au héros centraméricain, d'autant plus que des comités de travailleurs mexicains mais aussi l'Académie Nationale des Sciences « Antonio Alzate » ont organisé des festivités.[2254] En signe de reconnaissance, la deuxième voie publique la plus importante de Tegucigalpa est baptisée du nom de Morelos.[2255] C'est l'occasion de mettre en avant les liens historiques entre le Mexique et l'Amérique Centrale et le soutien apporté par Morazán au voisin face à une menace d'invasion de l'Espagne ne manque pas d'être rappelé.

Dans la capitale mexicaine, l'avenue « Balbuena » est rebaptisée « Morazán ».[2256] R.-H. Valle prononce un discours à cette occasion dans lequel il reprend les métaphores traditionnelles tout en se servant d'un langage spirituel pour consolider le caractère prophétique du culte : « Morazán doit revenir, vainqueur pour toujours, plus beau que dans le

[2251] Voir l'article de Antonio Guerrero Aguilar de 2013 in http://www.sabinashidalgo.net/articulos/de-solares-y-resolanas/9022-el-monumento-a-morazan. Pour situer la ville de Monterrey et voir des photographies du monument, se reporter aux Annexes (pp. 527-528 et p. 532).

[2252] Une collaboration économique est demandée à S. Mendieta en ce sens. Voir : "Documentos relativos a las obras de construcción del monumento a Morazán y Museo Panamericano, desarrollado por el Patronato del Monumento a Morazán, de Monterrey, México, 1943" (IHNCA : SMC, 1088); et "Carta del Ing. M. de Leñn Arratia, Presidente Ejecutivo Permanente del Patronato del Monumento a Francisco Morazán, al Dr. Salvador Mendieta Cascante, Rector de la Universidad Central de Nicaragua, solicitándole colaboración económica para la realización de su proyecto, 1943" (IHNCA: SMC D37G4 1590).

[2253] *El Cronista*, Tegucigalpa, 9 mars 1942, "Justicia para el héroe Francisco Morazán". Il s'agit d'une note signée par Manuel Flores et tirée du journal mexicain *El Excelsior*. Un autre article à ce propos a été publié dans le journal *El Universal* au Mexique. Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 28 mars 1942.

[2254] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 septembre 1942; *Diario de Hoy*, San Salvador, 16 août 1942; et *La Nueva Prensa*, Managua, 27 septembre 1942.

[2255] Voir : *El Cronista*, Tegucigalpa, 18 août 1942, "Amistad firme y duradera entre Mexico y Centroamérica desde 1830" ; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 septembre 1942.

[2256] *Diario Nuevo*, San Salvador, 18 septembre 1942.

marbre et plus invincible que dans le bronze, et les hommes diront dans leur hommage qu'il y a plus d'un siècle, dans le silence des montagnes du Honduras, un jour est née la lumière ».[2257] Il insiste sur l'éducation populaire prônée par Morazán et célèbre le précurseur de la « démocratie réelle » à l'échelle du continent. Le discours de R.-H. Valle peut être interprété comme une mise en garde contre les régimes dictatoriaux en place en Amérique Centrale. D'ailleurs, le journal *Trabajo,* organe du parti communiste au Costa Rica, reproduit certains de ses articles.[2258] Toutefois, ses nombreux écrits portant sur le héros sont principalement publiés dans les journaux centraméricains liés aux pouvoirs, ce qui montre que sa narration n'est pas considérée comme subversive. Au Honduras notamment, T. Carías veut faire de R.-H. Valle un soutien de son gouvernement et inaugure une école portant son nom.[2259] Ce n'est que quelques années plus tard, en 1947, que cet intellectuel fonde un comité au Mexique luttant contre la dictature hondurienne.

La société « Morazán » veut participer au développement de la « conscience historique » et un cycle de conférences est organisé du 8 au 15 septembre à l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM) avec l'appui de la Société de Géographie et de Statistiques de cet État.[2260] En 1941, Luis Chávez Orozco, historien et diplomate mexicain, avait été invité par le comité de direction de l'Institut International de la Culture hondurienne à donner une conférence dans laquelle il avait voulu « payer la dette » des mexicains envers le héros. L. Chávez considère en effet que la Réforme mise en place dans son État est l'héritière de la politique menée par le centraméricain. Il participe ainsi à l'inclusion de Morazán dans le panthéon américain au nom de la démocratie. Sa narration s'inscrit dans une perspective historique renouvelée qui considère les grands hommes comme le reflet des aspirations du groupe social auquel ils appartiennent et accorde une importance particulière au mythe en tant qu'élément mobilisateur. De même que pour la conférence de R.-H. Valle, autant le journal communiste *Trabajo* que les moyens de communication proches du pouvoir en Amérique Centrale reproduisent le texte. Au Honduras, on envisage ce travail comme l'expression d'un « panaméricanisme sincère ».[2261] Le fait qu'un mexicain ait participé à la comparaison du

---

[2257] Ce texte intitulé "Morazán en la Historia" est reproduit au Honduras (*El Cronista*, Tegucigalpa, 29 août 1942) ; au Guatemala (*El Liberal progresista*, Guatemala, 17 août 1942) ; et au Salvador (*Diario de Hoy*, San Salvador, 3 octobre 1942).

[2258] *Trabajo*, San José, 15 septembre 1942, "Francisco Morazán, precursor de América", article de R.-H. Valle.

[2259] *El Cronista*, Tegucigalpa, 8 septembre 1942. La série d'articles de R.-H. Valle réfutant les arguments de A. Mencos Franco est publiée dans le journal hondurien *El Cronista*, Tegucigalpa (voir par exemple le numéro du 12 septembre 1942). Voir aussi : *Diario de Hoy*, San Salvador, 9 août 1942; et *El Liberal progresista*, Guatemala, 12 juillet 1942.

[2260] *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 septembre 1942. Voir aussi : SÁENZ, Vicente, *Elogio de Francisco Morazán*, *op. cit.,* 1942. Cet ouvrage est publié avec le soutien de la société « Morazán ».

[2261] L'article intitulé "Morazán, héroe continental" est notamment reproduit dans : *Boletín del distrito central…,*

héros avec le Christ consolide la perspective de rédemption universelle.[2262] Dans la correspondance entre la société et les universitaires honduriens, on fait référence à la « déification de Francisco Morazán sur l'autel de la patrie américaine », révélant que sa figure est utilisée comme un outil diplomatique y compris entre des associations organisées en parallèle des États.[2263]

Les articles de presse publiés au Mexique et reproduits en Amérique Centrale célèbrent à la fois le leader des « masses populaires avides de libération, des forces de la petite bourgeoisie et des éléments progressistes », et le représentant de la démocratie sur le modèle des États-Unis. Nous pouvons analyser cette conception comme une redéfinition du panaméricanisme en insistant d'une part sur le rôle du peuple et d'autre part sur l'importance des pays latino-américains à l'échelle du continent. Morazán est ainsi appelé le « Bolivar de nos voisins » et les puissances de l'Axe sont inscrites dans la continuité de la « Barbarie » de Carrera pour soutenir l'actualisation de la narration héroïque.[2264] Ces écrits justifient l'inscription du discours unioniste dans la mémoire officielle pour en diminuer la portée révolutionnaire. Certains veulent d'ailleurs profiter de la célébration organisée au Mexique pour reconstruire l'union de l'Amérique Centrale avec le soutien du gouvernement de cet État.[2265]

Aux États-Unis également, des festivités ont été organisées dans le cadre du centenaire en particulier à Washington où un repas en présence de l'ensemble du corps diplomatique latino-américain est prévu.[2266] L'hommage est justifié au nom de l'unité continentale même si c'est le héros national du Honduras qui est avant tout célébré.[2267] Le gouvernement étasunien prévoit de donner le nom de Morazán à des institutions nationales et des honduriens comme le poète Jacobo Cárcamo publient aux États-Unis des travaux destinés à la diffusion de la

---

op. cit. Voir aussi : *Trabajo*, San José, 5 septembre 1942 ; et *El Cronista*, Tegucigalpa, 19 septembre 1942. Cette conférence a été retransmise à la radio par la chaîne nationale du Honduras (*Diario Comercial*, San Pedro Sula, 14 septembre 1942). M.-A. Batres la mentionne lors du discours prononcé à San Salvador (*Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa, t. XXI, num. 4, octobre 1942).

[2262] *El Cronista*, Tegucigalpa, 12 septembre 1942, « Editoriales, en estos momentos: Morazán el redentor".

[2263] *El Cronista*, Tegucigalpa, 15 août 1942. Voir aussi : *El Cronista*, Tegucigalpa, 25 mars 1942, « Morazán, figura inmortal", article de F. Javier Rodrìguez.

[2264] Voir : *Diario de Hoy*, San Salvador, 14 septembre 1942, article de José Juan Ortega tiré du journal mexicain *El Nacional; Diario de Occidente*, Santa Ana, 20 octobre 1942, « Cñmo se ve desde México el movimiento de Francisco Morazán", article de Salvador Escobar Ballesteros; *Diario de Hoy*, San Salvador, 15 novembre 1942, article de Manuel Torre tiré du journal mexicain *El Nacional*; et *Diario de Hoy*, San Salvador, 12 novembre 1942, « Morazán y América", article de Mauricio Magdaleno tiré du journal mexicain *El Universo*. Ce dernier article est également publié dans : *El Cronista*, Tegucigalpa, 7 décembre 1942.

[2265] *El Gran Diario*, San Salvador, 30 septembre 1942.

[2266] *El Cronista*, Tegucigalpa, 31 mars 1942.

[2267] *El Cronista*, Tegucigalpa, 4 septembre 1942.

mémoire héroïque à l'échelle du continent.[2268] Un article intitulé « le rêve de Morazán » écrit par un étasunien soutient la comparaison avec Bolivar. La diversité des personnalités des dirigeants centraméricains et la consolidation des identités locales sont envisagées par l'auteur comme des obstacles à la reconstruction de l'union. Il se préoccupe avant tout de la relation entretenue par les États-Unis avec cette région dont il expose l'importance stratégique notamment sur les plans militaire et économique.[2269] Le centenaire a du moins été l'occasion de consacrer Morazán comme le représentant de l'Amérique Centrale aux yeux du monde.

Des résidents centraméricains dans d'autres pays du continent organisent également des hommages : une revue brésilienne affirme par exemple vouloir réaliser un numéro consacré à Morazán, et la rédaction sollicite l'envoi d'images, de textes et de données.[2270] Il y est ici aussi célébré comme « le Bolivar Centraméricain » et on en profite pour regretter l'absence de représentation diplomatique du Honduras au Brésil.[2271] À Cuba, un numéro spécial est édité par la revue *Boyaca* publiée à La Havane qui exalte à la fois le symbole unioniste, le représentant de la civilisation catholique, et l'étendard de la démocratie, superposant ainsi les différentes images du héros.[2272] Une liste des batailles menées par Morazán est incluse, ce qui confirme que l'aspect guerrier reste l'élément clé de l'héroïsation. Les cubains qui participent à cette édition commémorative insistent toutefois sur le représentant de la « race indigène ».[2273] Ce sont principalement des étrangers qui mettent l'accent sur le caractère ethnique du culte héroïque, ce qui confirme la difficulté des centraméricains à inscrire directement Morazán dans la redéfinition culturelle de la nation. On insiste ainsi sur le processus d'actualisation du sens à donner à la figure : « il est mort une fois pour naître cent fois / dans chaque angoisse centraméricaine ».[2274] Au Panama, qui est désormais officiellement envisagé comme une partie intégrante de l'Amérique Centrale, les informations concernant le centenaire sont également diffusées.[2275] Dans cet État, dès le début

[2268] *El Cronista*, Tegucigalpa, 10 mars 1942.
[2269] *Time*, New York, "Morazan's dream", vol. 40, p. 35, 21 septembre 1942. L'unionisme de S. Mendieta est inscrit dans la même perspective que celle de A. Somoza. J. Ubico est considéré comme un « honnête admirateur de la démocratie », M. Hernández comme un « étrange végétarien théosophiste » et T. Carías comme un despote qui emprisonne tous ses opposants politiques. Le régime démocratique du Costa Rica est célébré et le president Calderón Guardia qualifié de paysan, correspondant aux mythes identitaires de cet État. Trouver un consensus entre les populations aux ethnies diverses est considéré comme un problème à l'échelle de l'Amérique Centrale bien que les voies de communication construites soient envisagées comme des outils majeurs de l'intégration de la région.
[2270] *El Cronista*, Tegucigalpa, 11 août 1942. Il s'agit de la revue *Brasil ilustrado*.
[2271] *El Cronista*, Tegucigalpa, 21 août 1942, "Cartas recibidas por el profesor Izaguirre".
[2272] *Revista Boyaca*, La Havane, année II, num. 23, 15 septembre 1942, "Egenio de Francisco Morazán", article de Rosalio Irahetta.
[2273] *Idem*, "General Francisco Morazán", article de Guillermo Villaronda.
[2274] *Idem*, poème de Guillermo Villaronda "A Morazán".
[2275] *Diario Nuevo*, San Salvador, 24 septembre 1942, éditorial du journal panaméen *La Estrella*. Voir aussi :

du XX^{ème} siècle, le conquistador Vasco Nuñez de Balboa a été héroïsé pour développer une identité locale en lien avec le discours hispano-américaniste et face à l'intervention étasunienne.[2276] Nous pouvons considérer que si l'inclusion du Panama dans la région centraméricaine repose avant tout sur une dimension géostratégique pour créer une entité capable de peser dans les négociations politiques et économiques avec les États-Unis, les éléments culturels sont aussi utilisés pour former des liens identitaires.

Le centenaire de 1942 est l'occasion de réaffirmer les identités locales au Guatemala, au Costa Rica et au Nicaragua, que ce soit en prônant une écriture scientifique du passé ou en revendiquant ouvertement le mythe. De manière générale, Morazán est utilisé autant par les partisans d'une union centraméricaine de caractère populaire que par les sphères du pouvoir qui soutiennent l'idéologie panaméricaniste. Notre travail a montré qu'une ébauche de contre-mémoire anti-impérialiste et anti-dictatoriale est élaborée mais que les gouvernements cherchent à inscrire cette narration dans le discours officiel car tous célèbrent le symbole de la démocratie. L'importance géostratégique de l'Amérique Centrale, d'autant plus en temps de conflit mondialisé, facilite la reconnaissance du héros en dehors des frontières. La célébration du « Bolivar centraméricain » permet ainsi de valoriser l'identité régionale à l'échelle internationale, en particulier face aux États-Unis.

Conclusion du chapitre 2

Le centenaire de la mort de Morazán a été célébré officiellement au Honduras où on consacre le héros national par excellence, et au Salvador où les autorités tentent de lui attribuer à nouveau la place tutélaire du panthéon. Dans le reste de l'Amérique Centrale, si le symbole unioniste est accepté malgré la consolidation des identités locales, c'est sous l'influence de la perspective panaméricaniste. La seconde guerre mondiale et l'intervention étasunienne jouent en faveur de l'exaltation du représentant centraméricain de la démocratie : Morazán est un outil diplomatique. La narration est ouvertement actualisée et le héros popularisé pour que tous les milieux de la société puissent s'identifier à lui, y compris les femmes. La participation à la fois de l'Église et de la franc-maçonnerie au culte héroïque soutient la recherche d'un consensus autour d'un Morazán désormais catholique, et le langage spirituel généralisé tend à promouvoir une morale de caractère religieux au-delà du champ

Nuestro Diario, Guatemala, 4 septembre 1942, "Panamá es Centroamérica".

[2276] Par la suite, le cacique Urrucá a été exalté pour s'opposer à la prétention d'homogénéisation ethnique du nationalisme. Voir : CHIRU BARRIOS, Félix, « Liturgia al héroe nacional: el monumento a Vasco Nuñez de Balboa en Panamá », in *Cuadernos Intercambio*, Université du Costa Rica, année 9, num. 10, 2012, pp. 71-99.

politique. Toutefois, nous avons mis en évidence la force du modèle du soldat-citoyen : la communauté éducative est systématiquement impliquée dans le rituel aux côtés des militaires et on met l'accent sur le sport pour en dissimuler l'aspect guerrier. Le culte de Morazán s'étend aussi géographiquement et les deuxièmes plus grandes villes du Honduras (San Pedro Sula), du Salvador (Santa Ana) et du Guatemala (Quetzaltenango), participent activement à la commémoration pour renforcer les traditions locales. Le héros est ainsi utilisé pour manifester l'unité au sein de chaque pays dans une tentative de réaffirmer les souverainetés territoriales. C'est que les dictatures font face à une opposition croissante qui tente d'élaborer une mémoire alternative dans laquelle Morazán devient un révolutionnaire luttant pour les intérêts véritables du peuple.

Conclusion de la troisième partie

Avec le changement de siècle, l'héroïsation de Morazán est radicalement transformée : de l'étendard du libéralisme, on passe au symbole unioniste pacifique, puis au représentant centraméricain de la démocratie perçue comme une valeur universelle. Cette actualisation du culte est due à la participation de nouvelles classes sociales dans les constructions nationales, mais aussi à l'influence des États-Unis dans la région. La perspective historique est modifiée afin d'accorder au peuple le rôle d'acteur tout en soulignant la nécessité de leaders qui montrent le chemin, et l'optique téléologique est renouvelée avec un langage spirituel pour promouvoir une définition plus intégratrice de la nation. Nous considérons ainsi que la popularisation du héros est le résultat d'une négociation entre les associations civiles et les sphères du pouvoir. Suite à l'échec de la reconstruction de l'union politique centraméricaine en 1921, l'unionisme est relégué au plan de la nostalgie et ce sont des panthéons incarnant les États-nations qui sont fortifiés. Morazán ne conserve sa place tutélaire qu'au Honduras, où il est né, mais sa figure continue malgré tout de représenter les liens culturels entre les pays de l'isthme. Alors qu'on recourt à l'éducation comme un moyen pour unifier la région et qu'un rôle de premier plan est accordé à la communauté scolaire dans les rituels civiques, on assiste à une militarisation de la société et à l'ascension de l'armée au pouvoir. Le modèle du soldat-citoyen est ravivé en profitant du contexte de la seconde guerre mondiale pour effectuer un transfert de sacralité sur les dictatures militaires qui se placent du côté démocratique face à la « Barbarie » des puissances de l'Axe. La célébration du centenaire de la mort de Morazán en 1942 est l'occasion de renforcer la religion patriotique au Honduras et dans une moindre mesure au Salvador, et la commémoration sert à mettre en scène l'intégration des États-

nations. La dimension continentale, voire mondiale, attribuée au héros ranime les débats à l'échelle de l'Amérique Centrale et exacerbe les divergences idéologiques entre les acteurs du culte, notamment entre les groupes unionistes anti-impérialistes et les partisans du panaméricanisme au Guatemala et au Nicaragua. Au Costa Rica, c'est une écriture « objective » du passé qui est prônée pour soutenir le discours de l'exceptionnalité de l'État face à ses voisins. Malgré la multiplication des usages politiques du héros, un consensus est établi autour du symbole de la démocratie pour valoriser le rôle de la région dans le monde. L'opposition aux dictatures est toutefois en train de se consolider, notamment parmi les travailleurs, les universitaires mais aussi certains militaires, et elle s'appuie sur une contre-mémoire appelant à prendre les armes pour mettre fin à l'injustice. Un usage révolutionnaire du mythe guerrier est alors développé qui semble bien annoncer une rupture dans le processus d'héroïsation de Morazán.

Conclusion

Alta es la noche y Morazán vigila.[2277]

C'est un Morazán kaléidoscopique que nous avons reconstitué. Son image se décline dans le temps et dans l'espace mais aussi selon l'idéologie ou encore le milieu social des acteurs politiques. Ces facteurs se croisent et s'imbriquent pour donner naissance à un héros aux multiples facettes. De cet entrelacs particulièrement complexe, nous pouvons dégager trois axes fondamentaux qui sous-tendent le processus d'héroïsation et qui font écho à nos hypothèses de départ : Morazán comme représentant centraméricain d'un panthéon universel ; Morazán incarnant différentes communautés d'appartenances ; et Morazán en tant que demi-dieu patriote. Nous verrons enfin quelles peuvent être les perspectives à développer pour enrichir cette recherche.

Morazán, représentant centraméricain d'un panthéon universel

Morazán a été héroïsé autour de l'idéal unioniste en étant identifié à des valeurs considérées comme universelles et partagées par une large culture politique. Mais la bataille mémorielle fut longue et complexe. De son vivant, sa figure a été inscrite dans un combat transcendant entre « Civilisation » et « Barbarie » face à son principal adversaire d'envergure centraméricaine, le guatémaltèque R. Carrera. L'analyse réalisée dans la première partie a montré comment les actions des deux camps ont été justifiées face à la postérité, donnant lieu à un conflit de mémoires immédiat. Nous avons établi que Morazán, en agissant au nom de la volonté populaire et en renforçant son charisme par des victoires militaires, a créé autour de sa personne un équilibre entre dimensions civique et guerrière qui a été essentiel pour l'invention du héros. Il a ainsi été manifeste que le phénomène du caudillisme, même s'il a entravé la consolidation des institutions des États, a participé à la création d'imaginaires collectifs d'autant plus solides qu'ils ont été élaborés selon une conception manichéenne. La figure du caudillo est l'intermédiaire par lequel les individus se sont identifiés à la communauté centraméricaine.

La mort de Morazán a d'abord été envisagée comme la chute du tyran mais c'est précisément l'image de anti-héros qui a poussé ceux qui avaient lutté à ses côtés à élaborer une « contre-mémoire » transformant l'adulation du chef en héroïsation. Carrera était encore considéré comme l'ennemi à combattre, ce qui a renforcé la continuité entre les *Coquimbos* et Morazán et permis de légitimer leur tentative de récupérer le pouvoir dans la région. Les

[2277] Titre du poème de Pablo Neruda publié en 1950 dans *Canto General* et reproduit dans : ZÚÑIGA RODEZNO, Leda Leonor, *Antología poética morazánica*, Tegucigalpa, Alin Editorial, 1992, p. 21.

rapatriements des corps de Napoléon et de Bolivar au début des années 1840 ont offert un modèle de culte héroïque que les gouvernements libéraux temporairement en place ont utilisé pour réaliser le transfert des restes de Morazán en 1849 du Costa Rica au Salvador. L'inhumation de son corps en grande pompe à San Salvador en 1858 a confirmé l'intention officielle de célébrer un héros guerrier constructeur de nation et semeur de civilisation. La participation des municipalités de Sonsonate et de Santa Ana où a transité le corps souligne l'acceptation du héros à travers le territoire salvadorien. L'identification de la figure au Salvador s'inscrit dans la lutte des élites locales contre la domination du Guatemala mais elle permet aussi de définir l'État comme le bastion de l'idéal unioniste fédéral et libéral. Nous avons ainsi pu soutenir que des traits identitaires avaient été créés dès cette époque.

Les *Coquimbos* ont ensuite été eux-mêmes héroïsés, notamment le salvadorien G. Barrios, le hondurien T. Cabañas et le nicaraguayen M. Jerez, pour soutenir la continuité du culte car les acteurs de la fin du XIX^{ème} siècle n'ont pas personnellement connu Morazán. Le passage de mémoires personnelles à une mémoire historique a été assuré mais il a provoqué en même temps l'extraction du personnage de son contexte. La disparition de Carrera et des derniers *Coquimbos* a donné la possibilité aux gouvernements libéraux désormais en place à l'échelle de l'Amérique Centrale de s'approprier la narration héroïque. Morazán est alors identifié à l'idéologie du progrès qui envisage la reconstruction de l'union comme une nécessité historique pour valoriser la place de la région dans le monde. Dans notre deuxième partie, nous avons mis en évidence qu'au Salvador et au Guatemala, on insiste sur le symbole unioniste et libéral pour définir le projet de nation des oligarchies locales qui sont relativement consolidées, alors qu'au Honduras on met l'accent sur les principes républicains pour combler le manque d'une alliance entre élites au-delà du conflit partisan. Le modèle du soldat de l'idée est alors exalté moins pour appeler à prendre les armes que pour tenter d'attacher la loyauté des armées aux États avec la professionnalisation des militaires.

Le Salvador est le premier État à avoir construit un monument pour un héros centraméricain en 1882 en aménageant un espace urbain qui permette l'organisation de rituels civiques, ce qui a fortifié son statut de leader de la nation en Amérique Centrale. Les autres gouvernements ont suivi son exemple pour mettre en scène la modernisation des États en particulier au Honduras. Au Costa Rica et au Guatemala, l'opposition aux tentatives d'officialiser la mémoire héroïque a provoqué la consolidation d'autres mythes fondateurs : la guerre contre les flibustiers pour le premier et la révolution libérale de 1871 pour le second. L'universalisation des valeurs incarnées par Morazán ne suffit pas à en faire un héros unanimement accepté et les polémiques générées autour de sa célébration expriment des

divergences au sein même du parti libéral. En choisissant d'étudier la célébration de Christophe Colomb en 1892, nous avons confirmé que l'idéologie du progrès était partagée par une large culture politique en étant inscrite dans le discours hispano-américaniste qui revalorise les liens avec l'Espagne, la « Mère-Patrie ». Il a ainsi été évident que le consensus était alors plus facile à obtenir avec des figures étrangères reconnues internationalement.

Nous considérons que c'est la reconnaissance du représentant centraméricain à l'extérieur qui a favorisé l'acceptation du symbole à l'intérieur des frontières de l'Amérique Centrale. Le fait que les États-Unis aient envisagé l'isthme comme une seule entité d'intérêt géostratégique (tout en s'opposant à la reconstruction de l'union politique) et que pour la représenter ce soit Morazán qui ait été choisi, a poussé les réticents à adopter la figure comme un outil diplomatique. Le regard extérieur est particulièrement important dans la constitution des imaginaires nationaux, surtout pour des États qui considèrent leur petite taille comme une de leurs plus grandes faiblesses. Afin de faciliter cet usage, une distinction est effectuée entre le statut de héros et les actes héroïques. L'historien costaricien R. Fernández Guardia peut ainsi admirer la sérénité de Morazán face à la mort tout en justifiant son exécution. Dans la troisième partie de ce travail, nous avons donc montré comment l'inscription de Morazán dans le panthéon universel a été consolidée en étant officiellement reconnue par les États-Unis, eux-mêmes considérés comme un modèle démocratique à l'échelle internationale. La politique étasunienne, en passant de la doctrine du « gros bâton » à celle du « bon voisinage », a permis aux gouvernements centraméricains de signer des accords avec le voisin du nord tout en affirmant rechercher une « âme particulière ».

Dès le début du XX^{ème} siècle, Morazán représente ainsi la « Démocratie », notion mobilisatrice pour toutes les tendances politiques, que ce soit pour s'opposer à l'intervention étasunienne dans la région ou au contraire pour la défendre. L'entrée en guerre des États-Unis contre les puissances de l'Axe à la fin de l'année 1941 pousse les dictateurs alors à la tête des États centraméricains à faire de même. La seconde guerre mondiale a été l'occasion de rallier momentanément les différents acteurs du culte face à un ennemi universalisé comme étant le « Mal » qui est à détruire. Ce contexte international a légitimé la réactivation du mythe guerrier dans le cadre du centenaire de la mort du héros en 1942. Nous avons démontré que les narrations héroïques pouvant représenter une mémoire alternative ont alors été intégrées au discours officiel ; c'est le cas des écrits de R.-H. Valle que T. Carìas s'est appropriés au Honduras. Afin de maintenir l'apparence démocratique, les rituels organisés par les dictatures ont recours au sport : l'exaltation de la force physique passe par le modèle de l'athlète pour dissimuler celui du militaire. En étudiant les hommages rendus à Morazán lors de cette

commémoration dans différents pays du continent américain, notamment au Mexique, nous avons pu établir qu'une dimension véritablement internationale est donnée au culte du « Bolivar centraméricain ».

Au fil de cette recherche, nous avons montré à quel point les facteurs extérieurs ont eu une incidence sur la construction du héros. Si Morazán a été accepté comme le représentant centraméricain d'un panthéon universel et que les valeurs qui lui ont été associées ont pu être actualisées, c'est parce que son image a été utilisée comme un outil pour faire valoir le rôle de l'Amérique Centrale à l'échelle mondiale. Il ne faut donc pas négliger une des fonctions essentielles des figures héroïques qui vise à rehausser l'orgueil national face au regard de l'autre.

Morazán, un héros pour des communautés d'appartenance

La distinction sciemment opérée entre le personnage historique et le symbole alimente la dimension mobilisatrice du culte, mais nous avons dégagé un décalage plus ou moins prononcé entre la narration héroïque et l'action politique. Il est révélateur que les premiers pas de l'héroïsation officielle de Morazán aient eu lieu sans être soutenus par une historiographie. Les ouvrages au caractère historique qui circulent alors dénigrent son image et seuls les écrits du personnage historique lui-même ont élaboré une argumentation historique justifiant ses actions. L'écart entre le discours unioniste et la concrétisation des États-nations séparés (étant donné les déclarations de souveraineté des Républiques), était pour l'heure trop difficile à combler.

Ce n'est qu'avec l'arrivée au pouvoir de gouvernements de tendance libérale à la fin du XIX^{ème} siècle que l'historiographie officielle est renouvelée en consacrant le héros. La plupart des auteurs occupe une fonction administrative et leurs ouvrages ont avant tout l'objectif de justifier les politiques gouvernementales : on veut comprendre les raisons de l'échec de la Fédération pour mieux réélaborer un projet unioniste et les causes de l'enracinement du caudillisme sont interrogées pour assurer l'instauration d'un régime constitutionnel. Afin de démontrer le renouvellement du libéralisme et favoriser le consensus national, la politique « radicale » de Morazán est critiquée, la constitution fédérale de 1824 jugée inadéquate et les historiens prennent le parti des conservateurs du début du siècle pour revendiquer une union centralisée autour du Guatemala. Le hondurien R. Rosa critique même la narration héroïque développée par le guatémaltèque L. Montúfar, jugée trop partisane. La référence au travail de ce dernier est pourtant largement employée et elle perdure, mais le nom de l'auteur tend à être

passé sous silence pour ne pas entretenir les divisions. Toutefois, au moment de prendre position face à la campagne unioniste du guatémaltèque J.-R. Barrios en 1885, le héros est mobilisé autant pour la défendre que pour s'y opposer. Notre travail a montré comment l'institutionnalisation du culte héroïque au Salvador et au Honduras a permis aux acteurs d'utiliser la figure de Morazán de différentes manières selon leurs prétentions au pouvoir. Ainsi, débat historique et débat politique se recoupent mais ne correspondent pas toujours.

En même temps que l'on prône le symbole unioniste, le héros est approprié dans chaque État. Le Salvador est ainsi consacré comme le « peuple de prédilection de Morazán » et le Honduras comme le « berceau du héros ». Dans les deux cas, Morazán est placé à la tête du panthéon et autour de lui gravitent d'autres figures hiérarchisées selon leur degré d'implication dans les traditions nationales, et non selon un ordre chronologique, les acteurs du processus indépendantiste n'apparaissant qu'au second plan. Nous avons aussi mis en évidence que l'équilibre entre les dimensions guerrière et civique a un impact sur l'organisation des panthéons : au Salvador c'est la figure de G. Barrios qui est placée à ses côtés, et comme il peut lui aussi incarner la lutte armée, on célèbre surtout un Morazán homme d'État et le monument érigé le représente la constitution à la main. Au Honduras au contraire, c'est le « sage » José Cecilio del Valle qui est situé juste derrière Morazán et c'est donc une statue équestre du héros national qui est inaugurée. Pour faire l'unanimité, des personnages qui ont été opposés au caudillo de leur vivant sont mis côte à côte ; c'est le cas du salvadorien M.-J. Arce et du hondurien J.-T. Reyes. Notre analyse des célébrations organisées autour de Morazán a montré qu'elles renforcent de fait les États-nations : elles sont l'occasion d'affirmer la centralisation du pouvoir autour des capitales et de mettre en scène l'ordre social instauré en faisant participer les écoliers aux côtés des militaires. Le héros a donc la capacité d'incarner l'ambiguïté identitaire et c'est précisément pour cette raison qu'il a été érigé en héros national au Salvador. Parce qu'il est né à Tegucigalpa, il a été choisi pour représenter le Honduras mais la dimension régionale de sa figure légitime le culte car elle donne de la grandeur à l'identité nationale.

L'opposition à la célébration de Morazán est justifiée en passant par l'histoire locale : le caudillo est qualifié de tyran et d'envahisseur au Costa Rica, et d'ennemi de l'ancienne capitale fédérale au Guatemala. Pour autant, les héros nationaux célébrés dans ces deux États incarnent également une dimension centraméricaine : le costaricien J. Santamarìa parce qu'il a lutté dans la guerre contre W. Walker qui a affecté toute la région et le guatémaltèque J.-R. Barrios parce qu'il a mené une campagne unioniste. Nous avons interprété cette polémique comme une mise en relief de la hiérarchie établie entre les échelles identitaires : les partisans

de Morazán placent le cadre de référence unioniste au premier plan et veulent donc nationaliser son culte alors que ses adversaires assument de défendre d'abord un sentiment d'appartenance locale et recherchent ainsi des figures nées sur le sol de leur État. Si les deux mémoires collectives qui s'affrontent traduisent deux projets de nation différents, tous les acteurs participent de fait à la construction des États séparés. La compilation sous forme d'ouvrages des articles de presse publiés par les deux camps démontre un intérêt historiographique au-delà du conflit politique. Laisser le soin aux générations postérieures de décider si le héros est à placer du côté du mythe ou de l'Histoire, c'est aussi permettre à l'idéal unioniste de perdurer, même s'il est inscrit dans une dimension de plus en plus lointaine.

Les usages du héros se multiplient en même temps que le sens de l'unionisme se diversifie. Suite à l'échec de la reconstruction de la nation centraméricaine par la voie diplomatique en 1921, l'idéal unioniste est officiellement considéré comme une utopie. C'est pourtant à cette période que notre travail a établi le développement d'une revendication nicaraguayenne de Morazán, notamment par l'unioniste S. Mendieta : son objectif est de renforcer la portée régionale du panthéon national pour renouer les liens de cet État avec les voisins et ainsi faire face à l'influence étasunienne. Morazán ne conserve sa place tutélaire qu'au Honduras mais sa figure continue malgré tout de représenter les liens culturels entre les pays de l'isthme. Les nationalismes officiels correspondent à la doctrine du panaméricanisme qui concilie la petite patrie et l'identité continentale sous l'égide des États-Unis. Le centenaire de 1942 est ainsi l'occasion pour le gouvernement hondurien, et dans une moindre mesure pour le salvadorien, de montrer l'intégration de l'État-nation autant sur le plan social que géographique en recourant à de nouveaux modes de diffusion comme la radio et en mettant en scène les itinéraires morazaniques à l'échelle du territoire. Nous avons mis en évidence le rôle joué dans la commémoration par les deuxièmes plus grandes villes du Honduras (San Pedro Sula), du Salvador (Santa Ana) et du Guatemala (Quetzaltenango) à la fois pour renforcer les traditions locales et pour affirmer leur importance dans les nations en construction.

Peut-on alors dire de Morazán qu'il a été un héros régional ? À ce stade, nous pouvons répondre de manière affirmative. Les acteurs du culte ont entretenu des relations avec ceux des autres États et nombre d'entre eux ont résidé ou du moins voyagé dans plusieurs pays centraméricains. Les liens ont été personnels et ont souvent été consolidés par des alliances matrimoniales notamment entre les membres du réseau des *Coquimbos*. Les unionistes du début du XX^{ème} siècle ont aussi constitué une organisation régionale, et même au-delà puisque des échanges ont été établis avec des personnalités du continent américain, en particulier

mexicaines. Notre recherche a dégagé l'efficacité de la diffusion des références : autant les arguments qui ont construit le héros que ceux qui s'y sont opposés ont circulé à l'échelle de l'Amérique Centrale ; ce sont bien des narrations régionales qui ont été élaborées malgré l'accent mis sur l'histoire locale. Nous avons aussi montré la construction d'un panthéon centraméricain avec Morazán en tête, suivi des représentants de chaque État. L'association de figures incarnant des dimensions unionistes différentes a pour objectif de rassembler les acteurs mais elle entretient en même temps les divergences : on ne cherche pas à résoudre les conflits politiques mais à les dissimuler, et inévitablement ils ont ressurgi. Le statut tutélaire de Morazán a été mis en cause par certains unionistes qui ont refusé de célébrer un héros partisan et militaire alors que c'était une union populaire et pacifique qui était prônée. Ils ont tenté de séparer les deux archétypes du soldat et du citoyen en valorisant la figure de l'éducateur. D'autres unionistes ont préféré actualiser la narration en exaltant le caractère pédagogique du héros dans des textes scolaires pour participer à l'unification de l'enseignement en Amérique Centrale.

Nous pouvons conclure de l'analyse développée au long des trois parties que les revendications particulières de la figure de Morazán dans chaque État ont été cultivées pour faciliter l'identification des citoyens à la communauté régionale : les deux échelles de référence étaient complémentaires et non exclusives et c'est leur hiérarchisation qui a évolué. La mémoire héroïque a nourri un imaginaire centraméricain malgré l'affirmation de cinq nations différentes en dépassant les barrières du temps et de l'espace.

Morazán, un demi-dieu patriote

Morazán est non seulement un héros, mais il est aussi un héros-martyr : sa mort envisagée comme un sacrifice au nom de la patrie se convertit en dette que les citoyens ont à payer en suivant son exemple. Si la référence au Christ de même que la rhétorique de l'immortalité, de la rédemption et de la réincarnation sont courantes dans les narrations héroïques, l'exécution de Morazán donne une puissance particulière à ces codes littéraires. Tous les acteurs du culte, qu'ils aient été catholiques, francs-maçons, spiritualistes ou athées, ont étayé la dimension religieuse. Notre analyse a montré que l'emploi récurrent de métaphores comme celles de la lumière et de la semence fertile, tirées de la Bible, a assuré une meilleure circulation de la figure héroïque parmi l'ensemble de la population qui partageait une culture judéo-chrétienne. Ceux qui ont refusé d'héroïser Morazán ont bien compris le pouvoir évocateur des ressources poétiques et ils se sont donc attachés à mettre en avant leur répétition à outrance pour en vider

le contenu. La mise en cause de l'authenticité des statues de San Salvador et de Tegucigalpa a été un argument utilisé pour affirmer qu'il s'agissait d'un héros littéraire et non historique. Si le mythe est dénoncé au XIX^{ème} siècle pour détruire l'héroïsation de Morazán, il est ouvertement revendiqué par certains au siècle suivant pour pouvoir actualiser plus librement le sens à donner au culte : le salvadorien N. Viera Altamirano célèbre ainsi le héros non parce que c'est une vérité historique mais parce que c'est la plus belle façon d'envisager le passé (pour construire le futur).

Dans la première partie, nous avons considéré que l'intégration de rituels religieux dans le culte héroïque était un moyen de favoriser la participation de la population étant donné qu'elle était un acteur traditionnel des cérémonies catholiques. Le pouvoir civil voulait s'approprier l'autorité morale jusqu'alors monopolisée par l'Église. C'est parce que la nation est considérée comme immortelle que la célébration de Morazán peut légitimer le gouvernement mais le transfert de sacralité ne fonctionne que dans des circonstances particulières. Dans la deuxième partie, nous avons établi qu'aucun rôle de premier plan n'est accordé à l'Église dans le culte héroïque, les dirigeants souhaitant affirmer que le civisme du peuple n'a plus besoin de passer par la religion. Mais le recours à la figure de Morazán pour justifier les politiques de sécularisation de la société a posé problème. L'enthousiasme que nous avons mis en relief autour de la célébration de Colomb en 1892 confirme que le caractère religieux était un élément clé pour que diverses couches sociales participent ensemble au rituel civique. C'est surtout dans la troisième partie que nous avons dégagé des initiatives populaires, prises notamment par les ouvriers, les artisans et les maîtres d'école, pour rendre hommage à Morazán. Cette implication se fait dans le cadre de commémorations officielles au moment où les pouvoirs civil et ecclésiastique renouent des relations et que des cérémonies religieuses sont réincorporées dans le rituel.

Faire de la nation une religion est-ce une stratégie pour populariser le sentiment d'appartenance à la communauté ? Morazán, comme la plupart des figures héroïques, provient de la sphère des élites mais il devait représenter le « peuple » comme une unité harmonieuse pour faire prévaloir le sentiment national au-dessus de toute éventuelle conscience de classe. À la fin de notre période d'étude, nous avons établi à la fois une massification du culte et une valorisation de la tradition orale qui exprime la religiosité développée autour du « Saint » Morazán. On donne alors la parole à ses descendants résidant dans le département de Chinandega, au Nicaragua, qui affirment que le caudillo était catholique. Ces éléments sont réélaborés pour être inscrits dans la mémoire officielle et c'est finalement un héros « bon chrétien » qui est exalté. Ce renouvellement de la narration est d'autant plus intéressant que

Morazán a d‘abord été dénoncé comme hérétique du fait de sa politique anticléricale face à Carrera qui voulait sauvegarder les prérogatives de l‘Église. Nous considérons ainsi que la mise en avant de la foi religieuse du héros est le résultat d‘une négociation entre différents milieux de la société pour définir une nation plus intégratrice.

L‘opposition à la célébration nationale de Morazán s‘exprime toutefois au nom de la volonté populaire : la mort du caudillo est justifiée par le droit à l‘insurrection du peuple contre un gouvernement tyrannique et autant le costaricien J. Volio que le guatémaltèque A. Mencos Franco ont pris la plume en tant que porte-paroles de l‘opinion publique. Diviniser le héros est contraire au dogme catholique : personne n‘est censé être l‘égal de Dieu. Pourtant, les églises nationales, surtout la hondurienne, ont accepté de participer au culte civique afin de démontrer leur patriotisme. Les autorités ecclésiastiques pouvaient ainsi raviver leur autorité morale et les dirigeants politiques effectuer un rapprochement entre les religions civique et catholique. Alors même que le clergé participe officiellement au centenaire de 1942, la franc-maçonnerie est également impliquée sans que cela ne provoque de polémiques. Notre étude a montré que les francs-maçons ont été parmi les premiers acteurs du culte à titre personnel, mais qu‘à l‘heure où les gouvernements sont préoccupés de spiritualité, toutes les institutions défendant une morale au caractère religieux sont mises à contribution. Le testament de Morazán a été un outil fondamental en ce sens car il est à la fois considéré comme la Bible que la jeunesse centraméricaine doit vénérer et comme la confession sacramentelle du caudillo.

Les intellectuels ont joué un rôle clé dans l‘institutionnalisation des traditions inventées car leur influence perdure au-delà des changements d‘administrations. Puisque l‘Histoire est l‘instrument essentiel pour construire la nation, les élites culturelles bénéficient d‘une certaine autonomie face au pouvoir. Si l‘historiographie soutient d‘abord les politiques gouvernementales, ce sont ensuite les actions collectives qui provoquent une actualisation du discours. Nous avons démontré qu‘en s‘impliquant dans la construction de la nation, les couches populaires ont poussé les intellectuels à réécrire l‘Histoire et à réinventer le héros. L‘écriture du passé est ainsi renouvelée en valorisant le rôle du peuple en tant qu‘acteur historique toutefois sans remettre en question la nécessité de leaders qui montrent le chemin. Divers obélisques sont érigés comme un reflet de la démocratisation de la société : leur forme abstraite tend à insister sur la dimension collective. Ce renouvellement du discours est accompagné d‘une mise en avant d‘éléments culturels selon une définition plus anthropologique de la nation sur le modèle du Mexique révolutionnaire. Les caciques indigènes comme Tecún Umán au Guatemala, Atlacatl au Salvador et Lempira au Honduras

sont alors glorifiés. Mais rares sont les acteurs politiques qui font directement le lien avec Morazán car ce héros représente avant tout les racines occidentales de la « race ». D'après notre étude, l'idéal du métis ibéro-américain prôné notamment par S. Mendieta n'est pas officiellement récupéré et la dimension ethnique du culte de Morazán est surtout cultivée à l'extérieur des frontières de l'Amérique Centrale.

Le statut de médiateur des élites culturelles a conduit certains unionistes tels que S. Turcios à collaborer avec les dictatures militaires des années 1940 pour participer à l'élaboration du « morazanisme » comme une doctrine citoyenne. Les intellectuels proches du pouvoir, en particulier M. Carías Reyes au Honduras, insistent eux-mêmes sur le héros populaire en mettant l'accent sur sa vie familiale. Le sacrifice est alors inscrit dans le champ du quotidien selon des valeurs chrétiennes de manière à ériger le dictateur en chef spirituel de la nation. C'est à cette époque que nous avons mis en relief l'héroïsation de l'épouse de Morazán, María Josefa Lastiri, pour assimiler les femmes à la nation tout en leur refusant la citoyenneté qu'elles revendiquent. Au Honduras et au Salvador, Morazán est officiellement consacré comme le demi-dieu du patriotisme : il est à moitié humain pour que l'ensemble de la population puisse s'identifier à sa figure, et à moitié dieu pour que cette sacralité puisse rejaillir sur le pouvoir autoritaire qui lui rend hommage. La divinisation du héros fait ainsi passer un message idéologique sous couvert de foi religieuse, toute critique étant alors considérée comme blasphématoire. Le métier d'historien se professionnalise et l'armée utilise l'étiquette scientifique pour légitimer la « militarisation » de la mémoire : la figure de Morazán est appropriée par les soldats y compris au Guatemala pour affirmer leur statut de garant des intérêts populaires. Notre analyse a ainsi montré qu'en faisant de la nation une religion, la rhétorique de la « guerre sainte » est aussi alimentée. Face à cet arsenal, certains intellectuels comme le costaricien V. Sáenz, résidant au Mexique, tentent toutefois d'élaborer une contre-mémoire unioniste, antidictatoriale et anti-impérialiste.

Paradoxalement, la popularisation du culte n'entrave-t-elle pas sa sacralisation ? Au cours du temps, la place où a été érigée la statue du héros à San Salvador a perdu de sa monumentalité et elle a été réappropriée par la population, illustrant le fait que le héros avait été détrôné de son piédestal du panthéon national. Nous avons pourtant établi que c'est l'existence de marques territoriales qui a permis de réactiver le culte dans cet État à l'occasion du centenaire de 1942. L'usage commercial de son image confirme que la mémoire héroïque n'avait pas disparu mais que sa portée politique avait été amoindrie : en faire un instrument économique, c'est tenter de contrer le potentiel subversif du héros. Notre travail a mis en relief la recherche d'un équilibre entre sacraliser un personnage hors du commun et organiser

un culte populaire, et cela passe entre autres par l'image, outil de la culture de masse. Depuis le XIX^{ème} siècle, des portraits du héros ont été disposés sur des autels de la patrie ou transportés lors de défilés sur le modèle des icônes saints. La multiplication de l'iconographie au siècle suivant permet une meilleure appropriation du symbole par divers milieux sociaux, même si cela suppose une diversification de sa représentation visuelle. Les marques territoriales sont aussi multipliées tout en étant hiérarchisées et c'est la tombe de Morazán à San Salvador qui est consacrée comme un lieu de pèlerinage à l'échelle de la région. Ce n'est plus le deuil qui est pleuré et les vétérans de l'armée fédérale ne sont plus là pour rendre l'Histoire « vivante », ce sont donc des reliques qui sont recherchées pour insister sur le caractère émotif du culte. Les dates à commémorer pour célébrer le héros prolifèrent : elles sont l'occasion idéale pour annoncer des décisions politiques afin de bénéficier d'un transfert de sacralité direct mais elles rythment également le calendrier national, et donc la vie des citoyens, en tout cas des fonctionnaires. La toponymie a aussi été un vecteur privilégié car c'est un moyen de rendre un hommage pérenne au héros à moindres frais, tout en faisant entrer la mémoire officielle dans le champ du quotidien.

Au-delà des rapports entre l'État et l'Église, l'attention accordée aux interactions entre les domaines politique et religieux au cours de notre réflexion permet d'affirmer que l'élaboration de la religion civique autour de Morazán est le fruit d'une négociation entre les différents milieux sociaux qui prennent part à la construction de la nation. La popularisation du culte, et donc l'appropriation du sentiment national, a supposé de faire du héros un bon chrétien. La légitimation de la force armée au nom d'une cause sacrée représentée par un héros populaire est également appropriée par les révolutionnaires.

Perspectives

Peu de temps après le centenaire de la mort de Morazán, les mouvements sociaux s'opposant aux dictatures se renforcent au point de faire tomber celles installées au Salvador et au Guatemala en 1944 et au Honduras en 1949. Les événements prennent une ampleur régionale bien que la dynastie des Somoza arrive à se maintenir au Nicaragua. À partir des années 1960, ce sont des organisations politico-militaires qui sont formées pour faire face à l'instauration de nouveaux régimes autoritaires en Amérique Centrale. Au Honduras, un mouvement révolutionnaire créé en 1964 prend le nom de Morazán, un Front Morazaniste pour la Libération du Honduras (FMLH) est constitué en 1979 et un Front Patriotique

Morazaniste (FPM) est fondé en 1987.[2278] Pour donner suite à notre travail, il serait donc particulièrement intéressant d'étudier ce nouvel usage politique du héros en prenant en compte les analyses réalisées concernant d'autres organisations centraméricaines qui ont récupéré l'héritage de figures héroïques notamment le Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN) au Nicaragua. Ce qui est particulier dans le cas de Morazán, c'est qu'il s'agit d'un héros déjà officialisé, il faudrait donc voir dans quelle mesure le modèle du soldat-citoyen a été revisité pour transformer un culte pour le peuple en un culte du peuple.

Ces organisations comptent sur des idéologues comme le hondurien F. Díaz Chávez qui publie plusieurs ouvrages établissant l'interprétation marxiste de la figure de Morazán.[2279] Nombre de poètes ont aussi célébré le héros pour légitimer la lutte armée comme le salvadorien Roque Dalton et les honduriens Roberto Sosa et Rigoberto Paredes. L'histoire monumentale y est critiquée et Morazán est appelé à descendre de son piédestal pour entrer véritablement dans le quotidien du peuple. Les mêmes métaphores sont employées pour revendiquer un héros non plus de marbre mais de chair et de sang : « Tu es sous la boue / une épée perpétuelle (…) Tu es parmi nous, / dans la même nuit / en train de partager la lumière tous les jours ».[2280] Poursuivre l'étude du processus d'héroïsation permettrait d'enrichir la réflexion concernant l'équilibre établi entre sacralisation et popularisation du culte. Plus récemment, même la gauche costaricienne se serait approprié la figure en tant que combattant unioniste, anti-impérialiste et défenseur de la démocratie pour l'inscrire dans le projet bolivarien de Hugo Chávez.[2281]

Dans le même temps, Morazán continue d'être utilisé officiellement, notamment par l'armée qui donne son nom à des plans de combats. La nationalisation de sa figure est consolidée au point qu'elle est revendiquée par les deux forces en conflit. Mais ce n'est pas seulement le mythe guerrier qui perdure : sa figure est aussi liée au système éducatif. Un institut morazanique est fondé en 1952, une école supérieure de professeurs prend son nom en 1956 (elle devient en 1989 l'Université Pédagogique Nationale Francisco Morazán), et une chaire morazanique est créée en 1968. On insiste ainsi sur le caractère pédagogique du culte sans oublier également la dimension économique avec la tentative de stimuler le tourisme en passant par l'itinéraire morazanique constitué à travers le territoire hondurien. Morazán serait

[2278] EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit*., pp. 114-115.
[2279] Voir notamment : DÍAZ CHÁVEZ, Filánder, *Pobre Morazán pobre*, Tegucigalpa, Ed. Guaymuras, 1988.
[2280] Ces vers sont tirés du poème de R. Sosa intitulé « Morazán vivo » et publié en 1966 (–Eres bajo el lodo / una espada continua. (…) Estás entre nosotros, / Bajo la misma noche, / Repartiendo la luz todos los días." Voir : ZÚÑIGA RODEZNO, Leda Leonor, *Antología poética morazánica*, *op. cit.,* pp. 54-55.
[2281] Voir l'article de I. Molina Jiménez intitulé « Morazán reinventado » publié dans le supplément du numéro du 20 juillet 2008 du quotidien costaricien *La Nación* (p. 10).

donc devenu un héros partagé par l'ensemble des milieux sociaux, mais encore faudrait-il mieux analyser sa mémoire sur la côte atlantique étant donné sa diversité culturelle et ethnique. Par ailleurs, on pourrait se demander comment interpréter les statues à son effigie rajoutées sur des sites où des obélisques avaient été érigés dans les années 1920, comme à La Trinidad. Qu'est devenue la dimension collective associée à la forme abstraite que nous avons mise en relief ? Le symbole unioniste n'a pas non plus disparu : M. Cálix Suazo fait référence au héros pour appeler à réunifier l'Amérique Centrale dans le cadre du bicentenaire de l'indépendance en 2021.[2282] Lors de la célébration du bicentenaire de la naissance de Morazán en 1992, le président hondurien a lui-même exprimé son désir de reconstruire la Fédération.[2283]

Après notre période d'étude, plusieurs institutions régionales ont été créées comme l'Organisation des États Centraméricains (ODECA) en 1951, le Comité de Coopération Économique de l'isthme (CCE) en 1952, le Marché Commun Centraméricain (MCCA) en 1960, et la Banque Centraméricaine d'Intégration Économique (BCIE) en 1962. Cette intégration du marché a eu des retombées économiques favorables mais une crise a lieu dans les années 1970 à cause de conflits frontaliers, notamment entre le Salvador et le Honduras.[2284] Étant donné que le Belize et le Panama participent aux réunions, il faudrait voir en quel sens le fait de privilégier ouvertement la dimension économique a renouvelé la perception de l'identité régionale. Plus récemment, le champ politique a aussi été pris en compte avec la création du Parlement Centraméricain (PARLACEN) en 1987. En 1993, le Système d'Intégration Centraméricaine (SICA) est mis en place pour un « développement intégral » de la région en considérant également les aspects sociaux, culturels et écologiques. Selon N. Demyk, le SICA a été influencé par le modèle communautaire européen bien qu'aucune transformation des institutions ne soit clairement définie.[2285] Quelle est la place accordée à Morazán dans cet unionisme renouvelé ? L'usage du héros comme outil diplomatique perdure y compris à l'extérieur des frontières de l'Amérique Centrale : des bustes le représentant ont en effet été inaugurés dans différentes capitales latino-américaines comme La Havane, Lima, Caracas et Santiago du Chili mais aussi à la Nouvelle Orléans et à Madrid.

[2282] Voir l'article de M. Cálix Suazo intitulé « Cabañas y la unión centroamericana » disponible sur internet : http://letras-uruguay.espaciolatino.com/aaa/calix_suazo_miguel/cabanas_y_la_union_centroamerica.htm

[2283] EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, *op. cit*., p. 118.

[2284] *Idem*, pp. 105-107. Voir aussi : PÉREZ BRIGNOLI, Héctor, « Nota preliminar »; et GUERRA BORGES, Alfredo, « El desarrollo económico » in *Historia General de Centroamérica, op. cit.,* t. 5, chap. 1.

[2285] DEMYK, Noëlle, « América central: entre la integración regional y la globalización continental. Un proceso de recomposición geopolítico » in BOVIN, Philippe (coord.), *Las Fronteras del istmo…, op. cit.,* pp. 233-240.

Il serait également important d'étudier l'héroïsation féminine en Amérique Centrale. Marìa Josefa de Lastiri a continué d'être valorisée et c'est une femme, Elvia Castañeda de Machado, qui publie un roman sur cette « compagne idéale et affectueuse » en 1991.[2286] Toutefois, d'autres figures féminines ont été glorifiées non pas pour être l'épouse, la mère ou la fille de telle personnalité masculine mais pour leurs propres actions. C'est le cas de la nicaraguayenne Rafaela Herrera qui a combattu les britanniques pour défendre le Río San Juan à la fin du XVIII[ème] siècle, la guatémaltèque María Dolores Bedoya de Molina qui a participé au processus d'indépendance, et la costaricienne Francisca « Pancha » Carrasco qui a lutté contre les flibustiers. Plus récemment, les sandinistes ont aussi mis en avant les femmes qui ont pris part à la lutte armée. Cette optique tend à valoriser leur place dans la société car elles s'affirment capables de défendre leur honneur et celui de la patrie au même titre que les hommes. Il faudrait se demander dans quelle mesure la conception de la virilité basée sur la force armée et la notion de sacrifice est alors renouvelée. Le lien entre la physionomie et l'héroïsme est-il transformé quand il s'agit de figures féminines comme le suggère D. Arias ?[2287]

Les perspectives pourraient se multiplier : l'influence de l'historiographie traditionnelle dans l'enseignement jusqu'à nos jours par exemple serait à analyser pour voir jusqu'à quel point la vie des grands hommes continue d'être l'approche privilégiée du passé. L'utilisation de la figure de Morazán dans certaines conjonctures historiques particulières pourrait aussi être abordée plus en détails comme sous le gouvernement du *Coquimbo* T. Cabañas au Honduras (1852-1855) ou durant la République Majeure d'Amérique Centrale menée par le nicaraguayen J.-S. Zelaya (1895-1898). Une micro-histoire portant sur une ville en particulier au Honduras ou au Salvador serait aussi utile pour traiter de manière plus précise la question de l'appropriation du héros par la population. Une histoire orale permettrait sans doute de mieux comprendre les liens noués entre les champs religieux et politique.

L'adulation envers le caudillo a été transformée en un projet identitaire mené par les élites qui a circulé au sein de la société centraméricaine. Divers milieux sociaux se sont ensuite approprié le héros pour mieux négocier leur place et leur rôle dans l'Histoire. Ce

[2286] CASTAÑEDA DE MACHADO, Elvia, *La batalla del amor, María Josefa Lastiri,* Tegucigalpa, Academia de Geografía e Historia de Honduras, 1991.
[2287] ARIAS MORA, Dennis, « El rostro del héroe. Significaciones corporales de la política y sus cultos heroicos », communication donnée au Colloque International *La Fabrique des Héros en Amérique Latine*, *XIX-XX[ème] siècles*, Université du Costa Rica, août 2014.

processus a évolué selon des facteurs autant internes qu‘externes aux frontières de l‘Amérique Centrale. La multiplication des usages de la figure de Morazán montre la difficulté d‘assurer une entreprise nationale qui soit consensuelle mais elle exprime en même temps l‘intention de divers groupes de participer au débat public. Au-delà de la légitimation du pouvoir, l‘étude de la fabrique du héros révèle les mécanismes d‘instauration de l‘ordre social. L‘archétype du citoyen est un outil fondamental de l‘homogénéisation (culturelle, ethnique, idéologique…) recherchée dans toute communauté nationale, d‘autant plus quand les champs du politique, du religieux et du militaire sont étroitement liés. Le modèle du multiculturalisme est bel et bien développé de nos jours dans différentes parties du monde mais à l‘heure où les fondements des États-nations s‘effondrent, la question reste ouverte concernant les cadres de référence à construire pour ne pas faire du même un idéal et pour prendre en compte la complexité de la diversité.

Sources primaires

I. ARCHIVES

I. 1. ARCHIVO NACIONAL DE COSTA RICA (SAN JOSÉ)

Fondo Congreso:

- 006960 bis, –Proyecto de ley de los diputados contraidos a dar un voto de gratitud a la división de Francisco Morazán en Costa Rica. Aprobado.", 19 juillet 1842.

- 006973 bis, folleto 1, –Documentos publicados por Francisco Morazán para explicar su regreso a Centroamérica": –Circular que firma Francisco Morazán para desmentir las culpas que se le asignaron", signée à bord du Bergantìn cruzador, baie de La Uniñn, 15 février 1842.

- 007849, –Circular de Francisco Morazán desde San Miguel al gobierno de Nicaragua, Honduras y Guatemala", 18 février 1842.

- 007851, –Comunicaciñn del gobierno salvadoreðo a Francisco Morazán", 18 février 1842.

- 7850, –Nota de A. Caðas del 10 de febrero del 1842 dirigida al Sr ministro general del departamento Estado de Nicaragua" et –Nota de F. Morazán dirigida al Sr secretario jeneral del general del Estado del Salvador", 24 février 1842.

- 7850, num. 9, –Comunicaciñn invasiñn Francisco Morazán": –Nota de F. Morazán dirigida al Sr secretario general del supremo general del Estado del Salvador", Acajutla, 8 mars 1842.

- 7850, num. 10, –Comunicaciñn invasiñn Francisco Morazán": –Nota de Francisco Morazán Sr comandante de la divisiñn del Estado del El Salvador", Acajutla, 9 marzo 1842.

- 7858, Lettres échangées entre B. Carrillo et F. Morazán, 10 avril et 10 juillet 1842.

Fondo Federal:

- 000461, –Manifestaciñn de gratitud de los patriotas guatemaltecos a Francisco Morazán", signé par les —ptriotes du Guatemala" dont Pedro Molina, le 1 janvier 1838.

- 000614, –Hoja volante contra Francisco Morazán" signée par –les salvadoriens" le 12 décembre 1838 depuis la ville de San Francisco, et publiée à San José par l'imprimerie du gouvernement costaricien le 15 janvier 1839.

- 001032 [congreso, 001906, n°19], –Decreto declarando a Francisco Morazán Benemérito de la Patria", San Salvador, 24 janvier 1835, Congreso federal a Costa Rica, 1835-03-07 et 1835-09-19.

Fondo Gobierno:

- 25716, –Manifiesto Rafael Carrera a sus compatriotas sobre retirada de Morazán", 19 mars 1840.

- 26699, –Exhumaciñn de los restos de Francisco Morazán", 15 novembre 1848.

- 27789, Lettre de Rafael Carrera depuis la ville de Quetzaltenango au ministre général du

gouvernement du Costa Rica, 20 novembre 1842.

- 29707, –Comunicaciñn de Guatemala sobre Carrillo y Francisco Morazán al secretario general del gobierno del estado de Centroamérica", document signé par J.-J. Aycinena, 14 novembre 1842.

- 29808, folleto 15, Nota del Ministro General de Costa Rica, Cartago, 9 avril 1842.

Ministerio de Gobierno:

- CR-AN-AH-MG-GOBER 008825, –Expediente que contiene los detalles de los gastos hechos con motivo de los funerales de Francisco Morazán", 12 janvier 1849.

- CR-AN-AH-MG-GOBER 013236, –Decreto emitido por el presidente José Marìa Castro, ordenando la exhumación de restos de Francisco Morazán para remitirlos al Salvador", décret gouvernemental numéro 16 publié le 14 novembre 1848.

Secretaría de guerra y marina:

- CR.AN.AH.SGM 010487, 1841-1842, –Copiador de la comunicaciñn sobre el fusilamiento de Francisco Morazán y Vicente Villaseñor".

Corte de justicia centroamericana:

- 000208, 12 décembre 1914 : –Cartas de la sociedad unionista Francisco Morazán desde Honduras, Corte de Justicia Centroamericana", lettre adressée au directeur des Annales de la Cour Centraméricaine à San José signée par B. Orellana, secrétaire de la société à Tegucigalpa, le 17 mars 1915.

I.2. ARCHIVO GENERAL DE CENTRO AMÉRICA (GUATEMALA)

Achivo colonial, Fond "B" :

- B 12.7 exp.4860 leg. 213, décret numéro 91, 17 août 1840.

- B 12.7 exp. 4862 leg. 213, décret numéro 93, 18 août 1840, –Ratifica la asamblea constituyente el decreto del ejecutivo de fecha 22 de marzo por el cual mando premiar al general Rafael Carrera por la defensa de la plaza de Guatemala el 19 de marzo ante el ataque de las tropas del general Morazán."

- B 12.7 exp. 4941 leg. 214 fol. 247, 15 juillet 1839, –Nota del general Rafael Carrera dirigida al secretario General del gobierno del Estado de Guatemala acusando el recibo del decreto de fecha 13, relativo a su ascenso al grado de general de brigada, rechazando el sueldo que se le ofrecìa".

- B 12.18 exp. 5082 leg. 225 fol. 3, 3 août 1840, –Informa la secretarìa general del gobierno del Estado de Guatemala a la Asamblea constituyente que por los importantes servicios prestados por el general Rafael Carrera durante la acción habida el 18 y 19 de marzo último,

se acordó con fecha 22 del mismo mes, otorgar al citado General el grado de Teniente General y condecorar a los Jefes y Oficiales que en aquellas fechas defendieron la plaza de Guatemala, del ataque dirigido por el General Francisco Morazán."

- B 12.18 exp. 5083 leg. 225 fol. 7, 12 septembre 1840, —La secretaría general del gobierno del Estado de Guatemala, pasa a la Asamblea constituyente la exposición del General en jefe del ejército, contraida a que se conceda indulto a los soldados que pelearon en los días 18 y 19 de marzo último, en defensa de la ciudad de Guatemala del ataque del Gral. Francisco Morazán".

- B 78.25 exp. 16965 leg. 727, 13 avril 1841, —Aprueba la municipalidad de la capital la cuenta de lo invertido en conmemorar el aniversario del 19 de marzo de 1840 fecha de la derrota del general Morazán quien habìa ocupado la plaza de Guatemala".

- B 78.25 exp. 16984 leg. 728, 11 mars 1847, —Presupuesto aprobado por la municipalidad de la capital, de los gastos que ocasionaría la conmemoración del aniversario del 19 mars de 1840, derrota del Gral. Francisco Morazán".

- B 78.25 exp. 17016 leg. 729, document du 12 octobre 1855.

- B 78.25 exp. 17041 leg. 729 —La municipalidad aprueba el programa de los actos a ser celebrados en homenaje del General Rafael Carrera y del ejército a su regreso de la campaña militar contra El Salvador", 6 novembre 1863.

- B 78.25 exp. 17048 leg. 729, —Aprueba municipalidad de la capital la mociñn de los consejales Juan Castillo y Andrés Andreu sobre mandar colocar un busto del General Rafael Carrera en el centro del patio principal de las casas consistoriales" et —Municipalidad de la capital acuerda la formación de una alameda desde el estanque del Calvario hasta la Guarda Vieja un memoria del ex presidente Rafael Carrera recientemente fallido". Ces deux documents datent du 5 mai 1865.

- B 78.35 exp. 17755 leg. 753 fol 2, 17 juillet 1849, —El Regidor Antonio Andreu, propone a la Municipalidad de la capital, que estando próximo el retorno del Gral Rafael Carrera, después de un año de haber permanecido « desterrado », se proceda a organizar « el recibimiento digno » que merecia, dando a la publicidad una proclama cuyo texto adjuntaba".

- B 78.35 exp. 17755 leg. 753 fol. 3, 18 juillet 1849, —La comisión especial, designada por la municipalidad de la capital, presenta el proyecto de programa para el recibimiento del Gral. Rafael Carrera, a su ingreso con procedencia de Chiapas, donde había permanecido desterrado. Los actos a tributar, ademas salir en cuerpo la Municipalidad a recibirlo en las goteral de la ciudad, se le ofrecía un banquete."

- B 78.35 exp. 17788 leg. 753 fol 7, document du 23 mai 1854.

- B 78.35 exp. 17941 leg. 756 fol. 7, décret signé le 9 juin 1894.
- B 80.1 exp. 22552 leg. 552 1073 fol. 1, 24 mars 1840, –Es invitado el claustro de la universidad, para que el día 26 asista a la Catedral te deum y misa de acción de gracias por la protección que la Divina Providencia dispensó a la ciudad de Guatemala y demás pueblos del estado, en los días 18 y 19, en que repelido el ataque de las tropas del Gral. Francisco Morazán".
- B 83.2 exp. 25219 leg. 1114, 16 avril 1842, –La secretarìa del gobierno recomienda al provisor, que ordene repique general el día 17, en que sería conmemorado el aniversario del 18 y 19 de marzo de 1840, en que quedñ derrotado el Gral. Morazán".
- B 83.3 exp. 82412 leg. 3591, 16 janvier 1843, –Indica el provisor del arzobispado al secretario del despacho de gobernación que celebraría el aniversario de la derrota del Gral Francisco Morazán anda mandando repicar en todos los templos de la capital".
- B 86.2.7 exp. 83338 leg. 3604 fol. 1, 10 février 1844, –Rafael Carrera renuncia a la comandancia general del Estado de Guatemala, toda vez que ya estaba asegurada la paz".
- B 86.5 exp. 83575 leg. 3605, 3 juin 1840, –Circular. Prisionerios de guerra. A las municipalidades de la ruta Guatemala-El Salvador, se les ordena proporcionen toda clase de auxilios a los prisioneros inválidos del Estado de El Salvador, habidos durante la recién pasada guerra".
- B 86.5 exp. 83626 leg. 3605, 1843, –Circular citando empleados y funcionarios públicos, dìa 19 de marzo asistan a los actos conmemorativos de la derrota del general Morazán".
- B 86.5 exp. 83661 leg. 3605, 1848, –Quedan citados los funcionarios y empleados públicos a los actos conmemorativos a la derrota de las tropas del Gral Morazán".
- B 91.1 exp. 31737 leg. 1301, 1842, –Para que el administrador general de correos gratifique en forma especial al correo que desde San Miguel condujo la correspondencia relativa al fusilamiento en Costa Rica del general Morazán".
- B 94.1 exp. 84548m leg. 3617, 26 juillet 1841, –El superintendente de la Casa de la Moneda transcribe al Ministro General del Gobierno la nota del Fiel, indicando que la Comandancia General de las Armas, solicitó la hechura de varias medallas de plata, destinadas a los gobernadores de los pueblos, llevando en el anverso el escudo del Estado y en el reverso la figura del General Rafael Carrera montado a caballo con la inscripción siguiente Rafael Carrera teniente general a los gobernadores por vuestros servicios".
- B 95.1 exp. 84635 leg. 3618, –El gobierno comisiona a don Alejandro Marure para que escribiera una Memoria por la cual haga una comparación de la Revolución de la Vendée con la acaudillada por Rafael Carrera en Guatemala", 2 novembre 1838.

- B 99.1 exp. 32873 leg. 1404, 1842, –Borrador de la nota dirigida por el Ministro General del Gobierno de Guatemala al Cónsul General de Francia, protestando por la « apología » que dicho Cónsul hizo del decreto de fecha 30, emitido por el Gral. Francisco Morazán, quien había ocupado violentamente el Estado de Costa Rica. ”

- B 99.2 exp. 31981 leg. 1411 fol. 40-41 vuelto, 17 septembre 1839, –El gobierno de Guatemala no acepta los cargos hechos por el de El Salvador acerca de que Rafael Carrera quería invadir el territorio salvadoreño; que por lo contrario, tropas salvadoreñas incursionaron sobre Guatemala, habiéndose derramado la primera sangre y ella señalará eternamente a los autores de la guerra”.

- B 99.2 exp. 32903 leg. 1407 fol 3, 2 avril 1840, –El ministro general del gobierno del estado de Guatemala comunica a Rafael Carrera haber sido comisionado para que en calidad de comisionado por el gobierno pase a San Salvador a reunirse con los delegados de los otros Estados, a fin de llegar a un arreglo para consolidar la paz en Centroamérica y sentar las bases para reorganizar la República”.

- B 99.2 exp. 32903 leg. 1407 fol. 9, 13 avril 1840, –El Ministerio de Relaciones Exteriores de Honduras se dirige al Ministro General de Guatemala dándole cuenta de que se sabía que el Gral. Morazán, en unión de varios de sus parciales, se había embarcado, por lo cual el Estado de Honduras desistía de hacer la guerra a El Salvador, pues ya habían desaparecido las –personas que se oponìan a la reforma constitucional y a la soberanìa e independencia de los Estados”.

- B 99.2 exp. 32903 leg. 1407, fol. 16, 13 mai 1840, –Los delegados de Guatemala y El Salvador, al suscribir un convenio de paz en San Salvador -en esta fecha- disponen que el gobierno salvadoreño no debería ocupar en cargos públicos a ninguno de los funcionarios y militares que cooperaron con el general Morazán en la guerra que este hizo a los Estados”.

- B 99.2 exp. 32912 leg. 1407 fol. 1 vuelto, 17 août 1842, –Informa el Ministro General de El Salvador al comisionado del de Guatemala tener información de que el general Morazán estaba apertrechado con cañones en Costa Rica pero que las gentes no lo quieren y que solo estaban aguardando el mes de noviembre para quitarle las armas y unir aquel Estado a los demás”.

- B 99.2 exp. 32959 leg. 1410, 15 avril 1843, –El Gobierno de Guatemala informa al delegado suyo en Costa Rica, que los parciales del Gral. Morazán habían desembarcado en El Salvador y que desde entonces dicho gobierno salvadoreño había cambiado en su política respecto a Guatemala.”

- B 99.2 exp. 32979 leg. 1411 fol. 25, 23 août 1839, –El gobierno de Guatemala informa a su

comisionado en El Salvador que la elección de Morazán como jefe de Estado de este país es vista por el pueblo y gobierno guatemaltecos con muchas desconfianza (sic) y que esa elecciñn ponìa en peligro la paz en Centro América".

- B 99.2 exp. 32981 leg. 1411 fol. 36 vuelto, 10 septembre 1839, –Deja constancia el Ministro General del Gobierno de Guatemala, existir en el ánimo del Gobierno, el deseo de paz con el Salvador y que el Gral. Carrera es enemigo del Gral. Morazán, no del Gobierno del Salvador: los pueblos todos del Estado se hallan animados del mismo espíritu, por eso es que este Gobierno (el de Guatemala) que desea la paz ardientemente, ha pedido al mismo Gral. Morazán, en nombre de la humanidad, que se separe del Gobierno del Salvador."

- B 99.2 exp. 32981 leg. 1411 fol. 45, 10 septembre 1839, –El Consejo representativo del Estado de El Salvador, aprueba una moción, en el sentido de que no debería aceptarse la petición de Guatemala para que el General Morazán se separe del mando, ya que eso sería aceptar la intervención de un Estado en los asuntos de otro".

- B 99.2 exp. 32981 leg. 1411 fol. 52, 10 septembre 1839, –El Ministro General del Gobierno de El Salvador, responde a la nota del 25 de agosto, dirigida por el Secretario de Gobernación del de Guatemala, que el General Morazán protestaba que se separaría legalmente del mando, al momento en que el Estado de El Salvador, estuviera libre de los ataques de sus enemigos y prometía no volver a intervenir en asuntos de la cosa pública sino es cuando nuevos ataques le obliguen a concurrir a su defensa".

- B 99.2 exp. 33000 leg. 1412 fol. 34-35, 18 novembre 1842, –El secretario de relaciones del gobierno de Guatemala informa al encargado de negocios guatemalteco en México que Costa Rica a (sic) vuelto al seno de la unión después de la cada del general Morazán y de su fusilamiento en San José el pasado 15 de sep."

- B 99.2 exp. 33000 leg. 1412, fol. 44, –Indica la secretaria de relaciones de Guatemala el señor Manuel Montufar y Coronado, agente encargado de negocios en Mexico que procedería a desmentir la biografía escrita en el siglo 19 por el Dr Mariano Gálvez de la vida del general Morazán fusilado en Costa Rica", lettre signée par Juan José Aycinena le 24 décembre 1842 depuis Quetzaltenango.

- B 99.2 exp. 33000 leg. 1412 fol. 107 vuelto 108, 27 avril 1843, –El gobierno de Guatemala hace saber al de Honduras que desde que el gobierno de El Salvador dio asilo a la Facción del Gral. Morazán (coquimbos), la política de ese país con respecto a Guatemala había cambiado mucho, y que dicho gobierno intercepta la correspondencia."

- B 99.2 exp. 33000 leg. 1412, fol. 115, 26 mars 1843, –El Ministro de Relaciones de Guatemala hace saber al gobierno de Nicaragua, que veía con temor el hecho de que el

gobierno salvadoreño había dado asilo a la facción del Gral. Morazán, la misma que en 1840 hizo la guerra a Guatemala".

- B 99.3 exp. 33019 leg. 1413, 19 octobre 1842, –Los comisionados de Guatemala, El Salvador, Honduras y Nicaragua reunidos en Guatemala suscriben un tratado confidencial para mantener la seguridad interna, no permitiendo comunicaciones ni presencia de los integrantes de la facciñn de Morazán ejecutado en San José de Costa Rica el 15 de setiembre".

- B 99.3 exp. 33028 leg. 1414 fol 103, document du 2 mai 1844.

- B 112.2 exp. 48661 leg. 2366, mars 1840, –Contribuciñn voluntaria reunida entre los vecinos de la capital para gratificar al ejercito que rechazo el ataque del general Morazán".

- B 118. 24 exp. 51938 leg. 2437, 5 février 1840, –El Ministerio General del Gobierno informa al General en jefe del ejercito del Estado, no tenerse nuevas noticias relativas a movimientos de tropas salvadoreñas, suponiéndose que dichas tropas suspendieron cualquier actividad, en vista del triunfo alcanzado sobre el Estado de los Altos".

- B 118.24 exp. 52001, leg. 2437, 6 mars 1840, –El jefe politico y militar de Jutiapa informa al ministro general del gobierno del Estado, tener datos que mas o menos 51 emigrados de Los Altos estaban al servicio del Gral Francisco Morazán en San Salvador".

- B 118.4 exp. 5206 leg. 2438, 22 mars 1840, –Borrador de la circular dirigida a los corregidores, para que soliciten del vecindario, un donativo para premiar a los elementos de la tropa que triunfó sobre el ejército salvadoreño, el día 19".

- B 118.4 exp. 52085 leg. 2438, 22 mars 1840, –Se dan instrucciones al corregidor del departamento de Guatemala para que prevenga a la municipalidad de la capital, proporcione mejor atención a los heridos habidos durante las acciones del 18 y 19".

- B 118.4 exp. 52134 leg. 2438 fol. 1 vuelto, 9 avril 1840, –El comandante de la división de vanguardia del ejército de Guatemala, que ocupaba Santa Ana, comunica al gobierno, tener informes que durante la noche del día 4, se amotinaron los barrios de la ciudad de San Salvador, contra el Gral. Francisco Morazán, quien en la madrugada del día 5, salió rumbo al puerto de La Libertad, donde se embarcó con parte de sus parciales".

- B 118.4 exp. 52239 leg. 2438 fol. 47, mai 1840, –Copia de la disposiciñn dictada por el gobierno provisorio del Estado de El Salvador, removiendo de sus cargos a todas las personas, que directa o indirectamente contribuyeron al sostenimiento del régimen del Gral. Francisco Morazán".

- B 118.5 exp. 52478 leg. 2439, décret gouvernement numéro 52, 8 février 1851.

- B 118.5 exp. 52554 leg. 2439, Fiestas cívicas, Aniversario derrota de Morazán, 7 avril 1851, –El Ministro de la Guerra comunica al general en jefe del ejército de la República, haber

transferido para el 23 y 24, las festividades conmemorando la derrota del Gral. Francisco Morazán, hecho que tuvo lugar el 18 y 19 de 1840."

- B 118.6 exp. 53347 leg. 2443, "La secretarìa de Relaciones Exteriores de El Salvador informa al gobierno de Guatemala que la Asamblea por decreto de fecha 17 mes anterior, mandó obsequiar una espada de oro al residente de Guatemala General Rafael Carrera, en reconocimiento a los servicios que prestó en 1863 al derrocar la admnistración del General Gerardo Barrios", 15 avril 1864.

- B 118.20 exp. 55454 leg. 2499, note du 22 janvier 1857, "El presidente de El Salvador indica al ministro de Relaciones de Guatemala, existir la opinión unánime, de que el General Rafael Carrera se haga cargo de la Jefatura de los ejércitos aliados que operaban en Nicaragua contra los filibusteros."

- B 119.1 exp. 55783 leg. 2504, 26 mars 1840, "El corregidor de Chimaltenango, indica al Ministro de Hacienda, que daría cumplimiento a lo dispuesto en nota de fecha 22, sobre solicitar del vecindario por medio de las Municipalidades y curas parrocos, un donativo voluntario, para gratificar al Ejército, que durante las jornadas del 18 y 19, recuperó la ciudad de Guatemala, que estaba en poder del Gral. Francisco Morazán".

- B 119.2 exp. 57855 leg. 2530, 23 octobre 1842, "Informa el comandante de armas de chiquimula a la secretaria general del gobierno del Salvador relativo a los acontecimientos habidos en Costa Rica que determinaron el fusilamiento del general Morazán y la muerte de algunos de sus acompaðantes".

- B 119.3 exp. 59123 leg. 2545, 19 novembre 1842, "Informa el corregidor de Amatitlán que en cumplimiento del decreto de fecha del 21 del anterior, el domingo 13 se celebró en la cabecera el Te Deum con salvas por las plausibles noticias recibidas de Costa Rica".

Sección de hacienda encargado del despacho general:

-Décret num. 38, signé par M. Rivera le 16 mai 1842.

I. 3. ARCHIVO HISTÓRICO NACIONAL DE HONDURAS (TEGUCIGALPA)

-Legajo I-21, num. 417.f.2.r : poème signé par « quelques citoyens » en mai 1876 et reproduit sur une feuille volante et texte signé par « les libéraux de Tegucigalpa ».

I.4. ARCHIVO DEL INSTITUTO DE HISTORIA DE NICARAGUA Y DE CENTROAMÉRICA (MANAGUA)

Fond Roberto Sacasa :

- Sección 1; 038, *Expediente de cartas enviadas al Dr. Roberto* Sacasa, 1890

- Sección 1; 109, –Acta de la Junta Consultora del Gobierno", 1893

Fond Salvador Mendieta:

- SMC 0084 : –Telegrafos nacionales de Nicaragua. Num 2 depositado en Puerto Morazán a las 20pm del 9 de octubre de 1935"

- SMC 0507

- SMC 0979: –Documentos sueltos: Movimiento de fondos del patronato del Monumento a Morazán, registrados en los Bancos que se citan, hasta el dìa último de diciembre de 1942"

- SMC 1088: –Documentos relativos a las obras de construcciñn del monumento a Morazán y Museo Panamericano, desarrollado por el Patronato del Monumento a Morazán, de Monterrey, México, 1943"

-SMC D36G3 0394 : MENDIETA, Salvador, *Programa de instrucción cívica primer grado*, juin 1904.

- SMC D37G1 0711.

- SMC D37G2 0979: –Movimientos de dinero del patronato del monumento a Morazán. Sumas de dinero en el banco hasta el último dìa de diciembre de 1942"

- SMC D37G3 1226A pag. 245: –Cargos que formula contra Morazán el libro reciente de Daniel Vela sobre José Francisco Barrundia"

- SMC D37G4 1486: –Carta del Dr. Salvador Mendieta Cascante, Rector de la Universidad Central de Nicaragua, al Patronato del Monumento de Morazán en Monterrey, México, agradeciéndole el proyecto de construir un monumento del General Francisco Morazán", Managua, 21 novembre 1941

- SMC D37G4 1496

- SMC D37G4 1590: –Carta del Ing. M. de Leñn Arratia, Presidente Ejecutivo Permanente del Patronato del Monumento a Francisco Morazán, al Dr. Salvador Mendieta Cascante, Rector de la Universidad Central de Nicaragua, solicitándole colaboración económica para la realizaciñn de su proyecto, 1943"

- SMC D38G2 1737 : –Borrador de acuerdo dando al puerto de Nacascolo el nombre de Morazan, 6 juillet 1935"

- SMC D38G3 2041: –Carta de Horacio Morazán al Dr. Salvador Mendieta Cascante sobre asuntos personales, 1935"

- SMC D38G4 2466-02

- SMC D38G4 2466- 04, folleto 24.

- SMC D38G4 2466-05, folleto 27.

- SMC D39G1 2573-01

-SMC D39G1 2573-03

-SMC D39G1 2573-04, folleto 52.

-SMC D39G1 2573-05

-SMC D39G1 2573-06, folleto 48

SMC D39G1 2769-06, folleto 53: ―Conclusiñn de estos artículos ocupándome de la tercera y última parte: la influencia de Morazán en la historia y en el pueblo de Centro-América"; folleto 55 et folleto 56: ―El sacrificio del Padre de la Patria no ha sido, no es, no será estéril".

- SMC D39G1 2573-08

- SMC D39G1 2674

- SMC D39G1 2769 (01-06).

- SMC D39G1 2769-05.

- SMC D39G1 2681, ―Circular administrativa no 222, octubre 9 de 1935"

- SMC D39G2 2909.

- SMC D39G4 3325 : *Carta de remitente desconocido a Manuel Salamanca sobre las actividades del Comité Unionista "Francisco Morazán",* Cojutepeque, 19 août 1911.

I. 5. ARCHIVO GENERAL DE LA NACIÓN DEL SALVADOR (SAN SALVADOR)

Fondo Gobernantes (1839-1919)

- numéro 13, document du 19 août 1846.

- numéro 27, ―El gobierno manda a la tesorerìa cubrir el gasto de 97 pesos para la recepción de las cenizas", 22 février 1849.

- numéro 26, document du 19 février 1849.

- numéro 29.

Fondo supremo gobierno, Impresos, Sección República, Hemeroteca, Pasquines:

- caja 1, exp. 2: *La Predicción*, León, Imprenta de la fraternidad, 20 mars 1862 et ―El Héroe de Guatemala".

- caja 1, exp. 3: *Barrios y la nacionalidad de Centro-América*, León, Imprenta de la fraternidad, 12 septembre 1862.

- caja 1, exp. 4: *El Observador*, San Salvador, Imprenta del gobierno, 6 février 1863, ―Recuerdos".

- caja 1, exp. 5: Poème ―A los salvadoreðos y militares" de Antonino Aragon, San Salvador, imprenta del gobierno, 6 juin 1863.

Fondo Supremo gobierno, Impresos, Otros impresos, Homenajes:

- caja 1, exp. 3: *Aniversario fúnebre del Gral. Barrios a su muy distinguida señora Silvia, Liberia*, 29 février 1866.

Fondo Supremo Gobierno, Impresos, Sección República. Subfondo Publicaciones Hemerográficas, otros impresos, manifestaciones :

- caja 2, exp. 22 : *Apuntes para la historia*, San Salvador, Imprenta de Palma, 15 juin 1871

- caja 2, exp. 65 : *Corona de laurel al Dr. Reyes, felicitación de unos vecinos de la capital,* Tipografía salvadoreña, San Salvador, 6 novembre 1872

I.6. ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES D'ESPAGNE (MADRID)

Embajadas, Guatemala, correspondencias, 1914-1930:

- H 1610, num. 6 : Guatemala, lettre signée le 29 juillet 1921

- H 1610, num. 45: sección política. Lettre signée par Pedro Quartin.

- H 1610, num. 620: ―Copia confidencial. Secretarìa de relaciones exteriores, República de Guatemala", 2 juillet 1921,

Ministerio de asuntos exteriores:

- leg. 1564, exp. 10, Legación de España, Salvador: despacho num. 6, San Salvador, 9 juin 1942, secciñn asuntos generales; despacho num. 66: ―Remite reglamento provisional del comité estudiantil universitario durante los festejos morazánicos" et despacho num. 67: ―Remite artìculo sobre el aniversario de Morazán y primer congreso eucarìstico nacional", 11 septembre 1942, sección relaciones culturales.

- leg. 1564., exp. 12, Costa Rica, Caja 82/04909.

I.7. ARCHIVES ACCESSIBLES SUR INTERNET

- ―Manifiesto del Teniente y general en Jefe del Ejército del Estado de Guatemala, Rafael Carrera a los Estados coaligados", 6 juin 1842, https://archive.org/details/manifdelten00carrguat

- ―Decreto unionista de Costa Rica", 20 juillet 1842, in Fondation Enrique Bolaðos: http://sajurin.enriquebolanos.org/vega/docs//1842%20Decreto%20Unionista%20de%20Costa%20Rica.pdf

- ―El interés personal al descubierto", Guatemala, 23 juin 1842, signé par ―el pregonero de la verdad", https://archive.org/details/manicontra00unseguat

- Lettre du hondurien Héctor Medina Planas au guatémaltèque Juan José Arévalo signée le 25

octobre 1944 : http://cirma.org.gt/glifos/index.php/ISADG:GT-CIRMA-AH-045-004-001-006-004-014

I.8. COMPILATIONS DE DOCUMENTS D'ARCHIVES

-*Compilación de documentos sobre unionismo,* compilation de documents sur le mouvement unioniste des années 1920 réalisée par l'Academie d'Histoire du Guatemala.

-CUMPLIDO, Ignacio, —Morazán en Guatemala", *Revista de los Archivos Nacionales,* San José, num. 1 et 2, janvier-février 1948. Cet ouvrage fut publié au Mexique en 1840.

-*Derrota del Gral. Morazán en Guatemala*, compilation de documents réalisées par l'Académie de Géographie et d'Histoire du Guatemala.

-PACHECO COOPER, Federico (comp.), « Documentos históricos: Morazán, Saravia, Pinto », imprenta de Avelino Alsina, 1904, in MOLINA MORENO, Alberto*, Colección de libros escolares,* (disponible au CIHAC). La compilation réalisée par F. Pacheco est également disponible, dans une version annotée aux Archives Nationales du Costa Rica (San José), secretaría de guerra y marina, CR.AN.AH.SGM 010487, 1841-1842, —Copiador de la comunicaciñn sobre el fusilamiento de Francisco Morazán y Vicente Villaseñor".

II. PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

II. 1. COSTA RICA

***Actualidades,* San José**: numéros du 1 mars 1942 et du 28 septembre 1942

***Athenea*, San José**: numéro du 1 septembre 1918.

***Boccacio*, San José:** numéro du 12 mars 1887.

***Costa Rica ilustrada*, San José:** du numéro du 2 juillet 1887 (année 1, num. 2) au numéro du 1 janvier 1892 (2e époque, année 2, num. 3)

***Crónica de Costa Rica*, San José**: du numéro 143 (année 2) du 8 septembre 1858 au numéro 152 (année 2) du 9 octobre 1858.

***Diario costarricense*, San José:** numéro du 6 novembre 1888 (num. 128).

***Diario de Costa Rica*, San José:** numéro de septembre 1895, du numéro du 1 septembre 1921 au numéro du 14 octobre 1921 puis du numéro du 7 août 1941 au numéro du 9 octobre 1942.

***Diario del comercio*, San José**: du numéro du 2 septembre 1921 au numéro du 12 octobre 1921.

***El anunciador costarricense*, San José**: les numéros des 16 octobre 1892, et 1 et 16 janvier 1893.

***El Comercio*, San José**: les numéros des 8 octobre 1887, et 15 et 18 septembre 1888.

El Costarricense, periódico semanal: numéro du 21 février 1873 (num. 93).

***El Costarricense, semanario oficial*, San José**: du numéro 61 (année 2, semestre 1) du 15 janvier 1848 au numéro 54 (année 4, semestre 1) du 8 décembre 1849.

***El Día*, San José:** numéro du 25 août 1892.

***El Ensayo*, San José:** numéro du 16 mars 1865, num. 46.

***El Globo, periódico Eco de la juventud,* San José**: numéro du 29 juillet 1882.

***El Látigo*, San José**: numéro du 15 septembre 1921

***El Mensajero*, San José**: les numéros des 4 janvier et 3 mars 1882.

***El Obrero*, San José:** numéro du 27 octobre 1892.

***El Padre español*, San José**: numéro du 25 juillet 1892.

***El Partido Liberal*, San José:** numéro du 1 février 1891.

***El Semanal Josefino*, San José**: numéro du 17 novembre 1882 (année 1, num. 1).

***El Telegrafista*, San José**: numéro du 16 janvier 1910.

***El Tribuno*, San José:** numéro du 24 septembre 1882.

La Gaceta, San José : du numéro du 8 septembre 1882 au numéro du 18 septembre 1895.

La Hoja del pueblo, San José: du numéro du 4 août 1892 au numéro du 22 octobre 1892.

***La Nación*, San José**: du numéro du 4 juillet 1888 au numéro du 30 juillet 1888.

***La Palanca*, San José:** du numéro du 12 novembre 1882 au numéro du 5 octobre 1883.

***La Prensa*, *diario de la vida nacional*, San José:** du numéro du 25 août 1921 au numéro du 13 octobre 1921.

***La República*, San José**: du 15 septembre 1887 au numéro du 14 octobre 1892.

***La Revista Nueva*, San José:** numéro de novembre 1896.

***La Tribuna*, San José** : du numéro du 18 août 1921 au numéro du 3 octobre 1922 puis du numéro du 1 septembre 1942 au numéro du 11 octobre 1942.

***La Unión,* San José**: numéro du 13 septembre 1891.

***La Unión Católica*, San José**: numéro du 19 août 1893.

***Mentor costarricense*, San José :** du numéro 1 du 31 décembre 1842 au numéro 40 du 16 décembre 1843.

***Otro Diario*, San José**: numéro du 26 novembre 1885 (année 1, num. 22).

***Pandemonium*, San José** : numéro du 1 mars 1903, du 10 janvier 1914, et du 25 juin 1914.

***Páginas ilustradas,* San José** : du numéro de janvier 1904 au numéro de février 1911.

***Repertorio Americano*, San José**: numéro d'octobre 1921.

***Revista de Costa Rica,* San José:** du numéro de juin 1921 au numéro de juin 1929.

***Revista de los Archivos Nacionales*, San José Costa Rica**: du numéro de novembre-décembre 1936 au numéro de mars-avril 1948.

***Revista La Enseñanza*, San José**: numéro de décembre 1887-janvier 1888.

***Revista Morazánida*, San José**: numéro d'avril 1942 (année 1, num. 1)

***Trabajo*, San José**: du numéro du 13 juin 1942 au numéro du 7 novembre 1942.

***7 de noviembre,* San José:** du numéro du 12 mars 1880 au numéro du 4 juin 1892.

II. 2. GUATEMALA

***Acción*, Guatemala:** numéro du 10 septembre 1938.

Anales de la sociedad de geografía e historia de Guatemala: numéro de décembre 1926 (année III, t. III), de juin 1929 (année V, t. V), de décembre 1930 (année V, t. VII), de mars 1932 (année VIII, num. 3, mars 1932), de juin 1932 (année VIII, t. VIII), et de décembre 1944 (année XIX, t. XIX).

***Boletín Oficial*, Guatemala:** du numéro du 11 août 1871 au numéro du 26 septembre 1872.

Boletín sanitario de Guatemala: numéro de janvier-juin 1935 (année VI, num. 42).

***Diario de Centro América,* Guatemala**: du numéro du 12 mai 1882 au numéro du 2 janvier 1897, numéro du 18 mai 1904, du 27 novembre 1905, du 10 janvier 1906, du 18 août 1909, du numéro du 1 juillet 1911 au numéro du 12 décembre 1911, numéro du 12 novembre 1913, du 9 juillet 1914, du 23 novembre 1915, du 22 décembre 1915, du 8 novembre 1916, du 5 février 1920, du numéro du 11 mars 1921 au numéro du 28 octobre 1922, numéro du 4 avril 1924, du 11 novembre 1929, du 25 novembre 1929, du 19 mars 1930, du 4 juin 1931, du 14 janvier 1933, du 30 août 1935, et du numéro du 14 février 1942 au numéro du 7 octobre 1942.

Diario de las sesiones de la asamblea legislativa de Guatemala: numéro du 12 mars 1883.

***El Debate,* Guatemala:** du numéro du 27 mars 1892 au numéro du 12 avril 1893.

***El Excelsior*, Guatemala**: du numéro du 11 août 1921 au numéro du 3 octobre 1921.

***El general Barrios*, Guatemala:** du numéro du 6 janvier 1883 au numéro du 2 avril 1891.

***El Guatemalteco*, Guatemala:** du numéro du 4 février 1882 au numéro du 14 octobre 1892, puis du numéro 29 janvier 1921 au 23 février 1923

***El Imparcial*, Guatemala:** 17 juillet 1929 et 11 janvier 1933.

***El liberal progresista*, Guatemala**: numéro du 28 octobre 1936, et du numéro du 22 juin 1942 au numéro du 14 novembre 1942.

***El Oriental*, Guatemala:** numéro d'août 1882.

***El Unionista*, Guatemala**: du numéro du 1 septembre 1921 au numéro du 29 octobre 1921.

***El Quetzal*, Guatemala:** du numéro du 2 août 1892 au numéro du 9 septembre 1892.

***El Tiempo*, Guatemala:** du numéro 40 du 12 juin 1839 au numéro 127 du 27 octobre 1843.

***Gaceta Oficial*, Guatemala**: du numéro 2 du 4 mars 1841 au numéro 164 du 20 juin 1844.

Gaceta de Guatemala: du numéro 20 du 10 août 1848 au numéro 79 du 29 décembre 1849.

***Gaceta de la policía*, Guatemala**: numéro du 15 septembre 1921.

***Gaceta de los tribunales,* Guatemala**: numéro extraordinaire de juillet 1935.

***La Democracia,* Guatemala:** du numéro du 11 mai 1892 au numéro du 22 juin 1892.

***La Gaceta,* Guatemala :** numéro de juillet 1935 (année XV, t. XIII num. 26).

***La Hora*, Guatemala** : numéros des 16 mars 1945 et 2 mai 1947.

***La hora dominical*, Guatemala**: numéro du 8 octobre 1872.

***La Nación*, Guatemala**: numéro du 20 septembre 1944.

***Las Noticias,* Guatemala**: du numéro du 1 mars 1892 au numéro du 28 novembre 1892.

***La Patria*, Guatemala** : du numéro du 11 août 1921 au numéro du 19 septembre 1921.

***La Prensa*, Guatemala**: du numéro du 29 avril 1880 au numéro du 16 septembre 1880.

***La República*, Guatemala:** du numéro du 17 août 1892 au numéro du 10 octobre 1893, numéros des 1 octobre 1906, 22 janvier et 12 février 1911.

***La Revolución del 71,* Guatemala:** du numéro du 15 janvier 1892 au numéro du 7 mars 1892.

***La Semana*, Guatemala**: numéros des 30 avril et 7 mai 1865.

***La Unión de Centro América*, Guatemala:** du numéro du 8 mars 1885 au numéro du 31 mars 1885.

***La Unión liberal*, Guatemala:** numéro du 15 juillet 1888.

***Luz*, Guatemala**: numéro du 21 septembre 1941.

***Nuestro Diario,* Guatemala**: du numéro du 6 juillet 1942 au numéro du 10 novembre 1942.

***Prensa Nueva*, Guatemala**: numéro du 31 juillet 1934.

***Renovación obrera*, Guatemala**: numéro du 31 décembre 1929.

***Revista de Centroamérica*, Guatemala**: numéros de avril-mai-juin 1912, janvier-juin 1919, avril-septembre 1921, et juillet-septembre 1954.

***Revista de educación*, Guatemala:** numéro de septembre 1934 (année III, num. 2); de août-septembre 1938, de avril-mai 1939, de août-septembre 1939, de janvier-avril 1942, de mai-juillet 1942, et de juillet-décembre 1944.

***Revista del maestro*, Guatemala**: numéro de septembre 1946.

***Revista de la escuela de arte y oficios*, Guatemala**: numéro de 1935 (num. 1, 3e époque).

***Revista de la Escuela de artes y oficios*, Quetzaltenango:** les numéros des 15 septembre (t. 1, num. 10), 1 octobre (t. 1, num. 11) et 12 octobre (t. 1, num. 12) 1892.

***Revista de instrucción pública*, Guatemala**: numéro de décembre 1913-janvier 1914.

***Revista El Educacionista*, Guatemala:** numéro du 1 août 1896 (t. III, num. 25).

***Revista El Niño*, Guatemala**: numéro de juin 1942.

***Revista El Porvenir de los obreros*, Guatemala**: numéro du 5 novembre 1911.

***Revista Foro*, Guatemala**: numéro du 15 juin 1876 (num. 16).

***Revista militar*, Guatemala:** numéros de septembre 1921, novembre-décembre 1924, mai 1925, mars 1926, juillet 1929, juin 1934, juillet 1934, juin-juillet 1935, janvier 1936, juillet 1936, mai-juin 1942, septembre-octobre 1942, et mars-avril 1942.

***Revista Trópico,* Guatemala**: numéros de septembre 1937 et mars 1938.

***Revista Vértice,* Guatemala**: numéro de septembre 1939.

***Revista 15 de septiembre*, Guatemala**: numéro du 15 septembre 1900.

***Senderos,* Guatemala**: numéros de mars 1942 et de août-septembre 1942.

II. 3. HONDURAS

***Anales de los Archivos Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa**: numéros de décembre 1967, juillet 1968, octobre 1868, juillet 1969, décembre 1969, août 1970, juin 1971, décembre 1971, août-décembre 1990, janvier-avril 1991 et septembre 1992.

***Boletín Boyacá, Órgano del Consulado de Colombia en Tegucigalpa,* Tegucigalpa:** numéro de juin 1941.

***Boletín del Congreso Nacional Legislativo*, Tegucigalpa**: numéro du 17 juillet 1941.

***Boletín del Distrito Central Organo del Concejo*, Tegucigalpa**: numéro de 1943.

***Diario Comercial*, San Pedro Sula**: du numéro du 14 juillet 1942 au numéro du 31 décembre 1942.

***El Constitucional*, La Ceiba:** numéro du 25 septembre 1894.

***El Cronista*, Tegucigalpa** : numéro du 13 janvier 1912, 3 septembre 1913, 16 septembre 1913, 3 octobre 1913, 15 janvier 1919, et du numéro du 22 janvier 1942 au numéro du 29 décembre 1942.

***El Demócrata*, Tegucigalpa:** du numéro du 13 septembre 1927 au numéro du 10 novembre 1927.

***El Excelsior*, Tegucigalpa:** du numéro du 19 septembre 1921 au numéro du 24 novembre 1921.

***El Orden*, Tegucigalpa:** du numéro du 17 janvier 1881 au numéro du 24 octobre 1881.

***El Pueblo*, La Ceiba**: numéro du 29 août 1905.

***El Pueblo*, Tegucigalpa**: numéros des 16 septembre 1931 et 5 octobre 1931.

***Gaceta Oficial de Honduras,* Comayagua:** numéro 22 (t. 1) du 30 novembre 1850.

***La enseñanza primaria*, Tegucigalpa**: numéro de janvier 1914.

***La Época*, Tegucigalpa :** numéros des 4, 14, 16 et 17 septembre 1937.

***La Gaceta*, Tegucigalpa :** du numéro du 4 juillet 1870 au numéro du 30 septembre 1897, numéros des 28 août 1905, 16 septembre 1920, 22 septembre 1920, 9 septembre 1941, 17 septembre 1942 et 19 septembre 1942.

***La Nación*, Tegucigalpa:** du numéro du 30 août 1889 au numéro du 13 janvier 1890, du numéro du 1 février 1919 au numéro du 25mai 1919, et le numéro du 4 octobre 1928.

***La Paz*, Tegucigalpa :** du numéro du 25 septembre 1880 au numéro du 5 mai 1883.

***La República*, Tegucigalpa :** du numéro du 21 décembre 1882 au numéro du 24 septembre 1892.

***La Tribuna*, Tegucigalpa :** du numéro du 25 février 1927 au numéro du 23 novembre 1927.

***Órgano del Instituto Normal Central de Varones, Cultura*, Tegucigalpa**: numéro de juillet-août-septembre 1942 et numéro du 31 octobre 1947.

***Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, Tegucigalpa**: du numéro du 30 juin 1927 (t. VI, num. 1) au numéro du 6 décembre 1942 (t. XXI, num. 6).

***Revista de Educación*, Tegucigalpa:** numéros de septembre et d'octobre 1938.

***Revista Morazán en la Historia*, Tegucigalpa:** numéros de septembre 1992 (num. 40) et de mai 1993 (num. 41).

II. 4. NICARAGUA

***Diario de la capital*, Managua** : du numéro du 20 mars 1891 (année 1, num. 17) au numéro du 20 octobre 1892 (année 2, num. 471).

***Diario de Nicaragua*, Managua:** numéros des 8 décembre 1894 et 13 novembre 1895, numéros des 28 avril 1942 et 30 avril 1942.

***El Demócrata*, Rivas**: numéro du 19 octobre 1921.

***El Defensor del orden,* Granada**: numéro 40 du 13 décembre 1854 et numéro 52 du 17 mai 1855.

***El mensajero corazón de Jesús*, Managua**: numéro d'octobre 1942 (année XVIII, num. 273).

***El sentimiento católico*, León**: numéros des 12 et 20 novembre 1892.

***Gaceta Oficial*, Managua**: du numéro du 9 mars 1882 au numéro du 15 octobre 1892, numéros des 30 juillet 1921 et 16 juin 1936.

***Guardia Nacional, boletín del ejército de Nicaragua*, Managua:** numéro de septembre-octobre 1942.

***La Gaceta del gobierno supremo del Estado de Nicaragua en Centro América,* León en 1848 et Managua en 1849:** du numéro 17 du 23 novembre 1848 au numéro 35 du 24 mars 1849.

***La Nacionalidad*, Managua**: numéro du 8 juin 1938.

***La Noticia*, Managua :** du numéro du 27 janvier 1942 au numéro du 11 décembre 1942.

***La Nueva Prensa*, Managua**: numéros des 25, 27 et 30 septembre 1942.

***La Razón*, Managua** : numéro du 21 juin 1936.

***La Tribuna*, Managua**: du numéro du 8 septembre 1921 au numéro du 3 décembre 1921.

***La Verdad*, Managua**: du numéro du 12 juillet 1942 au numéro du 28 novembre 1943.

***Mentor Nicaragüense*, Universidad de Granada:** numéro du 5 mars 1842.

***Revista conservadora*, Managua**: numéro de juillet 1961.

***Revista de la Academia de Geografia e Historia de Nicaragua,* Managua**: du numéro de septembre 1936 au numéro d'avril 1943.

II. 5. SALVADOR

***Ateneo del Salvador*, San salvador:** les numéros de janvier-avril, mars, octobre et décembre 1942.

***Boletín del Ministerio de Relaciones exteriores*, San Salvador**: numéro de novembre 1911.

***Diario de Hoy*, San Salvador**: du numéro du 6 janvier 1942 au numéro du 20 novembre 1942.

***Diario de Occidente*, Santa Ana** : du numéro du 12 mai 1942 au numéro du 19 décembre 1942.

***Diario del Salvador*, San Salvador**: du numéro du 4 juillet 1921 au numéro du 31 décembre 1921, et le numéro du 1 février 1942.

***Diario Nuevo*, San Salvador :** du numéro du 1 juillet 1942 au numéro du 29 septembre 1942.

***Diario Oficial*, San Salvador**: les numéros des 14, 17 et 21 septembre 1875 ; du numéro du 2 septembre 1880 au numéro du 12 octobre 1892 ; du numéro du 12 janvier 1921 au numéro du 27 août 1921 ; et du numéro du 1 septembre 1942 au numéro du 10 décembre 1942.

***El Amigo del Pueblo*, San Salvador:** du numéro 2 du 4 mai 1843 au numéro 15 du 31 août 1843.

***El Católico*, San Salvador**: du numéro du 19 mars 1882 au numéro du 15 octobre 1882.

***El Centinela de la patria*, San Salvador:** du numéro 20 (2e mois) du 19 septembre 1853 au numéro 25 (3e mois) du 5 octobre 1863.

***El Gran Diario*, San Salvador**: du numéro du 7 juillet 1942 au numéro du 30 septembre

1942.

***El Industrial*, San Salvador:** numéros des 1 et 25 juin 1882.

***El Pabellón salvadoreño*, San Salvador:** numéro du 25 septembre 1886.

***El Porvenir de Centroamérica,* San Salvador:** les numéros des 15 et 23 décembre 1895, et 15 mars 1896.

***El Pueblo*, San Salvador:** du numéro du 12 janvier 1882 au 4 octobre 1882.

Gaceta del Salvador (*Gaceta del gobierno supremo del Estado del Salvador en la República de Centro-América*, San Salvador: du numéro 38 (t. 1) du 17 septembre 1847 au numéro 20 (t. 9) du 10 octobre 1860.

***Ideal Obrero*, San Vicente**: du numéro du 28 février 1941 au numéro du 30 septembre 1942.

***La Discusión*, San Salvador:** du numéro du 15 septembre 1880 au numéro du 18 avril 1883.

***La Fortuna,* San Salvador:** les numéros des 15 novembre 1882, 15 février et 15 septembre 1883.

***La Juventud, Revista del Salvador*, Tipografía La Juventud:** 5e année, t. 3, 1882.

***La Juventud Salvadoreña*, San Salvador:** du numéro de janvier 1892 au numéro d'octobre 1892.

***La Nación*, San Salvador**: du numéro du 28 août 1942 au numéro du 8 octobre 1892.

***La Nueva Enseñanza*, San Salvador:** numéro de mai 1896.

***La Palabra*, San Salvador:** du numéro du 31 mai 1882 au numéro du 15 septembre 1882.

***La Unión*, San Salvador:** du numéro du 4 décembre 1889 au numéro du 17 décembre 1889.

***La Universidad, Revista,* San Salvador:** numéros des années 1891, 1892 et 1893.

***La República*, San Salvador:** numéros des 21 décembre 1882 et 14 mai 1885; du numéro du 4 juillet 1939 au numéro du 24 octobre 1939 puis du numéro du 9 janvier 1942 au numéro du 19 décembre 1942.

***Revista de Enseñanza*, San Salvador:** les numéros de janvier-décembre 1920 et mars-décembre 1921.

***Revista del Círculo Militar*, San Salvador:** les numéros de janvier-février 1939, mai-juin 1939 et juillet-août 1940 ; et janvier-février, juillet-août et septembre-octobre 1942.

Repertorio del Diario del Salvador: numéro du 15 juin 1910 (vol. 17, num. 105).

***Repertorio salvadoreño*, San Salvador:** du numéro de mars 1892 au numéro d'août 1892**.**

***Revista Orientaciones*, San Salvador:** numéro du 9 février 1921.

***Revista La Enseñanza*, San Salvador:** numéros de septembre et d'octobre 1884.

***Revista El Pensamiento*, San Salvador:** numéro de novembre 1893.

***Vox Populi*, San Salvador**: du numéro du 3 octobre 1911 au numéro du 20 août 1912.

II. 6. AUTRES PAYS

***El Correo Militar*, Madrid**: numéro du 21 décembre 1888.

***El País,* Madrid:** numéro du 17 octobre 1892.

***La Época*, Madrid**: numéro du 4 juillet 1880.

***La Ilustración Artística,* Barcelona:** numéros des 29 juillet 1895 et 21 juin 1897.

***La Ilustración Hispano-americana*, Barcelona:** numéro du 22 mars 1891.

***Time*, New York** : numéro du 21 septembre 1942 (vol. 40).

***Revista Boyaca*, La Havane :** numéro du 15 septembre 1942 (année II, num. 23)

III. PUBLICATIONS NON PÉRIODIQUES

III. 1. BIOGRAPHIES DE MORAZÁN

- BETETA, José A., *Morazán y la Federación,* Guatemala, Imprenta de Silva, 15 septembre 1887.

- *Carrera y Morazán*, Guatemala, imprenta a cargo de F. Tellez, 1846. Il s'agit d'un article du *Correo Belga* des 14 et 16 novembre 1842, publié dans *Colección de noticias de Centroamérica recogidas y publicadas por la compañía Belga de colonización*, Paris, 1844.

- *Costa Rica y Morazán, recopilación de artículos de prensa: polémica en torno al parque Morazán*, San José, Imprenta de José Canalías, 1887.

- DÍAZ CHÁVEZ, *Filánder, Pobre Morazán, pobre*, Tegucigalpa, Ed. Guaymuras, 1988.

- *Dos obras inéditas del Marqués de Peralta*, San José, 2002, Instituto del servicio exterior, « El General Morazán ».

- FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Morazán en Costa Rica*, San José, Ed. Lehmann, 1943.

- FORTÍN MAGAÑA, Romeo, *Morazán, idealista y legislador*, San Salvador, Tall. Gráficos Cisneros, 1942.

- LEYTON RODRÍGUEZ, Rubén, *Morazán*, Tegucigalpa, Imprenta y encuadernación Bulnes, 1953.

- MARROQUÍN ROJAS, Clemente, *Francisco Morazán y Rafael Carrera,* Guatemala, Ed. José de Pineda Ibarra, 1971.

- MARTÍNEZ LÓPEZ, Eduardo, « Biografía del General don Francisco Morazán », in CARÍAS REYES, Marcos et MURILLO, Celio (comp.), *Álbum morazánico*, Tegucigalpa, Tipografía nacional, 1942.

- MEJÍA NIETO, Arturo, *Morazán, presidente de la desaparecida República*

Centroamericana, Buenos Aires, Ed. Nova, 1947
- MENCOS FRANCO, Agustín, *Rasgos biográficos de Francisco Morazán. Apuntes para la historia de Centroamérica*, Guatemala, Ed. José de Pineda Ibarra-Ministerio de Educación, 1893.
- MONTÚFAR, Lorenzo, *Morazán*, San José, EDUCA, 1979 (articles écrits en 1892).
- PINEDA M., Leónidas, *Ensayo biográfico de Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Tipografia Ariston, 1944.
- RAMÓN, Rosa, *Morazán. Historia del Benemérito*, Litografía López, Tegucigalpa, Secretaría de Cultura y las Artes, 1996 (texte écrit à la fin des années 1880).
- REYES, Rafael, « Vida de Morazán » in CARÍAS REYES, Marcos et MURILLO, Celio (comp.), *Álbum morazánico*, Tegucigalpa, Tipografía nacional, 1942.
- ZUÑIGA HUETE, Angel, *Morazán representante de la democracia americana*, Mexique, Ed. Botas, 1947.

III. 2. CRÉATIONS LITTÉRAIRES

- DARÍO, Rubén, *Al libertador Bolívar*, San Salvador, Imprenta de la ilustración, 1883.
- DIAS, Francisco, *Tragedia de Morazán, obra en verso de los acontecimientos que tuvieron lugar en Costa Rica y dieron fin el 16 de setiembre de 1842*, Managua, s.n., 1894.
- ESPINO, Alfonso, *Mármoles y bronces*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1919.
- FIDEL DURÓN, Jorge, *Últimos días de Morazán*, Tegucigalpa, Talleres Tipografía Nacionales, 1952.

III. 3. DISCOURS, CONFÉRENCES ET MANIFESTES POLITIQUES

- BARRIOS, Sixto, *Quinta conferencia histórica de propaganda patriótica*, San Salvador, Universidad Nacional de El Salvador, Tipografía la unión, 1920.
- *Discurso pronunciado por el Sr Obispo de Santa Rosa de Copán, Claudio Maria Volio y Jiménez, en la Santa Iglesia Catedral el 21 julio de 1921, Augusta Asamblea Constituyente Centroamericana,* Santa Bárbara, Honduras, Tipografía Católica la Inmaculada, 1921.
- *Estudios históricos*, San Salvador, Biblioteca Universitaria, 1941.
- GAVIDIA, Francisco, *Discursos, estudios y conferencias*, San Salvador, Universidad del Salvador, 1941.
- HUMBERTO MONTES, Arturo, *Morazán y la Federación Centroamericana*, México, Ed. Libreo Mex, 1958, conférence prononcée le 14 septembre 1942 au nom de la société d'avocats du Honduras.

- *Impresiones de El Salvador por Jorge Cardona, delegado del comité de Costa Rica y representante de la Prensa de San Salvador, Diario de Costa Rica y la Prensa de Costa Rica*, San José, imprenta Minerva, 1921.
- IZAGUIRRE, Carlos, *Historia luminosa de Francisco Morazán: guerrero, héroe, apóstol, mártir, símbolo, idea,* Tegucigalpa, Talleres Tipo-litográficos Aristón, 1942, 16p.
- *Labor Unionista,* signé ⊣.R.M", Comayagüela, Imprenta el Sol, 5 août 1921
- MONTÚFAR, Rafael, *Compilación de discursos de Lorenzo Montúfar*, Guatemala, s.n, 1897.
- MONTÚFAR, Rafael, *Comprobaciones históricas*, Guatemala, s.n, 1 septembre 1899.
- NUÑEZ, Francisco María, *Interpretación histórica del momento morazánico, 1821-1842*, San José, Imprenta española, 1942. Il s'agit d'une conférence lue le 15 septembre au sein de la société d'Histoire et de Géographie du Costa Rica.
- *Por el ideal morazánico. Conferencia dictada en los salones de la sociedad la Juventud por el general Portocarrero*, San Pedro Sula, Honduras, Tipografía de Pérez Estrada, 1921.
- *Problemas centroamericanos*, thèse lue par A. Aguilar Machado au collège des avocats de San José, le 18 mars 1921, San José, Trejos Hnos. librería, imprenta y encuardenación.
- *Proyecto de unión centroamericana se publica con el objeto de someterlo a la crítica de los centroamericanos que desean sinceramente realizarla, por Alfredo Quiñones, delegado del partido unionista de Guatemala en El Salvador y delegado del club unionista centroamericano de México*, El Salvador, Imprenta Nacional, 1920.
- RODAS, Joaquín, *El déspota abominable vencido y derrocado por el partido unionista de la sección de Guatemala,* República de Centro América sección de Honduras, FlorRoja. Tipo-litografía nacional, 1920.
- SÁENZ, Vicente, *Elogio de Francisco Morazán*, Mexico DF, Grafica panamericana, 1942. Il s'agit d'une conférence lue à l'Université Nationale du Mexique le 8 septembre 1942 et d'un autre travail présenté lors de la réunion du Groupe Amérique le 26 septembre.
- SÁENZ, Vicente, *Cartas a Morazán. Documentos relativos a Francisco Morazán y un estudio de ellos,* Comayagüela, Imprenta el Sol, 1922.
- SALVATIERRA, Sofonías, *Dios Unión Libertad*, Managua, Tipografía progreso, 1921.
- SALVATIERRA, Sofonías, *Asociación patriótica: Juventud centroamericana unida (acta fundamental, programa de estudios y estatuto orgánico*), Managua, Tipografía del progreso, 1922.
- SUAREZ, Belarmino, *Pláticas Populares*, San Salvador, Tipografía La Unión, 1921.

III. 4. LOIS, DÉCRETS ET DIRECTIVES OFFICIELLES

- *Colección de Leyes, decretos y órdenes expedidos por los supremos poderes legislativo y ejecutivo de Costa Rica en los años 1847 y 1848*, San José, Imprenta de la Paz, 1863, t. X.

- *Decretos del congreso nacional,* Tegucigalpa, Talleres tipográficos nacionales, 1943.

- *Dirección general de instrucción primaria. Instrucciones para la práctica de los exámenes de las escuelas primarias elementales*, Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 15 août 1910.

- *La dirección general de instrucción primaria a los niños en las fiestas patrias*, Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 15 septembre 1910.

- *Correspondencia. Comisión del supremo gobierno provisorio del Estado de Costarrica cerca del señor jeneral de división Isidoro Saget general en jefe de las fuerzas navales i desenlace de las cuestiones a que se refiere*, San José, Imprenta del Estado, 1842.

- LARDÉ y LARÍN, Jorge, *Recopilación de leyes relativas a la historia de los municipios de El Salvador*, San Salvador, Ministerio del Interior, 1950.

- LARDÉ y LARÍN, Jorge, *Himnología nacional de El Salvador*, San Salvador, Ministerio del Interior, 1954.

- LARDÉ y LARÍN, Jorge, *El Salvador, historia de sus pueblos*, San Salvador, Ministerio de cultura, 1957.

- LARDÉ y LARÍN, Jorge, *Guía histórica de El Salvador*, San Salvador, Ministerio de cultura, 1958.

- *Informe que dirigió el presidente de la República de Guatemala al cuerpo representativo en su instalación*, Guatemala, Imprenta de la paz, 15 août 1848.

- *Leyes vigentes recopiladas por la secretaría de gobernación y justicia y apéndice de reglamentos coleccionados por Rosendo P. Méndez*, Guatemala, Tipografía Nacional, décembre 1927.

- *Manifiesto del Exmo. Señor Presidente del Estado de Guatemala en que se exponen los fundamentos del decreto del 21 de marzo erigiendo dicho Estado en República Independiente*, Guatemala, Imprenta de la paz, 1847.

- MORALES URRUTIA, M., *Registro de municipalidades por departamentos: división política administrativa de Guatemala*, Guatemala, Iberia, 1961.

- *Plan y programas de enseñanza primaria rural de El Salvador a regir desde el año de 1940*, San Salvador, Ministerio de Instrucción Pública, Imprenta Nacional, 1940.

- *Sugerencias para el desarrollo de los programas de enseñanza primaria, publicaciones del ministerio de instrucción pública*, San Salvador, Imprenta Ariel, 1940.

- VIDALES, Roberto, *Índice de la legislación salvadoreña vigente 1821-1991*, San Salvador, 1991.

III. 5. OUVRAGES D'HISTOIRE

- ALVARADO, Miguel T., *Pro-Patria, pequeñas biografías,* Cojutepeque, El Salvador, Imprenta Centro América, 1910.

- ANDINO, Manuel, *La obra del gobierno del doctor Quiñonez Molina*, San Salvador, s.n, 1927.

- AYÓN, Tomás, *Historia de Nicaragua, desde los tiempos más remotos hasta el año de 1852*, Granada, Tipografía El centroamericano. Le premier tome est publié en 1882, le deuxième en 1887 et le troisième en 1889.

-ARCE, Manuel José, *Memorias de las conductas pública y administrativa del general Manuel José Arce durante el periodo de su presidencia escrito en defensa de las calumnias que contra su persona han vertido los mismos que se rebelaron contra el gobierno y la nación de Centroamérica*, San Salvador, Ministerio de Cultura, 1959 (1e ed.: Imp. Galvan, Universidad de Columbia, 1830).

- BATRES, Luis, *La Cuestión de la Unión Centroamericana*, San José, Imprenta Nacional, 1881.

- BETETA, José A., *La Unión de Centroamérica*, Guatemala, s.n., 1885.

-CALDERÓN, José Tomás, *El ejército federal de la República de Centro América*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1921.

- CASTRO RAMÍREZ, Manuel, *Pro-Patria*, San Salvador, Imprenta Cuscatlania, 1925.

- CÓRDOVA RIVAS, Alvaro, *De la unión de Centroamérica*, Granada, Colegio Centroamérica, 1945.

-CUEVAS ARANGO, Jorge, *Mirada filosófica histórica a Morazán y Carrera*, Granada, Colegio Centroamérica, 1945.

- ESCAMILLA, M., *Compendio de Historia de Centro América,* San Salvador, Imprenta Nacional, 1895.

-GALDAMES ARMAS, Juan, *Hombres y cosas de Santa Ana,* Santa Ana, s.n., 1943.

- GÁMEZ, José Dolores, *Historia de Nicaragua, desde los tiempos prehistóricos hasta 1860, en sus relaciones con España, México y Centroamérica,* Managua, El País, 1889.

-GÁMEZ, José Dolores, *Rafael Carrera y Justo Rufino Barrios ante la historia*, Managua, Tip. Internacional, 1907.

- GÁMEZ, José Dolores, *Historia moderna de Nicaragua: complemento a mi Historia de*

Nicaragua, Managua, Fondo de promoción cultural, BANIC-HISPAMER, 1993.
- GARCÍA, Miguel Angel, *Diccionario histórico-enciclopédico de la República de El Salvador,* San Salvador, Tipografía la Luz, 1927.
- GARCÍA GRANADOS, Miguel, *Memorias del General Miguel García Granados*, Biblioteca de cultura popular, Ministerio de educación pública, Guatemala, 1952, 4 tomes. Pour l'édition de 1877, c'est l'imprimerie du journal *El Progreso* qui a publié la première partie (t. 1 et 2), et l'imprimerie nationale la seconde (t. 3 et 4).
- GÓMEZ, Feliciano, *Filosofía de la historia*, 1923, San Salvador, ex libris.
- LARDÉ Y LARÍN, Jorge, *Bolívar en El Salvador,* San Salvador, Ed. Sociedad Bolivariana de El Salvador, 1972
- MARURE, Alejandro, *Bosquejo histórico de las revoluciones de Centroamérica desde 1811 hasta 1834*, Guatemala, Ministerio de educación pública, 1960, 2 tomes (1e ed.: Guatemala, Academia de Estudios, 1837-39).
- MARURE, Alejandro, « Observaciones sobre la intervención que ha tenido el ex-presidente de C.A., general Francisco Morazán, en los negocios políticos de Guatemala durante las convulsiones que ha sufrido este estado, de mediados de 837 a principios de 839 », *Revista de la Academia de Geografia e Historia de Nicaragua*, année 2, vol. 4, septembre 1938.
- MEZA, Rafael, *Campaña nacional de 1885*, San Salvador, Tipografía La Unión, mars 1911
- MONTÚFAR y CORONADO, Manuel, *Memorias para la historia de la revolución de Centro América*. Guatemala, Tipografía Sánchez & Deguise, 1934 (1e ed.: 1832).
- MONTÚFAR, Lorenzo, *Reseña histórica*, t. V, 1878-1887. Cet ouvrage est composé de sept tomes, dont les cinq premiers ont été publiés avec l'imprimerie *El Progreso*, et les deux derniers avec celle de *La Unión*.
- MORAZÁN, Francisco, *Memorias, Manifiesto de David, Testamento,* Guatemala, Secretaria de Cultura, 1992.
- REYES, Rafael, A*puntamientos estadísticos sobre la República de El Salvador, trabajo destinado a dar una idea del país en la exposición universal de París en 1889,* San Salvador, Imprenta Nacional, 1888
- SALVATIERRA, Sofonías, *Obrerismo y nacionalidad*, Managua, Tipografía progreso, 1928.
- SQUIER, Ephraim, G., *Apuntamientos sobre Centroamérica. Honduras y El Salvador*, Managua, fundación VIDA, 2004 (1ère édition: 1854).
- SUE, Joseph, *Henri El canciller,* Mérida, UNAM, 2012, édition de Arturo Taracena Arriola.
- TURCIOS, Salvador, *Conociendo la historia patria*, Tegucigalpa, ediciones culturales del Diario El Cronista, 1942.

- URIARTE, Juan Ramón, *Cuzcatlanología*, San Salvador, Imprenta Cuscatlania, 1926.
- URRUCIA FLAMENCO, Carlos, *La ciudad de San Salvador*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1924.
- VALLE, Rafael Heliodoro, *Anecdotario de mi abuelo*, Tegucigalpa, Litografía López, 2003, p. 67. Les articles ont été publiés sous le pseudonyme de Luis G. Nuila.
- WELLS, William W, *Exploraciones y aventuras en Honduras*, Tegucigalpa, Banco Central de Honduras, 1960 (1ère édition: 1858).
- ZAMORA CASTELLANOS, Pedro, *Vida militar de Centroamérica*, Guatemala, le premier tome est publié en 1922 par la maison d'édition El Sol et le second en 1924 par l'imprimerie nationale.

III. 6. RECUEILS COMMÉMORATIFS

- *Álbum morazánico, homenaje del gobierno que preside el doctor y general don Tiburcio Carías Andino al general don Francisco Morazán con motivo del primer centenario de su fallecimiento*, Tegucigalpa, Talleres Tipográficos Nacionales, 1942.
- *Boletín del distrito central de Honduras*, *Edición en homenaje al héroe inmortal de la unión de Centro-América en el primer centenario de su muerte*, Tegucigalpa, 1942.
- *Centenario de la insurrección 5 de noviembre de 1811,* San Salvador, Tipografía La Unión, 1911.
- *El Centenario del Gral. Francisco Morazán*, *Homenaje de respeto que Guatemala dedica a su memoria,* Guatemala, Tipografía Nacional, 1892, 44p.
- *El Salvador monumental. Homenaje de la municipalidad de San Salvador al general Morazán en el primer centenario de su muerte,* San Salvador, 1942.
- *La ciudad de San Salvador*, San Salvador, s.n., 1904.
- *La glorificación del Dr Mariano Gálvez: repatriación de sus restos, homenaje de la municipalidad de Guatemala*, Guatemala, Sanchez y De Guise, 1925.
- *Libro Azul*, Guatemala - New Orleans, Searcy and Pfaff, 1915.
- *5 de noviembre*, Imprenta Nacional, San salvador, 1913.

III. 7. TEXTES SCOLAIRES

- BATRES JAUREGUI, Antonio, *América Central ante la Historia, 1821-1921, Memorias de un siglo*, Guatemala, 1949. Le premier tome est publié en 1915 et le second en 1920 par l'imprimerie Sánchez y de Guise.
- CABRALES, Luis Alberto, *Historia de Nicaragua*, Managua, Tipografía Alemana de Carlos

Heuberger, 1935.
- CACERES TINOCO, Ela, *Historia de la América Central*, Tegucigalpa, Instituto Normal Central de Varones, 1942.
- CASTILLO, Marciano, *Cartilla de instrucción para los unionistas*, Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 1920.
- *Compendio de la caída de Francisco Morazán, el más grande de los centroamericanos, lecciones cívicas para los niños de Honduras,* Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 3 octobre 1930.
- FERNÁNDEZ GUARDIA, Ricardo, *Cartilla histórica de Costa Rica*, San José, librería e imprenta Atenea, 1946, 8e édition.
- GALINDO, Francisco, *Cartilla del ciudadano*, San Salvador, Imprenta Nacional, 1874.
- GALINDO, Francisco, *Cartilla del ciudadano escrita para las escuelas del Salvador y modificada para las escuelas de Nicaragua,* Managua, Tipografía nacional, 1882.
- GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de historia patria de la República de Nicaragua para uso de las escuelas primarias de ambos sexos*, Managua, Tipografía nacional, 1889.
- GÁMEZ, José Dolores, *Catecismo de Historia de Centroamérica para uso de las escuelas primarias*, Managua, Tipografía Nacional, 1900.
- JIMÉNEZ SOLÍS, Jorge, *Francisco Morazán: su vida y obra,* Managua, Centro de Investigación de la Realidad de América Latina, 1999. Ce texte écrit en 1942 est publié pour la première fois au Guatemala en 1952 par l'imprimerie nationale.
- MENDIETA, Salvador, *Tratado de educación cívica Centro-americana, obra de texto para la educación cívica de la juventud centroamericana*, Managua, Tipografía Sofonías Salvatierra, 1916.
- MONTERO BARRANTES, Francisco, *Elementos de Historia de Costa Rica,* San José, tipografía nacional, 1894. Cet ouvrage est réédité en 1896 sous le titre *Compendio de historia de Costa Rica* (Libería moderna, San José).
- MORAZÁN, Miguel, *Cartilla Morazánica, biografía y epopeya del general Francisco Morazán, homenaje en el primer centenario de su muerte fusilado en Costa Rica el 15 de septiembre de 1842*, Tegucigalpa, Tipografía Ariston, 1942.
- MORAZÁN, Miguel, *Libro primero de lectura. Enseñanza simultánea de escritura y lectura,* Tegucigalpa, 1949, 13e ed.
- PERAZA, José Antonio, *Morazán hombre, héroe y símbolo, explicado de los niños de Honduras (contribución al centenario de su Gloriosa Muerte*), San Pedro Sula, Imprenta La Juventud, 1942.
- PEREIRA, Félix, *Cartilla de la historia de Nicaragua para uso de niños hijos obreros,* León, 1928, 2e édition.
- REYES, Rafael, *Nociones de la Historia del Salvador,* San Salvador, Imprenta del doctor Francisco Sagrini, 1885.
- REYES, Rafael, *Lecciones de historia de El Salvador,* San Salvador, 1892.
-RODAS, Joaquín, *Morazánida, La epopeya, La tragedia, el apoteosis*, Quetzaltenango, Talleres CDS,

1920.
- SALGADO, Félix, *Compendio de Historia de Honduras,* Tegucigalpa, Tipografía Nacional, 1927.
- SALVATIERRA, Sofonías, *Compendio de Historia de Centroamérica para los Institutos y las Escuelas Normales*, Managua, 1943.
- TELETOR, Celso Narciso, *Cartilla de civismo en lengua quiche y castellano*, Guatemala, Tipografía Nacional, mai 1942.
- VALLEJO, Antonio, *Compendio de la Historia social y política de Honduras aumentada con los principales acontecimientos de Centro-América para uso de los colegios de 2e enseñanza de la República de Honduras*, Tegucigalpa, Tipografía nacional, 1882.
- VILLACORTA CALDERÓN, J. A., *Hombres célebres de América, pequeñas biografías escritas para el uso de las escuelas complementarias de la República,* Guatemala, Sánchez y De Guise, 1922.

Bibliographie

I. OUTILS

-CHIRINOS, Evelyn, *Iconografía del General Francisco Morazán Quezada*, document Prezi réalisé dans le cadre d'un séminaire organisé à l'Université Pédagogique Nationale Francisco Morazán, Tegucigalpa, 2012, accessible sur la page internet : https://prezi.com/xwuxllgm2yhl/iconografia-del-gral-francisco-morazan/

-DUVIOLS, Jean-Paul, *Dictionnaire culturel: Amérique Latine*, Paris, Ellipses, 2007 (2ème édition).

-ESPINOSA, Francisco, *Símbolos patrios de las naciones de Centroamérica*, San Salvador, Concultura, 2001.

-LABAN, René, *Los símbolos masónicos,* Barcelona, Obelisco, 2006.

-LIGOU, Daniel (dir.), *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004 (1e édition en 1987).

-LUCENA SALMORAL, Manuel, *Atlas histórico de Latinoamérica, desde la prehistoria hasta el siglo XXI*, Madrid, Editorial Síntesis, 2005.

-*Petit Larousse des mythologies du monde*, Paris, Larousse, 2007.

-ROWLEY, Anthony (resp.), *Les francs-maçons*, Paris Libraire Arthème Farad/Pluriel, 2011.

-VOVELLE, Michel, *Les mots de la révolution*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004.

II. MÉTHODOLOGIE

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Sobre un día lejano y el paso del tiempo », in *Diálogos, Revista electrónica de Historia*, Université du Costa Rica, octobre 2013, volume extraordinaire en hommage à Víctor Hugo Acuña.

-BERSTEIN, Serge, « La culture politique », in SIRINELLI, Jean-François, et RIOUX, Jean-Pierre (directeurs), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, pp. 371-386.

-BERSTEIN, Serge (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999.

-BERTRAND, Michel, « De la familia a la red de sociabilidad » in *Revista mexicana de sociología*, vol. 61, num. 2., avril-juin 1999, pp. 107-135.

-BONARDI, C., et ROUSSIAU, N., *Les représentations sociales, état des lieux et perspectives*, Sprimont, Belgique, Mardaga, 2001.

-BOURDIEU, Pierre, *Intelectuales. Política y poder*, Buenos Aires, Ed. universitaria, 2000.

-CASTRO ALPIN, Demetrio, « Comprender comparando. Jalones de una búsqueda en historia y ciencias sociales », in *Studia Historica-Historia contemporanea*, vol. X-XI, 1992-1993, pp. 77-90.

-COULBORN, Rushton, « A Paradigm for comparative history ? », in *Current anthropology*, vol. 10, num. 2-3, avril-juin 1969, pp. 175-178.

-DOSSE, François, *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, Éditions La Découverte, 2005.

-FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 2010 (1ère édition : 1971)

-GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 2010 (1ère édition : 1985).

-GAUTREAU, Marion, *Les photographies de la Révolution mexicaine dans la presse illustrée de Mexico (1910-1940) : de la chronique à l'iconisation*, thèse de doctorat de l'Université Paris-Sorbonne, 2007.

-GINZBURG, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Verdier poche, 2010 (1ère édition : 1986).

-GREW, Raymond, « The case for comparing Histories », in *The American Historical Review*, vol. 85, num. 4, octobre 1980, pp.763-778.

-GRUZINSKI, Serge, *La colonisation de l'imaginaire, sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol XVI-XVIIIème siècle*, Paris, Gallimard, 1988.

-HOARE, George et SPERBER, Nathan, *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, Ed. La Découverte, 2013.

-HERRERA, Martha Cecilia, et DIAZ, Carlos Jilmar (comp.), *Educación y cultura política: una mirada multidisciplinaria*, Bogota, Plaza & Janés, Ed. Colombia S.A., 2001.

-HOBSBAWM, Eric, *Marx et l'histoire*, Paris, Hachette, 2009.

-JODELET, Denise, « Représentations sociales: un domaine en expansion », in JODELET, Denise, *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.

-MAHONEY, James, « Comparative Historical methodology », in *Annual Revue Social*, num. 30, 2004, pp. 81-101.

-MAIER, Charles, « La Historia comparada », in *Studia Historica-Historia contemporanea*, vol. X-XI, 1992-1993, pp. 11-32.

-MORNER, Magnus; FAWAZ de VIÑUELA, Julia, et FRENCH, John D., « Comparative Approaches to Latin American History », in *Latin American Research Review*, vol. XVII, num. 3, 1982, pp. 55-89.

-OLIN HELL, Alette, et BOYD H. HILL, J.R., « Marc Bloch and comparative history », in *The American Historical Review*, vol. 85, num. 4, 1980, pp. 828-857

-OLIN HELL, Alette, et BOYD H. HILL, J.R., « Comparative History in Theory and practice: a discussion », in *The American Historical Review*, vol. 87, num. 1, 1982, pp. -123-143

-OSSENBACH, Gabriela, et SOMOZA, Miguel (ed.), *Los Manuales escolares como fuente para la historia de la educación en América Latina*, Madrid, Ed. UNED, 2001.

-OZOUF, Mona, *La fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976.

-OZOUF, Mona, *L'homme régénéré, essais sur la révolution française*, Paris, Gallimard, 1989.

-POZZI, Pablo A., « Eric Hobsbwam : historia social e historia militante », in *Cultura-Historia*, octobre 2012.

-SOULET, Jean-François, *L'Histoire immédiate: historiographie, sources et méthodes*, Paris, Armand Colin, 2009.

-WILLAIME, Jean-Paul, *Sociologie des religions*, Paris, Que sais-je, PUF, 2005 (1ère édition : 1995).

-VAN DEN BRAEMBUSSCHE, « Historical explanation and comparative method towards a theory of the History of society », in *History and Theory, studies in the philosophy of History*, vol. XXVIII, num. 1, 1999, pp. 1-24.

-VEYNE, Paul, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Albin Michel, 2008.

III. RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE

-ACUÑA ORTEGA, Victor Hugo, *Historia e Incertidumbre*, San José, Ed. de la Universidad de Costa Rica, 2007.

-BARRIERA, Darío G., « Por el camino de la historia política: hacia una historia configuracional », in *Secuencia*; num. 53, 2002.

-CAPDEVILA, Luc, et LANGUE, Frédérique, « Invitation à une histoire comparée des temps présents » in *Entre mémoire collective et histoire officielle : l'histoire du temps présent en Amérique Latine*, CAPDEVILA, Luc, et LANGUE, Frédérique (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 9-24.

-CHARTIER, Roger, *Au bord de la falaise. L'Histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009.

-DE LOS ARCOS, María Fernando, « El misterio del pequeño número o sobre la historia del poder: una aproximación a la nueva historia política », in *Revista de Ciencias Sociales y Humanidades*, Universidad Autónoma Metropolitana, Iztapalapa, num. 24, 1999, pp. 55-75.

-HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

-KOSELLECK, Reinhart, *Le futur passé*, Paris, EHESS, 1990.

-NOIRIEL, Gérard, *Qu'est ce que l'histoire contemporaine*, Paris, Hachette, 1998.

-POMIAN, Krzysztof, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.

-PROST, Antoine, *Douze leçons sur l'Histoire*, Paris, Seuil, 2010 (1ère édition : 1996).

-ROUSSO, Henry, *La dernière catastrophe, L'Histoire, le temps présent, le contemporain*, Paris, Gallimard, 2012.

-SIRINELLI, Jean-François, « L'Histoire politique et culturelle », in *Sciences Humaines*, hors série num. 18, sept-oct 1997, pp. 36-39.

-SIRINELLI, Jean-François, et RIOUX, Jean-Pierre (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.

IV. OUVRAGES GÉNÉRAUX

-BETHELL, Leslie (ed.), *Historia de América Latina*, Barcelone, Ed. Crítica, 2001, 16 tomes (1ère édition : 1995).

-BEYHAUT, Gustavo, et BEYHAUT, Hélène, *América Latina III. De la Independencia a la segunda*

guerra mundial, Mexico, D.F, Éditions Siglo XXI, 2004.

-CARMAGNANI, Marcello, *Estado y sociedad en América Latina, 1850-1930*, Barcelone, Ed. Critica, 1981.

-CARMAGNANI, Marcello (coord.), *Federalismos latinoamericanos: México, Brasil, Argentina*, México, Colegio de México, Fondo de Cultura Económica, 1993.

-CASAÚS ARZÚ, Marta Elena (comp.), *El lenguaje de los ismos: algunos conceptos de la modernidad en América Latina*, Guatemala, F&G editores, 2010.

-CECC (Coordinación Educativa y cultural Centroamericana), *Historia del istmo centroamericano*, Xochimilco, Editorial Offset, 2002, 2 tomes.

-COVO, Jacqueline, *Introduction aux civilisations latino-américaines*, Paris, Armand Colin, 2005 (3ème édition).

-GRACIA PÉREZ, Felipe, *Hijos de la Madre Patria. El hispanoamericanismo en la construcción de la identidad nacional colombiana durante la Regeneración (1878-1900)*, Zaragoza, Institución Fernando El Católico, 2011.

-GUERRA, François-Xavier, *L'Amérique Latine face à la Révolution française,* Actes du Colloque à l'AFSSAL, Paris, juin 1989.

-GUERRA, François-Xavier, *Modernidad e Independencias, ensayos sobre las revoluciones hispánicas,* México, MAPFRE-Fondo de cultura económica, 1992.

-GUERRA, François-Xavier; LEMPÉRIÈRE Annick, *Los espacios públicos en Iberoamérica. Ambigüedades y problemas, siglos XVIII-XIX*, México, Fondo de Cultura Económica, CEMCA, 1998.

-LEMOGUEDEC, Jean-Marie (coord.), *L'Amérique hispanique au XXème siècle. Identités, cultures et sociétés*, Paris, PUF, 1997.

-LEMPÉRIÈRE, Annick (ed.), *Penser l'Histoire de l'Amérique Latine, hommage à François-Xavier Guerra*, Paris, publications de la Sorbonne, 2012.

-LYNCH, John, *Hispanoamérica, 1750-1850. Ensayos sobre la sociedad y el estado*, Bogotá, Centro Editorial Universidad de Colombia, 1987.

-MARCILHACY, David, *Raza hispana, hispanoamericanismo e imaginario nacional en la España de la Restauración*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2010.

-Mc FARLANE, Anthony, et POSADA CARBO, Eduardo (comp.), *Independence and Revolution in Spanish America: perspectives and problems,* Londres, Institute of Latin Studies, 1999, p. 56.

-ROUQUIÉ, Alain, *Amérique Latine : introduction à l'Extrême Occident*, Paris, Seuil, 1998.

-SABATO, Hilda, « La ciudadanía en el siglo XIX: nuevas perspectivas para el estudio del poder político en América Latina », in *Cuadernos de Historia Latinoamericana*, AHILA, num. 8, 2000.

-SOLAR GUAJARDO, Felipe Santiago, « Secreto y sociedades secretas en la crisis del Antiguo Régimen. Reflexiones para una historia conectada con el mundo hispánico », in *REHMLAC*, vol. 3, num. 2, décembre 2011-avril 2012, accessible sur la page internet: http://rehmlac.com/recursos/vols/v3/n2/rehmlac.vol3.n2-fdelsolar.pdf

-TARACENA ARRIOLA, Arturo (ed.), *Miradas regionales, las regiones y la idea de nación en América Latina, siglos XIX y XX,* Mérida, Université Nationale Autonome du Mexique, 2013.

-TORRES-RIVAS, Edelberto (coord.), *Historia general de Centroamérica*, Madrid, Ed. Siruela, 1993, 6 tomes.

-THEBAULT, Vincent (coord.), *Géopolitique des Amériques*, Paris, Nathan, 2009 (2ème édition).

-VAYSSIÈRE, Pierre, *Les révolutions d'Amérique Latine*, Paris, Seuil, 2001 (1ère édition : 1991).

-VAYSSIÈRE, Pierre, *L'Amérique Latine, de 1890 à nos jours*, Paris, Hachette, 2006 (1ère édition : 1996).

V. AMÉRIQUE CENTRALE

V.1. GEOPOLITIQUE

-BOVIN, Philippe (coord.), *Las Fronteras del istmo. Fronteras y sociedades entre el sur de México y América central*, México DF, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología social-Centro francés de Estudios mexicanos y Centroamericanos, 1997.

-GOROTISGA, X., « Geopolítica de la crisis regional », in *Anuario de Estudios Sociales Centroamericanos*, Université du Costa Rica, num. 35, 1983, pp. 139-186.

-GRANADOS CHAVERRI, Carlos, « Hacia una definición de Centro América, el peso de los factores geopolíticos », in *Anuario de Estudios Centroamericanos,* Université du Costa Rica, vol. 11, num. 1, 1985, pp. 59-78.

-LUNGO, M.; et REAL, B., « La problemática regional en Centroamérica », in *Estudios Sociales Centro- americanos,* Université du Costa Rica, num. 23, 1979, pp. 9-33.

-TORRES RIVAS, Edelberto, *Interpretación del desarrollo social centroamericano*, San José, EDUCA, 1971.

-TORRES RIVAS, Edelberto, *La Piel de Centroamérica (una visión epidérmica de setenta y cinco años de su historia)*, San José, FLACSO, 2007.

V.2. HISTOIRE POLITIQUE

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Clases subalternas y movimientos sociales en Centroamérica (1870-1930) » in *Historia General de Centroamérica,* Madrid, Siruela, 1993, t. IV, Chap. 4.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Nación y clase obrera en Centroamérica en la época liberal (1870-1930) », in MOLINA, Iván; et PALMER Steven (ed.), *El paso de la cometa: estado, política social y culturas populares en Costa Rica (1800-1950)*, San José, Editorial porvenir, 1994.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo (ed.), *Filibusterismo y destino manifiesto en las Américas*, Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2010.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El liberalismo en tiempos de la independencia (1810-1850) », in FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier (ed.), *La aurora de la libertad. Primeros liberalismos en el mundo iberoamericano*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2012, pp. 117-145.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, *Centroamérica: filibusteros, estados, imperios y memorias*, San

José, Ministerio de Cultura, SINABI, 2014.

-ALDA MEJÍAS, Sonia, « El debate entre liberales y conservadores en Centroamérica: distintos medios para un objetivo común, la construcción de una república de ciudadanos (1821-1900) », in *Espacio, tiempo y forma*, série V, 279-280, 2000.

-ALDA MEJÍAS, Sonia, « Las revoluciones liberales y su legitimidad: la restauración del orden republicano. El caso centroamericano 1870-1876 » in *Revista de Historia*, San José, num. 45, 2002, pp. 229-263.

-ALDA MEJÍAS, Sonia, « La resistencia de los pueblos a la tiranía en Centroamérica (siglo XIX) », in *Mesoamérica*, Plumsock-CIRMA, année 26, num. 47, janvier-décembre 2005, pp. 47-79.

-AVENDAÑO ROJAS, Xiomara, « La protección estatal a la Iglesia Católica en Centroamérica: entre el patronato y el concordato », in *Boletín AFEHC,* num. 52, 2012, accessible sur la page internet : http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=3030

-AVENDAÑO ROJAS, Xiomara, *Centroamérica entre lo antiguo y lo moderno, institucionalidad, ciudadanía y representación política, 1810-1838*, Castelló de la Plana, Publicacions de la Universitat Jaume I, D.-L, 2009.

-BATAILLON, Gilles, *Genèse des guerres internes en Amérique centrale : 1960-1983*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

-DACHNER TRUJILLO, Yolanda, *De la nación centroamericana a la patria chica*, San José, mémoire de master en Histoire, Université du Costa Rica, 2001.

-DÍAZ, David et VIALES HURTADO, Ronny (ed.), *Independencias, Estados y política(s) en la Centroamérica del siglo XIX, Las huellas históricas del Bicentenario*, San José, CIHAC, 2012

-GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Poder político, interés bananero e identidad nacional en Centroamérica, un estudio comparativo: Costa Rica (1884-1938) y Honduras (1902-1958)*, Tegucigalpa, Ed. Universitaria, Honduras, 1997.

-GARCÍA QUINTERO, Sergio, *Darío y la Unión Centroamericana*, Managua, Francisco Arellano Oviedo éditeur, 2009.

-JOXE, Alain, « L'État-nation et l'État de guerre en Amérique centrale. Hypothèses pour une recherche », in *Cahier des Amériques*, Paris, IHEAL, num. 1, nouvelle série, printemps 1985, pp. 115-125.

-KARNES, Thomas, *Los fracasos de la unión*, San José, Costa Rica, Instituto Centroamericano de Administración Pública, ICAP, 1961.

-LÓPEZ VELASQUEZ, Eugenia, « Algunas apreciaciones de la historiografía de la anexión de Centroamérica a México (1821-1823) », in *Colección Antropológica e Historia*, num. 22, 1998.

-MOALLIC, Benjamin (comp.), *Las figuras del enemigo, alteridad y conflictos en Centroamérica*, San Salvador, Secretaría de Cultura-Universidad Evangélica de El Salvador, 2012.

-PÉREZ FABREGAT, Clara, « El unionismo en Centroamérica: política y guerra en la década de 1840 », communication donnée lors du *XII Congrès Centraméricain d'Histoire*, San Salvador, juillet 2014.

-PAYNE IGLESIAS, Elizet, « La historia oficial. Orígenes de la historiografía liberal Centroamericana

(1832-1960) », in *Primer congreso centroamericano de Historia*, Tegucigalpa, 1994.

-PINTO SORIA, José César, *Centroamérica de la colonia al Estado nacional (1800-1840),* Guatemala, Ed. Universitaria, 1986.

-RODRÍGUEZ, M. *El experimento de Cádiz en Centroamérica, 1808-1824,* México, FCE, 1984, (1ère édition en anglais: 1978).

-ROUQUIÉ, Alain, *Guerres et Paix en Amérique Centrale*, Paris, Seuil, 1992.

-ROUQUIÉ, Alain (dir.), *Les forces politiques en Amérique Centrale*, Paris, Karthala, 1991.

-SAGASTUME, Alejandro Salomón, « El papel de la Iglesia de Centro América en la guerra contra William Walker 1865-1860 », in *Paraninfo*, année 2, num. 3, 1993, pp. 177-194.

-SCHOONOVER, Thomas, « La intervención europea y los vínculos entre los liberales de Centroamérica y México, 1864-1868 », in *Mesoamerica,* année II, num. 19, 1990, pp. 101-113.

-SILVA HERNÁNDEZ, Ana Margarita, *El Unionismo científico y los intelectuales en la vida política centroamericana (1888-1921)*, thèse de doctorat, Colegio de México, 2005.

-SILVA HERNÁNDEZ, Ana Margarita, « Salvador Mendieta y la unión centroamericana », accessible sur la page internet : http://shial.colmex.mx/docs/Silva.pdf.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Reflexiones sobre la federación centroamericana, 1823-1840 », in *Revista de historia de Nicaragua*, Managua, 1992-1993.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Historia política de Centroamérica (1821-1930) » in VANNINI, Margarita (ed.) *Encuentros con la historia*, Managua, UCA, 1995, pp. 145-176.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Liberalismo y poder político en Centroamérica (1870-1929) », in *Historia General de Centroamérica*, 1993, t. IV, chap. 3, pp. 168-247.

-VALDÉS VALLE, Roberto Armando, « Elementos para la discusión sobre masonería, política y secularización en la Centroamérica del siglo XIX », in *REHMLAC*, vol. 2, num. 2, décembre 2010-avril 2011, accessible sur la page internet: http://rehmlac.com/recursos/vols/v2/n2/rehmlac.vol2.n2-543ro.pdf

-VANNINI, Margarita et KINLOCH, Frances (ed.), *Política, Cultura y Sociedad en Centroamérica, siglos XVIII-XX*, Managua, IHNCA-UCA, 1998.

-VÁZQUEZ OLIVERA, Mario, *La República Federal de Centro América: territorio, nación y diplomacia, 1823-1838*, CICH-UJMD, El Salvador- CIALC-UNAM, México, 2012.

V.3. HISTOIRE CULTURELLE

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Las concepciones de la comunidad política en Centroamérica en tiempos de la Independencia (1820-1823) » in *Trace*, México, num. 37, 2000, pp. 27-40.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « El Salvador y Costa Rica en la historiografía de Lorenzo Montúfar: construcción del estado e invención de la nación », in *Memoria. Primer Encuentro de Historia de El Salvador, 22-25 julio, 2003*, San Salvador, Universidad de El Salvador-CONCULTURA, 2005, pp. 111-117.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, *Memorias comparadas: las versiones de la guerra contra los*

filibusteros en Nicaragua, Costa Rica y Estados Unidos (siglos XIX-XXI), Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2009.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « La historiografía liberal centroamericana: la obra de Lorenzo Montúfar (1823-1898) », in *Istmo*, *Revista virtual de Estudios literarios y culturales centroamericanos*, 2006, accessible sur la page internet: http://istmo.denison.edu/n12/articulos/historiografia.html.

-CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, et GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, *Las redes intelectuales centroamericanas: un siglo de imaginarios nacionales (1820-1920)*, Guatemala, F & G Editores, 2005.

-CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, « La creación de nuevos espacios públicos en Centroamérica a principios del siglo XX: la influencia de las redes teosóficas en la opinión pública centroamericana », in *Revista de Historia,* Université du Costa Rica, num. 46, 2002, pp. 11-60.

-CASAÚS ARZÚ, Marta Elena, « La formación de la nación cultural en las elites teosóficas centroamericanas, 1920-1930: Carlos Wyld Ospina y Alberto Masferrer », in *Memoria. Primer Encuentro de Historia de El Salvador, 22-25 julio, 2003*, San Salvador, Universidad de El Salvador-CONCULTURA, 2005, pp. 149-162.

-CUENIN, Xavier, « Representar e imaginar Centroamérica en el siglo XIX. », in *Boletín AFEHC,* num. 46, 2010, accessible sur la page internet : http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=2496.

-CUENIN, Xavier, « Los procesos de construcción de identidades nacionales en Centroamérica a fines del siglo XIX y principios del siglo XX. », in *Boletín AFEHC,* num. 46, septembre 2010, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=2504

-DÍAZ ARIAS, David, « La Invención de las naciones en Centroamérica, 1821-1950 », in *Boletín AFEHC*, num. 15, 2005, accessible sur la page internet : http://www.afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=367

-DÍAZ ARIAS, David, et ACUÑA ORTEGA, Víctor, « Identidades nacionales en Centroamérica: bibliografía de los estudios historiográficos », in *Revista de historia,* Université du Costa Rica, num. 45, 2002, pp. 267-283.

-DÍAZ ARIAS, David, « Entre la Guerra de castas y la ladinización. La imagen del indígena en la Centroamérica liberal, 1870-1944 », in *Revista de Estudios Sociales,* Universidad de los Andes, Colombia, num. 26, 2007, pp. 58-72.

-EURAQUE, Darío; GOULD, Jeffrey; et HALE, Charles, *Memorias del Mestizaje: cultura política en Centroamérica de 1920 al presente,* Guatemala, CIRMA, 2004.

-FUMERO, Patricia, *National identities in Central America in a comparative perspective: the modern public sphere and the celebration of centennial of Central American Independence September 15, 1921*, thèse de doctorat, Université du Kansas, 2005.

-GARCÍA GIRÁLDEZ, Teresa, « La patria grande centroamericana: la elaboración del proyecto nacional por las redes unionistas », in *Memoria. Primer Encuentro de Historia de El Salvador, 22-25 julio, 2003*, San Salvador, Universidad de El Salvador- CONCULTURA, 2005, pp. 111-117.

-GRIFFITH, William, « The historiography of Central America since 1830 », in *Hispanic American Historical Review*, num. 45, novembre 1965, pp. 548-569.

-MACKENBACH, Werner, « El Caribe y la literatura centroamericana: de la doble exclusión al doble espejo », in ETTE, Ottmar (ed.), *Caribbean(s) on the Move archipiélagos literarios del Caribe, a trans-symposium,* Frankfuert am Main, Peter Lang, 2008, pp. 107-119.

-MENDONÇA, Émilie, « Un desafío liberal: construir una escuela centroamericana », in *Boletín AFEHC,* num. 54, 2012, accessible sur la page internet: http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=3169

-MOLINA JIMÉNEZ, Iván; SOLANO, Francisco (comp.), *Fin de siglo XIX e identidad nacional en México y Centroamérica*, Alajuela, Museo histórico cultural Juan Santamaría, 2000.

-MOLINA JIMÉNEZ, Iván, *La estela de la pluma, cultura impresa e intelectuales en Centroamérica durante los siglos XIX y XX*, Heredia, Ed. Universidad Nacional, 2004.

-PAILLER, Claire, *La Poésie au dessous des volcans : études de poésie contemporaine d'Amérique centrale*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1988.

-PAILLER, Claire, *Mitos primordiales y poesía fundadora en América Central*, Paris, Ed. du CNRS, 1989.

-PAILLER, Clairer, « La pulga y la locomotora: el epigrama político en América Central », in *Boletín AFEHC*, num. 42, 2009, accessible sur la page internet: http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=2256

-PALMER, Steven, *A Liberal Discipline : Inventing nations in Guatemala and Costa Rica, 1870-1900*, thèse de doctorat, Columbia University, 1990.

-PALMER, Steven, « Racismo intelectual en Costa Rica y Guatemala, 1870-1920 », in *Mesoamérica,* num. 31, 1996, pp. 99-121.

-RÍOS QUESADA, Verónica, « De actualizaciones conflictivas y oficializaciones problemáticas. El conflicto contra Walker en la literatura nicaragüense y costarricense (1855-1934) », communication donnée au congrès de LASA, Washington D.C., mai-juin 2013.

-SILVA HERNÁNDEZ, Ana Margarita, « El nombre de Centroamérica y la invención de la identidad regional » in CHIARAMONTE, José Carlos; MARICHAL, Carlos Marichal; et GRANADOS, Aimer (comp.), *Crear la nación. Los nombres de los países de América latina*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2008, pp. 239-256.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales y Estado moderno en Centroamérica*, San José, Ed. de la Universidad de Costa Rica, 1995.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Revolución, pacifismo, anarquía y laboriosidad en Centroamérica. La historiografía liberal y conservadora, y el surgimiento de las virtudes nacionales (1821-1871) » in *Anales de la Academia de Geografía e Historia de Guatemala,* vol. LXXI, t. LXX, 1995, pp. 99-110.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo*,* « Walker en Centroamérica de Lorenzo Montúfar Rivera », in *Revista de Historia*, San José, num. 42, 2000, pp. 295-302.

-VARGAS, María Clara, « Los himnos nacionales centroamericanos como apoyo al proceso de formación de nación », in *Revista Herencia*, Université du Costa Rica, année 1, num. 1, 1988.

-WALTER, Knut, « La educación en Centroamérica: Reflexiones en torno a sus problemas y su

Potencial », Hamburg: Institut für Iberoamerika, Kunde, 2000.

-WOODWARD, Ralph Lee, *Central America. A nation divided,* New York, Oxford University Press, 1976 (2ème édition).

VI. COSTA RICA

VI. 1. HISTOIRE POLITIQUE

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Comunidad política e identidad política en Costa Rica en el siglo XIX » in *Istmo*. *Revista virtual de estudios literarios y culturales centroamericanos*, num. 2, juillet-décembre 2001, accessible sur la page internet: http://istmo.denison.edu/n02/proyectos/comunidad.html

-DÍAZ ARIAS, David, « Construcción de un Estado Moderno: Política, estado e Identidad Nacional en Costa Rica, 1821-1914 », in *Cuadernos de Historia de las Instituciones de Costa Rica*, Université du Costa Rica, num. 18, 2005.

-DÍAZ ARIAS, David, *Construcción de un Estado moderno. Política, Estado e identidad nacional en Costa Rica, 1821 – 1914*, San José, EUCR, 2008.

-GUZMÁN STEIN, Miguel, « Masonería, Iglesia Católica y Estado: las relaciones entre el Poder Civil y el Poder Eclesiástico, y las formas asociativas en Costa Rica (1865-1875) », *REHMLAC*, vol. 1, num. 1, mai-novembre 2009, accessible sur la page internet: http://rehmlac.com/recursos/vols/v1/n1/rehmlac.vol1.n1-mguzman.pdf

-MOLINA, Iván; et PALMER Steven (ed.), *El paso de la cometa: estado, política social y culturas populares en Costa Rica (1800-1950)*, San José, Ed. Porvenir, 1994.

-MUÑOZ GUILLEN, Mercedes, *El Estado y la abolición del ejército (1914-1949)*, San José, Ed. Porvenir, 1990.

-QUESADA CAMACHO, Juan Rafael, *Estado y educación en Costa Rica, del agotamiento del liberalismo al inicio del Estado interventor: 1914-1949*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 2003.

-SALAZAR MORA, Orlando, *El apogeo de la República Liberal en Costa Rica (1870-1914)*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1990.

-SÁNCHEZ SOLANO, Estéban, « La identificación del desarticulador del mundo católico: el liberalismo, la masonería, y el protestantismo en la prensa católica en Costa Rica (1880-1890) » in *REHMLAC*, vol. 2, num. 2, décembre 2010-avril 2011, accessible sur la page internet: http://rehmlac.com/recursos/vols/v2/n2/rehmlac.vol2.n2-esanchez.pdf

-SIBAJA AMADOR, P., *Posición política de Costa Rica ante Centroamérica durante los albores de la vida independiente 1821-1830: un estudio de la posición asumida por el gobierno de Costa Rica ante el Istmo Centroamericano, durante las coyunturas de la emancipación y la primera experiencia federal,* mémoire de licence de l'Université du Costa Rica, 1995.
-SOLIS AVENDAÑO, Manuel., « El 48 como desborde trágico », in *Anuario de Estudios Centroamericanos*, Université du Costa Rica, num. 33-34, pp. 261-295.

-SOLIS AVENDAÑO, Manuel, *La institucionalidad ajena, los años cuarenta y el fin de siglo*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 2006.

VI. 2 HISTOIRE CULTURELLE

-ACUÑA ORTEGA, Víctor, « La invención de la diferencia costarricense (1810-1870) », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 45, 2002, pp. 191-208.

-ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Historia del vocabulario político costarricense: Estado, República, Nación y Democracia (1821-1949) », in TARACENA ARRIOLA, Arturo, et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales y Estado moderno en Centroamérica*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1995, pp. 63-74.

- CORRALES ARIAS, Adriano, « Moisés Vicenzi, el pensador olvidado » in http://www.redcultura.com/editorial/2006/08opinion/060302opi.php

-DÍAZ ARIAS, David, « Invención de una tradición: la fiesta de la independencia durante la construcción del Estado en Costa Rica, 1821-1871 », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 45, 2002, pp. 105-162.

-DÍAZ ARIAS, David, *Rituales cívicos, memoria, identidad nacional y poder: la fiesta de la independencia en Costa Rica 1821-1921*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 2007.

-DÍAZ ARIAS, David, « Pequeños patriotas y ciudadanos, infancia, nación y conmemoración de la Independencia en Centroamérica, 1899-1932 », in *Araucaria*, Université de Séville, vol. 13, num. 25, 2011, pp. 86-107.

-DÍAZ ARIAS, David, « Una fiesta del discurso: vocabulario político e identidad nacional en el discurso de las celebraciones de la independencia en Costa Rica, 1848-1921 » in *Revista Estudios,* Université du Costa rica, num. 17, 2003, p. 73-104.

-FUMERO, Patricia, *El Monumento Nacional, fiesta y develización, setiembre de 1895*, Alajuela, Museo histórico cultural Juan Santamaría, 1998.

-FUMERO, Patricia, « Construyendo identidades, monumento nacional », in *Herencia*, Université du Costa Rica, vol. 22, num. 1, 2008, pp. 7-14.

-JIMÉNEZ MATARRITA, Alexander, « Costa Rica, o de cómo se inventan las excepciones » in COLOM GONZALEZ, F. (comp.) *Relatos de nación. La construcción de las identidades nacionales en el mundo hispánico.* Madrid, Iberoamericana, 2005, pp. 955-974.

-LEMISTRE, Annie, *Dos bronces conmemorativos y una gesta heroica. La estatua de Juan Santamaría y el Monumento nacional,* Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 1988.

-MOLINA JIMÉNEZ, Iván, « Acuña Ortega, Víctor Hugo: Comunidad política e identidad política en Costa Rica en el siglo XIX », *Biblio 3W, Revista Bibliográfica de Geografía y Ciencias Sociales*, Universidad de Barcelona, vol. VII, num. 367, 19 avril 2002, accessible sur la page internet : http://www.ub.es/geocrit/b3w-367.htm

-MOLINA JIMÉNEZ, Iván et DIAZ ARIAS, David, *La Campaña Nacional (1856 – 1857). Historiografía, literatura y memoria.* San José: EUCR, 2008.

-MOLINA JIMÉNEZ, Iván et PALMER, Steven, *Educando a Costa Rica. Alfabetización popular, formación docente y género (1880-1950*), San José, Ed. Porvenir, 2000.

-PALMER, Steven, « Sociedad Anónima, Cultura Oficial: Inventando la Nación en Costa Rica, 1848-1900 », in MOLINA, Iván, et PALMER, Steven (ed.), *Héroes al Gusto y Libros de Moda. Sociedad y cambio cultural en Costa Rica (1750-1900)*, San José, Ed. Porvenir, Plumsock Mesoamerican Studies,

1992, pp. 169-205.

-QUESADA CAMACHO, Juan Rafael, *Historia de la Historiografía costarricense, 1821-1940*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 2001

-QUESADA CAMACHO, Juan Rafael, *Un siglo de educación costarricense, 1814-1914*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 2005.

VII. GUATEMALA

VII.1.HISTOIRE POLITIQUE

-APARICIO MERIDA, Manuel, *Historia de los Altos a través de las actas del ayuntamiento de Quetzaltenango, desde 1807 a 1931*, Guatemala, FUNDAP, 2010.

-*Desafíos y potencialidades de la historia local en Guatemala*, Guatemala, AVANCSO, 2005.

-MARTÍNEZ PELÁEZ, Severo, *La Patria del criollo, ensayo de interpretación de la realidad colonial guatemalteca*, San José, EDUCA, 1981 (1ère édition: 1972).

-MUÑOZ PAZ, María del Carmen (coord.), *Carlos Herrera y el centenario de la independencia. Política, economía y sociedad en Guatemala, 1920-1921*, Université San Carlos, Guatemala, 2014, accessible sur la page internet : http://digi.usac.edu.gt/bvirtual/informes/puihg/INF-2013-24.pdf

-PINTO SORIA, Julio César, « Nación, caudillismo y conflicto étnico en Guatemala (1821-1854) », in *Mesoamérica*, Pumsock-CIRMA, année 18, num. 34, décembre 1997, pp. 357-479.

-SARAZÚA PÉREZ, Juan Carlos, *Recolectar, administrar y defender: la construcción del Estado y las resistencias regionales en Guatemala, 1800-1871*, Thèse de doctorat de la Universitat Pompeu Fabra, Barcelone, 2013.

-SOLÓRZANO, Juan Carlos, « Rafael Carrera: ¿reacción conservadora o revolución campesina? Guatemala 1837-1873 », in *Anuario de Estudios Centroamericanos*, Université du Costa Rica, vol. 13, num. 2, 1987, pp. 5-37.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, « Génesis del movimiento separatista en Los Altos de Guatemala, 1806-1829 », en *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 29, 1994, pp. 7-60.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Intervención criolla, sueño ladino, pesadilla indígena, los Altos de Guatemala: de región a Estado 1740-185*0, San José, Porvenir, CIRMA, Delegación Regional de Cooperación Técnica y Científica del Gobierno de Francia, 1997.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, « La construcción nacional del territorio de Guatemala 1825-1934 », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 45, 2002, pp. 9-33.

-TARACENA ARRIOLA, Arturo, *Etnicidad, estado y nación en Guatemala, 1808-1944*, Guatemala, Nawal Wuj, 2002, 2 tomes.

-WOODWARD, Ralph Lee, *Rafael Carrera y la creación de la República de Guatemala 1821-1871*, Antigua Guatemala, CIRMA, 2002.

- WOODWARD, Ralph Lee, « Rafael Carrera y el militarismo guatemalteco: el convenio de Guadalupe », in *III Congreso Centroamericano de Historia*, San José, 1996, pp. 1-17.

- WOODWARD, Ralph Lee, « La política centroamericana de un caudillo conservador Rafael Carrera,

1840-1865 » in *Anuario de Estudios Centroamericanos,* Université du Costa Rica, num. 9, 1983, pp. 55-68.

VII.2. HISTOIRE CULTURELLE

-CAL MONTOYA, José Edgardo, « La historiografía guatemalteca hasta Severo Martínez Peláez: trazos iniciales para un debate », accesible sur la page internet: http://josecal.files.wordpress.com/2007/05/la-historiografia-guatemalteca-hasta-severo-martinez-pelaez.pdf,

-CASAÚS ARZÚ, Marta Elena « Los proyectos de integración social del indio y el imaginario nacional de las elites intelectuales guatemaltecas, siglos XIX y XX », in *Revista de Indias*, vol. LIX, num. 217, 1999, pp. 775-812.

-CASAÚS ARZÚ, Marta Elena y PELAEZ ALMENGOR, Oscar (comp.), *Historia intelectual de Guatemala,* Guatemala, CEUR.UAM, 2001.

-FAJARDO RÍOS, María Milagro, *Urbanismo de la ciudad de Guatemala en la última década del siglo XIX: acercamiento a las corrientes artísticas y urbanísticas de la ciudad de Guatemala, 1890-1899*, mémoire de licence, Université San Carlos, Guatemala, 1990.

-FAJARDO RÍOS, María Milagro, « Plazas, parques y calzadas como exaltación al presidente Estada Cabrera y su legitimación en el poder », in *Memoria del 2e encuentro nacional de historiadores,* Guatemala, Universidad del Valle, 2003, pp. 73-90.

-FLORES, Alejandro, « Nacionalismo o descolonización de la imaginación académica? Introducción a una genealogía del poder en Guatemala », in *Boletín AFEHC,* num. 46, 2010, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/?action=fi_aff&id=2514

-FUENTES OLIVA, Regina, « 1920, una década de cambios educativos para Guatemala », in *Boletín AFEHC*, num. 54, 2012, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/?action=fi_aff&id=3167

-GÓMEZ, Juan Pablo, et PALMA MURGA, Gustavo, « Brazos o ciudadanos? La colonialidad de la nación en Guatemala », in *Boletin AFEHC,* num. 46, 2010, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/?action=fi_aff&id=2497

-MENDONÇA, Émilie, *Construction du système éducatif et émergence de l'identité nationale au Guatemala, 1875-1928*, thèse de l'Université François-Rabelais, 2011.

-PALMER, Steven, « Central American Union or Guatemalan Republic? The national question in the liberal Guatemala 1871-1885 », in *The Americas*, 1993.

-PIEL, Jean et LITTLE SIEBOLD, Todd (ed.), *Entre comunidades y nación. La historia de Guatemala revisada desde lo local y lo nacional,* Guatemala, CIRMA-CEMCA, 1999, pp. 75-96.

-POLANCO, Perla, « El « señor presidente » : el fracaso en la sucesión del heroísmo liberal », communication donnée au Colloque International *La Fabrique des Héros en Amérique Latine*, *XIX-XX^{ème} siècles*, Université du Costa Rica, août 2014.

-SOLÓRZANO, Juan Carlos, « Una crìtica a los enfoques ~~–p~~oscolonial" sobre los viajeros europeos y estadounidenses en la Centroamérica del Siglo XIX », in *Boletín AFEHC,* num. 56, accessible sur la page internet : http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=3449

VIII. HONDURAS

VIII.1. HISTOIRE POLITIQUE

-AGUILAR, Paz, « Sociedad y poder en Honduras: de la ruptura de la República Federal a la Reforma Liberal (1838-1876) », in *Historia Critica*, étape 1, num. 5, 1990, pp. 5-13.

-ARANCIBIA, Juan, *Honduras? un Estado Nacional?*, Tegucigalpa, Ed. Guaymuras, 1985.

-EURAQUE, Darío, « La reforma liberal en Honduras y la hipótesis de la oligarquía ausente 1870-1930 », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 23, 1991, pp. 7-56.

-EURAQUE, Darío, « La creación de la moneda nacional y el enclave bananero en la costa caribeña de Honduras: ¿en busca de una identidad étnico-racial? » in *Revista política de Honduras*, Tegucigalpa, num. 9, septembre 1999.

-EURAQUE, Darío, « Una nueva visión sobre el caudillismo y la violencia política en Honduras », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 33, 1996.

-GALLARDO, Helio, *Golpe de Estado y aparatos clericales, América Latina/Honduras*, San José, Editorial Arlekín, 2012.

-GARCÍA BUCHARD, Ethel, *Política y Estado en la sociedad hondureña del siglo XIX (1838-1872)*, Tegucigalpa, Instituto Hondureño de Antropología e Historia, 2009.

-PEREZ BRIGNOLI, Héctor, « La Reforma Liberal en Honduras », in *Cuaderno de Ciencias Sociales,* Tegucigalpa, Editorial Nuevo Continente, num. 2, 1973.

-POSAS, Mario, et DEL CID, Rafael, *La construcción del sector público y del estado nacional en Honduras (1876-1979)*, San José, EDUCA, 1983.

-ROMERO GÓMEZ, Ena Yolanda, *Reforma Liberal, Relaciones Iglesia-Estado 1887-1901*, thèse de doctorat, Université Nationale Autonome du Honduras, 1982.

-RAPALO CASTELLANOS, Renan, *Influencia de la Ilustración en la Independencia centroamericana*, thèse de doctorat, Université Nationale Autonome du Honduras, 1993.

VIII.2. HISTOIRE CULTURELLE

-ARGUETA, Mario R. « Momentos y circunstancias influyentes en la conformación de la identidad nacional hondureña », in *Presencia Universitaria*, 1996, pp. 3-4.

-AVAOS, Kevin (comp.), *Significado de los movimientos populares en la gestación del Estado y la identidad nacional en Honduras*, Tegucigalpa, Instituto hondureño de Antropología e Historia, 2000.

-BARAHONA, Marvin, *Evolución histórica de la identidad nacional*, Tegucigalpa, Editorial Guaymuras, SA, 1991.

-CACERES LARA, Víctor, « Microbiografía del periodismo hondureño », in *Extra*, Tegucigalpa, année 1, num. 1, août 1965.

-EURAQUE, Darío, *Conversaciones históricas con el mestizaje y su identidad nacional en Honduras*, San Pedro Sula, Centro Editorial, 2005.

-EURAQUE, Darío, « Antropólogos, Arqueólogos, imperialismo y la mayanización de Honduras:

1890-1940 », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 45, janvier-juin 2002, pp. 73-104.

-EURAQUE, Darío, « La historiografía hondureña y el caudillismo indígena: entre Lempira y Gregorio Ferrera », in *III Congreso Centroamericano de Historia,* San José, 1996, pp. 1-17.

-EURAQUE, Darío, *Estado, poder, nacionalidad y raza en la historia de Honduras*, Tegucigalpa, Ed. Subirana, 1996.

-GARCÍA BUCHARD, Ethel, « El nacionalismo hondureño, entre la añoranza por la patria grande y la necesidad de consolidar la unidad nacional », in *Seminario fin de siglo XIX e identidad nacional en México e Centroamérica*, Alajuela, 1999, pp. 11-14.

-INESTROZA MANZANARES, Jesús Evelio, *La escuela hondureña en el siglo XIX,* Tegucigalpa, Universidad Pedagógica Francisco Morazán, 2003.

-PAYNE IGLESIAS, Elizeth, « Identidad y nación: el caso de la Costa Norte e islas de la bahía en Honduras, 1876-1930 », en *Mesoamérica*, num. 42, décembre 2001, pp. 75-103.

-RANDAZZO, Francesca, *Honduras, la patria de la espera, ensayos sobre nación y poesía*, Tegucigalpa, Litografía López, 2006

-SIERRA FONSECA, Rolando, « Cultura política y caudillismo: un dialogo con el discurso ilustrado hondureño », in *III congreso centroamericano de Historia,* San José, 1996.

-SIERRA FONSECA, Rolando, *El problema de la idea de nación en la Honduras del siglo XIX*, Tegucigalpa, Litografia López, 2001.

-SIERRA FONSECA, Rolando, « Antonio R. Vallejo y la historiografía fundante en Honduras » in *La Tribuna*, Tegucigalpa, 30 mars 2014.

-TORREJÓN MORA, José Vicente, « Escultura monumental pública de Tegucigalpa », in *NORBA-ARTE* XVII, 1997, pp. 149-163.

-ZELAYA, Oscar, *La educación para la libertad y la democracia: moral, civismo y urbanidad en el régimen dictatorial (1933-1949)*, Tegucigalpa, INAH, 2008.

IX. NICARAGUA

IX.1. HISTOIRE POLITIQUE

-BATAILLON, Gilles, « De Sandino aux contras. Formes et pratiques de la guerre au Nicaragua », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, année 60, num. 3, 2005, pp. 653-688.

-CASANOVA FUERTES, Rafael, *Bordes ocultos, el entretejido de nuestra historia, ensayos y artículos sobre la historia de Nicaragua*, Managua, Copy Express, 2013.

-DOSPITAL, Michelle « La construcción del Estado nacional en Nicaragua: el proyecto sandinista (1933-1934) », in *Revista de Historia*, IHNCA-UCA, num. 2, 1992-1993, pp. 52-61.

-GOULD, Jeffrey, *To lead as equals: rural protest and political consciousness in Chinandega, Nicaragua, 1912-1979*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990.

-GOULD, Jeffrey, « Y el buitre respondiñ —quì no hay indios", la cuestión indígena en Nicaragua occidental, 1920-1954 », in *Revista Mesoamérica*, num. 30, décembre 1995.

-GOULD, Jeffrey, *El mito de la Nicaragua mestiza y la Resistencia indígena, 1880-1980*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1997.

-GROSSMAN, Richard, « The Nation is our mother : Augusto Sandino and the construction of a peasant nationalism in Nicaragua, 1927-1934 », in *The Journal of Peasant Studies*, vol. 35, janvier 2008, pp. 80-99.

-- GUERRERO, Julián, et SORIANO, Lola, *Monografía de Chinandega*, Managua, s.n., 1964.

-PEREZ BALTODANO, Andrés, *Entre el Estado Conquistador y el Estado nación: providencialismo, pensamiento político y estructuras de poder en el desarrollo histórico de Nicaragua*, Managua, IHNCA-UCA, 2008.

-VARGAS GONZALEZ, Hugo Mauricio, *Procesos electorales en Nicaragua: legitimidad y conflicto. Siglo XIX*, thèse de doctorat de l'Université de Toulouse, 2010.

-WALTER, Knut, *El régimen de Anastasio Somoza, 1936-1956*, Managua, Instituto de Historia de Nicaragua y de Centroamérica, 2004.

-WALTER, Knut, « La problemática del estado nacional en Nicaragua », in TARACENA ARRIOLA, Arturo, et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales y Estado moderno en Centroamérica*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1995, pp. 165-177.

-WÜNDERICH, Volker, « La unificación nacional que dejo una nación dividida. El gobierno del presidente Zelaya y la « reincorporación » de la Mosquitia a Nicaragua en 1894 », in *Revista de Historia,* IHNCA-UCA, num. 34, 1996, pp. 9-44.

IX.2. HISTOIRE CULTURELLE

-AYERDIS, Miguel, « Visión histórico-literaria de la Granada decimonónica en Amor y Constancia de José Dolores Gámez », *Revista de historia de Nicaragua*, IHNCA-UCA, juillet-décembre 1997.

-BARACCO, Luciano, *The imagining of a nation, from nineteenth-century liberals to twentieth-century Sandinistas*, New York, Algora Publishing, 2005.

-BENDANA, Alejandro, « El nacionalismo universal en Sandino », in KINLOCH TIJERINO, Frances (ed), *Nicaragua, en busca de su identidad*, Managua, IHNCA-UCA, 1995.

-CALAND, Elizabeth, *L'identité nicaraguayenne à travers sa littérature de 1936 à 1990,* mémoire de maîtrise de l'Université de Toulouse, 1996.

-GOULD, Jeffrey, « Nicaragua: la nación indohispana », in TARACENA ARRIOLA, Arturo et PIEL, Jean (comp.), *Identidades nacionales y Estado moderno en Centroamérica*, San José, Ed. Universidad de Costa Rica, 1995, pp. 253-267.

-GROSSMAN Richard « La patria es nuestra madre: género, patriarcado y nacionalismo dentro del movimiento nacionalista, 1927-1934 », in *III Congreso Centroamericano de Historia*, San José, 1996, pp. 1-17.

-HERRERA, Miguel Ángel, « Nacionalismo e historiografía sobre la guerra del 56. Nicaragua, 1850-1889 », in *Revista de Historia*, IHNCA-UCA, num. 2, 1992-1993.

-KINLOCH TIJERINO, Frances, « El canal interoceánico en el imaginario nacional. Nicaragua, siglo XIX », in *Taller de Historia, Nación y etnia,* IHNCA-UCA, Managua, num. 6, 1994

-KINLOCH TIJERINO, Frances, « Fiestas Patrias: Tradición y Realidad (Nicaragua, 1858) », in VANNINI, Margarita et KINLOCH, Frances (ed.), *Política, Cultura y Sociedad en Centroamérica, siglos XVIII-XX*, Managua, IHNCA-UCA, 1998, pp. 83-92.

-KINLOCH TIJERINO, Frances, « Civilización y Barbarie: mitos y símbolos en la formación de la idea nacional », in (ed.), *Nicaragua en busca de su identida*d, Managua, IHNCA-UCA, 1995, pp. 257-275.

-KINLOCH TIJERINO, Frances, *Nicaragua. Identidad y cultura política*, Managua, Banco Central de Nicaragua, 1999.

-KINLOCH TIJERINO, Frances, *Política y cultura en la transición al Estado-nación en Nicaragua, 1838-1858*, mémoire de master de l'Université du Costa Rica, 1999.

-KINLOCH TIJERINO, Frances, « Identidad nacional e intervención extranjera, Nicaragua, 1840-1930 » in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 45, janvier-juin 2002, 163-190.

-KINLOCH TIJERINO, Frances, « La identidad en la historiografía didáctica nicaragüense », in *Revista de Historia de Nicaragua,* IHNCA-UCA, 2007.

-PALMA, Milagros, *Senderos míticos de Nicaragua*, Paris, Ed. Indigo, 2007.

-RODRÍGUEZ, Rosaura, *La Conquête de l'identité (Le Nicaragua à travers sa littérature)*, Paris, Ed. Indigo, 1997.

-SUÁREZ, Modesta et VANNINI Margarita, « Nicaragua: reflexiones y debates », in *L'Ordinaire Latino-américain*, Toulouse, IPEALT, num. 211, 2008.

-UGARTE FLORES, Elizabeth, « El discurso histórico en dos novelas nicaragüenses de los siglos XIX y XX: Amor y Constancia de José Dolores Gámez y Réquiem en Castilla del Oro de Julio Valle-Castillo », *Boletín AFEHC,* num. 42, 2009, accessible sur la page internet: http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=2258

-VIJIL GURDIÁN, Josefina, *Les conceptions de l'apprentissage de l'histoire chez les enseignants de l'école primaire au Nicaragua*, Université catholique de Louvain, 1998, p. 207.

X. SALVADOR

X.1. HISTOIRE POLITIQUE

-ANDERSON, Thomas, *El Salvador. Los sucesos políticos de 1932*, San José, EDUCA, 1994 (2ème édition).

-BAIRES, Yolanda, et LUNGO, Mario, « San Salvador (1880-1930), la lenta consolidación de la capital salvadoreña », in *Anuario de Estudios Centroamericanos*, Université du Costa Rica, num. 7, 1981.

-CARDENAL, Rodolfo, *El poder eclesiástico en El Salvador (1871-1931),* San Salvador, Ed. UCA, 1980 (2ème ed.).

-CHASTEEN, John C. « Manuel Enrique Araujo and the failure of reform in El Salvador, 1911-1913 » in *South-eastern Latin Americanist*. vol. XXVII, num. 2, 1984.

-CHING, Erik; LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio et TILLEY, Virginia, *Las masas, la matanza y el martinato en El Salvador*. *Ensayos sobre 1932*, San Salvador, Ed. UCA, 2007.

-DOMINGUEZ, Mauricio, « El obispado de San Salvador: foco de desavenencia político-religiosa », in *Anuario de Estudios Centroamericanos*, Université du Costa Rica, num. 1, 1974.

-HERRERA MENA, Sajid, « Una religiosidad cuestionada: los liberales frente a la Iglesia salvadoreña (1880-1885) » in MOALLIC, Benjamin (coord.), *Las figuras del enemigo, alteridad y conflictos en Centroamérica,* San Salvador, Secretaría de Cultura/UEES, 2012, pp. 86-106.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « El levantamiento indígena de 1846 en Santiago Nonualco. Conflictos locales, etnicidad y lucha de facciones en El Salvador », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 42, 2000, pp. 9-14.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio (comp.), *Poder, actores sociales y conflictividad. El Salvador, 1786-1972*, San Salvador, Dirección Nacional de Investigación en Cultura y Arte, Secretaría de Cultura de la Presidencia, 2011.

-LÓPEZ VELLECILLOS, Italo, *Gerardo Barrios y su tiempo*, San Salvador, Ministerio de Educación, 1967, Certamen Nacional de Cultura, 1965.

-MARROQUIN, Alejandro Dagoberto, « Estudio sobre la crisis de los años treinta en El Salvador », in *Anuario de Estudios Centroamericanos*, Université du Costa Rica, num. 3, 1977.

-MONTES, Segundo, *El compadrazgo. Una estructura de poder en El Salvador.* San Salvador, Ed. UCA, 1987 (2ème édition).

-VALDÉS VALLE, Roberto Armando, *Masones, liberales y ultramontanos salvadoreños: debate político y constitucional en algunas publicaciones impresas, durante la etapa final del proceso de secularización del estado salvadoreño (1885-1886*), thèse de doctorat, Université Centraméricaine José Simeón Cañas, San Salvador, mai 2010.

-WILSON, Everett Alan, *The crisis of national integration in El Salvador, 1919-1935*, thèse de doctorat, Standford University, 1970.

X. 2. HISTOIRE CULTURELLE

-ALVARENGA, Patricia, *Cultura y ética de la violencia. El Salvador 1880-1932*, San Salvador, CONCULTURA, 2006 (1ère édition: 1996).

-BRADFORD BURNS, E., « La infraestructura intelectual de la Modernización en El Salvador », in *Lecturas de Historia de Centroamérica*, San José Costa Rica, Imprenta y Litografía VARITEC S.A., 1989.

-BRADFORD BURNS, E., « La modernización del subdesarrollo: El Salvador; 1858-1931. » in CACERES, Luis René (ed.), *Lecturas de Historia de Centroamérica*, San José, EDUCA, 1989.

-CHAMORRO ZAMORA, María Ester, *Re-examinando la unidad centroamericana: los debates en los periódicos salvadoreños en la década de 1840*, mémoire de master, Université José Simeón Cañas, San Salvador, 2006.

-GUIDOS VEJAR, Rafael, *El ascenso del militarismo en El Salvador*, San Salvador, Ed. UCA, 1988 (4ème édition).

-LARA MARTÍNEZ, Rafael, « La independencia como problema: El Ateneo de El Salvador y la

celebración del (bi)centenario », in *Boletín AFEHC,* num. 46, 2010, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/?action=fi_aff&id=2494

-LINDO FUENTES, Héctor, « Las primeras etapas del sistema escolar salvadoreño en el siglo XIX », in *Seminario Política, Cultura y Sociedad en Centroamérica*, Managua, 1997.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Mármoles, Clarines y Bronces. Fiestas cívico-religiosas en El Salvador, siglos XIX y XX*, San Salvador, Editorial Universidad Don Bosco, 2011.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « Identidad nacional, historia e invención de tradiciones en El Salvador en la década de 1920 », in *Revista de Historia*, Univerrsité du Costa Rica, num. 45, 2002, pp. 35-71.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, *Tradiciones inventadas y discursos nacionalistas: el imaginario nacional de la época liberal en El Salvador, 1876-1932*. San Salvador, Editorial Universitaria, 2007.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « La Patria en el corazón: las celebraciones de la Independencia en El Salvador (1824-1916) », in *Boletín AFEHC,* num. 12, 2005, accessible sur la page internet: http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=363

-MARROQUÍN, Alejandro Dabogerto, « El problema indígena en El Salvador » in *América indígena*, vol. 35, num. 4, 1975.

-PRUD'HOMME, Olivier, « Ciencia histórica y oficio del historiador: tentativa y fracaso de un proyecto en El Salvador en los años 60 », in *Identidades, revista de ciencias sociales y humanidades*, San Salvador, année 2, num. 3, juin-décembre 2011, pp. 11-56

-TENORIO, María, « Sin permiso ni perdón: huellas de periódicos extranjeros en la prensa salvadoreña de la primera mitad del siglo XIX », in *Boletín AFEHC*, num. 37, 2008, accessible sur la page internet: http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=1980.

XI. LA FABRIQUE DE LA MÉMOIRE

-ACUÑA ORTEGA, Victor Hugo, conférence donnée aux Archives Nationales de la République Dominicaine en août 2010.

-GUERRA, François-Xavier (ed.), *Mémoires en devenir, Amérique Latine, XVIe-XXe siècle : colloque international [Les enjeux de la mémoire] de Paris, 1er-3 décembre 1992,* Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1994.

-HALBWACHS, Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris;La Haye, Mouton, 1975 (1ère édition: 1925)

-HARTOG, François, et REVEL, Jacques (dir.), *Les Usages politiques du passé*, Paris, EHESS, 2001.

-JELIN Elizabeth, *Los trabajos de la memoria*, Madrid-Buenos Aires, Siglo XXI, 2002.

-JELIN, Elizabeth (comp), *Las conmemoraciones: las disputas en las fechas « in-felices »,* Madrid, Siglo XXI, 2002.

-JELIN, Elizabeth, et LANGLAND, Victoria (comps.), *Monumentos, memoriales y marcas territoriales,* Madrid, Siglo XXI, 2003.

-JELIN, Elizabeth, et LORENZ, Federico Guillermo (comps.), *Educación y memoria. La escuela elabora el pasado,* Madrid, Siglo XXI, 2004.

-MICHONNEAU, Stéphane, « Société et commémoration à Barcelone à la mi-XIXe siècle », *Genèses,* num. 40, septembre 2000, pp. 6-32.

-MICHONNEAU, Stéphane, *Barcelone*, *Mémoire et Identité, 1830-1930*, Presses universitaires de Rennes, 2007.

-NAMER, Gérard, *Mémoire et Société*, Paris, Klincksieck, 1987.

-NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, 3 tomes.

-NORA, Pierre, *Présent, Nation, mémoire*, Paris, Gallimard, 2011.

-RICOEUR, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000.

-ROSA RIVERO, Alberto; BELLELI, Guglielmo; et BAKHURST, David (ed.), *Memoria colectiva e identidad nacional*, Madrid, biblioteca nueva, 2000.

-ROUSSO, Henry, et CONAN, Éric, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1996.

-TRAVERSO, Enzo, *El pasado, instrucciones de uso, Historia, memoria, política*, Madrid-Barcelona, Marcial Pons, Ediciones Juridicas y Sociales, S.A., 2007.

XII. LA FABRIQUE DES NATIONS

-AGULHON, Maurice, *Marianne au pouvoir, L'imagerie et la symbolique républicaine de 1880 à 1914*, Mayenne, Flammarion, 2001 (1ère édition : 1989).

-ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, Ed. La Découverte, 1996 (1ère édition : 1983).

-BERTRAND, Michel; CABANEL, Patrick, et DE LAFARGUE, Bertrand, *La Fabrique des Nations : figures de l'État-nation dans l'Europe du XIXème siècle*, Paris, Les Éditions de Paris, 2003.

-BERTRAND, Michel, et DE ROUX, Rodolfo, *De l'un au multiple : dynamiques identitaires en Amérique Latine*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009.

-BHABHA, Homi K. (ed.), *Nation and narration*, New York, Routledge, 1994.

-BOURDIEU, Pierre, « Espíritus de Estado. Génesis y estructura del campo burocrático » in *Revista Sociedad*, Buenos Aires. Article publié originalement dans Actes de la Recherche en Sciences Sociales, num. 96-97, 1993, pp. 49-62, accessible sur la page internet : http://www.politica.com.ar/Filosofia_politica/Espiritu_de_Estado_bourdieu.htm.

-CAMACHO ALFARO, *Identidad, invención y mito, ensayos escogidos*, San José, EUCR, 2010.

-CAMUS, Manuela (comp.), *Las ideas detrás de la etnicidad, una selección de textos para el debate,* Antigua Guatemala, CIRMA, 2006.

-CHIARAMONTE, José Carlos, *Nación y Estado. El lenguaje político en tiempos de las independencias*. Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 2004.

-CHIARAMONTE, José Carlos, « El mito de los orígenes en la historiografía latinoamericana », in C*uadernos del Instituto Ravignani*, Buenos Aires, num. 2, octobre 1991.

-CID, Gabriel et SAN FRANCISCO, Alejandro (eds.), *Nación y nacionalismo en Chile*, Santiago, Ediciones Centro de Estudios Bicentenario, 2009-2010, 2 tomes.

-DÍAZ ARIAS, David, *La construcción de la Nación. Teoría e historia.* San José, EUCR, 2007.

-GUERRA, François-Xavier, et QUIJADA, Mónica, « Imaginar la nación », *Cuadernos de Historia*, Münster/Hambourg, AHILA, num. 2, 1994.

-GUERRA, François-Xavier; ANNINO, Antonio, et CASTRO LEIVA, Luis (ed.), *De los imperios a las naciones. Iberoamérica,* Zaragoza, Ibercaja, 1994.

-GUERRA, François-Xavier, « La nación en América hispánica. El problema de sus orígenes » in GAUCHET, Marcel et al. *Nación y Modernidad*, Buenos Aires, Ed. Nueva Visión, 1997, pp. 97-120.

-GUERRA, François-Xavier, et ANNINO, Antonio (coord.), *Inventando la nación. Iberoamérica, siglo XIX,* México, Fondo de Cultura económica, 2003.

-HOBSBAWM, Eric, et RANGER, Terence (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Editions Amsterdam, 2006 (1ère édition : 1983)

-HOBSBAWM, Eric, *Nations and nationalism since 1780, programme, myth and reality*, Cambridge, University Press, 1990.

-HROCH, Miroslav, « La construcción de la identidad nacional: del grupo étnico a la nación moderna », in *Revista de occidente*, Madrid, num. 161, 1994, pp. 45-60.

-KNIGHT, Alan, « Pueblo, Nación y política, siglos XIX y XX », in *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, num. 34, 1994.

-« La Révolution française. Dix années qui ont changé le monde », *L'Histoire,* Paris, num. 60, juillet-septembre 2013

-PAKKASVIRTA, Jussi, *¿Un continente? ¿Una nación? Intelectuales latinoamericanos, comunidad política y las revistas culturales en Costa Rica y en el Perú (1919-1930)*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1987 (1ère édition en français: 1979).

-RODRÍGUEZ, Jaime (coord.), *Revolución, Independencia y las nuevas naciones de América,* Madrid, fundación MAPFRE-Tavera, 2005.

-SABATO, Hilda, (coord.), C*iudadanía política y formación de las naciones. Perspectivas históricas de América Latina,* México, Colegio de México, Fondo de Cultura Económica, 1999.

-SMITH, Anthony D, *Nacionalismo y modernidad*, Madrid, Ediciones Istmo, 2000.

XIII. ECRITURE ET ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

-ANNINO, Antonio, et BUVE, Raymond, « El Liberalismo en México », in *Cuadernos de Historia Latinoamericana,* AHILA, 1993.

-BENJAMIN, Thomas, « La revolución hecha monumento », in *Historia y Grafía*, UIA, num. 6, 1996.

-BERTONI, Lilia Ana, « Soldados, gimnastas y escolares. La escuela y la formación de la nacionalidad a fines del siglo XIX », in *Boletìn del Instituto de Historia Argentina y Americana "Dr. E. Ravignani"*, série 3, num. 13, 1996, pp. 35-57.

-BERTONI, Lilia Ana, « Construir la Nacionalidad: héroes, estatuas y fiestas patrias, 1887-1891 », in *Boletìn del Instituto de Historia Argentina y Americana "Dr. E. Ravignani"*, série 3, num. 5, 1992, pp. 77-110.

-BERTRAND, Michel, « Écrire l'histoire, fonder la nation : héros et conscience nationale dans le Mexique du XIXe siècle » in DULUCQ, Sophie, et ZYTNICKI, Colette (dir.), *Décoloniser l'Histoire? De « l'histoire coloniale » aux histoires nationales en Amérique Latine et en Afrique : XIXe et XXe siècles*, Saint-Denis, Société française d'histoire d'outre-mer, 2003, pp. 125-140.

-BERTRAND, Michel, « Commémoration et histoire : les célébrations du premier centenaire de l'indépendance à Mexico » in *Caravalle*, Université de Toulouse, num. 94, 2010, pp. 13-31.

-BLOOM, Harold, *El canon occidental, la escuela y los libros de todas las épocas,* Barcelone, Anagrama, 2004.

-CAPDEVILA Luc, et LANGUE Frédérique (dir.), *Entre mémoire collective et histoire officielle : l'histoire du temps présent en Amérique Latine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

-CAUQUELIN, A., *L'Art du Lieu Commun. Du bon usage de la doxa,* Paris, Seuil, 1999.

-COLMENARES, Germán, *Las convenciones contra la cultura, ensayos sobre historiografía hispanoamericana del siglo 19,* Bogotá, Tercer Mundo Editores, 1997.

-EARLE, Rebecca, « Padres de la Patria' and ancestral past: commemorations of independence in nineteenth-century Spanish America », in *Journal of Latin American Studies*, num. 34, 2002, pp. 775-805.

-GEROME, Noëlle, « La tradition des fêtes: interprétation et appropriation », in CORBIN, Alain; GEROME, Noëlle et TARTAKOWSKY, Danielle, *Les Usages Politiques des Fêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994.

-GONZÁLEZ GARCÍA, José María, *Metáforas del Poder*. Madrid, Alianza, 1998.
-GRANADOS, Aimer, et MARICHAL, Carlos (comps.), *Construcción de las identidades latinoamericanas. Ensayos de historia intelectual, siglos XIX y XX*, México, El Colegio de México, 2004.

-HARWICH, Nikita, « Le discours historiographique au Venezuela au XIXe siècle », in *Mémoires en devenir, Amérique Latine, XVIe-XXe siècle*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1994, pp. 193-206.

-HARWICH, Nikita, « La Historia Patria » in ANNINO, Antonio, et GUERRA, François-Xavier, (coord.), *Inventando la nación,* México, Siglo XXI, 2003, pp. 533-549.

-LANGUE, Frédérique, « La Independencia de Venezuela, una historia mitificada y un paradigma heroico », in *Anuario de Estudios Americanos*, Université de Séville, num. 66, 2, juillet-décembre 2009, pp. 245-276.

-LEMPÉRIÈRE, Annick, « Los dos centenarios de la independencia mexicana (1910-1921): de la historia patria a la antropología cultural », in *Historia Mexicana,* Colegio de México, num. 178, 1995, pp. 317-352.

-McEVOY Carmen (ed.), *Funerales republicanos en América del Sur: tradición, ritual y nación 1832-1896*, Santiago, Centro de estudios Bicentenario, Instituto de Historia, Pontifica Universidad Católica de Chile, 2006.

-MEDINA ORTEGA, J.A., et CAMELO, R. *El surgimiento de la historiografía nacional,* México, UNAM, 1997.

-PALTI, Elías José, *Acerca de los lenguajes políticos en el siglo XIX latinoamericano. Sus nudos conceptuales*, México, Taurus, 200.

-PEREZ SILLER, Javier, et RADKAU GARCIA, Verena (coord.), *Identidad y el imaginario nacional, reescritura y enseñanza de la historia*, México D.F., Editions Ducere, 1998.

-RODRÍGUEZ, Mario, WILLIFORD, Miriam, et WOODWARD, Ralph Lee, *Applied Enlightment: 19th. Century Liberalism*, New Orleans, MARI, 1972.

XIV. LA FABRIQUE DES HÉROS

XIV.1. LE HÉROS ET LE MYTHE

- ACUÑA ORTEGA, Víctor Hugo, « Costa Rica: la fabricación de Juan Rafael Mora (siglos XIX-XXI) », in *Caravelle*, Université de Toulouse, num. 104, 2015, pp. 31-46.

-AGUILAR y LOZANO, Nuria, et al. « ¿Lo pasado, pasado está? Colón, Cortés, Pizarro: héroes a través del espejo de la historia oficial », pp. 381-396, 1998.

-ARIAS MORA, Dennis, « El rostro del héroe. Significaciones corporales de la política y sus cultos heroicos », communication donnée au Colloque International *La Fabrique des Héros en Amérique Latine*, *XIX-XXème siècles*, Université du Costa Rica, août 2014.

-BAUZA, Hugo Francisco, *El mito del héroe, morfología y semántica de la figura heroica*, Buenos Aires Fondo de cultura económica, 2007 (1ère édition: 1998)

-BARILLAS; Edgar, « Los héroes y las naciones, un acercamiento al discurso sobre la nación », in *Estudios*, Université du Costa Rica, vol. 1, num. 94, 1994, pp. 7-31.

-BENAVIDES BARQUERO, Manuel, « El Padre indio Tomás Ruiz ¿Prócer de la independencia centroamericana? » in *Revista de Historia de América*; janvier-juin 2010, num. 142, pp. 123-157.

-BENNASSAR, Bartolomé, « Culte des héros, culte des reliques » in *Héros et nation en Amérique Latine*, dossier de *Caravelle,* Université de Toulouse, num. 72, 1999, pp. 99-108.

-BERIAIN, Josetxo, « Las máscaras de la violencia colectiva: chivo expiatorio-mártir, héroe nacional y suicida-bomba », *Sociología*, dossier « modernidad e imaginarios socioculturales », México, année 22, num. 64, mai-août 2007, pp. 77-118.

-BONNET, Jean Claude, « Les morts illustres », in NORA, Pierre (comp.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986, vol.2, t. 3.

-BRENES TENCIO, Guillermo, « Héroes y liturgias del poder: la ceremonia de la apoteosis, México, 6 de octubre de 1910 », in *Revista de Ciencias Sociales,* vol. IV-V, num. 106-107, 2004-2005, pp. 107-121.

-BRUNK, Samuel et FALLAW, Ben (ed.), *Heroes and hero cults in Latin America,* Austin, University

of Texas press, 2006.

-CAMACHO NAVARRO, Enrique, *Los usos de Sandino*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1991.

-CARLYLE, Thomas, *Los héroes, el culto de los héroes y lo heroico en la historia*, editorial Porrúa, México, 2012 (1ère édition: 1841).

-CARRERA DAMAS, Germán, *El culto a Bolívar, esbozo para un estudio de la Historia de las ideas en Venezuela,* Caracas, Ediciones de la biblioteca de la Universidad Central de Venezuela, 1973 (2ème édition).

-CARRERA DAMAS, Germán, « Mitología política e ideologías alternativas: el bolivarianismo-militarismo », in CARRERA DAMAS, Germán; LEAL CURIEL, Carole; LOMNÉ, Georges, et al., *Mitos políticos en las sociedades andinas. Orígenes, invenciones y ficciones*, Ed. Equinoccio, Caracas, 2006, pp. 391-404.

-CENTLIVRES, Pierre; FABRE, Daniel; et ZONABEND, Françoise (dir.), *La Fabrique des héros*, Paris, Édition De la Maison des sciences de l'homme, 1999.

-CHIRU BARRIOS, Félix, « Liturgia al héroe nacional: el monumento a Vasco Nuñez de Balboa en Panamá », in *Cuadernos Intercambio*, Université du Costa Rica, année 9, num. 10, 2012, pp. 71-99.

-CHUST, Manuel et MINGUEZ, Víctor (ed.), *La construcción del héroe en España y México (1789-1847)*, Valencia, Universidad de Valencia, 2003.

-CONTAMINE, Philippe, « Mourir pour la patrie, X-XXe siècle », in NORA, Pierre (comp.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986, vol. 2, t. 3.

-CONTAMINE, Philippe, « La fabrique des héros, entretien », in *L'Histoire*, Paris, num. 380, octobre 2012, pp. 52-57.

-CORBIN, Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO, Georges (dir.), *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, 2011, 3 tomes.

-DEMELAS-BOHY, Marie Danielle, « Héros et formation nationale » in *Héros et nation en Amérique Latine*, dossier de *Caravelle,* Université de Toulouse, num. 72, 1999, pp. 5-9 .

-DE ROUX, Rodolfo, « La insolente longevidad del héroe patrio » in *Héros et nation en Amérique Latine*, dossier de *Caravelle,* Université de Toulouse, num. 72, 1999, pp. 31-43.

-DÍAZ ARIAS, David, « Héroes, dioses y credos: el centenario del héroe costarricense Juan Santamaría (1931) », in *Boletín AFEHC*, num. 46, septembre 2010, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/?action=fi_aff&id=2492

-DUCH, Lluis, *Mito, interpretación, cultura: aproximación a la logomítica*, Barcelone, Herder, 1998.

-DUMEZIL, Georges, *El Destino del guerrero, aspectos míticos de la función guerrera entre los indoeuropeos*, México, 1971.

-ELIADE, Mircea, *Le mythe de l'éternel retour : archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, 1979 (1ère édition: 1949)

-ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1985.

-FABRE, Daniel, « Christophe Colomb, l'impossible héros », *Terrain*, 30 mars 1998, mis en ligne le 26 avril 2005, accessible sur la page internet : http://terrain.revues.org/3433.

-FALIV, Odile, et TOURRET, Marc (dir.), *Héros, D'Achille à Zidane*, ed. BNF, Paris, 2008.

-FERNANDES, Carla, « Francisco Solano Lopez : el héroe máximo de la nación paraguaya » in *Héros et nation en Amérique Latine*, dossier de *Caravelle*, Université de Toulouse, num. 72, 1999, pp. 57-71.

-FORERO, Paulo, *Las heroínas olvidadas de la Independencia*, Bogota, Instituto Colombiano de Cultura, 1972.

-FOULARD, Camille, « Cuando la nación reviste a los héroes católicos de la Independencia. El desarrollo del discurso cívico durante los festejos de 1910 en México », communication donnée au Colloque International *La Fabrique des Héros en Amérique Latine*, *XIX-XX*^{ème} *siècles*, Université du Costa Rica, août 2014.

-FUMERO, Patricia, « De la iniciativa individual a la Cultura oficial: el caso del General José Dolores Estrada, Nicaragua, década de 1870 », in KINLOCH TIJERINO, Frances (ed), *Nicaragua, en busca de su identidad*, Managua, IHNCA-UCA, 1995, pp. 307-349.

-FUMERO, Patricia, « La celebración del santo de la patria: la develización de la estatua al héroe nacional costarricense, Juan Santamaría, el 15 de setiembre de 1891 », in MOLINA, Iván et SOLANO, Francisco, *Fin de Siglo e Identidad Nacional en México y Centroamérica*, Alajuela, Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2000.

-GIRARDET, Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

-GONZALEZ, Aurelio, « Caracterización de los héroes en los corridos mexicanos », in *Héros et nation en Amérique Latine*, dossier de *Caravelle,* Université de Toulouse, num. 72, 1999, pp. 83-97.

-GUERRA, François Xavier, « Los orígenes socioculturales del caciquismo », in *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, t. LXXXII, num. 327, 1999.

-HAZAREESINGH, Sudhir, *La légende de Napoléon*, Paris, Ed. Tallandier, 2005.

-HERREJON PEREDO, Carlos, « Construcción del mito de Hidalgo » in NAVARRETE, Federico, et OLIVIER, Guilhem (coord..), *El Héroe entre el mito y la historia*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2000, pp. 235-250.

-LACAZE, Catherine, *Construction d'un héros nicaraguayen: Augusto "César" Sandino*, mémoire de master de l'Université de Toulouse, IPEALT, 2011.

-LACAZE, Catherine, « El FSLN y la ―cionizaciñn" de Sandino », in *Icones d'Amérique Latine,* dossier de *Caravelle,* Université de Toulouse, num. 98, juin 2012.

-LÓPEZ BERNAL, Carlos Gregorio, « Inventando tradiciones y héroes nacionales: El Salvador (1858-1930) », in *Boletín AFEHC,* num. 19, 2006, accessible sur la page internet: http://www.afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&oldid=19&module=articulos

-LYNCH, John, *Caudillos en Hispanoamérica 1800-1850*, Madrid, Ed. Mapfre, p. 117, 1995.

-MARIN, Richard, « Zumbi de palmares, nouveau héros du panthéon civique brésilien? » in *Décoloniser l'Histoire? De « l'histoire coloniale » aux histoires nationales en Amérique Latine et en Afrique : XIXe et XXe siècles*, DULUCQ, Sophie, et ZYTNICKI, Colette (sous la direction de), Saint-Denis, Société française d'histoire d'outre-mer, 2003, pp. 141-150

-MENDEZ, Rafael, *Juan Santamaría: una aproximación al estudio del héroe (1860-1915)*, mémoire de licence de l'Université Nationale, Heredia, Costa Rica, 1993.

-MILO, Daniel, « Le nom des rues », in NORA, Pierre (comp.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986, vol. 2, t. 3.

-MOLINA JIMÉNEZ, Iván; et PALMER, Steven (ed.), *Héroes al Gusto y Libros de Moda. Sociedad y cambio cultural en Costa Rica (1750-1900)*, San José, Ed. Porvenir, Plumsock Mesoamerican Studies, 1992.

-MOLINA, JIMÉNEZ, Iván, « —Marte en un Bochinche" Guerra, Modernismo y Naciñn en la Nicaragua de 1896 », en KINLOCH TIJERINO, Frances (ed), *Nicaragua, en busca de su identidad*, Managua, IHNCA-UCA, 1995, pp. 351-380

-NUÑEZ BECERRA, Fernanda, *La Malinche : de la historia al mito*, México D.F., Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, 2002 (1ère édition: 1996).

-PAILLER, Claire, « La hora de los héroes: Historia poetizada y mitos primordiales » in PAILLER, Claire, *Mitos primordiales y poesía fundadora en América Central*, Paris, Ed. CNRS, 1989.

-PAILLER, Claire, « Cuando la epopeya se le adelanta a la Historia, el caso de Augusto César Sandino », in *Boletín AFEHC,* num. 42, 2009, accessible sur la page internet: http://afehc-historia-centroamericana.org/index.php?action=fi_aff&id=2250

-POMER, León, *La construcción de los héroes: imaginario y nación,* Buenos Aires, Leviatan, 2005.

-RIZO CASTELLON, Simeón, *Caudillos y acaudillados*, Managua, Esquipulas, 2012 (2ème édition).

-RODRÍGUEZ ADRADOS, Jesús, *Dioses y héroes*, Barcelona, Aula abierta Salvat, 1980.

-RODRÍGUEZ ZAMORA, José, « El héroe: literatura y psicología analítica », *Revista de filología y lingüística de la universidad de Costa Rica*, vol. 35, num. 1, pp. 65-86.

-RODRÍGUEZ, Francisco, « Bolívar, Sarmiento y Martí », in *Revista Herencia*, Université du Costa Rica, année 1, num. 1, 1988.

-RUEDA SMITHERS, Salvador, « Emiliano Zapata, entre la historia y el mito » in *El Héroe entre el mito y la historia*, NAVARRETE, Federico, et OLIVIER, Guilhem (coord.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2000, pp. 251-264.

-TDC, *La fabrique du héros, textes et documents pour la classe*, num. 943, SCEREN-CNDP, Futuroscope, novembre 2007.

-TULARD, Jean, « Le retour des cendres » in NORA, Pierre (comp.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986, vol. 2, t. 3, pp. 81-110.

-VAN YPERSELE, Laurence, « Héros et héroïsation », in VAN YPERSELE, Laurence (dir.), *Questions d'histoire contemporaine: conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006.

-VAYSSIÈRE, Pierre, *Augusto César Sandino ou l'envers d'un mythe*, Toulouse, Ed. CNRS, 1988.

-VAZQUEZ, María del Carmen, « Las reliquias y sus héroes », in *Estudios de Historia Moderna y contemporánea de México*, num. 30, 2005, pp. 47-110.

-VERNANT, Jean-Pierre*, La Traversée des frontières*, Paris, Seuil, 2004.

-WÜNDERICH, Volker, *Sandino, una biografía política*, Managua, IHNCA-UCA, 2010 (1ère édition: 1995).

XIV.2. FRANCISCO MORAZÁN

-AGUILAR F., Juan Manuel, « Durini el contratista, las estatuas y los maestros escultores europeos », in *La Tribuna*, Tegucigalpa, année XXXI, num. 9987, 5 août 2007.

-ALVARADO NESTOR Enrique, *Morazán político y maestro*, Tegucigalpa, UNAH, 1969.

-ALVAREZ-LOBOS VILLATORO, Carlos Alfonso, « Los ascendientes paternos del General Francisco Morazán: estudio crítico del apellido del patricio centroamericano »; in *Anales de la Academia de Geografía e Historia de Guatemala*, année LXXVIII, t. LXXVII, janvier-décembre 2002, pp. 77-88.

-AMAYA, Jorge Alberto, « La Reforma liberal y la construcción de la figura de Francisco Morazán como imaginario de la nación », conférence donnée durant la *Semaine morazanique du musée Casa Morazán*, Tegucigalpa, 3 octobre 2011.

-BARDALES, Rafael, *Morazán, defensor de la unión de Centroamérica*, Tegucigalpa, Ed. Universitaria, 1983.

-BARDALES, Rafael, *Pensamiento político del general Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Ed. Universitaria, 1983.

-BECERRA, Longino, *Morazán revolucionario: el liberalismo como negación del iluminismo*, Tegucigalpa, Ed. Baktun, 1992.

-BECERRA, Longino, *Ideas pedagógicas de Francisco Morazán: Vigencia de la educación popular*, Tegucigalpa, Ed. Baktun, 1993.

-CABRERA, Miguel Ángel, et NAVARRO, Julio César, *Bosquejo cronológico de Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Universidad Pedagógica Nacional Francisco Morazán, 2012.

-CÁCERES LARA, Víctor, OQUELÍ, Ramón et al., *Francisco Morazán, Obras. La organización del Estado de Honduras*, Tegucigalpa, Litografía López, Secretaría de Cultura, 1992, vol. 1.

-CÁLIX SUAZO, Miguel, *La posteridad nos hará justicia*, San José, Jiménez & Tanzi, 1995, 3 tomes.

-CÁLIX SUAZO, Miguel, *Morazán y la Centro-América actual,* Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 2004.

-CÁLIX SUAZO, Miguel, *Autenticidad de la estatua de Morazán en el parque central de Tegucigalpa*, Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 2005

-CÁLIX SUAZO, Miguel, « Morazán reconstructor del Estado de Costa Rica », in *Diálogos*, revista electrñnica de Historia, San José, numéro spécial neuxième congrès centraméricain d'histoire, 2008, pp. 3915-3932, accessible sur la page internet: http://historia.fcs.ucr.ac.cr/articulos/2008/especial2008/articulos/nuevas/politica01-MORAZAN,%20RECONSTRUCTOR.pdf

-CÁLIX SUAZO, Miguel, « Realmente fue masón José Francisco Morazán Quesada? », in

REHMLAC, vol. 2, num. 2, décembre 2010-avril 2011, accessible sur la page internet: http://rehmlac.com/recursos/vols/v2/n2/rehmlac.vol2.n2-mcalix.pdf

-CANIZALES, Rolando, et PORTILLO, Dennis, « Plan interpretativo para museografía del museo de Morazán », en *Diálogos, revista electrónica de Historia*, San José, numéro spécial neuxième congrès centraméricain d'histoire, 2008, pp. 1270-1297, accessible sur la page internet: http://historia.fcs.ucr.ac.cr/articulos/2008/especial2008/articulos/04-Cultural/56.pdf

-CARCAMO TERCERO, Hernán, *El Testamento del General Francisco Morazán, héroe y mártir de la unión de Centroamérica*, Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 1998.

-CORDERO CROCERI, José R., *La leyenda negra de Francisco Morazán*, Tegucigalpa, Ed. Morazanistas, 1993.

-CUENIN, Xavier, « La conmemoración del centenario del nacimiento de Morazán y las ambigüedades de la construcción nacional en Guatemala », in *Diálogos*, revista electrónica de Historia, San José, numéro spécial neuxième congrès centraméricain d'histoire, 2008, pp. 2180-2194, accessible sur la page internet: http://historia.fcs.ucr.ac.cr/articulos/2008/especial2008/articulos/06-politica/91.pdf

-DUEÑAS VAN SEVEREN, Ricardo, *Biografía del General Morazán*, San Salvador, Ministerio de Educación, 1961.

-EURAQUE, Darío (coord.), *Proyecto, Museo y Casa de Morazán*, Tegucigalpa, INAH, octobre 2008, accessible sur la page internet: http://fr.calameo.com/read/000919208a51b6c2f12a2

-GARCÍA BUCHARD, Ethel, « La mirada de los historiadores liberales centroamericanos sobre Francisco Morazán y el imaginario nacional hondureño (1870-1892) », in *Cuadernos intercambio*, Université du Costa Rica, année 9, num 10, 2012, pp. 101-123.

-GONZALEZ VILLALOBOS, Paulino, « El ―Francisco Morazán" de don Lorenzo Montúfar », in *Revista Estudios Sociales Centroamericanos*, Université du Costa Rica, vol. 1, num. 2, 1972, pp. 169-174.

-GRIFFITH, William J. « The Personal Archive of Francisco Morazán », in *Philological and Documentary Studies*, New Orleans, année 6, vol. 2, n°6, num. 12, 1977, pp. 197-286.

-GUERRERO AGUILAR, Antonio, « El monumento a Morazán », 2013, in http://www.sabinashidalgo.net/articulos/de-solares-y-resolanas/9022-el-monumento-a-morazan.

-JEREZ ALVARADO, Rafael, *Monumentos y elogios al General Morazán*, Tegucigalpa, Instituto Morazánico, 1986.

-GUIER, Enrique, *El general Francisco Morazán*, San José, UACA, 1982 (1ère édition: 1963).

-KONRAD, Pat, « Las concesiones de la caoba y la red política de Morazán. 1835-1840 », in *III Congreso Centroamericano de Historia*, San José, 1996, pp. 1-17.

-KONRAD, Edmond, « Francisco Morazán », accessible sur la page internet: http://www.angelfire.com/ca5/mas/mor/mor200.html

-LACAZE, Catherine, « Acercamiento al proceso de heroización de Francisco Morazán en América Central (1848, 1892, 1942) », in *Revista Estudios*, Université du Costa Rica, num. 26, 2013.

-LEIVA VIVAS, Rafael, *Francisco Morazán y sus relaciones con Francia*, Tegucigalpa, Ed.

Universitaria, 1988.

-LEIVA VIVAS, *La Estatua de Morazán*, Tegucigalpa, comisión organizadora del Bicentenario del nacimiento del General Francisco Morazán, 1992.

-MELÉNDEZ CHAVERRI, « El verdadero Morazán », *Revista de Historia*, Université du Costa Rica, 1992, num. 26, accessible sur la page internet : http://www.revistas.una.ac.cr/index.php/historia/article/view/3364

-MELÉNDEZ CHAVERRI, Carlos, *Escritos del general Morazán*, Tegucigalpa, Banco Central de Honduras, 1996.

-MOLINA, Iván, « Morazán reinventado », in *La Nación*, suplemento cultural Ancora, 20 juillet 2008, p. 10.

-MONTES, Arturo Humberto, *Morazán y la Federación Centroamericana*, México, Libero Mex Editores, 1958.

-OBREGÓN QUESADA, Clotilde María, « General de la Confederación », in *La Nación*, suplemento cultural Ancora, année XXI, num. 43, 8 novembre 1992, p. 2D.

-OQUELI, Ramón, *La Fama de un héroe*, Tegucigalpa, Ed. Universitaria, 1984.

-ORTEGA, Miguel, *Morazán, laurel sin ocaso*. Tegucigalpa, Lithopress, 1988-1992, 3 tomes.

-ORTEGA, Miguel, *Morazán ante la juventud. Guía para la cátedra morazánica*, Guatemala, 1991

-ORTEGA, Miguel *El eco del silencio*, Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 2005.

-PAZ BARNICA, Edgardo, *Morazán o el Quijote de la Historia*, Buenos Aires, Grupo editorial latinoamericano, 1993.

-SANTANA, Adalberto, *El pensamiento de Francisco Morazán*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1992.

-UMAÑA, Helen, *Francisco Morazán en la literatura hondureña*, San Pedro Sula, s.n., 1995

-WEITNAEUR, Isabel, *Morazán, hijo amante de Centroamérica*, Tegucigalpa, Graficentro editores, 1992.

-WILHELMINE WILLIAMS, Mary, « La política eclesiástica de Francisco Morazán y los demás liberales centroamericanos », in *Lecturas de Historia de Centroamérica*, BCIE-EDUCA, 1989

-ZÚÑIGA RODEZNO, Leda Leonor, *Antología poética morazánica*, Tegucigalpa, Alin Editorial, 1992.

Annexes

Chronologie de la vie de Morazán

1792 : Naissance de Morazán à Tegucigalpa le 3 octobre. Il est généralement accepté que son grand-père, d'origine corse, est arrivé au Honduras via les Antilles où il décide de résider après s'être marié. Certains historiens affirment toutefois que sa famille vient d'Italie (de Rome en particulier). Morazán a reçu une éducation consacrée aux Lumières, à la révolution française, aux guerres napoléoniennes ainsi qu'à l'antiquité grecque et romaine. À l'âge de 16 ans, il part vivre à Morocelì dans le département hondurien de El Paraíso avec son père qui travaille dans le commerce.

1818 : Morazán travaille pour la municipalité de Tegucigalpa comme expert en poids et mesures.

1821 : Avec le processus indépendantiste centraméricain, Morazán fait ses débuts dans les domaines politique et militaire. Il est nommé assistant du maire de Tegucigalpa et fait partie des signataires de l'acte d'indépendance de la ville. Cette municipalité s'oppose à l'annexion de l'Amérique Centrale au Mexique, contrairement à celle de Comayagua. Des combats armés ont lieu entre les deux villes honduriennes, Morazán est désigné chef du bataillon de Tegucigalpa mais ce sont les troupes de Comayagua qui remportent le combat. Morazán occupe son premier commandement militaire à la tête des milices patriotes luttant contre le gouverneur de la province.

1823 : Au mois de juin, Morazán fait partie de la commission de l'Assemblée Nationale Constituante d'Amérique Centrale réunie au Guatemala.

1824 : En septembre, Morazán est nommé secrétaire général du gouvernement de l'État du Honduras présidé par Dionisio de Herrera, son oncle par alliance, qui est d'ailleurs critiqué par ses adversaires pour népotisme. Morazán épouse María Josefa Lastiri ; de ce mariage naît Adela en 1828.

1826 : Morazán, d'abord nommé membre du conseil représentatif de l'État du Honduras, en devient le président. Cette même année naît José Antonio Ruiz, reconnu ensuite par Morazán comme son fils.

1827 : La guerre civile entre libéraux et conservateurs est déclarée. Morazán s'oppose en combats militaires à José Justo Milla, envoyé du Guatemala par le gouvernement fédéral de Manuel José Arce pour diriger le Honduras. Comayagua capitule et Dionisio de Herrera est fait prisonnier, de même que Morazán qui réussit peu après à s'échapper déguisé en prêtre. Il fuit vers le Salvador puis vers le Nicaragua où il réunit des troupes pour combattre J. Milla. Ce dernier est vaincu lors de la bataille de La Trinidad, le 11 novembre. Morazán a joué un

rôle important dans ce combat qui a déterminé le contrôle de Tegucigalpa et de Comayagua. À partir de cette victoire, il est considéré à l'échelle centraméricaine comme un caudillo libéral luttant contre la domination guatémaltèque. Cette même année naît Francisco Morazán que le caudillo reconnaîtra comme son fils.

1828 : Morazán confie ses pouvoirs de chef d'État du Honduras, poste qu'il occupait depuis le mois de septembre 1827 en sa qualité de membre du conseil le plus ancien, pour se mettre à la tête d'une armée et aider le Salvador à faire face à une invasion des troupes fédérales. Le 6 juillet a lieu la bataille de Gualcho et Morazán y participe pour la première fois avec le titre de général. Cette victoire, à laquelle ont participé des soldats honduriens, a été déterminante pour le sort de la ville de San Salvador face aux guatémaltèques menés par V. Domínguez. En octobre, Morazán entre dans la ville de San Salvador où il a été reçu avec grand enthousiasme.

1829 : Morazán prend la tête de l'Armée Alliée Protectrice de la Loi, composée de 600 soldats, principalement honduriens et salvadoriens, et marche vers le Guatemala. Le chef de l'État guatémaltèque le nomme Commandant général avec le grade de Lieutenant général. La victoire de Morazán à Las Charcas, le 15 mars, est décisive car elle ouvre les portes de la capitale. Après deux mois de siège, la ville de Guatemala tombe, inaugurant une nouvelle période appelée la Restauration, marquée par l'exil de l'élite conservatrice de la capitale. Après avoir gouverné un temps le Guatemala, Morazán cède le pouvoir à J.-F. Barrundia, désigné par le conseil fédéral pour gouverner cet État. En décembre, il revient au Honduras où il prend le poste de chef d'État. Il le laisse peu de temps après pour se mettre à la tête de troupes dans le but de soumettre la faction de V. Domínguez dans le département de Olancho. Cette même année, Morazán fait acheter la première imprimerie pour le Honduras.

1830 : Le charisme de Morazán est tel qu'il est élu président de la République Fédérale par vote populaire au mois de juin. Il se dirige donc vers le Guatemala et prend ses fonctions le 16 septembre. En avril, il laisse deux mois le pouvoir pour combattre la faction de V. Domínguez et de M.-J. Arce.

1832 : En janvier, Morazán prend à nouveau le commandement de l'armée fédérale pour combattre ses opposants dans l'État salvadorien. Le 14 mars, suite à sa victoire sur les troupes de Vicente Villaseñor, il prend la ville de San Salvador, oblige José María Cornejo à démissionner de son poste de chef d'État, et assure lui-même le gouvernement.

1833 : En février, il quitte encore quelques temps son poste de président pour pacifier le Salvador.

1834 : Lors des élections à la présidence de la République Fédérale, c'est le hondurien

José Cecilio del Valle qui est désigné. Libéral modéré, respecté par une grande majorité des acteurs politiques pour son rôle dans la déclaration d'indépendance, Valle meurt avant de prendre ses fonctions. Bien que cette élection ait pu révéler une certaine contestation face aux réformes libérales menées par Morazán, ce dernier est à nouveau appelé à ce poste. À la suite d'une nouvelle révolte du Salvador contre les autorités fédérales en 1834, Morazán y transfère la capitale de la Fédération pour mieux contrôler la région.

1835 : Morazán prend à nouveau les fonctions de Président de la République Fédérale le 2 février, poursuit sa politique libérale et introduit des réformes à la Constitution.

1836 : Morazán commissionne Juan Mora Fernández et Pedro Bermúdez pour obtenir la pacification du Costa Rica face à la rébellion de Manuel Quijano.

1837 : Rafael Carrera apparaît sur la scène politique au mois de juin à la tête du soulèvement populaire de la région de La Montaña au Guatemala, dans les environs de la ville de Mataquescuintla. Il prend les armes en profitant de la colère de la population paysanne et indigène de la région orientale du pays pour se rebeller contre le chef de l'État M. Gálvez et la politique libérale de Morazán, en particulier contre les réformes anticléricales.

1838 : R. Carrera prend la capitale du Guatemala le 1er février, obtenant cette même année la séparation de cet État de la Fédération. Morazán refuse l'offre d'un gouvernement dictatorial proposée par les élites guatémaltèques, qui décident finalement de s'allier à Carrera.

1839 : Le 1er février, le mandat de président de Morazán s'achève et le 24 mars, Carrera proclame son opposition à toutes les résolutions émises sous son gouvernent. De fait, la République Fédérale est dissoute. Des troupes honduriennes et nicaraguayennes sous le commandement de Francisco Ferrera s'opposent à Morazán qui gagne la bataille de Espíritu Santo. Carrera occupe la ville de Guatemala et met Mariano Rivera Paz à la tête de l'État. En juillet, Morazán est élu chef de l'État du Salvador mais étant parti à la tête de son armée, une révolte éclate à San Salvador demandant sa démission. Morazán revient à la capitale pour repartir aussitôt affronter les troupes de F. Ferrera qui gardent sa femme et sa fille en otages. Celles-ci furent libérées après la victoire de Morazán à San Pedro Perulapán.

1840 : Le 19 mars, Carrera défait l'armée de Morazán au Guatemala. Ce dernier décide de s'exiler début avril au Panama puis au Pérou ; il rédige le Manifeste de David et commence l'écriture de ses Mémoires. La victoire du caudillo guatémaltèque étend son influence à l'échelle centraméricaine.

1842 : Morazán revient en Amérique Centrale, d'abord au Salvador où il réunit des troupes, et ensuite au Costa Rica où il est élu Chef de l'État. À la suite d'un soulèvement

populaire sous le commandement de A. Pinto, il est exécuté sans jugement préalable le 15 septembre avec trois heures de temps pour écrire son testament.

Carte de l'Amérique Centrale

Non diffusée

Première partie

Portrait de Morazán peint en 1838 par le hollandais Frederich Van Dolvetz et offert comme un hommage des États du Salvador, de Los Altos et du Guatemala

ORTEGA, Miguel *El eco del silencio*, Tegucigalpa, Ed. Guardabarranco, 2005.

Non diffusé

Tableau de Morazán à cheval intitulé « Recuerdo de 1840 » peint par Cisneros, 1851

CÁCERES LARA, Víctor, OQUELÍ, Ramón et al., *Francisco Morazán, Obras. La organización del Estado de Honduras*, Tegucigalpa, Litografía López, Secretaría de Cultura, 1992, vol. 1.

Non diffusé

Mausolée où sont gardés les restes de Morazán dans le cimetière général de San Salvador (monument reconstruit en 1882)

El Salvador monumental…op. cit., et *Revista del Archivo y Biblioteca Nacionales de Honduras*, t. XXI, num. 1, 2, 3, Tegucigalpa, octubre 1942.

Non diffusé

Itinéraire du transfert des restes de Morazán en territoire salvadorien jusqu'à son inhumation officielle (1849-1858)

Non diffusé

Carte du Salvador

Non diffusée

Carte du Costa Rica

Non diffusée

Carte du Guatemala

Non diffusée

Deuxième partie

Statue de Morazán à San Salvador et localisation

Non diffusée

Statue de Morazán à Tegucigalpa, représentation de la bataille de La Trinidad sur le piédestal et photographie de la place dans les années 1890

Non diffusée

Localisation du Parc Morazán (statue de Morazán), de la place San Francisco (statue de J.-C. del Valle) et de la place de La Merced (bustes de T. Cabañas et de J.-T. Reyes), Tegucigalpa

Non diffusée

Localisation du parc Morazán à San José, Costa Rica

Non diffusée

Localisation du Parc Morazán à Jocotenango, municipalité indigène (en vert) annexée à la capitale du Guatemala (en gris foncé)

Non diffusée

Tableau des principaux auteurs d'ouvrages historiques portant sur Morazán en Amérique Centrale de 1880 à 1892

Auteur	Nationalité	Définition de Morazán	Projet de nation	Courant intellectuel et politique	Dialogue historiographique
Ramón Rosa	Hondurien	Soldat de l'idée républicaine	Régime républicain et gouvernement centraméricain centralisé	Libéral, franc-maçon et anticlérical	Critique L. Montúfar et M. García Granados mais combat surtout historiographie conservatrice
Antonio Vallejo	Hondurien	Soldat de l'idée républicaine	Régime républicain et gouvernement centraméricain centralisé	Libéral modéré catholique	Critique Mémoires de Morazán mais combat surtout historiographie conservatrice
Eduardo Martínez López	Hondurien	Soldat de l'idée républicaine	Régime républicain et gouvernement centraméricain centralisé	Libéral, franc-maçon et anticlérical	Reprend la narration de L. Montúfar et combat historiographie conservatrice
Rafael Reyes	Salvadorien	Symbole unioniste et libéral	Régime républicain et gouvernement centraméricain centralisé	Libéral franc-maçon	Combat surtout historiographie conservatrice
Lorenzo Montúfar	Guatémaltèque	Symbole unioniste et libéral	Régime autoritaire et gouvernement centraméricain fédéral	Libéral, franc-maçon et anticlérical	Reprend A. Marure mais combat surtout historiographie conservatrice et s'oppose à A. Mencos Franco
José Antonio Beteta	Guatémaltèque	Symbole unioniste et libéral	Gouvernement centraméricain fédéral	Libéral anticlérical	Combat historiographie conservatrice et s'oppose à J. Volio
Miguel García Granados	Guatémaltèque	Ennemi du Guatemala et emblème partisan	État-nation guatémaltèque	Libéral modéré catholique	Reprend historiographie conservatrice
Agustín Mencos Franco	Guatémaltèque	Ennemi du Guatemala et emblème partisan	État-nation guatémaltèque	Anti-libéral catholique	Reprend historiographie conservatrice et J. Volio, s'oppose à L. Montúfar
José Dolores Gámez	Nicaraguayen	Symbole unioniste et libéral	Gouvernement centraméricain centralisé	Libéral, franc-maçon et anticlérical	Combat historiographie conservatrice
Julián Volio	Costaricien	Tyran et envahisseur	État-nation costaricien	Libéral franc-maçon	Combat historiographie libérale et s'oppose à J.-A. Beteta

Troisième partie

Annonces publicitaires pour les cigares « Morazán »

Non diffusées

Hommage aux « trois champions des Démocraties des Amériques, Libérateurs » (Washington, Morazán et Bolivar) de la Confiserie El Sol

Non diffusé

Portrait à l'huile du Général Morazán

Non diffusé

Portrait de profil de Morazán

Non diffusé

Portraits de Morazán et de son épouse María Josefa de Lastiri

Non diffusés

Tableaux du peintre espagnol A. C. Ferrant : « Combat de la ferme de la Maradiaga en 1827 », « Capture du Général Morazán à Ojojona » et « Enterrement des restes du Général Morazán, à San Salvador »

Non diffusé

Tableau de Teresa Fortín : « Détention du Général Francisco Morazán dans la maison de Pedro de Mayorga, Cartago, Costa Rica »

Non diffusé

Mural de Morazán du peintre mexicain Fernando Leal, 1931

Non diffusé

Buste de Morazán réalisé par Roberto J. Aitken exposé dans le bâtiment de l'Union Pan-Américaine de Washington

Non diffusé

Buste en argile de Morazán réalisé par le salvadorien José Dolores Castillo

Non diffusé

Statue de Morazán à San Pedro Sula (Honduras), 1922

Non diffusée

Obélisque de La Trinidad (Honduras), 1927

Non diffusée

Obélisque de San Francisco Morazán (El Salvador), 1942

Non diffusée

Monument à Morazán, Las Vueltas de Ocote (Honduras), 1942

Non diffusé

Photographies du parc Morazán de Tegucigalpa, 1901 et 1936

Non diffusées

« Parc Morazán dans lequel se détache la statue du héros et qui a été complètement transformé », San Salvador, 1942

Non diffusée

Endroit où a été fusillé Morazán dans le parc central à San José, Costa Rica

Non diffusée

Monument à Morazán à Monterrey, Mexique, 1942-1944

Non diffusée

« La reproduction de ces monnaies salvadoriennes est une preuve graphique et palpable qu'au Salvador, le culte du Héros a été et est constant. Les gouvernants n'ont pas fait autre chose que de seconder les sentiments du peuple »

Non diffusée

Première page du numéro du 15 septembre 1942 de *El Gran Diario*, San Salvador, illustrée avec une photographie de la statue de Morazán de San Salvador.

Non diffusée

Célébration du centenaire de la mort de Morazán, San Salvador, 1942

Non diffusées

Célébration du 15 septembre 1942 à San Miguel (Salvador)

Non diffusée

Timbres-poste salvadoriens de 1906 (statue de Morazán de San Salvador) et 1921 (portrait de Morazán de profil) *Disponibles sur le site internet Catawiki*

Non diffusés

Timbres-poste honduriens de 1919 et 1942 représentant la statue équestre de Morazán de Tegucigalpa *Disponibles sur le site internet Catawiki*

Non diffusés

Division administrative du Salvador

Non diffusée

Localisation du Port « Morazán », Nicaragua

Non diffusée

Localisation de la statue de Morazán à Monterrey, Mexique

Non diffusée

Division administrative du Honduras

Non diffusée

Index onomastique

Arce, Manuel José……..32, 44, 62-67, 88, 114, 150, 187, 189, 1 92, 243, 251, 291, 297, 301, 308, 312, 316, 318, 320, 323, 329, 335, 344, 368, 379, 381, 382, 393, 433.

Atlacatl……..297, 298, 324, 382, 437, 270.

Barrios, Gerardo……..92, 105, 116, 118, 119, 120, 123, 125, 128-134, 147, 150, 155, 161, 164, 182, 195, 213, 215, 216, 226, 251, 256, 258, 287, 298, 304, 308, 311, 319, 321, 323, 329, 335, 342, 376, 382, 385, 386, 430, 433.

Barrios, Justo Rufino……...19, 142, 156, 161, 170, 191, 202, 207-218, 226, 231, 233, 234, 238, 239, 240, 247, 251, 253, 260, 277, 290, 297, 303, 305, 308, 310, 312, 321, 322, 323, 329, 385, 391, 392, 393, 395, 397, 402, 415, 433.

Barrundia, José Francisco…….….49, 63, 64, 100, 150, 213, 217, 236, 238, 261, 312, 342, 415, 508.

Beteta, José Antonio…….……..183, 213, 217, 223, 235, 238, 244, 251, 265, 284, 290, 295, 520.

Bográn, Luis……...…….172, 174-177, 210, 211, 213, 215, 218, 229, 258, 313, 334.

Bolívar, Simón……..17, 110-113, 115, 122, 126, 127, 157, 162, 183, 190, 195, 196-200, 206, 228, 269, 298, 299, 312, 352, 358, 366, 372, 376, 380, 381, 383, 388, 393, 397, 419, 421-423, 521.

Bonaparte, Napoléon…..…….109-115, 127, 199, 200, 241, 266, 308, 310, 327, 331, 332, 339, 347, 365, 381, 410, 430.

Cabañas, Trinidad…….…….55, 83, 89, 91, 92, 109, 114, 117, 118, 120, 121, 129, 133, 159, 161, 162, 164, 166, 168, 170, 171, 176, 195, 197, 199, 213, 215, 216, 255, 256, 259, 287, 308, 313, 322, 342, 344, 385, 387, 430, 441, 442, 518.

Carías Andino, Tiburcio……..……..…….264, 331, 334, 337-343, 350, 352, 354, 355, 358, 361-363, 367, 401, 410, 418, 422, 431.

Carìas Reyes, Marcos…….343, 333, 347, 350, 356, 358, 359, 360, 363, 417, 438.

Carrera, Rafael……...17, 19, 32, 38, 43, 47-71, 75-77, 80, 82, 84, 87, 88, 91-101, 109, 155-122, 128-135, 150, 166, 182, 185, 188, 190-194, 208, 209, 217, 220, 223, 239, 240, 245, 247, 250, 251, 262, 265, 267, 286, 292, 302, 310, 312, 314, 321, 327-329, 365, 390, 396, 399, 401, 405, 408, 421, 429, 430, 437, 509.

Carrillo, Braulio…….…….69, 72, 73, 76, 78, 80, 85, 86, 103, 104, 219, 222, 228-230, 310, 311, 322, 375, 406-408.

Castro, José María……81, 84, 85, 89, 98, 101, 194, 112, 118, 120, 219, 223,

255, 262, 263, 264, 309, 310, 314, 407.
Coello, Augusto……..…..……..288, 322, 324, 329, 331, 332, 353.
Contreras, Álvaro……148, 149, 151, 158, 166, 202, 205, 223, 231, 240, 308, 315, 316, 342, 355, 356.
Colomb, Christophe…….……111, 170, 255, 267-276, 298, 299, 302, 339, 358, 369, 398, 399, 431, 436.
Darío, Rubén……145, 146, 156-158, 197, 229, 240, 261, 262, 273, 282, 301, 417.
Estrada, José Dolores…….…….18, 193, 263, 301, 302, 320, 412.
Fernández Guardia, Ricardo……...……..34, 261, 299, 310, 311, 321, 355, 378, 403-406, 408, 431.
Gálvez, Mariano……..45, 46, 50, 56, 64, 94, 101, 192, 236, 238, 312, 320, 397, 452, 509.
Gámez, José Dolores……...193-195, 197, 199, 217, 302, 303, 520.
García Granados, Miguel……..142, 161, 190, 191, 203, 207, 217, 238, 239, 243, 251, 265, 285, 310, 321, 397, 399, 520.
González Víquez, Cleto…….…..219, 288, 290, 300, 310, 311, 393, 400, 406, 407.
Jerez, Máximo……..90, 101, 129, 133, 145, 146, 173, 194, 195, 210, 212, 213, 215, 216, 229, 264, 287, 301, 303, 304, 305, 308, 322, 323, 417, 430.
Lempira……..……166, 201, 270, 275, 323, 324, 330, 343, 361, 371, 437.
Martínez López, Eduardo……...33, 183, 196, 254, 264-268, 291, 329, 355, 520.
Marure, Alejandro……..32, 49, 55, 64, 65, 67, 96, 114, 181, 182, 191, 243, 251, 265, 355, 413, 520.
Mencos Franco, Agustín…….32, 208, 234, 249-253, 258, 260, 263, 265, 270, 284, 316, 321, 356, 392, 393, 420, 437, 520.
Mendieta, Salvador…….33, 282, 284, 287-289, 291, 292, 302-306, 309, 316, 322, 326, 349, 355, 385, 390, 398, 399, 414, 415, 417, 419, 422, 434, 438.
Montúfar, Lorenzo……32, 33, 105, 172, 181-183, 188, 191-194, 199, 203, 205, 207, 212, 213, 217, 223, 227, 231, 234, 238-240, 243, 247-253, 262, 263, 265, 266, 271, 306-308, 315, 319, 355, 356, 357, 391, 392, 396, 404, 406, 408, 409, 413, 432, 520.
Montúfar y Coronado, Manuel……..……32, 63, 64, 67, 93, 94, 114, 321, 243.
Mora, Juan Rafael……..…120, 121, 129, 191, 228, 230, 232, 233, 283, 299, 312, 322, 323, 385, 403, 408.
Morazán, Miguel……..…48, 288, 313, 314, 331, 356, 358, 363, 391, 402, 403.

Reina Barrios, José Marìa……..…234-241, 252, 254, 264, 270, 272, 273, 284, 295, 328.
Reyes, Rafael…….33, 144-146, 150, 151, 153, 154, 157, 169, 185, 186, 187, 189, 196, 198, 201, 257, 298, 317, 319, 323, 355, 365, 370, 391, 520.
Reyes, José Trinidad……48, 84, 160, 164, 166, 171, 172, 176, 239, 313, 314, 242, 351, 354, 433, 518.
Rodas, Joaquín…….……33, 264, 282, 285, 305, 307-309, 322, 333, 335, 355, 358, 364, 391, 394.
Rosa, Ramón…….……33, 148, 155, 161, 163, 165, 166, 169, 171-174, 186, 187, 188, 189, 191, 193, 194, 197, 198, 200, 205, 209, 217, 247, 259, 260, 266, 274, 309, 333, 343, 354, 432, 520.
Santamaría, Juan…….…….18, 230-233, 309, 323, 433.
Sáenz, Vicente…….....33, 286, 288-291, 294, 302, 309, 324, 356, 393, 405, 408, 417, 420.
Soto, Marco-Aurelio…….……..139, 155, 159-177, 183, 186, 187, 189, 198, 203, 207-211, 308, 313, 314, 333, 343, 358, 385.
Soto, Bernardo…….…..219-221, 224, 225, 228, 230, 231, 233, 286, 290.
Tecún Umán…….…….....252, 270, 312, 322-324, 398, 437.
Turcios, Salvador…….282, 318, 324, 329, 326, 329, 340, 341, 343, 353, 355, 358, 359, 360, 364, 394, 417, 438.
Valle, José Cecilio…….45, 67, 111, 114, 164-166, 176, 187, 188, 260, 287, 288, 301, 313, 342, 343, 347, 366, 377, 433, 509, 518.
Valle, Rafael Heliodoro…….....288, 314, 417, 419, 420, 431, 350, 353, 358.
Vallejo, Antonio……...155, 167, 172, 186, 187, 189, 520.
Vasconcelos, Doroteo……....101, 103, 105, 197, 113, 117-120, 129, 146, 198, 314, 319, 342, 382, 407.
Viera Altamirano, Napoleñn……..375, 382, 385, 391-393, 397, 399, 402, 417, 436.
Volio, Julián…….220-227, 231, 249, 251, 364, 400, 401, 403, 437, 520.
Washington, Georges……110, 112, 121, 126, 127, 196, 198, 199, 201, 226, 255, 263, 269, 275, 283, 312, 314, 316, 352, 372, 385, 397, 419, 421, 521.
Zaldívar, Rafael…….....139, 140, 145, 147, 148-151, 155, 156, 158, 208, 210, 212, 214, 370.
Zuñiga Huete, Angel……..34, 58, 155, 162, 171-174, 198, 255, 275, 305, 313, 314, 332, 338, 362, 398, 405, 410, 417, 418.